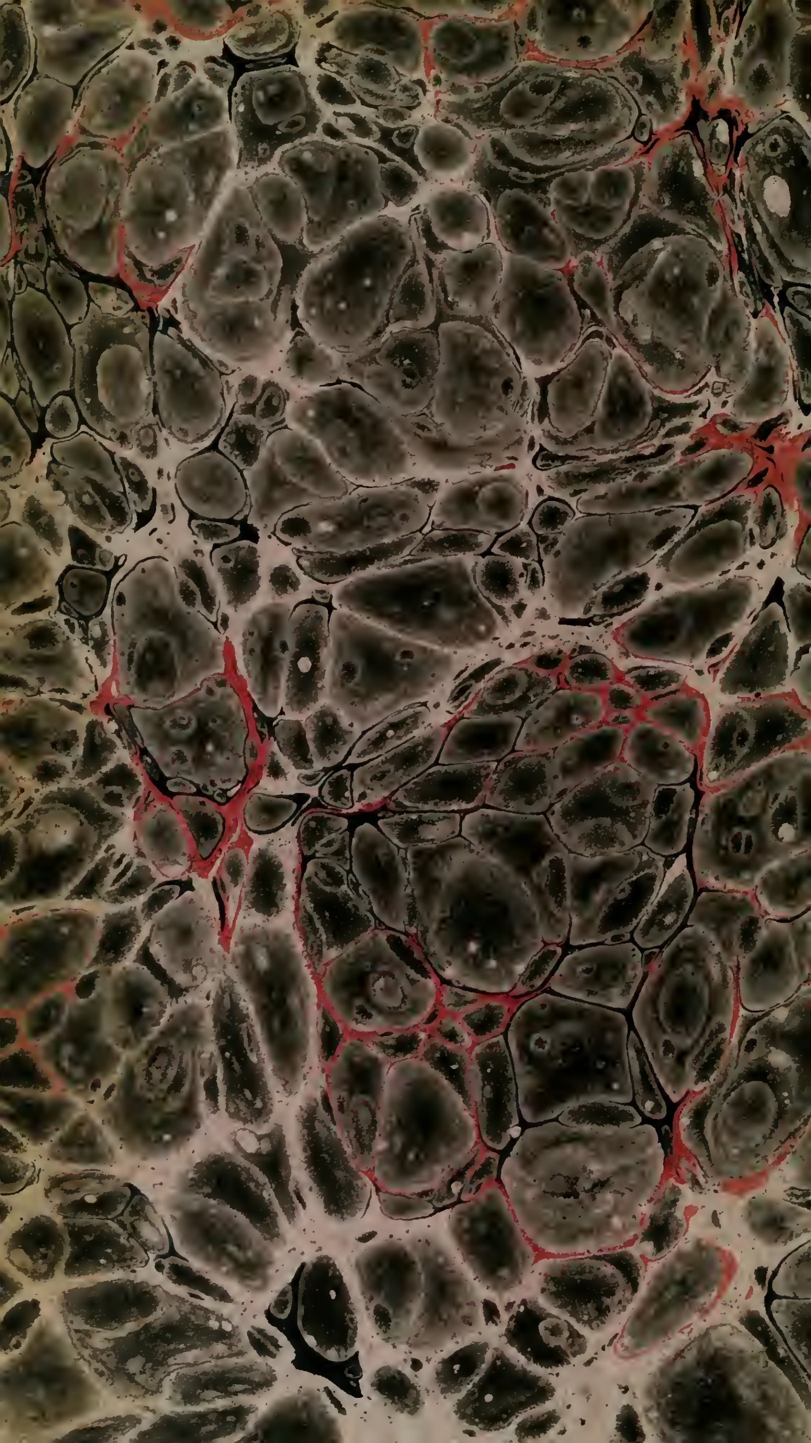
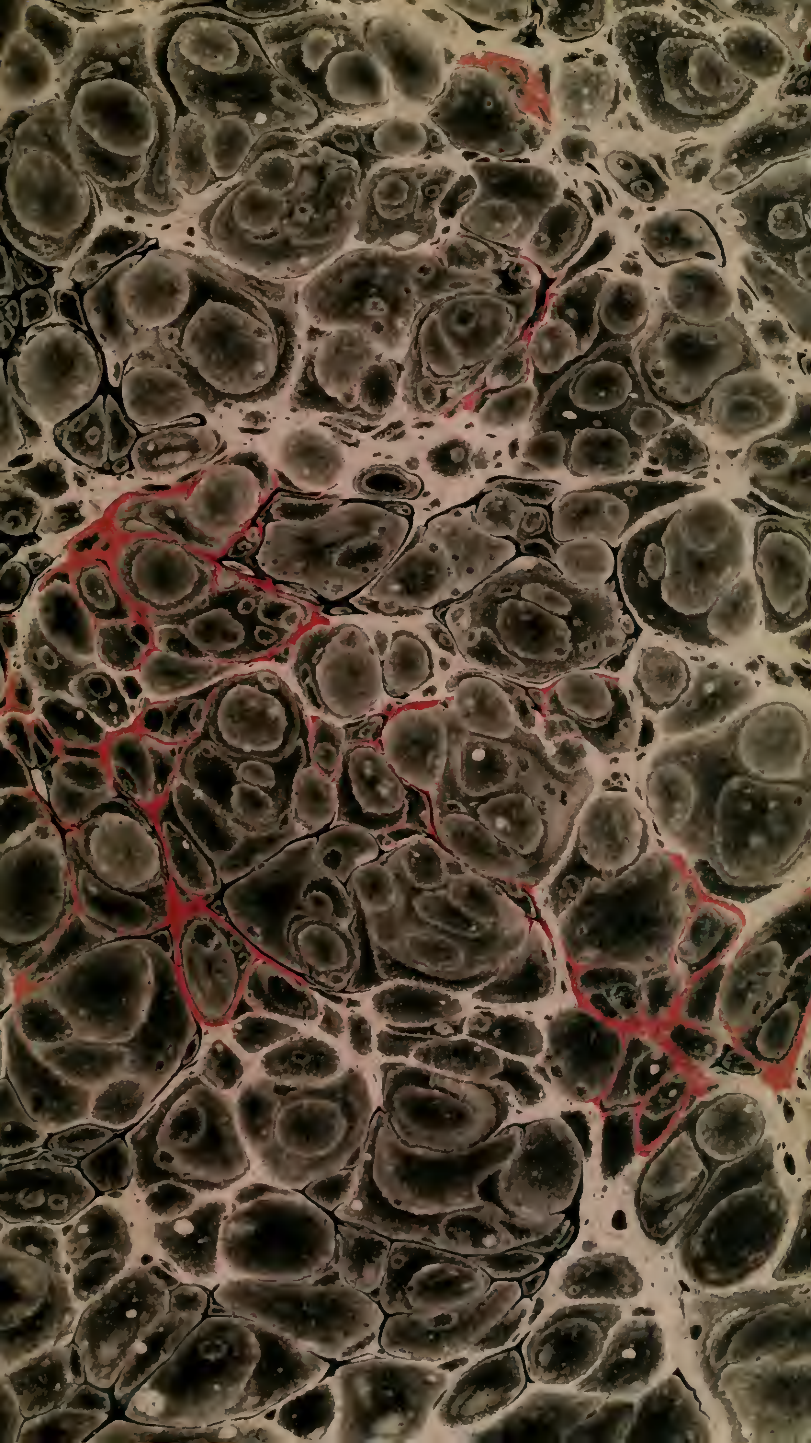


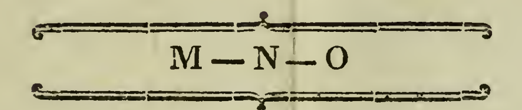




V. Lévesque ptre

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.


M — N — O

auteur de l'Avai ~~[illegible]~~ mort fou et pauvre
Prédictions de St Malachie, douteuses
vous mots
Ecriture en langue vulgaire dangereuse &c —
fécondité prodigieuse
Maupertuis forma le projet de faire un trou qui al
jusqu'au Centre de la terre
portrait de Voltaire par frederic II.
Menestrier, mémoire prodigieuse
S'il y a des incubes
Belles reflexions sur la justice de la guerre q les
Espagnoles ont faites aux américains X
observations sur les prét: miracles du Diacre Pâr
La Revolution prédite par Muller
Savant naturaliste chanoine de Soigny
Belle reflexion sur le Secret sacramental
Nostradamus a prédit la revolution d'une
conjuration pr detruire le christianisme en 17
un général des capucins apostat en fut le princ
auteur et c'est la source des francs-maçons de
feller
aller en Paradis en ligne perpendiculaire
force prodigieuse de Milon
Marsile de Padoue en s'opposant aux usurpations des Papes do
excès opposé tous les hérétiques l'ont suivi &c —
Le Corps de Mahomet n'e pas suspendu alt
par l'aimant &c —
les philosophes [illegible] philip ch. V &c d'avoir fait la guerr
[illegible] anthropofages et levant les [illegible], [illegible]
[illegible] [illegible] valoient mieux qu'eux

DICTIONNAIRE HISTORIQUE, OU HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

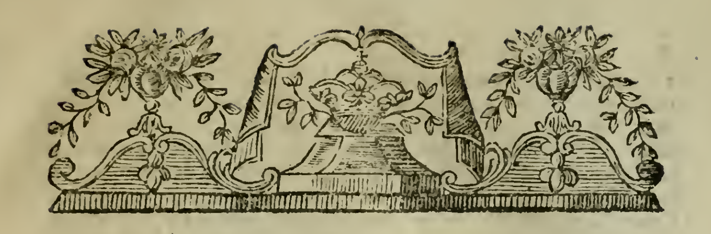
Convenientia cuique. HOR. A. p.

TOME SIXIEME.

A LIEGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE, RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

M

MAACHA, roi de Geth, donna du secours à Hanon, roi des Ammonites, contre David; mais Joab, général des troupes de David, tailla en pieces les deux armées. — MAACHA est aussi le nom d'une des épouses de David, mere d'Absalon. Elle étoit fille de Tholmas, roi de Gessur.

MAAN, (Jean) docteur de Sorbonne, natif du Mans, chanoine & précenteur de l'église de Tours, se fit connoître dans le 17e. siecle par un ouvrage intitulé : *Sancta & Metropolitana Ecclesia Turonensis, Sacrorum Pontificum suorum ornata virtutibus, & sanctissimis Conciliorum institutis decorata*; qui fut imprimé dans la maison même de l'auteur, à Tours en 1667, in-fol. Il est estimé pour les recherches, & s'étend depuis l'année de J. C. 251 jusqu'en 1655.

MABILLON, (Jean) né en 1632 à St-Pierre-Mont, village près de Mouson, dans le diocese de Rheims, prit l'habit de Bénédictin de S. Maur à St-Remi de cette ville en 1654. Ses supérieurs l'envoyerent en 1663 à Saint-Denys, pour montrer aux étrangers le trésor & les monumens antiques de cette abbaye; mais il ne tarda point d'être appellé à des occupations plus assorties à ses talens. Dom d'Acheri le demanda pour travailler à son *Spicilege*, & eut beaucoup à se louer de ses soins & de ses recherches. Le nom du jeune Mabillon commença à être connu. La congrégation de St. Maur ayant projeté de publier de nouvelles éditions des Peres, il fut chargé de celle de St. Bernard, & s'acquitta de ce travail avec autant de diligence que de succès (*voyez* S. BERNARD). Le grand Colbert, instruit de son mérite, l'envoya en Allemagne l'an 1683,

pour chercher dans cette partie de l'Europe tout ce qui pourroit servir à l'histoire de France, & à la gloire de la nation & de la maison royale. Dom Mabillon déterra plusieurs pieces curieuses, & les fit connoître dans un *Journal* de son voyage. Cette savante course ayant été beaucoup applaudie, le roi l'envoya en Italie 2 ans après. Il fut reçu à Rome avec toute la distinction qu'il méritoit. La congrégation de l'*Index* lui fit l'honneur de le consulter au sujet de quelques opinions singulieres, contenues dans les écrits d'Isaac Vossius : mais son avis, qui parut trop indulgent, ne fut pas suivi (*voyez* VOSSIUS). On lui ouvrit toutes les archives, toutes les bibliotheques, & il en tira quantité de pieces nouvelles. De tous les objets qui piquerent sa curiosité, aucun ne l'excita plus que les Catacombes de Rome. Il y fit des visites fréquentes, & y porta à la fois l'esprit de religion & celui de critique. Attaché fortement à la foi, mais en garde contre l'erreur, il crut voir de l'abus dans l'exposition de quelques corps saints, & les dévoila dans une Lettre latine sous le nom d'*Eusebe Romain à Théophile François*, *touchant le culte des Saints inconnus*. Cette brochure souleva contre lui quelques savans de Rome. Il y eut plusieurs écrits pour & contre. On déféra à la congrégation de l'*Index* la *Lettre d'Eusebe*, & elle eût été proscrite par ce tribunal, s'il n'en avoit donné une nouvelle édition, avec des changemens qui contenterent les juges. Une autre dispute occupa Mabillon. Dom Rancé, abbé de la Trappe, attaqua les études des moines, & prétendit qu'elles leur étoient plus nuisibles qu'utiles. Pour appuyer l'idée qu'ils ne devoient ni faire ni lire des livres, il en composa un lui-même, & l'intitula : *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*. La congrégation de St. Maur, alors entiérement consacrée aux recherches profondes & à l'étude de l'antiquité, crut devoir réfuter l'ennemi des études des cloîtres. Elle choisit le doux Mabillon, pour entrer en lice avec l'austere abbé de la Trappe. Il n'avoit ni l'imagination, ni l'éloquence de ce réformateur; mais son esprit étoit plus orné & plus méthodique; & sa diction claire, simple & presqu'entiérement dénuée d'ornemens, ne manquoit pas d'une certaine force. Il opposa principes à principes, inductions à inductions. Dans son *Traité des Etudes Monastiques*, publié en 1691, in-12, il s'attacha à prouver que les moines peuvent non-seulement, mais doivent étudier. Il marqua le genre d'études qui leur convient, les livres qui leur sont nécessaires, les vues qu'ils ont à se proposer en s'appliquant aux sciences. L'exemple des solitaires de la Thébaïde, uniquement occupés du travail des mains, ne l'embarrassa point. Le but de nos religieux, & l'esprit de leur institution, n'est pas de leur ressembler. Leur vie est moins une vie monastique qu'une vie cléricale. Ils comptent mener celle d'un prêtre & d'un homme d'étude en entrant dans le cloître, & non celle d'un laboureur (*voyez* S. CLAUDE, S. FRANÇOIS,

L'abbé de la Trappe, fâché de voir contredire ses idées, fit une réponse vive au livre des *Etudes Monastiques*. Dom Mabillon y opposa des *Réflexions* sages & modérées. Elles amenerent une réplique, sous le nom de *Frere Côme*. L'abbé de la Trappe en étoit l'auteur; mais son ouvrage ne sortit point de son cloître. Mabillon, né avec un génie pacifique, laissa faire la guerre à quelques écrivains qui se mêlerent de cette querelle. Il ne voulut plus entrer dans aucune dispute. Il s'occupa à perfectionner son savant ouvrage de la *Diplomatique*, qu'il avoit publié en 1681. Cette science lui devoit tout son lustre. Le docte Bénédictin avoit une sagacité admirable, pour démêler ce qu'il y a de plus confus dans la nuit des tems, & pour approfondir ce que l'histoire offre de plus difficile. Il donna des principes pour l'examen des diplomes de tous les âges & de tous les pays. Mais comme il est impossible d'être parfait, il essuya des critiques, dont quelques-unes parurent fondées (*voyez* GERMON). Mabillon donna à son livre un *Supplément*, qui vit le jour en 1704. L'amour de la paix, la candeur, & sur-tout la modestie, formoient son caractere. Présenté à Louis XIV par le Tellier, archevêque de Rheims, comme *le religieux le plus savant du royaume*, il mérita d'entendre ce mot de la bouche du grand Bossuet: *Ajoutez, monsieur, & le plus humble.* Un étranger ayant été consulter le savant du Cange, celui-ci l'envoya à Mabillon, son ami & son rival en érudition. *On vous trompe quand on vous adresse à moi*, répondit humblement le Bénédictin; *allez voir M. du Cange. — C'est lui-même qui m'adresse à vous*, dit l'étranger. — *Il est mon maître*, répliqua Mabillon. *Si cependant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sais.* Ce savant religieux mourut à Paris dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1707, à 75 ans. L'académie des inscriptions s'étoit fait un honneur de se l'associer. Ses principaux ouvrages sont: I. *Acta Sanctorum ordinis Sti. Benedicti*, à Paris, en 9 vol. in-fol. Le 1*er* volume de ce recueil, commencé par dom d'Acheri, parut en 1668. Il va jusqu'à l'année 1110. L'ouvrage est aussi estimé pour les monumens qu'il renferme, que pour les Préfaces dont l'auteur l'a orné. Ces Préfaces ont été imprimées séparément, in-4°, 1732. II. *Analecta;* ce sont des pieces recueillies dans diverses bibliotheques, & qui n'avoient pas été imprimées, en 4 vol. in-8°, dont le 1*er*. parut en 1675. Les Dissertations qui enrichissent ce recueil, ne sont pas ce qu'il y a de moins précieux. On en a donné une édition in-fol., à Paris en 1723, c'est la plus estimée. III. *De re Diplomaticâ*, 2 vol. in-fol. La meilleure édition est celle de 1709, par les soins de dom Ruinart, qui l'augmenta de nouveaux titres. IV. La *Liturgie Gallicane*, in-4°., 1685 & 1729. V. Une *Dissertation sur l'usage du Pain azyme*, dans l'Eucharistie, in-8°. VI. Une *Lettre* sous le nom d'*Eusebe Romain*, touchant le *Culte des Saints inconnus*, 1698, in-4°, & 1705, in-12. VII. *Musæum*

Italicum, 2 vol. in-4°. 1724, en société avec dom Germain. VIII. *Annales Ordinis Benedictini*, dont il a donné 4 vol. in-fol. qui contiennent l'histoire de l'ordre des Bénédictins, depuis son origine jusqu'en 1066. Les volumes suivans ont été donnés par D. Ruinart & D. Vincent Thuillier. IX. L'*Epître* dédicatoire qui est à la tête de l'*Edition de S. Augustin*. X. *Sancti Bernardi Opera*, 2 vol. in-fol., Paris, 1690 : c'est la meilleure édition ; elle a été réimprimée en 1719. Tous les ouvrages précédens sont en latin. Ceux que le P. Mabillon a donnés en françois, sont : I. Un *Factum* avec une *Réplique* sur l'*Antiquité des Chanoines-Réguliers & des Moines*, pour maintenir les droits de son ordre, contre les chanoines-réguliers de la province de Bourgogne. II. *Traité des Etudes Monastiques*, 2 vol. in-4°. ou in-12. III. Une *Traduction de la Regle de S. Benoît*, in-18, 1697. IV. Une *Lettre sur la vérité de la sainte larme de Vendôme*. Mabillon, par-tout ailleurs bon critique, paroît dans cet ouvrage trop crédule & peu judicieux. Dom Thuillier publia en 1724, les *Œuvres posthumes* de dom Mabillon, & y joignit celles de D. Ruinart; ce recueil est en 3 vol. in-4°. *Voyez* l'*Histoire Littéraire de la Congrégation de S. Maur*. D. Ruinart écrivit sa *Vie*, in-12, 1708.

MABLY, (Gabriel Bonnot de) ancien chanoine de l'église abbatiale de l'Isle-Barbe, né à Grenoble, en mars 1709, & mort à Paris le 23 avril 1785, avoit fait ses premieres études à Lyon, chez les Jésuites. Après son cours de philosophie, il vint dans la capitale, où il entra, en arrivant, au séminaire de S. Sulpice, par les conseils du cardinal de Tencin, son parent. Engagé de bonne heure dans les ordres sacrés, & se sentant plus de goût pour les lettres, que de talent pour le ministere évangélique, il s'en tint au sous-diaconat. Après quelques légeres productions, telles que ses *Lettres sur l'Opéra*, l'abbé de Mably s'est fait connoître par des ouvrages de morale & de politique, tels que son *Droit public de l'Europe*, ses *Observations sur l'Histoire de France*, ses *Observations sur les Grecs & sur les Romains*, & sur-tout ses *Entretiens de Phocion*. Ce dernier ouvrage est celui qui lui a fait le plus de réputation. Il est écrit avec sagesse & plein de vues profondes, quoique tout n'y soit pas exact, & que l'auteur paroisse trop prévenu en faveur de la sagesse & de la vertu de quelques anciens peuples, & de ces hommes fameux qu'on célebre plutôt par une espece d'habitude que par une admiration réfléchie. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cet ouvrage a servi de modele & fourni les matériaux à une des plus amphigouriques productions de ce siecle. « On ne se » seroit pas attendu, dit un cri- » tique, que les *Entretiens de* » *Phocion* fussent devenus la » matiere du ravaudage insi- » pide d'un héros de roman. Il » ne faut lire que *Bélisaire* pour » y trouver Phocion travesti. » C'est ainsi que la philoso- » phie prétend faire des dé- » couvertes. Tout son art con-

» fiſte à altérer les bonnes » choſes qu'on avoit dites » avant elle, ſemblable aux » harpies, qui vivoient de ra- » pines, & infectoient, en y » touchant, les mets ſervis ſur » la table des ſages & des » héros ». Les ouvrages que l'abbé de Mably compoſa dans ſa vieilleſſe ne lui ont pas mérité les mêmes éloges; on n'y remarque que trop ſouvent la foibleſſe de l'âge, &, pour me ſervir d'un terme familier, *du rabachage.* Ce qui indiſpoſe ſur-tout le lecteur contre lui, c'eſt ſon ton d'aigreur & de fierté. Avec quel mépris il parle de certains hiſtoriens très-eſtimables, dans ſa *Maniere d'étudier l'hiſtoire!* où l'on trouve d'ailleurs d'excellentes choſes, où Voltaire & Robertſon ſont bien jugés, & plus d'une prévention littéraire réfutée; mais qui dans ſon enſemble & les derniers réſultats de ſes leçons, ne peut que contribuer infiniment à la corruption déjà ſi avancée des annales des nations. Ce qui eſt bien plus déplorable encore, ce ſont les erreurs qu'il a oſé étaler dans les *Principes de morale*, ſupprimés par ordre du gouvernement, & cenſurés par la Sorbonne. Dans les *Obſervations ſur les loix des Etats-Unis de l'Amérique*, dernier de ſes ouvrages, on trouve encore des choſes très-repréhenſibles & propres à détruire, par une funeſte indifférence, les principes de religion, ſi néceſſaires à toutes les ſociétés. Par quel aveuglement un homme mûri par l'âge, un eccléſiaſtique ſur-tout, peut-il ſe permettre de pareils écarts? Et ſi l'impiété, ſi l'irrévérence pour les principes reçus, ſont odieuſes dans un homme du monde, parce qu'il donne par-là une très-mauvaiſe idée de ſon eſprit & de ſon cœur, à combien plus forte raiſon ſont-elles révoltantes dans un homme dont l'habit forme un contraſte ſi tranchant? Si ces gens-là ſavoient à quel mépris on les dévoue, en faiſant ſemblant de ſourire à leurs diſcours, ils ſeroient ſûrement beaucoup plus réſervés. On doit cependant obſerver que l'abbé de Mably n'étoit pas partiſan de ceux qu'on appelle *philoſophes.* Il y a des tirades très-vives contre eux, même dans ſes derniers ouvrages; il ne faut point douter que ce ne ſoit plutôt la foibleſſe de ſe prêter au ton du ſiecle, que l'eſprit d'incrédulité, qui a produit dans les ouvrages de l'abbé de Mably les écarts que les gens de bien ſont ſi fâchés d'y voir. Dès que ſa maladie prit un air ſérieux, & qu'il ſe vit en danger, ſes ſentimens de religion parurent à découvert; il demanda lui-même les Sacremens, & les reçut avec édification. Il étoit frere de l'abbé de Condillac.

MABOUL, (Jacques) né à Paris d'une famille diſtinguée dans la robe, ſe conſacra à la chaire & prêcha avec diſtinction à Paris & en province. Il fut long-tems grand-vicaire de Poitiers, & devint évêque d'Aleth en 1708. Il mourut dans cette ville en 1723. Ses *Oraiſons funebres* ont été recueillies en 1749, en un vol. in-12. Il n'a ni la mâle vigueur de Boſſuet, ni le ſtyle châtié &

poli de Fléchier ; mais il est touchant & affectueux. On a encore de lui deux *Mémoires* pour la conciliation des affaires de la Constitution, in-4°., 1749.

MABUSE, (Jean) peintre, natif d'un village de ce nom en Hongrie, mort en 1562, fit le voyage d'Italie avec fruit. Il peignoit très-bien un sujet d'histoire. On voit plusieurs de ses ouvrages à Amsterdam, entr'autres une *Décollation de S. Jean*, faite de blanc & noir, avec une certaine eau, ou un suc, qu'il inventa pour se passer de couleur & d'impression : en sorte qu'on peut plier & replier la toile de ses tableaux, sans gâter la peinture. Le roi d'Angleterre exerça long-tems son pinceau. Mabuse fut fort sobre dans sa jeunesse ; mais dans un âge plus avancé, il s'adonna au vin, & cette passion lui faisoit faire de tems en tems quelques fripponneries. Le marquis de Verons, au service duquel il étoit, devant loger chez lui l'empereur Charles-Quint, habilla ses domestiques en damas blanc. Mabuse vendit son damas & en but l'argent au cabaret. Il le remplaça par une robe de papier blanc, qu'il peignit en damas à grandes fleurs. L'éclat des couleurs fit remarquer l'habit du peintre. L'empereur, surpris du brillant de ce damas, le fit approcher & découvrit sa ruse. On en rit beaucoup, & Mabuse, qui avoit fait rougir son maître, en fut quitte pour quelques mois de prison.

MACAIRE, (S.) *l'Ancien*, célebre solitaire du 4e. siecle, contemporain de S. Ephrem, & non disciple de S. Antoine, comme le dit Poiret ; passa 60 ans dans un monastere de la montagne de Scété, partageant son tems entre la priere & le travail des mains. Il mourut vers l'an 391, à 90 ans. On lui attribue 50 *Homélies* en grec, Paris, 1526, in-fol., avec S. *Grégoire Thaumaturge ;* & séparément, Leipsig, 1698 & 1699, 2 vol. in-8°. Les mystiques en font beaucoup de cas. On y trouve toute la substance de la théologie ascétique. Quoique S. Macaire fût un homme sans études, il étoit puissant en œuvres & en paroles.

MACAIRE, (S.) *le Jeune*, d'Alexandrie, autre célebre solitaire, ami du précédent, eut près de 5000 moines sous sa direction. La sainteté de sa vie & la pureté de sa foi l'exposerent à la persécution des Ariens. Il fut exilé dans une isle où il n'y avoit pas un seul Chrétien ; mais il en convertit presque tous les habitans par ses miracles. Macaire mourut en 394 ou 395. C'est à lui qu'on attribue les *Regles des Moines*, que nous avons en 30 chapitres dans le *Codex Regularum, collectus a S. Benedicto Ananiensi, auctus a Holstenio*, Rome, 1661, 2 vol. in-4°. Jacques Tollius a publié dans ses *Insigna itinerarii Italici*, un *Discours* de S. Macaire sur la mort des Justes.

MACARÉE, *voyez* CANACÉE.

MACASIUS, (François) né en 1686 à Joachimsthal en Bohême, entra dans la société des Jésuites, y enseigna diverses sciences avec réputation. Il mourut à Prague en 1733. On a de lui : I. *Manuale Theologico-*

Canonicum ſponſalibus quæſtionibus & reſolutionibus compendioſè deductis, Olmutz, 1730 & 1731, Prague, 1745, in-8°. II. *Jus Eccleſiaſticum Commentariis in V. Libros Decretalium Gregorii IX illuſtratum*, Prague, 1749, 2 vol. in-fol.

MACCIO, (Sébaſtien) natif d'Urbania dans le duché d'Urbin, mourut âgé ſeulement de 37 ans, au commencement du 17*e*. ſiecle. C'étoit un écrivain ſi laborieux, qu'il ſe forma, dit-on, des creux aux doigts dont il tenoit la plume. Ses principaux ouvrages ſont: I. *De Hiſtoriâ ſcribendâ*, peu eſtimé. II. *De bello Aſdrubalis*, Veniſe, 1613, in-4°. III. *De Hiſtoriâ Livianâ*. IV. Un *Poëme ſur la vie de J. C.*, Rome, 1605, in-4°, & d'autres Poéſies, qui ne ſont connues que des ſavans de profeſſion.

MACCOVIUS ou MAKOUSCKI, (Jean) gentilhomme Polonois, né à Lobzenie, près de Poſnanie, en 1588, d'une famille noble, devint profeſſeur de théologie à Franeker en 1616. Il remplit cet emploi juſqu'à ſa mort, arrivée en 1644. Il eut de grandes diſputes avec les Sociniens, les Catholiques, les Anabaptiſtes, les Arminiens, &c. On a de lui des *Opuſcules philoſophiques*, *théologiques*, &c., imprimés d'abord ſéparément, puis réunis en trois volumes in-4°, Amſterdam, 1660. Il y enſeigne les opinions les plus révoltantes du Calviniſme, & ſoutient cruement que *Dieu ne veut nullement le ſalut de tous les hommes; mais qu'il veut le péché & qu'il deſtine les hommes au péché en tant que péché.* Il fut déféré au ſynode de Dordrecht, qui le déclara exempt de toute erreur, ſe contentant de l'avertir d'être plus circonſpect dans ſes expreſſions. Ce qui prouve qu'au jugement de ce ſynode, dont les déciſions ſont normales chez les Calviniſtes, la prédeſtination calvinienne renferme bien réellement toutes les horreurs qu'on lui attribue, & que c'eſt à tort qu'on a accuſé quelques théologiens catholiques de les avoir outrées.

MACÉ, *voyez* MASSÉ.

MACÉ, (Robert) imprimeur de Caen, mort vers 1490, eſt le premier qui en Normandie exerça l'imprimerie avec des caracteres de fonte. Il eut pour apprenti le célebre Chriſtophe Plantin. — Gilles MACÉ, ſon arriere-petit-fils, né à Caen, avocat & mathématicien, publia un ouvrage *ſur la Comete de 1618*. On a auſſi de lui quelques vers. Il mourut à Paris en 1637.

MACÉ, (François) bachelier de Sorbonne, chanoine cheffecier & curé de Ste. Opportune à Paris, ſa patrie, ſe fit eſtimer par ſon ſavoir & ſes vertus. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus eſtimés ſont: I. Un *Abrégé chronologique*, *hiſtorique & moral de l'Ancien & du Nouveau-Teſtament*, 1704, 2 vol. in-4°; ouvrage utile & bien rédigé, qui pour bien des gens peut ſuppléer à des ouvrages plus vaſtes. II. Une Hiſtoire morale, intitulée; *Mélanie*, ou *la Veuve charitable*, production poſthume qu'on attribua à l'abbé de Choiſi, & qui eut beaucoup de cours. III. L'*Hiſtoire des quatre Cicérons*, 1714, in-12;

morceau curieux & intéressant, attribué d'abord au P. Hardouin, Jésuite. L'auteur tâche de prouver par les historiens grecs & latins, que le fils de Cicéron étoit aussi illustre que son pere. IV. Une traduction de quelques ouvrages de piété du P. Busée, & de l'*Imitation de J. Christ*. V. *Esprit de S. Augustin*, ou *Analyse de tous les Ouvrages de ce Pere*. Cet ouvrage est manuscrit : il mériteroit, dit-on, les honneurs de la presse. L'abbé Macé mourut à Paris, en 1721, après s'être exercé avec succès dans le cabinet & dans la chaire.

MACÉ, *voyez* LÉON de St.-Jean.

MACEDO, (François) Jésuite, né à Conimbre en 1596, quitta l'habit de la Société pour prendre celui de Cordelier. Il fut l'un des plus ardens défenseurs du duc de Bragance, élevé sur le trône de Portugal. Macedo, dans un voyage à Rome, plut tellement à Alexandre VII, que ce pape le fit maître de controverse au college de la Propagande, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sapience, & cousulteur de l'Inquisition. Le Cordelier, né avec une humeur bouillante, impétueuse & fiere, ne sut pas conserver sa faveur ; il déplut au Saint Pere, & passa à Venise, où il soutint en arrivant des theses *de Omni scibili*. Espece de charlatanerie dont un vrai savant se gardera bien de donner le spectacle, parce qu'il fait l'apprécier, & qui d'ailleurs lui réussiroit mal, faute d'avoir la contenance qu'un homme superficiel sait prendre, & qui abandonne le modeste savoir. L'infatigable Macedo donna ensuite pendant 8 jours les fameuses conclusions qu'il intitula : *Les Rugissemens littéraires du Lion de S. Marc*. Ses succès lui valurent une chaire de philosophie morale à Padoue. Il fut d'abord en grande considération à Venise ; mais s'étant mêlé de quelqu'affaire du gouvernement, il fut mis en prison, & y mourut en 1681, à 85 ans. La *Bibliotheque Portugaise* compte jusqu'à 109 ouvrages de cet inépuisable auteur, imprimés en différens endroits de l'Europe, & 30 manuscrits. Le P. Macedo dit lui-même dans son *Myrothecium morale*, in-4°, qu'il avoit prononcé en public 53 Panégyriques, 60 Discours latins, 32 Oraisons funebres; & qu'il avoit fait 48 Poëmes épiques, 123 Elégies, 115 Epitaphes, 212 Epîtres dédicatoires, 700 Lettres familieres, 2600 Poëmes héroïques, 110 Odes, 3000 Epigrammes, 4 Comédies latines, & qu'il avoit écrit ou prononcé plus de 150,000 vers sur le champ. Quelle étonnante fécondité ! Nous ne citerons que : I. Sa *Clavis Augustiniana liberi arbitrii*, contre le P. Noris, depuis cardinal. Il y avoit eu auparavant une querelle vive entre ces deux savans au sujet du monachisme de S. Augustin. On imposa silence aux parties. II. *Schema sanctæ Congregationis*, 1676, in-4°. C'est une dissertation sur l'Inquisition, où l'érudition & les singularités sont semées à pleines mains. L'auteur fait remonter l'origine de ce tribunal jusqu'au commencement du monde, idée qui, d'abord très-paradoxale, devient plus soutenable

quand on réfléchit, que tout ce qui sert à réprimer l'erreur & le vice, est une espece d'inquisition. III. *Encyclopedia in agonem litteratorum*, 1677, in-fol. IV. L'*Eloge des François*, Aix, 1641, in-4°, en latin. Macedo se déclara d'abord pour la doctrine de Jansenius dans *Cortina Sancti Augustini de prædestinatione*, in-4°; mais le pape Innocent X ayant condamné les cinq fameuses propositions, Macedo changea de sentiment, & soutint que Jansenius les avoit enseignées dans le sens condamné par le pape, & publia pour le prouver, un livre intitulé : *Mens divinitùs inspirata Innocentio X°*, in-4°. Macedo avoit une lecture prodigieuse, une mémoire surprenante, beaucoup de facilité à parler & à écrire; il ne lui manquoit que plus de jugement & de goût.

MACEDO, (Antoine) Jésuite Portugais, frere du précédent, né en 1612, fut envoyé missionnaire en Afrique, & à son retour, il accompagna l'ambassadeur de Portugal en Suede. Ce fut à lui que la reine Christine fit les premieres ouvertures du dessein qu'elle avoit d'abandonner le Luthéranisme. Macedo fut ensuite pénitencier de l'église du Vatican à Rome, depuis l'an 1651 jusqu'en 1671. Il retourna alors en Portugal, où il eut divers emplois. On a de lui : *Lusitania infulata & purpurata*, Paris, 1673, in-8°, &c.

MACEDONIUS, patriarche de Constantinople en 341, & fameux hérésiarque, soutenoit que le Saint-Esprit n'étoit pas Dieu. Il causa de grands désordres dans sa ville, & s'attira la disgrace de l'empereur Constance. Acace & Eudoxe le firent déposer dans un concile de Constantinople en 360. Il mourut ensuite misérablement. Les sectateurs de Macedonius s'appelloient *Macédoniens*. Leurs mœurs étoient, du moins en apparence, pures & austeres, leur extérieur grave, leur vie aussi dure que celle des moines. Ce simulacre de piété trompa les foibles. Un certain Marathon, autrefois trésorier, embrassa cette secte, & son or fit plus d'hérétiques que tous les argumens. Cette secte fut proscrite, & la divinité du Saint-Esprit clairement prononcée dans le concile général de Constantinople en 381. C'est à cette occasion que ce concile ajouta au symbole de Nicée, après les mots : *Et in Spiritum Sanctum*, les paroles suivantes : *Dominum, & vivificantem, ex Patre Filioque procedentem, & cum Patre & Filio adorandum & glorificandum*. Long-tems avant ce concile on avoit opposé le dogme des trois personnes à l'hérésie de Sabellius, dogme qui supposoit évidemment la divinité du Saint-Esprit (*voyez* GELASE de Cyzique). — Il ne faut pas confondre ce Macedonius avec un autre patriarche de Constantinople, qui défendit avec zele le concile de Chalcédoine contre l'empereur Anastase, & mourut en 516. Son nom fut d'abord mis dans les diptyques, mais il fut ensuite effacé, parce qu'il avoit été partisan de l'*Hénotique* de Zénon.

MACER, (*Æmilius*) poëte latin, natif de Vérone, composa un *Poëme sur les Serpens*,

les Plantes & les Oiseaux ; & un autre *sur la ruine de Troie*, pour servir de supplément à l'*Iliade* d'Homere. Mais ces deux poëmes sont perdus; car celui des Plantes, que nous avons sous le nom de *Macer*, est d'un auteur plus récent, puisqu'on y cite Pline, & que l'auteur est aussi mauvais botaniste que plat versificateur. L'édition la plus estimée est celle de Naples, 1477, in-fol. Il y en a une traduction françoise par Guillaume Gueroult, Rouen, 1588. Macer florissoit sous Auguste.

MACER, (*Lucius Clodius*) pro-préteur d'Afrique sous le regne de Néron, se fit déclarer empereur l'an 68 de J. C. dans la partie qu'il commandoit. Ayant levé de nouvelles troupes, il les joignit à celles qui étoient sous ses ordres, & s'en servit pour conserver le titre qu'il avoit usurpé. Il fit plus: il se saisit de la flotte qui transportoit le bled à Rome, & causa la famine dans cette capitale du monde. L'usurpateur avoit plus de courage que de politique. Il irrita les Africains par des vexations & des cruautés, & se joua également de leur sang & de leurs biens. Ces peuples irrités eurent recours à Galba, qui venoit d'être revêtu de la pourpre impériale. L'empereur donna ordre d'arrêter les brigandages de cette bête féroce. Trebonius Garucianus, intendant d'Afrique, & le centurion Papirius, chargés des ordres du prince, firent périr Macer dans la même année qu'il avoit pris le titre de *César*. Il avoit été engagé à la révolte par une femme nommée Cornelia Crispinilla, intendante des débauches de Néron, laquelle étoit passée en Afrique, pour se venger des mécontentemens que cet empereur lui avoit donnés.

MACHABÉES, sept freres Juifs, qui souffrirent le martyre à Antioche, dans la persécution d'Antiochus Epiphanes avec leur mere & le saint vieillard Eléazar, l'an 168 avant J. C. Ce prince ayant fait arrêter ces généreux confesseurs, n'oublia rien pour les porter à manger de la chair de porc. Les 7 freres souffrirent, en présence de leur mere, l'un après l'autre, qu'on leur coupât les pieds & les mains, sans marquer la moindre foiblesse au milieu des tourmens qu'on leur faisoit endurer. La mere de ces martyrs, après avoir assisté au triomphe de ses enfans, fut couronnée à son tour, & mourut avec la constance qu'elle leur avoit inspirée.

MACHABÉES, (les Princes) *ou* Asinonéens (*voyez* JUDAS-MACHABÉE, MATHATHIAS). — Nous avons sous le nom des *Machabées* IV Livres, dont les deux premiers sont canoniques, & les deux autres apocryphes. Le 1er. fut, à ce qu'on croit, composé sous Jean Hyrcan, le dernier de la race des Asmonéens, & contient l'histoire de 40 ans, depuis le regne d'Antiochus Epiphanes jusqu'à la mort du grand-prêtre Simon. Le second est l'abrégé d'un grand ouvrage, qui avoit été composé par un nommé *Jason*, & qui comprenoit l'histoire des persécutions d'Epiphanes & d'Eupator contre les Juifs. L'un & l'autre sont remplis de grands traits d'histoire, & écrits avec

beaucoup d'intérêt. La persécution & la mort d'Antiochus, le châtiment d'Héliodore envoyé pour dépouiller le temple, la conduite sage & courageuse du pontife Onias, le martyre d'Eléazar, celui des 7 freres avec leur mere, les victoires incroyables de Judas-Machabée, remportées avec une poignée de monde contre des armées immenses, &c., tous ces événemens sont présentés avec beaucoup de force & de dignité. Les protestans ne reconnoissent pas la canonicité de ces deux livres. Ce qu'on y lit touchant la priere pour les morts (*voyez* JUDAS-MACHABÉE), & quelques autres considérations de cette nature, ont pu les engager à ne pas les recevoir. Le 3e. livre contient l'histoire de la persécution que Ptolomée Philopator, roi d'Egypte, fit aux Juifs de son royaume. Le dernier est une espece de résumé des 2 premiers livres, & contient ce qui s'est passé chez les Juifs dans un espace d'environ 200 ans. Quoique ces deux derniers livres ne soient pas canoniques, ils jouissent d'une considération distinguée, & tiennent une place honorable entre les histoires des nations; on peut les consulter avec confiance, touchant les faits qu'ils contiennent.

MACHAON, célebre médecin, fils d'Esculape & frere de Podalire, accompagna les Grecs au siege de Troie, & y fut tué par Euripile, suivant Q. Calaber.

MACHAULT, (Jean de) Jésuite Parisien, professa la rhétorique dans sa société, devint recteur du college des Jésuites à Rouen, puis de celui de Clermont à Paris, & mourut en 1619, à 58 ans. On a de lui des Notes en latin contre l'Histoire du président de Thou, sous le nom supposé de *Gallus*, c'est-à-dire *le Coq*, qui étoit le nom de sa mere. Ce livre est intitulé : *Jo. Galli Jur. Cons. Notationes in Historiam Thuani*, Ingolstadt, 1614, in-4°. La critique est trop violente & quelquefois peu fondée, mais il y a des choses raisonnables qui auroient pu être dites d'une autre façon. Il a traduit de l'italien l'*Histoire de ce qui s'est passé à la Chine & au Japon*, tirée de *Lettres* écrites en 1621 & 1622, Paris, 1627, in-8°.

MACHAULT, (Jean-Baptiste de) autre Jésuite, natif de Paris, mort en 1640, après avoir été recteur des colleges de Nevers & de Rouen, a composé *Gesta a Societate Jesu in regno Sinensi, Æthiopico & Tibetano*, & quelques ouvrages curieux & édifians.

MACHAULT, (Jacques de) aussi Jésuite, né à Paris en 1600, fut recteur à Alençon, à Orléans & à Caen, & mourut à Paris en 1680. On a de lui : I. *De Missionibus Paraguariæ & aliis in America meridionali.* II. *De rebus Japonicis.* III. *De Provinciis Goana, Malabarica & aliis.* IV. *De Regno Cochincinensi.* V. *De Missione Religiosorum Societatis Jesu in Perside.* VI. *De Regno Madurensi, Tangorensi*, &c. Ces ouvrages bien écrits offrent des détails intéressans, non-seulement pour ceux qui ont à cœur la propagation de la foi, la conversion des infideles, la civilisation des barbares, mais encore pour

ceux qui recherchent des notions historiques & géographiques, touchant diverses régions du globe.

MACHET, (Gérard) né à Blois en 1380 d'une famille ancienne, fut successivement principal du college de Navarre, conseiller-d'état & confesseur de Charles VII, enfin évêque de Castres. Il parut avec éclat au concile de Paris, tenu contre les erreurs de Jean Petit; harangua, à la tête de l'université, l'empereur Sigismond; fonda plusieurs hôpitaux & couvens; gouverna saintement son diocese, & mourut à Tours en 1448. On a de lui quelques Lettres manuscrites. Il fut l'un des commissaires nommés par la cour pour revoir le procès de la Pucelle d'Orléans, & se déclara en faveur de cette héroïne.

MACHIAVEL, (Nicolas) fameux politique, naquit à Florence en 1469 d'une famille noble & patricienne. Après s'être amusé à faire des comédies, il se mit à ourdir des trames, qui pouvoient fournir des sujets tragiques. Son caractere inquiet & remuant le rendoit propre à ces sortes d'entreprises. Il entra dans la conjuration de Soderini contre les Médicis : on le mit à la question ; il n'avoua rien, mais on ne cessa pas de le croire coupable. Les éloges qu'il prodiguoit à Brutus & à Cassius, le firent soupçonner d'avoir trempé dans une autre conspiration contre Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII; mais comme ces soupçons étoient destitués de preuves positives & convaincantes, il se tira encore d'affaire, & fut nommé secrétaire & historiographe de la ville de Florence. Ces deux emplois ne purent le tirer de l'indigence, & il mourut misérable en 1527, d'un remede pris à contre-tems. C'étoit un de ces hommes qui parlent & se moquent de tout. Il avoit certainement de l'esprit, mais encore plus d'orgueil. Il exerçoit sa censure sur les grandes & les petites choses; il ne vouloit rien devoir à la Religion, & la proscrivoit même. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose. Ceux du premier genre doivent être regardés, pour la plupart, comme des fruits empoisonnés d'une jeunesse déréglée. Les principaux sont : I. L'*Ane d'or*, à l'imitation de Lucien & d'Apulée. II. *Belphégor*, imité par la Fontaine. III. Quelques petits Poëmes. Ses productions en prose sont : I. Deux *Comédies*, dont l'une intitulée la *Mandragore*, a été librement traduite par J. B. Rousseau, encore jeune, & imprimée à Londres en 1723, dans le Supplément de ses Œuvres. II. Des *Discours* sur la 1re. *Décade* de Tite-Live. Il y développe la politique du gouvernement populaire, & s'y montre zélé partisan de ce qu'il appelle la *liberté*. III. Son traité *du Prince*, qu'il composa dans sa vieillesse, pour servir de suite à l'ouvrage précédent. C'est un des ouvrages les plus pernicieux qui se soient répandus dans le monde. C'est le bréviaire des ambitieux, des fourbes & des scélérats. Machiavel professe le crime dans ce livre abominable, & y donne des leçons d'assassinat & d'empoison-

nement. En vain Amelot de la Houssaye, traducteur de cet ouvrage, a voulu le justifier; il n'a persuadé personne; ce qui n'a pas empêché les compilateurs du *Dictionnaire universel*, ou *Bibliotheque de l'homme d'état & du citoyen*, 1777, de répéter cette apologie. Fréderic II, roi de Prusse, a donné, dans son *Anti-Machiavel*, in-8°., un antidote contre le poison de l'auteur italien. Sa réfutation est beaucoup mieux faite & mieux écrite que l'ouvrage réfuté; on ne peut pas à la vérité acquiescer à tout ce que l'illustre critique avance dans son ouvrage, il y a même des passages très-repréhensibles, mais ses raisonnemens contre Machiavel sont parfaitement victorieux. Malheureusement la politique de l'auteur réfuté étoit celle du monarque réfutant, & est devenue celle de la plupart des rois. IV. L'*Histoire de Florence*, depuis 1205 jusqu'en 1494. L'édition des Juntes, 1532, in-4°., à Florence, est fort rare. Le commencement de cette Histoire est un tableau très-bien peint de l'origine des différentes souverainetés qui s'étoient élevées autrefois en Italie. L'historien y traite trop favorablement sa patrie, & avec trop peu de ménagement les étrangers. Il prodigue les réflexions; & ces réflexions tiennent plus du style d'un déclamateur que de celui d'un sage politique. V. La *Vie de Castrucio Castracani*, traduite en françois par Guillot & par Dreux du Radier. Elle est peu estimée par les politiques judicieux, & ne l'est guere plus par les gens de goût; c'est un roman plutôt qu'une histoire, & un roman mal écrit. VI. Un *Traité de l'Art Militaire*, dans lequel il a très-mal travesti Vegece. VII. Un *Traité des émigrations des Peuples Septentrionaux*. Jerôme Turlerus a traduit en latin ce Traité, avec la *Vie* de Castrucio & l'*Histoire* de Florence, Strasbourg, 1610, in-8°. Tous ces différens ouvrages sont en italien. Ils ont été recueillis en 2 vol. in-4°., en 1550, sans nom de ville. On en a fait diverses éditions. Ils ont été traduits en françois par Tilard, calviniste réfugié, 1723, en 6 vol. in-12. On en a donné une autre édition, augmentée de l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse, à La Haye, 1743, 6 vol. in-12.

MACKENSIE, (George) savant Ecossois, né vers 1612, fut avocat & conseiller-privé du roi Charles II. On lui ôta & on lui rendit ces charges sous Jacques II; mais il les abandonna en 1689, & mourut à Londres le 8 mai 1691. Il s'occupa toute sa vie de la philosophie & des loix, & écrivit des ouvrages relatifs à ces matieres; tels sont: I. *Le Vertueux*, ou *le Stoïque*, in-8°.; traité de morale, dans lequel l'auteur s'est peint lui-même. II. *Paradoxe moral*, qu'il est plus aisé d'être vertueux que vicieux, in-8°. III. *De humanæ mentis imbecillitate*, Utrecht, 1690, in-8°. IV. *Loix & Coutumes d'Ecosse*, vol. in-fol., qui renferme beaucoup de recherches. On trouve un assez long détail sur cet auteur dans les *Mémoires* du P. Nicéron. — Il faut le distinguer de George MACKENSIE, médecin d'E-

dimbourg, qui a donné en 1708 & 1711, 2 vol. de *Vies des Ecrivains Ecossois*, & une *Histoire de la Santé*, 1 vol.

MACKI, (Jean) fameux intriguant, d'une famille noble d'Angleterre, joua un rôle dans les guerres qui suivirent la révolution qui chassa Jacques II du trône. Lorsque ce monarque se réfugia en France, Macki le suivit à Paris & à St.-Germain, épiant toutes ses démarches, & en informa la cour de Londres. Ce fut lui qui donna les premiers avis de la descente que le roi détrôné devoit faire en Angleterre, & qui fut cause par-là de la défaite des François à la bataille de la Hogue en 1692. Ce service & d'autres du même genre, dont un honnête homme ne voudroit pas charger son histoire, lui valurent une inspection sur les côtes. En 1706, il fit manquer de la même maniere la fameuse entreprise du roi Jacques sur l'Ecosse. Cet aventurier mourut à Roterdam en 1726, avec la réputation d'un génie actif, mais inquiet & turbulent. On a de lui : I. *Tableau de la Cour de St-Germain*, 1691, en anglois, in-12, dont on vendit en Angleterre jusqu'à 30,000 exemplaires. Le roi Jacques II y est traité avec une indécence que les guerres & les haines les plus vives ne sauroient jamais autoriser. II. *Mémoires de la cour d'Angleterre sous Guillaume III & Anne*, traduits en françois à La Haye en 1733, in-12. Ils offrent plusieurs anecdotes curieuses, quelques faits intéressans ; mais l'auteur a trop flatté dans plusieurs endroits, & trop satyrisé dans d'autres.

MACLAURIN, (Colin) célebre mathématicien, né à Kilmoddan d'une famille noble d'Angleterre, mort en 1746 dans sa 49*e*. année, montra dès 12 ans son goût pour les mathématiques. Ayant trouvé les *Elémens* d'Euclide chez un de ses amis, il en comprit en peu de jours les six premiers livres. Il n'avoit encore que 16 ans, lorsqu'il imagina les principes d'une *Géométrie organique*, c'est-à-dire d'une géométrie qui a pour objet la description des courbes par un mouvement continu. On a de lui : I. Un *Traité d'Algebre*. II. Une *Exposition de la Philosophie Newtonienne*, traduite par la Virotte, Paris, 1749, in-4°.; écrite avec trop de confiance & peu d'égard pour des savans qui en méritoient ; des idées systématiques y sont mêlées avec les découvertes ; accoutumé à démontrer géométriquement, l'auteur ne savoit pas douter avec prudence. Il y a des décisions & des censures tranchantes & dures dans des matieres où les savans les plus profonds auroient au moins mis de la réserve : c'est ce qui a fait traiter l'auteur de *jeune homme*, par ceux qui, ayant plus de titre à ce ton-là, étoient bien loin de l'employer. III. Un *Traité des Fluxions*, traduit par le P. Pezenas, Paris, 1749, 2 vol. in-4°.

MACLOT, (Edmond) chanoine Prémontré, mort dans son abbaye de Létange en 1711, à 74 ans, est auteur d'une *Histoire de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, en 2 vol. in-12; dans laquelle il mêle quantité d'observations & de re-

marques théologiques, morales & historiques. Cet auteur avoit beaucoup lu, mais il manque quelquefois de discernement. Le religieux étoit plus estimable en lui que l'écrivain; ceux qui l'ont connu, louent également sa piété, sa modestie & sa politesse.

MAÇON, *voyez* MASSON.

MAÇON, (Antoine le) trésorier de l'extraordinaire des guerres, étoit attaché à la reine Marguerite de Navarre, sœur de François I. Ce fut à sa sollicitation qu'il traduisit le *Décameron* de Bocace, Paris, 1545, in-fol. & souvent depuis in-8°; les dernieres éditions sont corrigées, ainsi que les italiennes. C'est lui qui a pris soin de l'édition des *Œuvres* de Jean le Maire, in-fol., & de celles de Clément Marot. Il est encore auteur des *Amours de Phydie & de Gelasine*, Lyon, 1550, in-8°. Si on en juge par le choix des sujets sur lesquels il a travaillé, il avoit peu de goût & de talens pour les choses sages & utiles.

MACQUART, (Henri-Jacques) médecin de la Faculté de Paris, & censeur-royal, naquit à Rheims en 1726. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il vint à Paris, & obtint par son mérite la place de médecin de la Charité. Il la remplit avec l'exactitude d'un homme sensible aux maux de l'humanité, & instruit de leurs causes & de leurs remedes. Il rendit à la médecine un service important, en rédigeant en notre langue la collection des *Theses Medico-Chirurgicales*, que M. Haller, l'Esculape & l'Apollon de la Suisse, avoit publiées en latin en 5 vol. in-4°.. Ce recueil ne forme que 5 vol. in-12, en françois. Il parut en 1757, & fut accueilli comme le mérite tout ouvrage où l'on sait être laconique sans être obscur. Les articles qu'on a de lui dans le *Journal des Savans*, donnent aussi une idée avantageuse de ses talens. Il mourut en 1768.

MACQUER, (Philippe) avocat au parlement de Paris, sa patrie, naquit en 1720 d'une famille honnête. La foiblesse de sa poitrine ne lui ayant pas permis de se consacrer aux exercices pénibles de la plaidoirie, il se voua à la littérature. Ses ouvrages sont: I. *L'Abrégé chronologique de l'Histoire Ecclésiastique*, en 2 vol. in-8°., composé dans le goût de celui de l'*Histoire de France* du président Hénault, mais écrit plus séchement & avec moins de finesse. Les dernieres éditions ont été entiérement défigurées par les partisans des erreurs de Jansenius. Un troisieme tome, ajouté par l'abbé Dinouart, est l'ouvrage du fanatisme le plus complet. L'abbé Rauscher, ex-jésuite, a donné une édition allemande des ouvrages de Macquer, avec une suite, Vienne, 1788, 4 vol. in-8°, (*voy.* MARCEL Guillaume). II. Les *Annales Romaines*, 1756, in-8°: autre abrégé chronologique, mieux nourri que le précédent. L'auteur a profité de ce que St-Evremont, St-Réal, le président de Montesquieu, l'abbé de Mably ont écrit sur les Romains. III. *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne & de Portugal*, 1759, 1765, 2 vol. in-8°. Livre com-

mencé par le président Hénault, & qui est le meilleur des ouvrages de Macquer. Il mourut le 27 janvier 1770. C'étoit un homme laborieux ; son esprit, avide de connoissances en tout genre, n'en avoit négligé aucune de celles qu'il croyoit pouvoir lui être utiles ; comme il touchoit à l'époque où la philosophie devoit produire, dans les notions historiques, une confusion générale, ses écrits se ressentent, quoiqu'assez foiblement, de cette circonstance du tems. Il eut part au *Dictionnaire des Arts & Métiers*, en 2 vol. in-8°, & à la traduction du *Syphilis* de Fracastor, donnée par M. Lacombe.

MACQUER, (Pierre-Joseph) frere du précédent, né à Paris le 9 octobre 1718, s'appliqua avec succès à la médecine, & sur-tout à la chymie ; ses talens lui procurerent la chaire de pharmacie, & ensuite celle de professeur de chymie au jardin du roi à Paris. Il fut membre de l'académie des sciences, censeur royal, & mourut en 1784. On a de lui : I. *Elémens de Chymie théorique*, Paris, 1749, 1753, in-12. Ils ont été traduits en anglois & en allemand. II. *Elémens de Chymie pratique*, 1751, 2 vol. in-12 ; ces deux ouvrages ensemble, 1756, 3 vol. in-12. III. *Plan d'un cours de Chymie expérimentale & raisonnée*, 1757, in-12 ; composé en société avec Baumé. IV. *Formulæ medicamentorum magistralium*, 1763. V. L'*Art de la Teinture en Soie*, 1763. VI. *Dictionnaire de Chymie, contenant la théorie & la pratique de cet art*, 4 vol. in-8°, 1780 ; il est traduit en allemand, avec des notes : malgré plusieurs inexactitudes, quelques contradictions & des expériences mal vues, on le regarde comme un très-bon ouvrage, d'une grande utilité aux médecins, & à ceux qui s'appliquent à la physique pratique. Macquer a beaucoup contribué à rendre utile un art, qui autrefois n'étoit que celui de ruiner la santé par des remedes exotiques, ou de se réduire à la mendicité, en cherchant à faire de l'or.

MACRIEN, (*Titus-Fulvius-Julius Macrianus*) né en Egypte d'une famille obscure, s'éleva du dernier grade de la milice aux premiers emplois. Il accompagna Valerien dans sa guerre contre les Perses en 258 ; mais ce prince ayant été fait prisonnier, il se fit donner la pourpre impériale. Macrien étoit alors sur le déclin de sa vie & estropié d'une jambe. Il distribua une partie de ses richesses aux légions, & les engagea par ses largesses à donner le titre d'*Auguste* à ses deux fils Macrien & Quietus. Baliste, préfet du prétoire, ayant secondé son usurpation, il le déclara son premier général, & combattit avec lui les Perses. La victoire suivit ses pas, & il se maintint avec gloire dans l'Orient pendant une année. Il passa ensuite en Occident pour détrôner Gallien. Mais il rencontra en Illyrie Domitien, général de cet empereur, qui lui livra bataille & le vainquit. Macrien se croyant trahi, conjura les soldats qui l'environnoient de le priver de la vie, ainsi que son fils Macrien : ce qui fut exécuté sur le champ vers le 8

mars de l'an 262. Macrien étoit un général habile, mais cruel. Ce fut lui qui inspira à Valérien l'idée de persécuter les Chrétiens, lesquels eurent beaucoup à souffrir pendant 3 ans. Ses deux fils se distinguerent par leur habileté dans les évolutions militaires, & par leur bravoure dans les dangers.

MACRIN, *Marcus-Opilius-Severus Macrinus*) né à Alger dans l'obscurité, d'abord gladiateur, chasseur de bêtes sauvages, notaire, intendant, avocat du fisc, enfin préfet du prétoire, fut élu empereur en 217, après Caracalla qu'il avoit fait assassiner. Son caractere doux & complaisant, son amour pour la justice, joints à une taille avantageuse & à une physionomie agréable, lui concilierent d'abord l'amitié du peuple. Ses premiers soins furent d'abolir les impôts. Il accorda au sénat la permission de punir tous les délateurs apostés par le dernier empereur. Les gens de marque qui se trouverent coupables de ce crime, furent exilés, & les esclaves mis en croix. Macrin ne soutint pas l'idée que donnerent de lui de si heureux commencemens. Artaban, roi des Parthes, lui ayant déclaré la guerre, il eut la bassesse d'acheter très-chérement une paix ignominieuse. Uniquement occupé de ses plaisirs, il négligea les affaires de l'empire, & traita avec la derniere sévérité les soldats de qui il le tenoit. Il ne pensoit pas qu'ils pouvoient le lui ôter aussi facilement qu'ils le lui avoient donné. Ils proclamerent empereur Heliogabale, en 218, à Emese. Macrin crut appaiser la révolte, en envoyant contre les rebelles Julien, préfet du prétoire; mais ce général fut battu & mis à mort. Un des conjurés eut la hardiesse de porter sa tête à Macrin, dans un paquet cacheté avec le cachet de Julien, lui disant que c'étoit celle d'Héliogabale. Il se sauva pendant qu'on ouvroit le paquet. Macrin, abandonné par ses sujets & par ses troupes, prit le parti de fuir déguisé; mais il fut atteint à Archelaïde, dans la Cappadoce, par quelques soldats, qui lui couperent la tête & la porterent au nouvel empereur. L'infortuné Diaduménien, son fils, subit le même sort. Macrin ne régna qu'un an, 2 mois & 3 jours, & ne régna encore que trop pour sa gloire.

MACRIN, (Jean) poëte latin, disciple de le Fêvre d'Etaples, & précepteur de Claude de Savoie, comte de Tende, & d'Honoré son frere, naquit à Loudun, & y mourut en 1557, dans un âge avancé. Son véritable nom étoit *Salmon*. Il fut surnommé *Macrinus* à cause de sa maigreur, & l'*Horace François*, par rapport à son talent pour la poésie. Il a surtout réussi dans le genre lyrique. Il réveilla le goût pour la poésie latine. Il a fait des *Hymnes*; un *Poëme* estimé sur *Gelonis* ou plutôt *Gillone Boursault* sa femme; un recueil intitulé: *Næniæ*. Ces différens ouvrages parurent depuis 1522 jusqu'en 1550, en plusieurs vol. in-8°. Varillas rapporte que Macrin, ayant été menacé par le roi qui le soupçonnoit d'être infecté des nouvelles erreurs, en fut si effrayé, que de désespoir il

ſe précipita dans un puits; mais ce fait n'eſt pas appuyé ſur les preuves qui doivent le faire regarder comme inconteſtable.

MACRINE, (Sainte) ſœur de S. Baſile & de S. Grégoire de Nyſſe, après la mort de ſon pere & l'établiſſement de ſes freres & ſœurs, ſe retira, avec ſa mere Emmelie, dans un monaſtere qu'elles fonderent dans le Pont, près du fleuve d'Iris. Elle y mourut ſaintement en 379. S. Grégoire ſon frere a écrit ſa *Vie*. On la trouve avec celles des Peres du Déſert.

MACROBE, (Aurelius) étoit un des chambellans ou grands-maitres de la garde-robe de l'empereur Théodoſe. Les citoyens de Parme aſſurent qu'il étoit de leur ville; mais il dit qu'il n'étoit pas né dans un pays où l'on parlât latin : ce qui ne s'accorde guere avec les prétentions des Parmeſans. On a de lui : I. *Les Saturnales*, qui ſont un mélange curieux de critique & d'antiquités. Ce recueil eſt précieux par pluſieurs ſingularités agréables, & par des obſervations utiles ſur *Homere* & ſur *Virgile*. L'auteur y fait une mention expreſſe des enfans maſſacrés par le cruel Hérode; & on voit par ſon récit qu'il en parle d'après les païens & non d'après l'Evangile; ſon livre n'eſt d'ailleurs, quant à la partie hiſtorique, qu'un recueil d'anecdotes profanes priſes dans d'anciens auteurs (*voyez* INNOCENS & HÉRODE). II. Un *Commentaire* ſur le traité de Cicéron, intitulé : *Le Songe de Scipion*. La meilleure édition de Macrobe eſt celle de Leyde, 1670, in-8°., avec les remarques des commentateurs, connus ſous le nom de *Variorum*. On eſtime auſſi celle de Londres, 1694, in-8°. Celle de Veniſe, 1472, in-fol., eſt d'une rareté extrême.

MACRON, (*Nævius-Sertorius*) favori de l'empereur Tibere, l'inſtrument de la perte de Séjan, lui succéda dans la charge de capitaine-des-gardes. Il ne ſe ſervit de ſon crédit, que pour immoler à ſon reſſentiment & à la cruauté de ſon maître, les plus grands hommes & les perſonnes les plus vertueuſes de l'empire. Lorſque Tibere approcha de ſa fin, Macron fit ſa cour à Caligula, qu'il prévoyoit devoir ſuccéder à l'empire. Il ſe l'attacha par les charmes de ſa femme Ennia, que ce prince aima éperdument. Dans la ſuite, ayant appris d'un médecin que Tibere n'avoit plus que deux jours à vivre, il engagea Caligula à prendre poſſeſſion du gouvernement; mais voyant que Tibere commençoit à ſe porter mieux, il le fit étouffer ſous un tas de couvertures. Macron continua d'être en faveur auprès du nouvel empereur; mais ſon crédit ne fut pas de longue durée. Caligula l'obligea, lui & ſa femme, à ſe donner la mort : ainſi le crime fut puni par le crime.

MACROPEDIUS, (George) ſavant littérateur, né à Gemert, près de Grave, vers l'an 1475, entra dans l'ordre des Hiéronimites, enſeigna les belles-lettres avec une réputation brillante à Bois-le-Duc, à Liege, à Utrecht. Il fut très-ſuivi; preſque tous ceux qui ſe diſtinguerent dans les belles-lettres en Hollande, vers la

fin du 16e. siecle, étoient sortis de son école. Il possédoit les langues savantes & les mathématiques ; à ces connoissances il joignoit une piété exemplaire & une grande pureté de mœurs. Il mourut à Bois-le-Duc en 1558. On a de lui : I. *Computus Ecclesiasticus*, Bâle, 1591. II. *Calendarium Chirometricum*, Bâle, 1553. III. Des Notes sur l'Office Divin, pour en faciliter l'intelligence, Bois-le-Duc, 1599, in-4°. IV. *Grammaire Grecque & Latine ;* plusieurs autres ouvrages classiques, & un grand nombre de pieces dramatiques en vers. Son vrai nom est LANGVELDT, qu'il a grécisé par les mots *μακρος longus* & *πεδιον campus*. C'étoit l'usage de son siecle.

MADELENET, (Gabriel) né à St-Martin-du-Pui, sur les confins de la Bourgogne, en 1587, mort à Auxerre en 1661, fut avocat au parlement de Paris, & interprete latin du cardinal de Richelieu, qui lui donna une pension de 700 livres, & lui en obtint une de 1500 du roi. Il avoit du talent pour la versification. Il a mieux réussi dans les vers latins que dans les françois. Ce poëte avoit plus d'étude & d'art que de génie. Ses Poésies latines sont beaucoup travaillées & assez châtiées ; ses Odes ont de la chaleur & de la véhémence ; mais elles ne méritent pas d'être comparées à celles d'Horace, comme l'a fait Balzac qui étoit un juge peu sûr en matiere de goût. On remarque qu'il a autant respecté la pureté des mœurs que celle du style ; il ne s'est même jamais permis rien de mordant ni de satyrique. Ses *Poésies* parurent à Paris en 1662, en un fort petit volume in-12. Elles ont été imprimées depuis chez Barbou en 1755, in-12, avec celles de Sautel.

MADERNO, (Carlo) né en 1556 à Bissonne, au diocese de Côme, en Lombardie, étoit neveu du célebre architecte Dominique Fontana. Sa premiere profession fut celle de stuccateur. Etant venu à Rome, il s'adonna à l'architecture, & eut son oncle pour maître. Il s'acquit de la réputation dans cet art, & parvint à se faire nommer principal architecte de l'église de S. Pierre, dont il ne restoit plus à faire que la partie antérieure de la croix grecque, qu'il devoit former suivant le dessin de Michel-Ange Buonaroti, avec la façade. Maderno, pour donner plus de grandeur à ce superbe temple, au-lieu de terminer la croix grecque, imagina de la changer en croix latine : d'où sont résultés quelques défauts de proportion & de perspective, qui n'auroient point eu lieu en suivant le premier plan. C'est à la foiblesse de son ouvrage que l'abbé May (*Temples anciens & modernes*, Paris, in-8°.) attribue en partie l'ébranlement de la coupole de S. Pierre, mais M. Patte, continuateur du *Cours d'Architecture* de M. Blondel, t. 6, p. 24, fait voir que ce désordre vient uniquement, de ce qu'au-lieu de prolonger les contre-forts jusqu'au-dessus de la retombée des arcs doubleaux de la voûte, comme on prétend que Michel-Ange l'avoit proposé dans un de ses projets, Fontana, chargé de la construction de cette partie,

les a placés environ 9 pieds au-dessous. M. Patte entre là-dessus dans un grand détail; ses réflexions paroissent naturelles & vraies (*voyez* BERNINI). On blâme aussi l'architecture de la façade, quoiqu'elle présente de grandes beautés. Il est à croire que Maderno fut jugé moins sévérement par ses contemporains. Non-seulement il fut plus employé à Rome qu'aucun autre architecte; mais on voulut avoir de ses dessins dans la plupart des grandes villes d'Italie, & même en France & en Espagne. Cet artiste mourut en 1629.

MADERUS, (Joachim-Jean) savant Allemand, vivoit encore en 1678. Son goût pour les recherches historiques lui fit fouiller beaucoup de bibliotheques. On lui doit: I. Des Editions de divers ouvrages anciens, relatifs à l'Histoire d'Allemagne. II. *Scriptores Lipsienses, Wittembergenses & Francofordienses*, 1660, in-4°. III. *De Bibliothecis*, joint au traité de Lomeïer, Helmstadt, 1702 & 1705, deux tomes in-4°.

MADRISI, (François) né à Udine vers la fin du siecle dernier, mort en 1750, entra de bonne heure dans la congrégation oratorienne d'Italie, & se livra aux devoirs & aux études de son état. Nous devons à ses soins une bonne édition des Œuvres de S. Paulin d'Aquilée, imprimée à Venise, 1737, in-fol.

MAFFÉE VEGIO, chanoine de S. Pierre à Rome, né à Lodi dans le Milanez, mort en 1458, étoit dataire du pape Eugene IV. Il illustra sa plume par plusieurs ouvrages écrits avec élégance. Les principaux sont: I. Un traité *De educatione liberorum*, Paris, 1511, in-4°, qui passe pour un des meilleurs livres que nous ayons en ce genre. II. Six livres *De la Persévérance dans la Religion.* III. *Discours des IV Fins de l'homme.* IV. *Dialogue* de *la Vérité exilée.* V. Plusieurs Pieces de Poésie, Milan, 1497, in-fol., & 1589, in-12. Celle qui lui fit le plus de réputation, fut son 13*e.* livre de l'*Eneide;* quoique l'idée d'être le continuateur d'un poëte tel que Virgile, fût aussi téméraire que ridicule, il réussit autant qu'on le peut dans un tel projet. On a encore de lui un *Poëme sur les fripponneries des paysans.*

MAFFÉE, (Bernardin) célebre & savant cardinal sous le pape Paul III, naquit à Rome en 1514, & mourut en 1553, à 40 ans. La mort, à cette époque, lui fut avantageuse: elle lui épargna la douleur de voir un de ses parens tuer, deux ans après, son frere, sa belle-sœur & ses neveux, du moins si l'on en croit de Thou. Les monumens de son goût pour les lettres, sont: Des *Commentaires* sur les *Epîtres* de Cicéron, & un *Traité d'Inscriptions & de Médailles.*

MAFFÉE, (Raphaël) *voyez* VOLATERRAN.

MAFFÉE *ou* MAFFEI, (Jean-Pierre) célebre Jésuite, né à Bergame vers 1536, enseigna la rhétorique à Genes, avant que d'être de la compagnie de Jesus. Philippe II, roi d'Espagne, & Grégoire XIII, eurent pour lui une estime particuliere. On a dit qu'il étoit tellement jaloux de la belle la-

tinité, que, de peur de l'altérer, il demanda au pape la permiſſion de dire ſon bréviaire en grec ; mais c'eſt une fable. Le cardinal Bentivoglio, ami de ce Jéſuite, fait entre lui & Strada le parallele ſuivant : « Ils » ſe reſſemblent dans la beauté » du ſtyle, dans la nobleſſe, » dans l'harmonie des pa- » roles, & dans la clarté des » penſées : mais le P. Maffée » l'emporte par la pureté de » la langue, & Strada par l'élé- » gance. L'un écrit avec gra- » vité, & l'autre avec beaucoup » d'eſprit ». L'extérieur du P. Maffei n'avoit rien qui annonçât ſon mérite ; ſa converſation même étoit ſans agrément. Il étoit d'un tempérament délicat, & ne conſervoit ſa ſanté que par un régime pénible. Il étoit prompt à s'enflammer ; mais il rentroit en lui-même, & demandoit pardon à ceux que ſa vivacité avoit offenſés ou ſcandaliſés. Il donnoit à la perfection de ſes ouvrages plus de tems que d'autres à la compoſition des leurs. Quand on lui paroiſſoit ſurpris de cette lenteur, il répondoit que les lecteurs ne s'informoient pas du tems, mais des beautés qu'on avoit mis en compoſant un ouvrage. Il mourut à Tivoli en 1603. On a de lui : I. *De vita & moribus Sti. Ignatii*, in-8°, Veniſe, 1685, & Bergame, 1747, 2 vol. in-4°. C'eſt un enfant qui peint ſon pere ; mais s'il a la tendreſſe & la naïveté de cet âge, il a les graces & la vigueur des meilleurs écrivains latins. II. *Hiſtoriarum Indicarum libri XVI*, pluſieurs fois réimprimés in-fol. & in-8°. Le ſtyle en eſt très-pur & très-élégant ; les mémoires ſur leſquels cet ouvrage a été compoſé, ſont les plus ſûrs que l'auteur eût pu ſe procurer ſur ces régions lointaines ; on aſſure que c'eſt le travail de 10 années. Le début en eſt magnifique & ſublime ; & en général les réflexions de l'auteur & ſa maniere de préſenter les grands événemens, ſont pleins de dignité & de force. L'abbé de Pure l'a aſſez mal traduit en françois, Paris, 1665, in-4°. Elle va juſqu'en 1558. On y trouve à la fin la traduction des *Lettres* écrites des Indes par les miſſionnaires. Elles ont auſſi paru ſéparément ſous le titre de *Rerum à ſocietate Jeſu in Oriente geſtarum volumen*, Cologne, 1574, in-8°. Cinq livres de ces Lettres ſont *De Japonicis rebus*. Grégoire XIII chargea Maffei d'écrire l'*Hiſtoire* de ſon pontificat. Cet ouvrage, qu'il laiſſa manuſcrit, n'a été publié qu'en 1742, à Rome, en 2 vol. in-4°.

MAFFÉE *ou* MAFFEI, (François-Scipion) né à Vérone en 1675, d'une famille illuſtre, fut aſſocié fort jeune à l'académie des Arcades de Rome. A 27 ans il ſoutint publiquement dans l'univerſité de Vérone une Theſe qui reſpiroit la gaieté de la jeuneſſe & de la poéſie, quoique en proſe. Elle rouloit toute *ſur l'Amour* & contenoit cent concluſions, très-décentes & ſages quoique dans une matiere où il eſt aiſé de s'oublier. Le marquis, paſſionné pour tous les genres de gloire, voulut goûter celle des armes. Il ſe trouva en 1704 à la bataille de Donawert, en qualité de volontaire. L'amour des lettres le rappella bientôt en Italie. Il eut alors à ſoutenir

une autre espece de guerre; il combattit contre le duel, à l'occasion d'une querelle où son frere aîné étoit engagé. Il fit un livre plein de savantes recherches sur les usages des anciens pour terminer les différends des particuliers. Il y fit voir aux duellistes, que ce prétendu point-d'honneur & le duel en lui-même sont opposés à la Religion, au bon sens & à l'intérêt de la vie civile. Le marquis Maffei s'attacha ensuite à réformer le théâtre de sa nation. Il composa sa *Mérope*, qui eut un succès brillant & soutenu; une Comédie sous le titre de *la Cérémonie*, fut aussi fort applaudie. Sa réputation étoit répandue dans toute l'Europe, quand il vint en France en 1732. Son séjour à Paris fut de plus de 4 années. On vit en lui un génie étendu, un esprit vif, fin, pénétrant, avide de découvertes, & très-propre à en faire; une humeur enjouée, un cœur naturellement bon, sincere, désintéressé, ouvert à l'amitié, plein de zele pour la Religion & fidele à en remplir les devoirs. A peine voulut-on s'appercevoir qu'il se prévenoit aisément de ses propres idées; qu'il étoit délicat sur le point-d'honneur littéraire, rétif à la contradiction, trop absolu dans la dispute, & qu'il sembloit vouloir faire régner ses opinions comme par droit de conquête. De France, le marquis Maffei passa en Angleterre; de là en Hollande, & ensuite à Vienne, où il reçut de l'empereur Charles VI des éloges plus flatteurs pour lui que les titres les plus honorables. De retour en Italie, il continua à s'occuper des sciences, & mourut en 1755. Les Véronois l'avoient chéri avec une espece d'idolâtrie. Pendant sa derniere maladie on fit des prieres publiques, & le conseil lui décerna, après sa mort, des obseques solemnelles. On prononça dans la cathédrale de Vérone son oraison funebre. On a parlé beaucoup de l'inscription : *AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT*, mise au bas de son buste, qu'il trouva, à son retour à Vérone, placé à l'entrée d'une des salles de l'académie. Ce sont peut-être ces honneurs exagérés qui ont donné à ce savant estimable le ton décisif & les airs de suffisance qu'on lui a reprochés. S'il a pu trouver dans la cause une espece d'excuse de l'effet, il sera toujours difficile de le justifier d'avoir paru rechercher la cause même. Les principaux de ses ouvrages sont : I. *Rime e Prose*, Venise, 1719, in-8°. II. *La Scienza Cavalleresca*, Rome, 1710, in-4°. Ce livre, contre l'usage barbare des duels, est excellent. Il en a paru 6 éditions. La derniere a été commentée par le P. Pali, membre de l'académie des Arcades, sous le nom de *Tedalgo*. III. La *Mérope*, tragédie. Il y en a eu plusieurs éditions. IV. *Traduttori Italiani, o sia notizia dei volgarizzamenti d'antichi Scrittori Latini è Græci* : Venise, 1720, in-8°. V. *Teatro Italiano, o sia Scelta di Tragedie per uso della scena*, en 3 vol. in-8°. VI. *Cassiodori complexiones in Epistolas & Acta Apostolorum & Apocalypsim, ex vetustissimis membranis erutæ*, Florence, 1721, & Roterdam, 1738. VII. *Istoria diplomatica, che serve d'intro-*

duzione all' arte critica in tal materia, 1727, in-4°. VIII. *De gli Amfiteatri, e singolarmente de Veronese*, Vérone, 1728. IX. *Supplementum Acaciarum, monumenta nunquam edita continens*, Venise, 1728. X. *Musæum Veronense*, 1729, in-folio : c'est un recueil d'inscriptions relatives à sa patrie. XI. *Verona illustrata*, in-fol., Vérone, 1732, & en 4 vol. in-8°. La république de Venise, à qui l'auteur dédia cet ouvrage, le décora d'un titre qui ne se donne qu'à la premiere noblesse, avec des revenus, des immunités & des privileges. XII. *Il primo canto del' Iliade d'Omero, tradutto in versi italiani*, Londres, 1737, en vers non rimés. XIII. *La Religione dei gentili nel morire, ricavata da un basso-relevo antico che si conserva in Parigi*, Paris, 1736, in-4°. XIV. *Osservazioni Letterarie che possono servire di continuazione al Giornale de Letterati d'Italia.* XV. On a encore de lui un ouvrage *sur la Grace*. C'est une histoire théologique de la doctrine & des opinions qui ont eu cours dans les 5 premiers siecles de l'Eglise, au sujet de la Grace, du Libre-Arbitre & de la Prédestination : elle est en italien, & fut imprimée à Trente en 1742. Maffei y a joint quelques écrits théologiques qu'il avoit déjà composés. XVI. Des éditions estimées de quelques Peres. Son attachement aux vérités du Christianisme étoit aussi vif que réfléchi. Il donnoit quelquefois dans des opinions qui paroissoient neuves & singulieres; mais il ne les défendoit qu'autant qu'il les croyoit conformes à la saine doctrine. Une *Lettre au P. Ansaldi*, où il nie absolument l'existence actuelle de la magie, a été réfutée par les savans Muratori & Tartarotti. Le célebre marquis devoit se borner à rejeter la multitude de fables qu'on débite en cette matiere, sans attaquer la possibilité ou la réalité de la chose en elle-même. Il y a d'ailleurs de l'inconséquence dans son opinion : puisqu'il reconnoît que la magie a existé autrefois, qu'il y a encore aujourd'hui des possessions, &c., il admet d'un côté ce qu'il rejette de l'autre. Les passages des Peres qu'il allegue, sont ou tronqués ou mal expliqués ; ceux où les mêmes Peres établissent clairement la magie, ne sont pas rapportés, &c. (*voyez* ASMODÉE, DELRIO, HAEN, SPÉ, &c.). En général, on reconnoît dans ses écrits une science plus étendue que profonde, plus variée que réfléchie ; plus d'érudition que de logique, plus d'élocution que de pensées. Son style manque de précision & de nerf; il est pour l'ordinaire languissant & parasite. La marche de ses idées est quelquefois dénuée d'ordre, plus souvent de fermeté & de vigueur. — Il ne faut pas le confondre avec Scipion Signello MAFFEI de Tortone, auteur d'une *Histoire de la Ville de Mantoue*, en italien.

MAGALLIAN, (Côme) Jésuite Portugais, dont on a des *Commentaires* sur *Josué*, les *Juges*, les *Epîtres à Tite* & *à Timothée*, & d'autres écrits, occupa une chaire de théologie à Conimbre, où il mourut en 1624, dans sa 73e. année.

MAGALOTTI, (Laurent)

né à Florence en 1637, fut employé dans plusieurs négociations importantes. Il alla dans diverses cours de l'Europe, en qualité d'envoyé du grand-duc, qui l'honora de la charge de conseiller-d'état, & mourut en 1711. Magalotti étoit très-difficile sur ses écrits; rien ne pouvoit contenter sa délicatesse scrupuleuse. On frappa à son honneur une médaille, dont le revers est un Apollon rayonnant, & la légende : *Omnia lustrat.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Le *Recueil des Expériences* faites par l'académie *del Cimento* dont il étoit secrétaire, Florence, 1667 & 1691, in-fol. II. *Lettres familieres contre les Athées*, 1741, in-12. III. Des *Relations de la Chine*, &c. IV. *Lettere scientifiche*, 1721, 2 vol. in-4°. V. *Canzonette anacreontiche di Lindoro Elateo*, 1723, in-8°. VI. *Opere*, 1762, in-8°. Salvino Salvini a donné sa Vie en latin.

MAGATUS, (César) né en 1579 à Scandiano, fut fait docteur en médecine à Bologne l'an 1597, & professeur à Ferrare en 1613. Il s'attacha particuliérement à montrer les défauts de la méthode de panser les plaies qui étoit alors en usage, & substitua une pratique appuyée d'une expérience suivie & réfléchie. Il donna à ce sujet un bon traité intitulé : *De rara medicatione vulnerum*, Venise, 1616, in-fol. Leipsig, 1733, 2 vol. in-4°. Sur la fin de ses jours il se fit Capucin, & mourut en 1647. — Son frere, Jean-Baptiste MAGATUS, se distingua aussi dans la médecine : on a de lui *Considerationes medicæ*, Bologne, 1637, in-4°.

MAGDALEN, prêtre Anglois, & chapelain de Richard II. Comme il ressembloit beaucoup au roi par les traits du visage & par la taille, quelques seigneurs révoltés le revêtirent en 1399 d'habits royaux après l'assassinat de Richard, & le firent reconnoître par un grand nombre d'Anglois. Mais le nouveau roi Henri IV ayant pris quelques-uns des principaux du parti, toute cette troupe se dissipa. Magdalen, & un autre chapelain du roi, tâcherent de se sauver en Ecosse; on les prit & on les enferma dans la tour de Londres. Ils furent tous deux pendus & écartelés en 1400.

MAGDELENE, (Ste. MARIE) ainsi nommée du bourg de Magdala, situé dans la Galilée, près la mer de Tibériade, fut guérie par Jesus, qui chassa 7 démons de son corps. Elle s'attacha à lui, le suivit au Calvaire, & après que son corps eut été déposé dans le tombeau, elle retourna à Jérusalem préparer des parfums pour l'embaumer. Le surlendemain elle alla de grand matin au sépulcre avec les autres femmes, & n'ayant point trouvé le corps, elle courut en porter la nouvelle aux Apôtres, & revint au tombeau. S'étant tournée, elle vit Jesus debout, sans savoir que ce fût lui. Il lui demanda ce qu'elle cherchoit? Magdelene, pensant que c'étoit un jardinier, lui répondit : *Si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai.* Jesus lui dit : *Marie*... & aussi-tôt le connoissant à sa voix, elle se jeta à ses pieds pour les baiser; mais Jesus lui défendit de le toucher, lui apprit qu'il resteroit encore

quelque tems ſur la terre avant que d'aller à ſon Pere, & lui ordonna d'aller annoncer cette nouvelle conſolante à ſes freres. On ne ſait plus rien de certain de la vie de Magdelene. L'hiſtoire de ſon voyage en Provence avec ſon frere Lazare & ſa ſœur Marthe, ne jouit pas du ſuffrage de la plupart des critiques; les témoignages des anciens lui manquent. Il faut convenir cependant, que ſi elle n'eſt point appuyée par des preuves poſitives, ce genre de preuve ne lui eſt cependant pas contraire; ſi rien ne prouve que ce voyage eſt vrai, rien auſſi ne prouve poſitivement & par voie de fait qu'il eſt faux : on peut donc laiſſer ſubſiſter la tradition des Provençaux quelle qu'elle ſoit. Les ſavans auteurs des *Acta Sanctorum*, après avoir amplement diſcuté la matiere, conviennent que cette tradition n'a ſuccombé juſqu'ici à aucun argument péremptoire. L'abbé Papon, dans ſon *Voyage de Provence*, paroît l'avoir traitée d'une maniere trop leſte. On a beaucoup diſputé contre l'opinion commune qui fait de Marie Magdelene, de la Pechereſſe dont parle S.-Luc, *chap. 7*, & de Marie ſœur de Lazare, une ſeule & même perſonne. Le Fêvre d'Etaples, Joſſe Clicthoue & le docteur Launoy ont attaqué cette opinion avec autant d'ardeur, que s'il s'agiſſoit d'une vérité fondamentale de la religion & de la morale; mais ils n'ont pas eu plus raiſon pour le fond de la queſtion que pour la maniere dont ils l'ont traitée. La tradition, le conſentement des Peres, l'office de l'Egliſe, la perſuaſion générale du peuple chrétien, mais ſurtout le caractere d'amour, qui ſe manifeſte dans ces prétendues trois Maries d'une maniere ſi intéreſſante & ſi uniforme; ne laiſſent aucun lieu de douter que les raffinemens de la critique moderne n'aient ici manqué leur objet. On ne peut rien ajouter à la ſavante & lumineuſe diſſertation, que les Bollandiſtes ont publiée ſur cette controverſe, *Act. Sanct. tom. 5 julii.* Noël Alexandre (*Sæc. 1*, *Diſſert. 17*) défend auſſi l'ancienne & commune opinion. Noël Beda & Bernard Lami, & l'illuſtre martyr, Jean Fiſcher, l'avoient déjà prouvée, quoiqu'avec un ſuccès moins marqué.

MAGDELENE DE PAZZI, (Sainte) Carmelite de Florence, morte en 1607, fut béatifiée par Urbain VIII en 1626, & canoniſée par Alexandre VII en 1669. Elle brilla par de grandes vertus, fut tourmentée par diverſes tentations, & exerça ſur elle-même beaucoup d'auſtérités. Sa *Vie* a été écrite en italien par Vincent Puchini, & traduite en françois par Brochand, & en latin par Papebrock. On en trouve un abrégé dans la *Vie des Saints* de Baillet, au mois de mai.

MAGDELENEF, *voy.* MADELENET.

MAGELLAN, (Ferdinand) autrement *Fernando* de MAGALHAENS, capitaine Portugais, s'eſt immortaliſé par ſes découvertes. Il commença ſes expéditions par la conquête de Malaca, faite en 1510, & dans laquelle il combattit ſous le grand d'Albuquerque, appellé le *Mars Portugais*. Il ſe diſtingua bientôt, tant par ſa bra-

voure que par ſon intelligence dans l'art de la navigation, & par une connoiſſance exacte des côtes des Indes Orientales. A ſon retour en Portugal, il ſe crut en droit de demander une récompenſe au roi Emmanuel. N'ayant pu l'obtenir, il renonça pour jamais à ſa patrie, & alla offrir ſes ſervices à Charles-Quint pour la conquête des Iſles Moluques. L'empereur n'héſita point à lui confier une flotte de 5 vaiſſeaux, & Magellan partit en 1519. Lorſqu'on fut à la hauteur de Rio-Janéiro, la chaleur de ce nouveau climat cauſa tant de maladies dans la flotte, que tout l'équipage découragé, jugea qu'il étoit impoſſible de pourſuivre cette entrepriſe. Le tumulte alla ſi loin, que Magellan fut obligé de punir de mort les principaux chefs de la révolte, qui étoient Mendoce & Quexada, Caſtillans diſtingués. Il fit hiverner ſa flotte dans la riviere & port de St.-Julien, au pays des Patagons, où l'on apperçut des hommes qu'on prit mal-à-propos pour des géans, parce qu'ils étoient un peu plus grands que les negres & quelques nations Indiennes, & qu'on ne ſe donna pas la peine de les bien examiner : comme Bougainville l'a vérifié depuis par des obſervations ſûres & répétées. Magellan appella ce cap, le *Cap des Vierges*, parce qu'il avoit été découvert le jour de Ste. Urſule. A 12 lieues de là il entra dans un détroit, auquel il donna ſon nom, dont la bouche avoit une lieue de largeur, & qui étoit bordé de montagnes fort eſcarpées. Il y pénétra environ juſqu'à 50 lieues, & rencontra un autre détroit plus grand, qui débouchoit dans les mers Occidentales; il donna à celui-ci le nom de *Jaſon Portugais*. Enfin, après une navigation de 1500 lieues depuis ce cap, il découvrit pluſieurs iſles habitées par des idolâtres, & il prit terre à celle de Zebu. Les Eſpagnols y furent reçus avec hoſpitalité par le ſouverain du pays, qu'ils inſtruiſirent & convertirent à la foi; car il faut rendre à cette nation la juſtice, d'avoir toujours joint le zele pour la Religion à l'amour des conquêtes; & ſi quelques-uns de ſes voyageurs ou de ſes colons ont exercé des barbaries comme ceux des autres peuples de l'Europe, l'eſprit général de la nation a toujours été dirigé vers le bonheur de ſes nouveaux ſujets. Le roi de Zebu engagea Magellan à ſe joindre à lui pour faire la guerre au ſouverain de l'iſle de Matan; & à l'aide des Eſpagnols, il remporta ſur lui de grands avantages; mais ce prince perfide & ingrat fit périr Magellan en 1520. Le bibliographe Eſpagnol, Nicolas-Antonio, aſſure que le Routier des navigations de Magellan étoit manuſcrit entre les mains d'Antonio Moreno, coſmographe de la contractation de Séville. On en trouve une deſcription abrégée dans le Recueil de Ramuſio.

MAGEOGHEGAN, (Jacques) prêtre Irlandois, habitué à la paroiſſe de S. Merry à Paris, mort en 1764, à 63 ans, eſt auteur d'une *Hiſtoire d'Irlande*, Paris, 1758, 3 vol. in-4°. Cette Hiſtoire eſt remplie de recherches que l'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur

qui étoit catholique, fait des descriptions touchantes des maux que le schisme & l'héréſie ont faits à ſa patrie. Son ſtyle pourroit être plus éléganr. Son ouvrage cependant, à bien des égards, peut paroître préférable à celui de M. Leland.

MAGES, ce nom qui veut dire *Sages*, déſigne particuliérement les illuſtres ſeigneurs qui conduits par un météore lumineux, que l'Ecriture appelle *étoile*, vinrent du fond de l'Orient adorer Jeſus-Chriſt, troublerent la cour d'Hérode par la recherche qu'ils firent de cet enfant divin, & retournerent dans leur patrie après lui avoir rendu leurs hommages. On les appelle ordinairement *les trois Rois*. Claudien, poëte païen, leur donne auſſi ce nom, & déſigne les préſens ſymboliques qu'ils firent au Sauveur des hommes.

Dant tibi Chaldæi prænuntia munera reges :
Myrrham Homo ; Rex aurum, ſuſcipe thura Deus !

Ce paſſage eſt parfaitement conforme à ce qu'une ancienne tradition nous apprend ſur ce ſujet (*voy.* JUVENCUS). Chalcidius, philoſophe païen, fait mention de l'apparition de l'étoile miraculeuſe qui conduiſit les Mages à Bethléem, dans ſon Commentaire ſur le *Timée* de Platon, pag. 219. « Il y a, » dit-il, une autre hiſtoire plus » digne de notre vénération » religieuſe, qui raconte l'ap- » parition d'une étoile deſtinée » à annoncer aux hommes, » non des maladies ou quel- » que mortalité funeſte, mais » la venue d'un Dieu, unique- » ment deſcendu pour le ſalut » & le bonheur du genre-hu- » main. Elle ajoute que cette » étoile ayant été obſervée » par des Chaldéens verſés » dans l'aſtronomie, ſa route » nocturne les conduiſit à cher- » cher le Dieu nouvellement » né, & qu'ayant trouvé cet » auguſte enfant, ils lui ren- » dirent les hommages dus à » un ſi grand Dieu ». On donne ordinairement aux trois Mages les noms de *Gaſpar*, *Melchior*, *Balthaſar*, & l'on croit que parmi eux il y en avoit un noir. La cathédrale de Cologne ſe glorifie de poſſéder les corps de ces illuſtres voyageurs ; mais cette prétention ne paroît pas fondée ſur des titres qui puiſſent eſſuyer un examen ſévere. Le monument ou lypſanotheque qui renferme ces reliques, eſt d'une richeſſe extraordinaire & d'un grand travail. Le P. Crombach, Jéſuite, a écrit en faveur de cette tradition de l'égliſe de Cologne, un grand volume in-fol., où il y a bien plus de recherches que de critique : *Primitiæ gentium, ſive Hiſtoria SS. Trium Magorum*, Cologne, 1654. Le jour de l'Epiphanie, l'Egliſe célebre dans la perſonne des trois Rois la vocation de toutes les nations à la foi de l'Evangile : comme l'on voit dans l'Office de ce jour, compoſé des paſſages les plus lumineux & les plus touchans de l'Ancien-Teſtament, relatifs aux effets merveilleux du Chriſtianiſme, & au raſſemblement de tous les peuples ſous la loi de Jeſus-Chriſt.

MAGGI, (Jerôme) *Magigius*, d'Anghiari dans la Toſcane, eut du goût pour tous les arts & pour toutes les

ſciences, & les cultiva avec ſuccès. Ses talens déterminerent les Vénitiens à lui donner la charge de juge de l'amirauté dans l'iſle de Chypre. Famagouſte, aſſiégée par les Turcs, trouva dans lui toutes les reſſources qu'elle auroit pu attendre du plus habile ingénieur. Il déſeſpéra les aſſiégeans par les machines qu'il inventa pour détruire leurs travaux; mais ils eurent leur revanche. La ville ayant été priſe en 1571, ils pillerent la bibliotheque de Maggi, l'emmenerent chargé de chaînes à Conſtantinople, & le traiterent de la maniere la plus barbare. Après avoir travaillé tout le jour à des ouvrages bas & mépriſables, il paſſoit la nuit à écrire. Il compoſa, à l'aide de ſa ſeule mémoire, des traités remplis d'érudition, qu'il dédia aux ambaſſadeurs de France & de l'empereur. Ces deux miniſtres, touchés de compaſſion, voulurent le racheter, mais tandis qu'ils traitoient de ſa rançon, Maggi trouva le moyen de s'évader, & de ſe ſauver chez l'ambaſſadeur de l'empereur. Le grand-viſir, irrité de cette évaſion, l'envoya reprendre, & le fit étrangler dans ſa priſon en 1572. C'étoit un homme d'une profonde érudition, laborieux, bon citoyen, ami ſincere, & digne d'une meilleure fortune. Ses principaux ouvrages ſont : I. Un traité : *De Tintinnabulis*, Hanau, 1608, in-8°. Ce traité des cloches eſt très-ſavant; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que, comme nous venons de le dire, l'auteur le fit de mémoire. II. Un autre : *De Equuleo*, Hanau, 1609, in-8°. III. *De la fin du Monde par le feu*, Bâle, 1562, in-fol. IV. Des *Commentaires* ſur les *Vies des Hommes illuſtres* d'Emilius Probus, in-fol. V. Des *Commentaires ſur les Inſtitutes*, in-8°. VI. Des *Mélanges*, ou *diverſes Leçons*, 1564, in-8°. Tous ces ouvrages, écrits aſſez élégamment en latin, ſont remplis de recherches. On a encore de lui un *Traité des Fortifications*, en italien, 1589, in-fol., & un livre : *De la ſituation de l'ancienne Toſcane.*

MAGGI, (Barthélemi) médecin, frere du précédent, naquit en 1477, & mourut à Bologne ſa patrie en 1552. Nous avons de lui un *Traité ſur la guériſon des plaies faites par les armes à feu*, en latin, Bologne, 1552, in-4°. On a remarqué que Laurent Joubert, qui a compoſé un traité en françois ſur le même ſujet, a beaucoup copié celui de Maggi.

MAGGI, (François-Marie) *voyez* MAGIO.

MAGINI, (Jean-Antoine) célebre aſtronome & mathématicien, natif de Padoue, enſeigna à Bologne avec réputation. Ce ſavant étoit infecté des erreurs trop communes alors de l'aſtrologie. Il mourut à Bologne le 11 février 1617, à 62 ans. On a de lui des *Ephémérides*; un *Traité du Miroir concave ſphérique*, traduit en françois, 1620, in-4°, & un grand nombre d'autres ouvrages peu lus aujourd'hui.

MAGIO, (François-Marie) chanoine-régulier, né en 1612, mort l'an 1686 à Palerme, fut envoyé dans les miſſions de l'Orient l'an 1636 par la congrégation de la Propagande. Il

parcourut la Syrie, l'Arabie, l'Arménie, & y fit beaucoup de fruit. Par-tout il montra qu'il favoit allier un grand zele à beaucoup de prudence. On a de lui : I. *Syntagmata Linguarum Orientalium*, Rome, 1670, in-fol. II. *De facris Cæremoniis.* III. *De Pauli IV inculpata vita difquifitiones hiftoricæ.* IV. Plufieurs ouvrages fur le *Rituel* & afcétiques.

MAGLIABECCHI, (Antoine) né à Florence en 1633, fut d'abord deftiné à l'orfevrerie; mais on lui laiffa fuivre enfuite fon goût pour les belles-lettres, & il devint bibliothécaire de Cofme III, grand-duc de Tofcane. Il mourut à Florence en 1714, à 81 ans, laiffant fa nombreufe bibliotheque au public, avec un fonds pour l'entretenir. Il étoit confulté par tous les favans de l'Europe. Confeils, livres, manufcrits, rien n'étoit refufé à ceux dans qui il voyoit le germe de l'efprit. On à imprimé à Florence, en 1745, un recueil de différentes Lettres que des favans lui avoient écrites, in-8°.; mais ce recueil eft incomplet, parce que Magliabecchi négligeoit de mettre en ordre fes papiers. On a encore de lui des éditions de quelques ouvrages.

MAGLOIRE, (S.) natif du pays de Galles, dans la Grande-Bretagne, embraffa la vie monaftique, vint en France, fut abbé de Dol, puis évêque régionnaire en Bretagne. Il établit dans la fuite un monaftere dans l'ifle de Gerfey, où il mourut en octobre 575, à près de 80 ans. Ses reliques furent transférées à Paris au fauxbourg S. Jacques, dans un monaftere de Bénédictins, cédé aux Peres de l'Oratoire en 1628. C'eft aujourd'hui *le Séminaire S. Magloire*, célebre par les favans qu'il a produits.

MAGNAN, *voy.* MAIGNAN.

MAGNENCE, Germain d'origine, parvint du grade de fimple foldat aux premiers emplois de l'empire. L'empereur Conftant l'honora d'une amitié particuliere, & dans une révolte le délivra de la fureur des foldats, en le couvrant de fa robe. Magnence paya fon bienfaiteur de la plus noire ingratitude; il le fit mourir en 350, après s'être fait proclamer empereur. Ce crime le rendit maître des Gaules, des ifles Britanniques, de l'Efpagne, de l'Afrique, de l'Italie & de l'Illyrie. Conftance II fe difpofa à venger la mort de fon frere; il marcha contre Magnence, & lui livra bataille en 351, près de Murfie en Pannonie. L'ufurpateur, après une vigoureufe réfiftance, fut obligé de prendre la fuite, & fon armée fut taillée en pieces. Il perdit peu-à-peu tous les pays qui l'avoient reconnu. Il ne lui refta plus que les Gaules, où il fe réfugia. La perte d'une bataille, entre Die & Gap, acheva de le jeter dans le défefpoir. Il fe fauva à Lyon, où après avoir fait mourir tous fes parens, entr'autres fa mere & fon frere, il fe donna la mort en 353, à 50 ans. Ce tyran aimoit les belles-lettres, & avoit une certaine éloquence guerriere qui plaifoit beaucoup. Son air étoit noble, fa taille avantageufe, fon efprit vif & agréable; mais il étoit cruel, fourbe, diffimulé, & il fe décourageoit aifément. Sa tête

fut portée par tout l'empire.

MAGNERIC, (S.) un des plus saints évêques du 6e. siecle, gouverna l'église de Treves, sous les regnes de Sigebert, Childebert & Childeric. Entr'autres monumens qu'il a laissés de sa piété, on compte la célebre abbaye de S. Martin qu'il fonda hors des murs de la ville, en mémoire du saint évêque de Tours, pour qui il avoit une singuliere vénération. Il mourut en 596. S. Grégoire de Tours nous a conservé quelques particularités de sa vie.

MAGNET, (Louis) Jésuite, né l'an 1575, mort en 1657, fut le rival de Buchanan en poésie sacrée. Il s'est fait un nom par sa *Paraphrase* en vers latins des *Psaumes* & des *Cantiques* de l'Ecriture-Sainte. Cet auteur est assez bien entré dans l'esprit des écrivains sacrés, & a rendu, autant qu'il est possible, la force de leurs expressions.

MAGNI, (Jacques) Augustin, né à Toulouse, mort vers 1422, fort âgé, est auteur d'une introduction à la philosophie, intitulée : *Sophologium*, Paris, 1471, in-4°.; édition assez rare. Il y en a une autre plus ancienne, sans date.

MAGNI, (Valerien) *Magnus*, Capucin, né à Milan en 1587 d'une famille illustre, fut élevé aux emplois les plus importans de son ordre. Le pape Urbain VIII le fit chef des missions du nord; mais ayant écrit avec beaucoup d'emportement contre les Jésuites, il encourut la disgrace d'Alexandre VII, qui lui défendit d'écrire. Le Capucin ne crut pas devoir obéir à cette défense, & publia quelque tems après son *Apologie*. On le mit en prison à Vienne, & il n'obtint sa liberté que par l'indulgence de Ferdinand III. Il se retira sur la fin de ses jours à Saltzbourg, & y mourut en 1661, à 75 ans. On trouve dans le tome 2e. du Recueil fanatique, intitulé : *Tuba Magna*, une lettre écrite dans sa prison même; il y répond aux accusations intentées contre lui, d'une maniere à le faire mettre en prison s'il n'y avoit pas été. On a encore de lui quelques livres de controverse contre les Protestans, qu'il haïssoit cependant moins que les Jésuites. On connoît sa réponse favorite : *Mentiris impudentissimè.*

MAGNIERE, (Laurent) sculpteur de Paris, mort en 1700, âgé de 82 ans, avoit été reçu en 1667 de l'académie royale de peinture. Ses talens l'ont placé au rang des plus célebres artistes du siecle de Louis XIV. Il a fait pour les jardins de Versailles plusieurs Thermes, représentant *Circé*, *Ulysse*, le *Printems*, &c.

MAGNIEZ, (Nicolas) studieux ecclésiastique, mort en 1749 dans un âge avancé, est auteur d'un Dictionnaire latin, connu sous le titre de *Novitius*, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage si utile aux maîtres, & qui jouit d'une estime méritée, n'a eu que cette édition; celle qui porte 1733, n'a de différence que le frontispice.

MAGNIN, (Antoine) poëte François, originaire de Bourg-en-Bresse, & subdélégué de l'intendant de Bourgogne, mourut en 1708, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on remarque plus de négligence que de goût. Il ne con-

nut point cet enthousiasme, qui est l'ame de la belle poésie.

MAGNOL, (Pierre) professeur en médecine, & directeur du jardin des plantes de Montpellier, sa patrie, mort en 1715, à 77 ans, a donné : I. *Botanicon Monspelliense*, 1686, in-8°, fig. II. *Hortus Regius Monspelliensis*, 1697, in-8°, fig. III. *Prodromus historiæ generalis plantarum, in quo familiæ plantarum per tabulas disponuntur*, Montpellier, 1689, in-8°.

MAGNOL, (Antoine) fils du précédent, né à Montpellier en 1676, succéda dans la chaire de son pere, & mourut en 1759, après avoir publié : I. *Novus character plantarum*, Montbeliard, 1725, ouvrage de son pere. II. *Dissertatio de respiratione*. III. *De natura & causis fluiditatis sanguinis*, & plusieurs autres dissertations.

MAGNON, (Jean) poëte François, né à Tournus dans le Mâconnois, exerça pendant quelque tems la profession d'avocat à Lyon. On a de lui plusieurs pieces de théâtre, dont la moins mauvaise est *Artaxercès*, tragédie. Il y a de la conduite, de beaux sentimens, & quelques caracteres passablement soutenus. Ce poëte quitta le genre dramatique, & conçut le dessein de produire en dix volumes, chacun de vingt mille vers, une *Encyclopédie*. Il n'eut pas le tems d'exécuter ce projet ridicule, ayant été assassiné une nuit par des voleurs à Paris en 1662. Une partie de son ouvrage parut en 1663, in-4°, sous le titre emphatique de *Science universelle*, & avec une préface encore plus emphatique. *Les Bibliotheques*, dit-il au lecteur, *ne te serviront plus que d'un ornement inutile*. Quelqu'un lui ayant demandé si son ouvrage seroit bientôt fait ? *Bientôt*, répondit-il ; *je n'ai plus que cent mille vers à faire*. On ne doit pas s'étonner de la merveilleuse facilité de Magnon. Ses vers sont peut-être ce que nous avons de plus lâche, de plus incorrect, de plus obscur & de plus rampant dans la poésie françoise.

MAGNUS, (Jean) archevêque d'Upsal en Suede, né à Lincoping en 1488, s'éleva avec force contre le Luthéranisme, & travailla en vain à empêcher le roi Gustave Wasa de l'introduire dans ses états. Ce monarque répondit à ses remontrances par des persécutions ; il le fit passer pour un rebelle, & tout récemment un peintre catholique de Flandre a eu la lâcheté de représenter ce grand prélat comme luttant contre l'autorité légitime ; c'est cependant ainsi que les Apôtres & les premiers prédicateurs de l'Evangile ont lutté contre les empereurs païens. Le zélé & courageux archevêque se rend à lui-même dans ses malheurs le témoignage consolant de ne souffrir que pour la défense de la foi de Jesus-Christ : *Ex primo regni senatore & felicissimo archiepiscopo, propter tuendam fidem Christi, factus sum humilis exul & peregrinus* (Hist. l. 22). Magnus, emportant les regrets des Catholiques, se retira à Rome, y reçut beaucoup de témoignages d'estime, & y mourut en 1544. On a de lui : I. Une Histoire de Suede en 24 livres, intitulée *Gothorum Sueonumque*

historia ex probatis antiquorum monumentis collecta, Rome, 1554, in-fol., Bâle, 1558, in-8°. Ouvrage publié avec des additions par Olaüs Magnus son frere. II. Celle des archevêques d'Upsal, sous le titre *Historia Metropolitanæ Ecclesia Upsalensis, in regnis Suetiæ & Gothiæ, a Joanne Magno Gotho, sedis apostolicæ legato, & ejusdem ecclesiæ archiepiscopo, collecta; operâ Olai Magni Gothi, ejus fratris, in lucem edita :* Rome, 1560, 1 vol. in-fol. On trouve dans ce livre de quoi rétablir la vérité des faits, & détruire les calomnies des Luthériens contre cet illustre archevêque, homme d'un zele ferme & d'une droiture inflexible. Sa résistance au progrès des nouvelles sectes fut d'autant plus forte & plus constante, qu'il connoissoit parfaitement les maux qui résultoient de toute innovation imaginée par des hommes oisifs & inquiets, au préjudice de l'ancienne religion, que 15 siecles avoient laissée dans la possession de passer pour la véritable.

MAGNUS, (Olaüs) frere du précédent, auquel il succéda l'an 1544 dans l'archevêché d'Upsal, parut avec éclat au concile de Trente en 1546, & souffrit beaucoup dans son pays pour la Religion Catholique. On a de lui : L'histoire des mœurs, des coutumes & des guerres des peuples du Septentrion, sous le titre : *Historia Gentium Septentrionalium*, Rome, 1555, in-fol. Cet ouvrage renferme des choses curieuses, mais quelques-unes semblent être le fruit de la crédulité. L'auteur y montre un grand attachement à la foi catholique. Il mourut à Rome vers 1560.

MAGNUS, *voyez* MAGNI.

MAGON BARCÉE, général Carthaginois, envoyé en Sicile, l'an 394 avant J. C., contre Denys le Tyran, fut défait dans le premier combat; mais ayant remis une puissante armée sur pied l'année suivante, il battit le tyran & lui accorda la paix. La guerre s'étant rallumée, les Carthaginois firent une nouvelle tentative sur la Sicile, Magon étoit à la tête. Il livra bataille aux ennemis & fut tué l'an 389 avant J. C. — MAGON BARCÉE, son fils, lui succéda dans le commandement, & fut encore moins heureux. Epouvanté par l'arrivée de Timoléon, général des Corinthiens, il quitta la Sicile avec précipitation. On lui fit son procès. Il prévint le supplice par une mort volontaire, l'an 343 avant J. C. Les Carthaginois firent attacher son cadavre à une croix, pour éterniser son infamie & sa lâcheté.

MAGON, frere d'Annibal, se signala avec lui à la bataille de Cannes, & porta la nouvelle de cette victoire à Carthage. Pour donner une idée sensible de cette action, il fit répandre au milieu du sénat trois boisseaux d'anneaux d'or, tirés des doigts des chevaliers Romains tués dans le combat, l'an 216 avant J. C. Magon fut envoyé ensuite contre Scipion en Espagne; mais il fut battu près de Carthagene, & poursuivi sur le bord de la mer. Il se retira dans les Isles Baléares, connues aujourd'hui sous les noms de *Majorque* & de *Minorque*. Les habitans de ces Isles passoient pour

les plus habiles frondeurs de l'univers: dès que les Carthaginois approcherent de la premiere, les Baléariens firent pleuvoir sur eux une si effroyable grêle de pierres, qu'ils furent obligés de regagner la mer. Ils aborderent plus heureusement à Minorque; & le Port-Mahon, *Portus Magonis*, retint le nom du général qui l'avoit conquis. Le héros Carthaginois passa ensuite en Italie, se rendit maître de Genes, fut battu & blessé dans un combat contre Quintilius-Varus, & mourut de ses blessures l'an 203 avant J. C.

MAGRI, (Dominique) né dans l'isle de Malte, prêtre de l'Oratoire & chanoine de Viterbe, mort en 1672, à 68 ans, avoit une érudition peu commune, embellie par les vertus sacerdotales. Il laissa deux ouvrages utiles: I. *Hierolexicon*, Rome, 1677, in-fol., composé avec son frere Charles; c'est un Dictionnaire qui peut beaucoup servir pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte. II. Un *Traité* en latin *des contradictions apparentes de l'Ecriture*, dont la meilleure édition est celle de 1685, in-12, à Paris, par l'abbé le Fêvre, qui l'augmenta considérablement, & qui pourtant n'a pas épuisé la matiere. III. La *Vie* de Latinus Latinius, qui est à la tête de la *Bibliotheca sacra & profana* de cet auteur, dont Charles Magri a donné l'édition, Rome, 1677, in-fol. IV. *Virtu del Café*, Rome, 1671, in-4°. V. *Viaggio al Monte Libano*, 1664, in-4°. On préfere celui de Jerôme Dandini, avec des notes de Richard Simon.

MAHADI, 3e. calife de la race des Abassides, fils & successeur d'Abou-Giafar Almanzor, se fit un nom par son courage & par sa sagesse. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les Grecs, il conclut la paix avec l'impératrice Irene; à condition qu'elle lui paieroit tous les ans 70 mille écus d'or de tribut. Mahadi tenoit fréquemment son lit de justice, pour réparer les violences que les puissans exerçoient contre les foibles. Il recevoit sans s'offenser des leçons fortes & utiles, même de la part de ses sujets. Ayant demandé dans le temple de la Mecque à un homme de sa suite, « s'il ne vouloit point » avoir part aux largesses qu'il » répandoit alors dans la Mosquée? — Je mourrois de » honte, lui répondit cet homme, de demander dans la » maison de Dieu à un autre » qu'à lui, & autre chose que » lui-même ». Ce prince mourut à la chasse, poursuivant une bête fauve qui s'étoit jetée dans une masure. Son cheval l'ayant engagé dans une porte qui étoit trop basse, il se cassa les reins & expira sur l'heure, l'an 785 de J. C., après un regne de dix ans & un mois.

MAHARBAL, capitaine Carthaginois, commanda la cavalerie à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J. C. Aussi propre à donner un conseil qu'à faire un coup de main, il vouloit qu'après cette action mémorable, Annibal allât droit à Rome, lui promettant de le faire souper dans 5 jours au Capitole; mais comme ce général demandoit du tems pour se consulter sur cette proposition: « Je » vois bien, dit Maharbal, que » les dieux n'ont pas donné au

» même homme tous les talens » à la fois; vous savez vaincre, » Annibal, mais vous ne savez » pas profiter de la victoire ».

MAHAUD, *voy.* MATHILDE.

MAHI, *voyez* MAHY.

MAHIS, *voyez* DESMAHIS & GROSTESTE.

MAHOMET, naquit à la Mecque en 569 ou 570. Sa naissance fut accompagnée, suivant les dévots musulmans, de différens prodiges, qui se firent sentir jusque dans le palais de Chosroès. Eminah, sa mere, étoit veuve depuis dix mois, lorsqu'elle mit au monde cet enfant, futur auteur d'une superstition sanguinaire, étendue depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes, & fondateur d'un empire devenu redoutable aux Chrétiens, destiné à punir leurs crimes & à être l'instrument des divines vengeances, dans une grande partie du globe. A l'âge de 20 ans, le jeune Mahomet s'engagea dans les caravanes qui négocioient de la Mecque à Damas. De retour à la Mecque, une femme riche, veuve d'un marchand, le prit pour conduire son négoce, & l'épousa 3 ans après. Mahomet étoit alors à la fleur de son âge; & quoique sa taille & sa figure n'eussent rien d'extraordinaire, il fut, par ses souplesses & ses complaisances, gagner le cœur de son épouse. Chadyse (c'est le nom de cette riche veuve) lui fit une donation de tous ses biens. Mahomet, parvenu à un état dont il n'auroit jamais osé se flatter, résolut de devenir le chef de sa nation: il jugea qu'il falloit pour cela mettre en usage l'ignorante crédulité & la superstition du peuple. A l'âge de 40 ans, cet imposteur commença à se donner pour prophete. Il feignit des révélations, il parla en inspiré; il persuada d'abord sa femme & 8 autres personnes. Ses disciples en firent d'autres, & en moins de trois ans il en eut près de 50, disposés à mourir pour sa doctrine. Il lui falloit des miracles, vrais ou faux. Le nouveau prophete trouva dans les attaques fréquentes d'épilepsie, à laquelle il étoit sujet, de quoi confirmer l'opinion de son commerce avec le Ciel. Il fit passer le tems de ses accès, pour celui que l'Être-Suprême destinoit à l'instruire; & ses convulsions, pour l'effet des vives impressions de la gloire du ministre que la Divinité lui envoyoit. A l'entendre, l'ange Gabriel l'avoit conduit, sur un âne, de la Mecque à Jérusalem, où, après lui avoir montré tous les Saints & tous les Patriarches depuis Adam, il l'avoit ramené la même nuit à la Mecque. Malgré l'impression que faisoient ses rêves, il se forma une conjuration contre le visionnaire. Le nouvel apôtre fut contraint de quitter le lieu de sa naissance pour se sauver à Medine. Cette retraite fut l'époque de sa gloire, & de la fondation de son empire & de sa religion. C'est ce que l'on nomma *Hégire* (c'est-à-dire, fuite *ou* persécution), dont le 1er. jour répond au 16 juillet de l'an 622 de J. C. Le prophete fugitif devint conquérant. Il défendit à ses disciples de disputer sur sa doctrine avec les étrangers, & leur ordonna de ne répondre aux objections des contradic-

teurs que par le glaive. Il disoit que *chaque prophete avoit son caractere*, que *celui de J. C. avoit été la douceur*, & que *le sien étoit la force*. Pour agir suivant ses principes, il leva des troupes qui appuyerent sa mission. Les Juifs Arabes, plus opiniâtres que les autres, furent un des principaux objets de sa fureur. Son courage & sa bonne fortune le rendirent maître de leur place forte. Après les avoir subjugués, il en fit mourir plusieurs, vendit les autres comme des esclaves, & distribua leurs biens à ses soldats. La victoire qu'il remporta en 627, fut suivie d'un traité qui lui procura un libre accès à la Mecque. Ce fut la ville qu'il choisit pour le lieu où ses sectateurs feroient dans la suite leur pélerinage. Ce pélerinage faisoit déjà une partie de l'ancien culte des Arabes païens, qui y alloient une fois tous les ans adorer leurs divinités, dans un temple aussi renommé parmi eux que celui de Delphes l'étoit chez les Grecs. Mahomet, fier de ses premiers succès, se fit déclarer roi, sans renoncer au caractere de chef de religion. Cet apôtre sanguinaire, ayant augmenté ses forces, oubliant la treve qu'il avoit faite 2 ans auparavant avec les habitans de la Mecque, met le siege devant cette ville; l'emporte de force; &, le fer & la flamme à la main, il donne aux vaincus le choix de sa religion, ou de la mort. On passe au fil de l'épée tous ceux qui résistent au prophete guerrier & barbare. Le vainqueur, maître de l'Arabie, & redoutable à tous ses voisins, se crut assez fort pour étendre ses conquêtes & sa religion chez les Grecs & chez les Perses. Il commença par attaquer la Syrie, soumise alors à l'empereur Heraclius; il lui prit quelques villes, & rendit tributaires les princes de Dauma & Deyla. Ce fut par ces exploits qu'il termina toutes les guerres où il avoit commandé en personne, & où il avoit montré l'intrépidité d'Alexandre. Ses généraux, aussi heureux que lui, accrurent encore ses conquêtes, & lui soumirent tout le pays à 400 lieues de Médine, tant au Levant qu'au Midi. C'est ainsi que Mahomet, de simple marchand de chameaux, devint un des plus puissans monarques de l'Asie. Il ne jouit pas long-tems du fruit de ses crimes. Il s'étoit toujours ressenti d'un poison qu'il avoit pris autrefois. Une Juive, voulant éprouver s'il étoit vraiment prophete, empoisonna une épaule de mouton qu'on devoit lui servir. Le fondateur du Mahométisme ne s'apperçut que la viande étoit empoisonnée qu'après en avoir mangé un morceau. Les impressions du poison le minerent peu-à-peu. Il fut attaqué d'une fievre violente, qui l'emporta dans la 62*e*. année de son âge, la 23*e*. depuis qu'il avoit usurpé la qualité de prophete, la onzieme de l'Hégire & la 632*e*. de J. C. Sa mort fut l'occasion d'une grave dispute entre ses disciples. Omar, qui de son persécuteur étoit devenu son apôtre, déclara, le sabre à la main, que *le prophete de Dieu ne pouvoit pas mourir*. Il soutint qu'il étoit disparu comme Moïse & Elie, & jura qu'il

mettroit en pieces quiconque oseroit soutenir le contraire. Il fallut qu'Abubeker lui prouvât par le fait, que leur maître étoit mort; & par plusieurs passages de l'Alcoran, qu'il devoit mourir. L'imposteur fut enterré dans la chambre d'une de ses femmes, & sous le lit où il étoit mort. C'est une erreur populaire, de croire qu'il est suspendu dans un coffre de fer, qu'une ou plusieurs pierres d'aimant tiennent élevé au haut de la grande mosquée de Médine. Son tombeau se voit encore aujourd'hui à l'un des angles de ce temple. C'est un cône de pierre placé dans une chapelle, dont l'entrée est défendue aux profanes par de gros barreaux de fer. Le livre qui contient les dogmes & les préceptes du Mahométisme, s'appelle *Coran* ou *Koran*. C'est une rapsodie de 6000 vers, sans ordre, sans liaison, sans art. Les contradictions, les absurdités, les anachronismes y sont répandus à pleines mains. Il recueilloit les fables les plus absurdes des Juifs & des hérétiques, & les mêloit à la narration des Livres-Saints sans discernement. On peut juger du chaos qui en a résulté. S'il se présente çà & là quelques passages raisonnables, des maximes d'une bonne morale & même des endroits sublimes & touchans, c'est que l'imposteur répete ou imite le langage des Chrétiens & des Juifs sur la Divinité, ses ouvrages & ses loix. « Si l'on nioit, dit un » savant moderne, que ce qu'il » a de bon sur la Divinité & » la morale, vient de nos Li» vres-Saints, je me conten» terois de renvoyer au *Coran* » même. On y verroit en com» bien d'endroits il copie Moïse » ou l'Evangile, mais aussi par » combien de folies & d'ex» travagances qui lui sont pro» pres, il a défiguré ce qu'il » prenoit chez nous. Or, il » me semble que pour appré» cier un homme, il faut s'ap» pliquer très-spécialement à » distinguer ce qu'il a tiré de » son propre génie, de ce qu'il » prend ailleurs. Pour lui en » faire honneur, au moins » faudroit-il nous montrer le » degré de perfection qu'il » pourroit y avoir ajouté. Mais » très-certainement on n'es» pérera pas nous montrer » quelque degré de perfection » ajouté par Zoroastre ou par » Mahomet à la doctrine de » Moïse, aux loix de l'Evan» gile ». — Toute la théologie du législateur des Arabes se réduit à trois points principaux. Le 1er. est d'admettre l'existence & l'unité de Dieu, à l'exclusion de toute autre puissance, qui puisse partager ou modifier son pouvoir. Le 2e. est de croire que Dieu, créateur universel & tout-puissant, connoît toutes choses, punit le vice & récompense la vertu, non-seulement dans cette vie, mais encore après la mort. Le 3e. est de croire que Dieu, regardant d'un œil de miséricorde les hommes plongés dans les ténebres de l'idolâtrie (il n'y en avoit presque plus alors dans toutes les provinces que ses sectateurs ont subjuguées depuis) a suscité son prophete Mahomet pour leur apprendre les moyens de parvenir à la récompense des bons, & d'éviter les supplices des méchans. Cet imposteur adopta,

comme l'on voit, une grande partie des vérités fondamentales du Chriſtianiſme : l'unité de Dieu, la néceſſité de l'aimer, la réſurrection des morts, le jugement dernier, les récompenſes & les châtimens. Il prétendoit que la religion qu'il enſeignoit n'étoit pas nouvelle; mais qu'elle étoit celle d'Abraham & d'Iſmaël, plus ancienne, diſoit-il, que celle des Juifs & des Chrétiens. Outre les prophetes de l'Ancien-Teſtament, il reconnoiſſoit Jeſus fils de Marie, né d'elle quoique vierge, Meſſie, Verbe & Eſprit de Dieu. Il donnoit même dans l'héréſie des impaſſibles, en aſſurant que J. C. n'avoit pas été crucifié. « La perfidie des » Juifs, dit-il, a été punie pour » avoir nié la virginité de » Marie, & avoir dit qu'ils » avoient mis à mort Jeſus le » Chriſt, fils de Marie, en- » voyé de Dieu. Ils ne l'ont ni » tué, ni crucifié, ils n'ont eu » en leur pouvoir que ſon » image. Sa perſonne leur a » été enlevée & placée au- » près de Dieu ». Quoiqu'il eût beaucoup puiſé dans la religion des Juifs & des Chrétiens, il haïſſoit cependant les uns & les autres : imitant en quelque ſorte les plagiaires qui affectent de mépriſer & de cenſurer les auteurs qu'ils ont volés. La circoncision, les oblations, la priere cinq fois par jour, l'abſtinence du vin, des liqueurs, du ſang, de la chair de porc, le jeûne du mois Ramadan, & la ſanctification du vendredi, furent les pratiques extérieures de ſa religion. Il propoſa pour récompenſe à ceux qui la ſuivroient, la jouiſſance de toutes les voluptés charnelles. Un homme qui propoſoit pour paradis un ſerrail, ne pouvoit que ſe faire des proſélytes parmi des gens groſſiers & vicieux. Il n'y a point de religion ni de gouvernement qui ſoit moins favorable au ſexe que le Mahométiſme. L'auteur de ce culte anti-chrétien accorde aux hommes la permiſſion d'avoir pluſieurs femmes, de les battre quand elles ne voudront pas obéir, & de les répudier ſi elles viennent à déplaire; mais il ne permet pas aux femmes de quitter des maris fâcheux, à moins qu'ils n'y conſentent. Il ordonne qu'une femme répudiée ne pourra ſe remarier que deux fois; & ſi elle eſt répudiée de ſon troiſieme mari, & que le premier ne la veuille point reprendre, elle doit renoncer au mariage pour toute ſa vie. Il veut que les femmes ſoient toujours voilées, & qu'on ne leur voie pas même le cou ni les pieds. En un mot toutes les loix, à l'égard de cette moitié du genre-humain, ſont dures & injuſtes. Les prétendus philoſophes qui ont entrepris de réhabiliter la mémoire de Mahomet, de juſtifier ſa religion, de réfuter les reproches qu'on lui a faits, ſeroient plutôt venus à bout de blanchir un negre. L'état d'ignorance, de ſtupidité, de ſervitude, de corruption dans lequel ſont plongés tous les peuples ſoumis à ſes loix, eſt une démonſtration contre laquelle les ſophiſmes & les ſubterfuges ne tiendront jamais, & qui couvrira toujours de confuſion les apologiſtes. Mahomet eſt le plus

ancien écrivain qui ait parlé clairement de l'Immaculée Conception de la Ste. Vierge ; c'est dans son Alcoran *Sura 3*. Voyez aussi Maracci, *Prodrom. ad refutat. Alcor. pte. 4, p. 86.* Il avoit sans doute pris cette opinion des Chrétiens Orientaux, qui s'étoient retirés de son tems en grand nombre dans l'Arabie, pour éviter les mauvais traitemens qu'on leur faisoit éprouver dans leur patrie (*voy.* SIXTE IV). La meilleure édition de l'*Alcoran* est celle de Maracci, *Alcorani textus universus*, en arabe & en latin, in-fol., 2 vol., Padoue, 1698, avec des notes. Il n'avance rien qu'il ne prouve par les textes formels de ce livre, & par les témoignages des auteurs Arabes : il avoit étudié cette langue pendant 40 ans. Il y en a une traduction angloise, in-4°., par M. Sale, avec une Introduction & des Notes critiques, dont plusieurs n'ont pas paru justes à tout le monde. « Je suis fâché, (dit M. Porter, l'homme du monde le mieux instruit de la religion Musulmane) « d'être obligé de » dire que souvent il montre » trop d'empressement à faire » l'apologie du *Koran*, & qu'il » cherche plutôt à pailler les » extravagances sans nombre » qu'il y rencontre, qu'à les » exposer dans leur véritable » point de vue. Il résulte du » moins un avantage de cette » partialité : c'est qu'on peut » être assuré qu'il n'a pas ajouté » une seule absurdité à celles » qui y sont réellement, & qu'il » n'a point chargé le ridicule » qu'elles ont dans l'original. » Quelques faiseurs d'esprit hé» térodoxes, pour se donner » un air de singularité, si ce » n'est aux dépens de l'hon» nêteté, au moins aux dé» pens du sens commun, ne se » sont point fait scrupule de se » déclarer les admirateurs du » Koran, d'en exalter les dog» mes, & même d'oser les » mettre en parallele avec ceux » qu'enseignent nos livres sa» crés » (*Observ. sur la religion, les loix, le gouvernement & les mœurs des Turcs*, Neufchâtel, 1770, t. 2, p. 22 & suiv.). Il faut voir tout ce que cet habile homme a dit sur cette matiere ; il avoit long-tems demeuré à Constantinople en qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre, & rien n'avoit échappé à ses observations. Du Ryer a donné une version françoise de l'*Alcoran*, Paris, 1647, in-4°. ; La Haye, 1683, in-12 (*voyez* du RYER & SAVARY). La traduction françoise de celle de M. Sale, a paru à Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12 ; plus élégante que celle de du Ryer, elle est moins estimée de ceux qui cherchent le vrai : M. Sale s'est moins occupé à rendre fidellement le sens de l'original, qu'à lui donner des tournures raisonnables ; & quand il n'a pu atteindre ce but, il s'est permis des altérations & des omissions, que les regles d'une traduction ne comportent pas. La traduction italienne, attribuée à André Arrivabene, 1547, in-4°., est très-rare, mais peu estimée, ayant été faite sur une mauvaise traduction latine. On fait encore Mahomet auteur d'un traité conclu à Médine avec les Chrétiens, intitulé : *Testamentum & Pactiones initæ inter Muhammedum & Christianæ fidei*

cultores, imprimé à Paris, en latin & en arabe, en 1630; mais cet ouvrage paroît supposé. Hottinger, dans son *Histoire Orientale*, page 248, a renfermé dans 40 aphorismes ou sentences toute la morale de l'Alcoran. Albert Widmanstadius a expliqué la théologie de cet imposteur dans un *Dialogue* latin, curieux & peu commun, imprimé l'an 1540, in-4°. Le cardinal de Cusa a réfuté l'Alcoran sous le titre de *Cribrationes Alcorani*. Reland & quelques autres ont vainement entrepris de justifier la religion & le livre de ce brigand. Voyez la *Vie de Mahomet* par Prideaux & par Gagnier. On peut consulter encore l'*Alcorani textus universus* de Maracci, dont nous avons parlé; ainsi qu'un très-bon ouvrage imprimé à Tyrnau en 1717, *Mahometanus in lege Christi Alcorano suffragante instructus*; & la fin du Traité *De veritate Religionis Christianæ*, par Grotius, livre 6e. On lit une conférence curieuse de quelques missionnaires avec des Mahométans dans l'*Histor. Soc. Jesu*, *part.* 4.

MAHOMET I, empereur des Turcs, fils de Bajazet I, succéda à son frere Moïse, qu'il fit mourir en 1413, & parut moins sanguinaire quand il fut maître de l'empire. Il fit lever le siege de Bagdad au prince de Caramanie, qui fut fait prisonnier. Ce prince craignoit d'expirer par le dernier supplice. Mahomet le rassura, en lui disant: « Je suis ton vainqueur, » tu es vaincu & injuste; je » veux que tu vives. Ce seroit » ternir ma gloire que de punir » un infame comme toi. Ton » ame perfide t'a porté à violer » la foi que tu m'avois donnée: » la mienne m'inspire des sen» timens plus magnanimes & » plus conformes à la majesté » de mon nom ». Mahomet rétablit la gloire de l'empire Ottoman, ébranlé par les ravages de Tamerlan & par les guerres civiles. Il remit le Pont & la Cappadoce sous son obéissance, subjugua la Servie, avec une partie de l'Esclavonie & de la Macédoine, & rendit les Valaques tributaires: mais il vécut en paix avec l'empereur Manuel, & lui rendit les places du Pont-Euxin, de la Propontide & de la Thessalie, que ses prédécesseurs lui avoient enlevées. Il établit le siege de son empire à Andrinople, & mourut d'un flux de sang en 1421, à 47 ans.

MAHOMET II, empereur des Turcs, surnommé *Bojuc*, c'est-à-dire, *le Grand*, naquit à Andrinople en 1430, & succéda à son pere Amurat II en 1451. Il pensa aussi-tôt à faire la guerre aux Grecs, & assiégea Constantinople. Dès les premiers jours du mois d'avril 1453, la campagne fut couverte de soldats qui presserent la ville par terre, tandis qu'une flotte de 300 galeres & de 206 petits vaisseaux la serroient par mer. Ces navires ne pouvoient entrer dans le port, fermé par les plus fortes chaînes de fer, & défendu avec avantage. Mahomet fait couvrir 2 lieues de chemin de planches de sapin enduites de suif & de graisse, disposées comme la creche d'un vaisseau. Il fait tirer, à force de machines & de bras, 80 galeres & 70 alleges du détroit

qu'il fait couler sur ces planches. Tout ce grand travail s'exécute en peu de jours. Les assiégés furent aussi surpris qu'affligés, de voir une flotte entiere descendre de la terre dans le port. Un pont de bateaux fut construit à leur vue, & servit à l'établissement d'une batterie de canons. Les Grecs ne laisserent pas de se défendre avec courage ; mais leur empereur ayant été tué dans une attaque, il n'y eut plus de résistance dans la ville, qui fut en un instant remplie de Turcs. Les soldats effrénés pillent, violent, massacrent ; 40,000 personnes furent égorgées, 60,000 faites esclaves, & le nombre des dispersés fut si prodigieux, que le sultan fut obligé de faire venir du monde des différentes provinces de son empire pour repeupler cette malheureuse ville. La Grece, cette patrie des Miltiade, des Leonidas, des Alexandre, des Sophocle & des Platon, devint le centre de la barbarie : contraste frappant avec le Christianisme, qui, par un effet diamétralement opposé, fait briller la lumiere des sciences & des arts dans les pays barbares qui reçoivent sa loi. Mahomet, possesseur de Constantinople, envoya son armée victorieuse contre Scanderberg, roi d'Albanie, qui la défit en plusieurs rencontres. Une autre armée sous ses ordres pénétra jusqu'au Danube, & vint mettre le siege devant Belgrade ; mais le célebre Huniade, secondé par le zélé Jean Capistran, dont les prédications animoient les Chrétiens, l'obligea de le lever. La mort de ce grand général lui donna une nouvelle confiance en ses armes. Il s'empara de Corinthe en 1458, rendit le Péloponnese tributaire, & marcha de conquêtes en conquêtes. En 1467, il acheva d'éteindre l'empire Grec par la prise de Sinople & de Trébizonde, & de la partie de la Cappadoce qui en dépendoit. Trébizonde étoit, depuis l'en 1204, le siege d'un empire fondé par les Comnenes. Le conquérant Turc vint ensuite sur la Mer-Noire se saisir de Caffa, autrefois Théodosie. Les Vénitiens eurent le courage de défier ses armes. Le sultan irrité fit le vœu impie d'exterminer tous les Chrétiens, & entendant parler de la cérémonie dans laquelle le doge de Venise épouse la Mer-Adriatique, il dit qu'*il l'enverroit bientôt au fond de cette mer consommer son mariage.* Pour exécuter son dessein, il attaqua d'abord en 1470 l'isle de Négrepont, s'empara de Chalcis sa capitale, la livra au pillage, & fit scier par le milieu du corps le gouverneur Arezzo contre sa promesse. Dix ans après il envoya une grande flotte pour s'emparer de l'isle de Rhodes. La vigoureuse résistance des chevaliers de S. Jean de Jérusalem, animés par Pierre d'Aubusson leur grand-maître, obligea les infideles à se retirer, après avoir perdu près de 10,000 hommes & une grande quantité de vaisseaux & de galeres. Les Turcs se vengerent de leur défaite sur la ville d'Otrante en Calabre, qu'ils prirent après 17 jours de siege. Le gouverneur & l'évêque furent mis à mort d'une maniere cruelle, & 12,000

habitans furent passés au fil de l'épée. Toute l'Italie trembloit. Mahomet préparoit une nouvelle armée contre elle, tandis qu'il portoit d'un autre côté ses armes contre les sultans Mammelucs. L'Europe & l'Asie étoient en alarme; elle cessa bientôt. Une colique délivra le monde de l'Attila Mahométan en 1481, à 52 ans, après en avoir régné 31, pendant lesquels il avoit renversé 2 empires, conquis 12 royaumes, pris plus de 200 villes sur les Chrétiens. Si une ambition vaste, un courage mesuré, des succès brillans font le grand prince; & si une cruauté inhumaine, une perfidie adroite, le mépris constant de toutes les loix font le méchant homme; il faut avouer que Mahomet II a été l'un & l'autre. Il se moquoit de toutes les religions, & n'appelloit le fondateur de la sienne qu'un chef de bandits. La politique arrêta quelquefois l'impétuosité de son naturel & la barbarie de son caractere; mais il s'y livra presque toujours. Outre les cruautés dont on a parlé, il fit massacrer David Comnene & ses trois enfans après la prise de Trébizonde, malgré la foi donnée. Il en usa de même envers les princes de Bosnie & envers ceux de Metelin. Il fit périr toute la famille de Notaras, parce que ce seigneur avoit refusé d'accorder une de ses filles à sa brutale volupté. Quand même il n'auroit pas fait éventrer 14 de ses esclaves pour savoir lequel avoit mangé un melon qu'on lui avoit dérobé; quand même il n'auroit pas coupé la tête à sa maîtresse Irene, pour faire cesser les murmures de ses soldats (faits que plusieurs historiens contemporains rapportent, & que Voltaire a niés sans raison), il reste assez de preuves pour pouvoir assurer que ce fameux dévastateur de l'Europe & de l'Asie étoit un monstre. Sa luxure brutale & insatiable égaloit sa cruauté, c'étoit le plus voluptueux & en même tems le plus sanguinaire des hommes: l'impiété qu'il professoit ouvertement, nourrissoit & encourageoit ces deux vices toujours étroitement unis. *Voyez* BARBEROUSSE, LAVAL, NÉRON, TUROCZI.

MAHOMET III, empereur des Turcs, monta sur le trône après son pere Amurat III, en 1595. Il commença son regne par faire étrangler 19 de ses freres, & noyer 10 femmes de son pere qu'on croyoit enceintes. Il vint en personne dans la Hongrie, à la tête de 200 mille hommes, assiégea Agria qui se rendit à composition; mais la garnison fut massacrée en sortant de la ville. Dans toutes ces guerres, les Turcs n'ont presque jamais gardé la foi jurée aux Chrétiens qui se rendoient à eux; & cette observation, qui est d'une vérité incontestable, suffit pour apprécier ce que certains auteurs nous disent de leur fidélité à observer leur parole. Au premier siege d'Agria en 1552, Achomat, général des Turcs, convaincu lui-même que les assiégés ne pouvoient se fier à sa parole, s'offrit de s'éloigner de trois milles pour en laisser sortir la garnison, & de lui donner des ôtages, que ceux-ci refuserent & l'obligé-

rent de lever le siege (*voyez* Isthuansi, *De Reb. Pann.*, l. 17 & 18). Cependant pour affoiblir l'idée que les nations voisines concevoient de la perfidie turque, & empêcher que les villes assiégées ne se défendissent avec toutes les ressources du désespoir, Mahomet fit cette fois-ci trancher la tête à l'Aga des Janissaires qui avoit permis ce massacre. L'archiduc Maximilien, frere de l'empereur Rodolphe, marcha contre lui, prit son artillerie, lui tailla en pieces 12,000 hommes, & auroit remporté une victoire complette; mais Mahomet, averti par un apostat Italien que les vainqueurs s'amusoient au pillage, revint à la charge, & leur enleva la victoire le 26 octobre 1596. Les années suivantes furent moins heureuses pour lui. Ses armées furent chassées de la Haute-Hongrie, de la Moldavie, de la Valachie & de la Transylvanie. Mahomet demanda la paix aux princes chrétiens, qui la lui refuserent. Il se consola dans son serrail, & s'y plongea dans les débauches, sans que ni les guerres domestiques, ni les étrangeres pussent l'en tirer. Son indolence fit murmurer les Janissaires. Pour les appaiser, il livra ses plus chers amis à leur rage, & exila sa mere qu'on croyoit être la cause de tous les malheurs de l'état. Ce scélérat mourut de la peste en 1603, à 39 ans, après avoir fait étrangler l'aîné de ses fils, & noyer la sultane qui en étoit la mere.

MAHOMET IV, né en 1642, fut reconnu empereur des Turcs en 1649, après la mort tragique d'Ibrahim I, son pere, étranglé par les Janissaires. Les Turcs étoient en guerre avec les Vénitiens lorsqu'il monta sur le trône. Le commencement de son regne fut brillant. Le grand-visir Coprogli, battu d'abord à Raab par Montecuculli, mit toute sa gloire & celle de l'empire Ottoman à prendre l'isle de Candie. Les troubles du serrail, les irruptions des Turcs en Hongrie, firent languir cette entreprise pendant quelques années; mais jamais elle ne fut interrompue. Coprogli assiégea enfin en 1667, avec beaucoup de vivacité, Candie, fortement défendue par Morosini, capitaine-général des troupes de mer de Venise, & par Montbrun, officier François, commandant des troupes de terre. Les assiégés, secourus par Louis XIV, qui leur envoya 6 à 7000 hommes, sous le commandement des ducs de Beaufort & de Navailles, soutinrent pendant près de 2 années les efforts des assiégeans; mais enfin il fallut se rendre en 1669. Le duc de Beaufort périt dans une sortie (*voyez son article*). Coprogli entra par capitulation dans Candie, réduite en cendres. Le vainqueur acquit une gloire chérement achetée, car il perdit 100,000 de ses soldats. « Les Turcs dans ce » siege (dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*) se montrerent » supérieurs aux Chrétiens, » même dans la connoissance » de l'art militaire. Les plus » gros canons qu'on ait vus en» core en Europe, furent fon» dus dans leur camp. Ils firent » pour la premiere fois des » lignes paralleles dans les tran-

» chées : usage que nous avons » pris d'eux, & qu'ils tenoient » d'un ingénieur Italien ». Après cette conquête, le torrent de la puissance Ottomane se porta ver le nord de l'Europe. Mahomet IV marcha en personne, l'an 1672, contre les Polonois, leur enleva l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie, la ville de Kaminieck, & ne leur donna la paix qu'en leur imposant un tribut annuel de 20,000 écus. Sobieski ne voulut point ratifier un traité si honteux, & vengea sa nation l'année suivante par la défaite entiere de l'armée ennemie, aux environs de Choczim. Les Ottomans, battus à diverses reprises par ce grand homme, furent contraints de lui accorder une paix moins désavantageuse que la premiere, en 1676. Le comte Tekeli ayant soulevé la Hongrie contre l'empereur d'Allemagne quelques années après, le sultan favorisa sa révolte. Il leva une armée de plus de 140 mille hommes de troupes réglées, dont il donna le commandement au grand-visir Cara Mustapha : ce général vint mettre le siege devant Vienne en 1683, & il l'auroit emportée, s'il l'eût pressée plus vivement. Sobieski eut le tems d'accourir à son secours, joignit ses troupes aux Autrichiens, défit Mustapha, & l'obligea de tout abandonner en se sauvant avec les débris de son armée. Cette défaite coûta la vie au grand-visir, étranglé par l'ordre de son maître, & fut l'époque de la décadence des affaires des Turcs. Les Cosaques, joints aux Polonois, défirent peu de tems après une de leurs armées de 40,000 hommes. L'année 1684 commença par une ligue offensive & défensive contre les Ottomans, entre l'empereur, le roi de Pologne & les Vénitiens. Le prince Charles de Lorraine, général des armées impériales, les défit entiérement en 1687, dans la plaine de Mohacz, si fameuse par le malheur du jeune roi Louis, tandis que Morosini, général des Vénitiens, prenoit le Péloponnese, qui valoit mieux que Candie. Les Janissaires, qui attribuoient tant de malheurs à l'indolence du sultan, le déposerent le 8 octobre de la même année. Son frere Soliman III, élevé sur le trône à sa place, fit enfermer cet infortuné empereur dans la même prison d'où on venoit de le tirer pour lui donner le sceptre. Mahomet, accoutumé aux exercices violens de la chasse, étant réduit tout-à-coup à une inaction perpétuelle, tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau l'an 1693. Ce prince étoit d'un caractere fort inégal. Il fut moins abandonné à ses plaisirs que ses prédécesseurs. La chasse fut sa principale passion. Sa timidité naturelle lui faisoit craindre sans cesse de funestes événemens, sans que les appréhensions le rendissent cruel, comme le font ordinairement les princes ombrageux.

MAHOMET V, *ou plutôt* MAAMOUD, fils de Mustapha II, empereur des Turcs, né en 1696, fut placé en 1730 sur le trône, vacant par la déposition d'Achmet III son oncle. Les Janissaires, qui lui avoient donné la couronne, exigeoient qu'il reprît les pro-

vinces conquifes par les Impériaux fous les regnes précédens. Mais la guerre que l'empire Ottoman avoit avec la Perfe, empêcha Mahomet de porter fes vues du côté de l'Europe. Il avoit d'ailleurs le caractere très-pacifique, & il gouverna fes peuples avec douceur jufqu'à fa mort, arrivée en 1754. Thamas Kouli Kan lui enleva la Géorgie & l'Arménie.

MAHOMET GALADIN, *voyez ce dernier mot.*

MAHUDEL, (Nicolas) né à Langres en 1673; entra chez les Jéfuites, en fortit; demeura onze mois à la Trappe, & en fortit encore; fe fit médecin & fe fixa à Paris, où il mena une vie laborieufe. Il fut pendant quelque tems de l'académie des infcriptions, & pendant quelque tems auffi détenu à la Baftille. Il mourut à Paris en 1747, dans de grands fentimens de piété. Il a compofé : I. *Differtation hiftorique fur les Monnoies antiques d'Efpagne*, Paris, in-4°, 1725. II. *Lettres fur une Médaille de la Ville de Carthage*, in-8°., 1741.

MAHY, (Bernard) Jéfuite, né à Namur en 1684, prêcha avec réputation pendant 27 ans dans différentes villes des Pays-Bas. Il prêchoit à la cathédrale de Liege, lorfqu'une mort fubite l'enleva le 8 avril 1744. Il a donné au public l'*Hiftoire du Peuple Hébreu jufqu'à la ruine de la Synagogue*, Liege, 1742, 3 vol. in-12. Le ftyle en eft trop oratoire,

MAIA, fille d'Atlas & de Pleïone, fut aimée de Jupiter & en eut Mercure. Ce dieu lui donna à nourrir Arcas, qu'il avoit eu de la nymphe Califto. Junon, déjà irritée contre Maïa, lui auroit fait reffentir les effets de fa colere, fi Jupiter ne l'eût fouftraite à fa vengeance, en la plaçant au ciel parmi les étoiles.

MAIDSTON, (Richard) Anglois, fut ainfi nommé du lieu de fa naiffance. Il mourut le 1er. juin 1396, dans le couvent d'Arlesfort, de l'ordre des Carmes, où il avoit pris l'habit. C'étoit un homme verfé dans la théologie, la philofophie & les mathématiques. Il a laiffé plufieurs ouvrages. Les plus curieux & les plus rares, font fes *Sermones breves intitulati : DORMI SECURÈ;* Lyon, 1491, in-4°. On a dit qu'effectivement ils n'étoient bons qu'à faire dormir; mais ce bon mot eft au moins trop général; car il y a auffi des chofes très-propres à réveiller.

MAIER, (Jean) Carme, natif de Ghela ou Geel, village du Brabant, étoit verfé dans le grec & le latin; il mourut à Anvers en 1577, & laiffa des *Commentaires* fur les *Epîtres de S. Paul*, fur le *Décalogue*, des *Difcours latins & grecs;* mais on croit que ces ouvrages ont été la proie des flammes.

MAIER, (Michel) alchymifte, étoit de Rendsbourg dans le duché de Holftein. L'empereur Rodolphe II l'honora du titre de fon médecin. Il fe fixa en 1620 à Magdebourg, & y mourut en 1622, à 54 ans. Il livra fa raifon, fa fortune & fon tems à l'alchymie, cette folie ruineufe. Parmi les ouvrages qu'il a donnés au public fur cette matiere, les philofophes, qui le font affez peu pour vouloir faire de l'or,

distinguent & recherchent son *Atalanta fugiens*, 1618, in-4°.; & sa *Septimana Philosophica*, 1620, in-4°; ouvrages où il a consigné ses délires. On a encore de lui : I. *Silentium post clamores, seu Tractatus revelationum fratrum Roseæ Crucis*, 1617, in-8°. II. *De fraternitate Roseæ Crucis*, 1618, in-8°. III. *Jocus severus*, 1617, in-4°. IV. *De Rosea Cruce*, 1618, in-4°. V. *Apologeticus revelationum fratrum Roseæ Crucis*, 1617, in-8°, Plusieurs écrivains ont cru que cette société des freres de la Rose-Croix, avoit été l'origine de celle des francs-maçons. Il paroît cependant que l'objet de celle-là tenoit à la physique, & si on en croit quelques auteurs, à la magie; & que la derniere a été d'abord proscrite par des motifs différens, tolérée ensuite par une suite du relâchement arrivé dans les mœurs de ce siecle, regardée enfin comme un des grands mobiles des révolutions dirigées contre la Religion & l'ordre public. On peut consulter *le Voile levé*, & la *Conjuration contre l'Eglise Catholique*, deux volumes qui ont paru en 1792. Voy. le *Journ. hist. & litt.*, 1 juin 1792, p. 188. VI. *Cantilenæ intellectuales*. Rome, 1622, in-16; Rostoch. 1623, in-8°. VII. *Musæum Chymicum*, 1708, in 4°. VIII. *Arcana arcanissima, id est, Hieroglyphica Ægyptio-Græca*, in-4°.

MAIER, (Christophe) savant controversiste Jésuite, natif d'Ausbourg, mort en 1626, âgé de 5? ans, dont on a quelques ouvrages écrits avec assez de chaleur.

MAIER, *voyez* MAYER.

MAIGNAN ou MAGNAN, (Emmanuel) *Magnanus*, religieux Minime, né à Toulouse en 1601, apprit les mathématiques sans maître, & les professa à Rome, où il y a toujours eu depuis, en cette science, un professeur Minime François. Kircher lui disputa la gloire de quelques-unes de ses découvertes en mathématiques & en physique (*voyez son article*). Revenu à Toulouse, le P. Maignan fut honoré d'une visite de Louis XIV, lorsque venant d'épouser l'infante d'Espagne, il passa par cette ville en 1660. Ce monarque frappé des talens de ce religieux, voulut l'attirer dans la capitale; mais le P. Maignan s'en défendit avec autant de douceur que de modestie. Il mourut à Toulouse en 1676, après avoir passé par les charges de son ordre. Sa patrie plaça son buste, avec une inscription honorable, dans la galerie des hommes illustres. Le P. Maignan enrichit le public des ouvrages suivans : I. *Perspectiva horaria*, 1648, in-fol., Rome. C'est un traité de catoptrique, dans lequel l'auteur donne de bonnes regles sur cette partie de la perspective. On y trouve aussi la méthode de polir les crystaux pour les lunettes d'approche. Celles que le P. Maignan fit, conformément à ses regles, étoient les plus longues qu'on eût encore vues. II. Un *Cours de Philosophie*, en latin, in-folio, Lyon, 1673, & Toulouse, 1763, 4 tom. in-4°. Il n'est plus d'aucun usage dans les écoles. L'auteur y attribue à la différente combinaison des atômes, tous les effets de la nature, que Des-

cartes fait naître de ses trois sortes de matieres. Si on jugeoit de son esprit par ce systême, on n'en concevroit point une idée fort brillante. Il faut cependant observer qu'il s'éloignoit infiniment d'Epicure, en supposant, non-seulement pour l'existence, mais encore pour la combinaison des atômes, un Être souverainement puissant & sage. Il se défendit le mieux qu'il put contre ses critiques dans sa *Philosophia sacra*, qui fut suivie de plusieurs Appendices. III. *De usu licito pecuniæ*, 1673, in-12. Le P. Maignan s'écarte, dans ce traité sur l'usure, de l'opinion commune des théologiens, & son sentiment a depuis été adopté par une multitude de juristes & de commerçans. Cependant à bien prendre la chose, l'ancienne doctrine théologique subsiste toujours, & se retrouve dans les subtilités même qu'on imagine pour l'éluder, & qui prouvent précisément qu'on ne l'a pas bien comprise, & qu'on lui donne une rigueur & une étendue qu'elle n'a pas (Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 juill. 1790, p. 348, & autres cités, *ibid.*,). On remarque qu'en général il avoit du penchant pour les singularités. Il fit bien des efforts pour concilier les différentes opinions de l'école, entr'autres celles des Thomistes sur la grace, avec celles des sectateurs de Molina; mais ces efforts ne servirent qu'à montrer combien cette matiere est obscure & impénétrable (*Voy.* MERLIN Charles). Le P. Saguens, son éleve, a écrit sa *Vie*. Elle parut à Toulouse en 1697, in-4°, sous ce titre : *De vita, moribus & scriptis Emmanuelis Magnani.*

MAIGRET, *voy.* MEIGRET.

MAIGROT, (Charles) docteur de la maison de Sorbonne, vivoit dans le séminaire des Missions étrangeres, lorsqu'il fut envoyé à la Chine. A peine eut-il rempli quelque tems les fonctions de missionnaire, qu'il fut gratifié de l'évêché de Conon & du titre de vicaire apostolique. L'abbé Maigrot étoit un homme d'un zele ardent. Il désapprouva la conduite des Jésuites. Il condamna la mémoire de leur plus digne missionnaire, le P. Matthieu Ricci; il déclara les rits observés pour la sépulture, absolument superstitieux & idolâtres. Dans les Lettrés, il ne vit que des athées & des matérialistes. Le mandement publié en 1693, dans lequel il prononçoit ces anathêmes, déplut à la plupart des ouvriers évangéliques. L'empereur en fut fort irrité; M. de Tournon, patriarche d'Antioche, légat apostolique à la Chine, tâcha d'adoucir ce prince, & loua beaucoup dans l'audience publique qu'il eut de l'empereur en 1706, la science de M. de Conon dans la langue & les affaires chinoises. Le monarque le fit venir, l'interrogea, & fut fort surpris de ce que ses réponses ne répondoient pas à l'idée que lui en avoit donné M. de Tournon. De quatre caracteres gravés au-dessus du trône, dont on lui demanda l'explication, Maigrot n'en put lire que deux qui étoient des plus ordinaires, & n'en put expliquer aucun. L'empereur en témoigna sa surprise dans un décret qu'il lui adressa le second jour d'août de la même année;

peu après il l'exila, & se plaignit de ce que les missionnaires lui avoient caché plusieurs démarches de M. Maigrot, dont il n'avoit été instruit que par l'imprudence d'un ecclésiastique son ami, nommé *Guetti*, qui dans un interrogatoire n'eut pas la présence d'esprit de les voiler. Maigrot finit sa carriere à Rome, après avoir intrigué dans les affaires du jansénisme & cabalé contre la bulle *Unigenitus*. On a de lui des *Observations* latines sur le livre XIX de l'*Histoire des Jésuites* de Jouvenci. Cet ouvrage, plein d'animosités, a été traduit en françois sous ce titre : *Examen des Cultes Chinois*. Comme si un homme qui ignoroit la langue Chinoise au point que nous venons de le dire, pouvoit être juge du sens des paroles & des usages de ce peuple. « Ce qu'il y » a de plus singulier, dit l'abbé » Berault, c'est que M. Maigrot » ne put se défendre de les » avoir pratiqués lui-même » dans la province de sa juris- » diction. Un mandarin étant » mort le 17 novembre 1699 » à Fotcheou, capitale du Fo- » kien, sa famille lui rendit » pendant sept jours les hon- » neurs accoutumés. Le corps » étoit exposé dans l'apparte- » ment réservé pour cet usage; » on voyoit devant le cercueil » le cartouche ou petit tableau, » avec l'inscription ordinaire, » posé sur une table, qui étoit » ornée en forme d'autel, & » sur un retable, des chande- » liers, des fleurs & des par- » fums. Le vicaire apostolique, » en habit de deuil, alla par » civilité dans cette maison le » dernier jour de la cérémonie, » s'approcha de la table, offrit » devant le tableau des bougies » & des pastilles, qu'il mit » ensuite sur la table, puis fit » quatre prosternemens, & » frappa quatre fois la terre du » front. Le fait est constaté » par les reproches publics, & » demeurés sans réplique, que » lui firent ensuite les chrétiens » de Fotcheou, sur ce qu'il » n'étoit pas d'accord avec lui- » même. De ces faits incon- » testables, & qu'on n'a pas » contestés, parce qu'ils étoient » trop notoires, il s'ensuit au » moins que M. Maigrot ne » savoit pas trop à quoi s'en » tenir sur la question des cé- » rémonies; & que ceux à qui » il en faisoit un crime, ou » n'étoient pas véritablement » coupables, ou qu'il l'étoit » lui-même beaucoup plus » qu'eux ».

MAILLA, (Joseph-Anne-Marie de Moyriac de) savant Jésuite, né au château de Maillac dans le Bugey, fut nommé missionnaire de la Chine, où il passa en 1703. Dès l'âge de 28 ans il étoit si versé dans les caracteres, les arts, les sciences, la mythologie & les anciens livres des Chinois, qu'il étonnoit les lettrés mêmes. L'empereur Kang-Hi, mort en 1722, l'aimoit & l'estimoit. Ce prince le chargea, avec d'autres missionnaires, de lever la *Carte de la Chine & de la Tartarie Chinoise*, qui fut gravée en France l'an 1732. Il leva encore des Cartes particulieres de quelques provinces de ce vaste empire. L'empereur en fut si satisfait, qu'il fixa l'auteur dans sa cour. Le P. de Mailla traduisit aussi les grandes *Annales de la*

Chine en françois, & fit passer son manuscrit en France l'an 1737. Cet ouvrage intitulé: *Histoire générale de la Chine*, a été publié à Paris par les soins de M. l'abbé Grosier, en 13 vol. in-4°., 1777 à 1785. Amas de contes, de fables & d'anacaronismes de tous les genres, si on en excepte les derniers tems qui en sont moins chargés. C'est le jugement qu'ont porté de ces fameuses *Annales* tous les savans non prévenus; & il est étonnant qu'après cela M. Grosier en ait entrepris l'édition. « Les histo- » riens Chinois (disent les auteurs Anglois de la nouvelle *Histoire universelle*, liv. 4, c. 11) » ont ridiculement appliqué à » l'état ancien de leur monar- » chie, les notions confuses » que la tradition leur avoit » transmises, touchant la créa- » tion du monde, la formation » de l'homme, le déluge & » l'institution des arts. De tout » cela ils ont composé un sys- » tême monstrueux d'histoire, » &c. ». M. Boyer, auteur très-versé dans l'histoire Chinoise, n'a pas meilleure opinion des anciens monumens de ce peuple. M. Fouquet, évêque titulaire d'Eleuthéropolis, a publié, en 1729, une table chronologique de l'empire Chinois, rédigée par un seigneur Tartare. Cette table fixe le commencement de la véritable chronologie des Chinois au regne de *Lye-Vang*, l'année 434 avant Jesus-Christ; & on pourroit, pour d'excellentes raisons, la fixer à un tems postérieur, comme a fait le célebre M. Goguet, dans son profond & lumineux ouvrage sur l'*Origine des Loix*, tom. 3, dissert. 3. » On peut assurer hardiment, » dit-il, que jusqu'à l'an 206 » avant J. C., leur histoire ne » mérite aucune croyance. » C'est un tissu perpétuel de » fables & de contradictions; » c'est un chaos monstrueux » dont on ne sauroit extraire » rien de suivi & de raison- » nable ». Le style de ces *Annales* ne vaut pas mieux que les choses. Aussi l'éditeur a-t-il tâché de le réformer, quoiqu'avec un foible succès; il a supprimé des harangues amphigouriques & insupportablement monotones, des hyperboles révoltantes, & une infinité d'endroits parfaitement ridicules.... Le P. de Mailla mourut à Pékin le 28 juin 1748, dans sa 79e. année, après un séjour de 45 ans à la Chine. L'empereur Kien-Lung fit les frais de ses funérailles. Ce Jésuite étoit un homme d'un caractere vif & doux; capable d'un travail opiniâtre & d'une activité que rien ne refroidissoit. Sa confiance apparente dans les rodomontades chinoises, doit être considérée comme une foiblesse indispensable chez cette nation vaine & violente. *Voyez* le COMTE, FOHI, du HALDE, CONFUCIUS, YAO.

MAILLARD, (Olivier) fameux prédicateur Cordelier, natif de Paris, docteur en théologie de la faculté de cette ville, fut chargé d'emplois honorables par le pape Innocent VIII, par Charles VIII, roi de France, par Ferdinand, roi d'Aragon, &c. Il mourut à Toulouse le 13 juin 1502. Il laissa des *Sermons*, remplis de plates bouffonneries & de traits ridicules. Ses *Sermons latins* furent

rent imprimées à Paris depuis 1511 jusqu'en 1530, en 7 parties qui forment 3 vol. in-8°. La piece la plus originale de ce prédicateur, est son Sermon prêché à Bruges le 5*e.* dimanche de Carême en 1500, imprimé sans date, in-4°., où sont marqués en marge, par des *hem! hem!* les endroits où le prédicateur s'étoit arrêté pour tousser. On se tromperoit si on croyoit que la maniere de prêcher du P. Maillard, étoit celle généralement en usage de son tems. Nous avons des sermons de son siecle qui, sans être éloquens & méthodiques, sont du moins instructifs & décens. On a encore de lui : *La Confession générale*, Lyon, 1526, in-8°.

MAILLARD, *voyez* DESFORGES-MAILLARD.

MAILLÉ DE BREZÉ, (Simon de) d'une des plus illustres & des plus anciennes maisons du royaume, d'abord religieux de Cîteaux & abbé de Loroux, devint évêque de Viviers, puis archevêque de Tours en 1554. Il accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente, & tint un concile provincial à Tours, en 1583. Il traduisit de grec en latin quelques *Homélies de S. Basile*, & mourut en 1597, à 82 ans, avec une grande réputation de savoir & de sainteté. La maison de Maillé étoit très-florissante dès le 12*e.* siecle. Jacquelin de MAILLÉ, chevalier de l'ordre des Templiers, combattit avec tant de valeur contre les infideles, qu'ils crurent qu'il y avoit en lui quelque chose de divin. Ils le prirent pour le *S. George des Chrétiens.* Ayant été accablé sous la multitude de traits qu'on lança contre lui, on prétend que les barbares ramasserent avec une espece de superstition la poussiere arrosée de son sang, pour s'en frotter le corps.

MAILLÉ, (Urbain de) marquis de Brezé, maréchal de France, gouverneur d'Anjou, de la même famille que les précédens, se signala de bonne heure par son courage. Il commanda l'armée d'Allemagne en 1634, & gagna la bataille d'Avent (*voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 1 octobre 1787, p. 187), & non pas d'*Avein*, comme l'écrivent la plupart des historiens, le 20 mai 1635. Il fut envoyé en ambassade en Suede & en Hollande, & élevé à divers honneurs par la faveur du cardinal de Richelieu, son beau-frere. Il mourut en février 1650, à 53 ans.

MAILLÉ DE BREZÉ, (Armand de) duc de Fronsac & de Caumont, marquis de Graville & de Brezé, commença à se distinguer en Flandre en 1638. L'année suivante il commanda les galeres du roi, puis l'armée navale, & défit la flotte d'Espagne à la vue de Cadix, en 1640. Il fut envoyé ambassadeur en Portugal en 1641, & remporta les années suivantes de grands avantages sur mer contre les Espagnols ; mais il échoua devant Tarragone. Ses services lui mériterent la charge de surintendant-général de la navigation & du commerce. Il fut tué sur mer d'un coup de canon, au siege d'Orbitello, en 1646, à 27 ans.

MAILLEBOIS, (Jean-Baptiste Desmarêts, marquis de) fils de Nicolas Desmarêts, contrôleur-général des finances sous

la fin du regne de Louis XIV, se signala d'abord dans la guerre de la succession d'Espagne. Les campagnes d'Italie en 1733 & 1734, où il donna diverses preuves de ses talens militaires, furent le principal fondement de sa réputation. Il fut ensuite envoyé en Corse, qui étoit toujours en guerre avec les Génois : il soumit cette isle, qui se révolta aussi-tôt après son départ; mais ce n'est qu'en suivant ses plans, que le roi de France la soumit de nouveau en 1769. Son expédition de Corse lui valut le bâton de maréchal. C'est en cette qualité qu'il commanda en Allemagne & en Italie, dans la guerre de 1741, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il mourut le 7 février 1762, dans sa 80e. année. Le marquis de Pezay a donné ses *Campagnes d'Italie*, imprimées au Louvre, 1775, en 3 vol. in-4°, avec un vol. de Cartes, forme d'*Atlas*. — Son fils, Yves-Marie de MAILLEBOIS, passa du service de France à celui de Hollande, fut général d'infanterie & propriétaire d'un régiment, & mourut à Maëstricht, le 13 décembre 1791, à 73 ans.

MAILLET, (Benoît de) né en Lorraine en 1659 d'une famille noble, fut nommé, à l'âge de 33 ans, consul-général de France en Egypte : emploi qu'il exerça pendant 16 ans avec beaucoup d'intelligence. Il soutint l'autorité du roi contre les Janissaires, & étendit le commerce de la France dans cette partie de l'Afrique. Louis XIV récompensa ses services en lui conférant le consulat de Livourne, le premier & le plus considérable des consulats François. Enfin, ayant été nommé en 1715 pour faire la visite des Echelles du Levant & de Barbarie, il remplit cette commission avec tant de succès, qu'il obtint la permission de se retirer, & une pension considérable. Il se fixa à Marseille, où il mourut en 1738, à 79 ans. C'étoit un homme d'une imagination impétueuse & d'un jugement foible. Il aimoit beaucoup la louange, & la gloire de l'esprit le touchoit si vivement, que pour acquérir la réputation d'en avoir, il crut devoir s'abandonner aux plus étranges paradoxes. Il s'occupa sur-tout de l'origine de notre globe. Il laissa sur ce sujet des observations, qu'on a données au public sous le titre de *Telliamed*, in-8° : c'est le nom *de Maillet* renversé. L'abbé le Mascrier, éditeur de cet ouvrage, l'a mis en forme d'Entretiens. C'est un philosophe Indien, qui expose à un missionnaire François son sentiment sur la nature du globe & sur l'origine de l'homme. Croiroit-on qu'il le faisoit sortir des eaux, & qu'il donne pour lieu de la naissance de notre premier Pere, un séjour qu'aucun homme ne pourroit habiter? L'objet principal est de prouver que tous les terreins dont est composé notre globe, jusqu'aux plus hautes de nos montagnes, sont sortis du sein des eaux; qu'ils sont tous l'ouvrage de la mer, qui se retire sans cesse pour les laisser paroître successivement. *Telliamed* fait les honneurs de son livre à l'*Illustre* CYRANO *de* BERGERAC, *auteur des Voyages imaginaires dans le Soleil & dans*

la Lune. Dans l'Epître badine qu'il lui adresse, le philosophe Indien ne nous annonce ces Entretiens que comme un tissu de rêveries & de visions. On ne peut pas dire tout-à-fait qu'il ait manqué de parole; mais on pourroit lui reprocher de ne les avoir pas écrits dans le même goût que son Epître à Cyrano. Il traite de la maniere la plus grave le sujet le plus extravagant; il expose son sentiment ridicule, avec tout le sérieux d'un philosophe. De VI Entretiens dont l'ouvrage est composé, les quatre premiers offrent quelques observations curieuses. Dans les 2 autres on ne trouve que des conjectures, des rêveries, des fables quelquefois amusantes, mais toujours absurdes. M. de Buffon a adopté une partie du *Telliamed* dans son *Histoire naturelle;* mais il en a abandonné ou modifié plusieurs points de vue dans le systême des *Epoques de la Nature*, attribuant au feu primitif & à celui des volcans, ce qu'il avoit regardé comme l'ouvrage des eaux. Personne n'a mieux apprécié les rêves de Maillet, que M. de Luc dans ses *Lettres physiques & morales*, t. 2, p. 312, 317, 376, 573. Il développe avec autant d'esprit que de vérité les prodiges d'extravagance, nés dans le cerveau de cet empirique spéculateur, dont la féconde imagination transformoit des schistes saillans en proues de vaisseau (*voyez* BOULANGER, LINNÉE). On a encore de Maillet une *Description de l'Egypte*, dressée, sur ses Mémoires par l'éditeur de *Telliamed*, 1743, in-4°, ou 2 vol. in-12. *Voyez* MASCRIER.

MAILLY, l'une des plus anciennes maisons du royaume de France, tire son nom de la terre de Mailly, près d'Amiens; elle est illustre par ses alliances & par les grands hommes qu'elle a produits. Un chevalier de cette famille donna en 1742 une *Histoire de Genes*, assez estimée, imprimée à Paris en 3 vol. in-12. Elle commence à la fondation de cette république, & finit en 1694.

MAILLY, (Louise-Julie de) fille du marquis de Nesle, née en 1710, épousa, en 1726, son cousin le comte de Mailly, mort en 1747. Cette dame tient une place dans l'histoire des foiblesses de Louis XV. Sa plus jeune sœur, Marie-Anne, veuve en 1740 du marquis de la Tournelle, la supplanta, & s'empara du cœur & de l'esprit du prince. Madame de Mailly se retira de la cour, & vécut chrétiennement jusqu'à sa mort en 1751. Pour madame de la Tournelle, le roi lui donna le duché de Châteauroux & la fit dame-du-palais de la reine. Ce prince l'avoit nommée surintendante de la maison de madame la dauphine, lorsqu'elle fut éloignée pendant la maladie de ce prince à Metz. Louis, toujours foible & inconstant, la rappella; mais une maladie violente prévint son retour, & l'emporta le 8 décembre 1744, à 27 ans.

MAIMBOURG, (Louis) célebre Jésuite, né à Nancy en 1610 de parens nobles, se fit un nom par ses prédications. Obligé de sortir de la compagnie de Jesus par ordre du pape Innocent XI, en 1682, pour avoir écrit contre la cour de Rome en faveur du clergé

de France, il fut gratifié d'une pension du roi, qui sollicita en vain ses supérieurs de ne pas l'exclure de la société. Les Jansénistes eurent en lui un ennemi ardent. Il se signala contre eux en chaire & dans le cabinet, & attaqua sur-tout le *Nouveau-Testament de Mons.* Il se choisit une retraite à l'abbaye S. Victor de Paris, où il mourut d'apoplexie en 1686, à 77 ans. Maimbourg étoit d'un caractere plein de hardiesse & de vivacité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, qui forment 14 vol. in-4°, & 26 vol. in-12. Nous nommerons seulement: I. L'*Histoire des Croisades*, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12, écrite avec agrément, mais remplie de faits douteux, quoique l'auteur ait puisé ceux qui paroissent les moins croyables, dans des historiens célebres & souvent contemporains. II. L'*Histoire de la décadence de l'Empire de Charlemagne*, 2 vol. in-12. L'auteur y discute assez bien les querelles de l'Empire & du Sacerdoce. III. L'*Histoire de la Ligue*, in-4°, ou en 2 vol. in-12. On y trouve des choses assez curieuses, entr'autres la piece fondamentale de la ligue, qui est l'Acte de l'association de la noblesse Françoise. IV. *Histoire du pontificat de S. Grégoire le Grand, & de celui de S. Léon*, fortement attaquées, ainsi que l'ouvrage suivant, par le cardinal Sfondrati, dans sa *Gallia vindicata*, 2 vol. in-4° ou in-12. V. *Traité historique des prérogatives de l'Eglise de Rome.* Il y établit très-bien l'autorité de l'Eglise contre les Protestans; mais il n'a pas le même succès lorsqu'il sort delà, comme lorsqu'il prétend réfuter ce que Scheelstrate a écrit sur les actes du concile de Constance. VI. Plusieurs Ouvrages de controverse. VII. Les Histoires de l'*Arianisme*, des *Iconoclastes*, du *Luthéranisme*, du *Calvinisme*, du *Schisme des Grecs*, du *grand Schisme d'Occident*, &c. Il y a des inexactitudes, mais beaucoup de détails approfondis. » Les Protestans, dit un critique, dont il avoit peint la secte au naturel, l'ont décrié avec fureur; sur quoi bien des orthodoxes l'ont jugé d'abord, sans autre examen. Sans l'approuver en tout, on rend aujourd'hui beaucoup plus de justice à sa fidélité dans les citations. Ce qui empêche peut-être le plus de dissiper entiérement les fortes préventions qu'on avoit conçues contre lui, c'est la qualité de son style pompeux jusqu'à l'emphase, avec une surcharge de traits pittoresques, qui dans le genre grave de l'Histoire, ôtent à la vérité l'air de la vraisemblance ». VIII. Des *Sermons contre le Nouveau-Testament de Mons*, 2 vol. in-8°. On sent assez qu'Arnauld & Nicole ne l'ont pas laissé parler seul. Il eut quelques différends avec le P. Bouhours, qui avoit critiqué non sans raison plusieurs de ses expressions. Ceux qui ont dit qu'il avoit été mécontent de l'*Exposition de la Foi* de M. Bossuet, & que, dans son *Histoire du Luthéranisme*, il avoit fait le portrait de ce prélat & la critique de son ouvrage, sous le nom du cardinal *Contarini*, ont écrit

une calomnie grossiere, suffisamment réfutée par la simple lecture de cet endroit (*liv. 3, ann. 1541*). On a remarqué que ses *Sermons*, tous d'une froideur insupportable, ont été le fruit de sa jeunesse, & que ses histoires où respire tant de vivacité, ont été composées dans un âge mûr. Il est vraisemblable qu'il n'avoit pas d'abord connu ses véritables dispositions.

MAIMBOURG, (Théodore) cousin du précédent, se fit Calviniste, rentra ensuite dans l'Eglise Catholique, puis retourna de nouveau à la religion prétendue réformée, & mourut socinien à Londres vers 1693. On a de lui une *Réponse* à l'*Exposition de la Foi Catholique* de Bossuet, qui n'eut pas de succès, & qui ne fit que prouver que l'ouvrage de ce prélat est un chef-d'œuvre; & d'autres Opuscules au-dessous du médiocre.

MAIMONIDE *ou* Ben Maimon, (Moïse) célebre Rabbin, né à Cordoue en 1139, & selon d'autres en 1135, étudia sous les plus habiles maîtres, & en particulier sous Averroès. Après avoir fait de grands progrès dans les langues & dans les sciences, il alla en Egypte, & devint premier médecin du sultan. Maimonide eut un grand crédit auprès de ce prince, & mourut comblé de gloire, d'honneur & de richesses, en 1209, & selon quelques-uns en 1205. On a de lui : I. Un excellent *Commentaire* en arabe sur la *Mischne*, qui a été traduit en hébreu & en latin, & imprimé avec la *Mischne*, Amsterdam, 1698, 16 vol. in-fol. II. Un *Abrégé du Talmud*, en 4 parties, sous le titre de *Iad Chazakha*, c'est-à-dire, *Main-Forte*, Venise, 1550, 4 vol. in-fol. Cet Abrégé est écrit très-élégamment en hébreu, & passe chez les Juifs pour un excellent ouvrage. III. Un traité intitulé : *More Nebochim* ou *Nevochim*, c'est-à-dire *le Guide de ceux qui chancellent.* Maimonide l'avoit composé en arabe; mais un Juif le traduisit en hébreu, du vivant même de l'auteur : il parut à Venise en 1551, in-fol. Buxtorf en a donné une bonne traduction latine, 1629, in-4°. Ce livre contient en abrégé la théologie des Juifs, appuyée sur des raisonnemens philosophiques, qui déplurent d'abord & firent grand bruit, mais qui furent dans la suite adoptés presque généralement. IV. Un ouvrage intitulé : *Sepher Hammisoth*, c'est-à-dire, *le Livre des Préceptes*, hébreu-latin, Amsterdam, 1640, in-4°. C'est une explication des 613 préceptes affirmatifs & négatifs de la Loi. V. Un traité *de Idololatriâ*, traduit par Vossius, Amsterdam, 1642, 2 vol. in-4°. VI. *De rebus Christi*, traduit par Genebrard, 1573, in-8°. VII. *Aphorismi secundùm doctrinam Galeni*, Bologne, 1489, in-4°. VIII. *Tractatus de regimine Sanitatis*, Lyon, 1535, in-fol. IX. *Liber de cibis vetitis*; ouvrage curieux, traduit en latin par Marc Woeldicke, & publié à Coppenhague en 1734, in-4°. On a encore de Maimonide plusieurs *Epîtres* & d'autres ouvrages, qui lui ont acquis une grande réputation. Les Juifs l'appellent l'*Aigle des Docteurs*, & le regardent com-

me le plus beau génie qui ait paru depuis Moïse le Législateur. Maimonide est souvent cité sous les noms de *Moses Ægyptius*, à cause de son séjour en Egypte ; de *Moses Cordubensis*, parce qu'il étoit de Cordoue. On l'appelle aussi *le Docteur*. Il est souvent désigné par le nom de *Rambam*, composé des lettres initiales *R. M. B. M.*, qui indiquent son nom entier, c'est-à-dire, *Rabbi*, *Moyse*, *Ben* (fils de) *Maimon*. Les Juifs ont coutume de désigner ainsi les noms de leurs fameux Rabbins par des lettres initiales.

MAINARD, *voyez* MAYNARD.

MAINE, (la Croix-du-) *voyez* CROIX & MAYNE.

MAINE, (Anne-Louise-Bénédictine de BOURBON, duchesse du) petite-fille du grand Condé, eut l'esprit & l'élévation de sentimens de son grand-pere. Elle naquit en 1676, & donna dès son enfance les espérances les plus heureuses. Elle fut mariée en 1692 à Louis-Auguste de BOURBON, duc du Maine, fils de Louis XIV & de madame de Montespan, né en 1670. Ce prince montra de bonne heure beaucoup d'esprit. Madame de Maintenon, chargée de veiller à son éducation, fit imprimer en 1677 le recueil de ses thêmes, sous ce titre : *Œuvres d'un jeune Enfant qui n'a pas encore sept ans*, que Louis XIV vit avec le plus grand plaisir. Tout ce qui concernoit cet enfant, l'intéressoit extrêmement ; aussi le combla-t-il de bienfaits. Il fut colonel-général des Suisses & Grisons, fit plusieurs campagnes, & fut pourvu de la charge de grand-maître de l'artillerie en 1688. Madame la duchesse du Maine, devenue son épouse, sut gagner son cœur, & le gouverner sans lui déplaire. Elle employa son esprit & son crédit à procurer au duc du Maine & à ses enfans un rang égal au sien. De degrés en degrés, ils parvinrent à tous les honneurs des princes du sang, & obtinrent en 1714 de Louis le Grand un édit qui les appelloit, eux & leur postérité, à la succession à la couronne. Cet édit fut en partie l'ouvrage de madame du Maine, qui eut la douleur de voir son édifice ébranlé du tems de la régence. Le duc fut seulement confirmé dans les honneurs de prince du sang. Louis XIV l'avoit aussi nommé surintendant de l'éducation de son successeur ; mais cette clause de son testament n'eut pas son exécution. Madame la duchesse du Maine fut arrêtée en 1718, & conduite au château de Dijon, & son époux à celui de Dourlens, & ils ne furent mis en liberté qu'en 1720. Le duc du Maine mourut en 1736, avec de grands sentimens de religion. La duchesse se livra alors entiérement à son goût pour les sciences & les arts. Elle les recueillit à Sceaux, dont elle avoit fait un séjour enchanté (*voy.* MALEZIEU) ; & les protégea jusqu'à sa mort, arrivée en 1753, dans la 76e. année de son âge. « Personne, » dit madame de Staal, n'a jamais parlé avec plus de justesse, de netteté & de rapidité, ni d'une maniere plus noble & plus naturelle. Son » esprit, frappé vivement des

» objets, les rendoit comme » la glace d'un miroir qui les » réfléchit, ſans ajouter, ſans » orner, ſans rien changer ». Les enfans du duc du Maine furent: Louis-Auguſte de BOURBON, prince de DOMBES, mort en 1775, à 55 ans; & Louis-Charles de BOURBON, comte d'Eu, mort en 1755, l'un & l'autre ſans alliance.

MAINFERME, (Jean de la) religieux de Fontevrault, né à Orléans, mort en 1693, à 47 ans, a publié une défenſe de Robert d'Arbriſſel, ſous le titre de *Bouclier de l'Ordre de Fontevrault naiſſant*, en 3 vol. in-8°. Le principal objet de cet ouvrage eſt de le juſtifier du reproche d'avoir été trop familier avec ſes religieuſes: il le fait d'une maniere pleinement ſatisfaiſante; mais ce qu'il dit de l'autorité que les religieuſes de Fontevrault ont ſur les religieux & les prêtres qui dépendent d'elles, n'a pas paru également ſolide. *Voyez* ARBRISSEL.

MAINFROI, *Manfredus*, tyran de Sicile, fils naturel de l'empereur Fréderic II, étouffa, dit-on, ſon propre pere. On ajoute qu'il fit empoiſonner Conrad IV, fils légitime de cet empereur. Conrad étant mort en 1254, laiſſa un fils, nommé *Conradin*, dont le meurtrier ne craignit pas de ſe faire le tuteur. Ce fut à la faveur de ce titre qu'il ſe rendit maître du royaume de Sicile, qu'il gouverna deſpotiquement pendant près de 11 ans. Toujours inquiet & violent, il fit la guerre au pape Innocent IV, dévaſta ſes états & battit ſes troupes. Il enleva à l'Egliſe le comté de Fondi, & fut enfin excommunié par Urbain IV. Ce pontife François appella Charles d'Anjou, frere de S. Louis, en Italie, & lui donna l'inveſtiture des royaumes de Naples & de Sicile. Le nouveau roi fit la guerre au tyran Mainfroi, uſurpateur de ces deux royaumes. On prétend que celui-ci fit propoſer un accommodement à Charles, qui lui répondit en ces termes: *Allez vers le ſultan de Luceria* (il appelloit ainſi Mainfroi, qui tiroit du ſecours des Sarraſins de Luceria) *& lui dites que je ne veux ni paix ni treve avec lui, & que dans peu je l'enverrai en enfer, ou qu'il m'enverra en paradis.* Une bataille dans les plaines de Bénévent, en 1266, décida de tout: Mainfroi y périt, & la terre fut délivrée d'un monſtre. Sa femme, ſes enfans, ſes tréſors furent livrés au vainqueur. On trouva ſon cadavre tout couvert de ſang & de boue; on l'enterra dans un foſſé près du pont de Bénévent. On crut devoir le priver de la ſépulture eccléſiaſtique, pour intimider les tyrans & réprimer le crime par cet exemple.

MAINGRE, *voyez* BOUCICAUT.

MAINTENON, (Françoiſe d'Aubigné, marquiſe de) petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit en 1635 dans une priſon de Niort, où étoient enfermés Conſtant d'Aubigné ſon pere (ardent calviniſte, ami des Anglois, & ſuſpect au cardinal de Richelieu), & ſa mere Anne de Cardillac, fille du gouverneur du Château-Trompette à Bourdeaux. Françoiſe d'Aubigné étoit deſtinée à éprouver toutes les viciſſitudes de la fortune. Menée à l'âge de 3 ans en Amé-

rique ; crue morte d'une maladie aiguë, & sur le point d'être jetée dans la mer lorsqu'elle donna quelque symptôme de vie; laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée par un serpent ; ramenée orpheline à l'âge de 12 ans; élevée avec la plus grande dureté chez madame de Neuillant sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser Scarron, qui logeoit auprès d'elle à Paris dans la rue d'Enfer. Ce poëte, ayant appris combien Mlle. d'Aubigné avoit à souffrir avec sa parente, lui proposa de payer sa dot, si elle vouloit se faire religieuse ; ou de l'épouser, si elle vouloit se marier. Mlle. d'Aubigné prit ce dernier parti, & un an après, n'étant âgée que de 16 ans, elle donna sa main au burlesque Scarron. Cet homme singulier étoit sans bien, & perclus de tous ses membres ; mais sa famille étoit ancienne dans la robe, & illustrée par de grandes alliances. Son oncle étoit évêque de Grenoble, & son pere conseiller au parlement de Paris. Mlle. d'Aubigné fut plutôt son amie & sa compagne, que son épouse. Elle se fit aimer & estimer par le talent de la conversation, par son esprit, par sa modestie & sa vertu. Scarron étant mort le 27 juin 1660, sa veuve retomba dans la misere. On lui proposa un mariage qui l'auroit mise à l'aise; elle refusa. Ce fut vers ce tems qu'un maçon nommé Barbé lui annonça sa future grandeur. » Après bien des peines, lui » dit-il d'un ton prophétique, » un grand roi vous aimera ; » vous régnerez : mais quoi-» qu'au comble de la faveur, » vous n'aurez jamais un grand » bien ». Il ajouta des détails singuliers qui, malgré qu'elle n'y ajoutât pas foi, parurent lui causer un peu d'émotion. Ses amis s'en amuserent ; & le devin leur répondit, comme un homme assuré de sa prédiction : » Vous feriez bien mieux de » baiser sa robe, que de plai-» santer (*) ». Elle fit solliciter long-tems & vainement auprès de Louis XIV une pension dont son mari avoit joui. Ne pouvant l'obtenir, elle résolut de s'expatrier. Une princesse de Portugal, élevée à Paris, écrivit à l'ambassadeur, & le chargea de lui chercher une dame de condition & de mérite

(*) Ce fait, quoique merveilleux, est attesté de maniere à n'en pouvoir douter, & sert à prouver qu'il y a des vérités qui ne sont pas toujours vraisemblables, & qu'une trop grande défiance dans les histoires, induit quelquefois en erreur. L'oracle étant accompli, elle fit chercher Barbé, mais il étoit mort, & le bien qu'elle voulut lui faire, rejaillit sur ses enfans. Mademoiselle d'Aumale, aussi distinguée par ses rares qualités que par sa naissance, & qui jouissoit à juste titre de l'intimité de madame de Maintenon, rapporte qu'en lui lisant un jour la vie du chevalier Bayard, où on lui prédit qu'il monteroit au plus haut degré de considération, elle s'écria : *Voilà mon histoire ; & c'est Barbé qui l'avoit pronostiqué.* — On peut voir une prédiction semblable à l'article Apchon. Il seroit aisé d'en citer d'autres également constatées. Dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article Pressentimens, on convient qu'*il y a sur cet article des choses qu'on ne pourra jamais expliquer.* Voyez le *Jour. hist. & litt.* 15 juin 1789, p. 255.

pour élever ses enfans. On jeta les yeux sur madame Scarron, & elle accepta. Avant de partir, elle fut présentée à madame de Montespan, qui l'accueillit beaucoup, & lui dit qu'*il falloit rester en France;* elle lui demanda un placet, qu'elle se chargea de présenter au roi. Lorsqu'elle présenta ce placet: *Quoi*, s'écria le roi, *encore la veuve Scarron! N'entendrai-je jamais parler d'autre chose? — En vérité, Sire*, dit madame de Montespan, *il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler.* La pension fut accordée, & le voyage de Portugal rompu. Madame Scarron alla remercier madame de Montespan, qui fut si charmée des graces de sa conversation, qu'elle la présenta au roi. On rapporte que le roi lui dit: « Madame, je vous ai » fait attendre long-tems; mais » vous avez tant d'amis, que » j'ai voulu avoir seul ce mé» rite auprès de vous » (anecdote que M. Bury prétend être fausse, par des raisons qui paroissent peu décisives). Sa fortune devint bientôt meilleure. Madame de Montespan, voulant cacher la naissance des enfans qu'elle alloit avoir du roi, jeta les yeux sur madame Scarron, comme sur la personne la plus capable de garder le secret & de les bien élever. Celle-ci s'en chargea & en devint la gouvernante. Elle mena alors une vie gênante & retirée, avec sa pension de 2000 livres seulement, & le chagrin de savoir qu'elle ne plaisoit point au roi. Ce prince avoit un certain éloignement pour elle. Il la regardoit comme un bel-esprit; & quoiqu'il eût beaucoup d'esprit lui-même, il ne pouvoit souffrir ceux qui vouloient le faire briller. Louis XIV l'estimoit d'ailleurs; il se souvint d'elle, lorsqu'il fut question de chercher une personne de confiance pour mener aux eaux de Barege le duc du Maine, né avec un pied difforme. Madame Scarron conduisit cet enfant; & comme elle écrivoit au roi directement, ses lettres effacerent peu-à-peu les impressions désavantageuses que ce monarque avoit prises sur elle. Le petit duc du Maine contribua aussi beaucoup à le faire revenir de ses préventions. Le roi jouoit souvent avec lui, content de l'air de bon sens qu'il mettoit jusques dans ses jeux, & satisfait de la maniere dont il répondoit à ses questions: *Vous êtes bien raisonnable!* lui dit-il un jour. — *Il faut bien que je le sois*, répondit l'enfant, *j'ai une gouvernante qui est la raison même. — Allez*, reprit le roi, *allez lui dire que vous lui donnerez cent mille francs pour vos dragées.* Elle profita de ces bienfaits pour acheter en 1674 la terre de Maintenon, dont elle prit le nom. Ce monarque, qui ne pouvoit pas d'abord s'accoutumer à elle, passa de l'aversion à la confiance, & de la confiance à l'amour. Madame de Montespan, inégale, bizarre, impérieuse, servit beaucoup par son caractere à l'élévation de madame de Maintenon. Le roi lui donna la place de dame-d'atour de madame la dauphine, & pensa bientôt à l'élever plus haut. Ce prince étoit résolu de rompre tout attachement où la conscience & l'exemple qu'il devoit à ses sujets, pou-

voient être compromis. Il vouloit mêler aux fatigues du gouvernement, les douceurs innocentes d'une vie privée. L'esprit doux & conciliant de madame de Maintenon lui promettoit une compagne aussi agréable qu'une confidente sûre. Elle avoit trop de vertu pour prendre la qualité de maîtresse, & trop peu de naissance pour pouvoir aspirer à celle de reine. Ce titre lui manqua, elle eut tout le reste. Le P. de la Chaise, confesseur du roi, lui proposa de légitimer sa passion pour elle par les liens indissolubles d'un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'Eglise. La bénédiction nuptiale fut donnée vers la fin de 1685, par Harlai, archevêque de Paris, en présence du confesseur & de deux autres témoins. Louis XIV étoit alors dans sa 48*e*. année, & la personne qu'il épousoit dans sa 50*e*. Ce mariage fut long-tems problématique à la cour, quoiqu'il y en eût mille indices. Madame de Maintenon entendoit la Messe dans une de ces tribunes qui sembloient n'être que pour la famille royale; elle s'habilloit & se déshabilloit devant le roi, qui l'appelloit *Madame* tout court. Louis l'honora comme si elle avoit été sur le trône; il l'aima autant & plus qu'il n'avoit fait les autres personnes du sexe à qui il s'étoit attaché. Le bonheur de madame de Maintenon fut de peu de durée. C'est ce qu'elle dit depuis elle-même dans un épanchement de cœur: « J'étois née ambitieuse, je combattois ce penchant: quand des desirs que je n'avois plus furent remplis, je me crus heureuse; mais cette ivresse ne dura que trois semaines ». Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement, elle se bornoit à une société de deux ou trois dames retirées comme elle; encore les voyoit-elle rarement. Louis XIV venoit tous les jours chez elle après son dîné, avant & après le soupé. Il y travailloit avec ses ministres, pendant que madame de Maintenon s'occupoit à la lecture, ou à quelqu'ouvrage de main, ne s'empressant jamais de parler d'affaire d'état, paroissant souvent les ignorer, & rejetant bien loin ce qui avoit la moindre apparence d'intrigue & de cabale. Elle étoit plus occupée de complaire à celui qui gouvernoit, que de gouverner; & cette servitude continuelle dans un âge avancé la rendit plus malheureuse, que l'état d'indigence qu'elle avoit éprouvé dans sa jeunesse. La modération qu'elle s'étoit prescrite, l'empêcha de profiter de sa place, autant qu'elle auroit pu pour faire tomber des dignités & de grands emplois dans sa famille. Elle n'avoit elle-même que la terre de Maintenon, qu'elle avoit achetée des bienfaits du roi, & une pension de 48,000 livres. Le roi lui disoit souvent: *Mais, madame, vous n'avez rien à vous* — *Sire*, répondoit-elle, *il ne vous est pas permis de me rien donner.* Elle n'oublia pas pourtant ses amis, ni les pauvres. Le marquis de Dangeau Barillon, l'abbé Testu, Racine, Despréaux, Vardes, Bussi, Montchevreuil, mademoiselle Scuderi, madame Deshoulieres, n'eurent qu'à se féli-

citer de l'avoir connue. Madame de Maintenon ne regardoit sa faveur que comme un fardeau que la bienfaisance seule pouvoit rendre léger. *Ma place*, disoit-elle, *a bien des côtés fâcheux ; mais aussi elle me procure le plaisir de donner.* Dès qu'elle vit luire les premiers rayons de sa fortune, elle conçut le dessein de quelque établissement en faveur des filles de condition nées sans bien. Ce fut à sa priere que Louis XIV fonda, en 1686, dans l'abbaye de St.-Cyr, village situé à une lieue de Versailles, une communauté de 36 dames religieuses & de 24 sœurs converses, pour élever & instruire *gratis* 300 jeunes demoiselles, qui devoient faire preuve de 4 degrés de noblesse du côté paternel. Cette maison fut dotée de 40 mille écus de rente, & Louis XIV voulut qu'elle ne reçût de bienfaits que des rois & des reines de France. Les demoiselles devoient être âgées de 7 ans au moins, & de 12 au plus ; elles n'y pouvoient demeurer que jusqu'à l'âge de 20 ans & 3 mois, & en sortant on leur remetoit mille écus. Madame de Maintenon donna à cet établissement toute sa forme. Elle en fit les réglemens avec Godet Desmarêts, évêque de Chartres. Il seroit à souhaiter que ses constitutions, le chef-d'œuvre du bons sens & de la spiritualité, fussent publiées ; elles serviroient à réformer bien des communautés. La fondatrice sut tenir un milieu entre l'orgueil des chapitres & les petitesses des couvens. Elle unit une vie très-réguliere à une vie commode. L'éducation de St.-Cyr devint, sous ses yeux, un modele pour toutes les éducations publiques. Les exercices y étoient distribués avec intelligence, & les demoiselles instruites avec douceur. On ne forçoit point leurs talens, on aidoit leur naturel ; on leur inspiroit la vertu ; on leur apprenoit l'histoire ancienne & moderne, la géographie, la musique, le dessin ; on formoit leur style par de petites compositions ; on cultivoit leur mémoire ; on les corrigeoit des prononciations de province. Le goût de madame de Maintenon pour cet établissement devint d'autant plus vif, qu'il eut un succès inespéré. A la mort du roi, arrivée en 1715, elle se retira tout-à-fait à St.-Cyr, où elle donna l'exemple de toutes les vertus. Tantôt elle instruisoit les novices, tantôt elle partageoit avec les maîtresses des classes les soins pénibles de l'éducation. Souvent elle avoit des demoiselles dans sa chambre, & leur enseignoit les élémens de la Religion, à lire, à écrire, à travailler, avec la douceur & la patience qu'on a pour tout ce que l'on fait par religion & par les goûts qu'elle inspire. La veuve de Louis XIV assistoit réguliérement aux récréations, étoit de tous les jeux, & en inventoit elle-même. Cette femme illustre mourut en 1719, à 84 ans, pleurée à St.-Cyr, dont elle étoit la mere, & des pauvres dont elle étoit la plus généreuse bienfaitrice. Entre les portraits divers qu'on en a faits, nous rapporterons celui du Dauphin, duc de Bourgogne, esprit juste & solide, & dont le témoignage est ici particuliérement remarquable. « Une fem-

» me que la Providence éleve » au-dessus de son état, & qui » ne se méconnoît pas ; une » femme qui se voit au comble » de la faveur & n'a point d'ambition, qui n'a de richesses que » pour secourir les malheureux, de crédit que pour les » protéger ; une femme qui ne » donna jamais que des conseils » pleins de sagesse, & qui ne » craint rien tant que d'en donner ; qui seroit capable de » conduire les plus grandes affaires, & qui ne voit de » grande affaire pour elle-» même que celle de son salut ». — Son frere, le comte d'Aubigné, lieutenant-général, gouverneur de Berry, homme dissipé & un peu vain, se retira sur la fin de ses jours dans une communauté, qu'il édifia par sa conversion. Sa sœur lui fit une pension de 10,000 livres, & se chargea de la régie de ses biens & du paiement de ses dettes. Il mourut en 1703 ; il n'avoit qu'une fille, Françoise d'Aubigné, mariée en 1698 au duc de Noailles. Le pere de madame de Maintenon avoit une sœur (Artemise d'Aubigné) qui épousa Benjamin de Valois, marquis de Villette. Madame de Maintenon maria sa petite-fille, Marthe-Marguerite, à Jean-Anne de Tubiere, marquis de Caylus : elle fut mere du comte de Caylus (*voyez* ce mot) ; l'on a imprimé ses *Souvenirs* en 1770, in-8°., qui contiennent quelques anecdotes. — Madame de Maintenon est auteur comme madame de Sévigné, parce qu'on a imprimé ses *Lettres* après sa mort. Elles ont paru en 1756, en 9 vol. in-12. Elles sont écrites avec beaucoup d'esprit comme celles de madame de Sévigné, mais avec un esprit différent. Le cœur & l'imagination dictoient celles-ci ; elles respirent le sentiment, la liberté, la gaieté. Celles de madame de Maintenon sont plus sérieuses, ou, si l'on veut, plus réfléchies : il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seroient un jour publiques. Son style froid, précis & austere, est plutôt celui d'un auteur, mais d'un bon auteur, que celui d'une femme. Il y a moins de négligence, de répétitions, de minuties, que dans celles de madame de Sévigné. Mais une chose qu'il est nécessaire de savoir, c'est que l'éditeur des *Lettres* de madame de Maintenon (la Beaumelle) les a altérées en une infinité d'endroits, où il fait dire à l'illustre dame des choses qu'elle n'a jamais pensées, & celles qu'elle a pensées, d'une maniere dont elle ne les a jamais dites. L'éditeur publia en même tems 6 vol. de *Mémoires pour servir à l'Histoire de madame de Maintenon.* Ils sont écrits d'un style pétillant & singulier, mais avec trop peu de circonspection, & encore avec moins d'exactitude. S'il y a plusieurs faits vrais & intéressans, il y en a un aussi grand nombre de hasardés & de faux (*voyez* BEAUMELLE). Les *Lettres* & les *Mémoires* avec les *Souvenirs de Caylus*, ont été réimprimés en 16 vol. in-12, Maëstricht, 1778. On a encore un *Maintenoniana*, qui est un recueil d'anecdotes, de portraits, de pensées, de bons mots, &c., tirés des lettres de cette dame, 1 vol. in-8°. L'auteur de ce recueil a fait pis que la Beaumelle : non-seule-

ment il répete sans discernement les additions & altérations faites à ces lettres, mais il y ajoint des notes aussi inutiles que plates & mauvaises. Sa *Vie*, publiée par M. Caraccioli en 1786, à Paris, 2 vol. in-12, est pleine de détails intéressans, & en général sagement écrite, mais pas d'une maniere assez ferme & conséquente (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 octobre 1786, p. 241). Depuis que le philosophisme s'est élevé contre tout ce qui tient aux intérêts & à la gloire de la Religion, cette femme illustre est traitée d'une maniere indigne dans une multitude de brochures. Ce n'est qu'en représentant (quoique très-faussement) madame de Maintenon, comme opposée à la révocation de l'Edit de Nantes, que l'auteur de sa *Vie* espere la sauver de la haine philosophique. Encore convient-il lui-même que la calomnie ne l'a point épargnée. Mais la chose n'en restera pas-là. A mesure que la révolution qui efface la Religion & la piété, se consommera, sa mémoire deviendra plus odieuse, & participera d'une maniere plus marquée à l'opprobre des héros chrétiens. Et indépendamment de cette considération, quel tort n'a déjà pas fait à sa mémoire l'infidele éditeur de ses *Lettres* & des *Mémoires pour servir à son Histoire*, cet être amphibie que les uns disent protestant, les autres catholique, mais qu'aucune des deux communions ne doit être fort tentée de revendiquer?... Adorons l'éternelle Providence qui abandonne la mémoire de ses serviteurs au parti de ses ennemis, qui permet qu'elle soit barbouillée par les sots & les méchans, pour nous détromper profondément de ce fantôme d'immortalité, que les insensés se promettent dans la pensée & l'admiration des hommes. Voilà ce qui faisoit dire à un philosophe qui avoit cependant quelque droit au bruit humain: » Puissé-je mourir sans être » pleuré! puissé-je me dérober » au monde, & n'y pas laisser » seulement une pierre qui ap- » prenne où reposent mes cen- » dres »!

MAINUS, (Jason) né à Pézaro en 1435 d'une famille obscure, fut l'artisan de sa fortune. Aussi prit-il pour devise: *Virtuti fortuna comes non deficit*. Il enseigna le droit avec tant de réputation, qu'il eut jusqu'à 3000 disciples, & que Louis XII, roi de France, étant en Italie, honora son école par sa présence. Ce prince lui ayant demandé *pourquoi il ne s'étoit pas marié?* il répondit que *c'étoit pour obtenir la pourpre à sa recommandation;* mais Louis XII ne jugea pas à propos de la demander. Ce jurisconsulte mourut à Padoue en 1519, à 84 ans. Sa jeunesse avoit été orageuse & libertine; mais l'âge le corrigea de tous ses vices. On a de lui des *Commentaires sur les Pandectes & sur le Code de Justinien*, in-fol. & d'autres ouvrages qui pour la plupart ne sont que des compilations.

MAJO, *voyez* MAIUS.

MAJOLI, (Simon) né à Aoust en Piémont, devint évêque de Volturara dans le royaume de Naples, & mourut vers l'an 1598. C'étoit un grand compilateur. Il s'est fait connoître sur-tout par son ouvrage

intitulé : *Dies Caniculares*, imprimé plusieurs fois in-4°. & in-fol., traduit en françois par Rosset, Paris, 1610 & 1643, in-4°.

MAJOR, (George) disciple de Luther, naquit à Nuremberg en 1502. Il fut élevé à la cour de Fréderic III, duc de Saxe ; enseigna à Magdebourg, puis à Wittemberg ; fut ministre à Islebe, & mourut en 1574, à 72 ans. Tandis que le maître rejetoit la nécessité des bonnes œuvres, le disciple soutenoit qu'elles étoient si essentiellement nécessaires pour le salut, que les petits enfans ne sauroient être justifiés sans elles. On a de lui divers ouvrages en 3 vol. in-fol. Ses partisans furent nommés *Majorites*.

MAJOR *ou* LE MAIRE, (Jean) d'Adington en Ecosse, vint jeune à Paris, & fit ses études au college de Montaigu, où il enseigna ensuite la philosophie & la théologie avec réputation. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1506, & mourut en Ecosse l'an 1548, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Histoire de la Grande-Bretagne*, en 6 livres, qui finit au mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Cet ouvrage, superficiel & peu exact, fut publié en 1521. II. Des *Commentaires* sur les *Evangiles*, sur le *Maître des Sentences*, &c., in-fol. 1529, où l'on a cru voir des principes peu différens de ceux de Richer. On lui attribue faussement un livre intitulé : *Le grand Miroir des exemples*, imprimé à Douay, 1603, in-4° ; mais dont la premiere édition est de 1481, & qui ne peut par conséquent être de lui.

MAJOR, (Jean-Daniel) médecin, né à Breslaw en 1634, exerça long-tems ses talens à Hambourg. Il fut fait en 1665 professeur en médecine dans l'université de Kiel qui venoit d'être fondée, & directeur du jardin des plantes. Il mourut en 1693 à Stockholm, où il avoit été appellé par Charles XI. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Lithologia curiosa sive de animalibus & plantis in lapidem conversis*, 1662, in-4°. II. *De cancris & serpentibus petrefactis*, 1664, in-4°. III. *Historia anatomiæ*, 1666, in-fol.

MAJORAGIO, (Marc-Antoine) ainsi nommé d'un village dans le territoire de Milan, se rendit habile dans les belles-lettres, & enseigna à Milan avec une réputation extraordinaire. Il introduisit dans les écoles l'usage des déclamations pratiqué parmi les anciens, & qui excita le génie de quelques jeunes gens. Ses succès lui firent des jaloux. Ses ennemis lui intenterent un procès, sur ce qu'il avoit changé son nom d'*Antonius Maria* en celui de *Marcus Antonius Majorianus*. Il se tira d'affaire en disant qu'il n'y avoit aucun exemple dans les auteurs de la pure latinité, qu'un homme ait été appellé *Antonius Maria*. Cette raison pédantesque ferma cependant la bouche à l'envie. Majoragio jouit tranquillement de son nom & de sa gloire jusqu'à sa mort, arrivée en 1555, à 41 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur la *Rhétorique* d'Aristote, in-fol. ; sur l'*Orateur* de Cicéron & sur *Virgile*, in-fol. II. Plusieurs traités, entr'autres : *De Senatu Romano*, in-4°....

De risu oratorio & urbano... De nominibus propriis veterum Romanorum. III. Un recueil de *Harangues latines*, &c., Leipsig, 1628, in-8°. Tous ces ouvrages respirent l'érudition.

MAJORIEN, (*Julius-Valerius Majorianus*) empereur d'Occident, étoit fort jeune lorsqu'il fut élevé à l'empire en 457, du consentement de Léon, empereur d'Orient. Tout ce qu'on sait de sa famille, c'est que son pere avoit toujours été attaché au célebre Aëtius, général sous Valentinien III, & que son aïeul maternel avoit été général des troupes de la Pannonie sous le grand Théodose. Les vertus civiles & militaires de Majorien lui mériterent le trône impérial. Dès qu'il y fut monté, il réduisit les Visigoths, & forma le projet de perdre les Vandales. Pour mieux connoître les forces de ses ennemis, il se déguise, passe en Afrique, & va trouver Genseric leur roi, en qualité d'ambassadeur, sous prétexte de lui faire des propositions de paix. Il remarque dans le monarque Vandale plus de fierté que de valeur; dans ses troupes, ni discipline, ni courage; & dans ses sujets, un penchant extrême à la révolte. De retour en Italie, il hâta les préparatifs de la guerre & passa en Afrique. Genseric n'avoit plus d'espoir & sa perte étoit assurée, s'il n'eût trouvé des traîtres parmi les Romains, qui lui livrerent la plus grande partie de leurs vaisseaux. Majorien repassa en Italie pour réparer sa perte. Le Vandale, craignant les armes de ce héros, lui fit demander la paix & l'obtint. Ricimer, généralissime des troupes de Majorien, jaloux de la gloire que ce prince s'étoit acquise, fit soulever l'armée, & massacra l'empereur en 461, après un regne de 3 ans & quelques mois. Majorien étoit un prince courageux, entreprenant, actif, vigilant, l'amour de ses peuples & la terreur de ses ennemis. Aussi aimable dans le particulier que grand en public, il étoit doux, gai, complaisant. Les belles-lettres étoient sa principale occupation.

MAJORIN, premier évêque des Donatistes en Afrique, vers l'an 306, avoit été domestique de Lucile, dame fameuse dans cette secte, & fut ordonné pour l'opposer à Cécilien. Quoique Majorin ait été le 1er. évêque de ce peuple de rebelles, il ne lui donna pas son nom; Donat, son successeur, eut ce malheureux avantage.

MAIRAN, (Jean-Jacques d'Ortous de) d'une famille noble de Beziers, naquit dans cette ville en 1678, & mourut d'une fluxion de poitrine à Paris le 20 février 1771. Il fut un des membres les plus illustres de l'académie des sciences & de l'académie françoise. Attaché de bonne heure à cette premiere compagnie, il succéda en 1741 à Fontenelle dans la place de secrétaire perpétuel. Il la remplit avec un succès distingué jusqu'en 1744, & montra le talent d'exprimer avec clarté les matieres les plus abstraites. Ses principaux ouvrages sont: I. *Dissertation sur la Glace*, dont la derniere édition est de 1749, in-12. Ce morceau de physique, où il y a quelques idées systématiques, a été traduit en allemand

& en italien. II. *Dissertation sur la cause de la lumiere des Phosphores*, 1717, in-12. III. *Traité historique & physique de l'Aurore Boréale*, imprimé, in-12, en 1733; & fort augmenté, 1754, in-4°. L'auteur y développe un systême plus savant que vraisemblable, & cherche dans l'atmosphere solaire ce qu'il faut certainement chercher dans la nôtre (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 avril 1777, p. 497. — 1 nov. 1781, p. 406). IV. *Lettres au Pere Parennin, contenant diverses questions sur la Chine*, in-12 : ouvrage curieux, & où l'auteur cherchant à s'instruire, instruit lui-même. V. Un grand nombre de *Mémoires*, parmi ceux de l'académie des sciences (depuis 1719), dont il donna quelques volumes. VI. Plusieurs *Dissertations* sur des matieres particulieres, qui ne forment que de petites brochures. Il seroit à desirer qu'on les réunît. VII. *Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences, morts en 1741, 1742, 1743*, in-12, 1747. Il n'a pas cherché à imiter Fontenelle, mais à mieux faire que lui, & au jugement de bien des gens il y a réussi. Il étoit très-sensible aux critiques & aux éloges; & s'associoit volontiers aux hommes & aux femmes qui distribuoient la célébrité; delà ses liaisons avec la Géofrin, qu'il fit sa légataire. A une physionomie spirituelle & agréable unissant beaucoup de douceur, il eut l'art de s'insinuer dans les esprits & de se frayer un chemin à la fortune. Le duc d'Orléans, régent, l'honora d'une protection particuliere, & lui légua sa montre par son testament. M. le prince de Conti le combla de bienfaits. Le chancelier d'Aguesseau, remarquant en lui des vues nouvelles & des idées aussi fines qu'ingénieuses, le nomma président du *Journal des Savans* : place qu'il remplit à la satisfaction du public & des gens-de-lettres.

MAIRAULT, (Adrien-Maurice) fils d'un receveur des décimes du clergé, mourut à Paris en 1746, à 38 ans. Il étoit veuf de la fille du marquis de Villiers. Cet écrivain avoit l'esprit cultivé, un goût sain & beaucoup de littérature. Il fut très-lié avec l'abbé des Fontaines, & il travailla avec ce critique aux *Jugemens sur les Ecrits modernes*. Nous connoissons de lui : I. Une *Traduction* des *Eglogues* de Némésien & Calpurnius, en françois, in-12, recommandable par sa fidélité & son élégance. II. L'*Histoire de la derniere révolution de Maroc*. III. Diverses *Pieces fugitives*.

MAIRE, (Guillaume le) né dans le bourg de Baracé en Anjou, eut part aux affaires les plus importantes de son tems, fut nommé évêque d'Angers en 1290, assista au concile général de Vienne en 1311, & mourut en 1317. On a de lui : I. Un *Mémoire* sur ce qu'il convenoit de régler au concile de Vienne. On le trouve dans *Raynaldus*, sans nom d'auteur. II. Un *Journal* important des principaux événemens arrivés sous son épiscopat. Le P. d'Achéri l'a inséré dans le tome 10e. de son *Spicilege*. III. Des *Statuts Synodaux*, qui se trouvent dans le Recueil des Statuts du diocese d'Angers. Gouvello

a

a écrit sa *Vie*, in-12, à Angers 1730.

MAIRE, *voyez* MAJOR (Jean).

MAIRE, (Jacques le) fameux pilote Hollandois, partit du Texel le 14 juin 1615 avec deux vaisseaux qu'il commandoit, & découvrit en 1616 le détroit qui porte son nom, vers la pointe la plus méridionale de l'Amérique. Il mourut à Batavia en prison, pour avoir donné atteinte aux privileges de la compagnie Hollandoise. On a une *Relation* de son Voyage dans un *Recueil de Voyages à l'Amérique*, Amsterdam, 1622, in-fol., en latin.

MAIRE, (Jean le) poëte François, né à Bavai dans le Hainaut, en 1473, mourut, suivant les uns, en 1524, & suivant d'autres, vers l'an 1548. Il est auteur d'un Poëme allégorique, sous ce titre : *Les trois Contes de CUPIDON & d'ATROPOS, dont le premier fut inventé par Séraphin, poëte Italien ; le 2e. & le 3e. de maître Jean le MAIRE* ; Paris, 1525, in-8°. On a encore de lui plusieurs autres Poésies, dans lesquelles on remarque une imagination enjouée, de l'esprit & de la facilité ; mais peu de justesse, point de goût, ni de délicatesse, ni même de décence. Une de ses productions les plus rares, est le *Triomphe de très-haute & très-puissante Dame.... Royne du Puits d'Amour* ; Lyon, 1539, in-8° : piece licencieuse, & qui déshonore les lettres. Ses *Illustrations des Gaules & singularités de Troyes*, Paris, 1512, in-fol., tiennent plus du roman que de l'histoire. L'*Odyssée* d'Homere, l'*Enéide* de Virgile, & les *Métamorphoses* d'Ovide sont presque les seuls garans des faits qu'il avance. Il composa, à la louange de Marguerite d'Autriche, un livre intitulé : *La Couronne Marguaritique*, imprimé à Lyon en 1549, où il rapporte des choses assez particulieres de l'esprit & des réponses de cette princesse. On a encore de lui : *Traité des Schismes & des Conciles*, &c., Paris, 1547. Ce Traité qui n'est qu'une invective sanglante contre Jules II, a été reçu avec avidité par les protestans qui l'ont traduit en latin, & en ont donné plusieurs éditions. Pierre de St.-Julien, *De l'antiq. & origine des Bourgongnons*, liv. 2, p. 389, parle en ces termes de notre auteur : « Le témoignage » (de Jean le Maire) ne doit » estre receu, quand il est question de parler des papes, n'y » de tout l'estat ecclésiastique » de l'Eglise Romaine. Joinct » que tous ceux qui l'ont privément congneu, savent » qu'à l'infirmité de sa cervelle, le vin adjousta tant, » qu'enfin il mourut fol, & » transporté en un hospital ».

MAIRET, (Jean) poëte François, né à Besançon en 1604, fut gentilhomme du duc de Montmorency, auprès duquel il se signala dans deux batailles contre Soubise, chef du parti huguenot. Sa *Sophonisbe* eut un grand succès, quoique les bienséances les plus communes y fussent violées. Mairet, retiré sur la fin de ses jours à Besançon, y mourut en 1686. On a de lui : I. Douze *Tragédies*, qui offrent quelques belles tirades, mais encore plus de mauvaises pointes & d'insipides jeux de mots. Quelques-

unes de ses pieces pechent contre les bonnes mœurs, & elles sont très-foiblement versifiées. On a imprimé en 1773 la *Sophonisbe* seule, in-4°. II. *Le Courtisan solitaire*, piece qui n'est pas sans mérite. III. Des *Poésies diverses*, assez médiocres. IV. Quelques Ecrits contre Corneille, qui firent plus de tort au censeur qu'à l'auteur critiqué.

MAIRONIS, (François de) fameux Cordelier, vit le jour à Maironès, village dans la vallée de Barcelonette en Provence. Il enseigna à Paris avec tant de réputation, qu'il y fut surnommé *le Docteur éclairé*. C'est le premier qui soutint l'acte singulier appellé *Sorbonique*, dans lequel celui qui soutient, est obligé de répondre aux difficultés qu'on lui propose depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans interruption. On a de François de Maironis divers *Traités* de philosophie & de théologie, in-folio. Il mourut à Plaisance, ville de France, en 1325.

MAISEAUX, *voyez* DESMAISEAUX.

MAISEROI, (N. Joly de) natif de Metz, lieutenant-colonel du régiment de Bresse infanterie, s'appliqua autant à la théorie qu'à la pratique de sa profession; l'académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres. Il mourut le 9 février 1780 après avoir publié plusieurs ouvrages estimés; tels sont: I. *Essais militaires*, 1763, in-8°. II. *Traité des stratagêmes permis à la guerre*, 1765, in-8°. III. *Traité des armes défensives*, 1767, in-8°. IV. *Nouveau cours de tactique théorique, pratique & historique*, 1766, 2 vol. in-8°. V. *Tableau général de la Cavalerie Grecque*. VI. *Institutions militaires de l'empereur Léon*, traduites du grec avec des notes, 1770, 2 vol. in-8°.

MAISIERES, (Philippe de) naquit dans le château de Maisieres, au diocese d'Amiens, vers 1327, porta successivement les armes en Sicile & en Aragon; revint en sa patrie, où il obtint un canonicat; entreprit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, & servit un an dans les troupes des infideles pour s'instruire de leurs forces. Son mérite lui procura la place de chancelier de Pierre, successeur de Hugues de Luzignan, roi de Chypre & de Jérusalem. Ses conseils lui furent très-utiles. De retour en France l'an 1372, Charles V lui donna une charge de conseiller-d'état, & le fit gouverneur du dauphin, depuis Charles VI. Enfin Maisieres, dégoûté du monde, se retira l'an 1380 chez les Célestins de Paris. Il y finit le reste de ses jours, sans prendre l'habit, ni faire les vœux; & mourut en 1405, après leur avoir légué tous les biens. C'est lui qui obtint de Charles VI, en 1395, l'abrogation de la coutume que l'on avoit alors de refuser le Sacrement de pénitence aux criminels condamnés à mort. Les principaux ouvrages de Maisieres sont: I. *Le Pélérinage du pauvre Pélerin*. II. *Le Songe du pieux Pélerin*. Dans l'un il expose les regles de la vertu, & dans l'autre il donne les moyens de faire cesser les vices. III. *Le Poirier fleuri en faveur d'un grand Prince*, manuscrit, &c. On lui a attribué le *Songe*

du Vergier, 1491, in-fol., mais il est plutôt de Raoul de Presle.

MAISTRE, (Raoul le) né à Rouen, embrassa l'ordre de S. Dominique en 1570, y enseigna la théologie, & fut chargé de divers emplois honorables. Il est auteur d'un livre intitulé : *Origine des troubles de ce tems, discourant briévement des Princes illustres de la maison de Luxembourg.* Il donna aussi, en 1595, une *Description du siege de Rouen.*

MAISTRE, (Antoine le) avocat au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1608 d'Isaac le Maistre, maître-des-comptes, & de Catherine Arnauld, sœur du fameux Arnauld. Il plaida dès l'âge de 21 ans, & obtint tous les suffrages. Le chancelier Séguier le fit recevoir conseiller-d'état, & lui offrit la charge d'avocat-général au parlement de Metz; mais il ne crut pas devoir l'accepter. Il se retira peu de tems après à Port-Royal, & y mourut en 1658, à 51 ans. On a de lui : I. Des *Plaidoyers*, imprimés plusieurs fois, & beaucoup moins applaudis à présent qu'ils ne le furent lorsqu'il les prononça. » On trouve, dit un auteur, » en parlant de Patru & de le » Maistre, dans ces deux » hommes, appellés les lu» mieres du barreau, des ap» plications forcées, un assem» blage d'idées singulieres & » de mots emphatiques, un ton » de déclamateur ; quelques » belles images, il est vrai, » mais souvent hors de place ; » le naturel sacrifié à l'art, & » l'état de la question presque » toujours perdu de vue ». De semblables plaidoyers ne doivent exciter d'autre admiration, que celle d'avoir passé long-tems pour des modeles. II. La *Traduction du Traité du Sacerdoce de S. Jean-Chrysostome*, avec une belle préface, in-12. III. Une *Vie de S. Bernard*, in-4°. & in-8°., sous le nom du sieur *Lamy* (toutes les éditions ne portent pas ce nom) : elle est moins estimée que celle du même Saint par Villefore. IV. La *Traduction* de plusieurs Traités de ce Pere. V. Plusieurs *Ecrits* en faveur de Port-Royal. VI. La *Vie de D. Barthélemi des Martyrs*, avec du Fossé, Paris, 1663, in-4°. ; Liege, 1697, in-8°., bien écrite. Dupin, dans sa Bibliotheque Ecclésiastique du 17*e.* siecle, & l'abbé Goujet, dans son Supplément au *Moreri*, lui attribuent *Apologie pour feu M. l'abbé de St.-Cyran*, 1644, in-4°.

MAISTRE, (Louis-Isaac le) plus connu sous le nom de *Sacy*, étoit frere du précédent & neveu d'Antoine Arnauld, naquit à Paris en 1613. Après avoir fait ses études sous les yeux de l'abbé de St.-Cyran, il fut élevé au sacerdoce en 1648, & choisi pour diriger les religieuses & les solitaires de Port-Royal-des-Champs. La réputation de jansénisme qu'avoit ce monastere, lui occasionna des désagrémens. Le directeur fut obligé de se cacher en 1661, & en 1666 il fut renfermé à la Bastille, d'où il sortit en 1668. Il demeura à Paris jusqu'en 1675, qu'il se retira à Port-Royal, d'où il fut obligé de sortir en 1679. Il alla se fixer à Pompone, & y mourut en 1684, à 71 ans. On a de lui : I. La *Traduction de la Bible*, avec

des explications du sens spirituel & littéral, tirées des SS. Peres, dont du Fossé, Huré, le Tourneux ont fait la plus grande partie. Cet ouvrage, plus élégant que savant, est en 32 vol. in-8°., Paris, 1682; & années suivantes. C'est l'édition la plus estimée. L'auteur refit trois fois la traduction du Nouveau-Testament, parce que la 1re. fois le style lui en parut trop recherché, & la seconde fois trop simple. On contrefit l'édition de 32 vol. in-8°., à Bruxelles, en 40 vol. in-12. Les meilleures éditions de cette version ont été faites à Bruxelles, 1700, 3 vol. in-4°.; à Amsterdam, sous le nom de Paris, 1711, 8 vol. in-12; à Paris en 1713, 2 vol. in-4°.; & en 1715, avec des Notes & Concordes, 4 vol. in-fol. II. Une *Traduction des Pseaumes*, selon l'hébreu & la Vulgate, in-12. III. Une *Version des Homélies de S. Chrysostome* sur S. *Matthieu*, en 3 vol. in-8°. IV. La *Traduction* de l'*Imitation de JESUS-CHRIST*; sous le nom de *Beuil*, prieur de St.-Val, Paris, 1663, in-8°. V. Celle de *Phedre*, in-12, sous le nom de *St.-Aubin*. VI. De trois *Comédies* de Térence, in-12. VII. Des *Lettres* de Bongars. VIII. Du *Poëme* de S. Prosper *sur les Ingrats*, in-12, en vers & en prose. IX. *Les Enluminures de l'Almanach des Jésuites*, 1654, in-12, réimprimées en 1733. Il parut en 1653 une Estampe, qui représentoit la déroute du Jansénisme foudroyé par les deux puissances; & la confusion des disciples de l'évêque d'Ypres, qui vont chercher un asyle chez les Calvinistes. Cette estampe irrita beaucoup les solitaires de Port-Royal. Sacy crut la faire tomber par ses *Enluminures*, dont Racine s'est moqué dans une de ses Lettres. Il est assez étrange en effet que des gens de goût & de piété pussent écrire des satyres qui blessoient l'un & l'autre. X. *Heures de Port-Royal*, que les Jésuites appelloient *Heures à la Janséniste*; & elles méritoient ce nom. L'Exercice durant la Messe est tiré sans aucun changement de la *Théologie familiere* de St.-Cyran, condamnée en 1643 par M. de Gondy, archevêque de Paris, & à Rome en 1654. XI. *Lettres de Piété*, Paris, 1690, 2 vol. in-8°. L'*Abrégé de l'Histoire de la Bible*, avec des figures, publié sous le nom de *Royaumont*, qu'on attribue communément à M. de Sacy, est, selon quelques-uns, de Nicolas Fontaine, qui avoit été son compagnon de prison, & qui a fait son éloge dans les *Mémoires de Port-Royal*. Cet ouvrage, beaucoup répandu, est séchement écrit, d'une narration froide & parasite, quelquefois indiscrete & peu assortie à l'âge pour lequel elle fut faite. Quoique les erreurs du parti n'y soient pas prodiguées, elles ne laissent pas de se montrer dans l'occasion. On l'a remplacé avantageusement par l'*Histoire abrégée de la Religion avant la venue de Jesus-Christ*, Paris, 1 vol. in-12; et l'*Histoire abrégée de l'Eglise*, par M. Lhomond, 1 vol. in-12, Paris & Liege. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 mai 1791, p. 3.

MAISTRE, (Pierre le) avocat au parlement de Paris, mort nonagénaire en 1728, ac-

quit de grandes connoiſſances dans les détours obliques de la jurisprudence, & les consigna dans un excellent *Commentaire* sur la *Coutume* de Paris, imprimé plusieurs fois; la derniere édition est de 1741, in-fol. — On connoît encore de ce nom, Charles-François-Nicolas le MAISTRE, sieur de Claville, mort en 1740, président au bureau des finances de Rouen, & auteur du *Traité du vrai mérite*, 2 parties in-12, Paris, 1734; ouvrage qui a eu une vogue étonnante. C'est un mélange de prose, de vers, de faits historiques, de bons mots, de morale, de philosophie, de littérature, &c.

MAITRE-JEAN, (Antoine) de Méry, près Troyes. Après d'excellentes études à Paris, l'amour de la patrie le ramena à Méry, où il a passé ses jours dans l'exercice de la chirurgie. Il donna au commencement du 18*e*. siecle, chez le Febvre, imprimeur à Troyes, un *Traité des Maladies de l'œil*. Cet ouvrage qui, faute de prôneurs, fut d'un débit très-difficile, est devenu loi pour tous les oculistes: il a été 5 ou 6 fois réimprimé, & traduit en toutes les langues. Les lumieres de Maître-Jean, dans la chirurgie, étoient le résultat des connoissances profondes qu'il avoit cultivées, en étudiant, dans tout le cours de sa vie, sur tous les objets relatifs à l'art de guérir. Il avoit été éleve du célebre Méry, avec qui il entretint une correspondance suivie.

MAITTAIRE, (Michel) grammairien & bibliographe de Londres, dans le 18*e*. siecle, s'est signalé par sa vaste érudition. La république des lettres lui doit: I. De bonnes éditions de quelques auteurs anciens, entr'autres, du *Corpus Poëtarum Latinorum*, Londres, 1721, 2 vol. in-fol. II. *Annales Typographici*, La Haye, 1719, in-4°. Le tome 2*e*. en 1722, le tome 3*e*. en 1725. Cet ouvrage, plein de détails bibliographiques curieux & recherchés, & auquel on ne peut reprocher que très-peu de fautes, comprend le titre de tous les livres imprimés depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1557. En 1733, Maittaire donna une nouvelle édition du tome 1*er*., qui porte pour titre tome 4*e*.; elle est considérablement augmentée. Cependant l'auteur avertit qu'il y faut toujours joindre la 1*re*. édition de 1719, parce qu'il s'y trouve des choses non réimprimées dans la seconde. Enfin, en 1741 a paru la *Table* de tout l'ouvrage, sous le titre de tome 5*e*., en 2 parties. Ce volume est le plus utile. III. *Historia Stephanorum*, Londres, 1709, in-8° : c'est l'histoire des Etiennes, imprimeurs de Paris. IV. *Historia Typographorum aliquot Parisiensium*, 1717, 2 tomes en 1 vol. in-8°. V. *Græcæ Linguæ Dialecti*, La Haye, 1738, in-8°. VI. *Miscellanea Græcorum aliquot scriptorum Carmina*, gr.-lat., Londres, 1722, in-4°.

MAÏUS, (*Junianus*) gentilhomme Napolitain, enseigna les belles-lettres à Naples, avec réputation, sur la fin du 15*e*. siecle, & eut pour disciple le célebre Sannazar. Il se mêloit d'interpréter les songes, & il se fit une réputation en ce genre: tant il est facile d'abuser

le public, curieux de savoir l'avenir! On a de lui : I. Des *Epîtres.* II. Un Dictionnaire intitulé : *Opus de priscorum proprietate verborum,* Naples, 1475, in-fol., réimprimé à Trevise en 1477. III. Une édition de Pline le Jeune, Naples, 1476, in-fol.

MAÏUS, (Jean-Henri) théologien luthérien, né à Pfortzheim, dans le marquisat de Bade-Dourlach, en 1653, étoit très-versé dans la littérature hébraïque. Il enseigna les langues orientales avec réputation dans plusieurs académies, & en dernier lieu à Giessen, où il fut pasteur, & où il mourut l'an 1719. Il étoit profond dans l'antiquité sacrée & profane. On a de Maïus un très-grand nombre d'ouvrages; on y trouve beaucoup de savoir; mais aussi presque par-tout les préjugés de sa secte. Les principaux sont : I. *Historia animalium Scripturæ sacræ*, in-8°. II. *Vita J. Reuchlini*, 1687, in-8°. III. *Examen Historiæ criticæ Ricardi Simonis*, in-4°. IV. *Synopsis Theologiæ Symbolicæ*, in-4°. V. — *Moralis*, in-4°. — *& Judaïcæ*, in-4°. VI. *Introductio, ad studium philologicum, criticum & exegeticum*, in-4°. VII. *Paraphrasis Epistolæ ad Hebræos*, in-4°. VIII. *Theologia Evangelica*, 1701 & 1719, 4 parties in-4°. IX. *Animadversiones & supplementa ad Cocceii Lexicon hebræum*, 1703, in-fol. X. *Œconomia temporum Veteris & Novi Testamenti*, in-4°. XI. *Synopsis Theologiæ Christianæ*, in-4°. XII. *Theologia Lutheri*, in-4°. XIII. *Theologia Prophetica*, in-4°. XIV. *Harmonia Evangelica*, in-4°. XV. *Historia reformationis Lutheri*, in-4°. XVI. *Dissertationes philologicæ & exegeticæ*, Francfort, 1711, 2 vol. in-4°, &c. Il a aussi donné une édition de la *Bible hébraïque*, in-4°. Son fils du même nom que lui, s'est distingué dans la connoissance du grec & des langues orientales.

MAIZIERES, *voyez* MAISIERES.

MAKOWSKI, *voyez* MACCOVIUS.

MALABRANCA, (Latin) Dominicain, neveu du pape Nicolas III, fut fait cardinal & évêque de Velletri en 1278, puis légat de Bologne. Il fut chargé des affaires les plus délicates, mit la paix dans Florence déchirée par les Guelfes & les Gibelins, & s'acquit l'estime & l'affection des peuples par son intégrité & ses talens. Il mourut en 1294. On lui attribue la prose *Dies iræ*, que d'autres croient être de Humbert, 5e. général des Dominicains. Il avoit pour parent Hugolin MALABRANCA, qui de religieux Augustin devint évêque de Rimini, puis patriarche de Constantinople vers 1290, & dont on a quelques ouvrages de théologie.

MALACHIE, le dernier des XII *Petits Prophetes*, & de tous les Prophetes de l'Ancien-Testament. Origene & Tertullien ont pris occasion de ce nom, qui signifie *Ange du Seigneur*, pour avancer que ce prophete avoit été effectivement un ange, qui prenoit une forme humaine pour prophétiser. Mais ce sentiment n'est pas suivi & ne doit pas l'être; il sert seulement à prouver que les grands hommes ont quelquefois du goût pour l'extraor-

dinaire. D'autres croient avec les Juifs que Malachie est le même qu'Esdras ; mais cette opinion manque de preuves ; presque tous les SS. Peres & les meilleurs interpretes sont d'un avis contraire. L'opinion commune est qu'il étoit de la tribu de Zabulon, né à Sopha. Quoi qu'il en soit, il paroît certain que Malachie a prophétisé du tems de Néhémie, sous le regne d'Artaxercès Longuemain, dans le tems où il y avoit parmi les prêtres & le peuple de Juda de grands désordres, contre lesquels le prophete s'éleve. Les prophéties qui nous restent de lui sont en hébreu, & contiennent 3 chapitres. Il prédit l'abolition des sacrifices judaïques, l'institution d'un nouveau sacrifice qui seroit offert dans tout l'univers. Il instruit les prêtres de la pureté qu'ils doivent apporter dans leurs offrandes, & prédit le jugement dernier & la venue d'Elie.

MALACHIE, (S.) né à Armach en Irlande, l'an 1094, fut successivement abbé de Benchor, évêque de Connor, & enfin archevêque d'Armach en 1127. Il se démit de son archevêché en 1135, après avoir donné une nouvelle face à son diocese par son zele & ses exemples. Il mourut à Clairvaux entre les bras de S. Bernard, son ami, en 1148. On lui attribue des *Prophéties* sur tous les papes, depuis Célestin II jusqu'à la fin du monde ; mais cet ouvrage a été fabriqué, dit-on, dans le conclave de 1590, par les partisans du cardinal Simoncelli, qui eurent soin de bien caractériser celui qu'ils vouloient élever au souverain pontificat. S. Bernard, qui a écrit la *Vie de S. Malachie*, & qui a rapporté ses moindres prédictions, ne fait aucune mention de celles-ci. Aucun auteur n'en a parlé avant le commencement du 17e. siecle. Ce silence de 400 ans est une forte preuve de supposition. On peut voir le P. Menestrier dans son *Traité sur les Prophéties attribuées à S. Malachie*. Ceux qui se sont mêlés d'expliquer les symboles prophétiques, trouvent toujours quelqu'allusion, forcée ou vraisemblable, dans les pays des papes, leur nom, leurs armes, leur naissance, leurs talens, le titre de leur cardinalat, les dignités qu'ils ont possédées, &c., &c. Par exemple, la prophétie qui regarde Urbain VIII, étoit *Lilium & Rosa*. Elle s'est accomplie à la lettre, disent les interpretes : car ce pape avoit dans ses armoiries, des abeilles qui sucent les lys & les roses. Il faut convenir néanmoins qu'il y a quelques-unes de ces dénominations qui s'accordent avec des circonstances rares & remarquables ; comme celle de *Peregrinus apostolicus*, qui dans cette longue liste de succession désigne Pie VI, & qui paroît bien vérifiée par le voyage de ce pape en Allemagne, entrepris pour les intérêts de l'Eglise & du siege apostolique.

MALAGRIDA, (Gabriel) Jésuite Italien, passa de bonne heure en Amérique, où il remplit pendant 29 ans les fonctions de missionnaire dans le Maragnon & le Brésil. Il y auroit probablement terminé

ſes jours, ſi la reine de Portugal, Marie-Anne d'Autriche, ne l'eût rappellé à Lisbonne pour lui donner ſa confiance dans les affaires qui regardoient la Religion. D. Jean V n'en eut pas moins en ce religieux, qu'il regardoit comme un homme de Dieu. En 1750, lorſqu'il revint pour la ſeconde fois, le roi Joſeph l'alla recevoir en perſonne, tant étoit grande la vénération qu'il avoit pour ce religieux. Dans le tems du tremblement de terre, en 1755, il s'éleva avec beaucoup de liberté contre les déſordres de la capitale, & publia : *Judicium de verâ cauſâ terræ motûs quem paſſa eſt Uliſſipo die* 1â. *nov.* 1755. Ce zele déplut à certaines perſonnes, & ceux qui étoient perſuadés que les événemens naturels ne tenoient en rien aux diſpoſitions de la Providence, le regarderent comme un homme égaré : tandis que la plupart ne voyoient dans ſes prédications, que les notions toutes ſimples du Chriſtianiſme. Un ancien Pere de l'Egliſe (S. Ephrem) avoit fait ſur le même ſujet une touchante Homélie, où l'on trouve toutes les raiſons que Malagrida développoit dans ſon ouvrage, conforme d'ailleurs au ſentiment de l'Egliſe, qui dans l'oraiſon *Contra terræ motus*, s'exprime de la ſorte : *Terram quam vidimus noſtris iniquitatibus trementem, ſuperno munere firma, ut mortalium corda cognoſcant, & te indignante talia flagella prodire, & te miſerante ceſſare* (*). Le 11 janvier 1759, il fut arrêté comme complice du duc d'Aveiro (*voyez ce mot*) & le 12 déclaré coupable de leze-majeſté. Après 3 ans de priſon on le tira de ſon cachot, & ſans dire un mot du crime qu'on lui avoit attribué, on le livra à l'Inquiſition comme faux prophete & faux dévot. L'inquiſiteur-général, D. Jean de Bragance, frere du roi, avec tous les aſſeſſeurs du tribunal, refuſerent de le trouver coupable. On créa un nouveau tribunal, préſidé par Paul Carvalho, frere du miniſtre, & on inſtruiſit le jugement du priſonnier ſur deux ouvrages qu'on prétend qu'il a compoſés dans ſa priſon ; la *Vie de Ste. Anne* & l'*Hiſtoire de l'Ante-chriſt:* ouvrages qui, s'ils étoient réels, ne prouveroient qu'un véritable délire dans ce vieillard, affoibli par les horreurs d'une priſon de 3 ans. Mais il paroît certain que les prétendus fragmens qui en ont été cités dans le procès de Malagrida, ſont de la compoſition du fameux P. Norbert, qui écrivoit alors à la ſolde de Carvalho, ſous le nom de l'abbé Platel. C'eſt au moins ce qu'avance un auteur, dont la ſaine critique égale l'élégance du ſtyle. Nous le laiſſerons parler un moment : *Duo illa opuſcula, quæ nullus mortalium adhuc vidit, aut videbit unquam, al-*

(*) On peut voir ſur ce ſujet la *Diſſertation ſur les tremblemens de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, &c., qui ſe trouve à la fin des *Obſervations ſur les Syſtêmes*, Liege, 1788, avec l'épigraphe : *Non hæc ſine numine Divûm eveniunt.* Il y a des points de vue particuliérement relatifs au déſaſtre de Liſbonne.

terum inſcriptum: Vita S. Annæ, *alterum* Hiſtoria imperii Antichriſti, *a Malagrida, ut fingunt, in carcere conſcripta merum fuiſſe boni Platelii commentum, multi non ſine argumentis arbitrantur. Quid enim? Abhorrebatne iſte Platelius a moribus illius Norberti, qui ſuppoſititiam Juliopolitani epiſcopi approbationem, nimirum epiſcopi manum mentitus, famoſæ orationi funebri appoſuit? qui, teſte P. Thoma de Poitiers, alia multa in hoc ipſo genere factitavit? Adde, quòd abſurdiſſimæ delirationes, perridiculæ ineptiæ, fatuitas & ſtultitia, quibus redundant illa fragmenta, quæ ex commemoratis Malagridæ ſuppoſitiis opuſculis excerpta eſſe dicuntur, ſanè olent cerebrum hominis aut mente capti, aut ſuper, quàm dici poſſit, ſtolidi, bardi atque inſciti. Nego igitur ea Malagridæ fuiſſe: nam cujus Malagridæ ea fuiſſe dicamus? Malagridæne mente capti? at reclamant DD. Quæſitores, qui eum capitis damnarunt, &, quàm maxima poſſunt contentione, nobis perſuadere conantur, Malagridam mentis compotem ea ſcripſiſſe; qua quidem tanta, tamque diligenti aſſeveratione exiſtimationi ſuæ conſulere voluerunt, ne ſcilicet quiſquam ſuſpicari poſſet, hominem amentem ob ea, quæ in amentia ipſa ſcripſiſſet, ultimo ſupplicio ab æquiſſimis judicibus affectum fuiſſe. An Malagridæ ſana mente utentis? at quis ſibi perſuadeat, tam ineptè, tamque ſtolidè ſcribere potuiſſe Jeſuitam, qualis erat Malagrida, non mediocriter litteratum, & non modò in ſeverioribus diſciplinis ſatis eruditum, verùm etiam in amœnioribus probè verſatum, ut argumento ſunt multa, quæ diverſis temporibus ſcripſit quorum nonnulla, cùm in carcerem abreptus fuit, intercepta fuerunt, in quibus reperta eſt tragœdia inſcripta:* Aman, *opus ingenio elaboratum, perpolitum & in ſuo genere perfectum? Cùm igitur opera illa neque Malagridæ mente capto, neque Malagridæ ſanæ mentis compoti adſcribi poſſint, reſtat, ut inſigni ſcriptori noſtro Platelio tribuantur; præſertim quia neque hominis ingenium, neque confingendi quodlibet, comminiſcendique inveterata conſuetudo multùm videtur ab hac ſcribendi ratione diſcrepare.* Quoi qu'il en ſoit, Malagrida, d'après la teneur de ces deux écrits, fut jugé hérétique, & livré au bras ſéculier, qui le condamna à être brûlé vif; ce qui fut exécuté le 21 ſeptembre 1761. » L'excès du ridicule, dit » Voltaire, & de l'abſurdité » fut joint à l'excès d'horreur. » Malagrida ne fut mis en ju- » gement que comme un pro- » phete, & ne fut brûlé que » pour avoir été fou, & non » pas pour avoir été parri- » cide ». *Siecle de Louis XV, chap. 33.* L'auteur du *Teſtament politique* du maréchal de Belle-Iſle, imprimé en 1762, p. 95, s'exprime de la ſorte ſur cet événement: « Je ne parle point » ici d'une ſociété de religieux » que le miniſtere de Lisbonne » a voulu aſſocier à ce régi- » cide; mais j'oſe dire qu'il » eſt auſſi facile de prouver » que les Jéſuites n'ont point » trempé dans cette conjura- » tion, que de démontrer les » reſſorts de l'accuſation.... » J'ai d'excellens Mémoires

» qui éclairciffent cette af-» faire.... Malheur aux rois » qui, dans des cas auffi gra-» ves, négligent de voir tout » par eux-mêmes ». Le philofophe Maupertuis, dans une réponfe à une lettre de M. de la Condamine (datée de Mantoue, le 27 mars 1759), où celui-ci avoit fait l'apologie des Jéfuites, relativement à cette affaire, dit : « Je vous remercie » de la relation que vous m'a-» vez envoyée de la conjura-» tion de Portugal. Pour ce » qui concerne les Jéfuites, je » penfe en tout comme vous » penfez vous-même. Il faut » qu'ils foient bien innocens, » s'ils peuvent échapper au » fupplice ; mais je ne faurois » les croire coupables quand » même j'apprendrois qu'on les » a fait brûler vifs ». La reine ayant déclaré innocentes toutes les perfonnes impliquées dans la prétendue confpiration, par un décret folemnel du 7 avril 1781, il ne doit pas refter plus de doute à l'égard du P. Malagrida, qu'à l'égard des autres. *Voyez* AVEIRO, MICHEL DELL'ANNUNCIATA, POMBAL, TAVORA.

MALALA, *voyez* JEAN MALALA.

MALAPERT, (Charles) poëte & mathématicien, né à Mons en Hainaut en 1581, fe fit Jéfuite, enfeigna la philofophie à Pont-à-Mouffon, alla en Pologne, où il fut profeffeur de mathématiques, & eut enfuite le même emploi à Douay. Philippe IV le demanda pour enfeigner cette fcience à Madrid, dans l'univerfité qu'il venoit d'y fonder, mais il mourut en chemin à Victoria en Catalogne, le 5 novembre 1630. Il nous a laiffé : I. Des *Poéfies*, imprimées à Anvers en 1634. Sa latinité eft pure, fa diction nette, fes images vives & toujours variées ; il n'a nullement donné dans les jeux de mots & les mauvaifes pointes fi communes de fon tems. II. Plufieurs ouvrages concernant les Mathématiques, imprimés à Douay 1620-1633.

MALATESTA, (Sigifmond) feigneur de Rimini, fameux capitaine du 15e. fiecle, réunit dans fa perfonne un mélange fingulier de bonnes & de mauvaifes qualités. Philofophe, hiftorien, & homme de guerre très-expérimenté, il étoit à la fois ambitieux, impie, fans foi & fans humanité. Malgré l'excommunication lancée contre lui par le pape Pie II, pour fon impiété, il fe rendit très-redoutable dans les guerres qu'il eut avec fes voifins. Etant entré au fervice des Vénitiens, il prit Mififtra, qui eft l'ancienne Sparte, & plufieurs autres places de la Morée fur les Turcs. A fon retour, il tourna les armes contre le pontife qui l'avoit anathématifé ; mais ce fut fans fuccès, & il mourut en 1467, âgé de 51 ans. Il laiffa des enfans qui l'imiterent dans fa bravoure, mais non pas dans fes vices & fon irréligion.

MALAVAL, (François) né à Marfeille en 1627, perdit la vue dès l'âge de 9 mois. Cet accident n'empêcha pas qu'il n'apprît le latin, & qu'il ne fe rendit habile par les lectures qu'on lui faifoit. Il s'attacha furtout aux auteurs myftiques, & ne fut pas affez diftingue

ceux qui méritoient sa confiance d'avec ceux dont il devoit se défier. La perte de sa vue lui facilitoit le recueillement qu'exigent les écrivains remplis des idées du quiétiste Molinos. Il les publia en France, mais avec quelques adoucissemens, dans sa *Pratique facile pour élever l'Ame à la contemplation* : livre qui fut censuré à Rome dans le tems de l'affaire du quiétisme. L'auteur n'avoit erré que par surprise ; il se rétracta, & se déclara ouvertement contre les erreurs de Molinos. Cette docilité peut faire croire que, comme d'autres mystiques de bonne foi, mais peu accoutumés au langage d'une théologie exacte, il s'étoit moins égaré quant aux fond des choses, que quant aux expressions, difficilement justes dans des matieres qui embrassent les voies intérieures & quelquefois extraordinaires, par où Dieu conduit les ames, & dont le secret n'est pas susceptible d'une explication générale & précise (*voyez* RUSBROCH, TAULERE, FÉNÉLON, JEAN DE LA CROIX, &c.). Sa piété lui mérita un commerce de lettres avec plusieurs personnes distinguées, entr'autres avec le cardinal Bona, qui lui obtint une dispense pour recevoir la cléricature, quoiqu'aveugle. Ce pieux ecclésiastique mourut à Marseille en 1719, à 92 ans. On a de lui : I. *Des Poésies spirituelles*, réimprimées à Amsterdam en 1714, in-8°., sous le titre de Cologne. Elles font plus de plaisir aux personnes pieuses qu'aux gens de goût. II. Des *Vies des Saints*. III. La *Vie de S. Philippe Benizzi*, général des Servites. IV. Plusieurs ouvrages manuscrits.

MALAVAL, (Jean) chirurgien, né à Pezan, diocese de Nîmes, en 1669, mort en 1758, âgé de 89 ans, vint de bonne heure à Paris. Il contracta une liaison étroite avec Hecquet, qui lui fit abjurer la religion protestante dans laquelle il étoit né. Malaval s'adonna particuliérement à ce qu'on appelle la *petite Chirurgie*, à la saignée, à l'application des cauteres, des ventouses, &c., & il excella dans cette partie. Les *Mémoires* de l'académie royale de chirurgie renferment plusieurs observations de cet habile homme.

MALBOUROUGH *ou* MARLEBOROUGH, *voyez* COURCHIL.

MALCHUS, serviteur du grand-prêtre Caïphe, qui s'étant trouvé dans le jardin des Oliviers avec ceux qui étoient envoyés pour arrêter JESUS, eut l'oreille coupée d'un coup d'épée par saint Pierre ; mais JESUS l'ayant touchée, la guérit.

MALCHUS, célebre solitaire du 4e. siecle, natif du territoire de Nisibe, se retira dans une communauté de moines qui habitoient dans le désert de Chalcide en Syrie : il la quitta sous prétexte d'aller consoler sa mere, devenue veuve ; mais il fut pris par les Sarrasins, qui en vain voulurent le forcer d'épouser une captive. Après des aventures singulieres, il fut rendu à son monastere. S. Jerôme a écrit son histoire avec autant d'élégance que d'énergie ; c'est un des plus beaux morceaux des écrits de ce S. Docteur. La Fontaine a mis la

Vie de S. Malchus en vers françois; ce poëme étoit estimé de Rousseau le Lyrique.

MALCOLM III, roi d'Ecosse, *voy.* Ste. MARGUERITE, reine d'Ecosse.

MALCOLM IV, petit-fils de David, roi d'Ecosse, monta sur le trône de ce royaume l'an 1153, & mourut l'an 1165. Ce prince aima la paix, fonda des églises & des monasteres, & se rendit recommandable par sa pureté, sa douceur & sa piété. On trouve le détail de ses vertus dans l'*Histoire d'Angleterre* par Guillaume de Newbridge ou Litle, *liv. 1, c. 25, liv. 2, c. 18.*

MALDONADO, (Diego de Coria) Carme Espagnol du 16*e.* siecle, connu par deux ouvrages singuliers, à cause des prétentions ridicules qu'il y fait valoir. L'un est un *Traité du Tiers-Ordre des Carmes*, en espagnol. Il y assure que les freres qui le composent, descendent immédiatement du prophete Elie: il compte parmi les grands hommes qui en ont fait profession, le prophete Abdias; & parmi les femmes illustres, la bisaïeule du Sauveur du monde, qu'il appelle Ste. Emérintienne. L'autre ouvrage que ce bon Pere a composé, est une *Chronique de l'Ordre des Carmes*, in-fol., Cordoue, 1598, en espagnol. Il y avance des propositions fort singulieres.

MALDONAT, (Jean) né à Casas de la Reina, dans l'Extremadure, en 1534, fit ses études à Salamanque. Il s'y distingua, & enseigna le grec, la philosophie & la théologie avec un succès peu commun. Il entra chez les Jésuites à Rome en 1562, & vint à Paris l'année suivante pour y professer la philosophie & la théologie. Maldonat y eut un nombre si prodigieux d'écoliers, que son auditoire étoit rempli trois heures avant qu'il donnât sa leçon; & la salle étant trop petite, il étoit souvent obligé d'enseigner dans la cour du college. Il enseigna ensuite à Poitiers. Le cardinal de Lorraine voulant accréditer un établissement qu'il avoit à cœur, l'attira dans l'université qu'il avoit fondée à Pont-à-Mousson. De retour à Paris, il continua d'enseigner avec réputation; mais on lui suscita des affaires qui troublerent son repos. Il fut accusé d'avoir fait faire au président Montbrun un legs universel en faveur de sa Société, & d'enseigner des erreurs sur l'Immaculée Conception. Maldonat fut mis à couvert de la premiere affaire, par un arrêt du parlement de Paris; & de la seconde, par une sentence de Pierre de Gondi, évêque de la même ville l'an 1575. La Sorbonne lui avoit fait cette querelle, parce qu'il avoit dit que l'Immaculée Conception n'étoit pas une doctrine certaine & incontestable, ce qui étoit & ce qui est encore vrai. Sa justification ne rendit l'envie que plus ardente à le persécuter; le savant Jésuite se déroba à ses poursuites en se retirant à Bourges. Il y demeura environ 18 mois, au bout desquels le pape Grégoire XIII l'appella à Rome, pour se servir de lui dans l'édition de la *Bible Grecque* des Septante. Maldonat y mourut quelque tems après, en 1583, à 50 ans. Ce Jésuite étoit un des plus savans théologiens de sa société, & un des plus

beaux génies de son siecle. Il savoit le grec & l'hébreu ; il s'étoit rendu habile dans la littérature sacrée & profane. Il avoit bien lu les Peres & les théologiens ; & c'est sans fondement que Richard Simon avance " qu'il n'avoit pas lu » dans la source ce grand » nombre d'écrivains qu'il cite, » qu'il a profité du travail de » ceux qui l'avoient précédé » &c. ». Le même critique rend d'ailleurs justice à Maldonat. » On voit bien, dit-il, que ce » Jésuite a travaillé avec beau- » coup d'application à cet ex- » cellent ouvrage. Il ne laisse » passer aucune difficulté, qu'il » ne l'examine à fond. Lors- » qu'il se présente plusieurs sens » littéraux d'un même passage, » il a coutume de choisir le » meilleur, sans avoir trop d'é- » gard à l'autorité des anciens » commentateurs, ni même au » plus grand nombre, ne consi- » dérant que la vérité en elle- » même ». Son style est clair, vif & aisé. Beaucoup de facilité à s'énoncer, beaucoup de vivacité, de présence d'esprit & de souplesse, le rendoient très-redoutable dans la dispute. Maldonat n'étoit point servilement attaché aux opinions des théologiens scholastiques ; il pensoit par lui-même, & avoit des sentimens assez libres, & quelquefois singuliers, mais toujours orthodoxes. On a de lui : I. D'excellens *Commentaires* sur les *Evangiles*, dont les meilleures éditions sont celles de Pont-à-Mousson, in-fol., 1595, & les suivantes jusqu'en 1617 ; car celles qui ont été faites depuis, sont altérées. Les savans en font beaucoup de cas. II. Des *Commentaires* sur *Jérémie*, *Baruch*, *Ezéchiel* & *Daniel*, imprimés en 1609, in-4°. III. Un *Traité des Sacremens* avec d'autres *Opuscules*, imprimés à Lyon en 1614, in-4°. IV. Un *Traité de la Grace*, un *du Péché originel*, un des *Rites de l'Eglise ;* des *Scholies sur les Pseaumes*, les *Proverbes*, les *Cantiques*, l'*Ecclésiaste & Isaïe ;* & plusieurs Pieces publiées à Paris en 1677, in-fol. Ce volume est orné d'une préface consacrée à son éloge. V. Un *Traité des Anges & des Démons*, Paris, 1617. Cet ouvrage curieux & rare n'a été imprimé qu'en françois, & a été traduit sur le latin qui n'a jamais vu le jour, par François Arnault, seigneur de Laborie. VI. *Summula Casuum conscientiæ*, dont la morale a paru un peu relâchée. VII. *Tractatus de Cæremoniis*, qui a été imprimé pour la premiere fois à Rome, en 1781, in-4°., par les soins de François-Antoine Zaccaria, dans la *Bibliotheca ritualis.* — Il ne faut pas le confondre avec Jean MALDONAT, prêtre de Burgos vers 1550, qui a dressé les leçons du *Bréviaire Romain.*

MALEBRANCHE *ou* MALBRANCQ, (Jacques) savant Jésuite, né à St-Omer en 1580, mort en 1653 à Tournay, a traduit en latin plusieurs livres de piété, & a donné une Histoire estimée *De Morinis & Morinorum rebus*, 1629, 1647 & 1654, en 3 tom. in-4°. Elle commence à l'an 309 avant J. C., & finit à l'an 1313. Il a continué cette histoire jusqu'à l'an 1553, que Térouane, capitale de ces peuples, fut détruite par Charles-Quint : événement exprimé par

ce chronographe : DeLeti MoriNi. On conservoit ce manuscrit à Tournay, au noviciat des Jésuites ; on ignore ce qu'il est devenu depuis la destruction de la Société.

MALEBRANCHE, (Nicolas) né à Paris en 1638 d'un secrétaire du roi, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1660. Il s'adonna d'abord par le conseil d'un de ses confreres qui ne connoissoit pas la trempe de son esprit, à un genre d'étude pour lequel il n'étoit pas né. Il abandonna les commentaires sur l'Ecriture-Sainte & les discussions théologiques, qui avoient servi à fortifier ses bons principes, pour se livrer tout entier aux méditations philosophiques. Le *Traité de l'Homme* de Descartes, qu'il eut occasion de voir, fut pour lui un trait de lumiere. Il lut ce livre avec transport. Il connut dès-lors son talent, & fut en peu d'années autant que Descartes. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de dix ans il avoit composé le livre de la *Recherche de la Vérité*. Cet ouvrage vit le jour en 1673. Il est peu d'ouvrages où l'on sente plus les derniers efforts de l'esprit humain. Personne ne possédoit, à un plus haut degré que lui, l'art si rare de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, & de les fortifier par cette liaison. Sa diction, outre qu'elle est pure & châtiée, a toute la dignité que les matieres demandent, & toute la grace qu'elles peuvent souffrir. Son imagination forte & brillante y dévoile les erreurs des sens, & de cette imagination qu'il décrioit sans cesse, quoique la sienne fût fort noble & fort vive. La *Recherche de la Vérité* eut trop de succès pour n'être pas critiquée. On attaqua sur-tout l'opinion qu'*on voit tout en Dieu* : opinion chimérique peut-être, mais admirablement exposée. L'illustre philosophe compare l'Être-Suprême à un miroir qui représente tous les objets, & dans lequel nous regardons continuellement. Dans ce systême nos idées découlent du sein de Dieu même : mais elles se dénaturent & se corrompent dans des intelligences souillées par les erreurs & les crimes. Ces opinions déplurent à M. Arnauld. Le *Traité de la Nature & de la Grace*, publié en 1680, ne contribua pas beaucoup à les lui faire goûter. Ce Traité, dans lequel l'auteur propose sur la Grace un systême différent de celui du célebre docteur, fut l'origine d'une guerre (*voyez* ARNAULD). La mort de cet athlete redoutable, arrivée en 1694, la termina. Tandis que le P. Malebranche essuyoit ces contradictions dans son pays, sa philosophie pénétroit à la Chine. Un missionnaire Jésuite écrivit à ceux de France, « qu'ils n'envoyassent » à la Chine que des gens qui » sussent les mathématiques & » les ouvrages du P. Male» branche ». L'académie des sciences sut aussi lui rendre justice ; elle lui ouvrit ses portes en 1699. L'illustre Oratorien reçut d'autres témoignages d'estime. Jacques II, roi d'Angleterre, lui fit une visite. Il ne venoit presque point d'étrangers à Paris, qui ne lui rendissent le même hommage. Des princes Allemands firent, dit-on, le

voyage de Paris pour le voir. Les qualités perfonnelles du P. Malebranche aidoient à faire goûter fa philofophie. Cet homme d'un fi grand génie étoit, dans la vie ordinaire, modefte, fimple, enjoué, complaifant. Ses récréations étoient des divertiffemens d'enfant. Cette fimplicité, qui releve dans les grands hommes tout ce qu'ils ont de rare, étoit parfaite en lui. Dans la converfation il avoit autant de foin de fe dépouiller de la fupériorité qui lui appartenoit, que les petits efprits en ont de prendre celle qui ne leur appartient pas. Quoique d'une fanté toujours très-foible, il parvint à une longue vie, parce qu'il fut la conferver par le régime. Son corps étoit devenu tranfparent à caufe de fa maigreur; on voyoit, pour ainfi dire, avec une bougie, à travers ce fquelette. Sa vieilleffe fut une longue mort, dont le dernier inftant arriva le 15 octobre 1715, à l'âge de 78 ans. Le P. Malebranche, plus occupé d'éclairer fon efprit que de charger fa mémoire, retrancha de bonne heure de fes lectures celles qui n'étoient que de pure érudition. Un infecte le touchoit plus que toute l'hiftoire grecque & romaine. Il méprifoit auffi, & peut-être avec plus de raifon, cette efpece de philofophie, qui ne confifte qu'à apprendre les fentimens des différens philofophes. On peut favoir l'hiftoire des penfées des hommes, fans favoir penfer; & ces penfées contradictoires, inconfiftantes, fans fanction & fans garantie, n'apprennent rien qu'il ne foit utile d'oublier; mais les événemens, les faits hiftoriques font des leçons qui éclairent l'efprit, dirigent la conduite, ouvrent en quelque forte l'abyme du cœur humain aux yeux du philofophe, & exaltent fon ame par le grand fpectacle des malheurs & de la chute de toutes les nations. Le P. Malebranche eut de fon tems des difciples qui étoient tout à la fois fes amis, car on ne pouvoit pas être l'un fans l'autre. Il y eut des Malbranchiftes; mais il y en a beaucoup moins aujourd'hui qu'autrefois. On ne fera pas furpris de cette diminution, s'il eft vrai, comme l'a dit un critique judicieux, qu'un fyftême ne peut avoir beaucoup de fectateurs, quand pour le goûter il faut ne pas être feulement homme de bien, mais pieux. Le P. Malebranche eft plus lu à préfent comme écrivain que comme philofophe. Ses fyftêmes font prefque généralement regardés comme des illufions fublimes. Son principal mérite, du moins celui qui le foutiendra le plus long-tems, n'eft pas d'avoir eu des idées neuves, mais de les avoir expofées d'une maniere brillante, &, pour ainfi dire, avec tout le feu d'un poëte, quoique l'auteur n'aimât pas les vers. Il rioit de bon cœur de la contrainte que les poëtes s'impofent; contrainte qui eft plus fouvent une occafion de fautes que de beautés. *Je n'ai fait que deux vers en ma vie*, difoit-il quelquefois; *les voici :*

Il fait, en ce beau jour, le plus beau tems du monde,
Pour aller à cheval fur la terre & fur l'onde.

Mais, lui disoit-on, *on ne va point à cheval sur l'onde. — J'en conviens*, répondit-il; *mais passez-le moi en faveur de la rime, vous en passez bien d'autres tous les jours à de meilleurs poëtes que moi.* On a contesté la vérité de cette anecdote; mais elle est aussi vraie, dit l'abbé Trublet, que finement plaisante. Les principaux fruits de sa plume non moins vive & noble que brillante & lumineuse, sont: I. La *Recherche de la Vérité*, dont la meilleure édition est celle de 1712, in-4°., & même année, 4 vol. in-12. II. *Conversations chrétiennes*, 1677, in-12. L'auteur y expose la maniere dont il accordoit la Religion avec son systême de philosophie. « Le » dialogue, dit Fontenelle, y » est bien entendu, & les ca» racteres finement observés; » mais l'ouvrage parut si obscur » aux censeurs, que la plu» part refuserent leur approba» tion ». Mézerai l'approuva enfin comme un livre de géométrie. III. *Traité de la Nature & de la Grace*, 1684, in-12., avec plusieurs *Lettres* & autres écrits pour le défendre contre Arnauld, 4 vol. in-12. Le P. Malebranche y soupçonne de mauvaise foi son adversaire; mais il est peut-être plus naturel de croire que l'ardeur du théologien fit tort à ses lumieres, & l'empêcha de comprendre le philosophe. Arnauld avoit cru voir dans l'*Etendue intelligible* de Malebranche, une étendue réelle, & par conséquent matérielle suivant Descartes; & en tirer des conséquences qui étoient bien loin des principes de l'auteur. Un des grands sujets de leur dispute, fut cette proposition métaphysique & exactement vraie: *Le plaisir rend heureux.* Arnauld ne l'entendit pas, & prétendit y trouver cette proposition morale & fausse: *Les plaisirs rendent heureux;* confondant *gaudium* avec *voluptates;* ce qui paroissoit impardonnable à un vieux théologien, qui sans doute avoit lu dans les Epîtres de S. Paul: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* Arnauld connoissoit d'ailleurs la vertu & la religieuse philosophie de Malebranche, & ne devoit pas aisément s'imaginer de trouver dans ses écrits le systême d'Epicure. IV. *Méditations chrétiennes & métaphysiques*, 1683, in-12. C'est un dialogue entre le Verbe & lui, & le style a une noblesse digne d'un tel interlocuteur. L'auteur sut y répandre un certain sombre auguste & majestueux, propre à tenir les sens & l'imagination dans le silence, & la raison dans l'attention & le respect. V. *Entretiens sur la Métaphysique & la Religion*, 2 vol. in-12, 1688. Il n'y a rien dans ce livre qu'il n'eût déjà dit en partie dans ses autres ouvrages; mais il présente les mêmes vérités dans de nouveaux jours. Le vrai a besoin de prendre diverses formes, suivant la différence des esprits. VI. *Traité de l'amour de Dieu*, 1697, in-12. Cet ouvrage renferme tout ce que l'auteur pouvoit dire d'instructif sur ce sujet; mais il ne produira jamais ces mouvemens tendres & affectueux qu'on éprouve en lisant d'autres traités sur la même matiere. VII. *Entretiens entre un Chrétien & un Philosophe Chinois sur la nature de Dieu*, 1708, in-12.

VIII.

VIII. Une Réfutation du livre de Bourſier, intitulé : *Action de Dieu ſur les créatures*, in-12. Dans ce livre, Bourſier avoit détruit la liberté de l'homme, Malebranche la rétablit ; quoiqu'il y ait peu d'hommes qui dans leurs ouvrages aient plus employé que lui l'action de Dieu. Il l'a fait entrer dans toutes les parties de ſa philoſophie. Ses adverſaires le lui ont reproché plus d'une fois, & c'eſt la vraie cauſe peut-être pourquoi dans le tems actuel ſa philoſophie eſt ſi peu goûtée : » mais ceux, dit un critique » impartial, qui regardent l'ac- » tion immédiate du Créateur » comme un agent qui inter- » vient dans un grand nombre » de choſes, ſur-tout de celles » que l'ombre du myſtere cou- » vre depuis cinq mille ans » aux yeux & aux ſpéculations » des plus habiles phyſiciens » & des plus profonds méta- » phyſiciens, n'en ont pas une » opinion défavorable : plu- » ſieurs même ſont perſuadés » qu'on y trouve des ſolutions » & des explications qu'on » chercheroit en vain ail- » leurs : on ne peut nier qu'elles » n'aient un rapport ſenſible » avec la doctrine du grand » homme qui a dit : *Non longè* » *eſt ab unoquoque noſtrûm ; in* » *ipſo enim vivimus, & move-* » *mur, & ſumus* ». IX. *Traité de l'Ame*, in-12, imprimé en Hollande. Nous ne connoiſſons, ſelon lui, notre ame que par le ſentiment intérieur, par conſcience, & nous n'en avons point d'idée. « Cela peut ſervir, dit-il » dans la *Recherche de la Vérité*, » à accorder les différens ſen- » timens de ceux qui diſent » qu'il n'y a rien qu'on con- » noiſſe mieux que l'ame, & » de ceux qui aſſurent qu'il » n'y a rien qu'ils connoiſſent » moins ». Quoi qu'il en ſoit de cet accord, il eſt inconteſtable que le ſentiment intérieur du *moi* produit une connoiſſance plus intime, plus vive, plus évidente que toutes celles qui réſultent des idées. X. *Défenſe de l'Auteur de la* Recherche de la Vérité, *contre l'accuſation de M. de la Ville*, Cologne, 1682, in-12. Ce *la Ville* eſt le P. *le Valois*, Jéſuite, auteur des *Sentimens de Deſcartes*, &c. Le P. Malebranche fait voir dans cette réponſe intéreſſante, que s'il étoit permis à un particulier de rendre ſuſpecte la foi des autres hommes, ſur des conſéquences bien ou mal tirées de leurs principes, il n'y auroit perſonne à l'abri des reproches d'héréſie. L'illuſtre Oratorien laiſſa pluſieurs critiques ſans réponſe, entr'autres celles des journaliſtes de Trévoux. *Je ne veux pas me battre*, diſoit-il, *avec des gens qui font un livre tous les 15 jours.* On a publié en 1769, à Amſterdam, chez Marc-Michel Rey, un ouvrage poſthume de P. Malebranche, avec ce titre : *Traité de l'Infini créé, avec l'Explication de la poſſibilité de la Tranſſubſtantiation.* Ce livre renferme une métaphyſique ſinguliere, mais expoſée de la maniere la plus claire & la plus intelligible.

MALERMI ou MALERBI, (Nicolas) Vénitien, moine camaldule du 15e. ſiecle, eſt auteur d'une traduction italienne de la Bible, imprimée pour la 1re. fois à Veniſe, en 2 vol.

in-fol., 1471, sous le titre de *Biblia volgare Istoriata.* Cette édition est rare; celles de 1477 & 1481 le sont beaucoup moins. C'est mal-à-propos que quelques bibliographes ont dit, que cette traduction est la premiere qui ait été faite de la Bible en langue italienne. Elle est bien la premiere qui ait été imprimée; mais on en connoît de plus anciennes en manuscrit dans quelques bibliotheques d'Italie. On a encore de lui : *La Legenda di tutti Santi*, Venise, 1475, in-fol., rare.

MALESPEINES, (Marc-Antoine-Léonard de) conseiller du Châtelet, mort en 1768, naquit à Paris en 1700, de Léonard, imprimeur du roi, distingué dans sa profession. Il eut à la fois le goût des lettres & de la jurisprudence, & sut se concilier l'amitié de ses confreres & l'estime du public. Nous avons de lui une traduction de l'*Essai sur les Hiéroglyphes* de Warburton, 1744, in-12, 2 vol. Il a laissé d'autres ouvrages manuscrits. —Il étoit frere de Martin-Augustin LÉONARD, prêtre, mort en 1768, à 72 ans, dont nous avons: I. *Réfutation du Livre des Regles pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte*, in-12, 1727. II. *Traité du sens littéral des Saintes-Ecritures*, in-12.

MALEZIEU, (Nicolas de) né à Paris en 1650 d'une famille noble, reçut de la nature des dispositions heureuses pour toutes les sciences. Le grand Bossuet & le duc de Montausier le connurent, & ils n'eurent pas besoin de leur pénétration pour sentir son mérite. Ces deux grands hommes, chargés de chercher des gens-de-lettres propres à être mis auprès du duc du Maine, jeterent les yeux sur Malezieu. Ce choix eut l'agrément du roi & le suffrage du public. Son éleve se maria avec la petite-fille du grand Condé. Cette princesse avide de savoir & propre à savoir tout, trouva le maître qu'il lui falloit dans sa maison. Les conversations devinrent instructives. On voyoit Malezieu, un *Sophocle*, un *Euripide* à la main, traduire sur le champ en françois une de leurs Tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il étoit saisi, lui inspiroient des expressions qui approchoient de la mâle & harmonieuse énergie des vers grecs. En 1696, Malezieu fut choisi pour enseigner les mathématiques au duc de Bourgogne. L'académie des sciences se l'associa en 1699, & 2 ans après il entra à l'académie françoise. C'étoit l'homme de toutes les sociétés & de toutes les heures. Falloit-il imaginer ou ordonner à Sceaux une fête? il étoit lui-même auteur & acteur. Les *Impromptu* couloient de source; mais ces fruits de l'imagination étoient souvent légers comme elle, & il faut avouer qu'il n'a rien laissé en poésie qui mérite une attention particuliere. Le duc du Maine le nomma chef de ses conseils, & chancelier de Dombes. Malezieu mourut en 1727, à 77 ans. On a de lui : I. *Elémens de Géométrie de M. le duc de Bourgogne*, in-8°., 1715. C'est le recueil des leçons données pendant 4 ans à ce prince, qui écrivoit le lendemain les leçons de la veille. Elles furent assemblées par Boissiere, bibliothécaire du duc du Maine. Il y a à la fin

quelques problêmes résolus par la méthode analytique, que l'on croit être de Malezieu. On voit par plusieurs passages de cet ouvrage, combien la philosophie de l'auteur étoit sage, & son attachement à la Religion réfléchi & conséquent. « Notre » raison, disoit-il, est réduite » à d'étranges extrémités. La » raison nous démontre la di- » visibilité de la matiere à l'in- » fini, & nous trouvons en » même tems qu'elle est com- » posée d'indivisibles. Humi- » lions-nous encore une fois, » reconnoissons qu'il n'appar- » tient pas à une créature quel- » qu'excellente qu'elle puisse » être, de vouloir concilier » des vérités, dont le Créateur » a voulu lui cacher la compa- » tibilité. Ces dispositions nous » rendront plus soumis aux » mysteres, & nous accoutu- » meront à respecter des véri- » tés qui sont par leur nature » impénétrables à notre esprit, » que nous venons de trouver » assez borné, pour ne pou- » voir pas même concilier des » démonstrations mathémati- » ques » (voyez MARIO BETTINO). II. Plusieurs Pieces de vers, Chansons, Lettres, Sonnets, Contes, dans les *Divertissemens de Sceaux*, Trévoux, 1712 & 1715. III. On lui attribue *Polichinelle demandant une place à l'Académie*, comédie en un acte, représentée à plusieurs reprises par les Marionnettes de Brioché. Elle se trouve dans les *Pieces échappées du feu*, Plaisance, 1717, in-12.

MALFILLASTRE ou MALFILATRE, (Jacques-Charles-Louis) né à St. Jean de Caen, le 8 octobre 1732, baptisé sous condition le 14 juillet 1740, mort à Paris en 1767, cultiva les Muses, & vécut presque toujours dans l'indigence qu'elles traînent après elles. Son Poëme de *Narcisse dans l'Isle de Vénus*, imprimé en 1769, offre des détails heureux, mais l'invention en est médiocre. Les mœurs de l'auteur étoient douces & simples, son caractere timide; &, par une suite naturelle de ce caractere, il fuyoit le grand monde & aimoit la solitude. On trouve dans les Recueils Palinodiques de Caen & de Rouen, des *Odes* de Malfillastre, qui étincellent de strophes vives & sublimes. Les *Observations critiques* par M. Clément, & le Journal de M. Palissot, contiennent aussi de lui quelques fragmens de poésies, & des morceaux d'imitation des *Géorgiques* de Virgile, qui font regretter qu'une mort prématurée l'ait enlevé à la littérature & à sa patrie. « Ce jeune » homme, dit Linguet, est » mort malheureux & inconnu, » quoique enrôlé dans la milice » philosophique; mais n'ayant » ni l'impudence qui se rend » l'organe des mensonges, ni la » bassesse qui dévore les ou- » trages, & mene à l'*Acadé-* » *mie;* n'étant né qu'avec de » la modestie & du talent, ses » maîtres l'ont laissé languir & » périr dans l'obscurité. Tandis » qu'ils prônoient, qu'ils sou- » doyoient, qu'ils couron- » noient les H., Malfillastre n'a » jamais reçu d'eux aucune es- » pece de secours. Il est vrai » que le lendemain de sa mort, » Mrs. d'A. & T. lui por- » terent cent écus; & comme » un mort n'a besoin que de

» *Requiem*, ils remporterent » prudemment la bourſe : mais » ils arroſerent le cercueil..... » d'eau bénite ».

MALHERBE, (François de) né à Caen vers 1556 d'une famille noble & ancienne, ſe retira en Provence, où il s'attacha à la maiſon de Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, & s'y maria avec une demoiſelle de la maiſon de Coriolis. Tous ſes enfans moururent avant lui. Un d'eux ayant été tué en duel par de Piles, gentilhomme Provençal, il voulut ſe battre à l'âge de 73 ans contre le meurtrier. Ses amis lui repréſenterent que la partie n'étoit pas égale entre un vieillard & un jeune homme. Il leur répondit : *C'eſt pour cela que je veux me battre, je ne haſarde qu'un denier contre une piſtole.* On vint à bout de le calmer, & de l'argent qu'il conſentit à prendre pour ne pas pourſuivre de Piles, il fit élever un mauſolée à ſon fils. Malherbe aima beaucoup moins ſes autres parens. Il plaida toute ſa vie contr'eux. Un de ſes amis le lui ayant reproché : *Avec qui donc voulez-vous que je plaide*, lui répondit-il ? *Avec les Turcs & les Moſcovites, qui ne me diſputent rien ?* L'humeur le dominoit abſolument, & cette humeur étoit bruſque & violente. Il eut pluſieurs démêlés. Le premier fut avec Racan, ſon ami & ſon éleve en poéſie. Malherbe aimoit à réciter ſes productions, & s'en acquittoit ſi mal, que perſonne ne l'entendoit. Il falloit qu'il crachât cinq ou ſix fois en récitant une ſtance de quatre vers. Auſſi le cavalier Marini diſoit-il de lui : *Je n'ai jamais vu d'homme plus humide, ni de poëte plus ſec :* Racan ayant oſé lui repréſenter que la foibleſſe de ſa voix & l'embarras de ſa langue l'empêchoient d'entendre les pieces qu'il lui liſoit ; Malherbe le quitta bruſquement & fut pluſieurs années ſans le voir. Ce poëte, vraiment poëte, eut une autre diſpute avec un jeune-homme de la plus grande condition dans la robe. Cet enfant de Thémis vouloit auſſi l'être d'Apollon ; il avoit fait quelques mauvais vers, qu'il croyoit excellens ; il les montre à Malherbe, & en obtint pour toute réponſe cette dureté cruelle : » Avez-vous eu l'alternative » de faire ces vers ou d'être » pendu ? A moins de cela, » vous ne devez pas expoſer » votre réputation en produi- » ſant une piece ſi ridicule ». Jamais ſa langue ne put ſe refuſer un bon mot. Ayant un jour dîné chez l'archevêque de Rouen, il s'endormit après le repas. Ce prélat le réveille pour le mener à un ſermon qu'il devoit prêcher : *Diſpenſez-m'en*, lui répond le poëte d'un ton bruſque, *je dormirai bien ſans cela.* L'avarice étoit un autre défaut, dont l'ame de Malherbe fut ſouillée. On diſoit de lui » qu'il demandoit l'aumône le » ſonnet à la main ». Son appartement étoit meublé comme celui d'un vieux avare. Faute de chaiſes, il ne recevoit les perſonnes qui venoient le voir, que les unes après les autres ; il crioit à celles qui heurtoient à la porte : *Attendez, il n'y a plus de ſieges.* Sa licence étoit extrême lorſqu'il parloit des femmes. Rien ne l'affligeoit plus

dans ses derniers jours, que de n'avoir plus les talens qui l'avoient fait rechercher par elles dans sa jeunesse. Il ne respectoit pas plus la Religion que les femmes. *Les honnêtes gens*, disoit-il ordinairement, *n'en ont point d'autre que celle de leur prince.* Lorsque les pauvres lui demandoient l'aumône en l'assurant qu'ils prieroient Dieu pour lui, il leur répondoit : Je » ne vous crois pas en grande » faveur dans le ciel; il vau« droit bien mieux que vous le » fussiez à la cour ». Il refusoit de se confesser dans sa derniere maladie, par la raison qu'il n'avoit accoutumé de le faire qu'à Pâques. Une heure avant de mourir il reprit sa garde, d'un mot qui n'étoit pas bien françois. On ajoute même, que son confesseur lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions plates & triviales, le moribond l'interrompit en lui disant : *Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûteroit.* Ce poëte singulier, d'une humeur caustique, dure, fiere & bizarre, & d'un caractere sinistre, mourut en 1628, sous le regne de Louis XIII, après avoir vécu sous six rois, étant né sous Henri II. Il fut regardé comme le prince des poëtes de son tems. Il méprisoit cependant son art, & traitoit la rime de puérilité. Lorsqu'on se plaignoit à lui de ce que les versificateurs n'avoient rien, tandis que les militaires, les financiers & les courtisans avoient tout, il répondoit : « Rien de plus » juste que cette conduite. Faire » autrement, ce seroit une sottise. La poésie ne doit pas » être un métier; elle n'est » faite que pour nous procurer » de l'amusement, & ne mé» rite aucune récompense ». Il ajoutoit, « qu'un bon poëte » n'est pas plus utile à l'état » qu'un bon joueur de quilles ». Il se donna cependant la torture pour le devenir, & travailloit avec une lenteur prodigieuse. Aussi ses Œuvres Poétiques sont-elles en petit nombre. Elles consistent en *Odes*, *Stances*, *Sonnets*, *Epigrammes*, *Chansons*, &c. Ce qui éternise sa mémoire, c'est d'avoir, pour ainsi dire, fait sortir la langue françoise de son berceau Semblable à un habile maître, qui développe les talens de son disciple, il saisit le génie de la langue françoise, & en fut en quelque sorte le créateur. Les meilleures éditions de ses *Poésies*, sont celle de 1722, 3 vol. in-12, avec les remarques de Ménage; & celle de St-Marc, à Paris en 1757, in-8°. Cette édition est enrichie de notes intéressantes, de pieces curieuses & d'un beau portrait de l'auteur, au bas duquel on lit ce demi-vers de Boileau :

Enfin Malherbe vint.

Outre ses *Poésies*, on a encore de Malherbe une traduction très-médiocre de quelques lettres de Séneque, & celle du 33e. livre de l'*Histoire Romaine* de Tite-Live.

MALINGRE, (Claude) sieur de St Lazare, né à Sens, mort vers l'an 1655, a travaillé beaucoup, mais avec peu de succès, sur l'Histoire Romaine, sur l'Histoire de France & sur celle de Paris. C'étoit un auteur famélique, qui publioit le même ouvrage sous plusieurs titres

différens, & qui avec toutes ſes ruſes parvenoit difficilement à les vendre. Tout ce que nous avons de lui, eſt écrit de la maniere la plus plate & la plus rampante. On ne peut pas même profiter de ſes recherches; car il eſt auſſi inexact dans les faits qu'incorrect dans le ſtyle. Le moins mauvais de tous ſes livres eſt ſon *Hiſtoire des Dignités honoraires de France*, in-8°, parce qu'il y cite ſes garans. Ses autres écrits ſont: I. L'*Hiſtoire générale des derniers troubles*, arrivés en France ſous Henri III & ſous Louis XIII, in-4°. II. *Hiſtoire de Louis XIII*, in-4°. III. *Hiſtoire de la naiſſance & des progrès de l'Héréſie de ce ſiecle*, 3 vol. in-4°; le premier eſt du P. Richeome. IV. *Continuation de l'Hiſtoire Romaine depuis Conſtantin juſqu'à Ferdinand III*, 2 vol. in-fol.; compilation indigne de ſervir de ſuite à l'Hiſtoire de Coeffeteau. V. *Hiſtoire générale des Guerres de Piémont*; c'eſt le ſecond volume des *Mémoires* du chevalier Boivin du Villars, qui ſont très-curieux, 2 vol. in-8°. VI. *Hiſtoire de notre tems ſous Louis XIV*, continuée par du Verdier, 2 vol. in-8°; mauvais recueil de ce qui eſt arrivé en France depuis 1643 juſqu'en 1645. VII. *Les Annales & les Antiquités de la ville de Paris*, 2 vol. in-folio.

MALLEMANS : il y a eu quatre freres de ce nom, tous les quatre natifs de Beaune, d'une ancienne famille, & auteurs de divers ouvrages. Le premier, *Claude*, entra dans l'Oratoire, d'où il ſortit peu de tems après. Il fut pendant 34 ans profeſſeur de philoſophie au college du Pleſſis à Paris, & fut un des plus grands partiſans de celle de Deſcartes. Dans la ſuite, la pauvreté le contraignit de ſe retirer dans la communauté des prêtres de S. François de Sales, où il mourut en 1723, à 77 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. Le *Traité phyſique du Monde*, *nouveau Syſtême*, 1679, in-12. II. *Le fameux Problême de la Quadrature du Cercle*, 1683, in-12. III. La *Réponſe à l'Apothéoſe du Dictionnaire de l'Académie*, &c. Ces ouvrages ſont une preuve de ſa ſagacité & de ſes connoiſſances. — Le ſecond étoit chanoine de Ste. Opportune. On lui attribue quelques ouvrages de géographie. — Le 3e., *Etienne*, mourut à Paris en 1716, à plus de 70 ans, laiſſant quelques poéſies. — Le 4e., *Jean*, d'abord capitaine de dragons & marié, embraſſa enſuite l'état eccléſiaſtique, & devint chanoine de Ste. Opportune à Paris, où il mourut en 1740, à 91 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux ſont: I. Diverſes *Diſſertations* ſur des paſſages difficiles de l'Ecriture-Sainte. II. *Traduction françoiſe de Virgile*, en proſe, 1706, 3 vol. in-12. L'auteur prétend avoir expliqué cent endroits de ce poëte, dont toute l'antiquité avoit ignoré le vrai ſens. Cette traduction, entrepriſe pour les dames, a été trouvée généralement rampante & même barbare III. *Hiſtoire de la Religion, depuis le commencement du monde juſqu'à l'empire de Jovien*, 6 vol. in-12: ouvrage qui eut peu de ſuccès, parce qu'il eſt écrit d'un ſtyle languiſſant

IV. *Pensées sur le sens littéral des 18 premiers versets de l'Evangile de S. Jean*, 1718, in-12. L'auteur appelle cet ouvrage l'*Histoire de l'Eternité*, & cette expression énergique a un sens très-vrai relativement à l'ouvrage commenté; mais ce commentaire est plein de singularités & de rêveries. Mallemans étoit un savant d'un esprit bizarre & opiniâtre, plein de lui-même & toujours prêt à mépriser les autres.

MALLEROT, (Pierre) sculpteur, connu sous le nom de *la Pierre*, est célèbre par plusieurs beaux morceaux. Les principaux sont : I. La *Colonnade* du parc de Versailles. II. Le *Péristile* & la *Galerie* du château de Trianon. III. Le *Tombeau* du cardinal de Richelieu en Sorbonne, sous les ordres de Girardon. IV. Le *Mausolée* de Girardon, à S. Landry à Paris. V. La *Chapelle* de Mrs. de Pompone à S. Merry, & de Mrs. de Crequi & de Louvois aux Capucins de Paris, &c.

MALLET, (Charles) né en 1608 à Montdidier, docteur de Sorbonne, archidiacre & grand-vicaire de Rouen, mourut en 1680, à 72 ans, durant la chaleur des disputes où il étoit entré avec Arnauld à l'occasion de la *Version* du *Nouveau-Testament de Mons*. Cette querelle produisit divers écrits de part & d'autre. Ceux de Mallet sont : I. *Examen de quelques passages de la Version du Nouveau-Testament*, &c., 1667, in-12. Il y accuse les traducteurs d'un grand nombre de falsifications, & même d'avoir une morale corrompue touchant la chasteté. II. *Traité de la lecture de l'Ecriture-Sainte*, Rouen, 1669, in-12. L'auteur prétend qu'elle ne doit point être donnée au peuple en langue vulgaire. Il est certain que cet usage peut avoir des inconvéniens. Si la lecture des livres sacrés, & particuliérement celle du Nouveau-Testament est en général très-avantageuse, il y a aussi beaucoup de passages dont les ignorans ou les esprits mal disposés peuvent abuser, puisque dès le tems de S. Pierre, les hommes foibles & peu instruits, comme dit cet Apôtre, trouvoient dans les Epîtres de S. Paul de quoi s'égarer. Il faut donc en cela, comme dans les meilleures choses, de la circonspection, des modifications & des exceptions raisonnables, qu'on doit abandonner aux jugemens des pasteurs des ames (*voyez* ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHIUM, MARCELLE, PRODICUS). III. *Réponse* aux principales raisons qui servent de fondement à la *Nouvelle Défense du Nouveau-Testament de Mons* : ouvrage posthume, Rouen, 1682, in-8°. Arnauld répondit à ces écrits d'une maniere qui ne fit pas plus d'honneur à sa modération qu'à sa théologie & sa logique.

MALLET, (Edme) né à Melun en 1713, occupa une cure auprès de sa patrie jusqu'en 1751, qu'il vint à Paris pour y être professeur de théologie dans le college de Navarre. Il étoit docteur aggrégé de cette maison. L'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, d'abord prévenu contre lui, ensuite mieux instruit, récompensa d'un canonicat de Verdun sa doctrine

& ses mœurs. On l'avoit accusé de Jansénisme auprès de ce prélat, tandis que la *Gazette* qu'on nomme *Ecclésiastique*, l'accusoit d'impiété. L'abbé Mallet ne méritoit ni l'une ni l'autre de ces imputations. Il mourut à Paris en 1755. Ses principaux ouvrages sont : I. *Principes pour la lecture des Poëtes*, 1745, in-12, 2 vol. II. *Essai sur l'Etude des Belles-Lettres*, 1747, in-12. III. *Essai sur les bienséances oratoires*, 1753, in-12. IV. *Principes pour la lecture des Orateurs*, 1753, in-12, 3 vol. V. *Histoire des Guerres civiles de France sous les regnes de François II, Charles IX, Henri III & Henri IV, traduite de l'italien d'Avila*, 1757, 3 vol. in-4°. L'abbé Mallet se borne, dans ses ouvrages sur les poëtes, sur les orateurs & sur les belles-lettres, à exposer d'une maniere précise les préceptes des grands maîtres, & à les appuyer par des exemples choisis, tirés des auteurs anciens & modernes. Les leçons de la morale chrétienne sont très-bien fondues avec les regles de la littérature ; attention très-importante & du plus grand effet, quand on veut instruire la jeunesse. Le style de ces différens écrits est net, facile, sans affectation. Il s'étoit engagé à fournir à l'*Encyclopédie* les articles de la *Théologie* & des *Belles-Lettres*; & en a effectivement fourni plusieurs : mais s'il a su éviter les écueils du faux bel-esprit & de la fausse philosophie, dans lesquels ont donné ses associés ; il eût été prudent de ne pas se joindre à eux, de ne pas mêler son travail avec le leur, & ne point accréditer par de bons articles une compilation informe & mauvaise, dirigée principalement contre la Religion (*voyez* DIDEROT). Le même reproche a été fait depuis à M. Bergier, & les esprits justes l'ont trouvé bien fondé.

MALLET, *voy.* MANESSON.

MALLEVILLE, (Claude de) natif de Paris, l'un des premiers membres de l'académie françoise, mourut en 1647, âgé d'environ 50 ans. Il avoit été secrétaire du maréchal de Bassompierre, auquel il rendit de grands services dans sa prison. Les bienfaits que cet illustre infortuné répandit sur lui, le mirent en état d'acheter une charge de secrétaire du roi. Malleville avoit un esprit assez délicat, & un génie heureux pour la poésie ; mais il négligea de mettre la derniere main à ses vers. Ses *Poésies* consistent en *Sonnets*, *Stances*, *Elégies*, *Epigrammes*, *Rondeaux*, *Chansons*, *Madrigaux*, & quelques *Paraphrases de plusieurs Psaumes*. Elles ont été imprimées en 1649, à Paris, in-4°., & en 1659, in-12.

MALLINCKROT, (Bernard) doyen de l'église cathédrale de Munster, donnoit à l'étude une partie de la nuit & passoit le jour à se divertir. L'empereur Ferdinand le nomma à l'évêché de Ratzebourg, & quelque tems après, il fut élu évêque de Minden ; mais il ne put prendre possession de l'un ni de l'autre de ces deux évêchés. Son ambition étoit extrême ; il voulut se faire élire, en 1650, évêque de Munster ; mais n'ayant pu réussir, il s'éleva contre le nouveau

prélat, & suscita des séditions jusqu'en 1655, qu'il fut déposé de sa dignité de doyen. L'évêque de Munster le fit arrêter en 1657, & conduire au château d'Ottenzheim, où on lui donna des gardes. Mallinckrot mourut dans ce château en 1664, regardé comme un génie inquiet, & un homme fier & hautain. On a de lui en latin: I. Un *Traité de l'invention & du progrès de l'Imprimerie*, Cologne, 1639, in-4°. II. Un autre *De la nature & de l'usage des Lettres*, Cologne, 1656, in-4°. III. Un *Traité des Archichanceliers du saint Empire Romain; des Papes & des Cardinaux Allemands; de la primauté des trois Métropoles d'Allemagne, & des Chanceliers de la Cour de Rome*, 1715, in-4°. Cette derniere édition est ornée d'une Préface historique. Ces ouvrages sont recommandables par la profondeur des recherches.

MALO *ou* MACLOU *ou* MAHOULT, (S.) fils d'un gentilhomme de la Grande-Bretagne, & cousin-germain de S. Samson & de S. Magloire, fut élevé dans un monastere d'Irlande, puis élu évêque de Gui-Castel; mais son humilité lui fit refuser cette dignité. Le peuple voulant le contraindre d'accepter la crosse, il passa en Bretagne, & se mit sous la conduite d'un saint solitaire nommé *Aaron*, proche d'Aleth en Bretagne (*voyez* AARON). Quelque tems après, vers 541, il fut élu évêque de cette ville, & y fit fleurir la Religion & la piété. Il se retira ensuite dans la solitude auprès de Xaintes, & y mourut le 15 novembre 565. C'est de lui que la ville de St-Malo tire son nom, parce que son corps y fut transporté, après que la ville d'Aleth eut été réduite en village, nommé *Guidalet* ou *Guichalet*, & que le siege épiscopal fut transféré à St-Malo.

MALOUIN, (Paul-Jacques) né à Caen, mort à Paris en 1778, fut professeur de médecine au college-royal, médecin ordinaire de la reine, & membre de la société royale de Londres & de l'académie des sciences de Paris. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité de Chymie*, 1734, in-12. II. *Chymie médicinale*, 1755, 2 vol. in-12: livre plein de choses curieuses, & écrit d'un style qui fait autant d'honneur à l'académicien, que le fonds même en fait au savant; mais peut-être l'auteur montra trop de goût pour les préparations chymiques. III. Les *Arts du Meûnier, du Boulanger & du Vermicelier*, dans le Recueil que l'académie des sciences a publié sur les arts & métiers. IV. Il est auteur des articles de Chymie employés dans les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie*. — De la même famille étoit Charles MALOUIN, docteur aggrégé en médecine dans l'université de Caen, mort en 1718, à 23 ans, dont on a un *Traité des Corps solides & des Fluides*, Paris, 1718, in-12.

MALPIGHI, (Marcel) vit le jour à Crevalcuore, dans le voisinage de Bologne, en 1628. Ses talens lui mériterent une place de professeur de médecine dans cette derniere ville en 1656. Le grand-duc l'appella ensuite à Pise; mais l'air lui étant contraire, il retourna à

Bologne en 1659. Il remplit la place de premier professeur en médecine à Messine, en 1662, & retourna encore à Bologne 4 ans après. La société royale de Londres se l'associa en 1669. Il continua d'enseigner avec réputation jusqu'en 1691. Le cardinal Antoine Pignatelli, qui l'avoit connu à Bologne pendant sa légation, étant monté sur le trône pontifical sous le nom d'*Innocent XII*, l'appella à Rome, & le fit son premier médecin. Ce savant étoit d'un caractere sérieux & mélancolique. On sait que les personnes de ce tempérament sont constantes au travail. Dès qu'il vouloit savoir quelque chose, il se donnoit avec plaisir toutes les peines nécessaires pour l'apprendre. Quoiqu'il aimât la gloire, il étoit modeste au milieu des éloges que son mérite lui procuroit. Sa santé étoit très-délicate; & il eut besoin, pendant toute sa vie, des ressources de son art pour la ménager ou pour la rétablir. Malpighi mourut d'apoplexie à Rome, dans le Palais Quirinal, en 1694, âgé de 67 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages en latin, qui prouvent qu'il s'étoit beaucoup occupé de l'anatomie, mais aussi qu'il étoit peu versé dans les belles-lettres; sa diction est mauvaise & difficile à comprendre. Les principaux sont : I. *Plantarum anatome*, Londres, 1675 & 1679, 2 tom. en 1 vol. in-fol., fig. II. *Epistolæ variæ*. III. *Dissertationes Epistolicæ de Bombyce*, Londres, 1669, in-4°, fig. IV. *De formatione Pulli in ovo*. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en françois. V. *Consultationes*, in-4°, 1713. VI. *De cerebro, de linguâ, de externo tactûs organo, de omento, de pinguedine & adiposis ductibus*. VII. *Exercitatio anatomica de Viscerum structurâ*. VIII. *Dissertationes de Polypo cordis, & de Pulmonibus*, &c. Les ouvrages de Malpighi ont été imprimés à Londres en 1686, 2 vol. in-fol., & ses *Œuvres posthumes*, précédées de sa *Vie*, ont paru à Londres en 1697, à Venise en 1698, in-fol., & à Amsterdam, même année, in-4°. On a réimprimé tous ses ouvrages à Venise, 1733, in-fol., avec des notes de Faustin Gavinelli. Ce savant homme n'étoit pas égoïste; il ne rougissoit pas d'attribuer la plupart de ses découvertes à son ami Borelli qu'il avoit connu à Pise.

MALVASIA, (Charles-César) noble Bolonois & chanoine de la cathédrale, cultiva les arts & les lettres dans le 17e. siecle; nous lui devons une assez bonne *Histoire* en italien *des Peintres de Bologne*, in-4°, 2 vol., 1678. Le comte Malvasia y fait paroître un peu trop d'enthousiasme; mais ce sentiment est pardonnable dans un compatriote. On attaqua son livre avec chaleur, & il fut défendu de même. On a encore de lui un ouvrage qui a pour titre : *Marmora Felsinea*, 1690, in-4°.

MALVENDA, (Thomas) Dominicain, né à Xativa en 1566, professa la philosophie & la théologie dans son ordre avec beaucoup de succès. Le cardinal Baronius, à qui il écrivoit pour lui indiquer quelques fautes, qui lui étoient échappées

dans l'édition de son *Martyrologe*, trouva tant de discernement dans la lettre de ce Dominicain, qu'il souhaita l'avoir auprès de lui. Il engagea son général à le faire venir à Rome, afin de profiter de ses avis. Malvenda fut d'un grand secours à ce célebre cardinal. On le chargea en même tems de réformer tous les livres ecclésiastiques de son ordre : commission dont il s'acquitta avec applaudissement. Il mourut à Valence, en Espagne, le 7 mai 1628, à 63 ans. Ses ouvrages sont : I. Un traité *De Anti-Christo*, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1621, in-fol. II. Une nouvelle *Version* du texte hébreu de la *Bible*, avec des notes, imprimée à Lyon en 1650, en 5 vol. in-fol. Ces ouvrages sont estimés des savans. Mais son *Traité de l'Antechrist* renferme quelques idées qui pourroient être appuyées sur des preuves plus solides. On a encore de lui : *Annales ordinis Prædicatorum*, Naples, 1627, in-fol.

MALVEZZI, (Virgilio, marquis de) gentilhomme Bolonois, savoit les belles-lettres, la musique, le droit, la médecine, les mathématiques & même la théologie. Il servit avec distinction dans les armées de Philippe IV, roi d'Espagne, qui l'employa dans la guerre & dans les négociations. Il réussit dans ces deux genres. Il mourut à Bologne en 1654, à 55 ans, laissant divers écrits : I. *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, Venise, 1635, in-4°. II. *Opere Istoriche*, 1 56, in-12. III. *Ragioni per li quali li letterati credono non poter avantagiarsi nella corte*, &c. Ces écrits lui firent un nom. — Il y a eu un cardinal de ce nom, archevêque de Bologne, qui s'est beaucoup distingué par son animosité contre les Jésuites à l'époque de leur destruction.

MAMBRÉ, Amorrhéen, homme puissant qui a donné son nom à une portion de la terre de Chanaan, nommé la *Vallée de Mambré*, frere d'Aner & d'Eschol; ils étoient tous trois amis d'Abraham. Ils lui aiderent à combattre les Assyriens,& à délivrer Loth que ces peuples avoient fait prisonnier.

MAMBRÈS, l'un des magiciens qui s'opposerent à Moïse dans l'Egypte, & qui s'efforcerent d'imiter par leurs prestiges les vrais miracles de ce législateur. Les noms de Janès & Mambrès ne se trouvent pas dans l'Ancien-Testament, mais dans les Epîtres de S. Paul (2 *Tim. 3*), qui les avoit appris sans doute par quelque tradition ou quelque histoire encore subsistante de son tems.

MAMBRUN, (Pierre) poëte latin de la Société des Jésuites, né à Montferrand en Auvergne l'an 1600, mort à la Fleche en 1661. Ce Jésuite avoit de l'élévation dans le génie, de l'élégance & de la facilité dans la composition. Ses ouvrages sont écrits purement, & sa versification est exacte & harmonieuse. Il possédoit parfaitement son *Virgile*, & a été un de ses plus heureux imitateurs. Nous avons de lui : I. Des *Eglogues*. II. Des *Géorgiques* en 4 liv. *De la culture de l'ame & de l'esprit*. III. Un Poëme héroïque en 12 livres, intitulé : *Constantin*, ou l'*Idolâ-*

trie terrassée, la Fleche, 1661, in-fol., & Paris, 1652, in-4°.; il est précédé d'une *Dissertation* latine sur le Poëme épique, écrite & raisonnée supérieurement.

MAMERT, (S.) célebre évêque de Vienne en Dauphiné, institua, dit-on, les *Rogations* en 469; mais il paroît qu'elles ont été plutôt en usage à Milan, où S. Lazare, archevêque de cette ville, les avoit déjà instituées. Des calamités publiques, que quelques auteurs prétendent avoir été des volcans ou des tremblemens de terre, furent l'occasion des pieuses supplications établies ou adoptées par S. Mamert, & qui ont passé depuis dans toute l'Eglise. Ce vertueux prélat mourut en 475. On lui attribue deux *Sermons*, l'un sur les *Rogations*, l'autre sur *la Pénitence des Ninivites;* & le beau Cantique *Pange lingua gloriosi prælium certaminis*, qui néanmoins est plus vraisemblablement de son frere Claudien MAMERT. (*voy.* CLAUDIEN & VENANCE FORTUNAT.

MAMERTIN, (Claude) orateur du 4e. siecle, fut élevé au consulat par Julien l'Apostat en 362. Pour remercier ce prince, il prononça en sa présence un *Panégyrique* en latin, que nous avons encore (*voyez* l'Histoire Littéraire de France par dom Rivet, tom. 1). On le croit fils de Claude MAMERTIN, qui prononça vers l'an 291 deux *Panégyriques* à la louange de Maximien Hercule, prince qui méritoit cet honneur à-peu-près autant que Julien. On les trouve dans les *Panegyrici veteres, ad usum Delphini*, 1677, in-4°. Le pere & le fils se déshonorerent par la flatterie la plus lâche.

MAMMÉE, (Julie) étoit fille de Julius Avitus, & mere de l'empereur Alexandre Sévere. Cette princesse avoit de l'esprit & des mœurs. Elle donna une excellente éducation à son fils, & fut son conseil, lorsqu'il fut parvenu au trône impérial. Elle écarta les flatteurs & les corrupteurs, & ne mit dans les premieres places que des hommes de mérite. Prévenue en faveur du Christianisme, elle envoya chercher Origene, pour s'entretenir avec lui sur cette Religion, qu'elle embrassa, selon plusieurs auteurs. Des soldats Gaulois mécontens de la discipline que son fils leur faisoit garder, & poussés à la rebellion par le Goth Maximin, la massacrerent avec ce prince à Mayence en 235.

MAMMONE, dieu des richesses chez les Phéniciens, étoit le même que Plutus chez les Romains. Delà cette grande leçon dans l'Evangile, qui rend si bien l'opposition du culte de Dieu avec l'esprit d'avarice : *Non potestis Deo servire & Mammonæ.* Souvent ce mot se prend pour les richesses mêmes, comme lorsque le Sauveur dit : *Facite vobis amicos de Mammona iniquitatis.*

MAMURRA, chevalier Romain, natif de Formium, accompagna Jules César dans les Gaules, en qualité d'intendant des ouvriers. Il y amassa des richesses immenses, qu'il dépensa avec la même facilité qu'il les avoit acquises. Il fit

bâtir un palais magnifique à Rome, sur le Mont-Cœlius. C'est le premier qui fit incruster de marbre les murailles & les colonnes. Catulle a fait des épigrammes très-satyriques contre lui. Il l'y accuse, non-seulement de concussion, mais encore de débauche avec César : abomination devenue très-commune parmi les hommes les plus célébrés de l'ancienne Rome.

MANAHEM, fils de Gaddi, général de l'armée de Zacharie, roi d'Israël, étoit à Théria, lorsqu'il apprit la mort de son maître, que Sellum avoit tué pour régner en sa place. Il marcha contre l'usurpateur, qui s'étoit enfermé dans Samarie, le tua, & monta sur le trône, où il s'affermit par le secours de Phul, roi des Assyriens, auquel il s'engagea de payer un tribut. Ce prince gouverna pendant 10 ans, & fut aussi impie envers Dieu, qu'injuste envers ses sujets. Il mourut l'an 761 avant J. C.

MANAHEM, de la secte des Esséniens, se mêloit de prophétiser. Il prédit à Hérode (depuis nommé *le Grand*), encore jeune, qu'il seroit un jour roi des Juifs, mais qu'il souffriroit beaucoup dans sa royauté. Cette prédiction fit que ce prince eut toujours beaucoup de respect pour les Esséniens.

MANAHEM, fils de Judas Galiléen, & chef des séditieux contre les Romains, prit de force la forteresse de Massada, pilla l'arsenal d'Hérode le Grand, qui étoit mort depuis peu, arma ses gens & se fit reconnoître roi de Jérusalem. Un nommé Eléazar, homme puissant & riche, souleva le peuple contre cet usurpateur, qui fut pris & puni du dernier supplice. *Voy.* Josephe, *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. 2, chap. 32.

MANAHEN, prophete chrétien, frere de lait d'Hérode Antipas, fut un des prêtres d'Antioche, à qui le St-Esprit ordonna d'imposer les mains à Paul & à Barnabé, pour les envoyer prêcher l'Evangile aux Gentils. On croit que ce Manahen étoit du nombre des 72 disciples, & qu'il mourut à Antioche. Il en est parlé au chap. 15 des Actes des Apôtres.

MANASSÈS, fils aîné de Joseph & d'Aseneth, & petit-fils de Jacob, dont le nom signifie l'*oubli*, parce que Joseph dit : *Dieu m'a fait oublier toutes mes peines, & la maison de mon pere;* naquit l'an 1712 avant J. C. Jacob étant au lit de la mort, Joseph lui amena ses deux fils Manassès & Ephraïm, afin que le saint vieillard leur donnât sa bénédiction; & comme il vit que son pere mettoit sa main gauche sur Manassès, il voulut lui faire changer cette disposition : Jacob insista à vouloir les bénir de cette maniere, en lui disant que l'aîné seroit pere de plusieurs grandes familles; mais que son cadet seroit plus grand que lui, & que des nations entieres sortiroient de son sang. On voit encore ici, comme dans tant d'autres endroits de l'Histoire Sainte, la confiance religieuse que l'on avoit dans la bénédiction paternelle; confiance si bien d'accord avec les événemens, & si bien assortie

à l'esprit du commandement qui prescrit le respect envers nos progéniteurs, & en fait découler notre prospérité terrestre.

MANASSÈS, roi de Juda, ayant succédé à son pere Ezéchias à l'âge de 12 ans, signala les commencemens de son regne par tous les crimes & toutes les abominations de l'idolâtrie. Il rebâtit les hauts-lieux que son pere avoit détruits, dressa des autels à Baal, & fit passer son fils par le feu en l'honneur de Moloc. Le prophete Isaïe, qui étoit beau-pere du roi, s'éleva fortement contre tant de désordres; mais Manassès, loin de profiter de ses avis, le fit saisir & couper par le milieu du corps avec une scie de bois. La colere de Dieu éclata enfin contre ce tyran vers la 22*e*. année de son regne, l'an 677 avant J. C. Assarhaddon, roi d'Assyrie, envoya une armée dans ses états. Il fut pris, chargé de chaînes, & emmené captif à Babylone. Son malheur le fit rentrer en lui-même. Dieu, touché de son repentir, le tira des fers du roi de Babylone, qui lui rendit ses états. Manassès revint à Jérusalem, où il s'appliqua à réparer le mal qu'il avoit fait. Il abattit les autels profanes qu'il avoit élevés, rétablit ceux du vrai Dieu, & ne négligea rien pour porter son peuple à revenir au culte du Seigneur. Il mourut l'an 643 avant J. C., à 67 ans, après en avoir régné 55. Nous avons sous son nom une *Priere* que l'on suppose qu'il fit pendant sa captivité; on la trouve ordinairement à la fin de la *Bible*, avec les livres non canoniques; plusieurs saints Peres la citent: elle est pleine d'onction, & exprime les sentimens d'une pénitence vive & sincere. Amon, son fils, lui succéda.

MANASSÈS, jeune clerc d'une famille distinguée de Rheims, usurpa par simonie en 1069 le siege épiscopal de cette ville. Ses mauvais procédés dans l'exercice de sa dignité ayant excité des murmures, il fut cité en vain au tribunal des légats du pape & dans plusieurs conciles: on fut obligé de le condamner par contumace, & on prononça sa sentence de déposition au concile de Lyon, tenu l'an 1080, qui fut confirmé par celui de Rome la même année. Manassès, non moins indocile que coupable, voulut encore se maintenir sur son siege par les armes; mais après de vains efforts, il quitta Rheims & passa en Palestine, alors le théâtre des Croisades, où il ne fut pas meilleur guerrier qu'il n'avoit été bon prélat: il fut fait prisonnier dans un combat, & ne recouvra sa liberté qu'en 1099. On a cependant fait son *Apologie*, qui se trouve dans le *Musæum Italicum* de dom Mabillon.

MANASSÈS, *voyez* CONSTANTIN MANASSÈS.

MANCINELLI, (Antoine) né à Velletri en 1452, enseigna les belles-lettres en divers endroits d'Italie avec beaucoup de succès, & mourut après 1506. On a de lui quatre Poëmes latins: I. *De Floribus, de figuris, de Poetica virtute, de vita sua*, Paris, 1506, in-4°. II. *Epigrammata*, Venise, 1500, in-4°. III. Des *Notes* sur quelques auteurs latins.

MANCINI, (Paul) baron

Romain, se fit prêtre après la mort de sa femme, Vittoria Coppoti. Il avoit eu deux fils de ce mariage : l'aîné, François-Marie Mancini, fut nommé cardinal à la recommandation de Louis XIV, le 5 avril 1660. Le cadet, Michel-Laurent Mancini, épousa Jeronyme Mazarin, sœur puînée du cardinal Mazarin, dont il eut plusieurs enfans : entr'autres, Philippe-Julien, qui joignoit à son nom celui de Mazarin ; & Laure-Victoire Mancini, mariée en 1651 à Louis, duc de Vendôme, dont elle eut les deux fameux princes de ce nom. Olympe Mancini, niece du cardinal, comtesse de Soissons, fut obligée de quitter la France, étant impliquée dans l'affaire de la Voisin (*voyez ce mot*), & mourut à Bruxelles. Sa sœur, Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, également accusée, s'en tira mieux. Tout le monde connoît les illustres descendans de Michel-Laurent Mancini (*voyez* NEVERS, COLONNE, MAZARIN). Paul Mancini cultivoit la littérature & aimoit les gens-de-lettres ; & c'est un goût qui passa à sa famille. L'académie des Humoristes lui doit son origine.

MANCINI, (Jean-Baptiste) né d'une famille différente du précédent, mort à Bologne, sa patrie, vers l'an 1640, se fit des amis illustres, & composa divers ouvrages de morale, dont Scuderi a traduit une partie en françois. Cet auteur avoit de l'imagination, mais sans goût. Son style est enflé & extravagant.

MANCO-CAPAC, fondateur & premier Incas de l'empire du Pérou. Après avoir rassemblé un certain nombre de Péruviens, il leur persuada qu'il étoit fils du Soleil, leur apprit à adorer intérieurement & comme un dieu suprême, mais inconnu, Pachacamac, c'est-à-dire, l'ame ou le soutien de l'univers ; & extérieurement & comme un dieu inférieur, mais visible & connu, le Soleil son pere. Il lui fit dresser des autels & offrir des sacrifices où le sang humain ne fut pas épargné. Le Pérou, avant la révolution de 1557, étoit un empire particulier, dont les souverains étoient très-riches, à cause des mines d'or & d'argent que renferme ce pays : mais les Espagnols commandés par François Pizarre & Diegue d'Almagro, soumirent ce royaume au roi d'Espagne (*voy.* ATABALIPA, PIZARRE) ; & depuis ce tems le Pérou est habité par des Espagnols Créoles & par des Indiens naturels du pays, dont une partie a embrassé le Christianisme, & obéit à un vice-roi puissant, nommé par la couronne d'Espagne ; de maniere que ce royaume, quoiqu'asservi à un prince étranger, est dans une situation beaucoup plus heureuse, que lorsque des guerres destructives & atroces, les sacrifices humains, & d'autres fléaux dévastoient ses provinces. M. Marmontel a fait sur cette révolution un poëme larmoyant, intitulé les *Incas*, qu'un homme de génie a appellé *une Capucinade* ; toutes les notions historiques y sont sacrifiées au fanatisme de la philosophie du jour. *Voyez* CORTEZ, ATABALIPA, MONTEZUMA.

MANDAGOT, (Guil-

laume de) d'une illuftre famille de Lodeve, compofa le 6*e*. livre des Décrétales, par ordre du pape Boniface VIII. Il mourut à Avignon en 1321, après avoir été fucceffivement archidiacre de Nîmes, prévôt de Touloufe, archevêque d'Embrun, puis d'Aix, & enfin cardinal & évêque de Paleftrine. On a de lui un *Traité de l'élection des Prélats*, dont il y a eu plufieurs éditions. Nous connoiffons celle de Cologne, 1601, in-8°.

MANDAJORS, *voyez* MENDAJORS.

MANDANES, philofophe & prince Indien, renommé par fa fageffe, fut invité par les ambaffadeurs d'Alexandre le Grand, de venir au banquet du fils de Jupiter. Il les renvoya en leur difant « qu'Alexandre » n'étoit point le fils de Jupiter, » quoiqu'il commandât une » grande partie de l'univers; » qu'il ne fe foucioit point des » préfens d'un homme qui n'a- » voit pas de quoi fe contenter » lui-même.... Je méprife fes » menaces, ajouta-t-il: l'Inde » eft fuffifante pour me faire » fubfifter fi je vis; & la mort » ne m'effraie point, parce » qu'elle changera ma vieil- » leffe & mes infirmités en une » meilleure vie ». Peut-être Mandanes eft-il un des hommes vertueux qui, au milieu de la gentilité, ont confervé la notion du vrai Dieu, de fes jugemens & de fes récompenfes, comme Jethro, Job, les trois Mages, le centurion Cornelius, &c. *Voyez* le *Catéch. phil.* n. 401.

MANDESLO, (Jean-Albert) natif du pays de Mekelbourg, fut page du duc de Holftein, & fuivit en qualité de gentilhomme les ambaffadeurs que ce prince envoya en Mofcovie & en Perfe l'an 1636. Il alla enfuite à Ormuz, & de là aux Indes. On a de lui une *Relation de fes Voyages*, 1727, in-fol., traduite par Wicquefort. Elle eft eftimée.

MANDEVILLE, (Jean de) médecin Anglois au 14*e*. fiecle, voyagea pendant 34 ans en Afie & en Afrique. Il publia à fon retour une *Relation de fes Voyages* en latin, en françois & en anglois. On la trouve dans le Recueil de Bergeron, La Haye, 1735, in-4°. Elle eft pleine de fautes & de faits incroyables. Le voyage de Jérufalem a paru en latin fous ce titre: *Itinerarius a terra Angliæ ad partes Jerofolimitanas*, en caracteres gothiques, in-4°; à la fin du livre on lit *Editus anno MCCCCLV in civitate Leodienfi*; mais ce ne peut être que la date du manufcrit fur lequel s'eft fait cette impreffion. Il mourut à Liege le 17 novembre 1372. On voit fon épitaphe chez les Guillelmins, où il s'étoit retiré & où il fut enterré. — Il ne faut pas le confondre avec Henri de MANDEVILLE ou Mondeville, médecin-chirurgien de Philippe le Bel: c'eft le même que Hermondanville. *Voyez ce mot.*

MANDEVILLE, (Bernard de) médecin Hollandois, né à Dordrecht, mort à Londres en 1733, à 63 ans, s'eft fait un nom malheureufement célebre par des ouvrages impies & fcandaleux. On dit qu'il vivoit comme il écrivoit, & que fa conduite ne valoit pas mieux que fes livres. On a de lui: I. Un poëme anglois, intitulé: *The Grumbling hive*, c'eft-à-dire, l'Effaim

l'Essaim d'Abeilles murmurant, sur lequel il fit ensuite des Remarques. Il publia le tout à Londres en 1732, in-8°, en anglois, & l'intitula : *La Fable des Abeilles.* Il prétend dans cet ouvrage, que le luxe & les vices des particuliers tournent au bien & à l'avantage de la société. Il s'oublie jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Ce livre, traduit de l'anglois en françois, parut à Londres en 1740, en 4 vol. in-8°. II. *Pensées libres sur la Religion*, qui, aussi-bien que sa *Fable des Abeilles*, firent grand bruit dans un tems que l'impiété n'étoit pas encore si commune qu'elle est devenue depuis. III. *Recherches sur l'origine de l'Honneur & sur l'utilité du Christianisme dans la guerre*, 1730, in-8°. Il contredit dans ce livre beaucoup d'idées fausses & téméraires qu'il avoit avancées dans sa *Fable des Abeilles*, & il reconnoît la nécessité de la vertu par rapport au bonheur. Van Effen traduisit en françois les *Pensées libres*, La Haye, 1723, in-12. Son paradoxe, touchant le luxe, a été solidement réfuté par J. J. Rousseau, & sur-tout par M. l'abbé Pluquet dans son *Traité philosophique & politique sur le Luxe*, Paris, 1786.

MANDRIN, (Louis) naquit à St.-Etienne de S. Geoirs, village près de la côte St.-André en Dauphiné, d'un maréchal. Il porta le mousquet de bonne heure ; mais las des assujettissemens du métier de soldat, il déserta, fit la fausse monnoie & enfin la contrebande. Devenu chef d'une troupe de brigands, au commencement de 1754, il exerça un grand nombre de violences, & commit plusieurs assassinats. On le poursuivit pendant plus d'une année, sans pouvoir le prendre. Enfin on le trouva caché sous un amas de fagots dans un vieux château dépendant du roi de Sardaigne, d'où on l'arracha malgré l'immunité du territoire étranger, sauf à satisfaire à S. M. Sarde pour cette espece d'infraction. Il fut condamné à la roue le 24 mai 1755 par la chambre criminelle de Valence, & exécuté le 26 du même mois. Comme ce malheureux excita pendant quelque tems la ridicule curiosité des François, & qu'on en a parlé même beaucoup chez l'étranger, il n'est pas déraisonnable de lui donner une place dans ce Dictionnaire. Ce scélérat avoit une physionomie intéressante, le regard hardi, la repartie vive ; mais il étoit d'ailleurs gangrené de vices, jureur, buveur, débauché, & il ne mérite pas plus l'attention des lecteurs philosophes que CARTOUCHE, dont les oisifs parlent tant. Celui-ci étoit fils d'un tonnelier de Paris. Adonné de bonne heure au jeu, au vin & aux femmes, il se fit chef d'une bande qui se signala par des vols considérables & par des meurtres. Comme il étoit rusé, adroit & robuste, on fut quelque tems sans pouvoir l'arrêter. Enfin un soldat aux gardes avertit qu'il étoit couché au cabaret à la Courtille ; on le trouva sur une paillasse avec un méchant habit, sans chemise, sans argent & couvert de vermine. Il subit la peine de ses crimes ; il fut rompu vif en 1721. Son nom étoit *Bour-*

guignon. Il avoit pris celui de *Cartouche*, comme les voleurs & les écrivains de livres scandaleux changent de nom.

MANÈS, hérésiarque du 3*e.* siecle, fondateur de la secte des Manichéens né en Perse dans l'esclavage, avoit pour tout bien une figure agréable. Une veuve dont il étoit l'esclave, le prit en amitié, l'adopta, & le fit instruire par les mages dans la philosophie des Perses. Manès trouva chez sa bienfaitrice les livres de l'hérétique Therebinthus, & y puisa les dogmes les plus extravagans. Il les sema d'abord dans la Perse, où ils se répandirent rapidement. L'imposteur se qualifioit d'*Apôtre de J. C.* & se disoit le *St.-Esprit qu'il avoit promis d'envoyer.* Il s'attribuoit le don des miracles; & le peuple, séduit par l'austérité apparente de ses mœurs, ne parloit que de l'ascendant qu'il avoit sur toutes sortes d'esprits. Sa renommée parvint jusqu'à la cour de Perse. Le roi l'ayant appellé pour voir un de ses fils attaqué d'une maladie dangereuse, ce charlatan chassa tous les médecins, & promit la guérison du malade avec le seul remede de ses prieres. Le jeune prince étant mort entre ses bras, son pere fit mettre aux fers cet imposteur, qui se sauva de prison. Il fut repris peu de tems après par les gardes du roi de Perse, qui le fit écorcher vif. La doctrine de Manès (laquelle avoit déjà eu dans le 2*e.* siecle Cerdon pour apôtre) rouloit principalement sur la distinction de *deux Principes*, l'un *bon*, l'autre *mauvais;* mais tous deux souverains, tous deux indépendans l'un de l'autre. L'homme avoit aussi *deux ames*, l'une *bonne*, l'autre *mauvaise.* La chair étoit, selon lui, l'ouvrage du mauvais principe; par conséquent il falloit empêcher la génération & le mariage. C'étoit un crime à ses yeux que de donner la vie à son semblable. Ce fou d'une espece singuliere attribuoit aussi l'ancienne loi au mauvais principe, & prétendoit que tous les prophetes étoient damnés. Il défendoit de donner l'aumône, traitoit d'idolâtrie le culte des reliques, & ne vouloit pas qu'on crût que J. C. se fût incarné & eût véritablement souffert. Il ajoutoit à ces absurdités un grand nombre d'autres. Il soutenoit, par exemple, que « celui qui arrachoit une plante, ou qui tuoit » un animal, seroit lui-même » changé en cet animal ou en » cette plante ». Ses disciples, avant que de couper un pain, avoient soin de maudire celui qui l'avoit fait, lui souhaitant » d'être semé, moissonné & » cuit lui-même comme cet » aliment ». Ces absurdités, loin de nuire aux progrès de cette secte, ne servirent qu'à l'étendre. Le Manichéisme est, de toutes les hérésies, celle qui a subsisté le plus long-tems. Après la mort de Manès, les débris de sa secte se disperserent du côté de l'Orient, se firent quelques établissemens dans la Bulgarie, & vers le 10*e.* siecle se répandirent dans l'Italie; ils eurent des établissemens considérables dans la Lombardie, d'où ils envoyoient des prédicateurs qui pervertirent beaucoup de monde. Les nouveaux Manichéens avoient fait des changemens dans leur doctrine.

Le systême des deux principes n'y étoit pas toujours bien développé; mais ils en avoient conservé toutes les conséquences sur l'Incarnation, sur l'Eucharistie, sur la Ste. Vierge & sur les Sacremens. Beaucoup de ceux qui embrasserent ces erreurs étoient des enthousiastes, que la prétendue sublimité de la morale manichéenne avoit séduits : tels furent quelques chanoines d'Orléans, qui étoient en grande réputation de piété. Le roi Robert les condamna au feu; & ils se précipiterent dans les flammes avec de grands transports de joie en 1022. Les Manichéens firent beaucoup plus de progrès dans le Languedoc & la Provence. On assembla plusieurs conciles contr'eux, & on brûla plusieurs sectaires, mais sans éteindre la secte. Ils pénétrerent même en Allemagne, & passerent en Angleterre. Par-tout ils firent des prosélites; mais par-tout on les combattit & on les réfuta. Le Manichéisme, perpétué à travers tous ces obstacles, dégénéra insensiblement, & produisit dans le 12*e*. siecle & dans le 13*e*. cette multitude de sectes qui faisoient profession de réformer la Religion & l'Eglise : tels furent les *Albigeois*, les *Petrobrusiens*, les *Henriciens*, les disciples de Tanchelin, les *Popelicains*, les *Cathares*. Les anciens Manichéens étoient divisés en deux ordres; les *Auditeurs*, qui devoient s'abstenir du vin, de la chair, des œufs & du fromage; & les *Elus* qui, outre une abstinence très-rigoureuse, faisoient profession de pauvreté. Ces Elus avoient seuls le secret de tous les mysteres, c'est-à-dire, des rêveries les plus extravagantes de la secte. Il y en avoit 12 parmi eux qu'on nommoit *Maîtres*, & un 13*e*. qui étoit le chef de tous les autres, à l'imitation de Manès, qui, se disant le Paraclet, avoit choisi 12 apôtres. Les savans ne sont pas d'accord sur le tems auquel cet hérésiarque, dont le premier nom étoit *Curbicus*, commença à paroître : l'opinion la plus probable est que ce fut sous l'empire de Probus, vers l'an 280. S. Augustin, qui avoit eté dans leur secte, est celui de tous les Peres qui les a combattus avec plus de force. Beausobre, savant protestant, a publié une *Histoire du Manichéisme*, in-4°, 2 vol. pleine de recherches; mais il fait trop d'efforts pour justifier cette secte, des infamies & des abominations qu'on lui a imputées; il peut se faire qu'il y ait eu de l'exagération dans ce que certains auteurs en ont écrit, mais il en reste assez de vrai pour qu'un homme sage ne s'intéresse pas à leur apologie. « Les empereurs chrétiens, dit un auteur moderne, furent principalement déterminés à sévir contre eux, par les crimes dont ils s'étoient rendus coupables : la morale corrompue qui s'ensuivoit de leurs principes, leur aversion pour le mariage & pour l'agriculture, le libertinage secret par lequel ils séduisoient les femmes, leurs parjures, la licence avec laquelle ils calomnioient l'Eglise & ses ministres, &c, sont des excès qui ne peuvent être tolérés par un gouvernement sage. » Lorsque l'impératrice Théo-

» dora les pourſuivit à feu & » à ſang, ils étoient mêlés avec » les ennemis de l'empire & » placés ſur les frontieres; la » politique plus que la Religion » dirigeoit ſa conduite..... C'eſt » toujours la conduite des hé- » rétiques, encore plus que leur » doctrine, qui a décidé de la » douceur ou de la rigueur avec » laquelle on les a traités ». Aucune héréſie ne s'eſt reproduite ſous des formes plus différentes que celle des Manichéens. On peut conſulter là-deſſus un traité plein de recherches : *Laurentii Anticottii diſſertatio de antiquis noviſque Manichæis*. L'auteur auroit pu donner encore plus d'étendue à ſon catalogue, en y plaçant pluſieurs nouveaux philoſophes; Bayle entr'autres, qui a fait tous ſes efforts pour juſtifier la doctrine de cette vieille ſecte; & Voltaire, dont les déclamations perpétuelles contre la Providence, ne ſont réellement qu'une eſpece de manichéiſme. Les théologiens obſervent que cette héréſie, ainſi que quelques autres, ont pris leur ſource dans l'ignorance du péché originel, ou dans le refus de reconnoître ce dogme fondamental qui explique toutes les eſpeces de contrariétés qu'on trouve dans l'ordre moral & même dans l'ordre phyſique. *Voyez* MARCION.

MANESSON-MALLET, (Alain) Pariſien, fut ingénieur des camps & armées du roi de Portugal, & enſuite maître de mathématiques des pages de Louis XIV. Il étoit habile dans ſa profeſſion, & bon mathématicien. Il a fait quelques ouvrages : I. *Les Travaux de Mars*, ou l'*Art de la Guerre*, en 1691, 3 vol. in-8°, avec une figure à chaque page, dont quelques-unes offrent des plans intéreſſans. II. *Deſcription de l'Univers, contenant les différens Syſtêmes du monde, les Cartes générales & particulieres de la Géographie ancienne & moderne, & les mœurs, religion & gouvernement de chaque nation*, Paris, 1683, en 5 vol. in-8°. Ce livre eſt plus recherché pour les figures que pour l'exactitude. Comme l'auteur avoit beaucoup voyagé & levé lui-même les plans qu'il a fait graver dans ſon livre, les curieux ne ſont pas fâchés de l'avoir dans leur bibliotheque. III. Une *Géométrie*, 1702, 4 vol. in-8°.

MANETHON, fameux prêtre Égyptien, natif d'Héliopolis, & originaire de Sebenne, floriſſoit du tems de Ptolomée Philadelphe, vers l'an 304 avant J. C. Il compoſa en grec l'*Hiſtoire d'Egypte*, ouvrage célebre, ſouvent cité par Flave Joſephe & par les auteurs anciens. Il l'avoit tirée, ſi on l'en croit, des écrits de Mercure & des anciens Mémoires conſervés dans les archives des temples confiés à ſa garde. Jules Africain en avoit fait un abrégé dans ſa Chronologie. L'ouvrage de Manethon s'eſt perdu, & il ne nous reſte que des fragmens des Extraits de Jules Africain. Ils ſe trouvent dans Georges Syncelle. Gronovius a publié un Poëme de Manethon, ſur le pouvoir des aſtres qui préſident à la naiſſance des hommes, grec-latin, Leyde, 1698, in-4°. Ce Poëme a été traduit en vers italiens par l'abbé Salvini.

MANFRED, *voy.* MAINFROI.

MANFREDI, (Lelio) auteur Italien du 16e. siecle, traduisit de l'espagnol, *Tyran le Blanc*, Venise, 1538, in-4°. L'original espagnol est de Barcelone, 1497, in-fol., & fort rare. M. de Caylus l'a mis en françois, 2 vol. in-12.

MANFREDI, (Eustache) célebre mathématicien, naquit à Bologne en 1674. Dès ses premieres années, son esprit donna les espérances les plus flatteuses. Il devint professeur de mathématiques à Bologne en 1698, & surintendant des eaux du Bolonois en 1704. La même année, il fut mis à la tête du college de Montalte, fondé par Sixte-Quint à Bologne, pour de jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique. Il y rétablit la discipline, les bonnes mœurs & l'amour de l'étude, qui en étoient presqu'entiérement bannis. En 1711 il eut une place d'astronome à l'institut de Bologne, & dès-lors il renonça absolument au college pontifical, & à la poésie même qu'il avoit toujours cultivée jusque-là. Ses *Sonnets*, ses *Canzoni*, & plusieurs autres morceaux imprimés à Bologne, 1713, in-16, sont une preuve de la supériorité de ses talens dans ce genre. L'académie des sciences de Paris & la société royale de Londres se l'associerent, l'une en 1726, l'autre en 1729, & elles le perdirent en 1739. Cet illustre astronome n'étoit ni sauvage comme mathématicien, ni fantasque comme poëte. Les qualités de son cœur égaloient celles de son esprit. Bienfaisant, officieux, libéral, modeste, il se fit peu de jaloux & beaucoup d'amis. On a de lui : I. *Ephemerides motuum cœlestium, ab anno 1715, ad annum 1750, cum Introductione & variis Tabulis*; Bologne, 1715-1725, en 4 vol. in-4°. Le 1er. vol. est une excellente Introduction à l'astronomie. Les trois autres contiennent les Calculs. Ses deux sœurs l'aiderent beaucoup dans cet ouvrage si pénible & si estimé pour son exactitude & sa justesse. II. *De transitu Mercurii per Solem anno 1723*, Bologne, 1724, in-4°. III. *De annuis inerrantium Stellarum aberrationibus*, Bologne, 1729, in-4°. Il y réfute les astronomes qui regardoient ces *aberrations* comme l'effet de la parallaxe annuelle de la terre; sentiment aujourd'hui généralement reconnu pour faux, & qui étoit le fruit d'une excessive prévention en faveur du systême de Copernic, auquel l'auteur fut toujours opposé. *Voyez* TYCHO.

MANFREDI, (Barthélemi) peintre de Mantoue, disciple de Michel-Ange de Caravage, avoit une facilité prodigieuse. Il a si bien saisi la maniere de son maître, qu'il est difficile de ne pas confondre les ouvrages des deux artistes. Ses sujets les plus ordinaires étoient des *Joueurs de cartes* ou *de dez*, & des *Assemblées de soldats*.

MANFRONE, *voyez* GONZAGUE Lucrece.

MANGEANT, (Luc Urbain) pieux & savant prêtre de Paris, naquit dans cette ville en 1656, & y mourut en 1727. Nous avons de lui deux *Editions* estimées; l'une de *S. Fulgence*, évêque de Ruspe, Paris, 1684, in-4°.; & l'autre de *S. Prosper*, Paris, 1711, in-fol.,

avec des Avertissemens fort instructifs.

MANGEART, (Dom Thomas) Bénédictin de la congrégation de S. Vanne & de S. Hidulphe, fit beaucoup d'honneur à son ordre par ses connoissances. Elles lui mériterent les titres d'antiquaire, bibliothécaire & conseiller du duc Charles de Lorraine. Il préparoit un ouvrage fort considérable, lorsque la mort l'enleva en 1763, avant qu'il eût mis le dernier ordre à son livre, dont on doit la publication à M. l'abbé Jacquin. Cette production a paru en 1763, in-fol., sous ce titre : *Introduction à la science des Médailles, pour servir à la connoissance des Dieux, de la Religion, des Sciences, des Arts & de tout ce qui appartient à l'Histoire ancienne, avec les preuves tirées des Médailles.* Les Traités élémentaires sur la science numismatique étant trop peu étendus, & les Dissertations particulieres trop prolixes; le savant Bénédictin a réuni en un seul vol. tous les principes contenus dans les premiers, & les notions intéressantes répandues dans les autres. Son ouvrage peut servir de supplément à l'*Antiquité expliquée* de dom Montfaucon. On a encore de lui une *Octave de Sermons*, avec un *Traité sur le Purgatoire*, Nanci, 1739, 2 vol. in-12.

MANGENOT, (Louis) chanoine du Temple, né à Paris en 1694, mort en cette ville en 1768, est connu par quelques *Eglogues*, dont la meilleure est le *Rendez-vous ;* on y trouve agréablement réuni tout ce qui forme la beauté de ce genre de poésie. On a donné ses *Œuvres*, 1 vol. in-8°., 1776.

MANGET, (Jean-Jacques) né à Geneve en 1652, s'étoit d'abord destiné à la théologie; mais il quitta cette étude pour celle de la médecine. L'électeur de Brandebourg lui donna des lettres de médecin honoraire de sa personne, en 1699; & Manget conserva ce titre jusqu'à sa mort, arrivée à Geneve en 1742, à 91 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les plus connus sont : I. *Bibliotheca Anatomica*, 1699, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de ce que les écrivains du 17e. siecle ont publié de plus intéressant sur l'anatomie. II. Une *Collection de diverses Pharmacopées*, Geneve, 1683, in-fol. III. *Bibliotheca Pharmaceutico-Medica*, 1703, 2 vol. in-fol. IV. *Bibliotheca Medico-Practica*, 1739, 4 vol. in-fol. V. Le *Sepulchretum* de Bonnet, avec des Commentaires, 1700, 3 vol. in-folio. VI. *Bibliotheca Chymica*, 1702, 2 vol. in-fol. avec fig. VII. *Bibliotheca Chirurgica*, 4 tom. en 2 vol. in-folio. VIII. *Bibliotheca Scriptorum Medicorum veterum & recentiorum*, Geneve, 1731, 4 tom. en 2 vol. in-fol. Il a fait entrer dans cet ouvrage la Bibliotheque des Ecrivains médecins de Lindanus, augmentée par Merklein, avec un grand nombre de fautes qui s'y trouvoient. M. Eloy, médecin de Mons, en a donné une beaucoup plus exacte; Mons, 1778, 4 vol. in-4°., &c. Tous les ouvrages de Manget sont en latin. Daniel le Clerc, auteur d'une *Histoire de la Médecine*, l'aida beaucoup. Un écrivain qui a enfanté tant de volumes, n'a

pas pu être toujours original & exact; mais ses recueils sont utiles à ceux qui ne peuvent pas avoir des bibliotheques nombreuses.

MANGEY, (Thomas) savant théologien Anglois, chapelain de Vith-Hal à Londres, prébendier de Durham, mourut le 11 mars 1755. C'est à ses soins que l'on doit la belle édition de *Philon*, grec & latin, Londres, 1742, 2 vol. in-fol. Il a publié aussi plusieurs Traités contre Toland, pour prouver la divinité de J. C., & des *Sermons*.

MANGOLD, (Joseph) né à Rhelingen en Suabe, en 1716, entra chez les Jésuites & enseigna avec réputation la philosophie dans l'université d'Ingolstadt; il y publia un traité sur la nature de la lumiere & les couleurs qui fit beaucoup de bruit, intitulé: *Systema Luminis & Colorum, novam de refractione theoriam complectens, cum praviâ dissertatione de Sono*, Ingolstadt, 1753, in-8°; on y observa des vues neuves, qui, dans une matiere où il s'en faut bien que toutes les recherches soient épuisées, pouvoient conduire à des résultats intéressans (*voyez* GRIMALDI). Il donna ensuite un cours entier de *Philosophie*, Ingolstadt, 1755, 3 vol. in-4°. Il enseigna la théologie pendant 7 ans, & remplit divers emplois honorables, jusqu'à la suppression de la société. A cette époque, il fut continué dans le gouvernement du college, par la volonté expresse de l'évêque-prince & du magistrat d'Ausbourg, & s'acquitta de cette charge avec autant de zele que de prudence pendant 14 ans. Le pape Pie VI à son passage par Ausbourg en 1782, lui fit un accueil très-distingué, l'appelant *venerabilis Pater*. Il mourut à Ausbourg, le 11 mai 1787, à l'âge de 71 ans.

MANGOT, (Claude) fils d'un avocat de Loudun en Poitou, fut protégé par le maréchal d'Ancre, & par un caprice singulier de la fortune, il devint en moins de dix-huit mois premier président de Bourdeaux, secrétaire d'état & garde-des-sceaux en 1616. Après le bruit du massacre de son protecteur, il fut obligé de remettre les sceaux, & mourut dans l'obscurité. — Son frere Jacques MANGOT, célebre avocat-général au parlement de Paris, mort en 1587, à 36 ans, étoit un magistrat éloquent, integre, ennemi de la brigue, de la fraude & des factions. Il donnoit tous les ans aux pauvres la dixieme partie de son revenu. On ne lui reprochoit qu'une longueur assommante dans ses Plaidoyers, qui ont été publiés, de même que quelques pieces de vers latins.

MANHART, (François-Xavier) né à Inspruck en 1696, Jésuite en 1712, mort à Hall, petite ville du Tirol, en 1773, s'est distingué dans divers genres de littérature, & enseigna la plupart des sciences dans différens colleges & académies, avec une réputation brillante. On a de lui: I. *Dissertationes Theologicæ de indole, ortu, ac progressu & Fontibus sacræ doctrinæ*, Ausbourg, 1749, in 8°. II. *Bibliotheca domestica bonarum artium, ac eruditionis, studiosorum usui instructa & aperta*,

Ausbourg, 1762, in-8°. III. *Idea Magni Dei, contra Atheismum hujus ævi*, Ausbourg, 1765, in-8°. IV. *Antiquitates Christianorum*, Ausbourg, 1767, in 8°.

MANILIUS ou MANLIUS, (*Marcus*) poëte latin sous Tibere, a composé, en vers, un ouvrage intitulé *Astronomiques*, dont il ne nous reste que cinq livres, qui traitent des étoiles fixes. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des lumieres propres à éclaircir la marche ou la nature des globes célestes, ni même d'une maniere directe, les notions d'astronomie, telles que Ptolomée & les anciens observateurs du ciel nous les ont transmises. C'est à proprement parler un traité d'astrologie, où sont rassemblés tous les contes que la crédulité des païens avoit adoptés sur la puissance des astres; mais où l'on voit cependant en même tems l'idée qu'ils avoient de l'état physique du ciel. Manilius étoit vraiment poëte, son imagination étoit riche & féconde, ses descriptions pittoresques & attachantes; mais il est souvent négligé, obscur, prolixe, verbiageur & inégal: ses chutes répondent quelquefois si peu aux passages qu'elles terminent, qu'on aimeroit presque mieux de voir le vers imparfait. Ce Poëme contient des passages admirablement conformes aux notions que nous donne l'Histoire-Sainte. Manilius avoit une idée plus juste du déluge, que tous nos faiseurs de systêmes; il rend d'une maniere énergique & vraie le tableau de ce mémorable événement.

Concutitur tellus, validis compagibus hærens;
Subducitque solum pedibus: natat orbis in ipso:
Et vomit oceanus pontum, sitiensque resorbet;
Nec sese ipse capit: sic quondam merserat urbes,
Humani generis cùm solus constitit hæres
Deucalion, scopuloque orbem possedit in uno.

Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de Paris, *ad usum Delphini*, 1679, in-4°; de Londres avec les notes de Bentlei, 1739, in-4°; de Londres, 1783, avec les notes de Scaliger, de Bentlei & de Burton. M. Pingré, chanoine & bibliothécaire de Ste. Genevieve, en a donné une traduction françoise, avec de très-bonnes notes, Paris, 1787, 2 vol. in-8°; il y a joint les *Aratées* de Cicéron.

MANLIUS CAPITOLINUS, (*Marcus*) célebre consul & capitaine Romain, se signala dans les armées dès l'âge de 16 ans. Il se réveilla dans le Capitole, aux cris des oies, lorsque Rome fut prise par les Gaulois, & repoussa les ennemis qui vouloient surprendre cette forteresse. Ce service important lui fit donner le surnom de *Capitolin* & de *Conservateur de la ville*, l'an 390 avant J. C. Manlius se servit du crédit que lui donnerent ses exploits, pour soulever la populace. Il proposa l'abolition de toutes les dettes dont le peuple étoit chargé: projet injuste, invasion de la propriété des citoyens, & un des moyens favoris, que les ambitieux qui ont voulu faire servir le peuple à leurs intrigues, ont souvent employés (voyez GRACCHUS, DRUSUS). A. Cornelius Cossus, dictateur,

le fit arrêter comme un rebelle. Le peuple prit le deuil & délivra son défenseur. L'ambitieux Romain profita mal de sa liberté ; il excita une nouvelle sédition. La conjuration éclate ; les tribuns du peuple citent Manlius, le chef des factieux, & se rendent ses accusateurs. L'assemblée se tenoit dans le champ de Mars, à la vue du Capitole que Manlius avoit sauvé. Cet objet parloit fortement en sa faveur : les juges s'en apperçurent ; on transporta ailleurs le lieu des comices, & Manlius, condamné comme conspirateur, fut précipité du haut du roc Tarpeïen, l'an 384 avant J. C. Il y eut une défense expresse qu'aucun de sa famille portât à l'avenir le surnom de *Marcus*, & qu'aucun patricien habitât dans la citadelle où il avoit eu sa maison.

MANLIUS TORQUATUS, consul & capitaine Romain, fils de *Manlius Imperiosus*, avoit l'esprit vif, mais peu de facilité à parler. Son pere, n'osant le produire à la ville, le retint à la campagne parmi des esclaves. Ce procédé parut si injuste à Marcus Pomponius, tribun du peuple, qu'il le cita pour en rendre compte. Manlius le fils, indigné qu'on poursuivît son pere, alla secrettement chez le tribun, & le poignard à la main, lui fit jurer qu'il abandonneroit son accusation. Cette action de générosité toucha le peuple, qui le nomma l'année d'après tribun militaire. La guerre contre les Gaulois s'étant allumée, un d'entr'eux proposa un combat singulier avec le plus vaillant des Romains ; Manlius s'offrit à combattre ce téméraire, le tua, lui ôta une chaîne d'or qu'il avoit au cou & la mit au sien. Delà vint le surnom de *Torquatus*, qui passa ensuite à ses descendans. Quelques années après il fut créé dictateur, & il eut la gloire d'être le premier Romain qui fut élevé à la dictature avant que d'avoir géré le consulat. Il fut souvent consul depuis ; il l'étoit l'an 340 avant J. C. pendant la guerre contre les Latins. Le jeune Manlius, son fils, accepta, dans le cours de cette guerre, un défi qui lui fut présenté par un des chefs des ennemis. Les généraux Romains avoient fait défendre d'en accepter aucun ; mais le jeune héros, animé par le souvenir de la victoire que son pere avoit remportée dans une pareille occasion, attaqua & terrassa son adversaire. Victorieux, mais désobéissant, il revint au camp, où il reçut, par ordre de son pere, une couronne & la mort. Manlius Torquatus, après cette exécution vertueusement barbare, vainquit les ennemis, près du fleuve Visiris, dans le tems que son collegue Decius Mus se dévouoit à la mort pour sa patrie. On lui accorda l'honneur du triomphe ; mais les jeunes gens, indignés de sa cruauté, ne voulurent pas aller au-devant de lui : & l'on donna depuis le nom de *Manliana dicta* à tous les arrêts d'une justice trop exacte & trop sévere. Les vieux sénateurs l'en respecterent davantage, & ils voulurent l'élever de nouveau au consulat ; mais Manlius le refusa, en faisant valoir la foiblesse de ses yeux. « Rien ne feroit » plus imprudent, leur dit-il,

» qu'un homme qui ne pouvant rien voir que par des » yeux étrangers, prétendroit » ou souffriroit qu'en le faisant » chef & général, on lui confiât la vie & la fortune des » autres ». Et comme quelques jeunes gens se joignoient aux anciens pour le presser, Torquatus ajouta : « Si j'étois con- » sul, je ne pourrois souffrir la » licence de vos mœurs, ni » vous la sévérité de mon » joug ».

MANNORY, (Louis) né à Paris, en 1696, avocat au parlement, s'est distingué autant dans la littérature que dans le barreau. On a de lui : I. Une *Traduction* de l'Oraison funebre de Louis XIV par le P. Porée; l'original est bien rendu. II. Des *Observations* critiques sur quelques Tragédies de Voltaire, qui montrent qu'il connoissoit les regles du Cothurne. III. Des *Mémoires & des Plaidoyers* qui ont été accueillis. Mannory mourut en 1777.

MANNOZI, (Jean) dit *JEAN de St-Jean*, du nom du lieu de sa naissance, qui est un village près de Florence, fut un peintre célebre. Cet artiste, mort en 1636, âgé de 46 ans, a illustré l'école de Florence, par la supériorité de son génie. Il entendoit parfaitement la poétique de son art : rien n'est plus ingénieux, & en même tems, rien n'est mieux exécuté, que ce qu'il peignit dans les salles du palais du grand-duc, pour honorer, non les vertus politiques de Laurent de Médicis, mais son caractere bienfaisant & son goût pour les beaux-arts. Mannozi réussissoit particuliérement dans la peinture à fresque. Le tems n'a point de prise sur les ouvrages qu'il a faits en ce genre : ses couleurs sont, après plus d'un siecle, aussi fraîches que si elles venoient d'être employées. Ce maître étoit savant dans la perspective & dans l'optique. Il a si bien imité des bas-reliefs de stuc, qu'il faut y porter la main pour s'assurer qu'ils ne sont point de sculpture.

MANRIQUEZ, (Ange) de Burgos, moine de l'ordre de Cîteaux, docteur en théologie à Salamanque, évêque de Badajoz l'an 1644, mort l'an 1649, a donné les *Annales* de son ordre; on y chercheroit en vain l'exactitude & la critique.

MANSARD, (François) fameux architecte François, né à Paris en 1598, mourut en 1666. Cet artiste, si applaudi du public, avoit beaucoup de peine à se satisfaire lui-même. Colbert, lui ayant demandé ses plans pour les façades du Louvre, il lui en fit voir dont ce ministre fut si content, qu'il voulut lui faire promettre qu'il n'y changeroit rien. L'architecte refusa de s'en charger à ces conditions, *voulant toujours*, répondit-il, *se réserver le droit de mieux faire.* Les magnifiques édifices, élevés sur les plans de Mansard, sont autant de monumens qui font honneur à son génie & à ses talens pour l'architecture. Il avoit des idées nobles & magnifiques pour le dessin général d'un édifice, & un goût exquis & délicat pour tous les membres d'architecture qu'il y employoit. Ses ouvrages ont embelli Paris & ses environs, & même plusieurs provinces. Les principaux sont,

le *Portail de l'Eglise des Feuillans*, rue S. Honoré; l'*Eglise des Filles Ste. Marie*, rue S. Antoine; le *Portail des Minimes* de la Place-Royale; une partie de l'*Hôtel de Conti*, l'*Hôtel de Bouillon*, celui *de Toulouse*, & l'*Hôtel de Jars*. L'*Eglise du Val-de-Grace* a été bâtie sur son dessin, & conduite par ce célebre architecte jusqu'au-dessus de la grande corniche du dedans; mais des envieux lui firent interrompre ce magnifique bâtiment, dont on donna la conduite à d'autres architectes. Mansard a aussi fait les dessins du *Château de Maisons*, dont il a dirigé tous les bâtimens & les jardins. Il a fait encore construire une infinité d'autres superbes châteaux : ceux de *Balleroy* en Normandie, de *Choisi-sur-Seine*, de *Gevres en Brie*; une partie de celui de *Fresne*, où il y a une chapelle qu'on regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture, &c. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture qu'on nomme *Mansarde*.

MANSARD, (Jules-Hardouin) neveu du précédent, mort en 1708, à 69 ans, fut chargé de la conduite de presque tous les bâtimens de Louis XIV. C'est sur ses dessins qu'on a construit la *Galerie du Palais-Royal*, la *Place de Louis le Grand*, celle *des Victoires*. Il a fait le *Dôme des Invalides*, & a mis la derniere main à cette magnifique église, dont le premier architecte fut Libéral BRUANT. Mansard a encore donné le plan de la *Maison de St-Cyr*, de la *Cascade de St-Cloud*: de la *Ménagerie*, de l'*Orangerie*, des *Ecuries*, du *Château de Versailles*; & de la *Chapelle*, son dernier ouvrage, qu'il ne put voir finir avant sa mort.

MANSFELD, (Pierre-Ernest, comte de) d'une des plus illustres maisons d'Allemagne & des plus fécondes en personnages recommandables, fut fait prisonnier en 1552 dans Ivoy, où il commandoit : depuis il servit les Catholiques à la bataille de Montcontour, & contribua beaucoup à la victoire. Ses talens le firent employer dans les affaires les plus délicates. Devenu gouverneur de Luxembourg, il maintint la tranquillité dans cette province, tandis que le reste des Pays-Bas étoit en proie aux malheurs de la guerre civile. Les Etats lui témoignerent leur gratitude, en plaçant sur la porte de l'hôtel-de-ville l'inscription suivante : *In Belgio omnia dum vastat civile bellum, Mansfeldus bello & pace fidus, hanc provinciam in fide continet servatque illæsam, cum summo populi consensu & hilari jucunditate.* Il eut ensuite le commandement général des Pays-Bas, & mourut à Luxembourg en 1604, à 87 ans, avec le titre de *Prince du Saint-Empire*. Son mausolée en bronze, qu'on voit dans la chapelle de son nom, qui joint l'église des Récollets à Luxembourg, est un ouvrage admirable; Louis XIV ayant pris cette ville en 1684, fit enlever 4 pleureuses d'un grand fini, qui décoroient ce monument. Mansfeld réunissoit le goût des sciences & celui de la guerre, aimoit & encourageoit les arts, avoit l'esprit vaste & porté aux grandes choses. Pen-

dant qu'il étoit gouverneur du Luxembourg, il bâtit à côté de la capitale, dans un endroit intéressant & pittoresque, un palais superbe, qui dans son siecle a passé pour un chef-d'œuvre de magnificence & d'architecture, mais ce grand ouvrage a peu duré. La mort du maître a été l'époque de sa décadence. C'est bien à tort qu'on lit sur la porte du parc : *Immortalis gloriæ parens labor.* Ce vaste bâtiment qui se démolissoit assez bien lui-même, a été presqu'entiérement rasé, & le beau parc dévasté, en 1777 ; & cela sans aucun intérêt ni profit réel ; l'esprit rongeur de ce siecle s'attachant aux pierres même & aux arbres consacrés par la plus respectable vétusté. On peut voir ce magnifique palais gravé & décrit dans le *Theatrum urbium Belgicæ Regiæ* de Blaeu. Mansfeld y avoit placé, ou inséré dans les murs, des antiquités sans nombre, qu'il avoit rassemblées dans la province & les pays voisins : le P. Alexandre Wiltheim en a donné l'explication dans ses *Luciliburgensia.* Une chose singuliere, qui marque que ce gouverneur avoit l'esprit ou du moins le goût un peu païen, c'étoit une belle fontaine, dédiée aux mânes d'une de ses deux épouses (Marie de Montmorenci). Cette fontaine étoit environnée de toutes sortes d'antiquités. On y lisoit l'inscription suivante :

Quiescentibus carissimæ uxoris manibus
Tranquillam undam sacravit.
Æterni sui amoris testes
Latentes vastâ sub rupe lymphas ervi,
Vivo lapide cingi
Æternasque fluere
jussit
P. E. C. M.

L'abbé Schannat a donné l'*Histoire* du comte de Mansfeld en latin, Luxembourg, 1707, in-12. — Charles, prince de MANSFELD, son fils, né en 1543, se signala dans les guerres de Flandre & de Hongrie, & mourut en 1595, sans postérité, après avoir battu les Turcs, qui vouloient secourir la ville de Gran (Strigonie) qu'il assiégeoit. — Charles, comte de MANSFELD, son frere, que Pierre Ernest engendra dans les dernieres années de sa vie, étudia en droit à Louvain, devint successivement chanoine de Ste. Gudule à Bruxelles, conseiller au conseil de Luxembourg, doyen de Ste. Gudule, maître de cérémonies de la chapelle de la cour de Bruxelles, & aumônier-général des troupes du Pays-Bas, mourut en 1647, après avoir montré par ses écrits & ses actions, qu'il avoit fait une étude particuliere des devoirs de son état & de ses emplois. On a de lui : I. *Paratitla Decreti*, Louvain, 1615, in-8°. ; il y parle des devoirs des ecclésiastiques. II. *Utriusque juris concors discordia*, Luxembourg, 1619, in-8°. Il y concilie les loix avec les canons qui paroissent se contredire. III. *Cænobitica*, ibid., 1625, in-8°. Il y traite de l'origine & de la vie des chanoines. IV. *Miles christianus*, in-12. V. *Castra Dei sive de Parochia, religione & disciplina militum*, 1642, in-4°.

MANSFELD, (Ernest de) fils naturel de Pierre-Ernest & d'une dame de Malines, fut

élevé à Bruxelles dans la Religion Catholique par son parrain, l'archiduc Ernest d'Autriche, & servit utilement le roi d'Espagne dans les Pays-Bas, & l'empereur en Hongrie, avec son frere Charles, comte de Mansfeld. Sa bravoure le fit légitimer par l'empereur Rodolphe II. Mais les charges de son pere, & les biens qu'il possédoit dans les Pays-Bas Espagnols, lui ayant été refusés, il se jeta, en 1610, dans le parti des Protestans; les sectes ennemies de l'Eglise catholique présentant dans tous les états une porte toujours ouverte, & des ressources toujours prêtes à la sédition & à la révolte. Devenu l'un des plus dangereux ennemis de la maison d'Autriche, qui l'appelloit l'*Attila de la Chrétienté*, il se mit en 1618 à la tête des révoltés de Bohême, & s'empara de Pilsen en 1619. La défaite de ses troupes, en différens combats, ne l'empêcha pas de se jeter dans le Palatinat. Il y prit plusieurs places, ravagea l'Alsace, s'empara d'Haguenau, & défit les Bavarois. Enfin, il fut entiérement défait lui-même par Walstein, à la bataille de Dassou, au mois d'avril 1626. Ayant cédé au duc de Weimar les troupes qui lui restoient, il voulut passer dans les états de Venise; mais il tomba malade dans un village, entre Zara & Spalatro, & y rendit les derniers soupirs le 20 novembre 1626, à 46 ans. Il ne voulut point mourir dans le lit. Revêtu de ses plus beaux habits, l'épée au côté, il expira droit, appuyé sur deux domestiques. Parmi les actions de ce fameux capitaine & de cet homme singulier, il n'y en a certes pas de plus singuliere que celle qu'on va lire. Instruit, à n'en pouvoir douter, que Cazel, celui de ses officiers auquel il se fioit le plus, communiquoit le plan de ses projets au chef des Autrichiens, il ne montra ni humeur ni ressentiment. Il fit donner au traître 300 richdales, avec une lettre pour le comte de Buquoy, conçue en ces termes: » Cazel étant votre affectionné » serviteur, & non pas le mien, » je vous l'envoie, afin que » vous profitiez de ses services ». Ernest passe, avec raison, pour l'un des plus grands généraux de son tems. Jamais capitaine ne fut plus patient, plus infatigable, ni plus endurci au travail, aux veilles, au froid & à la faim. Il mettoit des armées sur pied, & ravageoit les provinces de ses ennemis avec une promptitude presqu'incroyable. Les Hollandois disoient de lui: *Bonus in auxilio, carus in pretio*: c'est-à-dire, qu'il rendoit de grands services à ceux qui l'employoient, mais qu'il les faisoit payer bien cher.

MANSFELD, (Henri-François, comte de) de la même maison que les précédens, se signala dans les guerres pour la succession d'Espagne. Il mourut à Vienne en 1711, à 74 ans, après avoir été prince du Saint-Empire & de Fondi, Grand d'Espagne, maréchal-de-camp, général des armées de l'empereur, général de l'artillerie, ambassadeur en France & en Espagne, président du conseil-aulique de guerre, & grand-chambellan de l'empereur.

MANSI, (Jean-Dominique) de la congrégation des Clercs-Réguliers de la Mere de Dieu, puis archevêque de Lucques, mort le 27 septembre 1769, est connu par la *Traduction* en latin des *Commentaires* & du *Dictionnaire de la Bible* de dom Calmet, & par le supplément à la nouvelle Edition des *Conciles* faite à Venise, 1728-1732. On desireroit plus de netteté & de pureté dans le latin de ce pieux archevêque. On peut consulter *Commentaria de vita & scriptis Joannis Dominici Mansi*, par Antoine Zatta, Venise, 1772, in-fol.

MANSION, (Colard) imprimeur & écrivain du 15*e*. siecle, étoit, selon la plus commune opinion, de Bruges, où il a passé presque toute sa vie. On a de lui : I. Les *Métamorphoses d'Ovide moralisées, traduites en françois par Mansion, du latin de Thomas Waleys, jacobin, & par lui imprimées en 1484, in-fol.* II. *La Pénitence d'Adam* traduite du latin, manuscrit à la bibliotheque du roi de France, n°. 7864. III. On lui attribue encore la *Traduction* de la *Consolation* de Boëce, qu'il imprima en 1477, & du *Dialogue des Créatures*, Lyon, 1483.

MANSTEIN, (Christophe-Hermann de) né à Pétersbourg le 1 septembre 1711, servit long-tems & avec distinction dans les armées de Russie en qualité de colonel. Il passa en 1745 au service du roi de Prusse, fut nommé général-major d'infanterie en 1754, & se distingua dans toutes les occasions par sa bravoure & son habileté dans l'art de la guerre. En 1757, il fut blessé à la bataille de Kolin, & peu de tems après tué près de Leutmeritz, universellement regretté par tous ceux qui l'ont connu; les ennemis mêmes lui donnerent des larmes. Manstein, dans les momens de loisir que lui laissoit le métier pénible de la guerre, se livroit à l'étude. Il savoit la plupart des langues de l'Europe. On a de lui des *Mémoires historiques, politiques & militaires sur la Russie*, Lyon, 1772, 2 vol. in-8°, avec des plans & des cartes. Ces Mémoires commencent à la mort de Catherine I, en 1727, & finissent en 1744. Ils contiennent les événemens dont il a été le témoin oculaire, ou dont il a eu une connoissance particuliere. Il a ajouté un Supplément où il remonte aux tems des anciens czars, & s'étend sur-tout sur Pierre I. Il y donne à la fin de l'ouvrage une idée du militaire, de la marine, du commerce, &c., de ce vaste empire. C'est un morceau d'histoire aussi précieux par la candeur de l'historien, témoin des faits qu'il raconte, qu'intéressant par rapport aux faits eux-mêmes. Hume ayant reçu l'original françois de ces Mémoires, les fit traduire en anglois & les publia à Londres : il en parut peu après une traduction allemande à Hambourg. M. Huber publia une édition françoise à Leipsig en 1771, & l'année d'après Voltaire publia celle de Lyon. Il en a paru une nouvelle édition augmentée en 1781. On sait que Voltaire, à la priere de l'auteur, avoit retouché le style de ces *Mémoires*, & que cette correction donna lieu à l'anecdote du *linge sale*, qui a indisposé si fort le roi de

Prusse contre le *blanchisseur*. Voyez FRÉDERIC II.

MANTEGNA, (André) né dans un village près de Padoue en 1451, fut d'abord occupé à garder les moutons. On apperçut qu'au-lieu de veiller sur son troupeau, il s'amusoit à dessiner : on le plaça chez un peintre, qui, charmé de sa facilité & de son goût dans le travail, & de sa douceur dans la société, l'adopta pour son fils & l'institua son héritier. Mantegna, à l'âge de 17 ans, fut chargé de faire le tableau de l'autel de *Ste. Sophie* de Padoue, & les *IV Evangélistes*. Jacques Bellin, admirateur de ses talens, lui donna sa fille en mariage. Mantegna fit, pour le duc de Mantoue, le *Triomphe de César*, qui a été gravé de clair-obscur, en 9 feuilles : c'est le chef-d'œuvre de ce peintre. Le duc, par estime pour son rare mérite, le fit chevalier de son ordre. On attribue communément à Mantegna l'invention de la gravure au burin pour les estampes. Cet artiste mourut à Mantoue en 1517.

MANTELIUS, (Jean) né à Hasselt, ville du comté de Looz, dans la principauté de Liege, le 23 septembre 1599, se fit Augustin, enseigna les belles-lettres & sur-tout la rhétorique avec distinction, fut successivement prieur à Anvers, Bruxelles, Ypres, Hasselt, Cologne, visiteur de sa province, & mourut le 23 février 1676. On a de lui : I. *Hasseletum*, Louvain, 1663, in-4°. C'est une description de la ville de Hasselt & des environs. II. *Historiæ Lossensis libri decem*, Liege, 1717, in-4°. Cette histoire, écrite d'un beau style & mêlée de réflexions agréables, est utile pour l'histoire générale des Pays-Bas. On voit à la fin *Stemma comitum Lossensium* par le même auteur; puis une collection de Diplômes & une petite description historique des villes du comté de Looz par Laurent Robyns, avocat de Liege. III. *Carte* de la principauté de Liege & comté de Looz, Amsterdam, 1639. Celle du P. le Clerc, Jésuite, est beaucoup plus exacte & mieux exécutée. Mantelius a encore fait un grand nombre d'ouvrages ascétiques, écrits en latin d'un style fort poli, & quelques pieces de vers.

MANTICA, (François) né à Udine en 1534, enseigna le droit à Padoue avec réputation, & fut ensuite attiré à Rome par le pape Sixte V, qui lui donna une charge d'auditeur de Rote. Clément VIII le fit cardinal en 1596. Il mourut à Rome en 1614, à 80 ans. On a de lui : I. *De Conjecturis ultimarum voluntatum libri XII*, in-fol. II. Un traité intitulé : *Lucubrationes Vaticanæ, seu De tacitis & ambiguis conventionibus*, 2 vol. in-fol. III. *Decisiones Rotæ Romanæ*, in-4°.

MANTINUS, (Jacques) médecin, né en Espagne, s'acquit par son art une grande réputation à Venise, au commencement du 16e. siecle; il étoit d'ailleurs versé dans les langues savantes. On a de lui des traductions en latin de quelques ouvrages d'Avicenne & d'Averroës. I. *Paraphrasis Averroïs de partibus & generatione animalium*, Rome, 1621, in-fol. Il a suivi une version hé-

braïque qui avoit été faite d'après l'arabe. II.... *super libros Platonis de Republica*, Rome, 1539. III. *Avicennæ Fen IV primi, de universali ratione medendi, versio latina*, Venise, 1530, &c.

MANTO, fille de Tiresias, & fameuse devineresse. Ayant été trouvée parmi les prisonniers que ceux d'Argos firent à Thebes, elle fut envoyée à Delphes, & vouée à Apollon. Alcméon, général de l'armée des Argiens, en devint amoureux, & en eut deux enfans : un fils nommé *Amphiloque*, & une fille appellée *Tisiphone*.

MANTUA, (Marc) *voyez* BENAVIDIO.

MANTUAN, (Jean-Baptiste) célebre graveur Italien, pere de Diana Mantuana, qui s'est aussi distinguée dans cet art. Le pere & la fille ont laissé plusieurs morceaux au burin.

MANTUAN, *voyez* SPAGNOLI.

MANUCE, (Alde) *Aldus-Pius-Manutius*, célebre imprimeur Italien, étoit de Bassano dans la Marche Trévisane : ce qui le fit surnommer *Bassianus*. Il fut chef de la famille des Manuces, imprimeurs de Venise, illustres par leurs connoissances. Il fut le premier qui imprima le grec correctement & sans beaucoup d'abréviations. Ce savant & laborieux artiste mourut à Venise en 1515, âgé de près de 70 ans. Comme il craignoit d'être détourné par les oisifs, dont les grandes villes sont remplies ainsi que les petites, il avoit mis à la porte de son cabinet un avis à ceux qui venoient l'interrompre, *de ne l'importuner que pour des choses nécessaires, & de s'en aller dès qu'il les auroit satisfaits.* On a de lui : I. Une *Grammaire Grecque*, in-4°. II. Des *Notes* sur *Horace* & *Homere*, & d'autres ouvrages qui ont rendu son nom immortel. Scaliger dit qu'Erasme a été correcteur de l'imprimerie de Manuce ; mais Erasme assure qu'il n'avoit point corrigé d'autres ouvrages de cet imprimeur, que ceux qu'il lui donnoit à mettre sous la presse.

MANUCE, (Paul) fils du précédent, né à Venise en 1512, fut chargé pendant quelque tems de la bibliotheque Vaticane par Pie IV, qui le mit à la tête de l'imprimerie apostolique. C'étoit un homme d'une complexion foible & d'un travail infatigable. Pour que ses livres eussent toute la perfection qu'il étoit capable de leur donner, il laissoit un long intervalle entre la composition & l'impression. On prétend même qu'il n'achevoit qu'à la fin de l'automne les lettres qu'il avoit commencées au printems. Son assiduité à l'étude avança sa mort, arrivée à Rome en 1574. Tous ses ouvrages sont écrits en latin avec pureté & avec élégance. On estime principalement : I. Ses *Commentaires* sur *Cicéron*, surtout sur les Epîtres familieres & sur celles à Atticus. II. Des *Epîtres* en latin & en italien, qui furent très-recherchées, in-12, 1566. III. Les Traités *De legibus Romanis*, in-8°. — *De dierum apud Romanos veteres ratione.* — *De senatu Romano.* — *De Comitiis Romanis.* Tous ces écrits sont pleins d'érudition.

MANUCE, (Alde) *le Jeune*, né à Venise en 1545, hérita du savoir & de la vertu de Paul Manuce son pere. Il professa à Venise, à Bologne & ensuite à Pise. Clément VIII lui confia la direction de l'imprimerie du Vatican. Il se sépara de sa femme par un consentement mutuel, comptant d'obtenir quelque bénéfice; & peu de tems après il fut pourvu de la charge de professeur de belles-lettres. Mais quelque savoir qu'il eût, il fut assez malheureux pour ne trouver personne qui voulût être son éleve, & il employoit ordinairement le tems de ses leçons à se promener devant sa classe. Il mourut à Rome en 1597, après avoir été obligé de vendre sa bibliotheque, amassée à grands frais par son pere & son aïeul, & composée, dit-on, de 80,000 vol. Manuce écrivoit en latin avec beaucoup de politesse. On a de lui : I. Un *Traité de l'Orthographe*, qu'il composa à l'âge de 14 ans. II. Des *Phrases* ou différentes manieres d'exprimer la même chose en latin : ouvrage où sont déployées toutes les richesses de la langue romaine. III. De savans *Commentaires sur Cicéron*, 2 vol. in-fol. IV. *Trois Livres d'Epitres*, 2 vol. in-8°. V. Les *Vies de Cosme de Médicis*, 1586, in-fol., & de *Castruccio Castracani*, 1560, in-4°, en italien, &c.

MANUEL COMNENE, 4e. fils de l'empereur Jean Comnene & d'Irene de Hongrie, naquit à Constantinople en 1120. Il fut couronné empereur dans cette ville en 1143, au préjudice d'Isaac, son frere aîné, homme farouche & emporté, que son pere avoit privé par son testament de la succession impériale. Ses états ayant été inondés par les armées de la seconde croisade, les Grecs se conduisirent à leur égard comme des ennemis déclarés; il est vrai que tous les procédés des Croisés n'étoient pas à l'abri de reproches. La guerre que Manuel soutint contre Roger, roi de Sicile, qui avoit pénétré dans l'empire, fut d'abord malheureuse; mais enfin il vint à bout de chasser les Siciliens hors de ses provinces. Il passa ensuite dans la Dalmatie & de là dans la Hongrie avec des succès variés. Après avoir repoussé les sultans d'Alep & d'Icone, il descendit en Egypte à la tête d'une flotte & d'une armée. Quelques Grecs ont écrit qu'il auroit conquis ce royaume, sans la trahison d'Amauri, roi de Jérusalem, avec lequel il s'étoit ligué pour cette expédition; mais cette trahison est bien moins certaine que le mauvais succès de Manuel. Il ne réussit pas mieux dans la guerre contre le sultan d'Icone. Manuel mourut quelque tems après, le 24 septembre 1180, à 60 ans. Comme il avoit scandalisé l'Eglise Grecque, en dogmatisant sur les mysteres, & en se livrant aux chimeres de l'astrologie judiciaire, il se sentit des remords avant de mourir, & en signe de pénitence il se revêtit d'un habit de moine. Les Latins qui le regardent comme une des causes du mauvais succès de la croisade, n'en parlent pas favorablement, & les Grecs qu'il avoit surchargés d'impôts, n'en font pas tous l'éloge.

MANUEL Paléologue, fils de Jean VI Paléologue, & empereur de Constantinople après lui, fut encore moins heureux que son pere. Les Turcs lui déclarerent la guerre l'an 1391, lui enleverent Thessalonique, & faillirent de se rendre maîtres de Constantinople. Comme ses prédecesseurs, il vint demander aux Latins des secours qu'il ne put obtenir. Enfin las des infortunes qu'il éprouvoit, il remit le sceptre à Jean VII Paléologue son fils, & prit l'habit religieux deux jours avant sa mort, arrivée en 1425. Il étoit âgé de 77 ans, & en avoit régné 35. La douceur de son caractere le fit aimer de ses peuples. Il y avoit de la prudence & de la justice dans son gouvernement; mais comme il ne parut presque point à la tête de ses armées, qu'il n'employa que des troupes étrangeres, & qu'il négligea de discipliner les soldats de sa nation, il prépara la ruine de l'empire. Il est auteur d'un Recueil d'Ouvrages imprimés sous son nom; on y trouve du style & de l'éloquence.

MANUEL, (Nicolas) de Berne, fit jouer en cette ville en 1522 deux misérables farces, qui furent imprimées; l'une est intitulée: *Le Mangeur de Morts;* & l'autre, l'*Antithese entre J. C. & le Pape*. Quoique Berne fût encore catholique en apparence, on ne lui fit point un crime de ces deux infames platitudes contre l'Eglise; les nouvelles erreurs ayant déjà infecté la plupart des habitans. Il fut fait conseiller peu de tems après, & employé à plusieurs négociations. Il est le traducteur du *Recueil des Procédures contre des Jacobins, exécutés à Berne en 1509, pour crime de sorcellerie, auquel Traité sont accouplés des Cordeliers d'Orléans, pour pareille imposture*, Geneve, 1566, in-8°. C'étoit une tête singuliérement exaltée par le fanatisme de la prétendue réforme. Il mourut à Berne, le 30 avril 1530.

MANUEL, (N.) procureur de la commune de Paris pendant la révolution, se nommant l'ennemi des rois & des prêtres, avoit préludé aux scenes où il se distingua à cette époque d'horreurs, par une *Lettre sur le procès du cardinal de Rohan*, publiée en 1786, qui lui avoit mérité les honneurs de la Bastille; & par une mauvaise rapsodie, intitulée: *Année Françoise*, Paris, 1789, 4 vol. in-12. C'est une espece d'almanach où des hommes du siecle sont substitués aux Saints qui sont l'objet de la biographie annuelle, & dont les noms répondent aux divers jours du calendrier des Chrétiens: il n'y a ni choix, ni jugement, ni style (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 février 1789, pag. 269). Devenu odieux au parti dominant de la Convention nationale, il fut guillotiné le 6 novembre 1793, le même jour que le duc d'Orléans.

MANZO, (Jean-Baptiste) marquis de Ville, servit quelques années dans les troupes du duc de Savoie & du roi d'Espagne, puis se retira à Naples sa patrie, pour y cultiver à loisir les Muses & les lettres. Ce fut un des principaux fondateurs de l'académie des Gli Otiosi de Naples. Il y mourut

en 1645, à 84 ans. On a de lui : I. *Dell' amore Dialoghi*, Milan, 1608, in-8°. II. *Rime*, 1635, in-12. III. *Vita del Tasso*, 1634, in-12. Manzo n'étoit pas un poëte du premier rang ; mais on ne doit pas le compter non plus parmi ceux du dernier.

MAPHÉE, *voyez* MAFFÉE.

MAPPUS, (Marc) né à Strasbourg le 28 octobre 1632, s'appliqua avec succès à la médecine, & fut fait professeur de botanique dans sa patrie. Il étoit chanoine de S. Thomas, lorsqu'il mourut le 9 août 1701. On a de lui : I. *Historia medica de Acephalis*, Strasbourg, 1687, in-4°. II. *Catalogus plantarum horti medici Argentinensis*, 1691, in-4°. III. *Historia plantarum Alsaticarum*, publié par Jean-Christian Ehrmann, Strasbourg, 1742, in-4°. ; ouvrage plein de recherches, disposé en ordre alphabétique. IV. Un grand nombre de *Dissertations* intéressantes, entr'autres sur le *Thé*, *le Café*, *le Chocolat*, sur la *Rose*, nommée vulgairement de *Jéricho*, sur les *Remedes superstitieux*, sur les *Boissons chaudes*, &c.

MARACCI, (Louis) membre de la congrégation des Clercs-Réguliers de la Mere de Dieu, né à Lucques en 1612, mourut en 1700. Il s'est fait un nom célebre dans la république des lettres par plusieurs ouvrages savans ; mais particuliérement par son *Alcorani textus universus*, Padoue, 1698, 2 vol in-fol. C'est le texte arabe de l'Alcoran, avec une version latine fort exacte. L'auteur y a joint une Vie de Mahomet, des notes & une réfutation de l'Alcoran, appuyée sur les passages formels des docteurs Musulmans les plus accrédités. C'est de lui que Sale a emprunté toute son érudition arabique sans lui en faire honneur, & en le critiquant même mal-à-propos. Il eut une grande part à l'édition de la *Bible Arabe*, Rome, 1671, 3 vol. in-fol. Ce savant professa l'arabe dans le college de la Sapience avec beaucoup de succès. Innocent XI, qui respectoit autant ses vertus qu'il estimoit son savoir, le choisit pour son confesseur.

MARAIS, (Marin) célebre musicien, né à Paris en 1656, fit des progrès si rapides dans l'art de jouer de la viole, que Ste.-Colombe, son maître, ne voulut plus lui donner de leçons passé 6 mois. Il porta la viole à son plus haut degré de perfection, & imagina le premier de faire filer en laiton les trois dernieres cordes des basses, afin de rendre cet instrument plus sonore. On a de lui diverses *Pieces de Viole*, & plusieurs *Opéra* ; celui d'*Alcione* passe pour son chef-d'œuvre. On y admire sur-tout une tempête, qui fait un effet prodigieux. Un bruit sourd & lugubre, s'unissant avec les tons aigus des flûtes & autres instrumens, rend toute l'horreur d'une mer agitée, & le sifflement des vents déchaînés. Ce musicien mourut en 1728.

MARAIS, *voyez* MARETS & REGNIER.

MARALDI, (Jacques-Philippe) savant mathématicien & célebre astronome de l'académie des sciences, naquit à Périnaldo, dans le comté de Nice, en 1665, de François Maraldi, & d'Angele-Catherine Cassini, sœur du fameux astronome de

ce nom. Son oncle le fit venir en France l'an 1687, & Maraldi s'y acquit une grande réputation par ſon ſavoir & par ſes obſervations. En 1700 il travailla à la prolongation de la fameuſe Méridienne juſqu'à l'extrémité méridionale du royaume. En 1718 il alla avec 3 autres académiciens terminer la grande Méridienne du côté du ſeptentrion. « A ces voyages » près, dit Fontenelle, il paſſa » toute ſa vie renfermé dans » l'obſervatoire, ou plutôt dans » le ciel, d'où ſes regards & » ſes recherches ne ſortoient » point ». Son caractere étoit celui que les ſciences donnent ordinairement à ceux qui s'en occupent par goût & ſans vanité : du ſérieux, de la ſimplicité, de la droiture. L'académie & ſes amis le perdirent en 1729, à 64 ans. Il donna un grand nombre d'*Obſervations* curieuſes & intéreſſantes dans les *Mémoires de l'Académie*. Celles qu'il fit ſur les *Abeilles* & ſur les *Pétrifications*, reçurent un accueil diſtingué.

MARAN, (Dom Prudent) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Sezanne en Brie, fit profeſſion en 1703, âgé de 19 ans, & mourut en 1762, après avoir donné du luſtre à ſon ordre par ſon érudition & ſes ouvrages. Sa charité, ſon amour pour l'Egliſe, & les qualités de ſon cœur, lui mériterent les regrets des gens de bien. On a de lui : I. Une bonne *Edition* des *Œuvres* de S. Cyprien ; il a eu beaucoup de part à celles de S. Baſile & de S. Juſtin. II. *Divinitas Domini* JESU-CHRISTI *manifeſta in Scripturis & traditione*, 1746, in-fol. III. La *Divinité de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST *prouvée contre les Hérétiques*, 1751, 3 vol. in-12. C'eſt la traduction du précédent, & quoique l'un & l'autre ſoient ſolides, ils ont eu peu de débit ; ſoit parce qu'ils traitoient d'une vérité reconnue parmi les fideles, ſoit parce que le goût d'un ſiecle frivole & diſſipé ne ſe tourne pas vers des ouvrages ſi graves & ſi pieux. Ce ſont ſans doute les progrès alarmans du Socinianiſme qui ont engagé le zélé & prévoyant auteur à l'entreprendre ; progrès qui, quelques années après, ſont parvenus juſqu'à une apoſtaſie & une conjuration générale. IV. La *Doctrine de l'Ecriture & des Peres ſur les guériſons miraculeuſes*, 1754, in-12, V. *Les grandeurs de* JESUS-CHRIST *& la défenſe de ſa Divinité*, 1756, in-12. Ces différentes productions décelent un homme ſavant ; mais on y trouve rarement l'écrivain élégant & précis. La mort le ſurprit lorſqu'il s'occupoit à une nouvelle *Edition* des *Œuvres* de S. Grégoire de Nazianze, qui n'a pas vu le jour.

MARANA, (Jean-Paul) né à Genes ou aux environs, d'une famille diſtinguée, n'avoit que 27 à 28 ans, lorſqu'il fut impliqué dans la conjuration de Raphaël de la Torre, qui vouloit livrer Genes au duc de Savoie. Après 4 ans de priſon il ſe retira à Monaco, où il écrivit l'*Hiſtoire* de ce complot. S'étant rendu à Lyon, il la fit imprimer en 1682, in-12, en italien. Marana avoit toujours eu du goût pour Paris ; il s'y

rendit en 1682. C'eſt pendant ſon ſéjour dans cette capitale qu'il publia ſon *Eſpion Turc*, en 6 vol. in-12, augmenté d'un *7e.* en 1742 : titre imaginé pour débiter des choſes hardies & repréhenſibles, & pour répandre des nouvelles fauſſes ou vraies. On a donné une ſuite de cet ouvrage qui eſt actuellement en 9 vol. in-12, mais qui n'eſt plus lu que par la jeuneſſe oiſive & crédule. Beaucoup d'auteurs l'ont imité, & nous avons eu une foule d'*Eſpions des Cours*, qui n'étoient jamais ſortis de leur cabinet ou de leur galetas. Marana vécut à Paris depuis 1682 juſqu'en 1689. Le deſir de la retraite le porta à ſe rendre dans une ſolitude d'Italie, où il mourut en 1693.

MARANDÉ, (N. de) conſeiller & aumônier de Louis XIII & de Louis XIV, a publié en 1654, un ouvrage curieux, intitulé, *Inconveniens d'eſtat, procedans du Janſeniſme*, in-4°. L'auteur y parle d'un projet formé pour bouleverſer la Religion, & rapporte à ce ſujet une lettre circulaire, où l'on trouve tout l'eſprit de l'aſſemblée de Bourgfontaine (*voy.* FILLEAU). Mais, indépendamment d'un deſſein formel & prémédité, il prouve que l'eſprit & les œuvres de cette ſecte opéreront ce funeſte effet, & cauſeront en même tems la perte de l'état : événement que le ſiecle ſuivant a vu pleinement réaliſé. Car c'eſt indubitablement au janſéniſme, réuni depuis long-tems ſecrettement & enfin ouvertement au philoſophiſme & au huguenotiſme, qu'il faut attribuer les ſcenes de 1789 & ſuiv., & particuliérement l'eſprit d'impiété & la haine de la Religion, qui, comme il eſt évident, en furent les grands mobiles. « Indépendamment des conſéquences » pernicieuſes, dit un judicieux » théologien, que l'on peut » tirer de la doctrine de Janſenius, la maniere dont elle a » été défendue, a produit les » plus triſtes effets ; elle a » ébranlé dans les eſprits le » fond même de la Religion, & » a préparé les voies à l'incrédulité. Les déclamations & » les ſatyres des Janſéniſtes » contre les ſouverains pontifes, contre les évêques, » contre tous les ordres de la » hiérarchie, ont avili la puiſſance eccléſiaſtique ; leur » mépris pour les Peres qui ont » précédé S. Auguſtin, a confirmé les prétentions des Proteſtans & des Sociniens contre la tradition des premiers » ſiecles. Les faux miracles » qu'ils ont forgés pour ſéduire » les ſimples, & qu'ils ont » ſoutenus avec un front d'airain, ont rendu ſuſpects aux » déiſtes tous les témoignages » rendus en fait de miracles ; » l'audace avec laquelle pluſieurs fanatiques ont bravé » les loix, les menaces, les » châtimens, a jeté un nuage » ſur le courage des anciens » martyrs. L'art avec lequel » les écrivains du parti ont ſu » déguiſer les faits, ou les inventer au gré de leur intérêt, a autoriſé le pyrrhoniſme hiſtorique des littérateurs modernes. Enfin le » maſque de piété ſous lequel » on a couvert mille impoſtures & ſouvent des crimes, » a fait regarder les dévots en » général comme des hypo-

» crites & des hommes dangereux ». Le livre de Marandé est devenu fort rare, on peut en voir le précis dans le *Journ. hist. & lit.* 1 septembre 1791, p. 13. *Voyez* JANSENIUS, MONTGERON, PÂRIS, VERGER, *&c.*

MARAT, (N.) docteur en médecine, s'est fait une étude particuliere de la lumiere, surtout relativement aux couleurs & à la maniere dont leur diversité naît d'une substance simple & pure. Ses observations ont fixé le suffrage de plusieurs savans, quoiqu'elles heurtassent de front le systême de Newton. Il réduit les 7 couleurs de Newton à trois; assure que les rayons sont également réfrangibles, & combat la théorie de leur différente réfrangibilité par plusieurs expériences qu'il croit péremptoires, & dont il rend compte dans le mémoire intitulé: *Découvertes constatées par une suite d'expériences nouvelles*, &c., Paris, 1782; & dans ses *Mémoires Académiques, ou Nouvelles Découvertes relatives aux points les plus importans de l'Optique*, Paris, 1788 (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 novembre 1782, pag. 414. — 15 avril 1787, pag. 558. — 15 novembre 1788, pag. 421. — *Observations Philosophiques sur les Systêmes*, n°. 109). Cet homme qui eût pu tenir un rang paisible & honorable parmi les savans, s'engoua tellement de la révolution, qu'il en devint un des principaux acteurs, sur-tout en 1793, lorsque les jacobins, c'est-à-dire les plus forcenés démocrates, eurent abattu toutes les factions pour régner seuls. Il étoit le coriphée du parti, & aspiroit, dit-on, à la dictature, lorsqu'il fut assassiné à Paris, par une fille, nommée Charlotte Cordey, le 15 juillet 1793.

MARATTE, (Charles) peintre & graveur, naquit en 1625 à Camerino, dans la Marche d'Ancone. Dès l'enfance il exprimoit le suc des herbes & des fleurs, pour peindre les figures qu'il dessinoit sur les murs de la maison de son pere. Envoyé à Rome à onze ans, il fut l'éleve de Sacchi & devint un maître dans cette école. Il étudia les ouvrages de Raphaël, des Carrache & du Guide; & se fit, d'après ces grands hommes, une maniere qui le mit dans une haute réputation. Le pape Clément XI lui accorda une pension & le titre de chevalier du Christ. Louis XIV le nomma son peintre ordinaire. Il mourut comblé d'honneurs à Rome en 1713. Une extrême modestie, beaucoup de complaisance & de douceur, formoient son caractere. Non content d'avoir contribué à la conservation des peintures de Raphaël au Vatican, & de celles des Carrache dans la galerie du palais Farnese, qui menaçoient une ruine prochaine, il leur fit encore ériger des monumens dans l'église de la Rotonde. Ce peintre a su allier la noblesse avec la simplicité dans ses airs de tête; il avoit un grand goût de dessin. Ses expressions sont ravissantes, ses idées heureuses & pleines de majesté, son coloris d'une fraîcheur admirable. Il a parfaitement traité l'Histoire & l'Allégorie. Il étoit très-instruit de ce qui concerne l'architecture & la perspective. On

a de lui plusieurs Planches gravées à l'eau forte, où il a mis beaucoup de goût & d'esprit. On a aussi gravé d'après cet habile maître. Il a fait plusieurs éleves; les plus connus sont Chiari, Berettonni & Passori. Ses principaux ouvrages sont à Rome.

MARBACH, (Jean) ministre protestant d'Allemagne, né à Lindaw en 1521, mort à Strasbourg en 1581, est auteur d'une satyre contre les Jésuites, imprimée en 1578 sous ce titre: *Fides* JESU *& Jesuitarum: hoc est collatio Doctrinæ Domini nostri* JESU-CHRISTI, *cum Doctrina Jesuitarum.* Il écrivit aussi contre le P. Canisius, un des plus redoutables adversaires de sa secte. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe MARBACH, protestant, né à Strasbourg le 29 avril 1550, & mort le 28 septembre 1611, qui a publié une Apologie du fameux livre de la *Concorde*, composé par quelques Luthériens vers 1580, qui a donné naissance à la secte des Concordistes.

MARBODE, évêque de Rennes, natif d'Angers, & selon d'autres, du Mans, mérita ce siege par son savoir & sa piété: il en avoit donné des preuves à Angers, dont il avoit été chanoine, & où il avoit présidé aux écoles depuis 1067 jusqu'en 1081. Il fut fait ensuite archidiacre de la même église, puis élevé sur le siege de Rennes l'an 1096. Il gouverna son diocese avec beaucoup de sagesse & de capacité. Il fut aussi chargé de la conduite de celui d'Angers, pendant l'absence de Rainaud, évêque de cette ville. Son esprit brilla beaucoup au concile de Tours en 1096, & à celui de Troyes en 1114. Marbode, devenu aveugle, quitta son évêché sur la fin de sa vie, pour prendre l'habit monastique dans l'abbaye de S. Aubin d'Angers. Il mourut saintement dans cette retraite en 1123, à 88 ans. On a de lui *VI Lettres*, les *Vies* de S. Licinius, évêque, & de S. Robert, abbé de la Chaise-Dieu; des *Eloges* de Saints en vers, un *Commentaire* sur les *Cantiques*, & plusieurs autres ouvrages, recueillis par dom Beaugendre & imprimés à Rennes, 1708, à la suite de ceux d'Hildebert, in-fol. Ils furent estimés dans leur tems, & ils peuvent servir dans le nôtre à éclaircir plusieurs points de discipline.

MARC, (S.) Evangéliste, converti à la foi après la résurrection de J. C., fut le disciple & l'interprête de S. Pierre. On croit que c'est lui que cet Apôtre appelle *son fils spirituel*, parce qu'il l'avoit engendré à J. C. Lorsque S. Pierre alla à Rome pour la seconde fois, Marc l'y accompagna. Ce fut-là qu'il écrivit son *Evangile*, à la priere des fideles, qui lui demanderent qu'il leur donnât par écrit ce qu'il avoit appris de la bouche de S. Pierre. On est fort partagé sur la langue dans laquelle il l'écrivit: quelques-uns soutiennent qu'il le composa en grec; d'autres, en latin. On montre à Venise un ancien manuscrit de l'Evangile du Saint, que l'on prétend être l'original de sa main. Il est, non sur du papier d'Egypte comme le prétend Mabillon, mais sur un papier fait de coton comme le prouve

Scipion Maffei. Montfaucon a montré qu'il étoit en latin, & non en grec. Ce manuscrit fut envoyé d'Aquilée à Venise dans le 14e. siecle : l'empereur Charles IV en obtint les huit derniers feuillets que l'on garde précieusement à Prague. Cet Evangile n'est presque qu'un abrégé de celui de S. Matthieu. L'auteur emploie souvent les mêmes termes, rapporte les mêmes histoires, & releve les mêmes circonstances. Il ajoute quelquefois de nouvelles particularités, qui donnent un grand jour au texte de S. Matthieu. On y trouve, comme dans les trois autres historiens de J. C., cette simplicité inimitable, qui rend la vérité des faits sensible par la nature même de la narration. *Ce n'est pas ainsi qu'on invente*, dit un philosophe de ce siecle (J. J. R.). Ils ne visent pas à inspirer de l'admiration pour leur maître; ils parlent froidement de sa doctrine, de ses miracles; ils ne font point de réflexions pour en relever l'éclat; ils racontent ses supplices & son ignominie, comme les honneurs & les acclamations des peuples : *Ibi crucifixerunt eum, & latrones unum a dextris & alterum a sinistris :* voilà la catastrophe & l'événement principal de cette histoire. S. Jerôme rapporte que le dernier chapitre de l'Evangile de S. Marc, depuis le verset 9, ne se trouvoit point de son tems dans les exemplaires grecs; mais il n'en est pas moins authentique, puisqu'il est reconnu par S. Irenée & par plusieurs anciens Peres, & que d'ailleurs il se trouve dans d'autres exemplaires. Pour ce qui est de la *Liturgie* & de la *Vie de S. Barnabé*, qu'on a attribuées à cet écrivain sacré, il est certain que ni l'une ni l'autre n'est de lui. L'empereur Claude ayant chassé de Rome tous les Juifs, S. Marc alla en Egypte pour y prêcher l'Evangile, & fonda l'Eglise d'Alexandrie. Voilà ce qu'une tradition ancienne & constante nous apprend: les autres circonstances de la vie & de la mort de cet Evangéliste, rapportées dans ses *Actes*, sont incertaines; cependant ces *Actes* sont anciens; ils paroissent avoir été connus en Egypte dès le 4e. siecle. On croit posséder ses reliques à Venise.

MARC, hérétique & disciple de Valentin dans le deuxieme siecle, admettoit une *Quaternité* dans Dieu, composée de l'*Ineffable*, du *Silence*, du *Pere* & de la *Vérité*. Il s'attachoit particuliérement à séduire les femmes, sur-tout celles qui étoient ou riches ou belles. La cupidité, la luxure & l'ambition ont été de tout tems la source des hérésies. Marc prenoit des calices remplis d'eau & de vin, puis feignant de les consacrer à la façon des Catholiques, il les faisoit paroître pleins d'une liqueur rouge, à laquelle il donnoit le nom de sang. Il permettoit aux femmes de consacrer. S. Irenée décrit avec étendue les superstitions & les impostures de ce Marc, chef des Marcosiens. « Il est bon d'observer, » dit un habile théologien, » que si au second siecle, la » croyance de l'Eglise chré» tienne n'avoit pas été que, » par la consécration de l'Eu» charistie, le pain & le vin » sont changés au corps & au

» sang de J. C., l'hérésiarque » Marc ne se seroit pas avisé de » vouloir rendre ce change- » ment sensible par un miracle » apparent ; & si l'on n'avoit » pas cru que le sacerdoce don- » noit aux prêtres des pouvoirs » surnaturels, cet imposteur » n'auroit pas eu recours à un » prestige, pour persuader qu'il » avoit la plénitude du sacer- » doce. C'est pour cela qu'il est » utile à un théologien de con- » noître les divers égaremens » des hérétiques anciens & » modernes, quelque absurdes » qu'ils soient : la vérité ne » brille jamais mieux que par » son opposition avec l'er- » reur ».

MARC, (S.) Romain, succéda au pape Sylvestre I, le 18 janvier 336, & mourut le 7 octobre de la même année. On lui attribue une *Epître*, adressée à S. Athanase & aux évêques d'Egypte ; mais les critiques la mettent au nombre des ouvrages supposés.

MARC, évêque d'Aréthuse, sous Constantin-le-Grand, sauva la vie à Julien, qui fut depuis empereur. Il assista au concile de Sardique en 347, & à ceux de Sirmich en 351 & en 359 : quoique la formule qu'il dressa dans ce dernier concile, ne fût pas précise ni assez contraire aux Ariens, il paroît cependant que ses sentimens étoient orthodoxes. Les Païens le persécuterent sous le regne de Julien l'Apostat, parce qu'il avoit détruit un temple consacré aux idoles. Il employa le reste de ses jours à convertir les partisans du Paganisme. Il mourut sous Jovinien ou sous Valens. S. Grégoire de Nazianze fait de lui un grand éloge. L'église grecque honore sa mémoire le 23 de mars.

MARC, surnommé l'*Ascétique*, célebre solitaire du 4e. siecle, dont nous avons neuf *Traités* dans la Bibliotheque des Peres.

MARC-ANTOINE, *Triumvir*, voyez ANTOINE.

MARC-ANTOINE RAIMONDI, graveur, natif de Bologne, prit du goût pour la taille-douce à la vue des Estampes d'Albert Durer. Il essaya ses forces contre ce célebre graveur. Il se mit à copier la *Passion* que ce maître avoit donnée en 36 morceaux, & grava sur ses planches, ainsi que lui, les lettres A. D. La preuve de ses talens fut complette. Les connoisseurs s'y tromperent ; cependant Albert Durer s'en apperçut, & fit un voyage exprès à Venise pour porter ses plaintes contre son rival. Marc-Antoine a été à l'égard de Raphaël, ce qu'Audran fut dans le siecle dernier pour le célebre le Brun ; il a été son graveur favori, & en répandant ses ouvrages & sa gloire, il s'est dressé à lui-même un trophée immortel. Il est à regretter qu'il ait fait souvent un abominable usage de ses talens. Ce fut lui qui grava d'après les dessins de Jules Romain, les planches qui furent mises au-devant des Sonnets infames de l'Arétin. Le pape Clément VII le fit mettre en prison, d'où il s'échappa pour se retirer à Florence. Il mourut vers l'an 1540.

MARC-AURELE-ANTONIN, le *Philosophe*, né l'an 121, de l'ancienne famille des Annius, fut adopté par An-

tonin le Pieux avec Lucius Verus. Après la mort d'Antonin en 161, on proclama, d'une voix unanime, Marc-Aurele, qui prit pour collegue Lucius Verus, & lui donna sa fille Lucille en mariage. Ce choix ne lui fit pas honneur; car Verus déshonora le trône par une vie molle & des mœurs infames. Marc-Aurele ménagea avec plus d'art l'honneur du manteau de philosophe, qu'il avoit pris dès l'âge de 12 ans. Sa vie publique parut sobre & austere. Devenu empereur, il remit en vigueur l'autorité du sénat, & assista à ses assemblées avec l'assiduité du moindre sénateur. Non-seulement il délibéroit de toutes les affaires militaires, civiles & politiques, avec les plus sages de la ville, de la cour & du sénat, mais encore il déféroit à leur avis plutôt qu'au sien. *Il est plus raisonnable*, disoit-il, *de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger de se soumettre à celle d'un seul homme*. S'il étoit attentif à consulter, il ne l'étoit pas moins à faire exécuter. Il disoit « qu'un » empereur ne devoit rien faire » ni lentement ni à la hâte, » & que la négligence dans » les plus petites choses in» fluoit dans les plus grandes ». Le peuple Romain depuis longtems dégradé, toujours porté à l'adulation & à la bassesse, voulut lui élever des temples & des autels. Marc-Aurele les refusa, en disant dans le style d'une vanité pardonnable en quelque sorte dans ces tems de ténebres : « La vertu seule » égale les hommes aux dieux. » Un roi juste a l'univers pour » son temple, & les gens de » bien en sont les prêtres & » les ministres ». Une peste générale ravagea l'empire sous son regne. A ce fléau si funeste succéderent les tremblemens de terre, la famine, les inondations, les chenilles; & tout cela ensemble devint si terrible, que l'empire Romain sembloit toucher à sa fin. Les Germains, les Sarmates, les Quades & les Marcomans, prenant occasion de ces calamités, firent une irruption dans l'empire l'an 170, pénétrerent en Italie, & ne furent chassés qu'après avoir fait beaucoup de ravages. Marc-Aurele s'en vengea sur les Chrétiens, qui n'en pouvoient rien, & qui avoient partagé les malheurs de l'empire avec les Païens. Il ordonna contre eux une persécution cruelle. Il y eut un grand nombre de martyrs, parmi lesquels on distingue l'illustre Ste. Félicité, dame Romaine, avec ses sept fils. Les Barbares ayant fait une nouvelle irruption dans l'empire, l'empereur les repoussa, & employa les momens de tranquillité, que la paix lui donna, à faire ou à réformer des loix, à combattre le luxe & la licence générale; mais tous ces projets eurent peu d'effets. Une nouvelle ligue des Marcomans & des Quades, jeta l'empereur dans de nouveaux embarras. Le peuple ne pouvant payer de nouveaux impôts, il fit vendre les plus riches meubles de l'empire, les pierreries, les statues, les tableaux, la vaisselle d'or & d'argent, les habits même de l'impératrice & ses perles. Cette guerre fut plus longue & d'un

succès plus douteux que les premieres. Ce fut durant cette guerre que Marc-Aurele, se trouvant resserré par les ennemis dans une forêt d'Allemagne, obtint par les prieres de la Légion Melitine, qui étoit chrétienne, une pluie abondante qui désaltéra son armée près de périr de soif. M. Warburton a démontré la vérité de ce miracle contre les mauvaises plaisanteries de Voltaire. Weston, autre Anglois protestant, l'a également établie, dans une Dissertation publiée en 1748, contre le Clerc & Moyle. L'événement a paru si peu naturel, même aux Païens, que Porphire & Claudien l'ont attribué à des enchanteurs. Tertullien en parle comme d'un fait public & incontestable, & renvoie deux fois les Romains à la lettre de Marc-Aurele, qui le rapporte & en fait honneur au Dieu des Chrétiens (*). S. Apollinaire en rappella le souvenir à Marc-Aurele lui-même, auquel il adressa une *Apologie* pleine de force & d'éloquence en faveur des Chrétiens. Cet empereur défendit alors qu'on accusât des hommes dont il connoissoit l'innocence & la vertu; il ordonna même, en renchérissant sur Trajan, qu'on punît les délateurs; mais par une inconséquence extrême, il voulut néanmoins que les accusés subissent la peine décernée contre eux. Tant il est vrai que la foiblesse, le respect humain, l'asservissement aux préjugés dominans, ont souvent les mêmes effets qu'une cruauté déclarée. Si les Chrétiens étoient des scélérats, pourquoi punir les accusateurs? & si c'étoient des gens de bien, pourquoi les punir eux-mêmes? Dans ces tems de ténebres, la justice des rois se ressentoit du désordre général de la morale.... Les Barbares vaincus se soumirent en 175, la même année qu'Avidius Cassius se fit proclamer empereur. Marc-Aurele fit des préparatifs pour marcher contre lui; mais ce rebelle fut tué par un centenier de son armée. On envoya la tête de ce misérable à l'empereur, qui refusa de la voir, & pardonna à toutes les villes qui avoient embrassé son parti. Il passa ensuite à Athenes, y établit des professeurs publics, auxquels il assigna des pensions & accorda des immunités. De retour à Rome, après huit ans d'absence, il donna à chaque citoyen huit pieces d'or, leur fit une remise générale de tout ce qu'ils devoient au trésor public, & brûla devant eux, dans la place publique, les actes qui les constituoient débiteurs. Il

(*) Marc-Aurele y disoit que par hasard il avoit obtenu de la pluie, par les prieres des soldats chrétiens : *Christianorum fortè militum precationibus impetrato imbri* (Tertull. *Apol.* c. 5. Eusebe, *Hist.* l. 5, c. 5). Tous les bons latinistes savent que le mot *fortè* n'exprime ici aucun doute, & qu'il ne signifie autre chose, que *par hasard*; comme si on disoit, *il arriva que*. Marc-Aurele eût craint de choquer les Païens, en parlant plus clairement. L'original de l'Edit de ce prince existoit encore, lorsque Tertullien & S. Jerôme écrivoient. *Voyez* S. Jerôme, sur la Chronique d'Eusebe, à l'an 176, Tertullien, *loc. cit.*

éleva aussi un grand nombre de statues aux capitaines de son armée, morts dans la derniere guerre. Après avoir désigné pour lui succéder son fils Commode, il se retira pour quelque tems à Lavinium, & se livra à la philosophie avec plus d'enthousiasme que jamais. Il disoit souvent: *Heureux le peuple dont les rois sont philosophes, & dont les philosophes sont des rois!* Maxime réprouvée par l'expérience, & qui, fût-elle vraie, n'eût été dans sa bouche & dans son application, que l'expression de l'orgueil & du plus lâche égoïsme: mais tel étoit l'aveuglement de ces prétendus sages: ils ne pratiquoient le bien que pour en parler eux-mêmes avec emphase & en faire parler les autres. Une nouvelle irruption des peuples du nord le força à reprendre les armes. Marc-Aurele marcha contre eux, tomba malade à Vienne en Autriche, & mourut à Sirmich l'an 180, dans sa 59e. année, après un regne de 19 ans, regardé comme un prince doué de grandes vertus, mais qui avoit aussi des vices, entre lesquels on remarque une vanité incompatible avec la vraie sagesse; une facilité qui dégénéroit en foiblesse, & qui a causé de très-grands maux, sur-tout aux Chrétiens; un attachement déraisonnable à des hommes qui le déshonoroient, & qu'il eût dû écarter du trône, s'il avoit été aussi zélé pour le bien public que pour sa réputation personnelle. Le choix de Verus pour être son collegue, & celui de l'infame Commode pour lui succéder, suffit pour convaincre d'exagération les éloges que les philosophes modernes lui ont prodigués. Il avoit épousé la fameuse Annia Faustina, femme d'un libertinage effréné; au-lieu de la contenir dans le devoir, il récompensoit ceux qui s'accommodoient de ses amours, & se couvroit lâchement d'une honte qui auroit ranimé l'honneur dans l'ame d'un sauvage. Jacques Marchand a fait une Dissertation pour réhabiliter la mémoire de cette Messaline; mais toutes ces apologies faites au 18e. siecle, contre le témoignage de l'ancienne histoire, n'ont aucune prise sur un esprit solide. On a de Marc-Aurele XII livres de *Réflexions morales*, Londres, grec & latin, 1707, in-8°; Glasgow, 1752, traduits du grec en françois par madame Dacier, avec des remarques, Paris, 1691, 2 vol. in-12. Jean-Pierre Joly a donné une version des *Pensées* de ce prince, Paris, 1770, in-8°. Cet empereur a renfermé, dans ses *Réflexions*, ce que la morale des stoïciens offre de mieux (*voy.* EPICTETE). On y reconnoît souvent les Livres-Saints où les anciens sages ont puisé la plupart de leurs maximes morales, comme dans le passage suivant, qui énonce une importante & sublime vérité, mais qui n'est rien moins qu'une découverte de Marc-Aurele: *L'ame vraiment grande & élevée, est celle qui reçoit sans répugnance ce que le Ciel lui envoie & de bien & de mal;... qui se remet entiérement & de toute sa volonté, pour ce qui concerne sa destinée & sa conduite, entre les mains de la Divinité;... qui ne demande qu'à*

marcher dans le chemin de sa loi ; qu'à suivre Dieu, dont toutes les voies sont droites & tous les jugemens sont justes. Ce même prince qui parloit si magnifiquement de la Divinité, porta la superstition aux plus grandes extravagances. On le vit multiplier les sacrifices, employer des exécrations de toute espece, & introduire des religions étrangeres, qui avant lui avoient été inconnues des Romains. Il fit des démarches humiliantes auprès du sénat, pour obtenir que l'on rendit les honneurs divins à Adrien son prédécesseur, dont plusieurs vices avoient rendu la mémoire infame. Il porta l'impiété encore plus loin, en mettant au nombre des déesses l'abominable Faustine ; en lui élevant un temple, en lui érigeant des statues d'argent, en instituant en son honneur une communauté de filles, qui furent appellées *Faustiniennes* de son nom, en obligeant les nouvelles mariées de venir avec leurs maris offrir un sacrifice à la prétendue déesse. A la mort de Lucius Verus, son collegue, dont le nom étoit en exécration à tous les gens de bien, il força le sénat à l'honorer aussi comme un dieu. Gataker & les auteurs de la *Vie* de Marc-Aurele, qui est à la tête de ses *Réflexions morales*, édition de Glasgow, 1752, ont fait de vains efforts pour excuser l'idolâtrie & les différens vices de ce prince. Toute son histoire prouve un caractere faux, altier, égoïste & corrompu par systême ; l'égarement de son esprit égala celui de son cœur : il fut l'ennemi des Chrétiens par superstition & par philosophie. Aussi, comme le remarque un historien observateur, les tyrans les plus crapuleux ont moins persécuté le Christianisme, que les empereurs qui se décoroient du nom de philosophe. « Ce » Commode, dit-il, dont on » nous donne une si mauvaise » idée, ce brutal Caligula, ce » sanguinaire Tibere, n'ont » pas persécuté ; mais le phi» losophe Trajan, mais le phi» losophe Antonin, mais le » philosophe Marc-Aurele, le » philosophe Julien, ont été » persécuteurs ; de tous les » empereurs philosophes, il » n'y a que Tite qui n'ait pas » persécuté ; mais il ne régna » que deux ans ». *Voyez* SÉNEQUE, *& la fin de l'art.* TIBERE.

MARC D'AVIANO, ainsi nommé, parce qu'il étoit natif d'Aviano, bourg de Frioul, appartenant aux Vénitiens, fut célebre par le don des miracles qu'on lui attribuoit. L'empereur Léopold le fit venir à Vienne ; & il parcourut un grand nombre de provinces, trouvant par-tout les peuples rassemblés pour le voir & recourir à l'efficace de sa bénédiction & de ses prieres. Il mourut vers l'an 1690.

MARC EUGENIQUE, qu'on appelle aussi MARC D'EPHESE, parce qu'il étoit archevêque de cette ville, fut envoyé en 1439 au concile de Florence, au nom des évêques Grecs. Il y soutint le schisme avec beaucoup d'ardeur, & ne voulut point signer le décret d'union. De retour à Constantinople, il s'éleva contre le concile de Florence. On a de lui plusieurs *Ecrits* composés à

ce ſujet, qui ſe trouvent dans la Collection des Conciles; & d'autres ouvrages, dans leſquels il y a beaucoup d'emportement contre les Latins & le ſiege de Pierre. Il mourut peu de jours après ſa diſpute avec Barthélemi de Florence, en proteſtant qu'*il ne vouloit pas qu'aucun de ceux qui avoient ſigné l'union, aſſiſtât à ſes funérailles, ni qu'ils priaſſent Dieu pour lui.* Tant il eſt vrai que le fanatiſme érige en idoles les objets les plus hideux & les plus triſtes! Marc d'Epheſe jugeoit que la ſciſſion de l'Egliſe chrétienne, de cette épouſe unique de J. C., étoit un bien auquel il falloit tout ſacrifier. Il avoit un frere appellé *Jean*, qui vint avec lui à Florence, & qui publia auſſi un *Ecrit* contre le concile tenu dans cette ville.

MARC-PAUL, célebre voyageur, *voyez* PAUL.

MARCA, (Jacques Corneille à) Bénédictin de l'abbaye du Mont-Blandin, né à Gand en 1570, cultiva avec ſuccès les belles-lettres, & mourut à Douay l'an 1629. Les bibliographes Flamands lui prodiguent des éloges qui paroiſſent exagérés, quoiqu'on ne puiſſe diſconvenir qu'il ne ſoit bon orateur & encore meilleur poëte. Une partie de ſes opuſcules a été imprimée à Louvain, 1613, in-8°. Ce recueil contient des Harangues, des Tragédies & un Eloge des ducs de Bourgogne. On a encore de lui *Diarium Sanctorum* en vers ïambes, Douay, 1628, in-4°., & *Muſæ lacrymantes*, 1628, in-4°.; ce ſont ſept tragédies dont les ſujets ſont pris de l'Ecriture-Sainte.

MARCA, (Pierre de) né à Gand en Béarn l'an 1594, d'une famille ancienne, originaire d'Eſpagne, ſe diſtingua de bonne heure par ſon eſprit & par ſon zele pour la Religion Catholique; il travailla à la faire rétablir dans le Béarn, & eut le bonheur de réuſſir. C'eſt en reconnoiſſance de ſes ſoins qu'il obtint la charge de préſident au parlement de Pau en 1621, & celle de conſeiller-d'état en 1639. Après la mort de ſon épouſe, il entra dans les ordres, & fut nommé à l'évêché de Conſerans l'an 1642. Mais la cour de Rome, offenſée de ce que dans le livre de la *Concorde du Sacerdoce & de l'Empire*, il avoit donné atteinte aux prérogatives du St.-Siege, lui refuſa long-tems ſes bulles, & il ne les obtint qu'en 1647, après avoir interprété ſes ſentimens d'une maniere favorable, & promis les corrections néceſſaires, dans un autre ouvrage qu'il fit imprimer à Barcelone, in-4°, & qui ſe trouve dans les éditions in-fol. du livre précédent. Il fit plus, & déféra à Innocent X neuf propoſitions, réfutées par onze regles, où la vraie doctrine de la hiérarchie eſt établie: on remarque que ces neuf propoſitions contiennent preſque tout le ſyſtême de Febronius. L'habileté avec laquelle il remplit une commiſſion qu'on lui donna en Catalogne, lui mérita l'archevêché de Toulouſe en 1652. Il s'étoit tant fait aimer en Catalogne, qu'ayant été attaqué d'une maladie qui le mit à l'extrémité, la ville de Barcelone, entr'autres, fit un vœu public à Notre-Dame de Monſerrat,

qui en est éloignée d'une journée, & y envoya en son nom 12 Capucins nus-pieds, sans sandales, & 12 jeunes filles aussi pieds nus, les cheveux épars, & vêtues de longues robes blanches. Marca se disposoit à se rendre à Toulouse, lorsque le roi le fit ministre-d'état en 1658. Il étoit d'un caractere facile & flexible, mais sans jamais se laisser aller à des impulsions contraires au devoir. Persuadé de l'importance qu'il y avoit à s'opposer aux sectes naissantes, il s'appliqua à arrêter les progrès du Jansénisme. Il s'unit avec les Jésuites contre le livre du fameux évêque d'Ypres, & dressa le premier le projet d'un *Formulaire* où l'on condamneroit les V Propositions dans le sens de l'auteur. Son zele fut récompensé par l'archevêché de Paris; mais il mourut le jour même que ses bulles arriverent, en 1662, à 68 ans. Sa mort donna occasion à cette épitaphe badine :

Ci-gît l'illustre de Marca,
Que le plus grand des rois marqua,
Pour le prélat de son église;
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui se plaît à la surprise,
Tout aussi-tôt le démarqua.

Ce prélat réunissoit plusieurs talens différens: l'érudition, la critique, la jurisprudence. Son style est ferme & mâle, assez pur, sans affectation & sans embarras. Ses principaux ouvrages sont : I. *De concordia Sacerdotii & Imperii*, dont la meilleure édition est celle qui fut donnée après sa mort par Baluze, Paris, 1704, in-fol. C'est un des ouvrages les plus savans que nous ayons sur cette matiere. On ne peut guere lui comparer que l'excellent traité *De l'Autorité des deux Puissances*; si les principes n'en sont pas toujours exactement les mêmes, c'est que Baluze n'a pas déféré à la volonté expresse du prélat, qui en mourant lui avoit indiqué divers changemens à faire. Quant au Supplément & aux notes de Baluze, ils sont tout-à-fait étrangers à M. de Marca. II. *Histoire de Béarn*, Paris, 1640, in-fol. On y trouve des éclaircissemens utiles sur l'origine des rois de Navarre, des ducs de Gascogne, des comtes de Toulouse, &c.; on y prend une grande idée de l'érudition de l'auteur. III. *Marca Hispanica*, 1688, in-fol. C'est une description savante & curieuse de la Catalogne, du Roussillon & des frontieres. La partie historique & la géographique y sont traitées avec une égale exactitude, & cet ouvrage peut être très-utile pour connoître les véritables bornes de la France & de l'Espagne. IV. *Dissertatio de primatu Lugdunensi & cæteris primatibus*, 1644, in-8°., très-savante. V. *Relation de ce qui s'est fait depuis 1653 dans les assemblées des évêques, au sujet des V Propositions*, Paris, 1657, in-4°. C'est contre cette Relation peu favorable au Jansénisme, que Nicole publia son *Belga percontator*, 1657, in-4°., dans lequel il expose les scrupules d'un prétendu théologien Flamand sur l'assemblée du clergé de 1656. VI. Des *Opuscules* publiés par Baluze en 1669, in-8°. VII. D'autres *Opuscules* mis au jour par le même en 1681, in-8°. Ces Opuscules renferment plusieurs dissertations intéressan-

tes, entr'autres : *De Tempore susceptæ in Galliis fidei : De Eucharistia & Missa : De Pœnitentia : De Matrimonio ; De Patriarchatu Constantinopolitano : De Stemmate Christi : De Magorum Adventu : De singulari Primatu Petri : De Discrimine clericorum & laïcorum ex jure divino : De veteribus Collectionibus Canonum.* VIII. Un *Recueil* de quelques *Traités Théologiques*, les uns en latin, les autres en françois, donnés au public en 1668, in-4°., par l'abbé de Faget, cousin-germain du savant archevêque. L'éditeur orna cette collection d'une *Vie* en latin de son illustre parent. Elle est étendue & curieuse.

MARCASSUS, (Pierre de) né en Gascogne vers 1584, fut professeur de rhétorique au college de la Marche à Paris, où il mourut en 1664. On a de lui des Histoires, des Romans & des Pieces de théâtre, qui n'ont pas autant de mérite du côté de la composition que du côté de la décence & du respect pour les mœurs. On a aussi de lui des Traductions, qui sont au-dessous de celles de l'abbé de Marolles, son ami.

MARCEL I, (S.) Romain, successeur du pape Marcellin en 308, se signala par son zele & par sa sagesse. La juste sévérité dont il usa envers un apostat, le rendit odieux au tyran Maxence, qui le bannit de Rome. Il mourut en 310. Il est appellé martyr dans les Sacramentaires de Gelase I & de S. Grégoire, ainsi que dans les Martyrologes attribués à S. Jerôme & à Bede. Le pape S. Damase a composé son Epitaphe en vers.

MARCEL II, (Marcel Cervin) natif de Montepulciano, étoit fils du receveur-général des revenus du saint-siege à Alfano. Il fit ses études avec distinction & plut au pape Paul III, qui le nomma son premier secrétaire. Il accompagna en France le cardinal Farnese, neveu de ce pontife, & s'y fit estimer par ses mœurs & son savoir. De retour à Rome, il obtint de son bienfaiteur le chapeau de cardinal, & fut choisi pour être un des présidens du concile de Trente. Il succéda sous le nom de *Marcel*, au pape Jules III, le 9 avril 1555, & mourut d'apoplexie 21 jours après son élection, dans le tems qu'il se disposoit à pacifier les troubles, à réformer les abus, & à faire fleurir la science & la piété dans l'Eglise. Il étoit si ennemi du népotisme, qu'il ne voulut pas même permettre à ses neveux de venir à Rome.

MARCEL *ou* MARCEAU, (S.) célebre évêque de Paris, mort le 1*er.* novembre au commencement du 5*e.* siecle. Il y a eu plusieurs autres Saints de ce nom. S. Marcel, martyrisé à Châlons-sur-Saône l'an 179 ; S. Marcel, capitaine dans la légion Trajane, qui eut la tête tranchée pour la foi de J. C. à Tanger le 30 octobre, vers l'an 298 ; S. Marcel, évêque d'Apamée, & martyr en 385.

MARCEL, fameux évêque d'Ancyre dès l'an 314, assista au concile de Nicée en 325, & y signala son éloquence contre l'impiété arienne. Il s'opposa à la condamnation de S. Athanase, au concile de Tyr en 335, & à celui de Jérusalem, où il s'éleva avec zele contre Arius. Les

Ariens

Ariens irrités, le perſécuterent avec fureur & condamnerent ſon *Traité contre Aſtere*, ſurnommé l'avocat des Ariens, comme contenant les erreurs de Sabellius; ils le dépoſerent à Conſtantinople en 336, & mirent à ſa place Baſile, qui s'étoit acquis de la réputation par ſon éloquence. Marcel d'Ancyre alla à Rome trouver le pape Jules : car c'eſt toujours au ſiege de Pierre que les évêques opprimés ou calomniés avoient recours comme au centre de l'autorité & de l'unité de l'Egliſe (*voyez* ATHANASE, JULES I, INNOCENT I, *&c.*). Le pape qui le jugea innocent, le reçut à ſa communion, & déclara dans un concile tenu à Rome en 341, que la doctrine contenue dans ſon livre contre les Ariens, étoit conforme à celle de l'Egliſe. L'illuſtre perſécuté fut encore abſous & rétabli au concile de Sardique en 347. Marcel ayant été informé ſur la fin de ſa vie, que S. Baſile avoit donné à S. Athanaſe des ſoupçons ſur ſa catholicité, il lui envoya une profeſſion de foi, dans laquelle il condamnoit expreſſément le Sabellianiſme. Il mourut dans un âge très-avancé, en 374. Après ces témoignages ſi favorables à Marcel, on ne peut guere douter que S. Hilaire, S. Baſile, S. Chryſoſtome, Sulpice Sévere qui ont imputé le Sabellianiſme à cet évêque d'Ancyre, n'aient été trompés par les clameurs des Ariens (voyez ce point bien diſcuté dans *Collect. Patr.* tom. 2 de D. Montfaucon). Il ne nous reſte de Marcel qu'une *Lettre* écrite au pape Jules, deux *Confeſſions de Foi* dans S. Epiphane, & quelques fragmens de ſon *Livre contre Aſtere* dans la critique qu'en a faite Euſebe de Céſarée.

MARCEL, (S.) natif d'Apamée, d'une famille noble & riche, diſtribua tous ſes biens aux pauvres pour ſe retirer auprès de S. Alexandre, inſtituteur des Acemetes. S. Marcel fut abbé de ce monaſtere après Jean, ſucceſſeur d'Alexandre, vers 447, & mourut après l'an 485. Sa ſainteté & ſes miracles l'ont rendu célebre dans l'Orient.

MARCEL, (Chriſtophe) Vénitien, fut chanoine de Padoue & archevêque de Corfou. Il eut le malheur d'être pris au ſac de Rome en 1527. Comme il n'avoit pas le moyen de payer ſa rançon, les ſoldats Luthériens qui étoient dans l'armée impériale, l'attacherent à un arbre auprès de Gayette en pleine campagne, & lui arracherent un ongle chaque jour. Il mourut de l'excès des douleurs & de l'intempérie de l'air. On a de lui un traité *de Anima*, 1508, in-fol. & une édition des *Ritus Eccleſiaſtici*, 1516, in-fol. ouvrage compoſé par Auguſtin Patrice, ſous le pontificat d'Innocent VIII.

MARCEL, (Guillaume) connu par ſes vers, par ſes harangues & par divers autres écrits, étoit d'auprès de Bayeux. Etant entré chez les Peres de l'Oratoire, il fut envoyé profeſſer à Rouen en 1640, dans le college que l'archevêque François de Harlai venoit de rétablir. Il ſortit quelque tems après de l'Oratoire, pour remplir la place de profeſſeur d'é-

loquence, au college des Grassins à Paris. Il étoit près de réciter en public l'oraison funebre du maréchal de Gassion, quand il lui fut défendu de prononcer dans une université catholique, l'éloge d'un homme mort dans la religion protestante. Le goût de la patrie le rappella à Bayeux, pour être chanoine, & principal du college de cette ville; enfin voulant se reposer des fatigues de ce pénible emploi, il se retira en 1671, dans la cure de Basli, près Caen, & y mourut en 1702, âgé de 90 ans, laissant plusieurs écrits en prose & en vers latins & françois. C'est par ses conseils que le poëte Brébeuf, son ami, entreprit la traduction de la *Pharsale* de Lucain.

MARCEL, (Guillaume) avocat au conseil, natif de Toulouse, mort à Arles, commissaire de Marine, le 27 décembre 1708, à 61 ans, est auteur : I. De l'*Histoire de l'origine & des progrès de la Monarchie Françoise*, en 4 vol. in-12. C'est moins un corps d'histoire qu'une chronique seche & inexacte. II. Des *Tablettes Chronologiques pour l'histoire profane*, in-12, qu'on lit moins depuis celles de l'abbé Lenglet du Fresnoy, mais qui n'ont point été inutiles à celui-ci. III. Des *Tablettes Chronologiques pour les affaires de l'Eglise*, in-8°. : ouvrage estimé, qui réunit l'exactitude & l'esprit de recherches à l'orthodoxie & à la sagesse des principes; en lui donnant un peu plus de développement & d'étendue, on en feroit le meilleur livre élémentaire d'histoire ecclésiastique; genre où nous sommes dans la plus grande pénurie, les jansénistes & philosophistes ayant entiérement infecté cette partie de l'institution (*voy.* MACQUER). L'*Histoire abrégée de l'Eglise*, par M. l'Homond, est presque le seul ouvrage en ce genre qui puisse servir à l'instruction de la jeunesse (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 septembre 1787, p. 99). Marcel avoit le génie de la négociation. Ce fut lui qui conclut la paix d'Alger avec Louis XIV en 1677, & qui fit fleurir le commerce de France en Egypte.

MARCELLE, (Sainte) dame Romaine, étant devenue veuve après 7 mois de mariage, embrassa la vie monastique. Plusieurs vierges de qualité se mirent sous sa conduite, & la ville de Rome fut bientôt remplie de monasteres où on imitoit la vie des solitaires d'Orient. Marcelle consultoit souvent S. Jerôme dans ses doutes, & nous avons les réponses de ce S. Docteur dans les 11 Lettres qu'il lui écrivit. Ses grandes délices étoient la lecture des Livres-Saints, « non par esprit de » dispute ni pour en faire pa- » rade comme les Pharisiens, » dit S. Jerôme, mais pour les » mettre en pratique, & mé- » riter de les comprendre par » l'accomplissement exact de » toutes les loix qu'ils renfer- » ment ». *Meditationem legis non in replicando quæ scripta sunt, ut Judæorum existimant Pharisæi, sed in opere intelligens... ut postquam mandata complesset, tunc se sciret mereri intelligentiam Scripturarum* (voyez EUSTOCHIUM). Elle eut beaucoup à souffrir durant le sac de la ville de Rome, l'an 409 : les

barbares vouloient lui faire découvrir des trésors qu'elle avoit cachés, à l'imitation de S. Laurent, dans le sein des pauvres. Alarmée du danger que couroit l'innocence de Principie, sa chere fille spirituelle, elle se jetta aux pieds des soldats & les conjura de l'épargner; ceux-ci oubliant leur férocité, conduisirent Marcelle & Principie dans l'église de S. Paul, qui, selon les ordres d'Alaric leur chef, devoit servir d'asyle, de même que celle de S. Pierre. Elle survécut peu au désastre de sa patrie, & mourut en 410. S. Jerôme a écrit élégamment sa *Vie* dans la *Lettre* à Principie, *Lib. 3*, *Epist. 9*, édition de Pierre Canisius.

MARCELLIN, (S.) succéda au pape S. Caïus en 296, & se signala par son courage durant la persécution. Les Donatistes l'ont accusé d'avoir sacrifié aux idoles; mais S. Augustin le justifie pleinement dans son livre: *De unico Bapt. contra Petilianum*, *cap. 16*. Eusebe, qu'on ne peut soupçonner d'une omission aussi considérable, ne dit pas un mot de ce fait, & Théodoret prouve bien davantage, puisqu'il parle expressément de Marcellin, ainsi que de la persécution où l'on veut qu'il ait idolâtré; cet historien assure au contraire que ce pape se distingua par la fermeté de son courage. C'est cependant sur cette calomnie que l'on a bâti la prétendue histoire du repentir de Marcellin dans un concile de Sinuesse qui n'a jamais existé. L'auteur de ce conte, aussi mal adroit qu'ignorant, tombe dans les contradictions les plus palpables & les plus ridicules (*voyez* le P. *Pagi*, ad an. 303, le P. *Alexandre*, *Tillemont*, & le cardinal *Orsi*). Il n'y a jamais eu que le donatiste Pétilien & les sectaires de son tems, qui soutinrent cette imputation, les premiers donatistes n'ayant jamais reproché à l'Eglise une pareille chute de son chef, tout attentifs qu'ils étoient, pour appuyer leur mauvaise cause, à recueillir les plus légeres fautes des évêques catholiques & sur-tout celles des papes. Marcellin tint le Saint-Siege un peu plus de 8 ans, & mourut le 24 octobre 304, également illustre par sa sainteté & par ses lumieres. Après sa mort, la chaire de Rome vaqua jusqu'en 308, tant il étoit périlleux d'y monter, à cause de l'implacable cruauté des persécuteurs.

MARCELLIN, (S.) est regardé comme le 1er. évêque d'Embrun. Il mourut vers 374. Les Actes de sa vie sont fort incertains. — Il ne faut pas le confondre avec S. MARCELLIN prêtre, qui reçut la couronne du martyre à Rome avec S. Pierre Exorciste, en 304, ni avec Flavius MARCELLIN tribun, à qui S. Augustin adressa ses premiers écrits contre les Pelagiens, & son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*. Il mourut l'an 413.

MARCELLIN, officier de l'Empire & comte d'Illyrie, né dans la Dalmatie, fut chancelier de l'empereur Justin, & selon Cassiodore, de l'empereur Justinien. Il est auteur d'une Chronique, intitulée: *Chronicon rerum Orientalium in ecclesia gestarum*, qui commence où celle de S. Jerôme se ter-

mine, en 379, & qui finit en 534. L'édition la plus correcte de cet ouvrage est celle que le P. Sirmond donna en 1619, in-8°. On l'a continuée jusqu'en 566. Cassiodore en parle avec éloge. Elle a été insérée dans la Bibliotheque des Peres, tom. 9. Cassiodore dit (*Divin. Lect. cap.* 17) que Marcellin avoit encore donné deux ouvrages, l'un intitulé : *De temporum qualitatibus & positionibus locorum*; l'autre : *De urbibus Cœli & Hierosolymis*; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MARCELLIN, *voyez* AMMIEN-MARCELLIN.

MARCELLIN, évêque d'Arezzo; *voyez* INNOCENT IV.

MARCELLINUS, *voyez* FABIUS-MARCELLINUS.

MARCELLUS, *voyez* NONIUS.

MARCELLUS, (*Marcus-Claudius*) célebre général Romain, fit la guerre avec succès contre les Gaulois, & tua de sa propre main le roi Viridomare. Ayant eu ordre de passer en Sicile, & n'ayant pu ramener les Syracusains par la voie de la douceur, il les assiégea par terre & par mer. Archimede en retarda la prise pendant 3 ans, par des machines qui détruisoient de fond en comble les ouvrages des assiégeans; mais leur ville fut enfin obligée de se rendre (*voyez* ARCHIMEDE, TZETZÈS). Marcellus avoit ordonné qu'on épargnât l'illustre ingénieur qui l'avoit si bien défendue, & il n'apprit sa mort qu'avec une douleur extrême. Ce général ne signala pas moins sa valeur dans la guerre contre Annibal. Il le vainquit deux fois sous les murs de Nole, & mérita qu'on l'appellât l'*Epée de la République*, comme Fabius, son collegue dans le consulat & dans le généralat, en avoit été appellé *le Bouclier*. Ses succès lui susciterent des envieux; il fut accusé devant le peuple par un tribun jaloux de sa gloire. Ce grand homme vient à Rome, & s'y justifie par le seul récit de ses exploits : le lendemain il est élu consul pour la 5*e*. fois, & part tout de suite pour continuer la guerre. Sa mort ne fut point digne d'un si grand général. Quoiqu'âgé de 60 ans, il avoit la vivacité d'un jeune-homme. Cette vivacité l'emporta au point d'aller lui-même, presque sans escorte, à la découverte d'un poste qui séparoit le camp des Romains d'avec celui d'Annibal. Le général Carthaginois y avoit fait cacher un détachement de cavalerie numide; il fondit à l'improviste sur la petite troupe des Romains, qui fut presqu'entiérement taillée en pieces. Marcellus fut tué dans cette embuscade, l'an 207 avant J. C. Annibal le fit enterrer avec pompe.

MARCELLUS, (*Marcus-Claudius*) un des descendans du précédent, joua un rôle dans les guerres civiles, & prit le parti de Pompée contre César. Celui-ci ayant été vainqueur, exila Marcellus, & le rappella ensuite, à la priere du sénat. C'est pour lui que Cicéron prononça son oraison *pro Marcello*, une des plus belles de cet orateur.

MARCELLUS, (*Marcus-Claudius*) petit-fils du précédent, & fils de *Marcellus* &

d'*Octavie*, sœur d'*Auguste*, épousa Julie, fille de cet empereur. Le sénat le créa édile. Marcellus se concilia, pendant son édilité, la bienveillance publique. Rien ne flattoit davantage les Romains, que la pensée qu'il succéderoit un jour à Auguste. Sa mort prématurée fit évanouir ces espérances : ce qui fit dire à Virgile que *les destins n'avoient fait que le montrer au monde*. Le *Tu Marcellus eris*, que ce grand poëte fut employer, avec tant d'art, au 6e. livre de son *Enéide*, fit verser bien des larmes aux Romains, & sur-tout à sa famille. Ses obseques se firent aux dépens du public, & l'on honora sa mémoire par tout ce que l'estime & les regrets furent imaginer.

MARCELLUS, médecin de Séide en Pamphylie, vivoit sous l'empereur Marc-Aurele. Il composa deux poëmes en vers héroïques : l'un sur la *Lycanthropie*, espece de mélancolie, qui frappe ceux qui en sont attaqués, de l'idée opiniâtre qu'ils sont changés en loups : l'autre sur les *Poissons*. On trouve des fragmens du premier dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

MARCHAND, (Jean-Louis) natif de Lyon, passe pour le plus grand organiste qu'il y ait jamais eu ; Rameau le reconnut pour son maître, & apprit de lui les principes les plus lumineux de l'harmonie. Il vint fort jeune à Paris, & s'étant trouvé, comme par hasard, dans la chapelle du college de Louis-le-Grand, au moment qu'on attendoit l'organiste pour commencer l'Office divin, il s'offrit pour le remplacer. Son jeu plut tellement, que les Jésuites le retinrent dans le college, & fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour perfectionner ses talens. Marchand conserva toujours l'orgue de leur chapelle, & refusa constamment les places avantageuses qu'on lui offrit. Le désintéressement eut autant de part à ces refus que la reconnoissance. Il étoit d'un esprit si indépendant, qu'il négligea autant sa célébrité que sa fortune. Il mourut à Paris en 1732, à 63 ans. On a de lui deux livres de *Pieces de Clavecin*, très-estimées des connoisseurs ; & tout ce que Rameau a écrit sur la musique, est en grande partie le fruit des leçons de ce grand maître.

MARCHAND, (Prosper) né en Picardie, fut élevé, dès sa jeunesse, dans la librairie à Paris & dans la connoissance des livres. Il entretint une correspondance réglée avec plusieurs savans, entr'autres avec Bernard, continuateur des *Nouvelles de la République des Lettres*, & il lui fournit les anecdotes littéraires de France. Marchand alla le joindre en Hollande, pour y professer en liberté la religion protestante qu'il avoit embrassée. Il y continua quelque tems la librairie ; mais il quitta ensuite ce négoce, pour se consacrer uniquement à la littérature. La connoissance des livres & de leurs auteurs, & l'étude de l'histoire de France, fut toujours son occupation favorite. Il fut aussi un des principaux auteurs du *Journal littéraire*, & il fournit des extraits dans la plupart des autres Journaux. Ce savant mourut dans un âge avancé, en 1756

Il légua le peu de bien qui lui restoit, à une société fondée à La Haye pour l'éducation & l'instruction d'un certain nombre de pauvres. Sa bibliotheque, l'une des mieux composées pour l'histoire littéraire, est restée par son testament avec ses manuscrits à l'université de Leyde. On a de lui : I. *L'Histoire de l'Imprimerie*. Cet ouvrage, rempli de discussions & de notes, parut en 1740 à La Haye, in-4°. L'érudition y est tellement prodiguée, l'auteur a tellement accumulé les remarques & les citations, que quand on est à la fin de ce chaos, on ne sait guere à quoi s'en tenir sur les points qu'il discute. M. Mercier, abbé de S. Leger de Soissons, a donné en 1773 un Supplément à cette *Histoire*, plein de recherches & d'une exactitude bien rare dans l'état actuel des sciences; il en a paru une seconde édition en 1775, in-4°. II. Un *Dictionnaire historique, ou Mémoires critiques & littéraires*, imprimé à La Haye en 1758, en 2 petits vol. in-fol. On y trouve des singularités historiques, des anecdotes littéraires, des points de bibliographie discutés; mais il y a trop de minuties, le style n'est pas pur, & l'auteur se livre trop à l'emportement de son caractere. Il est difficile d'entasser plus d'érudition sur des choses si peu intéressantes, du moins pour le commun des lecteurs. III. Une nouvelle édition du *Dictionnaire* & des *Lettres* de Bayle; du *Cymbalum mundi*, &c.

MARCHANT, (Pierre) né à Couvin dans l'Entre-Sambre-&-Meuse, principauté de Liege, l'an 1585, se fit Récollet, se distingua par sa science & sa régularité, & fut élevé aux premieres charges de son ordre. En 1639 il fut fait commissaire-général avec plein pouvoir sur les provinces de son ordre dans l'Allemagne, les Pays-Bas, les Isles Britanniques, &c. Il est le fondateur de la province dite de *St-Joseph*, dans la Flandre, & le principal auteur de la réforme des Franciscaines, avec la vénérable sœur Jeanne de Jesus, nommée *Neering* de Gand; cette congrégation est connue sous le nom de *Réforme des Sœurs Franciscaines de la pénitence de Limbourg*, qui fut approuvée par Urbain VIII l'an 1634. Cet homme plein de zele pour la discipline religieuse, mourut à Gand le 11 novembre 1661. On a de lui : I. *Expositio litteralis in regulam Sti Francisci*, Anvers, 1631, in-8°. II. *Tribunal sacramentale*, Gand, 1643, 2 vol. in-fol. & un troisieme à Anvers, 1650. Théologie aujourd'hui oubliée, qui renferme plusieurs choses plus pieuses que solides, entr'autres le traité intitulé : *Sanctificatio S. Joseph in utero*, qui a été aussi imprimé séparément, & condamné à Rome le 19 mars 1633, comme il devoit l'être de toute raison. III. Les *Constitutions de la congrégation des Religieuses* qu'il a établie, &c. — Son frere Jacques MARCHANT, doyen & curé de Couvin, s'est distingué aussi par sa science & sa piété; on estime encore son *Hortus Pastorum*, ouvrage savant, quoique d'une critique peu févere, édifiant & utile, & où il y a des choses curieuses, qu'il feroit difficile de trouver ailleurs; & quelques autres Traités, recueillis en 1

vol. in-folio, Cologne, 1635. Il mourut en 1648.

MARCHE, (Olivier de la) fils d'un gentilhomme Bourguignon, né vers l'an 1427, fut page, puis gentilhomme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Louis XI, mécontent de la Marche, voulut que Philippe lui livrât ce fidele serviteur; mais ce prince lui fit répondre, que *si le roi ou quelqu'autre attentoit sur lui, il en feroit raison*. Devenu ensuite maître-d'hôtel & capitaine-des-gardes de Charles le Téméraire, il le servit avec zele. Après la mort de ce prince, tué à la bataille de Nancy en 1477, Olivier de la Marche eut la charge de grand-maître-d'hôtel de Maximilien d'Autriche, qui épousa l'héritiere de Bourgogne. Il eut la même charge sous l'archiduc Philippe, & fut envoyé en ambassade à la cour de France après la mort de Louis XI. Il mourut à Bruxelles en 1501. On a de lui : I. Des *Mémoires ou Chroniques*, imprimés à Lyon en 1562, & à Bruxelles en 1616, in-4°. Ces Mémoires, inférieurs à ceux de Comines pour le style, leur sont peut-être supérieurs pour la sincérité. On y trouve des anecdotes curieuses sur la cour des deux derniers ducs de Bourgogne, auxquels l'auteur avoit été attaché. Les faits y sont racontés d'une maniere plate & confuse; mais ils respirent la franchise. II. *Traité sur les duels & gages de bataille*, in-8°, Paris, 1586. III. *Triomphe des Dames d'honneur*, 1520, in-8°; & plusieurs autres ouvrages imprimés & manuscrits.

MARCHE-COURMONT, (Ignace Hugari de la) ancien chambellan du margrave de Bareith, & capitaine au service de France dans les Volontaires de Wurmser, naquit à Paris en 1728, & mourut à l'isle de Bourbon en 1768. Il avoit beaucoup voyagé en Italie, en Allemagne, en Pologne. On a de lui : I. Les *Lettres d'Aza* pour servir de suite aux *Lettres Péruviennes*, in-12; & qui ne vaut pas mieux que l'ouvrage sur lequel il est enté. II. *Essai politique sur les avantages que la France peut retirer de la conquête de Minorque*. III. *Le Littérateur impartial*; journal qui n'eut point de suite.

MARCHESINI, (N.) né à Reggio, se fit religieux dans l'ordre de S. François. Selon Sixte de Sienne, Possevin & Oudin, il vivoit vers 1450; & selon Wadding & du Cange, vers 1300. Ce pieux religieux est particuliérement connu par un ouvrage intitulé : *Mammotrectus sive Expositio in singula Biblia capitula*, publié par les soins de Hélie de Lauffen, chanoine de la collégiale de Lucerne, & imprimé à Mayence par Pierre Schœffer de Gernsheim, en 1470, in-fol.; édition très-rare. Le même ouvrage a été imprimé plusieurs fois depuis sous les différens titres de *Mammotractus*, *Mammetrectus* & *Mammotrepton*. Sixte de Sienne dit que l'auteur a donné ce titre à son ouvrage, comme pour signifier que c'étoit comme une mamelle qu'il présentoit aux jeunes clercs qui n'étoient point versés dans les sciences. Du reste, le style en est peu soigné. Wadding attribue à ce religieux d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits, & que

l'on conserve à Assise & à Rome.

MARCHETTI, (Alexandre) né à Pontormo, sur la route de Florence à Pise, en 1633, d'une famille illustre, montra dès ses premieres années des talens & du goût pour la poésie & les mathématiques. Il fut ami du savant Borelli, & lui succéda en 1679 dans la chaire de mathématiques à Pise. Il mourut d'apoplexie au château de Pontormo en 1714, à 82 ans. On a de lui des *Poésies*, 1704, in-4°.; & des *Traités* de physique & de mathématiques, estimés, parmi lesquels on distingue celui *De resistentia fluidorum*, 1669, in-4°. On a aussi de lui une *Traduction* en vers italiens de *Lucrece*, Londres, 1717, in-8°.; & Amsterdam, (Paris) 1754, en 2 vol. in-8°. Cette derniere édition, publiée par M. Gerbault, a plus d'éclat que de correction. Sa version est estimable par sa fidélité, & rend avec précision toutes les absurdités de l'original. Il a moins bien réussi dans sa *Traduction* en vers libres des *Œuvres* d'Anacréon, Lucques, 1707, in-4°. Sa *Vie* est à la tête de ses *Poésies*, réimprimées à Venise en 1755, in-4°. On voit assez par le choix des originaux qu'il traduisoit, quel étoit son goût en matiere de philosophie & de morale.

MARCHI, (François) gentilhomme Romain, né à Bologne dans le 16e. siecle, fut un des plus habiles ingénieurs de son tems. Il est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé : *Della Architettura militare*, imprimé à Bresse en 1599, grand in-fol. orné de 161 figures. C'est la seule édition qui en ait été faite, quoique plusieurs bibliographes aient écrit le contraire. Ce livre est très-rare; & s'il en faut croire les Italiens, cette grande rareté ne provient pas tant de ce qu'il n'a pas été réimprimé, que de ce que plusieurs ingénieurs François, qui se sont approprié beaucoup d'inventions de Marchi, en ont retiré du commerce autant d'exemplaires qu'il leur a été possible.

MARCHIN, (Ferdinand, comte de) d'une famille Liégeoise (quelques auteurs écrivent *Marsin*), étoit fils de Jean-Gaspard Ferdinand, qui, après avoir servi dans les troupes Françoises, passa au service de l'Espagne & de l'empire, & mourut en 1673. Son fils Ferdinand, né à Malines en 1656, alla en France après la mort de son pere. Il n'avoit que 17 ans; mais il montroit déjà beaucoup d'envie de se signaler. Nommé brigadier de cavalerie, il servit l'an 1690 en Flandre, & fut blessé à la bataille de Fleurus. En 1693, il se trouva à la bataille de Nerwinde, à la prise de Charleroi; & passa ensuite en Italie. Dans la guerre de la succession, il fut employé comme négociateur & comme guerrier. Il étoit également propre à ces deux emplois, parce qu'il avoit du courage, de l'esprit & un sens droit. Louis XIV le nomma en 1701 ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, qui lui donna sa premiere audience dans le vaisseau qui le transportoit en Italie. Il alla ensuite en Allemagne continuer ses services, sous le duc de Bourgogne, qui lui remit

les patentes de maréchal en 1703. Il commanda la retraite de la bataille d'Hochstet, en 1704, & y parut plutôt bon officier qu'habile général. Enfin, ayant été envoyé en Italie pour diriger les opérations du duc d'Orléans, suivant les ordres de la cour, il s'exposa au péril en héros à la bataille de Turin, livrée en 1706. Blessé à mort, il fut fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse, & il mourut quelques momens après l'opération, sans avoir été marié. En partant de Versailles pour l'armée, il avoit représenté au roi qu'il falloit aller aux ennemis avec toutes les forces réunies, en cas qu'ils parussent devant Turin, & ne pas les attendre dans les lignes où l'on ne pouvoit mettre que huit mille hommes en bataille. Mais les malheurs de la France avoient rendu le Conseil timide, & l'ordre de rester dans les lignes fut confirmé. Le François réfugié qui a fait l'*Histoire du prince Eugene* en 5 vol. in-12, n'a pas rendu assez de justice à M. de Marchin : il lui attribue mal à propos la perte de la bataille; il se trompe également en disant que le maréchal périt par l'explosion de quelques barils de poudre : n'ayant fait en tout cela que répéter quelques mauvaises compilations de gazettes. Le duc de St.-Simon parle également de cette affaire d'une maniere aussi inexacte qu'injurieuse à M. de Marchin.

MARCHION, (N.) architecte & sculpteur d'Arezzo, florissoit dans le 13e. siecle, sous le pontificat d'Innocent III. Il fut employé à Rome & dans sa patrie. Comme il vivoit dans un siecle qui ignoroit les regles judicieuses des anciens dans l'architecture, il ne faut pas s'étonner si la plupart des ouvrages de Marchion sont surchargés de sculpture sans goût & sans choix.

MARCIANA, sœur de l'empereur Trajan, morte vers l'an 113 de J. C., étoit, dit-on, un modele de vertu & de grandeur d'ame. Son frere la fit déclarer Auguste. Elle vécut dans une intelligence parfaite avec Plotine sa belle-sœur, & cette union charma la cour. Marciana étoit veuve; mais on ignore le nom de son mari.

MARCIEN, naquit vers l'an 391, d'une famille de Thrace peu illustrée. Cet homme, destiné à être empereur Romain, fut d'abord simple soldat. Comme il partit pour aller s'enrôler, il rencontra dans le chemin le corps d'un homme qui venoit d'être tué. Il s'arrêta pour considérer ce cadavre ; il fut apperçu : on le crut auteur de ce meurtre, & on alloit le faire périr par le dernier supplice, lorsqu'on découvrit le coupable. Enrôlé dans la milice, il parvint de grade en grade aux premieres dignités de l'empire. Le trône de Constantinople déshonoré par la foiblesse de Théodose II, l'attendoit, & ses vertus l'y porterent après la mort de cet empereur en 450. Pulcherie, sœur de Théodose, devint par la mort de ce prince, maîtresse de l'empire d'Orient. Pour affermir son autorité, elle crut devoir la partager avec Marcien, homme très-versé dans le métier de la guerre, & qui joignoit à une connoissance profonde des affaires, beaucoup de

zele pour la foi catholique, & une vertu rare. Il étoit veuf, & avoit eu de son premier mariage une fille nommée *Euphémie*, qui épousa Antheme, qui fut depuis empereur d'Occident. Pulcherie en lui offrant sa main, lui déclara le vœu qu'elle avoit fait de vivre dans la virginité, & il fut convenu entr'eux que le mariage n'y donneroit aucune atteinte (*voyez* Ste. PULCHERIE). Tout l'Orient changea de face, dès qu'il eut la couronne impériale. Attila envoya demander au nouvel empereur le tribut annuel que Théodose II lui payoit. Marcien lui répondit d'une maniere digne d'un ancien Romain : *Je n'ai de l'or que pour mes amis, & je garde le fer pour mes ennemis.* Les orthodoxes triompherent, & les hérétiques furent réprimés. Il publia une loi rigoureuse contre ces derniers, rappella les évêques exilés, fit assembler à la priere de S. Léon, en 451, un concile général à Chalcédoine, & donna plusieurs édits pour faire observer ce qui y avoit été décidé. On se rappelle avec plaisir ces belles paroles de cet empereur prenant séance parmi les Peres de ce concile : « Nous venons assister » à votre concile, à l'exemple » du pieux empereur Constan- » tin, non pour y exercer au- » cune autorité, mais pour y » protéger la foi, afin qu'on » ne puisse plus désormais in- » duire personne par de mau- » vais conseils à se séparer de » vous » (*Conc. Chalc. act. 6*). Les impôts furent abolis, le vice puni & la vertu récompensée. Son regne fut appellé l'*Age d'or.* Ce grand homme se préparoit à marcher contre Genseric, usurpateur de l'Afrique, lorsque la mort l'enleva à l'estime & à l'affection des deux empires d'Orient & d'Occident, en 457, après un regne de 6 années, à 69 ans, avec la réputation d'un homme laborieux & d'un génie facile.

MARCILE, (Théodore) *Marsilius*, naquit l'an 1548 à Arnheim dans la Gueldre, avec des dispositions heureuses. Ayant achevé ses études à Louvain, il vint à Paris, où il fut fait professeur-royal en éloquence. Il y mourut en 1617. On a de lui : I. *Historia Strenarum*, 1596, in-8°. II. *Lusus de NEMINE*, avec *Passeratii NIHIL*, *Guillimanni ALIQUID*, Paris, 1597, & Fribourg, 1611, in-8°. III. Des *Notes* & des *Remarques* savantes sur les *Satyres* de Perse, sur *Horace*, sur *Martial*, *Catulle*, *Suétone*, *Aulu-Gelle*, sur les *Loix des XII Tables*, in-8°, & sur les *Institutes* de Justinien. IV. Des *Dissertations.* V. Des *Harangues*, des *Poésies*, des *Hymnes*, & d'autres ouvrages savans en latin, pleins de goût & d'un style agréable. Il étoit si attaché à l'étude, qu'il fut dix ans sans sortir du college du Plessis où il enseignoit. Il aimoit si tendrement les pauvres, qu'il ne refusoit jamais l'aumône. Pierre Valens a fait un *Eloge historique* de Marcile.

MARCILE, *voyez* MARSILE.

MARCILLY, *voyez* CIPIERE.

MARCION, hérésiarque, né à Sinope dans le Pont, ville dont son pere étoit évêque, s'attacha d'abord à la philoso-

phie stoïcienne & montra quelques vertus. Mais ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut chassé de l'église par son pere. Le désespoir l'obligea de quitter sa patrie & de se rendre à Rome, où il prit l'hérétique Cerdon pour son maître l'an 143 de J. C. Cet enthousiaste initia son disciple dans la doctrine des *deux Principes*, l'un bon & l'autre mauvais, auteurs du bien & du mal, & partageant entr'eux l'empire & l'univers. Pour mieux soutenir ce faux dogme, il s'adonna tout entier à l'étude de la philosophie & à l'art des sophismes. Le fanatique éleve de Cerdon, ajouta de nouvelles rêveries à celles de son maître. Il attaquoit l'Ancien-Testament par de mauvaises chicanes; on en jugera par l'objection suivante: Dieu, dans la Génese, dit à Adam, après le péché, *Adam, où êtes-vous?* « Pourquoi cette » demande, observe gravement Marcion: Dieu ignoroit » donc où étoit Adam ». Une aussi misérable subtilité lui paroissoit un argument, tout comme aux philosophes d'aujourd'hui, qui ne rougissent pas de faire des objections plus puériles encore: leur chef sur-tout s'est distingué en ce genre. Marcion n'admettoit de résurrection que pour ceux qui suivroient sa doctrine. Ce corrupteur de vierges condamnoit le mariage, & ne recevoit que ceux qui faisoient profession de continence. La chair étoit, selon lui, l'ouvrage du mauvais principe, & J. C. n'avoit paru sur la terre qu'avec un corps fantastique. Il assuroit que le Messie, descendu aux enfers, avoit délivré Caïn, les Sodomites & tous les autres impies, ennemis du Dieu Créateur; mais qu'il y avoit laissé les Patriarches, les Prophetes & ces Justes qui étoient ses adorateurs fideles. Quelques anciens ont prétendu qu'il avoit admis *trois Principes:* un bon, Pere de J.C.: un méchant, qui étoit le diable: un 3*e*. entre l'un & l'autre, qui étoit le Créateur du monde. On assure qu'il admettoit aussi la *Métempsycose* & l'*Eternité de la matiere*. Cette hérésie, partagée en plusieurs sectes particulieres, se répandit à Rome, en Egypte, dans la Palestine, la Syrie, la Perse & l'isle de Chypre. Les Marcionites s'abstenoient de la chair, n'usoient que d'eau, même dans les sacrifices, & faisoient des jeûnes fréquens. Les disciples de Marcion avoient un grand mépris & une grande aversion pour le Dieu Créateur. Théodoret avoit connu un Marcionite, âgé de 90 ans, qui étoit pénétré de la plus vive douleur toutes les fois que le besoin de se nourrir l'obligeoit à user des productions du Dieu Créateur. » Comble d'absurdité, dit un » auteur, & dont on ne croi» roit pas l'esprit humain ca» pable, s'il n'en existoit tant » d'autres exemples; punition » éclatante de l'envie de dog» matiser contre la foi de l'E» glise, & qui devroit suffire » pour ôter toute croyance aux » novateurs quelconques ». On a vu courir ces fanatiques à la mort comme à une félicité assurée; mais l'on voit assez la grande différence qu'il faut mettre entre le délire de

quelques forcenés, & le courage calme & réfléchi avec lequel des millions de Chrétiens, des sages, des philosophes, des magistrats, des témoins oculaires, instruits & convaincus des faits par leurs yeux & leurs sens, ont souffert la mort dans toutes les plages de la terre. Tertullien dit : *De Præscript. c. 30*, que Marcion se repentit, & qu'on lui promit à Rome de le recevoir dans l'Eglise, à condition qu'il s'efforceroit de détromper ceux qu'il avoit pervertis. Il mourut en travaillant à ce qu'on lui avoit prescrit. Quelques auteurs pensent que cela convient plutôt à Cerdon qu'à Marcion. On dit que Marcion avoit fait un livre intitulé : *Les Antitheses*, dans lequel il prétendoit montrer plusieurs contrariétés entre l'Ancien & le Nouveau-Testament. C'est lui qui rencontrant S. Polycarpe à Rome, & lui demandant : *Noscis nos ?* reçut pour réponse : *Nosco primogenitum Satanæ.*

MARCIUS, (*Caïus*) consul Romain, vainqueur des Privernates, des Toscans & des Falisques, fut le premier des Plébéïens qui fut honoré de la charge de dictateur, vers l'an 354 avant J. C.

MARCK, (Erard de la) nommé par quelques auteurs le *Cardinal de Bouillon*, étoit d'une maison illustre & fertile en grands hommes. Elu évêque de Liege en 1505, son premier soin fut de méditer sur les importantes obligations de son nouvel état. Il se prépara à recevoir la prêtrise, & à être sacré évêque par une retraite de six semaines dans la Chartreuse de Liege. Monté sur le siege épiscopal, il s'appliqua à réparer les maux que les guerres avoient faits dans la province qu'on venoit de lui confier ; à la mettre en état d'une bonne défense, en fortifiant les villes & plusieurs châteaux. Il empêcha par des loix séveres, que ses sujets ne prissent parti dans les guerres qui désoloient les pays voisins, fit fleurir la Religion, & signala sur-tout son regne par le plus grand zele à prémunir son diocese contre les nouvelles erreurs qui commencerent de son tems à infecter les contrées voisines : malgré sa vigilance extrême, l'hérésie s'étant glissée dans ses états, il ne se donna point de repos qu'il ne l'eût extirpée ; il employa à cet effet des gens zélés & éclairés ; ceux qui refuserent de se rendre à leurs instructions, furent bannis, & les plus obstinés à répandre l'erreur, punis du dernier supplice. Attaché d'abord aux intérêts de la France, Erard les abandonna, croyant pour le bien de son état & pour celui de l'Allemagne, devoir s'attacher à Charles d'Autriche, roi d'Espagne, qui lui donna l'archevêché de Valence & lui obtint le chapeau de cardinal du pape Léon X, l'an 1521. Le cardinal Polus, envoyé en Angleterre par Paul III pour y travailler à faire rentrer ce royaume dans le sein de l'Eglise, ayant appris que Henri VIII avoit mis sa tête à prix, trouva un asyle sûr auprès d'Erard, qui le reçut avec toutes les marques d'honneur & de distinction dues à son mérite & à sa dignité. Le pape l'en

récompensa en le créant légat *a Latere*. Il mourut le 15 février 1538. On voit dans la capitale, & dans tout le pays de Liege, un grand nombre de monumens de sa munificence. On admire sur-tout à Liege le vaste palais des évêques, & dans la cathédrale son tombeau de bronze doré, fait de son vivant, & qui est d'une grande exécution. Il enrichit d'un grand nombre de pieces rares & précieuses le trésor de son église, & fonda une procession mémorable, nommée la *Translation de S. Lambert*. Sleidan, disciple de Luther, a dit beaucoup de mal de ce prélat; mais on en sent facilement la raison. Il avoit consenti à recevoir du roi d'Espagne une abbaye des Pays-Bas en commende; mais les Belges s'opposerent fortement à cette violation de leurs droits. On peut voir dans la *Brabantia* de Sanderus, l'histoire de ce différend.

MARCK, (Robert de la) IIe. du nom, duc de Bouillon, prince de Sedan, frere du précédent, servit sous le roi Louis XII, & se trouva l'an 1513 à la bataille de Novare, avec deux de ses fils. On lui dit qu'ils sont restés blessés dans un fossé; il prend 100 hommes-d'armes, vole au lieu indiqué, malgré les obstacles fréquens d'un terrain entrecoupé, perce six ou sept rangs de Suisses victorieux, les écarte, trouve ses deux fils couchés par terre, & les fait emporter. Gagné par les instances de son frere, il passa dans le parti de Charles-Quint, avec lequel il ne tarda pas à se brouiller. Il se raccommoda alors avec la France, & eut l'extravagance d'envoyer à l'empereur un cartel de défi. Cet homme cruel & emporté fut surnommé *le grand Sanglier des Ardennes*, à cause des maux infinis qu'il commit sur les terres de l'empereur & de ses voisins; *de même qu'un sanglier*, dit Brantôme, *qui ravage les bleds & les vignes des pauvres bonnes gens*. Il portoit, ainsi que ses ancêtres, cette étrange devise : *Si Dieu ne me veult, le diable me prye* : alternative qui, dans cette famille, paroît s'être souvent arrêtée à la seconde partie de l'option.

MARCK, (Robert de la) IIIe. du nom, connu d'abord sous le nom de seigneur de Fleuranges, puis duc de Bouillon & prince de Sedan, fils aîné du précédent, se distingua par sa valeur sous les regnes de Louis XII & de François I, & fut surnommé *le jeune Aventureux*. Il se trouva avec son pere à la bataille de Novare, & y reçut 46 blessures; à celle de Marignan, & à celle de Pavie en 1525, où il fut fait prisonnier. Conduit à l'Ecluse en Flandre, il y écrivit l'*Histoire des choses mémorables arrivées en France, Italie & Allemagne, depuis l'an 1503 jusqu'en 1521*. Elle se trouve à la suite des *Mémoires* de Martin & Guillaume du Bellai-Langei, publiés par M. l'abbé Lambert, Paris, 1753, in-12, tome septieme, avec des notes critiques & historiques de l'éditeur. Le style en est simple, clair & naïf; mais la partialité pour la France est trop marquée. Il fut fait maréchal de France en 1526. S'étant jetté dans Péronne en 1536,

il y fut assiégé par une armée d'Impériaux; il soutint quatre assauts, malgré le feu de 72 pieces de canon, & força les ennemis à se retirer avec une perte considérable. Il mourut l'année suivante.

MARCK, (Robert de la) IVe. du nom, fils du précédent, *dit* le duc & le maréchal de Bouillon, obtint le bâton l'an 1547, en épousant une des filles de la duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II. Il servit à la prise de Metz en 1552, & fut fait lieutenant-général en Normandie. Les Impériaux ayant assiégé Hesdin l'année d'après, il se défendit tant qu'il put, & fut pris en capitulant. Il mourut en 1556, de poison, à ce qu'il disoit. Il se flattoit que les Espagnols le craignoient assez pour s'être défaits de lui; mais cette persuasion romanesque n'a point trouvé de croyance. — Son fils Henri-Robert de la Marck, duc de Bouillon, lui succéda dans le gouvernement de Normandie, y favorisa les Protestans dont il suivoit les opinions en secret, & ne laissa qu'une fille morte en 1594. Elle avoit épousé Henri de la Tour-d'Auvergne, qu'elle fit son héritier, quoiqu'elle n'en eût point d'enfans.

MARCK, (Guillaume de la) comte de Lumay, d'abord chanoine-tréfoncier de Liege, puis un des généraux des calvinistes dans les Pays-Bas, se signala moins par son courage que par un fanatisme sanguinaire qui le fit considérer comme le Des Adrets de la Belgique. On ne peut se faire une idée des tourmens qu'il faisoit essuyer aux Catholiques, sur-tout aux prêtres & aux religieux qui tomboient entre ses mains. C'est lui qui fit périr les célebres martyrs de Gorcum, par des supplices que les Busiris n'avoient pas inventés (*voyez* PIECK), & qui exerça des tourmens plus affreux encore envers le savant & pieux Musius. Cette bête féroce mourut à Liege en 1578, dans les accès de la rage proprement dite; on prétend qu'un chien qui en étoit atteint, l'avoit mordu quelques jours auparavant. *Voy.* HALBERSTADT, MUSIUS, SONOI.

MARCK, (Jean de) *Marckius*, ministre protestant, né à Sneck, dans la Frise, en 1655, fut professeur en théologie à Franeker, puis ministre académique, professeur en théologie & de l'histoire ecclésiastique à Groningue, & passa en 1689 à Leyde, où on lui confia les mêmes emplois. Il y mourut le 30 janvier 1731, & laissa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. Des *Dissertations* contre celle du P. Crasset *sur les Sybilles*, Franeker, 1682, in-8°. II. *Compendium theologiæ*, Amsterdam, 1722, in-4°. III. Plusieurs écrits contre J. Braunius, son collegue, qui donnoit dans le Coccéianisme. IV. *Des Commentaires sur les Prophetes Aggée, Zacharie & Malachie*, Amsterdam, 1701, 2 vol. V. — *sur l'Apocalypse*, Utrecht, 1699, 2 vol. Il a commenté encore plusieurs autres livres de l'Ecriture-Sainte. VI. *Exercitationes Biblicæ*, en 8 volumes, imprimés séparément & en différens lieux. VII. *Exercitationes Miscellaneæ*, Amsterdam, 1690. Elles roulent sur

les héréfies tant anciennes que modernes : entre celles-ci il compte celles des Enthoufiaftes & des Sociniens, fe gardant bien en bon proteftant d'oublier le *Papifme*. On a raffemblé quelques-uns de fes ouvrages philologiques en 2 vol. in-4°., Groningue, 1748. Tous ces ouvrages prouvent que Jean de Marck étoit verfé dans la fcience de l'Ecriture-Sainte, des antiquités facrées; mais ils prouvent auffi qu'il n'avoit pas trop de jugement. Il fe plaifoit à les charger d'un vain étalage d'érudition; fa haine contre les Catholiques lui fert fouvent de raifons. Son ftyle eft obfcur & entortillé.

MARCONVILLE, (Jean de) feigneur de Montgoubert, vit le jour dans le Perche. Il n'eft guere connu que par un Traité moral & fingulier, affez bon pour fon tems, & recherché encore par les bibliomanes. Il eft intitulé : *De la bonté & la mauvaiftié des Femmes*, un vol. in-16, Paris, 1576. On a encore de lui : *De l'heur & malheur du Mariage*, Paris, 1564, in-8°. *De la bonne & mauvaife Langue*, Paris, 1573, in-8°.

MARCOUL, (S.) *Marculphus*, né à Bayeux de parens nobles, devint un célebre prédicateur; il fonda, fecondé par le roi Childebert, un monaftere à Nanteuil, près de Coutances, & mourut faintement l'an 558. Il y a fous fon nom une églife célebre à Corbeny, au diocefe de Laon, dépendante de S. Remi de Rheims, où l'on conferve une partie de fes reliques. On réclame particuliérement fon affiftance contre le mal des écrouelles. C'eft là que les rois de France vont faire eux-mêmes, ou par un de leurs aumôniers, une neuvaine après avoir été facrés à Rheims, en reconnoiffance de la grace qui leur a été communiquée de guérir les écrouelles par l'interceffion de ce Saint.

MARCULFE, moine François, fit, à l'âge de 70 ans, un recueil des *Formules* des Actes les plus ordinaires. Si ces Formules font dans un ftyle barbare, ce n'eft pas la faute de l'auteur; on ne parloit pas mieux alors. Son ouvrage, très-utile pour la connoiffance de l'antiquité eccléfiaftique & de l'hiftoire des rois de France de la premiere race, eft divifé en 2 livres. Le 1*er*. contient les Chartres royales, & le 2*e*. les Actes des particuliers. Jerôme Bignon publia cette Collection en 1613, in-8°, avec des remarques pleines d'érudition. Baluze en donna une nouvelle édition dans le *Recueil des Capitulaires*, 1677, 2 vol. in-folio, qui eft la plus exacte & la plus complette. Launoi prétend que Marculfe vivoit dans le 8*e*. & non dans le 7*e*. fiecle. Ce qu'il y a de fûr, c'eft qu'on ne fait rien de pofitif fur le tems dans lequel il a fleuri.

MARCY, (Balthafar) fculpteur de Cambray, mort en 1674, âgé de 54 ans, étoit frere de Gafpar, auffi fculpteur, mort en 1679, âgé de 56 ans. Ces deux favans artiftes ont travaillé enfemble au *Baffin de Latone* à Verfailles, où cette déeffe & fes enfans font repréfentés en marbre; & au beau groupe qui étoit placé dans une des niches de la grotte d'Apollon, à Verfailles, d'où il a

été transporté dans les jardins de ce palais. On voit encore plusieurs autres grands ouvrages qui font honneur à l'habileté & au goût exquis de ces deux freres. Les mêmes talens les unirent étroitement, loin d'être, comme c'est l'ordinaire, une occasion de division & de jalousie.

MARD, (St-) *voyez* REMOND.

MARDOCHÉE, oncle ou plutôt cousin-germain d'Esther, femme d'Assuerus, roi de Perse. Ce prince avoit un favori nommé Aman, devant qui il vouloit que tout le monde fléchît le genou. Le seul Mardochée refusa de se soumettre à cette bassesse, qui d'ailleurs dans les tems où les hommes s'érigeoient en dieux & en recherchoient les honneurs, pouvoit passer pour un rit d'idolâtrie : considération grave & plus que suffisante pour justifier le refus de Mardochée. Aman irrité obtint une permission du roi de faire massacrer tous les Juifs en un même jour. Il avoit déjà fait élever dans sa maison une potence de 50 coudées de haut, pour y faire attacher Mardochée. Celui-ci donna avis à la reine sa niece, de l'arrêt porté contre sa nation. Cette princesse profita de la tendresse que le roi lui témoignoit, pour lui découvrir les noirceurs de son favori. Le roi, heureusement détrompé, donna la place d'Aman à Mardochée, & obligea ce ministre scélérat à mener son ennemi en triomphe, monté sur un cheval, couvert du manteau royal & le sceptre à la main, dans les rues de la capitale, en criant devant lui : *C'est ainsi que le roi honore ceux qu'il veut honorer.* Aman fut pendu ensuite à ce gibet même qu'il avoit destiné à Mardochée (*voyez* ESTHER, AMAN). La plupart des critiques croient que Mardochée est auteur du livre canonique d'*Esther*, quoique quelques passages paroissent être d'une autre main, qui est vraisemblablement celle d'Esther (*voyez ce dernier mot*). On lui attribue aussi un *Traité des Rits* ou *Coutumes des Juifs* qui est entre les Talmudiques ; mais il est incontestable que ce dernier livre est d'un tems fort postérieur à Mardochée. Il peut avoir été composé par quelques Juifs du même nom.

MARDOCHÉE, Rabbin, fils d'Eliezer Comrino, Juif de Constantinople, est auteur d'un *Commentaire* manuscrit sur le *Pentateuque*. Simon, qui parle de cet ouvrage, ne marque pas le tems où son auteur a vécu.

MARDONIUS, gendre de Darius, beau-frere de Xercès, roi de Perse, commanda les armées de ce dernier prince contre les Grecs, prit la ville d'Athenes, & remporta divers autres avantages ; mais la fortune l'abandonna à la bataille de Platée, où il perdit la victoire & la vie l'an 479 avant Jesus-Christ.

MARE, (Guillaume de la) *Mara*, poëte latin, né d'une famille noble du Cotentin en Normandie, fut sécrétaire de plusieurs chanceliers successivement. Dégoûté de la cour, il se retira à Caen, où l'université lui décerna le rectorat : puis il fut nommé vers 1510 trésorier & chanoine de l'église de Coutances,

tances, & il y mourut dans ces dignités. On a de lui deux Poëmes qui traitent à-peu-près la même matiere; l'un intitulé: *Chimæra*, Paris, 1513, in-4°; l'autre a pour titre: *De tribus fugiendis, Venere, Ventre, & Plumâ*, Paris, 1512, in-4°.

MARE, (Philibert de la) conseiller au parlement de Dijon, très-versé dans la littérature & dans l'histoire, écrivoit en latin presqu'aussi-bien que le président de Thou, sur lequel il s'étoit formé. Il mourut en 1687, après avoir publié plusieurs ouvrages. Le plus connu est *Commentarius de Bello Burgundico*. C'est l'Histoire de la guerre de 1635. Elle fait partie de son *Historicorum Burgundiæ conspectus*, in-4°, 1689. L'auteur donne dans cet ouvrage un catalogue des pieces relatives à l'histoire de Bourgogne, qu'il se proposoit de composer.

MARE, (Nicolas de la) doyen des commissaires du Châtelet, fut chargé de plusieurs affaires importantes sous le regne de Louis XIV. Ce monarque l'honora de son estime, & lui fit une pension de 2000 livres. La Mare mourut en 1723, âgé d'environ 82 ans. On a de lui un *Traité de la Police*, en 3 vol. in-fol., auxquels M. le Clerc du Brillet en a ajouté un 4e. Cet ouvrage est trop vaste pour qu'il ne s'y soit pas glissé quelques fautes; mais ces inexactitudes ne doivent pas fermer les yeux sur la profondeur des recherches. On y trouve dans un grand détail l'histoire de l'établissement de la police; les fonctions & les prérogatives de ses magistrats, & les réglemens qui la concernent. Les deux premiers volumes doivent avoir des Supplémens, qui sont refondus dans la 2e. édition de 1722; le 3e. est toujours de 1719, & le 4e. de 1738.

MARES, *voyez* DESMARES.

MARÉCHAL D'ANVERS, (le) *voyez* MESSI.

MARÉCHAL DE SALON, (le) dont le nom est François MICHEL, est aussi célebre dans l'histoire de Louis XIV que le *Masque-de-Fer*; & l'un comme l'autre y est un mystere impénétrable. Voici comme le duc de St-Simon raconte la chose dans ses *Mémoires*. « Un évé- » nement singulier fit beau- » coup raisonner tout le monde. » Il arriva tout droit à Ver- » sailles un maréchal de la pe- » tite ville de Salon, en Pro- » vence, qui s'adressa à Brisac, » major des gardes du roi, » pour être conduit au roi, » à qui il vouloit parler en par- » ticulier; il ne se rebuta point » des rebuffades qu'il reçut, » & fit tant, que le roi en fut » informé, & lui fit dire qu'il » ne parloit pas ainsi à tout le » monde. Le maréchal insista, » dit que, s'il voyoit le roi, » il lui diroit des choses si se- » cretes & tellement connues » de lui seul, qu'il verroit bien » qu'il avoit mission pour lui » parler, & pour lui dire des » choses importantes; qu'en » attendant, au moins il desi- » roit d'être interrogé, & qu'il » demandoit à être renvoyé à » un de ses ministres d'état. Là- » dessus, le roi lui fit dire d'al- » ler trouver Barbésieux, à qui » il avoit donné ordre de l'en- » tendre; ce qui surprit beau- » coup, c'est que ce maréchal, » qui ne faisoit que d'arriver,

» & qui n'étoit jamais sorti » de son pays, ni de son métier, ne voulut point de Barbésieux, & répondit tout de » suite qu'il avoit demandé à » être renvoyé à un ministre » d'état, que Barbésieux ne » l'étoit point, & qu'il ne parleroit qu'à un ministre; sur » cela, le roi nomma Pompone; & le maréchal, sans » faire difficulté, ni de réponse, l'alla trouver. Ce » qu'on sut de l'histoire est fort » court. Le voici. Cet homme » revenant tard de dehors, se » trouva investi d'une grande » lumiere auprès d'un arbre, » près de Salon. Une personne » vêtue de blanc, & par-dessus » à la royale, belle, blonde, » & fort éclatante, l'appella » par son nom, & lui dit de » la bien écouter, lui parla » plus d'une demi-heure, lui » confia qu'elle étoit la reine, » qui avoit été l'épouse du roi, » lui ordonna de l'aller trouver, & de lui dire les choses » qu'elle lui avoit communiquées : que Dieu l'aideroit » dans tout son voyage; & » qu'à une chose secrete qu'il » diroit au roi, & que le roi » seul au monde savoit, & qui » ne pouvoit être sue que de » lui, il reconnoîtroit la vérité » de tout ce qu'il avoit à lui » apprendre; que, si d'abord » il ne pouvoit parler au roi, » il demandât à parler à un de » ses ministres d'état, & que » sur-tout il ne communiquât » rien aux autres, quels qu'ils » fussent, & qu'il réservât certaines choses pour le roi tout » seul; qu'il partît promptement, & qu'il exécutât ce » qui lui étoit ordonné, hardiment & diligemment; & » qu'il s'assurât qu'il seroit puni » de mort, s'il négligeoit de » s'acquitter de la commission. » Le maréchal promit tout; » & aussi-tôt la reine disparut; » & il se trouva dans l'obscurité auprès de son arbre; » il s'y coucha au pied, ne sachant s'il rêvoit ou étoit » éveillé, & s'en alla après » chez lui, persuadé que c'étoit » une illusion & une folie dont » il ne se vanta à personne. A » deux jours de là, passant au » même endroit, la même vision lui arriva encore, & les » mêmes propos lui furent tenus; il y eut de plus des reproches de son doute & des » menaces réitérées, & pour » fin, d'aller dire à l'intendant » de Provence ce qu'il avoit » vu, & l'ordre qu'il avoit » reçu d'aller à Versailles, & » que sûrement il lui fourniroit de quoi faire son voyage. » A cette fois, le maréchal demeura convaincu; mais flottant entre la crainte des menaces & les difficultés de » l'exécution, il ne sut à quoi » se résoudre, gardant toujours » le silence de ce qui lui étoit » arrivé; il demeura huit jours » dans cette perplexité; enfin, » comme résolu de ne point » faire le voyage, & repassant » par le même endroit, il vit » & entendit encore des menaces si effrayantes, qu'il ne » songea plus qu'à partir. A » deux jours de là, il fut trouver, à Aix, l'intendant de » Provence, qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son » voyage, & lui donna de quoi » le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais su

» davantage. Il entretint trois » fois M. de Pompone, & fut, » à chaque fois, plus de deux » heures avec lui. M. de Pom- » pone en rendit compte au roi » en particulier, qui voulut » que Pompone en parlât plus » amplement au conseil d'état, » où monseigneur n'étoit point, » & où il n'y avoit que les mi- » nistres qui lors, outre lui, » étoient le duc de Beauvil- » liers, Pontchartrain & Torcy, » & nul autre. Ce conseil fut » long, peut-être y parla-t-on » aussi d'autre chose après; ce » qui arriva ensuite, fut que le » roi voulut entretenir le ma- » réchal; il ne s'en cacha point; » il le vit dans ses cabinets, » & le fit monter par le petit » degré qui est sur la cour de » marbre, par où il passe pour » aller à la messe, ou se pro- » mener. Quelques jours après » il le vit encore de même; &, » à chaque fois, il resta plus » d'une heure avec lui, & prit » garde que personne ne fût à » portée d'eux. Le lendemain » de la premiere fois qu'il l'eut » entretenu, comme il descen- » doit par ce même petit esca- » lier pour aller à la chasse, » M. de Duras, qui avoit le » bâton, & qui étoit sur le » pied d'une considération & » d'une liberté à dire au roi » tout ce qu'il lui plaisoit, se » mit à parler de ce maréchal » avec mépris, & à dire le » mauvais proverbe, que c'é- » toit un fou, ou que le roi » n'étoit pas noble. A ce mot, » le roi s'arrêta, & se tour- » nant au maréchal de Duras, » ce qu'il ne faisoit presque ja- » mais en marchant: *Si cela* » *est*, lui dit-il, *je ne suis pas* » *noble; car je l'ai entretenu* » *long-tems: il m'a parlé de fort* » *bon sens; & je vous assure* » *qu'il est loin d'être fou.* Ces » derniers mots furent pro- » noncés avec une gravité im- » posante, qui surprit fort l'as- » sistance. Après le second en- » tretien, le roi convint que » cet homme lui avoit dit une » chose qui lui étoit arrivée, » il y avoit plus de vingt ans, » & que lui seul savoit, parce » qu'il ne l'avoit jamais dite à » qui que ce soit; & il ajouta » que c'étoit un fantôme qu'il » avoit vu dans la forêt de » Saint-Germain (*), & dont » il étoit sûr de n'avoir jamais » parlé. Il s'expliqua encore » plusieurs fois très-favorable- » ment sur ce maréchal, qui » étoit défrayé de tout par ses » ordres, qui fut renvoyé aux » dépens du roi, qui lui fit » donner assez d'argent outre » sa dépense, & qui fit écrire » à l'intendant de Provence » de le protéger particuliére- » ment, & d'avoir soin que, » sans le tirer de son état & » de son métier, il ne manquât » de rien le reste de sa vie. Ce » qu'il y a de plus marqué, » c'est qu'aucun des ministres » d'alors n'a jamais voulu par- » ler là-dessus; leurs amis les » plus intimes les ont poussés » & tournés en tout sens & à » plusieurs reprises, sans avoir » pu en arracher un mot: tous

(*) Dans la *Vie* du Dauphin, duc de Bourgogne, il est dit que c'étoit dans la forêt de Fontainebleau; & le spectre y est nommé *une figure indéfinissable.*

» d'un même langage leur ont » donné le change, se sont mis » à rire & à plaisanter sans » jamais sortir de ce cercle ni » informer cette surface d'une » ligne : cela m'est arrivé avec » M. de Beauvilliers & M. de » Pontchartrain ; & je sais par » leurs plus intimes & leurs » plus familiers, qu'ils n'en » ont rien tiré davantage, & » pareillement de ceux de M. » de Pompone & de Torcy. » Ce maréchal, qui étoit un » homme d'environ cinquante » ans, qui avoit une famille » bien famée dans son pays, » montra beaucoup de bon sens » dans sa simplicité, de désin- » téressement & de modestie. » Il trouvoit toujours qu'on lui » donnoit trop, ne parut d'au- » cune curiosité ; &, dès qu'il » eut achevé de voir le roi & » M. de Pompone, il parut em- » pressé de s'en retourner, & » dit que, content d'avoir ac- » compli sa mission, il n'avoit » plus rien à faire que de s'en » retourner chez lui. Ceux qui » en avoient soin, firent tout » ce qu'ils purent pour en tirer » quelque chose ; il ne répon- » doit rien, ou disoit : Il m'est » défendu de parler ; & cou- » poit court, sans se laisser » émouvoir en rien de ce qu'il » étoit auparavant ; ne parloit » ni de Paris, ni de la cour, » répondoit deux mots à ceux » qui l'interrogeoient, & mon- » troit qu'il n'aimoit pas à être » questionné ; & sur ce qu'il » avoit été faire, pas un mot » que ce que je viens de rap- » porter ; sur-tout nulle vante- » rie : il ne se laissoit pas entamer « sur les audiences qu'il avoit » obtenues, & se contentoit » de se louer du roi qu'il avoit » vu ; mais en deux mots, sans » laisser entendre s'il l'avoit vu » en habits royaux, ou d'une » autre maniere, & ne vou- » lant jamais s'expliquer sur » M. de Pompone ; & quand » on lui en parloit, il répon- » doit qu'il avoit vu un mi- » nistre, sans s'expliquer com- » ment, ni combien de fois ; » qu'il ne le connoissoit pas ; » puis il se taisoit, sans qu'on » pût lui en faire dire davan- » tage. Il reprit son métier, & » a vécu depuis à son ordi- » naire ; c'est ce que les pre- » miers de la Provence en ont » rapporté, & ce que m'en a » dit l'archevêque d'Arles, qui » passoit quelque tems, tous » les ans, à Salon, qui est la » maison de campagne de l'ar- » chevêque. Il n'en faut pas » tant pour beaucoup faire rai- » sonner le monde ; on raisonna » donc beaucoup sans avoir pu » rien trouver, ou qu'aucune » suite de ce singulier voyage » ait pu satisfaire les fureteurs ». Après avoir rapporté tous les détails de cette histoire singuliere avec toute la naïveté de la bonne foi, le duc de St-Simon eût pu se dispenser de rapporter ailleurs le propos d'un imbécille qui dit que ce n'étoit qu'une intrigue de madame de Maintenon ; puisqu'il assure là même que *le maréchal ne la nomma jamais & ne la vit pas*, & que cette intrigue eût été sans but & sans résultat. — Il y a du reste dans sa relation quelques légeres différences, d'avec celle que donne de la même aventure, l'auteur de la *Vie du Dauphin duc de Bourgogne*; mais elles se réunissent pour le fond.

On lit dans ce dernier ouvrage quelques anecdotes qui paroissent avoir du rapport à l'histoire de ce maréchal, qui seule semble pouvoir les expliquer. Telle est la suivante. « Louis » XIV avoit assez de confiance » dans la sagesse & la discré- » tion du Dauphin, pour s'ou- » vrir à lui sur certaines affaires » les plus secretes, qui ne se » traitent pas même dans le » conseil. *Le roi*, dit ce prince, » *peu de jours après la mort de* » *monseigneur, me donna sous* » *la foi du secret la plus grande* » *marque de confiance qu'un pere* » *puisse donner à son fils, &* » *qui ne sortira jamais de ma* » *mémoire. Je lui fis, sur ce qu'il* » *me disoit, une question ulté-* » *rieure, touchant laquelle il ne* » *jugea pas à propos de me sa-* » *tisfaire ; & il me dit, avec* » *une démonstration de tendresse* » *qui me toucha jusqu'aux lar-* » *mes : JE VOUS EN AI DIT* » *ASSEZ, MON FILS, POUR* » *VOTRE INSTRUCTION, JE* » *DOIS GARDER LE RESTE* » *POUR LA MIENNE.... Qui* » *ne craindra vos jugemens, ô* » *mon Dieu !* ». Ce n'est encore qu'à cela qu'on peut rapporter ce que dit Louis XIV, en l'année 1700, après avoir consenti à assurer à son petit-fils la couronne d'Espagne ; savoir « *qu'il ne met sa confiance* » *ni dans sa force, ni dans sa* » *nombreuse postérité ; & que,* » *les jugemens de Dieu étant* » *impénétrables, il envisage* » *comme une chose possible, un* » *triste avenir qu'il prie le Ciel* » *d'éloigner* ». Dans les *Mémoires du maréchal de Villars*, il y a un passage qui semble avoir rapport au même événement. » L'année 1712 commença sous » les auspices les plus fâcheux. » Le pere, la mere, un enfant » enlevés en huit jours, & en- » fermés dans le même cer- » cueil. Le duc d'Anjou, qui » est actuellement notre roi, » ne fut sauvé que parce qu'on » lui fit moins de remede qu'aux » autres. Le roi supporta ces » malheurs avec un courage » héroïque, donnant lui-même » les ordres, & réglant le cé- » rémonial qui, dans les cours, » & sur-tout en France, est » une affaire d'état : mais la » premiere fois que j'eus l'hon- » neur de le voir à Marly, » après ces fâcheux événe- » mens, la fermeté du monar- » que fit place à la sensibilité » de l'homme. Il laissa échap- » per des larmes, & me dit » d'un ton pénétré, qui m'at- » tendrit : *Vous voyez mon état,* » *M. le maréchal ; il y a peu* » *d'exemples de ce qui m'arrive,* » *& que l'on perde dans la même* » *semaine son petit-fils, sa pe-* » *tite belle-fille & leur fils, tous* » *de très-grande espérance, &* » *très-tendrement aimés. Dieu* » *me punit : je l'ai bien mérité.* » *J'en souffrirai moins dans* » *l'autre monde* ». (*)

(*) Ces paroles de Louis XIV peuvent sans doute n'être que l'expression de la résignation chrétienne, sans supposer aucune préparation ni d'avertissement préalable : mais peut-être en jugera-t-on autrement par l'ensemble de cette histoire, & sur-tout en combinant ces paroles avec les réflexions suivantes de l'auteur de la *Vie du Dauphin*. « On » ne connoissoit plus d'autre sujet d'entretiens, & chacun se perdoit dans

MARÊTS, (Josse des) Jésuite, natif d'Anvers, se rendit habile dans la littérature grecque & latine, & donna une édition d'*Horace* avec des notes, qui sont courtes, savantes & judicieuses; Cologne, 1648. Il y a à la fin une table méthodique des termes & des phrases d'Horace. Ce Jésuite mourut le 13 décembre 1637, à 48 ans.

MARÊTS, (Roland des) né à Paris en 1594, avocat au parlement, fréquenta d'abord le barreau, mais il le quitta ensuite pour la littérature. Il mourut en 1653, à 59 ans, regardé comme un bon humaniste & un excellent critique. Il avoit été disciple du P. Petau, & il conféroit souvent avec lui sur la bonne latinité. On a de lui un recueil de Lettres latines, écrites avec assez de pureté, & remplies de remarques de grammaire & de belles-lettres, très-sensées. Elles sont intitulées : *Rolandi Maresii Epistolarum Philologicarum libri duo.* Ces Lettres, qu'il faisoit à plaisir dans le cabinet, ne parurent qu'après sa mort, en 1655, puis en 1686, in-12.

MARÊTS DE ST.-SORLIN, (Jean des) frere du précédent, né à Paris en 1595, fut un des premiers membres de l'académie françoise. Le cardinal de Richelieu, qu'il aidoit dans la composition de ses tragédies, le fit contrôleur-général de l'extraordinaire des guerres & secrétaire-général de la marine du Levant. Il mourut à Paris en 1676, chez le duc de Richelieu, dont il étoit l'intendant, à 81 ans. Les derniers jours de des Marêts tinrent beaucoup de la folie, mais de cette folie sombre & mélancolique, qui est la plus cruelle de toutes. Il a publié, outre plusieurs pieces de théâtre : I. Les *Pseaumes de David paraphrasés.* II. Le *Tombeau du cardinal de Richelieu*, ode. III. L'*Office de la Vierge mis en vers.* IV. Les *Vertus Chrétiennes*, poëme en huit chants. V. Les IV liv. de l'*Imitation de J. C.*, 1654, in-12, très-mal traduits en vers françois. VI. *Clovis, ou la France Chrétienne*, en 26 liv., Elzevir, 1657, in-12; poëme sans génie, sur un sujet qui devoit l'exciter. VII. La *Conquête de la Franche-Comté.* VIII. Le *Triomphe de la Grace;* c'est plutôt le triomphe

„ ses conjectures. Du choc de mille opinions bizarres résulta l'opinion „ qui prit depuis faveur, & qui s'accrédita parmi le peuple : que Michel „ étoit venu annoncer à Louis XIV, comme Nathan à David, que Dieu „ auroit égard à la pénitence qu'il faisoit alors; mais qu'en expiation „ du scandale qu'il avoit donné à ses peuples, dans les jours de sa „ jeunesse, il verroit sa puissance aussi abaissée qu'elle étoit alors élevée : „ que la guerre & la famine désoleroient ses états, & qu'il assisteroit „ lui-même aux funérailles de sa nombreuse postérité, dont à peine „ il échapperoit un foible rejeton. — Ce que nous avons de plus certain à „ cet égard, c'est qu'il est peu d'exemples, s'il en est, dans l'antiquité, „ qu'un prince, après un cours de prospérités aussi flatteuses que l'avoient „ été celles de Louis-le-Grand, eût reçu, avec autant de résignation „ & de constance que ce monarque, la dure leçon de l'adversité. Les „ guerres malheureuses, les horreurs de la famine, la perte de ses „ enfans, rien ne l'ébranla, rien même ne parut l'étonner „.

de l'ennui. IX. *Esther.* X. Les *Amours de Protée & de Philis;* poëmes héroïques, &c. Des Marêts a publié en prose : I. Les *Délices de l'Esprit;* ouvrage inintelligible, dont on s'est moqué, en disant qu'il falloit mettre dans l'errata : *Délices*, lisez *Délires.* Il prétend expliquer l'Apocalypse dans ce livre; mais il s'en acquitte comme Jurieu, Newton & Rondet s'en acquitterent depuis. II. *Avis du Saint-Esprit au Roi.* De tous ses écrits, c'est le plus extravagant. Il y assure que Dieu l'a envoyé pour faire une réformation du genre-humain. Il promet à Louis XIV l'empire des Mahométans, & une armée de 144,000 hommes qui rétabliront sous sa conduite la vraie religion. III. Des Romans : entr'autres *Ariane*, production obscene & maussade, en 3 vol. in-12. IV. Une espece de *Dissertation* sur les *Poëtes Grecs*, *Latins & François*, dans laquelle il attaque les maximes d'Aristote & d'Horace sur l'art poétique. V. *La vérité des Fables*, 1648, 2 vol. in-8°. VI. Quelques *Ecrits* contre les *Satyres* de Boileau & contre les disciples de Jansenius. Ses vers sont lâches, traînans, incorrects; sa prose est semée d'expressions ampoulées & extatiques, qui en rendent la lecture encore plus fatigante que celle de ses poésies.

MARÊTS, (Samuel des) né à Oisemond en Picardie l'an 1599, fit ses études à Paris, à Saumur & à Geneve. Il devint ministre de plusieurs églises protestantes, puis professeur de théologie à Sedan, à Bois-le-Duc & à Groningue, & mourut dans cette derniere ville l'an 1673, à 74 ans. Bayle prétend nous faire admirer l'étendue de son savoir, mais ses productions déposent contre cette prétention. Le fruit de son travail se réduit à-peu-près à des matieres de controverses, & si l'on retranchoit de ce qu'il a publié en ce genre, les personnalités, les injures, les hors-d'œuvres, les sottises, par exemple, les dissertations pour prouver que le pape est l'Antechrist, &c., le recueil en deviendroit bien moins considérable. G. Burman dit, en parlant de des Marêts : *Virulentissimi ingenii homo nullis ferè theologis suo tempore viventibus pepercit.* (Traject. erud. 284). Plusieurs de ses ouvrages ont été réfutés par des Protestans qui estiment cependant son *Collegium Theologicum*, Groningue, 1673, in-4°. C'est à lui & à Henri son fils aîné qu'on doit l'édition de la Bible Françoise, imprimée en grand papier, in-fol., Elzevir 1669, sous ce titre : *La Sainte Bible Françoise, édit. nouv. sur la Version de Geneve, avec les notes de la Bible Flamande, celles de Jean Diodati & autres*, &c., *par les soins de Samuel & Henri des Marêts, pere & fils;* Amsterdam, Elzevir, 1669, 3 vol. in-fol. Voici le jugement qu'en porte Rich. Simon. « Des » Marêts cite les endroits qu'il » n'est pas besoin de citer, & » où il n'y a d'ordinaire au- » cune difficulté. S'il rapporte » quelque chose qu'il ait pris » des bons auteurs, il le gâte » entiérement par ce qu'il y » méle. De plus, son langage » est un galimatias perpétuel.... » Dans les notes qu'il a prises

» des autres, il choisit ordinairement celles qui favorisent le plus ses préjugés, sans examiner si elles sont vraies.... En un mot tout ce grand ouvrage de remarques sur la Version de Geneve, a été entiérement gâté par les additions peu judicieuses de des Marêts qui les a recueillies; outre qu'il n'a pas eu assez de capacité pour en faire un bon choix ». *Hist. crit. du V. T., p. 359.* On a encore de ce théologien un *Catéchisme* latin *sur la Grace*, publié en 1651. Ce n'est presque qu'une traduction de celui que Feydeau, Janséniste fameux, avoit publié l'année d'auparavant. Dans ce Catéchisme, des Marêts soutient que les Jansénistes sont unis de sentimens avec les Calvinistes sur la Grace.

MARÊTS, *voyez* DESMARÊTS, MAILLEBOIS & REGNIER.

MARGARITONE, habile peintre & sculpteur, natif d'Arezzo, florissoit sous le pape Urbain IV, dont il étoit estimé. Il mourut dans sa patrie en 1317, à 77 ans.

MARGON, (Guillaume Plantavit de la Pause, de) né dans le diocese de Béziers, vint de bonne heure à Paris, & s'y fit rechercher pour la vivacité de son esprit. Il débuta en 1715 par une brochure intitulée: *Le Jansénisme démasqué*, qui cependant fut très-maltraitée par le P. de Tournemine, dans le *Journal de Trévoux*. L'abbé de Margon, d'autant plus sensible à la critique de ses ouvrages, qu'il l'exerçoit avec plaisir sur ceux des autres, lança plusieurs lettres contre le journaliste & contre ses confreres. De nouvelles satyres contre des personnes accréditées suivirent ces premieres productions de sa malignité. La cour se crut obligée de le reléguer aux isles de Lérins, d'où il fut transféré au château d'If lorsque ces isles furent prises par les Autrichiens, en 1746. Sa liberté lui fut rendue, à condition qu'il se retireroit dans quelque maison religieuse; il choisit un monastere de Bernardins, où il mourut en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages, écrits avec chaleur. I. Les *Mémoires de Villars*, 3 vol. in-12. II. Les *Mémoires de Berwick*, 2 vol. in-12. Il en a paru de meilleurs, à tous égards en 1778, & qui paroissent effectivement avoir été écrits par le maréchal lui-même, comme le titre l'annonce. III. Ceux de *Tourville*, 3 vol. in-12. IV. *Lettres de Fitz Moritz*. V. Une brochure contre l'académie françoise, intitulée: *Premiere séance des Etats Calotins*. VI. Plusieurs *Brevets de la Calotte*. L'abbé de Margon eut beaucoup de part aux satyres publiées sous ce nom. VII. Quelques *Pieces de Poésie* manuscrites, qui valent beaucoup moins que sa prose.

MARGUERIN DE LA BIGNE, *voyez* BIGNE.

MARGUERITE, (Sainte) vierge célebre, que les Grecs appellent *Marine*, reçut la couronne du martyre, à ce qu'on croit, à Antioche de Pisidie, vers 275. Ses *Actes* n'ont pas beaucoup d'authenticité. Elle est nommée dans les Litanies qui ont été insérées dans l'ancien Ordre Romain, ainsi que dans les plus anciens Calen-

driers des Grecs. Ce fut dans le onzieme siecle, durant les Croisades, que son culte passa d'Orient en Occident; il y devint bientôt célebre. Vida a fait deux *Hymnes* à l'honneur de cette Sainte.

MARGUERITE, (Sainte) reine d'Ecosse, étoit petite-niece du roi S. Edouard *le Confesseur*, & sœur d'Edgar qui devoit succéder au saint roi. Guillaume le Conquérant les obligea de chercher leur salut dans la fuite. Ils aborderent en Ecosse, & furent accueillis par Malcolm III, qui s'intéressa d'autant plus à leur malheur, qu'il en avoit éprouvé un semblable, & soutint en leur faveur une guerre sanglante contre les généraux de Guillaume. Marguerite donna à l'Ecosse le spectacle de toutes les vertus, qui toucherent tellement Malcolm, qu'il lui demanda sa main. La princesse fut mariée & couronnée reine l'an 1070. Unie à Malcolm, elle ne se servit de l'ascendant qu'elle eut sur ce prince, que pour faire fleurir la Religion & la justice, pour procurer le bonheur des Ecossois, & pour inspirer à son mari ces sentimens qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Ecosse. Dieu bénit ce mariage en leur donnant des enfans qui ne dégénérerent pas de la vertu de ceux dont ils avoient reçu le jour; Edgard, Alexandre & David leur fils illustrerent successivement le trône d'Ecosse par leurs vertus & leur piété. Mathilde, leur fille, épousa Henri I, roi d'Angleterre (*voy.* MATHILDE, reine d'Angleterre). Ce qui distingua sur-tout ce couple heureux, fut leur tendresse pour les pauvres & les infortunés. Malcolm fit bâtir la cathédrale de Durham, & fonda les évêchés de Murray & de Cathness, réforma sa maison, & porta des loix somptuaires. Marguerite eut la douleur de perdre son mari, tué au siege du château d'Alnwick, dans le Northumberland, & ne survécut pas long-tems à cette perte. Elle mourut le 16 novembre 1093, dans la 47e. année de son âge, & fut canonisée en 1251 par Innocent IV. Sa *Vie* a été écrite par Thieri, moine de Durham, son confesseur, & par S. Aelred. On lit le nom de Malcolm III dans plusieurs Calendriers d'Ecosse.

MARGUERITE DE CORTONE, (Sainte) née à Alviano en Toscane, se livra dans sa jeunesse à tous les desirs d'une nature corrompue, mais la vue du cadavre d'un homme auquel elle s'étoit abandonnée, la changea en un instant; elle expia ses fautes par une rude & longue pénitence, entra dans le Tiers-Ordre de S. François, où elle fut l'exemple de toutes les vertus, & mourut à Cortone le 22 février 1297. Benoît XIII la canonisa en 1728. Sa *Vie* écrite par son confesseur, a été publiée par Bollandus. On y voit des prédictions dont quelques-unes paroissent relatives à ces derniers tems.

MARGUERITE, fille de Waldemar III, roi de Danemarck, & femme de Haquin, roi de Norwege, fut placée l'an 1387 sur le trône de Danemarck, & sur celui de Norwege par la mort de son fils Olaüs, qui avoit uni dans sa personne ces deux royaumes.

Albert, roi de Suede, tyran de ses sujets nobles, les souleva contre lui; ils offrirent leur couronne à Marguerite, dans l'espérance qu'elle les délivreroit de leur roi. Le tyran succomba après 7 ans d'une guerre aussi cruelle qu'opiniâtre, & se vit forcé de renoncer au sceptre en 1394, pour recouvrer sa liberté qu'il avoit perdue dans la bataille de Falcoping. Marguerite, surnommée dès-lors la *Sémiramis du Nord*, maîtresse de trois couronnes par ses victoires, forma le projet d'en rendre l'union perpétuelle. Les Etats-Généraux de Danemarck, de Suede & de Norwege, convoqués à Calmar en 1397, firent une loi solemnelle qui des trois royaumes ne faisoit qu'une seule monarchie. Cet acte célebre, connu sous le nom de l'*Union de Calmar*, portoit sur trois bases. La 1re., que le roi continueroit d'être électif. La 2e., que le souverain seroit obligé de faire tour-à-tour son séjour dans les trois royaumes. La 3e., que chaque état conserveroit son sénat, ses loix, ses privileges. Cette union des trois royaumes, si belle au premier coup-d'œil, fut la source de leur oppression & de leurs malheurs. Marguerite elle-même viola toutes les conditions de l'union. Les Suédois ayant été obligés de lui rappeller ses sermens, elle leur demanda s'ils en avoient les titres. On lui répondit en les lui montrant : *Gardez-les donc bien*, répliqua-t-elle ; *& moi je garderai encore mieux les villes, les places fortes & les citadelles du royaume...* Marguerite ne traita guere mieux les Danois que les Suédois; & elle mourut peu regrettée des uns & des autres à Flensbourg en 1412, à 59 ans. Le duc de Poméranie, son neveu, qu'elle avoit associé au gouvernement des trois royaumes, lui succéda sous le nom d'Eric XIII. Marguerite eut les talens d'une héroïne, & quelques qualités d'une princesse. Lorsque ses projets n'étoient pas traversés par la loi, elle la faisoit observer avec une fermeté louable; & l'ordre public étoit ce qu'elle aimoit le mieux, après ses intérêts particuliers. Ses mœurs n'étoient pas trop régulieres; elle tâchoit de réparer cette irrégularité par de bonnes œuvres, & sur-tout par les dons qu'elle faisoit aux églises : mais dans la morale de l'Evangile, rien ne peut suppléer à la pureté du cœur & à la droiture de l'esprit.

MARGUERITE, fille aînée de Raimond Berenger, comte de Provence, épousa S. Louis en 1234. Elle suivit ce prince en Egypte l'an 1248, & accoucha à Damiette en 1250 d'un fils, surnommé *Tristan*, parce qu'il vint au monde dans de fâcheuses conjonctures. Trois jours auparavant elle avoit reçu la nouvelle que son époux avoit été fait prisonnier; elle en fut si troublée, que croyant voir à tout moment sa chambre pleine de Sarrasins, elle fit veiller auprès d'elle un chevalier de 80 ans, qu'elle pria de lui couper la tête, s'ils se rendoient maîtres de la ville. Le chevalier le lui promit, & lui dit bonnement qu'*il en avoit eu la pensée, avant qu'elle lui en parlât.* » Tel étoit, dit un auteur mo-

» derne, dans ces tems que » nous regardons comme bar- » bares, le respect pour la ver- » tu & l'horreur de tout ce qui » pouvoit lui porter quelque » atteinte, même involontaire. » Si l'on doit en blâmer l'ex- » cès, on doit condamner tout » autrement la lâcheté basse » & l'infame corruption qui » prodigue ce que nos ancêtres » regardoient comme au-dessus » du prix de la vie ». Les Sarrasins ne purent surprendre Damiette; mais le jour même qu'elle accoucha, les troupes Pisanes & Génoises, qui étoient en garnison, voulurent s'enfuir, parce qu'on ne les payoit pas. Cette princesse pleine de courage fit venir au pied de son lit les principaux officiers, & elle les harangua, non pas les larmes aux yeux, mais d'un ton si ferme & si mâle, qu'elle obligea ces lâches à ne point sortir de la place. De retour en France, elle fut le conseil de son époux, qui prenoit ses avis en tout, quoiqu'il ne les suivît pas toujours. Elle mourut à Paris en 1285, à 76 ans. Comme aînée de sa sœur Béatrix, qui avoit épousé le comte d'Anjou, frere du roi, elle voulut prétendre à la succession de la Provence; mais elle n'y réussit pas, la coutume du pays étant que les peres ont droit de choisir un héritier. Son douaire étoit assigné sur les Juifs, qui lui payoient par quartier 219 liv. 7 sols 6 deniers. C'étoit une des plus belles femmes de son tems, & encore plus sage que belle. Un poëte Provençal lui ayant dédié une piece de galanterie, elle l'exila aux isles d'Hieres. Son esprit étoit si judicieux, que des princes la prirent plusieurs fois pour arbitre de leurs différends.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, reine de France, fille de Robert II, duc de Bourgogne, petite-fille par sa mere de S. Louis, & femme de Louis le Hutin, roi de France, ayant été convaincue d'adultere, fut enfermée l'an 1314 dans le Château-Gaillard, près d'Andeli, où elle fut étranglée avec une serviette l'année suivante, & Philippe d'Aunai son galant fut écorché vif.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille unique de l'empereur Maximilien I & de Marie de Bourgogne, naquit en 1480. Après la mort de sa mere on l'envoya en France, pour y être élevée avec les enfans du roi Louis XI. Peu de tems après elle fut fiancée au Dauphin, qui monta depuis sur le trône sous le nom de *Charles VIII*. Mais ce monarque ayant donné sa main, en 1491, à Anne héritiere de Bretagne, renvoya Marguerite à son pere avant la consommation du mariage. Ferdinand & Isabelle, roi & reine de Castille & d'Aragon, la firent demander en 1597 pour leur fils unique, Jean infant d'Espagne. Comme elle alloit joindre son époux, son vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui la mit sur le point de périr. Ce fut dans cette extrémité qu'elle composa cette épitaphe badine :

Cy gît Margot, la gente demoiselle,
Qu'eut deux maris & si mourut pucelle.

Si Marguerite fit effectivement cette plaisanterie au milieu du

naufrage, on ne doit pas avoir une foible idée de la fermeté de son ame ; & dans le fond elle en avoit beaucoup, comme elle fit voir en d'autres occasions. L'infant son époux étant mort peu de tems après, elle épousa en 1508 Philibert le Beau, duc de Savoie. Veuve trois ans après, & n'ayant point d'enfant, elle se retira en Allemagne auprès de l'empereur son pere. Elle fut dans la suite gouvernante des Pays-Bas, & s'y acquit l'estime publique par sa prudence, par son zele contre le Luthéranisme, & d'autres sectes naissantes, aussi contraires au repos de l'état qu'au bien de la Religion. Cette princesse mourut à Malines en 1532, à 50 ans. Marguerite laissa divers ouvrages en prose & en vers, entr'autres : le *Discours de ses infortunes & de sa vie*. Jean le Maire composa à sa louange *la Couronne Marguaritique*, imprimée à Lyon en 1549. Toutes les fleurs de cette Couronne ne sont pas également vives ; mais l'on trouve dans ce recueil des choses assez curieuses sur cette princesse, & plusieurs de ses saillies.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, sœur de François I, & fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, & de Louise de Savoie, naquit à Angoulême en 1492. Elle épousa un 1509 Charles, dernier duc d'Alençon, premier prince du sang & connétable de France, mort à Lyon après la prise de Pavie, en 1525. La princesse Marguerite, affligée de la mort de son époux & de la prise de son frere qu'elle aimoit tendrement, fit un voyage à Madrid, pour y soulager le roi durant sa maladie. François I, de retour en France, lui témoigna sa gratitude. Il l'appelloit ordinairement *sa Mignonne*; & lui fit de très-grands avantages, lorsqu'elle se maria en 1526 à Henri d'Albret, roi de Navarre. Jeanne d'Albret, mere de Henri IV, fut le fruit de ce mariage. L'ardeur qu'elle avoit de tout apprendre, lui fit écouter quelques théologiens protestans, qui l'infecterent de leurs erreurs. Elle les déposa en 1533 dans un petit ouvrage de sa façon, intitulé : *Le Miroir de l'Ame pécheresse*, qui fut censuré par la Sorbonne. Sur la fin de ses jours elle rouvrit les yeux à la vérité, & mourut sincérement convertie en 1549, à 57 ans, au château d'Odos en Bigorre. Cette princesse aimoit les arts, & en cultivoit quelques-uns avec succès. Elle écrivoit facilement en vers & en prose. Ses poésies lui acquirent le surnom de *Dixieme Muse*. On la célébra en vers & en prose. On dit d'elle, que c'étoit une *Marguerite qui surpassoit en valeur les perles d'Orient*. Il est difficile de croire à la vertu, que quelques historiens lui ont supposée, quand on connoît ses ouvrages, qui sont très-souvent obscenes, & que les jeunes libertins lisent encore aujourd'hui avec plaisir. La Fontaine y a puisé le fond de plusieurs de ses Contes. On a d'elle : I. *Heptameron, ou les Nouvelles de la reine de Navarre*, 1560, in-4° ; & Amsterdam, 1698, 2 vol. in-8°, figures de Romain de Hoogue : ouvrage qui n'a été recherché par des lecteurs

corrompus, qu'à raison de son opposition avec les bonnes mœurs. II. Les *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, recueillies en 1547, in-8°, par Jean de la Haye, son valet-de-chambre. On trouve dans ce recueil de Poésies : 1°. Quatre *Mysteres*, ou Comédies pieuses, & deux *Farces*. Ces pieces singulieres, où le sacré est mêlé avec le profane, sont sans élévation, & n'offrent que beaucoup de naïveté, parce que le naïf est une nuance du bas. 2°. Un Poëme fort long & fort insipide, intitulé : *Le Triomphe de l'Agneau*. 3°. La *Complainte pour un Prisonnier*, apparemment pour François I, est un peu moins mauvaise.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de François I, née en 1523, cultiva les lettres & répandit ses bienfaits sur les savans, à l'exemple du roi son pere. Elle se maria en 1559 avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Ce prince connut tout le bonheur de posséder une telle épouse, & ses sujets la nommerent de concert la *Mere des Peuples*. Henri III ayant passé à Turin à son retour de Pologne, elle se donna tant de mouvement pour que ce monarque & les seigneurs de sa suite fussent bien traités, qu'elle gagna une pleurésie, dont elle mourut en 1574. Cette princesse savoit le grec & le latin, & joignoit à ces connoissances des vertus supérieures & une piété tendre.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de Henri II, née le 14 mai 1552, épousa en 1572 le prince de Béarn, qui fut ensuite Henri IV. La jeune princesse avoit alors tout l'éclat de la beauté & de la jeunesse, mais son mari n'eut pas son cœur : elle prétendit même dans la suite n'avoir donné à ce mariage qu'un consentement apparent & forcé. Henri s'attacha à différentes maîtresses ; & Marguerite n'imita que trop ses désordres. Etant venue à la cour de France en 1582, elle s'abandonna à toutes ses foiblesses. Le roi Charles IX, son frere, beaucoup plus sage & plus vertueux que ne le dépeignent les carricateurs de la S. Barthélemi, la fit rentrer pour quelque tems en elle-même par un traitement ignominieux. Marguerite, profitant de l'excommunication lancée par Sixte-Quint contre son époux, s'empara de l'Agenois, & s'établit à Agen, d'où sa lubricité & ses vexations la firent chasser. Contrainte de se sauver en Auvergne, elle s'y conduisit en courtisanne & en aventuriere. Sa vie fut très-agitée, jusqu'au moment qu'elle fut enfermée aux château d'Usson, dont elle se rendit maîtresse, après avoir assujetti le cœur du marquis de Canillac qui l'y avoit renfermée. Henri IV devenu roi de France, fit solliciter la cassation de son mariage à Rome. Le pape nomma des commissaires pour examiner sur les lieux les motifs de cette demande, qui étoient que Marguerite avoit été violentée à contracter ce mariage, & que le roi & la princesse étant parens au troisieme degré, n'avoient pu se marier sans dispense. Marguerite prétendit qu'au moment même de contracter le mariage & en présence du prêtre, on lui donna un petit coup sur le derriere de

la tête pour la faire incliner, & que c'eſt la ſeule marque de conſentement qu'on en obtint. Les commiſſaires ayant tout examiné, rendirent une ſentence, par laquelle ils déclarerent que le mariage étoit nul; elle fut confirmée par Clément VIII en 1599. Marguerite, libre de ſes liens, quitta ſon château d'Uſſon en 1605, & vint ſe fixer à Paris, où elle fit bâtir un beau palais, rue de Seine, avec de vaſtes jardins qui régnoient le long de la riviere. Elle y vécut juſqu'en 1615, année de ſa mort, dans le commerce des gens-de-lettres & dans les exercices de piété. Ce fut la derniere princeſſe de la maiſon de Valois, dont tous les princes étoient morts ſans poſtérité. On a d'elle : I. Des *Poéſies*, parmi leſquelles il y a quelques vers heureux. II. Des *Mémoires* depuis 1565 juſqu'en 1582, publiés en 1628 par Auger de Mauléon. Marguerite s'y peint comme une Veſtale. Le ſtyle en eſt naïf & agréable, & les anecdotes curieuſes & amuſantes. Godefroy en a donné une bonne édition à Liege, in-8°, 1713. M. Mongez, chanoine régulier, a donné l'*Hiſtoire* de cette princeſſe, 1777, in-8°. Il y regne un ton leſte & de philoſophiſme, que ci-devant l'hiſtoire ne connoiſſoit pas.

MARGUERITE, fille & héritiere de Florent, comte de Hollande, eſt célebre par un conte répété par vingt compilateurs, par ceux de ce ſiecle même. Ayant refuſé l'aumône à une femme qu'elle accuſa en même tems d'adultere, Dieu la punit, en la faiſant accoucher, l'an 1276, de 365 enfans, tant garçons que filles. Cette hiſtoire eſt peinte dans un grand tableau d'un village peu éloigné de La Haye; & à côté du tableau on voit deux grands baſſins d'airain, ſur leſquels on prétend que les 365 enfans furent préſentés au baptême. Mais combien de fables ne feroient point atteſtées, s'il ſuffiſoit de citer un tableau en leur faveur? Il y a apparence que ce conte vient de ce qu'on aura dit que *Marguerite eſt accouchée d'autant d'enfans qu'il y a de jours dans l'année;* mauvais calembour qu'on répete encore quelquefois aujourd'hui le dernier jour de l'an, pour déſigner l'unité ſous l'apparence d'un grand nombre. Du reſte, l'efficace des malédictions & imprécations eſt une choſe inconteſtable, quoiqu'il ſoit apparent que jamais elle n'ait eu d'effet ſi extraordinaire : l'hiſtoire en fournit des preuves ſans réplique; l'Ecriture-Sainte dépoſe également en ſa faveur : *Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius : exaudiet autem eum qui fecit illum* (Eccli. 4). — Il y a eu une autre MARGUERITE, femme d'un comte Palatin, qui accoucha dans Cracovie, en 1269, de 36 enfans, tous en vie, ſi l'on en croit Martin Cromer, Guichardin qui l'a copié, & cinquante auteurs qui ont rapporté cette anecdote après eux avec la plus confiante docilité. Il ne faut cependant pas nier qu'il n'y ait eu quelques exemples d'une fécondité prodigieuſe. Pic de la Mirandole parle de deux femmes, dont l'une accoucha de 9, l'autre de 11 enfans. Joubert dans ſes

Erreurs populaires, rapporte que la grand'mere de la maréchale de Montluc, héritiere de la maison de Boville en Agénois, eut d'une seule couche 9 filles, qui vécurent toutes & furent mariées, & dont on voyoit encore, du tems de Joubert, le tombeau dans l'église cathédrale d'Agen.

MARGUERITE D'ANJOU, fille de René d'Anjou, roi de Sicile, & femme de Henri VI, roi d'Angleterre, étoit une princesse entreprenante, courageuse, inébranlable. Elle eut tous les talens du gouvernement & toutes les vertus guerrieres. Elle prit un tel empire sur son mari, qu'elle régna sous son nom. La nation Angloise, que sa fermeté avoit irritée, résolut de changer de maître. Richard, duc d'Yorck, profita de la fermentation des esprits pour faire valoir ses droits à la couronne. Il se mit à la tête d'une armée, battit Henri VI en 1455 à St.-Albans, & le fit prisonnier. Marguerite voulut le rendre libre pour l'être elle-même. Son courage étoit plus grand que ses malheurs. Elle leve des troupes, délivre son mari par une victoire, devient général de son armée, & entre à Londres en triomphe. Les rebelles ne furent pas découragés. Ils livrerent bataille à la reine à Northampton, en 1460, le comte de Warwick à leur tête. Marguerite fut vaincue, Henri fait prisonnier une 2e. fois, & sa femme fugitive. Elle courut de province en province pour se faire une armée, quoique Londres & le parlement lui fussent opposés. Elle rassembla 18,000 hommes, marcha contre le duc d'Yorck, le vainquit & le tua à Wakefield; atteignit Warwick, & eut le bonheur de remporter sur lui une victoire complette, en 1461, à Barnds-Heats, près de St.-Albans. Le comte de la Marche, devenu duc d'Yorck par la mort de son pere, soutenu par Warwick, se fit couronner roi d'Angleterre sous le nom d'*Edouard IV*. Marguerite fut plus que jamais dans la nécessité de se battre. Les deux armées ennemies se trouverent en présence à Tawnton, aux confins de la province d'Yorck. Ce fut là que se donna la plus sanglante bataille qui ait jamais dépeuplé l'Angleterre. Warwick fut pleinement victorieux, & le jeune Edouard IV affermi sur le trône. Marguerite abandonnée passa en France, pour implorer le secours de Louis XI, qui le lui refusa. Cette princesse intrépide repasse en Angleterre, donne une nouvelle bataille vers Exham en 1462, & la perd encore. Obligée de se réfugier chez son pere, elle revint bientôt pour dompter les rebelles. Elle livre de nouveaux combats, & est faite prisonniere en 1471. Enfin, après avoir soutenu dans 12 batailles les droits de son mari & de son fils, elle mourut en 1482, la reine, l'épouse & la mere la plus malheureuse de l'Europe. La postérité l'auroit plus respectée, si elle n'avoit pas souillé sa gloire par le meurtre du duc de Glocester, oncle du roi son époux, dont le crédit excita son envie, & qu'elle fit périr sous prétexte d'une conspira-

tion. *Voyez* l'*Histoire* de cette reine par l'abbé Prévôt, Amsterdam, 1740, 1 vol. in-12.

MARGUERITE, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, étoit fille naturelle de l'empereur Charles V, & d'une demoiselle noble de Flandre. Elle fut élevée auprès de Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien I, puis auprès de Marie, sœur de Charles V, & veuve de Louis, roi de Hongrie, & fut mariée par l'empereur son pere à Alexandre de Médicis, duc de Florence. Après que ce prince eut été assassiné, l'an 1537, on la donna en secondes noces à Octave Farnese, neveu du pape Paul III. Marguerite ne fut pas contente de ce mariage, & sembloit mépriser un mari qui n'étoit pas encore en âge. Elle disoit agréablement à cette occasion, que c'étoit son destin de n'avoir point de rapport avec ses maris; parce que n'étant qu'une fille de 12 ans, elle avoit épousé un homme âgé de 27 ans; & qu'en un âge où elle étoit déjà femme, on lui donnoit un jeune enfant de 13 ans. Octave ayant fait le voyage d'Afrique avec son beau-pere, revint après 2 ans d'absence, & reçut de Marguerite de grands témoignages de tendresse. Il fut fait en même tems duc de Parme & de Plaisance, & la duchesse accoucha de deux enfans mâles. Elle fut extrêmement aimée des peuples du Pays-Bas, auxquels le roi Philippe II, son frere, la donna pour gouvernante en 1559. Sa maxime étoit, dit Strada, que la terreur étoit un mauvais moyen pour s'attacher les Belges & se concilier leurs respects : *Malè apud Belgas terrore veneratio comparatur.* Le duc d'Albe étant venu la remplacer en 1567, elle se retira en Italie, & se livra plus particuliérement à la piété, dont elle avoit goûté autrefois les douces impressions sous la direction de S. Ignace de Loyola. Avant que de mourir, elle eut la consolation de voir, l'an 1578, son fils Alexandre de Parme, gouverneur des Pays-Bas, après don Juan d'Autriche, qui avoit eu cet emploi après don Louis de Requesens, successeur du duc d'Albe. Marguerite mourut à Ortone dans le royaume de Naples, au mois de janvier 1586 ou 1587. Les historiens parlent très-avantageusement des qualités de cette princesse. Non-seulement elle avoit un esprit très-supérieur à celui qu'on eût pu supposer dans une personne de son sexe; mais elle avoit toute la force corporelle & le courage d'un homme. Elle étoit si vigoureuse, que quand elle chassoit le cerf, elle avoit accoutumé de relayer d'autant de chevaux que les plus robustes chasseurs, qui succomboient quelquefois dans la fatigue de pareilles chasses.

MARGUERITE DE RAVENNE, ainsi nommée du lieu où elle fit sa demeure ordinaire, étoit née à Russi, petite ville entre Faënza & Ravenne; elle perdit la vue n'ayant que 3 mois, & l'on assure que dès sa plus tendre enfance, elle s'accoutuma aux plus grandes austérités. Les maladies dont elle fut accablée ensuite pendant 14 ans, sa patience invincible

cible dans les insultes qu'elle eut à souffrir, son empressement à gagner les ames à J. C., la rendirent l'objet de la vénération du public ; on lui demanda des avis de tous côtés, & D. Séraphin de Ferme, chanoine-régulier de S. Jean de Latran, écrivit ceux qu'elle lui dicta pour une société nommée *du bon Jesus*, où toutes sortes de personnes entrerent alors, & qui devint depuis une congrégation de Clercs-Réguliers. Rien n'est plus sage que ces avis, & à l'exception de ce qui concerne les austérités qui y sont marquées pour ceux & celles qui étoient entrés dans la société, il n'y a rien qui ne convienne parfaitement à tout chrétien. Marguerite mourut le 23 janvier 1505, étant âgée de 63 ans. A la demande de Fréderic II, duc de Mantoue, le pape Paul III fit informer, en 1537, des miracles qui se faisoient à son tombeau; mais on ne suivit pas cette affaire : & c'est prématurément que Ferrarius lui a donné le titre de *Bienheureuse*, & l'a placée dans le catalogue des Saints d'Italie.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, née en 1645 à Leuthecourt en Bourgogne, montra dès son enfance beaucoup de piété & de vertu. Dès l'âge de dix ans elle se dévoua à la contemplation, & parut être favorisée de graces extraordinaires. En 1671, elle entra au monastere de la Visitation de Ste. Marie de Paray-le-Monial en Charolois. Elle fut admise au noviciat après 3 mois d'épreuve, & fut dès-lors un modele de sagesse, de soumission & de patience. Elle mourut en 1690, après avoir servi à repandre la dévotion au *CŒUR DE JESUS* ; devotion symbolique, qui consiste à conserver & à nourrir le souvenir de l'amour extrême de J. C. pour les hommes : dévotion que les gens de parti ont décriée comme un fanatisme horrible ; mais où les hommes sans passion n'ont rien vu que de simple & de raisonnable. L'évêque de Pistoie ayant également déclamé contre cette dévotion, dans une Instruction générale, le pape Pie VI lui écrivit en ces termes : *Nimis profectò mirati sumus, te in magistrum erectum esse, ut dissidia & studia partium jam providentia sanctæ sedis composita prorsùsque obsoleta iterùm excitares. Sancta hæc sedes modum jam turbis & quæstionibus imposuit, satisque declaravit, quo substantia illius devotionis ab omni certè superstitiosa materialitate immunis reverà spectet, ut in symbolica cordis imagine, immensam caritatem, effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur.* Le P. Galifet & M. Collet ont écrit un Traité sur cet objet (*voyez* GALIFET). M. Languet, archevêque de Sens, a écrit la *Vie* de cette Religieuse, & y a joint quelques-uns de ses écrits. Il y a des choses & des idées singulieres. *Voyez* ARMELLE, Ste. CATHERINE de Sienne.

MARGUNIO, (Massimo) fils d'un marchand de Candie, vint à Venise avec son pere en 1547, & y ouvrit une imprimerie grecque, de laquelle sont sortis beaucoup d'ouvrages. Sa

maison ayant été consumée par un incendie, il retourna dans sa patrie & devint évêque de Cerigo. Il mourut dans l'isle de Candie, en 1602, à 80 ans. On a de lui en grec des *Hymnes anacréontiques*, publiés à Ausbourg en 1592, par Hœschelius. Elles sont une preuve de ses talens pour le lyrique. On a encore de lui d'autres Poésies dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606-1614, 2 vol. in-fol.

MARIALES, (Xantes) Dominicain Vénitien, d'une famille noble, enseigna quelque tems la philosophie & la théologie. Il se renferma ensuite dans son cabinet, sans vouloir aucun emploi dans son ordre, pour se livrer entiérement à l'étude. Il mourut à Venise en 1660, à plus de 80 ans. On a de lui : I. Plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus connu est en 4 vol. in-fol. Il parut à Venise en 1669, sous le titre de : *Bibliotheca Interpretum ad universam Summam D. Thomæ*. Le Prolégomene *Contra novatores* qui est à la tête du premier volume, a été mis à l'Index par un décret du 20 juin 1662. II. Plusieurs Déclamations en italien contre la France, qui attirerent de fâcheuses affaires à l'auteur, & qui le firent chasser deux fois des états de Venise.

MARIAMNE, fille d'Alexandre fils du roi Aristobule, & d'Alexandra fille du grand-sacrificateur Hyrcan, épousa Hérode le Grand, dont elle eut Alexandre & Aristobule. Le roi l'aimoit éperdument. Sa beauté & sa faveur exciterent l'envie; ses ennemis vinrent à bout de la perdre dans l'esprit de son mari. Elle fut accusée faussement de lui avoir manqué de fidélité. Ce prince ombrageux, cruel & crédule, la fit mourir, 28 ans avant J. C., & en conçut ensuite un repentir si vif, qu'il en perdoit l'esprit dans certains momens, jusqu'à donner ordre à ceux qui le servoient, d'aller quérir la reine pour le venir voir & le consoler dans ses ennuis. Hérode se remaria à une princesse, nommée aussi MARIAMNE, fille de Simon, grand-sacrificateur des Juifs; mais cette princesse ayant été accusée d'avoir conspiré contre le roi son époux, elle fut envoyée en exil.

MARIANA, (Jean) né à Talavera, dans le diocese de Tolede, en 1537, entra chez les Jésuites en 1554, & devint dans cette savante école un des plus habiles hommes de son siecle. Il savoit les belles lettres, le grec & l'hébreu; la théologie, l'histoire ecclésiastique & profane. Il enseigna à Rome, en Sicile, à Paris & en Espagne, avec réputation; & mourut à Tolede en 1624, à 87 ans. On a de lui : I. Une *Histoire d'Espagne* en 30 livres, qu'il traduisit lui-même de latin en espagnol. La meilleure édition du texte espagnol est celle de 1678, Madrid, en 2 vol. in-fol. Elle est conforme à celle de 1608, ibid. 2 vol. in-folio, à laquelle Mariana avoit présidé. Les éditions latines de l'*Histoire* de Mariana sont celles de Tolede, 1592, in-fol., qui ne contient que 20 livres; de Mayence en 1605, en 2 vol. in-4°., & de La Haye en 1733, en 4 vol. in-fol. Celle-ci est la plus belle & la plus correcte. Nous en avons une *Traduction* françoise par le P.

Charenton, Jésuite, imprimée à Paris en 1725, en 6 vol. in-4°. Mahudel y a ajouté une *Dissertation* historique sur les monnoies antiques d'Espagne. Mariana, comparable aux plus fameux historiens de l'antiquité, supérieur au président de Thou pour la noblesse & pour l'élégance du style, est encore plus juste & plus impartial que ce célebre historien. Son *Histoire* ne va que jusqu'en 1516. L'édition de Madrid, que nous avons indiquée, renferme des Continuations jusqu'en 1678. Pedro Mantuano, Cohon-Truel, Ribeyro de Macedo, ont relevé dans Mariana plusieurs fautes contre la chronologie, la géographie & l'histoire; mais leurs critiques ne sont pas toutes justes. En vain l'abbé de Mably, dans son traité *De la maniere d'écrire l'Histoire*, a tenté de ruiner la réputation de Mariana comme historien, en même tems qu'il avoue ne l'avoir pas lu : inconséquence qui devient plus saillante encore par l'estime extrême de cet abbé pour Tite-Live, dont aucun historien n'a autant approché que Mariana pour le style & la maniere, & qui, quant au fond des choses, montre par-tout une crédulité & une prévention, que l'historien d'Espagne n'a certainement ni surpassée ni égalée. II. Des *Scholies*, ou courtes Notes sur la *Bible*, in-fol. On y trouve une *Dissertation* sur l'édition de la Vulgate, très-savante & très-judicieuse; il y est aussi traité du texte & des anciennes versions de l'Ecriture. Cette Dissertation se trouve avec l'ouvrage suivant dans l'édition de *Menochius*, par le P. Tournemine. III. Un traité *De ponderibus & mensuris*, Tolede, 1599, in-4°. : rare & recherché de cette édition qui est l'originale. IV. Six Opuscules, imprimés à Cologne, 1609, in-fol.; parmi lesquels se trouve un traité *De Monetæ mutatione* : cet ouvrage, où il s'avisa de blâmer les changemens qui se faisoient en Espagne dans les monnoies, le fit mettre en prison. Plusieurs écrivains ont mal à-propos confondu cet ouvrage avec le précédent (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 octobre 1786, p. 189). V. Un fameux traité *De Rege & Regis institutione* Tolede, 1599, in-4°. Il y enseigne sur le tyrannicide une doctrine qu'on ne sauroit trop condamner, « & a exposé par-là, dit » Bayle (au mot *Mariana*), » les Jésuites, sur-tout en » France, à de sanglans repro- » ches, & à des injures très- » mortifiantes, que l'on renou- » velle tous les jours, qui ne » finiront jamais, que les his- » toriens copieront passionné- » ment les uns des autres ». Ce traité fut condamné par le parlement de Paris, & censuré par la Sorbonne; mais avant qu'il essuyât aucune flétrissure, les Jésuites l'avoient désapprouvé. « Notre pere général, » dit Richeome dans l'*Examen* » *de l'Anti-Coton*, étant ad- » verti l'an 1599, commanda » qu'il fût corrigé, & on n'en » eût vu aucun exemplaire sans » correction, si les héréti- » ques, qui pensoient faire leur » profit de ce livre, ne l'eus- » sent aussi-tôt réimprimé ». Du reste, long-tems avant lui & avant l'existence de la société, des théologiens d'un nom

tout autrement illustre, avoient enseigné la même opinion sur les tyrans (*voyez* JOUVENCY, SANTAREL). VI. On lui attribue un ouvrage en espagnol, touchant *les défauts du gouvernement de sa société*, qui a été imprimé en espagnol, en latin, en italien & en françois. Mariana, dit-on, ne vouloit pas le rendre public, mais un Franciscain le lui enleva dans sa prison, & le fit imprimer à Bourdeaux en 1625, in-8°. Les Jésuites demanderent qu'on produisît l'original espagnol, que personne ne put jamais montrer; d'où ils conclurent que le livre étoit pour le moins altéré & défiguré, & que l'éditeur pour cette raison ne l'avoit fait paroître qu'après la mort de Mariana. Il est vraisemblable néanmoins, que le fond de l'ouvrage étoit de lui. Et pourquoi n'auroit-il pas cru voir ou même vu réellement quelques défauts dans le régime de sa société? Quel est le gouvernement qui n'en ait pas? Le meilleur est celui qui en a le moins:

Optimus ille est
Qui minimis urgetur.

MARIANUS SCOTUS, habile moine Ecossois, né en 1028, se retira en 1056 dans un monastere à Cologne, puis en 1059 dans l'abbaye de Fulde, & mourut à Mayence en 1088, après avoir enseigné pendant quelque tems la théologie à Ratisbonne. Il étoit parent du vénérable Bede. On a de lui une *Chronique* qui est estimée. Elle va depuis la naissance de J. C. jusqu'en 1083, & a été continuée jusqu'en 1200 par Dodechin, abbé au diocese de Treves.

MARICA, nymphe que le roi Faunus épousa, & de qui il eut Latinus. Elle donna son nom à un Marais proche de Minturne, sur le bord duquel il y avoit un temple de Vénus, que quelques-uns confondent avec Marica: cette derniere est, selon Lactance, la même que Circé.

MARIE, sœur aînée de Moïse & d'Aaron, & fille d'Amram & de Jocabed, naquit vers l'an 1578 avant J. C. Lorsque la fille de Pharaon trouva Moïse exposé sur le bord du Nil, Marie, qui étoit présente, s'offrit pour aller chercher une nourrice à cet enfant. La princesse ayant agréé ses offres, Marie courut chercher sa mere, à qui l'on donna le jeune Moïse à nourrir. On croit que Marie épousa Hur, de la tribu de Juda; mais on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfans. Après le passage de la Mer-Rouge & la destruction entiere de l'armée de Pharaon, Marie se mit à la tête des femmes de sa nation, & entonna avec elles le magnifique Cantique *Cantemus Domino*, pendant que Moïse le chantoit à la tête du chœur des hommes. Lorsque Séphora, femme de ce dernier, fut arrivée dans le camp; Marie eut quelques démêlés avec elle, & intéressa dans son différend son frere Aaron. L'un & l'autre murmurerent contre Moïse: Dieu en fut irrité, & il frappa Marie d'une lepre fâcheuse, dont il la guérit à la priere de Moïse, après l'avoir cependant condamnée à demeurer 7 jours hors du camp. Elle mourut vers l'an 1452 avant J. C., âgée d'environ 126 ans.

MARIE, vierge très-sainte, mere de N. S. JESUS-CHRIST, de la tribu de Juda, & de la famille royale de David, épousa S. Joseph, que Dieu lui donna pour être le gardien de sa virginité (*voyez* JOACHIM & AFRICAIN Jules). Ce fut à Nazareth que l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, pour lui annoncer qu'elle concevroit le Fils du Très-Haut. La Ste. Vierge, surprise du discours de l'Ange, lui demanda humblement, *comment ce qu'il disoit pourroit s'accomplir, puisqu'elle ne connoissoit point d'homme?* L'ange Gabriel l'assura qu'*elle concevroit par l'opération du St.-Esprit.* Alors la Ste. Vierge témoigna sa soumission par ces paroles: *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.* Le Fils de Dieu s'incarna dès-lors dans son chaste sein. Quelque tems après elle alla visiter Ste. Elizabeth, sa cousine, qui étoit enceinte de S. Jean-Baptiste. L'enfant d'Elizabeth tressaillit dans les flancs de sa mere, sentant approcher celui dont il devoit être le Précurseur. Ce fut en cette occasion que Marie prononça l'admirable Cantique: *Magnificat anima mea Dominum*, monument éternel de son humilité & de sa reconnoissance; Cantique rempli de sentimens profonds & des plus excellentes idées de la Divinité; tableau touchant de la Providence qui éleve les humbles, précipite les superbes, & confond la puissance pour protéger le foible & rassasier l'indigent. Que les vieux pédagogues, qu'on appelle *philosophes*, hommes à sentences & à bons mots, qui ont dit çà & là quelques apophthegmes bons ou mauvais sur la Divinité, sont petits vis-à-vis de cette Vierge simple & humble, qui, sans effort comme sans prétention, nous a donné cet ensemble parfait de grandes & magnifiques idées! (*voyez* ANNE, femme d'Elcana). La même année Marie se rendit avec Joseph à Bethléem, d'où sa famille étoit originaire, pour se faire inscrire sur le rôle public, suivant les ordres de l'empereur Auguste. Il se trouva alors dans cette petite ville une telle affluence de peuple, qu'ils se virent forcés de se retirer dans une étable. C'est là que naquit Jesus-Christ, au sein de la pauvreté & de cette privation des aisances & des splendeurs humaines, qui devoient faire le caractere de son regne. Marie vit avec admiration la visite des Pasteurs & l'adoration des Mages; & 40 jours après la naissance de son Fils, elle alla le présenter au Temple, & observa ce qui étoit ordonné pour la purification des femmes. Marie suivit ensuite Joseph, qui avoit eu ordre de se retirer en Egypte, pour soustraire l'enfant à la fureur d'Hérode. Ils ne revinrent à Nazareth qu'après la mort de ce tyran. Ils demeurerent dans cette ville, & n'en sortoient que pour aller tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Ils y menerent Jesus quand il eut atteint sa 12*e*. année, & l'ayant perdu, ils le trouverent le 3*e*. jour au Temple, assis au milieu des docteurs. Il n'est plus parlé de la Ste. Vierge dans l'Evangile jusqu'aux noces de Cana, où elle se trouva avec Jesus, qui y fit

son premier miracle, à la priere de sa mere. Elle suivit son Fils à Capharnaüm, & le voyant accablé par la foule de ceux qui venoient pour l'entendre, elle se présenta pour l'en tirer. L'Evangile dit encore que cette sainte Mere assista au supplice de son Fils sur la croix, & que Jesus-Christ la recommanda à son Disciple bien-aimé, qui la reçut chez lui. On croit qu'après l'Ascension dont elle fut témoin, ce saint Apôtre la mena à Ephese, où elle mourut dans un âge très-avancé, sans qu'on sache aucune particularité de sa mort. Ce n'est que par une pieuse tradition, dont on trouve néanmoins des monumens dès le 6e. siecle, qu'on croit qu'elle ressuscita d'abord après sa mort, & que son corps fut reçu dans le ciel. La fête de l'Assomption est proprement celle de sa mort, sans aucun rapport marqué (si on excepte les leçons tirées des ouvrages de S. Jean Damascene) à sa résurrection. C'est à tort cependant que Launoy, & après lui un docteur de Louvain, ont compilé force autorités & argumens, pour détruire l'opinion de l'assomption corporelle : opinion pieuse & raisonnable, & qu'on doit certainement mettre au nombre de celles qu'on ne risque rien de laisser adopter au peuple chrétien, & qu'on ne peut guere attaquer, sans produire une espece de scandale.

MARIE, autrement SALOMÉ; (*voyez ce dernier mot*).

MARIE DE CLÉOPHAS, ainsi nommée, parce qu'elle étoit épouse de Cléophas, autrement Alphée, est appellée dans l'Evangile, *Sœur de la Mere de Jesus*. Elle avoit pour fils S. Jacques le Mineur, S. Simon & S. Jude, & un nommé Joseph, freres, c'est-à-dire, cousins-germains du Seigneur. Elle crut de bonne heure en Jesus-Christ, le suivit au Calvaire, & fut présente à sa sépulture. Etant allée à son tombeau le dimanche de grand matin avec quelques autres femmes, elles apprirent de la bouche des Anges que J. C. étoit ressuscité, & elles coururent en porter la nouvelle aux Apôtres. On ne sait aucune autre particularité de la vie de Marie.

MARIE, sœur de Marthe & de Lazare, *voy.* MAGDELENE.

MARIE, (Sainte) esclave de Tertullus, sénateur Romain, consacroit spécialement au jeûne, les jours où les Païens célébroient leurs fêtes impies. Durant la persécution de Dioclétien, son maître, qui l'estimoit à cause de son exactitude & de sa fidélité à remplir tous ses devoirs, craignant de la perdre, employa tous les moyens possibles pour l'engager à sacrifier aux idoles; mais rien ne put ébranler sa constance. A la fin, le juge fut informé de ce qui se passoit. Il la fit enlever, & la fit tourmenter avec tant de cruauté, que le peuple en murmura hautement; il fut obligé de la détacher de dessus le chevalet, & la Sainte alla terminer sa vie par une heureuse mort dans une solitude. Baluze a publié les Actes sinceres de cette Sainte, *Miscel. tom. 2, page 115.*

MARIE, dame du bourg de Bathecor, fille d'Eléazar, s'é-

toit réfugiée avec son mari dans Jérusalem; elle s'y trouva pendant le siege de cette ville par Titus. Une horrible famine reduisit les habitans à se nourrir de corps morts. Un jour les soldats, après lui avoir volé tous ses bijoux, lui prirent encore tout ce qui lui étoit nécessaire pour la vie. Cette femme mourante de faim, arracha de sa mamelle son fils, le tua, le fit cuire, en mangea une partie, & garda le reste pour une autre fois. Les soldats entrerent à l'odeur de ce mets cruel, & la forcerent de leur montrer ce qu'elle avoit fait cuire. Elle leur offrit d'en manger; mais ils en eurent tant d'horreur, qu'ils se retirerent en frémissant. Ainsi se vérifioit la prophétie de Moïse, dans le Cantique *Audite Cœli*, faite 15 siecles auparavant : *Congregabo super illos mala, & sagittas meas complebo in eis : consumentur fame.*

MARIE EGYPTIENNE, (Sainte) quitta son pere & sa mere à l'âge de 12 ans, & mena une vie déréglée à Alexandrie, jusqu'à l'âge de 17 ans. La curiosité l'ayant conduite à Jérusalem avec une troupe de pélerins, pour assister à la fête de l'Exaltation de la Ste. Croix, elle s'y livra aux derniers excès de la débauche. S'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'église, elle se sentit repoussée par 3 ou 4 fois, sans pouvoir y entrer. Marie, frappée d'un tel obstacle, prit alors la résolution de changer de vie & d'expier ses désordres par la pénitence. Puis étant retournée à l'église, elle y entra facilement & adora la Croix. Le jour même elle sortit de Jérusalem, passa le Jourdain, & se retira dans la vaste solitude qui est au-delà de ce fleuve. Elle y passa 47 ans, sans voir personne, vivant de ce que produisoit la terre, & menant la vie la plus austere. Un solitaire, nommé *Zozime*, l'ayant rencontrée vers l'an 430, la prit d'abord pour un spectre, tant les ardeurs du soleil & les injures de l'air l'avoient défigurée. Marie le rassura, lui demanda sa bénédiction, lui raconta son histoire, & le pria de lui apporter l'Eucharistie. Zozime l'alla trouver l'année suivante le jour du Jeudi-Saint, & lui administra ce Sacrement. Il y retourna l'année d'après, & trouva son corps étendu sur le sable, avec une inscription tracée sur la terre : « Abbé » Zozime, enterrez ici le corps » de la misérable Marie. Je » suis morte le même jour » que j'ai reçu les saints Mys» teres. Priez pour moi ». On ajoute que Zozime étant embarrassé pour creuser une fosse, un lion vint se charger de ce travail. L'histoire de Marie a été écrite par un auteur contemporain; cependant quelques critiques la révoquent en doute, à cause des circonstances extraordinaires qu'elle contient; mais si cette raison étoit suffisante pour rejeter le témoignage des contemporains, les histoires les plus avérées seroient en danger d'être reléguées parmi les fables.

MARIE D'OIGNIES, (Sainte) née à Nivelles vers 1177, fut mariée à l'âge de 14 ans, & continua les austérités qu'elle étoit accoutumée de pratiquer

dès sa plus tendre jeunesse. Les deux époux distribuerent d'un commun accord leurs biens aux pauvres & se consacrerent au service des lépreux dans une ladrerie nommée *Villembrouck*, peu éloignée de Nivelles. Au bout de douze ans, fatiguée par l'affluence du peuple que l'éclat de ses vertus y attiroit, Marie crut devoir se retirer au prieuré d'Oignies, nouvellement bâti sur la Sambre, & y mourut le 23 juin 1213, à l'âge de 36 ans. Le célebre Jacques de Vitri, que la réputation de ses vertus avoit attiré dans ce désert, a écrit sa *Vie*, qui a été insérée dans *Surius* & les *Acta Sanctorum.* On en garde le manuscrit à Oignies. Buisseret, évêque de Namur, l'a traduite en françois, Louvain, 1609, in-12. On en a donné une nouvelle édition corrigée, Namur, 1719. Arnauld d'Andilly en a donné aussi une traduction, mais où il a fait plusieurs retranchemens, dont quelques-uns sont raisonnablement motivés. *Voyez* CHRISTINE DE BRUZO.

MARIE D'ARAGON, fille de Sanchez II, roi d'Aragon, & femme de l'empereur Othon III, périt par une mort aussi honteuse que sa vie, si l'on en croit plusieurs historiens. Ils prétendent que cette princesse, ayant en vain sollicité un comte de Modene de satisfaire ses desirs, l'accusa du crime qu'il n'avoit point voulu commettre. L'empereur, trop crédule, fit trancher la tête à cet innocent cru coupable. La femme du comte, ayant appris la vérité de son mari mourant, offrit de prouver son innocence par l'épreuve du feu. On apporta un fer dans un grand brasier, & lorsqu'il fut tout rouge, la comtesse le prit sans s'émouvoir & le tint entre ses mains sans se brûler. L'empereur, surpris & épouvanté, fit jeter dans un bûcher l'impératrice en 998, & expia par ce juste supplice la mort injuste du comte de Modene. Plus de vingt historiens, anciens & modernes, rapportent ce fait comme une vérité incontestable; Muratori l'a combattu, & a tâché de lui ôter toute croyance : mais quoi qu'il en soit de cette histoire en particulier, l'on ne peut nier que les épreuves judiciaires, qui, pour de fréquens abus furent ensuite proscrites par les canons, ne servirent souvent à faire triompher la vérité avec éclat. « Le zele de la justice & » la difficulté de la découvrir, » dit un historien, la simplicité » des tems, la grande confiance » dans le Juge éternel, & l'es» pece de théocratie qui gou» vernoit les peuples chrétiens » durant ces siecles, rendirent » ces épreuves très-souvent ef» ficaces; & il faudroit se ré» soudre à nier les faits les » mieux avérés, si l'on vouloit » s'élever indifféremment con» tre ce qui en est rapporté par » une multitude d'auteurs con» temporains, souvent par des » témoins oculaires & irrépro» chables » *Voyez* CHARLEMAGNE, EUGENE II, PIERRE IGNÉE.

MARIE, fille de Henri III, duc de Brabant, épousa Philippe le Hardi, roi de France, en 1274. Elle fut accusée, 2 ans après, d'avoir fait mourir par le poison l'aîné des fils que son

mari avoit eus de sa premiere femme. Marie auroit couru risque d'être punie de mort, tant les indices étoient forts, si son frere, Jean duc de Brabant, n'eût envoyé un chevalier pour justifier par le combat l'innocence de cette reine. Son accusateur n'ayant pas osé soutenir sa calomnie, fut pendu. Marie survécut à Philippe III 36 ans, & ne mourut que l'an 1321. Son corps est aux Cordeliers de Paris, & son cœur aux Jacobins.

MARIE D'ANJOU, fille aînée de Louis II, roi de Naples, & femme de Charles VII, roi de France, mourut en revenant de S. Jacques en Galice, à l'abbaye de Chateliers en Poitou, l'an 1463, à 59 ans. C'étoit une princesse d'un rare mérite, aimant son mari qui ne l'aimoit point; travaillant à le faire roi, tandis qu'il ne songeoit qu'à ses plaisirs, & qu'il poussoit l'indifférence jusqu'à refuser de lui adresser la parole.

MARIE D'AUTRICHE, reine de Hongrie & de Bohême, fille de Philippe, archiduc d'Autriche & roi d'Espagne, & de Jeanne d'Aragon, & sœur des empereurs Charles V, & Ferdinand I, née à Bruxelles le 13 septembre 1503, épousa en 1521 Louis, roi de Hongrie, qui périt l'an 1526 à la bataille de Mohats. Cette mort toucha sensiblement la reine, qui depuis ne voulut jamais songer à de secondes noces, quoiqu'elle fût recherchée par plusieurs princes. Son frere, Charles V, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, dont elle se chargea en 1531. Elle fit la guerre au roi Henri II; & dans le tems que l'empereur Charles V, son frere, assiégeoit Metz l'an 1552, elle fit diversion d'armes en Picardie. Sa prudence la rendit extrêmement chere aux peuples, qu'elle gouverna pendant 24 ans: elle passa en Espagne en 1556, & y mourut en 1558, peu de jours après la mort de Charles V. Erasme lui dédia un livre intitulé: *Vidua Christiana*, imprimé en 1529.

MARIE, reine d'Angleterre, naquit en 1515, de Henri VIII & de Catherine d'Aragon. Edouard VI avoit déclaré en mourant, héritiere du trône, sa cousine Jeanne Grai, & en avoit écarté Marie à qui il appartenoit de droit: elle y monta malgré lui, & fit trancher la tête à sa rivale, au pere, au beau-pere & à l'époux de cette infortunée. La nouvelle reine étoit attachée à la Religion Catholique; pour la faire triompher, elle épousa en 1554 Philippe II, fils de Charles-Quint. Ces deux époux travaillerent à ce grand ouvrage avec un zele ardent, auquel ils crurent devoir joindre la sévérité. Le parlement entra dans leurs vues. Il avoit poursuivi sous Henri VIII les Protestans, dit Voltaire; il les encouragea sous Edouard VI, il les brûla sous Marie. « Huit cents personnes » furent, dit cet historien, li» vrées aux flammes »; mais on sait que sa haine contre la Religion Catholique lui fait tout défigurer; Houced, auteur Anglois, n'en compte que 277, & Rapin de Thoiras, 284; ces écrivains ne sont pas suspects, & on peut croire que ce nombre est encore exagéré. Le cardinal Polus, envoyé par le pape

Jules III pour réunir l'Angleterre à l'Eglise Romaine, désapprouva hautement ces exécutions. Ce prélat disoit avec raison, que le seul moyen d'éteindre l'hérésie, étoit d'édifier les hérétiques, & non pas de les égorger. Mais Henri VIII & Edouard avoient aigri les Catholiques en inondant l'Angleterre de leur sang, & cet exemple devint fatal aux partisans du schisme & de l'hérésie. Le caractere de Marie contrastoit d'ailleurs avec des moyens violens, & on la vit plus d'une fois opposer une raison souple & douce à la morgue de ses plus fougueux ennemis (*voyez* HAVIEL). Marie secourut Philippe son époux contre la France; sa flotte décida la victoire de Gravelines, précédée de l'entiere défaite des François à St.-Quentin; mais Calais lui fut enlevé par le duc de Guise, & la flotte qu'elle envoya, n'arriva que pour voir les étendards de la France arborés sur le port. Elle préparoit une seconde flotte de 120 vaisseaux, lorsqu'elle mourut en 1558. Son zele pour la Religion n'étoit point assez éclairé; mais elle avoit d'ailleurs d'excellentes qualités, des mœurs pures & des vertus solides: le luxe & le vice furent bannis de sa cour. M. Linguet, dans une très-mauvaise continuation de l'*Histoire universelle* de Hardion, peint Marie avec des couleurs affreuses, tandis qu'il prodigue des éloges à Elizabeth qui inonda l'Angleterre du sang des Catholiques. Telle est la justesse de la balance philosophique. Les rigueurs exercées contre les sectaires sont des crimes abominables, mais le massacre des Catholiques fait les héros. *Voyez* FERDINAND II, JACQUES II, PHILIPPE II.

MARIE STUART, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, & de Marie de Lorraine, hérita du trône de son pere huit jours après sa naissance, en 1542. Henri VIII, roi d'Angleterre, voulut la marier avec le prince Edouard son fils, afin de réunir les deux royaumes; mais ce mariage n'ayant pas eu lieu, elle épousa en 1558 François, dauphin de France, fils & successeur de Henri II. Ce monarque étant mort en 1560, elle repassa en Ecosse, & se maria en secondes noces à Henri Stuart, son cousin. Ce prince ayant péri par la main des rebelles, Marie fut contrainte d'épouser le comte de Bothwell. Les factieux, à la tête desquels étoit le comte de Murray, fils naturel de Jacques V (*voyez* MURRAY), voulant perdre la reine comme ils s'étoient défaits du roi, déchirerent son honneur & sa vertu par des calomnies atroces que le fanatisme de secte & d'une philosophie ennemie de tous les héros chrétiens, a transmises jusqu'à nous. On supposa des lettres d'amour au comte de Bothwell, dont les originaux ne furent jamais exhibés; on l'accusa du meurtre de son mari, & par ces manœuvres on parvint à soulever l'Ecosse contre elle. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux conjurés & de céder la couronne à son fils. On l'obligea de nommer régent le comte de Murray, qui l'accabla de mauvais traitemens, & déguisa d'autant

moins son caractere, qu'il se voyoit au but de ses vœux & de ses artifices. La brutalité du régent procura à la reine un parti. Elle se sauva de prison, leva 6000 hommes; mais elle fut vaincue & obligée de chercher un asyle en Angleterre, où elle ne trouva qu'une prison, & enfin la mort après 18 ans de misere & de captivité. Elizabeth la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlile; mais elle lui fit dire qu'*étant accusée de meurtre de son époux, elle devoit s'en justifier.* On nomma des commissaires, & on la retint prisonniere à Teuksburi, sous prétexte d'instruire son procès. Le grand malheur de la reine Marie fut d'avoir des amis dans sa disgrace; Elizabeth craignit qu'elle ne lui échappât & ne remontât sur le trône. Elle prétendit avoir découvert une conspiration. Le procès des accusés fut bientôt fait : un grand nombre d'hommes illustres & d'autres trop connus par leur attachement à la reine Marie ou à la foi catholique, périrent du dernier supplice. La plupart des historiens les ont considérés comme parfaitement innocens, & comme des victimes préparatoires à un plus grand sacrifice. On connoit ces beaux vers de l'élégant auteur du *Theatrum crudelitatis hæreticorum* :

Post varias clades miserorum & cædis acervos
Insontûm, comes exornat spectacula mater
supplicio & regum soror & fidissima conjux.

Après ces sanglantes exécutions Elizabeth fit juger Marie, son égale, comme si elle avoit été sa sujette. « Quarante-deux » membres du parlement (dit Voltaire, qui d'ailleurs applaudit toujours aux cruautés exercées contre les Catholiques) » & cinq juges du royaume, » allerent l'interroger dans sa » prison à Fotteringhai. Elle » protesta, mais elle répondit. » Jamais jugement ne fut plus » incompétent, & jamais pro- » cédure ne fut plus irréguliere. » On lui représenta de simples » copies de ses lettres, & ja- » mais les originaux; on fit » valoir contre elle les témoi- » gnages de ses secrétaires, & » on ne les lui confronta point; » on prétendit la convaincre » sur la déposition de trois con- » jurés qu'on avoit fait mou- » rir, dont on auroit pu dif- » férer la mort pour les exa- » miner avec elle. Enfin quand » on auroit procédé avec les » formalités que l'équité exige » pour le moindre des hom- » mes, quand on auroit prouvé » que Marie cherchoit par-tout » des secours & des vengeurs, » on ne pouvoit la déclarer cri- » minelle. Elizabeth n'avoit » d'autre jurisdiction sur elle, » que celle du puissant sur le » foible & sur le malheureux ». Mais sa politique cruelle demandoit le sacrifice de cette illustre victime. Marie fut condamnée à mort, & elle la reçut avec une fermete d'ame, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables. On lui refusa son aumônier, & toutes ses demandes relatives à sa sépulture. Le comte de Kent, préposé à l'exécution, lui reprocha jusqu'au dernier moment *sa superstition*, c'est-à-dire, la foi catholique. Il paroît

qu'on avoit résolu de lui arracher sa religion avec la vie; mais son courage fut au-dessus de tout. Le comte insultant le Crucifix qu'elle avoit dans ses mains, lui dit que c'étoit dans le cœur qu'il falloit porter J. C. Marie répondit paisiblement : *Que quand on avoit son image sous les yeux, son amour s'allumoit plus aisément dans le cœur.* Lorsqu'il fallut quitter ses habits, elle ne voulut point que le bourreau fit cette fonction, disant qu'*elle n'étoit point accoutumée à se faire servir par de pareils gentilshommes.* Après avoir fait quelques prieres, elle eut la tête tranchée le 18 février 1587, à 44 ans. La tête ne fut séparée du corps qu'au 3e. coup, & le bourreau montra cette tête qui avoit porté 2 couronnes, aux quatre coins de l'échafaud, comme celle d'un scélérat. Telle fut la fin tragique de la célebre Marie Stuart, princesse aussi belle que vertueuse. Reine de France par son mariage avec François II, reine d'Ecosse par sa naissance, elle passa près de la moitié de sa vie dans les chaînes, & mourut d'une mort cruelle. Son attachement à la Religion Catholique, ses droits sur l'Angleterre, & si l'on en croit quelques historiens, sa beauté, firent tous ses crimes. Ce dernier grief seroit incroyable sans les anecdotes très-connues de la coquetterie d'Elizabeth & de sa jalousie contre Marie, qui alloit jusqu'à ne pouvoir entendre prononcer son nom. La douceur de son caractere, les graces de son esprit, la protection dont elle honora les lettres, le succès avec lequel elles les cultiva, sa fermeté dans ses malheurs, son attachement à la religion de ses peres, ont rendu sa mémoire chere à tous les hommes sensibles, mais surtout aux Catholiques, qui l'ont considérée comme une martyre de leur religion. L'année même de sa mort on publia un ouvrage intitulé : *Martyre de la reine d'Ecosse, douairiere de France; contenant le vrai discours des trahisons à elle faites à la suscitation d'Elizabeth, par lequel les mensonges, calomnies & fausses accusations dressées contre ceste très-vertueuse, très-catholique & très-illustre princesse, sont éclaircies & son innocence avérée*, Edimbourg, 1 vol. in-8°. Comme les faits étoient alors tout récens & qu'il eût été impossible d'en avancer impunément de faux, cet ouvrage mérite la plus grande confiance. Mais la vérité de l'histoire est discutée avec plus de force & de critique dans le savant ouvrage intitulé : *Recherches historiques & critiques sur les principales preuves de l'accusation intentée contre Marie Stuart, avec un examen des histoires du docteur Robertson & M. Hume, ouvrage traduit de l'anglois, à Paris, chez Edme, 1772, 1 vol. in-12.* Il faut lire sur-tout ce que l'auteur de ces *Recherches* dit du texte des fameuses lettres, tel qu'il existe aujourd'hui dans un libelle de Buchanan : on y prouve sans réplique, que ce texte, regardé comme le texte original, est faux & supposé. On démontre que les accusateurs de Marie Stuart étoient eux-mêmes les auteurs du crime dont ils accusoient leur souveraine. On les

voit former une association & se vendre au service d'Elizabeth. On voit Murray, poussé par son ambition & soutenu par l'espérance d'un secours promis par Elizabeth, se mettre à la tête d'un soulevement qui étoit son ouvrage, dans la résolution, bien connue, de tuer le roi & de s'emparer de la personne de la reine. On le voit, lui & ses associés, entrer dans une foule de conspirations contre leur souveraine jusqu'à la mort du roi; se réunir pour justifier solemnellement le comte de Bothwell de cette mort, dont ils le connoissoient pour un des principaux auteurs; travailler au mariage de la reine avec ce seigneur; & ce mariage une fois fait, accuser publiquement ce même Bothwell d'être le meurtrier du roi; soulever toute l'Ecosse contre lui & contre la reine qu'ils enveloppent dans son désastre, tandis qu'ils le laissent évader. Tels sont les faits amplement détaillés dans ces *Recherches* sur Marie Stuart. Ils sont de la plus grande importance pour servir à la Vie de cette malheureuse princesse, que ses ennemis sont parvenus à calomnier jusque dans la postérité la plus reculée; ils jettent un nouveau jour sur son histoire, & donnent l'explication la plus naturelle & la mieux prouvée des contradictions que sa conduite parut offrir. Tout ce que l'auteur avance dans cet ouvrage est appuyé par des citations, auxquelles il est impossible de rien opposer de raisonnable. Les objections de M. Hume & du docteur Robertson, machinalement répétées par tant d'écrivains ignorans & serviles, y sont réfutées de la maniere la plus solide. On peut consulter encore l'*Apologie de Marie Stuart*, par Gilbert Stuart, 2 vol. in-12. Mlle. Kéralio, dans son *Histoire d'Elizabeth*, a achevé de mettre en évidence l'innocence de cette reine & les atrocités d'Elizabeth, de Murray, &c. Ce qui doit couvrir de honte Hume, & les auteurs, échos de Buchanan, c'est la franchise de Cambden, qui, quoique ami & protégé d'Elizabeth, & partisan fanatique de la réforme anglicane, a refusé sa plume à la calomnie, & déchargé Marie de toute accusation. *Voy.* HESBURN, MURRAY.

MARIE DE MÉDICIS, fille de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, & femme de Henri IV, roi de France, naquit à Florence en 1573. Son mariage avec Henri IV se célébra en 1600, & elle fut nommée régente du royaume en 1610, après la mort de ce roi. Le duc d'Epernon, colonel-général de l'infanterie, força le parlement à lui donner la régence: droit qui jusqu'alors n'avoit appartenu qu'aux Etats-Généraux. Marie de Médicis, à la fois tutrice & régente, acheta des créatures, de l'argent que Henri le Grand avoit amassé pour rendre sa nation puissante. L'état perdit sa considération au-dehors, & fut déchiré au-dedans par les princes & les grands seigneurs. Les factions furent appaisées par un traité en 1614, par lequel on accorda aux mécontens tout ce qu'ils voulurent; mais elles se réveillerent bientôt après. Marie, entiérement livrée au maréchal d'Ancre & à Galigaï son

épouſe, irrita les rebelles par cette conduite. La mort de ce maréchal, aſſaſſiné par l'ordre de Louis XIII, éteignit la guerre civile. Marie fut reléguée à Blois, d'où elle ſe ſauva à Angoulême. Richelieu, alors évêque de Luçon, & depuis cardinal, réconcilia la mere avec le fils en 1619. Mais Marie, mécontente de l'inexécution du traité, ralluma la guerre, & fut bientôt obligée de ſe ſoumettre. Après la mort du connétable de Luynes, ſon grand adverſaire, elle fut à la tête du conſeil; &, pour mieux affermir ſon autorité naiſſante, elle y fit entrer Richelieu, ſon favori & ſon ſurintendant. Ce cardinal, élevé au faîte de la grandeur à la ſollicitation de la reine, ne voulut plus dépendre d'elle: Marie de Médicis le fit dépouiller du miniſtere. Le roi, qui l'avoit ſacrifié par foibleſſe, lui ſacrifia ſa mere à ſon tour par une autre foibleſſe. La reine ſe vit obligée de fuir à Bruxelles en 1631. Depuis ce moment elle ne revit plus ſon fils, ni Paris qu'elle avoit embelli de ce palais ſuperbe, appellé *Luxembourg*, d'aqueducs ignorés juſqu'à elle, & de la promenade publique qui porte encore le nom de *la Reine*. Du fond de ſa retraite, elle demanda juſtice au parlement de Paris, dont elle avoit tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui ſa requête: « Supplie Marie, reine de France » & de Navarre, diſant que » depuis le 23 février auroit » été priſonniere au château de » Compiegne, ſans être ni » accuſée, ni ſoupçonnée ». Quelle leçon & quelle conſolation pour les malheureux! La veuve de Henri le Grand, la mere d'un roi de France, la belle-mere de trois ſouverains, manque du néceſſaire & meurt dans l'indigence: ce fut à Cologne, en 1642, à 68 ans. La ſource des malheurs de cette princeſſe, née avec un caractere jaloux, opiniâtre & ambitieux, fut d'avoir reçu un eſprit trop au-deſſous de ſon ambition. Elle n'avoit pas été plus heureuſe ſous Henri IV, que ſous Louis XIII. Les maîtreſſes de ce prince lui cauſoient les plus grands chagrins, & elle ne les diſſimuloit pas. Elle ne ceſſoit de faire à ſon époux des reproches auſſi fondés qu'inutiles; naturellement violente, elle pouſſa même un jour la vivacité au point de lever le bras pour le frapper. Cependant elle avoit de la religion & de la piété. Elle avoit fondé en 1620 le monaſtere des religieuſes du Calvaire. *Voyez* ſa *Vie* publiée à Paris en 1774, 3 vol. in-8°.

MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II, roi d'Angleterre, naquit au palais de St.-James en 1662, épouſa, en 1677, Guillaume-Henri de Naſſau, prince d'Orange, & paſſa en Hollande avec ſon époux, où elle demeura juſqu'en 1689. Elle aida ce prince à détrôner Jacques II, repaſſa en Angleterre, y fut proclamée reine conjointement avec ſon époux, & ne rougit pas d'occuper le trône de ſon pere. Elle mourut de la petite vérole dans le palais de Kinſington, en 1695, à 33 ans.

MARIE-THÉRESE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Eſpagne, née à Madrid

en 1638, épousa en 1660 Louis XIV, & mourut en 1683, à 45 ans. C'étoit une princesse foncièrement sage & vertueuse: mais Louis XIV qui étoit alors dans l'âge de la dissipation & de la galanterie, l'estima plus qu'il ne l'aima. La patience avec laquelle elle supporta ses infidélités, répondoit à toutes ses autres qualités. Louis la pleura, & dit à sa mort: *Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné.* On prétend que c'est elle qui, occupée encore dans l'autre monde du salut de son époux, apparut au fameux *Maréchal de Salon* (voy. ce mot). Cette princesse pieuse & modeste avoit d'ailleurs des sentimens très-élevés : témoin la réponse qu'elle fit un jour à une Carmelite, qu'elle avoit priée de lui aider à faire son examen de conscience, pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si, avant son mariage, elle n'avoit pas cherché à plaire aux jeunes gens de la cour du roi son pere? *Oh non! ma mere,* répondit-elle, *il n'y avoit point de rois.*

MARIE-THÉRESE, impératrice, reine de Hongrie & de Bohême, naquit le 13 mai 1717, de l'empereur Charles VI & d'Elizabeth Christine de Brunswick-Wolfenbuttel. L'empereur ayant perdu l'archiduc Léopold son fils unique, avoit élevé sa fille aînée, Marie-Thérese, dans la perspective de la faire héritiere de ses vastes états. Dès 1713 il avoit fait la fameuse *Pragmatique-Sanction*, par laquelle, au défaut d'enfans mâles, sa succession devoit passer à l'aînée de ses filles; disposition à laquelle il travailla pendant près de 30 ans à donner un caractere sacré, en la faisant ratifier par toutes les puissances de l'Europe, qui pouvoient avoir quelqu'intérêt à en empêcher l'exécution. Marie-Thérese fut mariée le 12 février 1736 à François-Etienne de Lorraine, depuis empereur sous le nom de *François I* (voyez son article), & monta sur le trône après la mort de Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740. Les événemens qui suivirent cette mort, firent bientôt voir que le prince Eugene avoit eu raison de dire qu'*une armée de cent mille hommes garantiroit mieux la Pragmatique-Sanction que cent mille traités.* L'Europe fut inondée de manifestes, avant-coureurs de l'orage qui se formoit contre cette princesse. Le roi de Prusse, au milieu des glaces & des frimas, parcourt à la tête de ses troupes la Silésie, & reçoit à Breslaw l'hommage des états de cette belle province; à cette conquête, il joint celle de la Moravie. D'un autre côté l'électeur de Baviere, Charles-Albert, pressoit la France de lui procurer les couronnes de Bohême & de l'Empire; il vint à bout de la mettre dans ses intérêts, quoiqu'elle eût adhéré solemnellement, lors de l'échange du grand-duché de Toscane contre les duchés de Lorraine & de Bar, à la Pragmatique-Sanction. Les premiers efforts de Charles-Albert furent suivis des succès les plus brillans : il se fait couronner archiduc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, & empereur sous le nom de *Charles VII* (voyez cet article) à Franc-

fort en 1742. Marie-Thérese ne se trouvant pas en sûreté à Vienne, avoit été obligée de prendre la fuite dès 1741. Dans ces tristes circonstances, elle va se jeter entre les bras des Hongrois, assemble les Etats de ce royaume, se présente à eux, tenant sur ses bras le fils qu'elle venoit de mettre au monde, & leur adresse en latin ces paroles : « Abandonnée de » mes amis, persécutée par mes » ennemis, attaquée par mes » plus proches parens, je n'ai » de ressource que dans votre » fidélité, dans votre courage » & ma constance. Je remets » entre vos mains la fille & » le fils de vos rois, qui at- » tendent de vous leur salut ». A ce spectacle, les Hongrois, ce peuple fier & belliqueux, qui depuis deux cents ans n'avoient cessé de repousser le joug de la maison d'Autriche, passent tout-à-coup de l'aversion au dévouement le plus sincere, tirent leurs sabres & s'écrient d'une voix unanime : *Moriamur pro rege nostro, Maria-Theresia.* Jamais secours ne vint plus à propos, & jamais peut-être n'en fut-il de moins attendu. A peine restoit-il à Marie-Thérese *une ville pour y faire ses couches*, comme elle l'écrivit, étant enceinte, à la princesse Charlotte de Lorraine, sa belle-mere, dans un moment d'une amertume profonde : mais c'étoit-là le terme de ses malheurs. Au milieu de tant de revers, cette auguste princesse a pour elle ses grands talens, sa fermeté & l'amour de ses peuples. Des bords de la Drave & de la Save, il sort des peuples inconnus jusqu'alors qui se joignent aux Hongrois : leur ardeur martiale, leur costume singulier, leur air farouche sont encore gravés dans la mémoire de leurs ennemis avec le souvenir de leurs actions. Kevenhuller à leur tête recouvre l'Autriche. Lintz, Passau, Munich ouvrent leurs portes aux Autrichiens ; Marie-Thérese ménage une alliance avec l'Angleterre qui lui fournit des secours d'argent & de troupes, tâche d'ébranler le roi de Sardaigne, & détache le roi de Prusse de la ligue, en lui cédant le 11 juin 1742 presque toute la Silésie & le comté de Glatz (*voyez les divers événemens de ces guerres aux articles* FOUQUET, CHARLES de Lorraine, BROWN, CHARLES-EMMANUEL de Savoie). Marie-Thérese se fait couronner reine de Bohême à Prague, le 11 mai 1743. Seize mille Anglois traversent la mer, se joignent aux Autrichiens, Hanovriens, Hessois, marchent vers Francfort. Georges II & son fils, le duc de Cumberland, se rendent au camp ; la bataille d'Ettingen se donne le 27 juin 1743 ; la victoire se déclare pour les armes de Marie-Thérese, & ôte à l'électeur de Baviere (*voy.* CHARLES VII) tout espoir de conserver l'Empire. Le roi de Sardaigne, à qui on avoit cédé la propriété de quelques contrées du Milanez, arma pour la reine de Hongrie. Ses armes furent souvent victorieuses, & procurerent à la maison d'Autriche des avantages qui compenserent bien les sacrifices qu'elle lui avoit faits. Le traité de Breslaw n'arrêta que pour un tems le roi de Prusse. Il fit une

une nouvelle irruption en Bohême en 1744, pendant que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, concluoit un traité d'alliance à Varsovie avec Marie-Thérese. En 1745, le foyer de la guerre fut transporté dans les Pays-Bas, province où, suivant l'expression de Strada, Mars semble avoir fixé sa demeure habituelle, tandis qu'il ne fait que voyager chez les autres peuples : *In alias terras peregrinari Mars, ac circumferre bellum, hic armorum sedem fixisse videtur.* Presque toutes les villes ouvroient leurs portes aux armes de Louis XV (*voyez son article*). Les plaines de Fontenoi, de Rocou, de Lawfeldt, étoient couvertes de morts, les eaux de la Meuse & de l'Escaut rougies du sang des vainqueurs & des vaincus : au milieu de revers & de succès qui se balançoient, Marie-Thérese a la consolation de placer, le 4 octobre 1745, la couronne impériale sur la tête de son époux; la cérémonie se fit à Francfort comme en tems de paix. Sur ces entrefaites, le roi de Prusse remportoit de nouveaux avantages à Friedberg & à Prandnitz. Elle se délivra de nouveau de cet ennemi par le traité de Dresde, le 25 décembre de la même année. Enfin, après huit ans de guerre, une paix universelle fut accordée à l'Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748; & Marie-Thérese, qu'on avoit cru opprimer, parut y recevoir un triomphe éclatant. Tous ses soins furent après cela de fermer les plaies de son peuple, de réparer les maux occasionnés par la guerre. Mais à l'imitation de Fréderic, elle voulut conserver un grand nombre de troupes; ce qui fit un grand tort à ses états, eut de mauvais effets sur les mœurs & le caractere des peuples, donna à l'administration une marche de violence & de despotisme, & prépara les événemens désagréables arrivés sous les regnes suivans. La bonne princesse ignoroit que, pour défendre ses états, c'étoit un moyen aussi mauvais qu'inutile, que d'avoir de grandes armées sur pied (*voyez* FRÉDERIC II, LOUIS VI). Cependant toutes ses vues se portoient sur la chose publique. Les ports de Trieste & de Fiume furent ouverts à toutes les nations; Livourne étendit son commerce dans le Levant & dans les Indes Orientales; le port d'Ostende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie; des canaux ouverts dans les Pays-Bas apporterent dans le sein de ses cités les richesses des deux Indes: Vienne fut agrandie & embellie : des manufactures de draps, de porcelaine, de glaces, d'étoffes de soie, &c., s'établirent dans ses vastes fauxbourgs, & on vit bientôt les imitateurs dans les arts se mettre au pair de leurs modeles. Pour faire fleurir les sciences, Marie-Thérese érige des universités, des colleges, parmi lesquels on admiroit celui qui porte son nom à Vienne, & qui fut détruit par son fils; elle fonde des écoles pour le dessin, la peinture, l'architecture; elle forme des bibliotheques publiques à Prague, à

Infpruck : des obfervatoires magnifiques s'élevent à Vienne, à Gratz, à Tyrnaw, & font enrichis de télefcopes qui découvrent le fecret des cieux aux Hell, aux Bofcowich, aux Halloy : les Van-Swieten, les Storck, les Métaftafe, les Chapelain reçoivent les bienfaits que méritent leurs talens. L'on peut douter cependant, fi en répandant ainfi les fciences, & généralifant l'inftruction dans les lettres & les matieres de fpéculation, elle a fait à fes peuples autant de bien qu'elle a voulu leur en faire (*voyez* FRÉDERIC GUILLAUME I). Ses foins s'étendoient fur toutes les claffes des citoyens de l'état; les foldats bleffés, vieux & infirmes reçurent les fecours fpirituels & temporels, dans des hôpitaux propres & falubres; les veuves d'officiers, les demoifelles nobles, &c., trouverent des reffources dans divers établiffemens formés par l'humanité & la piété de cette bonne princeffe. La paix fembloit devoir durer long-tems, fur-tout après que la France, fi long-tems rivale de l'Autriche, eut fait une alliance avec elle le 1 mai 1756; mais elle fut troublée par une irruption fubite que fit le roi de Pruffe en Saxe pendant le mois d'octobre de la même année : il marche vers la Bohême, Brown l'arrête par la bataille de Lowofitz, où les deux partis s'attribuent la victoire. Au printems de l'an 1757, Fréderic paroît à la tête de cent mille combattans fur les hauteurs de Prague : le combat s'engage fous les murs de cette capitale; Brown bleffé, eft obligé de céder & de fe retirer dans la ville; le vainqueur la bloque & la bombarde; Daun arrive, repouffe & culbute les Pruffiens à Chotzemits, fait lever le fiege, fauve la Bohême par cette victoire, & rend aux troupes le courage & cette confiance que la réputation des victoires de Fréderic fembloit leur avoir fait perdre. C'eft à l'occafion de cette victoire que Marie-Thérefe établit l'ordre militaire de fon nom le 18 juin 1757. Cette guerre fut des plus fanglantes, jamais on ne livra tant de combats. Les Autrichiens eurent des fuccès & des revers; mais ils furent plus fouvent vainqueurs que vaincus. Ils triomphent à Hochkirchen, à Kunerfdorf, à Maxen, à Landshut, à Siplitz : le prince Charles s'empare de Breflaw, Nadafti de Schweidnitz, & Haddick & Lafcy de Berlin. On admira fur-tout l'expédition de Laudon contre Schweidnitz, par laquelle il enleva le 1 octobre 1761 cette ville en une nuit, & avec la ville une nombreufe garnifon, une artillerie formidable, & des magafins immenfes. Les armes de Marie-Thérefe, ne parurent effuyer qu'un revers confidérable pendant cette guerre; ce fut la bataille de Leuthen ou de Liffa, où l'armée fut prefque détruite le 5 décembre 1757; cette déroute fut fuivie de la prife de Breflaw & de 17 mille Autrichiens. Le traité de Huberfbourg, conclu le 15 février 1763, remit l'Allemagne fur le pied où elle étoit avant la guerre. Marie-Thérefe réuffit à faire élire Jofeph fon fils, roi des Romains l'an 1764; elle

rétablit l'ancien ordre de S. Etienne, & prit le titre de *Reine apostolique*, en mémoire du zele ardent pour la foi, & de l'espece d'apostolat que ce grand roi avoit exercé sur le trône. Ce titre donné à Etienne par Sylvestre II, avoit été renouvellé pour Marie-Thérese par un bref de Clément XIII en 1758. Etant à Inspruck avec toute son auguste famille, à l'occasion du mariage de son fils Léopold, depuis grand duc de Toscane avec l'infante Marie-Louise d'Espagne, elle perdit son époux l'empereur François I, qui y fut enlevé par une mort inopinée le 18 août 1765. Depuis ce moment elle ne quitta point le deuil, & elle ne crut pouvoir alléger sa tristesse, qu'en fondant à Inspruck un chapitre de Chanoinesses, dont la fonction est de prier pour le repos de l'ame de cet époux chéri. En 1772 elle fit une convention avec le roi de Prusse & l'impératrice de Russie, pour démembrer la Pologne en vertu d'anciens titres : ce traité lui donna presque toute la Russie-Rouge; Lemberg devint la capitale de ces nouveaux etats, qui furent appellés *Lodomerie* & *Gallicie*. Cette acquisition fit naître bien des raisonnemens & des censures ameres; d'autres ne l'ont envisagée que comme une imitation forcée de ce qu'avoient fait deux puissans voisins. Par la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Baviere, arrivée en 1777, la guerre se ralluma entre la Prusse & l'Autriche; mais elle ne fut pas féconde en événemens, les armées paroissant toujours se tenir sur la défensive; elle fut terminée par la paix de Teschen le 13 mai 1779, qui augmenta les états de la maison d'Autriche d'une petite portion de la Baviere. Après un regne long & heureux, Marie-Thérese vit approcher sa fin avec le courage qui la caractérisa pendant toute sa vie. Sa mort fut celle d'un héros chrétien qui quitte la vie sans se plaindre & les grandeurs sans les regretter; elle expira à Vienne le 29 novembre 1780. La postérité la regardera toujours pour une des plus grandes princesses qui aient régné. Elle avoit un air de grandeur relevé par les charmes de la beauté qui la faisoit passer pour la plus belle princesse de l'Europe; des mœurs pures & douces ennoblissoient ses graces; une élocution énergique, un son de voix majestueux, la connoissance des langues en usage dans ses états, un abord riant, en un mot, tout son extérieur montroit qu'elle étoit faite pour regner. Si on pouvoit desirer quelques traits pour compléter son éloge, ce seroit un caractere plus ferme, des vues plus soutenues, & une opposition plus vigoureuse, à des projets qui combattoient ses véritables intentions. La Religion pendant son regne fut toujours respectée & regardée comme le plus ferme appui du trône, & comme le gage le plus assuré de la fidélité des sujets. Les juremens furent sévérement défendus, la débauche & la licence réprimees, les mauvais livres supprimes, les jeux de hasard interdits. Mais la pente d'un siecle entraîné par une fausse philosophie, la contagion toujours

croissante des vices qui en sont les fruits nécessaires, l'altération des mœurs publiques, l'affoiblissement des anciens principes d'ordre & de vertus, n'ont pas permis que son zele fût couronné d'un plein succès. Dernier rejeton de la maison de Habsbourg, qui pendant plusieurs siecles avoit occupé le premier trône & tant d'autres trônes de l'Europe, avec une chaîne de prospérités qui la firent surnommer *Felix*, elle a paru, par les événemens qui ont suivi sa mort, avoir emporté dans le tombeau les bénédictions de sa famille.

MARIE LECZINSKA, reine de France, fille de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, & de Catherine Opalinska, née le 23 juin 1703, suivit son pere & sa mere à Weissembourg en Alsace, quand ils furent obligés de quitter la Pologne. Elle y demeuroit depuis 6 ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi Louis XV. Elle épousa ce monarque le 5 septembre 1725, dont elle eut 2 princes & 8 princesses. Instruite par un pere sage & éclairé, elle fut sur le trône le modele des vertus chrétiennes, ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentimens de religion aux princes & princesses ses enfans, & à répandre des bienfaits sur les églises & dans le sein des malheureux. Ennemie des intrigues de cour, elle couloit des jours tranquilles au milieu des exercices de piété. Mais la mort prématurée du dauphin son fils, pere de Louis XVI, suivie bientôt après de celle du roi Stanislas son pere, la pénétra de la plus vive douleur. Cette princesse, si digne des regrets de la France, y succomba le 24 juin 1768, à l'âge de 65 ans (*voyez la fin de l'article* LOUIS dauphin).

MARIE DE GONZAGUE, *voyez* GONZAGUE.

MARIE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIERE, fille de Ferdinand de Baviere, naquit à Munich en 1660, & épousa en 1680, à Châlons en Champagne, Louis dauphin, fils de Louis XIV. Elle mourut en 1690, des suites des couches du duc de Berry. Prête à expirer, elle embrassa son fils en lui disant : « C'est de bon » cœur, quoique tu me coûtes » bien cher ». Elle dit au duc de Bourgogne : « N'oubliez ja» mais, mon fils, l'état où » vous me voyez; que cela » vous excite à la crainte de » Dieu, à qui je vais rendre » compte de mes actions. Ai» mez & respectez toujours le » roi & le dauphin votre pere ; » chérissez vos freres, & con» servez de la tendresse pour » ma mémoire ». C'est à cette occasion que Louis XIV dit au dauphin, en le tirant du chevet du lit de son épouse mourante : *Voilà ce que deviennent les grandeurs !* Elle eut d'abord cette envie de plaire, qui dans une particuliere paroît coquetterie, & qui dans une princesse supplée aux agrémens de la figure. Cette envie se dissipa bientôt. La dauphine n'aima que la retraite, & après les premieres fêtes, sa maison eut plutôt l'air d'un monastere que d'une cour ; aussi elle ne fut pas autant regrettée qu'elle le méritoit : dans un pays de dissipation & de

frivolité, tel que la cour, la sagesse & la vertu sont très-peu de chose.

MARIE-ADÉLAIDE DE SAVOIE, fille aînée de Victor-Amédée II, naquit à Turin en 1685. Par le traité de paix conclu dans cette ville en 1696, elle fut promise au duc de Bourgogne, depuis dauphin. Ce mariage se célébra l'année d'après. La princesse étoit propre à faire le bonheur de son époux par son caractere, son esprit & sa beauté. La France la perdit en 1712, dans la 26e. année de son âge, tandis qu'elle lui annonçoit les plus beaux jours : *Je sens*, disoit-elle quelque tems avant sa mort, *que mon cœur grandit à mesure que ma fortune m'eleve.* Une maladie aiguë, attribuée au poison, l'emporta en peu de jours. « Le rapport de l'ouverture du corps, » dit le duc de St-Simon, n'eut » rien de consolant, nulle cause » naturelle de mort, mais » d'autres, vers les parties in» térieures de la tête, voisines » de cet endroit fatal où elle » avoit tant souffert. Fagon » & Boudin ne douterent pas » du poison & le dirent net» tement au roi en présence de » madame de Maintenon seule. » Boulduc & le peu des autres » à qui le roi voulut parler & » qui avoient assisté à l'ouver» ture, le confirmerent par » leur morne silence ». Le dauphin son époux & le duc de Bretagne son fils ne tarderent pas à la suivre : le jour même que la dauphine mourut, le dauphin tomba malade, & comme on s'entretenoit auprès de son lit de la maniere dont la princesse avoit été traitée : « Soit » que les médecins l'aient tuée, » dit le religieux prince, soit » que Dieu l'ait appellée, il » nous faut également adorer » ce qu'il permet & ce qu'il » ordonne ».

MARIE-JOSEPHE DE SAXE, naquit à Dresde le 4 novembre 1731, de Fréderic-Auguste III, roi de Pologne & électeur de Saxe. Elle fut mariée, en 1747, à Louis dauphin de France, mort à Fontainebleau en 1765. La tendresse qui unissoit ces deux époux étoit d'autant plus forte, que la vertu la plus pure en resserroit les liens. Les soins pénibles & assidus qu'elle donna au dauphin, pendant sa derniere maladie, & les larmes qu'elle ne cessa de répandre depuis la mort de ce prince, peut-être d'autres causes qui ne sont pas bien connues (*voyez la fin de l'article* Louis dauphin), hâterent la sienne. Une maladie de langueur qui la consumoit depuis plus d'un an, l'emporta le 13 mars 1767. Elle mourut avec la résignation qu'inspirent la Religion & la vertu.

MARIE DE BOURGOGNE, fille de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, née à Bruxelles en 1457, hérita dès l'âge de 20 ans de tous les états de son pere, tué au siege de Nancy en 1477. Louis XI, à qui les ambassadeurs de Bourgogne la proposerent pour son fils, la refusa par une mauvaise politique. Marie épousa Maximilien, fils de l'empereur Fréderic, & porta tous ses états des Pays-Bas à la maison d'Autriche. On dit que ce prince étoit si pauvre, qu'il fallut que sa femme fit la dépense des

noces, de son équipage & de ses gens. Cette princesse mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval, fort regrettée des Flamands, qui cependant lui avoient donné de grands désagrémens, jusqu'à faire le procès à ses ministres qui avoient violé les loix & les privileges du pays, & les décapiter en sa présence. On voit à Bruges, dans l'église de Notre-Dame, son mausolée & celui du duc son pere en bronze doré; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

MARIE, fille d'Albert V, duc de Baviere, épousa Charles d'Autriche, fils de l'empereur Ferdinand, auquel son pere avoit abandonné le gouvernement de la Styrie, de la Carinthie & du Carniole. Ayant appris que son mari, pressé par quelques gentilshommes luthériens, alloit accorder à ces sectaires une existence légale dans ses états, elle se disposa à retourner en Baviere & à y porter ses enfans dans une corbeille, allant à pied & mendiant son pain. L'archiduc informé des préparatifs de ce voyage secret, en ayant demandé les raisons, fut si frappé de la réponse de sa femme qu'il aimoit tendrement, qu'il ne fut plus question de ce projet. Marie mourut à Gratz en 1608, dans le couvent de Ste. Claire qu'elle avoit fondé. Ferdinand II son fils fut l'héritier de sa piété & de ses vertus.

MARIE - MAGDELENE DE LA TRINITÉ, fondatrice de l'*Ordre de la Miséricorde*, avec le P. Yvan, prêtre de l'Oratoire, naquit à Aix en Provence, en 1616, d'un pere soldat. Elle fut élevée avec grand soin par sa mere, & fut demandée en mariage à l'âge de 15 ans par un homme riche, dont elle refusa la main. Pour marcher plus sûrement dans la voie du salut, elle se mit sous la direction du P. Yvan, qui composa pour elle un livre intitulé : *Conduite à la perfection chrétienne*. Une maladie, dont elle fut affligée en 1632, lui fit prendre la résolution de fonder l'Ordre de la Miséricorde, pour y recevoir des filles de qualité sans biens & sans dot. Marie-Magdelene exécuta heureusement ce pieux dessein. Cette sainte fondatrice établit à Aix en 1637 la premiere maison de son institut, dont elle fut la premiere supérieure. Elle mourut saintement à Avignon en 1678, à 62 ans, après avoir fondé plusieurs maisons de son ordre. Voyez sa *Vie* par le P. Croiset, Jésuite, Lyon, 1696, in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION, dont le nom étoit *Barbe d'Avrillot*, épousa M. Acarie, maître des comptes, & après sa mort se fit Carmélite, en 1614. Elle perfectionna dans ce nouvel état les grandes vertus dont elle avoit donné l'exemple dans le monde, & se sanctifia sur-tout par son zele, sa charité, sa patience & la mortification. Elle mourut à Pontoise l'an 1618, regardée comme la fondatrice des Carmélites en France. Pie VI la mit au nombre des *Bienheureux*, en 1791. André Duval, professeur en Sorbonne, & Maurice Marin, Barnabite, ont écrit sa *Vie*. L'abbé de Montis en a donné une autre en 1778. — Margue-

rite Acarie, sa fille, entra aussi chez les Carmélites, sous le nom de *Sœur Marguerite du S. Sacrement*, en 1605, quelques années avant sa mere, & mourut après de longs travaux & beaucoup de souffrances, en 1660, à l'âge de 70 ans. M. Tronson, curé de St. Sulpice, a écrit sa *Vie*, Paris, 1690, in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION, nommée auparavant *Marie Guyert*, naquit à Tours en 1599. Après la mort de son mari, elle entra, à l'âge de 32 ans, chez les Ursulines à Tours, où elle composa, pour l'instruction des novices, un très-bon livre intitulé : *L'Ecole Chrétienne*. Appellée à la conversion des filles du Canada, elle passa à Québec en 1639, où elle établit un couvent de son ordre, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse & de prudence. Elle y mourut en 1672, à 73 ans. Outre son *Ecole Chrétienne*, on a d'elle un vol. in-4°, de *Retraites* & de *Lettres*. Dom Claude-Martin, son fils, a publié sa *Vie*; elle a aussi été écrite par le P. de Charlevoix, Jésuite, 1724, in-12. Tous les écrits de cette Religieuse respirent cette onction sublime qu'on ne trouve que dans les Saints.

MARIE ALACOQUE, *voyez* MARGUERITE.

MARIE-ANTOINETTE, archiduchesse d'Autriche, reine de France, née à Vienne le 2 novembre 1755, épousa le 16 mai 1770 le dauphin, depuis Louis XVI. Les affaires publiques & particulieres auxquelles, par l'influence qu'elle avoit sur l'esprit du roi, elle eut toujours beaucoup de part, ainsi que les plaisirs de la cour, qu'elle regardoit comme le lot de son âge & de son rang, l'occuperent jusqu'à l'époque fatale de la révolution, où elle se ressentit vivement des secousses qu'éprouvoit le trône. Enlevée à son château de Versailles, renfermée aux Thuileries, arrêtée à Varennes lorsqu'elle essaya de se sauver avec le roi, reconduite prisonniere à Paris, elle ne survécut que 9 mois à son infortuné mari, & périt du même supplice le 16 octobre 1793. Des observateurs ont cru que des présages & des pressentimens avoient annoncé l'affreuse catastrophe des deux époux. « Si les événemens présens, a dit un périodiste, peuvent servir d'annonce à l'avenir; les noces ensanglantées de Louis XVI & d'Antoinette, où près de 3000 hommes ont péri par des accidens uniques & inexplicables, ont été un terrible présage. Si les pressentimens sont quelque chose; que dira-t-on des pleurs de Marie-Antoinette, lorsqu'elle partit pour la France, de la résolution subite qu'elle prit à Linz de retourner à Vienne, des cris plusieurs fois répétés à Ausbourg, *du moins pas en France, pas en France*; de maniere que le resident impérial eut toute la peine du monde d'obtenir la continuation du voyage? (*) ».

(*) Les présages & les pressentimens fournissent sans doute à l'imagination un vaste champ où elle peut aisément s'égarer. L'on voit des

Quelques mois avant sa mort on lui avoit enlevé son fils Louis XVII, pour le mettre sous la conduite d'un cordonnier nommé *Simon*, & dans la société d'une troupe d'enfans de la lie du peuple, afin de dégrader son caractere, de corrompre son esprit & ses mœurs, & de le mettre hors d'état d'être placé sur le trône ; projet abominable, imité de Denis le Tyran, qui l'exécuta à l'égard du fils de Dion (*).

MARIETTE, (Pierre-Jean) fils de Jean Mariette, libraire & graveur de Paris, mort en 1742, & libraire lui-même, avoit reçu de son pere le goût de la gravure, & l'avoit fortifié dans ses voyages en Allemagne & en Italie. Il vendit son fonds de librairie en 1750, & acheta une charge de secrétaire du roi, & de contrôleur de la chancellerie. Alors uniquement occupé du *Recueil* de ses Estampes, qu'il augmentoit & perfectionnoit sans cesse, il jouissoit dans sa vie retirée des plaisirs de l'esprit. Une maladie longue & douloureuse termina ses jours le 10 septembre 1774. On a de lui : I. *Traité des Pierres gravées*, Paris, 1750, 2 vol. in-fol. II. *Lettres à M. de Caylus*. III. *Lettres sur la Fontaine de la rue de Grenelle*. IV. Les *Descriptions* qui se trouvent dans le Recueil des Planches gravées, d'après les tableaux de M. Crozat, 1729, 2 vol. in-fol. Le *Catalogue* de ses Estampes a été dressé par M. Basan, & a paru en 1775, in-8°. C'est un des plus complets en ce genre.

MARIGNAN, (Jean-Jacques Medichino, marquis de) célebre capitaine du 16e. siecle, naquit à Milan de Bernardin de Médicis ou Medichino, admodiateur des fermes ducales. Ayant donné dans sa jeunesse diverses preuves de valeur, il s'acquit la protection de Jerôme Morone, chancelier & principal ministre de François Sforce, duc de Milan. Ce prince

---

nations entieres habituées à interpréter tout ce qui arrive : *Gens quæ omnia interpretatur*, comme le P. Schmit l'a dit des Turcs. On ne doit cependant pas disconvenir que lorsque des événemens tout-à-fait extraordinaires ont été suivis de grandes catastrophes, on ne puisse les envisager comme des présages, comme des avis préliminaires de l'avenir, salutaires à ceux qui savent en profiter, & qui tiennent à cette Providence dont il est dit : *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcûs, ut liberentur dilecti tui.* Psal. 59. Il en est, proportion gardée, de même des pressentimens. *Voyez* MAINTENON, LOUIS, roi de Hongrie.

(*) C'est le judicieux & ingénu *Cornelius Nepos*, qui nous a transmis cette anecdote, digne de la plus sale tyrannie. *Areten Dionis uxorem alii nuptum dedit, filiumque ejus sic educari jussit, ut indulgendo pessimis imbueretur voluptatibus. Nam puero, priusquàm pubes esset, scorta adducebantur, vino epulisque obruebatur, neque ullum tempus sobrio relinquebatur. Is usque eò vitæ statum commutatum ferre non potuit, postquàm in patriam rediit pater (namque appositi erant custodes qui eum a pristino victu deducerent), ut se a superiore parte ædium dejecerit atque ità interierit.* Vitæ excell. imp. DION. Cap. 4.

voulant se défaire d'Hector Visconti, seigneur Milanois, Medichino fut choisi par le conseil de Morone, avec un autre officier, pour l'assassiner. Mais le meurtre ne fut pas plutôt exécuté, que le duc résolut d'en sacrifier les instrumens à la crainte de passer pour l'auteur d'un si lâche assassinat. Le compagnon de Medichino fut le premier immolé; & la mort de l'un fut un avis pressant pour l'autre de mettre sa vie en sûreté. Il entra au service de l'empereur en 1528, auquel il livra le château de Musso dont il avoit eu le gouvernement on ne sait comment (car les historiens ne sont pas d'accord sur ce point), & reçut en échange la ville de Marignan, d'où il prit le nom de *Marquis de Marignan*. Dès-lors, chargé des emplois militaires les plus considérables, il acquit la réputation d'un grand capitaine. Il défit en 1554. à la bataille de Marciano en Toscane, l'armée françoise, commandée par le maréchal Strozzi, & s'empara l'année suivante, après un siege de 8 mois, de la ville de Sienne, qui s'étoit révoltée contre l'empereur. Le marquis de Marignan avoit autant d'esprit que de talens pour la guerre; mais sa fourberie, son avarice, & surtout sa cruauté, ternirent la gloire de ses exploits militaires. Irrité de la longue résistance des Siennois, il tourna sa rage contre les malheureux habitans de la campagne, & en fit pendre aux arbres (disent les historiens du tems) plus de 5000 de tout sexe & de tout âge. Il mourut à Milan en 1555, à l'âge d'environ 60 ans. Jean-Ange de Médicis, qui fut pape sous le nom de *Pie IV*, étoit son frere. La plupart des écrivains qui ont parlé du marquis de Marignan, disent qu'il n'étoit point de la maison des Médicis de Florence, dont il n'avoit pris le nom que par vanité, à la faveur de la ressemblance avec le sien; l'auteur de sa *Vie* assure le contraire, & prouve assez bien qu'il étoit issu d'une branche de Médicis établie à Milan.

MARIGNY, (Enguerrand de) comte de Longueville, d'une famille noble de Normandie, fut grand-chambellan, principal ministre & coadjuteur du royaume de France sous Philippe le Bel. Il s'avança à la cour par son esprit & par son mérite. Devenu capitaine du Louvre, intendant des finances & bâtimens, il usa, dit-on, mal de sa grandeur. Le comte de Valois, à qui il avoit donné un démenti en plein conseil, réussit à le faire condamner au dernier supplice, après la mort de Philippe le Bel, en 1315. Le confesseur du comte de Valois lui inspira des remords sur la condamnation de ce ministre, dont le procès n'avoit pas été instruit selon les formalités requises. Sa mémoire fut réhabilitée. Si on en croit M. de B., *Œuvres diverses*, Lausanne (Paris), 1770, 2 vol. in-8°, ce ministre fut un grand homme d'état, injustement maltraité par Mezerai, & par les autres historiens qui l'ont suivi sans examen. Les malheureux ont souvent tort, au tribunal de l'histoire comme aux autres.

MARIGNY, (Jacques Carpentier de) fils du seigneur du

village de ce nom, près de Nevers, se fit ecclésiastique & vécut en épicurien. De retour d'un voyage en Suede, il s'attacha au cardinal de Retz & entra dans toutes les intrigues de la Fronde. Il fut un des principaux auteurs des plaisanteries qu'on publia contre Mazarin dans le tumulte de ces troubles. Le parlement mit sa tête à prix. Après la détention du cardinal de Retz, Marigny suivit le prince de Condé en Flandre. C'étoit un de ces hommes libertins qui sacrifient tout à la saillie & au plaisir, & qui meurent dans la crapule, après avoir vécu dans la débauche. Une apoplexie l'emporta en 1670. On a de lui : I. Un *Recueil de Lettres* en prose & en vers, imprimées à La Haye en 1673, in-12. On y trouve quelques bonnes plaisanteries & quelques traits d'esprit. II. Un *Poëme sur le Pain bénit*, 1673, in-12, dans lequel il y a plus de sales équivoques que de véritables saillies. Son humeur satyrique lui attira des éloges & des coups de canne. Gui-Patin lui attribue un libelle devenu rare. Il est intitulé : *Traité politique composé par Williams Alleyn, où il est prouvé par l'exemple de Moïse. que tuer un tyran n'est pas un meurtre ;* Lyon, 1658, in-16 (*voyez* ALLEYN Guillaume). On prétend que l'auteur de cette production en vouloit à Cromwel, lorsqu'il la mit au jour. Dans une maladie qu'il eut en Allemagne & dont il pensa mourir, l'évêque luthérien d'Osnabruck lui ayant demandé si la crainte d'être enterré avec des Luthériens n'ajoutoit pas à l'inquiétude que lui donnoit son état? *Monseigneur*, lui répondit Marigny mourant, *il suffira de creuser deux ou trois pieds plus bas, & je serai avec des Catholiques.* Réponse pleine de sens, & qui faisoit toucher au doigt à ce *Monseigneur* la nouveauté de sa religion.

MARIGNY, (l'abbé Augier de) mort à Paris en 1762, étoit un écrivain du troisieme ordre. Nous avons de lui : I. Une *Histoire du 12e. siecle*, en 5 vol. in-12, 1750. II. Une *Histoire des Arabes*, 1750, 4 vol. in-12. III. *Révolutions de l'empire des Arabes*, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont farcis de contes, de fables, de visions, de conversations ridicules, d'anecdotes puériles, & enfin de toutes les rêveries des peuples orientaux. Le style est presque toujours conforme à la bizarrerie des faits.

MARIKOWSZKY, (Martin) né à Rosenau en Hongrie, dans le comté de Gömer, l'an 1728, fit ses études en médecine à Hall en Saxe, parcourut ensuite une grande partie de l'Europe, & retourna dans sa patrie en 1757. Il embrassa la Religion catholique à Presbourg, & alla ensuite seconder comme médecin la charité active de Paul, comte de Forgach, évêque de Watzen, pour les pauvres de son diocese. Après la mort de ce prélat, il se retira à Sirmich dans l'Esclavonie, où il s'appliqua à examiner les causes des épidémies qui avoient fait périr plus de soldats dans ces contrées que les armes des Turcs. Il consigna ses observations dans un Journal qu'il intitula : *Ephemerides Sirmienses*,

que l'on commença à imprimer à Vienne en 1763 ; ce Journal a été continué après sa mort arrivée en 1772. Les Hongrois lui sont encore redevables d'une traduction en leur langue du livre intitulé : *Avis au peuple sur la santé*, par M. Tissot.

MARILLAC, (Charles de) fils de Guillaume de Marillac, contrôleur-général des finances du duc de Bourbon, naquit en Auvergne vers 1510. Il fut d'abord avocat au parlement de Paris, & s'y signala tellement par son éloquence & par son savoir, que le roi François I le chargea de diverses ambassades importantes. Il devint abbé de S. Pierre de Melun, maître-des-requêtes, évêque de Vannes, puis archevêque de Vienne, & chef du conseil-privé. Dans l'assemblée des notables tenue à Fontainebleau en 1560, il se fit admirer par une belle harangue. Elle roula entiérement sur la réformation des désordres de l'état, & sur les moyens propres à prévenir les troubles qui menaçoient le royaume de la part des Huguenots. La douleur que lui causa la vue des maux qui alloient inonder la France, le mit au tombeau en 1560, à 50 ans. On a de lui des *Mémoires* manuscrits, qu'on trouve dans plusieurs bibliothèques. Le chancelier de l'Hôpital lui adressa un Poëme.

MARILLAC, (Michel de) neveu du précédent, avoit été dans sa jeunesse un des plus zélés partisans de la ligue formée par les Catholiques contre celle des Huguenots. Porté à la piété, il se fit faire un appartement dans l'avant-cour des Carmélites du fauxbourg St.-Jacques à Paris, afin de passer dans leur église quelques heures la nuit & le jour. Devenu maître-des-requêtes, il ne laissa pas de continuer à prendre soin des bâtimens & des affaires du couvent. C'est ce qui le fit connoître de Marie de Médicis qui y alloit souvent, parce qu'elle en étoit fondatrice. Cette princesse le recommanda au cardinal de Richelieu, qui le fit directeur des finances en 1624, & garde-des-sceaux 2 ans après. On verra dans l'article suivant les causes de sa disgrace auprès de ce ministre, qui le fit enfermer au château de Caen, puis dans celui de Châteaudun. Il y mourut en 1632, dans la pauvreté, quoiqu'il eût été pendant quelque tems dans les finances. Il ne subsista dans sa prison que des libéralités de Marie de Creil, sa belle-fille, qui fit encore les frais de ses modiques funérailles. (Jean-François MARILLAC, brigadier des armées du roi, gouverneur de Béthune, tué à la bataille d'Hochstet en 1704, un an après son mariage, a été le dernier rejeton de sa famille). Ce magistrat publia en 1628 une Ordonnance qui régloit presque tout. Mais ce Code, appellé par dérision le *Code Michau*, du nom de baptême de Marillac, fut rejeté par le parlement, & tourné en ridicule par les plaisans du barreau. Comme ce n'étoit qu'un recueil des anciennes Ordonnances, & de celles qui avoient été faites aux derniers Etats-Généraux, on voyoit bien que le mépris des officiers du parlement tomboit moins sur l'ouvrage que sur son auteur. On

a encore de lui : I. Une *Traduction des Pseaumes*, 1630, in-8°, en vers françois, qui ne rendent que foiblement l'énergie de l'hébreu. II. D'autres *Poésies*, bonnes pour le fond, mais foibles dans la maniere. III. Une *Dissertation* sur l'auteur du livre de *l'Imitation*, qu'il attribue mal à propos à l'imaginaire Gersen. *Voyez ce mot &* KEMPIS.

MARILLAC, (Louis de) frere du précédent, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, mérita par ses exploits le bâton de maréchal de France, que Louis XIII lui accorda en 1629. Son frere, Michel de Marillac, s'étoit élevé, comme nous l'avons dit, de la charge de conseiller au parlement de Paris, à celles de garde-des-sceaux & d'intendant des finances. Ces deux hommes, qui devoient leur fortune au cardinal de Richelieu, se flatterent, dit-on, de le perdre & de succéder à son crédit. Le maréchal fut un des principaux acteurs de la *Journée des dupes*. Il offrit, à ce que l'on a prétendu, de tuer de sa propre main son bienfaiteur. Mais si ces faits avoient été bien avérés, il n'eût pas fallu tant d'efforts pour obtenir contre lui un arrêt de mort. Richelieu fit arrêter le maréchal en 1630, dans le camp de Felizzo, en Piémont, au milieu de l'armée qu'il commandoit. Son procès dura près de deux années. « Le » cardinal ne se contenta pas (si l'on en doit croire l'auteur de l'*Histoire générale*, toujours suspect dans ces sortes de récits) » de priver le maréchal du droit » d'être jugé par les chambres » du parlement assemblées; » droit qu'on avoit déjà violé » tant de fois : ce ne fut pas » assez de lui donner dans Verdun des commissaires dont » il espéroit de la sévérité; » ces premiers juges ayant, » malgré les promesses & les » menaces, conclu que l'accusé seroit reçu à se justifier, le ministre fit casser » l'arrêt. Il lui donna d'autres » juges, parmi lesquels on » comptoit les plus violens » ennemis de Marillac, & surtout ce Paul Hay du Chatelet, connu par une satyre » atroce contre les deux freres. » Jamais on n'avoit méprisé » davantage les formes de la » justice & les bienséances. Le » cardinal leur insulta au point » de transférer l'accusé, & de » continuer le procès à Ruel » dans sa propre maison de » campagne.... Il fallut rechercher toutes les actions du maréchal. On déterra quelques » abus dans l'exercice de sa » charge, quelques anciens » profits illicites & ordinaires, » faits autrefois par lui ou par » ses domestiques dans la construction de la citadelle de » Verdun : *Chose étrange*, disoit-il à ses juges, *qu'un homme* » *de mon rang soit persécuté* » *avec tant de rigueur & d'injustice! Il ne s'agit dans tout* » *mon procès que de foin, de* » *paille, de pierres & de chaux.* » Cependant ce général, chargé » de blessures & de 40 années » de service, fut condamné à » la mort sous le même roi qui » avoit donné des récompenses » à 30 sujets rebelles ». Il eut la tête tranchée à la place de Greve à Paris, le 10 mai 1632.

Plusieurs de ses amis lui avoient offert de le tirer de prison; mais il avoit refusé, parce qu'il se reposoit sur son innocence. On peut voir les détails de son jugement & de son exécution dans le *Journal* du cardinal de Richelieu ou dans son *Histoire*, par le Clerc, de l'édition de 1753, 5 vol. in-12. Quelque tems après, le cardinal railla amérement les indignes magistrats qui avoient condamné l'infortuné Marillac. « Il faut » avouer, leur dit-il, que Dieu » donne aux juges des lumieres » qu'il n'accorde pas aux autres » hommes, puisque vous avez » condamné le maréchal de » Marillac à mort. Pour moi, » je ne croyois pas que ses » actions méritassent un si rude » châtiment ». Discours qui ne s'accorde guere avec le passage que nous venons de copier. Sa mémoire fut rétablie par arrêt du parlement, après la mort du cardinal ministre.

MARILLAC, (Louise de) *voyez* GRAS.

MARIN, *voyez* MARTIN II & MARTIN III, papes, & MARINI.

MARIN, (*P. Carvilius-Marinus*), prit la pourpre impériale dans la Mœsie, à la fin du regne de l'empereur Philippe. Il s'étoit distingué contre les Goths; c'est ce qui lui fit donner le titre de *César* par les troupes l'an 249; mais il n'en jouit pas long-tems. Les soldats, indignés de sa mauvaise conduite, le massacrerent dans le tems que Philippe envoyoit une armée pour dissiper son parti. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il fut mis au rang des dieux.

MARIN, (Michel-Ange) religieux Minime, vit le jour à Marseille en 1697, d'une famille noble originaire de Genes, & fut employé de bonne heure en son ordre dans les écoles, dans les chaires & dans la direction. Il fut 4 fois provincial. Fixé dès sa jeunesse à Avignon, il y prêcha la controverse aux Juifs avec un succès peu commun. C'est aussi dans cette ville qu'il fit imprimer différens ouvrages, qui lui firent une réputation distinguée parmi les écrivains ascétiques. Son nom pénétra jusqu'à Clément XIII, qui l'honora de trois Brefs pleins d'éloges flatteurs & mérités. Ce pontife le chargea de recueillir en un seul corps d'ouvrage les *Actes des Martyrs*. Il en avoit déjà composé 2 vol. in-12, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva à ses amis, c'est-à-dire, aux gens de bien, le 3 avril 1767, dans la 70e. année de son âge. Sa conversation respiroit la vertu; elle étoit animée par cette douce chaleur d'imagination qui se fait sentir dans ses livres. Les principaux sont: I. *Conduite de la sœur Violet, décédée en odeur de sainteté*, Avignon, in-12. II. *Adélaïde de Witsbury, ou la pieuse Pensionnaire*, in-12. III. *La parfaite Religieuse*, ouvrage solide & sagement écrit, in-12. IV. *Virginie, ou la Vierge Chrétienne*, roman pieux très-répandu, 2 vol. in-12. V. *La Vie des Solitaires d'Orient*, 9 vol. in-12, ou 3 in-4°. VI. *Le baron de Van-Hesden, ou la République des Incrédules*, 5 vol. in-12. VII. *Théodule, ou l'Enfant de bénédiction*, in-16. VIII. *Farfalla, ou la Comédienne convertie*, in-12. IX. *Agnès de*

Saint-Amour, ou la Fervente Novice, 2 vol. in-12. X. *Angélique, ou la Religieuse selon le cœur de Dieu*, 2 vol. in-12. XI. *La Marquise de los Valientes, ou la Dame Chrétienne*, 2 vol. in-12. XII. *Retraite pour un jour de chaque mois*, 2 vol. in-12. XIII. *Lettres ascétiques & morales*, ouvrage posthume; précédé de l'Eloge de l'auteur, 2 vol. in-12, 1769. Le P. Marin a su dans ses romans moraux conduire ses lecteurs à la vertu par les charmes de la fiction.

MARIN, (Jean) né à Ocana, petite ville du diocese de Calahorra, en 1654, se fit Jésuite en 1671, passa une grande partie de sa vie à expliquer l'Ecriture-Sainte & à enseigner la théologie. Il fut choisi pour être confesseur du prince Louis-Philippe, depuis roi d'Espagne, & mourut à Madrid le 20 juin 1725. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques & théologiques, entr'autres d'une *Théologie* en trois vol. in-fol., peu connue hors de l'Espagne.

MARINE, (Sainte) vierge de Bithynie, vivoit, à ce qu'on croit, vers le 8*e*. siecle. Son pere, nommé *Eugene*, se retira dans un monastere, & la laissa dans le monde à l'âge de la dissipation & des plaisirs. Cette conduite imprudente lui causa des remords. Son abbé lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui dit qu'elle venoit du regret d'avoir laissé son enfant. L'abbé croyant que c'étoit un fils, lui permit de le faire venir dans le monastere. Eugene alla querir sa fille, lui coupa les cheveux & la revêtit d'un habit de garçon, en lui recommandant le secret de son sexe jusqu'à sa mort. Elle fut reçue dans le monastere sous le nom de frere *Marin*, & y vécut d'une maniere exemplaire. On dit qu'ayant été accusée d'avoir abusé de la fille de l'hôtel où elle alloit quérir les provisions pour le monastere, elle aima mieux se charger de cette faute, que de déclarer son sexe. On la mit en pénitence à la porte du monastere, & on la chargea de l'éducation de l'enfant. Enfin elle mourut environ trois ans après. L'abbé ayant reconnu, après sa mort, ce qu'elle étoit, eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée avec tant de rigueur. Ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise en 1230.

MARINELLA, (Lucrece) dame Vénitienne du 17*e*. siecle, avoit beaucoup d'esprit. On a d'elle quelques ouvrages en italien : I. *La Nobiltà delle Donne*, Venise, 1601, in-8°: elle y soutient la prééminence de son sexe au-dessus des hommes. II. *La Vita di Maria Virgine*, en prose & en rime, Venise, 1602, in-4°, figur. III. *Arcadia felice*, 1705, in-12. IV. *Amore inamorato*, Parme, 1618, in-4°. V. *Rime*, 1693, in-12.

MARINELLO, (Jean) médecin Italien, du 16*e*. siecle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Gli ornamenti delle Donne, tratti dalle Scritture d'una Rena Greca*, Venise, 1574, in-12. Il est aussi sous ce titre : *Le Medicine partenenti alle infermita delle Donne;* mais le meilleur de ses ouvrages est un *Commentaire sur les Œuvres d'Hippocrate*, en latin, Venise, 1575, in-fol.

MARINEUS, (Luc) Sicilien, enseigna avec réputation les belles-lettres à Salamanque, & s'acquit l'estime de Ferdinand le Catholique & de Charles-Quint, qui le fit chapelain de la cour. Il mourut en 1534. On a de lui : I. *De Laudibus Hispaniæ lib. VII.* II. *De Aragoniæ regibus & eorum rerum gestarum lib. VI*, 1509. III. *De rebus Hispaniæ memorabilibus lib. XXII, ab origine gentis ad Carolum V*, Alcala, 1533, in-fol., en espagnol, *ibid.*, 1539, in-fol. IV. Des *Epitres* familieres, 1514, in-fol., & un grand nombre de *Harangues* sur des sujets intéressans.

MARINI, (Jean-Baptiste) connu sous le nom de *Cavalier Marin*, naquit à Naples en 1569. Son pere, jurisconsulte habile, voulut que son fils le fût aussi ; mais la nature l'avoit fait poëte. Obligé de fuir de la maison paternelle, il devint sécrétaire du grand-amiral de Naples, & passa ensuite à Rome. Le cardinal Aldobrandin, neveu du pape Clément VIII, se l'attacha & le mena avec lui dans sa legation de Savoie. Marini avoit l'humeur fort satyrique ; il se fit quelques partisans à la cour de Turin, & beaucoup plus d'ennemis. La haine qu'il inspira au poëte Murtola par sa *Murtoleïde*, satyre sanglante, fut si vive, que ce rimeur tira sur lui un coup de pistolet, qui porta à faux & blessa un favori du duc. Murtola fut arrêté ; mais Marini, sachant de quoi est capable l'amour-propre d'un poëte humilié, demanda & obtint sa grace. Les autres ennemis du poëte Italien vinrent enfin entiérement à bout de le perdre à la cour de Savoie. Marini, appellé en France par la reine Marie de Médicis, se rendit à Paris, & mit au jour son Poëme d'*Adonis*. On y trouve quelques allégories ingénieuses, mais beaucoup plus de licence & de tableaux offensans pour les mœurs. L'ouvrage manque de suite, de liaison, & est semé de *concetti* & de pointes. Son style, appellé *Marinesco*, corrompit la poésie italienne, & fut le germe d'un mauvais goût qui régna pendant tout le 17e. siecle. Le cavalier Marini mourut à Naples en 1625, à 56 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Le Poëme *de Strage de Gl'innocenti*, Venise, 1633, in-4°. II *Rime*, 3 parties in-16. III. *La Sampogna*, 1620, in-12. IV. *La Murtoleïde*, 1626, in-4°, & depuis in-12. V. *Lettere*, 1627, in-8°. VI. *Adone*. Freron a donné une Traduction libre du 8e. chant de ce Poëme (*voy. son article*). Il y a eu plusieurs éditions de l'original italien. On distingue celles de Paris, 1623, in-folio ; de Venise, 1623, in-4°; d'Elzevir, 1651, 2 vol. in-16 ; d'Amsterdam, 1678, 4 vol. in-24, avec les figures de Sébastien le Clerc.

MARINIANA, seconde femme de l'empereur Valérien, & mere de Valérien le Jeune, suivit son époux en Asie l'an 258, & fut faite prisonniere en même tems que lui, par Sapor, roi de Perse. Spectatrice des affronts inouis que ce prince barbare faisoit souffrir à Valérien, elle fut elle-même exposée aux insultes de Sapor, & mourut dans la prison où elle

avoit été enfermée. On la mit au rang des divinités ; & il est marqué sur une de ses médailles, qu'*elle faisoit dans le ciel la félicité des dieux* : telle étoit l'absurde théologie du Paganisme.

MARINIS, (Léonard de) célebre Dominicain, fils du marquis de Casa-Maggiore, d'une famille noble de Genes, naquit dans l'isle de Chio en 1509. Le pape Jules III l'envoya nonce en Espagne. Il y plut tellement au roi Philippe II par son esprit de conciliation, qu'il le nomma archevêque de Lanciano. Il parut avec éclat au concile de Trente, & ce fut lui qui dressa les articles qui concernent le sacrifice de la Messe, dans la 22*e*. session. Les papes Pie IV & Pie V, dont il avoit mérité l'estime, lui confierent diverses affaires importantes. Ses vertus & ses lumieres lui acquirent l'amitié de S. Charles Borromée. Marinis mourut évêque d'Albe en 1573, à 64 ans. Les Barnabites lui doivent leurs Constitutions. C'est l'un des évêques qui travaillerent par ordre du concile de Trente à dresser le *Catechismus ad Parochos*, Rome, 1566, in-folio ; & à rédiger le *Bréviaire* & le *Missel Romain*.

MARINIS, (Jean Baptiste de) petit-neveu du précédent, secrétaire de la congrégation de l'*Index*, puis général des Dominicains, mort en 1669, à 72 ans, écrivoit bien en latin, & étoit respectable par ses mœurs.

MARINIS, (Dominique de) frere de ce dernier, se fit aussi Dominicain, & devint archevêque d'Avignon, où il fonda 2 chaires pour son ordre, & où il mourut en 1669. On a de lui des *Commentaires* sur la *Somme* de S. Thomas, imprimés à Lyon en 1663, 1666 & 1668, 3 vol. in-fol.

MARINONI, (Jean-Jacques) naquit à Udine, dans le Frioul, vers la fin du 17*e*. siecle, & mourut à Vienne en Autriche en 1755. Le génie, l'architecture & l'astronomie remplirent son tems & ses études. Ses succès lui mériterent une place dans l'académie de Berlin, & le firent appeller à la cour d'Autriche, qui l'employa à réparer diverses fortifications. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Specula domestica de re Ichnographica*.

MARIO BETTINO, Jésuite Italien de Bologne, entra dans la compagnie l'an 1595, à l'âge de 17 ans, enseigna pendant 10 ans la morale & les mathématiques à Parme, & mourut à Bologne le 17 novembre 1657. On a de lui : I. *Rubenus*, *tragœdia pastoralis*, Parme, 1614, in-4°. II. *Clodoveus seu Ludovicus*, *Tragicum Sylviludium*, imprimé plusieurs fois en Italie & en France, en italien & en françois. III. *Lycæum è moralibus politicis & poëticis*, Venise, 1626, in-4°, en prose. La seconde partie qui contient une variété singuliere de poésies, est intitulée : *Eutrapeliarum seu urbanitatum poëticarum libri IV*. IV. *Apiarium Philosophiæ mathematicæ*, Bologne, 1642, 1645, 2 vol. in-fol. : ouvrage curieux & plein de recherches. Il y montre que la physique & la géométrie renferment des paradoxes plus étonnans que tout ce

ce que nous présente la foi des mysteres. On y trouve entr'autres celui-ci : *Le contenu est plus grand que le contenant.* Voyez MALEZIEU.

MARIO NUZZI, peintre, naquit l'an 1603 à Penna, dans le royaume de Naples. Il est plus connu sous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excelloit à peindre des fleurs. On admire dans ses tableaux un beau choix, une touche légere, un coloris brillant. Son pinceau lui acquit une grande réputation, des amis puissans & une fortune considérable. Il mourut à Rome en 1673, à 70 ans.

MARION, (Simon) avocat au parlement de Paris, natif de Nevers, plaida pendant 35 ans avec une réputation extraordinaire. Henri III, instruit de son mérite, le chargea du réglement des limites d'Artois avec les députés du roi d'Espagne. Des lettres de noblesse furent la récompense de ses services. Il devint ensuite président-aux-enquêtes, puis avocat-général au parlement de Paris, & mourut en cette ville en 1605, à 65 ans. On a de lui des plaidoyers, qu'il fit imprimer en 1594, sous le titre d'*Actiones Forenses.* Ils eurent beaucoup de succès dans leur tems.

MARIOTTE, (Edme) Bourguignon, & prieur de S. Martin-sous-Baune, fut reçu à l'académie des sciences en 1666, & mourut en 1684, après avoir mis au jour plusieurs écrits, qui sont encore estimés, & qui le furent beaucoup dans le 17*e.* siecle. Ce savant avoit un talent particulier pour les expériences. Il enrichit l'hydraulique d'une infinité de découvertes sur la mesure & sur la dépense des eaux, suivant les différentes hauteurs des réservoirs. C'est lui sur-tout qui a prouvé démonstrativement que la quantité des eaux résultant des pluies & des neiges, est abondamment suffisante pour nourrir les fontaines & les fleuves, & soutenir toute la végétation. « Son systême sur l'origine des rivieres, dit un » physicien, est celui de la nature; pour être celui de tous » les savans, il ne lui manquoit » que les calculs de proportion, dont jusques-là on avoit » pu douter. Aussi depuis Mariotte, l'opinion qui dérivoit les fontaines immédiatement de la mer, a-t-elle perdu » une multitude de sectateurs; » d'autant plus qu'elle avoit » déja contre elle cette observation aussi simple que péremptoire, que si les eaux » de la mer déposoient dans les » canaux souterrains le sel dont » elles sont empreintes, la mer » perdroit sa salure, & même » elle l'auroit déjà perdue, car » depuis que le monde existe, » elle a plus d'une fois passé en » fontaines ». Mariotte examina ensuite ce qui regarde la conduite des eaux, & la force que doivent avoir les tuyaux pour résister aux différentes charges. C'est une matiere assez délicate, qui demande beaucoup de sagacité dans l'esprit & une grande dextérité dans l'exécution. Mariotte fit la plupart de ses expériences à Chantilli & à l'Observatoire, devant de bons juges. On a de lui : I. *Traité du choc des Corps*, Paris, 1684, in-12. II. *Essai de Physique.* III. *Traité du*

mouvement des Eaux, 1686. IV. *Nouvelles Découvertes touchant la Vue*, Paris, 1668, in-4°. V. *Traité du Nivellement*. VI. *Traité du mouvement des Pendules*. VII. *Expériences sur les Couleurs*, 1681. Tous ces écrits furent recueillis à Leyde en 1717, en 2 vol. in-4°.

MARIVAULT, *voyez* MAROLLES Claude.

MARIVAUX, (Pierre Carlet de Chamblain de) né à Paris en 1688, d'un pere qui avoit été directeur de la monnoie à Riom en Auvergne, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. La finesse de son esprit lui fit un nom dès sa jeunesse. Le théâtre fut son premier goût; mais voyant que tous les sujets des Comédies de caractere étoient épuisés, il se livra à la composition des Pieces d'intrigue. Il se fraya une route nouvelle dans cette carriere si battue, en analysant les replis les plus secrets du cœur humain, & en mêlant le sentiment à l'épigramme. Ce qui régnoit principalement dans sa conversation, dans ses Comédies & dans ses Romans, étoit un fonds de philosophie, qui, malgré quelques écarts & des vues fausses, avoit pour l'ordinaire un but utile & moral. *Je voudrois rendre les hommes plus justes & plus humains*, disoit-il; *je n'ai que cet objet en vue*: mais il faut convenir qu'il le perdoit souvent de *vue*. Son respect pour nos mysteres étoit sincere: il ne comprenoit pas comment certains hommes se montroient si incrédules sur des choses essentielles & raisonnables, & si crédules pour des futilités & des absurdités. Il dit un jour à milord Bolyngbrocke, qui étoit de ce caractere: *Si vous ne croyez pas, ce n'est pas du moins faute de foi*: propos qui a beaucoup de rapport avec ce qu'a dit un autre du symbole des athées, réduit à ces trois mots: *Credo omnia incredibilia* (Je crois tout ce qui n'est pas croyable). Quoique ses revenus fussent fort médiocres, sa bourse étoit toujours ouverte aux pauvres. Il mourut à Paris le 11 février 1763, à 75 ans. Ses ouvrages sont: I. Ses *Pieces de Théâtre*, recueillies en 5 vol. in-12. II. L'*Homere travesti*, 2 vol. in-12. III. *Le Spectateur François*, 2 vol. in-12: écrit d'un style maniéré, mais estimable d'ailleurs par un grand nombre de pensées fines & vraies. IV. *Le Philosophe indigent*, 2 vol. in-12. Il offre de la gaieté & de la philosophie. V. *Vie de Marianne*, 4 vol. in-12. *Marianne* a bien de l'esprit, mais trop de babil; une imagination vive, mais peu solide. La derniere partie n'est pas de lui. VI. Le *Paysan parvenu*, 3 vol. in-12. On y trouve des peintures fort offensantes pour les mœurs; & ce défaut, très-essentiel aux yeux des lecteurs sages, se fait remarquer plus ou moins dans la plupart des ouvrages de Marivaux. VII. *Pharsamon*, en 2 vol.; autre roman, fort inférieur aux précédens. C'est le même qui a reparu sous le titre de *Nouveau don Quichotte*. On avoit donné auparavant *l'Esprit de Marivaux*, Paris, 1769, in-8°, avec sa *Vie* à la tête. Il a paru en 1781 une édition complette de ses *Œuvres*, Paris, 12 vol. in-8°.

MARIUS, (*Caïus*) célebre général Romain, fut sept fois consul. Né d'une famille obscure dans le territoire d'Arpinum, & occupé dans sa jeunesse à labourer la terre, il embrassa la profession des armes pour se tirer de son obscurité. Il se signala sous Scipion l'Africain, qui vit en lui un grand homme de guerre. Sa valeur & ses brigues l'éleverent aux premieres dignités de la république. Il passa en Afrique dans son premier consulat, l'an 107 avant J. C., & vainquit Jugurtha, roi de Numidie, & Bocchus, roi de Mauritanie. On l'envoya ensuite en Provence contre les Teutons & les Ambrons. On dit qu'il en tua 200,000 en deux batailles, & qu'il fit 80,000 prisonniers : nombre exagéré, comme dans presque toutes les anciennes relations de combats & de victoires. En mémoire de ce triomphe, le vainqueur fit élever une pyramide, dont on voit encore les fondemens sur le grand chemin d'Aix à St.-Maximin. L'année suivante fut marquée par la défaite des Cimbres. Il y en eut, dit-on, 100,000 de tués, & 60,000 faits prisonnier. Marius, devenu consul pour la sixieme fois, l'an 100 avant J. C., eut Sylla pour compétiteur & pour ennemi. Ce général vint à Rome à la tête de ses légions, & l'obligea de se cacher dans les marais de Minturne en Campanie. Un soldat Gaulois, chargé d'apporter sa tête qui étoit mise à prix, le découvrit dans sa retraite ; mais l'air fier & audacieux de Marius lui fit tomber les armes des mains. Les Minturnois, frappés de cette aventure, lui donnerent une barque pour passer en Afrique : il y rejoignit son fils, aux environs du lieu où fut Carthage. Là il reçut quelque consolation, à la vue des ruines d'une ville autrefois si redoutée, qui avoit éprouvé comme lui les cruelles vicissitudes de la fortune ; mais bientôt il fut contraint de quitter cette triste retraite. Le préteur d'Utique, attaché à Sylla, étoit résolu de le sacrifier aux vues de ce général. Marius, après avoir échappé à différens périls, fut rappellé à Rome par Cornelius Cinna, qui, privé par le sénat de la dignité consulaire, ne crut pouvoir mieux se venger, qu'en faisant révolter les légions & en mettant à leur tête Marius. Rome fut bientôt assiégée & obligée de se rendre. Cinna y entra en triomphateur, & fit prononcer l'arrêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulerent aussi-tôt autour de ce héros vindicatif & sanguinaire. On tua sans pitié tous ceux qui venoient le saluer, & à qui il ne rendoit pas le salut. Tel étoit le signal dont il étoit convenu. Les plus illustres sénateurs périssent par les ordres de ce cruel vieillard; on pille leurs maisons, on confisque leurs biens. Les satellites de Marius, choisis parmi tout ce qu'il y avoit de plus détestables bandits en Italie, se porterent à des excès si énormes, qu'il fallut enfin prendre la résolution de les exterminer. On les enveloppa de nuit dans leur quartier, & on les tua tous à coups de fleches. Cinna se désigna consul pour l'année suivante, & nomma Marius avec lui de sa propre

autorité. C'étoit le feptieme confulat de ce vieillard barbare ; mais il n'en jouit que 15 ou 16 jours. Une maladie, caufée par la grande quantité de vin qu'il prenoit pour s'étourdir fur les remords de fes crimes, l'emporta l'an 86 avant J. C. Marius, élevé parmi des pâtres & des laboureurs, conferva toujours quelque chofe de fauvage & même de féroce. Son air étoit groffier, le fon de fa voix dur & impofant, fon regard terrible & farouche, fes manieres brufques & impérieufes. Sans autre qualité que celle d'excellent général, il parut long-tems le plus grand des Romains, parce qu'il étoit le plus néceffaire contre les Barbares qui inondoient l'Italie. Dès qu'il ne marcha plus contre des Cimbres & des Teutons, il fut toujours déplacé, toujours cruel, & le fléau de fa patrie & de l'humanité. S'il parut quelquefois fobre, auftere dans fes mœurs, il le dut à la rufticité de fon caractere ; s'il méprifa les richeffes, s'il préféra les travaux aux plaifirs, c'eft qu'il facrifioit tout à la paffion de dominer, & fes vertus, comme prefque toutes celles de ces anciens héros, prirent leur fource dans fes vices. — MARIUS le Jeune, fon fils, tenoit du caractere féroce de fon pere. Après avoir ufurpé le confulat à l'âge de 25 ans, l'an 82 avant J. C., il affiégea le fénat qui s'oppofoit à fes entreprifes, & fit périr tous ceux qu'il croyoit fes ennemis. Battu par Sylla, il s'enfuit à Prenefte, où il fe tua de défefpoir.

MARIUS, (*Marcus Aurelius*) l'un des tyrans des Gaules fous le regne de Gallien, étoit un homme d'une force extraordinaire, qui avoit été ouvrier en fer. Il quitta fa forge pour porter les armes. Il s'avança par degrés, & fe fignala dans les guerres contre les Germains. Après la mort de Victorin, il fut revêtu de la pourpre impériale par le crédit de Victoria, mere de cet empereur. Il n'y avoit que trois jours qu'il portoit ce titre, lorfqu'un foldat, fon compagnon dans le métier d'armurier ou de forgeron, l'affaffina. Ce qui feroit penfer cependant qu'il régna plus long-tems, c'eft qu'on a de lui un grand nombre de médailles. On a prétendu que fon affaffin, en lui plongeant fon épée dans le fein, lui dit ces paroles outrageantes : *C'eft toi qui l'as forgée.* Parmi les preuves de fa force extrême, on en rapporte de romanefques & certainement fauffes.

MARIUS, évêque d'Avenche, dont il tranfporta le fiege à Laufanne en 590, mourut en 596, à 64 ans. Il eft auteur d'une *Chronique*, que l'on trouve dans le Recueil des Hiftoriens de France de du Chefne. Cette *Chronique*, qui commence à l'an 445 & finit à l'an 581, peche quelquefois contre la chronologie.

MARIUS, *Æquicola*, ainfi nommé, parce qu'il étoit né à Alvete, bourg de l'Abruzze, qu'il croyoit être le pays des anciens *Æques*, fut l'un des beaux-efprits de la cour de François de Gonzague, duc de Mantoue. Il mourut vers l'an 1526. On a de lui un livre *De la nature de l'Amour*, in-8°., en italien, traduit en françois par

Chapuis, aussi in-8°., & d'autres ouvrages en latin & en italien, parmi lesquels on distingue son *Histoire de Mantoue*, in-4°.

MARIUS, (Adrien) chancelier de Gueldre & de Zutphen, né à Malines, frere des poëtes Jean Second & Nicolas Grudius, mourut à Bruxelles en 1568. Il se fit un nom par son talent pour la poésie latine. On trouve ce qu'il en a fait dans le *Recueil* de Grudius, de 1612. On a encore de lui *Cimba Amoris* parmi les Poésies de Jean Second.

MARIUS, (Léonard) natif de Goës en Zélande, fut docteur & professeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, & pasteur du Béguinage à Amsterdam. Il se rendit habile dans les langues grecque & hébraïque, & dans l'Ecriture-Sainte, & travailla avec zele & souvent avec un succès éclatant à la conversion des hérétiques. Il laissa un bon *Commentaire* sur le *Pentateuque*, Cologne, 1621, in-fol., & la *Défense Catholique de la Hiérarchie Ecclésiastique*, contre Marc-Antoine de Dominis, Cologne, 1619. Ces écrits sont en latin : l'auteur mourut à Amsterdam le 18 octobre 1652, à l'âge de 64 ans. On conserve au college de Ste. Pulcherie à Louvain, un grand nombre de précieux manuscrits sur l'Ecriture-Sainte de ce savant.

MARIUS-MERCATOR, *voyez* MERCATOR.

MARIUS-NIZOLIUS, *voyez* NIZOLIUS.

MARLEBOROUGH, *voyez* CHURCHILL.

MARLORAT, (Augustin) né en Lorraine l'an 1506, entra jeune chez les Augustins; mais il sortit de cet ordre pour embrasser le Calvinisme, & s'acquit beaucoup de réputation dans son parti. Il déclama beaucoup contre la foi catholique au Colloque de Poissi en 1561. Les Calvinistes ayant commencé les guerres civiles l'année suivante, le roi prit Rouen, & Marlorat, qui étoit ministre en cette ville & un boute-feu de sédition, y fut pendu en 1562, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, peu estimés; & un livre qui a été plus consulté que ses Commentaires; il est intitulé : *Thesaurus locorum communium S. Scripturæ*, commenté par Feuguieres, calviniste de Rouen, mort en 1613, Londres, 1574, in-fol., & Geneve, 1624.

MARLOT, (Guillaume) né à Rheims, se fit Bénédictin, fut grand-prieur de S. Nicaise à Rheims, & mourut en 1667 au prieuré de Fives, près de Lille en Flandre. Il a donné : I. *Metropolis Rhemensis Historia*, Lille, 1666 & Rheims, 1679, 2 vol. in-fol. II. *Le Théâtre d'honneur & de magnificence*, *préparé au sacre des rois*, 1654, in-4°., & d'autres ouvrages.

MARMARÈS : c'est le nom du prince Scythe, qui périt avec grand nombre de ses sujets massacrés en trahison par les Medes, sous le roi Cyaxare (*voyez ce mot*).

MARMOL, (Louis) célebre écrivain du 16e. siecle, natif de Grenade, laissa plusieurs ouvrages. Le principal & le plus connu est la *Description générale de l'Afrique*, que Nicolas Perrot d'Ablancourt a traduit

d'espagnol en françois. Cet ouvrage peu exact n'a été estimé pendant long-tems, que parce qu'on n'avoit rien de mieux sur cette matiere (*voyez* Jean Léon, géographe). La version françoise parut à Paris en 1667, en 3 vol. in-4°. L'original espagnol fut imprimé à Grenade en 1573, en 3 vol. in-fol. Cette premiere édition est fort rare. L'auteur s'étoit trouvé au siege de Tunis en 1536, & avoit été huit ans prisonnier en Afrique.

MARNE, (Jean-Baptiste de) né à Douay le 26 novembre 1699, se fit Jésuite en 1716, devint confesseur de Jean-Théodore de Baviere, cardinal, évêque & prince de Liege, & mourut dans cette ville en 1756. Nous avons de lui : I. *La Vie de S. Jean Nepomucene*, Paris, 1741, in-12. II. *Histoire du Comté de Namur*, Liege, 1754, in-4°., enrichie de plusieurs Dissertations critiques. En 1780, on en a donné une nouvelle édition, en 2 vol. in-8°., à Bruxelles, augmentée de la *Vie* de l'auteur, & de Notes par M. Paquot, qui dit que » cette histoire est sans contredit la mieux écrite que nous » ayons parmi toutes celles » des provinces Belgiques, & » presque la seule qui mérite le » nom d'*Histoire ;* toutes les » autres n'ayant guere que la » forme d'annales, ou de chroniques, sans compter les » hors-d'œuvres, le défaut de » style & de critique ». Le P. de Marne avoit entrepris une Histoire de la principauté de Liege, & les matériaux qu'il avoit assemblés à cet effet, lui paroissant suffire pour celle du comté de Namur, il donna celle-ci pour pressentir le goût du public, en attendant qu'il fût en état de faire paroître l'autre ; mais la mort le prévint.

MARNIX, (Philippe de) seigneur du Mont-Ste.-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, fut disciple de Calvin à Geneve, & se rendit habile dans les langues & dans le droit. A peine de retour aux Pays-Bas, il fut contraint d'en sortir, & il se retira dans le Palatinat, où il fut conseiller ecclésiastique de l'électeur. Mais Charles-Louis-Guillaume, prince d'Orange, l'ayant redemandé quelque tems après, l'employa dans différentes affaires. Elu consul d'Anvers, il défendit vainement cette ville contre le duc de Parme, qui s'en rendit maître en 1585. Marnix mourut à Leyde en 1598, à 60 ans, dans le tems qu'il travailloit à une Version flamande de la *Bible*. On a de lui : I. Des *Theses* de *Controverse*, Anvers, 1580, in-fol. II. Une *Epître circulaire* aux Protestans. III. *Apiarium*, *sive alvearium romanum*, Bois-le-Duc, 1571 : ouvrage où l'on trouve des germes d'athéisme, réfuté victorieusement par Jean Coens, curé à Courtray. IV. *Tableau où on montre la différence entre la Religion Chrétienne & le Papisme*, Leyde, 1599, in-8°. Une haine forcenée contre l'Eglise Catholique fait le caractere de tous ces ouvrages. Strada l'appelle *Hominem ingeniosissimè nequam.* Sa physionomie annonçoit cette odieuse & dangereuse qualité. Il paroît cependant qu'à la fin de ses jours il avoit perdu beaucoup de son fanatisme. Après

la prise d'Anvers, il publia un livre où il combloit d'éloges Alexandre de Parme, & condamnoit la rebellion. Aussi depuis ce moment ne fut-il plus employé par les Hollandois.

MAROLLES, (Claude de) gentilhomme de la province de Touraine, mérita par sa valeur, son adresse & sa probité, d'être fait gentilhomme ordinaire du roi, lieutenant des Cent-Suisses, & maréchal-de-camp. Il porta les armes de bonne heure, & se signala dans diverses occasions, sur-tout dans un combat singulier contre Marivault en 1589. Celui-ci ayant défié Marolles, le combat se donna avec grand appareil aux portes de Paris, le lendemain de l'assassinat du roi Henri III. Marivault étoit royaliste, & Marolles ligueur. Le premier rompit sa lance dans la cuirasse de son adversaire, qui en fut faussée; & l'autre porta si adroitement son coup dans l'œil de son ennemi, qu'il y laissa le fer de sa lance avec le tronçon, pénétrant jusqu'au derriere de la tête. Le royaliste renversé par terre expira dans un demi-quart d'heure. Marolles n'exigea d'autre marque de sa victoire, que l'épée & le cheval du vaincu. On le ramena à Paris en triomphe, au son des trompettes & au milieu des acclamations publiques. Marolles signala son courage en France, en Italie, en Hongrie & ailleurs, & mourut en 1633, à 69 ans.

MAROLLES, (Michel de) fils du précédent, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, & obtint par le crédit de son pere deux abbayes, celle de Beaugerais & celle de Villeloin. Il étoit né avec une ardeur extrême pour l'étude, & il la conserva jusqu'à sa mort. Depuis l'année 1619, qu'il mit au jour la traduction de Lucain, jusqu'en 1681, qu'il publia in-4°, l'*Histoire des Comtes d'Anjou*, il ne cessa de travailler avec une application infatigable. S'il ne fut pas le plus élégant des traducteurs, on lui a du moins l'obligation d'avoir frayé le chemin à ceux qui vinrent après lui. La plupart le traiterent avec indécence dans leurs préfaces, après avoir profité de son travail. Malgré sa sécheresse, il est communément exact & fidele à rendre, non-seulement le sens, mais tous les mots de la phrase qu'il traduit. Il entendoit très-bien la langue de ses originaux : mérite qui n'est pas toujours le partage de nos faiseurs modernes de traductions. L'abbé de Marolles avoit beaucoup d'érudition, & il se signala dans tout le cours de sa vie par son amour pour les arts. Il fut l'un des premiers qui rechercherent avec soin les estampes. Il en fit un *Recueil* de près de 100,000, qui est aujourd'hui un des ornemens du cabinet du roi. Il se mêla d'être poëte, & enfanta, en dépit d'Apollon, 133,124 vers, parmi lesquels il y en a 2 ou 3 de bons. Il disoit un jour à Linieres ; *Mes vers me coûtent peu.* — *Ils vous coûtent ce qu'ils valent*, lui répondit ce satyrique. L'abbé de Marolles mourut à Paris en 1681, à 81 ans. Il avoit fait imprimer, avant sa mort, à l'imitation du président de Thou, ses *Mémoires*, publiés en 1755 par l'abbé Goujet, en 3 vol.

in-12. C'est un mélange de quelques faits intéressans, & d'une infinité d'anecdotes minutieuses & insipides. On a encore de lui: I. Des *Traductions* de *Plaute*, de *Térence*, de *Lucrece*, de *Catulle*, de *Virgile*, d'*Horace*, de *Juvenal*, de *Perse*, de *Martial*, 1535, 2 vol. in-8°; de *Stace*, d'*Aurelius-Victor*, d'*Ammien Marcellin*, de *Grégoire de Tours*, 2 vol. in-8°; d'*Athenée*: celle-ci est très-rare. II. Une Suite de l'*Histoire Romaine* de Coëffeteau, in-fol. III. Une Version du *Bréviaire Romain*, 4 vol. in-8°. IV. Les *Tableaux du Temple des Muses*, tirés du cabinet de Favereau, sont prisés des curieux. Ils virent le jour à Paris en 1655, in-fol.; mais cette édition a été effacée par celle d'Amsterdam, 1733, in-fol. Les planches furent dessinées par Diépenbeck, & gravées la plupart par Bloëmaërt. V. Cet infatigable écrivain avoit commencé à traduire la Bible. Surpris, dit-on, par le fameux Isaac la Peyrere, Marolles inséra dans sa version les Notes de ce visionnaire. L'archevêque de Paris, de Harlay, en fit saisir & brûler presque tous les exemplaires. C'est pour cela qu'il ne nous reste que la traduction des livres de la *Genese*, de l'*Exode*, & des 23 premiers chapitres du *Lévitique*. Cette version fut imprimée à Paris en 1671, in-fol. VI. Deux *Catalogues* d'estampes, curieux & recherchés, 1666, in-8°; & 1672, in-12.

MARON, (Jean) écrivain Syrien, du parti des Monothélites, a donné, selon quelques auteurs, son nom aux Maronites. Mais Fauste Nairon, disciple d'Abraham Echellensis, a combattu fortement cette opinion, dans une Dissertation publiée à Rome en 1679, & a dérivé le nom de *Maronites* de S. MARON, célebre anachorete du 4e. siecle, dont Théodoret a écrit la *Vie*. Il y a une lettre de S. Chrysostome à un Maron, moine & prêtre; c'est sans doute le même. On peut consulter la préface du Missel syriaque des Maronites, imprimé à Rome. *Voyez* NAIRON.

MAROSIE, dame Romaine, fille de Théodora, monstre d'impudicité & de scélératesse, ne fut pas inférieure à sa mere en méchanceté. Sa beauté, ses charmes & son esprit lui soumirent les cœurs des plus grands seigneurs de Rome. Elle se servit d'eux pour faire réussir ses desseins ambitieux, s'empara du château St-Ange, & destitua les papes à sa fantaisie. Elle fit déposer & périr Jean X en 928; & plaça en 931, sur le trône pontifical, Jean XI, qu'elle avoit eu du duc de Spolette. Elle avoit d'abord épousé Adelbert, & après la mort de son époux, elle se maria à Gui, fils du même Adelbert. Gui étant mort, elle contracta un 3e. mariage avec Hugues, beau-frere de Gui. Alberic son fils, qu'elle avoit eu d'Adelbert, ayant reçu un soufflet de ce Hugues, assembla ses amis en 932, le chassa de Rome, & mit Jean XI, son frere utérin, en prison avec sa mere, laquelle mourut misérablement.

MAROT, (Jean) né à Matthieu, proche Caen, l'an 1463, mort en 1523, fut pere de Clément Marot. Jean Marot prenoit la qualité de *Secrétaire*

& de Poëte de la magnanime reine Anne de Bretagne. Il vécut sous Louis XII & sous François I. Si ce poëte n'eut point l'enjouement ni le génie de son fils, il n'en eut aussi ni la licence ni l'irréligion; ses Poésies ont été fort goûtées de son tems. Ses ouvrages en vers sont : La *Description des deux Voyages de Louis XII à Genes & à Venise;* le *Doctrinal des Princesses & nobles Dames*, en 24 rondeaux ; *Epîtres des Dames de Paris au Roi François I;* autre *Epître des Dames de Paris aux Courtisans de France étant en Italie ; Chant-Royal de la Conception Notre-Dame ;* cinquante *Rondeaux*, &c. Ces ouvrages ont été imprimés à Paris en 1732, in-8°.

MAROT, (Clément) fils du précédent, naquit à Cahors en Querci l'an 1495. Il fut, comme son pere, valet-de-chambre de François I, & page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon. Il suivit ce prince en 1521, fut blessé & fait prisonnier à la bataille de Pavie. Clément Marot s'appliqua avec ardeur à la poésie, & s'y rendit infiniment supérieur à son pere. De retour à Paris, il fut accusé d'hérésie & mis en prison : son irréligion & son étourderie lui mériterent ce châtiment. Il fut obligé de comparoître devant le lieutenant-criminel. On lui entendit reprocher ses écrits licencieux, & les histoires les plus scandaleuses de sa vie. Tout ce qu'il obtint, après bien des sollicitations, fut d'être transféré, des prisons obscures & malsaines du Châtelet, dans celles de Chartres. C'est là qu'il écrivit son *Enfer*, satyre sanglante contre les gens de justice, & qu'il retoucha le *Roman de la Rose.* Il ne sortit de sa prison qu'après la délivrance de François I, en 1526. A peine fut-il libre, qu'il reprit son ancienne vie. Une nouvelle intrigue avec la reine de Navarre, qu'il ne cacha pas davantage que la premiere, lui causa des chagrins non moins mérités. Toujours fougueux, toujours imprudent, il s'avisa de tirer un criminel des mains des archers. Il fut mis en prison, obtint son élargissement, donna dans de nouveaux travers, & fut obligé de s'enfuir à Geneve. On prétend que Marot corrompit dans cette ville la femme de son hôte, & que la peine rigoureuse qu'il avoit raison d'appréhender, fut commuée en celle du fouet, à la recommandation de Calvin. De Geneve, il passa à Turin, où il mourut dans l'indigence en 1544, à 50 ans. Ce poëte avoit beaucoup d'agrément & de fécondité dans l'imagination, mais le goût qui devoit la régler, lui a manqué. On a de lui des *Epîtres*, des *Elégies*, des *Rondeaux*, des *Ballades*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*. L'ouvrage de Marot qui fit le plus de bruit, est sa *Traduction* en vers d'une partie des *Psaumes*, chantée à la cour de François I, & censurée par la Sorbonne. Cette Version est entiérement dénuée de cette sublimité ravissante & de cette poésie d'expression qui caractérisent l'original. Etoit-il possible que Marot, dont tout le mérite consiste dans l'art de plaisanter avec un tour épigrammatique, dans un style

le plus souvent comique, trivial & bas, rendît l'harmonie & la noble simplicité de l'hébreu? Il chante les louanges de l'Être-Suprême du même ton dont il avoit célébré les charmes d'Alix. Pour chanter des objets tels que ceux dont les Pseaumes sont remplis, ou pour en parler dignement, il faut être pénétré de l'esprit qui a inspiré ces divins Cantiques; & cela est bien loin de l'esprit de secte & de la manie de dogmatiser. Delà le ton pédant & didactique, la sécheresse & l'ennuyeuse verbosité de presque tous les ouvrages de piété, composés par des gens de parti (*voyez* BARRAL, KEMPIS, le MAÎTRE, PASCAL). Du reste, le langage de Marot a tellement vieilli que ses Pseaumes sont aujourd'hui inintelligibles: nouvelle preuve de la sagesse avec laquelle l'Eglise catholique emploie dans sa liturgie une langue immuable & universelle (*voy.* OVERKAMPF). — Michel MAROT, son fils, est aussi auteur de quelques vers. Les *Œuvres* des trois Marot ont été recueillies & imprimées ensemble à La Haye, en 1731, en 4 vol. in-4°, & en 6 vol. in-12.

MAROT, (François) peintre, né à Paris de la même famille que le poëte, fut l'éleve de la Fosse, & personne n'approcha plus de son maître. On voit plusieurs de ses ouvrages à Notre-Dame de Paris, qui prouvent son habileté. L'académie de peinture se l'associa en 1702; il fut ensuite professeur, & mourut en 1719, à 52 ans.

MAROTTE, *voyez* MUIS Siméon.

MARQUARD-FREHER, né à Ausbourg en 1565, d'une famille féconde en personnes lettrées, étudia à Bourges sous le célebre Cujas, & se rendit habile dans les belles-lettres & dans le droit. De retour en Allemagne, il devint conseiller de l'électeur Palatin, & professeur de droit à Heidelberg. Peu de tems après il quitta sa chaire, & fut employé par l'électeur Fréderic IV dans les affaires les plus délicates. Ce prince l'envoya, en qualité de ministre en Pologne, à Mayence, & dans plusieurs autres cours. Freher mourut à Heidelberg, en 1614, à 49 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Origines Palatinæ*, in-folio, très-savant. II. *De Inquisitionis processu*, ouvrage de jurisprudence, dont la 5*e*. édition a paru à Wittemberg, 1679, in-4°. III. *De re Monetaria veterum Romanorum, & hodierni apud Germanos imperii*, 1605, in-4°: traité utile, qu'on trouve dans le tom. XI*e*. des *Antiquités Romaines* de Grævius. IV. *Rerum Bohemicarum Scriptores*, Hanau, 1602, in-fol.: ce recueil contient les meilleurs historiens de Bohême. V. *Rerum Germanicarum Scriptores*, in-fol., 3 vol., Francfort & Hanovre; le 1*er*. en 1600, le 2*e*. en 1602, le 3*e*. en 1611. Cette collection réimprimée en 1717, est utile & même nécessaire pour l'histoire d'Allemagne. VI. *Corpus Historiæ Franciæ*, in-fol., moins estimé, &c. Freher joignoit à une vaste littérature, beaucoup de goût pour la peinture antique & pour la science numismatique. — Il est différent de Jean

FREHER qui a écrit contre Francus.

MARQUEMONT, (Denys-Simon de) cardinal, archevêque de Lyon en 1612, né à Paris, se rendit célebre par ses diverses ambassades, & par l'étendue de son zele. Il avoit établi une congrégation de docteurs qui s'assembloient une fois la semaine dans son palais, pour traiter de toutes les affaires concernant le diocese dont il étoit chargé. Ce fut par son conseil que S. François de Sales mit en clôture les Religieuses de la Visitation qu'il avoit fondées. Ce cardinal mourut à Rome en 1626, à 54 ans.

MARQUES, (Jacques de) habile chirurgien, né à Paris en 1569, d'une famille originaire de Nantes, mourut dans cette capitale en 1622. On a de lui une excellente *Introduction à la Chirurgie*, qu'il composa en faveur des jeunes éleves; & un *Traité des Bandages de Chirurgie*, Paris, 1618 & 1662, in-8°. La clarté & la solidité étoient le caractere de son esprit, & sont celui de ses ouvrages.

MARQUET, (François-Nicolas) né à Nancy en 1687, pratiqua avec succès la médecine dans sa patrie, & s'occupa toute sa vie de l'étude de la botanique. Les fruits de ses recherches sur cette science sont consignés dans trois volumes in-folio, forme d'Atlas, qui sont entre les mains de son gendre, M. Buc'hoz, qui les a fait passer en grande partie dans un ouvrage publié à Paris en 1762, intitulé: *Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les trois Evêchés*, 10 vol. in-8°. Marquet est encore auteur: I. De la *Méthode pour apprendre par les notes de la musique à connoître le pouls*, Paris, 1768, in-12. II. Des *Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables*, 2 vol. in-12. Il mourut le 29 mai 1759.

MARQUETS, (Anne des) native du comté d'Eu, Religieuse Dominicaine à Poissi, possédoit les langues grecque & latine, & faisoit assez bien les vers. On a d'elle: I. Une *Traduction* en vers françois des *Poésies* pieuses & des *Epigrammes* de Flamino, le latin à côté, Paris, 1569, in-8°. II. *Traduction*, d'après les vers latins de Claude d'Espense, des *Collectes* de tous les dimanches, Paris, 1605, in-8°. Elle entretenoit un commerce littéraire avec ce savant, qui dans son testament fit une gratification à son amie. III. *Sonnets & Devises*, Paris, 1562. Anne perdit la vue quelque tems avant sa mort, arrivée vers 1588.

MARQUETS, (Charles des) *voyez* DESMARQUETS.

MARRIER, (D. Martin) Religieux de Cluni, fut pendant 15 ans prieur de S. Martin-des-Champs. Il étoit né à Paris en 1572, & mourut dans la même ville en 1644, à 72 ans. On lui doit un recueil curieux & très-utile aux historiens ecclésiastiques: il le publia in-fol. en 1614, sous le titre de *Bibliotheca Cluniacensis*, avec des notes que lui fournit André du Chesne, son ami. C'est une collection de titres & de pieces concernant les abbés de l'ordre de Cluni; on y trouve quelques *Vies* des hommes illustres

de cet ordre. On a encore de lui l'*Histoire* latine *du Monastere de S. Martin-des-Champs*, où il avoit fait profession, in-4°, Paris, 1637.

MARS, dieu de la guerre, & fils de Junon. Cette déesse, piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde sans elle Pallas, voulut aussi enfanter sans la participation de son époux. Flore lui indiqua une fleur, sur laquelle une femme s'asseyant, concevoit sur le champ. Junon donna ainsi le jour à Mars, & le nomma le *Dieu de la Guerre*. Ce dieu présidoit à tous les combats. Il aima passionnément Vénus, avec laquelle Vulcain le surprit. Son histoire en général ne vaut pas mieux que celle des autres dieux, que la stupide gentilité affubla de toutes les passions & sottises des hommes, s'imaginant les justifier en les faisant régner jusques dans le ciel.

MARSAIS, (César Chesneau du) né à Marseille en 1676, entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais le desir d'une plus grande liberté la lui fit quitter bientôt après. Il vint à Paris, s'y maria, fut reçu avocat & commença à travailler avec succès. Des espérances flatteuses l'avoient engagé dans cette profession; mais trompé dans ses vues, il ne tarda pas à l'abandonner. Sa femme lui ayant paru un peu trop sage & trop chrétienne, il prit le parti de se séparer d'elle. Il se chargea de l'éducation du fils du président de Maisons. La mort du pere l'ayant privé de la récompense qu'il espéroit, il entra chez le fameux Law, pour être auprès de son fils. Après la chute de ce charlatan, il entra chez le marquis de Beaufremont. L'éducation de Mrs. de Beaufremont finie, il prit une pension, dans laquelle il éleva, suivant sa méthode, un certain nombre de jeunes gens; mais le bruit s'étant répandu qu'il leur enseignoit l'irréligion, cette pension fut supprimée. Obligé à donner quelques leçons pour subsister, sans fortune, sans espérance & presque sans ressource, il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* l'associerent à leur informe compilation. Il y fit plusieurs articles de grammaire, qui sont répandus dans les 6 premiers volumes. Il mourut en 1756, à 80 ans, après avoir reçu les Sacremens. Du Marsais avoit donné plus d'une fois des scenes d'irréligion. Appellé pour présider à l'éducation de trois freres dans une des premieres maisons du royaume, il demanda: *Dans quelle religion on vouloit qu'il les élevât?* question qui nuisit infiniment à sa fortune, dans un tems où la Religion étoit respectée & regardée comme l'unique sanction des mœurs. Il s'étoit d'ailleurs fait connoître par divers ouvrages, où l'impiété paroissoit à découvert. Ceux qui avoient été liés avec lui par les mêmes sentimens, lui firent un crime de son retour au Christianisme dans ses derniers momens; quelques-uns prétendirent que ce retour n'avoit pas été sincere, que c'étoit l'effet de la foiblesse du malade, &c.: mais quand cela seroit, quand la révolution qui

se fait si fréquemment dans les esprits-forts, lorsqu'ils se voient au bord du tombeau, ne seroit pas le fruit d'une pleine conviction, elle prouveroit au moins qu'ils n'ont jamais été bien persuadés des erreurs qu'ils ont enseignées ou adoptées, & qu'ils n'ont jamais été incrédules de bonne foi. « Ce n'est » pas une foi éteinte (dit Bayle, qu'on peut bien citer en cette matiere), » ce n'est » qu'un feu caché sous la cen- » dre. Ils en ressentent l'ac- » tivité dès qu'ils se consul- » tent, & principalement à la » vue de quelque péril. On » les voit alors plus tremblans » que les autres hommes. Le » souvenir d'avoir témoigné » plus de mépris qu'ils n'en » sentoient pour les choses » saintes, & d'avoir tâché de » se soustraire intérieurement » à ce joug, redouble leur » inquiétude ». Les principaux ouvrages de du Marsais sont : I. *Exposition de la Doctrine de l'Eglise Gallicane, par rapport aux prétentions de la Cour de Rome*, in-12. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de l'auteur : on s'imagine aisément comment cette matiere a été traitée par un homme aussi ennemi du Christianisme en général, que de la Religion Catholique & du siege de Rome en particulier. II. *Exposition d'une Méthode raisonnée pour apprendre la Langue Latine*, in-12, 1722. III. *Traité des Tropes*, 1730, in-8°; réimprimé en 1771, in-12. Cet ouvrage explique les différens sens qu'on peut donner au même mot. Quelqu'un voulant lui faire compliment sur ce livre, lui dit qu'il avoit entendu dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes* : il prenoit cette figure de rhétorique pour un nom de peuple. Dans les réputations à la mode, il faut compter bien des suffrages de cette nature. IV. *Les véritables Principes de la Grammaire, ou Nouvelle Grammaire raisonnée pour apprendre la Langue Latine*, 1729, in-4°. Il n'a paru que la préface de cet ouvrage. V. Un *Abrégé de la Fable* du P. Jouvenci, disposé suivant sa méthode, 1731, in-12. VI. Une *Réponse* manuscrite à la *Critique* de l'Histoire des Oracles, par le P. Baltus. On n'en a trouvé que des fragmens imparfaits dans ses papiers. Cet effort inutile & le silence de Fontenelle prouvent combien l'ouvrage de Baltus est solide : les raisonnemens sont vains contre des faits avérés, conformes d'ailleurs à des principes incontestables (*voyez* BALTUS). VII. *Logique ou Réflexions sur les opérations de l'Esprit* : ouvrage fort court & superficiel. On l'a réimprimé avec les articles qu'il avoit fournis à l'*Encyclopédie*, Paris, 1762, 2 part. in-12. Nous ne dirons rien de quelques autres ouvrages impies, tombés dans un oubli dont il ne faut pas les tirer. Un amour excessif des louanges, une grande idée de lui-même, & la foiblesse de la témoigner en toute occasion, sont le caractere de cet écrivain. Les philosophes du jour en parlent avec beaucoup d'éloge, & le considerent comme le coriphée & le modele de cette nuée d'instituteurs initiés aux dogmes de la secte, qui

se sont répandus depuis dans toutes les provinces de l'Europe, pour détruire ce qu'ils appellent *les Préjugés*, c'est-à-dire toutes les notions cheres à l'homme chrétien & à l'homme solidement vertueux.

MARSHAM, (Jean) chevalier de la Jarretiere, né à Londres en 1602, étudia avec distinction à l'école de Westminster & à Oxford. Il voyagea ensuite en Italie, en France & en Allemagne, & se perfectionna par la vue des différens monumens antiques dans l'histoire ancienne & dans la chronologie. De retour à Londres il devint en 1638 l'un des six Clercs de la cour de la chancellerie. Le parlement le priva de cette place, parce que, dans le premier feu de la guerre civile, il suivit le roi & le grand-sceau à Oxford. Sur le déclin des affaires de l'infortuné Charles I, il retourna à Londres. Ne pouvant, comme la plupart des autres royalistes, avoir aucun emploi, il se renferma dans son cabinet, & se livra tout entier à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1672. Charles II honora ce bon citoyen du titre de chevalier & de baronet. On a de lui : I. *Diatriba Chronologica*, in-4°., Londres, 1645. L'auteur y examine assez légérement les principales difficultés qui se rencontrent dans la chronologie de l'Ancien-Testament. II. *Canon Chronicus Ægyptiacus, Hebraïcus, Græcus*; in-fol., 1672, Londres : ouvrage recherché & cher. L'auteur y a fondu une partie du livre précédent. On sait quelle obscurité couvre les commencemens de la monarchie des Egyptiens. Le chevalier Marsham a tâche de débrouiller ce chaos. Il montre que les dynasties étoient non pas successives, mais collatérales (M. l'abbé Guerin du Rocher a dit des choses encore plus satisfaisantes sur cet objet. *Voyez* LAVAUR). On reproche à Marsham d'avoir mêlé aux vérités qu'il a mises au jour, plusieurs opinions fausses. Il prétend, par exemple, que les Juifs ont emprunté des Egyptiens la circoncision & les autres cérémonies; & que l'accomplissement des 70 semaines de Daniel finit à Antiochus Epiphanes. Ces erreurs, plus d'une fois solidement réfutées, n'empêchent pas que Marsham ne fût un homme érudit; elles prouvent seulement que le jugement & la solidité des principes ne dirigeoient pas toujours ses connoissances. Marsham est auteur de la savante Préface qui est à la tête du *Monasticon Anglicanum* de Dugdale.

MARSIGLI, (Antoine-Félix) évêque de Pérouse, mort en 1710, à 61 ans, est auteur d'un traité *De ovis Cochlearum*, 1684, in-4°. Il étoit frere du suivant, & se montra digne de lui par son savoir.

MARSIGLI, (Louis-Ferdinand) d'une ancienne maison patricienne de Bologne, naquit dans cette ville en 1658. Dès sa premiere jeunesse il fut en relation avec les plus illustres savans d'Italie, mathématiciens, anatomistes, physiciens, historiens & voyageurs. Un voyage qu'il fit à Constantinople avec le baile de Venise, lui donna le moyen de s'instruire par lui-même de l'état

des forces Ottomanes. Après onze mois de séjour en Turquie il revint à Bologne, & ramassa les différentes observations faites dans ses courses. L'empereur Léopold étoit alors en guerre contre les Turcs. Il entra à son service, & montra, par son intelligence dans les fortifications & dans la science de la guerre, combien il étoit au-dessus du simple officier. Blessé & fait prisonnier au passage du Raab, en 1683, il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs, freres, avec qui il souffroit beaucoup plus par leur misere que par leur cruauté. On voit par une *Relation* de sa captivité, qu'un troisieme Turc qui vivoit avec eux, étoit chargé de l'enchaîner toutes les nuits à un pieu dans leur cabane. La liberté lui ayant été rendue l'année d'après, il fut fait colonel en 1683. Ce fut dans la même année qu'il fut envoyé 2 fois à Rome, pour faire part aux papes Innocent XI & Alexandre VIII des grands succès des armes chrétiennes. Lorsque les puissances belligérantes songerent à terminer la guerre par une paix durable, entre l'empereur & la république de Venise d'une part, & la Porte Ottomane de l'autre, le comte de Marsigli fut employé comme homme de guerre & comme négociateur pour établir les limites entre ces trois puissances. Cette négociation l'ayant obligé de se rendre dans le pays où il avoit été esclave, il demanda si ses patrons vivoient encore, & fit donner à l'un d'eux un *Timariot*, espece de bénéfice militaire. Le grand-visir, charmé de sa générosité, lui en accorda un beaucoup plus considérable qu'il n'eût osé espérer. La succession d'Espagne ayant rallumé en 1701 une guerre qui embrasa l'Europe, l'importante place de Brisach se rendit par capitulation au duc de Bourgogne, après 13 jours de tranchée ouverte, le 6 septembre 1703. Le comte d'Arco y commandoit, & sous lui Marsigli, parvenu alors au grade de général de bataille. Une si prompte capitulation surprit l'empereur; il nomma des juges, qui condamnerent le comte d'Arco à être décapité, & Marsigli à être déposé de tous les honneurs & charges avec la rupture de l'épée, malgré les *Mémoires* qu'il publia pour sa défense. Louis XIV l'ayant vu à sa cour sans épée, lui donna la sienne & l'assura de ses bonnes graces. Le comte de Marsigli chercha dans les sciences la consolation, que les agitations du monde ne lui avoient pas procurée. Il parcourut la Suisse pour connoître les montagnes; il passa ensuite à Marseille pour étudier la mer. Etant un jour sur le port, il y trouva le Turc qui l'attachoit à un pieu dans son esclavage, & le racheta. Le pape Clément XI le rappella de Marseille en 1709, pour lui donner le commandement d'une armée qu'il étoit question d'opposer aux troupes de l'empereur Joseph, mais cela n'eut pas lieu. Il comptoit finir ses jours en Provence, où il étoit retourné en 1728; mais des affaires domestiques l'ayant rappellé à Bologne, il y mourut d'apoplexie en 1730. Sa patrie lui doit l'établissement d'une

académie des sciences & des arts, avantageusement connue dans l'Europe sous le nom d'*Institut.* Cette compagnie prit naissance en 1712, & s'ouvrit en 1714. Six professeurs y donnent des leçons réglées. Il y a un riche cabinet & une belle imprimerie. Se souvenant de ses malheurs, utilement pour les autres malheureux, il fit établir un tronc dans la chapelle de son Institut pour le rachat des Chrétiens, & principalement de ses compatriotes esclaves en Turquie. On a de lui : I. *Essai Physique de l'Histoire de la Mer*, traduit en françois par le Clerc, & publié à Amsterdam en 1725, in-fol., avec 40 planches. II. *Opus Danubiale*, en 6 vol. in-fol. C'est la description du Danube, depuis la montagne de Kalenberg, en Autriche, jusqu'au confluent de la riviere Jantra dans la Bulgarie. Ouvrage curieux & cher, mais qui renferme bien des hors-d'œuvres & des inutilités : on y a donné peut-être plus à l'ostentation, à la parade scientifique & typographique, qu'aux connoissances vraiment utiles & agréables. Il a été traduit en françois, & imprimé à La Haye, 1744, 6 vol. in-fol. III. *De potione Asiatica* CAFÉ, Vienne, 1685, in-12. IV. *De Fungorum generatione*, Rome, 1714, in-fol. V. *Etat des forces Ottomanes*, in-fol., 1732, en françois & en italien; curieux & intéressant. VI. *Traité du Bosphore*, in-4°; qu'il composa en italien, & qu'il dédia en 1681 à la reine Christine de Suede. Fontenelle a fait l'éloge de ce savant.

MARSILE *ou* MARSILLE *ou* MARCILE DE PADOUE, surnommé *Menandrin*, fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avoit étudié & professé en 1312 la théologie. On a de lui plusieurs ouvrages sur les droits du Sacerdoce & de l'Empire; mais en voulant défendre les empereurs contre les entreprises des papes, il tombe dans l'extrémité opposée, & écrit en homme passionné. Il est le premier qui, sans désavouer expressément la puissance ecclésiastique, entreprit de la ruiner, par un systême qui l'enlevoit des mains des premiers pasteurs. Il enseigna dans son livre intitulé: *Defensor pacis* (car c'est toujours au nom de la paix que les ennemis de l'Eglise lui déclarent la guerre), qu'en tout genre de gouvernement, la souveraineté appartenoit à la nation; que le peuple chrétien avoit seul la jurisdiction ecclésiastique en propriété; que par conséquent il avoit seul le droit de faire des loix, de les modifier, de les interpréter, d'en dispenser, d'en punir l'infraction; d'instituer ses chefs pour exercer la souveraineté en son nom, de les juger & de les déposer, même le souverain pontife; que le peuple avoit confié la jurisdiction spirituelle au magistrat politique, s'il étoit fidele, que les pontifes la recevoient du magistrat; mais que si le magistrat étoit infidele, le peuple la conféroit immédiatement aux pontifes mêmes; quec eux-ci ne l'exerçoient jamais qu'avec subordination à l'égard du prince ou du peuple, & qu'ils n'avoient, par leur institution, que

que le pouvoir de l'ordre, avec une ſimple autorité de direction & de conſeil, ſans aucun droit de juriſdiction dans le gouvernement eccléſiaſtique, telle que ſeroit l'autorité d'un médecin ou d'un juriſconſulte ſur les objets de leur profeſſion. Ce monſtrueux ſyſtême étoit trop favorable aux hérétiques pour ne pas trouver des partiſans. Le moyen le plus ſûr d'accréditer l'erreur, eſt de détruire, s'il eſt poſſible, l'autorité qui la proſcrit. Auſſi tous les ſectaires qui ſont venus après Marſile, ont-ils adopté la même doctrine, non-ſeulement contre l'Egliſe, mais encore contre le prince (*voyez* RICHER). Mais jamais cette erreur n'a fait plus de progrès que dans le 18*e*. ſiecle, où des compilateurs & des brochuraires de toutes les nations ont entaſſé des volumes, pour faire de la hiérarchie un chaos politique & une véritable anarchie. Outre le *Defenſor pacis*, on a de Marſile : I. *De tranſlatione Imperii Romani.* II. Un Traité *De Juriſdictione Imperiali in cauſis matrimonialibus*, in-fol. Marſile ſe mêlant de tout, avoit exercé auſſi la médecine.

MARSILE DE INGHEN, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un bourg dans le duché de Gueldre, fut chanoine & tréſorier de S. André de Cologne, & fondateur du college d'Heidelberg. Il mourut dans cette ville en 1394, après avoir mené une vie extrêmement pénitente. On a de lui des *Commentaires* ſur le *Maître des Sentences*, imprimés à Straſbourg en 1501, in-fol.

MARSILE FICIN, *voyez* FICIN.

MARSIN, *voy.* MARCHIN.

MARSOLLIER, (Jacques) né à Paris en 1647, d'une bonne famille de robe, prit l'habit de chanoine régulier de Ste. Genevieve. Il fut envoyé à Uſez pour rétablir le bon ordre dans le chapitre de cette ville, pour lors régulier. Marſollier s'y fixa, & en fut enſuite prévôt : dignité dont il ſe démit en faveur de l'abbé Poncet, depuis évêque d'Angers. On travailloit alors à ſéculariſer la cathédrale d'Uſez ; mais cette affaire n'ayant pas été terminée dans ce tems-là, Marſollier fut fait archidiacre. Il mourut dans cette ville en 1724, à 78 ans, après avoir publié pluſieurs Hiſtoires qu'on lit avec plaiſir. Son ſtyle eſt en général aſſez vif & aſſez coulant. Quoiqu'il emploie quelquefois des expreſſions très-familieres & même baſſes, il eſt pourtant facile de ſentir qu'il cherche l'ornement. Il y a un air trop oratoire dans la plupart de ſes diſcours : extrêmement long dans ſes récits, il ne les finit qu'à regret, & y mêle ſouvent des circonſtances minutieuſes. Ses digreſſions ſont trop fréquentes & trop prolixes. Ses portraits ont une eſpece d'uniformité ennuyeuſe, & plus de vérité que de fineſſe. Il a encore le défaut d'annoncer fréquemment ce qu'il doit dire dans la ſuite de ſon Hiſtoire, & ces annonces interrompent la narration & enlevent le plaiſir de la ſurpriſe. On a de lui : I. L'*Hiſtoire du cardinal Ximenès*, 1693, 2 vol. in-12, & réimprimée pluſieurs fois depuis (*voy.*

FLÉCHIER). II. *Histoire de Henri VII*, roi d'Angleterre, réimprimée en 1727, en 2 vol. in-12. C'est, suivant quelques critiques, le chef-d'œuvre de l'auteur. III. *Histoire de l'Inquisition & de son origine*, in-12, 1693; reproduite depuis quelques années à Paris, avec des augmentations, en 2 vol. in 12 (*voyez* LIMBORCH). IV. *La Vie de S. François de Sales*, en 2 vol. in-12. Elle a été réimprimée plusieurs fois, & traduite en italien par l'abbé Salvini. V. *La Vie de madame de Chantal*, 2 vol. in-12. VI. *La Vie de dom Rancé, abbé & réformateur de la Trappe*, 1703, 2 vol. in-12. La vérité n'a pas toujours conduit sa plume, comme dom Gervaise le démontre dans un *Jugement critique*, &c., imprimé à Troyes en 1744, in-12 (*voyez* Armand-François GERVAISE). La conduite de l'abbé Marsollier est peinte d'une maniere fort désavantageuse dans la préface de cet ouvrage. VII. *Entretiens sur plusieurs devoirs de la Vie civile*, in-12, 1715. Sa morale est verbeuse. VIII. L'*Histoire de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon*, en 3 vol. in-12, peu estimée. IX. Une *Apologie d'Erasme*, in-12, qui a souffert des contradictions (*voy.* ERASME). X. *Histoire de l'origine des Dîmes & autres biens temporels de l'Eglise*, Paris, 1689, in-12. C'est le moins commun de tous les ouvrages de Marsollier, homme savant & laborieux, mais dont la maniere de voir avoit quelque chose de paradoxal, & dont le jugement ne paroissoit pas toujours dirigé par des principes bien fermement établis. On diroit quelquefois qu'il cherche plutôt à se distinguer qu'à dire le vrai. Dans son *Histoire de l'Inquisition* il n'a pas fait difficulté de copier le protestant & socinien Limborch, & dans son *Apologie d'Erasme*, il est de si bonne composition, qu'il auroit presque lui-même besoin d'apologie. On peut consulter sur cet écrivain, *Marsollier découvert & confondu dans ses contradictions*, 1708, in-12.

MARSI, *voyez* MARCY.

MARSY, (François-Marie de) né à Paris, entra de bonne heure chez les Jésuites, où il cultiva avec fruit les heureux talens qu'il avoit reçus de la nature. A peine avoit-il 20 ans, qu'il donna au public plusieurs Poëmes latins, qui furent applaudis des amateurs de la bonne latinité. Le plus estimé est celui qui parut en 1736, in-12, sous le titre *De Pictura*. Le jeune poëte y chante ce bel art avec ces graces, cette variété, cette harmonie si rares aujourd'hui. La sécheresse des préceptes est cachée sous les charmes de l'expression & des images. De Marsy ayant quitté les Jésuites, n'abandonna pas la carriere des lettres; mais s'il y acquit de la gloire par quelques ouvrages utiles, il se couvrit d'opprobre par son *Analyse de Bayle*, qu'il publia en 1754, en 4 vol. in-12, & qu'on a depuis réimprimée en Hollande avec une suite de 4 autres volumes. Cette compilation infame des ordures & des impiétés répandues dans les ouvrages du philosophe protestant, fut proscrite par le parlement de Paris, & l'auteur enfermé à la Bastille. En 1782, M.

du Bois de Launay a donné sous le même titre un ouvrage excellent, & une solide réfutation du premier; Paris, 2 vol. in-12 (*voy.* Jacques le FEBVRE). Dès que Marsy eut obtenu sa liberté, il continua l'*Histoire moderne, pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin*, dont il avoit déjà publié plusieurs volumes; c'est moins une histoire qu'une description géographique & historique. Il travailloit au 12*e.*, lorsqu'une mort précipitée l'enleva en décembre 1763. L'ouvrage a été continué, & porte jusqu'à 30 vol. in-12. On a encore de lui: I. L'*Histoire de Marie Stuart*, 1742, en 3 vol in-12. M. Freron travailla avec lui à cet ouvrage, qui auroit été plus complet & d'un résultat plus tranchant, si les auteurs avoient eu les *Recherches* qui ont paru depuis, & quelques autres ouvrages où les calomnies de Buchanan répétées par Hume, Robertson, &c., sont péremptoirement réfutées (*voyez* MARIE STUART). II. *Mémoires de Melvill, traduits de l'anglois*, 1745, 3 vol. in-12. Cette traduction paroit faite avec soin. III. *Dictionnaire abrégé de Peinture & d'Architecture*, 2 vol. in-12, assez bien fait. IV. *Le Rabelais moderne, ou les Œuvres de Rabelais mises à la portée de la plupart des lecteurs*, 1752, 8 vol. in-12. C'est la seule édition de Rabelais, qui mérite quelqu'attention; mais il ne falloit pas tant de volumes pour des turlupinades. V. *Le Prince*, traduit de Fra-Paolo, 1751, in-12. VI. Un Poëme latin sur la *Tragédie*.

MARSYAS, né en Phrygie, excelloit à jouer de la flûte; il mit le premier en chant les Hymnes consacrées aux dieux. Etant arrivé à Nysa avec Cybele, dont il étoit aimé, il osa disputer à Apollon le prix de l'harmonie. Mais en vain il déploya toutes les ressources de son art à emboucher son instrument. Apollon, ayant marié avec grace sa voix mélodieuse aux sons de sa lyre, enleva tous les suffrages, hormis celui de Midas (*voy. ce mot*). Le très-peu généreux vainqueur fit attacher son rival à un chêne, où il fut écorché vif. Il le changea ensuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de Marsyas. *Marsyas amnis*, dit Quinte-Curce, *fabulosis Græcorum carminibus inclytus.*

MARTEL, *voy.* CHARLES.

MARTEL, (François) chirurgien de Henri IV, vers l'an 1590, est auteur de l'*Apologie pour les Chirurgiens, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler de remettre des os rompus & démis.* Dans cet ouvrage il rapporte plusieurs guérisons qu'il avoit faites à la cour, sous les yeux des medecins & chirurgiens que le roi avoit nommés pour examiner son habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes sur la pratique de Chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de choses que les chirurgiens modernes ont introduites dans leur art, comme les pansemens à froid, l'abus des sutures, les bandages, &c. Ses *Œuvres* sont imprimées avec la *Chirurgie* de Philippe de Flasselle, médecin à Paris, chez P. Trichar, in-12, 1635.

MARTEL, (Gabriel) Jésuite, né au Puy en Velay le 14 avril 1680, remplit avec

ſuccès les différens emplois de ſa compagnie juſqu'à ſa mort, arrivée le 14 février 1756. Il eſt connu par un ouvrage intitulé: *Le Chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite ſpirituelle*, 2 vol. in-12. Ce livre a été réimprimé en 1764 avec des augmentations conſidérables. On a encore de lui : *Exercice de la préparation à la mort ;* 1725, in-12.

MARTELIERE, (Pierre de la) avocat au parlement de Paris, & enſuite conſeiller-d'état, étoit fils du lieutenant-général au bailliage du Perche, & mourut en 1631. Il ſe diſtingua dans la cauſe de l'univerſité de Paris contre les Jéſuites qui ſollicitoient leur rétabliſſement. Après ce que les Paſquier & les Arnauld avoient dit contre la ſociété, il ſembloit que la ſatyre devoit être épuiſée ; mais la Marteliere montra qu'ils avoient été réſervés. Il appelle les Jéſuites *faux*, *ambitieux*, *politiques*, *vindicatifs*, *aſſaſſins des rois*, *corrupteurs de la morale ; perturbateurs des états de Veniſe*, *d'Angleterre*, *de Suiſſe*, *de Hongrie*, *de Tranſilvanie*, *de Pologne*, *de l'univers entier*. Il les peint tous comme des Châtel & des Barriere, portant le flambeau de la diſcorde depuis 30 ans dans la France, & y allumant un feu qui ne devoit jamais s'éteindre. Son *Plaidoyer*, extrêmement applaudi au barreau, le fut encore à l'impreſſion, lorſqu'il vit le jour en 1612, in-4°. On le mit à côté des *Philippiques* de Démoſthenes, des *Catilinaires* de Cicéron; mais il n'eſt comparable en rien aux ouvrages de ces grands hommes; il en remplace la véhémence par un emportement qui tient de la fureur. C'eſt un tas de toutes les figures de la rhétorique, raſſemblées ſans choix, avec tous les traits de l'hiſtoire ancienne & moderne que ſa mémoire put lui fournir. Jacques de Montholon fit voir dans un Plaidoyer, que tout ce que Marteliere avoit avancé, n'étoit qu'un tiſſu de calomnies & de faits ſuppoſés, démentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produiſit. Le Plaidoyer de la Marteliere fut ſupprimé à Rouen, à Amiens, en Guyenne, &c., & les libraires qui ſe chargeoient de le répandre, punis ſévérement.

MARTELLI, (Louis) poëte Italien, né à Florence vers 1500, mort à Salerne, dans le royaume de Naples, en 1527, âgé de 28 ans, fit des vers ſérieux & bouffons. Les premiers furent imprimés à Florence, 1548, in-8°. Les autres ſe trouvent dans le 2e. tom. des *Poéſies à la Berniesque*. Cet auteur fut compté parmi les princes du théâtre italien. Sa tragédie de *Tullia* eſt fameuſe parmi ſes compatriotes. On la trouve dans le Recueil de ſes vers de l'édition de Florence. — Vincent MARTELLI, ſon frere, ſe fit auſſi connoître par le talent de la verſification. En 1607, on publia à Florence, in-8°, le recueil de ſes *Lettres* & de ſes *Poéſies* italiennes.

MARTELLI, (Hugolin) de Florence, fut amené en France par la reine Catherine de Médicis, & nommé en 1572 évêque de Glandeves. On a de lui : I. *De anni integrâ in integrum reſtitutione*, Florence, 1578.

II. *Sacrorum temporum assertio.* III. *La Chiave del Calendario Gregoriano.*

MARTELLI, (Pierre-Jacques) secrétaire du sénat de Bologne & professeur en belles-lettres dans l'université de cette ville au 17e. siecle, a écrit en vers & en prose avec un grand succès. Ses *Versi e Prose* ont été recueillis en 7 vol. in-8°, & imprimés à Rome en 1729. Ce recueil renferme diverses *Tragédies* & quelques Romans.

MARTENNE, (Edmond) Bénédictin de St. Maur, né en 1654, à St-Jean-de-Losne, au diocese de Langres, se signala dans sa congrégation par des vertus & par des recherches. L'étendue de ses connoissances n'ôta rien à la simplicité de ses mœurs, & son amour pour l'étude ne ralentit point son assiduité aux offices & aux autres exercices claustraux. Une attaque subite d'apoplexie l'enleva à la république des lettres en 1739, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Un *Commentaire* latin sur la *Regle de S. Benoît*, Paris, 1690, in-4°. C'est une compilation, mais elle est bien faite; & c'est en partie dans ce livre que D. Calmet a puisé le sien sur la même matiere. II. Un traité : *De antiquis Monachorum ritibus*, Lyon, 1690, 2 vol. in-4°; & 1738, in-fol. III. Un autre *Traité sur les anciens Rits Ecclésiastiques, touchant les Sacremens*, en latin, Rheims, 1700 & 1701, 3 vol. in-4°. Il y a un tom. 4e., publié en 1706. IV. Un *Traité* latin *sur la discipline de l'Eglise dans la célébration des Offices Divins*, in-4°. V. Un Recueil d'écrivains & des monumens ecclésiastiques, qui peut servir de continuation au *Spicilege* de D. d'Achery. Il parut en 1717 sous ce titre : *Thesaurus novus Anecdotorum*, 5 vol. in-fol. VI. *Voyage Littéraire*, publié avec D. Durand, Paris, 1717 & 1724, en 2 vol. in-4°. VII. *Veterum Scriptorum .... amplissima Collectio*, Paris, 9 vol. in-fol., &c. Tous ces ouvrages sont des trésors d'érudition. L'auteur y ramasse avec beaucoup de soin tout ce que des recherches laborieuses & une lecture immense ont pu lui procurer; mais il se borne à recueillir, & il ne se pique pas d'orner ce qu'il écrit. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de sa congrégation. Le P. Labat, dans son Voyage d'Italie & d'Espagne, tome 5, p. 297, fait contre lui une sortie qui contient des reproches fondés, mais qui à la fin devient si véhémente, qu'elle est presque comique.

MARTHE, sœur de Lazare & de Marie, étoit une fille de qualité, qui demeuroit avec son frere & sa sœur à Béthanie, près de Jérusalem. Le Sauveur honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette vertueuse famille. Un jour que Marthe étoit fort occupée à le bien recevoir, & se plaignoit de ce que sa sœur étoit assise aux pieds de N. S. pour l'écouter, au-lieu de la seconder dans son travail, le Sauveur lui répondit : « Marthe, Marthe, » vous vous empressez & vous » vous troublez par le soin de » beaucoup de choses : une » seule chose cependant est » nécessaire ». Après la mort

de Lazare, son frere, elle alla au-devant de J. C., & lui dit : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frere ne seroit pas mort ;* Jesus lui répondit : *Votre frere ressuscitera.* Marthe témoigna depuis, qu'elle le reconnoissoit pour le *Christ & le Fils du Dieu vivant.* Elle le servit à table quelque tems après à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, & depuis ce tems il n'est plus parlé d'elle dans l'Evangile. *Voyez* LAZARE & MAGDELENE.

MARTHE, (Scévole de Ste.) *voyez* SAINTE-MARTHE.

MARTIA, *voy.* COMMODE.

MARTIAL, (Marc-Valere) de Bilbilis, aujourd'hui Calatajud (qui n'a cependant pas exactement le site de l'ancienne *Bilbilis*), dans le royaume d'Aragon en Espagne, vint à Rome à l'âge de 20 ans, & y eut tout le succès qu'un esprit satyrique peut avoir dans une grande ville livrée à l'oisiveté & à la malignité. Il y demeura 35 ans sous le regne de Galba & des empereurs suivans, qui lui donnerent des marques d'amitié & d'estime. Domitien le créa tribun ; Martial fit un dieu de cet empereur pendant sa vie, & le traita comme un monstre après sa mort. Trajan, ne lui ayant pas témoigné les mêmes bontés, il se retira dans son pays, où il mourut vers l'an 100. Ce poëte est principalement connu par ses *Epigrammes*, dont il a dit lui-même avec raison : *Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.* Par un faux goût, suite de la décadence des belles-lettres, il chercha dans le contraste des mots de quoi faire une pointe. Cette chute, à laquelle on ne s'attend pas, & qui présente un sens double à l'esprit, fait souvent toute la finesse de ses saillies. Quelques anciens l'ont appellé un *Sophisme agréable*, & nos gens de goût modernes lui ont donné le nom de *Calembour*. On trouve quelques-unes de ses Epigrammes, mais en plus petit nombre, pleines de graces & d'esprit, & assaisonnées d'un sel véritablement attique. L'auteur n'y respecte pas toujours la pudeur. Les meilleures éditions des XIV livres d'*Epigrammes* de Martial, sont celle de Venise par Vendelin de Spire, 1470, in-fol.; celle *cum notis Variorum*, Leyde, 1670, in-8°; celle *ad usum Delphini*, 1680, in-4°.; celle d'Amsterdam, 1701, in-8°. L'abbé le Mascrier en donna une fort jolie, Paris, 1754, in-12, 2 vol., avec plusieurs corrections. L'abbé de Marolles a traduit ses *Epigrammes* en 2 vol. in-8°; & comme il a rendu cet auteur fort platement, Ménage appelloit cette version, des *Epigrammes contre Martial*: mais il étoit difficile de les traduire d'une maniere qui fût *pour* lui.

MARTIAL, (S.) évêque & apôtre de Limoges sous l'empire de Dece, est plus connu par la tradition que par les anciens historiens. On lui attribue deux *Epîtres* qui ne sont pas de lui.

MARTIAL D'AUVERGNE, (c'étoit son nom de famille) fut procureur au parlement & notaire au Châtelet de Paris, sa patrie. Il mourut en 1508, regardé comme un des hommes les plus aimables & un des es-

prits les plus faciles de son siecle. Ses ouvrages sont: I. Les *Arrêts d'Amour*; les poëtes Provençaux lui en avoient fourni le modele. Ce sont des pieces badines, assez ingénieuses, & dont le principal mérite est une grande naïveté. Benoît de Court, savant jurisconsulte, a commenté fort sérieusement ces badinages. Il étale une très-grande érudition dans son Commentaire, où il développe fort bien plusieurs questions du droit civil que l'on ne feroit pas tenté d'y aller chercher. Ce *Commentaire* avec les *Arrêts* fut imprimé chez Griphe, à Lyon, in-4°, 1533; in-8°, à Rouen, 1587; & en Hollande, 1731, in-12. Ces Arrêts, au nombre de 53, sont écrits en prose, au commencement près qui est en vers, ainsi que la fin. II. Un Poëme historique de Charles VII, en 6 ou 7000 vers de différentes mesures, sous le titre de *Vigiles de la mort du roi*, &c., Paris, 1493, in-fol. L'auteur lui a donné fort mal-à-propos, & par une idée très-peu ingénieuse, la forme de l'office de l'Eglise, que l'on nomme *Vigiles*. Au-lieu de Pseaumes, ce sont des récits historiques, dans lesquels le poëte raconte les malheurs & les glorieux exploits de son héros. Les Leçons sont des complaintes sur la mort du roi. Le cœur du poëte parle dans tous ses récits avec beaucoup de naïveté. Il seme sur sa route des portraits fideles, mais grossiers; des peintures énergiques, mais basses, de tous les états qu'il passe en revue; des maximes solides, qui respirent l'amour de la vertu & la haine du vice. Il y a de l'invention & du jugement dans le Poëme, mais peu d'exactitude dans la versification. III. *L'Amant rendu Cordelier de l'Observance d'Amour*, poëme de 234 strophes, in-16. C'est un tableau des extravagances où jette la passion de l'amour. La scene se passe dans un couvent de Cordeliers, où l'auteur est transporté en songe. IV. *Dévotes Louanges à la Vierge Marie*, in-8°; poëme historique de la vie de la Ste. Vierge, rempli des fables pieuses que le peuple adoptoit alors, & qui n'est qu'une légende mal versifiée. Les *Poésies* de Martial d'Auvergne ont été réimprimées à Paris, en 2 vol. in-8°, 1724.

MARTIANAY, (Jean) né à St-Sever-Cap, au diocese d'Aires en Gascogne, en 1647, entra dans la congrégation de S. Maur. Il s'y distingua par son application à l'étude du grec & de l'hébreu; il s'attacha sur-tout à la critique de l'Ecriture-Sainte, & ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée à St-Germain-des-Prés en 1717, à 70 ans. On a de lui: I. Une nouvelle édition de *S. Jerôme*, avec le P. Pouget, en 5 vol. in-fol., dont le premier parut en 1693, & le dernier en 1706. Cette édition offre des prolégomenes savans; mais elle n'est ni aussi méthodique, ni aussi-bien exécutée que celles de plusieurs autres Peres, données par quelques-uns de ses confreres. Elle eut divers censeurs parmi les Protestans & parmi les Catholiques. Simon & le Clerc la critiquerent avec vivacité & quelquefois avec justesse. On lui reprocha principalement de n'avoir par orné son texte de notes

grammaticales & théologiques, & d'avoir diſtribué dans un ordre embarraſſant les *Lettres* de S. Jerôme, qu'il mêla tantôt avec ſes Commentaires, tantôt avec ſes ouvrages polémiques. Le ſtyle de ſes Préfaces, de ſes Prolégomenes & de ſes Notes n'eſt pas aſſez naturel. Malgré ces défauts l'édition de ce ſaint Pere par Martianay eſt la meilleure que nous ayons. II. *La Vie de S. Jerôme*, 1706, in-4°. L'auteur l'a tirée des propres écrits du Saint : auſſi eſt-elle un tableau fidele. III. Deux *Ecrits* en françois, 1689 & 1693, 2 vol. in-12, dans leſquels il défend, contre le P. Pezron, Bernardin, l'autorité & la chronologie du texte hébreu de la Bible. Ils ſont ſavans, mais mal écrits & pleins d'aigreur. IV. *Vie de Magdelene du S. Sacrement*, Carmélite, 1711, in-12. V. Il a encore donné le *Nouveau-Teſtament* en françois avec des *Scholies*, les trois *Pſautiers de S. Jerôme*, & une ancienne *Verſion* de l'*Evangile* ſelon S. Matthieu, qui n'avoit pas vu le jour ; elle parut l'an 1695. VI. Un *Commentaire* manuſcrit ſur l'Ecriture-Sainte, où il ſe propoſoit d'y expliquer le texte ſacré par lui-même ; mais il n'eut pas le tems d'achever cet ouvrage utile. Le dernier ouvrage qu'il fit imprimer eſt une *Apologie* de la Bulle *Unigenitus*.

MARTIGNAC, (Etienne Algai, ſieur de) a donné en françois diverſes Traductions en proſe de quelques poëtes latins. Elles ſont meilleures que celles qu'on avoit publiées avant lui ſur les mêmes auteurs ; mais elles ſont fort au-deſſous de celles qui ont vu le jour après lui. Il traduit : I. Les trois *Comédies* de Térence. II. *Horace*. III. *Perſe* & *Juvenal*. IV. *Virgile*. V. *Ovide* tout entier, en 9 vol. in-12. Ces verſions ſont en général fidelles, exactes & claires ; mais elles manquent d'élégance & de correction. On a auſſi de lui une *Traduction de l'Imitation de J. C.* Il avoit commencé celle de la *Bible*. Son dernier ouvrage fut *la Vie des Archevêques & derniers Evêques de Paris, du 17e. ſiecle*, in-4°. Ce laborieux écrivain mourut en 1698, âgé de 70 ans. Martignac avoit été l'un des confidens de Jean-Baptiſte Gaſton, duc d'Orléans, & ce fut lui qui rédigea les *Mémoires*, in-12, de ce prince, qui s'étendent depuis 1608, juſqu'à la fin de janvier, 1636.

MARTIN, (S.) né vers 316 à Sabarie, dans la Pannonie (aujourd'hui Szombathely, dans le comté d'Eiſenſtadt, ſiege épiſcopal), d'un tribun militaire, fut forcé de porter les armes, quoiqu'il eût beaucoup de goût pour la ſolitude. Il donna l'exemple de toutes les vertus, dans une profeſſion qui eſt ordinairement l'aſyle des vices. Il coupa ſon habit en deux, pour couvrir un pauvre qu'il rencontra à la porte d'Amiens. On prétend que J. C. ſe montra à lui la nuit ſuivante, revêtu de cette moitié d'habit. Martin étoit alors catéchumene ; il reçut bientôt après le baptême, & renonça à la milice ſéculiere, pour entrer dans la milice eccléſiaſtique. Après avoir paſſé pluſieurs années dans la retraite, S. Hilaire, évêque de Poitiers, lui con-

féra l'ordre d'exorciste. De retour en Pannonie, il convertit sa mere, & s'opposa avec zele aux Ariens, qui dominoient dans l'Illyrie. Fouetté publiquement pour avoir rendu témoignage à la divinité de J. C., il montra au milieu de ce supplice la constance des premiers martyrs. Cet illustre confesseur de la foi, ayant appris que S. Hilaire étoit revenu de son exil, alla s'établir près de Poitiers. Il y rassembla un nombre de Religieux, qui se mirent sous sa conduite. Ses vertus éclatant de plus en plus, on l'arracha à sa solitude en 374. Il fut ordonné évêque de Tours, avec l'applaudissement général du clergé & du peuple. Sa nouvelle dignité ne changea point sa maniere de vivre. Au zele & à la charité d'un évêque, il joignit l'humilité & la pauvreté d'un anachorete. Pour vivre moins avec le monde, il bâtit auprès de la ville, entre la Loire & une roche escarpée, le célebre monastere de Marmoutier, qui subsiste encore, & que l'on croit être la plus ancienne abbaye de France. S. Martin y rassembla 80 moines, qui retraçoient dans leur vie celle des solitaires de la Thébaïde. Après avoir converti tout son diocese, il fut l'apôtre de toutes les Gaules; il dissipa l'incrédulité des Gentils, détruisit les temples des idoles, & confirma ses prédications par des miracles sans nombre : les élémens lui obéissoient au nom du Dieu de la nature. L'empereur Valentinien, étant venu dans les Gaules, le reçut avec honneur. Le tyran Maxime qui, après s'être révolté contre l'empereur Gratien, s'étoit emparé des Gaules, de l'Angleterre & de l'Espagne, l'accueillit d'une maniere non moins distinguée. Le saint évêque se rendit auprès de lui à Treves vers l'an 383, pour en obtenir quelques graces. Maxime le fit manger à sa table, avec les plus illustres personnes de sa cour, & le fit asseoir à sa droite. Quand on donna à boire, l'officier présenta la coupe à Maxime, qui la fit donner à Martin pour la recevoir ensuite de sa main; mais l'illustre prélat la donna au prêtre qui l'avoit accompagné à la cour. Cette sainte hardiesse loin de déplaire à l'empereur, obtint son suffrage & celui des courtisans. Martin, ennemi des hérétiques, mais ami des hommes, profita de son crédit auprès de ce prince, pour empêcher qu'on ne condamnât à mort les Priscillianistes, poursuivis par Ithace & Idace, évêques d'Espagne. L'évêque de Tours ne voulut pas d'abord communiquer avec des hommes qui avoient poussé le zele trop loin (car s'ils avoient mérité la mort, ce n'étoit pas à des évêques à la solliciter); mais il le fit ensuite pour sauver la vie à des sectaires, qu'il espéroit pouvoir être gagnés à la vérité, & pour empêcher que dans leur punition des innocens fussent enveloppés (ce qui, selon la remarque de Sulpice Sévere, seroit infailliblement arrivé). Il ne tarda pas à se repentir de cette complaisance, comme d'une foiblesse indigne de l'épiscopat, & ce fut l'époque (dit le même

auteur) d'une eſpece d'affoibliſſement du don des miracles qui l'avoient illuſtré juſqu'alors. Il paroît néanmoins qu'il avoit pris le bon parti, n'y ayant encore aucune loi qui défendît de communiquer avec ces évêques, qui n'étoient ni hérétiques, ni excommuniés; mais peut-être avoit-il agi avec un peu d'incertitude & de puſillanimité, ſans cette conſcience éclairée & aſſurée, qui exclut la perplexité & prévient les remords. Retournant à Tours, il s'enfonça, à 8 lieues de Treves, dans la ſombre forêt du Grunewald, à une demi-lieue d'Andethanna (aujourd'hui Antwen) & y pleura ſa foibleſſe; là un Ange lui apparut & le conſola. Rendu à ſon dioceſe, il s'y prépara à aller jouir de la récompenſe de ſes travaux. Il mourut à Candes le 11 novembre de l'an 400. On a conſervé ſous ſon nom une *Profeſſion de Foi*, touchant le myſtere de la Ste. Trinité. S. Martin eſt le premier des ſaints confeſſeurs, auxquels l'Egliſe Latine a rendu un culte public. L'égliſe où repoſe ſon corps, a toujours été conſidérée comme l'aſyle le plus ſûr de la France, que les rois les plus violens & les moins religieux n'oſoient violer. Son tombeau a été illuſtré par une multitude de miracles avérés, les peuples y recouroient dans toutes les calamités avec une extrême confiance (*voy.* CLOVIS & FRANÇOIS I). Sulpice Sévere, ſon diſciple, a écrit ſa *Vie*: on ne peut conſeiller une meilleure lecture aux prêtres & aux évêques. On y trouve la pureté & l'élégance du ſiecle d'Auguſte, réunies à la fidélité de l'hiſtoire & à l'édification des vertus chrétiennes (*voyez* SULPICE SÉVERE). Paulin de Périgueux, & Fortunat de Poitiers, ont donné en vers, d'après Sulpice Sévere, la *Vie* de S. Martin; mais ils ont défiguré, par une poéſie un peu agreſte, la belle proſe de l'auteur qu'ils copioient. Nicolas Gervaiſe a auſſi donné une *Vie* de ce Saint, pleine de recherches, Tours, 1699, in-4°. La tradition d'Amiens eſt que S. Martin exerça l'acte de charité qui l'a rendu ſi célebre, proche d'une ancienne porte de la ville, dont on voit des reſtes auprès des Céleſtins. On y a inſcrit ces deux vers, plus propres à faire honneur au Saint qu'au poëte:

Hic Martinus eques mantellum dimidiavit,
Ut faceremus idem, nobis exemplificavit.

MARTIN de Dume, (S.) originaire de la Pannonie, alla viſiter les Lieux-Saints, & débarqua enſuite en Galice, où les Sueves, infectés de l'Arianiſme, avoient établi leur domination; il y inſtruiſit dans la foi le roi Théodomir, & ramena les peuples de ces contrées à l'unité catholique. Il y fonda pluſieurs monaſteres, dont le principal fut celui de Dume, près de la ville de Brague, autrefois dans la Galice, aujourd'hui en Portugal. On érigea Dume en évêché par reſpect pour le mérite de Martin, qu'on éleva ſur ce nouveau ſiege en 567. Les rois des Sueves voulurent qu'il fût l'évêque de la cour; ce qui l'a fait appeller *Evêque de la famille royale*.

Il monta ensuite sur le siege de Brague, & mourut le 20 mars 580. Nous avons de lui : I. Une *Collection de 84 Canons*, divisée en deux parties ; l'une pour les devoirs des clercs, l'autre pour ceux des laïques ; elle se trouve dans le Recueil des Conciles & dans le 1er. tome de la Bibliotheque Canonique de Justel. II. *Formule d'une vie honnête*, ou *Traité des IV Vertus Cardinales*. Ce Traité est adressé à Myron, roi de Galice, qui avoit prié le Saint de lui donner une regle de conduite ; on le voit dans le *Spicilege* de D. d'Achery, tom. 10, pag. 626, & dans la Bibliotheque des Peres, où il est suivi d'un livre du même Saint, intitulé : *Des Mœurs*. III. Il a traduit du grec en latin un *Recueil de Sentences des Solitaires d'Egypte*, qu'on trouve dans l'Appendice des Vies des Peres par Rosweide, Anvers, 1628. Voyez sur les écrits de ce Saint le savant cardinal d'Aguirre, *Notit. Conc. Hispan.* pag. 92.

MARTIN, (S.) de Todi, dans le duché de Spolette, pape après Théodore, en 649, mérita la chaire pontificale par ses vertus & ses lumieres. Il tint d'abord après son élévation, un nombreux concile à Rome, dans lequel il condamna l'hérésie des Monothélites, avec l'*Ecthese* d'Heraclius & le *Type* de Constant. Ce fut la cause de sa disgrace auprès de ce dernier prince. Après qu'on eut vainement tenté de l'assassiner, on l'enleva scandaleusement du milieu de Rome pour le conduire dans l'isle de Naxos, où il fut retenu prisonnier pendant un an ; Constant le fit ensuite transporter à Constantinople, où il essuya la prison, les fers, la calomnie & toutes sortes d'outrages. Enfin, il fut relégué dans la Chersonese-Taurique, aujourd'hui la Crimée, où ce saint pape mourut de misere & de souffrances, le 16 septembre 655, après plus de 2 ans de captivité & 6 de pontificat. On a de lui XVIII *Epîtres* dans la Bibliotheque des Peres, & dans l'édition des Conciles de Labbe.

MARTIN II ou MARIN I, archevêque de l'Eglise Romaine, trois fois légat à Constantinople pour l'affaire de Photius, occupa le Saint-Siege après le pape Jean VIII, en 882. Il condamna Photius, rétablit Formose dans son siege de Porto, & mourut en 884, avec la réputation d'un homme pieux & éclairé.

MARTIN III ou MARIN II, Romain de naissance, successeur du pape Etienne VIII en 942, mourut en 946, après avoir signalé son zele & sa piété dans la réparation des églises & le soulagement des pauvres.

MARTIN IV, appellé *Simon de Brion*, & non de *Brie*, né au château de Montpencien, dans la Touraine, d'une famille illustre, fut successivement garde-des-sceaux du roi S. Louis, cardinal & enfin pape après la mort de Nicolas III en 1281. Il avoit été chanoine & trésorier de l'église de S. Martin de Tours : ce qui l'engagea à prendre le nom de *Martin*, en l'honneur de ce Saint. Il résista à son élection jusqu'à faire déchirer son manteau, quand on voulut le revêtir de celui de pape. Ce pontife, né avec un amour vif pour la vérité

& la justice, signala son regne par plusieurs anathêmes. Après avoir excommunié l'empereur Michel Paléologue, comme fauteur de l'ancien schisme & de l'hérésie des Grecs, il lança ses foudres sur Pierre III, roi d'Aragon, usurpateur de la Sicile, après le massacre des Vêpres Siciliennes, dont ce prince avoit été le promoteur. Le pontife alla plus loin, & l'on peut dire trop loin, il le priva non-seulement de la Sicile, mais encore de l'Aragon qu'il donna à Philippe le Hardi, roi de France, pour un de ses fils, qui ne tarda point d'aller avec une armée faire valoir cette donation. Si l'on doit être surpris que les papes donnassent des royaumes qui ne leur appartenoient pas, faut-il l'être moins en voyant des princes accepter de pareils présens? N'étoit-ce pas convenir que les papes avoient le droit de disposer des couronnes & de déposer les monarques à leur gré? Rien ne prouve mieux que cette jurisprudence étoit alors généralement reçue; que les rois même ne la contestoient pas, & que l'on a tort aujourd'hui d'en accuser uniquement les papes (*voy.* GRÉGOIRE VII). » La conduite des autres cours, » dit le comte d'Albon (*Discours sur l'histoire, le gouvernement, &c., de plusieurs nations de l'Europe*), « est non moins » répréhensible & bien plus » inconcevable. Dans ces tems » de vertige, dès que le pape » avoit prononcé contre un » prince la sentence d'excom- » munication, les autres po- » tentats se hâtoient d'entrer » avec toutes leurs forces dans » les états de cet infortuné, » non pour les lui conserver, » mais pour les envahir & s'en- » richir inhumainement de ses » dépouilles. Pouvoit-on mieux » s'y prendre pour accréditer » l'erreur? & les usurpateurs » avoient-ils à se plaindre, si » l'exemple, qu'ils ne rougis- » soient pas de donner, leur » devenoit jamais funeste? Au » second concile de Lyon, l'am- » bassadeur d'Angleterre fut le » seul qui osa prononcer quel- » ques paroles pour soutenir » les droits de l'empereur; tous » les ministres des autres cours » garderent un profond silence. » Ce consentement tacite, dont » on affecte aujourd'hui de ne » point parler, étonne bien » plus que ce qu'on fit dans » l'assemblée contre Fréderic. » D'ailleurs, les souverains » pontifes eussent-ils les pre- » miers donné cours à cette » fausse opinion, ils n'en abu- » serent pas pour soumettre » à leur empire de nouvelles » contrées; ils ne tirerent de » leur politique aucun avan- » tage: pourquoi leur en faire » un crime, tandis qu'on ne » dit rien de ceux qui furent » plus d'une fois la mettre à » profit »? L'expédition de Philippe fut malheureuse; il mourut en 1285, d'une contagion qui s'étoit mise dans son armée. Le pape mourut la même année à Pérouse, après avoir tenu le siege 4 ans & 5 jours depuis sa consécration.

MARTIN V, Romain, nommé auparavant *Othon Colonne*, de l'ancienne & illustre maison de ce nom, cardinal-diacre, fut intronisé sur la chaire pontificale en 1417, après l'ab-

dication de Grégoire XII, & la dépofition de l'antipape Benoît XIII, pendant la tenue du concile de Conftance. Jamais pontife ne fut inauguré plus folemnellement: il marcha à l'églife monté fur un cheval blanc, dont l'empereur & l'électeur Palatin à pied tenoient les rênes. Une foule de princes & un concile entier formoient la marche. On le couronna de la triple couronne, que les papes portoient depuis environ deux fiecles, après l'avoir ordonné prêtre & évêque. Son premier foin fut de donner une Bulle contre les Huffites de Bohême, dont les ravages s'étendoient tous les jours. Le premier article de cette Bulle eft remarquable, en ce que le pape y veut que "celui qui fera fufpect » d'héréfie, jure qu'il reçoit » les conciles généraux, & en » particulier celui de Conf» tance, repréfentant l'Eglife » Univerfelle; & qu'il recon» noiffe que tout ce que ce » dernier concile a approuvé » & condamné, doit être ap» prouvé & condamné par » tous les fideles ». Il paroît fuivre naturellement delà, que Martin V approuve la fupériorité du concile fur les papes, qui fut décidée dans les 4*e*. & 5*e*. feffions; mais d'autres prétendent que Martin ne parloit que des décrets doctrinaux contre les fectaires; & s'appuient fur un acte authentique, pour fervir de monument à la poftérité, par lequel ce pape déclara folemnellement dans la derniere feffion, « qu'il » vouloit tenir & obferver in» violablement tout ce qui » avoit été décerné, conclu » & déterminé *conciliairement* » *dans les matieres de foi* par » le concile de Conftance; » qu'il approuvoit & ratifioit » tout ce qui avoit été fait » ainfi conciliairement dans les » matieres de foi, *mais non ce* » *qui avoit été fait autrement* » *& d'une autre maniere* ». Ils ajoutent que les décrets des 4*e*. & 5*e*. feffions ne regardent que les tems de fchifme, & les papes dont la légitimité eft conteftée, comme elle l'étoit alors. Martin préfida aux dernieres feffions du concile au commencement de 1418. La joie de l'arrivée du pape à Rome fut fi grande, qu'on en marqua le jour dans les faftes de la ville, pour en conferver éternellement la mémoire. Le fchifme n'étoit pas encore bien éteint. L'antipape Benoît XIII vivoit encore, & après fa mort, arrivée en 1424, les deux feuls cardinaux de fa faction élurent un chanoine Efpagnol, Gilles de Mugnos, qui prit le nom de *Clément VIII*. Ce prétendu pape fe démit quelque tems après, en 1429; & pour le dédommager de cette ombre de pontificat qu'il perdoit, le pape lui donna l'évêché de Majorque. C'eft ainfi que Martin termina heureufement le fchifme funefte, qui avoit fait tant de plaies à l'Eglife pendant un demi-fiecle. Le pape, toujours preffé par les princes de réformer l'Eglife, avoit convoqué un concile à Pavie, transféré enfuite à Sienne, & enfin diffous fans avoir rien ftatué. Martin crut devoir appaifer les murmures des gens de bien; il indiqua un concile à Bâle, qui ne devoit

être tenu que 7 ans après. Il mourut d'apoplexie dans cet intervalle en 1431, à 63 ans. Ce pape avoit les qualités d'un prince, & les vertus d'un évêque. L'Eglise lui fut redevable de son union, l'Italie de son repos, & Rome de son rétablissement. Les censeurs déterminés à chicaner tous les papes, l'accusent d'avoir aimé à thésauriser; mais le témoignage que S. Antonin lui rend sur cet article, joint à l'usage qu'il a fait de ces trésors, le justifie surabondamment. On a de lui quelques ouvrages.

MARTIN LE POLONOIS *ou* DE POLOGNE, *Martinus Polonus*, né à Troppau en Silésie, de la famille noble de Strepori, Dominicain, fut pénitencier, & chapelain des papes Clément IV, Grégoire X, Innocent V, Jean XXI & Nicolas III, qui le nomma en 1278 à l'archevêché de Gnesne. Il mourut la même année à Bologne, lorsqu'il alloit en prendre possession. On a de lui des *Sermons*, 1484, in-4°, & une *Chronique* des papes. Cette Chronique parut imprimée pour la 1re. fois par les soins de Jean Herold à la suite de celle de *Marianus Scotus*, Bâle, 1559. Elle finit dans cette édition à l'élection de Nicolas III. Dans le corps de l'ouvrage est le fameux passage de la papesse Jeanne. Il se trouve aussi dans l'édition de Suffridus Petri, Anvers, 1574, qui dit y avoir inséré des additions qui font un tiers de la Chronique, ajoutant qu'il a rempli les lacunes, &c. On estime beaucoup plus celle de Jean-Fabricus Cæsar, Prémontré, Cologne, 1616, in-fol. & qui a été suivie dans celle de Strasbourg, 1685, in-fol. Dans ces dernieres, la Chronique finit à Clément IV, & l'on n'y trouve point ce fameux passage dont la supposition a été démontrée par Blondel, ministre protestant, dans un traité particulier, & par Bayle (Dict. crit. art. *Polonus* & *Papesse*), par les Peres Echard & Quetif, &c. (*Scriptores Ord. Præd. p. 365 & seqq.*). Voyez BENOÎT III. On en a une traduction françoise, 1503, in-fol. Cet historien manquoit de critique & de philosophie; mais son ouvrage ne laisse pas d'être utile. Il est connu sous le nom de *Chronique Martinienne*. Elle n'est pas commune. On y trouve des particularités curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs.

MARTIN, (Raimond) Dominicain, l'un des plus savans hommes de son siecle dans les langues hébraïque & arabe, étoit de Subirat en Catalogne. Il fut employé l'an 1264 par Jacques I, roi d'Aragon, pour examiner le *Talmud*, & envoyé à Tunis vers 1268 pour travailler à la conversion des Maures. Ce pieux & savant Religieux mourut vers 1286. On a de lui un excellent Traité contre les Juifs, fruit de son zele & de son érudition. Il parut en 1651 à Paris, avec de savantes remarques de Joseph de Voisin, & à Leipsig en 1687, sous le titre de *Pugio fidei Christianæ*. L'édition de Leipsig est enrichie d'une savante introduction par Carpzovius. Cet ouvrage est divisé en 3 parties. La 1re. n'est écrite qu'en latin: les deux dernieres sont en latin & en hé-

breu. Les curieux peuvent consulter ce que dit, sur ce livre & sur son auteur, le P. Touron, dans le tom. 1er. de son *Histoire des Hommes illustres de l'ordre de S. Dominique.*

MARTIN, MARTENS & MERTENS, (Thierri) né à Asch, grand village près d'Alost en Flandre, fut un des premiers qui cultiverent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, & en particulier à Alost, à Anvers & à Louvain, après l'avoir appris, selon quelques-uns, de Jean de Westphalie d'Osnabruck : mais plusieurs savans pensent qu'il est aussi ancien imprimeur que Jean de Westphalie, & observent que ses caracteres sont trop différens de ceux de Jean, pour en être une imitation. Quoi qu'il en soit, Martin exerça aussi cette profession à Nimegue, & mourut à Alost en 1533, où l'on voit sa sépulture dans l'église des Guillelmins, avec une inscription qui commence : *Theodorico Martino Alostano, Germaniæ, Galliæ & Belgii hujus Proto-Chalcographo*, &c.; ce qui ne doit pas se prendre à la lettre, & signifie précisément que Martin a introduit l'imprimerie dans les Pays-Bas & dans quelques contrées voisines. Cet imprimeur jouissoit de la réputation d'un savant honnête-homme. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition. Il eut des amis illustres, entr'autres, Barland, le célebre Erasme, & Martin Dorp, dont il est parlé dans l'article suivant.

MARTIN DORP, savant professeur de Louvain, fut, selon le témoignage d'Erasme, le premier qui allia l'étude des belles-lettres à celle de la philosophie & de la théologie. Il mourut à la fleur de son âge en 1525. Barland, son ami, lui a consacré un bel éloge dans sa Chronique des ducs de Brabant. On a de lui : I. *Epistola de Hollandorum moribus*, imprimé par Martin d'Alost. II. *Oratio de laudibus Academiæ Lovaniensis*, Louvain, 1513, &c.

MARTIN, (André) prêtre de l'Oratoire, Poitevin, mort à Poitiers en 1695, se signala dans sa congrégation par son savoir. On a de lui : I. La *Philosophie Chrétienne*, imprimée en 7 vol. sous le nom d'*Ambroise Victor*, & tirée de S. Augustin, dont cet Oratorien avoit fait une étude particuliere. II. Des *Theses* fort recherchées, qu'il fit imprimer à Saumur, in-4°, lorsqu'il y professoit la théologie.

MARTIN, (Dom Claude) Bénédictin de la congrégation de St. Maur, naquit à Tours en 1619, d'une mere pieuse, qui fut dans la suite premiere supérieure des Ursulines de Québec, où elle mourut saintement (*voy.* MARIE DE L'INCARNATION). Le fils, héritier de ses vertus, se consacra à Dieu de bonne heure, & devint supérieur du monastere des Blancs-Manteaux à Paris, où il demeura 6 ans. Il mourut en odeur de sainteté, en 1696, à 78 ans, dans l'abbaye de Marmoutier, dont il étoit prieur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété : I. Des *Méditations Chrétiennes*, Paris, 1669, en 2 vol. in-4°, peu recherchées à présent. II. Les *Lettres* & la *Vie* de sa mere,

1677, in-4° : ouvrage édifiant. III. La *Pratique de la Regle de S. Benoît*, plusieurs fois réimprimée. *Voyez* sa *Vie* par D. Martenne, Tours, 1697, in-8°.

MARTIN, (N.) poëte François, né en 1616, mort en 1705, a donné une *Traduction* en vers françois des *Géorgiques* de Virgile, qui ne vit le jour qu'après la mort de son auteur, en 1713, & qui a été effacée par celles que M. De Lille & M. le Franc de Pompignan ont données depuis.

MARTIN, (David) né à Revel, dans le diocese de Lavaur, en 1639, se rendit habile dans l'Ecriture-Sainte, dans la théologie & dans la philosophie. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, fut ministre à Utrecht, & mourut en cette ville d'une fievre violente, en 1721, à 82 ans. Il écrivoit, il parloit avec aisance, & cependant d'une maniere un peu dure. Son style n'a ni assez de douceur, ni assez de correction. On a de lui : I. Une *Histoire du Vieux & du Nouveau-Testament*, imprimée à Amsterdam en 1700, en 2 vol. in-fol., avec 424 belles estampes. Elle est appellée *Bible de Mortier*, du nom de l'imprimeur. II. Huit *Sermons*, sur divers textes de l'Ecriture-Sainte, 1708, vol. in-8°. III. Un *Traité de la Religion Naturelle*, 1713, in-8°. IV. *Le vrai sens du Psaume cx*, in-8°, 1715, contre Jean Masson. V. Deux *Dissertations critiques*, Utrecht, 1722, in-8°; l'une sur le verset 7 du chapitre v de la 1re. Epître de S. Jean.... *Tres sunt in Cœlo*, &c., dans laquelle il prouve l'authenticité de ce texte : l'autre sur le passage de Josephe touchant J. C., où il fait voir que ce passage n'est point supposé. VI. Une *Bible*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol., & avec de plus courtes notes, in-4°. VII. Une édition du *Nouveau-Testament* de la traduction de Geneve, Utrecht, 1696, in-4°. VIII. *Traité de la Religion révélée*, où il fait voir que les livres du Vieux & du Nouveau-Testament sont d'inspiration divine, &c., réimprimé à Amsterdam, en 1723, en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage estimable fut traduit en anglois.

MARTIN, (Jean-Baptiste) peintre, né à Paris d'un entrepreneur de bâtimens, mourut dans la même ville en 1735, âgé de 76 ans. Après avoir appris le dessin de la Hire, il fut envoyé en qualité d'ingénieur pour servir sous le célebre Vauban. Ce grand ingénieur fut si content de lui, qu'à sa recommandation Louis XIV le plaça chez Vander Meulen, peintre de batailles, qu'il remplaça aux Gobelins, & lui accorda une pension. Martin fit plusieurs campagnes sous le grand dauphin, & sous le roi même. Il peignit plusieurs conquêtes de ce monarque à Versailles, & les plus belles actions de Charles V, duc de Lorraine, dans la galerie du château de Luné-ville, que le duc Léopold son fils avoit fait bâtir.

MARTIN, (dom Jacques) Bénédictin de S. Maur, né à Fanjaux, petite ville du haut Languedoc, en 1694, entra dans cette savante congrégation en 1709. Après avoir professé les humanités en province, il parut en 1727 à la capitale. Il

y fut regardé comme un homme bouillant & singulier, un savant bizarre, un écrivain indécent & présomptueux. Ses ouvrages se ressentent de son caractere. Les principaux sont : I. *Traité de la Religion des anciens Gaulois*, Paris, 1727, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage offre des recherches profondes & des nouveautés curieuses; mais son auteur paroît avoir trop bonne opinion de lui-même, & ne rend pas assez de justice aux autres. Il prétend que, la religion des Gaulois étant, à quelques égards, un écoulement de celle des patriarches, l'explication des objets de leur culte peut servir à l'interprétation de divers passages de l'Ecriture. Ce systême est plus singulier que vrai. II. *Histoire des Gaulois*, 1754, 2 vol. in-4°, mise au jour par D. de Brezillac, neveu de l'auteur. III. *Explication de plusieurs Textes difficiles de l'Ecriture*, Paris, 1730, 2 vol. in-4°. On y trouve le même goût de critique, le même feu, la même force d'imagination, le même ton de hauteur & d'amertume que dans les ouvrages précédens. Plusieurs estampes indécentes dont il souilla ce Commentaire sur l'Ecriture-Sainte, & une foule de traits satyriques, aussi déplacés que les estampes, obligerent l'autorité séculiere d'en arrêter le débit. IV. *Explication de divers Monumens singuliers, qui ont rapport à la Religion des plus anciens peuples, avec l'Examen de la derniere édition des Ouvrages de S. Jerôme*, & un *Traité sur l'astrologie judiciaire*; enrichie de figures en taille-douce, Paris, 1739, in-4°. La vaste érudition de cet ouvrage est ornée de traits agréables, mais le style en est trop animé. V. *Eclaircissemens Littéraires sur un projet de Bibliotheque Alphabetique*. L'érudition & les mauvaises plaisanteries sont prodiguées dans cet écrit, qui ne plaira point à ceux qui aiment le choix & la précision. VI. Une *Traduction des Confessions de S. Augustin*, qui parut à Paris en 1741, in-8° & in-12. Dom Martin mourut à St.-Germain-des-Prés en 1751. C'étoit un des plus savans & des meilleurs écrivains qu'ait produit la congrégation de S. Maur; il n'auroit fallu qu'un ami éclairé pour diriger son goût & son imagination.

MARTIN DE VOS, *voyez* VOS.

MARTIN-GUERRE, *voy.* GUERRE.

MARTINE, (Sainte) issue d'une des plus illustres familles de Rome, scella sa foi par l'effusion de son sang dans le 3e. siecle. Son culte est très-ancien; & nous voyons que du tems de S. Grégoire le Grand, les fideles alloient dans la chapelle consacrée à sa mémoire. En 1256, le pape Alexandre IV dédia une église sous son invocation. On fit en 1634 la translation de ses reliques trouvées dans les ruines de l'ancienne église. Urbain VIII en fit bâtir une plus grande & plus belle, inséra l'office de la Sainte dans le Bréviaire Romain, & en composa lui-même les Hymnes.

MARTINE, (Georges) médecin Ecossois, mort vers l'an 1743, a publié : I. *De similibus animalibus & animalium calore*,

libri duo, Londres, 1740, in-8°, traduit en françois, Paris, 1751. Ce qu'il dit de la force du cœur est fondé sur des procédés algébriques, & des théorêmes de géométrie qui ont pu le faire regarder pour savant par ceux qui s'extasient toujours à la vue de longs calculs, mais qui n'ont pas pu tromper M. Senac : ce médecin en a fait une critique févere dans son *Traité du Cœur;* il y montre que la géométrie n'est pas une clef qui ouvre tous les secrets de la nature. II. *In Bartholomæi Eustachii tabulas anatomicas Commentaria*, Edimbourg, 1755, in-8°. Ces Commentaires sont estimés.

MARTINEAU, (Isaac) Jésuite d'Angers, né en 1640, mort en 1720, professa dans son ordre, & y occupa les premieres places. La petite-vérole l'avoit défiguré. En 1682, le jeune duc de Bourbon devant passer de rhétorique en philosophie dans le college de Louis le Grand, les Jésuites dirent au prince de Condé « qu'ils avoient » un excellent professeur de » philosophie pour monsieur le » duc; mais qu'ils n'osoient le » faire venir à Paris, parce » qu'il étoit horriblement laid ». Le prince voulut qu'on l'appellât, & dès qu'il l'eut vu, il dit : *Il ne doit pas faire peur à qui connoît Pélisson. Qu'il vienne chez moi, on s'accoutumera à le voir & on le trouvera beau.* Il plut effectivement à la cour. Si sa figure étoit désagréable, son ame étoit belle. On le choisit pour confesseur du duc de Bourgogne, qu'il assista de ses conseils pendant sa vie & à la mort. On a de lui : I. *Les Psaumes de la Pénitence, avec des Réflexions*, in-12. II. Des *Méditations pour une Retraite*, in-12. III. Les *Vertus du duc de Bourgogne*, in-4°, 1712. *Voyez* LOUIS dauphin, pere de Louis XV.

MARTINENGI, (Ascagne) natif de Berne, fut chanoine régulier, abbé & général de l'ordre de S. Augustin, & mourut en 1600. On a de lui un grand *Commentaire* latin *sur la Genese*, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est une compilation savante, mais assez mal digérée. On y trouve toutes les différentes éditions, les phrases & les expressions hébraïques, avec les explications littérales & mystiques de près de 200 Peres.

MARTINEZ DE WAUCQUIER, (Mathias) grammairien du 17e. siecle, né à Middelbourg, fut long-tems correcteur d'imprimerie chez Jean & Balthasar Moret à Anvers, & mourut en 1642. L'exactitude avec laquelle il s'acquitta de son emploi, ne l'empêcha pas de traduire en latin divers ouvrages de piété françois & espagnols, & de donner un *Dictionnaire* latin & grec, françois & flamand, Anvers, 1632, & Amsterdam, 1714.

MARTINÈS DEL PRADO, (Jean) Dominicain Espagnol, né à Ségovie d'une famille noble, devint provincial de son ordre en 1662, après avoir professé avec beaucoup de succès. Philippe IV l'exila, pour s'être opposé à la loi imposée aux prédicateurs Espagnols, de louer l'Immaculée Conception au commencement de leurs sermons. Il n'obtint sa liberté, qu'à condition qu'il écriroit aux prédicateurs dont il étoit supé-

rieur, de ſuivre l'exemple des autres. Il mourut à Ségovie en 1668. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus ſont : I. Deux volumes in-fol. ſur la *Théologie Morale*. II. Trois autres in-fol. ſur les *Sacremens*. Ces productions ſont méthodiques, mais trop diffuſes.

MARTINI, (Martin) Jéſuite, né à Trente, en 1614, & miſſionnaire à la Chine, inſtruiſit les ſavans de ce pays dans la Religion & dans les ſciences, qui, comme l'on ſait, ſont encore dans l'enfance chez les Chinois. Il revint en Europe en 1655, & il rapporta pluſieurs remarques curieuſes ſur l'Hiſtoire & la Géographie de cet empire lointain (il étoit parti de Pekin en 1651, mais il fut fait priſonnier par les Hollandois, & retenu à Batavia). On a de lui : I. *Sinicæ Hiſtoriæ Decas*, &c., in-4° & in-8°. Cette hiſtoire va juſque vers le tems de la naiſſance de J. C. Elle a été traduite en françois par le Pelletier, 2 vol. in-12, 1692. On y trouve des choſes curieuſes. II. *Atlas Sinicus*, in-fol. C'eſt ce que nous avions de plus exact pour la deſcription de l'empire de la Chine, avant le P. du Halde. Il faut ſe ſouvenir en liſant ces ouvrages, de l'eſprit exagérateur qui défigure tout ce qui vient de la Chine (*voyez* du HALDE, le COMTE, MAILLA). III. Une bonne *Hiſtoire* en latin *de la Guerre des Tartares contre la Chine*, Anvers, 1654, in-12. IV. Une *Relation du nombre & de la qualité des Chrétiens chez les Chinois*, in-12. Le P. Martini retourna à la Chine, & mourut à Hangcheu le 6 juin 1661, à l'âge de 74 ans.

MARTINIEN, (*Martius Martinianus*) s'avança par ſon courage dans les armées de Licinius, qui lui avoit donné le titre de maître des officiers du palais. Cet empereur, pourſuivi par Conſtantin, prit Martinien pour collegue en juillet 323. Ces deux princes réunis réſolurent de livrer bataille à leur compétiteur. Elle ſe donna le 18 ſeptembre auprès de Chalcédoine. Conſtantin ayant été vainqueur, fit périr Licinius & Martinien.

MARTINIERE, *voyez* BRUZEN.

MARTINIUS, (Mathias) écrivain proteſtant, né à Freinhague, dans le comté de Waldec, en 1572, fut diſciple de Piſcator, & enſeigna avec réputation à Paderborn & à Brême. Il parla beaucoup au ſynode de Dordrecht en 1618, & mourut en 1630, à 58 ans. Son principal ouvrage eſt un *Lexicon Philologicum*, 1701, 2 vol. in-fol. C'eſt une ſource dans laquelle pluſieurs ſavans ont puiſé. Cet ouvrage eſt fait avec aſſez de ſoin. Sa *Vie* eſt à la tête de ſon Dictionnaire.

MARTINON, (Jean) né à Brioude en Auvergne l'an 1585, ſe fit Jéſuite en 1603, profeſſa la théologie avec diſtinction pendant 20 ans à Bourdeaux, & y mourut le 5 février 1662. On a de lui une *Théologie* en 5 vol. in-fol., & un ſixieme contre Janſenius.

MARTINUSIUS, (George) dont le vrai nom étoit UTISINOVISCH, cardinal & miniſtre d'état du royaume de Hongrie, naquit l'an 1482, dans la Croa-

tie, & eut l'emploi, étant jeune, de chauffer les étuves à la cour de Jean Zapol. Il embrassa ensuite la vie monastique dans l'ordre de S. Paul, premier hermite, ordre qui n'est établi qu'en Hongrie; il y apprit les belles-lettres, & retourna à la cour de Jean Zapol. Il le suivit, pendant le revers de sa fortune, en Pologne, & lui rendit les services les plus signalés souvent au péril de sa vie. Il gagna par-là tellement les bonnes graces de ce prince, qu'il le fit son premier ministre, lorsqu'en 1536, par un accord fait avec l'empereur Ferdinand I, il fut assuré dans la possession de ce que les armes lui avoient acquis, & lui confia à sa mort, arrivée en 1540, la tutelle de son fils Jean Sigismond. Il l'avoit nommé auparavant à l'évêché du Grand-Waradin. Martinusius gouverna alors en despote, se brouilla avec Isabelle, veuve du prince qui l'avoit tiré du néant, & s'attacha à l'empereur Ferdinand I, qui lui obtint un chapeau de cardinal de Jules III. Quelque tems après on l'accusa de négocier avec les Turcs; Ferdinand crut même l'effet de ces négociations si prochain, qu'il pensa ne pouvoir le prévenir qu'en faisant assassiner Martinusius, vers l'an 1551, dans le château de Vints, que le cardinal avoit fait bâtir sur les ruines d'un monastere qu'il avoit détruit, & dont le supérieur, au rapport de M. de Thou & d'Ascagne Centurio, lui prédit sa fatale destinée. Bechet, chanoine de l'église d'Usez, a écrit sa *Vie*, mais sans exactitude, & même sans discernement; car il n'en faut pas avoir pour dire que Charles-Quint engagea Ferdinand à se défaire de Martinusius pour *s'assurer de la monarchie universelle*, p. 464; si Bechet fait un héros de Martinusius, un philosophiste nommé *Sacy*, en fait un monstre; on ne doit croire ni l'un ni l'autre, mais s'en tenir au sage, judicieux & véridique Isthuanfi, *De Rebus Pannonicis*. Martinusius étoit un grand ministre, un ecclésiastique zélé & de mœurs integres; mais sa conduite, à l'égard de Ferdinand, devenu son souverain, ne paroît point être à l'abri de reproches. *Voyez* BECHET.

MARTIO, *voyez* GALEOTI.

MARTYR, (Pierre) d'Anghiera, dans le Milanez, né l'an 1455, se rendit célebre par sa capacité dans les négociations. Ferdinand V le Catholique, roi de Castille & d'Aragon, lui confia l'éducation de ses enfans, & l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'abord à Venise, & de là en Egypte. Il se signala dans l'exercice de ses fonctions par son intégrité & son intelligence. De retour en Castille, il obtint des pensions & des bénéfices considérables. Il mourut âgé de 70 ans, en 1525. On a de lui divers ouvrages écrits avec clarté, élégance & intérêt. I. Une Histoire en latin de la découverte du Nouveau-Monde, intitulée: *De Rebus Oceanicis, sive De Navigatione, & Terris de novo repertis*, 1575, in-4°. II. Une Relation curieuse de son ambassade en Egypte, 1500, in-fol., intitulée *de Legatione Babylonica* (on donnoit

alors quelquefois le nom de *Babylone* au Grand-Caire), III. Un Recueil de Lettres, 1530, in-folio; & Amsterdam 1670, in-fol., sous le titre de *Epistolæ de rebus Hispanicis*, très-rare. Quoique la plupart aient été composées long-tems après les événemens, elles renferment des détails exacts sur l'histoire du 15e. siecle.

MARTYR, (Pierre) natif de Novare en Italie, est auteur d'un livre intitulé: *De ulceribus & vulneribus Capitis*, in-4°, Pavie, 1584. — On doit éviter de le confondre avec Pierre MARTYR, Espagnol, dont on a *Summarium Constitutionum pro regimine ordinis Prædicatorum*, Paris, 1619, in-4°. Cet écrivain & le précédent vivoient dans le 16e. siecle.

MARTYR, (Pierre) fameux hérétique; *voyez* VERMIGLI.

MARTYRS, (Barthélemi des) *voyez* BARTHÉLEMI.

MARVELL, (André) natif de Kingston, mort en 1673, à 58 ans, est auteur d'un *Petit Essai historique, touchant les Conciles Généraux, les Symboles*, &c., en anglois. Il est estimé. On a encore de lui d'autres ouvrages moins connus.

MARVILLE, (Vigneul de) *voyez* ARGONNE.

MARULLE, (Pompée) habile grammairien de Rome, osa reprendre l'empereur Tibere sur un mot qu'il avoit laissé échapper; & comme Capiton, l'un de ses courtisans, soutenoit par flatterie que ce mot étoit latin, Marulle répondit que « l'empereur pouvoit » bien donner le droit de » bourgeoisie à des hommes, » mais non pas à des mots ».

MARULLE, (Tacite) poëte de Calabre au 5e. siecle, présenta un Poëme à Attila, dans lequel il le faisoit descendre des dieux. Il osa même traiter de divinité ce conquérant barbare. Attila ne répondit à ces basses flatteries, qu'en ordonnant qu'on brûlât l'ouvrage & l'auteur. Il adoucit pourtant cette peine, de peur que sa sévérité n'arrêtât la verve des poëtes qui auroient voulu célébrer sa gloire.

MARULLE, (Michel) savant grec de Constantinople, se retira en Italie, après la prise de cette ville par les Turcs. Il s'adonna ensuite au métier des armes, & se noya l'an 1500, en traversant à cheval la Cecina, riviere près de Volterre; où il est enterré. On a de lui des *Epigrammes*, & d'autres Pieces de Poésie, en grec & en latin, pleines d'images licencieuses. Elles furent imprimées à Florence en 1497, in-4°, à Paris en 1561, in-16; & avec les *Poésies* de Jean Second, Paris, 1582, in-16. On a encore de lui: *Marulli Næniæ*, 1515, in-8°, peu commun.

MARULLE, (Marc) natif de Spalatro en Dalmatie, dont on a plusieurs ouvrages recueillis en 1601 à Anvers; cette collection contient: I. *Dalmatiæ, Croatiæ gesta, latinè reddita*: c'est une version d'un abrégé historique ancien, dont on ne connoît pas l'auteur. II. *Animadversio in eos, qui B. Hieronymum Italum esse contendunt*. III. Un traité *De religiosè vivendi institutione per exempla*. Cet auteur florissoit dans le 16e. siecle.

MAS, (Hil. du) *voy.* DUMAS.

P 3

MAS, (Louis du) fils naturel de Jean-Louis de Montcalm seigneur de Candiac, naquit à Nîmes en 1676. La jurisprudence l'occupa d'abord; mais les mathématiques & les langues le posséderent ensuite. Quoique d'un abord très-froid & d'un caractere tranquille, il avoit une imagination vive & singuliere. C'est lui qui inventa le Bureau Typographique, dont on s'est servi pendant quelque tems à Paris & dans plusieurs provinces, pour apprendre les premiers élémens des langues. Il en fit les premiers essais sur le jeune de Candiac. Son éleve se fit admirer à Paris & dans les principales villes du royaume, où du Mas l'accompagna toujours (*voyez* CANDIAC). La mort lui ayant enlevé en 1726 cette petite curiosité (car ce n'étoit point autre chose), avant qu'elle eût atteint sa septieme année, il pensa en perdre la tête; Boindin, avec lequel il étoit lié, le tira de son galetas & le fit traiter chez lui. Il alla ensuite chez madame de Vaujour, à 2 lieues de Paris, & y mourut en 1744, âgé de 68 ans. Nous avons de lui: l'*Art de transposer toutes sortes de Musiques, sans être obligé de connoître ni le tems ni le mode*, Paris, 1711, in-4°: production de cet esprit novateur, qui tend à décréditer des méthodes éprouvées, pour leur substituer des pratiques exotiques, toujours démenties à l'expérience. II. Un vol. in-4°, imprimé à Paris en 1733, sous le titre de *Bibliotheque des Enfans*, en 4 parties, où il explique l'économie de son Bureau Typographique: machine qui n'eut jamais l'approbation des gens sensés, & qui est regardée aujourd'hui comme une pure charlatanerie, malgré les efforts que quelques faméliques instituteurs ont faits pour l'accréditer par un pompeux *Prospectus*, publié en 1780. On voit au premier coup-d'œil que c'est une invention exactement romanesque & empirique, fruit d'une tête oisive & exaltée, propre seulement à réprimer l'essor de l'être spirituel qui nous anime, en l'attachant à des opérations méchaniques & stériles.

MASACCIO, (Thomas) né en Toscane, en 1402, mort à Florence en 1443, à 41 ans, fut le premier de son siecle, qui apprit la bonne maniere de peindre. Il fit paroître ses figures dans l'attitude qui leur convenoit, & leur donna de la force, du relief & de la grace; mais ayant été enlevé à la fleur de son âge, il ne put atteindre le point de perfection, non sans soupçon d'avoir été empoisonné.

MASCARDI, (Augustin) né à Sarzane, dans l'état de Genes, en 1591, d'une famille illustre, se fit un nom par ses talens. Son éloquence lui mérita le titre de camérier-d'honneur du pape Urbain VIII, qui lui donna une pension de 500 écus, & fonda pour lui en 1628 une chaire de rhétorique dans le college de la Sapience. Il mourut à Sarzane en 1640, à 49 ans. On a de lui des *Harangues*, des *Poésies* latines, 1524, in-4°; & italiennes, 1663, in-12; & divers autres ouvrages dans ces deux langues. Le plus connu est son traité; in-4°, *Dell'arte historica*, assez bien écrit, & qui renferme quelques bonnes ré-

flexions. Son *Histoire de la Conjuration du comte de Fiesque*, assez médiocre, & sur-tout remplie de harangues qui ne finissent point, a fait dire de lui qu'il enseignoit mieux les préceptes de l'art d'écrire l'histoire, qu'il ne les pratiquoit. Celle qu'a donnée depuis le cardinal de Retz, n'est, pour ainsi dire, qu'une traduction libre de Mascardi.

MASCARENHAS, *voyez* MONTARROYO.

MASCARON, (Jules) fils d'un fameux avocat au parlement d'Aix, naquit à Marseille en 1634. L'héritage le plus considérable que son pere lui laissa, fut son talent pour l'éloquence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où ses dispositions extraordinaires pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation. Il parut avec éclat d'abord à Saumur. Le fameux Tannegui le Fêvre, touché de son talent qui s'annonçoit avec tant d'éclat & de succès qui en étoient le fruit, dit un jour: *Malheur à ceux qui prêcheront ici après Mascaron!* Le jeune orateur s'étant signalé dans les plus grandes villes de la Province, se montra à la capitale, & ensuite à la cour, où il remplit 12 stations, sans qu'on parût se lasser de l'entendre. Quelques courtisans crurent faire leur cour à Louis XIV en attaquant la liberté avec laquelle l'orateur annonçoit les vérités évangéliques; mais ce monarque leur ferma la bouche en disant: *Il a fait son devoir, faisons le nôtre* (anecdote que plusieurs rapportent au P. Bourdaloue). L'évêché de Tulles fut la récompense de ses talens. Le roi lui demanda, la même année 1671, deux oraisons funebres: une pour madame Henriette d'Angleterre, & l'autre pour le duc de Beaufort. Comme le prince ordonnoit les deux services solemnels à deux jours près l'un de l'autre, le maître des cérémonies lui fit observer, que le même orateur étant chargé des deux discours, pourroit être embarrassé. *C'est l'évêque de Tulles*, répondit le roi, *à coup sûr il s'en tirera bien.* Au dernier sermon que Mascaron prêcha avant que d'aller à son évêché, il fit ses adieux. Le roi lui dit: « Vous nous avez » touchés dans vos autres sermons pour Dieu; hier vous » nous touchâtes pour Dieu & » pour vous ». De Tulles il passa en 1678 à Agen, où le Calvinisme lui offrit un champ proportionné à l'étendue & à la vivacité de son zele. Les hérétiques, entraînés par le torrent de son éloquence, & gagnés par les charmes de sa vertu, rentrerent dans le bercail. L'illustre prélat eut, dit-on, la consolation de ne laisser à sa mort que 2000 Calvinistes endurcis dans leurs erreurs, de 30,000 qu'il avoit trouvés dans son diocese. Mascaron parut pour la derniere fois à la cour en 1694, & y recueillit les mêmes applaudissemens que dans les jours les plus brillans de sa jeunesse. Louis XIV en fut si charmé, qu'il lui dit: *Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point.* De retour dans son diocese, il continua de l'édifier & de le régler jusqu'à sa mort, arrivée en 1703, à 69 ans. Sa mémoire est encore chere à Agen par l'hôpital qu'il y fonda. La piété de ce vertueux évêque

alloit jusqu'au scrupule. Ayant été ordonné prêtre par Lavardin, évêque du Mans, qui avoit déclaré en mourant qu'il n'avoit jamais eu intention de faire aucune ordination, l'Oratorien se fit réordonner, malgré la décision de la Sorbonne (*voy.* CATHARINUS). Les *Oraisons funebres* de Mascaron ont été recueillies, 1740, in-12. On trouve dans cet orateur le nerf de Bossuet, mais il n'a ni son élévation ni sa chaleur, moins encore la politesse & l'élégance de Fléchier. S'il avoit eu autant de goût que l'un & l'autre; s'il avoit su éviter les faux brillans, les antitheses recherchées, il eût pu marcher avec eux d'un pas égal. « Quelquefois, dit » M. Thomas, son ame s'é» leve; mais quand il veut être » grand, il trouve rarement » l'expression simple. Sa gran» deur est plus dans les mots » que dans les idées. Trop sou» vent il retombe dans la mé» taphysique de l'esprit, qui » paroît une espece de luxe, » mais un luxe faux, qui an» nonce plus de pauvreté que » de richesses (*diroit-on que c'est* » *M. Thomas qui parle ainsi?*). » On lui trouve aussi des rai» sonnemens vagues & subtils; » & l'on sait combien ce lan» gage est opposé à celui de la » vraie éloquence ». Il ne faut cependant pas confondre Mascaron avec les orateurs médiocres; en lisant attentivement ses sermons, on y trouve une supériorité très-décidée sur le plus grand nombre de nos prédicateurs modernes, qui ne l'estiment peut-être pas, & qui feroient heureux de lui ressembler.

MASCEZEL, *voy.* GILDON.

MASCLEF, (François) d'abord curé de Raincheval, dans le diocese d'Amiens sa patrie, ensuite le théologien & l'homme de confiance de M. de Brou, son évêque, eut la direction du séminaire sous ce prélat. Après la mort de de Brou, arrivée en 1706, sa façon de penser sur le Jansénisme n'étant point du goût de Sabbatier, successeur de ce prélat, qui vouloit dans ses ecclésiastiques une entiere soumission à l'Eglise, on lui ôta le soin du séminaire, & toute autre fonction publique, Masclef mourut en 1728, à 66 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Grammaire Hébraïque*, en latin, selon sa nouvelle méthode, imprimée à Paris en 1716, in-12. Cette *Grammaire* fut réimprimée en 1730, en 2 vol. in-12, par les soins de M. de la Bletterie, alors prêtre de l'Oratoire, & ami de Masclef. On y trouve des réponses aux difficultés que le P. Guarin á faites dans sa Grammaire hébraïque, contre la nouvelle méthode que Masclef avoit inventée, pour lire l'hébreu sans se servir de points. Il ne s'agit, selon lui, que de mettre après la consonne de l'hébreu, la premiere voyelle qui sert à exprimer le nom de la consonne précédente: par exemple, après la consonne *daleth*, il plaçoit un *a*, après *beth* un *e*, &c., systême rejetté par la plupart des savans; préférable cependant à l'emploi insidieux des points massorétiques, invention rabbinique & sans autorité (*voyez* CAPPEL, GIRAUDEAU, GUARIN). La meilleure regle que nous ayons à cet égard, ce sont

les anciennes verſions, celle des Septante ſur-tout, & la Vulgate, antérieures à l'invention maſſorétique, & faites dans le tems où l'hébreu étoit encore une langue vivante, ou du moins aſſez généralement connue pour n'être pas le jouet d'un ſyſtême grammatical; où le texte ſacré ſur-tout avoit une conſiſtance & une uniformité de leçons, que les hermeneutes modernes tâchent en vain de lui ravir par des chicanes alphabétiques & puériles (*voyez* ELÉAZAR). II. *Les Conférences Eccléſiaſtiques du dioceſe d'Amiens*, in-12. III. *Le Catéchiſme d'Amiens*, in-4°. IV. Une Philoſophie & une Théologie manuſcrites, qui auroient vu le jour, ſi on n'y avoit pas découvert les traces des nouvelles erreurs.

MASCRIER, (l'abbé Jean-Baptiſte le) de Caen, mort à Paris en 1760, à 63 ans, eſt un de ces auteurs qui ſont plus connus par l'art qu'ils ont de raſſembler des Mémoires ſur les ouvrages des autres, que par le talent d'en enfanter eux-mêmes. On a de lui : I. *Deſcription de l'Egypte ſur les Mémoires de M. Maillet*, 1735, in-4°, & en 2 vol. in-12. Il y a des remarques judicieuſes, & des anecdotes curieuſes, mais il s'en faut bien que tout y ſoit exact; à l'égard de la forme, l'éditeur auroit pu proſcrire l'enflure, l'affectation, la déclamation, la ſuperfluité des mots & les répétitions importunes. II. *Idée du gouvernement ancien & moderne de l'Egypte*, 1745, in-12 : livre moins recherché que le précédent. III. La Traduction des *Commentaires de Céſar*, latin & françois, 1755, in-12. IV. *Réflexions Chretiennes ſur les grandes vérités de la Foi*, 1757, in-12. V. Il a eu part à la nouvelle édition corrigée de l'*Hiſtoire générale des cérémonies religieuſes*, Paris, 1741 (*voyez* PICARD); & à la *Traduction de l'Hiſtoire* du préſident de Thou. VI. *Hiſtoire de la derniere Révolution des Indes Orientales* : curieuſe, mais peu exacte. VII. *Tableau des Maladies* de Lomnius, traduit du latin, 1760, in-12. VIII. Des éditions des *Mémoires du marquis de Feuquieres*; de l'*Hiſtoire de Louis XIV*, par Pelliſſon; & de *Telliamed* (voyez MAILLET). On voit par le contraſte de ces divers ouvrages, que Maſcrier ne ſavoit pas choiſir les objets de ſon travail, & qu'il publioit les délires du Matérialiſme avec autant de zele que des ouvrages de piété.

MASCULUS, (Jean-Baptiſte, né à Naples en 1583, entra chez les Jéſuites en 1598. Après avoir enſeigné les belles-lettres & la philoſophie, il s'adonna entiérement à la poéſie, qui avoit pour lui des attraits puiſſans, & dans laquelle il réuſſiſſoit ſupérieurement. Son latin eſt pur & élégant, ſes penſées nobles & vraies, ſa maniere aiſée, riche & abondante. Ses *Lyricorum libri decem* lui ont fait ſur-tout un nom diſtingué. Son *Veſuvianum incendium anni 1531*, en dix livres, eſt d'un pittoreſque magnifique & terrible. On eſtime auſſi ſes *Perſecutiones Eccleſiæ*, & ſes *Encomia Cœlitum*, en ſtyle lapidaire. Ce dernier ouvrage ne ſe trouvant plus chez les li-

braires, quoiqu'on en eût fait deux éditions, dont la derniere à Venise, 1669, a été réimprimée en 1763, Vienne & Ausbourg, 12 petits vol. avec fig. Il mourut de la peste à Naples, en 1756, à l'âge de 74 ans. On a encore de lui : *Lectiones veterum Patrum, cum ponderatione & usu sententiarum, ad conciones*, & d'autres ouvrages. Urbain VIII estimoit beaucoup ce poëte, & lui fit diverses offres que le refus constant de Masculus rendit inutiles.

MASENIUS, (Jacques) Jésuite, né à Dalen, dans le duché de Juliers, en 1606, se distingua dans sa Société par sa littérature & par ses talens. Il professa avec grand applaudissement l'éloquence & la poésie à Cologne, où il mourut le 27 septembre 1681. De tous les ouvrages qu'il donna au public, celui qui a fait le plus de bruit de notre tems, est son Poëme intitulé : *Sarcotis*, ou *Sarcothea*, de 2486 vers latins. *Sarcothea* est le nom que Masenius donne à la nature humaine, qu'il représente comme la déesse souveraine de tout ce qui porte un corps. La perte de *Sarcothée*, ou de la nature humaine (c'est-à-dire, *la chute du premier homme*), en est le sujet. Ce Poëme a été tiré de l'oubli par M. Lauder, savant Ecossois, qui a prétendu prouver que Milton avoit beaucoup profité de cet ouvrage. Un homme d'esprit a répondu à ce reproche de plagiat, de la maniere suivante : « Milton, dit-il, » peut avoir imité plusieurs » morceaux du grand nombre » des Poëmes latins faits de » tout tems sur ce sujet : de » l'*Adamus exul* de Grotius, » du Poëme de Masen ou Ma» senius, & de beaucoup d'au» tres, tous inconnus au com» mun des lecteurs. Il a pu » prendre dans le Tasse la des» cription de l'enfer, le carac» tere de satan, le conseil des » démons. Imiter ainsi, ce » n'est point être plagiaire; » c'est lutter, comme dit Boi» leau, contre son original; » c'est enrichir sa langue des » beautés des langues étran» geres; c'est nourrir son gé» nie & l'accroître du génie » des autres; c'est ressembler » à Virgile, qui imita Homere » en l'embellissant ». Quant à ce qui regarde Masenius en particulier, il est vrai que l'on trouve dans son Poëme les richesses de l'imagination réunies à celles de la langue romaine; mais le plan de l'ouvrage n'est pas heureusement conçu, & l'exécution a je ne sais quoi de languissant & de monotone. L'auteur fait à la vérité de très-beaux vers, mais il entasse les mêmes idées sous différens mots, met tableaux sur tableaux, traits sur traits, nuances sur nuances, & épuise son sujet, jusqu'à lasser la patience la plus intrépide. C'est un vrai abus des richesses; c'est une imagination féconde qui ne sait s'arrêter où il faut. L'accusation de plagiat, intentée contre Milton, a produit plusieurs écrits, rassemblés en un vol. in-12, à Paris, chez Barbou, 1759. M. l'abbé Dinouart, éditeur de ce recueil, y a ajouté le Poëme de Masenius, avec une traduction paraphrasée, & les pieces de ce procès. Les autres ouvrages du Jésuite sont : I. Une

espece d'Art Poëtique, sous le titre de *Palæstra Eloquentiæ ligatæ*, 4 vol. in-12. II. Un Traité intitulé : *Palæstra styli Romani*. III. *Anima historiæ*, *seu Vita Caroli V & Ferdinandi*, in-4°. IV. Une *Edition* des *Annales de Treves* de Brouwer, Liege, 1670, in-fol. Masenius est auteur des trois derniers livres. V. *Epitome Annalium Trevirensium*, &c., &c., Treves, 1676, in-8°.

MASIANELLO, *ou* THOMAS ANIELLO, fils d'un poissonnier de Naples, se mit à la tête d'une révolte, & s'érigea en tyran de cette capitale. Son regne ne fut que de dix jours; mais dans ce court espace de tems il fit d'étranges choses. Il arma plus de 50 mille hommes, gouverna un peuple effréné comme des esclaves, effraya le vice-roi, les sénateurs, les nobles, dispersa leurs trésors, immola leurs gardes, & eût porté bien plus loin ses attentats, sans la prudente conduite de l'archevêque qui sut captiver sa confiance & son respect. « L'histoire prouve, dit » un auteur à cette occasion, » que dans ces sortes de com» motions, quelque terribles » qu'elles fussent, les prêtres » ont cent fois sauvé l'état, » le peuple n'écoutant & ne » craignant plus rien, mais se » désarmant au nom de son » Dieu ». Masianello fut tué le dixieme jour de son regne, l'an 1656. M. Meissner a donné l'*Histoire* de cette révolution, en allemand; il en a paru une traduction françoise à Vienne, 1789, 1 vol. in-8°.

MASINISSA, roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains. Ils eurent en lui un ennemi d'autant plus redoutable, que sa haine étoit soutenue par beaucoup de courage. Après la défaite d'Asdrubal, Scipion l'Ancien ayant trouvé parmi les prisonniers le neveu de Masinissa, le renvoya comblé de présens, & lui donna une escorte pour l'accompagner. Ce trait de générosité fit tant d'impression sur l'oncle, que de l'aversion la plus forte il passa tout-à-coup à une admiration sans bornes. Il joignit ses troupes à celles des Romains, & contribua beaucoup par sa valeur & par sa conduite à la victoire qu'ils remporterent sur Asdrubal & Syphax. Il épousa la fameuse Sophonisbe, femme de ce dernier prince, aux charmes de laquelle il ne put résister. Scipion n'ayant pas approuvé un mariage si brusquement contracté avec une captive, la plus implacable ennemie de Rome; Masinissa s'en défit par un breuvage. Le général Romain récompensa cette action atroce en lui accordant en présence de l'armée, le titre & les honneurs de roi. Le sénat ajouta à ses états tout ce qui avoit appartenu à Syphax dans la Numidie. Masinissa donna une marque de confiance bien distinguée à Scipion le Jeune; il le fit prier au lit de la mort de venir partager ses états entre ses enfans. Il mourut à l'âge de 90 ans, l'an 149 avant J. C. Ce prince laissa 44 enfans de différentes femmes.

MASIUS, (André) né à Lennich, près de Bruxelles, l'an 1516, fut un des plus fa-

vans hommes du 16*e*. ſiecle. Il fit d'abord de grands progrès dans l'étude de la philoſophie & de la juriſprudence, & devint ſecrétaire de Jean de Weze, évêque de Conſtance : après la mort de cet évêque, il fut envoyé en qualité d'agent à Rome, & profita de ſon ſéjour en cette ville pour ſe rendre habile dans le ſyriaque. En 1558, il ſe maria à Cleves, & fut fait conſeiller de Guillaume, duc de Cleves. Il y mourut le 7 avril 1573, âgé de 57 ans, dans des ſentimens vraiment chrétiens. Maſius poſſédoit, outre pluſieurs langues vivantes, le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen & le ſyriaque : il étoit très-verſé dans l'hiſtoire & la géographie ancienne, & perſonne de ſon tems ne le ſurpaſſa, ni peut-être même ne l'égala dans la critique ſacrée. Sébaſtien Munſter diſoit que Maſius sembloit avoir été élevé dans l'ancienne Rome ou dans l'ancienne Jéruſalem. On a de lui : I. Un *Recueil* de différentes pieces anciennes & modernes, traduites du ſyriaque, Anvers, 1569, dans la Bibliotheque des Peres de Margarin de la Bigne, & dans les *Critici ſacri*, 2*e*. édition, tom. 2. II. *Syrorum Peculium*, Anvers, 1571, in-fol. C'eſt un Dictionnaire Syriaque. III. *Grammatica Linguæ Syricæ*, Anvers, 1571, in-fol. Arias Montan ayant prié Maſius de contribuer à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers, il fit ces deux ouvrages qui y ont été inſérés. IV. Un *Commentaire* ſur le livre de *Joſué;* Anvers, 1574, in-fol. & dans les *Critici ſacri* de Londres & d'Amſterdam, tome 2. Ce Commentaire renferme des choſes excellentes. V. *Diſputatio de cœna Domini, oppoſita Calviniſtarum impiis corruptelis*, Anvers, 1575. VI. Des *Commentaires* ſur quelques chapitres du *Deuteronome*, inſérés dans les *Critici ſacri*. Il préparoit des Commentaires ſur les livres hiſtoriques de l'Ecriture lorſqu'il mourut. Il avoit poſſédé le célebre *Manuſcrit Syriaque*, écrit en 616, qui paſſa depuis au ſavant Daniel Erneſt Jablonsky. C'eſt le ſeul manuſcrit connu qui nous ait conſervé l'édition donnée par Origene du livre de Joſué, & des autres livres hiſtoriques ſuivant l'Ancien-Teſtament. Il eſt traduit mot à mot ſur un exemplaire grec, corrigé de la main d'Euſebe.

MASIUS, (Giſbert) évêque de Bois-le-Duc, mort en 1614, étoit natif de Bommel, petite ville du duché de Gueldre. Plein d'un zele vraiment apoſtolique, il fit fleurir la vertu & la ſcience dans ſon dioceſe, & publia à Cologne en 1613 d'excellentes *Ordonnances Synodales*, en latin, réimprimées en 1700 à Louvain, par les ſoins de Steyart.

MASO, (Thomas *Finiguerra*, dit) orfevre de Florence, né au 15*e*. ſiecle, paſſe pour être l'inventeur de l'art de graver les Eſtampes ſur le cuivre vers 1460; ou plutôt le haſard, qui fit trouver la poudre, l'imprimerie, & tant d'autres ſecrets admirables, donna l'idée de multiplier un tableau, ou un deſſin, par les Eſtampes. L'orfevre de Florence qui gravoit ſur ſes ouvrages, s'apperçut que le ſoufre fondu dont il

faisoit usage, marquoit dans ses empreintes les mêmes choses que la gravure, par le moyen du noir que le soufre avoit tiré des tailles. Il fit quelques essais qui lui réussirent. Un autre orfevre de la même ville, instruit de cette découverte, grava plusieurs planches du dessin de Sandro Botticello. André Montegna grava aussi d'après ses ouvrages. Cette invention passa en Flandre; Martin d'Anvers & Albert Durer furent les premiers qui en profiterent; ils produisirent une infinité de belles Estampes au burin, qui firent admirer par toute l'Europe leurs noms & leurs talens, déjà connus pour la gravure en bois.

MASQUE DE FER (Le): c'est sous ce nom que l'on désigne un prisonnier inconnu, envoyé dans le plus grand secret au château de Pignerol, & de là transféré aux isles Ste.-Marguerite. C'étoit un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, & admirablement bien fait. Sa peau étoit un peu brune, mais fort douce, & il avoit autant de soin de la conserver dans cet état que la femme la plus coquette. Son plus grand goût étoit pour le linge fin, pour les dentelles, pour les colifichets. Il jouoit de la guitarre, & paroissoit avoir reçu une excellente éducation. Il intéressoit par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, & ne laissant point entrevoir ce qu'il étoit. Dans les maladies où il avoit besoin du médecin ou du chirurgien, & dans les voyages que ses différentes translations lui occasionnerent, il portoit un masque, dont la mentonniere avoit des ressorts d'acier, qui lui laissoient la liberté de manger & de boire. On avoit ordre de le tuer s'il se découvroit; mais lorsqu'il étoit seul, il pouvoit se démasquer, & alors il s'amusoit à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'acier. Il resta à Pignerol, jusqu'à ce que St.-Mars, officier de confiance, commandant de ce château, obtint la lieutenance-de-roi des isles de Lérins. Il le mena avec lui dans cette solitude maritime, & lorsqu'il fut fait gouverneur de la Bastille, son captif le suivit toujours masqué. Il fut logé dans cette prison aussi-bien qu'on peut l'être. On ne lui refusoit rien de ce qu'il demandoit; on lui donnoit les plus riches habits, on lui faisoit la plus grande chere, & le gouverneur s'asseyoit rarement devant lui. Le marquis de Louvois étant allé le voir à Ste.-Marguerite, avant sa translation à Paris, lui parla avec une considération qui tenoit du respect. Cet illustre inconnu mourut le 19 novembre 1703, & fut enterré sous le nom de *Marchiali* le lendemain à quatre heures après-midi, dans le cimetiere de la paroisse de S. Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoya au château de Pignerol, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'étoit sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il fut dans l'isle Ste.-Marguerite. Le gouverneur mettoit lui-même les plats sur sa table, & ensuite se retiroit après l'avoir enfermé. Un jour il écrivit avec un couteau sur une as-

ſiette d'argent, & jetta l'aſſiette par la fenêtre vers un bateau qui étoit au rivage, preſque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenoit, ramaſſa l'aſſiette & la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : *Avez-vous lu ce qui eſt écrit ſur cette aſſiette, & quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains? — Je ne ſais pas lire*, répondit le pêcheur: *Je viens de la trouver, perſonne ne l'a vue.* Ce pêcheur fut retenu juſqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avoit jamais lu, & que l'aſſiette n'avoit été vue de perſonne: *Allez*, lui dit-il, *vous êtes bien heureux de ne ſavoir pas lire.* La Grange-Chancel raconte, dans une lettre à l'auteur de l'*Année Littéraire*, que lorſque St.-Mars alla prendre le *Maſque de fer* pour le conduire à la Baſtille, le priſonnier dit à ſon conducteur : *Eſt-ce que le roi en veut à ma vie? — Non, mon prince*, répondit Saint-Mars, *votre vie eſt en ſûreté; vous n'avez qu'à vous laiſſer conduire.* « J'ai ſu, ajoute-t-il, » d'un nommé Dubuiſſon, » caiſſier du fameux Samuel » Bernard, qui, après avoir » été quelques années à la Baſ- » tille, fut conduit aux iſles » Ste.-Marguerite, qu'il étoit » dans une chambre avec quel- » ques autres priſonniers, pré- » ciſément au-deſſus de celle » qui étoit occupée par cet » inconnu : que, par le tuyau » de la cheminée, ils pou- » voient s'entretenir & ſe com- » muniquer leurs penſées; mais » que ceux-ci lui ayant de- » mandé pourquoi il s'obſti- » noit à leur taire ſon nom & » ſes aventures, il leur avoit » répondu que cet aveu lui coû- » teroit la vie, ainſi qu'à ceux » auxquels il auroit révélé ſon » ſecret ». Toutes ces anecdotes prouvent que le Maſque de fer étoit un priſonnier de la plus grande importance; mais quel étoit ce captif? Ce n'étoit pas le duc de Beaufort : nous l'avons prouvé dans ſon article (*voyez* BEAUFORT). Etoit-ce le comte de Vermandois, comme le prétend l'auteur des *Mémoires de Perſe?* Cet écrivain raconte que ce prince, fils légitimé de Louis XIV & de la ducheſſe de la Valiere, qui menoit une vie très-déréglée, & ſe montroit depuis long-tems incorrigible, fut dérobé à la connoiſſance des hommes par ſon propre pere, pour le punir d'un ſoufflet donné à monſeigneur le dauphin. On a fait encore d'autres conjectures ſur le Maſque de fer, dont aucune ne paroît ſoutenir un examen ſérieux. M. de Sainte-Foix prétend montrer que c'étoit le duc de Montmouht (*voyez ce mot*), & réfuter le P. Griffet qui avoit jugé cette ſuppoſition invraiſemblable. Quelques auteurs ont tourné leurs conjectures ſur l'intendant Foucquet (*voyez ce mot*). En 1770, il a paru dans le *Journal Encyclopédique* (août, p. 132) une Diſſertation pour prouver que ce priſonnier étoit le ſecrétaire du duc de Mantoue, enlevé, à ce que prétend l'auteur, par ordre de Louis XIV, dont il traverſoit quelque deſſein. Cette opinion d'ailleurs peu plauſible, ſemble recevoir quelqu'appui du ſéjour que le priſonnier fit à Pignerol

avant d'être transporté à Ste-Marguerite. Quelques-uns, sur des conjectures romanesques, ont imaginé un événement où la succession au trône se trouvoit compromise, & dont par-là même, il est tout au moins inutile de faire mention; d'autres ont rembruni la peau du prisonnier, réellement un peu basanné, jusqu'à en faire une espece de negre, & ont cru que cette difformité avoit fait séquestrer un enfant de très-grande naissance. On voit par l'exposition même de ces opinions diverses, que la véritable est probablement encore un secret. Mais l'on ne peut disconvenir que la plus vraisemblable est celle qui se rapporte au comte de Vermandois. Le P. Griffet & l'auteur de la *Vie du Dauphin, pere de Louis XV*, paroissent satisfaire à toutes les difficultés. On trouve plusieurs particularités relatives à cet objet, dans le Journal de Dujonca, lieutenant-de-roi de la Bastille quand le prisonnier y arriva. Ce Journal, imprimé dans le *Traité des différentes sortes de preuves qui établissent la vérité de l'Histoire* du P. Griffet, est très-curieux. Dujonca ne dit point que le masque fût de fer; il dit seulement que c'étoit un *masque de velours noir*. Mais le nom de *Masque de fer* a prévalu, parce que quand le prisonnier traversoit les cours de la prison, on couvroit le masque de velours d'un masque de fer. On lit dans les prétendus *Mémoires* du maréchal de Richelieu, publiés en 1790, que ce prisonnier étoit un fils puiné de Louis XIV, hypothese romanesque & absurde, évidemment réfutée par le récit même du calomnieux inventeur. Voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 août 1791, p. 496.

MASQUIERES, (Françoise) morte à Paris en 1728, étoit fille d'un maître-d'hôtel du roi. Elle fit son occupation de l'étude des belles-lettres, & particuliérement de la poésie françoise, pour laquelle elle avoit du goût & du talent. Ses ouvrages poétiques, qui se trouvent dans un *Nouveau Choix de Poésies*, 1715, in-12, sont: I. La *Description de la Galerie de St-Cloud*. II. L'*Origine du Luth*. III. Une *Elégie*, &c. Sa versification a de la douceur; mais elle est foible, & offre peu d'images.

MASSAC, (Raymond de) médecin d'Orléans du 16e. siecle, s'occupoit autant des belles-lettres que de sa profession. On a de lui: I. *Pæan Aurelianus*; c'est un poëme considérable, inséré dans le Recueil des Poëmes & Panégyriques de la ville d'Orléans, 1646, in-4°. Il y célebre l'heureuse température du climat d'Orléans, & fait l'éloge du college de médecine & des médecins qui s'y sont distingués par leur science & leurs talens. II. *Pugeæ, sive de Lymphis Pugiacis libri duo, cum notis J. le Vasseur*, Paris, 1599. C'est un poëme sur la fontaine minérale de Pougues, à 2 lieues de Nevers. Charles de Massac, fils de l'auteur, l'a traduit en vers françois, Paris, 1605, in-8°.

MASSARIA, (Alexandre) célebre médecin, natif de Vicence, pratiqua son art avec succès à Venise, & l'enseigna avec beaucoup de réputation à

Padoue, où il mourut le 17 octobre 1598, dans un âge avancé. Sa grande charité pour les pauvres le distingua encore plus que sa science. Il étoit singuliérement attaché à la doctrine de Galien, & disoit qu'il aimoit mieux errer avec cet ancien que d'avoir raison avec les modernes. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : I. *De Peste*, Venise, 1579, in-4°. II. *Disputationes duæ quarum prima de Scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio*, Lyon, 1622, in-4°. Le traité de la saignée est encore regardé comme un chef-d'œuvre ; il y détaille savamment les cas où elle convient, & ceux où elle est nuisible. Si on avoit suivi sa pratique au lieu de celle de Botal, chez qui la saignée étoit un remede presqu'universel, on n'auroit pas tant prodigué le sang des hommes ni peut-être leur vie. III. *Practica medica*, Venise, 1622, in-fol.

MASSÆUS, (Chrétien) surnommé *Cameracenas*, à cause du long séjour qu'il fit à Cambray, naquit à Warneton en 1469. Il entra dans la congrégation des Clercs de la Vie Commune; enseigna les humanités à Gand; de là se rendit à Cambray, où il exerça le même emploi depuis 1509 jusqu'à sa mort, qui arriva en 1546. Nous avons de lui : I. Une *Grammaire Latine*, Anvers, 1536, in-4°. Despautere prétendit que Massæus avoit pillé dans sa *Grammatistice*, & le traita fort durement : Massæus lui répondit solidement, mais avec autant de modération que Despautere l'avoit attaqué avec emportement. II. *Chronicorum multiplicis historiæ utriusque Testamenti, lib. XX*, Anvers, 1540, in-fol. Cette Chronique est estimée. On dit que l'auteur y employa cinquante ans. Il a mis à la tête un Calendrier égyptien, hébraïque, macédonien & romain, qui montre qu'il étoit versé dans les mathématiques, aussi-bien que dans l'histoire & les belles-lettres.

MASSÉ, (Jean-Baptiste) peintre du roi de France, né à Paris le 29 décembre 1687, mort le 26 septembre 1767, excelloit dans la miniature. Il étoit protestant, mais il rendoit justice aux Catholiques; il congédia un domestique de cette religion, qui l'avoit servi long-tems avec fidélité, & qui vouloit se faire calviniste pour lui plaire. Le recueil d'Estampes, représentant la grande galerie de Versailles & les deux sallons qui l'accompagnent, peints par le Brun, fut dessiné par Massé, & gravé sous ses yeux par les plus habiles maîtres. Cette Collection parut en 1753, in-fol, avec une Explication, in-8°.

MASSEVILLE, (Louis le Vavasseur de) né à Juganville au diocese de Coutances, mourut à Valogne en 1733, à 86 ans, après avoir publié l'*Histoire sommaire de Normandie*, en 6 vol. in-12, dont il y a eu plusieurs éditions : ouvrage foiblement écrit ; mais rare & utile, faute d'un meilleur. Il faut, pour l'avoir complet, qu'il soit accompagné de l'*Etat géographique de Normandie*, Rouen, 1722, 2 vol. in-12. Masseville avoit fait encore le

Nobiliaire de Normandie; mais sur les instances d'un directeur, qui sans doute y vit des choses répréhensibles, il jeta son manuscrit au feu dans sa derniere maladie.

MASSIEU, (Guillaume) membre de l'académie des belles-lettres & de l'académie françoise, naquit à Caen en 1665. Etant venu achever ses études à Paris; il entra chez les Jésuites. Il en sortit dans la suite, & se chargea de l'éducation du fils de M. Sacy, de l'académie françoise. L'abbé Massieu contracta alors une amitié étroite avec Tourreil, & avec plusieurs autres savans. Il fut nommé, en 1710, professeur en langue grecque au college-royal; place qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1722. L'abbé Massieu étoit un homme vrai, simple, modeste, orné seulement de sa vertu & des richesses de son savoir. Profond dans la connoissance des langues anciennes, il en profita pour connoître les génies des plus beaux siecles d'Athenes & de Rome. On a de lui: I. Plusieurs savantes *Dissertations*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. II. Une belle *Préface* à la tête des *Œuvres* de Tourreil, dont il donna une nouvelle édition en 1721. III. Il avoit entrepris une *Traduction* de *Pindare*, avec des notes; mais il n'en a donné que six Odes. Le feu & l'enthousiasme de l'original n'a nullement passé dans cette version. On estime davantage les notes que M. de Vauvilliers a jugées propres à orner son *Essai de Traduction* du même poete. IV. *Histoire de la Poésie Françoise*, in-12, &c. Les recherches curieuses dont elle est remplie & l'élégante simplicité du style, rendent cet ouvrage aussi utile qu'agréable. V. Un *Poëme* latin *sur le Café*, que l'abbé d'Olivet a publié dans son recueil de quelques poëtes latins modernes. L'ouvrage de l'abbé Massieu ne dépare point cette collection. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé MASSIEU, qui nous a donné une bonne traduction de Lucien avec des notes, Paris, 1781 à 1787, 6 vol. in-12.

MASSILLON, (Jean-Baptiste) fils d'un notaire d'Hieres en Provence, naquit en 1663, & entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Ses supérieurs lui ayant soupçonné, pendant son cours de régence, des intrigues avec quelques femmes, l'envoyerent dans une de leurs maisons au diocese de Meaux. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne en Dauphiné, pendant qu'il professoit la théologie. L'Oraison funebre de Henri de Villars, archevêque de cette ville, obtint tous les suffrages. Ce succès engagea le P. de la Tour, alors général de sa congrégation, à l'appeller à Paris. Lorsqu'il y eut fait quelque séjour, il lui demanda ce qu'il pensoit des prédicateurs qui brilloient sur ce grand théâtre : *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit & du talent; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux*. Il tint parole : il prêcha, & il s'ouvrit une route nouvelle. Le P. Bourdaloue fut excepté du nombre de ceux qu'il ne se proposoit point d'i-

d'imiter. S'il ne le prit pas en tout pour son modele, c'est que son génie le portoit à un autre genre d'éloquence. Bourdaloue, comme un conquérant redoutable, entraîne, subjugue, force de se rendre aux armes de la raison : Massillon, comme un négociateur habile, procede avec moins de rapidité, avec plus de douceur. L'un s'adresse à l'esprit, & le domine : l'autre s'attache à l'ame, la captive & l'attendrit. Le premier a la dignité, la force & le feu continu de Démosthenes : le second, l'adresse & l'art de Cicéron. Après avoir prêché son premier Avent à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV : « Mon » Pere, quand j'ai entendu les » autres prédicateurs, j'ai été » très-content d'eux. Pour vous » toutes les fois que je vous » ai entendu, j'ai été très- » mécontent de moi-même ». En 1704, le P. Massillon parut pour la seconde fois à la cour, & y parut encore plus éloquent que la premiere. Les éloges flatteurs qu'il y recueillit, n'altérerent point sa modestie. Un de ses confreres le félicitant sur ce qu'il venoit de prêcher admirablement, suivant sa coutume : *Eh! laissez, mon Pere*, lui répondit-il, *le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.* Les occupations du ministere ne l'empêcherent pas de se livrer à la société ; il oublioit à la campagne qu'il étoit prédicateur, sans pourtant blesser la décence. S'y trouvant chez M. de Crozat, celui-ci lui dit un jour : *Mon Pere, votre morale m'effraie ; mais votre façon de vivre me rassure.* Il se peut qu'il ait quelquefois accordé un peu trop à la complaisance ou à de pressantes sollicitations, comme il lui arriva dans la suite à l'égard du licencieux du Bois, auquel il eut la foiblesse de donner une attestation pour être prêtre ; & ce qui est plus grave encore, de le consacrer évêque. Son esprit de conciliation le fit choisir dans les affaires de la Constitution, pour raccommoder le cardinal de Noailles avec le Saint-Siege : il ne négligea rien pour lui persuader l'indispensable nécessité d'acquiescer aux décrets du souverain pontife, acceptés de l'Eglise universelle ; mais le tems où le cardinal devoit être persuadé, n'étoit pas encore venu. Le régent le nomma en 1717 à l'évêché de Clermont. Destiné l'année suivante à prêcher devant Louis XV, qui n'avoit que neuf ans, il composa ces Discours si connus sous le nom de *Petit-Carême*, qu'on regarde communément comme son meilleur ouvrage, quoiqu'un homme de l'art en ait jugé très-différemment. On souhaiteroit que les ornemens y fussent moins prodigués, les répétitions & les paraphrases plus rares. Mais les circonstances peuvent servir à excuser ces défauts. L'abbaye de Savigny ayant vaqué, le cardinal du Bois la lui fit accorder. L'Oraison funebre de la duchesse d'Orléans en 1723, fut le dernier discours qu'il prononça à Paris. Depuis, il ne sortit plus de son diocese, où sa douceur, sa politesse & ses bienfaits lui avoient gagné tous les cœurs. En deux ans, il fit porter secrettement

20,000 livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Il se faisoit un plaisir de rassembler des Oratoriens & des Jésuites à sa maison de campagne, & de les faire jouer ensemble. Son diocese le perdit en 1742. Il étoit âgé de 79 ans. Le caractere de son éloquence est un ton simple, noble, intéressant, affectueux, naturel; un style pur, correct, élégant, qui pénetre l'ame, sans la contraindre ni l'agiter. « Massillon, » dit l'abbé Maury, a rarement des traits sublimes; » mais s'il est au-dessous de » sa propre renommée comme » orateur, il est sans doute au » premier rang comme écrivain, & nul n'a porté le » mérite du style à un plus » haut degré de perfection: » il s'est occupé de cette partie » de l'éloquence jusqu'à la fin » de ses jours. On trouva dans » son porte-feuille, après sa » mort, douze éditions de ses » Sermons, qu'il retouchoit » sans cesse depuis sa promotion à l'épiscopat; & qui par » conséquent n'ont jamais été » prononcés en chaire, tels » que nous les lisons aujourd'hui. Massillon avoit conservé dans sa vieillesse toute » la pureté de son goût; mais » il avoit perdu toute la vivacité de son imagination, » & il travailloit beaucoup » plus alors le style que le » fond de ses discours; aussi » ne voulut-il jamais revenir » à son *Petit-Carême*, qu'il » avoit écrit d'abord avec plus » de soin, & je ne crois point » attaquer la gloire de l'immortel Massillon, je pense » au contraire lui rendre ici » un nouvel hommage, en » osant avancer que ce *Petit-Carême*, cité long-tems » comme son chef-d'œuvre, me » paroît l'une de ses plus foibles productions oratoires. » Tous les plans de Massillon » se ressemblent; & outre cette » monotonie, dont on est frappé quand on lit ses sermons » de suite, il s'y borne ordinairement à combattre les prétextes, & n'entre peut-être » pas assez avant dans le fond » de ses sujets.... Souvent cet » excellent auteur, trompé » par sa fécondité, ne nourrit » point assez d'idées son style » enchanteur, & il perdroit » beaucoup, sans doute, s'il » étoit jugé sur cette maxime » de Fénélon: *Un bon discours est celui où on ne peut rien retrancher, sans couper dans le vif.* Quelquefois ses raisonnemens sont dénués de » la justesse, de la force, peut-être même de la gravité, » qu'il étoit si digne de leur » donner ». Le neveu de Massillon nous a donné une bonne édition des *Œuvres* de son oncle, à Paris, en 1745 & 1746, en 14 volumes grand in-12, & 12 tomes petit format. On y trouve: I. Un *Avent* & un *Carême* complets. II. Plusieurs *Oraisons funebres*, des *Discours*, des *Panégyriques* qui n'avoient jamais vu le jour. « Les *Oraisons funebres*, dit » l'auteur des *Trois Siecles de Littérature*, sont la partie la » plus foible. On peut dire que » Massillon, avec tout l'appareil de l'éloquence, y est » moins éloquent que par-tout » ailleurs. Quelques-uns des » sujets qu'il a traités, étoient

» propres à lui fournir de » grands traits. Il paroît avoir » méconnu & le ton qui leur » convenoit, & les grandes » reſſources par leſquelles il » pouvoit les faire valoir. L'O- » raiſon funebre du prince de » Conti ſent le rhéteur; elle » offroit cependant mille ta- » bleaux intéreſſans au grand » peintre ». III. Dix Diſcours connus ſous le nom de *Petit-Carême.* Les *Conférences Eccléſiaſtiques*, qu'il fit dans le ſéminaire de St.-Magloire, en arrivant à Paris; celles qu'il a faites à ſes curés pendant le cours de ſon épiſcopat; & les *Diſcours* qu'il prononçoit à la tête des ſynodes qu'il aſſembloit tous les ans. V. Des *Paraphraſes* touchantes ſur pluſieurs Pſaumes. L'auteur de tant de morceaux d'éloquence, auroit ſouhaité qu'on eût introduit l'uſage de lire les Sermons, au-lieu de les prêcher de mémoire : il lui étoit arrivé, auſſi-bien qu'à deux autres de ſes confreres, de reſter court en chaire préciſément le même jour. Ils prêchoient tous les trois à différentes heures un Vendredi-Saint. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier; la crainte ſaiſit les deux autres, & leur fit éprouver le même ſort. Quand on demandoit à notre orateur, quel étoit ſon meilleur Sermon: *Celui que je ſais le mieux*, répondoit-il. On attribue la même réponſe au P. Bourdaloue. Le célebre P. la Rue penſoit comme Maſſillon, que la coutume d'apprendre par cœur avoit bien des inconvéniens; mais il faut convenir que l'uſage contraire en auroit de plus grands encore; qu'il anéantiroit l'action de l'orateur, en gêneroit la déclamation, & affoibliroit infiniment l'attention de l'auditoire. On pourroit peut-être concilier les difficultés, en autoriſant l'uſage de jeter de tems à autre un coup-d'œil ſur le papier. L'abbé de la Porte a recueilli en 1 vol. in-12, les idées les plus brillantes & les traits les plus ſaillans, répandus dans les ouvrages de l'évêque de Clermont. Ce recueil a paru à Paris en 1748, in-12, & forme le 15*e.* vol. de l'édition grand in-12; & le 13*e.* du petit in-12; il eſt intitulé : *Penſées ſur différens ſujets de morale & de piété, tirées*, &c.

MASSINGER, (Philippe) poëte Anglois au 17*e.* ſiecle, fut élevé à Oxford, & quitta enſuite l'univerſité de cette ville, pour aller à Londres, où il ſe livra tout entier à la poéſie. Ses *Tragédies* & ſes *Comédies* eurent un applaudiſſement univerſel en Angleterre. Il les compoſoit conjointement avec les plus grands poëtes Anglois de ſon tems, tel que Fletcher, Midleton, Rowe, Fielding, &c.

MASSON, (Antoine) graveur du 17*e.* ſiecle, natif de Louri, près Orléans, excella dans les portraits. Les *Diſciples d'Emmaüs*, le Portrait du vicomte de Turenne, ceux du duc d'Harcourt, du lieutenant criminel de Lyon, &c, ſont regardés comme des chef-d'œuvres. Son burin eſt ferme & gracieux. On prétend qu'il s'étoit fait une maniere de graver toute particuliere, & qu'au-lieu de faire agir ſa main ſur la planche (comme c'eſt l'ordi-

Voyez Catrou — au cardinal au concile de T…
…loit qu'on deffendit aux Eveq: de lire leurs ser…

naire) pour conduire le burin selon la forme du trait que l'on y veut exprimer, il tenoit au contraire sa main droite fixe, & avec la main gauche il faisoit agir la planche suivant le sens que la taille exigeoit. Plusieurs de nos graveurs modernes suivent cette maniere. Cet habile artiste, membre de l'académie royale de peinture, mourut à Paris en 1702, âgé de 66 ans.

MASSON, (Innocent le) Chartreux, né à Noyon en 1628, fut élu général en 1675, & fit rebâtir la grande Chartreuse, qui avoit été presqu'entiérement réduite en cendres. Il s'acquit un nom par sa vertu & par ses livres de piété. Son meilleur ouvrage est sa nouvelle collection des *Statuts des Chartreux* avec des notes savantes, Paris, 1703, in-fol., très-rare. Il y a 5 parties. La 5*e*., contenant les Privileges de l'ordre, manque quelquefois. Il avoit donné en 1683, l'*Explication de quelques endroits des Statuts de l'ordre des Chartreux*, petit in-4°, qui doit avoir 166 pages. Ceux qui finissent à la page 122, ne sont pas complets. C'est une réponse à ce que l'abbé de Rancé avoit dit des Chartreux dans ses *Devoirs de la vie monastique*. Cet auteur mourut en 1703, à 76 ans, après avoir été pendant toute sa vie ennemi zélé des disciples de Jansenius, qui ne l'ont pas épargné dans leurs écrits, & l'ont traité de mauvais théologien, de faux mystique, &c. Si en se déclarant pour une secte l'on peut être sûr d'être exalté jusqu'aux nues par ses partisans, il faut s'attendre aussi d'être ravalé jusqu'au néant, lorsqu'on se déclare contre. *Voyez* COMMIRE, VINCENT DE PAUL.

MASSON, (Antoine) Religieux Minime, mort à Vincennes en 1700, dans un âge avancé, se fit un nom dans son ordre par sa piété, par son savoir & par ses ouvrages. Les principaux sont: I. *Questions curieuses, historiques & morales sur la Genese*, in-12. II. L'*Histoire de Noé & du Déluge universel*, 1687, in-12. III. L'*Histoire du Patriarche Abraham*, 1688, in-12. IV. Un *Traité des marques de la Prédestination*, & quelques autres livres de piété, nourris des passages de l'Ecriture-Sainte & des Peres. — Il ne faut pas le confondre avec Claude MASSON, Prêtre de l'Oratoire, dont on a des *Sermons* pour un Avent, un Carême, des *Mysteres*, Panégyriques, &c., Lyon 1693.

MASSON, (Jean) ministre réformé, mort en Hollande avant le milieu du 18*e*. siecle. Il étoit originaire de France, & s'étoit retiré en Angleterre pour y professer les nouvelles opinions. Ses principaux ouvrages sont: I. *Histoire critique de la République des Lettres*, depuis 1712 jusqu'en 1716, en 16 vol in-12. L'érudition y est profonde, mais mal digérée. Masson écrivoit en pédant; l'auteur du *Mathanasius* l'a eu en vue dans plusieurs de ses remarques. II. Les *Vies* d'*Horace*, d'*Ovide* & de *Pline le Jeune*, en latin, 3 vol. in-8°. On y trouve des recherches qui peuvent servir à éclaircir les ouvrages de ces auteurs. Dacier, attaqué par Masson, se défendit avec vivacité: sa

Défenſe eſt à la tête de la 2*e*. édition de ſa Traduction des Œuvres d'Horace. III. *Hiſtoire de Pierre Bayle & de ſes Ouvrages*, Amſterdam, 1716, in-12. Elle lui eſt du moins communément attribuée à préſent, quoiqu'on l'eût donnée d'abord à la Monnoye.

MASSON, (Papire) *voyez* PAPIRE MASSON.

MASSON, *voyez* MAÇON.

MASSON, *voyez* LATOMUS (Jacques).

MASSON DES GRANGES, (Daniel le) Prêtre, né en 1700, mort en 1760, avoit autant d'eſprit que de piété. Les particularités de ſa vie ſont ignorées; mais on connoît beaucoup ſon excellent ouvrage intitulé : *Le Philoſophe moderne, ou l'Incrédule condamné au tribunal de ſa Raiſon*, 1759, in-12; réimprimé en 1765, avec des additions conſidérables. Les vérités que l'auteur traite, ſont rebattues; mais il les préſente dans un nouveau jour; & en dépouillant les preuves de la Religion, de ce qu'elles ont de trop abſtrait, il les met à la portée de tout le monde.

MASSOULIÉ, (Antonin) né à Toulouſe en 1632, ſe fit Dominicain en 1647. Il fut prieur dans la maiſon du noviciat à Paris, puis provincial de la province de Toulouſe, enfin aſſiſtant du général de ſon ordre en 1686. Ce modeſte Religieux refuſa un évêché, qui lui fut offert par le grand-duc de Toſcane. Il mourut à Rome en 1706, à 74 ans, honoré des regrets & de l'eſtime des ſavans de ſon ordre. Son principal ouvrage eſt un livre en 2 vol. in-fol., intitulé : *Divus Thomas ſuî interpres*. Il tâche d'y prouver que les ſentimens de l'école des Dominicains, ſur la Promotion phyſique, la Grace & la Prédeſtination, ſont véritablement les ſentimens de S. Thomas, & non point des inventions de Bannez, comme quelques auteurs l'ont prétendu. L'ouvrage fut attaqué par les théologiens de Douay l'an 1722, & l'affaire fut portée à Rome, qui rendit le 18 juillet 1729, un décret favorable à Maſſoulié (*voyez* BENOÎT XIII). Il réfuta auſſi les Quiétiſtes dans deux *Ecrits*, publiés in-12, 1699 & 1703.

MASSUET, (Dom René) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à St.-Ouen de Mancelles, au dioceſe d'Evreux, en 1665, donna au public : I. Une Edition de *S. Irenée*, imprimée chez Coignard, à Paris, in-fol., 1710; plus ample & plus correcte que les précédentes, & enrichie de Préfaces, de Diſſertations & de Notes. Ses *Diſſertations* donnent un nouveau jour à des matieres qui peut-être n'avoient jamais été bien éclaircies. II. Le 5*e*. volume des *Annales de l'ordre de S. Benoît*. III. Une *Lettre d'un Eccléſiaſtique* au R. P. E. L. J. (révérend P. Etienne Langlois Jéſuite), dans laquelle il répond à une brochure contre l'Edition de *S. Auguſtin*, donnée par ſes confreres (*voyez* AUGUSTIN). IV. Une ſeconde Edition de *S. Bernard* de dom Mabillon. Dom Maſſuet mourut en 1716, à 50 ans. Son érudition, ſon application au travail, & les qualités de ſon cœur lui mériterent

les regrets de sa congrégation; son éloge seroit complet sans ses liaisons avec un parti occupé à semer dans l'Eglise la division & le trouble, en combattant ses plus solemnelles décisions; comme on le voit par ses *Lettres* publiées par Schelhorn, dans le tome 13e. des *Amœnitates litterariæ.*

MASSYS, *voyez* MESSIS.

MASTELLETA, (Jean-André *Donducci*, dit) peintre, né à Bologne en 1577, entra d'abord dans l'école des Carraches, & étudia quelque tems les ouvrages du Parmesan; mais on ne peut point dire qu'il ait travaillé dans le goût de ces grands maîtres. Il se fit une maniere singuliere, sans vouloir consulter la nature. Il employoit le noir plus qu'aucune autre couleur, & cette affectation déparoit ses ouvrages. Il se retira dans un couvent où il mourut fort vieux. Ses mœurs étoient pures & son esprit modeste.

MASUCCIO DE SALERNE, (*Masutius Salernitanus*) issu d'une famille noble, a fait 50 *Nouvelles* à l'imitation de Bocace, imprimées en italien, à Naples, 1476, in-fol., puis à Venise, 1484, in-fol. Elles sont intitulées: *Il Novellino*, &c. Cet auteur mourut vers la fin du 15e. siecle. Il est fort au-dessous de son modele, & eût beaucoup mieux fait d'en choisir un autre, dans un genre plus sage & plus utile.

MASURES, *voy.* MAZURES.

MATAMOROS, (Alfonse Garcias) chanoine de Séville, sa patrie, au 16e. siecle, fut professeur d'éloquence dans l'université d'Alcala. On a de lui un *Traité des Académies & des Hommes doctes d'Espagne*, à Alcala, 1553, in-8°. C'est une apologie des Espagnols, contre ceux qui paroissent douter du savoir de cette nation. Matamoros étoit un homme de goût: son style est élégant, mais il affecte trop d'y répandre des fleurs.

MATANI, (Antoine) né à Pistoie le 27 juillet 1730, s'appliqua avec succès à la médecine, prit le bonnet de docteur à Pise en 1754, fut fait successivement professeur en philosophie & en médecine dans la même université, & mourut dans de grands sentimens de piété le 21 juin 1769 à Pistoie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *De Anevrismaticis præcordiorum morbis animadversiones*, Florence, 1756; Francfort, 1766. II. *Heliodori Larissæi Capita opticorum e græco latinè conversa*, Pistoie, 1658. III. *Relation historique & philosophique des productions naturelles du territoire de Pistoie*, en italien, Pistoie, 1762. IV. *De Nosocomiorum regimine*, Venise, 1768. V. *De Remediis tractatus*, Pise, 1769. Matani a fourni un grand nombre d'articles à divers journaux d'Italie, & a laissé des manuscrits, entr'autres une *Histoire Littéraire* des écrivains de son pays fort avancée; ces manuscrits sont entre les mains de Joseph Matani, son frere, professeur en théologie au séminaire de Pise, qui avoit le plaisir lorsque son frere vivoit, de se délasser avec lui de ses occupations pénibles, par des entretiens fréquens sur la Religion & la critique sacrée &

profane. C'eſt à la perſuaſion du médecin que celui-ci s'eſt livré à l'étude des langues ſavantes. En 1780, Ventura di Samuel Fua préparoit une édition complette des Œuvres de ce médecin à Piſe.

MATERNE, (S.) ſuccéda à S. Valere, dans le gouvernement de l'égliſe de Treves, vers la fin du 3*e*. ſiecle. Il quitta ce ſiege pour fonder celui de Cologne, qu'il remplit juſqu'à ſa mort. Il aſſiſta à deux conciles tenus contre les Donatiſtes, l'un à Rome, l'autre à Arles. Son corps fut tranſporté à Treves, dans l'égliſe de S. Mathias, où il fut enterré auprès de S. Eucher & S. Valere ſes prédéceſſeurs. Pappo, archevêque de Treves, le transféra de là dans l'égliſe métropolitaine en 1037. Quelques Légendes le font mal-à-propos diſciple de S. Pierre.

MATERNUS DE CILANO, (George Chrétien) né à Preſbourg, s'appliqua avec ſuccès aux belles-lettres, à la phyſique, à la médecine, à l'étude de l'antiquité, & enſeigna ces ſciences à Altenau, dans la Baſſe-Saxe, où il mourut le 9 juillet 1773. Les monumens de ſa ſcience ſont: I. *De terræ Concuſſionibus*. II. *De Cauſis lucis borealis*. III. *De Motu humorum progreſſivo veteribus non ignoto*, 1754, in-4°. IV. *De Saturnalium origine & celebrandi ritu apud Romanos*, 1759, in-4°. V. *Proluſio de modo furtum quærendi apud Athenienſes & Romanos*, 1769, in-4°. VI. Une *Deſcription de l'état ſacré, civil & militaire de la République Romaine*, en allemand, 3 vol. in-8°. VII. Pluſieurs Diſſertations inſérées dans les Journaux *des Curieux de la nature*.

MATERNUS, *voy*. FIRMICUS Maternus.

MATHA, *voyez* JEAN de Matha.

MATHAN, prêtre de Baal, fut tué devant l'autel de ce faux dieu, par les ordres du grand-prêtre Joïada, vers l'an 880 avant J. C.

MATHAN, fils d'Eléazar, fut pere de Jacob, & aïeul de Joſeph, époux de la Ste. Vierge.

MATHANASIUS, *voyez* SAINT-HYACINTHE.

MATHANIAS, *voy*. SÉDÉCIAS.

MATHAT, fils de Lévi, & pere d'Héli que l'on croit être le même que Joachim, pere de la Vierge Marie. *Voyez* JOACHIM.

MATHATA, fils de Nathan, & pere de Menna, un des ancêtres de J. C., ſelon la chair.

MATHATHIAS, fils de Jean, de la famille des Machabées, prêtre du Seigneur, deſcendant d'Aaron par Eléazar, ſe rendit fort célebre pendant la perſécution d'Antiochus Epiphanes. Les abominations qui ſe commettoient à Jéruſalem après la priſe de cette ville, l'obligerent de ſe retirer avec ſes fils dans celle de Modin, où il étoit né. Ses fils étoient Jean, Simon, Judas, Eléazar & Jonathas. Il n'y fut pas long-tems ſans voir arriver les commiſſaires envoyés par Antiochus, pour contraindre ceux de Modin à renoncer à la loi de Dieu, & à ſacrifier aux idoles. Pluſieurs céderent à la violence; mais Mathathias déclara publiquement qu'il n'obéiroit jamais aux ordres in-

justes d'Antiochus. Comme il cessoit de parler, il apperçut un Israélite qui s'avançoit pour sacrifier aux idoles. Animé à l'instant d'un enthousiasme divin, il se jette sur cet homme & sur l'officier qui vouloit le forcer à cette impiété, & les tue tous les deux sur l'autel même où ils alloient sacrifier. Cette action ayant fait du bruit, il s'enfuit sur les montagnes avec ses fils & un grand nombre d'Israélites. Alors formant un corps d'armée, il parcourut tout le pays, détruisit les autels dédiés aux faux dieux, & rétablit le culte du Seigneur. Ce grand homme, sentant que sa fin approchoit, ordonna à ses fils de choisir pour général de leurs troupes Judas Machabée. Il les bénit ensuite, & mourut après avoir gouverné Israël durant l'espace d'une année, vers la 166e avant J. C. C'est par lui que commença la principauté des Asmonéens, qui dura jusqu'à Hérode. La grande sacrificature y fut toujours jointe, depuis son fils Judas Machabée, qui en fut revêtu le premier. *Voyez* JUDAS MACHABÉE.

MATHATHIAS, fils de Simon, petit-fils du grand Mathathias, fut tué en trahison avec son pere & un de ses freres, par Ptolomée son beau-frere, dans le château de Doch, l'an 135 avant J. C.

MATHENEZ, (Jean-Frédéric de) né à Cologne vers 1580, docteur en théologie, professeur d'histoire & de la langue grecque, puis chanoine & curé de S. Cunibert, dans sa ville natale, donna ses soins aux pestiférés, & mourut de la contagion le 24 août 1622. C'étoit un critique savant, qui exerça sa plume sur des matieres singulieres: son style est trop négligé. On a de lui: I. *De triplici Coronatione Germanica, Lombardica & Romana*, Cologne, 1622, in-4°. II. *De Luxu & abusu vestium*. III. *Critices Christianæ lib. duo*. Voyez *Bibliot. Colon.* du P. Hartzheim.

MATHIAS. (S.) Le perfide Judas, ayant laissé, par sa mort, la place d'Apôtre vacante; Joseph appellé *Barsabas*, que sa piété avoit fait surnommer *le Juste*, & Mathias, furent les deux hommes sur lesquels on jetta les yeux pour l'apostolat. Les fideles prierent Dieu de se déclarer sur un des deux. Le sort tomba sur Mathias l'an 33 de J. C. On ne sait rien de certain sur la vie & la mort de cet Apôtre. Ce que l'on dit de sa prédication en Ethiopie & de son martyre, n'est point appuyé sur des témoignages contemporains (*voyez la fin de l'art.* S. JACQUES le Majeur). Les anciens hérétiques lui ont attribué un *Evangile* & un *Livre de Tradition*, reconnus pour apocryphes par toute l'Eglise. On croit avoir à Rome les reliques de cet Apôtre; mais la fameuse abbaye de S. Mathias, près de Treves, prétend, avec autant de fondement, avoir cet avantage; prétentions douteuses de part & d'autre. Il se pourroit faire, disent les Bollandistes, que les reliques qui sont à Ste.-Marie-Majeure, ne fussent point de l'Apôtre, mais d'un Saint de ce nom, évêque de Jérusalem, vers l'an 120.

MATHIAS, empereur d'Al-

lemagne, fils de Maximilien II, & frere de Rodolphe II, contre lequel il fut quelque tems révolté, succéda à celui-ci en 1612. L'Empire étoit alors en guerre avec les Turcs. Après des succès contrebalancés par des pertes, Mathias eut le bonheur de la finir en 1615, par un traité conclu avec le sultan Achmet. Mais il en vit commencer une autre en 1618, qui désola l'Allemagne pendant 30 ans, & qui fut excitée par les Protestans de Bohême, pour la défense des nouvelles erreurs. Il mourut à Vienne en 1619, à 62 ans. L'enlevement du cardinal Elesel, son premier ministre, que l'archiduc Ferdinand, depuis son successeur, crut devoir éloigner des affaires, le conduisit au tombeau. La capitulation que Mathias signa en montant sur le trône, differe essentiellement de celle de ses prédécesseurs. Elle borne l'emploi des subsides donnés par les Etats, au seul usage pour lequel ils sont accordés. Elle lui défend de traduire les procès pour les péages électoraux, devant un autre tribunal que celui des Sept Electeurs. Elle l'oblige de prendre lui-même les investitures des fiefs possédés par la maison d'Autriche. Elle permet aux électeurs d'élire un roi des Romains, du vivant de l'empereur, quand ils le jugeront utile & nécessaire pour le bien de l'Empire, & même malgré les oppositions de l'empereur régnant.

MATHIAS CORVIN, roi de Hongrie, 2e. fils de Jean Huniade, s'acquit par sa bravoure le nom de *Grand*. Ladislas V d'Autriche, roi de Hongrie & de Bohême, le renferma dans une prison en Bohême; ce qui n'empêcha pas qu'après la mort de ce prince, il ne fût élu roi de Hongrie le 24 janvier 1458. George Podiebrack, successeur de Ladislas en Bohême, rendit la liberté à Mathias. Plusieurs grands seigneurs Hongrois s'opposerent à son élection, & solliciterent Frédéric IV de se faire couronner. Les Turcs profiterent de ces divisions; mais Mathias les chassa de la haute Hongrie, après avoir forcé l'empereur Frédéric de lui rendre la couronne sacrée de S. Etienne dont il s'étoit emparé, & qui, selon les loix du royaume, étoit nécessaire au couronnement des rois (*voyez* S. ETIENNE). Podiebrack, fauteur des Hussites, ayant été excommunié par Paul II, les Catholiques de Bohême qu'il persécutoit, présenterent la couronne du royaume à Mathias; mais elle lui fut disputée par Uladislas VI, fils de Casimir roi de Pologne, qui succéda enfin à Podiebrack. La guerre se ralluma ensuite entre l'empereur & Mathias. La fortune lui fut si favorable, qu'ayant assujetti une partie de l'Autriche, il prit enfin Vienne & Neustadt qui en sont les principaux boulevards. L'empereur vaincu désarma le vainqueur, en lui laissant la basse Autriche en 1487. L'année d'auparavant Mathias avoit convoqué une assemblée à Bude, dans laquelle il donna plusieurs loix contre les duels, les chicanes dans les procès, & quelques autres abus. Il se préparoit de nouveau à la guerre contre le Turcs, lorf-

qu'il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, l'an 1490. Ce héros, heureux dans la paix & dans la guerre, n'ignoroit rien de ce qu'un prince doit savoir. Il parloit une partie des langues de l'Europe ; il étoit d'un caractere fort enjoué, & se plaisoit à dire des bons mots. Galeoti Martio de Narni, son secrétaire, les publia. Les lettres & les beaux-arts eurent en lui un protecteur. Il employa les meilleurs peintres d'Italie, & appella à sa cour les savans de l'Europe. Il avoit à Bude une très-belle bibliotheque, riche en livres & en manuscrits.

MATHIAS A CORONA, Carme de Liege, mort l'an 1676, âgé de 78 ans, est auteur d'une vaste *Théologie* en plusieurs vol. in-fol., Liege, 1663, aujourd'hui ignorée.

MATHIAS DE SUEDE, que quelques-uns nomment mal-à-propos *Matthieu*. Il fut chanoine de Lincoping, confesseur de Ste. Brigitte, & mourut à Stockholm avant cette Sainte; car, selon les auteurs de sa vie, elle eut connoissance de sa mort par révélation, lorsqu'elle étoit à Rome. Mathias a traduit la *Bible* en gothique ou suédois, & y a joint de courtes notes pour l'usage de Ste. Brigitte: le P. Possevin croit que cet ouvrage a été anéanti pendant les révolutions de la Suede.

MATHIEU, *voyez* MATTHIEU.

MATHILDE *ou* MAHAUD, (Sainte) reine d'Allemagne, mere de l'empereur Othon dit *le Grand*, & aïeule maternelle de Hugues Capet, étoit fille de Thierri, comte de Ringelheim, seigneur Saxon. Elle épousa Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, dont elle eut l'empereur Othon, Henri duc de Baviere, & Brunon évêque de Cologne, honoré dans l'église d'un culte public. Après la mort de son époux en 936, elle fut maltraitée par ses fils Othon & Henri, & obligée de se retirer en Westphalie ; mais Othon la fit revenir, & se servit utilement de ses conseils; Henri se réconcilia aussi avec sa mere. Elle fonda plusieurs monasteres & un grand nombre d'hôpitaux, & mourut dans l'abbaye de Quedlinbourg en 968. Sa *Vie* écrite 40 ans après sa mort, par l'ordre de l'empereur S. Henri, a été publiée par les Bollandistes, *Act. Sanct.* tom. 7, pag. 361.

MATHILDE *ou* MAUD, (Sainte) fille de Ste. Marguerite, reine d'Ecosse, & premiere femme de Henri I, roi d'Angleterre, imita fidellement les vertus de sa mere. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église de Christ, & celui de S. Gilles. Elle mourut l'an 1118, & fut enterrée à Westminster, auprès de S. Edouard le confesseur. C'est par son ordre que Thierri, moine de Durham, écrivit la *Vie* de Ste. Marguerite, dont il avoit été le confesseur. On l'honore le 30 avril.

MATHILDE, comtesse de Toscane, fille de Boniface marquis de Toscane, soutint avec zele les intérêts des papes Grégoire VII & Urbain II, contre l'empereur Henri IV, son cousin, & remporta sur ce prince de grands avantages. Elle fit ensuite une donation solemnelle de ses biens au Saint-Siege, &

mourut en 1115, à 76 ans. Les ennemis des souverains pontifes l'ont accusée d'avoir eu des liaisons trop étroites avec Grégoire VII ; mais la vertu de ce pape & celle de Mathilde, ont fait passer cette accusation pour une calomnie dans l'esprit de tous les historiens équitables. Aucun fait, aucun indice n'a jamais fait tourner ces soupçons en vraisemblances. La vérité de la donation de la comtesse Mathilde n'a jamais été révoquée en doute, c'est un des titres les plus authentiques que les papes aient réclamés ; mais ce titre même fut un sujet de querelle. Elle possédoit la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modene, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolete, Vérone, presque tout ce qui est appellé aujourd'hui le *Patrimoine de S. Pierre*, depuis Viterbe jusqu'à Orviette, avec une partie de la Marche d'Ancône. Le pape Pascal II ayant voulu se mettre en possession de ces états, Henri IV, empereur d'Allemagne, s'y opposa. Il prétendit que la plupart des fiefs que la comtesse avoit donnés, étoient mouvans de l'Empire. Ces prétentions furent une nouvelle étincelle de guerre entre l'Empire & la Papauté ; cependant à la longue il fallut céder au Saint-Siege une partie de l'héritage de Mathilde.

MATHILDE, (CAROLINE) princesse de Brunswick-Hanovre, reine de Danemarck, sœur du roi d'Angleterre, George III, fut enveloppée dans l'affaire des comtes Brandt & Struensée (*voyez ces mots*), & mourut à Zell en 1775.

MATHOU, (Dom Claude-Hugues) né à Mâcon d'une bonne famille, embrassa la regle de S. Benoît dans la congrégation de S. Maur, l'an 1639, à l'âge de 17 ans, & s'y distingua par ses connoissances dans la philosophie & la théologie. Gondrin, archevêque de Sens, si connu par ses variations à l'égard du formulaire d'Alexandre VII, voulut l'avoir pour grand-vicaire, & le fit entrer dans son conseil. Ce Religieux mourut à Châlons-sur-Saone, le 29 avril 1705, âgé de 85 ans, dans le monastere de S. Pierre, où il s'étoit retiré dès l'an 1685. Nous avons de lui : I. L'Edition en latin des *Œuvres* du cardinal Robert Pullus, & de Pierre de Poitiers, Paris, 1655, in-fol., avec dom Hilarion le Febvre. II. *De verâ Senonùm origine christianâ*, contre Launoy, Paris, 1687, in-4°. III. *Catalogus Archiepiscoporum Senonensium*. Paris, 1688, in-4°. Cet ouvrage manque d'ordre & de critique, &c.

MATHURIN, (S.) prêtre & confesseur en Gâtinois, au 4*e*. ou au 5*e*. siecle. Les Actes de sa vie donnés par Mombritius ne méritent aucune croyance. *Voyez* la *Gallia Christiana*, & les nouveaux Bréviaires de Paris & de Sens. Il y a à Paris une ancienne église, sous l'invocation de S. Mathurin. Le chapitre de Paris la donna en 1226 aux Religieux de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs ; & c'est d'où ils ont été appellés Mathurins.

MATHURIN DE FLORENCE, habile peintre, lia une étroite amitié avec Polidore, & ces deux peintres travail-

lerent de concert. Ils firent une étude particuliere de l'antique, & l'imiterent. Il est difficile de distinguer leurs tableaux, & de ne pas confondre les ouvrages de ces deux amis. Ils excelloient à représenter les habits, les armes, les vases, les sacrifices, le goût & le caractere des anciens. Mathurin mourut en 1526, aimé & estimé.

MATHUSALEM, fils d'Hénoch, pere de Lamech, & aïeul de Noé, de la race de Seth, naquit l'an 3317 avant J. C., & mourut l'année même du déluge 2348 avant J. C., âgé de 969 ans : c'est le plus grand âge qu'ait atteint aucun mortel sur la terre. Il faut éviter de le confondre avec MATHUSAEL, arriere-petit-fils de Caïn, & pere d'un autre Lamech.

MATHYS, *voyez* MESSIS.

MATIGNON, (Jacques de) prince de Mortagne, comte de Thorigni, né à Gacé en Normandie l'an 1525, signala son courage à la defense de Metz, d'Hesdin & à la journée de St.-Quentin, où il fut fait prisonnier en 1557. Deux ans après, la reine Catherine de Médicis, qui le consultoit dans les affaires les plus importantes, lui fit donner la lieutenance-générale de Normandie. Cette province fut témoin plusieurs fois de sa valeur. Il battit les Anglois, contribua à la prise de Rouen en 1567, empêcha d'Andelot de joindre, avant le combat de S. Denys, l'armée du prince de Condé, & se distingua à la bataille de Jarnac, à celles de la Roche-Abeille & de Montcontour. Il pacifia la basse Normandie où il commandoit l'armée du roi en 1574, & prit le comte de Montgommery dans Domfront. Henri III récompensa ses services en 1579, par le bâton de maréchal de France & par le collier de ses ordres. Les années 1586 & 1587 ne furent pour lui qu'une suite de victoires. Il secourut Brouage, défit les Huguenots en plusieurs rencontres, prit les meilleures places, & leur eût enlevé la victoire de Coutras, si le duc de Joyeuse, qu'il alloit joindre, n'eût témérairement précipité le combat. Au sacre de Henri IV, en 1594, il fit la fonction de connetable; & à la reddition de Paris, il entra dans cette ville à la tête des Suisses. Ce général mourut dans son château de l'Esparre en 1597, à 72 ans, également regretté par son prince & par les soldats. La mort le surprit en mangeant.

MATIGNON, (Charles-Augustin de) comte de Gacé, 6e. fils de François de Matignon, comte de Thorigny, servit en Candie sous le duc de la Feuillade, & fut blessé dangereusement dans une sortie. De retour en France, il fut employé en diverses occasions, & se signala à la bataille de Fleurus, aux sieges de Mons & de Namur, & fut nommé lieutenant-général en 1693. La guerre s'étant rallumée, il suivit en 1703 le duc de Bourgogne en Flandre, obtint le bâton de maréchal en 1708 & fut destiné à passer en Ecosse à la tête des troupes françoises, en faveur du roi Jacques. Cette expédition n'ayant pas réussi, il revint en Flandre, & servit sous le duc de Bourgogne à la

bataille d'Oudenarde. Il mourut à Paris en 1729, à 83 ans.

MATTER, (Christophe), Jésuite, né en Silésie l'an 1661, se dévoua aux missions parmi les infideles, & partit pour les Indes en 1708. Il n'étoit pas prêtre, & ne pouvoit que seconder les travaux des autres. Il rendit de grands services par ses connoissances médicinales. On a de lui une *relation* curieuse de son voyage & des notions exactes sur les peuples & les différentes productions des environs de Goa. Stœcklein l'a insérée dans son *Weltbote*, t. 24, n. 508.

MATTHEI, *voyez* LÉONARD d'Udine.

MATTHIAS, *voyez* MATHIAS.

MATTHIEU *ou* LÉVI, fils d'Alphée, & selon toutes les apparences, du pays de Galilée, étoit commis du receveur des impôts qui se levoient à Capharnaüm. Il avoit son bureau hors de la ville, & sur le bord de la mer de Tibériade. JESUS-CHRIST enseignoit depuis un an dans ce pays; Matthieu quitta tout pour suivre le Sauveur qu'il mena dans sa maison, où il lui fit un grand festin. Il fut mis au nombre des XII Apôtres. Voilà tout ce que l'Evangile en dit. Les sentimens sont fort partagés sur sa mort, & sur le lieu de sa prédication. Le plus commun parmi les anciens & les modernes, est qu'après avoir prêché pendant quelques années l'Evangile en Judée, il alla porter la parole de Dieu dans la Perse, ou chez les Parthes, où il souffrit le martyre (*voyez* la Réflexion qui est à la fin de l'art. S. JACQUES le Majeur). Avant que d'aller annoncer la foi hors de la Judée, il écrivit, par l'inspiration du St.-Esprit, l'*Evangile* qui porte son nom, vers l'an 36 de J. C. On croit qu'il le composa en la langue que parloient alors les Juifs, c'est-à-dire, en un hébreu mêlé de chaldéen & de syriaque, & que l'original a été corrompu peu de tems après par les Nazaréens, ou Juifs convertis, qui étoient attachés aux cérémonies légales. Le texte grec que nous avons aujourd'hui, qui est une ancienne version faite du tems des Apôtres, nous tient lieu d'original. Le texte chaldaïque, imprimé plusieurs fois, n'est qu'une traduction moderne faite d'après le grec. Aucun Evangéliste n'est entré dans un plus grand détail des actions de J. C. que S. Matthieu. *Voyez* S. MARC.

MATTHIEU CANTACUZENE, fils de Jean, empereur d'Orient, fut associé à l'empire par son pere en 1354. Jean Cantacuzene ayant abdiqué peu de tems après le pouvoir souverain, Matthieu resta empereur avec Jean Paléologue. Ces deux princes ne furent pas longtems unis; ils prirent les armes, & une bataille donnée près de Philippes, ville de la Thrace, décida du sort de Matthieu: il fut vaincu, fait prisonnier, & relégué dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'en renonçant à l'empire. Paléologue lui permit cependant de garder le titre de *Despote*, & lui assigna des revenus pour achever ses jours, avec ce vain nom, dans une vie privée. On prétend qu'il se retira dans un

monastere du mont Athos, où il composa des *Commentaires* sur le *Cantique des Cantiques*, qui ont été publiés à Rome.

MATTHIEU DE VENDOME, célebre abbé de St-Denys, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut régent du royaume pendant la 2*e*. Croisade de S. Louis, & principal ministre sous Philippe le Hardi. Il se signala par ses vertus, & sur-tout par sa douceur & sa prudence. Il jouit aussi d'une grande considération sous le regne de Philippe le Bel. Il mourut en 1286. On lui attribue une *Histoire de Tobie*, en vers élégiaques, Lyon, 1505, in-4°; & ce n'est pas certainement pour honorer sa mémoire qu'on lui donne cet ouvrage, car il est écrit d'un style barbare.

MATTHIEU DE WESTMINSTER, Bénédictin de l'abbaye de ce nom en Angleterre, au 14*e*. siecle, laissa une *Chronique* en latin, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1307, imprimée à Londres en 1570, in-fol. Cet historien est crédule, peu exact, & écrit d'une maniere rampante.

MATTHIEU de Cracaw, & non pas de Cracovie, comme plusieurs l'ont dit par erreur, fut ainsi nommé d'un château appartenant à sa famille, situé en Poméranie. Docteur en théologie, il se distingua dans cette science d'abord à Prague, d'où il fut chassé par les Hussites, ensuite à Paris & enfin à Heidelberg. Il fut élu en 1405, évêque de Worms où il mourut en 1410. On conserve ses écrits sur la Messe, sur l'Eucharistie, &c., dans le monastere des chanoines-réguliers de Franckenthal. Rainaldi (*ad an*. 1408, *n°*. 59) dit qu'ayant été envoyé à Rome par l'empereur Robert, il avoit été fait cardinal par Grégoire XII.

MATTHIEU, (Pierre) historiographe de France, né en 1563, suivant les uns à Salins, suivant d'autres à Porentru, fut d'abord principal du college de Verceil, ensuite avocat à Lyon. Il fut zélé ligueur & fort attaché au parti des Guises. Etant venu à Paris, il abandonna la poésie qu'il avoit cultivée jusqu'alors, pour s'attacher à l'histoire. Henri IV, qui l'estimoit, lui donna le titre d'historiographe de France, & lui fournit tous les Mémoires nécessaires pour en remplir l'emploi. Il suivit Louis XIII au siege de Montauban. Il y tomba malade, & fut transporté à Toulouse, où il mourut en 1621, à 58 ans. Matthieu étoit un de ces auteurs subalternes, qui écrivent facilement, mais avec platitude & avec bassesse. Il a composé : I. L'*Histoire des choses mémorables arrivées sous le regne de Henri le Grand*, 1624, in-8°. Elle est semée d'anecdotes singulieres & de faits curieux. II. *Histoire de la mort déplorable d'Henri le Grand*, Paris, 1611, in-fol., 1612, in-8°. III. *Histoire de S. Louis*, 1618, in-8°. IV. *Histoire de Louis XI*, in-fol., estimée. V. *Histoire de France sous François I, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV & Louis XIII*; Paris, 1631, 2 vol. in-fol., publiée par les soins de son fils, qui a ajouté à l'ouvrage de son pere l'*Histoire de Louis XIII*, jusqu'en 1621. Le grand défaut de Matthieu

eſt d'affecter, dans le récit de l'hiſtoire moderne, une grande connoiſſance de l'hiſtoire ancienne. Il en rappelle mille traits qui ne font rien à ſon ſujet, & dont l'entaſſement met de la confuſion & de l'obſcurité dans la narration. VI. *Quatrains ſur la Vie & la Mort*, dont la morale eſt utile & la verſification languiſſante. VII. *La Guiſiade*, tragédie, Lyon, 1589, in-8°. Cette piece eſt recherchée, parce que le maſſacre du duc de Guiſe y eſt repréſenté au naturel & avec toutes les horreurs qui ont accompagné ce lâche aſſaſſinat.

MATTHIEU DEL NASSARO, excellent graveur en pierres fines, natif de Vérone, paſſa en France où François I le combla de bienfaits. Ce prince lui fit faire un magnifique Oratoire, qu'il portoit avec lui dans toutes ſes campagnes. Matthieu grava des Camées de toute eſpece. On l'employa auſſi à graver ſur des cryſtaux. La gravure n'étoit pas ſon ſeul talent; il deſſinoit très-bien. Il poſſédoit auſſi parfaitement la muſique; le roi ſe plaiſoit ſouvent à l'entendre jouer du luth. Après la malheureuſe journée de Pavie, Matthieu avoit quitté la France & s'étoit établi à Vérone; mais François I dépêcha vers cet illuſtre graveur, des couriers pour le rappeller en France. Matthieu y revint, & fut nommé graveur-général des monnoies. Une fortune honnête, & ſon mariage avec une Françoiſe, le fixerent dans le royaume juſqu'à ſa mort, qui arriva peu de tems après celle de François I. Matthieu étoit d'un caractere liant. Il avoit un cœur bienfaiſant & l'eſprit enjoué; mais il connoiſſoit la ſupériorité de ſon mérite. Il briſa un jour une pierre d'un grand prix, parce qu'un ſeigneur, en ayant offert une ſomme trop modique, refuſa de l'accepter en préſent. Il mourut vers l'an 1548.

MATTHIEU de Paris, *voyez* PARIS.

MATTHIOLE, (Pierre-André) né à Sienne vers l'an 1500, fit de grands progrès dans les langues grecque & latine, dans la botanique & la médecine. Il joignoit à ces connoiſſances une littérature agréable. On a de lui des *Commentaires ſur les VI Livres de Dioſcoride*, en latin, à Veniſe, chez Valgriſe, 1565, très-gros in-fol., avec de grandes figures excellemment gravées en bois. Les vertus que Dioſcoride attribue aux plantes & aux animaux, paroiſſent fort ſuſpectes. Matthiole qui a corrigé Pline, Ariſtote & Dioſcoride, eſt tombé lui-même dans quelques fautes. A l'article *Grenouilles*, p. 333, il ſemble reconnoître la naiſſance ſpontanée de celles qu'on voit éclore dans la pouſſiere après une pluie d'été. Art. *Eléphant*, p. 354, il dit : *Elephanti ingenio & intellectu proximi ſunt*, ce qui n'eſt vrai que dans le ſens, que cet animal eſt plus rapproché de l'homme que le ſinge & d'autres brutes, qu'une mauvaiſe philoſophie a voulu aſſocier à ce roi de la nature : mais il en reſte encore aſſez loin pour laiſſer entre lui & le negre le plus ſtupide un eſpace immenſe : il rapporte d'ailleurs, ſans aucun correctif, ce que les peuples de Mauritanie débitent

tent ridiculement du culte que l'éléphant rend aux astres, & des sermens qu'il exige. Malgré ces défauts, ces commentaires sont supérieurs à tout ce que les anciens ont écrit sur la botanique. L'original de ces Commentaires avoit paru en italien, Venise, 1548, in-4°. L'auteur les traduisit en latin : outre l'édition dont nous avons fait mention, il y en a une antérieure, moins bonne, Venise, 1554. Nous en avons une Traduction françoise par du Pinet, Lyon, 1565. Matthiole laissa encore d'autres ouvrages sur la médecine, entr'autres, l'*Art de distiller*, des *Lettres*, &c. On a donné une Edition complette de ces ouvrages, Bâle, 1598, in-folio, avec des notes de Gaspard Bartholin. Matthiole mourut à Trente de la peste en 1577. Il avoit servi Ferdinand, archiduc d'Autriche, pendant 10 ans, en qualité de premier médecin.

MATTHYS, (Gerard) né dans le duché de Gueldre vers l'an 1523, enseigna long-tems le grec à Cologne, où il fut chanoine de la collégiale des Douze Apôtres; puis chanoine du second rang dans la métropole. Il y mourut le 11 avril 1574. Nous avons de lui : I. Des *Commentaires* sur *Aristote*, Cologne, 1559-1566, 2 vol. in-4°. Son style est pur, aisé & dégagé des vaines subtilités si communes dans les commentaires des Péripatéticiens. II. Un *Commentaire* sur l'*Epître* de S. Paul *aux Romains*, Cologne, 1562.

MATTHYS, (Christian) *Matthias*, docteur Luthérien, né vers l'an 1584, à Meldorp, ville du Holstein, dans le comté de Dithmarse. Son esprit inquiet & son caractere austere & inconstant firent qu'il ne sut se fixer dans aucun pays. Il fut successivement professeur de philosophie à Strasbourg, recteur du college de Bade-Dourlach, professeur en théologie à Altorf, prédicant à Meldorp, ministre & professeur en théologie à Sora, puis se retira à Leyde, fut ensuite pasteur à La Haye, & enfin alla terminer ses jours à Utrecht l'an 1655. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de philosophie, d'histoire, de controverse, & sur l'Ecriture-Sainte. Les principaux sont : I. *Historia Patriarcharum*, Lubeck, 1640, in-4°. II. *Theatrum historicum*, Amsterdam, Elzevir, 1668, in-4°. Cet ouvrage est moitié morale, moitié historique.

MATTI, (Dom Emmanuel) né l'an 1663 à Oropesa, ville de la nouvelle Castille, réussit de bonne heure dans la poésie, & fit paroître ses essais l'an 1682, en un vol. in-4°. Cet heureux début fit naître dans le cœur d'une dame de très-haut rang, des sentimens trop tendres pour ce jeune poëte. Il fit, pour s'y soustraire, un voyage à Rome. Innocent XII, charmé de son esprit & plus encore de sa vertu, le nomma au doyenné d'Alicante, où il mourut en 1737. Il avoit aidé le cardinal d'Aguirre à faire sa collection des *Conciles d'Espagne*. Ses *Lettres* & ses *Poésies Latines* (Madrid, 1735, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1738, 2 vol. in-4°) prouvent qu'il avoit de la facilité & de l'imagination.

MATY, *voyez* BAUDRAND.

MAUBERT, *voyez* GOUVEST de Maubert.

MAUCHARD, (Burchard-David) né à Marbach en 1696, devint médecin du duc de Würtemberg, & professeur en médecine, en chirurgie & en anatomie à Tubinge, où il mourut le 11 avril 1752, avec une réputation distinguée. On a de lui un grand nombre de *Theses de Médecine* estimées. *Voyez* ST.-YVES.

MAUCOMBLE, (Jean-François-Dieudonné de) officier dans le régiment de Ségur, né à Metz en 1735, quitta l'état militaire pour cultiver la littérature. Il donna une Tragédie bourgeoise, qui n'eut pas de succès, & ensuite deux mauvais Romans. Il est encore auteur d'un *Abrégé de l'Histoire de Nîmes*, in-8° : compilation pleine de tableaux passionnés, en faveur du Calvinisme. Ces ouvrages ne sembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe François*. Une maladie de poitrine termina les jours de cet écrivain en 1768.

MAUCROIX, (François de) né à Noyon en 1619, chanoine de l'église de Rheims, fréquenta d'abord le barreau; mais dégoûté de la sécheresse de la jurisprudence, il se livra à la belle littérature. Il mourut à Rheims en 1708, à l'âge de 90 ans. Sa vieillesse fut celle d'un philosophe chrétien, qui jouit des biens que lui accorde la Providence & supporte les maux, en attendant patiemment un sort meilleur. On a de lui plusieurs traductions écrites d'un style pur, mais languissant. Les principales sont : I. Celle des *Philippiques* de Démosthenes. II. De l'*Euthydemus*, Dialogue de Platon. III. De quelques *Harangues* de Cicéron. IV. Du *Rationarium Temporum* du P. Petau, Paris, 1683, 3 vol. in-12. V. De l'*Histoire du Schisme d'Angleterre*, par Nicolas Sanderus. VI. Des *Homélies de S. Jean-Chrysostome* au peuple d'Antioche, 1681, in-8°. VII. du traité de Lactance, *De Morte persecutorum*. VIII. Des *Vies* des *cardinaux Polus & Campegge*, 1675 & 1677, 2 vol. in-12. Maucroix étoit très-lié avec Boileau, Racine, & sur-tout avec la Fontaine. Cette union l'engagea de donner avec ce fabuliste, en 1685, en 2 vol. in-12, un Recueil d'*Œuvres diverses*. On donna aussi en 1726 les *Nouvelles Œuvres* de Maucroix. On y trouve des poésies qui manquent d'imagination & de coloris, mais qui ont du naturel & de la naïveté.

MAUDEN, (David de) théologien, né à Anvers en 1575, fut prévôt de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, & doyen de S. Pierre de Breda. Il mourut à Bruxelles en 1641, dans sa 66*e.* année. On a de lui, en latin : I. Une Vie de Tobie, intitulée : *Le Miroir de la Vie morale*, Anvers, 1631, in-fol. II. Des *Discours moraux sur le Décalogue*, Louvain, 1625, in-fol. III. *Apologie des Monts de piété*, Louvain, 1627, in-4°. IV. L'*Alethologie*, ou *Explication de la vérité*, Bruxelles, 1635, in-4°. Cette *vérité* ne regarde qu'un point historique assez peu important.

MAUDUIT, (Michel) prêtre de l'Oratoire, né à Vire en Normandie, mort à Paris en

1709, à 75 ans, professa les humanités dans sa congrégation avec succès. Il se consacra ensuite à la chaire & aux missions. Après avoir rempli dignement ce ministere, il donna plusieurs ouvrages au public. Les principaux sont: I. *Traité de la Religion contre les Athées, les Déistes & les nouveaux Pyrrhoniens* : livre solide, dont la meilleure édition est de 1698. II. Les *Pseaumes de David*, traduits en vers françois, in-12. La versification en est foible & incorrecte. III. Des *Mélanges* de diverses *Poésies*, en 1681, in-12 : recueil mêlé de bon & de mauvais. IV. Des *Analyses* des *Evangiles*, 4 vol. in-12; des *Actes des Apôtres*, 2 vol.; des *Epîtres*, 2 vol.; de l'*Apocalypse*, 1 vol.; à Paris, Rouen & Lyon; avec des Dissertations qui sont très-recherchées aujourd'hui, & qui ont été réimprimées à Toulouse avec quelques changemens. Ces *Analyses* prouvent l'esprit d'ordre, le jugement & le savoir de l'auteur; on lui reproche cependant, non sans fondement, d'avoir recherché plutôt la subtilité que la solidite, & d'avoir souvent adopté les sentimens qui ne pouvoient lui plaire que parce qu'ils étoient nouveaux. Il s'appesantit sur des détails inutiles, en faveur de quelque point d'érudition très-indifférent au résultat de la chose; & n hésite point à critiquer non-seulement la Vulgate, mais encore l'opinion commune des Interpretes & des Peres, en leur opposant quelque subtilité grammaticale grecque ou hébraïque. V. *Méditations* pour une retraite ecclésiastique de dix jours, in-12. VI. *Dissertation sur la Goutte*, 1689, in-12.

MAUGIS, (Joseph) né à Namur en 1711, entra dans l'ordre de S. Augustin, où il se distingua par sa piété & son savoir. Il enseigna avec réputation la théologie dans l'université de Louvain, où il mourut en 1780. On a de lui plusieurs Dissertations imprimées, & des Traités manuscrits.

MAUGRAS, (Jean-François) Parisien, prêtre de la Doctrine Chrétienne, enseigna avec succès les humanités dans les colleges de sa congrégation. Les chaires de Paris retentirent ensuite de son éloquence. Il se signala sur-tout par ses instructions familieres; mais l'ardeur extrême avec laquelle il se livra à ce saint exercice, lui causa un crachement de sang, dont il mourut en 1726, à 44 ans. On de lui : I. Des *Instructions chrétiennes, pour faire un saint usage des afflictions*, en 2 petits vol. in-12. II. Une *Instruction chrétienne sur les dangers du luxe*. III. Quatre *Lettres*, en forme de consultation, *en faveur des pauvres des paroisses*. IV. Les *Vies des deux Tobies, de Ste. Monique & de Ste. Genevieve; avec des Reflexions à l'usage des familles & des écoles chrétiennes*, &c. Une piété tendre & éclairée, une douceur & une modestie peu communes, étoient les vertus qui distinguoient le P. Maugras dans le monde. On les retrouve dans ses ouvrages.

MAUGUIN, (Gilbert) président de la cour des monnoies de Paris, publia contre le P. Sirmond, une Dissertation intitulée : *Vindiciæ Prædestinationis*

& Gratiæ, qu'on trouve dans le Recueil publié à Paris en 1650, 2 vol. in-4°, sous ce titre : *Veterum Scriptorum qui in IX°. sæculo de Gratiâ scripsêre, Opera* (voy. QUATREMAIRE). Il y soutient que Gotescalc n'a point enseigné l'hérésie prédestinatienne. L'auteur n'a pas raison, mais il n'a rien oublié pour l'avoir (*voyez* GOTESCALC). Ce magistrat mourut en 1674, dans un âge fort avancé.

MAULÉON, (Auger de) sieur de Grenier, ecclésiastique, natif de Bresse, se fit connoître au 17*e*. siecle, par l'édition des *Mémoires de la reine Marguerite*, Paris, 1628; de ceux de M. de Villeroi; des *Lettres* du cardinal d'Ossat, &c. Il fut reçu de l'académie françoise en 1635; mais on l'en retrancha l'année suivante.

MAUNOIR, (Julien) né en Bretagne en 1606, entra chez les Jésuites, où il se distingua par les missions qu'il fit dans sa patrie depuis 1640 jusqu'en 1683. Epuisé de travaux & de fatigues, il mourut saintement à Plevin en Bretagne, âgé de 77 ans. Le P. Boschet, son confrere, a écrit sa vie sous ce titre : *Le parfait Missionnaire*, in-8°.

MAUPEOU, (N. de) chancelier de France, célebre sous le regne de Louis XV, surtout à l'époque où ce monarque fit enfin justice des parlemens, est mort au mois d'août 1792, dans sa terre en Normandie. La paisible & heureuse obscurité où il a vécu depuis sa disgrace, la fermeté avec laquelle il a constamment refusé de rendre les sceaux à moins qu'on ne lui fit son procès, condition qu'on n'a osé accepter, & l'acharnement avec lequel le parti philosophique l'a dénigré, honorent sa mémoire. Quelque jugement qu'on porte de sa conduite dans l'affaire des parlemens, il est très-apparent que si son ouvrage eût subsisté, la révolution n'auroit pas eu lieu; & que l'opération par laquelle Louis XVI l'a anéanti, est la premiere des fausses démarches de ce bon mais inconsidéré prince, & comme l'anneau de la chaîne des autres.

MAUPERTUIS, (Pierre-Louis Moreau de) né à St.-Malo en 1698, d'une famille noble, montra dès sa jeunesse beaucoup de penchant pour les mathématiques & pour la guerre. Il entra dans les mousquetaires en 1718, & donna à l'étude le loisir que lui laissoit le service. Après avoir passé 2 années dans ce corps, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de la Roche-Guyon; mais il ne la garda pas long-tems. Son goût pour les mathématiques l'engagea à quitter la profession des armes, pour se livrer entiérement aux sciences exactes. Il remit sa compagnie, & obtint une place à l'académie des sciences en 1723. Quatre ou cinq ans après, le desir de s'instruire le conduisit à Londres, où la société royale lui ouvrit ses portes. De retour en France, il passa à Bâle pour converser avec les freres Bernoulli, l'ornement de la Suisse. Des connoissances nouvelles, & l'amitié de ces deux célebres mathématiciens furent le fruit de ce voyage. Sa réputation & ses talens le firent choisir en 1736, pour être à la tête des académiciens que Louis XV envoya

dans le nord pour déterminer la figure de la terre. Il fut le chef & l'auteur de cette entreprise, exécutée avec beaucoup de diligence, quoique le succès ne répondît pas tout-à-fait aux espérances qu'on en avoit conçues (*voyez* CONDAMINE). Le prince royal de Prusse devenu roi, l'appella auprès de lui pour lui confier la présidence & la direction de l'académie de Berlin. Ce monarque étoit alors en guerre avec la reine de Hongrie, Maupertuis en voulut partager les périls : il s'exposa à la bataille de Molwits, fut pris par les hussards. Sa captivité ne fut ni dure ni longue. Dès qu'il fut mis en liberté, il partit pour la France; puis retourna en Prusse, où il ne fut pas plutôt, qu'il se repentit d'avoir renoncé à sa patrie. Frédéric le dédommagea de ses pertes par des bienfaits, par la confiance la plus intime; mais né avec une triste inquiétude d'esprit, il eut plusieurs querelles qui empoisonnerent ses jours. Les plus célebres sont sa dispute avec Koënig, professeur de philosophie à Franeker, & celle qu'il eut avec Voltaire, querelle qui fut une suite de la précédente. Le président de l'académie de Berlin avoit inséré dans un volume des Mémoires de cette compagnie pour l'année 1746, un *Ecrit sur les Loix du mouvement & du repos*, déduites d'un principe métaphysique : ce principe est celui de *la moindre quantité d'action*. Koënig ne se contenta pas de l'attaquer, mais il en attribua l'invention à Leibnitz, en citant un fragment d'une Lettre qu'il prétendoit que ce savant avoit écrite autrefois à Hermann, professeur à Bâle en Suisse. Maupertuis, piqué du soupçon de plagiat, engagea l'académie de Berlin à sommer Koënig de produire l'original de la lettre citée. Le professeur n'ayant pas pu satisfaire à cette demande, fut exclu de l'académie de Berlin dont il étoit membre (*voyez* KOENIG). Plusieurs écrits furent la suite de cette guerre : ce fut alors que Voltaire se mit sous les armes. Il avoit été d'abord lié très-étroitement avec Maupertuis, qu'il regardoit comme son maître dans les mathématiques; mais leurs talens étant différens, ils étoient mutuellement jaloux l'un de l'autre : le philosophe l'étoit du bel-esprit, & le bel-esprit du philosophe. Cette jalousie éclata à la cour du roi de Prusse, dont les faveurs ne pouvoient être partagées assez également pour écarter loin d'eux les petitesses de l'envie. Voltaire, sensible à quelques procédés de Maupertuis, prit occasion de la querelle de Koënig pour soulager sa bile. En vain le roi de Prusse lui ordonna de rester neutre dans ce procès : il débuta par une *Réponse* fort amere *d'un académicien de Berlin à un académicien de Paris*, au sujet du démêlé du président de l'académie de Berlin & du professeur de Franeker. Cette premiere satyre fut suivie de la *Diatribe du docteur Akakia :* critique sanglante de la personne & des ouvrages de son ennemi. Il y regne une finesse d'ironie & une gaieté tout-à-fait rares. L'auteur se moque de toutes les idées que son adversaire avoit consignées dans ses *Œuvres* & sur-

tout dans ses *Lettres*. Il se divertit principalement du projet d'établir une ville latine; de celui de ne point payer les médecins lorsqu'ils ne guérissent pas les malades; de la démonstration de l'existence de Dieu par une formule d'algebre; du conseil de disséquer des cerveaux de géans, afin de sonder la nature de l'ame; de celui de faire un trou qui allât jusqu'au centre de la terre, &c. (*voyez* LEIBNITZ, TICHO, WOLFF Christian). Les traits lancés sur l'auteur du *Voyage* au pôle, étonnerent ses partisans, & firent rire les vrais philosophes, instruits & pleinement convaincus de la charlatanerie de tous les savans à systêmes & à prétentions. On opposa aux satyres de Voltaire, les éloges dont il avoit comblé son ennemi; mais ils prouverent mieux la foiblesse & les petites vues du poëte, que la sagesse de son adversaire. En 1738, Maupertuis étoit un *génie sublime*; un *grand mathématicien*; un *Archimede*, un *Christophe Colomb* pour les découvertes, un *Michel-Ange*, un *Albane* pour le style. En 1752 ce n'étoit plus qu'un *esprit bizarre*, un *raisonneur extravagant*, un *philosophe insensé*. Si Voltaire se satisfit en suivant sa vengeance, il s'attira une disgrace éclatante. Les désagrémens qu'il essuya l'ayant obligé de se retirer de la cour de Prusse au commencement de 1753, il se consola dans son malheur par de nouvelles Satyres. Il peignit Maupertuis comme un *vieux capitaine de cavalerie travesti en philosophe*; l'*air distrait & précipité*, l'*œil rond & petit*, la *perruque de même*, le *nez écrasé*, la *physionomie mauvaise*, le *visage plat*, & l'*esprit plein de lui-même*. Celui-ci lui envoya un cartel, auquel il ne répondit que par cette plaisanterie qui exprimoit d'une maniere piquante le caractere & le savoir de son antagoniste : » Dès que j'aurai un peu de » force, je ferai charger mes » pistolets *cum pulvere pyrio*; » & en multipliant la masse par » le quarré de la vîtesse, jus- » qu'à ce que l'*action* & *nous* » soyons réduits à zéro, je vous » mettrai du plomb dans la » cervelle; elle paroît en avoir » besoin ». Cette farce finit d'une maniere triste. Le roi de Prusse fit arrêter Voltaire à Francfort, avec sa niece qui étoit venue l'y joindre; & on assure que le poëte n'en fut pas quitte à ce prix. Cependant des maux de poitrine, des crachemens de sang obligerent le président de l'académie de Berlin de revenir de nouveau en France. Il y passa depuis 1756 jusqu'au mois de mai 1758, qu'il se rendit à Bâle auprès de Mrs. Bernoulli, où il mourut très-chrétiennement entre les bras de deux Religieux, le 27 juillet 1759, à 62 ans. Voltaire ne cessant de l'outrager après sa mort, le roi de Prusse défendit sa mémoire en adressant au poëte les vers suivans :

Laissez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertui;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son ame étoit noble & fidelle;
Qu'elle vous serve de modele.
Maupertuis sut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit soin chez moi de griffonner.

Voyez quelle eſt votre manie.
Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,
Que j'admirois avec tranſport,
Se fouille par la calomnie,
Même il s'acharne ſur un mort!
Ainſi jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'aſſemblent autour des tombeaux,
Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès,
Je ne reconnois plus les traits
De l'auteur de la Henriade :
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui ſuppoſais.

Hélas! ſi votre ame eſt ſenſible,
Rougiſſez-en pour votre honneur,
Et gémiſſez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Maupertuis étoit d'une vivacité extrême, qui éclatoit dans ſa tête & dans ſes yeux continuellement agités. Cet air de vivacité, joint à la maniere dont il s'habilloit & dont il ſe préſentoit, le rendoit aſſez ſingulier. Un amour-propre trop ſenſible, je ne ſais quoi d'ardent, de ſombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractere, une envie extrême de parvenir & de faire ſa cour, firent tort à ſon bonheur & à ſa philoſophie. Il fut quelquefois dans ſon ſtyle le ſinge de Fontenelle; mais il ne put jamais atteindre la molle indifférence, l'égoïſme tranquille & raiſonné du convive de madame Tencin. Ses ouvrages ont été recueillis à Lyon en 1756, en 4 vol. in-8°. Comme écrivain, il avoit du génie, de l'eſprit, du feu, de l'imagination; mais on lui reproche des tours recherchés, une conciſion affectée, un ton ſec & bruſque, un ſtyle plus roide que ferme, des paradoxes, des idées fauſſes, &c. Ses principaux ouvrages ſont : I. La *Figure de la Terre, déterminée.* II. La *Meſure d'un degré du Méridien.* III. *Diſcours ſur la figure des Aſtres.* IV. *Elémens de Géographie.* V. *Aſtronomie Nautique.* VI. *Elémens d'Aſtronomie.* VII. *Diſſertation phyſique à l'occaſion d'un Negre blanc.* VIII. *Vénus phyſique ;* ouvrage que les libertins ont plus lu que les phyſiciens, & qu'un d'eux a reproduit en françois, ſous un titre & une forme différente, en y couſant quelques morceaux de l'*Amour conjugal* de Venette. L'auteur cependant y a mis toute la décence que la matiere comportoit; il trace même quelquefois des images vaſtes & ſublimes, lorſqu'il généraliſe ſes idées, & voit la nature en grand. IX. *Eſſai de Coſmographie.* X. *Réflexions ſur l'origine des Langues.* XI. *Eſſai de Philoſophie morale*, où il y a d'excellentes choſes, mais qui eſt de la plus verbiageuſe prolixité. XII. Pluſieurs *Lettres.* XIII. *Eloge de M. de Monteſquieu.* Quoique dans ce qu'il a écrit ſur divers points de la Phyſique du Monde, il y ait des imaginations qui favoriſent ouvertement le Matérialiſme, on auroit cependant tort de le ranger parmi les ennemis du Chriſtianiſme. Il paroît qu'il ne s'eſt abandonné à ces rêves, que dans des momens où la manie des ſyſtêmes l'avoit ſaiſi; car dans d'autres momens il rendoit un hommage ſincere à la Religion : » Nous ſommes, dit-il (*tom.* » *2 de ſes Œuvres, p. 174*), » ſi remplis de reſpect pour la » Religion, que nous n'héſiterions jamais de lui ſacri-

» fier notre hypothese, & » mille hypotheses semblables, » si on nous faisoit voir qu'elles » continssent rien qui fût op- » posé aux vérités de la foi, » ou si cette autorité à laquelle » tout Chrétien doit être sou- » mis, les désapprouvoit ». Dans son *Essai de Philosophie morale*, il réfute victorieuse-ment ceux qui ont osé comparer la morale de Zenon, d'Epictete & d'autres froids raisonneurs, à la divine morale de l'Evangile.

MAUPERTUY, (Jean-Baptiste Drouet de) né à Paris en 1650, d'une famille noble originaire du Berri, fit ses études au college de Louis le Grand. Son esprit & son goût pour l'éloquence & pour la poésie, lui firent des admirateurs de ses maîtres. Il parut ensuite dans le barreau, & s'en dégoûta. Les fleurs d'une littérature légere & frivole, lui avoient fait perdre le goût des fruits de la jurisprudence. Un de ses oncles, fermier-général, crut le guérir de son penchant pour le théâtre & pour les romans, en lui procurant un emploi considérable dans une des provinces du royaume. Maupertuy, qui n'avoit alors que 22 ans, se reposa sur des commis fideles & laborieux; & bien loin d'amasser du bien, il dissipa son patrimoine. De retour à Paris, à l'âge d'environ 40 ans, il renonça subitement au monde. Après une retraite de 2 ans, il prit l'habit ecclésiastique en 1692, passa 5 ans dans un séminaire, se retira ensuite dans l'abbaye de Sept-Fonts, & 5 ans après dans une solitude du Berri. Son mérite lui procura un canonicat à Bourges en 1702. De Bourges il passa à Vienne, d'où il revint à Paris, après avoir reçu les ordres sacrés. Il se retira quelque tems après à St.-Germain-en-Laye, où il mourut en 1730, âgé de 80 ans. On a de lui un très-grand nombre de Traductions françoises. Les principales sont celles: I. Du 1er. livre des *Institutions* de Lactance, in-12. II. Du *Traité de la Providence* & du *Timothée* de Salvien, chacun un vol. in-12. III. Des *Actes des Martyrs* recueillis par dom Ruinart. IV. De l'*Histoire des Goths* de Jornandès, in-12. V. De la *Vie du Frere Arsene de Janson, Religieux de la Trappe*, connu sous le nom *du Comte de Rosemberg*, in-12. VI. De la *Pratique des Exercices spirituels de S. Ignace*, in-12. VII. Du *Traité* latin de Lessius, *sur le choix d'une Religion*, in-12. VIII. De l'*Euphormion* de Barclai, 1711, 3 vol. ou 1713, un vol. in-12. On a encore de lui plusieurs livres de piété. I. Les *Sentimens d'un Chrétien touché d'un véritable amour de Dieu*. II. L'*Histoire de la Réforme de l'Abbaye de Sept-Fonts*, in-12. Cette Histoire fut mal reçue & accusée d'infidélité. III. L'*Histoire de la Ste. Eglise de Vienne*, in-4°. IV. *Prieres pour le tems de l'affliction & des calamités publiques*, in-12. V. *De la Vénération rendue aux Reliques des Saints*, in-12. VI. Le *Commerce dangereux entre les deux Sexes*, in-12. VII. La *Femme foible*, ou *les Dangers d'un commerce fréquent & assidu avec les Hommes*, in-12, &c. Le style de ces différens ouvrages est ferme & énergique;

mais il manque quelquefois de pureté & de précision.

MAUR, (S.) célebre disciple de S. Benoît, abbé de Glanfeuil, en Anjou, aujourd'hui St-Maur-sur-Loire; mort en 584. Quelques critiques modernes ont prétendu que S. Maur, abbé en Anjou, étoit différent de S. Maur, disciple de S. Benoît; mais dom Ruinart les a réfutés dans son Appendice des Annales des Bénédictins, t. 1, p. 630. Il y a une congrégation de Bénédictins qui porte le nom de *S. Maur.* C'est une réforme approuvée par le pape Grégoire XV, en 1621 (*voyez* COUR). Cette congrégation s'est distinguée par les vertus & le savoir de ses membres; mais elle n'a pas eu le don de persévérance. Voici ce que nous écrivions en 1783. « Elle se soutient encore avec assez de gloire. Il » y a peut-être moins d'érudition, moins d'activité & de » zele qu'autrefois; mais il faut » s'en prendre au siecle qui, » entiérement livré à la frivolité, ne fait aucun accueil » aux recherches savantes : ou » bien le malheur des tems » influeroit-il sur cette espece » de relâchement? Le bruit des » ruines réprimeroit-il l'essor » du génie qui nourrit & qui » provoque le travail? regar- » deroit-on comme un décret » de silence, l'incertitude que » la Providence semble avoir » répandue sur la durée de ces » solitudes illustrées par de si » longues & si utiles études »? En 1789, lorsque ces Religieux voulurent se charger de l'instruction publique, en secondant l'esprit & les œuvres de la révolution, nous fûmes obligés de changer ce jugement contre celui-ci : « Malheur à la jeu- » nesse dont l'éducation tom- » beroit en partage à des Reli- » gieux, que l'esprit du monde, » l'esprit d'apostasie, de cor- » ruption & d'erreur, engage à » quitter ces retraites saintes, » où des vœux inviolables les » avoient enfermés; à faire » des offrandes consacrées au » Seigneur, la proie de la poli- » tique mondaine & des vio- » lences de l'anarchie ». Les années suivantes présenterent une dissolution plus complette encore, & en faisant éclater la constance religieuse de quelques individus vertueux, offrirent une multitude d'apostats. Tous ceux qui s'étoient voilés du jansénisme, particuliérement les *Blancs-Manteaux*, se jetterent ouvertement dans tous les délires du philosophisme.

MAUR, (Raban) *voyez* RABAN-MAUR.

MAURAN, (Pierre) homme riche, fut regardé dans le 13e siecle comme le chef des Albigeois en Languedoc. Il se disoit S. Jean l'Evangéliste, & attaquoit la divinité de J. C., tantôt à découvert, & tantôt avec des mots équivoques. Raymond V, comte de Toulouse, l'obligea de comparoître devant le légat du pape. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il déclara que *le pain consacré par le prêtre n'étoit pas le corps de J. C.* Les évêques affligés du blasphême qu'ils venoient d'entendre & du malheur de celui qui l'avoit prononcé, déclarerent Mauran *hérétique*; & le laisserent entre les mains du comte de Tou-

louse. Mauran qui avoit trop d'esprit pour ignorer le foible de sa secte, eut trop de raison pour sacrifier sa vie au faux honneur qu'on trouve quelquefois à ne point se démentir. La grace agit en même tems sur son cœur, & il prit le parti de réparer le scandale qu'il avoit donné. Il alla, pieds nus & les épaules découvertes, se présenter à la porte de l'église : l'évêque de Toulouse & l'abbé de S. Sernin l'y reçurent, & le frapperent de verges pendant qu'il avançoit vers l'autel, où le légat l'attendoit. Mauran y fit abjuration de ses erreurs. Il promit de partir dans 40 jours pour la Palestine, & d'y servir trois ans les pauvres. Il vit raser sans regret celui de ses châteaux où les hérétiques tenoient auparavant leurs assemblées, & distribuer une partie de ses biens aux malheureux qu'il avoit opprimés par sa puissance ou ruiné par ses usures. Une conversion d'un si grand éclat eut un grand effet : l'hérésie soutenue par le crédit de Mauran tomba en grande partie.

MAURE, *voy.* STE-MAURE.

MAUREPAS, *voyez* PONTCHARTRAIN.

* MAURICE, (S.) chef de la légion Thébéenne, étoit chrétien avec tous les officiers & les soldats de cette légion, composée de 6600 hommes. Les Bagaudes ayant excité des troubles dans les Gaules, Dioclétien y envoya cette légion, appellée sans doute *Thébéenne*, parce qu'elle avoit été levée dans la Thébaïde en Egypte. Maurice ayant passé les Alpes, à la tête des troupes qu'il commandoit, l'empereur Maximien ordonna que toute l'armée feroit un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire. Cette proposition fit horreur à Maurice & à sa troupe ; il s'éloigna avec sa légion de l'armée, pour aller camper près d'Agaune, à trois lieues d'Octodurum. L'empereur, irrité de leur résistance, ordonna que la légion fût décimée. Ceux qui restoient protestant toujours qu'ils mourroient plutôt que de rien faire contre leur foi, l'empereur en fit encore mourir la dixieme partie. Enfin, Maximien les voyant persévérer dans la Religion de J. C., ordonna qu'on les fit tous massacrer. Ses troupes les environnerent & les taillerent en pieces. Cependant si on en croit la Tradition des églises de Treves & de Cologne, quelques cohortes de la légion s'échapperent, sans doute dans le tems qu'elle campoit à Octodurum, & furent mises à mort en divers endroits des Gaules. Maurice, chef de cette légion de héros chrétiens, Exupere & Candide, officiers de la même troupe, se signalerent par leur constance & la vivacité de leur foi. Ce furent eux qui engagerent les soldats à ce généreux refus. Ce massacre fut exécuté vers l'an 286. S. Maurice est le patron d'un ordre célebre dans les états du roi de Sardaigne, créé par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, pour récompenser le mérite militaire, & approuvé par Grégoire XIII en 1572. Malgré les preuves qui déposent en faveur de l'histoire de ces saints martyrs, plusieurs Protestans, entr'autres Dubor-

dier, Hottinger, Moyle, Burnet & Mosheim l'ont attaquée. Georges Hickes, savant Anglois, l'a défendue avec force, & a mis au néant les sophismes que Burnet avoit accumulés dans sa Préface sur *Lactance*. M. Félix de Balthasar en publia également la *Défense*, Lucerne, 1760, in-8°, contre une mauvaise critique qu'en avoit faite M. Spreng, dans sa *Basle Chrétienne*. Dom Joseph de Lisle, Bénédictin de la congrégation de S. Vannes, a porté la vérité de cette histoire jusqu'à l'évidence, dans son ouvrage intitulé : *Défense de la vérité du martyre de la Légion Thébéenne*, 1737, in-8°. Voyez aussi *Historia di S. Mauritio*, par le Pere Rossignoli, Jésuite ; les *Acta Sanctorum* du mois de septembre ; les *Eclaircissemens sur le martyre de la Légion Thébéenne*, &c., par le P. de Rivaz, Paris, 1779, in-8°. Les Actes du martyre de cette légion, écrits par S. Eucher, évêque de Lyon, ont été donnés, mais fort défectueux, par Surius. Le P. Chifflet, Jésuite, en ayant découvert une copie plus exacte, la fit imprimer. Dom Ruinart soutient que c'est-là le véritable ouvrage du saint évêque de Lyon. — Il ne faut pas confondre *S. Maurice*, chef de la légion Thébéenne, avec un autre Saint du même nom, martyrisé à Apamée, dans la Syrie, dont parle Théodoret. Si Mosheim les avoit distingués, il se seroit épargné bien des objections qui tombent à faux dans son *Commentarius de rebus Ecclesiæ ante Constantinum*, Helmstadt, 1753, pag. 588. Voltaire a pris une voie toute différente & bien digne de lui pour nier le massacre de cette légion. « Nous avons, » dit-il, les noms des trente-» deux légions, qui faisoient » les principales forces de l'em-» pire Romain, & assurément » la légion Thébéenne ne s'y » trouve pas ». Si cet écrivain superficiel & si peu jaloux de sa réputation, avoit consulté la liste des légions, il auroit trouvé le nom de celle-ci en dix endroits ; il y auroit lu, sect. VII, que sous Dioclétien la 3e. légion étoit la Thébéenne: *Tertia Diocletiana, Thebæorum*; cette même légion se trouve encore dans la sect. XX ; elle étoit la seconde sous Flavia Constantia : *Secunda Flavia Constantia, Thebæorum* ; elle conservoit le même rang sous Valens: *Secunda Valentis, Thebæorum*, section VI ; elle étoit la premiere sous ce même Maximien qui la fit massacrer : *Prima Maximiana, Thebæorum*, sect. VII. Voyez la Notice des Dignités de l'Empire Romain par le P. Labbe.

MAURICE, (*Mauritius Tiberius*) né à Arabisse en Cappadoce l'an 539, étoit d'une famille distinguée, originaire de Rome. Après avoir occupé quelques places à la cour de Tibere Constantin, il obtint le commandement des armées contre les Perses. Il donna tant de marques de bravoure, que l'empereur lui donna sa fille Constantine en mariage, & le fit couronner empereur en 582. Les Perses ne cessoient de faire des incursions sur les terres des Romains. Maurice envoya contre eux Philippicus son beau-frere, qui eut d'abord

des succès brillans, mais qui ne se soutint pas toujours avec le même avantage. Comme les gens de guerre étoient extrêmement nécessaires dans ce tems malheureux, l'empereur ordonna en 592, qu'aucun soldat ne se fît moine, qu'après avoir accompli le tems de la milice; mais sur les remontrances de S. Grégoire, il révoqua cet édit. Maurice donna un nouveau lustre à son regne, en rétablissant sur son trône Chosroès II, roi de Perse, qui en avoit été chassé par ses sujets. L'empire étoit alors en proie aux ravages des Abares. Maurice leur accorda un tribut d'environ 100,000 écus, pour obtenir la paix; mais ces barbares recommencerent la guerre à diverses reprises. Les Romains en firent périr plus de 50,000 dans différens combats, & firent près de 17,000 prisonniers. On leur rendit la liberté, après avoir fait promettre à Chagar, roi des Abares, qu'il renverroit tous les Romains qu'il retenoit dans les liens. Le prince Abare, infidele à sa promesse, demanda une rançon de 10,000 écus. Maurice refusa la somme. Alors ce barbare furieux fit passer les captifs au fil de l'épée. Théophylacte, auteur contemporain, qui a écrit l'Histoire du regne de Maurice, ne dit rien de l'offre du prince des Abares pour le rachat des prisonniers, ni du refus de Maurice, ni de leur massacre : & il est difficile de croire que cet empereur ait refusé, pour la délivrance de 12,000 soldats, une somme aussi modique, dans le tems qu'il accordoit à ce même peuple un tribut considérable pour obtenir la paix. Quoi qu'il en soit, Phocas, qui de simple centurion étoit parvenu aux premieres dignités militaires, se fit proclamer empereur. Il poursuivit Maurice jusqu'auprès de Chalcédoine, le fit prisonnier, & le condamna à perdre la tête. On égorgea les cinq fils de ce prince infortuné aux yeux de leur pere. Maurice, s'humiliant sous la main de Dieu, ne laissa échapper que ces paroles : *Vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens sont équitables.* Sa mort suivit celle de ses fils, l'an 602. Plusieurs écrivains ont jugé ce prince par ses malheurs au-lieu de le juger par ses actions : ils l'ont cru coupable, & l'ont condamné. Il est vrai qu'il souffrit que l'Italie fût vexée; mais il fut le pere des autres parties de son empire. Il rétablit la discipline militaire, abattit la fierté des ennemis de l'état, soutint la foi chancelante par ses loix, & la piété par son exemple. Il aima les sciences, & protégea les savans.

MAURICE, arriere-petit-fils de Frédéric II électeur de Saxe, né en 1521, se signala dès sa jeunesse par son courage, & eut toujours les armes à la main tant qu'il vécut. Il servit l'empereur Charles-Quint en 1544 contre la France, & en 1546 contre la ligue de Smalkalde, à laquelle, quoique protestant & zélé protecteur de Luther, il ne voulut jamais s'unir avec les rebelles. L'empereur, pour le récompenser de ses services, l'investit l'an 1548 de l'électorat de Saxe, dont il

avoit dépouillé Jean-Frédéric son cousin. Maurice se ligua depuis avec quelques princes de l'Empire pour la délivrance du landgrave de Hesse, que Charles V retenoit prisonnier; & enfin avec cet empereur contre le margrave de Brandebourg, qui ravageoit les provinces d'Allemagne. Il l'attaqua en 1553, gagna sur lui la bataille de Siversshausen, & mourut deux jours après, des blessures qu'il y reçut.

MAURICE, *voy.* MORICE.

MAURICE de Nassau, *voyez* NASSAU.

MAURICEAU, (François) chirurgien de Paris, s'appliqua pendant plusieurs années avec beaucoup de succès à la théorie & à la pratique de son art. Il se borna ensuite aux opérations qui regardent les accouchemens des femmes, & il fut à la tête de tous les opérateurs en ce genre. On a de lui plusieurs ouvrages, fruits de son expérience & de ses réflexions. I. *Traité des maladies des Femmes grosses & de celles qui sont accouchées*, 1694, in-4°, avec figures. Il y a plusieurs autres éditions de ce livre excellent, traduit en allemand, en anglois, en flamand, en italien & en latin. Cette derniere version est de l'auteur lui-même. II. *Observation sur la grossesse & l'accouchement des Femmes, & sur leurs maladies & celles des Enfans nouveaux-nés*, 1694. III. *Dernieres observations sur les maladies des Femmes grosses & accouchées*, in-4°, 1708: ces deux derniers ouvrages forment le 2e. vol. de son *Traité*. L'auteur mourut en 1709, avec la réputation d'un homme d'une très-grande probité & d'une prudence consommée. Quelques années avant sa mort il s'étoit retiré à la campagne, pour se préparer dans la retraite au dernier passage.

MAUROLICO, (François) né à Messine en 1494, abbé de Ste.-Marie-du-Port en Sicile, se rendit très-habile dans les belles-lettres & dans les sciences. Il enseigna les mathématiques à Messine avec réputation. Ce savant possédoit à un tel degré l'art si nécessaire & si rare de s'exprimer avec clarté, qu'il rendoit sensibles les questions les plus abstraites. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Edition* des *Sphériques* de Théodose, in-fol. II. *Emendatio & restitutio Conicorum Apollonii Pergæi*, in-fol. III. *Archimedis monumenta omnia*, in-fol. IV. *Euclidis Phenomena*, in-4°. V. *Martyrologium*, in-4°. VI. *Sicanicarum rerum compendium*, in-8°. VII. *Rime*, 1552, in-8°. VIII. *Opuscula Mathematica*, 1575, in-4°. IX. *Arithmeticorum libri duo*, in-8°. X. *Photismus de lumine & umbra*, in-4°. XI. *Problemata mechanica ad Magnetem & ad Pyxidem nauticam pertinentia*, in-4°. XII. *Cosmographia de forma, situ, numeroque Cœlorum Elementariorum*, in-4°. Maurolico à une mémoire étendue joignoit un esprit pénétrant & aisé. C'étoit un génie propre à la méditation: il étoit toujours renfermé en lui-même, & ce n'étoit qu'avec peine qu'on lui arrachoit quelques paroles sur d'autres objets que celui de ses études favorites. Il fut enlevé aux lettres en 1575, à 81 ans.

MAURUS, (Firmus) *voyez* FIRMUS.

MAURUS-HONORATUS, *voyez* SERVIUS.

MAURUS, (Hortensius) né à Vérone, s'attacha de bonne heure à la poésie latine, & plut à Ferdinand de Furstenberg, évêque de Paderborn, qui cultivoit lui-même les lettres avec goût, & conserva à Maurus son amitié jusqu'à sa mort. Ce poëte se retira alors à Hanovre, où il jouit de la considération de tous les citoyens distingués, quoiqu'il fût bon catholique, & même engagé dans les ordres. Il mourut dans cette ville à l'âge de 92 ans, le 14 septembre 1724, & fut enterré dans l'église des Catholiques, où l'on voit son épitaphe. Le célebre jurisconsulte Christian Boëhmer s'étoit engagé à donner une édition de ses poésies, que Maurus avoit à la fin de sa vie copiées de sa main; mais il fut prévenu par la mort. Quelques-unes ont paru dans la Collection des Poëtes Allemands, par Roenickius. L'abbé Weissembach les a recueillies, & publiées à Bâle, 1782, avec d'autres poésies, sous le titre de *Selecta veterum & recentiorum Poëmata, in gratiam litteratæ Juventutis*, in-12. Il les avoit déja publiées séparément. Voici le jugement qu'il en porte : *Stylus Hortensii purus est, tener, splendidus, plenus acuminis, atque munditiarum.*

MAURUS, (Terentianus) florissoit sous Trajan, suivant les uns, & sous les derniers Antonins, suivant d'autres. Il étoit gouverneur de Sienne, aujourd'hui Asna, dans la haute Egypte. Nous avons de lui un petit *Poëme* latin sur les *Regles de la Poésie & de la Versification*, écrit avec goût & avec élégance. On le trouve dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire; & séparément sous le titre *De arte metrica*, 1531, in-4°.

MAUSCHBERGER, (Léopold) né à Kralup en Bohême l'an 1718, entra chez les Jésuites, & enseigna les sciences avec beaucoup de réputation. On estime son *Motus localis gravium solidorum*, Olmutz, 1751, in-8°. On a encore de lui des *Commentaires* sur divers livres de l'Ecriture-Sainte; & un *Cours de Théologie*, & un *Traité sur les Loix.*

MAUSOLE, roi de la Carie. Après sa mort, Artemise sa femme lui fit faire un tombeau si superbe, qu'il passa pour l'une des sept merveilles du monde. C'est delà qu'on a appellé *Mausolées* les sépulcres magnifiques qu'on éleve aux grands, ou même les représentations des tombeaux dans les pompes funebres.

MAUSSAC, (Philippe-Jacques) conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, & président en la cour des Aides à Montpellier, mort en 1650, à 70 ans; passoit pour le premier homme de son tems dans l'intelligence du grec. On a de lui : I. Des *Notes* très-estimées sur *Harpocration*. II. Des *Remarques* savantes sur le *Traité des Monts & des Fleuves*, attribué à Plutarque. III. Quelques *Opuscules*, qui décelent, ainsi que ses autres ouvrages, un critique judicieux.

MAUTOUR, (Philibert-Bernard Moreau de) auditeur de la chambre des comptes de Paris, membre de l'académie des inscriptions, naquit à Beaune en 1654, & mourut

en 1737. Il est au rang des poëtes médiocres, qui ont produit quelques vers heureux. Ses *poësies* sont répandues dans le *Mercure*, dans le *Journal de Verdun*, & dans d'autres recueils. On a encore de lui : I. Une Traduction du *Rationarium temporum* du P. Petau, en 4 vol. in-12. II. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Elles font honneur à son savoir & à sa sagacité.

MAXENCE, (*Marcus-Aurelius Valerius Maxentius*) fils de l'empereur Maximien-Hercule, & gendre de Galere-Maximien, profita de l'abdication de son pere pour avoir part au gouvernement. Il se fit déclarer Auguste en Italie le 28 octobre 306. Il engagea ensuite son pere à reprendre la pourpre, contraignit Sévere de se renfermer dans Ravenne, & le fit mourir quelque tems après, contre la parole qu'il lui avoit donnée. Galere-Maximien marcha contre lui, & fut obligé de prendre la fuite, ce qui rétablit la paix en Italie. On crut d'abord qu'elle alloit être rompue, par les démêlés qui s'éleverent entre le pere & le fils; mais Maximien-Hercule, convaincu d'avoir conspiré contre la vie de Constantin, s'étant étranglé l'an 310, on en fut quitte pour la peur. Après sa mort, Maxence s'empara de l'Afrique, & s'y fit détester par ses cruautés & par les persécutions qu'il suscita contre les Chrétiens. Ce fut alors que Constantin résolut de faire la guerre à Maxence, qui étoit revenu à Rome. Ce tyran sortit de cette capitale le 28 octobre 312, pour lui livrer bataille. Il la perdit, & tenta d'y rentrer; mais le pont sur lequel il passoit en donnant ses ordres, ayant croulé sous lui, il tomba dans le Tibre & s'y noya. Le lendemain, Constantin entra triomphant dans Rome, & publia un édit en faveur des Chrétiens. On sait que c'est en marchant contre Maxence, que Constantin fut encouragé par l'apparition de la Croix; événement que quelques critiques ont nié avec si peu de raison (*voyez* CONSTANTIN). Un poëte latin a exprimé de la sorte cette vision célebre, & la défaite de Maxence :

Ecce corusca
Æthere, nixa super croceo glomeramine nubis
Alta crucis species & inenarrabile lumen
Maximus Ausoniis ut Constantinus in oris
Viderat, infandos fidei dùm fortis in hostes
Irruit, & Tibris rubens prostravit ad undas,
Arripiensque fugam positis Maxentius armis
Perditus immani fœdavit corpore fluctus.

MAXENCE, (Jean) moine de Scythie au 6e. siecle, soutint à Constantinople, devant les légats du pape Hormisdas, la vérité de cette proposition : *Un de la Trinité a souffert dans sa chair*. Il eut, en Orient & en Occident, des partisans & des adversaires. Sa proposition fut approuvée dans la suite par le 5e. concile général & par le pape Martin (*voyez* JEAN II, pape). Il composa un ouvrage contre les Acéphales, que nous avons dans la *Bibliotheque des*

Peres, & fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de S. Augustin.

MAXIME, (*Magnus-Maximus*) Espagnol, général de l'armée Romaine en Angleterre, s'y fit proclamer empereur en 383, & passa dans les Gaules, où les légions mécontentes de Gratien le reconnurent. Treves fut le siege de son empire. Gratien marcha contre ce rebelle; mais il perdit une bataille près de Paris, par la trahison d'un de ses officiers, & fut tué à Lyon par Andragate dans un festin. Maître des Gaules, de l'Espagne & de l'Angleterre, il envoya des ambassadeurs à Théodose, pour insinuer à ce prince de l'associer à l'empire. On lui donna des espérances; mais comme il vit qu'on ne vouloit que l'amuser, il passa les Alpes, & marcha contre Valentinien le Jeune, qui chercha un asyle à Thessalonique, auprès de Théodose. Maxime, fondant sur l'Italie à la faveur de cette fuite s'empara de Plaisance, de Modene, de Reggio, de Bologne, de Rome même. Théodose se disposa à punir l'usurpateur; pour tromper Maxime, il fait les préparatifs d'une armée navale. Maxime donne dans le piege, & fait embarquer la plus grande partie de ses troupes. Théodose, à cette nouvelle, précipite sa marche, atteint son armée, la défait; marche vers Aquilée, où le tyran s'étoit réfugié, & la prend d'assaut. Alors les propres soldats de Maxime l'amenent au vainqueur, les pieds nus & les mains liées. Théodose s'attendrit sur son malheur, après lui avoir reproché ses crimes; & il alloit lui accorder la vie, lorsque les soldats lui trancherent la tête le 26 août de l'an 388. Victor son fils, qu'il avoit fait Auguste, fut pris au mois de septembre suivant, & décapité comme son pere. Andragate, général de la flotte de Maxime & assassin de Gratien, n'espérant aucune grace, se précipita dans la mer. Ainsi finit cette sanglante tragédie. Maxime avoit de bonnes qualités, le Christianisme avoit eu d'heureux effets sur ses mœurs, & on ne peut guere lui reprocher que l'usurpation du trône; encore Sulpice Sévere insinue-t-il qu'il fut proclamé malgré lui: *Vir omni vitæ merito prædicandus, si vel ei diadema non legitimè, tumultuante milite, impositum repudiare, vel armis civilibus abstinere licuisset.* Cependant le même historien l'appelle ailleurs: *Ferocis ingenii virum*, & cette dénomination n'est pas trop forte, s'il est vrai qu'il a refusé à Gratien les honneurs de la sépulture: mais son caractere s'adoucit beaucoup par les leçons de la foi chrétienne. *Voyez* S. MARTIN.

MAXIME, (*Petronius-Maximus*) né l'an 395 d'une illustre famille, d'abord sénateur & consul Romain, se revêtit de la pourpre impériale en 455, après avoir fait assassiner Valentinien III. Pour s'affermir sur le trône, il épousa Eudoxie, veuve de ce prince infortuné. L'impératrice ignoroit son crime; Maxime lui avoua, dans un transport d'amour, que l'envie d'être son époux le lui avoit fait commettre. Alors

Eudoxie

Eudoxie appella secrettement Genseric, roi des Vandales, qui vint en Italie le fer & la flamme à la main. Il entre dans Rome, où l'usurpateur étoit alors. Ce malheureux prend la fuite; mais les soldats & le peuple, indignés de sa lâcheté, se jeterent sur lui & l'assommerent à coups de pierres. Son corps fut traîné par les rues pendant 3 jours, & après l'avoir couvert d'opprobres, ils le jeterent dans le Tibre le 12 juin de la même année 455. Son regne ne fut que de 77 jours.

MAXIME, (S.) évêque de Jérusalem, successeur de S. Macaire en 331, fut condamné aux mines sous l'empire de Maximien, après avoir perdu l'œil droit & le jarret pour la défense de la foi. Il parut avec éclat au concile de Nicée en 325, & à celui de Tyr en 335. Les Ariens dominoient dans cette derniere assemblée. S. Paphnuce, voyant qu'ils étoient les plus puissans, prit S. Maxime par la main, en lui disant: » Puisque j'ai l'honneur de » porter les mêmes marques » que vous de mes souffrances » pour J. C., & que j'ai perdu, » comme vous, un de ces » yeux corporels pour jouir » plus abondamment de la lu- » miere divine, je ne saurois » vous voir assis dans une as- » semblée de méchans, ni vous » voir tenir de rang entre les » ouvriers d'iniquité ». Il le fit ensuite sortir de ce lieu, & l'instruisit de toutes les intrigues des Ariens. Maxime ne se signala pas moins au concile de Sardique en 347. Il tint, 2 ans après, un concile à Jérusalem, où S. Athanase fut reçu à la communion de l'Eglise. Les Ariens furent si irrités du résultat de ce concile, qu'ils déposerent Maxime. Ce saint évêque termina sa carriere en 350.

MAXIME DE TURIN, (S.) ainsi nommé, parce qu'il étoit évêque de cette ville au 5e. siecle, est célebre par sa piété & par sa science. Il assista au concile de Milan en 451, & à celui de Rome en 465. Sa souscription s'y voit la premiere après celle du pape Hilaire. Il ne survécut pas longtems à ce concile. On a de lui des *Homélies*, dont quelques-unes portent mal-à-propos le nom de *S. Ambroise*, de *S. Augustin* & d'*Eusebe d'Emese*. Elles sont dans la Bibliotheque des Peres. Muratori a donné tous les *Sermons de S. Maxime*, avec des remarques, à la fin de l'édition des *Œuvres* de S. Léon, Venise, 1748. Il en avoit publié auparavant dans ses *Anecdota*, tom. 3, p. 6, plusieurs qui avoient jusqu'alors été inconnus, d'après un manuscrit de la bibliotheque Ambrosienne, qui a plus de mille ans d'antiquité, & qui est écrit en caracteres lombards. Il a paru à Rome, 1785, une collection des Œuvres de Maxime du Turin: *Opera Maximi Taurinienfis*, in-fol., avec une Preface du pape Pie VI.

MAXIME, (S.) abbé & confesseur dans le 7e. siecle, étoit de Constantinople, d'une famille noble & ancienne. Il s'éleva avec zele contre l'hérésie des Monothélites, qui le persécuterent avec une violence inouie. Il mourut dans les fers, en 662, des tourmens qu'on lui fit endurer. Il nous

reste de lui plusieurs ouvrages, dont le P. Combesis, Dominicain, a donné une bonne édition, Paris, 1675, en 2 vol. in-fol. Ils consistent en des Commentaires allégoriques sur plusieurs Livres de l'Ecriture-Sainte, sur les Livres attribués à S. Denys l'Aréopagite, & en des Traités contre les Monothélites, &c.: mais il en reste quelques autres qui ne sont pas renfermés dans cette édition.

MAXIME DE TYR, philosophe Platonicien, vint l'an 146 à Rome sous Marc-Aurele, qui voulut bien être son disciple, & vécut, à ce qu'on croit, jusqu'au tems de l'empereur Commode. Les 41 *Discours* qui nous restent de lui, ont été publiés à Cambridge, 1703, in-8°; à Londres, 1740, in-4°; & traduits en françois par M. Formey, Leyde, 1762, in-12. Il y a dans ces Discours de l'éloquence, de l'énergie & souvent des vues profondes & vraiment philosophiques. Le tableau qu'il fait de l'amour en général, sans distinction physique & morale de son objet, est une espece de chef-d'œuvre; il semble se rapporter particuliérement à la poursuite des choses pures, sublimes, sans honte & sans remords.

MAXIME le *Sophiste*, natif d'Ephese, se mêloit de philosophie & de magie. Il fut le maître de Julien l'Apostat (*voy. ce mot*), qui le combla d'honneurs & soumit ses ouvrages à sa censure. Ce prince, résolu de faire la guerre aux Perses, consulta divers oracles; mais aucun ne le flatta autant que la promesse que lui fit ce philosophe magicien. Il l'assura qu'il remporteroit des victoires aussi mémorables que celles d'Alexandre, & lui persuada, dit-on, que l'ame de ce héros avoit passé dans son corps. Il arriva précisément tout le contraire de ce qu'il avoit prédit. Julien périt, & sa perte entraina celle de Maxime. L'empereur Valens ayant donné un arrêt de mort contre les Magico-Sophistes, le maitre de Julien expira à Ephese dans les tortures, en 366. — Il faut le distinguer de MAXIME, natif d'Alexandrie, qui, quoique Chrétien, faisoit profession de la philosophie cynique, dont il portoit l'habit, le bâton & les grands cheveux; ce qui le fit surnommer le *Cynique*. Il étoit d'une vie déréglée, & fut pour ses infamies fouetté publiquement en Egypte, & relégué dans un désert. Il vint ensuite à Constantinople, & sut si bien feindre, qu'il en imposa à S. Grégoire de Nazianze. Ayant acquis quelque credit, il s'en servit pour supplanter le saint prélat, & se faire ordonner évêque de Constantinople en 380. On ne tarda pas à le chasser du siege qu'il avoit usurpé: il s'adressa à l'empereur Théodose qui le rejeta avec indignation, & son ordination fut désapprouvée au concile de Constantinople en 381. Il surprit ensuite le suffrage des évêques d'Italie, dans un concile où présida S. Ambroise, tenu la même année; mais l'empereur Théodose les désabusa en leur faisant connoître les artifices de cet imposteur.

MAXIME, *voyez* PUPIEN.

MAXIMIEN - HERCULE ou VALERE-MAXIMIEN, (*Ma-*

rius-Aurelius-Valerius-Maximianus-Herculius naquit près de Sirmich l'an 250. Ses parens étoient très-pauvres; il s'avança, par ses qualités guerrieres, dans les armées. Dioclétien, avec qui il avoit été soldat, l'associa à l'empire en 286, & lui donna pour partage l'Italie, l'Afrique, les Gaules & l'Espagne. Sa valeur éclata contre plusieurs nations barbares; mais il fut repoussé avec beaucoup de perte par Carausius, qui l'obligea à lui céder la Bretagne par un traité. Il fut plus heureux contre Aurelius Julianus, qui, après avoir pris le titre d'empereur, s'étoit retiré en Afrique; il le défit & le tua. Les Maures furent vaincus peu de tems après. Il les poursuivit dans leurs montagnes, les força à se rendre & les transporta dans d'autres pays. L'empereur Dioclétien, s'étant dépouillé de la pourpre impériale en 305, engagea Maximien à l'imiter. Il obéit; mais sur la fin de l'année, Maxence son fils l'engagea à la reprendre. Maximien, ingrat envers son enfant, voulut le faire rentrer dans l'état de particulier. Le peuple & les soldats s'étant soulevés contre lui, il fut obligé de se retirer dans les Gaules auprès de Constantin, qui épousa sa fille Fausta. Aussi peu fidele à son gendre qu'il l'avoit été à son fils, il engagea sa fille à trahir son mari, & à faire en sorte que la chambre où il couchoit, fût ouverte toute la nuit. Fausta lui promit tout dans le dessein d'avertir Constantin, qui fit coucher un eunuque à sa place. Le meurtrier vient au milieu de la nuit, tue l'eunuque, & crie que Constantin est mort. Constantin paroit à l'instant avec ses gardes, reproche à ce monstre son ingratitude & ses crimes, le condamne à perdre la vie, lui accordant pour toute grace la liberté de choisir son genre de mort. Le malheureux s'étrangla en 310, à l'âge de 60 ans, à Marseille. Féroce, cruel & avare, il avoit toujours conservé la rusticité de sa naissance. Ses vices étoient peints sur sa figure. Sa haine contre les Chrétiens alla jusqu'à faire massacrer des légions entieres. *Voyez* S. MAURICE.

MAXIMIEN, (*Galerius-Valerius-Maximianus*) plus connu sous le nom de GALERE, naquit près de Sardique, de parens si pauvres, que dans sa jeunesse il garda les troupeaux: ce qui lui fit donner le surnom d'*Armentaire*. Il s'avança par sa valeur dans les troupes. Dioclétien, qui l'avoit créé César en Orient l'an 292, lui fit épouser sa fille Valeria. Il fit d'abord la guerre aux Goths, puis aux Sarmates; ensuite à Narsès, roi des Perses, qui le défit entiérement l'an 297. Comme c'étoit par sa faute qu'il avoit été vaincu, Dioclétien lui témoigna beaucoup de mépris, jusqu'à le laisser marcher à pied près de son char l'espace d'un mille, tout revêtu qu'il étoit de la pourpre impériale. Ayant enfin obtenu la permission de lever de nouvelles troupes, il tailla en pieces les Perses dans un second combat. Narsès abandonna son camp aux vainqueurs, qui y trouverent des richesses immenses, les femmes & les enfans du vaincu. Galere les

traita avec toute la politesse due à leur rang; mais il ne les céda à Narsès, qu'à condition qu'il lui abandonneroit cinq provinces en deçà du Tigre. Cette victoire flatta tellement son amour-propre, qu'il voulut se faire passer pour le fils de Mars. Dioclétien commença à le craindre & avec raison; Galere le força à abdiquer le trône en 305. Proclamé Auguste en même tems, il gouverna comme Néron. Les peuples furent accablés d'impôts, & lorsqu'ils ne pouvoient payer, on leur faisoit souffrir les plus cruels supplices. On prétend qu'il faisoit dévorer les hommes par des ours pour s'amuser. Les Chrétiens eurent en lui un ennemi implacable; il les avoit déjà persécutés sous Dioclétien, & avoit fait mettre secrettement le feu à son palais de Nicomédie, pour allumer la colere de cet empereur, à qui il persuada que les Chrétiens étoient auteurs de cet incendie. Ses cruautés augmenterent avec son âge : il força chaque particulier à donner une déclaration exacte de son bien, fit crucifier ou brûler à petit feu ceux qu'il soupçonnoit n'avoir pas accusé juste. Un grand nombre de pauvres furent jetés dans la mer, parce que ce tyran s'imaginoit qu'ils cachoient leurs richesses pour ne pas payer. Le peuple Romain, craignant d'être exposé à ces exécutions barbares, proclama empereur Maxence, qui le chassa de l'Italie en 306. Galere, obligé de fuir, fut bientôt attaqué d'une maladie qui ne fit qu'un ulcere de tout son corps. Dans cet état déplorable, il s'adressa au Dieu des Chrétiens, après avoir imploré vainement ses fausses divinités, & publia un édit en faveur du Christianisme. Il mourut en 311 dans des douleurs horribles. Ce monstre conserva toujours la dureté féroce qu'il tenoit de sa naissance. A son défaut d'éducation, il joignoit un caractere cruel & barbare. Sa figure annonçoit son ame, il étoit excessivement grand & d'une épaisseur monstrueuse. Son aspect, sa voix, ses gestes, tout en lui faisoit peur, & portoit un caractere de réprobation.

MAXIMILIEN I, fils de Frédéric IV le *Pacifique*, archiduc d'Autriche, naquit en 1459. Son mariage avec Marie, fille de Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, le rendit un des plus puissans princes de l'Europe. Créé roi des Romains en 1486, il se signala contre les François; & monta sur le trône impérial après la mort de son pere, en 1493. Nul roi des Romains n'avoit commencé sa carriere plus glorieusement que Maximilien. La victoire de Guinegatte sur les François, Arras pris avec une partie de l'Artois, lui avoient fait conclure une paix avantageuse, par laquelle le roi de France lui cédoit la Franche-Comté en pure souveraineté; l'Artois, le Charolois & Nogent, à condition d'hommage. Jouissant en paix de toutes ces conquêtes, il épousa en secondes noces Blanche, fille de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan. Ce n'étoit pas une alliance fort illustre, mais la nouvelle épouse lui apporta des trésors dont il

avoit besoin. Charles VIII, roi de France, s'étant emparé de royaume de Naples, Maximilien, appellé en Italie par Jules II, courut lui disputer cette acquisition. Il s'étoit ligué avec le pape & divers autres princes pour chasser les François, qui eurent bien de la peine à rentrer en France, en abandonnant toutes leurs conquêtes; ils durent leur heureux retour à la journée de Fornoue, dont le succès leur ouvrit un passage. Maximilien eut ensuite à combattre les Suisses, qui achevoient d'ôter à la maison d'Autriche ce qui lui restoit dans leur pays. L'année 1508 fut célebre par la Ligue de Cambray, dont le pape Jules II fut le moteur. Maximilien y entra: ses troupes s'avancerent dans le Frioul & s'emparerent de Trieste; mais elles furent forcées de lever le siege de Padoue. Après s'être uni avec le roi de France contre Venise, il s'unit avec l'Espagne & le pape contre la France. Il ménageoit le pontife Romain, flatté de l'espérance qu'il le prendroit pour coadjuteur dans le pontificat; il ne voyoit plus d'autre maniere de rétablir l'Aigle Impériale en Italie. Le pape s'étant moqué de la proposition de la coadjutorerie, Maximilien pensa sérieusement à lui succéder. Une de ses Lettres à l'archiduchesse Marguerite sa fille, est un témoignage subsistant de ce dessein bizarre. Jules II avoit badiné plusieurs fois sur ses inclinations & sur celles de Maximilien. *Les Electeurs*, disoit-il, *au-lieu de donner l'empire à Jules, l'ont accordé à Maximilien; & les cardinaux, au-lieu de faire Maximilien pape, ont élevé Jules à cette dignité.* Maximilien irrité par plusieurs motifs contre la France, s'unit contre elle avec l'Angleterre. Il servit en qualité de volontaire au siege de Térouane en 1513, sous les ordres de Henri VIII. Pour ne pas oublier les torts qu'il croyoit devoir venger, il relisoit souvent ce qu'il appelloit *son Livre rouge*. Ce livre étoit un regiſtre où il avoit consigné toutes les mortifications que la France lui donnoit, dans le dessein de s'acquitter à sa commodité. Il forma le projet de chasser les François du Milanez, & assiégea Milan avec 15000 Suisses; mais ce prince, qui prenoit toujours de l'argent & qui en manquoit toujours, n'en eut pas pour payer ces mercenaires. Ils se mutinerent, & l'empereur fut obligé de s'enfuir, de crainte qu'ils ne le livrassent aux François. Il mourut peu de tems après d'un excès de melon, à Inspruck, le 12 janvier 1519, à 60 ans, où l'on voit son mausolée dans l'église des Cordeliers, un des plus beaux qui ait jamais été élevé à la mémoire des rois. Il y eut un interregne jusqu'au 20 actobre. Maximilien, né doux, affable, bienfaisant, étoit sensible aux charmes de l'amitié, aux agrémens des arts, à la liberté d'un commerce intime. Son attachement à la justice & à la Religion le rendirent respectable à ses sujets, qui attribuerent à sa piété & à sa vertu la maniere toute singuliere dont il fut retiré d'entre les précipices des Alpes Tyroliennes, où il s'étoit engagé en poursuivant des

chamois : c'étoit sur le Czirleberg, à deux lieues d'Inspruck. L'empereur étoit sur le point d'y mourir, & on avoit déjà porté le S. Sacrement au pied de la montagne, qu'il adora de loin, ne pouvant le recevoir; lorsqu'un jeune homme qui ne parut plus depuis, le tira hors du danger. Ses bonnes qualités furent ternies pas quelques défauts. Il régnoit dans toutes ses démarches un air d'incertitude, qui le faisoit courir d'engagemens en engagemens, sans en tenir presqu'aucun. Son caractere étoit rempli de contradictions. Il étoit à la fois laborieux & négligent, constant & léger, entreprenant & timide, le plus avide & le plus prodigue de tous les hommes. Il rendit un service important à l'humanité, en abolissant, l'an 1512, la jurisdiction barbare & redoutable, connue sous le nom latin de *Judicium occultum Westphaliæ*, & sous celui de *Vehem-Gericht* en allemand. Ce tribunal consistoit à députer des juges & des échevins si secrets, que leurs noms ont échappé aux plus laborieux érudits. Ces juges, en parcourant les provinces, prenoient note des criminels, les déféroient, les accusoient & prouvoient leurs accusations à leur maniere. Les malheureux inscrits sur ces livres funestes, étoient condamnés sans être ni entendus, ni cités. Quelques empereurs réformerent, à diverses reprises, ce tribunal odieux; mais Maximilien eut assez d'humanité, pour rougir des horreurs qu'on y commettoit en son nom, & le supprima entiérement. Dans des momens de loisir, il cultivoit les lettres, & le faisoit avec succès: il composa quelques *Poésies*, & des *Mémoires de sa vie.* Il laissa de Marie de Bourgogne, Philippe, qui épousa Jeanne héritiere d'Espagne, & qui fut le pere de l'empereur Charles V & de Ferdinand I. C'est ce bonheur des princes de la maison d'Autriche, d'épouser de riches héritieres, qui a donné lieu à ce distique :

Bella gerant alii, tu felix Austria nube;
Quæ dat Mars aliis, dat tibi regna Venus.

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Ferdinand I, né à Vienne en 1527, fut élu roi des Romains en 1562. Il avoit déjà épousé Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, dont il eut 15 enfans. Il se fit élire roi de Hongrie & de Bohême, & succéda à l'empereur son pere en 1564. Il eut la douleur de laisser prendre Zigeth par les Turcs, n'ayant pas d'armée à opposer à celle du grand Soliman, qui assiégeoit la place en personne (*voyez* ZRINI Nicolas). En 1572, il concourut pour la couronne de Pologne, avec le prince Sigismond, fils de Sigismond II, qui lui fut préféré. Cet empereur mourut à Ratisbonne en 1576, à 50 ans, après en avoir régné 12. Son gouvernement fut gêné & foible. Les nouvelles erreurs qui faisoient d'étranges ravages dans les provinces héréditaires, lui donnerent un caractere d'inquiétude & d'ombrage, qui nuisit beaucoup à la chose publique. C'étoit d'ail-

leurs un prince juste, équitable, pacifique; il disoit « que » la force de l'empire & l'au- » torité de l'empereur consis- » toient toutes dans les Catho- » liques & dans leur obéissance, » parce que les hérétiques n'o- » béissoient que par caprice & » qu'autant qu'ils trouvoient » leur compte à obéir ».

MAXIMILIEN, duc de Baviere, s'est distingué dans le 17e. siecle par son courage, qui lui a acquis le titre de *Défenseur de l'Allemagne*; sa prudence lui mérita le surnom de *Salomon*, & son grand zele contre les nouvelles sectes qui dévastoient l'Allemagne par le fer & le feu, le fit considérer comme un des principaux appuis de la Religion Catholique. Il gagna la bataille de Prague en 1620, ayant le comte de Tilly pour lieutenant-général, contre Frédéric, électeur Palatin, qui s'étoit fait déclarer roi de Bohême. En reconnoissance de ses services, il fut nommé électeur de l'empire en 1623 à la place du même comte Palatin. Il mourut en 1651, âgé de 70 ans.

MAXIMILIEN-EMMANUEL, électeur de Baviere, né le 10 juillet 1662, rendit de grands services à l'empereur Léopold, se signala au siege de Neuheusel en 1685, & à la défaite des Turcs avant la prise de cette place; au siege de Bude en 1686, à la bataille de Mohatz en 1687; commanda la principale armée de Hongrie l'année suivante; & emporta Belgrade l'épée à la main le 6 septembre 1689. Il se trouva ensuite au siege de Mayence, conduisit l'armée impériale sur le Rhin en 1690, & passa au Pays-Bas en 1692, dont le roi d'Espagne lui donna le gouvernement, qui lui fut continué à vie en 1699. Mais ayant pris le parti de la France dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut entiérement défait en 1704 à Hochstedt, avec le maréchal de Tallard, & mis au ban de l'empire le 29 avril 1706, en même tems que l'électeur de Cologne, son frere. L'Espagne & la France ne pouvant le dédommager des pertes qu'il avoit faites pour soutenir la cause de la maison de Bourbon, lui laisserent Luxembourg & Namur, où il exerça une espece de souveraineté, jusqu'à la paix de Rastadt, qui le rétablit dans ses états. Il mourut à Munich, le 26 février 1726. C'étoit un prince courageux, plein de sentimens nobles & généreux; bon général, quoique malheureux dans les dernieres années; très-zélé pour la Religion, mais ses mœurs n'étoient pas à l'abri de reproches. Son fils, Charles-Albert, depuis empereur, lui succéda.

MAXIMILIEN-LÉOPOLD-JOSEPH-FERDINAND, électeur de Baviere, né le 28 mars 1727, succéda le 20 janvier 1746 à son pere Charles VII, empereur, dans les états héréditaires de la maison de Baviere. Le 13 juin 1747 il épousa Marie-Anne-Sophie, duchesse de Saxe, dont il n'eut point d'enfans, & mourut le 30 décembre 1777. En lui finit la branche Bavaroise des comtes de Wittelsbach. Sa mort occasionna une guerre entre l'impératrice Marie-Thérese & le roi de Prusse, qui fut terminée par le traité de Teschen en 1779.

MAXIMIN, (S.) né à

Poitiers d'une famille illustre, gouverna l'Eglise de Treves sous les empereurs Constantin & Constant. Il se distingua par son zele contre les Ariens. S. Athanase & S. Paul de Constantinople ayant été chassés de leurs sieges par la faction de ces hérétiques, S. Maximin les retira chez lui; & ayant obtenu par son crédit auprès de l'empereur Constant la convocation d'un concile à Sardique, il y parla avec tant de force, que ces deux illustres confesseurs furent restitués à leurs Eglises. Etant allé revoir la ville de Poitiers sa patrie, il y mourut vers l'an 349. S. Paulin, son successeur, fit transporter son corps & le déposa à Treves dans la chapelle de S. Hilaire, d'où S. Hidulphe le transféra dans l'église appellée depuis *S. Maximin*, où il repose jusqu'à nos jours.

MAXIMIN, (*Caïus-Julius-Verus-Maximinus*) né l'an 173, dans un village de Thrace, étoit fils d'un paysan Goth. Son premier état fut celui de berger. Lorsque les pâtres de son pays s'attroupoient pour se défendre contre les voleurs, il se mettoit à leur tête. Sa valeur l'éleva, de degré en degré, aux premieres dignités militaires. L'empereur Alexandre-Sévere, ayant été assassiné dans une émeute de soldats pour sa rigueur, il se fit proclamer à sa place en 235. Maximin avoit été bon général, il fut mauvais prince. Il exerça des barbaries inouies contre plusieurs personnes de distinction, dont la naissance sembloit lui reprocher la sienne. Il fit mourir plus de 4000 personnes, sous prétexte qu'elles avoient conjuré contre sa vie. Incapable de modérer sa férocité, il faisoit la guerre en brigand. Dans une expédition contre les Germains, il coupa tous les bleds, brûla un nombre infini de bourgs, ruina près de 150 lieues de pays, & en abandonna le pillage à ses soldats. Ces victoires lui firent donner le nom de *Germanique*, & ses inhumanités, ceux de *Cyclope*, de *Phalaris*, de *Busiris*. Les Chrétiens furent les victimes de sa fureur. La persécution contre eux commença avec son regne : ce fut à l'occasion d'un soldat chrétien, qui ne voulut pas garder une couronne de laurier dont Maximin l'avoit honoré, parce qu'il crut que c'étoit une marque d'idolâtrie. L'empire fut inondé de sang. Les peuples, las d'obéir à ce tyran, se révolterent. Ils revêtirent les Gordiens de la pourpre impériale, & après la fin malheureuse de ces deux hommes illustres, le sénat nomma 22 hommes pour gouverner la république. Maximin en conçut une telle colere, que, dans les accès de sa fureur, il hurloit comme une bête féroce, & se heurtoit la tête contre les murailles de sa chambre. Après avoir un peu calmé ses chagrins par le vin, il résolut de se mettre en marche pour punir Rome. Il étoit devant Aquilée, lorsque ses soldats, craignant que tout l'empire ne se tournât contre eux, le sacrifierent à la tranquillité publique & à leur propre dépit, en 238; il étoit alors âgé de 65 ans. Jamais bête plus cruelle, dit *Capitolin*, n'a marché sur la terre. Cet homme féroce étoit d'une taille énorme. On prétend qu'il avoit plus de

huit pieds de hauteur. Tous les hiſtoriens en parlent comme d'un géant. Les bracelets de ſa femme pouvoient, dit-on, lui ſervir de bague. On dit qu'il lui falloit 40 livres de viande par jour pour ſa nourriture, & huit bouteilles de vin pour ſa boiſſon. Sa force étoit prodigieuſe; il traînoit, dit-on, ſeul un chariot chargé, faiſoit ſauter les dents d'un cheval d'un ſeul coup de poing, écraſoit entre ſes doigts des pierres, & fendoit les arbres avec ſes mains. Mais il ne faut pas douter qu'il n'y ait en cela beaucoup d'exagération; on a voulu ſans doute en faire un Goliath, un Samſon & un Milon.

MAXIMIN, ſurnommé DAÏA, (*Galerius-Valerius-Maximinus*) fils d'un berger de l'Illyrie & berger lui-même, étoit neveu de Maximien-Galere par ſa mere. Dioclétien lui donna le titre de Céſar en 305, & il prit lui-même celui d'Auguſte en 308. Le Chriſtianiſme eut en lui un ennemi d'autant plus furieux que ſes mœurs étoient totalement oppoſées à la morale de l'Evangile. On prétend qu'il arma en 312 contre les peuples de la grande Arménie, uniquement parce qu'ils étoient Chrétiens. Maximin avoit toujours été jaloux de Licinius, empereur Romain comme lui. Il oſa lui déclarer la guerre; mais il fut vaincu en 313, entre Héraclée & Andrinople. Le vainqueur le pourſuivit juſqu'au Mont-Taurus. Maximin furieux fait maſſacrer un grand nombre de prêtres & de prophetes païens qui lui avoient promis la victoire, & donne un édit en faveur des Chrétiens. Ce malheureux cherchoit, mais en vain, à réparer ſes fautes: le mal étoit ſans remede. Son armée l'avoit abandonné, & Licinius ne ceſſoit de le pourſuivre. La mort lui parut le ſeul remede à ſes malheurs. Il eſſaya inutilement de ſe la donner par le poiſon, lorſque tout-à-coup il ſe ſentit frappé d'une plaie mortelle qui l'emporta, vers le mois d'août de la même année, après avoir ſouffert des douleurs horribles. Un feu intérieur le dévoroit. Il commença par perdre les yeux; & il ne lui reſta que les os & la peau, qui paroiſſoit comme un ſépulcre horrible où ſon ame atroce étoit enſevelie. Depuis qu'il avoit été élevé à l'empire, il ne s'étoit occupé qu'à tyranniſer ſes ſujets, à boire & à manger. Le vin lui faiſoit ſouvent ordonner des choſes extravagantes, dont il rougiſſoit lui-même, lorſque ſon ivreſſe étoit diſſipée. Tout cruel qu'il étoit, il eut la ſage précaution d'ordonner qu'on n'exécuteroit que le lendemain les ordres qu'il donneroit pendant le repas.

MAXIMINUS, *voyez* MESMIN.

MAY, (Thomas) né dans le Suſſex, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, & en fut fait ſecrétaire. Il mourut ſubitement le 15 novembre 1650. On a de lui pluſieurs ouvrages en vers & en proſe, entr'autres la traduction des *Géorgiques* & de la *Pharſale* de Lucain, en vers anglois; il a continué ce dernier ouvrage en vers latins & anglois, juſqu'à la mort de Céſar, 1630, in-8°; pluſieurs Tragé-

dies. Le plus connu de ses ouvrages est *Historiæ Parlamenti Angliæ breviarium ab anno 1640, usque ad Regis cædem*, Londres, 1651, in-12.

MAY, (Louis du) historien & politique du 17e. siecle, François de nation, mais protestant, passa sa vie dans quelques cours d'Allemagne, & mourut le 22 septembre 1681. Il a donné : I. *Etat de l'Empire, ou Abrégé du Droit Public d'Allemagne*, in-12, que M. Pfeffel a rendu un peu plus moderne, en mêlant les idées du protestantisme à celles du philosophisme. II. *Science des Princes, ou Considérations politiques sur les coups d'Etat*, par Gabriel Naudé, avec des *Réflexions*, in-8°. III. *Le prudent Voyageur*, in-12. IV. *Discours historique & politique sur les causes de la guerre de Hongrie*, Lyon, 1665, in-12. V. *Mémoires des guerres de Hongrie entre Léopold I & Mehemet IV*, Amsterdam, 1680, 2 vol. in-12. VI. *L'Avocat comdamné, ou Réfutation du Traité que le sieur Auberi a fait des prétentions du roi de France sur l'Empire.* C'est une des meilleures productions de cet auteur. Quoiqu'en général ses ouvrages soient foiblement écrits, & qu'il ne soit pas toujours impartial; cependant on ne peut disconvenir qu'il n'y fasse paroître une profonde connoissance de la politique & du droit public. — Il y a un abbé MAY, dont nous avons un Traité fort estimé sur les *Temples anciens & modernes* (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 juin 1780, p. 79).

MAYENNE, *voy.* CHARLES de Lorraine, duc de Mayenne.

MAYER, *voyez* MAIER.

MAYER, (Jean-Fréderic) Luthérien, né à Leipsig en 1650, mort à Stetin le 30 mars 1712, enseigna la théologie à Wittemberg, fut fait ministre à Hambourg en 1686, puis professeur honoraire à Kiel, enfin en 1701 il devint surintendant des églises de la Poméranie & de l'isle de Rugen, vice-chancelier de l'université de Gripswalde. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'Ecriture-Sainte; les principaux sont : I. La *Bibliotheque de la Bible*, dont la meilleure édition est celle de Rostock, en 1713, in-4°. L'auteur y juge à sa mode les différens écrivains juifs, chrétiens, catholiques, protestans, qui ont travaillé sur l'Ecriture-Sainte. II. Un *Traité de la maniere d'étudier l'Ecriture-Sainte*, in-4°. III. Un grand nombre de *Dissertations* sur les endroits importans de la Bible. IV. *Tractatus de Osculo pedum Pontificis Romani*, Leipsig, 1714, in-4°; satyre triviale, indigne d'un homme de lettres. Mayer mourut en 1712. Il avoit de l'érudition; mais elle étoit seche, & son style ne l'embellissoit pas.

MAYER, (Tobie) fameux astronome, naquit en 1723 à Marbach, dans le duché de Würtemberg. Son pere excelloit dans l'art de conduire les eaux; le fils le vit opérer, & ne le vit pas sans fruit. Dès l'âge de quatre ans il dessinoit des machines avec autant de dextérité que de justesse. En 1750, l'université de Gottingue le nomma professeur de mathématiques, & la société royale de cette ville le

mit bientôt dans la liste de ses membres. Il imagina plusieurs instrumens propres à mesurer des angles en pleine campagne, avec plus de commodité & d'exactitude; il rendit par-là de grands services à ceux qui veulent pousser la pratique de la géométrie plus loin que l'arpentage. Il montra qu'on pouvoit encore trouver bien des choses dans la géométrie élémentaire même, & arriver à divers usages intéressans, en changeant les figures rectilignes en triangles. Il fit appercevoir la source de bien des erreurs qui se commettent dans la géométrie pratique; & prouva l'inexactitude des mesures, par des discussions fort subtiles sur la portée & la force de la vue. Il s'attacha ensuite à décrire plus exactement la surface de la lune, & dressa des tables des mouvemens de ce corps céleste, qui sont regardées comme les plus exactes. Par ce moyen il a approché, plus que personne n'avoit encore fait, de la solution du fameux problême des longitudes; ce qui a mérité une gratification à ses héritiers de la part du parlement d'Angleterre. Les modernes nous représentent la lune comme un globe semblable au nôtre, ayant une atmosphere, des rivieres, &c., & n'hésitent pas à y supposer des habitans. Mayer ne croyoit pas la lune si ressemblante à la terre; & si elle est environnée d'une sorte d air (ce qui est au moins très-douteux), il le regardoit comme une matiere extrêmement subtile, & d'une toute autre nature que l'air nécessaire à la respiration des êtres vivans tels que nous les connoissons: ce qui suffit pour détruire l'imagination qui y place des hommes (*voyez* HUYGHENS), Vers la fin de sa vie il étoit occupé de l'aimant, dont il assigna des loix différentes de celles qui sont reçues. Un épuisement total arrêta ses travaux & l'enleva à l'astronomie. Il mourut le 20 février 1762, à 39 ans. Quoique protestant par les préjugés de l'éducation, Mayer étoit fort attaché au Christianisme. Il en donna des preuves durant sa vie & sur-tout à la mort. Ses principaux ouvrages sont: I. *Nouvelle maniere générale de résoudre tous les Problêmes de Géométrie, au moyen des Lignes géométriques;* en allemand, Eslingen, 1741, in-8°. II. *Atlas Mathématique, dans lequel toutes les Mathématiques sont représentées en LX Tables;* en allemand, Ausbourg, 1748, in-fol. III. *Relation concernant un Globe Lunaire construit par la Société Cosmographique de Nuremberg, d'après les nouvelles observations;* en allemand, 1750, in-4°. IV. Plusieurs *Cartes Géographiques* très-exactes. V. *Huit Mémoires*, dont il enrichit ceux de la société royale de Gottingue. Ils sont tous dignes de lui. Ses *Tables du mouvement du Soleil & de la Lune* se trouvent dans le 2e. vol. des *Mémoires* de cette académie. On a publié en 1775, à Gottingue, in-fol., le tome premier de ses *Œuvres.*

MAYERBERG, (Augustin, baron de) se distingua sous le regne de l'empereur Léopold I, qui l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès d'Alexis Michaëlowitz, grand-duc de Mos-

covie. Il s'acquitta de son ambassade avec dignité & en philosophe observateur. Nous devons à ses observations une *Relation de son Voyage* fait en 1661, imprimée en latin, in-folio, sans nom de ville & sans date; conjointement avec celui de Calvucci, son compagnon d'ambassade. On en a fait un Abrégé en françois, in-12.

MAYERNE, (Théodore Turquet, sieur de) baron d'Aubonne, né près de Geneve en 1573, fut appellé en Angleterre pour y être médecin du roi Jacques I. Il s'y acquit une grande réputation, & mourut à Chelsey, près de Londres, en 1655, à 82 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Londres en 1700, en un gros vol. in-fol. Il étoit calviniste, & le cardinal du Perron travailla en vain à sa conversion. — Louis Turquet de MAYERNE, son pere, se fit connoître par une *Histoire générale d'Espagne*, en 1 vol. in-fol., & par sa *Monarchie Aristo-Démocratique*, ouvrage supprimé en France.

MAYEUL *ou* MAYOL, (S.) 4e. abbé de Cluni, né à Avignon ou à Valensole, dans le diocese de Riez, vers l'an 906, d'une famille riche & noble, fut chanoine, puis archidiacre de Mâcon. L'amour de la retraite & de l'étude lui fit refuser les plus brillantes dignités de l'Eglise. Il s'enferma dans le monastere de Cluni, & en devint abbé après Aymar. Les princes de l'Eglise & les princes de la terre eurent une estime particuliere pour ses vertus. L'empereur Othon le Grand le fit venir auprès de lui pour profiter de ses lumieres. En passant par les Alpes l'an 973, il fut pris par les Sarrasins, mis dans les fers & racheté malgré lui. L'empereur voulut lui procurer la tiare, mais il refusa ce fardeau. Il mourut le 11 mai 994, avec une grande réputation de sainteté & de savoir. Il fut regardé comme le second fondateur de Cluni, par les soins qu'il prit d'augmenter les revenus de cette abbaye & de multiplier les monasteres de son ordre. Syrus, moine de Cluni, & contemporain de S. Mayeul, a écrit sa Vie, publiée par D. Mabillon, *Act. Ben.* tome 7.

MAYNARD, (François) poëte François, & l'un des Quarante de l'académie françoise, étoit fils de Geraud, savant conseiller au parlement de Toulouse, dont on a un Recueil d'Arrêts, sous le titre de *Bobliotheque Toulousaine;* Toulouse, 1751, 2 vol. in-fol. Il fut secrétaire de la reine Marguerite, & plut à la cour de cette princesse par son enjouement. Noailles, ambassadeur à Rome, le mena avec lui en 1634. De retour en France, il fit la cour à plusieurs grands, & n'en recueillit que le regret de la leur avoir faite. Il y mourut en 1646, à 64 ans, avec le titre de conseiller-d'état, que le roi venoit de lui accorder. Tout le monde connoît ces vers qu'il écrivit sur la porte de son cabinet :

> Las d'espérer & de me plaindre
> Des Muses, des Grands & du sort;
> C'est ici que j'attends la mort,
> Sans la desirer, ni la craindre.

Il est bien commun de ne pas desirer la mort, il est bien rare

de ne pas la craindre; sur-tout quand on a couru toute sa vie après la faveur des grands. On a de lui : I. Des *Epigrammes* assez jolies. II. Des *Chansons* qui ont quelqu'agrément. III. Des *Odes* moins estimables. IV. Des *Lettres* en prose, 1646, in-4°, mêlées de bon & de mauvais. V. Un Poëme, intitulé *Philandre*, d'environ 300 vers, parmi lesquels il y en a quelques uns d'heureux. Malherbe disoit de lui qu'il tournoit fort bien un vers, mais que son style manquoit de force. Maynard étoit encore connu de son tems par ses *Priapées*, poësies infames, dignes d'un éternel oubli. Elles n'ont pas vu le jour.

MAYNE, (Jasper) poëte & théologien Anglois, au 17e. siecle, fit ses études à Oxford, & entra dans l'état ecclésiastique. Il fut prédicateur du roi d'Angleterre, & se fit un nom dans sa patrie par ses ouvrages, entr'autres par *La Guerre du Peuple, examinée selon les principes de la raison & de l'Ecriture*, 1647, in-4°; & par un *Poëme* sur la victoire navale, remportée par le duc d'Yorck sur les Hollandois, le 13 juin 1665.

MAYR, (George) savant Jésuite, né en Baviere, a donné entr'autres ouvrages une traduction en grec de la *Vie* du fondateur de son ordre, par Ribadeneira, Ausbourg, 1616. Il mourut à Rome le 25 août 1623, âgé de 58 ans.

MAZARIN, (Jules) né à Piscina dans l'Abruzze, en 1602, d'une famille noble, s'attacha au cardinal Sachetti. Après avoir pris le bonnet de docteur, il le suivit en Lombardie, & y étudia les intérêts des princes qui étoient alors en guerre pour Casal & le Montferrat. Le cardinal Antoine Barberin, neveu du pape, s'étant rendu en qualité de légat dans le Milanez & en Piémont pour travailler à la paix, Mazarin l'aida beaucoup à mettre la derniere main à ce grand ouvrage. Il fit divers voyages pour cet objet : & comme les Espagnols tenoient Casal assiégé, il sortit de leurs retranchemens, & courant à toute bride du côté des François, qui étoient prêts à forcer les lignes, il leur cria *la paix! la paix!* Elle fut acceptée & conclue à Querasque en 1631. La gloire que lui acquit cette négociation, lui mérita l'amitié du cardinal de Richelieu & la protection de Louis XIII. Ce prince le fit revêtir de la pourpre par Urbain VIII, & après la mort de Richelieu, il le nomma conseiller d'état & l'un de ses exécuteurs-testamentaires. Louis XIII étant mort l'année d'après, 1643, la reine Anne d'Autriche, régente absolue, le chargea du gouvernement de l'état pendant la minorité de Louis XIV. « Le nouveau » ministre affecta dans le com- » mencement de sa grandeur » (dit Voltaire), autant de sim- » plicité, que Richelieu avoit » déployé de hauteur. Loin » de prendre des gardes & de » marcher avec un faste royal, » il eut d'abord le train le plus » modeste. Il mit de l'affabi- » lité & même de la mollesse, » où son prédécesseur avoit » fait paroître une fierté in- » flexible ». Malgré ces ménagemens, il se forma un puissant parti contre lui. Les peuples

accablés d'impôts, & excités à la révolte par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, par le prince de Conti, par la ducheſſe de Longueville, ſe ſouleverent. Le parlement ayant refuſé de vérifier de nouveaux édits burſaux, le cardinal fit empriſonner le préſident de Blancmeſnil & le conſeiller Brouſſel. Cet acte de violence fut l'occaſion des premiers mouvemens de la guerre civile, en 1648. Le peuple cria aux armes, & bientôt les chaînes furent tendues dans Paris comme du tems de la ligue. Cette journée, connue ſous le nom des *Barricades*, ainſi que celle du 12 mai 1588, fut la premiere étincelle du feu de la ſédition. La reine fut obligée de s'enfuir de Paris à St.-Germain avec le roi & ſon miniſtre, que le parlement venoit de proſcrire comme perturbateur du repos public. L'Eſpagne, ſollicitée par les rebelles, prend part aux troubles pour les fortifier; l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas, ſe prépare, à la tête de 15,000 hommes. La reine, juſtement alarmée, écoute les propoſitions du parlement, las de la guerre & hors d'état de la ſoutenir. Les troubles s'appaiſent, & les conditions de l'accommodement ſont ſignés à Ruel le 11 mars 1649. Le parlement conſerva la liberté de s'aſſembler, qu'on avoit voulu lui ravir; & la cour garda ſon miniſtre, dont le peuple & le parlement avoient conjuré la perte. Le prince de Condé fut le principal auteur de cette réconciliation. L'état lui devoit ſa gloire, & le cardinal ſa ſûreté; mais il fit trop valoir ſes ſervices, & ne ménagea pas aſſez ceux à qui il les avoit rendus. Il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule après l'avoir ſervi, à braver la reine qu'il avoit ramenée triomphante à Paris, & à inſulter le gouvernement qu'il défendoit & qu'il dédaignoit. On prétend qu'il écrivit au cardinal: *A l'illuſtriſſimo Signor Fachino*. Mazarin, forcé à être ingrat, engagea la reine à le faire arrêter, avec le prince de Conti ſon frere, & le duc de Longueville. On les conduiſit d'abord à Vincennes, enſuite à Marcouſſi, puis au Havre-de-Grace, ſans que le peuple ſe remuât pour ce défenſeur de la France. Le parlement fut moins tranquille; il donna en 1651 un arrêt qui banniſſoit Mazarin du royaume, & demanda la liberté des princes avec tant de réſolution, que la cour fut forcée d'ouvrir leurs priſons. Ils rentrerent comme en triomphe à Paris, tandis que le cardinal prit la fuite du côté de Cologne. Ce miniſtre gouverna la cour & la France du fond de ſon exil. Il laiſſa calmer l'orage, & rentra dans le royaume l'année d'après. Aux premieres nouvelles de ſon retour, Gaſton d'Orléans, frere de Louis XIII, qui avoit demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris. Le parlement renouvella ſes arrêts; il proſcrivit Mazarin & mit ſa tête à prix. Le prince de Condé, ligué avec les Eſpagnols, ſe mit en campagne contre le roi; & Turenne, ayant quitté ces mêmes Eſpagnols, commanda l'armée royale. Il y eut de pe-

tites batailles données, mais aucune ne fut décisive. Le cardinal se vit forcé de nouveau à quitter la cour. Pour surcroît de honte, il fallut que le roi, qui le sacrifioit à la haine publique, donnât une déclaration, par laquelle il renvoyoit son ministre en vantant ses services & en se plaignant de son exil. Il ne tarda pas à le rappeller. Le cardinal fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant & tranquille. Louis XIV le reçut comme un pere, & le peuple comme un maître. Les princes, les ambassadeurs, le parlement, le peuple, tout s'empressa à lui faire la cour. Telles sont les vicissitudes qui caractérisent l'esprit françois. On lui fit un festin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoyens. Il fut logé au Louvre. Un des plus importans services qu'il rendit depuis son retour, fut celui de la paix. Il alla lui-même la négocier en 1659, dans l'isle des Faisans, avec don Louis de Haro, ministre du roi d'Espagne. Cette grande affaire y fut heureusement terminée, & la paix fut suivie du mariage du roi avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur à son génie & à sa politique. Le mariage du roi avec l'infante n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, ni l'idée d'un premier moment, mais le fruit de plusieurs années de réflexions. Cet habile ministre, dès l'an 1645 (c'est-à-dire quatorze ans auparavant) méditoit cette alliance, non-seulement pour faire céder alors au roi ce qu'il obtint par la paix de Munster, mais pour lui acquérir des droits bien plus importans encore, tels que ceux de la succession à la couronne d'Espagne. Ces vues sont consignées dans une de ses lettres aux ministres du roi à Munster (*voyez* l'*Abrégé de l'Histoire de France*, par le président Hénault, année 1659). Le cardinal Mazarin ramena, en 1660, le roi & la nouvelle reine à Paris. Maître en quelque sorte absolu, sous le nom modeste de ministre, il ne laissa paroître Louis XIV, ni comme prince, ni comme guerrier, persuadé que rien ne nuit aux princes, aussi-bien & plus encore qu'aux autres hommes, que de paroître trop tôt. Il étoit charmé qu'on lui donnât peu de savoir, quoiqu'il fût surintendant de son éducation : peut-être pensoit-il qu'un roi scientifique régneroit moins bien qu'un roi honnête homme : il avoit des exemples pour le croire, & l'événement le justifia. Il mourut en 1661, à 59 ans. Il tâcha de conserver jusqu'à la fin cette figure noble, cet air ouvert & caressant qui attache les cœurs. Il se mit un jour, à ce qu'on prétend, un peu de rouge, pour faire accroire qu'il se portoit mieux, & donna audience à tout le monde. Quoiqu'il ne passât point pour avoir la conscience timorée, il eut en mourant des scrupules sur ses richesses. Un Théatin, son confesseur, lui dit nettement « qu'il » seroit damné, s'il ne restitu» toit le bien qu'il avoit mal » acquis ». *Hélas*, dit-il, *je n'ai rien que des bienfaits du roi.* — *Mais*, reprit le Théatin, *il faut bien distinguer ce que le roi vous a donné, d'avec ce que vous vous êtes attribué.* Pour le

tirer d'embarras, Colbert lui conseilla de faire une donation entiere de ses biens au roi. Il le fit, & Louis XIV lui remit la donation au bout de 3 jours. Le roi & la cour porterent le deuil à sa mort : honneur peu ordinaire, & que Henri IV avoit rendu plus mal-à-propos à la mémoire de Gabrielle d'Estrées. Outre les biens immenses qu'il avoit amassés, il posséda en même tems l'évêché de Metz, & les abbayes de S. Arnould, de S. Clément & de S. Vincent de la même ville; celles de S. Denys en France, de Cluni, de S. Victor de Marseille, de S. Médard de Soissons, de S. Taurin d'Evreux, &c. il laissa pour héritier de son nom & de ses biens, le marquis de la Meilleraie, qui épousa Hortense Mancini sa niece, & prit le titre de duc de Mazarin. Il avoit un neveu qui fut duc de Nevers (*voyez ce mot*), & 4 autres nieces : l'une, nommée Martinozzi, fut mariée au prince de Conti ; les autres, nommées *Mancini*, le furent au connétable Colonne, au duc de Mercœur, au duc de Bouillon (*voyez* COLONNE, MANCINI). On dit que Charles II, fils de l'infortuné Charles I roi d'Angleterre, lui en demanda une, & que le mauvais état de ses affaires lui attira un refus. On ajoute que lorsqu'il vit le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer cette alliance, & qu'il fut refusé à son tour. De tous les portraits qu'on a faits de Mazarin, aucun ne nous paroît plus fidele que celui qu'en a tracé le président Hénault. » Ce ministre, dit ce célebre » historien, étoit aussi doux, » que le cardinal de Richelieu étoit violent : un de ses » plus grands talens fut de bien » connoître les hommes. Le » caractere de sa politique étoit » plutôt la finesse & la patience, que la force.... Il pensoit que la force ne doit jamais être employée qu'au » défaut des autres moyens, » & son esprit lui fournissoit » le courage conforme aux circonstances. Hardi à Casal, » tranquille & agissant dans sa » retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il fallut arrêter les princes, mais insensible aux plaisanteries de la » Fronde : méprisant les bravades du coadjuteur, & écoutant les murmures de la populace, comme on écoute du » rivage le bruit des flots de » la mer. Il y avoit dans le » cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de » plus vaste & de moins concerté ; & dans le cardinal » Mazarin, plus d'adresse, plus » de mesures & moins d'écarts. » On haïssoit l'un, & l'on se » moquoit de l'autre; mais tous » deux furent les maîtres de » l'état ». La France lui doit l'Alsace, qu'il acquit dans le tems que la France étoit déchaînée contre lui. M. l'abbé d'Alainval a publié en 1745, en 2 vol. in-12, les *Lettres du cardinal Mazarin, où l'on voit le secret de la Négociation de la Paix des Pyrénées, & la Relation des Conférences qu'il a eues pour ce sujet avec don Louis de Haro, ministre d'Etat* (voy. HARO). Ce recueil est intéressant. Le cardinal développe ce qui s'est passé dans ces conférences,

rences, avec une netteté & une précision, qui met en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipotentiaires. On a recueilli en plusieurs vol. in-4°, la plupart des Pieces faites contre Mazarin, durant les guerres de la Fronde. La collection la plus complette en ce genre, est celle de la bibliotheque de Colbert, en 46 vol. in-4°: on y trouve un peu de sel, noyé dans un déluge de mauvaises plaisanteries. Antoine Aubery a donné son *Histoire*, 1651, 4 vol. in-12. Elle est lâchement écrite, & dégénere souvent en panégyrique.

MAZARIN, (Hortense MANCINI, duchesse de) niece du cardinal Mazarin, joignit aux avantages de la fortune ceux de la beauté. Elle épousa, en 1661, Armand-Charles de la Porte de la Meilleraie, mais elle ne tarda pas à vouloir en être séparée. N'ayant pu l'obtenir, elle passa en Angleterre l'an 1667. Elle autorisa son séjour à Londres de sa parenté avec la reine. Mais quand cette princesse fut obligée de passer en France l'an 1688, son mari la fit solliciter de revenir; les prieres n'ayant rien opéré, il lui intenta un procès, qu'elle perdit. Elle fut condamnée à retourner avec son époux; mais elle persista à rester à Londres, où elle avoit une petite cour, composée des beaux-esprits de cette capitale. Le vieux épicurien St.-Evremont fut un de ses courtisans les plus assidus. Elle mourut le 2 juillet 1699, avant le duc, qui vécut jusqu'en 1713. Ils ont laissé postérité. Les *Mémoires* de madame Mazarin, & ceux qu'elle opposa aux *Factum* de son mari, se trouvent dans les Œuvres de St.-Evremont. Il ne faut pas croire au portrait trop flatteur que ce philosophe a fait de la dame, ni aux contes ridicules que le duc de St.-Simon raconte du mari.

MAZEL ou MAZELI, (David) ministre François, réfugié en Angleterre, traduisit quelques traités écrits en anglois; mais comme il n'étoit pas assez versé dans cette langue, ses versions ne passent pas pour fidelles. Celle qu'il fit du *Traité* de Sherlock sur la *Mort* & le *Jugement dernier*, 2 tomes en 1 vol. in-8°, est cependant estimée. On fait beaucoup moins de cas de sa *Traduction* du *Traité* de Locke, *du Gouvernement Civil*, in-12 (*voyez* LOCKE); ainsi que de l'*Essai* de Gilbert Burnet sur la *Vie de la reine Marie*, in-12; ouvrage partial & passionné, qui ne méritoit point de traduction. Mazel mourut à Londres en 1725.

MAZELINE, (Pierre) sculpteur de Rouen, reçu à l'académie de peinture & de sculpture en 1668, mort en 1708, âgé de 76 ans, a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de ses ouvrages dans les jardins de Versailles; l'*Europe*, *Apollon Pithien*, d'après l'antique, &c.

MAZEPPA, (Jean) général des Cosaques, étoit gentilhomme Polonois & naquit dans l'Ukraine. Après avoir rempli divers emplois, il s'engagea chez les Cosaques, qui charmés de sa valeur, l'élurent pour leur chef. Ses premiers soins furent de fortifier les frontieres de son pays contre les Tartares,

& de se faire des protecteurs puissans. Il se lia d'abord avec le czar Pierre, qu'il servit pendant 24 ans avec beaucoup de fidélité. Mais le dessein qu'il avoit de se faire roi des Cosaques, lui fit trahir ses engagemens en 1708. Il avoit alors 84 ans. Il prit le parti de Charles XII, roi de Suede, & grossit son armée de quelques régimens. Le czar envoya des troupes contre lui; la capitale de son pays fut prise & rasée, & lui-même pendu en effigie, tandis que quelques-uns de ses complices mouroient par le supplice de la roue. Mazeppa, après la bataille de Pultava, se sauva en Valachie, & de là à Bender, où il termina bientôt après sa longue carriere.

MAZOCHI, (Alexis-Symmaque) né à Burgo de Ste.-Marie, près Capoue, l'an 1684, fut fait prêtre l'an 1709, & professeur des langues grecque & hébraïque dans le séminaire archiépiscopal de Naples. En 1711, il fut fait chanoine de Capoue, & successivement théologal de Naples, professeur royal de l'Ecriture-Sainte. Son humilité lui fit refuser l'archevêché de Rossane qui lui fut offert par le roi. Il mourut à Naples l'an 1772. Il a beaucoup écrit sur les anciennes inscriptions, les médailles, &c., & on a de lui: I. Des *Notes sur le Nouveau-Testament.* II. Des *Dissertations sur la Poésie des Hébreux.* III. *Les Antiquités de la campagne de Rome.* IV. *Origine de la ville de Capoue*, manuscrit.

MAZURES, (Louis des) poëte, natif de Tournay, fut premier secrétaire du cardinal de Lorraine, en 1547. Après la mort de ce cardinal il fut appellé à Nanci, où il remplit le même emploi auprès de Charles III, qui l'ennoblit en 1553. Des Mazures de catholique se fit protestant & prédicant; il fit venir un huguenot de Metz pour le former à ce nouvel emploi. Le duc Charles, informé des désordres qu'il causoit, ordonna de le saisir; mais il prit la fuite à tems, & se fit ministre à Metz. On a de lui quelques *Tragédies saintes*, Geneve, 1566, in-8°, où il n'y a ni régularité dans le plan, ni élégance dans les détails; une *Traduction* de l'*Enéide* en vers françois, Lyon, 1560, in-4°. Quoiqu'il se dise saisi de la fureur poétique, sa Traduction n'en est pas moins plus froide que glace. On a aussi de lui une Traduction, de la même valeur, de quelques Pseaumes.

MAZURIE, *voy.* TOUTAIN.

MAZZONI, (Jacques) donna sur la fin du 16*e.* siecle des leçons d'une philosophie saine & judicieuse, & se distingua aussi comme écrivain. Celui de ses ouvrages qui a le plus fixé les yeux de la postérité, est son traité: *De triplici Hominum vitâ.* L'auteur, né à Césene, mourut à Ferrare en 1603, dans sa 50*e.* année.

MAZZUOLI, (François) appellé communément *le Parmesan*, né à Parme en 1504, mort en 1540, fit connoître dès son jeune âge son talent pour la peinture. L'envie de se perfectionner le conduisit à Rome; il s'attacha aux ouvrages de Michel-Ange, & sur-tout à ceux de Raphaël. Il a si bien saisi la maniere de ce maître, qu'on disoit, même de son tems, qu'il

avoit hérité de son génie. On rapporte qu'il travailloit avec tant de sécurité pendant le sac de Rome, en 1527, que les soldats Espagnols qui entrerent chez lui, en furent frappés. Les premiers se contenterent de quelques dessins; les suivans enleverent tout ce qu'il avoit. Protogene se trouva à Rhodes dans des circonstances pareilles; mais il fut plus heureux. Le Parmesan a fait beaucoup d'ouvrages à Rome, à Bologne, & à Parme sa patrie. Son talent à jouer du luth, & son amour pour la musique, le détournoient souvent de son travail; mais son goût dominant étoit pour l'alchymie, qui le rendit misérable toute sa vie. La maniere du Parmesan est gracieuse; ses figures sont légeres & charmantes, ses attitudes bien contrastées; rien de plus agréable que ses airs de tête. Ses draperies sont d'une légéreté admirable; son pinceau est flou & séduisant. Il a réussi principalement dans les vierges & dans les enfans, & a parfaitement touché le paysage. Le Parmesan a gravé à l'eau-forte & au clair-obscur. On a aussi beaucoup gravé d'après ce maître.

MÉAD, (Richard) né en 1673, à Stephey, village près de Londres, d'une famille distinguée, fit ses humanités à Utrecht sous le célebre Grævius, & de là se rendit à Leyde, où il étudia en médecine. Il voyagea ensuite en Italie, & prit le bonnet de docteur à Padoue. De retour dans sa patrie en 1696, il exerça le grand art de guérir, avec un succès qui décida de sa réputation. Il joignit à la théorie, la pratique la plus brillante, la plus étendue & la plus heureuse. La société royale de Londres lui accorda une place parmi ses membres, le college des médecins se l'associa, & l'université d'Oxford confirma le diplôme de celle de Padoue. Nommé médecin de Georges II en 1727, il fut l'Esculape de la cour & de la ville. On assure que sa profession lui rapportoit par an près de cent mille livres, monnoie de France; sa table étoit servie avec la magnificence d'un financier. Ce médecin mourut en 1754, à 81 ans. Tout le monde connoît ce qu'il fit pour son confrere Freind, renfermé dans la tour de Londres. Le premier ministre étant tombé malade, Méad ne voulut lui ordonner aucun remede que Freind ne fût sorti de la tour; & son refus obstiné procura l'élargissement du prisonnier. Des auteurs inconsidérés ont fait de grands éloges de cette action, mais elle ne les mérite pas. L'erreur où conduit un excès d'amitié, demande grace à tous les cœurs sensibles; mais elle n'obtient pas le suffrage de la raison qui seule a droit de dispenser les louanges, parce qu'elle peut seule apprécier les mérites. « Je vous blâme (dit un écrivain bien sage, en adressant la parole à ce médecin célebre) « d'avoir violenté les » opérations du ministere, qui » devoient pour le moins être » aussi libres que votre ami » Freind. Il falloit demander » qu'on le jugeât, qu'on lui fît » justice: mais il ne falloit pas » demander qu'innocent ou » coupable, il fût rendu à la » société & à ses fonctions. » Ainsi pense tout homme qui

» aime l'ordre, & qui ne dé» teste pas moins l'arbitraire » dans l'obéissance que dans le » commandement, dans les » sujets que dans les monar» ques. Peut-être que les loix » s'opposoient à la détention » de votre ami, mais elles s'op» posoient encore davantage à » la maniere dont vous procu» râtes son élargissement : s'il » eût mérité de perdre la tête, » il n'en étoit pas moins élargi. » Vous aviez abusé de votre » talent & de la foiblesse d'un » homme mourant, pour re» mettre dans la société un » monstre ou un brouillon ». Ses principaux ouvrages sont : I. *Essai sur les Poisons*, 1702, en anglois ; traduit en latin par Josué Nelson, Leyde, 1737, in-8°. Un pareil livre ne pouvoit être composé que d'après grand nombre d'expériences ; Méad en fit plusieurs sur les viperes, qui lui servirent beaucoup pour cet ouvrage. II. *Conseils & Préceptes de Médecine*, en latin, Londres, 1751, in-8°. C'est sa derniere production. On y trouve deux *Traités :* l'un, *de la Folie ;* & l'autre *des Maladies dont il est parlé dans la Bible.* Dans ce dernier il prétend que les démoniaques dont il est parlé dans l'Evangile, n'ont eu que des maladies purement naturelles. L'erreur qui regne dans toute cette diatribe, dérive du désordre par lequel on confond la possibilité avec le fait. Sur ce que telle maladie peut avoir une cause naturelle, Méad décide que dans aucun cas elle ne peut être l'effet d'un agent invisible : comme si les démons ne pouvoient pas produire les mêmes effets que des causes physiques ; comme si pouvant remuer des corps entiers, ainsi que l'observe Bossuet, ils ne pouvoient agiter quelques fibres dans le corps humain. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'auteur fait profession de croire à l'Evangile ; or, l'Evangile nous dit expressément que telle maladie étoit l'opération de l'esprit malin. Peu importe que le même mal puisse être naturel, si la vérité divine nous assure que dans tel cas il ne l'étoit pas. Le langage insidieux & faux que Méad attribue à J. C. & aux Apôtres, dans une matiere aussi grave, est une imputation sacrilege & absurde que tout bon Chrétien trouvera suffisamment réfutée par la seule idée de la chose. Méad en combattant le pouvoir du démon, n'a pas même saisi l'état de la question. *L'on ne se persuadera jamais*, dit-il, *que Dieu ait accordé aux diables le pouvoir de tourmenter les hommes à leur gré.* Eh, qui a jamais pensé *que les diables tourmentoient les hommes à leur gré ?* Ils tourmentent autant que Dieu le leur permet, & l'étendue de cette permission a d'autres regles que *leur gré.* On a démontré les erreurs de Méad sur cette matiere, dans un ouvrage imprimé à Londres en 1775, intitulé : *A Dissertation of the demoniacs* (voyez le BRUN, DELRIO, HAEN, Scipion MAFFÉE, SPÉ). III. Des *Opuscules*, Paris, 1757, 2 vol. in-8°. La *Description* de son Cabinet a été imprimée à Londres, 1755, in-8°.

MEAN, (Charles de) seigneur d'Atrin, né à Liege en 1604, & mort en 1674, se distingua dans divers emplois ho-

norables, par son zele pour le bien public & ses lumieres dans l'administration des affaires. Dans le tems que les nouvelles sectes infectoient les provinces voisines, il signala son attachement à la Religion Catholique par les mesures les plus propres à fermer l'entrée de l'hérésie dans sa patrie. Ses vastes connoissances dans les matieres de droit, le font considérer comme un des plus grands jurisconsultes de l'Europe. Quoique dans son grand ouvrage intitulé : *Observationes & res judicatæ ad Jus Civile Leodiensium, Romanorum, aliarumque gentium*, il semble avoir eu particuliérement en vue l'utilité de ses compatriotes, les savans étrangers en font grand cas; on y trouve effectivement des vues sûres & vastes sur la jurisprudence de diverses nations. Des différentes éditions qu'on en a faites, la meilleure est celle de Liege, 1740, 8 vol. in-folio, qui se relient en 4, avec des notes savantes de Louvrex (*voyez ce mot*) & une table des matieres très-étendue.

MECARINO, *voyez* BECCAFUMI.

MECENE, (*C. Clinius Mecœnas*) Romain célebre par la faveur dont il jouit sous Auguste, & la protection qu'il accorda aux lettres, ne voulut jamais monter plus haut qu'au rang de chevalier, dans lequel il étoit né : il étoit regardé comme la gloire de cet ordre, & Horace l'appelle avec raison *Mecœnas equitum decus*. Ce fut lui qui conseilla à Auguste de conserver le trône impérial, » de peur qu'il ne fût le der» nier des Romains, s'il ces» soit d'être le premier ». Il ajouta à cet avis quelques maximes auxquelles Auguste dut ce qu'il a fait de bon & d'utile pendant son regne. « Une con» duite vertueuse, lui dit-il, » sera pour vous une garde » plus sûre que celle des lé» gions.... La meilleure regle » en matiere de gouverne» ment, est d'acquérir l'amitié » du peuple, & de faire pour » ses sujets ce qu'un prince vou» droit qu'on fît pour lui, s'il » devoit obéir, au-lieu de com» mander... Evitez les noms » de monarque ou de roi, & » contentez-vous de celui de » César, en y ajoutant le titre » d'empereur (*Imperator*, nom » qu'on donnoit aux généraux » d'armées) ou quelqu'autre, » propre à concilier à la fois » le respect & l'amour »... Mecene prit tant d'empire sur l'esprit d'Auguste par sa prudence, qu'il lui reprochoit durement ses fautes, sans qu'il s'en offensât. Un jour Mecene passant par la place publique, vit l'empereur jugeant des criminels avec un air colere; il lui jeta ses tablettes, sur lesquelles il avoit écrit ces mots : *Sors de là, bourreau, & te retire!* Auguste prit en bonne part cette remontrance, quoique dure, & descendit aussi-tôt de son tribunal. Dans la suite, ce prince s'étant engagé après la mort de Mecene dans de fausses démarches : *O Mecene*, s'écria-t-il dans l'amertume de sa douleur, *si tu avois été encore en vie, je n'aurois pas aujourd'hui sujet de me repentir.* Lorsque cet empereur étoit indisposé, il logeoit dans la maison de son favori, qui fut

brouillé pendant quelque tems avec son maître, qu'il croyoit être amoureux de sa femme Terentilla ; car il ne faut pas croire que tout alloit bien, sagement & sûrement parmi les amis les plus vantés de ces anciens tems : les querelles les plus vives succédoient rapidement aux plus grands témoignages d'affection & de concorde, & cela pour des causes souvent très-scandaleuses. Les amitiés philosophiques de tous les tems se ressemblent. Ce qui a transmis le nom de Mecene à la postérité plus sûrement que la faveur d'Auguste & les honneurs du ministere, c'est la protection qu'il accorda aux sciences, & les égards qu'il eut pour les gens-de-lettres. Il vivoit avec Virgile & Horace dans la douceur d'un commerce libre & aisé. Virgile lui dédia ses *Géorgiques*, & Horace ses *Odes*. Il conserva au premier, dans les fureurs des guerres civiles, l'héritage de ses peres; & obtint le pardon de l'autre, qui avoit combattu pour Brutus à la bataille de Philippes. On a quelques fragmens de ses poésies dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. Il mourut 8 ans avant l'ere chrétienne. Il descendoit des anciens rois d'Etrurie : & c'est pourquoi la premiere Ode d'Horace lui est adressée en ces termes :

Mecœnas atavis edite regibus!

Meibomius & l'abbé Souchay ont fait des recherches sur sa vie, son caractere & sur ses ouvrages; l'un, dans un traité particulier; l'autre, dans le 13e. vol. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Henri Richer a écrit sa *Vie*.

MÉDA, *voy.* JEAN de Méda.

MÉDARD, (S.) né l'an 457 au village de Salency, à une lieue de Noyon, d'une famille illustre, fut élevé sur le siege épiscopal de la ville de Vermand en 530. Mais cette ville ayant été ruinée par les Huns & les Vandales, le Saint transporta son siege à Noyon. (La ville de S. Quentin bâtie près des ruines de Vermand, est devenue depuis la capitale de la contrée de la Picardie, appellée le *Vermandois*, & quelques géographes la nomment *Augusta Veromanduorum*). Il monta ensuite sur celui de Tournay en 532. Il montra à son peuple le zele d'un apôtre & les entrailles d'un pere. On le força à garder ces deux évêchés, parce qu'on prévoyoit qu'il en résulteroit beaucoup de bien pour la propagation de l'Evangile. Depuis, ces deux dioceses resterent unis pendant l'espace de cinq siecles. S. Médard fit changer de face au diocese de Tournay, convertit les idolâtres & les libertins, & retourna ensuite à Noyon, où il mourut le 8 juin vers l'an 545. Ses reliques furent transportées peu après sa mort au bourg de Croui, à 200 pas de Soissons, où on éleva un oratoire, en attendant que l'église de l'abbaye que l'on bâtissoit dans la ville, fût en état de les recevoir. Ce monastere qui porte le nom de ce Saint, devint bientôt très-célebre ; sous S. Grégoire pape, il fut déclaré le chef des autres monasteres des Bénédictins de France. Fortunat de Poitiers a écrit sa *Vie* en vers. Nous avons encore

une *Vie* du même Saint par Radbod II, évêque de Noyon & de Tournay. Celle qui fut écrite par un moine de Soissons vers l'an 892, publiée par D. d'Achery, n'est d'aucune autorité. C'est S. Médard qui institua la *Fête* si fameuse *de la Rosiere de Salency*, institution aussi digne du zele du saint évêque pour les bonnes mœurs, que parfaitement assortie au génie de son siecle : tems d'une heureuse simplicité, où la vertu n'avoit rien de commun avec la vanité & le bruit, où elle n'étoit connue que par ses traits propres & recherchée pour elle-même. L'imitation qu'on en a essayée en divers endroits dans un tems où tout est mis en ostentation, n'a servi qu'à montrer combien les meilleures choses dégénéroient, & que les philosophes n'ont pas comme les Saints le talent de distinguer & d'encourager la sagesse. — On appelle quelquefois *Secte de S. Médard*, celle des jansénistes, parce que le cimetiere de S. Médard, à Paris, a été long-tems le lieu de leurs convulsions & farces sacrileges. *Voyez* PARIS, MONTGERON.

MÉDAVY, *voy.* GRANCEY.

MEDE, (Joseph) né à Essex en 1586, membre du college de Christ à Cambridge, & professeur en langue grecque, refusa la prévôté du college de la Trinité de Dublin, & plusieurs autres places pour se livrer à l'étude sans distraction. Il mourut le 31 octobre 1638, à 52 ans. Ses ouvrages furent imprimés à Londres en 1664, en 2 vol. in-fol. On y trouve: I. Des *Dissertations* sur plusieurs passages de l'Ecriture-Sainte. II. Un grand ouvrage qu'il a intitulé : *La Clef de l'Apocalypse*. III. Des *Dissertations* ecclésiastiques. Plusieurs de ses écrits, sur-tout la prétendue *Clef de l'Apocalypse*, sont remplis de fiel & d'une haine de l'Eglise Catholique qui va jusqu'au fanatisme le plus consommé.

MÉDÉE, magicienne, fille d'Æeta, roi de Colchos, épousa Jason, à qui elle facilita par ses enchantemens la conquête de la Toison d'or. Elle le suivit dans son pays, & retarda son pere qui la poursuivoit, en semant le long du chemin les membres de son frere Absyrthe. Cicéron dans son oraison *Pro lege Maniliâ*, fait allusion à cette fuite de Médée, & la compare à celle de Mithridate, qui arrêta les Romains par un artifice semblable, quoique moins cruel. Arrivée en Thessalie, elle rajeunit le vieil Eson, pere de Jason. Pour venger son mari de la perfidie de Pélias, qui l'avoit envoyé à la conquête de la Toison d'or, espérant qu'il y périroit ; elle conseilla aux filles de ce Pélias d'égorger leur pere, & leur promit de le rajeunir. Ces filles crédules suivirent ce conseil abominable, & firent bouillir dans des chaudieres les membres de Pélias, comme Médée le leur avoit ordonné ; mais ce fut inutilement. Jason indigné abandonna ce monstre, & épousa Créuse, fille de Créon. Médée, pour se venger encore, empoisonna le beau-pere, la femme de Jason, & deux enfans qu'elle-même avoit eus de lui, & se sauva sur un char traîné par 2 dragons ailés. De

retour dans la Colchide, elle remit son pere Æeta sur le trône, d'où on l'avoit chassé pendant son absence (*voyez* MEDUS). Quelques auteurs prétendent que Médée est la même qu'Angitia (*voyez ce mot*). Quelque horreur que son nom inspire, les anciens cependant y attachoient une idée de courage & de fermeté héroïque. Horace a dit :

Sit Medea ferox invictaque.

MÉDICIS, (Côme de) dit l'*Ancien*, né en 1389 de Jean de Médicis, gonfalonier de Florence, mort en 1428, joua dans une condition privée un rôle aussi brillant que le plus puissant souverain. La fortune favorisa tellement son commerce, qu'il y avoit peu de princes qui approchassent de son opulence. Il répandit ses bienfaits sur les sciences & sur les savans. Il rassembla une nombreuse bibliotheque, & l'enrichit des manuscrits les plus rares. L'envie qu'inspirerent ses richesses, lui suscita des ennemis qui le firent bannir de sa patrie. Il se retira à Venise, où il fut reçu comme un monarque. Ses concitoyens ouvrirent les yeux & le rappellerent. Il fut, pendant 34 ans, l'unique arbitre de la république, & le conseil de la plupart des villes & des souverains de l'Italie. Ce grand homme mourut à Florence en 1464, à 75 ans, comblé de félicité & de gloire. On fit graver sur son tombeau une inscription dans laquelle on lui donnoit le glorieux titre de *Pere du Peuple* & de *Libérateur de la Patrie*.

MÉDICIS, (Laurent de) surnommé *le Grand* & *le Pere des Lettres*, né en 1448, étoit fils de Pierre, petit-fils de Côme, & frere de Julien de Médicis. Les Pazzi, d'une ancienne famille fort riche & puissante de Florence, conçurent de la jalousie contre les Médicis; ils firent éclater une conjuration, le 26 avril 1478. Julien fut assassiné en entendant la messe. Laurent ne fut que blessé, & reconduit à son palais par le peuple, & au milieu de ses acclamations. Ayant hérité d'une partie des grandes qualités de son aïeul, il fut comme lui le Mécene de son siecle. « C'étoit, » dit un historien, une chose » aussi admirable qu'éloignée » de nos mœurs, de voir ce » citoyen qui faisoit toujours » le commerce, vendre d'une » main les denrées du Levant, » & soutenir de l'autre le far- » deau des affaires publiques; » entretenir des facteurs, & » recevoir des ambassadeurs ». Il attira à sa cour un grand nombre de savans par ses libéralités; il envoya Jean Lascaris dans la Grece, pour y recouvrer des manuscrits dont il enrichit sa bibliotheque. Il cultiva lui-même les lettres, mais avec peu de goût, & encore avec moins de sagesse. On a de lui : I. Des *Poésies* italiennes, Venise, 1554, in-12. II. *Cansone à ballo*, Florence, 1568, in-4°. III. *La Compagnia del Mantellaccio*, *Beoni*, avec les *Sonnets* de Burchiello, 1558 ou 1568, in-8°. Toutes bagatelles qui ne montrent que trop qu'il y avoit plus de parade que de solidité d'esprit, dans le zele qu'il montroit pour les sciences. Il mourut en 1492, à 44 ans.

Sa passion pour les femmes & son irréligion ont fait tort à sa mémoire. Ses deux fils (Pierre qui lui succéda, & qui fut chassé de Florence en 1494; & Jean, pape sous le nom de *Léon X*) se signalerent comme leur pere par la générosité & par l'amour des arts. Pierre mourut en 1504, laissant Laurent, dernier mâle de cette branche; celui-ci, qui termina sa vie en 1519, fut pere de Catherine de Médicis, laquelle épousa Henri II, roi de France. On peut consulter la *Vie* de Laurent de Médicis, traduite du latin de Nicolas de Valori, Paris, 1761, in-12; mais il faut se souvenir qu'il y a bien des choses hasardées.

MÉDICIS, (Jean de) surnommé l'*Invincible*, à cause de sa valeur & de sa science militaire, étoit fils de Jean, autrement dit *Jourdain* de Médicis, & eut pour fils unique Côme I, dit le *Grand*, qui à l'âge de 18 ans fut élu duc de Florence, après le meurtre d'Alexandre de Médicis en 1537. Il fit ses premieres armes sous Laurent de Médicis contre le duc d'Urbin; servit ensuite le pape Léon X, après la mort duquel il passa au service de François I, qu'il quitta pour s'attacher à la fortune de François Sforce, duc de Milan. Lorsque François I se ligua avec le pape & les Vénitiens contre l'empereur, il rentra au service de France. Il fut blessé à Governolo, petite ville du Mantouan, d'une arquebusade dans le genou, & s'étant fait transporter à Mantoue, il y mourut le 29 novembre 1526, à l'âge de 28 ans. « Comme on lui dit (rap» porte Brantôme), ayant été » blessé à la jambe, qu'il falloit » des gens pour la tenir pen» dant qu'on la lui couperoit : » *Coupez hardiment*, répondit-il, » *il n'est besoin de personne;* & » tint lui-même la bougie pen» dant qu'on la lui coupa, le » duc de Mantoue étant pré» sent ». Varchi rapporte le même trait. Ses soldats s'habillerent de noir, & prirent des enseignes de la même couleur, pour témoigner leurs regrets de sa perte; ce qui fit surnommer l'infanterie Toscane qu'il avoit commandée, les *Bandes Noires*.

MÉDICIS, (Laurent *ou* Laurencin de) descendant d'un frere de Côme le Grand, affecta le nom de *Populaire*. Il tua en 1537 Alexandre de Médicis, que Charles-Quint avoit fait duc de Florence, couvrant la jalousie contre ce prince sous le nom d'amour de la patrie (*voyez* ALEXANDRE de Médicis). Il fut assassiné lui-même à Venise en 1547, ne laissant point de postérité. On a de lui : I. *Lamenti*, Modene, in-12. II. *Aridosio*, *Comedia*, Florence, 1595, in-12.

MÉDICIS, *voyez* COSME, FERDINAND, ALEXANDRE, CATHERINE & MARIE.

MÉDICIS *ou* MÉDICHINO, *voyez* MARIGNAN.

MÉDINA, (Jean) célebre théologien Espagnol, natif d'Alcala, enseigna la théologie dans l'université de cette ville avec réputation, & mourut en 1546, âgé d'environ 56 ans. On a de lui divers Traités, qui furent bien accueillis par les théologiens; mais qui dans un siecle très-fécond en ouvrages de ce genre, parurent bientôt céder leur faveur à d'autres.

MEDINA, (Barthélemi) théologien Espagnol de l'ordre de S. Dominique, mort à Salamanque en 1581, à 53 ans. On a de lui des *Commentaires* sur *S. Thomas*, & une *Instruction* sur le *Sacrement de Pénitence.* Il passe pour avoir introduit l'opinion de la probabilité; quelques-uns de ses confreres ont fait de vains efforts pour lui enlever cette attribution : il faut bien se garder, au reste, de croire que cette opinion, quelque fausse qu'elle puisse être, ait produit les maux que quelques déclamateurs lui attribuent. *Voyez* ESCOBAR.

MEDINA, (Michel de) théologien Espagnol, & Religieux Franciscain, mort à Tolede vers 1580, assista au concile de Trente, & se distingua dans son ordre par son érudition & par ses ouvrages. Les plus connus sont deux *Traités ;* l'un *du Purgatoire*, & l'autre *de la Foi*, dont on fait encore cas aujourd'hui.

MEDON, surnommé *le Boiteux*, étoit fils de Codrus, 17e. & dernier roi d'Athenes. Après la mort de son pere, il n'y eut plus de rois à Athenes. On leur substitua les Archontes, magistrats qui, au commencement, gouvernoient la république pendant toute leur vie. Medon fut le premier Archonte, & fut préféré à son frere Nélée par l'oracle de Delphes, vers l'an 1068 avant J. C. Il fit aimer & respecter son autorité.

MEDUS, fils d'Egée & de Médée, fut reconnu de sa mere dans le moment qu'elle pressoit Persès, roi de Colchide, au pouvoir de qui il étoit, de le faire mourir, le croyant fils de Créon. Revenue de son erreur, elle demanda à lui parler en particulier, & lui donna une épée, dont il se servit pour tuer Persès lui-même. Medus remonta ainsi sur le trône d'Æeta son aïeul, que Persès avoit usurpé. Voilà ce que la Fable raconte de Medus.

MEDUSE, l'une des trois Gorgones, étoit fille aînée de Ceto & du dieu marin Phorcus. Neptune, épris de ses charmes, abusa d'elle dans le temple de Minerve. Cette déesse, irritée de ce sacrilege, métamorphosa les cheveux de Meduse, qui étoient d'un blond doré, en serpens, & donna à sa tête la vertu de changer en pierres tous ceux qui la regarderoient. Persée, muni des talonnieres de Mercure, coupa la tête de Meduse, du sang de laquelle naquit le cheval Pégase, qui, frappant du pied contre terre, fit jaillir la fontaine d'Hippocrene.

MEERBECA, *voy.* MOERBECA.

MEERBEECK, (Adrien Van) né à Anvers en 1563, régenta les humanités à Bornhem & à Alost. Il mourut vers l'an 1627. Il est connu par une *Chronique universelle*, mais principalement des Pays-Bas, depuis l'an 1500 jusqu'en 1620, en flamand, Anvers, 1620, in-fol., avec des portraits bien gravés. Elle est estimée. Le but de l'auteur est de rétablir la vérité de l'histoire étrangement altérée par les historiens protestans, & sur-tout par Emmanuel Van Meteren. Meerbeeck a soin de toujours citer ses garans.

MEGAPENTHE, fils de Prætus, roi de Tyrinthe, changea ses états contre ceux de Persée, quand celui-ci eut tué son pere Acrise. — Il y eut un autre MEGAPENTHE, fils de Menelas.

MEGARE, fille de Créon & femme d'Hercule. Pendant la descente d'Hercule aux enfers, Lycus voulut forcer Megare de lui céder le royaume & de se livrer à lui : mais Hercule, revenu du Tartare, tua l'usurpateur. Junon toujours irritée contre Hercule, parce qu'il étoit fils d'une des concubines de Jupiter, trouva que cette mort étoit injuste, & lui inspira une telle fureur, qu'il massacra Megare & les enfans qu'il avoit eus d'elle.

MEGASTHENE, historien Grec, composa sous Seleucus Nicanor, vers l'an 292 avant J. C., une *Histoire des Indes*, qui est citée par les anciens, mais qui s'est perdue. Celle que nous avons aujourd'hui sous son nom, est une ridicule supposition d'Annius de Viterbe, ou bien de quelque auteur compilé par celui-ci. Car quelques savans prétendent qu'Annius n'est point coupable de l'imposture qu'on lui a tant de fois reprochée, mais seulement de trop de crédulité & de défaut de critique, ayant rassemblé ses *Livres d'Antiquités* sans discernement & sans examen.

MEGE, (Don Antoine-Joseph) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Clermont en Auvergne, mourut à St.-Germain-des-Prés en 1691, à 66 ans. Son *Commentaire* françois sur la *Regle de S. Benoît*, Paris, 1687, in-4°, & la *Vie* du même Saint, in-4°, 1690, sont estimés à cause de l'érudition qu'il y a répandue. Sa piété égaloit son savoir.

MEGERE, l'une des trois Furies, *voyez* EUMENIDES.

MÉHÉGAN, (Guillaume-Alexandre de) vit le jour en 1721 à la Salle, dans les Cévennes, d'une famille originaire d'Irlande. Il se consacra de bonne heure aux lettres, & fit paroître, en 1752, un ouvrage intitulé : *L'Origine des Guerres, ou la Religion naturelle mise en action* : livre plein des délires philosophiques, devenus si communs dans ce siecle. En 1755, il donna des *Considérations sur les révolutions des Arts*, remplies de paradoxes & de jugemens faux ; & un petit volume de *Pieces fugitives* en vers, qui valent moins encore que sa prose. L'année d'après, il publia les *Mémoires de la Marquise de Terville* & les *Lettres d'Aspasie*, in-12. Le fond n'a rien de solide, le style en est guindé & précieux ; & c'est en général le défaut dont l'auteur avoit le plus à se défendre. Il étoit, si on l'ose dire, trop concerté, trop arrangé dans sa personne, ainsi que dans ses écrits ; tout étoit affecté chez lui, jusqu'au son de sa voix. Il donna, en 1759 : *L'Origine, les progrès & la décadence de l'Idolâtrie*, in-12 ; & en 1766, son *Tableau de l'Histoire moderne*, en 3 vol. in-12. Il mourut le 23 janvier de la même année, avant que ce livre vît le jour. C'est de tous ses ouvrages celui qui prête le moins à la critique. Ce qui en rend la lecture fati-

gante, c'eſt que l'auteur a la manie ambitieuſe de peindre tous les objets avec des couleurs brillantes. Pour animer ſes récits, il raconte tout au préſent, & il prodigue les images. On trouve le même défaut dans l'*Hiſtoire conſidérée vis-à-vis la Religion, les Beaux-Arts & l'Etat;* 1767, 3 vol. in-12. L'amour du ſingulier dominoit l'auteur, & ſe fait ſentir tant dans la maniere que dans le fond des choſes. Il n'a pas craint, dans ſes *Conſidérations ſur les révolutions des Arts*, de donner la préférence au ſiecle de Louis XV, ſur celui de Louis XIV; de dire que *la morale n'a jamais été développée avec plus de vérité & plus de charmes que de nos jours;* que *ce ſont nos écrivains modernes qui ont réduit les romans à être l'image de la nature & l'école de la vertu;* que *nos tragédies modernes ont plus de pathétique & d'utilité que celles de Corneille & de Racine;* que *les maximes des tragédiens de nos jours ſont plus vraies, & inſpirent plus d'humanité.* « Méhégan, dit un critique judicieux, n'avoit ſans doute pas lu tous ces ouvrages, où la morale eſt ſi fort défigurée ſous le pinceau philoſophique; ces romans où la vertu n'eſt rien moins que le but de ceux qui les ont compoſés; ces tragédies où le ſentiment a beaucoup plus d'appareil & de machiniſme, que de naturel & de réalité; ces tirades auſſi déplacées qu'audacieuſes, qui ne peuvent plaire qu'à des eſprits gâtés, qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorans qui ne ſentent pas combien elles ſont hors de propos ».

MEIBOMIUS, (Henri) médecin de Helmſtadt, mort en 1625, joignoit à la connoiſſance de ſon art celle de la littérature. On a de lui quelques ouvrages de ce dernier genre, imprimés à Helmſtadt en 1660, in-4°, & inſérés depuis dans les *Rerum Germanicarum Scriptores*, que publia ſon petit-fils (*voyez* WITIKIND, Bénédictin). Il fut pere de celui dont nous allons parler.

MEIBOMIUS, (Jean-Henri) profeſſeur en médecine à Helmſtadt ſa patrie, où il étoit né le 27 août 1590, & enſuite premier médecin de Lubeck, eſt connu par pluſieurs ouvrages. Les plus célebres ſont: I. *Mecœnas, ſive De C. Clinii Mecœnatis vita, moribus & geſtis, liber ſingularis*, Leyde, 1653, in-4°. Ce n'eſt qu'une compilation ſans méthode & ſans critique. II. *De Cereviſiis*, Helmſtadt, 1668, in-4°. III. *Tractatus de uſu flagrorum in re Medica & Venerea*, Leyde, 1643, in-4°, avec des augmentations de Thomas Bartholin, Francfort, 1670, in-8°. Meibomius mourut le 16 mai 1655.

MEIBOMIUS, (Henri) fils du précédent, eſt plus célebre que ſon pere. Il naquit à Lubeck en 1638, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie; profeſſa la médecine, l'hiſtoire & la poéſie dans l'univerſité de Helmſtadt, & mourut en 1700. Quelqu'occupation que lui donnaſſent ſes emplois & la pratique de la médecine, il trouva du tems pour publier divers ouvrages. Les principaux

sont : I. *Scriptores rerum Germanicarum*, in-fol., 1688, 3 vol. Cette collection, commencée par son aïeul, renferme beaucoup de pieces sur les différentes parties de l'Histoire d'Allemagne. II. *Ad Saxoniæ inferioris Historiam Introductio*, 1687, in-4°. L'auteur y examine la plupart des écrivains de l'Histoire de Saxe, dont les ouvrages sont imprimés ou manuscrits. III. *Valentini-Henrici Vogleri Introductio universalis in notitiam cujuscumque generis bonorum Scriptorum*, Helmstadt, 1700, in-4° : édition accompagnée des *Notes* de Meibomius. IV. *Chronicon Bergense*, compilation utile pour l'Histoire de Saxe. V. *De Vasis palbebrarum novis*, Helmstadt, 1666, in-4°. On a écrit que Meibomius avoit fait des découvertes sur les glandes & les vaisseaux des paupieres : il est vrai qu'il en a donné une description exacte, mais Casserius les avoit connus long-tems avant lui.

MEIBOMIUS, (Marc) de la même famille que les précédens, mort en 1710, se consacra comme eux à l'érudition. Il mit au jour en 1652, en 2 vol. in-4°, un *Recueil* & une *Traduction* des Auteurs qui ont écrit *sur la Musique des Anciens*. La reine Christine, à qui il le dédia, l'appella à sa cour. Cette princesse l'engagea à chanter un air de musique ancienne, tandis que Naudé danseroit les danses grecques au son de sa voix. Ce spectacle le couvrit de ridicule. Meibomius se vengea sur Bourdelot, médecin, favori & bouffon de la reine, à laquelle il avoit persuadé de se donner cette comédie. Il lui meurtrit le visage à coups de poing, & abandonna brusquement la cour de Suede. On a encore de lui : I. Une Edition des anciens Mythologues Grecs. II. *De fabricâ Triremium*, Amsterdam, 1671, in-4°. III. Des *Corrections* pour l'exemplaire hébreu de la Bible, qui fourmilloit de fautes selon lui. Cet ouvrage téméraire parut à Amsterdam en 1698, in-fol., sous ce titre : *Davidis Psalmi, & totidem Sacræ Scripturæ Veteris Testamenti capita restituta*, &c. C'est une extravagance hermeneutique, comme tant d'autres qui ont paru depuis. *Voyez* HOUBIGANT.

MEIGRET *ou* MAIGRET, (Louis) écrivain Lyonnois, s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, mais sur-tout par un *Traité* singulier *sur l'Orthographe Françoise*, 1542, in-4°. Cet ouvrage eut des partisans & des adversaires ; il étoit conforme à la prononciation, qui a presqu'autant changé depuis que l'orthographe : ce qui prouve que ce systême, souvent renouvellé, n'est pas le meilleur, & que les spéculateurs modernes qui proposent des innovations de ce genre, pourroient s'occuper de choses plus utiles. — Il ne faut pas le confondre avec George MAIGRET, dont on a 1°. *Martyrographia augustiniana*, Anvers, 1625. 2°. *Ichnographia martyrum Ord. Erem. S. Aug.*, Anvers, 1615, avec de belles figures.

MEILLERAIE, *voyez* PORTE (la).

MEINGRE, (Jean le) *voy.* BOUCICAUT.

MEIR, (Joseph) fameux Rabbin, *voyez* JOSEPH.

MEISNER, (Balthafar) luthérien, profeffeur de théologie à Wittemberg, né en 1587, mort en 1628; a laiffé une *Anthropologie*, 1663, 2 vol. in-4°, & une *Philofophie fobre*, 1655, 3 vol. in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un auteur de ce nom, beaucoup plus moderne, dont nous avons de petits traités latins fur le *Thé*, le *Café*, &c., écrits avec élégance & intérêt; ni avec Ferdinand MEISNER, Jéfuite, né à Glogau en Siléfie, en 1730, dont on a des Traités de phyfique eftimés, entr'autres *de Figura Terraquei; de Viribus corporum; de Electricitate*, Breflau, 1765, 1766 & 1767.

MEISSONIER, (Jufte-Aurele) né à Turin en 1695, mort à Paris en 1750, deffinateur, peintre, fculpteur, architecte & orfevre. Il montra, dans tous ces différens genres, un génie fécond & une exécution facile. Ses talens lui mériterent la place d'orfevre & de deffinateur du roi de France. Les morceaux d'orfevrerie qu'il a terminés, font de la plus grande perfection. Ses autres ouvrages ont été admirés des uns comme ayant la noble fimplicité de l'antique, & critiqués des autres comme portant les traits d'une imagination baroque & contraire au bon goût. Hoquier a gravé, fous la conduite de ce maître, un grand nombre de Planches.

MELA, *voyez* POMPONIUS-MELA.

MELAMPUS, fameux devin parmi les anciens Païens, & habile médecin, étoit fils d'Amythaon & d'Aglaïa, & frere de Bias. Il vivoit du tems de Prœtus, roi d'Argos, avant la guerre de Troie, & vers l'an 1380 avant J. C. Il témoigna tant d'amitié & d'affection à fon frere Bias, qu'il lui procura une femme, puis une couronne. Nelée, roi de Pyle, exigeoit de ceux qui vouloient fe marier avec fa fille, qu'ils lui amenaffent des bœufs d'une grande beauté, qu'Iphiclus nourriffoit dans la Theffalie. Melampus, pour mettre fon frere en état de faire à Nelée ce préfent, entreprit d'enlever ces bœufs. Il n'y réuffit pas, & fut mis en prifon; mais ayant prédit dans fa prifon les chofes qu'Iphiclus defiroit favoir, il obtint pour récompenfe les bœufs qu'il vouloit avoir, & fut ainfi caufe du mariage de fon frere. Quelque tems après, les filles de Prœtus & les autres femmes d'Argos étant devenues furieufes, il offrit de les guérir, à condition que Prœtus lui donneroit un tiers de fon royaume & un autre tiers à fon frere Bias. La maladie augmentant de jour en jour, l'on confentit à ces conditions, & Melampus guérit les Argiennes en leur donnant de l'ellébore, qu'on nomma depuis *Melampodium*. Il époufa Iphianaffe, l'une des filles de Prœtus, & fut le premier qui apprit aux Grecs les cérémonies du culte de Bacchus. Dans la fuite on lui éleva des temples & on lui offrit des facrifices. Il entendoit, felon la Fable, le langage des oifeaux, & il apprenoit d'eux ce qui devoit arriver. Les vers qui rongent les bois, répondoient à fes queftions. Nous avons fous fon nom plufieurs *Traités de Médecine* en

grec, qui ſont conſtamment ſuppoſés.

MELAN, *voyez* MELLAN.

MELANCHTHON, (Philippe) né à Bretten, dans le Palatinat du Rhin, en 1497, fit ſes études ſous la direction du célebre Reuchlin, ſon parent, lequel changea ſon nom allemand de Schwartzerdt, qui ſignifie *Terre-Noire*, en celui de Melanchthon qui a la même ſignification en grec. C'étoit une eſpece de pédantiſme en uſage chez les ſavans de ce ſiecle. Il fut envoyé à l'univerſité de Heidelberg en 1509. Ses progrès furent ſi rapides, qu'on lui donna à inſtruire le fils d'un comte, quoiqu'il n'eût encore que 14 ans. Melanchthon alla continuer ſes études en 1512 dans l'académie de Tubinge, y expliqua publiquement *Virgile*, *Cicéron* & *Tite-Live*. La chaire de profeſſeur en langue grecque dans l'univerſité de Wittemberg, lui fut accordée en 1518, par Frédéric électeur de Saxe, à la recommandation de Reuchlin. Les leçons qu'il fit ſur *Homere*, & ſur le texte grec de l'*Epître* de S. Paul à Tite, lui attirerent une grande foule d'auditeurs, & effacerent le mépris auquel ſa taille & ſa mine l'avoient expoſé. Son nom pénétra dans toute l'Allemagne, & il eut quelquefois juſqu'à 2500 auditeurs. Il ſe forma bientôt une liaiſon intime entre lui & Luther, qui enſeignoit la théologie dans la même univerſité. Ils allerent enſemble à Leipſig en 1519, pour diſputer avec Echius, la terreur & le fléau des novateurs. Les années ſuivantes furent une complication de travaux pour Melanchthon. Il compoſa quantité de livres, il enſeigna la théologie, fit pluſieurs voyages pour les fondations de colleges & pour la viſite des égliſes, & dreſſa en 1530 la confeſſion de foi, connue ſous le nom de *Confeſſion d'Ausbourg*, parce qu'elle fut préſentée à l'empereur à la diete de cette ville. Son eſprit de conciliation engagea le roi de France François I à lui écrire en 1535, pour le prier de venir conférer avec les docteurs de Sorbonne. Ce prince le connoiſſoit par les douze articles qu'il lui avoit fait préſenter, où on eſt ſurpris de trouver celui-ci: *Primùm igitur hoc omnes unanimiter profitemur politiam eccleſiaſticam rem eſſe ſanctam & utilem, ut ſint utique aliqui epiſcopi qui præſint pluribus eccleſiarum miniſtris, item ut* ROMANUS PONTIFEX PRÆSIT OMNIBUS EPISCOPIS. *Opus eſt enim in Eccleſia gubernatoribus, qui vocatos ad miniſteria eccleſiaſtica explorent & ordinent.... & inſpiciant doctrinam ſacerdotum; & ſi nulli eſſent epiſcopi, tamen creari tales oporteret.* D'Argentré, *Coll. judic.* tom. 1, part. 2, pag. 387. (*Voyez* GROTIUS, LOCKE). « Plût-à-Dieu (s'écrie-t-il dans un autre endroit) » que je puſſe, non pas infirmer la domination ſpirituelle » des évêques, mais en rétablir la domination; car je » vois quelle égliſe nous allons » avoir, ſi nous renverſons la » police eccléſiaſtique. Je vois » que la tyrannie ſera plus inſupportable que jamais ». *Lib. 4, Epiſt. 104.* Voyez encore *lib. 1, Epiſt. 17.* Le diſciple de Luther ſouhaitoit ardemment

de se rendre aux invitations, assez peu réfléchies, de François I; mais l'électeur de Saxe ne voulut jamais le permettre, soit qu'il se défiât de la modération de Melanchthon, soit qu'il craignît de se brouiller avec Charles-Quint. Melanchthon assista en 1529 aux conférences de Spire, & il y fit paroître beaucoup de science. Ayant eu occasion de voir sa mere pendant ce voyage, cette bonne femme, qui étoit catholique, lui demanda ce qu'il falloit qu'elle crût au milieu de tant de disputes? *Continuez*, lui répondit son fils, *de croire & de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, & ne vous laissez point troubler par le conflit des disputes de religion.* Réponse qui prouve bien que l'esprit de parti ne s'accordoit pas dans Melanchthon avec ses persuasions les plus intimes. Il parut ensuite aux fameuses conférences de Ratisbonne, en 1541; & à celles qui se tinrent en 1548, au sujet de l'*Interim* de Charles-Quint. Il composa la censure de cet *Interim*, avec tous les écrits qui furent présentés à ces conférences. Enfin, après avoir essuyé bien des fatigues & des traverses pour son parti, il mourut à Wittemberg en 1560, âgé de 64 ans. Melanchthon n'avoit rien du génie impétueux de Luther & de Zuingle. Il haïssoit les disputes, & il n'y étoit entraîné que par le rôle qu'il avoit à jouer dans ces querelles. Il paroît, par sa conduite & par ses ouvrages, qu'il n'étoit pas éloigné, comme Luther, des voies d'accommodement, & qu'il eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des Protestans avec les Catholiques. Mais quel plan de réunion peut réussir à l'égard de ceux qui n'écoutent pas l'Eglise? & quelle sanction auroit-il quel qu'il puisse être? (*voyez* MODREVIUS, MOLANUS). Quoiqu'il eût embrassé d'abord toutes les erreurs de son maître, il ne laissa pas d'être ensuite zuinglien sur quelques points, calviniste sur d'autres, incrédule sur plusieurs, & fort irrésolu sur presque tous. On prétend qu'il changea 14 fois de sentiment sur la justification; ce qui lui mérita le nom de *Brodequin d'Allemagne.* Dans le fond, cette inconstance étoit l'effet d'un esprit juste & conséquent. Après avoir rejeté l'autorité infaillible que Dieu a laissée à son Eglise, quelle autre autorité eût pu fixer sa croyance? Dès qu'on se détache de l'Eglise Catholique, du sein de cette mere commune qui nous instruit & nous rassure, on perd de vue le point unique où se tient la précieuse & indivisible vérité, pour se perdre dans les régions immenses de l'erreur: sorti une fois de la barque de Pierre, symbole de l'Eglise & de la grande assemblée des fideles, l'on devient infailliblement le jouet des vents & des flots, & l'on peut dire comme cet infortuné pilote dont parle un ancien:

Nunc me pontus habet, jactantque in littore venti.

(*Voyez* Scipion LENTULUS, SERVET). Les inquiétudes de sa conscience augmentoient encore les incertitudes de son esprit. L'arrogance fougueuse de Luther, tant de sectes élevées sous ses drapeaux, tant de

changemens

changemens bizarres dans les choſes les plus ſaintes, bourreloient ſon cœur. Ses nombreux ouvrages ont été imprimés pluſieurs fois dans différentes villes d'Allemagne. La plus ancienne édition eſt celle de 1561 ; & la plus complette eſt celle qu'en a donnée Gaſpar Peucer à Wittemberg, 15 tom. en 4 vol. in-fol., 1601. On y remarque beaucoup d'eſprit, une érudition très-étendue, & ſur-tout plus de modération qu'on n'en trouve dans les chefs de ſecte. Il ſe plaint amérement de la tyrannie de ſes collegues, *avides de ſon ſang*, dit-il, *parce que, pour empêcher la diſcorde, il voudroit les ramener à cette autorité qu'ils appellent ſervitude.* Il écrit que l'*Egliſe eſt retombée dans ſon ancienne tyrannie;* que *les chefs de la populace, flatteurs & ignorans, peu jaloux de la ſaine doctrine & de la diſcipline eccléſiaſtique, au-lieu de pratiquer les œuvres de piété, ne cherchent qu'à dominer;* qu'*il ſe trouve au milieu d'eux, comme Daniel au milieu des lions;* que *ne pouvant les empêcher de dominer, il prend la réſolution de les fuir.... Ces héros*, dit-il, *qui ſuſcitent pour des bagatelles, les guerres les plus cruelles à l'Egliſe & à la patrie, ne ſont nullement touchés de ſa ſituation.... Nos gens me blâment, de ce que je rends la juriſdiction aux évêques* (nous avons vu qu'il reconnoiſſoit celle du pape ſur les évêques également indiſpenſable). *Le peuple accoutumé à vivre en liberté, après avoir ſecoué le joug, ne veut plus le recevoir. Les villes de l'empire ſont celles qui haïſſent le plus la domination : peu en peine de la doctrine & de la Religion, elles ne ſont jalouſes que de l'empire & de la liberté.* Il faut convenir que Melanchthon paroiſſoit chercher la vérité; mais il ne prenoit pas les chemins qui y conduiſent. A ſes erreurs ſur la foi il joignoit mille rêveries ſur les prodiges, ſur l'aſtrologie, ſur les ſonges pour leſquels il avoit une crédulité ſurprenante. Joachim Camerarius a écrit ſa *Vie* en latin, 1655, in-8°.

MÉLANIE, dame célebre par ſa piété, ſortoit d'une illuſtre famille Eſpagnole qui étoit originaire de Rome : elle étoit petite-fille de Marcellin, qui avoit été élevé au conſulat, & parente de S. Paulin de Nole. Après avoir perdu ſon mari & deux de ſes fils, elle fit un voyage en Egypte, & viſita les ſolitaires de Nitrie. Sa charité induſtrieuſe & libérale répandit ſes bienfaits ſur les confeſſeurs orthodoxes que l'Arianiſme perſécutoit : elle en nourrit juſqu'à 5000 pendant 3 jours. Pluſieurs Catholiques ayant été relégués dans la Paleſtine, elle les ſuivit & ſe rendit à Jéruſalem avec le prêtre Rufin d'Aquilée. Elle y bâtit un monaſtere, où elle mena une vie pénitente, ſous la direction de ce Rufin. Publicola, fils de Mélanie & préteur de Rome, avoit épouſé en cette ville, une femme de qualité, nommée *Albine*. Il en eut une fille, nommée auſſi MÉLANIE, vers 388, qui épouſa Pinien, fils de Sévere, gouverneur de Rome, & en eut 2 enfans qu'elle perdit peu de tems après leur naiſſance. Elle réſolut alors de vivre dans la continence per-

pétuelle : elle fit part de ses sentimens à son mari qui les approuva. Sa grand'mere fit un voyage en Italie vers 405, pour la confirmer dans sa résolution. L'ancienne Mélanie passa en Sicile, avec Albine & sa petite-fille, en 410, lorsque les Goths allerent assiéger Rome. Elle retourna ensuite à Jérusalem, où elle mourut 40 jours après son arrivée. On lui a reproché d'avoir montré pendant quelque tems trop de chaleur pour la cause d'Origene, que Rufin défendoit; mais les louanges que lui ont donné S. Augustin, S. Paulin, S. Jerôme, &c., ne permettent pas de douter de ses vertus, ni de son orthodoxie. Albine, Pinien & la jeune Mélanie passerent en Afrique, affranchirent 8000 esclaves, y virent S. Augustin, & bâtirent 2 monasteres à Tagaste, l'un pour les hommes & l'autre pour les filles. Six ans après ils allerent s'établir à Jérusalem. La jeune Mélanie y mourut dans une cellule du Mont des Oliviers le 31 décembre 439, après avoir consumé ses jours dans des austérités incroyables.

MELANION, fils d'Amphidamas & petit-fils de Lycurgue, roi d'Arcadie, épousa Atalante, fille d'Iasius, roi du pays, & en eut un fils nommé Parthenope.

MÉLANIPPE, fille d'Eole, épousa clandestinement Neptune, de qui elle eut deux fils. Son pere en fut si irrité, qu'il fit exposer ces deux enfans aussi-tôt après leur naissance, & crever les yeux à Mélanippe, qu'il renferma dans une étroite prison. Les enfans ayant été nourris par des bergers, délivrerent leur mere de la prison où elle étoit enfermée; & Neptune lui ayant rendu la vue, elle épousa Métaponte, roi d'Icarie.

MELANIPPIDES : il y a eu deux poëtes Grecs de ce nom. L'un vivoit 520 ans avant J. C.; l'autre, petit-fils du premier par une fille, florissoit 60 ans après, & mourut à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine. On trouve des fragmens de leurs poésies, dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol.

MELART, (Laurent) né à Hui, dans la principauté de Liege, l'an 1578, devint bourgmestre de cette ville, & consacra ses momens de loisir à l'étude de l'histoire de sa patrie. Les fruits de ses recherches sont consignés dans l'*Histoire de la ville & château de Hui & de ses antiquités, avec une Chronologie de ses Comtes & des Evêques* de Liege, qui en sont devenus comtes par donation qu'en a fait Aufroi ou Ansfride, Liege, 1641, in-4°. Il y a assez de critique pour le tems où l'auteur vivoit; mais le style en est si suranné, qu'il faut avoir un Glossaire pour en comprendre tous les termes.

MELCHIADE *ou* MILTIADE, (S.) pape après S. Eusebe, en 311, étoit originaire d'Afrique. Il eut le bonheur de voir, durant son pontificat, la Religion Chrétienne s'étendre par toute la terre, & adoptée par Constantin qui s'en rendit protecteur; cette joie fut troublée par le schisme des Donatistes. Il fit tous ses efforts pour les engager à se soumettre à la

pénitence; mais il n'y réussit pas. Il mourut le 10 janvier de l'an 314.

MELCHIOR, *voy.* MAGES.

MELCHIOR-ADAM, MELCHIOR-CANUS, *voy.* ADAM & CANUS.

MELCHISEDECH, roi de Salem, & prêtre du Très-Haut, vint à la rencontre d'Abraham, victorieux de Chodorlahomor, jusque dans la vallée de Savé. Figure du Messie, *Pontife éternel selon l'ordre de Melchisedech*, il offrit à Dieu le pain & le vin, les présenta à Abraham, & le bénit. Le saint patriarche voulant reconnoître en lui la qualité de prêtre du vrai Dieu, lui donna la dîme de tout ce qu'il avoit pris sur l'ennemi. Il n'est plus parlé dans la suite de Melchisedech; & l'Ecriture ne nous apprend rien, ni de son pere, ni de sa généalogie, ni de sa naissance, ni de sa mort. Les savans ont fait une infinité de questions inutiles, soit sur sa personne, soit sur la ville où il régnoit. Quelques-uns ont cru qu'il étoit roi de Jérusalem; d'autres, que Salem étoit une ville différente, située près de Scythopolis, la même où arriva Jacob à son retour de Mésopotamie. Les Juifs prétendoient que Melchisedech étoit le même que Sem, fils de Noë; Origene a cru que c'étoit un Ange. Les hérétiques nommés *Melchisédéciens*, prenant à la lettre ce que dit S. Paul, que Melchisedech n'avoit ni pere ni mere, ni généalogie, soutenoient que ce n'étoit pas un homme, mais une vertu céleste, supérieure à JESUS-CHRIST même (*voyez la fin de l'article* THÉODOTE de Bizance); d'autres ont prétendu que c'étoit le St.-Esprit: mais il paroît certain que S. Paul a voulu précisément faire remarquer le silence de l'Ecriture, sur l'origine & les liaisons terrestres de Melchisedech (tandis que dans toute autre occasion elle fait mention des ancêtres au moins immédiats) comme un trait d'une plus grande ressemblance avec le Pontife éternel, dont il étoit déjà la figure par son titre de *Prêtre du Très-Haut*, & par la matiere de son sacrifice.

MELCHTAL, (Arnold de) natif du canton d'Underwald en Suisse, est un des principaux auteurs de la liberté helvétique. Irrité de ce que Grisler, gouverneur de l'empereur Albert I, avoit fait crever les yeux à son pere, il se joignit à Werner Stouffacher, à Walter Furst & à Guillaume Tell, & les fit soulever contre la domination de la maison d'Autriche. Tel fut, dit-on, le commencement de la république des Suisses. Il paroît cependant que l'événement qui décida la révolte des Suisses, & provoqua les armes des Autrichiens, est différent de tout ce que l'on raconte communément à ce sujet, & n'est pas tout-à-fait si honorable à la liberté helvétique (*voyez* TELL). Quoi qu'il en soit, l'empereur Albert d'Autriche, qui vouloit punir les révoltés, fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche Léopold assembla contre eux 20,000 hommes. Les Suisses se conduisirent comme les Lacédémoniens, tout leur pays étoit une espece de Thermopyles. Ils attendirent, au nombre de 4 ou

500, la plus grande partie de l'armée Autrichienne au pas de Morgarten, & la mirent en fuite, en lançant sur elle des fleches & des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même tems par un aussi petit nombre de Suisses. Cette victoire ayant été gagnée dans le canton de Schweitz, les deux autres cantons donnerent ce nom à leur confédération. Petit-à-petit les autres cantons entrerent dans l'alliance. Berne ne se ligua qu'en 1352; & ce ne fut qu'en 1513 que le petit pays d'Appenzel se joignit aux autres cantons, & acheva le nombre de XIII. Depuis cette époque, la liberté des Suisses s'est toujours maintenue malgré le défaut de leur constitution, qui est l'ensemble le plus mal ourdi qu'il y ait jamais eu dans aucun genre de gouvernement, ou plutôt qui ne forme aucun ensemble & qui n'est qu'une union précaire de plusieurs petits états isolés, souvent opposés entre eux & affoiblis par de cruelles guerres civiles. Aussi les Suisses, tant soit peu versés dans la politique, sont-ils eux-mêmes surpris de leur indépendance : ils appellent leur république, *Confusio divinitùs servata.* On croit communément que c'est aux montagnes du pays qu'ils sont redevables de la conservation de leur liberté; cependant les cantons de Schaffhausen, Zurich, Berne, Fribourg, Soleure, Bâle, ne sont pas plus défendus par les montagnes, qu'une multitude d'autres provinces qu'on envahit tous les jours; & si une fois ces cantons étoient subjugués, le reste formeroit difficilement un état florissant & durable.

MÉLÉAGRE, fils d'Œnée roi de Calydon & d'Althée. Sa mere accouchant de lui, vit les trois Parques auprès du feu, qui y mettoient un tison, en disant : *Cet enfant vivra tant que ce tison durera.* Althée alla promptement se saisir du tison, l'éteignit, & le garda bien soigneusement. Son fils, à l'âge de 15 ans, oublia de sacrifier à Diane, qui, pour s'en venger, envoya un sanglier ravager tout le pays de Calydon. Les princes Grecs s'assemblerent pour tuer ce monstre, & Méléagre à leur tête fit paroître beaucoup de courage. Atalante blessa la premiere le sanglier, & cette beauté guerriere lui en offrit la hure, comme la plus considérable dépouille. Les freres d'Althée, mécontens de cette déférence, prétendirent l'avoir; mais le jeune prince, jaloux d'un présent qui flattoit son orgueil, & qui venoit sur-tout d'une main chere, tua ses oncles, & en resta possesseur. Althée vengea la mort de ses freres, en jetant au feu le tison fatal; & Méléagre aussi-tôt se sentit dévorer les entrailles, & périt misérablement. — Il ne faut pas le confondre avec MÉLÉAGRE, roi de Macédoine, l'an 280 avant J. C.

MÉLÉAGRE, poëte Grec, natif de Gadare (autrement Seleucie) en Syrie, florissoit sous le regne de Seleucus VI, dernier des rois de Syrie. Il fut élevé à Tyr, & il finit ses jours dans l'isle de Coos, anciennement appellée *Mérope.* C'est-là qu'il fit le Recueil d'Epigrammes grecques, que nous appel-

lons l'*Anthologie*. Il y rassembla ce qu'il avoit trouvé de plus fin & de plus saillant dans les ouvrages de 46 poëtes. La disposition des Epigrammes de ce Recueil fut souvent changée dans la suite, & l'on fit plusieurs additions. Le moine Planudes le mit, en 1380, dans l'état où nous l'avons actuellement, Francfort, 1600, in-folio. Il y en a quelques-unes de jolies, mais la plupart manquent de sel.

MELECE, ou plutôt MELICE, *Melicius*, évêque de Lycopolis en Egypte, fut déposé dans un synode, tenu vers 305, par S. Pierre d'Alexandrie, pour avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution. Ce prélat indocile forma un schisme en 306, & eut un grand nombre de partisans, qu'on appella *Méléciens*. Les Méléciens n'errerent pas d'abord dans la foi; ils furent même des premiers & des plus ardens à combattre les Ariens; mais ceux-ci gagnerent insensiblement leur amitié, & enfin il se forma entr'eux une ligue solemnelle pour calomnier & persécuter S. Athanase; suivant la politique générale des sectaires, qui tous divisés qu'ils sont, se réunissent dans le dessein de déchirer le sein de l'Eglise, & d'outrager les défenseurs de la doctrine catholique. Il ne faut pas confondre ces *Méléciens* avec les *Méléciens* Catholiques, dont il est fait mention dans l'article suivant. Melece mourut vers 326, dans l'esprit de rebellion qui l'avoit animé pendant sa vie.

MELECE DE MELITINE, (S.) ville de la petite Arménie, homme irrépréhensible, juste, sincere, craignant Dieu, & d'une douceur admirable, fut élu évêque de Sebaste en 357. Affligé & lassé de l'indocilité de son peuple, il se retira à Berée, d'où il fut appellé à Antioche & mis sur le siege de cette ville, du consentement des Ariens & des orthodoxes, en 360. Plusieurs Catholiques refuserent de reconnoître Melece, sous prétexte que les Ariens ayant eu part à son élection, elle devoit être censée irréguliere: ils furent appellés *Eustathiens*, parce qu'ils continuerent de tenir leurs assemblées à part depuis la mort de S. Eustathe. On donna le nom de *Méléciens* aux orthodoxes qui se soumirent à S. Melece. Telle fut l'origine du schisme qui divisa long-tems l'église d'Antioche. Quelque tems après, ayant défendu avec zele la doctrine catholique, Melece fut déposé par les Ariens, qui ordonnerent à sa place un des leurs, nommé *Euzoïus*, & firent reléguer Melece au lieu de sa naissance, par l'empereur Constance. Les Eustathiens élurent Paulin pour leur évêque, & il fut sacré par Lucifer de Cagliari, qui passoit par Antioche en revenant du lieu de son exil: le schisme n'en fut que plus difficile à éteindre. Melece, de retour à Antioche, fut persécuté de nouveau, & envoyé en exil par deux fois sous l'empire de Julien l'apostat & sous celui de Valens. Enfin l'an 378, Melece qui n'avoit que des vues pacifiques, proposa à Paulin qu'après la mort de l'un des deux, le survivant demeureroit seul évêque; & que cependant ils gouverne-

roient l'un & l'autre, dans l'église d'Antioche, les ouailles qui les reconnoissoient pour leurs pasteurs : la proposition fut acceptée ; le schisme ne fut cependant pas terminé à la mort de Melece, & ne finit que sous l'épiscopat de S. Alexandre d'Antioche, vers l'an 415. Théodose, associé à l'empire par Gratien, convoqua un concile à Constantinople en 381, auquel Melece présida. L'empereur ne le connoissoit que de réputation ; mais peu de jours avant que d'être élevé à l'empire, il avoit vu en songe l'illustre prélat le revêtir d'un manteau impérial. Quand les évêques assemblés en concile vinrent le saluer pour la premiere fois, il défendit qu'on lui montrât Melece, & à l'instant il courut à lui & baisa la main qui l'avoit couronné. Mélece mourut à Constantinople, pendant la tenue du concile, avec la gloire d'avoir souffert trois exils pour la vérité. Les évêques le pleurerent comme leur pere.

MELECE SYRIQUE, protosyncele de la grande église de Constantinople au 17e. siecle, se distingua par son savoir. Il fut envoyé par son patriarche en Moldavie, pour examiner une Profession de Foi, composée par l'église de Russie. Cette confession fut adoptée en 1658 par toutes les églises d'Orient, dans un concile de Constantinople; Panagiotti, premier interprete de la Porte, la fit imprimer en Hollande. On a encore de Melece une *Dissertation*, que Renaudot a fait imprimer dans un recueil de *Traités sur l'Eucharistie*, 1709, Paris, in-4°. On la trouve en grec & en latin dans le *Traité de la croyance de l'Eglise Orientale sur la Transsubstantiation*, par Richard Simon.

MELÈS, roi de Lydie, succéda à son pere Aliarte, 747 ans avant J. C.; & fut pere de Candaule, le dernier des Héraclides.

MELICERTE, *voyez* PALEMON.

MÊLIER, *voyez* MESLIER.

MELIN, *voyez* ST-GELAIS.

MELISSA, fille de Mélisseus roi de Crete, eut le soin, avec sa sœur Amalthée, selon la Fable, de nourrir Jupiter de lait de chevre & de miel. On dit qu'elle inventa la maniere de préparer le miel : ce qui a donné lieu de feindre qu'elle avoit été changée en abeille.

MELISSUS DE SAMOS, philosophe Grec, disciple de Parménide d'Elée, exerça dans sa patrie la charge d'amiral avec un pouvoir & des privileges particuliers. Il prétendoit que cet univers est infini, immuable, immobile, unique & sans aucun vide ; & qu'on ne pouvoit rien avancer sur la Divinité, parce qu'on n'en avoit qu'une connoissance imparfaite. Ce philosophe vivoit vers l'an 444 avant J. C.

MÉLITON, (S.) né dans l'Asie, gouverna l'église de Sardes en Lydie sous Marc-Aurele. Il présenta à ce prince en 171 une *Apologie pour les Chrétiens*, dont Eusebe & les autres anciens écrivains ecclésiastiques font l'éloge. Cette Apologie & tous les autres ouvrages de Méliton ne sont point parvenus à la postérité, excepté quelques fragmens qu'on

trouve dans la Bibliotheque des Peres. On voit par ces fragmens qu'il enseignoit de la maniere la plus claire, que Jesus-Christ étoit véritablement Dieu avant tous les siecles; & véritablement homme depuis sa naissance de la sainte Vierge. Ces passages ont servi merveilleusement à confondre les Ariens & les Eusébiens. Il donna dans un de ses ouvrages le Catalogue des livres de l'Ancien-Testament, que l'Eglise universelle reconnoît pour canoniques: ce Catalogue nous a été conservé par Eusebe. Tertullien & S. Jerôme parlent de lui comme d'un excellent orateur & d'un habile écrivain. Sa vertu & sa modestie relevoient l'éclat de ses talens.

MELITON *ou* MELITHON, est le nom du plus jeune des 40 martyrs de Sébaste, qui souffrirent la mort sous l'empereur Licinius. Comme il vivoit encore lorsque les Païens emmenerent les corps de ses généreux compagnons, sa mere suivit le convoi en portant son fils mourant, reçut ses derniers soupirs, & le déposa sur le bûcher, qui consuma toutes ces victimes.

MELITUS, orateur & poëte Grec, fut l'un des principaux accusateurs de Socrate l'an 400 avant Jesus-Christ. Il soutint son accusation par un discours travaillé, plein d'une éloquence vive & brillante. On prétend que l'accusation d'athéisme, intentée contre Socrate, tomboit à faux, puisque le philosophe ne se moquoit que des faux dieux: mais comme il ne conste pas qu'il ait prêché l'unité de Dieu, d'une maniere à confondre cette accusation, il ne faut pas s'étonner qu'elle ait prévalu. Les Athéniens, accoutumés à absoudre & à condamner par caprice & selon l'humeur volage qui faisoit leur caractere, condamnerent Melitus à mourir quelque tems après qu'ils eurent fait subir la mort à Socrate. *Voyez* ANYTUS.

MELLAN, (Claude) dessinateur & graveur François, né à Abbeville en 1601, mort en 1688, à 87 ans. L'œuvre de ce maître est considérable. Ses Estampes sont la plupart d'après ses dessins: sa maniere est des plus singulieres. Il travailloit peu ses planches, souvent même il n'employoit qu'une seule taille; mais l'art avec lequel il savoit l'enfler ou la diminuer, donne à ses gravures un très-bel effet. Ses plus beaux ouvrages sont: I. Le *Portrait* du marquis *Justiniani*. II. Celui du pape *Clément VIII*. III. La *Galerie Justinienne*. IV. Une *Sainte Face*, qui est d'un seul trait en rond, commençant par le bout du nez, & continuant de cette maniere à marquer tous les traits du visage. Mellan n'a été surpassé par aucun graveur, dans cette maniere de graver d'un seul trait, dont il est l'inventeur.

MELON, (Jean-François) né à Tulle, alla s'établir à Bourdeaux, où il engagea le duc de la Force à fonder une académie. Il fut secrétaire perpétuel de cette compagnie, qui embrasse tous les objets des différentes académies de Paris. Le duc de la Force l'ayant appellé auprès de lui, lorsqu'il prit part au ministere sous la régence, la cour l'employa dans

les affaires les plus importantes. Il mourut à Paris en 1738. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Essai politique sur le Commerce*, dont la 2e. édition de 1736, in-12, est la meilleure. Cet essai contient, dans un petit espace, de grands principes de commerce, de politique & de finance, appuyés par des exemples qui se présentent lorsque le sujet le demande. Son style, comme ses pensées, est mâle & nerveux, quoique défiguré par des fautes de langage & d'impression. Quelques-unes de ses opinions ont été réfutées par M. du Tot, dans ses *Réflexions sur le Commerce & les Finances*, 1738, 2 vol. in-12. II. *Mahmoud le Gasnevide*, in-12, avec des notes. C'est une histoire allégorique de la régence du duc d'Orléans. III. Plusieurs *Dissertations* pour l'académie de Bourdeaux.

MELOT, (Jean-Baptiste) né à Dijon en 1697, acquit dans sa patrie & à Paris, où il continua ses études, des connoissances très-variées. Elles lui firent un nom, & l'académie des inscriptions l'appella dans son sein en 1738. Elle n'eut point à se repentir de son choix: il enrichit les Mémoires de plusieurs Dissertations intéressantes. Nommé en 1741 pour être garde des manuscrits de la bibliotheque du roi, il travailla au Catalogue des richesses que renferment ces immenses archives de la littérature. L'abbé Sallier ayant découvert un manuscrit de l'*Histoire de S. Louis* par Joinville, manuscrit de l'an 1309, & le plus ancien qu'on connoisse, il s'agissoit de donner au public ce morceau curieux. On vouloit y joindre deux autres ouvrages qui n'avoient point encore paru: la *Vie* du même S. Louis par Guillaume de Nangis, & les *Miracles* de ce prince, décrits par le confesseur de la reine Marguerite sa femme. Un glossaire devenoit d'une nécessité indispensable pour entendre ces auteurs. C'est à ce travail que Melot s'appliqua pendant deux ans; & il commençoit à mettre en œuvre ses matériaux, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie le 8 septembre 1760. Il mourut 2 jours après, à 63 ans. Les qualités de son ame faisoient aimer les lettres; on admiroit moins en lui la science que la candeur, la droiture, l'égalité, la modestie, la simplicité, la complaisance, la douceur, la probité. Son édition de *Joinville* parut en 1761, in-fol.

MELPOMENE, l'une des IX Muses, déesse de la Tragédie. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille, chaussée d'un cothurne, tenant des sceptres & des couronnes d'une main, & un poignard de l'autre.

MELVILL, (Jacques de) gentilhomme Ecossois, fut page, puis conseiller-privé de Marie-Stuart, reine d'Ecosse. Le roi Jacques, fils de Marie, le mit dans son conseil, & lui confia l'administration des finances. Ce prince voulut l'emmener avec lui, lorsqu'après la mort de la reine Elizabeth, il alla prendre possession de la couronne d'Angleterre; mais il s'en excusa, & obtint la permission de vivre dans la retraite. On a de lui des *Mémoires historiques* des regnes d'Elizabeth, Marie-

Stuart & Jacques I, en anglois, Londres, 1683, in-fol.; en françois, 1694, 2 vol., & 1745, 3 vol. L'abbé de Marsy, dernier éditeur, a recrépi l'ancienne traduction françoise de cet ouvrage, & l'a augmenté d'un volume, composé de matieres liées avec celles de ces Mémoires.

MELUN, (Simon de) seigneur de la Loupe, d'une maison ancienne, féconde en grands hommes, suivit S. Louis en Afrique l'an 1270, & se signala au siege de Tunis. A son retour il fut fait maréchal de France en 1293, & fut tué à la bataille de Courtray en 1302.

MELUN, (Jean II, vicomte de) succéda en 1350, à son pere Jean I, dans la charge de grand-chambellan de France. Il se trouva à la bataille de Poitiers avec Guillaume, archevêque de Sens, son frere, & à la paix de Bretigni en 1359. Il eut part à toutes les grandes affaires de son tems, & mourut en 1382, avec la réputation d'un homme intelligent.

MELUN, (Charles de) seigneur de Nantouillet, étoit un homme plein d'esprit & de valeur. Louis XI le fit, en 1465, son lieutenant-général dans tout le royaume. Mais ses envieux conspirerent sa perte. Il fut accusé d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, & il eut la tête tranchée en 1468.

MÊMES, *voyez* MESMES.

MEMMI, (Simon) peintre, natif de Sienne, mort en 1345, âgé de 60 ans, mettoit beaucoup de génie & de facilité dans ses desseins; mais son principal talent étoit pour les portraits. Il peignit celui de la belle Laure, maîtresse de Pétrarque, poëte célebre, dont Memmi étoit très-estimé.

MEMMIA, (Sulpicia) femme de l'empereur Alexandre Sévere, mourut à la fleur de son âge. Elle avoit des vertus; mais son caractere étoit fier & méprisant. Elle reprochoit sans cesse à son époux son extrême affabilité. Ce prince lui répondit un jour: *J'affermis mon autorité, en me rendant populaire.*

MEMMIUS, (C.) chevalier Romain, cultivoit l'éloquence & la poésie. Il fut gouverneur de Bithynie; mais ayant pillé cette province, il fut envoyé en exil par César, l'an 61 avant J. C. Lucrece lui dédia son Poëme, bien propre par les principes qu'il renferme à tranquilliser Memmius, sur ses rapines, ses concussions, & ses autres délits.

MEMNON, roi d'Abydos & fils de Tithon & de l'Aurore. Achille le tua devant Troie, parce qu'il avoit amené du secours à Priam. Il étoit de couleur noire, si on en croit Virgile:

Et nigri Memnonis arma.

Lorsque son corps fut sur le bûcher, Apollon le métamorphosa en oiseau à la priere d'Aurore. On dit que la statue de Memnon rendoit des sons harmonieux, lorsqu'elle étoit frappée des premiers rayons du soleil.

MEMNON, de l'isle de Rhodes, fut le plus habile des généraux de Darius, roi de Perse. Il conseilla à ce prince de ruiner son propre pays, pour ôter les vivres à l'armée d'Alexandre le Grand, & d'attaquer ensuite la Macédoine; mais

ce conseil fut désapprouvé des autres généraux. On se battit, & les Perses furent vaincus au passage du Granique, l'an 333 avant J. C. Il défendit ensuite la ville de Milet avec vigueur, s'empara des isles de Chio & de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grece, & auroit arrêté les conquêtes d'Alexandre, s'il ne fût mort quelque tems après. La perte de ce héros, grand capitaine & homme actif, également propre à donner un conseil & à l'exécuter, entraîna la ruine de l'empire des Perses. Barsine, veuve de Memnon, fut faite prisonniere avec la femme de Darius, & Alexandre en eut un fils nommé Hercules.

MENABENUS, (Apollon) poëte, naturaliste, & premier médecin de Jean III, roi de Suede, quitta ce royaume en 1581, passa à Vienne & de là à Milan, d'où il étoit natif. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entr'autres, *De causis fluxûs & refluxûs aquarum Stockholmensium*, & *Tractatus de magno animali quod Alcen vocant* (en françois *Elan*) Cologne, 1581, in-12.

MENADES, femmes transportées de fureur qui suivoient Bacchus, & qui mirent en pieces Orphée. On les appelloit aussi *Bacchantes*.

MÉNAGE, (Gilles) né en 1613 à Angers, d'une famille honnête, montra de bonne heure des dispositions pour les sciences. Après avoir fait avec succès ses humanités & sa philosophie, il se fit recevoir avocat, & plaida pendant quelque tems à Angers, à Paris & à Poitiers. Il se dégoûta ensuite du barreau, embrassa l'état ecclésiastique, & obtint des bénéfices qui le mirent dans l'aisance. Il se livra tout entier à l'étude des belles-lettres. Chapelain le fit entrer chez le cardinal de Retz; mais s'étant brouillé avec les personnes qui demeuroient chez cette éminence, il en sortit. Il alla demeurer dans le Cloître de Notre-Dame, où il tenoit chez lui, tous les mercredis, une assemblée de gens-de-lettres. Il avoit beaucoup d'érudition, & citoit sans cesse, dans ses conversations, des vers grecs, latins, italiens, françois. Ses vers italiens lui mériterent une place à l'académie de la Crusca. L'académie françoise lui auroit aussi ouvert ses portes, sans sa *Requête des Dictionnaires*, satyre plaisante contre le Dictionnaire de cette compagnie. Ce qui fit dire à Montmaur: « C'est justement à cause de cette piece » qu'il faut condamner Ménage à être de l'académie; » comme on condamne un » homme qui a déshonoré une » fille, à l'épouser ». L'humeur de Ménage étoit celle d'un homme aigre, méprisant & présomptueux. Sa vie fut une guerre continuelle. L'abbé d'Aubignac, Gilles Boileau, frere du satyrique, Cotin, Sallo, Bouhours, Baillet furent les principaux objets de sa haine. Sa querelle avec l'abbé d'Aubignac vint de ce qu'après avoir discuté les beautés de détail des comédies de Térence, ils ne furent pas d'accord sur celle de ses pieces qui méritoit le premier rang. Après divers écrits de part & d'autre, & beaucoup d'injures répandues sur le papier, tout le feu de Ménage s'éteignit. Il affecta des

remords de conscience; il dit qu'il avoit juré de ne jamais écrire ni lire des libelles. Ses scrupules furent mal interprétés. On plaisanta sur sa dévotion, qui ne paroissoit pas trop s'accorder avec d'autres goûts. Ménage avoit eu des attentions tendres pour mesdames de la Fayette & de Sévigné. Il aima sur-tout la premiere, lorsqu'elle s'appelloit Mlle. de la Vergne, & la célébra sous le nom de *Laverna.* L'équivoque de ce mot avec le mot latin *Laverna*, déesse des voleurs, occasionna une Epigramme en vers latins, dont le sel tombe sur la réputation de *Fripier de vers* que s'étoit faite Ménage. Il mourut en 1692, à 79 ans. Ses ennemis le poursuiviren: jusques dans le tombeau. C'est à ce sujet que le célebre la Monnoye fit cette Epigramme :

Laissons en paix monsieur Ménage ;
C'étoit un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui dont les vers & dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

On l'accusoit de n'avoir que de la mémoire. Un jour s'étant trouvé chez madame de Rambouillet avec plusieurs dames, il les entretint de choses fort agréables qu'il avoit retenues de ses lectures. Madame de Rambouillet, qui s'en appercevoit bien, lui dit : « Tout ce » que vos dites, Monsieur, » est agréable ; mais dites-» nous quelque chose présen-» tement de vous ». On a de ce savant : I. *Dictionnaire Etymologique, ou Origines de la Langue Françoise*, dont la meilleure édition est celle de 1750, en 2 vol. in-fol., par les soins de M. Jault, professeur au college-royal, qui a beaucoup augmenté cet ouvrage, utile à plusieurs égards, mais très-souvent ridicule par le grand nombre d'étymologies fausses, ridicules & impertinentes dont il fourmille. II. *Origines de la Langue Italienne*, Geneve, 1685, in-fol.; ouvrage qui a le mérite & les défauts du précédent. Ménage a recueilli ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans divers ouvrages italiens; & plusieurs académiciens de Florence lui ont fourni des matériaux. III. Une *Edition* de *Diogene Laërce*, avec des observations & des corrections estimées. IV. *Remarques sur la Langue Françoise*, en 2 vol. in-12, peu importantes. V. L'*Anti-Baillet*, en 2 vol. in-12: c'est une réfutation des *Jugemens des Savans.* Baillet l'y avoit fort maltraité; Ménage voulut s'en venger; mais en relevant les fautes de Baillet, il en fit de nouvelles que la Monnoye releva à son tour dans ses *Remarques sur l'Anti-Baillet.* VI. *Histoire de Sablé*, 1686, in-folio, savante & minutieuse. VII. Des *Satyres contre Montmaur*, dont la meilleure est la *Métamorphose* de ce pédant *en Perroquet.* On les trouve dans le Recueil de Sallengre. VIII. Des *Poësies Latines, Italiennes, Grecques & Françoises*, Amsterdam, 1687, in-12. Les dernieres sont les moins estimées. On n'y trouve que des épithetes, de grands mots vides de sens, des vers pillés de tous côtés & souvent mal choisis. IX. *Juris Civilis amœnitates*, Paris, 1667, in-8°. On donna après sa mort un *Menagiana*,

d'abord en un volume, ensuite en 2, enfin en 4 l'an 1715. Cette derniere édition est due à la Monnoye, qui a enrichi ce recueil de plusieurs remarques qui l'ont tiré de la foule des *Ana.* Il y a pourtant bien des choses inutiles. Le 3*e*. & le 4*e*. sont entiérement de l'éditeur.

MENAGER, *voyez* MESNAGER.

MENALIPPE, citoyen de Thebes, qui ayant blessé à mort Tydée au siege de cette ville, fut ensuite tué lui-même. Tydée se fit apporter la tête de son ennemi, & assouvit sa vengeance en la déchirant avec ses dents, après quoi il expira.... Une fille du centaure Chiron se nommoit MENALIPPE. Ayant épousé Eole elle fut changée en jument, & placée parmi les constellations.

MENANDRE, né à Athenes, l'an 342 avant J. C., est regardé comme l'inventeur de la nouvelle comédie parmi les Grecs. Ce poëte n'avoit pas le nerf & la chaleur d'Aristophane, mais ses comédies ont plus de méthode, & sont mieux assorties aux regles du théâtre. Le langage en est plus décent, mais les passions n'y parlent pas moins vivement. De 108 *Comédies* que ce poëte avoit composées, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que peu de fragmens. Ils ont été recueillis par le Clerc, qui les publia en Hollande en 1709, in-8°. Un critique donna des *Observations* sur les *Remarques* de le Clerc, en 1710 & 1711, in-8°. Menandre se noya près du port de Pirée l'an 293 avant J. C. à 52 ans.

MENANDRE, disciple de Simon le Magicien, se fit chef d'une secte particuliere, en changeant quelque chose à la doctrine de son maître. Il prétendoit que ses sectateurs recevoient l'immortalité par son baptême. Ses rêveries eurent beaucoup de cours à Antioche.

MENANDRIN, *voyez* MARSILE de Padoue.

MENARD, (Claude) lieutenant de la prévôté d'Angers sa patrie, se signala par son savoir & sa vertu. Après la mort de son épouse, il embrassa l'état ecclésiastique & mena une vie très-austere. Il eut beaucoup de part aux réformes de plusieurs monasteres d'Anjou. Ce magistrat aimoit passionnément l'antiquité. Une partie de sa vie se consuma en recherches dans les archives, d'où il tira plusieurs pieces curieuses. Il mourut en 1652, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages: I. L'*Histoire de S. Louis* par Joinville, 1617, in-4°, avec des notes pleines de jugement & d'érudition. II. Les 2 *Livres de S. Augustin contre Julien*, qu'il tira de la bibliotheque d'Angers. III. *Recherches sur le corps de S. Jacques le Majeur*, qu'il prétend reposer dans la collégiale d'Angers. On trouve dans cet ouvrage & dans ses autres productions, du savoir, mais peu de critique, & un style dur & pesant. IV. *Histoire de Bertrand du Guesclin*, 1618, in-4°.

MENARD, (Dom Nicolas-Hugues) né à Paris en 1585, Bénédictin dans le monastere de S. Denys en 1612, embrassa la réforme de l'ordre en 1614, & fut admis dans la congréga-

tion de S. Maur. Il fut un des premiers Religieux de cette congrégation, qui s'appliquerent à l'étude. Il mourut à Paris en 1644 dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, regardé comme un homme de beaucoup d'érudition & d'une grande justesse d'esprit. Il embellit son savoir par une modestie rare & par une solide piété. On a de lui: I. Une édition du *Martyrologe des Saints de son Ordre*, par Arnould Wion, in-8°, 1629. II. *Concordia Regularum*, de S. Benoît d'Aniane, avec la *Vie* de ce Saint; 1628, in-4°. III. Le *Sacramentaire de S. Grégoire le Grand*, 1642, in-4°. Ces ouvrages sont pleins de recherches curieuses & de notes savantes qui viennent à leur sujet. Elles respirent le goût de l'antiquité & de la plus saine critique. IV. *Diatriba de unico Dionysio*, 1643, in-8°. Il y fait tous les efforts possibles pour soutenir que S. Denys de Paris est le même que S. Denys l'Aréopagite; mais en cela il a montré peu de critique. C'est lui qui déterra l'*Epître* attribuée à S. Barnabé dans un manuscrit de l'abbaye de Corbie. Elle ne parut, enrichie de ses remarques, qu'après sa mort, par les soins de D. d'Achery, qui mit une préface à la tête, Paris, 1645, in-4°.

MENARD, (Pierre) avocat au parlement de Paris, natif de Tours, après s'être distingué dans le barreau, retourna dans sa patrie. Il s'y livra uniquement à l'étude, & y mourut vers 1701, à 75 ans. On a de lui des ouvrages qui eurent quelque succès: tels sont, l'*Académie des Princes*; l'*Accord de tous les Chronologues*. Cet auteur jouissoit d'une estime générale; sa probité, sa douceur, sa droiture, ses connoissances la lui avoient conciliée.

MENARD, (Jean de la Noë) prêtre du diocese de Nantes, né dans cette ville en 1650, d'une bonne famille, fut d'abord avocat. Son éloquence lui obtint les suffrages des gens de goût, & ses vertus, les éloges des gens de bien. La perte d'une cause juste l'ayant dégoûté du barreau, il embrassa l'état ecclésiastique. Pendant 30 ans qu'il fut directeur du séminaire de Nantes, il travailla à la conversion des hérétiques, & y réussit autant par l'exemple de ses vertus que par la force de ses discours. Cet homme de Dieu mourut en 1717, à 67 ans, après avoir fondé une maison du Bon-Pasteur pour les filles corrompues. On a de lui un *Catéchisme*, in-8°, qui est estimé, & dont il y a eu plusieurs éditions. Sa *Vie* a été donnée au public en 1734, in-12. Elle est très-édifiante.

MENARD, (Léon) conseiller au présidial de Nimes, naquit à Tarascon en 1706. La science de l'histoire & des antiquités, qu'il cultiva dès sa jeunesse, lui valut une place à l'académie des inscriptions & belles-lettres. Il vécut depuis presque toujours à Paris, dans un état assez mal-aisé: ses ouvrages, quoique savans, n'étoient pas de ceux qui enrichissent un auteur. Nous avons de lui: I. L'*Histoire Civile, Ecclésiastique & Littéraire de la ville de Nimes*, 1750 & années suiv., 7 vol. in-4°. On ne peut re-

procher à ce livre instructif & curieux que son excessive prolixité. II. *Mœurs & Usages des Grecs*, 1743, in-12 : ouvrage utile & assez bien fait. III. *Les Amours de Callistene & d'Aristoclie*, 1766, in-12. Roman lâchement écrit, & où il n'y a rien d'utile à recueillir. Ménard mourut en 1767. On doit aussi à cet académicien un recueil de *Pieces fugitives* pour servir à l'Histoire de France, 1748, 3 vol. in-4°.

MENARDAIE, *voyez l'article* GRANDIER, *à la fin*.

MENARDIERE, (la) *voy.* MESNARDIERE.

MENASSEH-BEN-ISRAEL, célebre rabbin, né en Portugal vers 1604, d'un riche marchand, suivit son pere en Hollande. Il succéda au rabbin Isaac Uriel, à l'âge de 18 ans, dans la synagogue d'Amsterdam. La modicité de ses appointemens ne pouvant suffire à sa subsistance & à celle de sa famille, il passa à Bâle, & de là en Angleterre. Cromwel le reçut très-bien, & le laissa dans l'indigence. Menasseh-Ben-Israël n'ayant pas trouvé en Angleterre ce qu'il espéroit, se retira en Zélande, & mourut à Middelbourg vers 1657, âgé d'environ 53 ans. Ce rabbin étoit de la secte des Pharisiens ; il avoit l'esprit vif & le jugement solide. Sa bonne mine, sa propreté & ses manieres honnêtes lui concilioient l'amitié & l'estime. Il étoit indulgent, & vivoit également bien avec les Juifs & les Chrétiens. Le célebre M. Huet revenant de Suede en 1652, s'entretint beaucoup avec lui sur les cérémonies des Juifs & sur le Christianisme. Menasseh étoit habile dans la philosophie, dans l'Ecriture-Sainte, dans le Talmud & dans la littérature des Juifs. Sa probité étoit un reproche continuel pour sa nation, qui ne se pique guere de l'imiter. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en hébreu, en latin, en espagnol & en anglois. Les principaux sont : I. Une *Bible Hébraïque*, sans points, Amsterdam, 1635, 2 vol. in-4° : édition fort belle, avec une préface latine. II. Le *Talmud* corrigé avec des notes, en hébreu, Amsterdam, 1633, in-8°. III. *El Conciliador*, Francfort, 1632, in-4° ; traduit en partie en latin par Denis Vossius : ouvrage savant & curieux, dans lequel il concilie les passages de l'Ecriture qui semblent se contredire. IV. *De resurrectione mortuorum, Libri tres*, Amsterdam, 1636, in-8°. V. De *Fragilitate humana ex lapsu Adami, deque divino Auxilio*, Amsterdam, 1642 ; ouvrage qui prouve que l'idée du péché originel & de ses suites, existe bien positivement chez les Juifs modernes, ou du moins chez les docteurs les plus instruits, comme elle existoit chez les anciens : ainsi que les Livres-Saints nous l'apprennent par des passages bien précis, & plus clairement encore le 4e. livre d'Esdras (*voyez ce mot*), qui, quoique non canonique, n'en contient pas moins la doctrine reçue chez les Juifs. VI. *Spes Israëlis*, Amsterdam, 1650, in-12. Menasseh, ayant ouï dire qu'il y avoit des restes des anciens Israélites dans l'Amérique méridionale, se persuada que les dix tribus enle-

vées par Salmanasar, s'étoient établies dans ce pays-là, & que telle étoit l'origine des habitans de l'Amérique. Théophile Spizelius, ministre protestant d'Ausbourg, a réfuté cet ouvrage. L'on ne doit cependant pas disconvenir que plusieurs nations Américaines semblent descendre des anciens Juifs. Guillaume Penn, le P. Lafitau, M. Adair, &c., en ont donné des preuves, que Robertson s'est vainement efforcé d'affoiblir. VII. *Le Souffle de Vie* (*Spiraculum Vitæ*), en hébreu, Amsterdam, 1652, in-4° : ouvrage divisé en 4 livres, où il prouve la spiritualité & l'immortalité de l'ame. VIII. *De termino vitæ, Libri tres*, in-12. Thomas Pocock a écrit sa *Vie* en anglois à la tête de sa traduction du livre précédent, 1699, in-12.

MENCKE, (Louis-Othon) *Menckenius*, né à Oldembourg en 1644, d'un sénateur de cette ville, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne. Ses connoissances dans la philosophie, la jurisprudence & la théologie, lui mériterent la chaire de professeur de morale à Leipsig en 1668. Il fut 5 fois recteur de l'université de cette ville, & 7 fois doyen de la faculté de philosophie. C'est lui qui est le premier auteur du *Journal de Leipsig*, dont il y avoit déjà 30 vol. lorsqu'il mourut en 1707, à 63 ans. Il donna les éditions de plusieurs savans ouvrages, & composa des Traités de Jurisprudence, dans lesquels il y a un grand fonds d'érudition. Les principaux sont : I. Un Traité intitulé : *Micropolitia, seu Respublica in Microcosmo conspicua*, Leipsig, 1666, in-4°. II. *Jus Majestatis circa venationem*, 1674, in-4°.

MENCKE, (Jean-Burchard) fils du précédent, né à Leipsig en 1674, devint professeur en histoire dans cette ville, & ensuite historiographe & conseiller-aulique de Frédéric-Auguste de Saxe, roi de Pologne. Ce savant mourut en 1732, à 58 ans. On a de lui : I. *Scriptores rerum Germanicarum, speciatim Saxonicarum*, 3 vol. in-fol., 1728 & 1730. II. Deux *Discours* latins *sur la Charlatanerie des Savans*, Amsterdam, 1716, in-12. Ce titre promet beaucoup; mais l'exécution n'y répond pas : il est à croire que s'il écrivoit aujourd'hui, il réussiroit mieux, l'objet de son ouvrage étant devenu bien plus saillant, plus étendu & plus palpable; de sorte qu'il est bien plus aisé de l'exprimer & de le peindre avec succès. Ces *Discours* ont été traduits en diverses langues. Il y en a une *Version Françoise*, imprimée en 1721, avec les remarques critiques de différens auteurs. Il en a paru une édition à Lucques, avec des notes de Jean-Dominique Mansi, 1726. III. Plusieurs *Dissertations* sur des sujets intéressans, &c. IV. Il a publié 33 vol. du *Journal de Leipsig*, qu'il continua après la mort de son pere, & que Frédéric-Othon, son fils aîné, continua après lui. V. *De viris militiâ æquè ac scriptis illustribus*, Leipsig, 1708, in-4°. VI. Une édition de la *Méthode pour étudier l'Histoire*, de l'abbé Lenglet du Fresnoy, avec des additions & des remarques, dont plusieurs ne sont pas de nature à

améliorer l'ouvrage commenté.

MENDAJORS, (Pierre des Ours de) gentilhomme de Languedoc, né à Alais en 1679, vint à Paris, fut reçu à l'académie des inscriptions en 1712, déclaré vétéran en 1715, & retourna à Alais, où il mourut le 15 novembre 1747. On a de lui l'*Histoire de la Gaule Narbonnoise*, Paris, 1733, in-12 : ouvrage estimé; & plusieurs Dissertations dans les Mémoires de l'Académie. La plupart roulent sur des points de la géographie ancienne, tels que la *position du camp d'Annibal le long des bords du Rhône; les limites de la Flandre, de la Gothie*, &c., &c.

MENDELSOHN *ou* MANDELSOHN, (Moïse) Juif célebre, né à Dessau en 1729, mort à Berlin le 4 janvier 1786, surmonta tous les obstacles que lui présentoient sa religion & son état (il étoit dans le commerce), pour parvenir à la réputation d'un savant distingué. Son ouvrage intitulé *Phédon, ou Dialogues sur l'immortalité de l'ame*, a eu nombre d'éditions en Allemagne, & il est traduit dans presque toutes les langues. Long-tems avant *Phédon*, il en avoit publié d'autres qui ne méritent pas moins d'être connus : nous en indiquerons quelques-uns; ils sont tous écrits en allemand. I. *Sur les sensations*, Berlin, 1755. II. *Dialogues philosophiques.* III. Traduction du discours de *Rousseau*, sur l'inégalité des conditions, avec des remarques importantes; Berlin, 1756. IV. *Pope métaphysicien.* V. *Ecrits philosophiques*, 2 vol, 1761. VI. Traité sur *l'évidence dans les sciences métaphysiques*; qui fut publié en 1754. *Phédon* ne parut que trois ans après, en 1767; & dès 1769, on en donna une seconde édition. Il a publié en outre un grand nombre d'écrits théologiques, où l'on doit bien s'attendre que tout n'est pas exact. Il a toujours vécu très-attaché à sa religion, dont il a pris plus d'une fois la défense; & a soutenu néanmoins des opinions qui ne s'accordent guere plus avec le judaïsme qu'avec la doctrine chrétienne; comme lorsqu'il refuse aux miracles la force de convaincre, sous prétexte qu'il y a eu des imposteurs. Ses qualités personnelles lui ont attiré l'estime & la considération, non-seulement de ceux de sa religion & de la ville qu'il habitoit, mais encore de tous ceux dont il étoit connu. Le jour de sa mort, tous les Juifs de cette capitale ont fermé leurs boutiques & leurs magasins, en signe de deuil, coutume qu'ils n'observent qu'à la mort de leur premier Rabbin.

MENDEZ PINTO, (Ferdinand) né à Monte-mor-o-velho, dans le Portugal, fut d'abord laquais d'un gentilhomme Portugais. Le desir de faire fortune le détermina à s'embarquer pour les Indes en 1537. Sur la route, le vaisseau qu'il montoit ayant été pris par les Turcs, il fut conduit à Moka & vendu à un renégat Grec, qui le revendit à un Juif, des mains duquel il fut tiré par le gouverneur du fort portugais d'Ormus. Celui-ci lui ménagea l'occasion d'aller aux Indes, suivant son premier dessein. Pendant 21 ans de séjour, il

y fut témoin des plus grands événemens, & y essuya les plus singulieres aventures. Il revint en Portugal en 1558, où il jouit du fruit de ses travaux, après avoir été 13 fois esclave, & vendu 16 fois. On a de lui une *Relation* très-rare & très-curieuse de ses voyages, publiée à Lisbonne en 1614, in-folio; traduite du portugais en françois par Bernard Figuier, gentilhomme Portugais, & imprimée à Paris en 1645, in-4°. Cet ouvrage est écrit d'une maniere intéressante, & d'un style plus élégant qu'on n'auroit dû l'attendre d'un soldat, tel qu'étoit Mendez Pinto. On y trouve un grand nombre de particularités remarquables, sur la géographie, l'histoire & les mœurs des royaumes de la Chine, du Japon, de Pegu, de Siam, d'Achem, de Java, &c. Plusieurs des faits qu'il raconte avoient paru fabuleux; mais ils ont été vérifiés depuis. M. de Surgi a extrait de la Relation de Mendez Pinto ce qu'il y a de plus curieux, & en a formé une Histoire intéressante, qu'il a fait imprimer dans les *Vicissitudes de la Fortune*, Paris, 2 vol. in-12.

MENDOZA, (Pierre Gonzalez de) célebre cardinal, archevêque de Séville, puis de Tolede, chancelier de Castille & de Léon, naquit en 1428, de la maison de Mendoza, l'une des plus illustres d'Espagne & très-féconde en grands hommes. Il fut chargé des plus importantes affaires par Henri IV, roi de Castille, qui lui procura la pourpre Romaine en 1473. Il rendit des services importans à Ferdinand & à Isabelle dans la guerre contre le roi de Portugal, & dans la conquête du royaume de Grenade sur les Maures. On l'appelloit le *Cardinal d'Espagne*. Il mourut en 1495, après avoir montré autant de sagacité que de prudence dans les différens emplois qu'il exerça. Il aimoit les belles-lettres, & il avoit traduit dans sa jeunesse *Salluste*, *Homere* & *Virgile*.

MENDOZA, (François de) de la même maison que le précédent, cardinal, évêque de Burgos, & gouverneur de Sienne en Italie pour l'empereur Charles-Quint, se retira sur la fin de ses jours dans son diocese. Il y mena une vie douce & tranquille, remplissant les devoirs de son ministere, & se délassant de ses travaux par les charmes de la littérature. Il mourut en 1566, à 50 ans.

MENDOZA, (Diego Hurtado de) comte de Tendilla, servit l'empereur Charles-Quint de sa plume & de son épée. Il se signala dans les armées & dans les ambassades. Il fut envoyé à Rome, puis au concile de Trente. Ce seigneur aimoit les lettres & les cultivoit. On a de lui divers ouvrages de Poésie, 1610, in-4°, & on lui attribue la Ire. partie du roman comique & plaisant, intitulé: Les *Aventures de Lazarille de Tormes*. Il mourut vers 1575, laissant une bibliotheque riche en manuscrits. Elle a été fondue depuis dans celle de l'Escurial. — Il faut le distinguer d'Antoine Hurtado de MENDOZA, commandeur de Zurita dans l'ordre de Calatrava, qui parut avec éclat à la cour de

Philippe IV, roi d'Espagne. On a de lui des *Comédies* & d'autres pieces en espagnol.

MENDOZA, (Ferdinand de) de la même famille, étoit profond dans les langues & dans le droit; il publia en 1589 un ouvrage: *De confirmando Concilio Illiberitano, ad Clementem VIII*, 1665, in-fol. Son extrême application à l'étude le rendit fou.

MENDOZA, (Jean Gonzalez de) porta les armes, puis se fit religieux Augustin. Il fut envoyé l'an 1580 par Philippe II, roi d'Espagne, dans la Chine, dont il publia une *Histoire*. Luc de la Porte en donna une traduction françoise à Paris, en 1589, in-8°; elle a été aussi traduite en italien, Rome, 1585; en allemand, Francfort, 1589; en latin par le P. Bruel, Augustin, Anvers, 1655. Mendoza devint ensuite évêque de Lippari, & fut envoyé en 1607 dans l'Amérique, en qualité de vicaire apostolique. Il eut l'évêché de Chiapa, puis celui de Popaïan. Ce prélat fut la lumiere & l'exemple de son clergé & de son peuple.

MENECÉE, fils de Créon roi de Thebes, se dévoua pour le salut de sa patrie, en se tuant volontairement pour obéir à un oracle qui promettoit à ce prix la fin des malheurs de Thebes.

MENECRATE, médecin de Syracuse, est fameux par sa ridicule vanité. Il se faisoit toujours accompagner par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris. Il habilloit l'un en Apollon, l'autre en Esculape, d'autres en Hercule; se réservant pour lui la couronne, le sceptre, les attributs & le nom de Jupiter, comme le maître de ces divinités subalternes. Il poussa la folie jusqu'à écrire une lettre à Philippe, pere d'Alexandre le Grand, avec cette adresse: *Menecrate Jupiter, au roi Philippe, salut.* Ce prince lui répondit: *Philippe à Menecrate, santé & bon sens.* Pour le guérir plus efficacement de son extravagance, il l'invita à un grand repas. Menecrate eut une table à part, où on ne lui servoit pour tous mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés faisoient bonne chere. Menecrate avoit composé un *Livre de Remedes* qui est perdu; il est à croire que ce n'étoit rien qui mérite des regrets. Il vivoit vers l'an 360 avant J. C.

MENEDEME, philosophe grec, disciple de Stilpon, étoit d'Erythrée & vivoit vers l'an 300 avant J. C. Il fit d'abord le métier de coudre des tentes; il prit ensuite le parti des armes, défendit sa patrie avec valeur, & exerça des emplois importans. Mais après qu'il eut entendu Platon, il renonça à tout, pour s'adonner à la philosophie. Il mourut de regret, lorsqu'Antigone, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, se fut rendu maître de son pays. D'autres disent qu'ayant été accusé comme traître à sa patrie, il fut si affecté de cette inculpation, qu'il mourut de tristesse & de faim, après avoir été sept jours sans manger. On peut remarquer en passant que très-peu de ces vieux docteurs, qu'on appelle *philosophes*, ont terminé leur vie d'une maniere raisonnable. On l'appelloit le *Taureau Erythrien*, à cause de sa pesanteur. Quelqu'un lui disant

un jour : *C'est un grand bonheur d'avoir ce que l'on desire*, il répondit : *C'en est un bien plus grand, de ne desirer que ce qu'on a.* Bonne maxime, mais qui n'étoit guere dans le cœur d'un homme que quelques désagrémens faisoient mourir de douleur ou de faim.

MENEDEME, philosophe cynique, disciple de Colotès de Lampsaque, étoit un homme d'un esprit bizarre. Il disoit » qu'il étoit venu des enfers » pour considérer les actions » des hommes, & en faire » rapport aux dieux infer- » naux ». Il avoit une robe de couleur tannée, avec un ceinturon rouge ; une espece de turban à la tête ; sur lequel étoient marqués les 12 signes du Zodiaque ; des brodequins de théâtre, une longue barbe, & un bâton de frêne, sur lequel il s'appuyoit de tems en tems. Tel étoit à-peu-près l'habit des Furies.

MENELAS, (*Menelaüs*) frere d'Agamemnon, & roi de Lacédémone, avoit épousé Hélene, que Pâris vint lui enlever ; ce qui causa le fameux siege de Troie. Il s'y fit une grande réputation. Ce prince reprit sa femme, & la conduisit à Lacédémone, où il mourut peu après son arrivée.

MENELAUS, Juif, ayant enchéri de 300 talens sur le tribut que Jason, grand-sacrificateur, payoit à Antiochus Epiphanes, ce prince dépouilla celui-ci de sa dignité pour la donner à Menelaüs, qui bientôt après apostasia. Il introduisit Antiochus dans Jérusalem, & aida à placer dans le sanctuaire la statue de Jupiter. Mais enfin Dieu, fatigué de ses crimes, se servit d'Antiochus-Eupator pour le punir : ce prince le fit précipiter du haut d'une tour.

MENELAUS, mathématicien sous Trajan, a laissé un traité *Sur la Sphere*, publié par le P. Mersenne, Minime ; & depuis par Edme Halley, Oxford, 1758, in-8°.

MENÈS, premier roi & fondateur de l'empire des Egyptiens, fit bâtir Memphis, à ce qu'on prétend. Il arrêta le Nil près de cette ville, par une chaussée de cent stades de large, & lui fit prendre un autre cours, entre les montagnes, par où ce fleuve passe à présent. Cette chaussée fut entretenue avec grand soin par les rois ses successeurs. On donne trois fils à Menès, qui se partagerent son empire : Athotis, qui régna à Thebes dans la haute Egypte : Curudès, qui fonda Héliopolis dans la basse Egypte ; & Torsothros, qui régna à Memphis entre la basse & la haute Egypte. Mais ces faits sont fort incertains, ainsi que tout ce qu'on raconte sur ce prince. On le croit communément le même que Mesraïm, fils de Cham & petit-fils de Noë ; mais l'auteur de l'*Histoire véritable des tems fabuleux*, a prouvé, d'une maniere bien satisfaisante, que Menès est Noë lui-même, t. 1, p. 226. On peut voir encore *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, Liege, 1790; *Journ. hist. & litt.*, 1 décembre 1790, p. 518, où se trouve une Table de rapprochemens qui, dans leur ensemble, peuvent être regardés comme démonstratifs.

MENESÈS, (Antonio Padilla)

jurisconsulte de Talavera en Espagne, fut élevé à de grands emplois. Il mourut de déplaisir vers 1598, pour avoir eu l'imprudence de révéler à la reine la disposition du testament de Philippe II.

MENESÈS, (Alexis de) né à Lisbonne d'une maison considérable, embrassa l'état monastique chez les Hermites de S. Augustin en 1574. Ayant été tiré de son couvent pour être fait archevêque de Goa, il alla dans les Indes, travailla avec zele à la conversion des infideles, & eut la satisfaction d'en baptiser un grand nombre; y visita les Chrétiens de S. Thomas dans le Malabar, & y tint le synode dont nous avons les actes, sous le titre de *Synodus Diamperensis*. A son retour en Portugal, en 1611, il fut nommé archevêque de Brague, & vice-roi de ce royaume, par Philippe III, roi d'Espagne. Il mourut à Madrid en 1617, âgé de 58 ans. C'étoit un prélat vertueux & très-zélé. On l'a blâmé d'avoir fait brûler les livres des Chrétiens de S. Thomas; mais il est plus que vraisemblable qu'il n'y avoit guere de lumiere à y recueillir, & que le prélat, en les faisant brûler, n'a fait que détruire une source d'erreurs. On a de lui une *Histoire de son ordre en Portugal*, & de l'*Origine des Religieux Augustins*, publiée par Jean Marquesius.

MENESSIER, *voyez* CHRÉTIEN.

MENESTHÉE ou MNESTHÉE, descendant d'Ericthée, s'empara du trône d'Athenes, avec le secours de Castor & Pollux, pendant l'absence de Thésée. Il fut un des princes qui allerent au siege de Troie, & mourut à son retour dans l'isle de Melos, l'an 1183 avant J. C., après un regne de 23 ans.

MENESTRIER, (Claude-François) Jésuite, né à Lyon en 1633, joignit à l'étude des langues & à la lecture des anciens, tout ce qui étoit capable de perfectionner ses connoissances sur le blason, les ballets, les décorations. Il avoit un génie particulier pour ce genre de littérature. Sa mémoire étoit un prodige. La reine Christine, passant par Lyon, fit prononcer en sa présence & écrire 300 mots les plus bizarres qu'on put imaginer: le Jésuite les répéta tous dans l'ordre qu'ils avoient été écrits. Son goût pour ce qui regarde les fêtes publiques, les cérémonies éclatantes (canonisations, pompes funebres, entrées de princes), étoit si connu, qu'on lui demandoit des dessins de tous les côtés. Ces dessins étoient ordinairement enrichis d'une si grande quantité de devises, d'inscriptions & de médailles, qu'on ne se lassoit pas d'admirer la fécondité de son imagination. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, & par-tout avec fruit & avec agrément. La théologie & la prédication partagerent ses travaux, & il se fit honneur dans ces deux genres. La société le perdit en 1705, à 74 ans. Sa mémoire étoit ornée d'un grand nombre d'anecdotes, & il parloit avec une égale facilité le françois, le grec & le latin. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont: I.

L'*Histoire du regne de Louis le Grand, par les médailles, emblêmes, devises*, &c. II. L'*Histoire Consulaire de la ville de Lyon*, 1693, in-fol. III. Divers petits Traités sur les devises, les médailles, les tournois, le blason, les armoiries, &c. Le plus connu est sa *Méthode du Blason*, Lyon, 1770, in-8°., avec beaucoup d'augmentations. IV. La *Philosophie des Images*, 1694, in-12.

MENESTRIER, (Jean-Baptiste le) Dijonois, l'un des plus savans & des plus curieux antiquaires de son tems, mourut en 1634, à 70 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Médailles, Monnoies & Monumens antiques d'Impératrices Romaines*, in-fol. II. *Médailles illustres des anciens Empereurs & Impératrices de Rome*, in-4°. Ces ouvrages sont estimés. On voyoit autrefois son épitaphe sur une des vitres de la paroisse de S. Médard de Dijon, en ces termes :

Ci-gît Jean le Menestrier;
L'an de sa vie soixante & dix,
Il mit le pied dans l'étrier
Pour s'en aller en Paradis.

Il faut le distinguer de Claude le MENESTRIER, aussi antiquaire & natif de Dijon, mort vers 1657, dont on a un ouvrage intitulé : *Symbolica Dianæ Ephesiæ Statua*, in-4°.

MENGOLI, (Pierre) professeur de méchanique au college des Nobles à Bologne, se distingua par la solidité de ses leçons & par ses ouvrages. On a de lui, en latin : I. Une *Géométrie spécieuse*, in-4°. II. Une *Arithmetica rationalis*. III. Un *Traité du Cercle*, 1672, in-4°. IV. Une *Musique spéculative*. V. Une *Arithmétique réelle*, &c.; ouvrages estimés. Il vivoit encore en 1678. Il avoit été un des disciples du P. Cavalieri, Jésuate, inventeur des premiers principes du calcul des Infiniment-Petits.

MENGS, (Antoine-Raphaël) un des plus habiles peintres du 18e. siecle, né à Aussic, petite ville de Bohême, le 12 mars 1728, eut pour maître dans son art son pere, peintre d'Auguste III, roi de Pologne. Voyant des dispositions heureuses dans son fils, il le mena lui-même en Italie pour y étudier les beaux modeles, & le dirigea dans ses études à Rome, comme il l'avoit fait à Dresde. Après 3 ans, Mengs retourna à Dresde avec son pere. Auguste III, satisfait de son portrait que le jeune-homme avoit fait, le nomma peintre de la chambre, avec des appointemens considérables; mais Rome avoit trop d'attrait pour lui, il y retourna avec son pere, & après quatre ans de nouvelles études, il se livra à la composition, & débuta par une *Sainte famille*, qui lui fit une grande réputation. En 1749, il retourna à Dresde, où le roi de Pologne le combla de bienfaits. Il y fit des tableaux pour l'église qu'Auguste avoit fait construire dans son palais, & obtint encore la permission de retourner à Rome. Il fut ensuite appellé à Naples, où il travailla pour don Carlos. Ce prince étant monté sur le trône d'Espagne, fit venir Mengs deux fois à Madrid. Il jouit le reste de ses jours des libéralités de ce monarque, qui passerent après lui à ses enfans. Mengs

mourut à Rome en 1779. L'académie de S. Luc assista à ses funérailles, & son portrait en bronze fut placé dans le Panthéon, à côté de celui de Raphaël. Mengs étoit d'un caractere franc, mais vif & emporté. Mari fidele, pere tendre, il a cependant fait tort à sa famille par son trop grand désintéressement : à sa mort on ne trouva pas de quoi le faire enterrer. Il a fait un grand nombre de tableaux ; les principaux sont à Madrid, à Rome, à Londres & à Dresde. On y trouve l'expression de Raphaël, & les graces du Correge, avec le coloris du Titien. On a aussi de lui plusieurs Ecrits réunis en 2 vol. in-4°, Parme, 1780, publiés par le chevalier d'Azara avec des notes, & la Vie de Mengs. Le premier vol. contient, 1°. des Réflexions sur le beau & sur le goût en peinture ; 2°. Réflexions sur Raphaël, Correge, Titien, &c. ; 3°... sur le moyen de faire fleurir les beaux-arts en Espagne. Le second renferme, 1°. deux Lettres sur le groupe de *Niobé ;* 2°. Lettre sur les principaux tableaux de Madrid ; 3°. Lettre sur l'origine, le progrès & la décadence du dessin ; 4°. Mémoires sur la vie & les ouvrages de Correge ; 5°. Mémoires sur l'académie des beau-xarts de Madrid ; 6°. des Leçons pratiques de peinture. Ses *Œuvres* ont été traduites en partie par M. Doray de Longrais, Paris, 1782, in-8°. ; elles ont été données complettes, Paris, 1787, 2 vol. in-4°. M. Jansen en a fait aussi une traduction, imprimée à Amsterdam.

MÉNIL, *voyez* MESNIL.

MENINSKI, (François de Mesgnien) a publié *Thesaurus Linguarum Orientalium*, Vienne en Autriche, 1680 à 1687, 5 vol. in-fol. ; rare.

MENJOT, (Antoine) habile médecin François, mort à Paris en 1685. On a de lui un livre intitule : L'*Histoire & la guérison des fievres malignes*, avec plusieurs Dissertations, en 4 parties, Paris, 1674, 3 vol. in-4°. ; & des *Opuscules*, Amsterdam, 1697, in-4°. Ces ouvrages sont très-bien écrits en latin. Ce médecin étoit protestant, mais protestant modéré.

MENIPPE, philosophe cynique de Phénicie, étoit esclave. Il racheta sa liberté, & devint citoyen de Thebes & usurier ; métier indigne d'un vrai philosophe, mais qui s'accordoit, ainsi que bien d'autres, avec la philosophie de ces prétendus sages. N'ayant pas eu le courage de supporter quelques affronts, que son inconduite & son inconséquence lui procurerent, il se pendit de désespoir. Il avoit composé 13 livres de *Satyres*, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MENNON-SIMONIS, chef des Anabaptistes, appellés *Mennonites*, dont les erreurs sont moins grossieres que celles des autres, étoit d'un village de Frise, & prêtre. Il vivoit vers 1536.

MENOCHIUS, (Jacques) jurisconsulte de Pavie, étoit si habile, qu'il fut appellé *le Balde* & *le Bartole* de son siecle. Après avoir professé dans différentes universités d'Italie, il devint président du conseil de Milan, & mourut en 1607, à 75 ans. On a de lui : I. *De re-*

cuperanda Possessione, *De adipiscenda Possessione*, Cologne, 1624, in-fol. II. *De Præsumptionibus*, Geneve, 1670, 2 vol. in-fol., & Cologne, 1686. III. *De arbitrariis judicum Quæstionibus*, Cologne, 1628, in-fol., & d'autres ouvrages qui sont recherchés & estimés.

MENOCHIUS, *en italien* MENOCCHIO, (Jean-Etienne) fils du précédent, né à Pavie en 1576, se fit Jésuite en 1593, à l'âge de 17 ans. Il se distingua par son savoir & par sa vertu jusqu'à sa mort, arrivée à Rome le 4 février 1655, à 80 ans. On a de lui : I. Des *Institutions politiques & économiques*, tirées de l'Ecriture-Sainte. II. Un savant *Traité de la République des Hébreux*. III. Un *Commentaire sur l'Ecriture-Sainte*, dont la meilleure édition est celle du P. Tournemine, Jésuite, Paris, 1719, 2 vol. in-fol. Le second volume contient différens Traités & Dissertations sur l'Ecriture-Sainte par les auteurs les plus généralement estimés. Tous ces ouvrages sont en latin, & le dernier est estimé pour la clarté & la précision qui le caractérisent. Il s'attache sur-tout à expliquer la lettre de l'Ecriture. On l'a réimprimé en 1767, en 4 vol. in-4°, à Avignon, chez Aubert, & on a suivi l'édition de Tournemine.

MENOT, (Michel) Cordelier, mort en 1518, se fit un nom célebre par les farces qu'il donna en chaire. On a publié ses Sermons ; mélange barbare du sérieux & du comique, du burlesque & du sacré, des bouffonneries les plus plates & des plus sublimes vérités de l'Evangile. Ils ont été imprimés en quatre parties in-8°. Le plus recherché des curieux, est le volume intitulé : *Sermones Quadragesimales, olim Turonis declamati*, 1519 ou 1525. Celui qui contient les Sermons prononcés à Paris, l'est beaucoup moins ; il parut en 1530, in-8°.

MENOUX, (Joseph de) Jésuite, né à Besançon, fut fait supérieur du séminaire de Nancy, & prédicateur de Stanislas, roi de Pologne. Il mourut le 11 février 1766, à 71 ans, après avoir publié : *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la Religion*, 1738, in-8° ; & plusieurs Ecrits en faveur de sa société.

MENTEL, (Jean) imprimeur de Strasbourg, auquel quelques auteurs ont attribué mal-à-propos l'invention de l'imprimerie. Jacques Mentel, entre autres, médecin de la faculté de Paris, mort l'an 1671, qui se disoit un de ses descendans, publia inutilement deux *Dissertations* latines pour le prouver. Si depuis qu'on s'est attaché davantage à éclaircir l'origine de cet art célebre, on n'est pas encore parvenu à dissiper tous les nuages qui l'ont enveloppé, au moins est-on d'accord que Mentel n'en est pas l'auteur. C'est encore une chose très-douteuse, pour ne rien dire de plus, que l'extraction noble de cet imprimeur, qui n'a d'autre garant que l'assertion sans preuve du même Jacques Mentel. Sa premiere profession n'étoit guere celle d'un gentilhomme. Il étoit originairement écrivain & enlumineur de lettres ; ce qu'on appelloit

en ce tems-là *Chrysographus.* Comme tel, il fut admis parmi les notaires de l'évêque de Strasbourg, & en 1447, dans la communauté des peintres de cette ville. Mais si Mentel ne fut pas l'inventeur de la typographie, on ne peut lui refuser d'avoir été le premier qui se distingua dans cet art à Strasbourg, où il publia d'abord une *Bible* en 1466, en 2 vol. in-fol., & ensuite, depuis 1473 jusqu'en 1476, une compilation énorme en 10 vol. in-fol., intitulée : *Vincentii Bellovacensis Speculum historiale, morale, physicum & doctrinale.* Il mourut en 1478, après s'être enrichi par son industrie, & jouissant d'une grande réputation. L'empereur Frédéric IV lui avoit accordé des armoiries en 1466. Il est vrai que Jacques Mentel prétend que ce prince ne fit alors que renouveller l'ancien écusson de sa famille; mais il ne le prouve pas, & cette concession présente l'idée d'un anoblissement, plutôt que celle d'une réhabilitation. Au reste, le diplôme impérial ne qualifie point Mentel d'inventeur de l'imprimerie (*voy.* FUST & GUTTEMBERG). Dans le fond, ces arides discussions qui ont occupé tant de têtes, ces disputes pour ou contre les vrais ou prétendus inventeurs de l'imprimerie, devroient paroître fort indifférentes & intéresser très-peu les amateurs des recherches utiles. A-t-on eu tant de raison de se disputer la gloire de cette invention? Est-elle réellement aussi importante, aussi utile qu'on la croit? Sommes-nous depuis cette découverte meilleurs chrétiens, meilleurs citoyens? N'est-elle pas l'époque des dernieres hérésies & de la fausse philosophie? Est-il bien certain que les sciences en ont profité? On a fait quelques découvertes; mais ne les eût-on pas faites aussi-bien sans la typographie, ainsi que tant d'autres qui ont précédé l'existence de cet art. Les erreurs n'ont-elles pas plus circulé que les vérités? Les connoissances humaines n'ont-elles pas perdu en profondeur ce qu'elles ont gagné en superficie? L'art d'écrire s'est affoibli, & tel qu'il étoit alors, on peut dire qu'il s'est perdu. L'usage de copier perpétuoit la connoissance des originaux aujourd'hui presqu'entiérement inconnus, &c., &c.

MENTÈS, roi des Taphiens, dont Minerve prit la ressemblance pour assurer Pénélope qu'Ulysse étoit vivant, & pour engager Télémaque à aller le chercher. Homere le distingue de Mentor.

MENTOR, gouverneur de Télémaque. C'étoit, dit-on, le grec le plus sage & le plus prudent de son siecle: ce qui cependant n'en fait pas un éloge complet pour ceux qui savent quelle étoit la sagesse de ce tems & de ce pays-là. Son nom de *Mentor* est devenu une espece d'antonomase, pour dire un instituteur.

MENTZEL, (Christian) né en 1622 à Furstenwald, dans la moyenne Marche, se rendit célebre par ses connoissances dans la médecine & la botanique, & voyagea long-tems pour les perfectionner. Il servit long-tems les électeurs de Brandebourg en qualité de médecin.

Il s'étoit procuré des relations dans les pays les plus éloignés, jusques dans les Indes. Il mourut en 1701, âgé de près de 79 ans. Il étoit de l'académie des curieux de la nature. On a de lui : I. *Index nominum Plantarum*, Berlin, 1696, in-fol., réimprimé en 1715, avec des augmentations sous le titre de *Lexicon plantarum Polyglotton universale*. II. Une *Chronologie de la Chine*, Berlin, 1696, in-4°, en allemand. On conserve de lui dans la bibliotheque royale de Berlin, des manuscrits : I. Sur l'histoire naturelle du Brésil, 4 vol. in-fol. II. Sur les fleurs & les plantes du Japon, avec des fig. enluminées, 2 vol. in-fol., &c.

MENTZER, (Balthasar) théologien Luthérien, né à Allendorf, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1565, se fit un nom parmi ceux de sa communion, & mourut en 1627. Il a laissé une *Explication de la Confession d'Ausbourg*, & d'autres ouvrages.

MENZIKOW, (Alexandre) garçon pâtissier sur la place du palais de Moskou, fut tiré de son premier état dans son enfance par un hasard heureux, qui le plaça dans la maison du czar Pierre. Ayant appris plusieurs langues, & s'étant formé aux armes & aux affaires, il commença par se rendre agréable à son maître, & finit par se rendre nécessaire. Il seconda tous ses projets, & mérita par ses services le gouvernement de l'Ingrie, le rang de prince & le titre de géneral-major. Il se signala en Pologne en 1708 & 1709; mais en 1713 il fut accusé de péculat & condamné à une amende de 300 mille écus. Le czar lui remit l'amende, & lui ayant rendu ses bonnes graces en 1719, il l'envoya commander en Ukraine, & ambassadeur en Pologne l'an 1722. Toujours occupé du soin de se maintenir, même après la mort de Pierre, dont la santé étoit assez mauvaise, Menzikow découvrit alors à qui le czar destinoit la succession à la couronne. Le prince lui en sut mauvais gré, & le punit en le dépouillant de la principauté de Plescow. Mais sous la czarine Catherine il fut plus en faveur que jamais, parce qu'à la mort du czar en 1725, il disposa tous les partis à la laisser jouir du trône de son époux. Cette princesse ne fut pas ingrate. En désignant le petit-fils de son mari, Pierre II, pour son successeur, elle ordonna qu'il épouseroit la fille de Menzikow, & que son fils épouseroit la sœur du czar. Les époux furent fiancés; Menzikow fut fait duc de Cozel, & grand-maître-d'hôtel du czar; mais ce comble d'élévation fut le moment de sa chute. Les Dolgorouki, favoris du czar, & maîtres de l'esprit de ce prince, le firent exiler avec toute sa famille à 250 lieues de Moskou, dans une de ses terres. Il eut l'imprudence de partir de Moskou avec la splendeur & le faste d'un homme qui iroit prendre possession du gouvernement d'une grande province. Ses ennemis en profiterent pour augmenter l'indignation du czar. A quelque distance de Moskou, il rencontra un détachement de soldats. L'officier qui les commandoit, le fit descendre de ses voitures,

qu'il renvoya à Moskou, & le fit monter lui & toute sa famille sur des chariots couverts, pour être conduit en Sibérie, en habit de paysan. Arrivé au lieu de son exil, on lui amena des vaches & des brebis pleines, avec de la volaille, sans qu'il pût savoir à qui il étoit redevable de ce bienfait. Son occupation dans ce lieu sauvage, où il étoit réduit à une simple cabane, fut de cultiver & de faire cultiver la terre. De nouveaux chagrins aggraverent les peines de son exil. Il avoit perdu sa femme dans la route; il eut la douleur de voir périr une de ses filles de la petite vérole; ses deux autres enfans, attaqués de la même maladie, en revinrent. Il succomba lui-même le 2 novembre 1729, & fut enterré auprès de sa fille, dans un petit oratoire qu'il avoit fait bâtir. Ses malheurs lui avoient inspiré des sentimens de piété, que son élévation lui fit long-tems oublier. Les deux enfans qui restoient, eurent un peu plus de liberté après sa mort. L'officier leur permit d'aller à l'office à la ville le dimanche, mais non pas ensemble : l'un y alloit un dimanche, & l'autre y alloit le dimanche suivant. Un jour que la fille revenoit, elle s'entendit appeller par un paysan qui avoit la tête à la lucarne d'une cabane, & connut avec la plus grande surprise, que ce paysan étoit Dolgorouki, la cause du malheur de sa famille, & victime à son tour des intrigues de cour. Elle vint apprendre cette nouvelle à son frère, qui ne vit pas sans étonnement ce nouvel exemple du néant des grandeurs. Peu de tems après, Menzikow & sa sœur, rappellés à Moskou par la czarine Anne, laisserent à Dolgorouki leur cabane, qui étoit plus commode que la sienne, & se rendirent à la cour. Le fils y fut capitaine-des-gardes, & reçut la 5*e.* partie des biens de son pere. La fille devint dame-d'honneur de l'impératrice, & fut mariée avantageusement. *Voyez* DOLGOROUKI.

MENZINI, (Benoît) poëte Italien, né à Florence en 1646, mort en 1704 à Rome, où il étoit professeur au college de la Sapience, & membre de l'académie des Arcades. Il s'attacha à la reine Christine, qui protégea & encouragea ses talens. Il fut un de ceux qui releverent la gloire de la poésie italienne. On a de lui divers ouvrages, entr'autres des *Satyres*, réimprimées à Amsterdam en 1718, in-4°. Elles sont recherchées pour les graces du style & la finesse des pensées. Il a encore composé un *Art Poétique*, des *Elégies*, des *Hymnes*, une *Paraphrase* des *Lamentations de Jérémie; Academia Tusculana*, ouvrage mêlé de vers & de prose, qui offre plusieurs morceaux pleins de chaleur, quoique composé dans la langueur d'une hydropisie; des Poésies diverses. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence en 1731, 2 vol. in-4°.

MEONIUS, cousin de l'empereur Odenat, étoit de toutes les parties de plaisir de ce prince; mais il ne sut pas se conserver ses bonnes graces. Odenat lui reprocha en termes injurieux, que pour lui ôter le plaisir de la chasse, il affec-

toit de tirer le premier sur les bêtes qui se présentoient à eux. Il conserva un vif ressentiment de cet outrage, & fit assassiner Odenat & Hérodien son fils en 267. Après avoir satisfait sa vengeance, il prit la pourpre impériale, & ne la porta pas long-tems. Les mêmes soldats qui l'en avoient revêtu, le poignarderent, aussi indignés de son incapacité, que du déréglement de ses mœurs.

MERATI, *voyez* GAVANTUS.

MERBÈS, (Bon de) natif de Montdidier, docteur en théologie & prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation, après y avoir enseigné les belles-lettres avec succès. Il composa, à la sollicitation de le Tellier, archevêque de Rheims, une Théologie qu'il publia à Paris en 1683, en 2 vol. in-fol. sous ce titre: *Summa Christiana*, réimprimée à Turin, 1770 & 1771, 4 vol. in-4°. Ses principes ne sont pas ceux des casuistes relâchés; il paroît même donner quelquefois dans l'extrémité opposée. Quelques-unes de ses assertions semblent ne pas s'éloigner assez de la doctrine de Bajus, de Jansenius & de Quesnel. Son style, quoiqu'assez pur, est affecté & sent le rhéteur. Ce théologien mourut au college de Beauvais à Paris en 1684, à 86 ans.

MERCADO, (Louis de) *Mercatus*, natif de Valladolid en Espagne, premier médecin des rois Philippe II & Philippe III, mort âgé de 86 ans, vers 1606, a laissé divers ouvrages, recueillis en 1654 à Francfort, en 5 vol.

MERCATI, (Michel) né à San-Miniato en Toscane, & premier médecin du pape Clément VIII, mourut en 1593, à 53 ans. On eut une si haute idée de son mérite, que Ferdinand, grand-duc de Toscane, le mit au rang des familles nobles de Florence, & que le sénat Romain le décora aussi de la noblesse Romaine. C'étoit l'ami de S. Philippe de Néri & du cardinal Baronius. On a de lui des ouvrages sur son art & sur les obélisques de Rome, qui le firent beaucoup estimer; ils sont en italien, Rome, 1576, in-4°. Etant intendant du jardin des plantes du Vatican, il y avoit formé un beau cabinet de métaux & de fossiles, & en avoit fait une description savante qui est restée long-tems manuscrite. Jean-Marie Lancisi l'a publiée à Rome en 1717, sous le titre de *Metallotheca*, in-fol., avec un *Appendix*, 1719, in-fol.

MERCATOR, (Marius) auteur ecclésiastique, ami de S. Augustin, écrivit contre les Nestoriens & les Pélagiens, & mourut vers 451. Tous ses ouvrages furent publiés en 1673, in-fol., par le P. Garnier, Jésuite, avec des Dissertations très-estimées, & qui jettent un grand jour sur les véritables sentimens des Pélagiens. Baluze en donna une nouvelle édition à Paris, en 1684, in-8°.

MERCATOR, (Gérard) né à Rupelmonde, dans la Flandre, l'an 1512 (& non à Ruremonde comme la plupart des bibliographes le marquent) d'une famille originaire du duché de Juliers, oublioit de manger & de dormir pour s'appliquer à la géographie & aux

mathématiques. L'empereur Charles-Quint en faisoit un cas particulier, & le duc de Juliers le fit son cosmographe. Abraham Ortelius en fait un grand éloge, & le nomme *Mathematicorum sui temporis facilè princeps, ac geographorum nostri sæculi coryphæus*. Il mourut à Duisbourg en 1594, à 83 ans. On a de lui: I. Une *Chronologie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1568, prouvée par les éclipses, & des observations astronomiques, Cologne, 1568, & Bâle, 1577, in-fol. Onuphre Panvini estimoit cet ouvrage. II. Des Tables ou Descriptions géographiques de toute la terre, auxquelles il donna le nom d'*Atlas*, Duisbourg, 1595, in-4°. Judocus Hondius en a donné une édition, augmentée d'un grand nombre de cartes, Amsterdam, 1666. III. *Harmonia Evangelistarum*, contre Charles du Moulin, Duisbourg, 1592, in-4°. IV. Un traité *De creatione ac fabrica mundi*. Cet ouvrage fut condamné, à cause de quelques propositions répréhensibles sur le péché originel. V. Une Edition des *Tables géographiques de Ptolomée*, corrigées, 1589, in-fol. Mercator joignoit à la sagacité de l'esprit, la dextérité de la main; il gravoit & enluminoit lui-même ses cartes, & faisoit ses instrumens de mathématiques. On a aussi de lui des Globes terrestre & céleste. Gualtère Ghymnius a écrit sa *Vie*. Voyez le jugement que Possevin porte de Mercator & de ses écrits dans sa Bibliotheque choisie, tom. 2.

MERCATOR, (Nicolas) mathématicien du 17e. siecle, natif du Holstein, & membre de la société royale de Londres, se retira en Angleterre, où il demeura jusqu'à sa mort. On a de lui une *Cosmographie*, & d'autres ouvrages estimés. C'étoit un homme de mérite, qui fit quelques découvertes, & qui remarqua le défaut des premieres *Cartes marines*.

MERCATUS, *voyez* MERCADO.

MERCI, *voyez* MERCY.

MERCIER, *Mercerus*, (Jean) d'Usez en Languedoc, étudia le droit à Toulouse & à Avignon, & y fit de grands progrès. Il quitta la jurisprudence pour s'appliquer aux belles-lettres & aux langues grecque, latine, hébraïque & chaldaïque. Il succéda à Vatable, dans la chaire d'hébreu au college-royal à Paris, en 1547. Obligé de sortir de la France, où on le regardoit comme un boute-feu des guerres civiles, il se retira à Venise, auprès de l'ambassadeur de cette couronne, qui le ramena dans sa patrie. Il mourut à Usez en 1572. Parmi les ouvrages dont il enrichit son siecle, on distingue: I. Des *Leçons sur la Genese & les Prophetes*, Geneve, 1598, in-fol. II. Ses *Commentaires* sur *Job*, sur les *Proverbes*, sur l'*Ecclésiaste*, sur le *Cantique des Cantiques*, 1573, 2 vol. in-fol., qui sont estimés. III. *Tabulæ in Grammaticam Chaldaïcam*, Paris, 1550, in-4°.

MERCIER, (Josias) fils du précédent, & non moins savant que son pere, étoit habile critique. Il mourut en 1625. Quoiqu'employé à diverses affaires importantes, il ne négligea

pas les travaux du cabinet. On a de lui : I. Une excellente Edition de *Nonius-Marcellus.* II. Des *Notes* sur *Aristenete*, sur *Tacite*, sur *Dictys* de Crete, & sur le *Livre* d'Apulée *de Deo Socratis.* Claude Saumaise étoit son gendre.

MERCIER (Nicolas) de Poissy, mort en 1647, régent de Troisieme au college de Navarre à Paris, & sous-principal des grammairiens de ce college, s'acquit beaucoup de réputation par son habileté à élever la jeunesse, & par ses ouvrages. On a de lui : I. Le *Manuel des Grammairiens*, in-12; ouvrage confus, du moins aux yeux de la plupart des jeunes gens. On s'est servi pourtant de ce livre dans divers colleges, parce qu'il y a des principes excellens pour la belle latinité. II. Un *Traité de l'Epigramme*, en latin, in-8°: ouvrage très-estimé. III. Une Edition des *Colloques d'Erasme*, purgée des endroits dangereux, & enrichie de notes.

MERCKLEIN, *voyez* MERKLIN.

MERCŒUR, (Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de) naquit en 1558 de Nicolas de Lorraine, & de Jeanne de Savoie-Nemours sa 2*e.* femme. Il s'endurcit dès sa premiere jeunesse aux fatigues de la guerre, & se distingua dans plusieurs occasions. Lié avec le duc de Guise, il fut sur le point d'être arrêté, comme lui, aux Etats de Blois, en 1588; mais la reine Louise de Lorraine, sa sœur, l'en ayant averti, il échappa à ce péril. Ce fut alors qu'il embrassa ouvertement le parti de la ligue. Il se cantonna dans son gouvernement de Bretagne, y appella les Espagnols, & leur donna le port de Blavet en 1591. Les agens de Henri IV l'engagerent, en 1595, à conclure une treve qui devoit durer jusqu'au mois de mars de l'année suivante. On vint à bout ensuite de la lui faire prolonger jusqu'au mois de juillet. Ses amis lui reprocherent alors ce qu'il avoit reproché plusieurs fois au duc de Mayenne, que *les occasions ne lui avoient pas manqué*, mais qu'*il avoit souvent manqué aux occasions.* Cependant, comme tous les chefs de la ligue avoient fait leur paix avec le roi, il fit la sienne en 1598. Le mariage de sa fille Françoise, riche héritiere, avec César de Vendôme, fut le prix de la réconciliation. Le duc de Mercœur ne songea plus qu'à trouver quelqu'occasion brillante de signaler son courage; elle se présenta bientôt. L'empereur Rodolphe II lui fit offrir, en 1601, le commandement de son armée en Hongrie contre les Turcs. Le duc partit pour cette expédition; & on le vit, à la tête de 15000 hommes seulement, entreprendre de faire lever le siege qu'Ibrahim Bacha avoit mis devant Kaniska avec 60,000 combattans. Il voulut l'obliger à donner bataille; mais ayant bientôt manqué de vivres, il fut contraint de se retirer. Sa retraite passa pour la plus belle que l'Europe eût vue depuis longtems. L'année suivante il prit Albe-Royale, & défit les Turcs qui venoient la secourir. Ce héros, obligé de retourner en France, fut attaqué d'une fievre pourprée à Nuremberg, où il mourut en 1602. S. François de

Sales prononça son oraison funebre à Paris.

MERCURE, fils de Jupiter & de Maïa étoit dieu de l'éloquence, du commerce & des voleurs. On le regardoit comme le messager des dieux, principalement de Jupiter, dont il portoit les ordres & exécutoit les arrêts dans tout l'univers. Il conduisoit les ames dans les enfers, & avoit le pouvoir de les en tirer. Il savoit parfaitement bien la musique. Ce fut lui qui déroba les troupeaux, les armes & la lyre d'Apollon, & se servit de cette lyre pour endormir & tuer Argus qui gardoit la vache Io. Il métamorphosa Battus en pierre de touche, délivra Mars de la prison où Vulcain l'avoit enfermé, & attacha Prométhée sur le Mont-Caucase. On le représente ordinairement tenant un caducée (baguette entortillée de deux serpens) à la main, avec des ailes à la tête & aux talons. Comme la plupart des fables présentent des traits altérés de l'Histoire-Sainte, quelques écrivains ont cru voir du rapport entre la baguette de Moïse & celle de Mercure, tant à raison des serpens, qu'à cause de la merveilleuse efficace que l'histoire attribue à l'une, & la mythologie à l'autre. L'on connoît ces vers de Virgile :

Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat Orco
Pallentes ; alias sub tristia Tartara mittit ;
Dat somnos adimitque, & lumina morte resignat.
Illâ fretus agit ventos, & turbida tranat
Nubila. Æneid. IV.

Voy. LAVAUR, OPHIONÉE, *&c.*

MERCURE TRISMEGISTE, *voyez* HERMÈS.

MERCURIALIS, (Jerôme) célebre médecin, appellé par quelques-uns l'*Esculape de son tems*, naquit à Forli en 1530, & y mourut le 9 novembre 1606, à 76 ans. Il pratiqua & professa la médecine à Padoue, à Bologne & à Pise. Il donna la santé à bien des malades, & des instructions salutaires à ceux qui se portoient bien. Les habitans de Forli mirent sa statue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avoit tant illustré & obligé sa patrie. Son mérite lui acquit non-seulement beaucoup de réputation, mais encore des richesses immenses. Il laissa à son fils 120,000 écus d'or, après avoir vécu avec éclat, & fait des libéralités considérables à ses amis & de grandes charités aux pauvres. C'étoit un homme bien fait & de bonne mine. Il étoit d'une douceur angélique & d'une piété exemplaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *De Arte Gymnastica*, Venise, 1587, in-4°; & Amsterdam, 1672, in-4°. On y trouve des recherches curieuses sur les jeux d'exercices des anciens avec de savantes explications. II. *De Morbis mulierum*, 1601, in-4°. III. Des *Notes* sur *Hippocrate*, & sur quelques endroits de Pline l'Ancien. IV. *De Morbis puerorum.* V. *Consultationes & responsa medicinalia*, Venise, 1624, in-fol., avec les notes de Mundinus. VI. *Medicina practica*, Venise, 1627, in-fol.

MERCURIEN, (Everard) général des Jésuites, né dans

un petit village de la province de Luxembourg & du diocese de Liege, dont il porta le nom, étudia à Louvain, & s'y avança dans les lettres & la piété. Son zele pour le salut des ames, lui fit préférer une cure de campagne à un canonicat dans Liege. Depuis il se fit Jésuite à Paris, le 8 septembre 1540, & fut envoyé à Rome l'an 1551. S. Ignace qui vivoit encore, en porta un jugement avantageux. Après la mort de S. François de Borgia, il fut élu général en 1573, gouverna avec beaucoup de douceur & de prudence, & mourut le 1 août 1580. On a de lui une *Lettre Encyclique* adressée aux supérieurs de la Société, remplie de sages préceptes.

MERCY, (François de) général de l'armée du duc de Baviere, né à Longwy, petite ville sur les frontieres de France, se signala dans diverses occasions. Il prit Rotweil en 1643, & Fribourg en 1644. Peu de tems après il perdit la bataille donnée proche cette ville, fut blessé à celle de Nortlingue, le 3 août 1645, & mourut de ses blessures. On l'enterra dans le champ de bataille, & on grava sur sa tombe ces mots honorables : *Sta, Viator, Heroem calcas.* Une chose singuliere de Mercy, c'est que, dans tout le cours de deux campagnes que le duc d'Enghien, le maréchal de Grammont & Turenne avoient faites contre lui, ils n'avoient jamais rien projetté dans leur conseil de guerre, que Mercy ne l'eût deviné & ne l'eût prévenu, comme s'ils lui eussent fait la confidence de leur dessein. C'est un éloge que peu d'autres généraux ont mérité.

MERCY, (Florimond, comte de) petit-fils du précédent, né en Lorraine l'an 1666, se signala tellement par sa valeur dans les armées impériales, qu'il devint feld-maréchal de l'empereur en 1704. L'année suivante il força les lignes de Pfaffenhoven, & fut vaincu en Alsace par le comte du Bourg, en 1709. Le comte de Mercy s'acquit beaucoup de gloire dans les guerres de l'empereur contre les Turcs. Il fut tué à la bataille de Parme le 29 juin 1734. Le comte d'Argenteau (belle terre & château entre Liege & Maëstricht), colonel impérial, son cousin, qu'il avoit adopté, fut son héritier, à charge de prendre le nom & les armes de *Mercy.*

MERÉ, (George Brossin, chevalier de) écrivain de Poitou, d'une famille des plus illustres de cette province, se distingua par son esprit & par son érudition. *Homere*, *Platon*, *Plutarque*, & les autres excellens auteurs Grecs, lui étoient aussi familiers que les François. Après avoir fait quelques campagnes sur mer, il parut à la cour avec distinction, & se fit généralement estimer & rechercher des grands, des savans, & de toutes les personnes de mérite. Sur la fin de sa vie, il se retira dans une belle terre qu'il avoit en Poitou, & il y mourut dans un âge fort avancé, vers 1690, très-persuadé de toutes les vérités du Christianisme, que les lumieres de son esprit lui avoient toujours rendues respectables. Le chevalier de Meré étoit un homme d'un

esprit délicat, & un philosophe aimable. Ses ouvrages sont : I. *Conversations de M. de Clerambaut & du chevalier de Meré*, in-12. II. Deux *Discours*, l'un *de l'Esprit*, & l'autre *de la Conversation*, in-12. III. Les *Agrémens du Discours*. IV. Des *Lettres*. V. *Traité de la vraie Honnêteté, de l'Eloquence & de l'Entretien*, publiés par l'abbé Nadal, avec quelques autres *Œuvres posthumes*, in-12. Voici le jugement qu'on en porte dans le 3e. tome des *Mélanges d'Histoire & de Littérature* de Vigneul-Marville. « Le chevalier de Meré étoit un homme à réflexion : il avoit une grande abondance de pensées, & pensoit bien; mais il faut avouer aussi, qu'à force d'avoir voulu polir son style, il l'a exténué, qu'il est quelquefois guindé & peu naturel ». Voyez la *Bibliotheque historique du Poitou*, par M. Dreux du Radier, tom. IV.

MERENDA, (Antoine) né à Forli en 1578, enseigna pendant 20 ans le droit à Pavie, avec une réputation extraordinaire, & mourut à Bologne en 1657, à l'âge de 77 ans. On a de lui *Controversiarum Juris lib. 24*, publiés à Bruxelles en 1745, avec des notes de Jean Michel van Langendonck, 5 vol. in-fol.

MERIAN, (Marie-Sibylle) fille de Matthieu Merian, né à Bâle en 1593, mort à Schwalbach en 1651, libraire, habile graveur & savant géographe. Elle naquit à Francfort en 1647, & mourut en 1717 à Amsterdam. Le goût, l'intelligence & la vérité avec lesquels elle a su peindre à détrempe les fleurs, les papillons, les chenilles & autres insectes, lui ont fait beaucoup de réputation. Elle étoit si curieuse de cette partie de l'histoire naturelle, qu'elle entreprit plusieurs voyages pour voir les collections que des curieux en avoient faites. Elle avoit épousé Jean Andriesz Graff, habile peintre & architecte de Nuremberg; mais elle est plus connue sous son nom propre. Les Hollandois attirerent par leurs offres, les deux époux chez eux. Mde. Merian ne quitta son pays que parce qu'elle n'avoit plus rien à y observer; elle eut le courage d'affronter les dangers & les périls de la mer, pour aller chercher de nouvelles connoissances en Amérique : elle s'arrêta deux ans (& non pas deux mois comme on le dit dans *Moreri*) à Surinam, & elle s'y occupa à dessiner tout ce qu'elle y put trouver de reptiles & d'insectes, de même que les plantes, les fleurs & les fruits qui leur servent d'alimens. Elle peignit tout cela sur velin, & les connoisseurs conviennent qu'il ne se peut rien ajouter à ce travail. On a de cette dame : I. *Origine des Chenilles, leurs nourritures & leurs changemens*, Nuremberg, 1679-1688, 2 vol. in-4°, avec fig. en allemand; on l'a traduit en latin sous ce titre : *Erucarum ortus*, Amsterdam, 1705. Sa fille donna un 3e. volume comme l'ouvrage posthume de sa mere. Nous avons le tout en françois, sous ce titre : *Histoire des Insectes de l'Europe*, traduite par Jean Marret, Amsterdam, 1730, in-fol., avec 36 planches de plus, & des notes. II. *Dissertation sur*

la génération & les transformations des Insectes de Surinam, en flamand, Amsterdam, 1705, in-4°. Item en latin, Amsterdam, 1705, in-fol., avec 60 magnifiques planches; item en françois & en latin, Amsterdam, 1726, in-fol. Ces deux ouvrages ont été réunis en françois sous ce titre : *Histoire des Insectes de l'Europe & de l'Amérique*, Amsterdam, 1730, in-fol. On les a réimprimés en françois & en latin à Paris en 1768; & on y a ajouté le *Florilegium* d'Emmanuel Sweerts, traduit en françois, dont il y a des exemplaires enluminés. Les Dessins de cette dame ont été déposés dans l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, & multipliés par la gravure. Son pere (Matthieu Merian) est connu par sa *Collection topographique de l'univers*, 31 tom. in-folio; & par son *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol. *Voyez* ZEILLER.

MERILLE, (Edmond) l'un des plus savans jurisconsultes du 17e. siecle, étoit de Troyes en Champagne. Il enseigna le droit à Bourges avec une réputation extraordinaire, & mourut en 1647, à 68 ans, après s'être distingué par divers écrits. On a fait une édition de ses *Œuvres* à Naples, en 2 vol. in-4°, 1720.

MERION, conducteur du char d'Idoménée, se distingua beaucoup au siege de Troie. Homere le compare à Mars pour la valeur. — Il y eut un autre MERION, fils de Jason, célebre par ses richesses & par son avarice.

MERKLIN, (George-Abraham) médecin, né à Weissembourg, dans la Franconie, mort en 1702, à 58 ans, a donné : I. *Tractatio medica de ortu & occasu transfusionis sanguinis*, Nuremberg, 1679, in-8°. Il s'y éleve avec force contre cette invention empirique aussi inutile que révoltante (*voyez* LIBAVIUS, Jean-Baptiste DENIS). II. Une nouvelle Edition de Vander-Linden : *De Scriptis Medicis*, 1686, 2 vol. in-4°. III. *De incantamentis*, 1715, in-4°. Ces Traités offrent des choses qu'on ne trouve point ailleurs.

MERLAT, (Elie) théologien de la religion prétendue-réformée, né à Saintes en 1634, voyagea en Suisse, à Geneve, en Hollande & en Angleterre. Il devint ensuite ministre de Saintes, où il se distingua pendant 19 ans par sa science & par sa probité. Une réponse violente qu'il fit au livre d'Arnauld, intitulé : *Le Renversement de la Morale de J. C. par les Calvinistes*, l'obligea de sortir de France en 1680. Il se retira alors à Geneve, & de là à Lausanne, où il fut pasteur & professeur, & où il mourut en 1705. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui : I. Plusieurs *Sermons*. II. Un *Traité de l'autorité des Rois*. III. Un autre traité *De conversione hominis peccatoris* : ouvrages qui ont eu quelque succès dans la réforme.

MERLIN, (Ambroise) écrivain Anglois, vivoit vers l'an 480, & fut regardé comme un grand magicien, & dont on raconte des choses surprenantes. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il avoit été engendré d'un Incube, & qu'il avoit transporté d'Irlande en Angleterre les

pierres énormes qu'on voit près de Salisbury, & qui, par leur masse, leur disposition & leur nature étrangere au sol, ont épuisé les spéculations des savans (*voyez* SALISBURY dans le *Dict. géog.*). On lui attribue des *Prophéties* & d'autres ouvrages, sur lesquels quelques auteurs ont fait des commentaires, parmi lesquels est Alain de Lille, & Géoffroi de Monmouth, qui a aussi inséré la Vie du roi Artus par Merlin, dans son *Histoire de la Grande-Bretagne*. L'*Histoire de Merlin* & ses *Prophéties* parurent à Paris en 1530, in-fol., & furent traduites en italien à Venise en 1539 & 1554, in-8°. Quant à la naissance exotique de Merlin, les savans sont partagés. Ceux même qui reconnoissent la réalité des Incubes, ne sont pas tous d'avis qu'il peut en résulter une génération véritable : d'autres, en supposant des moyens physiques, & entrant en quelque sorte dans l'ordre naturel de la reproduction, sont d'une opinion contraire. On peut voir quant au premier sentiment, Ulricus Molitor, *De Python. Mulieb.*, & pour le second, Delrio, *lib.* 2, *Q.* 15. Quoi qu'il en soit, l'existence des Incubes paroît si certaine, que S. Augustin, qu'on n'accusera pas de crédulité, croit qu'*on ne peut la nier sans impudence*. Il y en a effectivement des exemples anciens & modernes, que la plus chicaneuse critique auroit bien de la peine de contester. Voyez l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, t. 8, p. 571. Malherbe rapporte aussi un fait très-curieux en ce genre.

MERLIN, (Jacques) docteur de Sorbonne, natif du diocese de Limoges, fut curé de Montmartre, puis chanoine & grand-pénitencier de Paris. Un Sermon véhément contre quelques grands seigneurs, soupçonnés d'être favorables aux nouvelles erreurs, ayant fait beaucoup de bruit à Paris & à la cour, François I le fit mettre en prison dans le château du Louvre, en 1527, & l'envoya en exil à Nantes 2 ans après. Ce monarque s'étant ensuite appaisé, lui permit de revenir à Paris en 1530. Il y mourut en 1541, après avoir occupé la place de grand-vicaire & la cure de la Magdelene. Ses ouailles trouverent en lui le plus tendre & le plus zélé des pasteurs. Merlin est le premier qui a donné une *Collection des Conciles*. Il y en a eu 3 éditions. Cette Collection est cependant très-imparfaite & contient quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du 17e. siecle a su séparer des véritables. On a encore de lui des *Editions* de *Richard de St.-Victor*, de *Pierre de Blois*, de *Durand de St.-Pourçain*, & d'*Origene*. Il a mis à la tête des Œuvres de ce Pere, une *Apologie*, dans laquelle il tâche de justifier Origene des erreurs qu'on lui impute.

MERLIN, (Charles) Jésuite du diocese d'Amiens, mort à Paris dans le college de Louis-le-Grand, en 1747, enseigna avec distinction les humanités & la théologie ; il s'appliqua ensuite aux travaux du cabinet, & recueillit des éloges. On a de lui : I. Un *Traité historique & dogmatique sur la forme des Sacremens*. II. Plusieurs *Disserta-*

tions, la plupart insérées dans les *Mémoires* de Trévoux, parmi lesquelles on distingue une *Défense* du pape Honorius, pleine d'érudition & d'une critique sage ; & sur-tout une nouvelle *Exposition* de la doctrine catholique sur la *Prédestination*, où l'auteur tâche de concilier les deux sentimens qui partagent l'école sur cette matiere, en admettant que la prédestination précede les bonnes œuvres & le mérite de l'homme en général, quoiqu'elle ne soit prononcée qu'après quelque action d'épreuve, telle que l'obéissance d'Abraham, &c. Quoi qu'il en soit de ce sentiment, que l'auteur appuie sur un grand nombre de passages de l'Ecriture, des saints Peres, des théologiens & des plus célébres prédicateurs ; il est au moins propre à prouver que c'est à tort qu'on se passionne pour tout ce qu'on appelle systême, opinion, explication, &c. ; puisqu'il y a souvent entre les assertions qui se combattent, un milieu plus ou moins vraisemblable, vrai peut-être, qui peut au moins faire soupçonner que les deux partis ont tort.

MERLIN COCCAYE, *voy.* FOLENGO Théophile.

MERLON, *voyez* HORSTIUS Jacques.

MERODACH-BALADAN, *voyez* BALADAN.

MÉROPE, fille d'Atlas & de Pléïone, & l'une des sept Pléïades, rendoit une lumiere assez obscure, selon la Fable, parce qu'elle avoit épousé Sisiphe, homme mortel : au-lieu que ses sœurs avoient été mariées à des dieux. — MÉROPE est aussi le nom de l'épouse de Cresphonte, héros Grec, laquelle reconnut son fils dans l'instant même où elle alloit l'immoler.

MEROVÉE *ou* MEROUÉE, roi de France, succéda à Clodion en 448, & combattit Attila en 451, dans les plaines de Châlons-sur-Saône, assisté d'Aëtius & de Théodoric. Sa victoire fut complette (*voyez* ATTILA). On dit qu'il étendit les bornes de son empire, depuis les bords de la Somme jusqu'à Treves qu'il prit & qu'il saccagea. Il mourut en 456, laissant pour successeur Childéric I son fils. Sa valeur a fait donner aux rois de France de la 1re. race le nom de *Mérovingiens*. On ne connoît ni sa famille, ni l'année de sa naissance. On lit dans une chronique fabuleuse que, pendant que sa mere se baignoit an bord de la mer, il sortit un taureau marin, qui la rendit grosse de ce prince. Cette fable semble être fondée sur ce que *Mer Veich*, signifie *Veau de Mer*. On prétend que Mérouée est le même dont parle Priscus Panites (auteur Grec, qui vivoit du tems de Théodose le Jeune, & dont il nous reste quelques fragmens dans le *Recueil* ou *Extrait des Légations*, que David Hoeschelius publia le premier en grec, à Ausbourg, l'an 1603). Cet auteur dit » qu'ayant été envoyé en ambassade à Rome, il y vit le » jeune fils du roi des François, » mort depuis peu ; qu'il avoit » une belle chevelure blonde ; » & que le patrice Aëtius » l'ayant adopté pour son fils, » l'avoit envoyé à l'empereur » Valentinien III, pour faire » alliance avec lui ».

MÉROUÉE, fils aîné de Chilpéric, roi de France, fut envoyé par son pere l'an 576, pour s'emparer du Poitou qui appartenoit au jeune Childebert II, son cousin, fils de Sigebert, roi d'Austrasie. Au lieu d'exécuter les ordres de son pere, il se retira à Tours & de là à Rouen, où il entretint avec sa tante Brunehaut un commerce scandaleux. Prétextat, archevêque de Rouen, voulant mettre fin au scandale, les maria, sans égard aux Saints-Canons qui défendent ces sortes d'alliances (*voy.* PRÉTEXTAT). Chilpéric réduisit les deux époux à se sauver dans une église, d'où il les tira, en leur donnant parole de leur conserver la vie; il donna des gardes à Brunehaut, & mena son fils avec lui. Quelque tems après, Mérouée étant accusé par Frédegonde, femme de Chilpéric, d'être d'intelligence avec les ennemis du roi, fut enfermé dans un couvent, d'où s'étant sauvé, il se retira dans l'église de S. Martin de Tours, alors l'asyle le plus sacré de la France, qui le mettoit à couvert de la colere de son pere & des intrigues de sa marâtre: preuve frappante du respect, que dans ces tems barbares on avoit pour les Lieux-Saints, & combien sont efficaces les obstacles que la Religion oppose à la violence & à la tyrannie. Il erra ensuite, en essuyant diverses aventures, & formant divers projets, jusqu'à ce qu'il fut poignardé par ordre de Frédegonde, qui fit croire à son mari qu'il s'étoit tué lui-même.

MERRE, (Pierre le) avocat au parlement de Paris & professeur royal en droit canon, mort en 1728, se rendit très-habile dans les affaires ecclésiastiques. On a de lui: I. Un Mémoire intitulé: *Justification des Usages de France, sur les mariages des enfans de famille, faits sans le consentement de leurs parens*, 1686. II. *Sommaire touchant la Jurisdiction*, in-fol., 1705. Ces deux ouvrages sont estimables par l'érudition qu'ils renferment.

MERRE, (Pierre le) fils du précédent, mort à Paris sa patrie en 1763, étoit un avocat célebre, qui obtint une chaire de professeur royal en droit canon, qu'il remplit avec distinction. Il ne se distingua pas moins que son pere, & c'est à eux qu'on doit le *Recueil des Actes, Titres & Mémoires* concernant les affaires du clergé de France; augmenté d'un grand nombre de *Pieces* & *d'Observations* sur la discipline présente de l'Eglise, & mis en nouvel ordre suivant la délibération de l'assemblée générale du clergé du 29 août 1705, 12 vol. in-fol., 1716 à 1750. On en a imprimé un Abrégé, 1767 & années suivantes, en 6 vol. in-fol., qui a pour titre: *Collection des Procès verbaux des Assemblées générales du Clergé*, rédigés par ordre des matieres, & réduits à ce qu'ils ont d'essentiel. Ce recueil a été fait sous la direction de l'évêque de Mâcon. On a réimprimé à-peu-près au même tems le *Recueil* des *Actes, Titres & Mémoires du Clergé*, chez Garigan à Avignon, en 14 vol. in-4°, plus commodes, mais moins exacts que l'édition in-fol.

MERSCH, (François) né à Leobschiz en Silésie, l'an 1690,

entra chez les Jésuites, & se distingua dans le ministere de la prédication. On a de lui un recueil de *Sermons*, Breslaw, 1751, in 4°; un autre, Prague, 1754.

MERSENNE, (Marin) religieux Minime, né au bourg d'Oysé, dans le Maine, en 1588, étudia à la Fleche avec Descartes, & forma avec lui une liaison qui ne finit qu'avec leur vie. Les mêmes goûts fortifierent leur amitié. Le P. Mersenne étoit né avec un génie heureux pour les mathématiques & la philosophie. Il inventa la *Cicloïde*, nouvelle courbe, qui fut aussi nommée *Roulette*, parce que cette ligne est décrite par un point de la circonférence d'un cercle qu'on fait rouler sur un plan. Ce Religieux, également propre à la théologie & à la philosophie, enseigna ces deux sciences depuis 1615 jusqu'en 1619. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Italie & dans les Pays-Bas. Son caractere doux, poli & engageant, lui firent par-tout d'illustres amis. Il mourut à Paris en 1648, à 60 ans, regretté comme un génie pénétrant & comme un philosophe plein de sagacité. On a de lui plusieurs ouvrages; les plus connus sont: I. *Quæstiones celebres in Genesim*, 1623, in-folio. C'est dans ce livre qu'il parle de Vanini. Il fait mention en même tems, depuis la colonne 669*e*. jusqu'à la 676*e*., des autres athées de son tems. Il prétend qu'il y en avoit plus de 50 mille à Paris. Sans examiner si ce compte étoit juste, ni s'il regardoit les athées de spéculation ou de pratique, il paroît par les événemens, que le tems a fait éclore, qu'une telle disposition des esprits devoit déjà être bien avancée du tems du P. Mersenne. On lui fit cependant remplacer cette liste imprudente & inutile par deux cartons. Il est rare de trouver des exemplaires avec les pages supprimées. II. L'*Harmonie universelle*, *contenant la théorie & la pratique de la Musique*, 2 vol. in-fol., dont le premier est de 1636, & le second de 1637. Il y en a une édition latine de 1648, avec des améliorations, sous le titre *Harmonicorum Libri*, *de Sonorum natura*, *caufis & effectibus* : ouvrage profond, mais effacé par la *Musurgia universalis* & la *Phonurgia nova* du P. Kircher. III. *Cogitata physicomathematica*, in-4°. IV. La *Vérité des Sciences*, in-12. V. Les *Questions inouies*, in-4°. On trouve plusieurs *Lettres* latines de ce savant Minime parmi celles de Martin Ruar, fameux Socinien. Le P. Mersenne savoit employer les pensées des autres : la Mothe-le-Vayer l'appelloit *le bon Larron*. Voyez sa *Vie*, in-8°, par le P. Hilarion de Coste.

MERVESIN, (Joseph) Religieux de l'ordre de Cluny non-réformé, obtint le prieuré de Baret, & mourut de la peste en 1721 à Apt sa patrie. Il avoit contracté cette maladie en se consacrant au service des pestiférés. Son *Histoire de la Poésie Françoise*, Paris, 1706, in-12, fut recherchée dans le tems, quoiqu'elle ne soit ni exacte, ni correctement écrite.

MERVILLE, (Michel Guyot de) né à Versailles, du président du grenier à sel de cette ville, en 1696; se fixa à

La Haye, où il ouvrit une boutique de libraire. Il vendoit non-seulement des livres, il en composoit. Il mit au jour en 1726 un *Journal*, & ensuite quelques pieces de théâtre : il retourna à Paris. Des chagrins causés par le dérangement de ses affaires, le déterminerent au bout de quelques années à quitter la capitale, & à se retirer en Suisse, où il lui prit envie de terminer ses jours, en se noyant dans le lac de Geneve en 1765. On a publié ses *Œuvres de Théâtre* à Paris en 1736, 3 vol. in-12.

MERULA, (George) d'Alexandrie de la Paille, enseigna le latin & le grec à Venise & à Milan; & mourut dans cette derniere ville en 1494. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Antiquitatis Vicecomitum Mediolanensium libri x*, Milan, 1625, in-fol. On trouve à la suite de cet ouvrage : *Duodecim Vicecomitum Mediolani principum Vitæ, auct. Paulo Jovio; & Philippi Mariæ Vicecomitis Vita, auct. Petro Candido Decembrio.* II. La *Description du Mont-Vésuve & Mont-Ferrat.* III. Des *Commentaires* sur *Martial*, *Stace*, *Juvenal*, *Varron*, *Columelle*. IV. Des *Epîtres*, &c. Erasme, Hermolaüs-Barbarus, & plusieurs autres savans font de lui un grand éloge. Tristanus Calchus, disciple de Merula, fut jugé capable par son maître d'être associé à son travail pour l'*Histoire de Milan;* mais le disciple craignant qu'on n'attribuât toute la gloire de cet ouvrage au maître, en donna une autre de son propre fonds, Milan, 1624, où il critiqua d'une maniere outrageante celle de son maître; artifice de jalousie, que les lecteurs judicieux n'eurent point de peine à démêler. Merula se défendoit avec vivacité contre les censeurs qui l'attaquoient, mais il ne tardoit point à reprendre des sentimens de paix & de bonne volonté. *Voyez* POLITIEN.

MERULA *ou* Van MERLE, (Paul) né l'an 1558 à Dordrecht, se rendit habile dans le droit, dans l'histoire, dans les langues & dans les belles-lettres. Pour donner plus d'étendue à ses connoissances, il voyagea en France, en Italie, en Allemagne & en Angleterre. De retour dans sa patrie, il succéda en 1592, dans la chaire d'histoire de l'université de Leyde, à Juste-Lipse, qui aima mieux rentrer dans la religion de ses peres, que de briller par l'enseignement des sciences profanes dans une école hétérodoxe. Les ouvrages de Merula sont : I. Des *Commentaires* sur les *Fragmens d'Ennius*, in-4°. II. Une Edition de la *Vie d'Erasme* & de celle de *Junius*, l'une & l'autre in-4°. III. Un ouvrage très-utile pour la géographie, tant ancienne que moderne : *Cosmographiæ generalis lib. III, & Geographiæ particularis lib. IV;* Leyde, 1605, in-4°; Amsterdam, 1636, 6 vol in-12. Il n'a achevé que l'Espagne, la France & l'Italie. IV. *Maniere de procéder en Hollande*, &c., en flamand : l'édition la plus complette est celle de Delft, 1705, in-4°. V. *Opera posthuma*, 1684, in-4° : ils contiennent cinq traités *de Sacrificiis Romanorum*, *de Sacerdotibus*, *de Legibus*, *de Comitiis*, *de Præmiis*

militaribus. Ils sont fort savans. VI. *Urbis Romæ delineatio*, Leyde, 1599. VII. *Histoire universelle*, depuis la naissance de J. C. jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1614, &c., en flamand, Leyde, 1627, in-fol. La Continuation est farcie de traits injurieux contre l'Eglise Catholique. VIII. *Dissertatio de Maribus*. Ce savant mourut à Rostock en 1607, à 49 ans.

MERY *ou* MERRI, (S.) *Medericus*, abbé de S. Martin d'Autun, sa patrie, voulant vivre en simple religieux, quitta son monastere, & vint à Paris, où il mourut l'an 700. On bâtit sur son tombeau une chapelle, qui est devenue dans la suite une église collégiale & paroissiale.

MERY, (Jean) chirurgien célebre, né à Vatan en Berri l'an 1645, fut fait chirurgien-major des Invalides en 1683. Louvois, qui lui avoit donné ce poste, l'envoya l'année suivante en Portugal, pour porter du secours à la reine, qui mourut avant son arrivée. Il revint en France, & obtint une place à l'académie des sciences. Louis XIV lui confia la santé du duc de Bourgogne, encore enfant; mais il se trouva, dit Fontenelle, encore plus étranger à la cour, qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Espagne. Il revint à Paris, fut fait premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1700, & mourut en 1722, à 77 ans. Mery eut toute sa vie beaucoup de religion, & des mœurs telles que la Religion les demande & les inspire. On a de lui : I. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des sciences. II. *Description de l'oreille de l'homme*, Paris, 1687, in-12. III. Des *Observations* sur la maniere de tailler, par Frere Jacques, in-12. IV. Des *Problêmes de Physique* sur le *Fœtus*. Cet habile homme n'avoit pas une idée exagérée de sa profession: il observoit que pour connoître la structure des animaux, on n'en ignoroit pas moins l'action & le jeu des liqueurs. *Nous autres anatomistes*, disoit-il facétieusement, *nous sommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connoissent toutes les rues, jusqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons*. Voyez HÉROPHILE, HIPPOCRATE.

MESA, roi des Moabites, refusa de payer à Joram, roi d'Israël, le tribut qu'il payoit à son pere Achab. Joram leva une armée pour obliger ce prince à le payer; & secouru de Josaphat, roi de Juda, & du roi d'Idumée, il poursuivit Mesa jusques dans sa capitale. Elle alloit être forcée, lorsque Mesa désespéré fit monter son fils sur les murs de la ville; & pour montrer que ni lui ni son successeur ne se soumettroient jamais à payer le tribut, il sacrifia ce fils son successeur en présence des trois rois, qui furent saisis d'horreur & leverent incontinent le siege. *IV. Reg. 3.*

MESANGE (Matthieu) de Vernon, mort à Paris en 1758, avoit été garde de la bibliotheque de S. Germain-des-Prés. On a de lui : I. *Tarif de la Maçonnerie*, 1746, in-8°. II. *Traité de la Charpenterie & Bois*, 1753, 2 vol. in-8°. III.

Calculs tout faits, in-12. Ce dernier ouvrage est plus ample, & les opérations à faire plus courtes, plus faciles que dans les *Comptes-Faits* de Barrême. On y trouve des Tarifs sur l'escompte, le change & la vente des marchandises, le pair des aunages & des poids de l'Europe.

MÉSENGUY, (François-Philippe) né à Beauvais en 1677, professa pendant plusieurs années les humanités & la rhétorique au college de cette ville. Ses amis l'appellerent à Paris; il obtint la place de gouverneur de la chambre commune des rhétoriciens au college de Beauvais. Coffin devenu principal de ce college après le célebre Rollin, prit l'abbé de Mésenguy pour son coadjuteur, & le chargea d'enseigner le catéchisme aux pensionnaires. Ce fut pour eux qu'il écrivit son *Exposition de la Doctrine Chrétienne*. Son opposition à la Bulle *Unigenitus* l'obligea à quitter le college de Beauvais en 1728. Il mourut en 1763, à l'âge de 86 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Abrégé de l'Histoire & de la Morale de l'Ancien-Testament*, un vol. in-12, Paris, 1728: livre dont Rollin fait un grand éloge. II. *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien-Testament, avec des eclaircissemens & des réflexions*, à Paris, chez Desaint & Saillant, en 10 vol. in-12, 1737. III. Une Edition du *Nouveau-Testament*, en un seul vol. in-8°; & en 3 vol. in-12, avec de courtes notes. IV. *Exposition de la Doctrine Chrétienne*, ou *Instructions sur les principales vérités de la Religion*, en 6 vol. in-12. Clément XIII l'a condamné par un bref particulier du 14 juin 1761. Un Italien nommé Serrao, dans une brochure intitulée: *De præclaris Catechistis*, fait de cet ouvrage de Mésenguy un éloge immense & amphigourique: c'est, selon lui, le catéchisme des catéchismes; apparemment parce que l'auteur en établissant l'existence des miracles, en trouve la preuve la plus évidente dans ceux du très-bienheureux diacre Pâris (*tom. 4, pag. 393, édit. de Paris, 1777 en 4 vol.*). A ces miracles, il faut joindre sans doute celui que M. Serrao dit très-sérieusement être arrivé lors de la condamnation du *Cathéchisme* de Mésenguy. Le cardinal Passionnei ayant eu la foiblesse de signer le bref de Clément XIII, qui proscrivoit cet ouvrage divin, entra tout-à-coup dans une espece de manie, & mourut peu de jours après: *Alienatæ mentis indicium in eo apparuisse, sudoremque consecutum ferunt; ex eoque die cùm corruisset, morbo levari deinde nunquàm potuit, neque ita multos post dies extinctus est* (pag. 233). « C'est, dit un auteur » orthodoxe, au milieu de la » corruption & de la séduction » de ces tems malheureux, » que ce parti inquiet, actif & » fécond en artifices, cherche » sur-tout à décrier les sources » connues d'une instruction » sûre, pour leur substituer » celles où coule sous l'appa- » rence d'une onde pure le » poison de l'erreur ». V. *La Constitution* Unigenitus, *avec des remarques*, in-12. VI. *Lettre à un ami sur la Constitution* Unigenitus, in-12. VII. *En-*

tretiens sur la Religion, in-12. L'abbé Mésenguy a eu beaucoup de part aux *Vies des Saints* de l'abbé Goujet, & il a travaillé au Missel de Paris. « On » peut, dit un critique, louer » ses ouvrages du côté du savoir, du style & de l'onction; » mais ceux qui aiment l'exactitude dans le dogme, la » conséquence dans les principes, la franchise dans la » maniere d'exprimer ses pensées, ne trouveront pas ces » qualités dans son *Abrégé de* » *l'Histoire de l'Ancien-Testament*, non plus que dans son » *Exposition de la Doctrine Chrétienne*, condamnée par le » pape. Ceux qui exigent l'impartialité dans les sentimens, » la soumission à l'autorité, la » modération dans la dispute, » goûteront encore moins ses » ouvrages polémiques, où il » est aisé d'appercevoir que les » illusions du préjugé l'emportent sur sa raison, & peut être » sur ses propres sentimens ».

MESCHINOT, (Jean) sieur de Mortieres, né à Nantes en Bretagne, fut maître-d'hôtel du duc François II & de la reine Anne sa fille. Il mourut en 1509. On a de lui des Poésies intitulées : Les *Lunettes des Princes*, avec plusieurs *Balades*; Paris, 1534, in-16.

MESLE, (Jean) avocat au parlement de Paris, mort en 1756, à 75 ans, est auteur d'un *Traité des Minorités*, *Tutelles & Curatelles*, 1752, in-4°, estimé. Il travailla aussi au *Traité de la maniere de poursuivre les crimes en jugement*.

MESLIER, (Jean) curé du village d'Etrepigni en Champagne, étoit fils d'un ouvrier en serge, du village de Mazerni. Il est malheureusement célebre par un écrit impie, publié après sa mort, sous le titre de *Testament de Jean Meslier*. C'est une déclamation grossiere contre tous les dogmes du Christianisme. Le style est très-rebutant, tel qu'on devoit l'attendre d'un curé peu instruit. On le trouve dans l'*Evangile de la Raison*, in-8°, & dans le *Recueil nécessaire*, 1765, in-8°. Meslier, malheureux par son désolant systême d'impiété, & travaillant cruellement à y entraîner les autres, mourut en 1733, âgé de 55 ans.

MESMES, (Jean-Jacques de) seigneur de Roissy, naquit en 1490, d'une maison illustre de Guienne, qui a produit plusieurs grands hommes. Catherine de Foix, reine de Navarre, l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'assemblée de Noyon, pour y revendiquer la partie de la Navarre, dont les Espagnols s'étoient emparés. Cette commission le mit à portée d'être connu de François I, qui le fit lieutenant-civil au Châtelet, maître-des-requêtes en 1544, & enfin premier président de Normandie. Il mourut en 1569, à 79 ans.

MESMES, (Henri de) fils aîné du précédent, professa avec éclat la jurisprudence à Toulouse. Ses talens lui mériterent les places de conseiller au grand-conseil, de maître-des-requêtes, de conseiller-d'état, de chancelier du royaume de Navarre, de garde du trésor des chartres, enfin de chancelier de la reine Louise, veuve de Henri III. Egalement propre aux armes & aux affaires, il

reprit plusieurs places-fortes sur les Espagnols. Ce fut lui qui négocia, avec le maréchal de Biron, la paix en 1570 avec les huguenots. Cette paix passagere fut appellée *boiteuse* & *mal-assise*, parce que Biron étoit boiteux, & que Mesmes prenoit le surnom de sa terre de Mal-assise. Il mourut en 1596.

MESMES, (Claude de) plus connu sous le nom de *Comte d'Avaux*, ambassadeur plénipotentiaire, ministre, surintendant des finances, commandeur des ordres du roi, étoit 2e. fils de Jean-Jacques de Mesmes. Il fut d'abord conseiller au grand-conseil, maître-des-requêtes, ensuite conseiller-d'état en 1623. Le roi, instruit de son mérite, l'envoya en 1627 ambassadeur à Venise, puis à Rome, à Mantoue, à Florence & à Turin, & de là en Allemagne, où il vit la plupart des princes de l'empire. A son retour, le roi fut si satisfait de ses négociations, qu'il l'envoya peu après en Danemarck, en Suede & en Pologne. Il fut plénipotentiaire au traité de Munster & d'Osnabruck, conclu en 1648. Sa réputation de probité étoit telle, que dans les cours où il négocioit, sa parole valoit un serment. Il mourut à Paris, en 1650, avec la réputation d'un magistrat integre, d'un négociateur adroit & prudent, qui avoit su concilier la probité avec la politique, d'un homme généreux, le pere des pauvres & le consolateur des malheureux.

MESMES, (Jean-Antoine de) comte d'Avaux, & marquis de Givry, neveu du précédent, eut les mêmes talens & les mêmes emplois que son oncle. Il fut conseiller au parlement, puis maître-des-requêtes, conseiller-d'état, ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à la paix de Nimegue, qu'il conclut heureusement; puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre & en Suede. Il mourut à Paris en 1709, à 69 ans. Ses vertus religieuses, son zele pour le bien public, & sa bienfaisance, le firent autant considérer que ses talens. On a recueilli ses *Lettres* & ses *Négociations*, 1752, 6 vol. in-12.

MESMIN, *Maximinus*, (S.) 2e. abbé de Mici, près d'Orléans, en 510, mourut le 15 décembre vers 520, après avoir donné des exemples de toutes les vertus.

MESNARDIERE, (Hippolyte-Jules Pilet de la) poëte François, né à Loudun en 1610, reçu à l'académie françoise en 1655, mort à Paris en 1663. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, qu'il quitta pour se livrer tout entier aux belles-lettres. Le cardinal de Richelieu le protégea. Marc Duncan, médecin Ecossois, ayant avancé que la possession des Religieuses de Loudun, n'étoit que l'effet d'un cerveau dérangé, la Mesnardiere le réfuta. Son écrit intitulé : *Traité de la Mélancolie* 1635, in-8°, fut goûté du cardinal, qui le fit son médecin, & qui lui procura la charge de maître-d'hôtel du roi. Duncan vouloit expliquer par la mélancolie ce que d'autres regardoient comme l'effet de l'artifice & de l'imposture; cette diversité de sentiment donnoit de l'avantage à la Mesnardiere,

qui s'efforça de prouver la réalité de cette fameuse possession (*voyez* Grandier). On a encore de lui : I. Une *Poëtique* qui n'est point achevée, & qui ne comprend presque que le traité de la tragédie & celui de l'élégie, in-4°, 1650. Elle devoit avoir encore 2 vol.; mais la mort du cardinal, par l'ordre duquel il l'avoit entreprise, l'empêcha d'y mettre la derniere main. II. Deux mauvaises Tragédies, *Alinde*, & la *Pucelle d'Orléans* III. Une *Traduction* assez fidelle, mais trop servile, des 3 premiers livres des *Lettres* de Pline. IV. Une *Version*, ou plutôt une Paraphrase du *Panégyrique de Trajan.* V. Un Recueil de *Poësies*, in-fol. Ce sont des riens écrits d'un style emphatique. VI. *Relations de Guerre*, in-8°.

MESNIER, (N.) prêtre, mort en 1761, est l'auteur du *Probléme historique : Qui des Jésuites, de Luther & de Calvin, a fait plus de mal à l'Eglise ?* & de l'Addition à cet ouvrage, où il s'éleve contre l'Inquisition qui avoit condamné cet ouvrage fanatique & emporté, fruit de la haine que les jansénistes ont toujours portée à la Société. Le *Probléme* a été d'autant plus mal-habilement imaginé, qu'il est prouvé que le Jansénisme n'est qu'un rejetton du Calvinisme.

MESNIL, (Jean-Baptiste du) né à Paris, d'une famille noble, originaire du pays Chartrain, devint avocat du roi au parlement de Paris, à 38 ans. Il est le premier qui ait fait des Harangues aux ouvertures du parlement, ce qui s'est continué depuis. Il mourut en 1569, à 52 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. On trouve quelques-uns de ses écrits dans les *Opuscules* de Loisel.

MESNIL, (Jean-Baptiste du) dit *Rosimond*, comédien de la troupe du Marais, mourut en 1686. Il fut enterré sans luminaire dans le cimetiere de S. Sulpice, à l'endroit où l'on met les enfans morts sans baptême; il avoit cependant fait une *Vie des Saints*, Rouen, 1680, in-4°. Mais sa profession lui fit refuser la sépulture ordinaire, dans un tems où l'on apprécioit mieux qu'aujourd'hui la nature & les effets de l'histrionisme. On a de lui quelques Comédies très-médiocres.

MESNIL, (Louis du) Jésuite, est auteur d'un ouvrage volumineux & très-estimé : *Doctrina & disciplina Ecclesiæ, ipsis verbis veterum monumentorum exposita*, Cologne, 1730, 4 vol. in-fol. Le titre de l'ouvrage en annonce assez l'importance, ainsi que le savoir & le discernement qu'il a fallu pour le bien exécuter : c'est le tableau de la doctrine & de la discipline de l'Eglise durant les 12 premiers siecles. Nous n'avons rien de mieux dans ce genre; & ce qui est un titre décisif à une préférence marquée, c'est que l'auteur, exempt de tout esprit de parti, de tout systême, de toute opinion particuliere, n'est que le simple & fidele rapporteur des passages qui expriment la croyance & la pratique de l'Eglise.

MESSALA, *voy.* Valerius.

MESSALINE, (Valerie) fille de Messala Barbatus, & femme de l'empereur Claude, poussa l'impudicité jusqu'à la

prostitution la plus infame. Elle eut pour amans toute la maison de son époux. Officiers, soldats, esclaves, comédiens, tout lui étoit bon. A peine y avoit-il un jeune-homme dans Rome, qui ne fût l'objet ou l'aiguillon de sa turpitude. Un de ses plaisirs ordinaires étoit d'obliger des femmes à se prostituer en présence de leurs maris; & celles qu'un reste de modestie retenoit, couroient presque toujours risque de perdre la vie. Ce monstre de dissolution quittoit souvent le lit de l'empereur, lorsqu'elle le voyoit endormi, pour aller s'abandonner aux plaisirs les plus effrénés dans les lieux publics. Elle porta ses regards sur son beau-pere, Appius Silanus; car la luxure, comme dit judicieusement Montesquieu, est comme l'avarice; ses desirs vont en croissant à mesure qu'ils se satisfont; les caprices bizarres, les goûts dépravés, l'humeur féroce & sanguinaire (*voyez* NÉRON), en sont des suites inévitables. Silanus fut mis à mort, parce qu'il se refusoit à cette monstrueuse passion. Après avoir sacrifié à sa fureur plusieurs de ses amans, que leurs excès avec elle avoient mis hors d'état de répondre à ses desirs immodérés, elle devint éperdument amoureuse de Silius, jeune-homme qu'elle épousa solemnellement, comme si Claude l'eût répudiée. L'empereur, informé de ses désordres, la fit mourir avec son nouvel époux, l'an 48 de J. C. C'est d'elle qu'un fameux satyrique a dit :

Et lassata viris, necdum satiata, recessit.

MESSALINE, (Statilie) 3*e*. femme de Néron, d'une famille consulaire, fut mariée d'abord au consul Atticus Vestinus, que l'empereur fit assassiner. Ce prince avoit déjà eu les faveurs de Statilie, qui n'eut point horreur de recevoir sa main, encore dégouttante du sang de son mari. Ses galanteries avoient éclaté dans Rome & ne l'avoient point empêchée de trouver quatre époux, avant que de parvenir au trône impérial. Après la mort de Néron, elle s'amusa avec quelques beaux-esprits, & essaya d'allier les lettres avec la débauche. Othon étoit sur le point de l'épouser, lorsqu'il se donna la mort. Il écrivit, dans ses derniers momens, un adieu très-touchant à Messaline, & se poignarda ensuite. C'est ainsi que la luxure va de pair avec la fureur, la folie & la cruauté. *Voyez* NÉRON.

MESSENIUS, (Jean) savant Suédois de la fin du 16*e*. siecle, mort en 1636, se distingua dans plusieurs genres de littérature, mérita la confiance du roi Gustave-Adolphe, & fut fait professeur de droit & de politique à Upsal. Il eut pour adversaire Jean Rudbeck, théologien savant. Le roi de Suede termina leur dispute d'une maniere honorable pour tous les deux. Il donna à Rudbeck une place d'aumônier, & à Messenius celle de conseiller au sénat nouvellement érigé à Stockholm. En 1615, Messenius, accusé d'être partisan secret du roi Sigismond, fut condamné à une prison perpétuelle, où il mourut quelques années après. On a de lui : *Scandia illustrata*,

complectens chronologiam Scandiæ, hoc est, Succiæ, Daniæ Norvegiæ, &c., Stockholm, 1640, 12 vol. in 4°; réimprimé dans la même ville, 1700 à 1704, en 14 vol. in-fol., avec des additions considérables par les soins de Peringskiold. C'est une collection des différens traités que Messenius avoit déja publiés; tels que, I. *Chronicon episcoporum Sueciæ*, 1611, in-8°. II. *Tumbæ regum apud Suiones*. III. *Theatrum nobilitatis Suecanæ*, 1616, in-fol. IV. *Gustaïdum prosapia*, 1610. — Son fils, Arnold MESSENIUS, fut décapité en 1648 avec son fils, âgé seulement de 17 ans, pour avoir fait quelques Satyres contre la cour. C'est mal-à-propos que quelques-uns lui attribuent le *Theatrum nobilitatis*, qui est de son frere Jean.

MESSIA, *voyez* MEXIA.

MESSIER, (Robert) Religieux Franciscain, supérieur de la province de France, prêcha avec distinction vers la fin du 15*e*. siecle. Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1524, sont le pendant de ceux de Menot. Applications singulieres de l'Ecriture, explications forcées des Peres, raisonnemens indignes de la majesté de la chaire, jeux de mots puérils: tels sont les défauts qui le distinguent.

MESSIS, *Messius*, (Quintin) dit *le Maréchal d'Anvers*, peintre, mort à Anvers en 1529, exerça jusqu'à l'âge de 20 ans la profession de maréchal, ou plutôt de serrurier (ces deux professions étoient alors désignées par un même nom). Passionnément épris de la fille d'un peintre, il la demanda en mariage; mais le pere déclara qu'il ne donneroit sa fille qu'à une personne exerçant son art. Dès ce moment Messis s'appliqua à dessiner. Le premier tableau qu'il fit, fut le portrait de sa maîtresse, qu'il obtint par sa constance & ses talens. Van-Mander, son historien, révoque en doute ces anecdotes. Ce peintre ne faisoit ordinairement que des demi-figures & des portraits; son coloris est vigoureux, sa maniere très-fine; mais son pinceau est un peu dur & sec. Il fut enterré à l'entrée de l'église cathédrale, & Lampson mit au bas de son portrait cette inscription:

Connubialis Amor de Mulcibre fecit Apellem.

La plupart des écrivains nomment ce peintre *Massys*, *Mathys* ou *Mathysis*. Nous lui donnons celui de *Messis*, *Messius*, d'après une lettre écrite d'Anvers, & collée au dos de son portrait, qui est dans la galerie des peintres de Florence. On l'appelle aussi quelquefois *Messeys*.

MESTENSKI, (Jacques) gouverneur de Brezin en Pologne, conçut, l'an 1548, l'idée absurde de se faire passer pour J. C. Il avoit avec lui 12 prétendus apôtres; il couroit de village en village, prêchant & amusant le peuple par des tours de subtilité qu'il appelloit des miracles. Mais les fourberies de cet enthousiaste ayant été reconnues, des paysans le chasserent & le maltraiterent lui & sa troupe, de façon qu'ils n'oserent plus se montrer.

MESTREZAT, (Jean) théologien Protestant, né à Paris

vers 1592, mourut en 1656, après avoir été employé par ceux de son parti dans différentes affaires. On a de lui des *Sermons*, in-8°, & divers autres ouvrages.

MESTREZAT, (Philippe) neveu du précédent, fut aussi ministre, & enseigna la théologie à Geneve. On a de lui un Traité contre Socin, & d'autres ouvrages de controverse, que peu de gens connoissent & que personne ne lit. *Voyez* LENTULUS Scipion.

METAPHRASTE, *voyez* SIMÉON.

METASTASE *ou* TREPASSI, (Pierre) né à Assise le 3 janvier 1698, embrassa l'état ecclésiastique, & se distingua par ses poésies italiennes. En 1729, il se rendit à Vienne en Autriche, & fut attaché en qualité de poëte à la cour impériale jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1782. On a recueilli ses Poésies à Paris, 1755, en 10 vol. in-12; cette édition très-belle est nommée vulgairement *Pompadour*, parce qu'elle est dédiée à la marquise de ce nom : elle renferme un grand nombre de *Tragi-Comédies* ou *grands Opéra*, entre lesquels on estime particuliérement la *Mort d'Abel*, le *Sacrifice d'Isaac*, *Joseph*, *Joas*, *Hélene au Calvaire* : ces sujets sont traités avec un développement, un intérêt, une correspondance de paroles, de musique & de spectacle, qui produisent la plus grande impression. Mais comme dans les pieces profanes, la sensibilité est excitée par les mêmes moyens, on comprend facilement que les mœurs y sont exposées à plus d'un écueil. En 1788, le cardinal Riminaldi a fait placer à Rome, dans l'église de Ste. Marie, appellée la Rotonde, son buste avec cette inscription : *Petro Metastasio, civi Romano, principi Italici dramatis; ne viro ubique gentium clarissimo honor in patriâ deesset.* C'est à cette occasion qu'un auteur a fait la réflexion suivante. « On ne peut disconvenir que ce ne soit un abus de placer ainsi dans les églises des bustes & des inscriptions qui n'ont aucun rapport avec la sépulture, & qui consacre un souvenir purement profane. Ce désordre, qui fait des temples du Dieu Vivant une espece de musée profane, gagne de plus en plus, & se propage par l'exemple de ceux qui, par état, devroient s'y opposer avec le plus de zele : bientôt l'ancienne idée qu'avoient les Chrétiens de la sainteté des églises, sera entiérement effacée parmi nous ».

METEL, *voy* BOISROBERT.

METEL, (Huges) pieux & savant abbé de S. Léon de Toul, ordre de prémontré, se distingua dans le 13*e*. siecle par ses connoissances dans les matieres ecclésiastiques. Don Hugo, Prémontré & abbé d'Estival, a fait connoître ce pieux écrivain, par l'édition de ses *Lettres*, in-fol. On y trouve des choses utiles aux théologiens, & curieuses par rapport à l'Histoire des 11*e*. & 12*e*. siecles.

METELLI, (Augustin) peintre, né à Bologne en 1609, excelloit à peindre à fresque l'architecture & les ornemens. Il travailloit ordinairement de concert avec Anne Michel Co-

lonna, autre peintre habile en ce genre. Il mourut à Madrid en 1660, avec un nom célebre.

METELLUS, *voy.* LABEO.

METELLUS CELER, (*Quintus Cæcilius*) consul Romain l'an 60 avant J. C., fut préteur l'année du consulat de Cicéron. Il rendit des services importans à la république, en s'opposant aux troupes de Catilina, qui vouloient entrer dans la Gaule Cisalpine; & obtint, après sa préture, le gouvernement de cette province. Il épousa la sœur de Clodius, qui le déshonora par ses impudicités, & l'empoisonna. C'est elle qui, sous le nom de *Lesbia*, est si décriée par Catulle. Metellus mourut l'an 57 avant J. C., & fut pleuré par Cicéron, qui perdit en lui un ami zélé, un consolateur & un conseil.

METELLUS, (*Lucius Cæcilius*) dont l'un des aïeux dompta le terrible Jugurtha, étoit tribun du peuple. Lorsque J. César se rendit maître de Rome, il eut plus de courage que tous les autres magistrats, qui se soumirent comme s'ils avoient été accoutumés depuis long-tems au joug de la servitude. Le seul Metellus osa s'opposer au destructeur de la liberté romaine. Ce conquérant vouloit se saisir du trésor que l'on gardoit dans le temple de Saturne; Metellus lui en refusa les clefs. César ordonna alors qu'on rompît les portes; & comme le tribun renouvelloit son opposition, le tyran menaça de le tuer, en disant : » Jeune homme, tu n'ignores » pas qu'il me seroit plus facile » de le faire que de le dire ». Metellus ne résista plus, & se retira. César a entiérement déguisé ce fait dans son *Histoire des Guerres civiles*, qui est plutôt l'apologie de sa conduite, qu'un récit fidele de la vérité.

METEREN, (Emmanuel Van) naquit à Anvers le 9 juillet 1535. Attaché aux nouvelles erreurs, il fut obligé de quitter son pays; il se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1612. Il est connu par une *Histoire des Pays-Bas*, depuis 1500 jusqu'en 1612, imprimée d'abord en latin, 1598, in-fol., puis traduite en flamand, augmentée par l'auteur même, & imprimée plusieurs fois depuis en Hollande; elle a été aussi traduite en allemand & en françois. Adrien Van Meerbeck dit « qu'il a trouvé dans l'his» toire de Meteren tant de » mensonges, tant de blas» phêmes, tant de calomnies » contre l'Eglise, & contre » les souverains légitimes des » Pays-Bas, qu'il en a eu hor» reur ». Everard Van Reyd, quoique zélé protestant, ne put s'empêcher de reprocher à Meteren, sa crédulité, ses flatteries & ses dissimulations. Voyez la préface de l'ouvrage de Van Reyd, *Belli civilis in Belgio gesti Historia*, 1610, in-fol.

MÉTÉZEAU, (Clément) architecte du roi, natif de Dreux, vivoit sous le regne de Louis XIII. Cet artiste d'un génie hardi, capable des plus grandes entreprises, s'est immortalisé par la fameuse digue de la Rochelle; ouvrage, en quelque sorte, téméraire, contre lequel les plus célebres ingénieurs avoient échoué, & qu'il exécuta l'an 1628 avec le plus grand succès. Il fut secondé

dans son projet par Jean Tiriot, maître maçon de Paris, appellé depuis *le Capitaine Tiriot.* Cette digue avoit 747 toises de longueur.

MÉTÉZEAU, (Paul) frere du précédent, né à Paris, s'engagea dans l'état ecclésiastique, & fut avec Bérulle l'un des premiers fondateurs de la congrégation de l'Oratoire. Il avoit beaucoup de talens pour la prédication, & il exerça ce ministere dans plusieurs villes de France avec un succès peu commun. Il mourut à Calais dans le cours d'un carême, en 1632, à 50 ans, après avoir opéré des conversions éclatantes. On a de lui : I. Un corps de Théologie propre aux prédicateurs, intitulé : *Theologia Sacra, juxta formam Evangelicæ prædicationis distributa*, &c., 1625, in-fol. II. Un autre ouvrage qui a pour titre : *De sancto Sacerdotio, ejus dignitate & functionibus sacris*, &c., in-8°.

MÉTHOCHITE *ou* METOCHITE, (Théodore) logothete de Constantinople, eut des emplois considérables sous l'empereur Andronic l'Ancien, & mourut en 1332, honoré du titre de *Bibliotheque vivante*, titre que sa mémoire étendue lui avoit mérité. On a de lui : I. *Histoire Romaine, depuis Jules-César jusqu'à Constantin*, in-4° ; ouvrage assez foible. L'auteur négligeant le style des anciens, s'en est fait un qui est moins simple, moins clair & moins noble. Jean Meursius l'a traduite en latin, avec des notes. II. *Histoire Sacrée*, en 2 liv. qui ne vaut pas mieux, & qui a été cependant traduite par Hervé, Paris, 1555, in-8°. III. *Histoire de Constantinople*, beaucoup plus détaillée, mais qui n'est pas toujours exacte.

METHODIUS, (S.) surnommé *Eubulius*, célebre évêque de Tyr vers 311, & martyr peu de tems après, avoit composé un grand nombre d'ouvrages. Il ne nous reste que celui qui est intitulé : *Le Festin des Vierges*, publié à Rome, 1656, in-8°, par Leo Allatius ; Paris, 1657, par le P. Poussines, Jésuite ; & 1672, par le P. Combefis, avec des notes ; & à Hambourg, 1718, à la fin du second tome des *Œuvres* de S. Hippolyte, par Fabricius. C'est un Dialogue sur l'excellence de la chasteté, qui donne une idée avantageuse de l'auteur ; mais il s'y est glissé quelques expressions peu orthodoxes, soit par l'inadvertance de Methodius, qui avoit d'abord embrassé les erreurs d'Origene, qu'il réfuta ensuite ; soit par la malice des hérétiques qui mêloient alors leur venin aux sources les plus pures. Nous avons des fragmens considérables des autres ouvrages de ce Saint, dans *Photius*, S. *Epiphane*, S. *Jerôme* & *Théodoret.* Ceux dont il nous en reste le plus, sont les livres *du Libre-Arbitre*, contre les Valentiniens, & de la *Résurrection des Corps*, contre Origene. Les ouvrages de ce Saint étoient fort estimés des anciens, quoique le style en soit prolixe, enflé, plein de comparaisons & d'allégories.

MÉTHODIUS I, natif de Syracuse, pieux patriarche de Constantinople en 842, & l'un des plus zélés défenseurs du culte

culte des images, avoit été enfermé dans une prison obscure par l'ordre de l'empereur Michel le Begue, après avoir reçu cent coups de fouet. La douceur de son caractere ne fit pas moins rentrer d'hérétiques dans l'Eglise, que la force de son éloquence. Cet illustre persécuté mourut en 846. — Il ne faut pas le confondre avec METHODIUS, pieux solitaire, qui présenta dans le courant du même siecle, au roi Bogoris, chef des Bulgares, un tableau du dernier jugement, qui occasionna la conversion de ce prince au Christianisme.

METHODIUS DE THESSALONIQUE, *voyez* S. CYRILLE de Thessalonique.

METIUS-SUFFETIUS, dictateur de la ville d'Albe, sous le regne de Tullus Hostilius, roi de Rome, combattit contre les Romains avec peu d'avantage. Pour terminer la guerre qui traînoit en longueur, on proposa, dit-on, le combat des trois Horaces contre les trois Curiaces. Les Romains furent vainqueurs (*voyez* HORACES). Tullus tourna alors ses armes contre les Veïens & les Fidenates. Suffetius joignit ses troupes à celles du roi des Romains; mais dès le premier choc il quitta son poste, comme il l'avoit promis secrettement aux Veïens, & se retira sur une éminence: résolu, si la victoire se déclaroit pour eux, de charger les vaincus. Tullus, outré de cette perfidie, fit attacher Metius entre deux chariots & le fit tirer par quatre chevaux, qui le mirent en pieces aux yeux de l'armée victorieuse, l'an 669 avant J. C. — Horace, dans l'*Art poétique*, parle d'un METIUS, habile littérateur, censeur judicieux & sévere, homme à consulter par ceux qui écrivent & qui donnent leurs écrits au jour:

Si quid tamen olim
Scripseris, in Metii descendat judicis aures.

METIUS, (Jacques) natif d'Alcmaër en Hollande, inventa les lunettes d'approche. Il en présenta une aux Etats-Généraux en 1609. On se servoit depuis long-tems de tubes à plusieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés & en rendre l'aspect plus net. Le P. Mabillon assure, dans son *Voyage d'Italie*, qu'il avoit vu dans un monastere de son ordre, les *Œuvres* de Comestor, écrites au 13*e*. siecle, dans lesquelles on trouve un portrait de Ptolomée, qui contemple les astres avec un tube à 4 tuyaux: mais ces tubes n'étoient point garnis de verre, & c'est Jacques Metius qui le premier a joint les verres aux tubes. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux hasard: Metius vit des écoliers qui, en se jouant en hiver sur la glace, se servoient du dessus de leurs écritoires comme de tubes, & qui ayant mis en badinant des morceaux de glace au bout de ces deux tubes, étoient fort étonnés de voir que par ce moyen les objets éloignés se rapprochoient d'eux. L'habile artiste profita de cette observation, & inventa aisément les lunettes d'approche. D'autres disent que ce furent les enfans d'un lunetier de Middelbourg qui donnerent occasion à cette découverte,

en badinant avec des verres dans la boutique de leur pere. Quelques-uns néanmoins attribuent la découverte des lunettes d'approche à Drebel : mais il paroit que c'eſt avec peu de fondement. — Adrien METIUS, ſon frere, enſeigna les mathématiques en Allemagne avec beaucoup de réputation; mais l'amour de la patrie lui fit quitter cet emploi ; il ſe fixa à Franeker, où il profeſſa la médecine & la géométrie pendant 38 ans. Il y mourut le 17 ſeptembre 1635. On a de lui divers ouvrages ſur les mathématiques. I. *Doctrinæ ſphæricæ lib. 5*, Francfort, 1591. II. *Aſtronomiæ univerſæ Inſtitutio*, Franeker, 1605, in-8°. III. *Arithmeticæ & Geometricæ practica*, 1611, in-4°. IV. *De gemino uſu utriuſque Globi*, Amſterdam, 1611, in-4°. V. *Geometrices per uſum Circini nova praxis*, 1623, in-8°. C'eſt un de ceux qui ont paru déterminer avec le plus d'exactitude le rapport du diametre à la circonférence, qu'il a cru être de 113 à 355. *Voyez* VAN-CEULEN.

METKERKE, (Adolphe) littérateur, hiſtorien, philologue & juriſconſulte proteſtant, né à Bruges en 1528, mourut à Londres le 6 octobre 1591, laiſſant un mémoire écrit de ſa main, où il déclaroit qu'il n'y a pas de vraie religion hors de l'Egliſe Catholique Romaine, & exhortoit ſa fille de retourner à Bruges & d'y profeſſer hautement la foi de ſes ancêtres : exhortation qui eut un heureux effet. Il travailla aux *Vies des Céſars*, aux *Médailles de la grande Grece*, & aux *Faſtes conſulaires*, publiés par Goltzius. On a encore de lui : I. La *Traduction* de quelques *Epigrammes* de Théocrite en vers latins, Heidelberg, 1595, in-8°. II. — de *Moſchus* & *Bion*, avec des notes, Bruges, 1565, in-8°. III. *De veteri & recta pronuntiatione Linguæ Græcæ*, Anvers, 1576, in-12, & dans le *Sylloge Scriptorum* de Sigebert Haverkamp, Leyde, 1736. M. de Thou & Valere André lui attribuent un Recueil des Actes de la pacification de Cologne. Ils ſe trompent : il eſt d'Aggée Albada.

METON ou METHON, mathématicien d'Athenes, publia l'an 432 avant J. C. ſon *Enneadecateride*, c'eſt-à-dire ſon Cycle de 19 ans, par lequel il prétendoit ajuſter le cours du ſoleil à celui de la lune, & faire que les années ſolaires & lunaires commençaſſent au même point : c'eſt ce qu'on appelle le *Nombre d'Or*. Les Athéniens ayant réſolu d'envoyer une flotte en Sicile, voulurent faire embarquer Meton, qui contrefit le fou. Cet aſtronome avoit Euctemon pour le ſeconder dans ſes obſervations ſolaires.

MÉTRA, *voyez* ERESICTHON.

MÉTRIE, *voyez* METTRIE.

MÉTRODORE, médecin de Chio, diſciple de Démocrite & maître d'Hippocrate, vers l'an 444 avant J. C., compoſa divers ouvrages de médecine qui ſont perdus. Il croyoit le monde éternel & infini.

MÉTRODORE, peintre & philoſophe, fut choiſi par les Athéniens, pour être envoyé

à Paul-Emile. Ce général, après avoir vaincu Persée roi de Macédoine, leur demanda 2 hommes : un philosophe pour élever ses enfans, & un peintre pour peindre son triomphe. On choisit Métrodore, qui réunissoit ces deux talens.

METROPHANE, évêque de Byzance, mort vers 312, mérita le titre de confesseur durant la persécution de Dioclétien. Sa mémoire est en honneur dans l'église d'Orient.

METROPHANE, évêque de Smyrne au 9e. siecle. L'ambition & la discorde n'eurent point de prise sur son ame éclairée & pacifique, dans un tems où l'Eglise d'Orient ne respiroit que le schisme & la haine contre l'Eglise Romaine. Attaché à S. Ignace de Constantinople, il s'opposa avec vigueur au turbulent Photius en 867, & consigna ses sentimens de paix & de concorde dans une *Lettre* très-estimée, insérée dans les Collections des Conciles.

METROPHANE CRITOPULE, protosyncele de la grande église de Constantinople, fut envoyé dans le 17e. siecle par Cyrille-Lucar en Angleterre, pour s'informer exactement de la doctrine des églises protestantes. Critopule parçourut une partie de l'Allemagne, & y composa une *Confession de Foi de l'Eglise Grecque*, imprimee à Helmstadt, en grec & en latin, en 1661. Cette Confession de Foi favorise en quelques endroits la doctrine des Protestans contre les sentimens les plus déclarés des Grecs; mais elle est conforme dans d'autres endroits aux dogmes de l'Eglise Catholique. *Voyez* CYRILLE Lucar.

METTRIE, (Julien Offray de la) naquit à St.-Malo en 1709, d'un négociant. Son goût pour la médecine engagea ses parens à l'envoyer en Hollande étudier sous Boërhaave. Il vint ensuite à Paris & fut placé auprès du duc de Gramont, colonel des Gardes-Françoises, qui le fit médecin de son régiment. La Mettrie, ayant suivi son protecteur au siege de Fribourg, y tomba dangereusement malade. Cette maladie, qui auroit dû être pour lui une source de réflexions, fut une source de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on nomme *Ame*, baissoit avec le corps & se flétrissoit avec lui. Il prétendit faire l'*Histoire naturelle de l'Ame*. Cet ouvrage qui respire l'impiété & l'absurdité à chaque page, souleva tout le monde. Le duc de Gramont le soutint contre cet orage; mais ce seigneur ayant été tué peu de tems après, le médecin perdit sa place, & n'en valut pas mieux. Il tourna ses armes contre ses confreres. Il mit au jour sa *Pénélope ou le Machiavel en Médecine*, in-12, 3 vol., 1748. Le soulevement de la faculté contre cette satyre, obligea l'auteur de se retirer à Leyde. C'est-là qu'il publia son *Homme Machine*. Une supposition continuelle des principes en question; des comparaisons ou des analogies imparfaites érigées en preuves; des observations particulieres, d'où il tire des conclusions générales qui n'en naissent point; l'affirmation la plus absolue, con-

tinuellement mise à la place du doute : voilà la philosophie de l'auteur. L'enthousiasme avec lequel il déclame, l'air de persuasion qu'il prend, étoient capables de séduire ces esprits foibles qui aspirent à l'esprit-fort pour cacher leur foiblesse ; mais ce n'étoit pas ce que l'auteur desiroit le plus : il vouloit seulement, dit un homme d'esprit, avoir le titre d'*Animal spirituel* & de *Machine curieuse*. Poursuivi en Hollande, où son livre fut livré aux flammes, il se sauva en 1748 à Berlin. Il y devint lecteur du roi de Prusse & membre de son académie. Il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. Elle fut la suite d'un trait de cette folie qui perçoit dans toute sa conduite. Il avoit une fievre d'indigestion, il prit les bains, & se fit saigner huit fois. Se voyant à l'extrémité, il s'occupa à détester l'absurde philosophie qui l'avoit jeté dans les plus monstrueux excès. Le premier hommage de cette raison désabusée, a été un retour sincere vers la Religion, & le désaveu public de toutes ses erreurs. Il a voulu constater son repentir par des preuves non équivoques. L'approche de sa derniere heure lui fit comprendre que le triste honneur de mourir dans l'impiété, ne valoit pas le sacrifice des espérances qui lui restoient de fléchir la colere de Dieu. Les philosophes, ses collegues, n'en ont pas jugé de même. L'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *la Mettrie les avoit déshonorés pendant sa vie, & surtout à sa mort*. Sa conversation amusoit beaucoup, lorsque sa gaieté n'alloit pas jusqu'à l'extravagance, & elle y alloit souvent. On voyoit quelquefois cet homme qui se paroit du nom de philosophe, jeter sa perruque par terre, se déshabiller & se mettre presque tout nu au milieu d'une grande compagnie. On trouve dans toutes ses productions du feu, de l'imagination ; mais peu de justesse, peu de précision, peu de goût. C'étoit, suivant Voltaire qui l'avoit beaucoup connu, *un fou qui n'écrivoit que dans l'ivresse*. Maupertuis dit à-peu-près la même chose dans sa Lettre à Haller (tom. 3e. de ses *Œuvres*, édition de Lyon). Le marquis d'Argens n'en fait pas un portrait plus favorable (voyez le *Journal Encyclopédique*, janvier 1762). On a recueilli à Berlin, 1751, in-4°, & en 2 vol. in-12, ses *Œuvres philosophiques*, renfermant l'*Homme Machine*, l'*Homme Plante*, l'*Histoire de l'Ame*, l'*Art de jouir*, le *Discours sur le Bonheur*, &c., &c. Il pose pour base du bonheur, qu'il faut étouffer les remords & se livrer à tous ses penchans ; il conseille au brigand de voler, au tyran de se baigner dans le sang de ses sujets, au débauché de se vautrer dans les plus dégoûtantes infamies, &c. On a encore de lui : I. *Réflexions philosophiques sur l'origine des Animaux*, Berlin, sous le nom de Londres, 1750, in-4°. Il fait sortir les animaux de la terre comme les herbes des champs. II. La traduction des *Aphorismes de Boërhaave*, son maître, en 10 vol. in-12, avec un long Commentaire, où, parmi des observations vraies,

il y en a beaucoup de fausses & des sentimens singuliers. Il savoit à peine assez de latin pour comprendre les ouvrages de médecine. « Il faisoit des livres » (dit Maupertuis) sans dessein, sans s'embarrasser de » leur sort, & quelquefois » sans savoir ce qu'ils conte» noient ».

METZ, (Claude Barbier du) lieutenant-général d'artillerie & des armées du roi, naquit à Rosnay en Champagne, l'an 1638. Il se signala dès ses premieres années dans la profession des armes. Ayant reçu un coup de canon en 1657, il ne put pas servir pendant la campagne de 1658, la seule qu'il manqua depuis qu'il entra au service, jusqu'à sa mort. Il se distingua sur-tout par son application à perfectionner l'artillerie; il la mit dans un état où elle n'avoit jamais été, & la fit servir presqu'avec la même intelligence. Il fut tué d'un coup de mousquet en 1690, à la bataille de Fleurus. Il étoit alors lieutenant-général. On le regardoit comme le plus habile ingénieur qu'eût eu la France avant Vauban, & comme un des hommes les plus bienfaisans & les plus vertueux que l'état militaire ait produits.

METZU, (Gabriël) peintre, né à Leyde en 1615, mort dans cette ville en 1658, a laissé peu de tableaux; mais ils sont précieux par la finesse & la légéreté de sa touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur & l'exactitude du dessin. Il ne peignit qu'en petit.

MEVIUS ou MÆVIUS, poëte du tems d'Auguste, ridiculisé par Virgile & par Horace. On connoît cette imprécation plaisante du premier :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi!

MEVIUS, (David) né à Grypswald en Poméranie l'an 1609, conseiller-privé du roi de Suede, & président du conseil souverain de Wismar, fut envoyé par Charles XI, roi de Suede, pour terminer les différends de ce monarque avec l'empereur sur les provinces d'Allemagne cédées à la Suede par la paix de Westphalie. Il eut part à d'autres affaires non moins importantes, & mourut le 17 septembre 1670 à Wismar. On a de lui : I. Des *Commentaires sur le Droit de Lubeck* & des *Décisions*. II. Un *Traité de l'Amnistie*. III. Une *Jurisprudence universelle*, & un grand nombre d'autres écrits, qui sont une preuve de son savoir.

MEULEN, *voyez* VANDER-MEULEN.

MEUN, (Jean de) *voyez* CLOPINEL.

MEUNIER, *voyez* MEUSNIER.

MEURISSE, (Henri-Emmanuel) habile chirurgien de Paris, né à Saint-Quentin, mort en 1694, dont on a un *Traité de la Saignée*, in-12, qui renferme des préceptes utiles & des réflexions judicieuses.

MEURISSE, (Martin) de Roye, évêque de Madaure, suffragant de Metz, fonda les Bénédictines de Montigny, près de Metz, & mourut en 1644. On a de lui : L'*Histoire des Evêques de Metz*, 1664, in-folio. II. *Histoire de la naissance, du*

progrès & de la décadence de l'hérésie à Metz, 1670, in-4°.

MEURSIUS, (Jean) né à Losdun, près de La Haye, en 1579, fit paroître, dès son enfance, des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres & pour les sciences. Il alla étudier le droit à Orléans avec les fils de Barneveldt, qu'il accompagna dans leurs voyages. Ses courses lui donnerent occasion de connoître les cours des princes de l'Europe, & de converser avec les savans. De retour en Hollande, il obtint la chaire d'histoire à Leyde en 1610, & ensuite celle de la langue grecque. Sa réputation augmentant de jour en jour, Christiern IV, roi de Danemarck, le fit professeur en histoire & en politique, dans l'université de Sora, le 20 septembre 1625. Meursius remplit cette place avec succès. Ce docte & laborieux écrivain mourut en 1639. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages, dont plusieurs regardent l'état de l'ancienne Grece : I. *De populis Atticæ*. II. *Atticarum lectionum libri IV*. III. *Archontes Athenienses*. IV. *Fortuna Attica, de Athenarum origine*, &c. V. *De Festis Græcorum*. Ces différens traités, remplis d'érudition, se trouvent dans le Recueil de Gronovius. VI. *Historia Danica*, 1630, in-4° : c'est l'histoire des rois Christiern I, Jean, & Christiern II. VII. Un grand nombre de Traductions d'auteurs grecs qu'il a enrichies de notes, entr'autres : De l'*Histoire Romaine* de Théodore Metechite; des *Lettres* de Théophylacte; de la *Tactique* de Constantin Porphyrogenete; de l'*Origine de Constantinople* de George Codinus; des *Harangues* des Peres Grecs qui n'avoient pas encore été publiées, &c. VIII. Une Histoire de l'Université de Leyde, sous le titre d'*Athenæ Batavæ*, 1625, in-4°. IX. *Glossarium Græco-Barbarum*, Leyde, 1614, in-4°. X. *Creta, Cyprus, Rhodus*, Amsterdam, 1675, in-4°; c'est une description de ces isles & de leurs antiquités. XI. *Rerum Belgicarum lib. I*, 1612 — *lib. IV*, 1614, in-4°. C'est l'histoire de ce qui s'est passé dans les Pays-Bas sous le duc d'Albe. La premiere édition ayant déplu à ses concitoyens, & les ayant même irrités au point de le vouloir dépouiller de ses emplois; il en fit une seconde plus ample, où il montra beaucoup de complaisance pour ses critiques, aux dépens de la vérité & de l'exactitude des faits; mais sa complaisance ne les appaisa pas : il voulut la dédier aux États-Généraux; mais ils le refuserent, craignant la trop grande sincérité de l'auteur. Tous les ouvrages de ce savant ont été recueillis à Florence, 1741, en 12 vol. in-fol.

MEURSIUS, (Jean) fils du précédent, né à Leyde en 1613, mourut en Danemarck à la fleur de son âge. Il publia divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. *Arboretum sacrum, sive De arborum consecratione*; Leyde, 1642, in-8°. II. *De Tibiis veterum* dans Gronovius.

MEURSIUS, *voyez* CHORIER.

MEUSNIER, (Philippe) habile peintre, né à Paris en 1655, y mourut en 1734. Il fut

reçu à l'académie, & en devint tréforier. Louis XIV & Louis XV vifiterent Meufnier dans fon atelier, & lui donnerent de juftes éloges. On lui accorda une penfion & un logement aux galeries du Louvre. Cet artifte excelloit à peindre l'architecture; ce fut lui qu'on choifit pour repréfenter l'architecture de la voûte de la chapelle de Verfailles. Le duc d'Orléans l'employa à décorer la célebre galerie de Coypel, au Palais-Royal. Le château de Marly eft encore orné des peintures de cet habile maître.

MEXIA ou MESSIA, (Pierre) natif de Seville, chronographe de Charles-Quint, mort l'an 1552, laiffa plufieurs ouvrages en efpagnol & en latin, entre autres : I. *Sylva variarum lectionum.* II. *Laus Afini.* III. *Los Cefares*, &c. Ses *Diverfes Leçons* ont été traduites en françois, in-8°.

MEY, (Jean de) docteur en médecine, & profeffeur de théologie à Middelbourg, né en Zélande, & mort en 1678, à 61 ans, a donné en flamand plufieurs ouvrages dont on a donné la collection à Delft, en 1704, in-fol., & un en latin, fous ce titre: *Phyfiologia facra*, Middelbourg, 1661, in-4°. C'eft un commentaire fur les objets phyfiques, dont il eft parlé dans le Pentateuque.

MEYER, (Jacques) hiftorien & littérateur, né le 7 janvier 1491 à Vleteren, dans la chatellenie de Caffel en Flandre, près de Bailleul, d'où il avoit pris le nom de *Baliolanus*, s'appliqua à inftruire, à Bruges, la jeuneffe dans les belles-lettres & dans la piété. Il mourut curé de Blanckenberg, le 5 février 1552. Ses principales productions font : I. *Annales rerum Flandricarum*, Anvers, 1561, in-folio. Ces Annales vont jufqu'à l'an 1477. Elles font eftimées; le ftyle en eft aifé, coulant & affez pur. On les a réimprimées dans la Collection des *Hiftoires Belgiques*, Francfort, 1580. II. *Flandricarum rerum decas*, Bruges, 1531, in-4°, &c. Antoine Meyer neveu, & Philippe Meyer, petit-neveu de Jacques, fe font diftingués dans les belles-lettres, & ont donné plufieurs pieces de vers latins.

MEYER, (Livinus de) né d'une famille noble de Gand, fe fit Jéfuite & fe diftingua dans la théologie, l'hiftoire & la poéfie. Son Poëme *fur la Colere*, divifé en trois livres, eft généralement eftimé des amateurs de la langue de l'ancienne Rome; on y trouve des vers dignes du fiecle d'Augufte. Parmi fes ouvrages théologiques, celui qui a fait le plus de bruit, eft une *Hiftoire des Congrégations de Auxiliis*, contre le P. Jacques Hyacinthe Serry, Anvers, 1705, in-fol.; elle eft diffufe, mais affez exacte, & même auffi impartiale que peuvent l'être ces fortes de relations: il eft certain qu'il eft plus modéré que l'auteur qu'il réfute. Il a beaucoup écrit contre les Apologiftes de Quefnel. Il mourut à Louvain le 19 mars 1730, à l'âge de 75 ans.

MEYER, *voyez* MAÏER & MAYER.

MEZENCE, *Mezentius*, roi des Tyrrhéniens, que Virgile appelle *Contemptor Divûm.* Se

peuples se révolterent contre lui, parce qu'il faisoit égorger ceux qui lui déplaisoient, ou les faisoit mourir attachés bouche à bouche à des cadavres. Enée défit ce tyran, non moins impie que barbare: deux qualités rarement séparées dans le fait, conformément à l'observation du Sage : *Cùm impii sumpserint principatum, gemet populus.* Prov. 29.

MEZERAI, (François Eudes de) né l'an 1610 à Ry en basse Normandie, d'un pere chirurgien, s'adonna d'abord à la poésie; mais il la quitta ensuite pour l'histoire & la politique. Il obtint dans l'armée de Flandre, l'emploi d'officier-pointeur, qu'il exerça pendant 2 campagnes avec assez de dégoût, & qu'il abandonna pour s'enfermer au college de Ste. Barbe, au milieu des livres & des manuscrits, dans le dessein de donner une *Histoire de France*, dont il publia le premier tome en 1643, à 32 ans. La cour le récompensa de ses travaux par une pension de 4000 livres. Conrart, un des premiers membres de l'académie françoise, étant mort, cette compagnie lui donna la place de secrétaire perpétuel, que cet académicien laissoit vacante. Il travailla en cette qualité au *Dictionnaire de l'Académie*, & mourut en 1683. Mezerai affecta pendant tout le cours de sa vie un pyrrhonisme, qui étoit plus dans sa bouche que dans son cœur. C'est ce qu'il fit paroître durant sa derniere maladie : car ayant fait venir ceux de ses amis qui avoient été les témoins les plus ordinaires de sa licence à parler sur les choses de la Religion, il en fit devant eux une espece d'amende-honorable. Il la termina en les priant d'oublier ce qu'il avoit pu leur dire autrefois de contraire : *Souvenez-vous*, ajouta-t-il, *que Mezerai mourant est plus croyable que Mezerai en santé.* Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire de France*, en 3 vol. in-fol., 1643, 1646 & 1651. Les deux derniers volumes valent mieux que le 1er.; mais ni les uns, ni les autres ne feront jamais une Histoire agréable. Il y auroit moins de fautes, si au-lieu de composer son Histoire sur Paul Emile, du Haillan, Dupleix, &c., l'auteur avoit été aux sources. Mais il disoit ingénument, que les reproches que quelques inexactitudes procuroient, étoient fort au-dessous de la peine qu'il falloit prendre en consultant les originaux. Trop d'écrivains ont pensé & agi comme lui, surtout dans ce siecle paresseux & frivole, où l'on vous tient quitte des recherches, pourvu que vous donniez de l'esprit & des saillies. II. *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, 1668, en 3 vol. in-4°, & réimprimé en Hollande en 1673, 6 vol. in-12. Du Puy, Launoi & Dirois, trois des plus savans critiques de leur tems, le dirigerent dans cet Abrégé, incomparablement meilleur que sa grande Histoire ; mais on ne laisse pas d'y trouver des fautes, & même des fautes considérables. L'esprit républicain de Mezerai y perce à chaque page. Il eut la hardiesse d'y faire l'Histoire de l'origine de toutes les especes d'impôts des Fran-

çois, avec des réflexions fort libres. Colbert s'en plaignit; Mezerai promit de se corriger dans une 2e. édition : il le fit, mais en annonçant au public qu'on l'y avoit forcé. Ses corrections n'étant d'ailleurs que de vraies palliations, le ministre fit supprimer la moitié de sa pension. Mezerai, quoiqu'à son aise, en murmura, parce qu'il étoit attaché à l'argent, & n'obtint d'autre réponse que la suppression de l'autre moitié. Son aversion pour les traitans n'en devint que plus forte. Il avoit coutume de dire, qu'il réservoit deux écus d'or frappés au coin de Louis XII, surnommé le *Pere du peuple* : il en destinoit un pour louer une place en greve, lorsqu'on exécuteroit quelques-uns d'eux, & l'autre à boire à la vue de leur supplice. On voit par-là que cet homme auroit joué un rôle dans la révolution de 1789. Il s'avisa aussi, en travaillant au *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, d'ajouter cette phrase au mot COMPTABLE : *Tout comptable est pendable*, phrase que les autres académiciens ne voulurent jamais lui passer. La derniere édition de son *Abrégé* est de 1755, 14 vol. in-12. On y a joint les endroits de l'édition de 1668, qui avoient été supprimés, la continuation de Limiers & une Table des matieres. III. *Traité de l'Origine des François*, qui fit beaucoup d'honneur à son érudition. IV. Une *Histoire des Turcs*, contenant ce qui s'est passé dans l'empire Ottoman depuis 1612 jusqu'en 1649. V. Une *Traduction* françoise, grossiérement écrite, du traité latin de Jean Sarisbery, intitulé : *Les vanités de la Cour*, 1640, in-4°. VI. *Mémoires historiques & critiques sur divers points de l'Histoire de France*, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Il y a des propositions qui sont contraires à la constitution monarchique de la France. VII. On lui attribue plusieurs Satyres contre le gouvernement, & en particulier celles qui portent le nom de *Sandricourt : Histoire de la Mere & du Fils*, Amsterdam, 1730, in-4°, ou 2 vol. in-12, &c. Mezerai avoit deux freres : l'aîné, nommé *Jean Eudes*, fut instituteur des *Eudistes*, (voyez EUDES.) L'autre fut habile chirurgien-accoucheur ; il s'appelloit *Charles Eudes*, & prit le nom de *Douay*. Il étoit plus jeune que Mezerai.... Voyez la *Vie de Mezerai* par la Roque, in-12, où l'on trouve bien des contes, peut-être plus satyriques que vrais.

MEZIRIAC, (Claude-Gaspar Bachet de) naquit à Bourg en Bresse, d'une famille noble. Il se fit Jésuite, & dès l'âge de 20 ans il étoit professeur de rhétorique à Milan. Sa santé trop délicate ne pouvant soutenir les exercices de cette société laborieuse, il en sortit. Meziriac avoit des connoissances profondes dans les mathématiques, & sur-tout dans la littérature. Les gens de lettres les plus distingués de Paris & de Rome le rechercherent. L'académie françoise lui ouvrit ses portes. Il mourut en 1638, âgé d'environ 60 ans. Son caractere libre & familier, joint à son mérite, à sa naissance & à sa

fortune, lui donnerent dans sa patrie un empire dont il ne se servit que pour faire du bien. On a de lui : I. La *Vie d'Esope*, à Bourg en Bresse, 1632, in-16; dans laquelle il combat ce que Planudes a écrit sur ce fabuliste. Il prétend qu'Esope n'étoit ni bossu, ni contrefait; dispute inutile si Esope n'est qu'un personnage factice (*voyez* ESOPE, PLANUDES, LOCMAN). II. Une *Traduction* de *Diophante* en latin, avec un *Commentaire*, Paris, 1621, in-fol., réimprimée en 1670 avec les observations de Fermat. III. On a donné de cet académicien (sous le nom de *Bachet*) huit *Héroïdes* d'Ovide, traduites en mauvais vers françois, & accompagnées d'un Commentaire : La Haye, 1716, 2 vol. in-8°. La 1re. édition n'étoit qu'en un seul volume, dans la 2e. on y a joint plusieurs ouvrages du même auteur. Ce Commentaire est une source d'érudition, dans laquelle les mythologistes ne cessent de puiser.

MEZRAIM, fils de Cham, petit-fils de Noé, peupla l'Egypte qui lui avoit été destinée, & qui de son nom est appellée dans l'Ecriture, *Terre de Mezraïm*. Il eut pour fils Ludim, Ananim, Laabim, Nephtuim, Phetrusim & Chasluim; c'est d'eux que sortirent tous les différens peuples qui habiterent l'Egypte & les pays voisins. Mezraïm étant mort, fut adoré, dit-on, comme un dieu, sous les noms d'*Osiris*, de *Serapis* & d'*Adonis*.

MICHAELIS, (Sébastien) Dominicain, né à St-Zacharie, petite ville du diocese de Marseille, vers 1543, introduisit la réforme dans plusieurs maisons de son ordre. Il obtint de la cour de Rome, que les Religieux de cette réforme composeroient une congrégation séparée. Le P. Michaëlis en fut le premier vicaire-général. Il mourut à Paris en 1618, à 74 ans, avec la gloire d'avoir fait revivre dans son ordre l'esprit de son fondateur. On a de lui l'*Histoire véritable de ce qui s'est passé sous l'exorcisme de trois Filles possédées au pays de Flandre*, avec un *Traité des Sorciers & des Magiciens*; à Paris, 1623, 2 vol. in-12 : ce livre n'est pas commun, & ne sera guere lu dans ce siecle. Nos peres croyoient à la magie, nous n'y croyons pas; il faut pour décider ce différend, attendre un siecle où des juges impartiaux examineront la chose sans prévention, & avec une entiere indifférence à l'égard des contendans. Telle est la réflexion toute simple qui se présente ici à tout esprit juste, qui fait abstraction de l'autorité de l'Ecriture-Sainte & de la croyance générale des Chrétiens. « Si » nous consultons les écrits des » philosophes modernes sur ce » sujet, dit un critique judi- » cieux, nous y apprendrons » peu de chose. Pour s'épargner » la peine de discuter la ques- » tion, ils l'ont supposée dé- » cidée selon leurs préjugés; » ils n'ont pas distingué suffi- » samment les différentes es- » peces de magie, comme les » charmes, la divination, les » enchantemens, les sorts ou » sortileges : toutes ces prati- » ques sont différentes, & de- » mandent chacune un examen

» particulier. Si nous leur en » demandons l'origine, ils di- » sent que tout cela est venu » de l'ignorance; mais l'igno- » rance n'est qu'un défaut de » connoissance; une négation » ne produit rien, ne rend » raison de rien, & il nous » faut des causes positives. Ils » prétendent que de nos jours » la philosophie, ou la connois- » sance de la nature a réduit à » rien le pouvoir du démon » & celui des magiciens; ils » se trompent. Si la magie est » très-rare parmi nous, elle » y a été commune autrefois, » & on l'exerce encore ail- » leurs: pourquoi y a-t-on cru? » & pourquoi ne devons-nous » plus y croire? Voilà ce que » des philosophes auroient dû » nous apprendre ». (*Voyez* ASMODÉE, HAEN, MAFFÉE, MÉAD, *&c.*). Mais déjà les philosophes les plus modernes recommencent à y croire; au nom près, ils reconnoissent la chose, & sont très-avides des scenes qu'elle produit. *Voy.* FAUSTUS.

MICHAUT, (Jean-Bernard) contrôleur-ordinaire des guerres de Bourgogne, né à Dijon en 1707, mort dans la même ville en 1770, s'est fait connoître par des *Mélanges historiques & philologiques*, Paris, 1754, 2 vol. in-12. Les jugemens y sont bien motivés, & prouvent de l'impartialité. Le second volume est en grande partie employé à la *Vie* du P. Oudin, & à une notice raisonnée de ses ouvrages (*voyez* OUDIN). On a encore de lui: *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de l'abbé Lenglet du Fresnoy*, Paris, 1761, in-12. On y trouve un long détail des petites querelles que cet écrivain a eues avec différens auteurs & des libraires, & d'autres anecdotes qui le montrent comme un homme bizarre, fougueux & cynique.

MICHAULT, (Pierre) Bourguignon, secrétaire du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, vivoit encore en 1466. Il est auteur de quelques ouvrages que les bibliomanes recherchent. I. *Doctrinal du Temps*, in-fol., gothique, plus rare que l'édition intitulée: *Doctrinal de Cour*, in-8°, 1522, & in-4° sans date. II. *La Danse aux Aveugles*, in-4° sans date; Lyon, in-8°, 1748, & Amsterdam, 1749, même format. L'un & l'autre sont mêlés de prose & de vers.

MICHÉE, dit l'*Ancien*, fils de Jamba, prophétisoit dans le royaume d'Israël, sous le regne d'Achab, l'an 897 avant J. C. Il fut mis en prison, pour avoir annoncé à ce prince, que la guerre qu'il avoit entreprise avec Josaphat, roi de Juda, contre les Syriens, auroit un mauvais succès. L'événement confirma sa prédiction. Achab fut tué. C'est de ce prophete qu'il est fait mention dans le 22e. chapitre du 3e. livre des *Rois*.

MICHÉE, le 6e. des XII petits Prophetes, surnommé le *Morasthite*, parce qu'il étoit de Morasthit, bourg de Judée, prophétisa pendant près de 50 ans, sous les regnes de Joathan, d'Achaz & d'Ezechias, depuis l'année 770 jusqu'à 724 avant J. C. On ne sait aucune particularité de la vie ni de la mort de Michée. Sa *Prophétie* en hébreu ne contient que 7 chapitres; elle est écrite contre les royaumes de Juda & d'Israël,

dont il prédit les malheurs & la ruine en punition de leurs crimes. Il annonce la captivité des deux tribus par les Chaldéens, & celle des dix autres par les Assyriens, & leur premiere délivrance par Cyrus. Après ces tristes prédictions, le prophete parle du regne du Messie, & de l'établissement de l'Eglise Chrétienne. Il annonce en particulier, d'une maniere très-claire, la naissance du Messie à Bethléem, sa domination qui doit s'étendre jusqu'aux extrémités du monde, & l'état florissant de son Eglise.

MICHEL, Archange, un des principaux des esprits célestes, connus parmi les Chrétiens & même parmi toutes les nations de la terre, sous le nom d'*Anges*. Dans le tems que le Créateur avoit marqué pour éprouver la fidélité & la persévérance de ces êtres privilégiés, un grand nombre s'étant enorgueillis par le sentiment de leur excellence & élevés contre l'auteur de tant de dons sublimes, Michel précipita dans l'abyme les rebelles par l'impression irrésistible du nom de Dieu : victoire exprimée par le nom même de cet Archange (*Quis ut Deus*) (Voyez LUCIFER & OPHIONÉE). S. Michel a toujours été regardé comme l'Ange défenseur des nations fidelles. Ancien protecteur de la France, il fut pris pour patron de l'ordre militaire, établi l'an 1469, par le roi Louis XI. La devise de cet ordre est : *Immensi tremor Oceani*.

MICHEL I, CUROPALATE, surnommé *Rhangabe*, épousa Procopie, fille de l'empereur Nicéphore, & succéda en 811 à Staurace son beau-frere. Son premier soin fut de réparer les maux que Nicéphore avoit faits au peuple. Il diminua les impôts, renvoya aux sénateurs les sommes qu'on leur avoit enlevées, essuya les larmes des veuves qui avoient vu leurs maris immolés à la cruauté de Nicéphore, pourvut au besoin de leurs enfans, fit rétablir les images dans les églises, distribua de l'argent aux pauvres & au clergé, & apprit au peuple par ses bienfaits & par son équité, qu'un tyran avoit été remplacé par un pere. Après avoir réglé l'intérieur de l'empire, il songea à l'extérieur. Il eut une guerre à soutenir contre les Sarrasins, & il les défit par la valeur de Léon l'Arménien, général de ses troupes. Il ne fut pas si heureux contre les Bulgares qui s'emparerent de Melembrie, place-forte, la clef de l'empire sur le Pont-Euxin. Léon profita de cette circonstance pour s'emparer de la couronne, & se révolta. Michel aima mieux abandonner le diadême, que de le conserver au prix du sang de ses peuples. Il descendit du trône en 813, se réfugia dans une église avec sa femme & ses enfans, & prit l'habit monastique. Léon leur épargna la vie, & pourvut à leur subsistance.

MICHEL II, *le Begue*, né à Amorium dans la haute Phrygie, d'une famille obscure, plut à l'empereur Léon l'Arménien, qui l'avança dans ses troupes & le fit patricien. Sa faveur excita l'envie ; il fut accusé d'avoir conjuré contre l'empereur, mis en prison & con-

damné à être brûlé. Le malheureux auroit été exécuté le même jour, veille de Noël, si l'impératrice Théodosie n'eût représenté à l'empereur que c'étoit manquer de respect pour la fête. Léon différa l'exécution; mais la nuit même il fut assassiné dans son palais. Michel, tiré de prison, & salué empereur d'Orient l'an 820, rappella aussi-tôt ceux qui avoient été exilés pour la défense des images; mais quelque tems après il devint, de protecteur des Catholiques, leur plus violent persécuteur. Il voulut les forcer à observer le Sabbat, à célébrer la Pâque selon l'usage des Juifs; fit des loix contre la virginité, & força même les veuves à se marier, quelque répugnance qu'elles en eussent: despotisme personnel, le plus tyrannique de tous. Euphemius, général des troupes de Sicile, se fait proclamer empereur, & se met sous la protection des Sarrasins d'Afrique. Les Barbares lui envoient des troupes, & soumettent presque toute l'isle; mais Euphemius est tué devant Syracuse qu'il assiégeoit. Les Sarrasins continuerent la guerre après sa mort, s'emparerent de toute l'isle, & de ce que l'empereur d'Orient possédoit dans la Pouille & la Calabre. Michel, tranquille à Constantinople, s'abandonnoit aux plaisirs des femmes & de la table. Ses excès lui causerent une violente chaleur d'entrailles, qui produisit une rétention d'urine. Il en mourut l'an 829, au milieu des douleurs & des remords.

MICHEL III, dit l'*Ivrogne*, empereur d'Orient, succéda à Théophile son pere en 842, sous la régence de Théodora sa mere. Bardas, frere de Théodora, jaloux de l'autorité de cette vertueuse princesse, s'empara tellement de l'esprit de Michel en favorisant ses débauches, que ce prince, par son conseil, obligea sa mere de se faire couper les cheveux, & de se renfermer dans un monastere avec ses filles (*voyez* THEODORA Despuna). Saint Ignace, patriarche de Constantinople, n'ayant pas voulu la contraindre d'embrasser l'état monastique, & reprochant sans cesse à Bardas ses déréglemens, fut chassé de son siege, & Photius mis à sa place en 857: année que l'on peut regarder comme l'époque de l'origine du schisme qui sépare l'Eglise grecque d'avec la latine. « C'est » ainsi, dit un historien, que » la luxure, au défaut de l'a» varice, de l'orgueil, de la » jalousie, de la vengeance, » & des autres passions hu» maines, a désolé le champ » du Seigneur: l'hérésie & le » schisme n'ont été que des » moyens secondaires, mépri» sés par ceux même qui les » faisoient servir à leur but ». Michel, après avoir laissé régner Bardas avec le titre de *César*, le fit mourir à la sollicitation de Basile le Macédonien en 866, parce qu'il lui étoit devenu suspect, & associa ce Basile à l'empire. Basile, voyant que Michel se faisoit mépriser de tout le monde par ses déréglemens, l'exhorta à changer de conduite, & pour l'y engager par son exemple, il se comporta avec toute la

décence convenable à un empereur. Michel ne put souffrir ce censeur rigide; il voulut le déposer, & mettre à sa place un rameur. Comme il ne pouvoit y réussir, il forma le dessein de le faire périr; mais Basile en fut instruit, & le fit assassiner le 24 septembre 867. Michel III doit être mis au nombre de ces monstres qui ont déshonoré l'empire. Il s'abandonna à toutes ses passions. Le meurtre, l'inceste, le parjure furent les voies par lesquelles il apprit sa puissance aux peuples. Il commit tous les crimes, & ne fit aucune action digne d'un empereur.

MICHEL IV, *Paphlagonien*, ainsi nommé, parce qu'il étoit né en Paphlagonie, de parens obscurs, monta sur le trône impérial d'Orient après Romain Argyre, en 1034, par les intrigues de l'impératrice Zoé. Cette princesse, amoureuse de lui, procura la couronne à son amant, en faisant mourir l'empereur Argyre son mari. Peu propre au gouvernement, il en abandonna le soin à l'eunuque Jean son frere. Zoé, trompée dans ses espérances, voulut s'en venger, & n'y réussit pas. Michel, agité par les remords, tomba peu de tems après dans des convulsions qui le mirent hors d'état de tenir les rênes de l'empire. Il eut néanmoins de bons intervalles, & parut un prince doux & sage; il fit la guerre avec succès par ses deux freres contre les Sarrasins & contre lès Bulgares. Après avoir soumis ces peuples, il se retira dans un monastere en 1041, y prit l'habit religieux, & y mourut, avec de grands sentimens de piété & de pénitence, le 10 décembre de la même année.

MICHEL V, dit *Calafates*, parce que son pere étoit calfateur de vaisseaux, succéda en 1041 à Michel IV son oncle, après avoir été adopté par l'impératrice Zoé; mais au bout de 4 mois, craignant que cette princesse ne le fît périr, il l'exila dans l'Isle du Prince. Le peuple, irrité de cette ingratitude, se souleva contre Michel. On lui creva les yeux, & on le renferma dans un monastere en 1042. Zoé & Théodora sa sœur régnerent ensuite environ 3 mois ensemble; & ce fut la premiere fois que l'on vit l'empire soumis à deux femmes. Michel perdit sur le trône la réputation qu'il avoit acquise étant particulier, d'homme habile, intelligent, capable de former de grands projets, & aussi propre à les exécuter. Il devint ingrat, soupçonneux, inhumain, cruel à l'excès; & ses vices éclaterent principalement aux dépens des personnes, qui ne devoient attendre de lui que de la reconnoissance ou des bienfaits.

MICHEL VI, *Stratiotique*, (c'est-à-dire *Guerrier*), à raison des preuves de valeur qu'il avoit données en portant les armes, empereur d'Orient, régna après l'impératrice Théodora, en 1056; mais étant vieux, & n'ayant pas le talent de gouverner, il fut obligé de céder son sceptre à Isaac Comnene en 1057, & de se retirer dans un monastere.

MICHEL VII, *Parapinace*, empereur d'Orient, étoit fils aîné de Constantin Ducas &

d'Eudoxie. Cette princeſſe, après la mort de ſon époux, gouverna d'abord l'empire avec ce fils, Andronic & Conſtantin ſes deux autres enfans : puis s'étant remariée au bout de 7 mois à Romain Diogene, elle le fit nommer empereur. Mais cet uſurpateur ayant été pris en 1071 par les Turcs, Michel remonta ſur le trône. Nicéphore Botoniate ſe ſouleva contre lui, & s'empara de Conſtantinople, avec le ſecours des Turcs, en 1078. Michel fut relégué dans le monaſtere de Stude, & en fut retiré dans la ſuite pour être fait archevêque d'Epheſe. C'étoit un prince foible, qui abandonna les rênes de l'empire à ceux qui voulurent s'en ſaiſir, & ne s'occupa que de jeux d'enfant. Les ennemis ravagerent ſes états, ſes miniſtres ruinerent les peuples, & le prince ne ſentit ſes malheurs que quand il en fut accablé.

MICHEL VIII, *Paléologue*, régent de l'empire d'Orient durant la minorité de Jean Laſcaris, monta ſur le trône à ſa place en 1260; puis fit crever les yeux à ce jeune prince ſon pupille, malgré les ſermens de fidélité qu'il lui avoit faits. L'année d'après il reprit Conſtantinople par trahiſon ſur Baudouin II. Cette conquête faite au milieu d'une treve, & contre la foi des ſermens, lui fit peu d'honneur. Il travailla beaucoup pendant ſon regne à la réunion de l'Egliſe Orientale avec l'Occidentale. Il ſigna l'acte de réunion en 1277, & envoya au pape la formule de ſa profeſſion de foi & du ſerment d'obéiſſance. Cette réunion déplut aux Grecs & n'intéreſſa guere les Latins. Le pape Martin IV, ne la croyant pas ſincere, l'excommunia *comme fauteur du ſchiſme & de l'héréſie des Grecs*, en 1281. Ce ſont les expreſſions de ce pape. » Il fut excommunié, dit » Fleury, comme un moqueur, » qui n'avoit point agi ſincé- » rement, mais ſeulement uſé » de contraintes ». Michel mourut le 11 décembre de l'année ſuivante. Les Grecs lui refuſerent la ſépulture eccléſiaſtique, parce qu'il avoit voulu les réunir avec l'Egliſe Latine, & qu'il avoit paru perſiſter dans cette union juſqu'à la mort, malgré le déſagrément qu'elle lui occaſionna. Ces traitemens de la part des ſchiſmatiques, ſemblent prouver que les démarches de Michel pour l'union étoient ſinceres, ou du moins que les Grecs les conſidéroient comme telles. Auſſi pluſieurs écrivains ont-ils conſidéré Michel comme un martyr de l'unité catholique; mais les vices de ce prince ſemblent contraſter d'une maniere trop ſenſible avec une qualité ſi honorable & ſi ſainte. Il avoit reçu de la nature de grands talens, & toutes les qualités aimables qui concilient l'eſtime & l'affection des hommes; il ſe diſtingua dans ſa jeuneſſe par une conduite & par des actions qui le rendoient digne du diadême; mais il ne fut pas plutôt monté ſur le trône, que toutes les vertus qui ſembloient l'y avoir appellé, commencerent à s'éloigner de lui, & ne tarderent pas à être remplacées par ces paſſions violentes qu'enfante l'ambition ardente d'un grand pouvoir, & en même tems tous les

vices des petites ames, la ruse & la perfidie. Le meurtre du jeune & innocent Lascaris a rendu sur-tout sa mémoire odieuse. Il n'est point surprenant que le ciel n'ait pas permis que des mains si profanes eussent la gloire de faire tomber le mur de séparation qui divise les deux églises. — Il ne faut pas le confondre avec MICHEL Paléologue, qui, couronné empereur en 1214, gouverna l'empire sous son pere Andronic dit *le Vieux*, & mourut l'an 1220.

MICHEL FŒDEROWITZ, czar de Russie, fut élu en 1613, dans des tems difficiles. Il descendoit d'une fille du czar Jean Basilowitz. Quoiqu'il ne fût âgé que de 17 ans, il travailla de concert avec ses ministres à terminer la guerre que les Russes avoient avec la Pologne & la Suede, qui l'une & l'autre avoient voulu leur donner un roi. Les Polonois, après s'être avancés jusqu'à Moscow, conclurent une treve de 14 ans. Les Suédois firent aussi la paix, & resterent en possession de l'Ingrie. Michel avoit commencé son regne par le supplice du fils du second imposteur Demetrius, de peur que ce rejeton ne causât des troubles dans l'empire. Il mourut en 1645. On le peint comme un prince doux & ami de la paix.

MICHEL, (Jean) natif de Beauvais. Après avoir été secrétaire de Louis II, roi de Sicile, il embrassa l'état ecclésiastique, & devint chanoine d'Aix en Provence, puis d'Angers. Il fut élu, malgré lui, évêque de cette derniere ville, qu'il édifia & qu'il instruisit. Sa mort, arrivée en 1447, fut celle d'un Saint. On a de lui des *Statuts* & des *Ordonnances* pour le réglement de la discipline dans son diocese.

MICHEL DE CESENE, *voyez* OCCAM.

MICHEL, (Jean) natif d'Angers, médecin de Charles VIII, qui lui donna une charge de conseiller au parlement, mourut en 1495. Il laissa une fille mariée à Pierre le Clerc du Tremblay, un des aïeux du P. Joseph, Capucin. On a de lui pusieurs Pieces dramatiques, jouées avec de grands applaudissemens, sous le nom de *Mysteres de la Nativité*, *de la Passion*. Les éditions les plus rares de ces drames sont celles de 1486, 1490, 1499, in-fol. Les éditions in-4°, faites au 16*e*. siecle, sont plus communes; celle de Lyon, Rigaud, in-4°, sans date, en lettres rondes, est différentes de toutes les autres. La piece de *la Résurrection*, Paris, Verard, sans date, in-fol., est l'édition la plus rare; celle de 1507, in-fol., est plus complette.

MICHEL, (Jean) de Nîmes, est célebre par ses Poésies gasconnes, sur-tout par son *Poëme sur les embarras de la Foire de Beaucaire*, de plus de 4200 vers. Cet ouvrage est le fruit d'une imagination peu réglée; mais il ne faut pas juger à la rigueur ces sortes d'ouvrages. La satyre de Boileau sur les *Embarras de Paris*, n'a peut-être sur cellelà que le mérite de la briéveté.

MICHEL-ANGE DE CARAVAGE, *voyez* CARAVAGE.

MICHEL-ANGE, *voyez* BONAROTA.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES, peintre, né à Rome en

en 1602, mort dans la même ville en 1660, étoit fils d'un jouaillier nommé Marcello Cerquozzi. Son surnom *des Batailles* lui vint de son habileté à représenter ces sortes de sujets. Il se plaisoit aussi à peindre des marchés, des pastorales, des foires & des animaux; ce qui le fit encore appeller *Michel-Ange des Bambochades.* De trois maîtres dont il reçut des leçons, Pierre de Laër, dit *Bamboche*, fut le dernier, & celui dont il goûta la maniere. Son imagination étoit vive; il avoit une prestesse de main extraordinaire. Plus d'une fois il a représenté une bataille, un naufrage, ou quelqu'aventure singuliere, au seul récit qu'on lui en faisoit. Il mettoit beaucoup de force & de vérité dans ses ouvrages. Son coloris est vigoureux, & sa touche d'une légéreté admirable; rarement il faisoit le dessin ou l'esquisse de son tableau. Il excelloit aussi à peindre des fruits.

MICHEL-CERULARIUS, patriarche de Constantinople après Alexis, en 1043, se déclara en 1053 contre l'Eglise Romaine dans une lettre qu'il écrivit à Jean, évêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au pape & à toute l'Eglise d'Occident. Léon IX y fit faire réponse, & envoya l'année suivante des légats à Constantinople, qui excommunierent Cerularius. Ce patriarche les excommunia à son tour, & depuis ce tems-là, l'Eglise d'Orient demeura séparée de l'Eglise Romaine. Ce prélat ambitieux, non content d'avoir déchiré l'Eglise, voulut avilir le trône: car jamais les ennemis de l'une n'ont été les amis de l'autre. Il ne cessoit de demander à l'empereur des graces; quand il les lui refusoit, il osoit le menacer de lui faire ôter la couronne qu'il lui avoit mise sur la tête. Il eut même la témérité de prendre la chaussure de pourpre qui n'appartenoit qu'au souverain, disant qu'il n'y avoit que peu ou point de différence entre l'empire & le sacerdoce: propos insensé, mais qui dans le désordre d'idées, qui régnoit chez les Grecs, n'a rien d'étonnant. « La source » des malheurs des Grecs, dit » Montesquieu, fut de n'avoir » jamais connu les bornes, ni » la nature des deux puissances » ecclésiastique & civile; ce » qui fit que l'on tomba de » part & d'autre dans des égaremens continuels. Et quoi» que le clergé ne fît pas un » corps séparé chez les Ro» mains, cette distinction y » étoit aussi connue que parmi » nous ». L'empereur Isaac Comnene, indigné de son audace & redoutant son ambition, le fit déposer en 1059 & l'exila dans l'isle Proconese, où il mourut de chagrin peu de tems après. Baronius nous a conservé trois *Lettres* de ce patriarche. C'est lui qui le premier reprocha aux Latins l'usage du pain azyme pour l'Eucharistie; reproche si mal fondé, que Photius lui-même ne s'étoit pas avisé de le faire. « Les » prétentions des hérétiques » (dit un auteur à cette occa» sion) ainsi que leurs erreurs » vont toujours en croissant, » & pour l'étendue & pour le » nombre: ayant abandonné » la pierre sur laquelle repose

» la vérité, ils raisonnent sans » regle fixe : croient ou ne » croient pas, rejetant ou ap- » prouvant, selon l'impulsion » du caprice, & souvent de la » colere ou de la vengeance ».

MICHEL DEL L'ANNUNCIATA, comte d'Arganil, évêque de Conimbre en Portugal, célebre par ses vertus, sa piété & son zele, fut une des plus illustres victimes de la violence du marquis de Pombal, qui le fit saisir dans son palais épiscopal, en 1768, pour avoir condamné des livres dont le ministre avoit autorisé la circulation, & enfermer dans un cachot, où il fut trouvé presque nu 9 ans après, lorsque la reine Marie-Françoise, convaincue de son innocence, l'en fit retirer. Il parut à la cour en 1777, & fixa tous les regards par la longueur de sa barbe & l'état hideux où l'avoit réduit une si longue captivité. Il ne tarda pas à reprendre le gouvernement de son diocese, qu'il instruisit par ses leçons & ses exemples, dont ses souffrances avoient renforcé l'impression. Visitant son diocese en 1778, il vit le marquis de Pombal dans sa terre, lui parla avec douceur & les plus grands égards, sans dire un mot de sa captivité. Il mourut d'une fluxion de poitrine le 29 août 1779. On a de lui une *Lettre pastorale* sur la lecture des livres impies. Il est vrai que sa censure s'étend sur quelques ouvrages qui ne méritoient pas une qualification si odieuse ; mais en général ceux qu'il proscrit, méritent de l'être. *Voyez* AVEIRO & POMBAL.

MICHEL, (*Augustinus*) chanoine-régulier d'Understorff, professeur en théologie & en droit, mort en 1751, à l'âge de 90 ans, après avoir publié : *Jus & justitia juridico-theologicè tractata*, Ausbourg & Dillingen, 1697, in-4°. *Theologia canonico-moralis*, 3 vol. in-fol., & d'autres ouvrages.

MICHEL, (François) *voyez* MARÉCHAL DE SALON.

MICHELI, (Pierre-Antoine) né à Florence, de parens pauvres, fut d'abord destiné à la profession de libraire, qu'il abandonna pour s'adonner à la connoissance des plantes. Il lut *Matthiole*, & examina avec soin la nature, dans les campagnes, dans les bois & sur les montagnes. Il étudioit en même tems, seul & sans maître, la langue latine. Le grand-duc, instruit de ses talens, lui fit donner tous les livres qui lui étoient nécessaires, & l'honora bientôt du titre de son botaniste. Micheli voyagea ensuite dans divers pays, recueillant par-tout des observations sur l'histoire naturelle. On a de lui : I. *Nova Plantarum genera*, Florence, 1729, in-fol. C'est un des meilleurs ouvrages publiés sur cette matiere ; Boërhaave en faisoit un cas infini. II. *Catalogus Plantarum horti Cæsarei Florentini*, Florence, 1748, in-fol. III. *Observationes Itinerariæ* : manuscrit relatif à la botanique. IV. Plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, qui sont aussi restés manuscrits. Cet habile homme mourut en 1737, à 57 ans, avec la réputation d'un savant modeste & désin-

téressé. Il refusa des établissemens avantageux hors de sa patrie. Sans avoir cultivé les langues savantes, il s'étoit formé un bon style. Sa mémoire, dans tout ce qui concernoit la botanique, étoit prodigieuse. Quand il avoit vu une plante, c'étoit assez pour qu'il n'oubliât jamais sa figure. — Il ne faut pas le confondre avec MICHELI *ou* MIKELI DU CREST, célebre géometre, dont nous avons la détermination, quoique souvent défectueuse, d'un grand nombre de pics helvétiques.

MICHOL, fille de Saül, qui fut promise à David, à condition qu'il tueroit cent Philistins ennemis irréconciliables des Israélites : David en tua 200, & obtint Michol quelque tems après. Saül, voulant se défaire de son gendre, envoya des archers dans sa maison, pour se saisir de lui ; mais Michol fit descendre son mari par une fenêtre, & substitua à sa place une statue qu'elle habilla. Saül, outré de ce stratagême, donna Michol à Phalti, de la ville de Gallim, avec lequel elle demeura jusqu'à la mort de son pere : alors David, devenu roi, la reprit. Cette princesse ayant vu son mari danser avec le transport d'une sainte alégresse devant l'Arche, conçut du mépris pour lui, & le railla avec aigreur. En punition d'un reproche si injuste, elle devint stérile.

MICHON, *voyez* BOURDELOT.

MICIPSA, roi des Numides en Afrique, étoit fils de Masinissa, qui l'avoit préféré à Manastabal & à Gulassa, ses autres fils. Manastabal eut un fils nommé Jugurtha, que son oncle Micipsa envoya commander en Espagne les secours qu'il donnoit aux Romains. Micipsa mourut l'an 120 avant J. C. Il laissa deux fils, Adherbal & Hiempsal, que Jugurtha fit périr, & sur lesquels il usurpa le royaume de Numidie. *Voyez* ADHERBAL.

MICRÆLIUS, (Jean) Luthérien, né à Kolin dans la Poméranie, en 1597, fut professeur d'éloquence, de philosophie & de théologie : places qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1658. Ses principaux ouvrages sont : I. *Lexicon Philosophicum*, 1661, in-4°. II. *Syntagma historiarum Mundi & Ecclesiæ*, in-8°. III. *Ethnophronium contra Gentiles de principiis Religionis Christianæ*, 1674, in-4°. IV. *Tractatus de copiâ verborum*. V. *Archeologia*. VI. *Historia Ecclesiastica*, Leipsig, 1699, 2 vol. in-4°. VII. *Orthodoxia Lutherana contra Bergium*. VIII. Des *Notes* sur *Aphton* & sur les *Offices* de Cicéron. IX. Des *Comédies*, & d'autres Pieces en vers & en prose. Ces ouvrages décelent un homme qui avoit beaucoup d'érudition & de littérature.

MICYLLE *ou* MOLTZLER, (Jacques) humaniste & poëte latin, né à Strasbourg en 1503, & mort à Heidelberg le 28 janvier en 1558, laissa plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Poësies latines*. II. Des *Scholies* sur *Homere*, *Virgile*, *Martial*, *Lucien*, &c. III. *Arithmetica Logistica*, &c. IV. *De re metrica*, Francfort, 1595, in-8°. — Il eut un fils, Jules MICYLLE, digne de son pere

par ses connoissances dans le droit, & qui fut chancelier de l'électeur Palatin.

MIDAS, fils de Gordius, roi de Phrygie, reçut Bacchus avec magnificence dans ses états. Ce dieu, en reconnoissance de ce bon office, lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderoit. Midas demanda que tout ce qu'il toucheroit, se changeât en or. Il se repentit bientôt d'avoir fait une telle demande ; car tout se changeoit en or, jusqu'à ses alimens, dès qu'il les touchoit. Il pria Bacchus de reprendre ce don, & alla par son ordre se laver dans le Pactole, qui depuis ce tems-là roula des paillettes d'or. Quelque tems après, ayant été choisi pour juge entre Pan ou Marsyas & Apollon, il donna une autre marque de son peu de goût, en préférant les chants rustiques du dieu des bergers, aux chants mélodieux d'Apollon. Le dieu des vers & de la musique, irrité, lui fit croître des oreilles d'âne.

MIDDELBOURG, (Paul Germain de) appellé de ce nom, parce qu'il étoit né à Middelbourg en Zélande l'an 1445, enseigna la philosophie & les mathématiques dans son pays. Son savoir lui fit des ennemis qui pousserent les choses si loin, qu'ils l'obligerent de quitter son pays. Il fut bien dédommagé de ces mauvais traitemens par l'accueil qu'on lui fit en Italie, où il se fit connoître avantageusement par son éloquence & sa belle latinité. On lui donna une chaire de mathématiques à Padoue, & il fut fait évêque de Fossombrone dans le duché d'Urbin, en 1494. Le zele de ce prélat & son savoir profond lui acquirent l'estime & l'affection des papes Jules II & Léon X, qui le députerent pour présider au cinquieme concile de Latran, tenu sous le pontificat de ces deux papes. Il sollicita ces deux papes, les cardinaux & les Peres du concile, de réformer le calendrier ; réformation devenue nécessaire depuis que la précession des équinoxes & l'anticipation des nouvelles lunes, avoient tellement dérangé l'ordre des tems, que l'on célébroit quelquefois la Pâque un mois entier après le terme marqué par le concile de Nicée; mais des besoins plus pressans obligerent le St-Siege de renvoyer cette affaire à un autre tems (voyez GRÉGOIRE XIII). Middelbourg s'est rendu célebre par un traité curieux & assez rare, imprimé à Fossombrone même, en 1513, in-fol., sous ce titre : *De recta Paschæ celebratione & de die Passionis J. C.* L'auteur ne s'y borne pas au Calendrier Romain ; il examine aussi ceux des Juifs, des Egyptiens & des Arabes. Il avoit fait précéder cet ouvrage de plusieurs lettres sur le tems qu'il faut célébrer la fête de Pâque, qui furent attaquées par Pierre de Rivo, docteur de Louvain. Ce savant évêque mourut à Rome en 1534, âgé de 89 ans.

MIDDENDORP, (Jacques) né à Ootmerssum, village de l'Over-Yssel, vers l'an 1537, devint chanoine de la métropole & doyen de la collégiale de S. André à Cologne, docteur en droit, vice-chancelier de l'université, y enseigna la philosophie, & s'acquit tant

de réputation, que divers princes le choisirent pour être leur conseiller ordinaire. On a de lui : I. Un Traité *De Academiis Orbis universi*, 1594, in-8° ; ouvrage fait avec peu d'ordre & sans critique. II. *Historia monastica*, Cologne, 1603. III. *Sylva originum Anachoreticarum*, Cologne, 1615, in-8°. Il mourut en 1611.

MIDLETON, (Richard de) *Ricardus de Media-Villa*, théologien scholastique d'Angleterre, & Cordelier. Il se distingua tellement à Oxford & à Paris, qu'il fut surnommé le *Docteur solide & abondant*, le *Docteur très-fondé & autorisé*. On a de lui des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, & d'autres écrits qui ne justifient guere ces titres pompeux. Il mourut en 1304.

MIDLETON, (Convers) théologien Anglois, né à Yorck en 1683, obtint la chaire de physique, fondée par Woodward à Cambridge, & mourut le 28 juillet 1750. On lui doit : I. Une *Histoire de la Vie de Cicéron, tirée de ses écrits & des monumens de son siecle*, &c., 2 vol. in-4° ; plusieurs fois réimprimée, & traduite de l'anglois en françois par l'abbé Prévôt, Paris, 1743, 4 vol. in-12 (voyez PRÉVÔT d'Exiles). II. *Traité sur le Sénat Romain*, Londres, 1747, in-8°, en anglois. III. *Origine de l'Imprimerie en Angleterre*, Cambridge, 1735, in-4°. IV. *Germana quædam antiquitatis erudita monumenta*, 1747, in-4°. V. *De latinarum litterarum pronuntiatione*. VI. Une *Réfutation de Tindal*. Ces ouvrages étoient vraiment faits pour lui concilier l'estime des savans ; mais peu content de cela, il voulut s'attirer aussi l'estime des enthousiastes ou fanatiques de sa secte, & c'est pour eux qu'il publia : *Lettre sur la conformité de la Religion Romaine avec le Paganisme*, 1729. Il y parle des Saints Peres avec la plus révoltante indécence, précisément parce qu'ils sont contraires aux erreurs qu'il veut défendre. Ses *Œuvres diverses* ont été récueillies & publiées en 1752, 4 vol. in-4°.

MIDORGE, *voyez* MYDORGE.

MIEL, (Jean) célebre peintre Flamand, né à Ulœnderen, à deux lieues d'Anvers, en 1599, & mort à Turin en 1664, à 65 ans, a traité de grands sujets, dont il a orné plusieurs églises ; mais son goût le portoit à peindre des *Pastorales*, des *Paysages*, des *Chasses* & des *Bambochades*. L'Italie, qui a formé tant de grands hommes, a été aussi l'école de Jean Miel. Il se mit sous la discipline d'André Sacchi ; mais ayant traité d'une maniere grotesque un grand tableau d'histoire que ce maître lui avoit confié, il fut obligé de fuir pour éviter sa colere. Son séjour en Lombardie, & l'étude qu'il y fit des ouvrages des Carrache & du Correge, perfectionnerent ses talens. Le duc de Savoie, Charles Emmanuel, attira cet artiste à sa cour, & l'y fixa par ses bienfaits : ce prince le décora du cordon de l'ordre de S. Maurice. Le pinceau de Miel est gras, onctueux, son coloris vigoureux & son dessin correct ; mais ses têtes manquent de noblesse. On a de lui plusieurs morceaux gra-

vés avec beaucoup de goût.

MIERIS, (François) surnommé *le Vieux*, né à Leyde en 1635, excelloit à peindre des étoffes, & se servoit d'un miroir convexe pour arrondir les objets. Ses tableaux sont très-rares & d'un grand prix. Il mourut à la fleur de son âge, en prison à Leyde, l'an 1681. Ses dettes l'y avoient fait renfermer. On lui proposa de s'acquitter en travaillant; mais il refusa, disant que *son esprit étoit aussi captif que son corps*. Sa touche étoit légere & son coloris brillant. — Guillaume MIERIS, son fils, surnommé *le Jeune*, pour le distinguer du précédent, fut un des bons peintres de la Hollande, quoiqu'inférieur à son pere. Il naquit à Leyde en 1662, & y mourut le 14 janvier 1747, âgé de 85 ans, laissant un fils, peintre comme lui, appellé François MIERIS, qui eut moins de réputation que son pere & son aïeul.

MIGNARD, (Nicolas) peintre, né à Troyes en Champagne vers l'an 1608, fut surnommé *Mignard d'Avignon*, à cause du long séjour qu'il fit en cette ville, où il s'étoit marié, & dans laquelle il mourut en 1668. Il n'a pas eu la même réputation que Pierre Mignard, son frere puîné; cependant il avoit beaucoup de mérite. Le roi l'employa à divers ouvrages dans le palais des Tuileries. Ce peintre fit beaucoup de *Portraits;* mais son talent particulier étoit pour l'*Histoire* & pour les *Sujets poétiques*. Il inventoit facilement, & mettoit beaucoup d'exactitude & de propreté dans son travail.

MIGNARD, (Pierre) surnommé *Mignard le Romain*, à cause du long séjour qu'il fit à Rome, naquit à Troyes en 1610, & mourut à Paris en 1695. Il fut destiné par son pere à la médecine; mais les grands hommes naissent ce qu'ils doivent être : Pierre Mignard étoit né peintre. A l'âge de onze ans il dessinoit des portraits très-ressemblans. Dans le cours des visites qu'il faisoit avec le médecin qu'on avoit choisi pour l'instruire, au-lieu d'écouter, il remarquoit l'attitude du malade & des personnes qui l'approchoient, pour les dessiner ensuite. Il peignit à 12 ans la famille du médecin. Ce tableau frappa les connoisseurs; on le donnoit à un artiste consommé. Ses progrès furent si rapides, que le maréchal de Vitry le chargea de peindre la chapelle de son château de Coubert en Brie : il n'avoit alors que 15 ans. On le fit entrer ensuite dans l'école de Vouet, & il saisit tellement la maniere de son maître, que leurs ouvrages paroissoient être de la même main. Il quitta cette école pour aller à Rome. Son application à dessiner d'après l'antique & d'après les ouvrages des meilleurs maîtres, sur-tout d'après ceux de Raphaël & du Titien, formerent son goût pour le dessin & pour le coloris. Il avoit un talent singulier pour le portrait; son art alloit jusqu'à rendre les graces délicates du sentiment : il ne laissoit échapper rien de ce qui pouvoit non-seulement rendre la ressemblance parfaite, mais encore faire connoître le caractere & le tempérament des personnes qui se faisoient peindre. De re-

tour en France il fut élu chef de l'académie de S. Luc, qu'il avoit préférée à l'académie royale de peinture, parce que le Brun étoit directeur de celle-ci. Le roi lui donna des lettres de noblesse, & le nomma son premier peintre, après la mort de le Brun. Ce peintre avoit une douceur de caractere attrayante, un esprit agréable, & des talens supérieurs, qualités qui lui firent d'illustres amis. Il se trouvoit souvent avec Chapelle, Boileau, Racine & Moliere. Ce dernier a célébré en vers le grand ouvrage à fresque qu'il fit au Val-de-Grace. Mignard auroit été un peintre parfait, s'il eût mis plus de correction dans son dessin, & plus de feu dans ses compositions. Il avoit un génie élevé, & donnoit à ses figures des attitudes aisées. Son coloris est d'une fraicheur admirable, ses carnations vraies, sa touche légere & facile, ses compositions riches & gracieuses. L'abbé de Monville a écrit sa *Vie*, 1730, in-12.

MIGNAULT, (Claude) avocat du roi au bailliage d'Etampes, est plus connu sous le nom de *Minos*. Il étoit natif de Talant, ancien château des ducs de Bourgogne, à 3 quarts de lieue de Dijon. Il étudia en droit à Orléans en 1578, & revint ensuite à Paris, où il fut doyen de cette faculté en 1597. Ami du docteur Richer, il entra dans quelques-unes de ses querelles, & mourut en 1603. On a de lui: I. Les *Éditions* d'un grand nombre d'auteurs, avec de savantes notes. II. *De liberali Adolescentùm institutione.* III. *An sit commodius Adolescentes extra Gymnasia, quàm in Gymnasiis ipsis institui?* 1575, in-8°. Ce sont deux discours judicieux qu'il prononça à l'ouverture de ses classes. IV. Plusieurs Poëmes, un entr'autres sur la guerre des Turcs, latin & françois, 1572, in-4°.

MIGNON, (Abraham) né à Francfort en 1640, avoit beaucoup de disposition pour la peinture; il fut mis chez des maîtres dont le talent étoit de peindre des fleurs: Jean-David de Heem d'Utrecht avança rapidement son éleve en ce genre. Mignon n'épargna ni ses soins ni les peines pour faire des études d'après la nature; ce travail assidu, joint à ses talens, le mit dans une haute réputation. Ses compatriotes & les étrangers recherchoient ses ouvrages avec empressement. Ils sont en effet précieux, par l'art avec lequel il représentoit les fleurs dans tout leur éclat, & les fruits dans toute leur fraîcheur. Il rendoit aussi, avec beaucoup de vérité, des insectes, des papillons, des mouches, des oiseaux, des poissons. La rosée, & les gouttes d'eau qu'elle répand sur les fleurs, sont si bien imitées dans ses tableaux, qu'on est tenté d'y porter la main. Il laissa deux filles qui peignirent dans son goût. Il mourut en 1679.

MIGNOT, (Etienne) docteur de Sorbonne, né à Paris en 1698, se rendit habile dans la science de l'Ecriture-Sainte, des Peres, de l'histoire de l'Eglise, & du droit canonique. Il étoit de l'académie des inscriptions, où il fut reçu à plus de 60 ans. On a de lui: I. *Traité des Prêts de Commerce*, 1767,

4 vol. in-12. II. *Les Droits de l'Etat & du Prince sur les biens du Clergé*, 6 vol. in-12. III. *L'Histoire des démêlés de Henri II, avec S. Thomas de Cantorbery*, in-12. IV. La *Réception du Concile de Trente dans les Etats Catholiques*, 2 vol. in-12. V. *Paraphrase sur les Pseaumes*, 1755, in-12. VI.... sur les *Livres Sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12. VII.... sur le *Nouveau-Testament*, 1754, 4 vol. in-12. VIII. *Analyse des vérités de la Religion Chrétienne*, 1755, in-12. IX. *Réflexions sur les connoissances préliminaires au Christianisme*, in-12. X. *Mémoire sur les Libertés de l'Eglise Gallicane*, 1756, in-12. Ce docteur mourut en 1771, âgé de 73 ans.

MIKOLA, (Ladislas) né en Transilvanie, d'une famille noble, a publié une *Histoire Généalogique de la Transilvanie*, en latin, Colofwar, 1631, in-4°, estimée dans ce pays.

MILAN, (Jean de) *voyez* JEAN Milanois.

MILAN, (Jean) né en Silésie en 1662, se distingua chez les Jésuites, en enseignant les mathématiques & d'autres sciences. Suivant ensuite les mouvemens de son zele, il parcourut les royaumes de Casan & d'Astracan, & d'autres plages de la Russie, & y prêcha avec fruit. De retour dans sa patrie, il s'appliqua particuliérement à la conversion des Schwenckfeldistes, & réfuta solidement leurs erreurs (*voy.* SCHWENCKFELD). On a encore de lui quelques autres ouvrages de controverse, en latin & en allemand. Il mourut à Marienschein en Bohême, l'an 1738.

MILE, (Francisque) peintre, né à Anvers en 1644, mort à Paris en 1680, finit sa courte carriere à 36 ans. On prétend que son mérite excita la jalousie de ses confreres, & que l'un d'eux l'empoisonna. Ce maître, éleve de Franck, fut bon dessinateur & grand paysagiste. Il avoit une mémoire fidelle, qui lui retraçoit tout ce qu'il avoit remarqué une fois, soit dans la nature, soit dans les ouvrages des grands maîtres. Sa touche est facile, ses têtes d'un beau choix, & son feuiller d'un bon goût. Un génie fécond & capricieux lui fournissoit abondamment ses sujets, dans la composition desquels il a trop négligé de consulter la nature. Ses tableaux n'ont point d'effets piquans; ses couleurs sont trop uniformes.

MILET, (Jacques) poëte François du 15*e.* siecle, est connu des bouquineurs, par son espece de Tragédie intitulée *Destruction de Troye la grant, mise en ryme françoise*, in-fol., Paris, 1484, gothique, & plusieurs fois depuis; cependant elle est peu commune. L'édition de Lyon, 1544, est la seule en caracteres ronds.

MILETUS, fils d'Apollon & de Deïone, & selon d'autres d'Acasis fille de Minos, voulut, mais en vain, détrôner son aïeul. Pour se soustraire à la colere de Jupiter, il passa de Crete en Carie, où il s'acquit, par son mérite & son courage, l'estime du roi Eurytus, qui lui donna sa fille Dothée & lui assura son trône. Miletus devenu roi, fit bâtir la ville de Milet, capitale de Carie.

MILICH, (Jacques) pro-

fesseur en médecine à Wittemberg, né à Fribourg en Brisgaw l'an 1501, s'acquit une juste réputation par ses connoissances. Il mourut à Wittemberg d'un excès de travail en 1559. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentaria in librum secundum Plinii, de Historia mundi*, in-4°. II. Des *Discours latins* sur les *Vies d'Hippocrate, de Galien & d'Avicenne*. III. *Oratio de considerandâ sympathiâ & antipathiâ in rerum naturâ*. IV.... *de arte Medicâ*, &c. On trouve ces discours dans le recueil des Oraisons de Mélanchthon, Strasbourg, 1558, in-8°. Il étoit ami de ce réformateur, & imbu des mêmes erreurs ; modéré comme lui, & plus honnête, plus équitable que les premiers disciples de Luther.

MILIEU, (Antoine) Jésuite, né à Lyon en 1573, enseigna long-tems les humanités, la rhétorique & la philosophie. Il fut ensuite élevé à la place de recteur & à celle de provincial. Le P. Milieu avoit du talent pour la littérature & sur-tout pour la poésie. Il avoit enfanté, dans ses momens de récréation, plus de 20,000 vers, qu'il brûla dans une maladie dont il ne croyoit pas revenir. Il n'en échappa que le 1er. livre de son *Moïses Viator*. Le cardinal Alfonse de Richelieu, son archevêque, voulut qu'il achevât ce poëme. Il en publia la 1re. partie à Lyon en 1636, & la 2e. en 1639, sous le titre de *Moïses Viator seu Imago militantis Ecclesiæ, Mosaïcis peregrinantis Synagogæ typis adumbrata*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit d'un latin pur, plein d'allégories ingénieuses & touchantes, fut très-applaudi. L'auteur mourut à Rome en 1646, à 72 ans, aimé & estimé.

MILL, (Jean) célebre théologien Anglois, chapelain ordinaire de Charles II, roi d'Angleterre, a donné une excellente édition du *Nouveau-Testament Grec*, dans laquelle il a recueilli toutes les variantes ou diverses leçons qu'il a pu trouver. Ce savant mourut en 1707, après s'être fait une grande réputation dans le monde littéraire. La meilleure édition de son Nouveau-Testament a été donnée par Kuster, Amsterdam, 1710, in-fol. Il y a des exemplaires en grand papier, qui sont rares. — Il faut le distinguer d'Abraham MIL *ou* MILIUS, calviniste du 17e. siecle, qui a publié : *De Diluvii universalitate* ; item *De origine animalium & migratione populorum*, Geneve, 1667, in-12 ; ouvrage fait pour confondre toutes les notions reçues. Mil ne suit pas les routes battues, il lui faut des explications singulieres & originales de l'Ecriture-Sainte, & qui contrastent avec les preuves les plus démonstratives. Dans sa dissertation sur le déluge, il prétend contre les témoignages historiques & physiques de tout l'univers, non-seulement qu'il n'a pas été universel, mais qu'il a eu lieu seulement dans la Judée & les provinces voisines.

MILLET, (Jean-Baptiste) né à Paris en 1746, s'est distingué dans l'étude des belles-lettres, & promettoit de plus grands succès lorsqu'il mourut à la fleur de son âge en 1775, après avoir donné : I. *Vie des*

Poëtes Grecs, 2 vol. in-12, compilation assez bien faite ; il y a quelques bonnes remarques sur les ouvrages de ceux dont il rapporte la vie. II. *Vie des Poëtes Latins*, 4 vol. in-12. Les notes y sont plus étendues, parce qu'il a trouvé plus de matériaux, le style en est peu soigné, quoique quelquefois affecté. III. *Réflexions sur la Poësie en général*, in-12. IV. *Lettre sur la Peinture en pastel.* V. *Choix de Poësies*, 8 vol.

MILLETIERE, (Théophile Brachet, sieur de la) avocat protestant, écrivit pour engager les Calvinistes de la Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France, leur souverain. Il fut arrêté à Toulouse en 1628, & retenu en prison pendant quatre ans. Sa liberté lui ayant été rendue, il publia, pour la réunion des Calvinistes avec les Catholiques, quelques écrits qui déplurent à son parti. Las de combattre pour des ingrats, il fit abjuration publique du Calvinisme en 1645. Il signala son entrée dans l'Eglise par un grand nombre d'ouvrages contre les Protestans. On remarque dans ses écrits plus de déclamations & de vivacité, que de science & de jugement. Il avance quelques principes erronés, qu'aucun Catholique n'a jamais soutenus. Il mourut en 1665, âgé d'environ 69 ans, haï des Protestans & méprisé des Catholiques.

MILLEY, (François) Jésuite, mort en odeur de sainteté, en assistant les pestiférés à Marseille, le 2 septembre 1720. On a de lui quelques fragmens de *Lettres*, imprimés à Maestricht en 1791. On y découvre un homme profondément versé dans les voies de Dieu. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 octobre 1791, p. 247.

MILLOT, (Claude-François-Xavier) mort à Paris le 21 mars 1785, étoit né à Besançon en 1726. Entré chez les Jésuites, il s'appliqua à traduire, à prêcher & à composer des *Discours* sur différens sujets, proposés par des académies. Si on en croit un de ses panégyristes, c'est pour l'éloge de Montesquieu, inséré dans un de ces *Discours*, & les *persécutions* qui en furent la suite, que l'abbé Millot fut obligé de quitter les Jésuites ; mais cette raison présente une grande invraisemblance, pour ne rien dire de plus. Si l'orateur a loué tout sans restriction dans Montesquieu, peut-on nommer *persécution*, le mécontentement que la société lui en a témoigné? Et s'il n'a loué que ce qu'il y a de réellement louable dans les ouvrages du célebre président, est-il croyable que ses confreres lui en aient fait un crime? Le duc de Parme, voulant établir dans cette ville une chaire d'histoire pour l'instruction de la jeune noblesse, s'adressa à M. de Nivernois qui lui envoya l'abbé Millot : mais on dit que le duc n'en fut pas content, & que l'abbé, de retour à Paris, ne fit pas difficulté d'en raconter les raisons, & de parler du prince comme d'un ennemi de la philosophie. Il devint ensuite précepteur du duc d'Enghien, fut aggrégé à l'académie françoise, &c. Sa réputation littéraire est particuliérement fondée sur ses *Elémens d'histoire*,

auxquels, selon la remarque de M. l'abbé Morellet, le nom d'*Abrégés* eût mieux convenu, parce que les *sciences seules ont des élémens*. Quoi qu'il en soit, ce sont les *Elémens de l'histoire ancienne*, *Elémens de l'histoire moderne*, *Elémens de l'histoire d'Angleterre*, *Elémens de l'histoire de France*, &c. Ces sortes de compilations, plus utiles à l'imprimeur qu'honorables pour l'auteur, ont ordinairement plus de débit que de réputation; mais celles de l'abbé Millot lui ont procuré des louangeurs. Le compilateur, qui n'étoit pas né plaisant, a forcé la nature, & s'est épuisé en sarcasmes & en railleries ameres contre les papes, les prêtres & les moines, toujours sous le spécieux prétexte de guérir les esprits de la superstition: c'est ce qui a donné quelque sel à ses fades abrégés, mais en même tems c'est ce qui les rend très-dangereux pour les jeunes gens, auxquels cependant ils paroissent destinés. M. l'abbé Millot n'étoit pas assez philosophe pour savoir qu'il ne faut jamais employer la raillerie contre la religion de l'Etat, même lorsqu'on en releve les abus; il n'a pas songé que les enfans, peu capables de distinguer l'abus de la chose même, apprendroient dans ses livres à mépriser les ministres des autels, & ne tarderoient pas à étendre ce mépris jusques sur la Religion. On a encore de lui l'*Histoire des Troubadours*, Paris, 1775, 3 vol. in-12; recueil de poésies barbares & grossiérement galantes, où bien sûrement, il n'y a rien d'intéressant à recueillir, à moins qu'on ne regarde comme tel quelques injures d'énergumene vomies contre l'Eglise Catholique par des chansonneurs Vaudois & Albigeois, que l'abbé Millot nous présente comme des pieces importantes. Dans les *Mémoires politiques & militaires du duc de Noailles*, Paris, 1777, ouvrage écrit séchement & sans intérêt, & qui de 6 volumes pourroit être réduit à deux, le sensible abbé s'épuise en lamentations sur la conduite que le gouvernement a tenue à l'égard des Camisars, quoique M. de Berwick & M. de Noailles lui-même, aient démontré qu'avec ces fanatiques les voies de douceur étoient inutiles & dangereuses. On ne doit cependant pas croire que la prédilection apparente de l'abbé Millot pour les sectaires, la haine affichée contre les ministres de l'Eglise, son application à rendre odieuse cette grande & antique Mere des Chrétiens, fussent l'expression de son cœur & le vrai résultat de ses persuasions. Il couroit après la célébrité & les petits bruits académiques, qu'il croyoit ne pouvoir s'assurer sans étouffer ou sans déguiser des sentimens qui avoient été long-tems chers à son cœur, & qui ont reparu avec vivacité, dès que la proximité de la mort eut replié son ame sur les vérités éternelles, & dissipé l'illusion qui l'égaroit.

MILON, fameux athlete de Crotone, s'étoit accoutumé, dès sa jeunesse, à porter de gros fardeaux. En augmentant tous les jours leur poids, il étoit parvenu à charger sur ses épaules des poids énormes. C'est ainsi qu'ayant acheté un veau,

il le porta tous les jours à une certaine distance ; & continua à le porter lorsqu'il fut devenu un très-grand taureau. Il en donna le spectacle aux Jeux-Olympiques, & après l'avoir porté l'espace de 120 pas, il le tua d'un coup de poing, & le mangea, dit-on, tout entier en un seul jour. Il se tenoit si ferme sur un disque qu'on avoit huilé pour le rendre glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. On ne pouvoit séparer un de ses doigts de l'autre, quelque facilité qu'il donnât en présentant la main ouverte & tendue. Par le gonflement des veines, il rompoit un nerf de bœuf, dont il s'étoit entouré la gorge. Cet athlete assistoit exactement aux leçons de Pythagore. On rapporte que la colonne de la salle où ce philosophe tenoit école, s'étant ébranlée, il la soutint lui seul, & donna le tems aux auditeurs de se retirer. Milon remporta sept victoires aux Jeux-Pythiens, & six aux Jeux-Olympiques. Il se présenta une 7*e*. fois ; mais il ne put combattre, faute d'antagoniste. Devenu vieux, il voulut avec ses mains rompre le tronc d'un gros arbre. Il en vint à bout; mais les longs efforts qu'il fit l'ayant épuisé, les deux parties du tronc se réunirent, & il ne put en arracher ses mains. Il étoit seul, & fut dévoré par les bêtes sauvages, l'an 500 avant J. C. On ne risque rien à croire que plusieurs de ces faits sont défigurés & exagérés. Plusieurs de ces traits, tel que celui de la colonne, paroissent être pris de l'histoire de Samson. *Voyez* ATHANATOS, SAMSON.

MILON, (*Titus-Annius*) brigua le consulat, & pour l'obtenir il excita dans Rome plusieurs factions. Ces cabales produisirent la mort de Clodius, tribun du peuple, qu'il tua l'an 52 avant J. C. Cicéron se chargea de le défendre contre ses accusateurs ; mais comme la tribune de l'orateur étoit assiégée de soldats, leur aspect, leurs murmures & les cris que poussoient les partisans de Clodius, troublerent sa mémoire. Il ne put prononcer son plaidoyer tel qu'il l'avoit composé. Milon fut exilé à Marseille, où Cicéron lui envoya son discours. Après l'avoir lu, il s'écria : « O Cicéron, si vous » aviez parlé ainsi, Milon ne » mangeroit pas des barbeaux » à Marseille ».

MILON, Bénédictin, précepteur du fils de Charles le Chauve, mort dans l'abbaye de S. Amand, au diocese de Tournay, en 872, est auteur de plusieurs Pieces. L'une, qui a pour titre : Le *Combat du Printems & de l'Hiver*, est insérée dans l'ouvrage de Casimir Oudin sur les Auteurs Ecclésiastiques ; & l'autre, qui est une *Vie de S. Amand* en vers, se trouve dans *Surius* & *Bollandus*.

MILTIADE, général Athénien, fonda une colonie dans la Chersonese de la Thrace, après avoir vaincu les peuples qui s'opposoient à cet établissement. Les Perses ayant déclaré la guerre aux Athéniens, s'avancerent, dit-on, au nombre de 300,000 hommes vers Marathon, petite ville située sur le bord de la mer (mais il faut se souvenir que ces dé-

nombremens se régloient autrefois, comme aujourd'hui, sur la prévention & l'esprit national). Athenes n'eut que dix mille hommes à y opposer. L'armée avoit à sa tête dix chefs, qui devoient commander tour-à-tour; mais l'amour public l'emportant sur le desir de gouverner, chacun de ces chefs se démit de ses droits en faveur de Miltiade. Ce général habile rangea ses troupes auprès d'une montagne, & fit jeter sur les deux côtés de grands arbres, afin de couvrir les flancs de son armée, & de rendre inutile la cavalerie des Perses. Le combat fut rude & opiniâtre. Le nombre accabla d'abord les Grecs; enfin ils mirent les Perses en déroute, les poursuivirent jusqu'à leurs vaisseaux, & détruisirent une partie de leur flotte, l'an 490 avant J. C. Quelques années après les Athéniens donnerent au vainqueur une flotte de 70 vaisseaux, pour aller tirer vengeance des isles qui avoient prêté leur secours aux Perses. Il en conquit plusieurs; mais sur un faux bruit de l'arrivée de la flotte des Perses, il leva le siege qu'il avoit mis devant une ville de l'isle de Paros. Il revint à Athenes avec sa flotte. Une blessure qu'il avoit reçue au siege, l'empêcha de paroître en public. On profita des circonstances pour jeter des soupçons sur sa conduite. Xantippe l'accusa, devant l'assemblée du peuple, d'intelligence avec le roi de Perse. Le crime ne put pas être prouvé; cependant on le condamne à être précipité dans le Baratre, lieu où l'on jetoit les plus grands criminels. Le magistrat s'oppose à un jugement si inique; tout ce qu'il peut obtenir, en exposant les services signalés que Miltiade avoit rendus à la patrie, c'est de faire commuer la peine de mort en une amende de 50 talens qu'il étoit hors d'état de payer. Il fut jeté en prison, où il mourut bientôt après de sa blessure, l'an 489 avant J. C. Son fils Cimon emprunta les 50 talens pour acheter la permission d'ensevelir le corps de son pere. Miltiade avoit été tyran dans la Chersonese, & il pouvoit tenter de l'être dans Athenes. C'en étoit assez auprès de ce peuple si jaloux de sa liberté, qui aimoit mieux faire périr un innocent, que d'avoir un sujet de crainte devant les yeux. Il faut au reste se souvenir que si les affections des Athéniens étoient inconstantes, la vertu de leurs héros n'avoit guere plus de stabilité. *Voyez* ARISTIDE, PERICLÈS, SOCRATE.

MILTIADE, *voyez* MELCHIADE.

MILTON, (Jean) né à Londres en 1608, d'une famille noble, donna, dès sa plus tendre enfance, des marques de son talent pour les vers. A 15 ans il paraphrasa quelques Psaumes, & à 17 il composa plusieurs Pieces de Poésie en anglois & en latin, pleines de chaleur & d'enthousiasme. Il parcourut ensuite la France & l'Italie, & retourna dans sa patrie vers le tems de la seconde expédition de Charles I contre les Ecossois. On le chargea alors de la tutelle de deux fils de sa sœur, auxquels il voulut bien servir de précep-

teur. Il prit aussi soin de l'éducation de quelques enfans de ses amis, & leur apprit les langues, l'histoire, la géographie, &c. Il épousa en 1643 la fille d'un gentilhomme de la province d'Oxford. Sa femme le quitta au bout d'un mois, protestant qu'elle ne retourneroit jamais chez lui. Le poëte publia plusieurs écrits en faveur du divorce, & se prépara à un second mariage; mais sa femme se ravisa, & le supplia si ardemment de la reprendre, qu'il se laissa attendrir. La mort tragique de Charles I, arrivée en 1648, étonna toutes les puissances de l'Europe, & enchanta Milton. Les factieux qui avoient osé, Cromwel à leur tête, porter leurs mains parricides sur ce prince infortuné, crurent leur attentat légitime, & choisirent Milton pour le justifier. Cet écrivain, échauffé par le fanatisme de la révolte, composa son livre, intitulé : *Tenure ou Droit des Rois & des Magistrats.* Il veut y prouver qu'un tyran sur le trône est comptable à ses sujets; qu'on peut lui faire son procès; qu'on peut le déposer & le mettre à mort. Milton porta d'autres coups à l'autorité royale dans plusieurs libelles insolens. Les factieux récompenserent l'écrivain qui les servoit si bien : Milton fut secrétaire d'Olivier Cromwel, de Richard Cromwel & du parlement qui dura jusqu'au tems de la restauration. Saumaise prit la défense de Charles I, dans son livre intitulé : *Defensio Regis.* Milton lui répliqua par un autre ouvrage sous ce titre : *Défense pour le Peuple Anglois*, imprimé en latin en 1651. Cette réponse fut brûlée à Paris par la main du bourreau; & l'auteur eut à Londres un présent de 1000 liv. sterling. Devenu aveugle, il ne cessa de publier des libelles, & ne quitta la plume que lorsque les ennemis de la maison de Stuart poserent les armes. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne fut point inquiété après le rétablissement de Charles II. On le laissa tranquille dans sa maison. Il se tint néanmoins renfermé, & ne se montra qu'après la proclamation de l'amnistie. Il obtint des lettres d'abolition, & ne fut soumis qu'à la peine d'être exclus des charges publiques. Cet ennemi forcené des rois n'avoit point de religion bien déterminée. Il avoit été Puritain dans sa jeunesse; il prit le parti des Indépendans & des Anabaptistes dans sa virilité, & se détacha de toutes sortes de communions durant sa vieillesse. Il n'exclut du salut aucune société chrétienne, excepté les Catholiques Romains, comme on le voit dans son livre *De la vraie Religion :* distinction honorable à cette Religion sainte, de la part d'un écrivain sanguinaire & furieux, souillé des erreurs de toutes les sectes. Il ne fréquenta aucune assemblée, & n'observa dans sa maison le rit d'aucune secte. Milton, rendu à lui-même, après les agitations des guerres civiles, mit la derniere main à son poëme du *Paradis perdu*, qu'il publia en 1667. Il employa neuf années à cet ouvrage, qui fut négligé dans sa naissance. Le libraire Tompson eut bien de la peine à lui donner 30 pis-

toles d'un écrit qui valut plus de 100,000 écus à ses héritiers. Ce Poëme ne trouva d'abord ni lecteurs, ni admirateurs. Ce fut le célebre Addisson qui découvrit à l'Angleterre & à l'Europe les beautés de ce trésor caché. Ce judicieux critique voulut lire le *Paradis perdu*, sur l'éloge que lui en firent quelques amateurs. Il fut frappé de tout ce qu'il y trouva; des images grandes & sublimes; des idées neuves, hardies, effrayantes; des coups de lumiere. Addisson écrivit pour faire connoître le Poëme, & lui procura un grand nombre d'admirateurs, sur-tout en Angleterre. Les étrangers, plus séveres, virent des beautés dans le *Paradis perdu*, qui étincelle de traits de génie; mais ils ne fermerent pas les yeux sur les imperfections. On lui reproche la triste extravagance de ses peintures; son Paradis des sots; ses murailles d'albâtre qui entourent le Paradis terrestre; ses diables qui, de géans qu'ils étoient, se transforment en pygmées, pour tenir moins de place au conseil, dans une grande salle toute d'or, bâtie en l'air; les canons qu'on tire dans le ciel; les montagnes qu'on s'y jette à la tête; des anges à cheval qu'on coupe en deux, & dont les parties se rejoignent soudain. C'est le Poëme de Milton que Boileau avoit en vue lorsqu'il disoit, après avoir vanté les agrémens de l'ancienne Mythologie :

C'est donc vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints & ses Prophetes,
Comme des dieux éclos du cerveau des poëtes;
Mettent, à chaque pas, le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un Chrétien, les mysteres terribles,
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles;
L'Evangile, à l'esprit n'offre, de tous côtés,
Que pénitence à faire, & tourmens mérités;
Et, de vos fictions, le mélange coupable,
Même à ses vérités, donne l'air de la fable;
Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux;
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire, &c.

L'enthousiasme de Boileau pour l'antiquité le rend peut-être ici un peu trop sévere. La Religion Chrétienne offre à la poésie une foule de traits sublimes & intéressans; mais ce choix demande un goût & une délicatesse que la nature n'accorde pas toujours aux plus grands génies, & qui sur-tout étoient fort rares dans le siecle où Milton écrivoit : ce poëte lui-même, quoiqu'avec plus d'imagination que de discernement, n'a-t-il pas su tirer des Saintes-Ecritures, un grand nombre de beautés qu'on ne se lasse point d'admirer? Car malgré toutes les critiques, Milton restera la gloire & l'admiration de l'Angleterre : on le comparera toujours à Homere, dont les défauts sont aussi grands; & on le mettra au-dessus du Dante,

dont les imaginations ſont encore plus bizarres. Un écrivain érudit publia à Londres, il y a quelques années, différens ouvrages, dans leſquels il prétendit démontrer que Milton a beaucoup profité d'un très-élégant Poëme latin intitulé : *Sarcothea* (voyez MASENIUS). On a écrit pour & contre cette imputation, ſans que la choſe ſoit bien éclaircie. Le *Paradis perdu* eſt en vers anglois non rimés. Dupré de St.-Maur, de l'académie Françoiſe, & Racine le fils, l'ont traduit en françois. Mad. Dubocage en a donné une Imitation en vers en 3 chants. La Traduction qui a paru en 1786, Paris, 3 vol., eſt plus littérale; mais *elle tue*, dit un critique, *le délire du poëte*. Milton donna, en 1671, un ſecond Poëme en vers anglois non rimés, ſur la tentation de J. C. & la réparation de l'homme, qu'il intitula : *Le Paradis recouvré*, ou *le Paradis reconquis*. Il faiſoit plus de cas de ce ſecond Poëme que du premier; mais il n'eſt pas ſi bon, à beaucoup près. On n'y trouve point les grandes idées, les images frappantes, la ſublimité de génie, ni la force d'imagination qu'on admire dans le premier. Un homme d'eſprit épigrammatique a dit de ces deux Poëmes, que *l'on trouve bien Milton dans le Paradis perdu, mais non pas dans le Paradis recouvré*. Le Pere de Mareuil, Jéſuite, a donné une Traduction françoiſe, in-12, de ce dernier Poëme. Milton, épuiſé par le travail & par les maladies, mourut à Brunhill en 1674, à 66 ans. Il laiſſa une riche ſucceſſion, & il n'eſt pas vrai, comme on l'a dit tant de fois, qu'il paſſa ſes derniers jours dans l'indigence. Son imagination étoit dans la plus grande vivacité, depuis le mois de ſeptembre juſqu'à l'équinoxe du printems. Ce poëte célebre, mais mauvais citoyen, mauvais ſujet, mauvais chrétien, lâche apologiſte des plus repouſſantes atrocités, flatteur & eſclave des tyrans, avoit un frere très-doux & qui fut toujours attaché au parti royal. Outre ſes *Poëmes*, on a de lui un grand nombre d'écrits de controverſe, dans leſquels il prend un ton de fanatique & quelquefois d'énergumene. Toutes les *Œuvres* de Milton furent imprimées à Londres en 1699, en 3 vol. in-fol. On mit dans les 2 premiers ce qu'il a écrit en anglois, & dans le 3e. ſes Traités latins. On trouve à la tête de cette édition la *Vie de Milton*, par Toland. Thomas Birch en donna une meilleure édition à Londres en 1738, en 3 vol. in-fol., avec le portrait de Milton à la tête. Peck publia à Londres en 1740, in-4°, de nouveaux Mémoires anglois ſur la vie & les productions poétiques de Milton, qui ſont curieux. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Traité de la Réformation de l'Egliſe Anglicane, & des cauſes qui l'ont empêchée juſqu'ici* (1641), & 4 autres Traités ſur le gouvernement de l'Egliſe en Angleterre. II. *Pro populo anglicano Defenſio*, 1651. III. *Defenſio ſecunda*, 1654. IV. *Defenſio pro ſe*, 1655, contre Alexandre Morus, auquel il attribuoit le livre qui a pour titre : *Clamor Regii ſanguinis adverſùs parricidas Anglos*, quoique

quoique ce livre fût de Pierre du Moulin le fils. Du reste, l'ouvrage qui mettoit Milton en fureur, étoit très-bon : & Milton n'y opposa rien qui méritât le suffrage des gens sensés. V. *Traité de la puissance civile dans les matieres ecclésiastiques*, 1659. VI. Milton publia en 1670 son *Histoire d'Angleterre ;* elle s'étend jusqu'à Guillaume le Conquérant, & n'est pas tout-à-fait conforme à l'original de l'auteur, les censeurs des livres en ayant effacé divers endroits. VII. *Artis Logicæ plenior institutio, ad Rami methodum accommodata*, 1672. VIII. *Traité de la vraie Religion, de l'Hérésie, du Schisme, de la Tolérance, & des meilleurs moyens qu'on puisse employer pour prévenir la propagation du Papisme*. IX. Plusieurs *Pieces de Poésie*, en anglois & en latin, sur divers sujets. X. *Lettres familieres*, en latin. Voyez une Réponse à Voltaire, à l'article YOUNG.

MIMNERME, poëte & musicien Grec, vivoit du tems de Solon. Il s'acquit une grande réputation par ses Elégies. Properce dit qu'en matiere d'amour, un vers de ce poëte valoit mieux que tout Homere :

Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.

Cela est très-vrai, mais n'est rien moins qu'un éloge. Le moindre rimeur surpassera en ce genre sans effort Homere & Virgile. Quelques savans le regardent comme l'inventeur de l'Elégie ; d'autres disent qu'il est le premier qui la transporta des funérailles à des objets plus gais : il est certain du reste, comme dit Horace, qu'elle a subi cette révolution :

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.

Il ne nous reste de lui que des fragmens, dont l'un des plus considérables se trouve dans *Stobée* avec d'autres lyriques, 1568, in-8°.

MINELLIUS, (Jean) habile humaniste, né à Roterdam vers 1625, y enseigna les belles-lettres, & mourut vers 1683. On a de lui des Notes sur *Térence*, *Salluste*, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Valere-Maxime*, &c. La plupart de ces notes ne sont que grammaticales, & expliquent des choses que tout littérateur entend : elles ne peuvent être utiles qu'aux apprentis & aux régens de peu de capacité.

MINERVE *ou* PALLAS, déesse de la sagesse, de la guerre & des arts, fut fille de Jupiter, qui ayant dévoré la nymphe Methys, conçut par ce moyen, & fit sortir de son cerveau la déesse armée de pied en cap. Son pere se fit donner un coup de hache sur la tête par Vulcain, pour la mettre au monde. Minerve est représentée avec le casque sur la tête, l'égide au bras, tenant une lance comme déesse de la guerre ; & ayant auprès d'elle une chouette, & divers instrumens de mathématiques, comme déesse des sciences & des arts. Quelques savans ont cru que la génération de Pallas, déesse de la sagesse, dans le cerveau de Jupiter, étoit une corruption de la doctrine contenue dans les Livres-Saints, touchant le Verbe Eternel (*voyez* OPHIONÉE). Il est remarquable encore que les Païens mettoient Pallas

immédiatement après le Dieu Suprême, à l'exclusion de tout autre dieu & déesse: comme on voit dans la belle Ode d'Horace: *Quêm virum aut heroa;* où l'on trouve la plus grande idée de la Divinité, puis celle de la Sagesse, entremêlée d'une sorte d'arianisme:

Quid priùs dicam solitis parentis
Laudibus, qui res hominum ac deorum,
Qui mare & terras, variisque mundum
Temperat horis?
Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum:
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

MINES-CORONEL, (Gregorio) définiteur-général de l'ordre des Augustins, mort en 1623, fut secrétaire de la congrégation *de Auxiliis.* On a de lui un *Traité de l'Eglise*, & une *Réfutation* de Machiavel.

MINETTI, (Bernard) Jésuite, né à Prague, en 1692, enseigna la théologie & la philosophie, fut prédicateur Italien, & mourut à Olmutz, dans l'exercice des œuvres de charité, en 1742; après avoir publié un traité plein d'onction & d'une solide piété: *Salubres morientis seque pro felici æternitate disponentis affectus*, Olmutz, 1741, in-8°.

MINI, (Paul) médecin de Florence au 16*e.* siecle, remplit son tems par les soins de sa profession & par l'étude de l'histoire de sa patrie. Son *Discours* en italien *sur la nature & l'usage du Vin*, n'a pas joui d'un accueil aussi marqué que ses trois ouvrages sur l'Histoire de Florence. Le 1*er.* est un *Discours* italien *sur la Noblesse de Florence & des Florentins;* le 2*e.*, des *Remarques & Additions* à ce Discours; & le 3*e.*, la *Défense* des deux précédens. Ce dernier est le plus recherché.

MINIANA, (Joseph-Emmanuel) né à Valence en Espagne en 1572, entra chez les Religieux de la Rédemption, & mourut en 1630, après avoir donné au public la Continuation en latin de l'*Histoire* de Mariana. On ne trouve pas chez lui le style net & élégant de son modele.

MINOS I, fils de Jupiter & d'Europe, régna dans l'isle de Crete, & rendit ses sujets heureux par ses loix & par ses bienfaits. Il bâtit des villes, il les peupla de citoyens vertueux, en écarta l'oisiveté, la volupté, le luxe, les plaisirs. Il eut un fils nommé Lycaste, pere de Minos II, roi de Crete, d'Eaque & de Rhadamanthe, qui exercerent la justice avec tant de rigueur, qu'ils eurent aux enfers l'emploi de juges des humains. On voit que tout cela appartient à l'histoire des tems fabuleux. Les marbres d'Arundel fixent le regne de Minos, à l'an 223 avant la prise de Troie (dont l'existence est encore un problême), & 1432 avant J. C.

MINOS III, roi de Crete, de la même famille que les précédens. Il défit les Athéniens & les Mégariens, auxquels il avoit déclaré la guerre pour venger la mort de son fils Androgée. Il prit Mégare par le secours de Scylla, fille de Nisus roi de cette contrée, laquelle coupa à son pere le cheveu fatal, dont dépendoit la desti-

née des habitans, pour le donner à Minos. Il réduisit les Athéniens à une si grande extrémité, que, par un article du traité qu'il leur fit accepter, il les contraignit de lui livrer tous les ans 7 jeunes hommes & 7 jeunes filles, pour être la proie du Minotaure. C'étoit un monstre moitié homme & moitié taureau, né de Pasiphaé, femme de Minos, & d'un taureau : *Veneris monumenta nefandæ*, selon l'expression de Virgile, mais qui est aussi fabuleux dans l'ordre de la physique, que dans celui de l'histoire. Minos enferma ce monstre dans un labyrinthe, parce qu'il ravageoit tout, & ne se nourrissoit que de chair humaine. Thésée, ayant été du nombre des jeunes Grecs qui en devoient être la proie, le tua, & sortit du labyrinthe par le moyen d'un peloton de fil qu'Ariadne, fille de Minos, lui avoit donné.

MINOS, *voy.* MIGNAULT.

MINTURNI, (Antoine-Sébastien) après avoir professé la rhétorique, fut évêque d'Ugento, puis de Cortone dans la Calabre, & mourut vers l'an 1570. Nous avons de lui : I. Des *Lettres*, Venise, 1549, in-12. II. L'*Amore inamorato*, 1559, in-12. Ce livre fut approuvé par le cardinal de Montalte, depuis pape sous le nom de Sixte V. III. L'*Arte Poetica*, 1563, in-4°; & à Naples, 1725, in-4°.

MINUTIUS-AUGURINUS, (M.) consul Romain, & frere de Publius Minutius, aussi consul, fut chef d'une famille illustre qui donna à la république plusieurs grands magistrats. Il vivoit l'an 490 avant J. C. Minutius Rufus partagea le commandement de l'armée, avec Fabius Maximus. *Voyez ce mot.*

MINUTIUS-FELIX, célebre orateur Romain au commencement du 3e. siecle, né en Afrique selon la plus commune opinion, dont nous avons un Dialogue, intitulé *Octavius*. Il y introduit un Chrétien & un Païen, qui disputent ensemble. C'est plutôt la production d'un esprit qui se délasse de ses occupations, qu'un ouvrage composé avec soin. L'auteur s'occupe moins à établir le Christianisme dont il paroît connoître peu les mysteres, qu'à jeter du ridicule sur les fables du paganisme. Il y a quelques passages qui semblent favoriser le Matérialisme, & qui ont besoin d'une interprétation favorable. Cet ouvrage est écrit avec élégance, & se fait lire avec plaisir. Nous en avons une excellente édition publiée par Rigault en 1643, & une version passable par d'Ablancourt. On estime aussi l'édition de Hollande, 1672, in-8°, *cum notis Variorum* ; celle de Cambridge, 1707, in-8°, donnée par Jean Davis ; & celle de Leyde, 1709, in-8°.

MIPHIBOSETH, fils de Saül & de Respha sa concubine, que David abandonna aux Gabaonites, avec Armoni son frere & les cinq fils de Michol & d'Adriel. Le royaume de Juda étant attaqué par une cruelle famine qui porta partout la désolation pendant trois ans, le pieux roi s'adressa au Seigneur pour savoir la cause de cette vengeance du Ciel,

& apprit que c'étoit en punition de la cruauté de Saül à l'égard des Gabaonites. Pour fléchir la colere du Seigneur, David abandonna à ce peuple les malheureux enfans d'un pere coupable, qui furent mis à mort dans la ville de Gabaa, patrie de Saül. Tostat observe qu'ils avoient ou imité la cruauté de leur pere, ou commis d'autres crimes qui avoient mérité cet abandon sévere : observation conforme à l'Ecriture : *Propter Saül & domum ejus sanguinum.* II Reg. 21.

MIPHIBOSETH, fils de Jonathas, petit-fils de Saül, étoit encore enfant, lorsque ces deux princes furent tués à la bataille de Gelboé. Sa nourrice, saisie d'effroi à cette nouvelle, le laissa tomber, & cette chute le rendit boiteux. David, devenu possesseur du royaume, en considération de Jonathas son ami, traita favorablement son fils. Il lui fit rendre tous les biens de son aïeul, & voulut qu'il mangeât toujours à sa table. Quelques années après, vers l'an 1040 avant J. C., lorsqu'Absalon se révolta contre son pere, & le contraignit de sortir de Jérusalem, Miphiboseth vouloit suivre David. Siba son domestique, profitant de l'infirmité de son maître, laquelle l'empêchoit d'aller à pied, courut vers David, & accusa Miphiboseth de suivre le parti d'Absalon. Le monarque, trompé par le rapport de ce méchant serviteur, lui donna tous les biens de Miphiboseth ; mais ce prince ayant prouvé son innocence, David qui étoit dans des circonstances où il ne croyoit pas pouvoir faire une entiere justice, ni punir le mensonge de l'avide & arrogant Siba, lui ordonna de restituer la moitié des biens qu'il lui avoit adjugés : mais Miphiboseth qui regardoit ces biens comme une récompense du service que Siba, quoique coupable envers lui, avoit rendu au roi en lui portant des rafraîchissemens dans le désert, répondit : C'est trop peu que la moitié de mes biens ; je les cede tous volontiers à un homme assez heureux, pour avoir pu vous servir à propos ; je n'ai rien à desirer en ce jour que je vois mon maître & mon roi rentrer triomphant dans son palais : *Etiam cuncta accipiat, postquam reversus est Dominus meus rex pacificè in domum suam.* II. Reg. 30.

MIRABAUD, (Jean-Baptiste de) secrétaire perpétuel de l'académie françoise, mort le 24 juin 1760, âgé de 86 ans, étoit né en Provence. Il fit honneur à sa patrie par ses talens & par sa probité, qui lui mériterent la protection des grands & l'estime de ses confreres. On a de lui : I. *Traduction* de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, in-12, plusieurs fois réimprimée. C'étoit la meilleure avant celle qui a paru en 1776, attribuée mal-à-propos à J. J. Rousseau, & qui est de monsieur le Brun. Les graces du poëte italien sont fort affoiblies par Mirabaud. Ce traducteur a effacé de l'original, tout ce qui auroit pu déplaire dans sa copie ; mais il a poussé cette liberté un peu loin, & il a mieux su retrancher les défauts, qu'imiter les beautés. II. *Roland*

furieux, *Poëme traduit de l'Arioste*, 1741, 4 vol. in-12. Quoique dans cette version Mirabaud ait supprimé des octaves entieres, on la lit encore malgré celle du comte de Tressan. Mirabaud étoit ennemi de toute prétention, & *n'avoit*, dit M. de Buffon, *nul empressement de se faire valoir, nul penchant à parler de soi, nul desir ni apparent ni caché de se mettre au-dessus des autres.* « Un homme » de ce caractere (ajoute l'auteur des *Trois Siecles*) devoit-il jamais s'attendre qu'après sa mort, son nom paroîtroit à la tête d'une production aussi extravagante qu'odieuse? Que penser de l'audace philosophique, qui a osé lui attribuer l'assemblage de tous ses délires en essayant de le faire passer pour l'auteur du *Systême de la Nature?* Un tel renversement de toutes les loix n'a pu qu'indigner les honnêtes gens, & ceux même des sectateurs de l'incrédulité, qui ont conservé quelques sentimens d'honneur & de bonne foi. Quel citoyen pourra donc se flatter de sauver sa cendre de l'ignominie, tant qu'il existera des auteurs assez téméraires, des calomniateurs assez intrépides pour répandre sur le tombeau des hommes respectables les funestes vapeurs de la frénésie qui les domine? C'est cependant ce que notre siecle a vu. L'artifice de nos philosophes s'est efforcé de suppléer au courage qui leur manque. Intrépides seulement lorsqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'évoquer des ombres, & de chercher dans les tombeaux, un asyle contre l'indignation publique & les poursuites de l'autorité. Il ne falloit, en effet, rien moins que cette précaution pour débiter, sans risque, des principes aussi impies, aussi séditieux que flétrissans pour l'humanité. Destructeurs de la société, ils en avoient tout à craindre, & c'est à la faveur de ceux qui ne sont plus, qu'ils ont cru pouvoir travailler en sûreté à l'avilir & à la déchirer » (*voyez la fin de l'art.* BROTIER). Ceux qui avec les auteurs de la *France Littéraire* attribuent cet ouvrage à Mérian, de l'académie de Berlin, se persuadent que c'est l'initiale M*** & les trois étoiles, qui ont fait supposer le nom de Mirabaud : il paroît aujourd'hui hors de doute que c'est effectivement l'ouvrage de Mérian, non-seulement d'après différentes observations plausibles (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 mai 1788, p. 98), mais parce que depuis que cette attribution est publique, il ne l'a jamais repoussée. Du reste, ce spinosisme réchauffé a été solidement réfuté par divers savans, sur-tout par M. Bergier : *Examen du Matérialisme*, 2 vol. in-12. M. Castilhon, de la société royale de Londres; M. Holland dans ses *Réflexions philosophiques*; l'auteur du traité *De la Religion par un homme du monde*, en ont aussi montré les absurdités. Voltaire lui-même, ce grand avocat des rêves philosophiques, l'a regardé *comme une déclamation pleine de contradictions, appuyée*

sur de prétendues expériences dont la fausseté & le ridicule sont aujourd'hui reconnus & sifflés de tout le monde.

MIRABEAU, *voyez* RIQUETI.

MIRABELLA, (Vincent) savant historien de Sicile, mourut en 1624 à Motica, dans cette isle. On a de lui : I. *Ichnographiæ Syracusarum antiquarum explicatio*, dans la collection de Muratori. II. Une *Histoire de Syracuse*, en italien, Naples, 1613, in-folio, pleine de recherches sur les antiquités de cette ville. Cet ouvrage fort rare étoit très-cher avant que Bonanni en donnât une édition avec sa *Syracusa illustrata*, Palerme, 1717, 2 vol. in-folio, en italien.

MIRÆUS, *voyez* le MIRE.

MIRAMION, (Marie Bonneau, dame de) née à Paris en 1629, de Jacques Bonneau, seigneur de Rubelle, fut mariée en 1645 à Jean-Jacques de Beauharnois, seigneur de Miramion, qui mourut la même année. Sa jeunesse, sa fortune & sa beauté la firent rechercher, mais inutilement, par ce qu'il y avoit de plus distingué & de plus aimable. Bussi-Rabutin, violemment amoureux d'elle, la fit enlever. La douleur qu'elle en eut, la jeta dans une maladie qui la conduisit presqu'au tombeau. Dès qu'elle eut recouvré sa santé, elle l'employa à visiter & à soulager les pauvres & les malades. Les guerres civiles de Paris augmenterent le nombre des misérables de cette grande ville. Madame de Miramion, touchée de leurs malheurs, vendit son collier estimé 24,000 livres, & sa vaisselle d'argent. Elle fonda ensuite la maison du *Refuge* pour les femmes & les filles débauchées, qu'on enfermeroit malgré elles ; & la maison de *Ste. Pélagie*, pour celles qui s'y retireroient de bonne volonté. En 1661, elle établit une communauté de 12 filles, appellée la *Sainte Famille*, pour instruire les jeunes personnes de leur sexe & pour assister les malades. Elle la réunit ensuite à celle de Ste. Genevieve, qui avoit le même objet. Ses bienfaits mériterent qu'on donnât à ces filles le nom de *Dames Miramionnes*. Elle fonda dans sa communauté des Retraites 2 fois l'année pour les dames, & 4 fois par an pour les pauvres. Madame de Miramion conduisit sa *Famille* avec une prudence & une régularité admirables. Elle fit un grand nombre d'autres œuvres de piété & de charité, & mourut saintement en 1696, à 66 ans. L'abbé de Choisy a écrit sa *Vie*, imprimée à Paris en 1706, in-8° ; elle est curieuse & édifiante. Les remedes de madame de Miramion ont été souvent employés avec succès. Ses charitables & généreuses filles ont souffert en 1791 les traitemens les plus indignes, plutôt que de participer au schisme & à la subversion du culte catholique.

MIRAUMONT, (Pierre de) natif d'Amiens, fut conseiller en la chambre du trésor à Paris, & lieutenant de la prévôté de l'Hôtel. Ses ouvrages sont : I. *Origine des Cours Souveraines*, Paris, 1612, in-8°. II. *Mémoires sur la Pré-*

vôté de l'Hôtel, 1615, in-8°. III. *Traité des Chancelleries*, 1610, in-8°. Ils sont remplis d'érudition & de recherches curieuses. L'auteur mourut en 1611, à 60 ans.

MIRE, (Jean le) *Miræus*, né à Bruxelles le 6 janvier 1560, évêque d'Anvers en 1604, prélat orné de toutes les vertus & de la science, qui font l'honneur de l'épiscopat, fondateur du séminaire d'Anvers & de plusieurs bourses pour de pauvres étudians à Douay, mourut en 1611, après avoir tenu un synode pour la réforme des abus, dont les statuts furent imprimés à Anvers, 1610, & dans les Conciles du P. Labbe.

MIRE, (Aubert le) *Miræus*, neveu du précédent, naquit à Bruxelles en 1573. Albert, archiduc d'Autriche, le fit son premier aumônier & son bibliothécaire. Il fut envoyé en Hollande en 1610 par son oncle, évêque d'Anvers, pour s'opposer aux troubles que les hérétiques ne cessoient d'occasionner dans son diocese contre la foi des traités. En 1624, il devint doyen de la cathédrale, & travailla toute sa vie pour le bien de l'Eglise & de sa patrie. Il mourut à Anvers le 19 octobre 1640, à 67 ans, avec la réputation d'un écrivain actif, curieux, laborieux, & très-érudit, mais qui manque quelquefois d'exactitude & de critique ; Baillet, à son ordinaire, en parle trop lestement. « Les écrivains qui ont » le plus besoin d'indulgence, » dit un littérateur, sont pres» que toujours ceux qui n'en » ont point pour les autres ». On a de lui : I. *Elogia illustrium Belgii Scriptorum*, Anvers, 1609, in-4°. Ces éloges sont fort courts. II. *Vita Justi Lipsii.* III. *Chronicon Cisterciense*, Cologne, 1614; on y trouve un traité de l'*Origine des Béguines*. Il leur donne pour fondateur le vénérable Lambert le Begue (voyez LAMBERT &c.). IV. *Origines Cænobiorum Benedictorum*, — *Cartusianorum*, — *Ordinum militarium*, — *Canonicorum regularium*, — *Ordinis Carmelitani*, — *Virginum ordinis B. M. Virginis Annuntiatæ*, — *Congregationum clericorum*, — *Omnium ordinum religiosorum.* Ces ouvrages sont superficiels. V. *Bibliotheca Ecclesiastica*, 2 vol. in-fol., 1639-1649. C'est une bibliotheque des historiens ecclésiastiques. Le second volume a été publié par Aubert Van-den-Eede son neveu, qui devint évêque d'Anvers. Jean-Albert Fabricius en a donné une nouvelle édition à Hambourg en 1718. VI. *Opera Historica & Diplomatica*, &c. C'est un recueil de Chartres & de Diplomes sur les Pays-Bas. La meilleure édition est de 1722, 2 vol. in-fol., par Jean-François Foppens, qui l'a enrichie de notes, de corrections & d'augmentations. Ce recueil a été augmenté de 2 vol. de Supplément, par le même Foppens, 1734-1748. VII. *Rerum Belgicarum Chronicon*, Anvers, 1636, in-folio. VIII. *De Statu Religionis Christianæ per totum orbem*, Helmstadt, 1671. IX. *Notitia episcopatuum orbis Chistiani*, Anvers, 1613. X. *Geographia Ecclesiastica.* XI. *Chronicon rerum toto orbe gestarum a Christo nato.* Cette Chronique tirée d'Eu-

sebe, de S. Jerôme, de Sigebert & Anselme, moines de Gemblours, est continuée par le Mire depuis 1200 jusqu'à l'an 1608. XII. *Codex regularum & Constitutionum clericalium*, avec des notes, 1638, in-fol.

MIREVELT, (Michel-Janson) peintre Hollandois, né à Delft le 1 mai 1567, mort dans la même ville en 1641, s'est adonné principalement au portrait, genre dans lequel il réussissoit parfaitement. Il a aussi représenté des *Sujets d'Histoire*, des *Bambochades* & des *Cuisines* pleines de gibier : tableaux rares & recherchés, pour le bon ton de couleur, la finesse & la vérité de la touche. Il laissa un fils son éleve.

MIRIS, *voyez* MIERIS.

MIRIWEYSS, fameux rebelle de Perse, qui, en 1722, se souleva contre le Sophi. Il étoit fils de cet émir, qui avoit enlevé la province de Candahar au Sophi qui en étoit légitime souverain. Il prenoit le titre de *Prince de Candahar*. La religion avoit été le prétexte de la révolte de l'émir. Il n'avoit d'autre dessein, disoit-il, que d'obliger le Sophi à embrasser la secte d'Omar, & à abjurer celle d'Ali. Son fils, qui commandoit un corps de 12,000 hommes, remporta la 1re. victoire sur le Sophi, le 8 mars 1722, & s'empara de la ville d'Ispahan. Il s'y montra non-seulement un vainqueur cruel, mais un barbare violateur des traités que les rois de Perse ont faits avec les marchands de l'Europe pour la sûreté de leurs marchandises. Cette victoire accrédita le rebelle. Il se vit appuyé, en 1724, du Mogol & du Turc. Mais les affaires changerent de face en 1725. La cour Ottomane ouvrit les yeux sur les desseins de l'usurpateur, retira ses troupes, & commença même d'agir contre lui. Miriweyss fit face à tout; il se défendit contre le Turc avec valeur, & remporta sur lui plusieurs avantages. Mais au milieu de ses succès, Eschrep-Chan, fils de sa femme (que le rebelle avoit enlevée à son mari légitime), prince d'une partie de la province de Candahar, irrité de cette insulte, le tua au mois d'octobre 1725.

MIRON, (Charles) célebre évêque d'Angers, fils du premie rmédecin du roi Henri III, fut nommé par ce prince à l'évêché d'Angers, en 1588, à l'âge de 18 ans. Il s'en démit, & après avoir vécu long-tems comme simple ecclésiastique, le cardinal de Richelieu le fit nommer de nouveau évêque d'Angers en 1621. Louis XIII le transféra en 1626 à l'archevêché de Lyon, où il mourut en 1628, après avoir joui d'une grande réputation, & avoir eu avec le parlement de Paris un démêlé assez vif touchant les appels comme d'abus, auxquels l'archidiacre d'Angers avoit eu recours contre l'excommunication prononcée contre lui.

MISAEL, un des trois Hébreux, que le roi de Babylone fit jeter dans une fournaise (*voy* ABDENAGO). Son nom chaldaïque est *Misach*.

MISITHÉE, homme d'une grande érudition, & d'un mérite singulier, fut en très-

grande considération auprès de l'empereur GORDIEN *le Jeune.* Voyez ce mot.

MISRAIM, *voy.* MEZRAIM.

MISSON, (Maximilien) fut d'abord au parlement de Paris en qualité de conseiller pour les Réformés. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Angleterre, où il se donna pour zélé protestant : ce zele tenoit beaucoup de la petitesse & de l'emportement. Il mourut à Londres en 1721. On a de lui : I. Un livre intitulé : *Nouveau Voyage d'Italie*, dont la meilleure édition est celle de La Haye, 1702, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage, ainsi que tous les autres de Misson, est rempli de contes faux & ridicules sur la croyance de l'Eglise Romaine. Il ne consulte pas même la vraisemblance dans les fables de tous les genres, & les calomnies souvent atroces, dont il nourrit la haine qu'il lui avoit vouée. « Si l'auteur, dit le » P. Labat, n'est pas mieux » instruit des principes de sa » religion, qu'il l'est des prin- » cipes de la Religion Catho- » lique, contre laquelle il ne » cesse de déclamer à tort & » à travers, il est à plaindre » de professer une religion » qu'il ne sait pas. Il n'en im- » posera à personne de bon » sens, & ne fera paroître que » de l'ignorance ou de la mau- » vaise volonté dans ce qu'il » avance contre la nôtre ». On y découvre plusieurs traits de déisme & de matérialisme, qui montrent que l'auteur ne tenoit pas plus à sa secte qu'à la Religion contre laquelle il invectivoit. On lit peu ce *Voyage*, depuis que nous avons ceux de Mrs Grosley, Richard & Lalande. Addison l'a augmenté d'un *Supplément*, écrit avec plus de modération & de discernement. II. *Le Théâtre sacré des Cévenes, ou Récit des Prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc & des petits Prophetes*, Londres, 1707, in-8°. Cet homme qui s'élevoit contre les miracles de l'Eglise Catholique, y raconte, avec le plus grand sérieux, des puérilités dont on ne trouve point d'exemples dans les plus absurdes légendes. Misson étoit né avec beaucoup d'esprit & de raison; mais le fanatisme changea ces qualités en enthousiasme & en délire. III. *Mémoires d'un Voyageur en Angleterre* in-12.

MITHRIDATE, roi de Pont, monta sur le trône dans sa 12*e.* année, la 123*e.* avant J. C., après la mort de son pere Mithridate Evergete ou le Bienfaisant. Confié à des tuteurs ambitieux, il se précautionna, dit-on, contre le poison qu'ils auroient pu lui donner, en faisant usage tous les jours des venins les plus subtils qu'il combattoit par des contrepoisons. La chasse & les autres exercices violens occuperent sa jeunesse; il la passa dans les campagnes & dans les forêts, & y contracta une dureté féroce, qui dégénéra bientôt en cruauté. Il fit périr plusieurs de ses parens, & même, à ce qu'on assure, sa propre mere. Laodice sa sœur, femme d'Ariarathe roi de Cappadoce, avoit deux enfans qui devoient hériter du trône de leur pere : Mithridate les fit périr avec tous les princes de la famille royale, & mit sur le trône un

de ses propres fils, âgé de 8 ans, sous la tutelle de Gordius, l'un de ses favoris. Nicomede roi de Bithynie, craignant que Mithridate, maître de la Cappadoce, n'envahît ses états, suborna un jeune-homme, afin qu'il se dît 3e. fils d'Ariarathe, & envoya à Rome Laodice, qu'il avoit épousée après la mort du roi de Cappadoce, pour assurer le sénat qu'elle avoit eu trois enfans, & que celui qui se présentoit étoit le 3e. Mithridate usa du même stratagême, & envoya à Rome Gordius, gouverneur de son fils, pour assurer le sénat, que celui à qui il avoit fait tomber la Cappadoce, étoit fils d'Ariarathe. Le sénat, pour les accorder, ôta la Cappadoce à Mithridate, & la Paphlagonie à Nicomede, & déclara libres les peuples de ces deux provinces. Mais les Cappadociens, ne voulant point jouir de cette liberté, choisirent pour roi Ariobarzane, qui dans la suite s'opposa aux grands desseins que Mithridate avoit sur toute l'Asie. Telle fut l'origine de la haine de ce roi de Pont contre les Romains. Il porta ses armes dans l'Asie mineure & dans les colonies Romaines, & y exerça par-tout des cruautés inouies. Pour mériter de plus en plus la haine de Rome, il fit égorger, contre le droit des gens, tous les sujets de la république établis en Asie. Plutarque fait monter le nombre des victimes à 150,000; Appien le réduit à 80,000. Plutarque n'est pas croyable, & Appien même exagere. Il n'est pas vraisemblable que tant de citoyens Romains demeurassent dans l'Asie mineure, où ils avoient alors très-peu d'établissemens. Mais quand ce nombre seroit réduit à la moitié, Mithridate n'en seroit pas moins abominable. Tous les historiens conviennent que le massacre fut général, que ni les femmes ni les enfans ne furent épargnés. Aquilius, personnage consulaire, chef des commissaires Romains, fait prisonnier par le vainqueur, fut conduit à Pergame, où il lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, *pour venger*, disoit-il, *les Pergamiens de l'avarice des Romains*. Sylla, envoyé contre lui, remporta, proche d'Athenes, une premiere victoire sur Archelaüs, l'un des généraux de Mithridate. Une autre défaite suivit de près celle-là, & fit perdre au roi de Pont, la Grece, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, & tous les autres pays qu'il s'étoit soumis. Il perdit plus de 200,000 hommes dans ces différens combats. Aussi malheureux sur mer que sur terre, il fut battu dans un combat naval & perdit tous ses vaisseaux. Plusieurs peuples d'Asie, irrités contre le monarque vaincu, secouerent son joug tyrannique. Cette suite d'adversités diminua l'orgueil de Mithridate; il demanda la paix, & on la lui accorda l'an 84 avant J. C. Les articles du traité portoient qu'il payeroit les frais de la guerre, & qu'il se borneroit aux états dont il avoit hérité de son pere. Le roi de Pont ne se hâta point de ratifier ce traité ignominieux. Il travailla sourdement à se faire des alliés & des soldats : il eut l'un & l'autre. Ses forces,

jointes à celles de Tigrane roi d'Arménie, formerent une armée de 140,000 hommes de pied & 16000 chevaux. Il conquit sur la république toute la Bithynie, & avec d'autant plus de facilité, que, depuis la derniere paix faite avec lui, on avoit rappellé en Europe la meilleure partie des légions. Lucullus, consul cette année, vole au secours de l'Asie. Mithridate assiégeoit Cyzique dans la Propontide : le consul Romain, par un dessein nouveau, l'assiégea dans son camp. La famine & la maladie s'y mirent bientôt, & Mithridate fut obligé de prendre la fuite. Une flotte qu'il envoyoit en Italie, fut détruite dans deux combats, l'an 87 avant J. C. Désespéré de la perte de ses forces maritimes, il se retire dans le sein de son royaume : Lucullus l'y poursuit & y porte la guerre. Le roi de Pont le battit d'abord dans deux combats ; mais il fut entiérement vaincu dans un 3e. Il n'évita d'être pris que par l'avidité des soldats Romains, qui s'amuserent à dépouiller un mulet chargé d'or, qui se trouva près de lui par hasard ; ou plutôt à dessein, si l'on en croit Cicéron, qui compare cette fuite de Mithridate à celle de Médée (*voyez ce mot*). Le vaincu désespérant de sauver ses états, se retira chez Tigrane, qui ne voulut pas le voir, de peur d'irriter les Romains. Ce fut alors que, dans la crainte que les vainqueurs n'attentassent à l'honneur de ses femmes & de ses sœurs, il leur envoya signifier de se donner la mort : telles sont les amours des tyrans, & les sentimens que produit une effrénée luxure. Glabrio ayant été envoyé à la place de Lucullus, ce changement fut très-avantageux à Mithridate, qui recouvra presque tout son royaume. Pompée s'offrit pour le combattre, & le vainquit auprès de l'Euphrate l'an 65 avant J. C. Il étoit nuit quand les deux armées se rencontrerent, la lune éclairoit les combattans ; comme les Romains l'avoient à dos, elle allongeoit leurs ombres : de façon que les Asiatiques, qui les croyoient plus proches, tirerent de trop loin, userent vainement leurs fleches & furent entiérement défaits. Mithridate s'ouvrit un passage à la tête de 800 chevaux, dont 300 seulement échapperent avec lui. Tigrane, auquel il demanda un asyle, le lui ayant refusé, il passa chez les Scythes, qui le reçurent avec plus d'humanité que son gendre. Assuré de leur attachement, il se proposa de pénétrer par terre en Italie, avec les forces de ses nouveaux alliés, d'aller attaquer les Romains dans le centre de leur empire. Il fut bientôt détrompé des espérances qu'il avoit conçues si légérement : les soldats épouvantés refuserent de s'exposer de nouveau. Dans cette extrémité il envoya demander la paix à Pompée, mais par des ambassadeurs. Le général Romain vouloit qu'il la demandât lui-même en personne, & toutes ses prieres furent inutiles. Le désespoir prit alors chez lui la place d'un vain desir de paix : il ne pensa plus qu'à périr les armes à la main. Mais ses sujets, qui aimoient plus la vie

que la gloire, proclamerent roi Pharnace son fils. Ce pere infortuné, mais qui méritoit bien son infortune, lui demande la permission d'aller passer le reste de ses jours hors de ses états qu'il lui ravit. Le fils dénaturé lui refuse cette consolation, & prononce contre l'auteur de sa vie ces horribles paroles : *Qu'il meure!* Mithridate, pour comble d'horreur, les entend sortir de la bouche de son fils (digne châtiment du parricide commis en la personne de sa mere); & transporté de douleur & de rage, il lui répond par cette imprécation : « Puisses-tu ouir » un jour de la bouche de tes » enfans, ce que la tienne pro- » nonce maintenant contre ton » pere »! Il passe ensuite tout furieux dans l'appartement de la reine, lui fait avaler du poison & en prend lui-même; mais le trop fréquent usage qu'il avoit fait des antidotes, en empêcha l'effet. (Celui que nos apothicaires préparent aujourd'hui sous son nom, est une composition moderne. L'antidote dont il se servoit, étoit beaucoup plus simple : au rapport de Serenus Sammonicus, il consistoit en vingt feuilles de rhue, un grain de sel, deux noix & deux figues seches). Le fer dont il se frappa à l'instant d'une main caduque & mal-assurée, ne l'ayant blessé que légérement, un officier Gaulois, lui rendit, à sa priere, le funeste service de l'achever, l'an 64 avant J. C. Ce prince plus féroce & plus perfide qu'Annibal, avoit beaucoup de son courage. Maître d'un grand état, tourmenté d'une ambition sans bornes, actif & capable des plus vastes desseins, il auroit fait trembler Rome, s'il n'avoit eu à combattre les Sylla, les Lucullus & les Pompée. Velleius Paterculus trace son portrait en ces termes, qu'il seroit difficile de traduire avec la même précision : *Vir neque silendus neque dicendus sine curâ; bello acerrimus, virtute eximius, aliquandò fortunâ, semper animo maximus, consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Hannibal.* Lib. 2, cap. 14.

MIZAULD, (Antoine) en latin *Mizaldus*, médecin de Mont-Luçon dans le Bourbonnois, s'est fait connoître par un grand nombre d'ouvrages, non-seulement sur son art, mais sur les mathématiques, la physique, la météorologie, l'astronomie judiciaire, &c. Il y a des traits curieux & singuliers, qu'il faut démêler à travers les mensonges, que lui faisoit adopter une crédulité excessive. On a dit de lui :

Quælibet a quovis mendacia credere promptus.

Ses principaux livres sont : I. *Phænomena, seu Temporum signa*, in-8°, traduit en françois, sous le titre de *Mirouer du Tems*, 1547, in-8°. II. *Planetologia*, in-4°. III. *Cometographia.* IV. *Harmonia cælestium corporum & humanorum*, traduit en françois par de Montlvard, 1580, in-8°. V. *De arcanis Naturæ*, in-8°. VI. *Ephemerides Aëris perpetuæ*, in-8°. VII. *Methodica Pestis descriptio, ejus præcautio & salutaris curatio;* traduit en françois, 1562, in-8°. VIII. *Opuscula de re medicâ*, Cologne, 1577, in-8°, &c., &c.

Cet écrivain bizarre, mais ſavant & appliqué, mourut à Paris en 1578. On trouve dans ſes ouvrages beaucoup de choſes, que dans ce ſiecle copiſte & plagiaire, on a fait paſſer pour des découvertes récentes.

MNEMOSYNE, ou la Déeſſe Mémoire. Jupiter l'aima tendrement & eut d'elle les Muſes; elle en accoucha ſur le Mont-Piérius.

MNESTHÉE, *voyez* MENESTHÉE.

MOAB, naquit de l'inceſte involontaire de Loth avec ſa fille aînée, vers l'an 1897 avant J. C. Il fut pere des Moabites, qui habiterent à l'Orient du Jourdain & de la Mer-Morte, ſur le fleuve Arnon. Les fils de Moab conquirent ce pays ſur la race Enacim; & les Amorrhéens, dans la ſuite, en reprirent une partie ſur les Moabites.

MOAVIAS, général du calife Othman, vers l'an 643 de J. C., fit beaucoup de conquêtes & vengea la mort de ce prince. C'eſt ce Moavias, qui, s'étant rendu maître de l'iſle de Rhodes vers 653, vendit les débris du célebre Coloſſe du Soleil à un marchand juif qui, dit-on, les fit porter à Alexandrie ſur 900 chameaux. *Voyez* CHARÈS.

MOCENIGO, (Louis) noble Vénitien, d'une famille illuſtre, qui a donné pluſieurs doges à ſa patrie, obtint cette dignité en 1570. Il ſe ligua avec le pape & les Eſpagnols contre les Turcs, qui avoient pris l'iſle de Chypre. Sébaſtien Veneri commandoit les galeres de la république, Marc-Antoine Colonne celles de l'Egliſe, & don Juan d'Autriche celles du roi d'Eſpagne. L'armée chrétienne gagna la célebre bataille de Lépante, le 7 octobre de l'an 1571. Louis Mocenigo mourut l'an 1576, après avoir gouverné avec beaucoup de prudence & de bonheur. — Un de ſes deſcendans, Sébaſtien MOCENIGO, qui avoit été provéditeur général de la mer, général de la Dalmatie, & commiſſaire plénipotentiaire de la république pour le réglement des limites avec les commiſſaires Turcs, fut élu doge le 28 août 1722, & ſoutint avec honneur la gloire de ſon nom: il mourut en 1732. — Il y a encore eu de cette famille, André MOCENIGO, qui vivoit en 1522, & qui fut employé dans les grandes affaires de la république, qu'il mania avec ſuccès. On a de lui deux ouvrages hiſtoriques. I. *De bello Turcarum.* II. *La Guerra di Cambrai 1500 & 1517*; Veniſe, 1544, in-8°. Cet ouvrage ne flatte pas les puiſſances liguées contre Veniſe. L'abbé Dubos en a profité dans ſon *Hiſtoire de la Ligue de Cambrai.*

MODEL, (N.) docteur en médecine, né à Neuſtadt en Franconie, paſſa en Ruſſie l'an 1737. Il eut la direction des apothicaireries impériales, & mourut à Pétersbourg le 2 avril 1775, à 64 ans. Il a publié pluſieurs ouvrages de chymie, de phyſique & d'économie, que M. Parmentier a traduits en françois ſous le titre de *Récréations Chymiques*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°.

MODENE, *voyez* ALFONSE D'EST.

MODESTE, (S.) abbé du

monastere de S. Théodose, puis patriarche de Jérusalem en 632, est connu par des *Homélies* dont Photius a donné des extraits. Il dit dans la 1*re*. que Marie-Magdelene avoit toujours été vierge, & étoit morte martyre à Ephese, où elle étoit allée trouver S. Jean l'Evangéliste, après la mort de la Ste. Vierge : ce qui est d'autant plus remarquable, qu'alors le sentiment qui faisoit de Marie-Magdelene & de la Femme pécheresse une même personne, paroissoit être hors de doute, comme on le voit par les écrits de S. Grégoire pape, antérieur de plusieurs années. Dans une autre de ces *Homélies*, l'on voit que du tems de Modeste, la croyance de l'Assomption de la Vierge en corps & en ame étoit reçue en Orient, & que les fideles étoient pénétrés de respect pour elle. On trouve dans le même Sermon, une explication orthodoxe & précise des Mysteres de la Trinité & de l'Incarnation, ainsi que des preuves évidentes de la doctrine de l'Eglise sur l'intercession des Saints. M. Giecomelli, prélat domestique de Clément XIII, très-versé dans la connoissance de l'antiquité & des langues orientales, a donné ce Sermon, d'après un manuscrit authentique, sous ce titre : *Panégyrique de notre Saint-Pere Modeste, patriarche de Jérusalem, sur le passage de la très-sainte Vierge, Mere de Dieu.* Cette édition, qui est en grec & en latin, parut à Rome en 1760, in-4°. Photius, p. 57, a cité le discours dont il s'agit. C'est d'après lui qu'il a été depuis cité par Papebroch, par Fabricius, &c. S. Modeste mourut l'an 634. On fait sa fête le 16 décembre.

MODREVIUS, (André Fricius) secrétaire de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, au milieu du 16*e*. siecle, avoit beaucoup d'esprit ; mais il le déshonora, *dicendo quæ non oportuit, scribendo quæ non licuit, agendo quæ non decuit.* Son traité *De la Réforme de l'État* le fit chasser de Pologne & dépouiller de ses biens. Il fut un malheureux vagabond, qui flotta toute sa vie entre les Sociniens & les Luthériens, & qui finit par être méprisé des uns & des autres. Il travailla beaucoup à réunir toutes les sociétés chrétiennes en une même communion ; & Grotius le compte entre les conciliateurs de religion : comme s'il étoit possible que les imaginations d'un homme sans autorité & sans caractere, fussent plus efficaces pour contenir & réunir les esprits inquiets & raisonneurs, que les jugemens de l'Eglise universelle, doués de la sanction de J. C. & de la garantie de Dieu même (*voyez* MOLANUS, MELANCHTHON, LENTULUS Scipion, SERVET, &c). Son principal ouvrage : *De Republicâ emendandâ*, Bâle, 1569, in-fol. est en 5 livres : le 1*er*. traite *de Moribus* ; le 2*e*., *de Legibus* ; le 3*e*., *de Bello* ; le 4*e*., *de Ecclesiâ* ; & le 5*e*., *de Scholâ*. La liberté, ou plutôt la licence & la haine du bon ordre, dicta cet ouvrage ; mais ce n'est pas le goût qui l'a dirigé. Son traité *De Originali peccato*, 1562, in-4°, renferme des choses hardies.

MOEBIUS, (Godefroi) professeur de médecine à Iene, né à Laucha en Thuringe l'an 1611, devint premier médecin de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, d'Auguste, duc de Saxe, & de Guillaume, duc de Saxe-Weimar. Il mourut à Hall en Saxe en 1664, à 53 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de médecine, qui ne contiennent rien de neuf. Les principaux sont: I. *Fondemens physiologiques de la Médecine*, Francfort, 1678, in-4°. II. *De l'usage du Foie & de la Bile.* III. *Abrégé des élémens de médecine*, Iene, 1690, in-fol., tout y est traité superficiellement, & on n'y voit rien de bien intéressant. IV. *Anatomie du Camphre*, Iene, 1660, in-4°. Tous ces ouvrages sont en latin. Godefroi MOEBIUS, son fils, médecin comme lui, a donné *Synopsis Medicinæ practicæ*, 1667, in-fol.

MOEBIUS, (George) théologien luthérien, né à Laucha en Thuringe l'an 1616, fut professeur en théologie à Leipsig, & mourut en 1697. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Le plus connu est son traité *De l'origine*, *de la propagation*, *& de la durée des Oracles des Païens*, contre Vandale. Le P. Baltus a profité de cet ouvrage, dans sa réfutation des *Oracles* de Fontenelle, & en a développé & renforcé les preuves.

MOEGLING, (Louis) professeur dans l'université de Tubingen en Suabe, a publié en 1683 un traité curieux & intéressant, intitulé: *Palingenesis, seu resurrectio plantarum ejusque ad resurrectionem corporum nostrorum applicatio.* L'auteur nous montre un symbole frappant de la résurrection dans cette belle & étonnante expérience, qui a encore été perfectionnée depuis, où une plante, une fleur quelconque, réduite en cendres, se représente aux yeux dans sa premiere forme, & avec toutes ses couleurs. Le P. Kircher a traité le même sujet dans son *Mundus Subterraneus*, t. 2, p. 414, & termine les réflexions qu'il fait naître, de la maniere suivante: *Luculentissimum sanè argumentum, quo corporum nostrorum futuram resuscitationem humani imbecillitas intellectûs aliquomodò per ejusmodi umbratilem similitudinem concipiat.* Nous avons aussi deux volumes sur la *Palingenesie*, par M. Bonnet, mais l'auteur s'abandonne à des idées de systêmes & à des conséquences, qui annoncent plus d'enthousiasme que de jugement.

MOENIUS, (*Caïus*) célebre consul Romain, vainquit les anciens Latins. Il fut le premier qui attacha près de la Tribune aux harangues, les *Becs* & les *Epérons* des navires qu'il avoit pris à la bataille d'Antium, l'an 338 avant J. C.: ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Rostra*.

MOERBECA, (Guillaume) né vers l'an 1215 à Moerbeeck, en Flandre, près de Grammont, se fit Dominicain, & fut disciple d'Albert le grand. Il devint ensuite chapelain & pénitencier des papes Clément IV & Grégoire X. Celui-ci l'envoya au second concile général de Lyon l'an 1274. Sa science & ses vertus furent récompensées par l'archevêché de Co-

rinthe (alors sous la domination des Vénitiens), & les honneurs du *Pallium*. Monté sur ce siege, il se consacra entiérement aux devoirs pastoraux, & à traduire des livres grecs en latin. On croit qu'il mourut avant la fin du 13*e*. siecle. On a de lui une *Traduction* latine du *Commentaire* de Simplicius sur les livres d'Aristote *du Ciel & de la Terre*, Venise, 1563, in-fol. Il traduisit tous les ouvrages d'Aristote à la sollicitation de S. Thomas. On conserve dans plusieurs bibliotheques cette version manuscrite, de même que la version des ouvrages de Proclus le philosophe, &c. Voyez la *Bibliotheque des Ecrivains de l'ordre de S. Dominique*, par Echard.

MOESTLIN, (Michel) célebre mathématicien, mourut en 1650 à Heidelberg, après y avoir long-tems enseigné les sciences élevées. C'est lui qui découvrit le premier la raison de cette foible lumiere qui paroît sur la partie de la lune, qui n'est point éclairée du soleil avant & après sa conjonction, & qui est l'effet de la réflexion de la lumiere terrestre.

MOHAMMED, *voyez* AMIN BEN HAROUN.

MOINE, (Jean le) doyen de Bayeux, & ensuite cardinal, né à Cressi en Ponthieu, fut aimé & estimé du pape Boniface VIII. Ce Pontife l'envoya légat en France l'an 1303, pendant son démêlé avec le roi Philippe le Bel. Il mourut à Avignon en 1313. Son corps fut rapporté à Paris, & enterré dans l'église du college qu'il avoit fondé, & qui porte son nom. C'est à tort qu'on a dit qu'il avoit été évêque de Meaux : On a de lui un *Commentaire* sur les *Décrétales*, matiere qu'il possédoit à fond.

MOINE, (Etienne le) ministre de la religion prétendue réformée, né à Caen en 1624, se rendit habile dans les langues grecque & latine, ainsi que dans les orientales. Il enseigna la théologie à Leyde avec réputation, & avec plus de modération que la plupart de ses collegues. Il mourut en 1689, à 65 ans. On a de lui plusieurs Dissertations imprimées dans son recueil, intitulé : *Varia Sacra*, 1685, 2 vol. in-4°, & quelques autres ouvrages. Il a vengé très-bien l'antiquité chrétienne contre les assertions de Sandius (*voyez ce mot*) dans ses *Varia Sacra* : il a porté la vérité à un si haut dégré d'évidence, que Bayle ne pouvoit croire qu'il se trouvât des hommes assez opiniâtres pour s'y refuser. C'est lui qui publia le premier le livre de *Nilus Doxopatrius*, touchant les 5 patriarchats.

MOINE, (Pierre le) né à Chaumont en Bassigni l'an 1602, mort à Paris le 22 août 1671, entra chez les Jésuites & remplit divers emplois dans cette compagnie. Il est principalement connu par ses Vers françois, recueillis en 1671 en un vol. in-fol. Le P. le Moine est le premier des poëtes François de la société, qui se soit fait un nom dans ce genre d'écrire. On ne peut disconvenir que ce poëte n'ait de la verve & un génie élevé ; mais son imagination trop impétueuse & trop féconde, & le mauvais goût de son siecle qui sortoit

à

à peine de la barbarie, l'ont empêché d'être un des premiers poëtes François. Les ouvrages en vers qu'on a de lui, sont: I. Le *Triomphe de Louis XIII;* c'est une Ode pleine de métaphores trop hardies; mais elle a des strophes dont l'enthousiasme & l'élévation le rendent égal à Malherbe. II. *La France guérie dans le rétablissement de la santé du Roi.* III. *Les Hymnes de la Sagesse & de l'Amour de Dieu;* les *Peintures morales.* IV. Un *Recueil de Vers théologiques, héroïques & moraux.* V. *Les Jeux Poétiques.* VI. *Saint Louis*, ou *la Couronne reconquise sur les Infideles.* Ce Poëme divisé en 18 livres, &c., offre des richesses qui, quoique barbares, ne laissent pas de faire naître la surprise & l'admiration. Despréaux, consulté sur ce poëte, répondit « qu'il étoit » trop fou pour qu'il en dît du » bien, & trop poëte pour » qu'il en dît du mal ». La prose du P. le Moine a le même caractere que ses vers: elle est brillante & ampoulée. Ses ouvrages dans ce dernier genre sont: I. *La Dévotion aisée*, Paris, 1652, in-8°. II. *Pensées morales;* l'un & l'autre critiqués dans les Provinciales avec plus de plaisanterie que de solidité. III. Un petit *Traité de l'Histoire*, in-12, où il y a des traits piquans & curieux, & quelques lieux-communs. IV. Une Satyre, mêlée de vers & de prose, sous le titre d'*Etrille du Pégase Janséniste.* V. Le *Tableau des Passions.* VI. La *Galerie des Femmes fortes*, in-fol., & in-12. VII. Un *Manifeste apologétique pour les Jésuites*, in-8°, & d'autres ouvrages, parmi lesquels une *Vie du cardinal de Richelieu*, restée jusqu'ici en manuscrit.

MOINE, (François le) peintre, né à Paris en 1688, prit les premiers principes de son art sous Galloche, professeur de l'académie de peinture. Il remporta plusieurs prix à l'académie, & entra dans ce corps en 1718. Un amateur qui partoit pour l'Italie, l'emmena avec lui. Il n'y resta qu'une année; mais les études continuelles qu'il y fit d'après les plus grands maîtres, l'éleverent au plus haut rang. Il revint en France avec une réputation formée. On le choisit pour peindre à fresque la Coupole de la chapelle de la Vierge, à S. Sulpice. Il s'acquitta de ce grand morceau avec une supériorité qui frappa tous les connoisseurs. On ne doit pourtant pas dissimuler que les figures *tombent*, parce qu'elles ne sont pas en perspective. Le Moine apportoit au travail une activité & une assiduité qui altérerent beaucoup sa santé; il peignoit fort avant dans la nuit, à la lumiere d'une lampe. La gêne d'avoir eu le corps renversé pendant les sept années qu'il employa aux plafond de S. Sulpice & de Versailles, la perte qu'il fit de sa femme, beaucoup d'ambition & de jalousie, dérangerent son esprit. Il mourut de neuf coups d'épée dont il se perça, le 4 juin 1737, à 49 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste le MOINE, habile sculpteur, né à Paris en 1704, & mort dans cette capitale en 1778. La plupart de ses ouvrages, parmi

lesquels on admiroit le mausolée du cardinal Fleury, furent détruits par les Jacobins en 1792.

MOINE, (Abraham le) né en France sur la fin du 17e. siecle, se réfugia en Angleterre, où il exerça le ministere, & où il mourut en 1760. Ses écrits prouvent que malgré les erreurs de la secte où il étoit engagé, il avoit du zele pour le Christianisme. On a de lui plusieurs traductions d'ouvrages anglois en françois. Telles sont les *Lettres Pastorales* de l'évêque de Londres; *les Témoins de la Résurrection*, &c., de l'évêque Skerlock, in-12; l'*Usage & les fins de la Prophétie*, du même, in-8°. Ces Traductions sont ornées de Dissertations curieuses & intéressantes, sur les écrits & la vie des incrédules que ces prélats combattoient.

MOISANT, (Jacques) *voyez* BRIEUX.

MOÏSE, *voyez* MOYSE.

MOITHEY, (Maurice-Antoine) ingénieur & géographe du roi de France, mort à Paris sa patrie, en 1777, âgé de 44 ans, est connu par les *Recherches historiques sur les villes de Rheims, d'Orléans & d'Angers*, 1774, in-4°, & par un *Plan historique de Paris.*

MOITOREL DE BLAINVILLE, (Antoine) architecte & géometre de Pichange, à 4 lieues de Dijon, fut arpenteur & jaugeur royal du bailliage & de la vicomté de Rouen, où il mourut en 1710, âgé d'environ 60 ans. On a de lui un *Traité du Jauge universel*, & d'autres ouvrages estimés.

MOIVRE, (Abraham) né à Vitri en Champagne, l'an 1667, d'un chirurgien, mourut à Londres en 1754. La révocation de l'édit de Nantes le détermina à fuir en Angleterre, plutôt que d'abandonner les nouvelles erreurs. Ses connoissances dans les mathématiques lui ouvrirent les portes de la société royale de Londres, & de l'académie des sciences de Paris. On a de lui un *Traité des Chances* en anglois, 1738, in-8°; & un autre *des Rentes viageres*, 1752, in-8°: tous deux fort exacts. Les *Transactions philosophiques* renferment plusieurs de ses Mémoires très-intéressans. Les uns roulent sur la Méthode des fluxions ou différences, sur la Lunule d'Hippocrate, &c.; les autres sur l'Astronomie physique, en laquelle il résolut plusieurs problêmes; & d'autres enfin sur l'Analyse des jeux de hasard, dans laquelle il prit une route différente de celle pratiquée par Montmort. Sur la fin de ses jours il perdit la vue & l'ouïe; & le besoin de dormir augmenta au point, qu'un sommeil de 20 heures étoit pour lui une nécessité. Quoiqu'habile géometre, il n'étoit pas trop prévenu pour cette science; il dit un jour en parlant de Moliere, *qu'il eût mieux aimé être ce célebre comique que Newton.* Sa conversation étoit instructive, & offroit des choses aussi bien pensées que clairement exprimées. Il ne pouvoit souffrir qu'on se permît sur la Religion, des décisions hasardées, ni d'indécentes railleries. *Je vous prouve que je suis Chrétien* (répondit-il à un homme qui croyoit apparemment lui faire un compliment, en disant

que les mathématiciens n'avoient point de religion) *en vous pardonnant la sottise que vous venez d'avancer.*

MOLA, (Pierre-François) peintre, né en 1621 à Coldré, dans le Milanez, reçut les premiers élémens de la peinture, de son pere qui étoit peintre & architecte. Il fut ensuite disciple de Josepin, de l'Albane & du Guerchin. Sa grande réputation le fit rechercher des papes & des princes de Rome. La reine Christine de Suede le mit au rang de ses officiers. Appellé en France, il étoit sur le point de s'y rendre, lorsqu'il mourut à Rome en 1666. Ce peintre, bon coloriste, grand dessinateur & excellent paysagiste, a encore traité l'histoire avec succès. Le génie, l'invention & la facilité sont le caractere distinctif de ses ouvrages. Forest & Collandon, peintres François, sont au nombre de ses disciples. On a gravé quelques morceaux d'après lui. Il a gravé lui-même plusieurs morceaux de fort bon goût.

MOLA, (Jean-Baptiste) né vers l'an 1620, étoit, dit-on, originaire de France. Il portoit le même nom que le précédent, sans être son parent. Jean-Baptiste étudia dans l'école de Vouët à Paris, & prit à Bologne des leçons de l'Albane. Ce peintre a réussi dans le paysage; ses sites sont d'un beau choix; sa maniere de feuiller les arbres est admirable.

MOLAC, (Jean de Carcado, ou de Kercado de) sénéchal de Bretagne, d'une des meilleures & des plus anciennes maisons de cette province. Après avoir rempli avec honneur les premieres charges & les plus grands emplois à la cour des ducs de Bretagne, & s'être distingué en plusieurs combats, il passa au service du roi François I, dont il fut le premier gentilhomme de la chambre, & capitaine de cent hommes d'armes. A la fameuse bataille de Pavie en 1525, un arquebusier allant tirer sur le roi, le sénéchal de Molac se précipita au-devant du coup, se fit tuer, & sauva ainsi la vie à François I par le sacrifice de la sienne. C'est de lui que descendent les seigneurs de Kercado de Molac, dans la maison desquels la charge de grand-sénéchal de Bretagne est héréditaire.

MOLANUS *ou* VERMEULEN, (Jean) docteur & professeur de théologie à Louvain, & censeur-royal des livres, né à Lille l'an 1533, dans le tems que son pere & sa mere qui étoient domiciliés à Louvain, étoient allés faire un court séjour en cette ville, réclama toujours Louvain pour sa ville natale, & signa constamment *Molanus Lovaniensis.* Il mourut en 1585, après avoir publié : I. Une Edition du *Martyrologe* d'Usuard, accompagnée 1°. de Notes, 2°. d'un *Appendix*, 3°. d'un *Traité* des *Martyrologes*, 4°. d'un Abrégé des *Vies des Saints des Pays-Bas*, 5°. d'une *Chronique* des mêmes Saints; Louvain, 1573, in-8°. II. *Natales Sanctorum Belgii*, Louvain, 1595, in-12. Arnold Raissius, chanoine de S. Pierre à Douay, en a donné une édition plus ample l'an 1626. Les *Acta Sanctorum Belgii* par l'abbé Ghesquiere,

ont éminemment rempli le but de cet ouvrage. III. *Historia SS. Imaginum & Picturarum*, Louvain, 1574, in-8°, & 1771, in-4°, avec des annotations & des supplémens par M. Paquot. IV. *De Canonicis*, Louvain, 1670 : ouvrage savant & curieux. V. *De Fide Hæreticis servanda*, Louvain, 1585. VI. *De piis Testamentis*, 1584, in-12. VII. *Theologiæ practicæ Compendium*. VIII. *Militia sacra Ducum Brabantiæ*. IX. *Rerum Lovaniensium lib. XII*, manuscrit. Tous ces ouvrages montrent que Molanus étoit très-versé dans l'antiquité ecclésiastique & dans la critique au moins pour son tems. Baronius fait un grand éloge de ce docteur dans sa préface du Martyrologe Romain.

MOLANUS, (Gerard Walter) théologien luthérien, abbé de Lockum, mort en 1722, a été quelque tems en correspondance avec Bossuet, relativement à la réunion des Luthériens & des Catholiques (voy. les *Œuvres posthumes* de Bossuet). Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie & de mathématiques. C'étoit le célebre Leibnitz qui avoit lié cette correspondance; mais il ne paroît pas qu'il se soit sérieusement occupé à en favoriser le résultat. C'est au moins ce que l'évêque de Meaux sembloit croire d'après les incidens ou tergiversations, qui empêcherent qu'on en vînt à une conclusion satisfaisante. D'autres prétendent que Leibnitz fut lui-même contrarié dans son dessein, & que sans des obstacles supérieurs qui ne dépendoient pas de lui, la chose auroit pu réussir. Sans nous arrêter à discuter les causes qui firent échouer une si louable entreprise, adorons la Providence, & respectons les momens qu'elle a mis dans sa puissance, pour consommer des ouvrages auxquels les hommes, abandonnés à leurs efforts & à leurs lumieres, travailleront toujours inutilement. Quelle méditation ou » conciliation, dit un théolo» gien modéré & impartial, » peuvent reconnoître ou ad» mettre des gens, pour qui » toute l'autorité de l'Eglise » Catholique est de nulle con» sidération? Où est le parti» culier de quelque savoir & » de quelque vertu qu'il soit, » qui puisse se flatter de jouir » de plus de confiance ou d'a» voir plus de force convain» cante que la grande & fé» conde Mere des Chrétiens? » *Voyez* MODREVIUS.

MOLAY ou MOLÉ, (Jacques de) Bourguignon, fut le dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, au commencement du 14e. siecle. Les grandes richesses de son ordre & l'orgueil de ses chevaliers, excitoient l'envie des grands & les murmures du peuple. L'an 1307, sur la dénonciation de deux scélérats de ce corps, l'un chevalier, l'autre bourgeois de Beziers; Philippe le Bel, roi de France, du consentement du pape Clément V, fit arrêter tous les chevaliers, & s'empara du Temple à Paris & de tous leurs titres. Le pape avoit mandé au grand-maître d'aller en France se justifier des crimes dont son ordre étoit accusé. Il étoit pour lors en Chypre, où il faisoit vaillam-

ment la guerre aux Turcs. Il vint à Paris, ſuivi de 60 chevaliers des plus qualifiés, du nombre deſquels étoient Gui, dauphin d'Auvergne, & Hugues de Peralde. Ils furent tous arrêtés le même jour; la plupart périrent par le feu. L'ordre fut aboli en 1311 par Clément V dans le concile de Vienne. Molay, Gui & Hugues furent retenus en priſon juſqu'en l'an 1313, qu'on leur fit leur procès. Ils eurent la lâcheté de confeſſer les crimes qu'on leur imputoit, dans l'eſpérance d'obtenir leur liberté aux dépens de leur honneur, & c'eſt peut-être là leur ſeul crime bien avéré (*voyez* CLÉMENT V). Mais voyant qu'on les retenoit toujours priſonniers, Molay & Gui ſe rétractèrent. Ils furent brûlés vifs dans l'iſle du Palais, le 11 mars 1314. Molay parut en héros chrétien ſur le bûcher, & perſuada à tout le monde qu'il étoit innocent. On rapporte qu'il ajourna le pape Clément à comparoître devant Dieu dans 40 jours, & le roi dans l'année. En effet, ils ne paſſerent pas ce terme. Quelques auteurs croient que cet ajournement fut imaginé après l'événement; mais un auteur moderne en a ſolidement prouvé la réalité : « Ce n'eſt pas choſe » rare, ajoute-t-il, de voir » mourir au tems indiqué des » princes & des juges, cités » au jugement de Dieu; outre » ce qu'on en trouve dans Ri» chebourg, un écrivain dont » la Religion eſt auſſi éclairée » que ſolide, en rapporte plus » de vingt exemples, & après » avoir rapporté celui-ci, il s'é» crie : *Peut-on dire, en voyant* » *éclater ainſi la vengeance di-* » *vine, qu'il y a du naturel* » *& de l'ordinaire dans ces évé-* » *nemens* » ? Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que de tout tems les hommes ont cru que Dieu exauçoit les malédictions des mourans (*voyez les articles* FERDINAND IV, NOGARET, TOLEDE; *& le* Journ. hiſt. & litt., *1 octobre 1790, p. 173*). Il eſt certain encore, que, dans la deſtruction des Templiers, il périt un grand nombre d'innocens; les déſordres de quelques particuliers ont pu influer ſur la réputation du corps, mais l'on ne peut croire qu'ils aient été ni univerſels, ni portés à l'extravagant excès qu'on a voulu ſuppoſer. « Je ne croirai ja» mais, dit un hiſtorien, qu'un » grand-maître & tant de » chevaliers, parmi leſquels » on comptoit des princes, » tous vénérables par leur âge » & par leurs ſervices, fuſſent » coupables des baſſeſſes ab» ſurdes & inutiles, dont on » les accuſoit. Je ne croirai » jamais qu'un ordre entier de » Religieux ait renoncé en Eu» rope à la Religion Chré» tienne, pour laquelle il com» battoit en Aſie, en Afrique, » & pour laquelle même encore » pluſieurs d'entr'eux gémiſ» ſoient dans les fers des Turcs » & des Arabes, aimant mieux » mourir dans les cachots, que » de renier leur religion. En» fin, je crois ſans difficulté à » plus de 80 chevaliers qui, en » mourant, prennent Dieu à » témoin de leur innocence ». D'un autre côté, il faut convenir que les premiers aveux des Templiers ſont une choſe très-

imposante, & suffisent, quand même ils seroient faux, pour justifier le décret de leur suppression, comme nous l'avons prouvé à l'article CLÉMENT V. L'auteur de l'*Histoire critique & apologétique des Templiers* convient qu'une multitude de chevaliers ont avoué les crimes qu'on leur imputoit, la plupart même librement, & sans violence ni tortures, sur de simples promesses ou menaces, & même dans de simples interrogatoires. On peut voir ces aveux plus ou moins clairement prononcés, t. 2, p. 270, 271, 276, 277, 281, &c.; & ce sont des Anglois sur lesquels Philippe le Bel ne pouvoit rien, & Clément V très-peu, qui font ces aveux. Pierre du Puy a donné l'*Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des Templiers*, Bruxelles, 1751. Il a paru en 1779 l'*Histoire de l'abolition des Templiers*, Paris, in-12, brochure superficielle & pétrie de petites vues très-différentes de celles de l'histoire. Il n'en est pas de même de l'*Histoire critique & apologétique des Templiers* (que nous venons de citer), *par feu R. P. M. J. de l'ordre des Prémontrés*, Paris, 1789, 2 vol. in-4°; ouvrage savamment & sagement écrit, mais peut-être un peu trop favorable aux Templiers.

MOLÉ, (Edouard) seigneur de Champlastreux, fut conseiller, puis procureur-général du parlement de Paris pendant la ligue. Ce fut sur ses conclusions que le parlement donna ce fameux arrêt, par lequel il fut déclaré que *la couronne ne pouvoit passer ni à des femmes, ni à des étrangers*. Henri IV le fit président-à-mortier en 1602. Il mourut le 17 septembre 1616.

MOLÉ, (Matthieu) né à Paris en 1584, fils du précédent, entra dans le parlement, & fut d'abord conseiller, ensuite président-aux-requêtes, depuis procureur-général, & enfin premier président en 1641. Il montra, au milieu des troubles de la Fronde, autant de zele que de grandeur d'ame. Dans le tems des Barricades de 1648, le peuple s'étant attroupé pour l'assassiner dans son hôtel, il en fit ouvrir les portes, en disant que « la maison du premier président devoit être ouverte à tout le monde ». Lorsqu'on lui disoit qu'il devoit moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondoit que « six pieds de terre feroient toujours raison au plus grand homme du monde ». Cette intrépidité fit dire au cardinal de Retz, que « si ce n'étoit pas un blasphême d'avancer que quelqu'un a été plus brave que le grand Condé, il diroit que c'étoit Matthieu Molé ». Cet illustre magistrat mourut garde-des-sceaux en 1656, à 72 ans. — Edouard MOLÉ son fils, & Louis MOLÉ son petit-fils, se distinguerent aussi par leur probité & par les services qu'ils rendirent au public.

MOLE, (Joseph-Boniface de la) favori du duc d'Alençon, entra dans le projet d'enlever, de la cour de France, son maître avec le roi de Navarre, pour les mettre à la tête des mécontens. Il fut décapité en 1574; mais sa mémoire fut rétablie deux ans après.

MOLEZIO, (Joseph) *Mo-*

letius, philosophe, médecin & mathématicien, natif de Messine, mourut en 1588, dans sa 57e. année, à Padoue, où il étoit professeur de mathématiques. Les principaux ouvrages sortis de sa plume, sont des *Ephémérides*, in-4°; & des Tables qu'il nomma *Gregoriennes*, aussi in-4° : ces Tables servirent beaucoup à la réformation du Calendrier par le pape Grégoire XIII.

MOLIERE, (Jean-Baptiste Pocquelin de) fils & petit-fils de valet-de-chambre-tapissier du roi, naquit en 1620. Il commença ses études à 14 ans chez les Jésuites; ses progrès furent rapides. Son pere étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer son emploi auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne en 1641. Quelque tems après il quitta la charge de son pere, & s'associa quelques jeunes gens passionnés comme lui pour le théâtre. Ce fut alors qu'il changea de nom pour prendre celui de *Moliere*, soit par égard pour ses parens, soit pour suivre l'exemple des acteurs de ce tems-là. Les mêmes sentimens & les mêmes goûts l'unirent avec la Béjart, comédienne de campagne. Ils formerent de concert une troupe, qui représenta à Lyon, en 1653, la comédie de l'*Etourdi*. Moliere, à la fois auteur & acteur, & également applaudi sous ces deux titres, enleva presque tous les spectateurs à une autre troupe de comédiens établis dans cette ville. Louis XIV fut si satisfait des spectacles que lui donna la troupe de Moliere, qui avoit quitté la province pour la capitale, qu'il en fit ses comédiens ordinaires, & accorda à leur chef une pension de mille livres. En 1663, ses talens reçurent de nouvelles récompenses. « L'on ne » peut disconvenir, dit un écri» vain très-moderne, que ces » libéralités de Louis XIV & la » haute protection, accordée » aux talens de dissipation & de » luxe, & sur-tout au théâtre, » n'aient préparé la nation à la » révolution, & si l'on veut, à » la décomposition du royaume » de France, arrivée un siecle » après, par la corruption gé» nérale des mœurs ». Moliere termina sa carriere en jouant *le Malade imaginaire*. Il étoit incommodé lorsqu'on le représenta. Les efforts qu'il fit pour achever son rôle, lui causerent une convulsion, suivie d'un vomissement de sang, qui le suffoqua quelques heures après, le 17 février 1673, à 53 ans. L'archevêque de Paris refusant de lui accorder la sépulture, le roi engagea ce prélat à relâcher la rigueur des canons, & il fut enterré à St. Joseph, qui dépend de la paroisse de St. Eustache. La populace s'attroupa devant sa porte le jour de son convoi, & on ne put l'écarter qu'en jetant de l'argent par les fenêtres. Moliere, qui s'égayoit sur le théâtre aux dépens des foiblesses humaines, ne put se garantir de sa propre foiblesse. Séduit par un penchant violent pour la fille de la comédienne Béjart, il l'épousa, & se trouva exposé au ridicule qu'il avoit si souvent jeté sur les maris. On ne peut le justifier de n'avoir pas assez respecté les bienséances, d'avoir choisi même des sujets,

comme l'*Amphytrion*, dont la nature ne pouvoit s'allier avec les égards dus aux mœurs. La lecture de plusieurs de ses pieces laisse infailliblement dans l'ame une impression de vice; & en corrigeant quelques ridicules, il affoiblit le sentiment de la vertu. « On convient, dit un homme, auquel on ne peut supposer un zele excessif pour la morale chrétienne (J. J. Rousseau), « & on le sentira chaque jour davantage, que Moliere est le plus parfait auteur comique, dont les ouvrages nous soient connus. Mais qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même Moliere, dont je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule, & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent; ses vicieux sont des gens qui agissent, & que les plus brillans succès favorisent le plus souvent: enfin l'honneur des applaudissemens, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit. Il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfans, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs. Il fait rire, il est vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices: mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable, d'un bourgeois sans esprit & vain, qui fait sottement le gentilhomme, ou du gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la piece dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête homme? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt? & le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre? Quel est le plus criminel, d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux? Que penser d'une piece où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtise du manant puni? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches; & quand ce pere irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable? & la piece où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs? Le Misantrope est la piece où l'on joue le plus le ridicule de la vertu. Alceste dans

» cette piece est un homme » droit, sincere, estimable, » un véritable homme de bien; » l'auteur lui donne un per- » sonnage ridicule : cependant » c'est la piece qui contient » la meilleure & la plus saine » morale. Sur celle-là jugeons » des autres, & convenons que » l'intention de l'auteur étant » de plaire à des esprits cor- » rompus, ou sa morale porte » au mal, ou le faux bien qu'elle » prêche est plus dangereux » que le mal même, en ce » qu'il fait préférer l'usage & » les maximes du monde à » l'exacte probité; en ce qu'il » fait consister la sagesse dans » un certain milieu, entre le » vice & la vertu; en ce qu'au » grand soulagement des spec- » tateurs, il leur persuade que » pour être honnête homme, » il suffit de n'être pas un franc » scélérat » (voy. BOSSUET, ELMENHORST, MUY, QUINAULT, REGNARD, &c.). Parmi les diverses éditions de ses ouvrages, on distingue celle qu'en a donné M. Bret, Paris, 1772, 6 vol. in-8°, avec des commentaires, dans lesquels il fait sentir les beautés & les défauts, & releve les expressions vicieuses. M. Beffara a publié en 1777, en 2 vol. in-12, l'*Esprit de Moliere*, avec un abrégé de sa vie & un catalogue de ses Pieces.

MOLIERES, (Joseph Privat de) naquit à Tarascon en 1677, d'une famille noble, qui a donné des grand'-croix à l'ordre de Malte. Il reçut de la nature un tempérament extrêmement délicat & un esprit fort pénétrant. On le laissa maître de s'amuser, ou de s'occuper; il choisit l'occupation. La congrégation de l'Oratoire le posséda pendant quelque tems. Il y enseigna avec succès les humanités & la philosophie. Les ouvrages du P. Malebranche lui ayant inspiré une forte envie de connoître l'auteur, il quitta l'Oratoire, & se rendit à Paris pour converser avec lui. Après la mort de ce célebre philosophe, il se consacra aux mathématiques qu'il avoit un peu négligées pour la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1721, & 2 ans après il obtint la chaire de philosophie au College-Royal, qu'il remplit avec un succès distingué. Il mourut dans de grands sentimens de religion, en 1742. Les qualités de son cœur le faisoient autant aimer, que les talens de son esprit le faisoient estimer. On a de lui: I. *Leçons de Mathématiques nécessaires pour l'intelligence des principes de Physique, qui s'enseignent actuellement au College-Royal*, in-12, 1726. Ce livre, qui a été traduit en anglois, est un traité de la Grandeur en général. Les principes d'algebre & de calculs arithmétiques y sont exposés avec ordre, & les opérations bien démontrées. II. *Leçons de Physique, contenant les Elémens de la Physique, déterminés par les seules loix des Méchaniques, expliquées au College-Royal*, Paris, 1739, 4 vol. in-12; & traduites en italien à Venise, 1743, 3 vol. in-8°. En adoptant & en rejetant en partie le systême de Newton & de Descartes, il a montré le peu de solidité qu'ils avoient dans leur totalité; mais avec tout cela il n'a fait

lui-même qu'un systême. Il suppose de grands tourbillons composés de petits tourbillons, & il en fait la base & le fondement d'une multitude d'explications. Quant aux matieres qui ne dépendent pas des systêmes, telles que sont ses Leçons sur les loix générales du mouvement & sur celles qui s'observent dans les chocs des corps élastiques & non élastiques, on ne peut les présenter avec plus de clarté, plus de méthode & plus de précision qu'il ne l'a fait. Cet ouvrage est terminé par une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu, tirée de l'existence du mouvement de la matiere. III. *Elémens de Géométrie*, in-12, 1741. Autant s'étoit-il éloigné des anciens dans sa physique, autant s'en rapproche-t-il dans sa géométrie, du moins pour leur synthese & leur maniere de démontrer.

MOLINA, (Louis) né à Cuença dans la Castille neuve, d'une famille noble; entra chez les Jésuites en 1553, à l'âge de 18 ans. Il fit ses études à Coimbre, & enseigna pendant 20 ans la théologie dans l'université d'Ebora, avec grand succès. Son esprit étoit vif & pénétrant, sa mémoire heureuse; il aimoit à se frayer des routes nouvelles, & à chercher de nouveaux sentiers dans les anciennes. Cet habile Jésuite mourut à Madrid en 1600, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Des *Commentaires* sur la 1re. partie de la *Somme* de S. Thomas, en latin. II. Un grand & savant traité: *De Justitiâ & Jure*. III. Un livre: *De concordiâ Gratiæ & liberi Arbitrii*, imprimé à Lisbonne en 1588, en latin, avec un *Appendix*, imprimé l'année d'après, in-4°, fort cher. C'est cet ouvrage qui fit naître les disputes sur la Grace, & qui partagea les Dominicains & les Jésuites, en Thomistes & en Molinistes. Dès que la production du Jésuite parut, Henriquez, son confrere, la censura dans son traité *De Fine hominis*. Les Dominicains soutinrent theses sur theses, pour foudroyer le nouveau systême. Le cardinal Quiroga, grand-inquisiteur d'Espagne, fatigué de ces querelles, les porta au tribunal de Clément VIII. Ce pontife forma pour les terminer, en 1597, la célebre congrégation qu'on appelle *de Auxiliis*. Mais après plusieurs assemblées des consulteurs & des cardinaux, où les Dominicains & les Jésuites disputerent contradictoirement en présence du pape & de la cour de Rome, il ne fut rien décidé. Paul V, sous lequel ces disputes avoient été continuées, se contenta de donner un Décret en 1607, par lequel il permit aux deux écoles d'enseigner leurs sentimens, leur défendit de se censurer mutuellement, & enjoignit aux supérieurs des deux ordres, de punir sévérement ceux qui contreviendroient à cette défense: décision sage & parfaitement équitable. Les deux écoles se réunissant dans tous les points décidés par l'Eglise, & détestant les erreurs opposées, il étoit inutile de prononcer sur la maniere dont elles établissoient leurs conclusions; il suffisoit qu'elles y arrivassent bien ou mal. Le défaut de raisonnement

quel qu'il pût être, devenoit une affaire de logique & point de théologie (*voyez* LEMOS, LESSIUS, MEYER Livinus, SERRY). Il pouvoit d'ailleurs se faire que les deux partis eussent tort; & en ce cas il eût été injuste de condamner l'un préférablement à l'autre (*voyez* MERLIN Charles). L'auteur de la *Théorie des Êtres insensibles*, ouvrage profond & d'une logique exacte, a parlé de l'hypothese de Molina d'une maniere qui ne plaira pas à ses adversaires, & qui peut consoler en quelque façon sa mémoire, déchirée d'une maniere cruelle pour une affaire d'opinion. « Je n'examine pas ici, » si Molina a saisi la vraie » marche du Créateur, & si » son systême est quelque chose » de plus qu'un systême: je » n'en fais rien. Mais je vois » & je sens que si Molina se » trompe dans son systême, il » se trompe du moins en grand » homme, en homme de gé- » nie, & que s'il n'a pas at- » teint & saisi la vérité des » choses, il a du moins dé- » montré qu'il n'y a point d'in- » compatibilité dans les dog- » mes qu'il a à concilier, point » de contradiction dans les » opérations du Créateur qu'il » a à justifier: puisqu'il est évi- » dent que les opérations du » Créateur, dans tout ce qui » concerne la liberté de l'hom- » me, relativement à l'ordre » naturel & à l'ordre surnatu- » rel, doivent être quelque » chose de mieux encore, que » ce que présente un systême » destiné à en montrer l'action » & l'harmonie. En vain la ri- » valité aboya & cabala contre » cette très-ingénieuse & très- » philosophique hypothese. En » vain une plate & fabuleuse » histoire fut composée pour la » défigurer & pour la calom- » nier. En vain la fanatique » supercherie osa fabriquer une » Bulle supposée, pour l'ana- » thématiser & pour la fou- » droyer. Tout cela n'a servi » qu'à démontrer au monde » philosophe, que le génie sur- » vit aux cabales, & que l'a- » mour de la vérité ne préside » pas toujours aux bruyantes » disputes de l'école ». *Théorie des Êtres insf.*, T. 2, N°. 1027, p. 647. — C'est un artifice des Jansénistes d'appeller *Molinistes* tous ceux qui rejettent la doctrine de leurs coriphées, comme si tous les catholiques professoient la doctrine de Molina. Les nouveaux philosophes mettent en opposition le Molinisme & le Jansénisme, pour faire entendre que les Catholiques ne sont pas d'accord: en quoi il y a deux impostures grossieres, 1°. parce qu'on met de niveau un sentiment orthodoxe avec une héréfie proscrite; 2°. parce qu'on range parmi les Catholiques une secte anathématisée & plus ennemie de l'Eglise que les Nestoriens & les Ariens.

MOLINA, (Antoine) Chartreux de Villa-Nuéva-de-Los-Infantes, dans la Castille, dont on a un Traité de l'*Instruction des Prêtres*. Cet ouvrage est très-propre à honorer le sacerdoce, & à sanctifier ceux qui en sont revêtus. On l'a traduit en latin, à Anvers, 1618, in-8°; & en françois, à Paris, chez Coignard, 1677, in-8°. Molina mourut vers 1612, après s'être

acquis une grande réputation de piété.

MOLINA, (Louis) jurisconsulte Espagnol, fut employé par Philippe II, roi d'Espagne, dans les conseils des Indes & de Castille. On a de lui un savant Traité sur les substitutions des terres anciennes de la noblesse d'Espagne, en 1603, in-fol. Il est intitulé : *De Hispanorum primogenitorum origine & naturâ.*

MOLINA, (Dominique) religieux Dominicain, natif de Séville, publia en 1626 un *Recueil des Bulles des Papes*, concernant les privileges des ordres religieux.

MOLINET, (Jean) né à Desurennes, dans le diocese de Boulogne, fut aumônier & bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, & chanoine de Valenciennes. On a de lui plusieurs ouvrages en prose & en vers. Le plus connu est intitulé : *Les Dits & Faits de Molinet*, Paris, 1537, in-fol., 1540, in-8°. Les curieux le recherchent. Ses *Poésies* ont été réimprimées à Paris en 1723, in-12. On a encore de lui : I. Une *Paraphrase* en prose du roman de *la Rose*, Paris, 1521, in-fol., commencé par Guillaume de Lorris & achevé par Jean Clopinel (*voy. ce mot*). Jean Gerson, dans son Sermon pour le 4e. dimanche de l'Avent, fait une sortie fort vive contre ce roman, qu'il croyoit avec raison digne des flammes. II. Une *Chronique* depuis 1474 jusqu'en 1504, manuscrite. Il mourut en 1507.

MOLINET, (Claude du) chanoine-régulier & procureur-général de la congrégation de Ste. Genevieve, naquit à Châlons-sur-Marne en 1620, d'une famille ancienne. Il vint achever ses études à Paris, & s'appliqua ensuite à découvrir ce qu'il y a de plus caché dans l'antiquité. Il amassa un cabinet considérable de curiosités, & mit la bibliotheque de Ste. Genevieve à Paris, dans un état qui l'a rendue l'objet de l'attention des curieux. Louis XIV se servit de lui pour aider à ranger ses médailles & à lui en trouver de nouvelles. Le P. du Molinet en fournit à ce monarque plus de 800, qui lui mériterent des gratifications considérables. Ce savant antiquaire mourut en 1687, à 67 ans, regretté de plusieurs illustres amis, que son savoir, autant que son caractere, lui avoient procurés. Ses principaux ouvrages sont : I. Une édition des *Epîtres d'Etienne*, *évêque de Tournay*, avec de savantes notes, 1682, in-8°. II. *L'Histoire des Papes par médailles*, depuis Martin V jusqu'à Innocent XI; 1679, in-fol., en latin. III. Des *Réflexions sur l'origine & l'antiquité des Chanoines séculiers & réguliers.* IV. Un *Traité des différens habits des Chanoines.* V. Une *Dissertation sur la Mitre des Anciens.* VI. Une autre *Dissertation sur une Tête d'Isis*, &c. VII. *Le Cabinet de Ste. Genevieve*, Paris, 1692, in-fol., peu commun. Ces différens écrits offrent des choses curieuses & recherchées.

MOLINETTI, (Antoine) médecin de Venise, enseigna & pratiqua la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire. C'étoit un des plus habiles anatomistes de son

siecle. On estime beaucoup son *Traité des Sens & de leurs organes*, imprimé à Padoue en 1669, in-4°, en latin, & à Venise en 1675 avec des augmentations. Molinetti mourut à Venise vers 1675, avec la réputation d'un savant présomptueux, trop amoureux de ses idées, & trop ennemi de celles des autres.

MOLINEUX, *voyez* MOLYNEUX.

MOLINIER, (Jean-Baptiste) né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, & prêcha dans la suite avec applaudissement à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans & à Paris. Massillon l'ayant entendu, fut frappé des traits vifs & saillans de son éloquence, & surpris de ce qu'avec un talent si décidé, il étoit si inégal; il lui dit alors: « Il ne » tient qu'à vous d'être le pré» dicateur du peuple ou des » grands ». Il est certain que lorsqu'il travailloit ses discours, il égaloit les plus célebres orateurs; mais il comptoit trop sur sa facilité, & il ne modéroit pas assez l'impétuosité de son imagination. Molinier quitta l'Oratoire vers 1720, pour se retirer dans le diocese de Sens, d'où il revint à Paris reprendre l'exercice du ministere de la prédication. Le successeur du cardinal de Noailles (Vintimille) le lui ayant interdit à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*, & de ses liaisons avec les Convulsionnaires, il ne s'occupa plus qu'à revoir ses Sermons. Il mourut en 1745, à 70 ans. On a de lui: I. *Sermons choisis*, en 14 vol. in-12, 1730 & années suivantes. Ces discours sont la production d'un génie heureux, qui s'exprime avec beaucoup de feu, d'énergie, de force, de dignité & de naturel. Il ne lui manquoit que le goût; son style est incorrect, inégal & déshonoré par des termes communs, qui font un étrange contraste avec plusieurs morceaux pleins de vie & de noblesse. De ces 14 volumes, il y en a trois de *Panégyriques*, & deux de *Discours* sur la vérité de la Religion Chrétienne. II. *Exercice du Pénitent & Office de la Pénitence*, in-18. III. *Instructions & Prieres de Pénitence*, in-12, pour servir de suite au *Directeur des Ames pénitentes* du P. Vauge. IV. *Prieres & Pensées Chrétiennes*, &c.

MOLINOS, prêtre Espagnol, naquit dans le diocese de Saragosse en 1627, d'une famille considérable par ses biens & par son rang. Né avec une imagination ardente, il s'établit à Rome, & y acquit la réputation d'un grand directeur. Il avoit un extérieur frappant de piété, & il refusa tous les bénéfices qu'on lui offrit. Le feu de son génie lui fit imaginer des folies nouvelles sur la mysticité. Il débita ses idées dans sa *Conduite spirituelle*: livre qui le fit enfermer dans les prisons de l'inquisition en 1685. Cet ouvrage parut d'abord admirable. « La Théologie mys» tique, disoit l'auteur dans sa » Préface, n'est pas une science » d'imagination, mais de senti» ment.... On ne l'apprend » point par l'étude, mais on » la reçoit du Ciel ». Cela étoit vrai à bien des égards, mais l'auteur en porta trop loin les

conséquences, & en fit de fausses applications. Ce ne fut qu'en creusant dans une espece d'abyme où Molinos s'enfonce & son lecteur avec lui, qu'on apperçut tout le danger de son système. Le P. Segneri, ayant entrepris d'en découvrir le venin dans un livre qu'il publia sous le titre de l'*Accord de l'action & du repos dans l'Oraison*, peu s'en fallut qu'il ne lui en coûtât la vie. On le regarda comme un homme jaloux, aveuglé par une basse envie, qui calomnioit un Saint. Son livre fut censuré, & on ne lui rendit justice que lorsque l'hypocrisie fut démasquée. « On » vit, dit le P. d'Avrigny, » que l'homme prétendu par» fait de Molinos est un homme » qui ne raisonne point; qui » ne réfléchit ni sur Dieu, ni » sur lui-même; qui ne desire » rien, pas même son salut; » qui ne craint rien, pas même » l'enfer; à qui les pensées les » plus impures, comme les » bonnes œuvres, deviennent » absolument étrangeres & in» différentes ». La souveraine perfection, suivant le rêveur Espagnol, consiste à s'anéantir pour s'unir à Dieu : de façon que, toutes les facultés de l'ame étant absorbées par cette union, l'ame ne doit plus se troubler de ce qui peut se passer dans le corps. Peu importe que la partie inférieure se livre aux plus honteux excès, pourvu que la supérieure reste concentrée dans la Divinité par l'oraison de Quiétude. Cette hérésie se répandit en France, & y prit mille formes différentes. Malaval, madame Guyon & Fénélon en adopterent quelques idées, mais non pas les plus révoltantes. Celles de Molinos furent condamnées en 1687, au nombre de 68. Il fut obligé de faire une abjuration publique de ses erreurs, & il fut enfermé dans une prison, où il mourut en 1696, âgé de plus de 70 ans. Quelques-uns ont avancé que Molinos en étoit venu jusqu'à ouvrir la porte aux abominations des Gnostiques; mais d'autres le justifient sur ce point & soutiennent qu'il n'a pas admis cette horrible conséquence. Les sentimens dans lesquels on dit qu'il est mort, viennent à l'appui de cette assertion. Des lecteurs superficiels ont quelquefois confondu avec le Quiétisme ou la Quiétude de Molinos, cette paix de l'ame que nous devons garder même dans la détestation & la fuite du péché. Le Quiétisme enseigne qu'il n'y a pas de péchés pour les ames unies à Dieu; & que dès-lors il ne faut pas s'en inquiéter. La vraie théologie dit qu'il faut pleurer ses péchés sans agitation, sans se tracasser & s'abattre. « Il est difficile de compren» dre, dit un ascétique, qu'on » puisse confondre de telles dis» parates, & cela à la faveur » du misérable équivoque qui » porte sur le mot *quies;* la » douleur, la componction, les » regrets les plus vifs d'avoir » offensé Dieu, sont calmes » & paisibles. Le *Peccavi Do*» *mino* de David, le *Flevit* » *amarè* de S. Pierre, étoient » sans agitation & sans trouble. » La situation contraire vient » de la grande idée qu'on a de » soi-même, de ses vertus, » d'un desir de perfection rap-

» porté à soi & non pas à » Dieu.

MOLITOR, (Ulrich) est connu par un livre rare, intitulé : *De Pythonicis mulieribus*, Constance, 1489, in-4°; où il y a des choses fort singulieres, qu'on traiteroit aujourd'hui de fables, & dont quelques-unes néanmoins paroissent avec tout l'appareil d'une critique savante. Son style est assez pur & nourri; & dans ce qu'il raconte de plus extraordinaire, on reconnoît le ton d'un homme circonspect & réfléchi. Il mourut vers 1492.

MOLLER, (Henri) théologien protestant, se rendit très-habile dans la langue hébraïque, & professa long-tems dans l'université de Wittemberg. Il mourut à Hambourg sa patrie, en 1589, âgé de 59 ans. On a de lui des *Commentaires* sur *Isaïe* & sur les *Psaumes*, & des *Poésies* latines.

MOLLER, (Daniel-Guillaume) né à Presbourg en 1642, voyagea dans toutes les parties de l'Europe, fut professeur en histoire & en métaphysique, & bibliothécaire dans l'université d'Altorf, où il mourut le 25 février 1712. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Meditatio de Hungaricis quibusdam Insectis prodigiosis, ex aëre unà cum nive in agro delapsis*, 1673, in-12. II. *Opuscula Ethica & problematico-critica*, Francfort, 1674, in-12. III. *Opuscula Medico-historico-philologica*, 1674, in-12. IV. *Mensa Poëtica*, Altorf, 1678, in-12. V. *Indiculus Medicorum, Philologorum ex Germaniâ oriundorum*, &c., Altorf, 1691, in-4°. VI. Divers autres ouvrages, & une prodigieuse quantité de theses sur différens sujets qui prouvent son érudition.

MOLLER, (Jean) né à Hensbourg dans le duché de Schleswick, en 1661, fut fait recteur du college de sa patrie en 1701. On lui offrit plusieurs chaires dans des colleges étrangers qu'il refusa. Il ne voulut pas même accepter l'emploi de bibliothécaire d'Oxford, quelques instances qu'on lui fit. Il mourut en 1725. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Introductio ad Historiam Ducatuum Schlesvicensis & Holsatici*, Hambourg, 1699, in-8°. II. *Cimbria litterata*, 1744, 3 vol. in-folio. Il contient l'histoire littéraire, ecclésiastique, civile & politique de Danemarck, de Schleswick, de Holstein, de Hambourg, de Lubeck & des pays voisins. III. *Isagoge ad Historiam Chersonesi Cimbricæ*, in-8°, Hambourg, 1691; & dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsig, 1699, in-8°, qui renferme un détail circonstancié de ce qu'il faut lire pour l'histoire de ces provinces. IV. *De Cornutis & Hermaphroditis*, Berlin, 1708, in-4°. Sa *Vie* a été donnée par ses fils, en latin, à Schleswick, 1734, in-4°.

MOLOCH, fameux dieu des Ammonites, à l'idole duquel ils sacrifioient des enfans & des animaux. La statue de cette divinité barbare étoit un buste ou demi-corps d'homme, qui avoit une tête de veau, & tenoit les bras étendus. Elle étoit creuse, & dans sa concavité on avoit ménagé 7 armoires, dont la 1re. étoit destinée pour la farine, les 5 sui-

vantes pour les différens animaux qu'on lui immoloit, & la 7e. pour les enfans qu'on vouloit lui sacrifier. Ce demi-corps étoit posé sur une espece de four, où on allumoit un grand feu; & de peur qu'on n'entendît les cris des enfans, on faisoit un grand bruit avec des tambours & d'autres instrumens qui étourdissoient les spectateurs. Quelques auteurs prétendent qu'on ne brûloit point absolument les enfans; mais que, pour les purifier, on se contentoit de les griller en les faisant passer entre deux feux que l'on allumoit devant l'idole. Après cela des philosophes ont paru surpris de ce que les adorateurs insensés de cette abominable divinité, aient été l'objet de l'anathême prononcé contre eux dans les Saintes-Lettres, & quelquefois exécuté par des princes zélés pour la raison, l'humanité, & la gloire du vrai Dieu. *Voyez* JOSUÉ.

MOLORCHUS, vieux pasteur du pays de Cléone, dans le royaume d'Argos, reçut magnifiquement chez lui Hercule. Ce héros, pénétré de reconnoissance, tua en sa faveur le lion Néméen, qui ravageoit tous les pays des environs. C'est en mémoire de ce bienfait, qu'on institua, en l'honneur de Molorchus, les fêtes appellées de son nom *Molorchéennes*.

MOLSA *ou* MOLZA, (François-Marie) de Modene, s'acquit une grande réputation par ses vers latins & italiens. Ses talens lui auroient procuré une fortune considérable dans le monde, si sa conduite avoit été plus réguliere & plus prudente. On estime sur-tout ses *Elégies*, & sa piece sur le *Divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, & de Catherine d'Aragon*. Son *Capitolo in lode del Fichi*, commenté par Annibal Caro, poëte italien, est rempli d'obscénités, sous ce titre : *La Ficheide del Padre siceo, col comm. de ser Agresto*, 1549, in-4°. Ses *Poésies italiennes* se trouvent avec celles du Berni; ou séparément, 1513, in-8°; & 1750, 2 vol. in-8°, avec celles de Tarquina Molza, sa petite-fille. Ses *Poésies latines* se trouvent dans *Deliciæ Poët. Italor.* Molza écrivoit aussi en prose avec beaucoup d'éloquence; mais il déshonoroit ses talens par le commerce honteux qu'il eut avec les courtisannes de Modene. Il s'abandonna à ces misérables avec si peu de ménagement, qu'il contracta cette honteuse maladie, fruit & punition de la débauche. Il en mourut à la fleur de ses jours en 1544.

MOLTZLER, *voyez* MICYLLE.

MOLYNEUX, (Guillaume) né à Dublin en 1656, établit dans sa patrie une société de savans, semblable à la société royale de Londres. Il étoit ami intime de Locke. Molyneux mourut de la pierre en 1698. On a de lui : I. Un *Traité de Dioptrique*, in-4°. II. La *Description*, en latin, *d'un Télescope* de son invention, &c.

MOMBRITIUS, (Boninus) écrivain Milanois, est connu par son *Sanctuarium, seu Vitæ Sanctorum*, 2 vol. in-fol, sans nom de ville & sans date. Ce livre très-rare & très-cher est recherché par les bibliomanes,

pour l'ancienneté de l'édition. On croit qu'il parut vers l'an 1479. On a aussi des *Poésies* de cet auteur.

MOMUS, fils du Sommeil & de la Nuit, & le dieu de la raillerie, s'occupoit uniquement à examiner les actions des dieux & des hommes, & à les reprendre avec liberté. On le représente levant le masque de dessus un visage, & tenant une marotte à sa main. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme, & Minerve une maison, il les tourna tous trois en ridicule : Neptune, pour n'avoir pas mis au taureau les cornes devant les yeux, afin de frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules, afin de donner des coups plus forts; Minerve, pour n'avoir point bâti sa maison mobile, afin de pouvoir la transporter lorsqu'on auroit un mauvais voisin; & Vulcain, de ce qu'il n'avoit pas mis une fenêtre au cœur de l'homme, pour que l'on pût voir ses pensées les plus secrettes. On voit par cet essai de critique, que Momus n'entendoit pas grand chose en ce genre. C'est la fable du Gland & de la Citrouille.

MONALDESCHI, (Louis de) gentilhomme d'Orviette, naquit en 1326. Il passa à Rome presque toute sa vie, pendant laquelle il jouit toujours d'une santé parfaite & d'un jugement très-sain. On a de lui des *Annales Romaines*, en italien, depuis 1328 jusqu'en 1340. On croit qu'il les avoit poussées beaucoup plus loin; mais que le reste est perdu ou caché dans quelque bibliotheque.

MONALDESCHI, (Jean de) favori ou écuyer de la reine Christine de Suede, composa secrettement un libelle contre cette princesse, où il dévoiloit ses intrigues. Christine le fit traîner à ses pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violens, elle ordonna au capitaine de ses gardes & à deux nouveaux favoris de l'égorger. Cet attentat contre l'humanité, l'opprobre de la vie de Christine, fut commis à Fontainebleau en 1657. Le Bel, Religieux de l'ordre de la Trinité, en a donné la Relation. *Voyez ce mot &* CHRISTINE.

MONARDÈS, (Nicolas) célebre médecin de Séville, dont on a : I. Un *Traité des Drogues de l'Amérique*, Séville, 1574, in-8°, en espagnol; traduit en françois par Colin, Lyon, 1619, in-8°, & en latin par Charles de l'Escluse, Anvers, 1579. II. *De rosa*, Anvers, 1564, in-8°. III. Plusieurs autres ouvrages en latin & en espagnol. Ce savant, mort en 1577 ou 1578, n'y enseigne que ce qu'une longue expérience lui avoit appris. Ses livres ne sont pas communs.

MONBRON, (Fougeret de) mort au mois de septembre 1760, étoit né à Péronne. C'étoit un de ces auteurs qui ne peuvent vivre avec eux-mêmes, ni avec les autres; frondant tout, n'approuvant rien, médisant de tout le genre humain, qui les hait par représailles. On a de lui : I. La *Henriade travestie*, in-12, qui ne vaut pas le *Virgile travesti* de Scarron, quoiqu'il y ait quelques bonnes plaisanteries. Voltaire lui-même en a ri. II. *Préservatif contre l'Anglomanie*,

in-12; ouvrage écrit avec emportement. III. Le *Cosmopolite*, ou le *Citoyen du Monde*, in-12: livre où l'on trouveroit quelques vérités morales assez utiles, si l'auteur ne paroissoit outré. IV. Des *Romans* infames & indignes d'être cités.

MONCADE, (Hugues de) d'une très-illustre & ancienne famille originaire de Catalogne, & autrefois souveraine du Béarn, accompagna dans sa jeunesse Charles VIII, roi de France, dans son expédition d'Italie. L'alliance de Ferdinand, roi d'Espagne, avec le monarque François étant rompue, il s'attacha à la fortune de César Borgia, neveu du pape Alexandre VI. Mais lorsqu'après la mort de son oncle, Borgia se déclara pour les François, Moncade passa dans l'armée Espagnole, commandée alors par le grand Gonsalve. La guerre étant terminée en Italie, il se distingua contre les pirates des côtes d'Afrique, par des actions éclatantes, qui lui mériterent le riche prieuré de Messine. Les services importans qu'il continua de rendre sur mer à Charles-Quint, furent récompensés par la vice-royauté de Sicile. Il fut fait prisonnier, en 1524, par André Doria, sur la côte de Genes, & n'obtint sa liberté que par le traité de Madrid. Le pape Clément VII étant entré, en 1526, dans la ligue formée entre les Vénitiens & François I, pour le rétablissement de François Sforce dans le duché de Milan; Moncade, qui commandoit alors pour l'empereur en Italie, fit avancer vers Rome un corps de troupes considérable, s'en empara sans résistance, contraignit le pape à se réfugier dans le château St-Ange, abandonna au pillage le palais du Vatican & l'église de S. Pierre & S. Paul, qui se trouve dans son enceinte, & obligea le pape à signer une treve avec l'empereur; treve qui n'empêcha pas le duc de Bourbon d'attaquer Rome quelques mois après (voyez CLÉMENT VII). Paul Jove, qui se récrie beaucoup sur cette conduite, attribue à la vengeance céleste la mort de Moncade, arrivée deux ans après, en 1528, au combat naval de Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne, où Philippin Doria remporta une victoire complette sur la flotte impériale qu'il commandoit.

MONCEAUX, (François de) en latin *Moncæus*, jurisconsulte & poëte d'Arras, s'appliqua aussi à l'étude de l'Ecriture-Sainte; il étoit seigneur de Froideval, & fut envoyé, par Alexandre Farnese duc de Parme, en ambassade vers Henri IV roi de France. On a de lui: I. *Bucolica sacra*, in-8°, Paris, 1589. II. *Aaron purgatus, sive de Vitulo aureo non vitulo, Libri duo*, 1606, in-8°: livre qui a été réfuté par Robert Visorius. Il est inséré dans les *Critici sacri* de Péarson, & il a été prohibé à Rome l'an 1609. III. L'*Histoire des apparitions divines faites à Moïse*, Arras, 1594, in-4°. IV. *Templum justitiæ*, poëme, Douay, 1590, in-8°. V. *Lucubratio in Caput I & VII Cantici Canticorum*, Paris, 1587, in-4°. VI. Une *Paraphrase* en vers sur le *Pseaume 44*. Tous ces ouvrages sont en latin; il y a des re-

cherches & des singularités.

MONCHESNAY, (Jacques Lôme de) né à Paris en 1666, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat, & se livra à la poésie. Il travailla pour le théâtre italien, & il y donna quelques pieces remplies de traits d'esprit, mais mal dialoguées & mal conduites. Dégoûté du théâtre par la Religion, suivant les uns, & par trop de sensibilité à la critique, suivant les autres, il fit une Satyre contre cet art qui l'avoit occupé pendant si longtems. Boileau, à qui il marqua ces sentimens, les approuva. Monchesnay étoit de la société de ce fameux satyrique; mais ayant fait imprimer quelques *Satyres*, que ce poëte ne goûta pas, leur liaison se refroidit. » Il me vient voir rarement, » disoit Boileau, parce que » quand il est avec moi, il est » toujours embarrassé de son » mérite & du mien »: propos où l'égoïsme de Boileau se montre au moins égal à celui de Monchesnay. Le théâtre n'étant plus une ressource pour lui, & la médiocrité de fortune ne lui permettant pas de rester à Paris, il se retira en 1720 à Chartres, où il mourut en 1740, dans sa 75*e*. année. Plusieurs de ses Poésies, qui consistent en *Epîtres*, en *Satyres* & en *Epigrammes* imitées de Martial, n'ont pas vu le jour. Il est encore auteur du *Bolæana*, ou *Entretiens de M. de Monchesnay avec Boileau*. Si cet ouvrage est vrai dans toutes ses parties, il donne une assez mauvaise idée du caractere de Boileau; & s'il est faux, il ne doit pas faire juger avantageusement de la probité de Monchesnay.

MONCHRÉTIEN, *voyez* MONTCHRESTIEN.

MONCHY, (Charles de) connu sous le nom de maréchal d'*Hocquincourt*, étoit d'une noble & ancienne famille de Picardie, féconde en personnes de mérite. Il se signala par sa valeur dans plusieurs sieges & batailles, à la Marfée & à Villefranche en Roussillon. Il commanda l'aile gauche de l'armée Françoise à celle de Rhétel en 1650. Cette journée lui valut, l'année suivante, le bâton de maréchal de France. Il défit ensuite les Espagnols en Catalogne, & força leurs lignes devant Arras; mais sur quelques mécontentemens qu'il prétendoit avoir reçus de la cour, il se jeta dans le parti des ennemis, & fut tué devant Dunkerque de trois coups de mousquet, l'an 1658, en voulant reconnoître les lignes de l'armée Françoise.

MONCHY, *voy.* MOUCHY.

MONCK, (Georges) duc d'Albemarle, né en 1608, d'une famille noble & ancienne, se signala dans les troupes de Charles I, roi l'Angleterre; mais ayant été fait prisonnier par le chevalier Fairfax, il fut mis en prison à la Tour de Londres. Il n'en sortit que plusieurs années après, pour conduire un régiment contre les Irlandois Catholiques. Après la mort tragique de Charles I, Monck eut le commandement des troupes de Cromwel en Ecosse. Il soumit ce pays; & la guerre de Hollande étant survenue, il remporta en 1653 une victoire contre la flotte Hollandoise, où l'amiral Tromp

fut tué. Cromwel étant mort en 1658, le général Monck fit proclamer protecteur Richard, fils de cet usurpateur. Charles II, instruit de ses dispositions favorables à la famille royale, lui écrivit alors pour l'exciter à le faire rentrer en Angleterre. Le général Monck forma aussitôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône. Après avoir dissimulé quelque tems pour prendre des mesures plus efficaces, il se met en 1660 à la tête d'une armée attachée à ses intérêts, entre en Angleterre, détruit par ses lieutenans les restes du parti de Cromwel, pénetre jusqu'à Londres, où il casse le parlement factieux, en convoque un autre & lui communique son dessein. On s'y porte avec enthousiasme; Londres se déclare en faveur de son légitime souverain: Monck le fait proclamer roi, & va au-devant de lui à Douvres lui porter le sceptre qu'il lui a rendu. Charles II, pénétré de la plus vive reconnoissance, l'embrassa, le fit général de ses armées, son grand-écuyer, conseiller-d'état, trésorier de ses finances, & duc d'Albemarle. Le général Monck continua de rendre les services les plus importans au roi Charles II. Il mourut comblé de gloire & de biens, en 1679; fut pleuré de son prince, & enterré à Westminster au milieu des rois & des reines d'Angleterre. On a de lui des *Observations politiques & militaires*, Londres, 1671, in-fol., en anglois. Sa *Vie*, écrite par Thomas Gumble, in-8°, en anglois, a été traduite en françois par Guy Miege, in-12. On apperçoit dans toute la conduite de ce général un politique sage, qui, si l'on excepte la lâcheté qu'il eut de reconnoître & de servir Cromwel, n'enfanta que des projets avoués par la probité, ou ordonnés par le devoir.

MONCONIS, (Balthasar) étoit fils du lieutenant-criminel de Lyon. Après avoir étudié la philosophie & les mathématiques, il voyagea dans l'Orient, pour y chercher bonnement les traces de la philosophie de Mercure Trismégiste & de Zoroastre. Ses recherches n'ayant pas satisfait sa curiosité, tous ces philosophes Asiatiques étant plus célebres & plus grands en Europe que dans leur pays, il revint en France & mourut à Lyon en 1665. Ses connoissances le firent estimer des savans, sur-tout des amateurs de la chymie. Ses *Voyages* ont été imprimés en 3 vol. in-4°, Paris, 1695, & en 5 vol. in-12. Ils sont plus utiles aux savans qu'aux géographes. L'auteur s'est plutôt attaché à remarquer les choses rares & recherchées, qu'à donner des descriptions topographiques. Le style en est traînant & n'anime pas le lecteur.

MONCRIF, (François-Augustin Paradis de) secrétaire des commandemens de M. le comte de Clermont, lecteur de la reine, l'un des Quarante de l'académie françoise, naquit à Paris d'une famille honnête en 1687, & y mourut en 1770. Ses principaux ouvrages sont: I. *Essai sur la nécessité & sur les moyens de plaire*, plusieurs fois réimprimé in-12. Production agréablement & finement écrite, mais d'un style quelque-

fois affecté. II. *Les Ames rivales*, petit roman, & d'autres pieces, telles que des *Ballets*, des *Romances*, des *Pastorales*, &c. III. L'*Histoire des Chats*: bagatelle jugée trop sévérement dans le tems, & presqu'entiérement oubliée aujourd'hui. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1761, 4 vol. in-12.

MONDEJEU, *voyez* SCHULEMBERG.

MONDONVILLE, (Jeanne de) fille d'un conseiller au parlement de Toulouse, se distingua de bonne heure par sa beauté & son esprit. Recherchée par divers seigneurs, elle épousa en 1646 Turles, seigneur de Mondonville. Ayant perdu son époux, elle se mit sous la direction de l'abbé de Ciron, & forma le projet d'employer ses biens à la fondation d'une congrégation, dont l'abbé de Ciron dressa les statuts & les réglemens. Ce nouvel Institut fut confirmé par un Bref d'Alexandre VII, en 1662, & autorisé de lettres patentes en 1663. Peu de tems après, ces Constitutions furent imprimées avec l'approbation de dix-huit évêques & de plusieurs docteurs. C'est cet Institut si connu sous le nom de *Congrégation des Filles de l'Enfance*. Il avoit déjà formé des établissemens dans plusieurs dioceses, lorsqu'on prétendit qu'il servoit d'asyle à des factions & à des menées dangereuses pour l'Eglise & pour l'Etat. On nomma des commissaires, & après un mûr examen, la congrégation de l'*Enfance* fut supprimée par un arrêt du conseil de 1686. L'institutrice fut reléguée dans le couvent des Hospitalieres de Coutances, & privée de la liberté d'écrire & de parler à aucune personne de dehors. Elle y mourut en 1703. Les filles de l'*Enfance* furent dispersées. L'abbé Racine, dans son *Histoire Ecclésiastique*, en fait presque des martyres; les gens impartiaux les regarderent comme les victimes d'un fanatisme, dont elles ne connoissoient, ni les vues, ni les ressorts: « La cour (dit un auteur » très-instruit de cette affaire) » eut des preuves incontestables que cette fondatrice » avoit donné asyle à des » hommes de mauvaise doctrine & mal intentionnés » pour l'état; tels que le P. » Cerle & l'abbé Dorat; » qu'elle avoit fourni à ceux-ci les moyens de sortir du » royaume; qu'elle avoit fait » imprimer, dans sa maison & » par ses filles, plusieurs Libelles contre la conduite du » roi & de son conseil. On » enleva cette imprimerie; on » dressa des procès-verbaux; » & sur tous ces faits, on eut » quantité de dépositions authentiques & juridiques, » avec les témoignages des » plus anciennes filles de cette » maison ». *Voyez* JULIARD & REBOULET.

MONDONVILLE, (Jean-Joseph Cassanéa de) l'un des plus célebres musiciens du 18e. siecle, vit le jour à Narbonne en 1715. Il acquit d'abord de la réputation à Paris, où il se rendit en 1737. Trois morceaux de génie annoncerent une lyre enchanteresse & savante, qui égaloit celle de la Lande. C'étoient le *Magnus Dominus*, le *Jubilate* & le *Domninus regnavit*,

que l'on entend encore avec applaudiſſement. Il fut rival & ami de Guignon, qui tenoit alors le premier rang en ce genre. Ses *Sonates*, ſes *Simphonies* & ſes *Motets* lui mériterent la place de maître de muſique de la chapelle du roi. Il mourut à Belleville, près de Paris, le 8 octobre 1772.

MONDRAINVILLE, *voy.* DUVAL Etienne.

MONET, (Philibert) né en Savoie l'an 1566, mort à Lyon en 1643, ſe diſtingua chez les Jéſuites, où il entra par goût pour l'étude. Les langues l'occuperent d'abord, & elles lui durent quelques ouvrages, éclipſés par ceux qu'on a donnés après lui. Son Dictionnaire latin-françois, intitulé: *Inventaire des deux Langues*, Paris, 1636, in-folio, eut cours dans le tems. Monet ſe tourna enſuite du côté du blaſon & de la géographie de la Gaule: ce qu'il a fait ſur cette matiere eſt encore conſulté par les ſavans.

MONETA, (le Pere) Dominicain de Crémone, vivoit du tems même de S. Dominique, & mourut vers 1240. Il ſe rendit célebre par ſa ſcience & ſon zele contre les hérétiques de ſon tems. Le P. Riccinius, du même ordre, fit imprimer à Rome en 1643, in-folio, un *Traité* latin du P. Moneta *contre les Vaudois.*

MONFORT, *voy.* MONTFORT.

MONGAULT, (Nicolas-Hubert de) fils naturel de Colbert-Pouanges, né à Paris en 1674, entra dans la congrégation de l'Oratoire. En étant ſorti, il demeura ſucceſſivement auprès de l'archevêque de Toulouſe, Colbert, qui le protégeoit; & enſuite auprès de Foucault, qui lui procura une place à l'académie des inſcriptions, & celle de précepteur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. L'académie françoiſe ſe l'aſſocia en 1718, & le perdit en 1746. On a de lui: I. Une traduction françoiſe de l'*Hiſtoire d'Hérodien*, 1 vol. in-12, Paris, 1745. II. Une traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, Paris, 1714 & 1738, 6 vol. in-12, réimprimée depuis en 4 vol. Cette verſion, auſſi élégante & auſſi exacte que celle d'*Hérodien*, eſt enrichie de notes qui font honneur à ſon goût & à ſon érudition. On apprend dans le texte & dans les remarques, à connoître l'eſprit & le cœur de Cicéron, & les perſonnages qui jouoient de ſon tems un grand rôle dans la république Romaine. III. Deux *Diſſertations* dans les *Mémoires de l'Académie.*

MONGIN, (Edme) né à Baroville, dans le dioceſe de Langres, en 1668, fut d'abord précepteur du duc de Bourbon & du comte de Charolois. Il mérita, par ſes talens pour la chaire, l'évêché de Bazas en 1724. C'étoit un homme d'eſprit & de goût. Ces deux qualités ſe font remarquer dans le recueil de ſes *Œuvres*, publié à Paris en 1745, in-4°. Cette collection renferme ſes *Sermons*, ſes *Panégyriques*, ſes *Oraiſons funebres*, & ſes *Pieces Académiques*. Ce prélat mourut en 1746 à Bazas.

MONGODIN, (André-Jacques) prêtre & curé, mérite une place entre les hommes illuſtres avec beaucoup plus de

raison que tant de guerriers qui ont désolé la race humaine, & tant de beaux esprits qui l'ont empoisonnée de leurs erreurs ou amusée par des sottises d'un jour. Né de parens pauvres, mais d'une condition honnête, il embrassa l'état ecclésiastique, & y porta les lumieres & les vertus convenables. Après s'être distingué pendant son vicariat par un zele infatigable, il fut à la demande, & au vœu unanime de toute la paroisse, nommé recteur, ou curé de saint Aubin, dans la ville de Rennes. Il trouva un écu de rente fondée pour les pauvres, & à sa mort arrivée vingt ans après, il en a laissé une d'environ 700 livres constituée en leur faveur. Il ne permit jamais qu'on fît des quêtes dans sa paroisse pour les pauvres; & lorsque le parlement permit à celles de Rennes de faire des emprunts, il ne consentit point que la sienne en fit; il pourvut lui-même à ses besoins; ses dîmes y étoient employées : *Mon revenu*, disoit-il, *appartient aux malheureux ; je suis leur caissier, qu'ils viennent chez moi retirer ce qui leur est dû.* Il se trouva quelquefois dans des momens de disette, & n'ayant rien à donner, il partagea avec eux son repas. Enfin épuisé par des travaux vraiment apostoliques, & l'activité d'une charité intelligente, généreuse, sans partialité & sans exception, toujours attentif, autant que les circonstances le permettoient, à cacher ses œuvres, il mourut en 1775 dans son confessional, en réconciliant les pécheurs avec Dieu : mort plus glorieuse aux yeux du vrai sage que celle de ces héros profanes qui expirent sur un champ de bataille, couverts du sang de leurs freres. Ses paroissiens lui ont dressé un monument avec cette inscription simple, mais touchante & énergique :

Hic jacet
Andreas Jacobus Mongodin
Hujus parochiæ rector,
Cleri diœcesani procurator;
Virtute, consilio, exemploque potens,
Pauperum pater, pauper ipse,
Ut divinæ Providentiæ, subsidio;
Sic in victu parcimoniâ dives;
Egenis alimenta, vestes abundè suffecit;
Hanc sacram ædem
Refecit, ampliavit, exornavit;
In sacro pænitentiæ tribunali sedens
Animam Deo reddidit.

MONIN, (Jean-Edouard du) natif de Gy dans le comté de Bourgogne, publia un grand nombre de pieces de *Poésies latines*, 1578 & 1579, 2 vol. in-8°; & *françoises*, 1582, in-12, sous le regne de Henri III. On a encore de lui 2 *Tragédies* imprimées, l'une sous le titre du *Quarême de du Monin*, Paris, 1584, in-4°; l'autre sous celui de *Orbec-Oronte*, dans le *Phœnix* de du Monin, 1585, in-12. Il fut assassiné en 1586, à 29 ans, après avoir donné de grandes espérances. On le regardoit non-seulement comme un génie précoce, mais comme un des meilleurs esprits de son siecle. On n'applaudit guere à ce jugement, quand on lit les vers de du Monin. Ils sont si obscurs, si plats, si traînans, si défigurés par une érudition pédantesque, qu'on ne trouve pas étrange qu'à son âge il eût

enfanté de telles productions. Voetius a prétendu que le cardinal du Perron avoit eu part au meurtre de ce jeune-homme, pour se venger de quelques mauvaises satyres : calomnie atroce, avancée sans preuve & sans vraisemblance par cet écrivain téméraire & emporté.

MONIQUE, (Sainte) née en 332 de parens chrétiens, fut mariée à Patrice, bourgeois de Tagaste en Numidie, dont elle eut 2 fils & une fille. Elle convertit son mari qui étoit païen, & elle obtint, par ses prieres & par ses larmes, la conversion de S. Augustin, son fils aîné, qui étoit engagé dans les plaisirs du siecle & dans les erreurs du Manichéisme. Après avoir enfanté ce cher enfant à l'Eglise & à la Religion, elle mourut en 387 à Ostie, où elle s'étoit rendue avec lui pour passer en Afrique. L'Eglise fait sa fête le 4e. jour de mai. Par une application ingénieuse & touchante, on lit à l'Evangile de la Messe la résurrection du fils de la veuve de Naïm. L'oraison *Deus mœrentium consolator*, &c., est pleine d'onction & de la plus tendre piété.

MONMOREL, (Charles le Bourg de) né à Pontaudemer, fut fait aumônier de la duchesse de Bourgogne en 1697. L'abbaye de Lannoi fut la récompense de son talent pour la chaire, autant que l'effet de la protection de madame de Maintenon. Nous avons de lui un recueil d'*Homélies* estimées, sur les Evangiles des Dimanches, des jours du Carême, & des mysteres de J. C. & de la Ste. Vierge. Cette collection, précieuse aux curés de campagne & même à ceux des villes, forme 10 vol. in-12. L'auteur écrit avec simplicité, avec précision, & ne s'éloigne guere de la méthode & du style des saints Peres, dont il place à propos les plus belles sentences. Nous ignorons l'année de sa mort.

MONMORENCI, *voyez* MONTMORENCY.

MONMOUTH, *voyez* MONTMOUTH.

MONNEGRO ou DE TOLEDE, (Jean-Baptiste) sculpteur & architecte, mort l'an 1590 à Madrid sa patrie, dans un âge très-avancé, se fit une grande réputation en Espagne par son habileté. C'est lui qui fit bâtir, par ordre de Philippe II, l'église de l'Escurial, sous l'invocation de S. Laurent. Les statues des six rois qu'on voit sur la façade de ce temple, sont aussi l'ouvrage de son ciseau.

MONNIER, (Pierre le) né dans les environs de Lille, vers l'an 1552, mort vers l'an 1615, parcourut diverses contrées de l'Europe & particuliérement l'Italie. A son retour il publia une *Description des Monumens tant anciens que modernes* qu'il avoit observés dans ses voyages, Lille, 1614, in-12.

MONNIER, (Pierre le) né auprès de Vire d'une famille honnête, mérita par ses talens une chaire de philosophie au college d'Harcourt à Paris. L'académie des sciences se l'associa, & le perdit en 1757, à 82 ans. On a de lui, *Cursus philosophicus*, 1750, en 6 vol. in-12. Ce Cours a eu du succès; on le dicta dans plusieurs colleges de province. L'on y trouve

non-ſeulement les notions géométriques néceſſaires à tout phyſicien, mais encore les queſtions de phyſique traitées avec aſſez d'étendue, & pour l'ordinaire avec méthode & clarté. Son ſyſtême général eſt le cartéſianiſme corrigé, étayé de faux ſuppoſés, ſi communs à tous les faiſeurs d'hypotheſes, qui ſuppoſent toujours ce qu'il faudroit démontrer, & qui élevent des coloſſes dont les pieds, comme ceux de la ſtatue que Nabuchodonoſor vit en ſonge, ſont d'argile. L'académie dont il étoit membre, lui doit auſſi divers *Mémoires.* — Pierre-Charles & Louis-Guillaume le MONNIER, ſes deux fils (le premier, profeſſeur de philoſophie au college-royal, & ſavant aſtronome; le ſecond, médecin ordinaire du roi à Saint-Germain-en-Laye) tous deux de l'académie des ſciences, ont hérité de ſes connoiſſances & les ont perfectionnées.

MONNOYE, (Bernard de la) né à Dijon en 1641, fit paroître dès ſon enfance de grandes diſpoſitions pour les belles-lettres. On vouloit l'engager à ſe conſacrer au barreau; mais ſon inclination l'entraînoit vers la littérature légere & la poéſie. Il ſe contenta de ſe faire recevoir correcteur en la chambre-des-comptes de Dijon en 1672. L'exercice de cette charge ne l'empêcha point de ſe rendre habile dans les langues grecque, latine, italienne & eſpagnole, dans l'hiſtoire & dans la littérature. Il remporta le prix à l'académie françoiſe en 1671, par ſon poëme du *Duel aboli*, qui fut le premier de ceux que l'académie a diſtribués. Le ſujet de ſes autres pieces qui remporterent auſſi le prix, eſt: pour l'année 1673, *La gloire des Armes & des Belles-Lettres, ſous Louis XIV*; pour 1677, *L'Education de Monſeigneur le Dauphin*; pour 1683, *Les grandes choſes faites par le Roi en faveur de la Religion*; enfin pour l'année 1685, *La gloire acquiſe par le Roi en ſe condamnant en ſa propre cauſe.* Sa piece intitulée: *L'Académie Françoiſe ſous la protection du Roi*, ayant été envoyée trop tard en 1673, ne put être admiſe à l'examen. L'académie françoiſe ſe l'aſſocia en 1713, & il étoit bien juſte qu'un athlete, qui avoit été couronné 5 fois, fût aſſis avec ſes juges. La poéſie ne faiſoit pas la principale occupation de la Monnoye; il avoit ſu joindre dès ſa jeuneſſe l'érudition aux belles-lettres. La parfaite connoiſſance des livres & des auteurs de tous les pays, & la diſcuſſion pénible des anecdotes littéraires dont aucune ne lui échappoit, formoient en lui une érudition preſque unique. Les bibliographes le regardoient comme leur oracle, & c'eſt ainſi qu'ils l'appelloient, malgré le ſilence que ſa modeſtie avoit exigé d'eux. Les qualités de ſon cœur égaloient celles de ſon eſprit; ſon caractere étoit gai & égal, poli & officieux. Ce littérateur eſtimable mourut à Paris en 1728, à 88 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. Des *Poéſies Françoiſes*, in-8°, imprimées en 1716 & 1721. II. De *Nouvelles poéſies*, imprimées à Dijon, en 1743, in-8°. Ces deux recueils méritent des éloges; il y a pluſieurs

vers heureux & quelques morceaux agréables. Le style en est quelquefois prosaïque, & la douce chaleur de la poésie ne s'y fait pas toujours sentir; mais dans ces sortes de collections tout ne peut pas être égal. III. Des *Noëls Bourguignons*, 1720 & 1737, in-8°, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de naïveté; mais il faut être Bourguignon pour la bien sentir. Quand on ne l'est pas, on peut bien trouver grossier ce qui paroît naïf à d'autres. IV. Les tomes 3 & 4 du *Menagiana*, de l'édition de 1715, en 4 vol. in-12, avec une Dissertation curieuse sur le livre *De tribus Impostoribus*. Il s'attache à prouver que cette affreuse production n'a jamais existé, du moins en latin. Il peut se faire effectivement que d'abord ce livre a été imaginaire, & que ceux qu'on a vus depuis, n'ont été faits que d'après le titre; mais il paroît que la Monnoye se trompe en croyant qu'il n'existoit pas encore en 1712 : M. Crevenna, citoyen d'Amsterdam, en possédoit un exemplaire latin dans sa riche bibliotheque, dont nous avons le Catalogue raisonné en 5 vol. in-4°. Cet exemplaire de 46 p. in-8°, porte l'année 1598 ; il est vrai que M. Crevenna le croit postérieur à cette date, mais il n'est pas vraisemblable qu'il soit plus récent que la Dissertation de la Monnoye. Il y a cependant des gens qui attribuent cette fraude à Straubius, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753, sur une prétendue ancienne édition qui est très-suspecte, & peut-être imaginaire. M. Crevenna a une traduction françoise qui n'a aucun rapport avec l'exemplaire latin. L'un & l'autre sont des libelles très-plats, sans esprit & sans raison, indignes d'attention, & plus encore d'une réfutation sérieuse (*voyez* VIGNES Pierre de). V. De savantes *Notes* sur la *Bibliotheque choisie* de Colomiès. VI. Des *Remarques* sur les *Jugemens des Savans* de Baillet, & sur l'*Anti-Baillet de Ménage* (voyez ce mot). VII. Des *Remarques* sur les *Bibliotheques* de du Verdier & de la Croix-du-Maine. VIII. Des *Notes* sur l'*Edition de Rabelais* de 1715 : elles sont plus grammaticales qu'historiques. IX. C'est à la Monnoye qu'on doit l'Edition de plusieurs poëtes françois, imprimés chez Coustelier ; & le *Recueil de Pieces choisies en prose & en vers*, publié en 1714, à Paris, sous le titre d'Hollande. On a encore de lui la Traduction en vers françois de la *Glose de sainte Thérese* (voyez ce mot), ouvrage qui prouve autant les talens du poëte, que son goût pour le langage de la religion & d'une piété tendre.

MONOSZLOI, (André) d'une famille noble de Hongrie, fut élevé sur le siege épiscopal de Vesprin, après avoir rempli avec zele plusieurs autres emplois. On a de lui *De Invocatione & Veneratione Sanctorum*; Tyrnaw, 1589, in-4°. Cette matiere y est amplement & savamment discutée. Nicolas Gyarmati, ministre réformé, attaqua cet ouvrage ; mais Pierre Pazman, depuis cardinal, le fit repentir de sa témérité par une très-solide & élégante réfutation, où il mit au néant tout ce que le ministre

avoit opposé à l'ouvrage du savant & pieux évêque.

MONOYER, (Jean-Baptiste) peintre, né en 1635 à Lille, mourut à Londres en 1699. On ne pouvoit avoir plus de talent que Monoyer pour peindre les fleurs. On trouve dans ses tableaux une fraîcheur, un éclat, un fini, enfin une vérité qui le dispute à la nature même. Milord Montaigu, ayant connu ce célebre artiste pendant son séjour en France, l'emmena à Londres, où il employa son pinceau à décorer son magnifique hôtel. On a aussi beaucoup de ses tableaux en France. —Antoine MONOYER, son fils, a été son éleve & membre de l'académie.

MONPENSIER, *voyez* MONTPENSIER.

MONRO, (Alexandre) célebre professeur d'anatomie en l'université d'Edimbourg, est auteur de différens traités en anglois très-estimés: I. *Anatomie*, Edimbourg, 1726, & réimprimée plusieurs fois depuis: ce que l'auteur dit des nerfs a été publié en latin à Franeker, 1754, sous le titre d'*Anatome nervorum contracta.* M. Sue a donné l'Ostéologie de Monro en françois, sous ce titre: *Traité de l'Ostéologie, traduit de l'anglois de M. Monro*, Paris, 1759, 2 vol. in-fol. avec un grand nombre de planches. C'est un vrai chef-d'œuvre de typographie. II. *Essai sur les Injections anatomiques*, traduit en latin, Leyde, 1741, in-8°. III. *Examen* des *Remarques de* Mrs. Winslow, Ferrein & Walthers, sur *les Muscles*, Edimbourg, 1752. IV. *Médecine d'Armée*, traduite en françois par le Begue de Presle. V. Il a enrichi les *Mémoires* de la société d'Edimbourg d'un grand nombre de pieces intéressantes. Il vivoit encore en 1765, dans un âge très-avancé. Un de ses fils a publié une *Dissertation sur l'Hydropisie*, que Savari a traduite en françois, Paris, 1760, in-8°, & qui peut être d'un grand secours dans le traitement de cette maladie.

MONS-AUREUS, *voyez* MONTDORÉ.

MONSIGNANI, (Elisæus) natif du Frioul, se fit Carme, fut fait quatre fois procureur du Pere-Général de l'ordre, & mourut à Rome en 1737, après avoir publié *Bullarium Carmelitarum*, Rome, 1715-1718, 2 vol. in-fol., ouvrage qui a demandé beaucoup de recherches.

MONSTIER, (Artus du) Récollet, né à Rouen, employa le tems que ses exercices de Religion lui laissoient libre, à travailler sur l'histoire de sa patrie. Il en a composé 5 vol. in-fol. Le 3e., qui traite des abbayes, a paru à Rouen en 1663, in-fol., sous le titre de *Neustria Pia*; livre rare. L'auteur mourut en 1662, pendant qu'on imprimoit ce volume, ce qui sans doute a empêché les autres de paroître. Les deux premiers traitent des archevêques & évêques, sous le titre de *Neustria Christiana*; le 4e., des Saints, sous le titre de *Neustria Sancta*; & le 5e., de différens objets, sous le titre de *Neustria Miscellanea*. On a encore du P. du Monstier: I. *De la sainteté de la Monarchie Françoise, des Rois très-chrétiens, & des Enfans de France*; Paris, 1638, in-8°. II. *La Piété*

Françoise envers la Ste. Vierge Notre-Dame de Liesse, Paris, 1637, in-8°.

MONSTRELET, (Enguerrand de) né à Cambray au 15e. siecle, d'une famille noble & ancienne, devint gouverneur de cette ville, & mourut en 1453. Il a laissé une *Chronique ou Histoire curieuse & intéressante des choses mémorables arrivées de son tems*, depuis l'an 1400, où celle de Froissard finit, jusqu'en 1467, Paris, 3 vol. in-fol. L'Huillier l'imprima en 1572, 2 vol. in-fol. & Denys Sauvage en donna une édition en 1603. L'auteur y raconte d'une maniere simple & vraie, mais très-diffuse, la prise de Paris & de la Normandie par les Anglois, les guerres qui éclaterent entre les maisons d'Orléans & de Bourgogne. Les 15 dernieres années de son Histoire sont d'une main étrangere.

MONT, *voyez* DUMONT & ROBERT.

MONTAGNE ou MONTAIGNE, (Michel de) naquit au château de ce nom dans le Périgord, en 1533, de Pierre Eyquem, seigneur de Montagne, élu maire de la ville de Bourdeaux. Son enfance annonça d'heureuses dispositions, & son pere les cultiva avec beaucoup de soin, & porta ses attentions pour lui jusqu'au scrupule; il ne le faisoit éveiller le matin qu'au son des instrumens, dans l'idée que c'étoit gâter le jugement des enfans, que de les éveiller en sursaut. Dès l'âge de 13 ans il eut fini son cours d'études, qu'il avoit commencé & achevé au college de Bourdeaux, sous Grouchy, Buchanan & Muret. Destiné à la robe par son pere, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Bourdeaux, qu'il exerça quelque tems, & qu'il quitta ensuite par dégoût pour une profession qui n'avoit pour lui que des ronces. Il parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie; mais on voit par la relation qu'il a laissée de ces voyages, qu'il n'avoit pas l'esprit observateur, & qu'il étoit bien plus occupé de lui-même que des objets qui attiroient sa curiosité. On l'honora à Rome, où il se trouva en 1581, du titre de *Citoyen Romain*. Il fut élu la même année maire de Bourdeaux, après le maréchal de Biron. En 1582, les Bourdelois l'envoyerent à la cour pour y négocier leurs affaires. Après deux ans d'exercice, il fut encore continué deux autres années. Il parut quelque tems après aux Etats de Blois, en 1588. Ce fut sans doute pendant quelque-uns de ses voyages à la cour, que le roi Charles IX le décora du collier de l'ordre de S. Michel, *sans qu'il l'eût*, dit-il, *sollicité*. Mais la vanité qui perce dans tous ses écrits, rend cette circonstance très-douteuse. Tranquille enfin, après différentes courses, dans son château de Montagne, il s'y livra tout entier à la philosophie, qui chez lui étoit une espece de scepticisme, & une liberté de penser qui ne tenoit à rien. Sa vieillesse fut affligée par les douleurs de la pierre & de la colique, & il refusa toujours les secours de la médecine, à laquelle il n'avoit point de foi. Il mourut d'une esquinancie en

1592, à 60 ans. Montagne s'eſt peint dans ſes *Eſſais*, mais il n'avoue pour l'ordinaire que quelques défauts indifférens, & dont même ſe parent certaines perſonnes. Il convient, par exemple, d'être indolent & pareſſeux; d'avoir la mémoire fort infidelle; d'être ennemi de toute contrainte & de toute cérémonie : « A quoi ſerviroit-» il de fuir la ſervitude des » cours, ſi on l'entraînoit juſ-» que dans ſa taniere »? Quelquefois il lui échappe des aveux plus graves, & ce ſont ceux qui rendent le mieux ſon caractere. « Je ſuis, dit-il, tan-» tôt ſage, tantôt libertin; » tantôt vrai, tantôt menteur : » chaſte, impudique, puis li-» béral, prodigue, avare; & » tout cela ſelon que je me » vire ». Il ne ſuivoit dans ſa morale & dans ſa conduite que la raiſon humaine, ou plutôt l'idée & le caprice du moment, & fermant les yeux à la lumiere de la foi, il flottoit ſans ceſſe dans un doute univerſel : il ſe plaignoit de cette ſituation pénible, & regrettoit la Religion qu'une mauvaiſe philoſophie lui avoit fait perdre. » Quelle obligation, diſoit-il, » n'avons-nous pas à la bé-» nignité de notre ſouverain » Créateur, pour avoir dé-» niaiſé notre croyance de ces » vagabondes & arbitraires » opinions, de l'avoir logé ſur » l'éternelle baſe de ſa ſainte » parole. Tout eſt flottant en-» tre les mains de l'homme. » Puis-je avoir le jugement ſi » flexible »? Ailleurs il ſe reproche à lui-même que *ſes jugemens de la veille ne ſont jamais ceux du lendemain.* On a de lui : I. Des *Eſſais*, ouvrage qui a été long-tems le ſeul livre qui attirât l'attention du petit nombre des étrangers qui pouvoient ſavoir le françois. Le ſtyle n'en eſt, à la vérité, ni pur, ni correct, ni précis, ni noble; mais il eſt ſimple, vif, hardi & naïf. Malbranche prétend que c'eſt la corruption du cœur humain qui donne de l'attachement pour cette lecture, où elle trouve de quoi ſe raſſurer & ſe nourrir, où elle reconnoît ſes traits propres & ſe contemple comme dans un portrait parfaitement reſſemblant. Nicole, Paſcal & d'autres hommes célebres ont porté de ce livre le même jugement. S'il eſt vrai que le cardinal du Perron l'a appellé *le Bréviaire des honnêtes gens*, il ne peut, par *honnêtes gens*, qu'avoir entendu les gens du beau monde, qui effectivement le liſoient alors avec autant d'aſſiduité que les prêtres leur *Bréviaire.* Le célebre Huet l'a bien mieux défini, *le Bréviaire des honnêtes pareſſeux & des ignorans ſtudieux qui veulent s'enfariner de quelque connoiſſance du monde & de quelque teinture des lettres.* Jamais auteur ne s'eſt moins gêné en écrivant que Montagne. Il lui venoit quelques penſées ſur un ſujet, & il ſe mettoit à les écrire : mais ſi ſes penſées lui en amenoient quelqu'autre qui eût avec elles le plus léger rapport; il ſuivoit cette nouvelle penſée, tant qu'elle lui fourniſſoit quelque choſe; revenoit enſuite à ſa matiere, qu'il quittoit encore, & quelquefois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les ſujets, haſardant le bon pour le mauvais, & le mauvais

pour le bon, sans s'attacher ni à l'un ni à l'autre : delà les inconséquences & les contradictions sans nombre, dont les *Essais* fourmillent; delà le désordre dans les choses comme dans la maniere. Ce sont des digressions, des écarts continuels, des passages grecs, latins, italiens. Malbranche l'appelle un *pédant à la cavaliere ;* parce qu'il prend avec son lecteur un ton de cavalier qui le distingue des pédans ordinaires. Sa liberté dégénere en licence : vrai cynique, il nomme toutes les choses par leur nom, brave tout & s'égaie de tout. Après cela on se demanderoit d'où vient la grande vogue de ce livre, si, comme nous venons de l'observer, tout ouvrage, d'accord avec la perversité de l'homme, ne devoit naturellement en avoir. Les meilleures éditions de ses *Essais* sont celles de Bruxelles, 1659, 3 vol. in-12; de Coste, 1725, en 3 vol. in-4°, avec des notes, diverses Lettres de Montagne, la Préface de mademoiselle de Gournai, & un Supplément, 1740, in-4°. En 1782, l'imprimeur Bastien a donné à Paris une édition des *Essais*, 2 vol. in-8°, où il se plaint beaucoup de l'altération du texte dans les éditions précédentes; comme si c'étoit une espece de Bible, dont la lettre fût sacrée. Ces altérations, s'il y en a, sont fort peu importantes, & personne ne s'est plaint jusqu'ici de n'avoir pas entendu Montagne. Ce philosophe donna une traduction françoise, in-8°, de la *Théologie naturelle* de Raimond de Sebonde, auteur Espagnol; & une édition, in-8°, de quelques ouvrages d'Etienne de la Boëtie, conseiller au parlement de Bourdeaux, son ami. Ses *Voyages en Italie*, ont été imprimés en 1772, par les soins de M. de Querlon, en un vol. in-4°, 2 vol. in-12, & en 3 vol. petit in-12, avec des notes. La découverte du manuscrit de ces Voyages, enseveli dans l'oubli pendant 180 ans, est due au hasard; mais ce n'est point un hasard heureux pour Montagne, car il a nui beaucoup à sa gloire. On se tromperoit beaucoup si l'on croyoit y trouver des observations savantes sur les antiquités de l'Italie, sur l'histoire naturelle, &c. Montagne n'en parle pas, parce que, dit-il, les autres en ont assez parlé. Pour dédommager le lecteur d'un silence si peu attendu de la part d'un philosophe observateur, Montagne parle très-amplement de sa santé & des différentes situations physiques où il se trouva. Il nous apprend « que tel jour il » eut une colique très-violente, » qu'elle dura quatre heures; » que tel autre il urina beau» coup dans le bain, sua plus » qu'à l'ordinaire, & fit quel» qu'autre évacuation ; que » dans tel lieu il eut la mi» graine, dans tel autre un mal » de dents, &c. ». Ceux qui sont curieux d'apprendre tout ce qui se passa dans ce voyage à la gloire de Montagne, sauront que dans tous les lieux fréquentés, il a soin de laisser le cartel de ses armes. Dans les auberges, ce n'est pas à l'hôte qu'il le donne, c'est à l'auberge même, afin qu'il reste quand même la maison chan-

geroit de maître. A Lorette il sollicite & il obtient de pouvoir placer dans la chapelle un tableau ou grouppe de quatre figures d'argent, celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme & celle de sa fille. Il y a cent prétentions de ce genre. Mais la derniere peut paroître étonnante dans un philosophe. Ce qui surprend encore davantage, c'est qu'arrivé à Lorette, Montagne y fit ses dévotions, & ce qui seroit incroyable, s'il ne nous l'apprenoit lui-même, c'est qu'il y a été convaincu de la certitude des miracles que Dieu y opere par l'intercession de la sainte Vierge. » Il y avoit, dit-il, en même » tems là, Michel Marteau, » seigneur de la Chapelle, Pa» risien, jeune-homme très» riche, avec grand trein; je » me fis fort particuliérement » & curieusement réciter, & » à lui, & à aucuns de sa suite, » l'événement de la guérison » d'une jambe, qu'il disoit » avoir eue de ce lieu; il n'est » pas possible de mieus n'y plus » exactement former l'effaict » d'un miracle. Tous les chi» rurgiens de Paris & d'Italie » s'y étoient faillis; il y avoit » despandus (dépensé) plus de » trois mille escus: son genou » enflé, inutile & très-dou» loureu, il y avoit plus de » trois ans, plus mal, plus » rouge, enflammé & enflé, » jusques à lui donner la fievre; » en ce même instant, tous » autres médicamens & secours » abandonnés, il y avoit plu» sieurs jours; dormant tout» à-coup, il songe qu'il est » guéri, apele ses jans, se » leve, se promene, ce qu'il » n'avoit faict onques puis son » mal; son genou desenfle, la » peau flétrie tout autour du » genou, & comme morte, » lui alla toujours depuis en » amandant, sans nul' autre » sorte d'eide, & alors il étoit » en cet état d'entiere guérison, » étant revenu à Lorette; car » c'étoit d'un autre voyage » d'un mois ou deus aupara» vant qu'il étoit guéri, & » avoit été cepandant à Rome » aveq nous. De sa bouche & » de tous les siens, il ne s'en » peut tirer pour certain que » cela ». Montagne, lorsqu'il croyoit à ce miracle, étoit âgé de 50 ans, & avoit fait ses *Essais*. Comment donc nos grands philosophes le mettent-ils au nombre de leurs confreres? Ce bon homme avoit des préjugés, il doit être rayé du catalogue.

MONTAGU, (Jean de) vidame du Laonnois, fils d'un maître-des-comptes du roi de France, eut la principale administration des affaires sous Charles V & sous Charles VI. Celui-ci lui confia la surintendance des finances, emploi qui lui procura de grands biens & encore plus d'ennemis. Montagu, né avec un esprit emporté & superbe, se fit revêtir de la charge de grand-maître de France en 1408, obtint l'archevêché de Sens & l'évêché de Paris pour deux de ses freres, & du haut de sa grandeur il méprisa & irrita les premieres personnes du royaume. Le duc de Bourgogne, de concert avec le roi de Navarre, qui détestoit en lui son attachement pour la reine & pour la maison d'Orléans, lui impute-

rent divers crimes, & le firent arrêter comme coupable en 1409, pendant la maladie de Charles VI. Il eut la tête tranchée aux Halles de Paris, le 17 octobre de la même année. Son crime le plus avéré fut d'avoir détourné à son profit quelques parties des finances. Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après, à la priere de Charles de Montagu, son fils, tué en 1415, à la bataille d'Azincourt; & alors les Célestins de Marcoussi, dont Jean avoit fondé le monastere, obtinrent le corps de leur bienfaiteur, lui firent de magnifiques funérailles, & lui érigerent un tombeau, monument de ses malheurs & de leur reconnoissance.

MONTAGU *ou* MONTAGUE, *voyez* WORTLEY.

MONTAGUE *ou* MONTAIGU, (Charles) comte de Hallifax, fils de Georges Montague comte de Northampton, montra de bonne heure une grande facilité à s'exprimer éloquemment. Cet avantage lui servit beaucoup dans les chambres des Communes, où il parla avec chaleur pour Guillaume III. Ce monarque étant parvenu à la couronne d'Angleterre, le récompensa de son zele par une pension, & par les charges de commissaire du trésor, de chancelier de l'échiquier, & de sous-trésorier. Ce fut lui qui donna la premiere idée des billets de l'échiquier, si commodes dans le commerce d'Angleterre. Après la mort de Guillaume, il travailla beaucoup sous la reine Anne, à avancer & à soutenir la réunion entre l'Angleterre & l'Ecosse, & à faire fixer la succession à la couronne dans la maison de Hanovre. Le ministere ayant changé, il fut disgracié par la reine; mais après la mort de cette princesse, il fut un des régens du royaume, jusqu'à l'arrivée de Georges I, qui le décora des titres de comte de Hallifax, de conseiller-privé, de chevalier de la Jarretiere, & de premier commissaire du trésor. Il mourut en 1715. On a de lui un poëme intitulé : L'*Homme d'honneur;* & d'autres ouvrages en anglois, en vers & en prose.

MONTAIGNE, *voy.* MONTAGNE & MONTAN Philippe.

MONTAIGNES, *voyez* SIRMOND.

MONTAIGU, (Guérin de) 13*e*. grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, qui résidoit alors à Ptolémaïde, étoit de la province d'Auvergne. Il mena du secours au roi d'Arménie contre les Sarrasins, se signala à la prise de Damiette en 1219, & mourut en 1230, regretté de tous les princes chrétiens.

MONTAIGU, (Gilles Aicelin de) évêque de Térouane, chancelier de France & proviseur de Sorbonne, sous le regne du roi Jean, fut garde-des-sceaux de ce prince pendant sa prison en Angleterre. Mais ayant refusé de sceller les dons indiscrets que le monarque faisoit à des seigneurs Anglois, il fut congédié. Le roi Jean le rappella ensuite avec honneur, & le fit décorer de la pourpre par le pape Innocent VI, en 1361. Il rendit des services importans à la France, par sa prudence & par sa sagesse. Cet illustre prélat mourut à Avignon

gnon en 1378, après avoir travaillé à la réforme de l'université de Paris.

MONTAIGU, (Pierre) frere du précédent, appellé *le Cardinal de Laon*, fut proviseur de Sorbonne après lui, & rétablit le college de Montaigu qui tomboit en ruine. Ce college avoit été fondé à Paris, en 1314, par Gilles Aicelin de MONTAIGU, archevêque de Rouen, de la même famille que les précédens. Pierre mourut à Paris en 1389, regretté des gens de bien.

MONTAIGU, (Richard de) théologien Anglois, s'acquit une grande réputation par ses ouvrages dans le parti protestant. Le roi Jacques I le chargea de purger l'Histoire Ecclésiastique des fables dont quelques écrivains, plus pieux qu'éclairés, l'avoient remplie. Ce prince le connoissoit très-capable de s'acquitter de ce travail. Montaigu publia, en 1622, son livre intitulé : *Analecta ecclesiasticarum exercitationum*, in-fol. Son mérite le fit nommer évêque de Chichester en 1628, puis de Norwich en 1638. Ce prélat pensoit presqu'en tout comme l'Eglise Catholique, à laquelle il se seroit réuni, si sa mort, arrivée en 1641, ne l'avoit empêché d'exécuter cette résolution. Il étoit assez habile dans la langue grecque. Il traduisit 214 *Lettres* de S. Basile, & toutes celles du patriarche Photius. On a de lui d'autres ouvrages pleins d'érudition.

MONTALBANI, (Ovide) professeur en médecine & astronome du sénat de Bologne, naquit vers 1602, & mourut septuagénaire. On a de lui : I. *Index Plantarum*, 1624, in-4°. C'est la description des plantes qu'il avoit séchées & collées sur du papier, & qu'il avoit distribuées en quatre grands volumes. II. *Bibliotheca Botanica*, sous le nom de Bumaldi, 1627, in-4°. Il la publia sous ce nom, afin de pouvoir se louer à l'ombre de ce voile. On l'a réimprimée à La Haye en 1740, à la suite de la Bibliotheque Botanique de Jean-François Seguier. III. *Epistolæ de rebus in Bononiensi tractu indigenis*, 1634, in-4°. IV. *Cenotaphia clarorum doctorum Bononiensium*, 1640, in-4°. V. *Arboretum libri duo*, 1668, in-fol.; Francfort, 1690, in-fol.

MONTALEMBERT, (André de) seigneur d'Essé & de Panvilliers, né en 1483, se signala de bonne heure par sa valeur. Il fit ses premieres armes à la bataille de Fornoue, en 1495, & continua de se distinguer dans toutes les guerres de Louis XII. Sa bravoure étoit si connue, que François I le choisit, dans un tournoi, pour un de ceux qui devoient soutenir l'effort des quatre plus rudes-lances qui se présenteroient. En 1536, il se jeta avec une compagnie de chevaux-légers dans Turin, menacé d'un siege, & n'en sortit que pour aller emporter Ciria par escalade. L'année 1543, il défendit Landrécies contre une armée commandée par l'empereur Charles-Quint, & donna le tems à l'armée Françoise de venir le dégager. Après la mort de François I, il fut envoyé en Ecosse par Henri II. Il mit le siege devant Hédington,

tailla en pieces les Anglois, & en moins d'un an il leur enleva tout ce qu'ils possédoient dans ce royaume. Henri II, qui avoit besoin de son bras dans son royaume, le rappella en France, & s'en fit accompagner à la guerre du Boulonois contre les Anglois. Ambleteuse, place forte, ayant été prise d'assaut, le généreux Montalembert sauva de la fureur du soldat, les femmes & les filles qui réclamerent sa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général se retira dans une de ses terres en Poitou. Il défendit ensuite Térouane contre Charles-Quint, & y fut tué le 12 juin 1553.

MONTALTE: (Louis) c'est le nom sous lequel s'est déguisé Pascal, lorsqu'il a fait paroître les *Lettres provinciales*, n'osant avouer une production qu'il savoit bien n'être pas celle de la candeur, de la charité & de la vérité.

MONTAMY, (Didier-François d'Arclais, seigneur de) né à Montamy en basse Normandie, fut un amateur éclairé des beaux-arts: il mourut à Paris en 1764, âgé de 62 ans. Il est auteur des ouvrages suivans: I. *La Litogiognosie*, traduite de l'allemand de Pott, 1753, 2 vol. in-12. II. *Traité des Couleurs pour la Peinture en émail & sur la Porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail*; imprimé à Paris en 1765, in-12. M. Diderot, auquel il le remit en mourant, en a été l'éditeur, & l'a augmenté.

MONTAN, né à Ardaban dans la Mysie au 2e. siecle, fut un insensé qui joua le prophete. Il prétendit que Dieu avoit voulu sauver d'abord le monde par Moïse & par les prophetes; qu'ayant échoué dans ce dessein, il s'étoit incarné; & que n'ayant pas encore réussi, il étoit descendu en lui par le moyen du St-Esprit, & dans deux prophétesses, Priscille & Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaise vie, qui abandonnerent leurs maris pour suivre ce nouveau prophete. Destiné (comme le prétendent être tous les Illuminés) à réformer les abus, & à tirer les fideles de l'enfance où ils avoient vécu jusqu'alors, il faisoit plusieurs carêmes, regardoit les secondes noces comme illicites, ordonnoit de ne point fuir la persécution & de refuser la pénitence à ceux qui étoient tombés. L'austérité apparente de ses mœurs servit beaucoup à accréditer les délires de son esprit. Ses disciples furent appellés *Montanistes* de son nom, & *Pépuzéniens*, à cause de la petite ville de Pepuzium, dans la Phrygie, dont ils avoient fait leur chef-lieu, & qu'ils nommoient *Jérusalem*. Eusebe dit que Montan & Maximille tomberent dans le désespoir & se pendirent. S. Apollinaire d'Hiéraple fut le plus zélé adversaire des Montanistes, qui, ainsi que leur maître, étoient enthousiastes jusqu'à la démence. Ils furent condamnés & excommuniés par le concile d'Hiéraple avec Théodose le Corroyeur. Leurs erreurs furent réfutées par divers auteurs sur la fin du second siecle; par Miltiade, savant apologiste de la Religion Chrétienne; par Asterius Ur-

banus, prêtre catholique, & par Eusebe dans son Histoire Ecclésiastique, liv. 5, chap. 15 & 16. Ces écrivains reprocherent tous à Montan & à ses prophétesses, les accès de fureur & de démence dans lesquels ces visionnaires prétendoient prophétiser, indécence dans laquelle les vrais prophetes ne sont jamais tombés; la fausseté de leurs prophéties démontrée par l'événement; l'emportement avec lequel ils déclamoient contre les pasteurs de l'Eglise, qui les avoient excommuniés; l'opposition qui se trouvoit entre leur morale & leurs mœurs, leur mollesse, leur mondanité, les artifices dont ils se servoient pour extorquer de l'argent de leurs prosélytes. Ces sectaires se vantoient d'avoir eu des martyrs de leur croyance; mais Asterius Urbanus leur soutint qu'ils n'en avoient jamais eu; que, parmi ceux qu'ils citoient, les uns avoient donné de l'argent pour sortir de prison, les autres avoient été condamnés pour des crimes. Ils tromperent pour un moment le pape Victor, mais il ne tarda pas à les connoître. *Voyez* VICTOR.

MONTAN, archevêque de Tolede vers 530, aussi pieux que savant, fut en butte à la calomnie. On dit qu'ayant été accusé d'impudicité, il prouva son innocence en tenant, pendant la célébration des saints mysteres, des charbons ardens dans son aube, sans qu'elle en fût brûlée (*voyez* PIERRE IGNÉE). Il nous reste de lui deux *Epîtres*, qui décelent beaucoup de savoir & de piété.

MONTAN, (Jean-Baptiste) *voyez* MONTANUS.

MONTAN, (Philippe) *ou plutôt* PHILIPPE de la MONTAIGNE, savant docteur de Sorbonne, natif d'Armentieres, étoit bon critique, & se distingua autant par ses mœurs & sa piété que par sa science. Il vécut dans le célibat & ne fut point élevé aux ordres sacrés. Il enseigna le grec avec réputation dans l'université de Douay, où il fonda trois bourses pour de pauvres écoliers, & où il mourut l'an 1567, âgé de plus de 80 ans. Erasme étoit son ami. On lui doit la revision de quelques traités de S. Jean-Chrysostome & la Traduction du grec en latin des *Commentaires* de Théophilacte, archevêque d'Acride sur les *Evangiles*, les *Epîtres* de S. Paul & plusieurs *Petits Prophetes*, Bâle, 1554 & 1570.

MONTANARI, (Geminiano) astronome de Modene, enseigna les mathématiques à Bologne avec réputation, & y mourut vers la fin du 17e. siecle. On a de lui : I. Une *Dissertation sur les Cometes*, en latin. II. *De la maniere de faire des observations astronomiques*. III. *Discours sur les étoiles fixes qui ont disparu, & sur celles qui ont commencé à paroître*, &c. Bien des savans sont persuadés que ces prétendues étoiles fixes n'étoient que des météores qui avoient pris quelque consistance (voyez les *Observ. philos.* N°. 138, 207). Montanari avoit adopté plusieurs idées de Gassendi; mais n'ayant pas son génie, il les défendoit plus mal que lui.

MONTANUS, *voy.* NERON.

MONTANUS *ou* MONTI (Jean-Baptiste) né à Vérone, d'une famille noble, pratiqua & enseigna la médecine à Padoue, avec une réputation extraordinaire. Il fut regardé comme un second Galien. On a de lui : I. *Medicina universa.* II. *Opuscula varia medica*, in-fol. III. *De gradibus & facultatibus Medicamentorum*, in-8°. IV. *Lectiones in Galenum & Avicennam*, in-8°; & d'autres ouvrages qui eurent un succès distingué de son tems; mais qui ne répondent pas à sa grande célébrité. Il a cultivé aussi la poésie, & a eu des liaisons avec les faux esprits de son siecle. Il mourut en 1551, à 53 ans.

MONTANUS, *voy.* ARIAS.

MONTARGON, (Robert-François de) dit le Pere HYACINTHE *de l'Assomption*, Augustin de la place des Victoires, né à Paris le 27 mai 1705, se distingua dans la chaire. Le roi Stanislas de Pologne l'honora du titre de son aumônier, en récompense d'un Avent qu'il prêcha devant ce prince. Il périt malheureusement à Plombieres, dans la crûe d'eau qu'éprouva cette ville la nuit du 24 au 25 juillet de l'année 1770. On compte parmi ses ouvrages : I. Le *Dictionnaire Apostolique*, 12 vol. in-8° & 14 vol. in-12. II. Le Recueil d'*Eloquence Sainte*, 1 vol. in-12. III. L'*Histoire de l'Institution de la fête du saint Sacrement*, vol. in-12. Le P. Bertholet en a donné une plus ample (*voy.* BERTHOLET). Son *Dictionnaire Apostolique* est un répertoire utile; & il le seroit davantage, si l'auteur avoit eu plus de goût & un style moins incorrect.

MONTARROYO MASCARENHAS, (Freyre de) né à Lisbonne en 1670, d'une famille noble, voyagea dans presque toute l'Europe. Il servit ensuite en qualité de capitaine de cavalerie, depuis 1704 jusqu'en 1710. Il quitta le métier de la guerre pour se livrer à l'étude. Ce fut lui qui introduisit le premier en Portugal l'usage des gazettes : en quoi on peut douter qu'il ait rendu service à cette nation qui, du tems d'Emmanuel & de Jean III, ne connoissoit rien de cela, & qui a bien dégénéré depuis qu'elle a ce qu'on appelle des *gens-de-lettres*. Il mourut en 1730. Ses ouvrages sont : I. Les *Négociations de la Paix de Ryswick*, 2 vol. in-8°. II. *Histoire naturelle, chronologique & politique du Monde.* III. *La Conquête des Onizes*, peuple du Brésil, in-4°. IV. *Relation de la Bataille de Peterwaradin*, in-4°. V. *Evénemens terribles, arrivés en Europe en* 1717, in-4°. VI. *Détail des progrès faits par les Russes, contre les Turcs & les Tartares*, in-4°, &c.

MONTAUBAN, (Jacques-Pousset de) avocat & échevin de Paris, mort en 1685, est auteur de quelques Pieces de théâtre. Il étoit lié avec Despréaux, Racine & Chapelle.

MONTAULT, (Philippe de) duc de Navailles, pair & maréchal de France, d'une famille ancienne, fut reçu page chez le cardinal de Richelieu en 1635, à l'âge de 14 ans. Instruit par ce célebre cardinal, il abjura la religion Calvinienne. Il parvint ensuite aux premiers grades militaires, & fut toujours très-attaché aux cardinaux de Richelieu & Ma-

zarin. Il commanda l'aile gauche de l'armée Françoise à la bataille de Senef; obtint le bâton de maréchal de France, le cordon de l'ordre du St-Esprit, la place de gouverneur du duc d'Orléans, depuis régent du royaume, & mourut à Paris en 1684, à 65 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1701, in-12. L'auteur écrit en homme de qualité, avec une simplicité noble & élégante; il n'y manque que des faits curieux.

MONTAUSIER, *voyez* SAINTE-MAURE.

MONTAZET, (Antoine de Malvin de) né dans le diocese d'Agen en 1712, embrassa l'état ecclésiastique, devint abbé commendataire de l'abbaye royale de St-Victor, & de celle de Monstier en Argonne, &c. Zélé contre les philosophes, qu'il démasqua & réfuta par une solide *Instruction Pastorale;* ardent défenseur des prérogatives de son siege, qu'il prétendoit s'étendre jusqu'à réformer les jugemens des métropolitains; adversaire fortuné des usages & privileges de son chapitre, qu'il parvint à faire supprimer par l'autorité civile: ce prélat tient une place distinguée dans l'histoire de l'Eglise Gallicane de ce siecle. Comblé d'éloges les plus emphatiques, égalé aux Irénée & aux Augustin par les gens de la *petite église;* il en a été outragé de la maniere la plus indigne, lorsque se roidissant contre les artifices de la secte, il a rendu aux décisions de l'Eglise universelle l'hommage qu'il leur devoit. C'est alors que l'auteur des *Nouvelles Ecclésiastiques* n'a pas craint de dire *que son systême pouvoit avoir sa commodité pour ce monde, mais qu'il n'étoit pas sûr pour l'autre.* Tranquille & heureux, s'il n'avoit eu que de tels adversaires, il n'a pas peu dérogé à sa félicité personnelle, en se déclarant dans plusieurs occasions en faveur d'un parti, dont sans doute il ne connoissoit pas assez ni l'esprit, ni le but. C'est sous ses auspices qu'a paru la fameuse *Théologie de Lyon;* ouvrage où toutes les erreurs de Jansenius sont reproduites avec art, & qui a été apprécié avec justesse dans des *Observations*, plusieurs fois réimprimées (voy. le *Journ. hist. & littér.*, 1 septembre 1787, p. 14). Ses démêlés avec M. de Beaumont, archevêque de Paris, sont trop connus, pour que nous en fassions ici un détail, qui d'ailleurs ne laisseroit que des impressions désagréables dans l'esprit des bons Chrétiens. On connoît cette strophe d'une cantate fameuse:

Le fier primat des Gaules
Voudra jouer un des premiers rôles:
Juge des métropoles,
Il fait dans tous les cas
Grand fracas.
Ce Hercule Gaulois
Fameux par tant d'exploits,
D'un coup de sa massue
A su venger sa sœur Perpétue:
Si le Pape remue,
L'on peut au pere en Dieu
Dire adieu.

Il mourut à Paris le 3 mai 1788. Ses dernieres années ont été marquées, comme nous l'avons dit, par plusieurs événemens désagréables, qui ont contribué à déranger sa santé & à abréger ses jours (voyez le *Journ.*

cité, 15 avril 1788, p. 606). On dit qu'à sa mort un certain abbé.... s'est écrié, comme autrefois M. de Rancé, en apprenant la mort de M. Arnauld : *Voilà une grande perte pour le parti !* Il auroit dû ajouter aussi comme M. de Rancé : *Heureux qui n'en a point d'autre que celui de J. C.* On a de lui, outre l'*Instruction Pastorale*, dont nous avons parlé, un *Catéchisme du diocese de Lyon*, & une *Lettre à M. l'Archevêque de Paris.* Quoiqu'il n'ait point été du nombre des *Appellans ;* qu'il ait évité, ainsi que M. de Fitz-James, toute démarche d'opposition formelle à la Bulle *Unigenitus*, & que dans certaines occasions il ait montré la docilité des enfans de la foi, le parti de la *petite église* l'a regardé comme son patriarche, & les orthodoxes comme un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il évitoit l'éclat d'une rupture ouverte.

MONTBELIARD, (Philibert Gueneau de) né à Sémur en Auxois en 1720, fit ses premieres études à Dijon, puis acheva son cours à Paris ; retiré dans sa patrie, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle. M. de Buffon l'associa à ses travaux, & c'est à lui que l'on doit l'*Histoire des Oiseaux*, 9 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12 ; qui suivent les *Quadrupedes* de M. de Buffon. Il s'occupoit de l'insectologie, lorsque la mort l'enleva le 18 novembre 1785 à Sémur. M. de Buffon dit de lui, dans une Préface, que » c'est l'homme du monde dont » la façon de voir, de juger » & d'écrire, a le plus de » rapport avec la sienne ». Montbeliard a travaillé aux premiers volumes de la *Collection académique*, imprimée à Dijon, in-4°, où l'on a prétendu donner ce qu'il y avoit de plus intéressant dans les Mémoires des différentes académies de l'Europe. Romé de l'Isle a réfuté son opinion sur l'origine des cristaux. Il en a d'autres qui pourroient faire l'objet d'une critique plus grave.

MONTBRUN, (Charles Dupuy) fut l'un des plus fameux capitaines Calvinistes du 16e. siecle. Divers exploits par lesquels il se signala en faveur de sa secte, l'obligerent de se retirer à Geneve. Après environ 2 ans d'absence, Montbrun rentra en France, & se rendit maître de plusieurs places en Dauphiné & en Provence. Il se trouva aux batailles de Jarnac & de Montcontour. Ayant pris diverses places, il eut l'audace de marcher contre l'armée de Henri III, qui faisoit le siege de Livron, & d'ordonner à ses troupes de piller le bagage de ce prince en 1574. Enfin le marquis de Gordes poursuivit vivement ce sujet rebelle. Montbrun en fuyant se cassa la cuisse & fut pris. Le roi lui fit faire son procès à Grenoble, où il fut conduit le 29 du mois de juillet. Il fut condamné à la mort & exécuté le 12 août 1575.

MONTCALM, (Louis-Joseph de St.-Veran, marquis de) lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1712 à Candiac, d'une famille de Rouergue qui, dit-on, a produit le fameux grand-maître Gozon, vainqueur du dragon qui désoloit l'isle de Rhodes (*voyez*

Gozon). Il porta les armes de bonne heure, & après avoir servi 17 ans dans le régiment de Hainaut, il fut fait colonel de celui d'Auxerrois en 1743. La connoissance que l'on avoit de ses talens & de son activité, lui fit confier des commandemens particuliers, & il ne perdit aucune occasion de se signaler. Il reçut trois blessures à la bataille donnée sous Plaisance le 3 juin 1746, & deux coups de feu à la malheureuse affaire de l'Assiette. Devenu brigadier des armées du roi en 1747, & mestre-de-camp du nouveau régiment de cavalerie de son nom en 1749, il mérita d'être fait en 1756 maréchal-de-camp, & commandant en chef des troupes Françoises dans l'Amérique. Il y arriva la même année, & arrêta par ses bonnes dispositions l'armée du lord Loudon au Lac St.-Sacrement. Les campagnes de 1757 & de 1758, ne furent pas moins glorieuses pour lui; il repoussa avec un petit nombre de troupes les armées ennemies, & prit des forteresses munies de garnisons fortes & nombreuses. Le froid, la faim accablerent ses soldats, depuis l'automne de 1757 jusqu'au printems de 1758. Il les soutint dans cette extrémité, & s'oublia lui-même pour les secourir. Le général Albercromby ayant succédé au lord Loudon, le marquis de Montcalm remporta sur lui, le 8 juillet 1758, une victoire complette, & reçut le titre de lieutenant-général. Enfin, après avoir éludé long-tems les efforts d'une armée supérieure à la sienne, & ceux d'une flotte formidable, il fut engagé malgré lui dans un combat près de Quebec. Il reçut au premier rang & au premier choc une profonde blessure, dont il mourut le lendemain le 14 septembre 1759, à 48 ans, en héros chrétien. La défaite entiere de l'armée fut suivie de la perte du Canada. Quelques auteurs, en particulier M. Carver (*Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale*), considerent ce malheur comme une punition de la conduite tenue envers la garnison du fort Guillaume-Henri, qui fut massacrée par les sauvages malgré la capitulation. S'il est vrai que les Anglois ont exagéré dans leurs relations les torts du général François, il est vrai aussi qu'il est impossible de le justifier entiérement (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 mai 1784, p. 89. Il avoit un frere qui fut compté parmi les savans précoces (voyez Candiac & Mas). En 1777, un Anglois a publié des *Lettres*, faussement attribuées à ce général.

MONTCHAL, (Charles de) né à Annonai en Vivarais, célebre & savant archevêque de Toulouse, est connu par des *Mémoires* imprimés à Roterdam, 1718, en 2 vol. in-12. Ils roulent sur le cardinal de Richelieu. Ce ministre l'avoit élevé à l'archevêché de Toulouse, sur la démission du cardinal de la Valette, dont il avoit été précepteur. Il gouverna ce diocese avec beaucoup de zele, & fit plusieurs établissemens qui sont chérir sa mémoire. Il fut d'abord boursier, ensuite principal du college d'Autun à Paris, & s'éleva de degré en degré. Ses

Mémoires font curieux; mais ils ont été imprimés avec peu de foin, & d'une maniere incorrecte. Il travailla long-tems, & avec affiduité, à corriger *Eufebe*. On a de lui des *Lettres*, publiées par le P. Michel le Quien. Il poffédoit très-bien les langues favantes. On lui attribue encore une *Differtation*, pour prouver que *les Puiffances féculieres ne peuvent impofer fur les biens de l'Eglife aucune taxe, fans le confentement du clergé* (dans l'*Europe favante*, novembre 1718). Effectivement, ces biens étant confacrés à Dieu, leur produit ne peut être employé à un ufage quelconque, que du gré de leurs adminiftrateurs naturels. Montchal étoit protecteur des favans & très-favant lui-même. Les gens-de-lettres répandirent des fleurs fur fon tombeau. Il y defcendit en 1651 à Carcaffone.

MONTCHRESTIEN DE VATTEVILLE, (Antoine) poëte François, fils d'un apothicaire de Falaife en Normandie, eft plus connu par fes intrigues, par fon humeur querelleufe & par fes aventures, que par fon talent pour la poéfie. Un meurtre dont il fut accufé, le força de fe fauver en Angleterre, où le roi Jacques I l'accueillit très-bien. Le poëte aventurier, ayant obtenu fa grace à la priere de ce monarque, revint à Paris, & y dreffa boutique de lunettes, de couteaux & de canifs. Il s'occupa quelques années de ce métier, foupçonné pendant ce tems-là de faire de la fauffe monnoie. Il leva enfuite des troupes pour les Huguenots, & fut tué au village de Tourrailles, à 5 lieues de Falaife, après avoir affaffiné ceux qui vouloient le prendre. On tranfporta fon corps à Domfront, où les juges le condamnerent à avoir les membres rompus, & à être jeté au feu & réduit en cendres. Cet arrêt fut exécuté le 21 octobre 1621. On a de lui un *Traité de l'Œconomie*, in-4°; des Tragédies; une *Paftorale* en 5 actes; un *Poëme* divifé en 4 livres, intitulé *Sufanne* ou *la Chafteté*; in-12 & in-8°; des *Sonnets*, &c. Ce font autant de productions de la médiocrité, pour ne rien dire de plus.

MONT-DORÉ, (Pierre) en latin *Mons-Aureus*, natif de Paris, & confeiller, ou felon d'autres, maître-des-requêtes, fut chaffé d'Orléans à caufe de fon attachement au Calvinifme. Il fe retira à Sancerre, où il mourut en 1570. On a de lui un *Commentaire fur le 10e. livre d'Euclide*.

MONT-D'ORGE, (Antoine Gautier de) maître de chambre-aux-deniers du roi, membre de l'académie de Lyon fa patrie, naquit en 1727, & mourut à Paris en 1768. On a de lui: I. *Réflexions d'un Peintre fur l'Opéra*, en 1741, in-12. II. *L'Art d'imprimer les Tableaux en trois couleurs*, 1755, in-8°, brochure où l'on trouve des détails curieux. III. Un Ballet, un Opéra, &c.

MONTECLAIR, (Michel) né à 3 lieues de Chaumont en Baffigni, l'an 1666, mort en 1737 proche St.-Denys en France, fut le premier qui joua, dans l'orcheftre de l'Opéra, de la contre-baffe, inftrument qui fait un fi grand effet dans les chœurs, & dans les airs de

magiciens, de démons & dans ceux de tempêtes. On a de lui : I. Une *Méthode* pour apprendre la musique. II. Des *Principes pour le Violon*. III. Des *Trio* de violons. IV. Des *Cantates*. V. Des *Motets*, &c.

MONTECUCULI, (Sébastien) comte Italien de Ferrare, fut accusé d'avoir donné du poison dans une tasse d'eau fraîche au dauphin François, fils de François I, pendant qu'il jouoit à la paume à Valence en Dauphiné, & que très-échauffé il avoit demandé à boire. Il fut mis à la question, & en avouant ce crime par la force des tourmens, il déclara, dit-on, qu'Antoine de Leve & Ferdinand de Gonzague, attachés à Charles-Quint, l'avoient porté à le commettre ; mais ces grands généraux s'éleverent contre une imputation ridicule & absurde, & rejeterent ce forfait sur Catherine de Médicis, qui, en se défaisant de ce prince, assuroit le trône à Henri II son époux, frere cadet du dauphin François. Toutes ces conjectures étoient bien odieuses. Les généraux de l'empereur pouvoient-ils craindre un jeune prince qui n'avoit jamais combattu ? Que gagnoient-ils à sa mort ? Quel crime bas & honteux avoient-ils commis, qui pût les faire soupçonner ? L'intérêt que Catherine de Médicis avoit d'être reine de France, est-il une raison assez forte pour lui imputer un crime sans des preuves positives ? Quoi qu'il en soit, Montecuculi fut écartelé à Lyon en 1536. Quelques historiens ont tâché de laver sa mémoire, & ont prétendu que la véritable cause de la mort du dauphin François, fut une pleurésie, & non le poison. La circonstance où il but l'eau demandée à Montecuculi, vient très-fort à l'appui de cette justification.

MONTECUCULI, (Raimond de) né dans le Modenois, en 1608, d'une famille distinguée, porta d'abord les armes sous Ernest Montecuculi, son oncle, qui commandoit l'artillerie de l'empereur. Le neveu servit sous lui comme soldat, & ne parvint au commandement, qu'après avoir passé par tous les degrés de la milice. La premiere action qui fit briller le courage du jeune héros, fut en 1644. Il surprit, à la tête de 2000 chevaux, par une marche précipitée, dix mille Suédois, qu'il contraignit d'abandonner leur bagage & leur artillerie. Le général Bannier, instruit de cette défaite, tourna ses armes contre le vainqueur & le fit prisonnier. Il sut mettre à profit le tems de sa captivité, qui fut de deux années. Une lecture continuelle agrandit la sphere de ses idées, & assura ses succès en augmentant ses connoissances. A peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il se vengea de sa prison par la défaite du général Wrangel, qui périt dans une bataille en Bohême. Après la paix de Westphalie, Montecuculi passa en Suede, & ensuite à Modene, où il assista aux noces du duc. Cette fête fut marquée par un événement bien triste pour lui : il eut le malheur de tuer dans un carrousel le comte Monzani, son ami, sa lance poussée avec trop de force, ayant percé la cuirasse de cet infortuné cour-

tisan. L'empereur attacha entiérement Montecuculi à son service en 1657, par le titre de maréchal-de-camp général. Envoyé au secours de Jean Casimir roi de Pologne, attaqué par Ragotzki prince de Transilvanie, & par la Suede, il battit les Transilvains & prit Cracovie sur les Suédois. Charles-Gustave, roi de Suede, ayant tourné ses armes contre le Danemarck, Montecuculi eut le bonheur de prendre plusieurs places sur l'agresseur, & délivra Coppenhague par terre, avant que les Hollandois y eussent jeté du secours par mer. La paix, fruit de ses victoires, ne le laissa pas long-tems oisif. Le vainqueur de Ragotzki devint son défenseur contre les Ottomans. Il les força d'abandonner la Transilvanie, & rompit par une sage lenteur toutes les entreprises d'une armée formidable, jusqu'à l'arrivée des François, qui l'aiderent à vaincre les Turcs à la célebre journée de St.-Gothard, en 1664. Cette victoire amena la paix, & ce qui peut paroître étonnant, une paix peu avantageuse; mais l'armée impériale étoit si mal disciplinée, & composée de tant de nations & de milices diverses, faisant un ensemble mal uni & difficile à diriger par le général le plus habile, qu'on jugea convenable de finir la guerre à tout prix. Montecuculi fut récompensé par la place de président du conseil de guerre de l'empereur Léopold. La guerre s'étant allumée quelque tems après entre la France & l'Empire, Montecuculi fut mis en 1673 à la tête des troupes destinées à arrêter les progrès des François. La prise de Bonn, & la jonction de son armée à celle du prince d'Orange, malgré Turenne & Condé, lui acquirent beaucoup de gloire, & arrêterent la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande. On lui ôta pourtant le commandement de cette armée l'année suivante; mais on le lui rendit en 1675, pour venir sur le Rhin faire tête à Turenne. Les deux généraux passerent 4 mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers Allemands & François. L'un & l'autre jugeoient de ce que son adversaire alloit tenter, par les marches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se tromperent jamais. Ils opposoient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité. Les maîtres de l'art admiroient les judicieuses & profondes manœuvres des deux héros, sans prévoir où elles aboutiroient, lorsqu'un boulet de canon, qui tua le général François près du village de Saltzbach en 1675, fit le dénouement de cette brillante scene. Il n'y avoit que le prince de Condé qui pût disputer à Montecuculi la supériorité que lui donna la mort de Turenne. Ce prince fut envoyé sur le Rhin, & après avoir essuyé quelque perte, il arrêta le général impérial, qui ne laissa pas de regarder cette derniere campagne comme la plus glorieuse de sa vie : non qu'il eût été vainqueur; mais pour n'avoir pas été vaincu, ayant à combattre Turenne & Condé. Il passa le reste de sa vie à la

cour impériale, occupé du bien de l'état, & des moyens d'en soutenir la gloire. Il mourut à Lintz, en 1680, à 72 ans. Comme le défaut de discipline avoit été la cause de presque toutes les défaites des impériaux en Hongrie, il avoit donné à cet objet tous ses soins, & c'est à lui que la maison d'Autriche doit les brillans succès de ses armes depuis le siege de Vienne, qui eut lieu trois ans après sa mort. Victor-Amédée, duc de Savoie, se plaisoit à raconter le trait suivant. Montecuculi avoit dans une marche donné ordre, sous peine de mort, que personne ne passât par les bleds. Un soldat revenant d'un village & ignorant les défenses, traversa un sentier qui étoit au milieu des bleds. Montecuculi, qui l'apperçut, envoya ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant ce soldat qui s'avançoit, allégua au général qu'il ne savoit pas les ordres. *Que le Prévôt fasse son devoir*, répondit Montecuculi. Comme cela se passa en un instant, le soldat n'avoit pas encore été désarmé. Alors plein de fureur il dit : *Je n'étois pas coupable, je le suis maintenant ;* & tira son fusil sur Montecuculi. Le coup manqua, & Montecuculi lui pardonna. Il reste de lui des *Mémoires* en italien, traduits en françois par Adam ; ils sont utiles aux militaires & aux historiens. Les meilleures éditions de cet ouvrage, sont celles de Paris, 1 vol. in-12, 1746, & avec les Commentaires de Turpin de Crissé, 3 vol. in-4°, fig., 1769 ; & d'Amsterdam, 3 vol. in-8°, fig. 1770.

MONTEGUT, (Jeanne de Segla, épouse de M. de) trésorier de France de la généralité de Toulouse, naquit dans cette ville en 1709, & y mourut en 1752. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris en 1768, en 2 vol. in-8°. Il y a dans cette collection peu de Poésies galantes ; elles sont presque toutes morales ou chrétiennes, & souvent de simples tributs de société ou d'amitié ; mais on y trouvera du naturel, de la douceur, & beaucoup de facilité. Le 1er. volume offre des *Odes*, des *Epîtres*, des *Idylles*, des *Pieces fugitives*. Le second renferme une *Traduction* presque complette, en vers françois, des *Odes* d'Horace. Cette version est en général élégante & fidelle ; il y a quelques Odes rendues avec génie. On desireroit quelquefois plus de force & de coloris. Le talent de madame de Montegut pour la poésie se développa tard ; mais il fut bientôt perfectionné. Elle remporta trois prix à l'académie des Jeux-Floraux, & fut déclarée *Maîtresse des Jeux :* titre que l'on accorde aux athletes honorés d'une triple couronne. Ce que ses écrits ont de précieux, c'est qu'on y découvre l'empreinte de son ame noble, sincere, sensible, nourrie des principes d'une saine philosophie, & pénétrée d'attachement pour la Religion. Quoiqu'elle possédât le latin, l'anglois, l'italien, & qu'elle fût versée dans les sciences & dans les belles-lettres, elle cachoit ses lumieres avec autant de soin que d'autres en prennent à les étaler. Sa parure étoit simple & décente, son maintien noble & modeste. Un homme éclairé,

vertueux & austere, dit en parlant d'elle, *c'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante.*

MONTEIL, (Aimart de) évêque du Puy & légat du pape Urbain II dans l'armée des Croisés, mourut à Antioche en 1098, fort regretté de toute l'armée chrétienne, pour sa prudence & pour l'autorité qu'il s'étoit acquise. Il étoit le conseil des grands, le soutien des petits, & l'arbitre des différends qui naissoient entre les princes. Il avoit une tendre dévotion envers la Ste. Vierge; & l'on croit qu'il composa en son honneur le *Salve Regina*, que les anciens auteurs nomment quelquefois l'*Antienne du Puy*. Cependant les historiens ne s'accordent pas sur ce point. Alberic, dans sa Chronique, le lui attribue & ajoute qu'il supplia le chapitre de Cluni de l'insérer dans l'Office; ce qui lui fut accordé. Guillaume Durand le donne à Pierre évêque de Compostelle; d'autres en font honneur à Herman Contract.

MONTEIL, *voy.* GRIGNAN.

MONTE-MAJOR, (George de) célebre poëte, ainsi nommé de Monte-Major, lieu de sa naissance, auprès de Conimbre, suivit quelque tems la cour de Philippe II roi d'Espagne. Il prit le parti des armes, sans abandonner ni la poésie, ni la musique, pour laquelle il avoit aussi beaucoup de talent. Le Parnasse espagnol le perdit vers 1560. On a de lui des Poésies sous le titre de *Cancionero*, 1554, 2 vol. in-8°, & une espece de Roman, intitulé : *La Diane*, 1602, in-8°. Il y a dans ces ouvrages de l'esprit & de la délicatesse. Les étrangers s'empresserent de se les approprier en les traduisant.

MONTENAULT D'EGLY, (Charles-Philippe de) Parisien, né en 1696, de l'académie des belles-lettres, long-tems auteur du *Journal de Verdun*, mourut à Paris en 1749. On a de lui : I. L'*Histoire des Rois des Deux-Siciles de la Maison de France*, en 4 vol. in-12, en 1741 : ouvrage estimé par l'exactitude & la simplicité qui y regnent. II. *La Callipédie, ou la maniere d'avoir de beaux enfans*, traduite en prose du Poëme latin de Claude Quillet, in-12. Cette version est non-seulement peu littérale, mais écrite sans génie, sans goût, sans graces & sans aménité. Le traducteur n'a saisi ni la lettre, ni l'esprit de son original qui écrit en vers & en vers latins.

MONTERCHI, (Joseph) Romain, né vers 1630, mort au commencement du 18e. siecle, se rendit habile dans les antiquités, & mérita par ses connoissances dans cette science, de devenir bibliothécaire du cardinal Carpegna. Les antiquaires font quelque cas d'un livre italien qu'il donna sur cette matiere sous ce titre : *Scelta dé Medaglioni più rari del cardinal Carpegna*, in-4°, Rome, 1679.

MONTEREAU, (Pierre de) s'est rendu célebre par plusieurs ouvrages d'architecture. Il étoit de Montereau, & mourut, selon quelques auteurs, l'an 1266, & selon d'autres en 1289. C'est cet architecte qui a donné les dessins de la Ste. Chapelle de Paris; de la Chapelle de Vincennes; du Réfectoire, du Dortoire, du Chapitre, & de la Chapelle de Notre-Dame dans le

monastere de S. Germain-des-Prés. Il est enterré dans l'église de cette abbaye, & est représenté sur sa tombe avec un compas & une regle à la main.

MONTESPAN, *voyez* ROCHECHOUART Françoise-Athenaïs.

MONTESQUIEU, (Charles de Secondat, baron de la Brede & de) d'une famille distinguée de Guienne, naquit au château de la Brede, près de Bourdeaux, le 18 janvier 1689. Un oncle paternel, président-à-mortier au parlement de Bourdeaux, ayant laissé ses biens & sa charge au jeune Montesquieu, il en fut pourvu en 1716. Sa compagnie le chargea six ans après, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt, dont son éloquence & son zele obtinrent la suppression. L'année d'auparavant il avoit mis au jour ses *Lettres Persanes*, satyre où les choses les plus saintes ne sont pas plus épargnées que les vices, les travers, les ridicules, les préjugés & la bizarrerie des François. La mort de Sacy, traducteur de *Pline*, ayant laissé une place vacante à l'académie françoise, Montesquieu qui s'étoit défait de sa charge, & qui ne vouloit plus être qu'homme de lettres, s'y présenta pour la remplir. Le cardinal de Fleury, instruit par des personnes zélées, des plaisanteries du *Persan* sur les dogmes, la discipline & les ministres de la Religion Chrétienne, lui refusa son agrément. Montesquieu devinant sans peine la raison de ce refus, fit faire, (si on en croit Voltaire) en peu de jours une nouvelle édition de ces Lettres, où les passages blâmables étoient adoucis ou supprimés. Cette espece de rétractation, & les instances de quelques personnes de crédit, & sur-tout du maréchal d'Estrées, pour lors directeur de l'académie françoise, ramenerent, dit-on, le cardinal, & Montesquieu entra dans cette compagnie. Son Discours de réception fut prononcé le 24 janvier 1728. Le dessein que Montesquieu avoit formé de peindre les nations dans son *Esprit des Loix*, l'obligea de les aller étudier chez elles. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse & la Hollande, il se fixa près de 2 ans en Angleterre. De retour dans sa patrie, il mit la derniere main à son ouvrage *sur la cause de la Grandeur & de la Décadence des Romains*, qui parut en 1734, in-12. L'auteur trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail & de la patrie; dans la sévérité de la discipline militaire; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'état; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de Sylla, &c.; mais quelques-unes de ses raisons, la derniere entr'autres, sont plutôt les suites que les causes de la décadence que l'auteur prétend expliquer; on dit aussi qu'il a beaucoup profité d'un ouvrage anglois, écrit sur le même sujet, par Walter Moyle, & publié à Londres en

1726, 2 vol. in-8°: ouvrage qu'il ne cite pas, & qu'il a peut-être copié quelquefois avec trop de confiance. L'*Esprit des Loix* fut publié en 1748, en 2 vol. in-4°. Ouvrage qui présente des vues vastes, des réflexions profondes & lumineuses, une grande connoissance des gouvernemens, d'excellentes réfutations des paradoxes, par lesquels des écrivains plus singuliers que solides ont prétendu faire admirer le gouvernement turc, & d'autres tristes produits du despotisme oriental. Voltaire, cet homme si jaloux de tout autre mérite que le sien, a appellé l'auteur *Arlequin Grotius*, & Linguet a nommé l'*Esprit des Loix*, l'*Ouvrage d'un petit-maître françois qui lisoit fort légérement*. Ces jugemens sont un peu séveres; mais il faut convenir que l'auteur est peu exact, qu'il adopte d'anciennes idées qu'il donne pour neuves, & qu'il y attache une confiance que souvent elles ne méritent pas. C'est ainsi que son systême des climats, qui fait une partie considérable de son livre, est pris tout entier *de la Méthode d'étudier l'Histoire* de Bodin, & du Traité *de la Sagesse* de Charon, sans qu'il les ait cités; systême du reste excellemment réfuté par des faits sensibles, éclatans, brillant de toute la lumiere de l'histoire & de la géographie (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 avril 1785, p. 556). Les assertions les plus positives sont souvent dénuées de fondement. Il ne prouve pas, par exemple, qu'il naisse plus de filles que de garçons en Orient (le contraire est même certain), & quand cela feroit, le conséquence qu'il en tire en faveur de la polygamie, ne seroit pas concluante; il faudroit prouver encore que tout comparé, il y a plus de circonstances où les hommes meurent en Orient que les femmes: mais c'est tout le contraire, parce qu'en Orient un grand nombre de filles & de femmes étant renfermées ensemble, les maladies pour elles y sont plus fréquentes & plus contagieuses; ce qu'Aristote avoit déjà remarqué. Ainsi, quand bien même il naîtroit en Orient plus de filles que de garçons, ce qui n'est pas, il ne s'ensuivroit point que la polygamie y dût être permise; de même qu'en Europe, quoiqu'il y naisse plus de garçons que de filles, il ne s'ensuit pas que la polyandrie y doive être permise, parce qu'il y a plus d'occasions où les hommes y meurent que les femmes; & que tout considéré, le nombre des hommes n'en est pas assez grand, pour que les femmes en puissent avoir plusieurs. Il est d'ailleurs démontré par le fait, que les pays où la polygamie a lieu, sont moins peuplés que les autres, toutes choses étant d'ailleurs égales. L'influence qu'il donne aux climats sur la Religion, jusqu'à exclure en quelque sorte de quelques-uns la Religion Chrétienne, est contraire aux faits les plus avérés. « Le Christianisme (dit un auteur qui n'a examiné cette matiere que d'après les documens de l'histoire) » a produit les mêmes » effets, le même changement » dans les mœurs de tous les » peuples, chez lesquels il s'est » établi. La mollesse des Asia-

» tiques, la férocité des Africains, l'humeur vagabonde » des Parthes & des Arabes, » la rudeſſe des habitans du » Nord & des Sauvages, ont » été forcées de céder à la » morale de l'Evangile. On » peut s'en convaincre par le » tableau des mœurs qui ont » régné avec le Chriſtianiſme » pendant quatre ſiecles ſur les » côtes de l'Afrique, en Egypte, en Arabie, qui regnent » encore chez les Abyſſins; » par la révolution qu'il a » opérée chez les Perſes, au » ſixieme en Angleterre, au » neuvieme chez les peuples » du Nord, de nos jours » parmi les Américains, & aux » extrémités de l'Aſie. Il y a » ſans doute des climats ſous » leſquels les mœurs ſont ordinairement corrompues, & » les habitans moins propres à » s'inſtruire, mais il n'eſt point » de difficultés que le Chriſtianiſme n'ait autrefois vaincues, il peut donc encore » les vaincre aujourd'hui. Au » ſecond ſiecle, Celſe jugeoit » comme nos politiques modernes, que le deſſein de » ranger tous les peuples ſous » la même loi étoit un projet » inſenſé; cette ſpéculation » profonde s'eſt trouvée fauſſe, » elle le ſera toujours; le Chriſtianiſme a été deſtiné de » Dieu à être la religion de » toutes les nations, comme » elle doit être celle de tous » les ſiecles. Une preuve démonſtrative, que la Religion » a beaucoup plus d'empire » ſur les mœurs des peuples » que le climat, c'eſt que partout où le Chriſtianiſme a » été détruit, la barbarie & » l'ignorance ont pris ſa place, » ſans qu'aucun laps de tems » ait pu les diſſiper. Y a-t-il » quelque reſſemblance entre » les mœurs qui regnent aujourd'hui ſous le mahométiſme dans la Grece, l'Aſie » mineure, la Perſe, la Syrie, » l'Egypte & ſur les côtes de » l'Afrique, & celles que le » Chriſtianiſme y avoit introduites? Dans peu d'années, » notre Religion avoit civiliſé toutes ces nations; il » y a près de onze cents ans » qu'elles ſont retombées dans » la barbarie, & elles ſemblent condamnées à y demeurer pour toujours, à » moins qu'elles ne reviennent » à la lumiere de l'Evangile, » dont l'alcoran les a privées. » Un voyageur, qui a fait récemment le tour du monde, » atteſte qu'il a vu le Chriſtianiſme produire les mêmes » effets dans tous les climats, » & par-tout où les miſſionnaires ſont parvenus à l'établir ». Ce que Monteſquieu avance ſur les ſuicides, qu'il n'y avoit contre eux chez les Romains aucune peine, n'eſt pas exact, puiſqu'il eſt conſtant qu'ils étoient privés de la ſépulture ſacrée & religieuſe. On reproche encore à l'auteur d'avoir ramené tout à un ſyſtême, dans une matiere où il ne falloit que raiſonner ſans imaginer; d'avoir donné trop d'influence aux cauſes phyſiques préférablement aux cauſes morales; d'avoir fait un tout irrégulier, une chaîne interrompue; d'avoir trop ſouvent conclu du particulier au général. L'abus actuel de la philoſophie, pour quiconque veut en ana-

lyser les progrès, remonte à cet ouvrage célebre, qui ramenant toute législation à son *Esprit*, & imprimant à tous les principes les plus constans, le caractere de systême, s'efforçant avec un art pénible de les courber pour les ajuster à ses opinions, a malheureusement introduit dans le monde littéraire un esprit de discussions hardies & souvent téméraires. On a été fâché aussi de trouver dans cet ouvrage célebre de longues digressions sur les loix féodales, des exemples tirés des voyageurs les plus décrédités, des paradoxes à la place des vérités, des plaisanteries où il falloit des réflexions, & ce qui est encore plus triste, des principes de déisme & d'irréligion. Mais ces écarts n'empêcherent pas l'auteur de rendre au Christianisme des témoignages éclatans, d'en démontrer les excellens effets. » Bayle (dit-il) après avoir » insulté toutes les religions, » flétrit la Religion Chrétien- » ne; il ose avancer que de vé- » ritables Chrétiens ne forme- » roient pas un état qui pût » subsister. Pourquoi non? Ce » seroient des citoyens infini- » ment éclairés sur leurs de- » voirs, & qui auroient un » très-grand zele pour les rem- » plir; ils sentiroient très-bien » les droits de la défense na- » turelle; plus ils croiroient » devoir à la Religion, plus ils » penseroient devoir à la pa- » trie. Les principes du Chris- » tianisme, bien gravés dans » le cœur, seroient infiniment » plus forts que ce faux hon- » neur des monarchies, ces » vertus humaines des répu- » bliques, & cette crainte ser- » vile des états despotiques... » Chose admirable (dit-il ail- » leurs) la Religion Chrétienne, » qui ne semble avoir d'objet » que la félicité de l'autre vie, » fait encore notre bonheur » dans celle-ci ». L'*Esprit des Loix* essuya des critiques bonnes & mauvaises. L'abbé Debonnaire donna le signal par une brochure, en style moitié sérieux, moitié badin. Le gazetier ecclésiastique, qui vit finement dans l'*Esprit des Loix* une de ces productions *que la Bulle* Unigenitus *a si fort multipliées*, lança deux feuilles contre l'auteur, qui rendit son adversaire ridicule & odieux, dans sa *Défense de l'Esprit des Loix*. Mais quelqu'esprit qu'il y ait dans cette Défense, l'auteur ne se justifie pas sur tous les reproches que lui avoit faits son adversaire. La Sorbonne entreprit l'examen de l'*Esprit des Loix*, & y trouva plusieurs choses à reprendre. Mais sa Censure, long-tems attendue, n'a pas vu le jour. M. Crevier fit sur le même ouvrage des Observations sages & solides, quoiqu'assez foiblement écrites. Mais la meilleure de toutes les critiques, si on en juge par l'impression qu'elle fit sur l'auteur, a été celle de M. Dupin, fermier-général, qui avoit une bibliotheque choisie & très-nombreuse, dont il savoit faire usage. M. de Montesquieu alla s'en plaindre à madame la marquise de Pompadour, au moment où il n'y avoit que cinq ou six exemplaires de distribués à quelques amis. Madame de Pompadour fit venir M. Dupin, & lui dit qu'elle prenoit l'*Esprit*

l'*Esprit des Loix* sous sa protection, ainsi que son auteur. Il fallut retirer les exemplaires, & brûler toute l'édition. Telle est la tolérance de ceux qui la prêchent le plus. Il fut attaqué, au commencement de février 1755, d'une fluxion de poitrine. Le président de Montesquieu parla & agit dans ses derniers momens, en homme qui ne vouloit laisser aucun doute sur sa religion. *J'ai toujours respecté la Religion*, dit-il: *La morale de l'Evangile*, ajouta-t-il, *est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.* Le P. Routh, Jésuite, qui le confessa, nous a laissé là-dessus des détails intéressans, que de faux sages ont voulu révoquer en doute, comme si un ministre du Seigneur pouvoit avoir quelqu'intérêt à en imposer sur cet objet, ou si témoin d'un fait il n'étoit pas plus croyable que des absens qui s'avisent de les contester. « Les soupçons (dit-il » dans une lettre à M. Gualterio, nonce du pape) que » ses ouvrages avoient fait » naître sur sa religion, me » déterminerent à m'assurer » d'abord en détail de ses senti» mens sur tous les grands » mysteres que l'Eglise Catho» lique propose à la créance » des fideles, sur sa soumis» sion à toutes les décisions de » l'Eglise tant anciennes que » récentes, & je puis dire avec » la plus exacte vérité, qu'il » me satisfit sur tous ces ob» jets avec une simplicité & » une candeur qui m'édifie» rent, & me toucherent tout » à la fois. Je lui demandai, s'il » s'étoit trouvé quelque tems » de sa vie dans un état d'in» crédulité : il m'assura que » non; qu'il lui étoit passé par » l'imagination des nuages, des » doutes comme il pourroit » arriver à tout homme, mais » qu'il n'avoit jamais rien eu » d'arrêté, ou de fixe dans l'es» prit contre les objets de la » foi. Cette réponse amena une » autre question sur le prin» cipe qui l'avoit porté à ha» sarder dans ses ouvrages des » idées qui répandoient sur sa » créance de légitimes soup» çons : il me répondit que » c'étoit *le goût du neuf & du* » *singulier*, *le desir de passer* » *pour un génie supérieur aux* » *préjugés & aux maximes com*» *munes*, *l'envie de plaire & de* » *mériter les applaudissemens de* » *ces personnes*, *qui donnent le* » *ton à l'estime publique*, *& qui* » *n'accordent jamais plus sûre*» *ment la leur*, *que quand on* » *semble les autoriser à secouer* » *le joug de toute dépendance* » *& de toute contrainte.* Si je » ne rends pas ici exactement » les termes dont il se servit, » je n'ajoute certainement rien » au sens de ses expressions ». Après avoir rapporté les arrangemens qu'il prit avec le malade pour réparer les mauvaises impressions que ses livres pouvoient avoir faites, le P. Routh ajoute: « M. de Montesquieu » s'assujettit à ces conditions » avec toute la bonne volonté » imaginable. M. le curé de S. » Sulpice, qui vint pour lui » administrer les Sacremens, » s'approcha d'abord du ma» lade, pour lui parler, & » commença une phrase que » M. de Montesquieu ne lui » laissa point achever; il l'in» terrompit en lui disant à haute

» voix : *Monsieur, j'ai pris avec* » *le révérend Pere des arrange-* » *mens dont je me flatte que vous* » *serez content.* Comme je m'ap- » perçus que l'embarras de sa » poitrine ne lui permettoit » guere de continuer, je pris » la parole, & je rendis tout » haut compte au curé des ré- » solutions que M. de Montes- » quieu avoit formées, & des » promesses qu'il m'avoit faites. » Ce sage pasteur lui en mar- » qua sa satisfaction ; & après » les exhortations & les prieres » ordinaires, il lui administra » l'Extrême-Onction & le Via- » tique. Le président les reçut » avec un air de componction » & de dévotion bien édifiant, » & en répondant les mains » jointes devant la poitrine aux » prieres de l'Eglise ». Ceux qui ont paru étonnés de trouver dans ce philosophe mourant des dispositions chrétiennes, ne savent sans doute pas comment il s'étoit toujours conduit à l'égard de la Religion, & combien de preuves d'attachement il lui avoit données. Dans le tems même que les traits scabreux répandus dans son livre de l'*Esprit des Loix* lui attiroient le plus d'applaudissement de la part de tous les esprits prétendus forts de l'Europe, il fit éclater son zele pour la Religion par une démarche bien propre à démentir leur estime pour lui. M. de Marans, maître-des-requêtes, & son proche parent, étant tombé dangereusement malade, il vola chez lui, le pressa vivement de se confesser ; & comme le malade résistoit à ses remontrances, il employa à le déterminer, par les principes les plus solides, tant d'art & d'insinuation, que l'ayant enfin persuadé, il courut à minuit d'une extrémité de Paris à l'autre, pour lui chercher un confesseur au college des Jésuites, & le lui amena sur le champ. La confession étant finie, il ne consentit qu'avec peine, après bien des instances, & par ménagement pour le goût du malade, qu'on différât jusqu'au jour à lui administrer le S. Viatique. « Quelle » est donc la foiblesse & la » contradiction de l'homme, » dit un moraliste, de dissimu- » ler & d'étouffer des senti- » mens, dont il est si intime- » ment pénétré, pour mériter » l'approbation des esprits lé- » gers, faux & corrompus, » dont il connoît lui-même » à fond les travers & le ri- » dicule ; & de sacrifier à » une telle jouissance des vé- » rités dont il sent profondé- » ment & les salutaires ef- » fets & les éternelles con- » séquences ». Le président de Montesquieu mourut le 10 février 1755, à 66 ans. On a publié après sa mort le recueil de ses *Œuvres*, in-4°, in-8° & in-12. Il y a dans cette collection quelques petits ouvrages dont nous n'avons pas parlé. Le plus remarquable est le *Temple de Gnide*, espece de poëme en prose, où l'auteur fait une peinture riante, animée, quelquefois trop voluptueuse, trop fine & trop recherchée, de la naïveté de l'amour, tel qu'il est dans une ame neuve. Ce roman a été mis en vers par M. Colardeau. On trouve encore dans cette collection un fragment sur le *Goût* ; où il y a plusieurs idées neuves

& quelques-unes obſcures. M. de Lyre a publié en 1758, in-12, le *Génie de Monteſquieu.* C'eſt un extrait, fait avec choix, des plus belles penſées répandues dans les différens ouvrages de cet écrivain. On a donné en 1767, in-12, les *Lettres familieres de M. de Monteſquieu.* On a eu raiſon de mettre à la tête l'avis que *celui qui les a publiées, n'a pas prétendu augmenter la gloire de Monteſquieu;* elles ne donnent pas une grande idée de ſa modeſtie, de ſa modération & de ſes principes; il s'y montre comme un des fondateurs de la ſecte philoſophique. En 1784, on vit paroître à Paris, *Arſace & Iſménie, hiſtoire orientale;* petit conte que l'éditeur a eu bien tort de nous donner comme un traité de morale politique, à l'uſage des ſouverains & des miniſtres. C'eſt tout au plus dans les vingt dernieres pages qu'on peut ſuppoſer cette intention à l'auteur. On ſait que ces ſortes de titres romaneſques ne ſont que des canevas deſtinés à recevoir toutes ſortes d'idées, bonnes ou mauvaiſes, qu'on ne ſe haſarderoit point à donner ſous leur véritable titre : & l'on ne peut ſe diſſimuler que le préſident n'ait eu un goût trop marqué pour ce genre d'ouvrages.

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN, (Pierre de) maréchal de France, d'une famille très-ancienne, qui tire ſon origine de la terre de Monteſquiou, l'une des 4 baronnies du comté d'Armagnac, fit ſes premieres armes contre l'évêque de Munſter. Il ſervit avec diſtinction dans les guerres de Louis XIV, depuis le ſiege de Douay en 1667 juſqu'à celui d'Ypres en 1678. Le roi l'envoya, 3 ans après, dans toutes les places du royaume, pour y montrer un exercice uniforme à toute l'infanterie. Monteſquiou commanda l'infanterie Françoiſe à la bataille de Ramillies & à celle de Malplaquet. Le bâton de maréchal de France fut la récompenſe de ſa valeur, le 20 ſeptembre de la même année 1709. Cette dignité ne l'empêcha pas de ſervir encore ſous le maréchal de Villars. Ce général mourut en 1725, à 85 ans, avec les titres de chevalier des ordres du roi & de gouverneur d'Arras. Le maréchal de Montluc, & ſon frere l'évêque de Valence, étoient de la même famille. *Voyez* MONTLUC.

MONTEZUMA *ou* MONTEÇUMA, dernier roi du Mexique, dont quelques écrivains romaneſques ont voulu faire un héros, étoit un tyran imbécille, affamé de ſang & de carnage, qui ne ravageoit les pays voiſins que pour multiplier les victimes de ſes idoles. Les Américains eux-mêmes invoquoient le ſecours des Eſpagnols contre cette bête féroce, plus redoutable que les monſtres du Maragnon & de l'Orénoque; & ce n'eſt qu'aux inſtances de ces peuples que Cortez réſolut de porter la guerre dans le Mexique. « Dans » ce deſſein (dit-il en rendant lui-même compte de cette expédition à Charles-Quint) » je partis de Cempoal (que » j'appellai Séville) le 16 » d'août, avec quinze cavaliers » & trois cents fantaſſins des

» plus aguerris; la circonſtance » étoit favorable. Je laiſſai à la » Vera-Cruz cent cinquante » hommes & deux cavaliers, » avec ordre d'y conſtruire une » forteresse, qui eſt déjà bien » avancée; & quant à cette » province de Cempoal, qui » contient cinquante villes ou » forteresses, & qui peut fournir environ cinquante mille » hommes de guerre, je la » laiſſai en paix, & composée » de ſujets d'autant plus ſûrs, » loyaux & fideles, qu'à peine » venoient-ils d'être ſoumis, à » force de violence, par Montezuma, qui les tyranniſoit » & faiſoit enlever leurs enfans pour les ſacrifier à ſes » idoles. Inſtruits de la puiſſance formidable de votre » majeſté, ils m'adreſſerent » leurs plaintes contre Montezuma; ils ſe ſoumirent, me » demanderent mon amitié, & » me prierent de leur accorder » ma protection; comme je » les ai bien traités, que je les » ai toujours favoriſés, je ne » doute point qu'ils ne deviennent de fideles ſujets, quand » ils n'auroient d'autre motif » que la reconnoiſſance de les » avoir délivrés de la tyrannie » de Montezuma ». Ces animaux guerriers, ſur qui les principaux Eſpagnols étoient montés; ce tonnerre artificiel, qui ſe formoit dans leurs mains; ces châteaux de bois, qui les avoient apportés ſur l'Océan; ce fer dont ils étoient couverts; leurs marches comptées par des victoires; tant de ſujets d'étonnement, joints à cette foibleſſe qui porte le peuple à admirer: tout cela fit que, quand Cortez arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par Montezuma comme ſon maître, & par les habitans comme leur dieu. Mais la conduite que tint Cortez à l'égard du temple de cette ville, occaſionna des mécontentemens. « Il y a, dit Cortez, trois nerfs dans l'intérieur » de ce temple, où ſont placées les idoles de la plus » haute ſtature. Je fis renverſer » toutes ces idoles; je fis nettoyer toutes les chapelles » particulieres où ſe faiſoient » les ſacrifices humains, & j'y » plaçai des images de Notre-Dame & d'autres Saints. » Montezuma fut, ainſi que ſes » ſujets, très-affecté de ce » changement; il me fit prier » d'abord de le ſuſpendre, & » me fit dire que je devois » m'attendre à voir ſoulever » contre moi le peuple, qui » croyoit que ces idoles lui » donnoient tous les biens temporels, & qu'en les laiſſant » maltraiter, il s'expoſeroit à » les fâcher, à voir ſécher tous » les biens de la terre & à mourir de faim ». Le peu d'égard qu'eut Cortez à ces remontrances, irrita les eſprits. Montezuma voyant l'impoſſibilité de ſe défaire des Eſpagnols par la force ouverte, tâcha de les raſſurer par des témoignages d'amitié & de bonne foi, pour les accabler lorſque la ſécurité leur auroit fait partager leurs forces & affoibli leur vigilance. Un général de l'empereur, qui avoit des ordres ſecrets, attaqua les Eſpagnols reſtés à la Vera-Cruz, & quoique ſes troupes fuſſent vaincues, il y eut 3 ou 4 Eſpagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à Montezuma. Alors Cortez fit

ce qui s'eſt jamais fait de plus hardi en politique : il va au palais, ſuivi de cinquante Eſpagnols, & mettant en uſage la perſuaſion & la menace, il emmene l'empereur priſonnier au quartier eſpagnol, le force à lui livrer ceux qui avoient attaqué les ſiens à la Vera-Cruz, & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un ſimple ſoldat. Enſuite il l'engagea à ſe reconnoître publiquement vaſſal de Charles-Quint. Montezuma & les principaux de l'empire donnent pour tribut attaché à leur hommage, 600 mille marcs d'or pur. Il eſt à croire que cet hommage de Montezuma fut ſincere ; il ne fit du moins rien dans la ſuite qui pût le contredire, & finit par être la victime de ſa fidélité. Les ſeigneurs Mexicains conſpirerent contre lui & les Eſpagnols. Montezuma & Alvarado, un des lieutenans de Cortez, furent aſſaillis dans le palais par 200 mille Mexicains. Montezuma propoſa de ſe montrer à ſes ſujets, pour les engager à ſe retirer ; mais au milieu de ſa harangue, il reçut un coup de pierre qui le bleſſa mortellement ; il expira bientôt après, en 1520. Ce prince laiſſa des enfans. Deux de ſes fils & trois filles embraſſerent le Chriſtianiſme. L'aîné reçut le baptême, & obtint de Charles-Quint des terres, des revenus, & le titre de *Comte de Montezuma.* Il mourut en 1608. Sa famille eſt une des plus puiſſantes d'Eſpagne, cent fois plus heureuſe que ſur un trône cimenté par la tyrannie, & dans les erreurs d'une ſuperſtition ſanguinaire & atroce. Quel jugement porter de ces prétendus ſages, qui déclament avec un zele infatigable contre les conquêtes de Cortez, & qui ne ſentent aucune émotion en liſant les étranges horreurs des Mexicains ; qui entaſſent les exclamations les plus pathétiques ſur le nombre plus ou moins exagéré des Américains tués par Cortez ſur le champ de bataille, & qui ne témoignent nulle indignation contre les ſacrificateurs des hommes, nulle horreur de cette innombrable multitude de victimes humaines, immolées ſuivant les loix les plus ſolemnelles & les plus cheres des Mexicains ? *Mais*, dit-on, *quels que fuſſent les excès & les crimes de ces peuples, quel droit avoit Cortez de les ſoumettre au joug de l'Eſpagne?* Admirons la timide & conſciencieuſe juriſprudence des philoſophes; mais différons de leur donner des éloges mérités, juſqu'à ce qu'ils aient déployé autant de zele ou de fureur contre les Scipions, les Céſar, les Alexandre, qu'ils en montrent contre Cortez, Pizaro, Charles-Quint & Philippe; juſqu'à ce qu'ils aient accablé d'outrages & ce cher Marc-Aurele, & ce Trajan, & cet Antonin, qui n'avoient d'autre ambition que d'étendre la gloire romaine ſur les débris des nations qui valoient mieux, que les vainqueurs. N'attendons pas cette époque, elle n'arrivera jamais. Les héros de l'ancienne Rome ne combattoient les nations que pour nourrir dans leur ſang la célébrité d'un vain nom, & pour entrer à Rome au bruit des timbales.

Mais Cortez avoit la foibleffe de fe propofer d'autres vues : il eût voulu abolir les facrifices humains & tant de monftrueux ufages qui outrageoient la nature. Il eut l'extravagance de parler quelquefois du vrai Dieu. Voilà fon crime de leze-philofophie. Le bon-homme en fait lui-même la confeffion. « Je tâ-
» chai de leur faire entendre
» par mes interpretes, combien
» il étoit infenfé de mettre leurs
» efpérances dans des idoles
» travaillées de leurs mains
» & compofées d'ordures ;
» qu'ils devoient favoir qu'il
» n'y avoit qu'un feul Dieu,
» fouverain univerfel, qui
» avoit créé le ciel, la terre
» & toute la nature ; qui étoit
» éternel, c'eft-à-dire, fans
» commencement ni fin ; qu'ils
» devoient l'adorer, ne croire
» qu'en lui, & non pas dans
» aucune créature ni matiere
» périffable : j'y ajoutai tout
» ce qui pouvoit les détourner
» de leur idolâtrie, & les at-
» tirer à la connoiffance du vrai
» Dieu ». La maxime qu'il ne faut pas occuper les pays qui ne nous appartiennent pas, eft raifonnable fans doute ; mais fi elle a lieu même à l'égard des antropophages & des facrificateurs d'hommes, il faut l'étendre jufqu'aux repaires des tygres & des hyenes. *Non dubitamus*, dit Grotius, *quin jufta fint bella in eos qui in parentes impii funt, quales Sogdiani, antequam eos Alexander hanc feritatem dedoceret : in eos qui humanam carnem epulantur, a quo more abfiftere Gallos veteres Hercules coegit..... de talibus enim barbaris & feris, magis quàm hominibus dici rectè poteft quod de Perfis, qui Græcis nihilo deteriores erant, perversè dixit Ariftoteles, naturale in eos effe bellum ; & quod Ifocrates Panathenaico dixit, juftiffimum effe bellum in belluas, proximum in homines belluis fimiles.* De Jure bell. & pac., l. 2, cap. 20. *Voyez* CORTEZ, ATABALIPA, MANCO-CAPAC, *&c.*

MONTFAUCON, (Bernard de) vit le jour en 1655, au château de Soulage en Languedoc, de l'ancienne famille de Roquetaillade dans le diocefe d'Aleth. Il prit le parti des armes, & fervit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan ; mais la mort de fes parens l'ayant dégoûté du monde, il fe fit Bénédictin dans la congrégation de S. Maur, en 1675. L'étendue de fa mémoire & la fupériorité de fes talens, lui firent bientôt un nom célebre dans fon ordre & dans l'Europe. En 1698, il fit un voyage en Italie pour y confulter les bibliotheques, & y chercher d'anciens manufcrits propres au genre de travail qu'il avoit embraffé. Pendant fon féjour à Rome, il exerça la fonction de procureur de fon ordre en cette cour, & y prit la défenfe de l'Edition des Ouvrages de S. Auguftin, donnée par plufieurs habiles Religieux de fa congrégation, & attaquée par différens critiques. De retour à Paris en 1701, Montfaucon travailla à une Relation curieufe de fon voyage, fous le titre de *Diarium Italicum*, in-4°, qu'il publia en 1702. Cet ouvrage offre une defcription exacte de plufieurs monumens de l'antiquité, & une notice d'un grand nombre de manuf-

crits grecs & latins, inconnus jusqu'alors. Le P. de Montfaucon, cher à ses confreres par la bonté & la candeur de son caractere; aux savans par sa vaste érudition, & à l'Eglise par ses travaux, mourut en 1741, à 87 ans. On a de lui: I. Un volume in-4°. d'*Analectes Grecques*, 1688, avec la traduction latine & des notes, conjointement avec dom Antoine Pouget & dom Jacques Lopin. II. Une nouvelle Edition des *Œuvres* de S. Athanase, en grec & en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol., elle commence à n'être plus commune. III. Un *Recueil* d'ouvrages d'anciens écrivains grecs, 1706, en 2 vol. in-fol. avec la traduction latine; des préfaces, de savantes notes & des dissertations. Ce Recueil contient les *Commentaires* d'Eusebe de Césarée sur les *Pseaumes* & sur *Isaïe*; quelques *Opuscules* de S. Athanase, & la *Topographie* de Côme d'Egypte. On joint ordinairement ce recueil à l'édition de S. Athanase, mais il est peu commun. IV. Une *Traduction* françoise du livre de Philon, de *la Vie contemplative*, in-12, avec des observations & des Lettres. Le P. de Montfaucon s'efforce de prouver que les Thérapeutes dont parle Philon, étoient chrétiens: opinion qui a été combattue par le président Bouhier. V. Un excellent livre intitulé: *Palæographia græca*, in-fol. 1708, dans lequel il donne des exemples des différentes écritures grecques dans tous les siecles, & entreprend de faire pour le grec, ce que le P. Mabillon a fait pour le latin dans sa Diplomatique. VI. Deux vol. in-fol. 1713, de ce qui nous reste des *Hexaples* d'Origene. VII. *Bibliotheca Coisliniana*, in-fol. VIII. *L'Antiquité expliquée*, en latin & en françois, avec figures, 1719, en 10 vol. in-fol. auxquels il ajouta, en 1724, un Supplément en 5 vol. in-fol. Cet ouvrage lui procura plus de fatigues que de gloire, & on ne le regarda que comme une compilation un peu informe: cependant il y a bien des choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs, & les savans le citent tous les jours. IX. *Les Monumens de la Monarchie Françoise*, 1729, 5 vol. in-fol., avec figures. X. Deux autres vol. in-fol., 1739, sous le titre de *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova*. XI. Une nouvelle Edition de S. *Jean-Chrysostome*, en grec & en latin, avec des préfaces, des notes & des dissertations, 1718, en 13 vol. in-fol., &c. Il a adopté la traduction latine du P. Fronton-du-Duc, & n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avoient pas été par le Jésuite. Comme le P. de Montfaucon fit cette édition à contre-cœur & uniquement pour obéir à ses supérieurs, sa version manque quelquefois de fidélité, & presque toujours d'élégance. XII. *La Vérité de l'Histoire de Judith*, 1688, in-12: Dissertation qui l'annonça bien à la république des lettres, par les savans éclaircissemens que l'auteur y répandit sur l'empire des Medes & des Assyriens, & par un examen critique de l'Histoire de ce dernier peuple, attribuée à Hérodote. XIII. Quelques autres écrits moins importans que les

précédens, mais non moins remplis d'érudition. Le P. de Montfaucon a trop écrit, pour que son style soit toujours élégant & pur. Quand on entasse tant de choses, on n'a guere le tems de faire attention aux mots. C'est principalement comme érudit qu'on doit le considérer, & non comme écrivain fait pour servir de modele. Le pape Benoît XIII l'honora d'un Bref très-flatteur, qui avoit été précédé par deux médailles, dont Clément XI & l'empereur Charles VI l'avoient gratifié. Voyez son Eloge dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, par M. Gros de Boze : & dans l'*Histoire Littéraire de la Congrégation de S. Maur.*

MONTFLEURY, (Zacharie-Jacob, dit) d'une famille noble d'Anjou, naquit vers la fin du 16e. siecle. Passionné pour la comédie, il suivit une troupe de comédiens qui couroit les provinces; & prit, pour se déguiser, le nom de *Montfleury*, après avoir quitté celui de Jacob qui étoit son nom de famille. Il est auteur d'une Tragédie, intitulée *La Mort d'Asdrubal*, faussement attribuée à son fils, qui n'avoit alors que 7 ans. Il joua dans les premieres représentations du *Cid* en 1637, & mourut au mois de décembre 1667, pendant le cours des représentations d'*Andromaque*. Les uns attribuent sa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreste;* d'autres ajoutent que son ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qu'il étoit obligé d'avoir pour en soutenir le poids énorme : catastrophe analogue à tant d'autres qui appartiennent au regne de l'histrionisme. Mlle. Duplessis, sa petite fille, a écrit que ces bruits sont faux, & que Montfleury, frappé par le discours d'un inconnu qui lui avoit prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après. — Son fils, Antoine-Jacob MONTFLEURY, né à Paris en 1640, & mort en 1685, a donné un grand nombre de *Comédies* médiocres, ou au-dessous du médiocre, pleines d'idées & d'expressions licencieuses. On a recueilli son *Théâtre* en 4 vol. in-12, 1775.

MONTFLEURY, (Jean le Petit de) né à Caen, membre de l'académie de cette ville, mort en 1777, à 79 ans, étoit un homme d'une candeur & d'une droiture peu communes. Il occupoit ses loisirs des amusemens de la poésie : mais cette simplicité qu'on remarquoit dans ses mœurs, se fait souvent trop sentir dans ses vers; quoique la matiere & le but de l'auteur y mettent toujours dans ses intérêts la critique des lecteurs honnêtes & chrétiens. On a de lui : I. *Ode* au cardinal de Fleury, 1727. II. Autre *sur le Papier*, 1722. III. Autre *sur le Zele*, 1729. IV. Les *Grandeurs de la Ste. Vierge*, ode, 1751. V. Les *Grandeurs de J. C.*, poëme, 1752. VI. La *Mort justifiée*, poëme plein d'idées fortes, de grandes leçons & de bonne philosophie; & l'*Existence de Dieu & de sa Providence*, ode, 1761. — Son frere Jean-Baptiste le Petit de MONTFLEURY, mort chanoine de Bayeux en 1758, est auteur d'une brochure intitulée : *Lettres curieuses & instructives*, écrites à un prêtre de l'Oratoire, in-12.

MONTFORT, (Simon, comte de) 4e. du nom, d'une maison illustre & florissante, étoit seigneur d'une petite ville de ce nom, à dix lieues de Paris. Il fit éclater sa bravoure dans un voyage d'Outremer, & dans les guerres contre les Allemands & contre les Anglois. On le choisit pour chef de la Croisade contre les Albigeois en 1209. Simon de Montfort se rendit très-célebre dans cette guerre. Il prit Beziers & Carcassonne, fit lever le siege de Castelnau, & remporta une grande victoire, en 1213, sur Pierre roi d'Aragon, sur Raimond comte de Toulouse, & sur les comtes de Foix & de Cominge. Le pape Innocent III, & le 4e. concile général de Latran, lui donnerent en 1215 l'investiture du comté de Toulouse, dont il fit hommage au roi Philippe-Auguste. Simon de Montfort fut tué au siege de Toulouse le 25 juin 1218, d'un coup de pierre. Les Catholiques lui donnerent le nom de *Machabée* & de *Défenseur de l'Eglise.* C'étoit un des plus grands capitaines de son siecle. La force de son tempérament le rendoit propre à soutenir les plus violens exercices de la guerre. Sa haute stature le faisoit distinguer au milieu des batailles, & le mouvement de son sabre suffisoit pour épouvanter les plus fiers ennemis. Il avoit un sang-froid à l'épreuve des plus terribles dangers, jusqu'à remarquer tout & pourvoir à tout, pendant qu'il cherchoit le plus brave de ceux qu'il avoit en tête pour l'abattre. Il étoit hors du combat, d'un commerce très-aimable. On le respectoit, & on ne pouvoit craindre de l'approcher; on trouvoit dans lui cette noble franchise qu'on traite quelquefois de simplicité, mais qui n'est au fond qu'un bon sens supérieur, qui va droit, & avec honneur au but où d'autres ne peuvent parvenir que par de lâches artifices. En matiere de politique comme en matiere de guerre, il découvroit précisément ce que peut voir un homme sage. Il avoit naturellement de l'horreur pour le vice; rien ne faisoit impression sur lui que ce qui étoit raisonnable. Il étoit éloquent, heureux, ferme, équitable; personne ne lui reprocha jamais qu'il eût violé sa parole. Jamais il n'eut d'autres ennemis que ceux de l'Eglise. On ne peut avoir une foi plus vive que la sienne; c'est le témoignage que lui a rendu S. Louis, si bon connoisseur en cette matiere (voyez *Joinville*, p. 11, édit. de 1761). Son zele, sans lui faire oublier ce qu'il étoit, l'égaloit aux hommes apostoliques; & si l'on pouvoit lui reprocher quelque chose, ce seroit de l'avoir quelquefois poussé trop loin. Il ne faut pas s'étonner si son nom est odieux aux hérétiques; il faut convenir qu'il les traita quelquefois avec une rigueur extrême; mais il est juste d'observer que ces hérétiques n'étoient pas seulement des ennemis forcenés de la foi catholique; mais de mauvais citoyens, des fanatiques turbulens & sanguinaires, des scélérats perdus de mœurs & d'honneur. Il ne faut jamais confondre le zele pour la Religion avec le zele pour l'ordre & la sécurité publique: celui-là est

toujours doux & patient, celui-ci est souvent sévere & armé du glaive de la justice. *Voyez* S. DOMINIQUE, RAIMOND VI & VII comtes de Toulouse.

MONTFORT, (Amauri de) fils du précédent & d'Alix de Montmorency, voulut continuer la guerre contre les Albigeois. Mais n'ayant pas assez de force pour résister à Raimond le Jeune, comte de Toulouse, il céda à Louis VIII, roi de France, les droits qu'il avoit sur le comté de Toulouse & sur les autres terres situées en Languedoc. Le roi S. Louis le fit connétable de France en 1231. Envoyé en Orient au secours des Chrétiens opprimés par les Turcs, il y fut pris dans un combat donné devant Gaza. Sa liberté lui fut rendue en 1241; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort la même année d'un flux de sang.

MONTFORT, (Bertrade de) *voyez* BERTRADE.

MONTGAILLARD, (Bernard de Percin de) né en 1563, d'une maison illustre, entra dans l'ordre des Feuillans, où il se distingua par ses austérités, par ses sermons & par son zele. Il fut prédicateur ordinaire de Henri III, & remplit cette fonction avec tant d'éclat, que ce prince lui offrit plusieurs abbayes & les évêchés de Pamiers & d'Angers; mais il les refusa. Il étoit animé d'un si grand zele contre les nouvelles erreurs, qu'il écrivit à Henri III une *Lettre* très-longue, par où il l'exhortoit, par tous les motifs de religion & de politique, de mettre un frein à l'héréfie. Cette Lettre, qui est bien écrite & pleine de force, a été imprimée à Paris en 1589. Après la mort de ce prince, le feu de la Ligue fut dans toute sa vivacité. L'ardeur qu'elle faisoit paroître pour la défense de l'ancienne religion, engagea Montgaillard à porter les intérêts de cette association. On l'appella le *Laquais de la Ligue*, parce que quoique boiteux, il ne cessa de se donner beaucoup de mouvement pour ce parti, qui lui paroissoit juste, & beaucoup plus légitime que l'association des Protestans, contre laquelle personne ne se récrie dans ce siecle inconséquent, & dont toute la haine tombe sur les procédés des Catholiques. « On » a beau exagérer, dit un » auteur impartial, les vio- » lences & les ridicules de la » Ligue. Le parti Calviniste » n'étoit-il donc pas une ligue; » ligue composée de sujets » rebelles, armés contre le » trône & l'autel? Ligue pour » ligue, il me paroît que celle » des Catholiques avoit des » titres de légitimité que l'au- » tre n'avoit pas ». Le pape Clément VIII, instruit de son mérite, le reçut très-bien dans un voyage qu'il fit à Rome. Il passa ensuite dans les Pays-Bas avec la permission de ce pape. Il y prêcha avec beaucoup de succès à la cour d'Albert & d'Isabelle, qui le nommerent à l'abbaye de Nizelles en 1612, & trois ans après à celle d'Orval, dans le duché de Luxembourg; il fit revivre dans celle-ci toute la pureté de l'ancienne discipline monastique. La réforme qu'il y introduisit, est assez semblable à celle de la Trappe. Elle a paru s'af-

foiblir après sa mort, mais elle ne tarda pas à être rétablie par Charles Bentzeradt. Montgaillard mourut dans cette édifiante maison en 1628, après avoir brûlé tous ses écrits par humilité. Cayet d'abord ministre protestant, ensuite catholique assez équivoque, apologiste des bordels & de l'adultere, a déchiré la mémoire de cet homme respectable par des calomnies atroces, que l'abbé Dazés, dans son *Compte rendu des Comptes rendus*, & quelques compilateurs, ont inconsidérément répétées. Voyez-en la réfutation dans le *Journal historique & littéraire*, 15 octobre 1781, p. 257.

MONTGAILLARD, (Pierre-Jean-François de Percin de) évêque de Saint-Pons, naquit en 1633, de Pierre de Percin, baron de Montgaillard, gouverneur de Brême dans le Milanez, & décapité pour avoir rendu cette place faute de munitions. La mémoire du pere ayant été rétablie, le fils fut élevé aux honneurs ecclésiastiques. Il termina sa carriere en 1713. On a de lui un livre intitulé : I. *Du droit & du devoir des Evêques de régler les Offices divins dans leurs Diocèses, suivant la Tradition de tous les siecles, depuis J. C. jusqu'à présent*, in-8°; ouvrage mis à l'*Index donec corrigatur.* II. Plusieurs *Lettres* à l'archevêque de Cambray, touchant les affaires du Jansénisme, qui furent condamnées par un Bref de Clément XI du 18 janvier 1710.

MONTGEORGES, *voyez* GAULMIN, sieur de.

MONTGERON, (Louis-Basile Carré de) naquit à Paris en 1686, d'un maitre-des-requêtes. Il n'avoit que 25 ans lorsqu'il acheta une charge de conseiller au parlement, où il s'acquit une sorte de réputation par son esprit & par ses qualités extérieures. Plongé dans l'incrédulité & dans tous les vices qui la font naître, il en sortit tout-à-coup pour se donner en spectacle sur le cimetiere de S. Médard. Il alla, le 7 septembre 1731, au tombeau du diacre Pâris. Son but (à ce qu'il nous apprend) étoit d'examiner, avec les yeux de la plus sévere critique, les miracles qui s'y opéroient; mais il se sentit, dit-il, tout d'un coup terrassé par mille traits de lumiere qui l'éclairerent. D'incrédule frondeur il devint tout-à-coup chrétien fervent, & de détracteur du fameux diacre, son apôtre. Il se livra depuis ce moment au fanatisme des Convulsions avec la même impétuosité de caractere, qui l'avoit plongé dans les plus honteux excès. Il n'avoit été jusqu'alors que confesseur du Jansénisme; il en fut bientôt le martyr. Lorsque la chambre des enquêtes fut exilée en 1732, il fut relégué dans les montagnes d'Auvergne, dont l'air pur, loin de refroidir son zele, ne fit que l'échauffer. C'est pendant cet exil qu'il forma le projet de recueillir les preuves des miracles de Pâris, & d'en faire ce qu'il appelloit la démonstration. De retour à Paris, il se prépara à exécuter son projet, & il alla à Versailles présenter au roi, le 29 juillet 1737, un volume in-4°, magnifiquement relié. Ce livre, regardé par les Convulsionnaires comme un chef-d'œuvre

d'éloquence, & par les autres comme un prodige d'ineptie, le fit renfermer à la Baſtille quelques heures après l'avoir préſenté au roi. On le relégua enſuite dans une abbaye de Bénédictins du dioceſe d'Avignon, d'où il fut transféré peu de tems après à Viviers. Il fut renfermé enſuite dans la citadelle de Valence, où il mourut en 1754. L'ouvrage qu'il préſenta au roi, eſt intitulé : *La vérité des Miracles opérés par l'interceſſion de M. Pâris*, &c., in-4°. Il ajouta 2 autres volumes en 1747. Il parut en 1749 un écrit intitulé : *Illuſion faite au Public par la fauſſe Deſcription que M. de Montgeron a faite de l'état préſent des Convulſionnaires.* Ce livre doit être d'autant moins ſuſpect qu'il a été fait par un auteur du parti. L'ouvrage de Montgeron a été auſſi ſolidement & peut-être trop ſérieuſement réfuté par dom la Taſte (*voyez ce mot*). On ſait que le célebre Duguet regardoit également les prétendus miracles de Pâris comme des ſcenes de ſottiſes & de ſcandale. « Ne vous imaginez » pas (dit un écrivain proteſtant qui a examiné par lui-même le phénomene des Convulſions) « que la vertu émanée du corps du bienheureux » Pâris, ait la force de reſſuſciter des morts, de rendre » l'ouïe à un ſourd, de donner » la vue à un aveugle de naiſſance, de faire marcher un » cul-de-jatte ; jamais elle ne » s'eſt aviſée de pareils prodiges ; non. C'eſt un abbé » Becheran qui, couché ſur » le tombeau, ſaute à ſe briſer » les os, &, dans des accès » convulſifs, fait le ſaut de » carpe ſans ſe faire mal. Ce » ſont des fous qui avalent des » charbons allumés, qui gobent, comme pêches, cailloux » gros comme le poing, que » l'on frappe des demi-heures, » ſans qu'ils paroiſſent le ſentir, » qui ſouffrent dix hommes » marchant ſur leur ventre, » &c., &c. J'ai vu dans mes » voyages vingt joueurs de » gibeciere, qui feroient nargue » à la vertu miraculeuſe émanée du corps de l'abbé de » Pâris.... Nos Camiſards en » France ſe ſont aviſés de » débiter de pareilles balivernes ; & la plupart des faits, » que M. Jurieu rapporte dans » ſes lettres paſtorales, ont » beaucoup d'affinité avec les » relations des miracles de » l'abbé Pâris. Les a-t-on crus ? » Le petit peuple a donné » là-dedans pendant quelque » tems : les ſages en ont gémi, » & ont vu avec déplaiſir ces » extravagances... Les Janſéniſtes ne ſe font pas honneur de vouloir s'accréditer » par des voies auſſi frivoles » & des moyens ſi oppoſés au » caractere de la Religion. Cicéron leur preſcrit une leçon » qu'ils devroient obſerver : » *Ut religio propaganda, ſic* » *ſuperſtitionis ſtirpes omnes elidendæ.* Ce n'eſt pas de la » maniere qu'ils agiſſent, que » l'on concourt à l'avancement » de la Religion ». *Recueil de Litter., de Philoſ. & d'Hiſt.*, Amſterdam, 1730, p. 123. Quelques ſpectateurs, même philoſophes, ont cru dans certains cas y voir l'intervention du *pere du menſonge* & de la *puiſſance des ténebres*, à laquelle

cette secte devoit être moins indifférente que toute autre. » Je ne puis (dit un auteur nullement suspect dans ce qu'il dit de défavorable au Jansénisme) » m'empêcher de » rapporter une parole pleine » de sens, de vérité, de religion, & bien propre à jeter » du jour sur cette matiere. » Un officier demandoit à un » grand-vicaire, de je ne sais » quel diocese, s'il avoit vu » à Paris les merveilles de ces » différentes sectes (car le Jansénisme en a produit plusieurs). *Oui*, répondit le » grand-vicaire, *& il m'est* » *impossible d'en révoquer en* » *doute le surnaturel. — Mais* » *de quel genre le croyez-vous?* » lui dit l'officier. — *Je le crois* » *diabolique*, répliqua-t-il; » *parce que n'ayant rien qui* » *passe le pouvoir de Satan, on* » *est forcé de les lui attribuer,* » *par les erreurs contre la foi* » *qui y sont jointes* ». Le sage & pieux pape Clément XIII croyoit que ces farces ridicules & sacrileges n'étoient que le fruit tout naturel de l'aveuglement dont Dieu avoit frappé une secte, qui s'étoit plus que toute autre couverte du voile de la piété & de la vertu: *Quas fœditates cùm legeremus, in mentem nobis venit, Jansenianorum, per simulationem pietatis jactare se volentium in Ecclesiâ, quàm graviter superbiam Deus percuterit, & pestilentissimæ sectæ conatus ad hæc dedecora tandem rediisse permiserit; quasi dixerit Dominus: REVELABO PUDENDA TUA, ET OSTENDAM GENTIBUS NUDITATEM TUAM, ET REGNIS IGNOMINIAM TUAM. Nahum* 3. Bref à l'évêque de Sarlat du 19 novembre 1764. *Voyez* FILLEAU, JANSENIUS, LAFITAU, MARANDÉ, RICHER, ROCHE, VERGER.

MONTGOMMERY, (Gabriel de) comte de Montgommery en Normandie, célebre par sa valeur, mais plus encore par le malheur qu'il eut de crever l'œil de Henri II, le 29 juin 1559. Ce prince ayant déjà couru plusieurs lances dans un tournoi, fait à l'occasion du mariage de la princesse Elizabeth sa fille, avec Philippe roi d'Espagne, voulut en rompre une derniere avec le jeune Montgommery, alors lieutenant de la garde Ecossoise. Montgommery, comme par une espece de pressentiment, s'en défendit à plusieurs reprises, & ne se rendit qu'en voyant le roi prêt à s'indisposer de ses refus. « Dans la course, » sa lance rompit en la visiere » du roi; si rudement (dit » d'Aubigné) que la morne » décrocha de la haute piece, » & que la visiere levée en » haut, le contre-coup donna » dans l'œil ». Le roi mourut onze jours après cette blessure, & défendit en mourant que Montgommery fût ni inquiété ni recherché pour ce fait en aucune maniere. Par prudence cependant il se confina quelque tems dans ses terres de Normandie. Il voyagea ensuite en Italie & ailleurs, jusqu'au tems des premieres guerres civiles, qu'il revint en France, & s'attacha au parti protestant dont il devint un des principaux chefs. Il défendit Rouen, en 1562, contre l'armée royale, avec beaucoup d'opiniâtreté, &

continua à faire la guerre à l'Etat & à la Religion avec divers succès, jusqu'à ce qu'il fut pris à Domfront en 1574, par Matignon. Plusieurs historiens protestans prétendent que la capitulation fut violée à l'égard de Montgommery; mais sans parler d'autres témoignages contraires, il paroît certain par celui de d'Aubigné même, l'un des historiens protestans les plus accrédités, que le comte n'eut d'autre parole de la part de Matignon, que celle de lui conserver la vie & de le bien traiter tant qu'il seroit entre ses mains. Ce général ne se rendit point garant de son pardon de la part du roi & de la reine-mere. Cependant Matignon reçut ordre de Catherine de Médicis, alors régente du royaume par la mort de Charles IX, d'envoyer Montgommery à Paris sous bonne & sûre garde. En y arrivant il fut conduit à la Conciergerie, & renfermé dans la tour qui porte encore son nom. Des commissaires furent nommés par la reine pour lui faire son procès. Il fut interrogé sur la conspiration imputée à l'amiral de Coligny; mais le principal chef d'accusation sur lequel ils le condamnerent à mort, fut d'avoir arboré pavillon d'Angleterre sur les vaisseaux avec lesquels il étoit venu au secours de la Rochelle. Le 26 juin 1574, après avoir subi une rigoureuse question, il fut amené en Greve, & y eut la tête tranchée. Il est certain qu'il ne pouvoit être recherché ni puni pour la mort de Henri II; quoiqu'après tout ce qui est arrivé depuis, on ait été fondé à croire que ce n'étoit point un coup de hasard. Mais après un malheur de cette espece, qui causa celui de tout l'état par les troubles qui en furent la suite, Montgommery osant s'armer contre son souverain, contre le fils même du roi dont il avoit privé la France, fut infiniment plus coupable qu'aucun autre chef protestant. Il étoit l'aîné des fils de Jacques de MONTGOMMERY, seigneur de Lorges dans l'Orléanois, l'un des plus vaillans hommes de son tems, fameux dans les guerres de François I, sous le nom de *Lorges*, & qui mourut âgé de plus de 80 ans, vers 1559.

MONTHELON, *voy*. FERNAND.

MONTHOLON, (François de) seigneur du Vivier & d'Aubervilliers, se distingua par sa probité & par son érudition. Il plaida en 1522 & 1523 au parlement de Paris, en faveur de Charles de Bourbon, connétable de France, contre Louise de Savoie, mere de François I. Ce monarque s'étant trouvé *incognitò* à cette cause, l'une des plus épineuses qui aient jamais été agitées dans aucun parlement, nomma Montholon avocat-général en 1538, puis garde-des-sceaux en 1542. Il mourut à Villers-Cotterets en 1543. La famille de Montholon a produit un grand nombre d'autres magistrats illustres; mais celui qui est l'objet de cet article, est le plus célebre par ses vertus. François I lui ayant donné 200,000 francs (somme à laquelle avoient été condamnés les rebelles de la Rochelle) il ne l'accepta que pour orner cette ville d'un hôpital.

MONTHOLON, (Jean de) frere du précédent, chanoine de S. Victor de Paris, reçut le bonnet de docteur en droit à l'âge de 22 ans. Son mérite le fit nommer au cardinalat ; mais il n'en reçut point les honneurs, étant mort dans l'abbaye de S. Victor les 10 mai 1528. On a de lui *Promptuarium Juris divini & utriusque humani*, Paris, chez Henri Etienne, 1520, 2 vol. in-fol.

MONTHOLON, (François de) Catholique zélé, fils de François 1er. du nom, étoit avocat, & fort estimé des Ligueurs. Henri III, pour leur complaire, lui remit les sceaux en 1588. Après la mort de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, de peur que ce roi ne le contraignît de sceller quelque édit favorable aux huguenots. Il mourut la même année 1590. Le parlement avoit tant de confiance en sa probité, que « la cour n'avoit jamais » desiré autres assurances de » ses plaidoyers, que ce qu'il » avoit mis en avant par sa » bouche, sans recourir aux » pieces ». Paroles au-dessus de tout éloge.

MONTHOLON, (Jacques de) seigneur d'Aubervilliers, avocat au parlement de Paris, fils de François 2e. du nom, mort sans enfans le 17 juillet 1622, dont on a un *Recueil d'Arrêts* du parlement, qui servirent de réglement, 1622, in-4°. On a aussi de lui le *Plaidoyer* qu'il fit pour les Jésuites, 1612, in-8°. Il y montra que tout ce que Marteliere avoit avancé, n'étoit qu'un tissu de calomnies & de faits supposés, démentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produisit. *Voyez* MARTELIERE.

MONTI, *voyez* MONTANUS Jean-Baptiste.

MONTI, (Joseph) professeur de botanique & d'histoire naturelle à Bologne, se fit connoître par les ouvrages suivans: I. *Prodromus Catalogi Stirpium agri Bononiensis*, 1719, in-4°. II. *Plantarum Varii indices*, 1724, in-4°. III. *Exoticorum simplicium medicamentorum varii indices*, 1724, in-4°. Les deux derniers ouvrages ont reparu avec des corrections à Bologne, 1753, in-4°, par les soins des fils de l'auteur, Petronius & Cajetan. Ce dernier a traduit de l'italien en latin l'*Histoire des Plantes rares* de Jacques Zannoni, Bologne, 1742, in-fol. avec 185 planches. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Philippe MONTI, prêtre de la congrégation des Clercs-Réguliers de S. Paul, professeur en théologie à Milan, dont on a *Dissertationes Theologico-historicæ*, Milan, 1758, in-8°.

MONTIGNI, (François de la GRANGE D'ARQUIEN, dit le *Maréchal de*) commandoit 50 gendarmes à la journée de Coutras, en 1587. Il alla trois fois à la charge, & fut pris par le roi de Navarre, qui lui rendit la liberté par estime pour sa valeur. Après la mort de Henri III, il se déclara contre la Ligue. Il se distingua au combat d'Aumale en 1592, & au siege d'Amiens en 1597, fut fait gouverneur de Paris en 1601 ; lieutenant-de-roi de Metz, de Toul & de Verdun, en 1603 ; & en 1616 maréchal de France. Montigni commanda en 1617 une armée contre les

mécontens, & prit sur eux, en Nivernois, Douzi & quelques autres places. Il mourut le 9 septembre de la même année, âgé de 63 ans. Ce maréchal n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité masculine. Mais il avoit un frere, qui eut entr'autres enfans, Henri marquis d'Arquien, dont la fille Marie-Casimire épousa Sobieski, depuis roi de Pologne. Après la mort de sa mere, elle procura le chapeau de cardinal à son pere, qui mourut en 1707, à Rome, où il s'étoit retiré avec sa fille. En 1714 elle revint en France. Le roi lui donna pour demeure le château de Blois, où elle mourut en 1716, à 77 ans.

MONT-JOSIEU, (Louis de) *Monsjosius*, gentilhomme de Rouergue, apprit les mathématiques à Monsieur frere du roi, & accompagna le duc de Joyeuse à Rome en 1583. Il composa un livre qu'il dédia au pape Sixte-Quint, sous ce titre: *Gallus Romæ hospes*, Rome, 1585, in-4°; ouvrage qui contient un *Traité*, en latin, *de la Peinture & de la Sculpture des Anciens;* on l'a réimprimé dans le *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. Ce livre peut répandre du jour sur l'antiquité profane, il est plein d'érudition. L'auteur, de retour en France, s'y ruina dans l'entreprise de nettoyer Paris des immondices; & finit par épouser une méchante femme, qui fut cause de sa mort.

MONTIS, (Pierre) est auteur d'un livre espagnol, que G. Ayora a traduit en latin: *De dignoscendis hominibus*, Milan, 1492, in-fol. Il n'est pas commun.

MONTLEBERT, *voyez* CAUX.

MONTLHERY, (Guy de) comte de Rochefort, signa en qualité de sénéchal de France à une chartre du roi Philippe I, de l'an 1093, & fut de la premiere croisade en 1096. Le roi, qui estimoit son mérite & qui craignoit son crédit, voulant se l'attacher, obligea Louis le Gros, son fils aîné, d'épouser la fille de ce seigneur. Mais le prince ayant fait casser ce mariage 3 ans après, sous prétexte de parenté, Guy en conçut un tel dépit, qu'il arma contre le roi, qui le défit auprès du château de Gournay qui fut pris & confisqué. Il mourut au mois de juillet 1108. — Son fils Hugues de MONTLHERY, comte de Rochefort & seigneur de Cressy, succéda à son pere dans l'office de sénéchal. Après avoir servi utilement l'état sous Philippe I, il pensa le bouleverser sous Philippe le Gros, par ses violences, ses injustices & ses intrigues. On rapporte qu'ayant enlevé un de ses cousins, il le jeta par la fenêtre d'une tour après l'avoir étranglé, pour faire croire qu'il s'étoit tué en voulant se sauver. Le roi l'obligea de quitter sa charge, & il se fit Religieux vers 1118 à Cluni, où il mourut quelques années après.

MONTLUC, (Blaise de) né en 1500, dans un petit village près de Condom, d'une famille noble & distinguée, branche de celle d'Artagnan-Montesquiou, l'une des premieres de la Guienne, s'éleva par tous les degrés de la milice jusqu'au grade de maréchal de France.

France. Il commença à porter les armes en Italie à l'âge de 17 ans, & après s'être distingué dans plusieurs occasions, il eut le commandement des secours que Henri II envoya en 1554 à la ville de Sienne, qui avoit chassé la garnison impériale. Montluc y soutint un siege de 8 mois contre l'armée de l'empereur, commandée par le marquis de Marignan. Ce général, après avoir tenté inutilement plusieurs attaques, fut obligé de convertir le siege en blocus. La famine ayant réduit les habitans aux plus grandes extrémités, Montluc capitula & sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Henri II, Montluc continua ses services en Toscane, en Piémont, & au siege de Thionville en 1558. Il commanda en Guienne pendant les guerres de religion qui agiterent la France sous le regne de Charles IX; battit les Huguenots en plusieurs rencontres, & entr'autres à la bataille de Ver en 1562, où, quoiqu'inférieur en nombre, il remporta sur eux une victoire complette. Cette victoire lui valut la place de lieutenant-de-roi en Guienne. Sa vigilance, & la célérité qu'il mettoit dans toutes ses opérations, jointes à quelques exécutions militaires, le rendirent dans toute la Guienne la terreur du parti protestant. » Il fut fort cruel en cette » guerre (dit Brantome) & » disoit-on qu'ils faisoient à » l'envi à qui le seroit davan- » tage, lui ou le baron des » Adrets, qui l'étoit bien fort à » l'endroit des Catholiques »... Il est certain néanmoins que Montluc ne porta jamais la cruauté envers les hérétiques rebelles, au point où un des Adrets, un Guillaume de la Marck, un Christian de Brunswick (*voyez* HALBERSTADT), l'ont poussée à l'égard des Catholiques, armés pour la défense de leur pays & de leur religion. Montluc assiégeant le château de Rabesteins en 1570, y fut blessé d'une arquebusade qui lui froissa les deux joues, & le défigura tellement, que le reste de sa vie il fut obligé de porter un masque, mais il ne laissa pas d'emporter la place. Ses longs services furent récompensés, en 1574, par le bâton de maréchal de France. Il mourut dans sa terre d'Estillac en Agénois, l'an 1577. Le maréchal de Montluc avoit toutes les qualités qui forment le grand-homme de guerre; une valeur à toute épreuve; une passion démesurée pour la gloire; une activité infatigable; un coup-d'œil sûr, & une présence d'esprit merveilleuse dans les occasions les plus difficiles. Ce fut à l'âge de 75 ans qu'il écrivit de mémoire l'Histoire de sa vie, imprimée pour la premiere fois à Bourdeaux en 1592, in-fol., par les soins de Florimond de Rémond, conseiller au parlement de cette ville, sous le titre de *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France;* ouvrage classique pour les gens de guerre, & que Henri IV appelloit *la Bible des Soldats;* réimprimé plusieurs fois, traduit en italien & en anglois. On a dit de Montluc, au sujet de ses Commentaires: *Multa fecit, plura scripsit.* Il est cer-

tain qu'il ne s'eſt pas repoſé ſur les hiſtoriens, du ſoin de ſe louer, & qu'il parle ſouvent de lui-même avec aſſez de jactance & de vanité; & c'eſt le défaut de preſque tous les hommes qui ont la foibleſſe & l'égoïſme d'être eux-mêmes leurs hiſtoriens. (*voyez* ADRIEN) » Si rien n'eſt plus petit, dit » un moraliſte, plus meſquin, » que de parler de ſoi-même, » d'occuper la converſation » par le récit de ſes actions & » de ſes exploits; que ſera-ce » du degré d'égoïſme qui va » juſqu'à conſigner tout cela » dans les regiſtres de l'hiſ» toire, à être ſoi-même ſon » héraut, à faire une eſpece » d'auditoire ſubſiſtant de toute » la poſtérité, & de diſcourir » pendant des ſiecles ſur une » exiſtence de deux jours »?

MONTLUC, (Jean de) frere du précédent, Dominicain, mais qui n'eut jamais, ou qui ne conſerva guere l'eſprit de ſon état. La reine Marguerite de Navarre, inſtruite de ſon penchant pour le Calviniſme, le tira de ſon cloître, le mena avec elle à la cour, & le fit employer dans diverſes ambaſſades. Il en remplit juſqu'à 16. Ses ſervices furent récompenſés par les évêchés de Valence & de Die. Il n'en favoriſa pas moins les Calviniſtes, & il ſe maria ſecrettement avec une demoiſelle appellée *Anne Martin*, de laquelle il eut un fils naturel. Cette conduite le fit condamner par le pape, comme hérétique, ſur les accuſations du doyen de Valence; mais le parlement toujours prêt à entraver l'autorité de l'Egliſe, oblige le doyen de lui faire amende honorable, quoique les vices du prélat fuſſent de notoriété publique. Montluc revint de ſes erreurs dans la ſuite, profeſſa de bonne-foi la Religion Catholique, & mourut à Toulouſe en 1579, dans les bras d'un Jéſuite, qui parla favorablement de ſes dernieres diſpoſitions. On a de lui quelques ouvrages, qui furent lus avec avidité dans le tems. Ses *Sermons*, imprimés à Paris en 2 vol. in-8º, l'un en 1559, l'autre en 1561, ſont infectés des erreurs pour leſquelles il s'étoit laiſſé prévenir.

MONTLUC, (Jean de) fils naturel du précédent, connu ſous le nom de *Balagni*, fut légitimé en 1567, & s'attacha au duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Cambray en 1581. Après la mort de ce prince, il fut entraîné dans le parti de la Ligue, & y joua un rôle aſſez important à la levée du ſiege de Paris & de celui de Rouen en 1592. Montluc avoit épouſé Renée de Clermont d'Amboiſe, qui parla ſi vivement à Henri IV en faveur de ſon mari, que ce monarque lui laiſſa Cambray en ſouveraineté, & lui donna le bâton de maréchal de France en 1594. Montluc pilla & dévaſta tous les environs, ſurtout les égliſes & les monaſteres, & opprima ſi cruellement les habitans de Cambray, qu'ils appellerent les Eſpagnols en 1595. La femme de Montluc, après avoir défendu la ville comme l'auroit pu faire le capitaine le plus brave, mourut de douleur avant la fin de la capitulation qu'on étoit ſur le point de ſigner. Son indigne

époux, insensible à tant de pertes, se remaria avec Diane d'Estrees, & termina sa vie en 1603.

MONTMAUR, (Pierre de) né dans la Marche, entra chez les Jésuites, enseigna les humanités à Rome, & quitta l'habit de S. Ignace par inconstance ou par mauvaise santé. Il mena dès-lors une vie errante & malheureuse. Il fut successivement charlatan, vendeur de drogues à Avignon, avocat & poëte à Paris, ensuite professeur en langue grecque au college-royal. Il n'étoit point de science dans laquelle il ne se crût versé. Il dissertoit imprudemment sur tous les sujets. Un esprit caustique, une mémoire chargée d'anecdotes contre les auteurs morts & vivans, sa réputation d'homme à bons mots, sa fureur de prendre le ton dans toutes les compagnies, sa profession de parasite le rendirent l'objet de la haine & le sujet des plaisanteries de tous les écrivains. Ménage (*voyez ce mot*) donna le signal de cette guerre en 1636. Il publia en latin la Vie de Montmaur, sous le titre de *Gorgilius Mamurra*. Tous les auteurs prirent les armes; épigrammes, chansons, couplets, satyres, libelles anonymes, estampes, portraits; on employa tout contre lui. Sans ce bruit que firent tant d'attaques dirigées contre un seul homme, Montmaur seroit peut-être oublié; car ses poesies, comme ces pieces fugitives que nos petits auteurs voient regulierement périr le lendemain de leur naissance, ne sont pas dignes d'entrer dans aucun recueil intéressant. Il mourut en 1648, à 74 ans. Sallengre a recueilli en 1715, en 2 vol. in-8°, sous le titre d'*Histoire de Montmaur*, les différens pamflets lancés contre ce parasite. On appelloit *Montmaurismes*, les allusions malignes, tirées du grec ou du latin, que ce satyrique faisoit aux noms propres des auteurs qui l'attaquoient.

MONTMENIL, *voy.* SAGE.

MONTMORENCY, (Matthieu 1er. de) mort en 1160, fut connétable sous Louis le Jeune. Sa famille, l'une des plus illustres & des plus anciennes de l'Europe, tire son nom de la petite ville de Montmorency dans l'Isle de France. C'est la premiere terre du royaume qui ait porté le titre de Baronnie, qu'on n'accordoit autrefois qu'à des princes. Matthieu de Montmorency avoit épousé Aline, fille naturelle de Henri I roi d'Angleterre, dont il laissa des enfans; & en secondes noces Alix de Savoie, veuve de Louis VI, & mere de Louis VII, dont il n'eut pas de postérité.

MONTMORENCY, (Matthieu II de) dit *le Grand*, mérita ce titre par son courage & par sa prudence. Il se signala au siege du Château-Gaillard, près d'Andeli, où il accompagna le roi Philippe-Auguste en qualité de chevalier. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Bouvines en 1214, & y enleva 12 enseignes impériales. Sa valeur éclata l'année suivante contre les Albigeois du Languedoc, & lui mérita l'épée de connétable en 1218. Il eut sous Louis VIII beaucoup de part au gouver-

nement, & commanda en 1224 aux fieges de Niort, de St.-Jean d'Angeli, de la Rochelle, & d'autres places enlevées aux Anglois. Il fe croifa une feconde fois contre les Albigeois en 1226. Louis VIII, au lit de la mort, le pria d'affifter fon fils de fes forces & de fes confeils. Montmorency le lui promit, & tint parole. C'eft lui qui diffipa cette formidable ligue qui fe fit contre la reine Blanche pendant la minorité de S. Louis. Il prit fur les mécontens la forterefle de Bellefme en 1228. Il les pouffa jufqu'à Langres en 1229, & les réduifit tous, ou par adreffe ou par force, à fe foumettre à la régente. Il mourut le 24 novembre 1230. Le mérite de ce grand homme, fon crédit, fon habileté illuftrerent beaucoup fa famille, & commencerent à donner à la charge de connétable l'éclat qu'elle a eu depuis.

MONTMORENCY, (Matthieu IV) mena du fecours à Charles, roi de Naples, & fuivit Philippe le Hardi en Aragon l'an 1285. Créé chambellan de Philippe le Bel, & amiral de France en 1295, il fervit dans la guerre de Flandre en 1303, & mourut en 1304.

MONTMORENCY, (Charles de) maréchal de France en 1343, fe diftingua par fes exploits militaires. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au fecours de Charles de Blois, fon coufin. Le courage avec lequel il combattit à la bataille de Crecy en 1346, lui valut le titre de gouverneur de Normandie. Auffi bon négociateur qu'excellent général, il contribua beaucoup au traité de Bretigni, conclu en 1360. Cet homme illuftre mourut en 1381. Le roi Charles V faifoit tant de cas de fon mérite, qu'il le choifit pour être parrain du dauphin, depuis Charles VI.

MONTMORENCY, (Anne de) fecond fils de Guillaume de Montmorency, fut élevé enfant d'honneur auprès de François I, & en 1515, il fe trouva à la bataille de Marignan. Il défendit en 1521 la ville de Mézieres contre l'armée de l'empereur Charles-Quint, & obligea le comte de Naffau de lever le fiege. Honoré du bâton de maréchal de France, il fuivit en Italie François I, & fut pris en 1525 avec ce prince, à la bataille de Pavie, qui avoit été donnée contre fon avis. Les fervices importans qu'il rendit enfuite à l'état, furent récompenfés par l'épée de connétable de France en 1538. Montmorency fut difgracié quelque tems après, mais il rentra en grace fous le regne de Henri II, qui eut pour lui une confiance particuliere. Le connétable prit le Boulonnois en 1550, Metz, Toul & Verdun en 1552; mais il fut entiérement défait & pris à St-Quentin en 1557, & ne fortit de prifon qu'à la conclufion de la paix en 1559. En 1562, il gagna contre les Calviniftes la bataille de Dreux, mais il fut fait prifonnier. Ayant obtenu fa liberté l'année fuivante, il prit le Havre-de-Grace fur les Anglois. Quelque tems après, les Calviniftes s'étant remis en campagne fous la conduite du prince de Condé,

Montmorency les battit à la journée de St-Denys en 1567. Le vainqueur vit néanmoins mettre en déroute le corps qu'il commandoit, & fut abandonné des siens, que la terreur avoit saisis. Le généreux vieillard ramassa alors toute sa vertu, pour terminer sa longue vie par une action héroïque. Il reçut huit blessures dangereuses, fut démonté, & rompit son épée dans le corps d'un officier calviniste, qu'il perça au défaut de la cuirasse. Un gentilhomme Ecossois, appellé *Stuart*, lui donna un coup de pistolet dans les reins. Un Cordelier, son confesseur, lui rappellant dans cette extrémité les grands objets de la Religion pour le disposer à la mort : » Pensez-vous, lui répondit-il, » que j'aie vécu près de 80 » ans avec honneur, pour ne » pas savoir mourir un quart-» d'heure » ? Le connétable expira quelques instans après, à 74 ans, dans des sentimens très-chrétiens. « C'est ainsi, dit » un historien, que mourut ce » fameux capitaine, homme » sage & d'une expérience » consommée, grand homme » de guerre, quoiqu'un peu » plus soldat que général, » grand homme de cabinet, » très-intelligent jusques dans » les finances, grand travail-» leur, doué d'une mémoire » singuliere & d'un bon juge-» ment, d'une fermeté hors » d'atteinte à toutes les vicis-» situdes de la fortune, & » d'une égalité qui ne se dé-» courageoit pas plus d'une dé-» faite, qu'il ne s'enorgueil-» lissoit de la victoire; egale-» ment rempli de probité & » de droiture, inviolablement » attaché à l'Etat & à la Re-» ligion, dont toutes les ca-» bales & les intérêts de fa-» mille ne purent jamais le » détacher; si fidele aux ob-» servances catholiques, & » même à ses dévotions ac-» coutumées, que tout le tu-» multe des camps n'étoit pas » capable de les lui faire omet-» tre, ou seulement différer; » grand amateur de l'ordre, & » rigide observateur de la dis-» cipline; d'un caractere natu-» rellement peu flexible, durci » encore par une éducation » sévere, qui lui laissa pour » maxime capitale, qu'on ne » fait rien, quand on ne fait » pas souffrir; aussi, redouté » par les gens de tout état, » qu'il traitoit à la premiere » faute, sans le moindre mé-» nagement : c'est-là tout ce » qu'on peut reprocher à cet » illustre personnage, & peut-» être encore un peu trop d'at-» tachement aux biens de la » fortune, sans préjudice néan-» moins de son inviolable pro-» bité ». Il s'étoit trouvé à huit batailles, & avoit eu le souverain commandement dans quatre avec plus de gloire que de fortune. On lui fit à Paris des funérailles presque royales; car on porta son effigie à son enterrement : honneur qu'on ne fait qu'aux rois, ou aux enfans des rois. Les cours supérieures assisterent à son service.

MONTMORENCY, (François de) fils aîné du précédent, se distingua par sa bravoure. Il étoit grand-maître de France, dignité qu'il céda au duc de Guise. On lui donna, comme

en échange, le bâton de maréchal de France & le gouvernement du château de Nantes. Il fut envoyé, en 1572, ambassadeur en Angleterre auprès de la reine Elizabeth, qui lui donna le collier de son ordre de la Jarretiere. Accusé à son retour d'avoir trempé dans la conjuration de St-Germain-en-Laye, par laquelle on avoit résolu d'enlever le duc d'Alençon, il alla à la cour pour s'y justifier. Il y fut arrêté & enfermé à la Bastille. Ses ennemis & la reine Catherine de Médicis, qui n'aimoit point la maison de Montmorency, avoient résolu sa perte; mais cette princesse le fit sortir de prison en 1575. Montmorency avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit du duc d'Alençon, & elle voulut se servir de lui pour ramener ce prince qui avoit quitté la cour. Le maréchal eut le bonheur de le porter à un accommodement. Après s'être signalé par plusieurs autres actions dignes d'un héros & d'un citoyen, il mourut au château d'Escouen, le 5 mai 1579, dans sa 50e. année.

MONTMORENCY, (Charles de) frere du précédent, pair & amiral de France, lieutenant-général de la ville de Paris & de l'Isle de France, & colonel-général des Suisses, étoit le 3e. fils d'Anne de Montmorency. Il se signala sous le regne de 5 rois, & sa baronnie de Damville fut érigée en duché-pairie par Louis XIII, en 1610. Il mourut en 1612, à 75 ans, après avoir donné des exemples de valeur & de patriotisme. Il étoit bossu & glorieux; « ce qui est assez ordinaire, dit un écrivain contemporain; mais en même tems c'etoit le plus digne homme du conseil du roi, & qui avoit meilleure cervelle & meilleur avis ».

MONTMORENCY, (Henri I de) duc, pair, maréchal & connétable de France, gouverneur de Languedoc, &c., étoit le second fils d'Anne de Montmorency. Il se signala, du vivant de son pere, sous le nom de Seigneur de *Damville*. A la bataille de Dreux, en 1562, il fit prisonnier le prince de Condé, & servit la France avec beaucoup de gloire dans cette journée. Disgracié par la reine Catherine de Médicis, il chercha un asyle auprès du duc de Savoie, & se mit à la tête des mécontens qui déchirerent le Languedoc sous Henri III. Henri IV étant monté sur le trône, il se soumit, obtint l'épée de connétable, & mourut à Agde en 1614. C'étoit un homme ferme & déterminé, qui n'avoit puisé ses lumieres que dans lui-même; car il ne savoit, dit-on, ni lire ni écrire.

MONTMORENCY, (Henri II, duc de) fils du précédent, né en 1595, fut fait amiral de France dès l'âge de 18 ans. Après avoir battu les Calvinistes en Languedoc & leur avoir enlevé diverses places, il les vainquit sur mer près de l'isle de Rhé, & reprit cette isle dont ils s'étoient emparés. En 1628 il remporta un avantage non moins considérable sur le duc de Rohan, chef des huguenots. Montmorency, envoyé quelque tems après dans le Piémont en qualité de lieutenant-général, attaqua près de

Veillanne les Espagnols, commandés par le prince Doria, & les mit en déroute. Cette victoire fut suivie de la levée du siege de Casal, & lui mérita le bâton de maréchal de France. Ses prospérités l'égarerent; il se flatta de pouvoir braver le cardinal de Richelieu. Gaston, duc d'Orléans, aussi mécontent de ce cardinal, se rend auprès de Montmorency, gouverneur du Languedoc; & cette province devient dès-lors le théâtre de la guerre. Le roi envoie contre les rebelles, les maréchaux de la Force & de Schomberg. Celui-ci s'avança près de Castelnaudari, avec 2000 hommes de pied & 1200 chevaux. Montmorency est battu & fait prisonnier. Toute la France, pénétrée de ses services, de ses vertus, de ses triomphes, demande inutilement qu'on adoucisse en sa faveur la rigueur des loix. Richelieu croit devoir faire un exemple qui épouvante les grands; convaincu que l'impunité multiplieroit des scenes aussi scandaleuses qu'inquiétantes, & exposeroit l'état à un danger continuel. Le procès du prisonnier est donc instruit dans les formes légales. Les juges interrogent Guitaut, pour savoir s'il a reconnu le duc dans le combat: » Le feu & la fumée dont il » étoit couvert (répond cet » officier les larmes aux yeux), » m'ont empêché d'abord de » le distinguer; mais voyant » un homme qui, après avoir » rompu six de nos rangs, tuoit » encore des soldats au sep- » tieme, j'ai jugé que ce ne » pouvoit être que M. de Mont- » morency. Je ne l'ai su cer- » tainement, que lorsque je » l'ai vu à terre, sous son che- » val mort ». Parmi les personnes qui solliciterent la grace de cette illustre victime, il y eut un grand seigneur qui dit au roi, « qu'il pouvoit juger » aux yeux & au visage du pu- » blic à quel point on desiroit » qu'il lui pardonnât. — Je » crois ce que vous dites (ré- » pondit le prince), mais con- » sidérez que je ne serois pas » roi, si j'avois les sentimens » des particuliers: il faut qu'il » meure ». Réponse qu'on ne peut désapprouver si on en saisit le vrai sens. On lui trancha la tête à Toulouse le 30 octobre 1632, à 37 ans. Son corps fut transporté dans l'église de la Visitation de Moulins, où Marie-Felice des Ursins, son épouse, dame illustre par sa vertu & par sa piété, lui fit dresser un magnifique tombeau de marbre. Comme il fut décapité au pied de la statue de marbre de Henri IV, après de vaines intercessions auprès de Louis XIII, on fit sur sa mort les vers suivans:

Ante patris statuam, nati implacabilis irâ
Occubui, indignâ morte manuque cadens.
Illorum ingemuit neuter, mea fata videndo:
Ora patris, nati pectora marmor erant.

Le sieur du Cros donna sa *Vie* en 1643, in-4°. Il y en a une autre, 1699, in-12: l'une & l'autre assez mal écrites. Les biens de cette maison passerent dans celle de Condé, par la sœur du duc de Montmorency, Charlotte-Marguerite, qui avoit épousé Henri II, prince

de Condé. Elle mourut en 1650. Mais il subsiste des branches de cette maison dans les Pays-Bas & en France. M. Désormeaux (assez avantageusement connu par l'*Abrégé de l'Histoire d'Espagne* ; mais très-désavantageusement par son *Histoire de la Maison de Bourbon*), a donné en 1764 une *Histoire* intéressante *de la Maison de Montmorency*, Paris, 5 vol. in-12. Cotolendi a fait celle de la duchesse de Montmorency, morte en 1666, Paris, 1684, in-8°. Il y en a une plus récente en 2 vol. in-12.

MONTMORENCY, (Jeanne-Marguerite de) connue sous le nom de *la Solitaire des Rochers*, naquit à Paris en 1649, de parens qui occupoient les premiers rangs à la cour, & que tout porte à croire qu'ils étoient du nom que nous donnons ici à cette fille célebre : car cette maison perdit effectivement en 1666 une demoiselle âgée d'environ 15 ans, dont elle n'eut jamais de nouvelles ; & ce fut justement à cette époque que *la Solitaire*, qui avoit le même âge, s'échappa du sein de sa famille. Après avoir pratiqué en divers états l'humilité & l'abnégation chrétienne, sans être reconnue nulle part, elle se retira dans les Monts Pyrénées, où elle mena une vie admirable dans deux retraites sauvages, qu'elle embellit, à un certain point, par son travail & l'art de sculpteur & de menuisier qu'elle possédoit parfaitement. Le crucifix que madame de Maintenon en hérita après la mort de son directeur, le P. Luc de Bray, fit l'admiration des plus habiles ouvriers. Elle quitta sa retraite pour aller à Rome recueillir les graces du Jubilé en 1700 ; & comme l'on ne sait plus rien d'elle depuis cette époque, on croit qu'elle mourut dans ce voyage. On a fait bien des recherches, par ordre même des premiers magistrats, pour découvrir sa sépulture ; mais sans succès. Son Histoire a paru en 1787, sous le titre de *Vie de la Solitaire des Rochers*. Comme l'auteur anonyme est un des plus fanatiques saltimbanques de S. Médard, il a prétendu en faire, en dépit de l'évidence des faits parlans, une sainte du parti. « C'eût été effectivement un » beau sujet de triomphe, dit » l'abbé Bérault, qu'une jeune » Montmorency, qui se dé» robe à toutes les grandeurs » du siecle, & va s'enterrer » dans un désert inconnu, pour » s'y faire Janséniste. Mais qui » seroit assez dépourvu de bon » sens, pour croire à cette » chimere ? Il la faut reléguer » avec tant d'autres fictions de » même espece, dans l'Eglise » de Port-Royal & d'Utrecht, » qui avouant par-là l'impuis» sance où elle est de produire » les vrais Saints, s'efforce en » toute rencontre de les ravir » à l'Eglise Romaine ». On a d'elle plusieurs *Lettres* écrites au P. Luc de Bray, dont on n'a pu découvrir les originaux, qui furent quelque tems entre les mains de madame de Maintenon ; mais on en a des copies, qui portent toutes un caractere de vérité, propre à persuader les plus difficiles critiques, si on en retranche ce que le fanatisme jansénien de l'éditeur y a inséré d'une maniere si gauche &

si contrastante avec tout le reste, qu'il est impossible de s'y méprendre. D'ailleurs toute la vie de cette fille, les livres dont elle se servoit, ses maximes & ses goûts, ses pratiques & ses exercices de piété, l'ingénuité & la franchise de son caractere, tout ce qu'on a & qu'on sait d'elle, est en opposition avec l'orgueilleuse hypocrisie de cette secte. Voyez le tome 23e. de l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Bérault, p. 1 & suiv.

MONTMORENCY, *voy.* LAVAL, LUXEMBOURG & NIVELLE.

MONTMORIN, (Thomas de) se distingua au siege de St-Jean d'Angeli, en 1368, & à la bataille de Poitiers, en 1356, où il fut fait prisonnier. Il vivoit encore en 1370. Il étoit d'une très-ancienne famille d'Auvergne, divisée en différentes branches, de l'une desquelles étoient les deux comtes de Montmorin, l'un ministre d'état, l'autre gouverneur de Fontainebleau, assassinés par les Parisiens lors du massacre des prêtres, des nobles & des prisonniers, le 2 & le 3 septembre 1792.

MONTMORT, (Pierre-Raimond de) né à Paris en 1678, d'une famille noble, fut destiné au barreau par son pere. Dégoûté de cette profession, il se retira en Angleterre, d'où il passa dans les Pays-Bas, & ensuite en Allemagne. Il revint en France l'an 1699, n'étudia plus que la philosophie & les mathématiques, suivant en tout les conseils du P. Malebranche, son ami & son guide. En 1700 il fit un second voyage en Angleterre, qui lui fut plus utile que le premier. A son retour il prit l'habit ecclésiastique, qu'il quitta en 1706, pour se marier avec Mlle. de Romicourt, petite-niece de madame la duchesse d'Angoulême. Depuis il passa la plus grande partie de sa vie à sa campagne, & surtout à sa terre de Montmort. Il n'en sortit que pour faire en 1713 un 3e. voyage en Angleterre, où il observa l'éclipse solaire de cette année. La vie de Paris lui paroissoit trop distraite, pour des méditations aussi suivies que les siennes. Ce savant estimable mourut en 1719 à Paris, de la petite vérole, à 41 ans, universellement regretté. Montmort étoit vif & sujet à des coleres d'un moment, auxquelles succédoient une petite honte & un repentir gai. Les malheureux chérissoient en lui un consolateur, & les pauvres un pere. On a de lui un *Essai d'analyse sur les Jeux de hasard*, dont la meilleure édition est de 1713, in-4°. Cet ouvrage, fruit de la sagacité & de la justesse de son esprit, fut reçu avidement par les géometres.

MONTMORT, *voyez* HABERT Henri-Louis.

MONTMOUTH, (Jacques, duc de) fils naturel de Charles II roi d'Angleterre, né à Roterdam en 1649, fut mené en France à l'âge de 9 ans, & élevé dans la Religion Catholique. Le roi son pere ayant été rétabli dans ses états en 1660, le fit venir à sa cour, & lui donna des gages de sa tendresse. Il le créa comte d'Orkney (titre qu'il changea ensuite en celui de Montmouth); le

fit duc & pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretiere, capitaine de ses gardes, & l'admit dans son conseil. Le duc de Montmouth passa au service de la France avec un régiment Anglois, se signala contre les Hollandois, & fut fait lieutenant-général des armées de France. De retour en Angleterre, il continua de se distinguer. Envoyé en 1679, en qualité de général, contre les rebelles d'Ecosse, il les défit; mais peu de tems après il se joignit aux factieux, & trempa même dans une conspiration formée pour assassiner le roi Charles II, son pere, & le duc d'Yorck, son oncle. Charles, sollicité par sa tendresse autant que par la bonté de son cœur, pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point son cœur, naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il se retira en Hollande, pour attendre le moment favorable de faire éclore ses projets. A peine eut-il appris que le duc d'Yorck avoit été proclamé roi sous le nom de *Jacques II*, qu'il passa en Angleterre pour y faire révolter les peuples. Après avoir rassemblé des troupes, il hasarda le combat contre celles de son souverain. Il fut vaincu & contraint de se sauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un fossé, couché sur la fougere. Dès qu'il fut arrêté, il écrivit au roi dans les termes les plus soumis pour demander grace, & obtint la permission de venir se jeter aux pieds du roi, mais rien ne put toucher le monarque qui connoissoit l'incorrigibilité de ce caractere odieux. Le coupable fut conduit à la tour de Londres, d'où il ne sortit que pour porter sa tête sur un échafaud, le 25 juillet 1685. M. de St.-Foix a prétendu qu'à la place du duc de Montmouth, on fit mourir un malfaiteur qui lui ressembloit parfaitement; & que ce duc fut envoyé en France, & enfermé dans une prison des isles Ste.-Marguerite avec un masque de fer. Il conjecture que le duc de Montmouth est le même que le prisonnier nommé *Masque de Fer*, dont nous avons parlé au mots MASQUE & BEAUFORT; quoique ses preuves ne soient pas concluantes, il y en a de spécieuses, entre lesquelles il faut compter la permission que le duc eut d'abord de venir se jeter aux pieds du roi; ce qui ne s'accorde guere avec son supplice.

MONTPENSIER, (Anne-Marie-Louise d'Orléans, plus connue sous le nom de *Mademoiselle de*) fille de Gaston, duc d'Orléans, naquit à Paris en 1627. Son pere, prince bizarre, impétueux & intriguant, transmit ses défauts à sa fille. Mademoiselle prit le parti de Condé dans les guerres de la Fronde, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes de Louis XIV, le canon de la Bastille. Cette action violente la perdit pour jamais dans l'esprit du roi son cousin. Le cardinal Mazarin, qui savoit combien elle avoit envie d'épouser une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer son mari.* La cour s'opposa toujours depuis aux alliances qui lui

firent plaisir, & lui en présenta d'autres qu'elle ne pouvoit accepter. Après avoir langui jusqu'à 43 ans, cette princesse, destinée à des souverains, voulut faire à cet âge la fortune d'un simple gentilhomme. Elle obtint en 1669 la permission d'epouser le comte de Lauzun, capitaine des gardes-du-corps & colonel général des dragons, à qui elle donnoit avec sa main, tous ses biens estimés 20 millions, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans qu'on nomme le Luxembourg. Le contrat étoit dressé. La reine, le prince de Condé, représenterent au roi l'injure que cette alliance faisoit à la famille royale; & Louis XIV crut devoir révoquer son consentement. Les deux amans se firent donner secrettement la bénédiction nuptiale. Lauzun, ayant éclaté contre madame de Montespan, à qui il attribuoit en partie sa disgrace, fut enfermé pendant dix ans à Pignerol, & n'obtint sa liberté qu'à condition que Mademoiselle céderoit au duc du Maine la souveraineté de Dombes & le comté d'Eu. L'élargissement de son époux, la liberte de vivre avec lui, parut contenter Mademoiselle; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Lauzun exerça sur elle un tel empire, qu'on prétend qu'un jour, revenant de la chasse, il lui dit: *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes.* Cette princesse s'étant recriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement qui étoit le dernier des outrages. Le lendemain il revint au Luxembourg; mais la femme de Lauzun se rappella enfin qu'elle avoit failli d'être celle d'un empereur, & en prit l'air & le ton: « Je » vous défends, lui dit-elle, » de vous présenter jamais de- » vant moi »... Mademoiselle, après avoir passé le commencement de sa vie dans les plaisirs & les intrigues, le milieu dans les amours & les chagrins, en passa la fin dans la dévotion & l'obscurité. Elle mourut en 1693, peu regrettée & presqu'entierement oubliée. On a d'elle des *Mémoires*, dont l'édition la plus complette est celle d'Amsterdam (Paris), 1735, en 8 vol. in-12. « Ces Mémoires » sont plus d'une femme oc- » cupée d'elle, dit l'auteur du » *Siecle de Louis XIV*, que » d'une princesse témoin de » grands événemens; mais à » travers mille minuties, on » y trouve des choses curieu- » ses, & le style en est assez » pur ». Il y a dans l'édition que nous avons indiquée: I. *Un Recueil des Lettres de Mademoiselle de Montpensier à Madame de Motteville, & de celle-ci à cette Princesse.* II. Les *Amours de Mademoiselle & du Comte de Lauzun.* III. Un *Recueil des Portraits du Roi, de la Reine, & des autres personnes de la cour*: quelques-uns de ces portraits sont bien faits & interessans. IV. Deux Romans; l'un intitulé: la *Relation de l'Isle imaginaire*, & l'autre: *La Princesse de Paphlagonie.* Ils sont pleins de goût & d'une fine critique. Le *Cyrus* du dernier roman est M. le prince mort en 1686; & la Reine des Amazones est Mademoiselle de Montpensier. On a encore

d'elle deux livres de dévotion.

MONTPER, (Josse) peintre de l'école Flamande, né vers l'an 1580, mourut vers le milieu du 17*e*. siecle. Il a excellé dans le paysage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des peintres flamands. Il a affecté un goût heurté, & une sorte de négligence. Cependant il n'y en a point qui fasse plus d'effet à un certaine distance, & qui offre une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a su dégrader les teintes. Verhagen, célebre peintre, encore vivant (1792), a adopté cette maniere, avec de brillans succès. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 août 1788, p. 499.

MONTPEZAT, (Antoine de Lettes, dit *des Prez*, seigneur de) n'étoit que simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix. Prisonnier à la bataille de Pavie, il se présenta si à propos & de si bon cœur pour servir à François I de valet-de-chambre dans sa prison, que ce prince prit confiance en lui, & l'envoya porter en France des ordres secrets à la régente. Cette aventure fit la fortune de Montpezat. Il se trouva au siege de Naples en 1528. Il défendit Fossan, petite ville de Piémont, contre une armée impériale, en 1536. Les assurances qu'il donna d'un heureux succès, firent entreprendre le siege de Perpignan en 1541; mais son peu de prévoyance fut cause qu'on le leva. Cette faute n'empêcha point qu'il ne fût maréchal de France en 1543. Il mourut le 25 juin de l'année suivante.

MONTPLAISIR, (René de Bruc) d'une famille noble de Bretagne, étoit oncle du maréchal de Crequi. Il passe pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comtesse de la Suze, à laquelle il fut très-attaché. On a de lui des *Poésies*, 1759, in-12, parmi lesquelles son *Temple de la Gloire* tient le premier rang. Il est adressé au duc d'Enghien (depuis le grand Condé) à l'occasion de la bataille de Nortlingue qu'il avoit gagnée sur le général Mercy. Montplaisir avoit servi avec distinction sous ce prince. Il mourut vers 1673, lieutenant-de-roi à Arras. — Il ne faut pas le confondre avoit Caillavet de MONTPLAISIR, avocat du parlement de Bourdeaux, qui vivoit vers l'an 1634, année de la 2*e*. édition de ses *Poésies*, in-12.

MONTRÉAL, (Jean de) *voyez* MULLER.

MONTRÉSOR, *voyez* BOURDEILLES.

MONTREUIL, *voy.* EUDES de Montreuil.

MONTREUIL, (Matthieu de) poëte François, né à Paris, eut une jeunesse fort dissipée. Après avoir dépensé son bien en voyages & en plaisirs, il servit en qualité de secrétaire auprès de Cosnac, évêque de Valence, qu'il suivit à Aix, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de cette ville. Montreuil y mourut en 1691, à 71 ans. On a de lui plusieurs Pieces de *Poésies* & des *Lettres*, qu'il recueillit lui-même in-12, 1666. Montreuil étoit un de ces écrivains ingénieux & faciles, incapables du grand, mais qui peuvent réussir dans le genre médiocre.

MONTREUIL *ou* MONTEREUIL, (Bernardin de) Jésuite, se distingua par ses talens pour la chaire & pour la direction. Nous avons de lui une excellente *Vie de J. C.*, revue & retouchée par le P. Brignon. Cette Vie peut tenir lieu d'une bonne Concorde des Evangiles. Elle a été réimprimée à Paris en 1741, en 3 vol. in-12. L'auteur a conservé, autant qu'il a pu, cette onction divine, qui est au-dessus de tous les vains ornemens de l'esprit.

MONTREUX, (Nicolas de) gentilhomme du Mans, qui prit le nom d'*Ollenix du Mont Sacré*, mort vers 1608, à 47 ans, eut pour pere un maître-des-requêtes de la maison de Monsieur frere du roi. On a de lui : I. Des Romans. II. Plusieurs Pieces de Théâtre, & une *Histoire des Turcs*, 1608, in-4°; le tout peu estimé.

MONTROSS, (Jacques Graham, comte & duc de) généralissime & vice-roi d'Ecosse pour Charles I roi d'Angleterre, défendit généreusement ce prince contre les rebelles de son royaume. Il se distingua à la bataille d'Yorck, vainquit plusieurs fois Cromwel, & le blessa de sa propre main. La fortune l'ayant abandonné en Angleterre, il passa en Ecosse, employa son bien & son crédit à lever une armée, prit Perth & Aberdeen en 1644, battit le comte d'Argyle, se rendit maître d'Edimboug. Charles I s'étant remis entre les mains des Ecossois, ils firent donner ordre au marquis de Montross de désarmer. Ce grand homme obéit à regret, & abandonna l'Ecosse à la fureur des factieux. Inutile en Angleterre, il se retira en France, & de là en Allemagne, où il signala son courage à la tête de 12000 hommes, en qualité de maréchal de l'Empire. Le roi Charles II, voulant faire une tentative en Ecosse, le rappella, & l'envoya avec un corps de 14 à 15000 hommes. Le comte de Montross s'y rendit maître des Orcades, & descendit à terre avec 4000 hommes. Mais ayant été défait, il fut obligé de se cacher dans des roseaux, déguisé en paysan. La faim le contraignit de se découvrir à un Ecossois, nommé *Brime*, qui avoit autrefois servi sous lui. Ce malheureux le vendit au général Lessley, qui le fit conduire à Edimbourg, où couvert de lauriers, & victime de sa fidélité envers son souverain, il fut pendu & écartelé au mois de mars 1650. L'empereur, les rois de France & de Suede firent tous leurs efforts pour le sauver. Le premier écrivit au parlement une lettre très-vigoureuse, mais l'usurpateur prit toutes les mesures pour que sa victime ne lui échappât point. Charles II rétablit la mémoire de ce fidele sujet.

MOOR, (Antoine) peintre, natif d'Utrecht, mort à Anvers en 1597, âgé de 56 ans. On l'appelle aussi le *Chevalier de Moor*, parce que son mérite le fit décorer de ce titre par un prince souverain. Le séjour qu'il fit en Italie, & sur-tout à Venise, forma son goût, & lui donna une maniere qui fit rechercher ses ouvrages. Ses Tableaux sont rares & fort chers. Il a excellé à peindre le portrait; il a aussi très-bien

traité quelques sujets d'histoire.

MOPINOT, (Simon) Bénédictin de S. Maur, né à Rheims en 1685, & mort en 1724, à 39 ans, professa les humanités dans son ordre avec beaucoup de succès. Il ne fut pas moins attentif à inspirer à ses éleves l'amour de la vertu, que le goût de la belle litterature. On a de lui des *Hymnes* qu'on chante dans plusieurs maisons de sa congrégation. Elles sont pleines de sentimens affectueux, & préférables à cet égard à celles de Santeuil, auxquelles elles sont inférieures pour l'énergie & la vivacité des images. Plusieurs peuvent être mises à côté de celles de Coffin & de Combault. Ce savant Bénédictin a travaillé avec dom Coustant à la collection des *Lettres des Papes*, dont il a fait l'Epître dédicatoire & la Préface. Cette Préface ayant déplu à la cour de Rome, dom Mopinot la défendit par plusieurs *Lettres*. Il a fait encore l'Epitre dédicatoire qui est à la tête du *Thesaurus Anecdotorum*. Il avoit achevé le 2e. vol. de la collection des Lettres des Papes, lorsqu'il mourut.

MOPSUS, fils d'Apollon & de Manto, & fameux devin du Paganisme, vivoit du tems de Calchas, autre célebre devin, qui suivit les Grecs au siege de Troie. C'est aussi un nom commun parmi les bergers, comme on le voit dans les Bucoliques de Virgile.

MORABIN, (Jacques) secrétaire du lieutenant-général de police de Paris, étoit de la Fleche. Il mourut le 9 septembre 1762, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui : I. La traduction du *Traité des Loix* de Cicéron, in-12; & du *Dialogue des Orateurs*, attribué à Tacite, 1722, in-12. II. *Histoire de l'exil de Cicéron*, in-12, morceau estimé qui a été traduit en anglois. III. *Histoire de Ciceron*, 1745, 2 vol. in-4°, écrite avec assez de savoir, de clarté & de methode. IV. *Nomenclator Ciceronianus*, 1757, in-12. Personne n'avoit plus lu Cicéron que l'auteur, & ce petit livre peut être utile. V. *Traduction du Traité de la Consolation* de Boëce, 1753, in-12, faite avec exactitude.

MORAINES, (Antoine) est particuliérement connu par son *Anti-Jansenius, hoc est, selectæ disputationes de hæresi Pelagianâ & Semipelagianâ : deque variis statibus naturæ humanæ; & de gratia Christi Salvatoris; in quibus vera de illis doctrina proponitur, & Cornelii Jansenii Iprensis falsa dogmata refutantur*, Paris, 1652, 1 vol. in-fol. Cet ouvrage est cité dans le procès du P. Quesnel. L'auteur y refond avec beaucoup d'habileté tout ce qu'ont dit sur ces matieres, Sirmond, Petau, Etienne-des-Champs, Martinon, &c.

MORAINVILLIERS D'ORGEVILLE, (Louis de) natif du diocese d'Evreux, entra dans la maison de Sorbonne en 1607, & dix ans après dans la congrégation de l'Oratoire. Son neveu Harlai de Sancy, ayant été nommé évêque de St.-Malo, il le suivit en qualité de grand-vicaire, & mourut en cette ville l'an 1654. Son principal ouvrage a pour titre : *Examen Philosophiæ Platonicæ*, St.-Malo, 2 vol. in-8°, 1750 & 1755.

MORALÈS, (Ambroise) prêtre de Cordoue, mort en 1590, à 77 ans, contribua beaucoup à rétablir en Espagne le goût des belles-lettres. Philippe II le nomma son historiographe, & l'université d'Alcala lui confia une de ses chaires. Sa vertu & son esprit brillerent dans ce poste. On a de lui : I. La *Chronique générale d'Espagne*, qui avoit été commencée par Florian do Campo en espagnol, Alcala, 1553, & Cordoue, 1586, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage est un des plus estimés sur l'histoire d'Espagne. Il ne va que jusqu'à Véremond III. Sandoval le continua par ordre exprès de Philippe III jusqu'à Alfonse VII. II. Des *Scholies* en latin sur les ouvrages de S. Euloge de Cordoue.

MORAN, *voyez* MAURAN.

MORAND, (Pierre de) né à Arles en 1701 d'une famille noble, fit paroître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie. Il fit représenter en 1737 *Teglis*, tragédie qui eut quelque succès, & successivement d'autres pieces dont plusieurs furent mal reçues. On n'y trouve ni grace, ni chaleur, ni sublime de poésie; mais il y a de l'esprit & des idées. Il mourut en 1757 épuisé par ses excès & victime de son incontinence. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 3 vol. in-12.

MORAND, (Sauveur-François) fils de chirurgien, & chirurgien lui-même très-habile, né à Paris en 1697, passa en Angleterre l'an 1729, pour s'instruire de la pratique du fameux Cheselden, sur-tout dans l'opération de la taille. Il fut successivement premier chirurgien de la Charité, & chirurgien-major des gardes-françoises, directeur & secrétaire de sa compagnie, enfin décoré du cordon de S. Michel en 1751. Membre de l'académie des sciences, en 1722, il le devint de celle de Londres & de beaucoup d'autres. On a de lui : I. *Traité de la Taille au haut appareil*, Paris, 1728, in-12, en anglois, par Douglas, Londres, 1729. II. *Eloge historique de M. Mareschal*, chirurgien du roi de France, Paris, 1737, in-4°. III. *Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au Chirurgien d'être lettré*, 1743. IV. *Recueil d'expériences & d'observations sur la Pierre*, 1743, 2 vol. in-12. V. Le second & 3e. volume de l'*Histoire de l'Académie de Chirurgie*. VI. *Opuscules de Chirurgie*, 1768-1772, 2 vol. in-4°. On lit avec plaisir & avec fruit plusieurs de ses *Mémoires* dans la Collection de l'académie des sciences & dans celle de l'académie de chirurgie. Il mourut en 1773. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-François MORAND son fils, né à Paris en 1726, professeur d'anatomie, médecin de Stanislas roi de Pologne, duc de Lorraine. C'est de lui qu'est : I. L'article du *Charbon de terre & de ses mines*, qui forme le quarantieme cahier des Arts de l'Académie des sciences. II. Le *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés & avantages du Charbon de terre*, &c., Paris, 1770, in-12, avec figures. Pour acquérir des connoissances d'autant plus sûres sur ce fossile, il s'étoit rendu à Liege où il se trouve en quantité. Le college des médecins de cette ville s'empressa de l'a-

gréger à leur corps, & on lui donna plusieurs autres marques d'honneur & d'estime dans ce pays. III. L'*Histoire de la maladie de la femme Supiot*, dont les os s'étoient amollis, 1752, in-12. IV. L'*Eclaircissement sur la maladie d'une fille de Saint-Geosme*, près de Langres, 1754, &c.

MORATA *ou* MORETA, (Olympia Fulvia) née à Ferrare en 1526, préféra le nom de femme savante à la profession de la vraie foi, embrassa le Luthéranisme, & épousa Gruntler, professeur de médecine à Heidelberg. Elle enseigna ensuite publiquement en Allemagne les lettres grecques & latines, & on a d'elle des vers en ces deux langues. Elle mourut en 1555. Ses *Œuvres* ont été imprimées avec celles de Cælius Curion, à Bâle, en 1562, in-8°.

MOREAU, (René) habile docteur & professeur-royal en médecine & en chirurgie à Paris, natif de Montreuil-le-Bellai en Anjou, mort le 17 octobre 1656, à 69 ans, est auteur de plusieurs ouvrages; nous avons de lui entr'autres: I. *De missione Sanguinis in pleuritide*, Paris, 1622, & Halle, 1742. On y trouve un Catalogue chronologique de presque tous les médecins qui se sont distingués par leurs écrits. II. *Tabulæ methodi universalis curandorum morborum*, Paris, 1647, in-fol. III. Une Edition de l'*Ecole de Salerne*, avec des notes, 1625, in-8°. IV. Une Traduction de l'espagnol en françois du traité du *Chocolat*, par Antoine Colmenero.

MOREAU DE BRASEY, (Jacques) né à Dijon en 1663, capitaine de cavalerie, mort à Briançon à l'âge de 60 ans, est auteur: I. Du *Journal de la Campagne de Piémont*, en 1690 & 1691. II. Des *Mémoires politiques, satyriques & amusans*, 1716, 3 vol. in-12. III. De la *Suite* du *Virgile travesti* de Scarron, 1706, in-12: mauvaise continuation d'un mauvais ouvrage.

MOREAU, (Jacques) habile médecin, né à Châlons-sur-Saône en 1647, disciple & ami de Guy-Patin, s'attira la jalousie & la haine des anciens médecins, par les Theses publiques qu'il soutint contre de vieux préjugés. On l'accusa d'avoir avancé des erreurs; mais il se défendit d'une maniere victorieuse. Cet habile homme mourut en 1729. On lui doit: I. Des *Consultations sur le Rhumatisme*. II. Un *Traité chymique de la véritable connoissance des Fievres continues, pourprées & pestilentielles*, avec le moyen de les guérir. III. Une *Dissertation physique sur l'Hydropisie*; & d'autres ouvrages estimés.

MOREL, (Frédéric) fut professeur & interprete du roi de France, & son imprimeur ordinaire pour l'hébreu, le grec, le latin & le françois. Il acquit beaucoup de gloire par ses éditions, qui sont aussi belles que nombreuses. Il publia, sur les manuscrits de la bibliotheque du roi, plusieurs *Traités* de *S. Basile*, de *Théodoret*, de *S. Cyrille*, qu'il accompagna d'une version. On estime l'édition qu'il donna des *Œuvres d'Œcumenius* & d'*Aretas*, en 2 vol. in-fol. Enfin, après s'être

signalé

ſignalé par ſes connoiſſances dans les langues, il mourut en 1630, à 78 ans. — Son pere, nommé auſſi Frédéric MOREL, mort en 1583, s'étoit précédemment diſtingué dans le même art. — Guillaume MOREL, directeur de l'imprimerie royale à Paris, mort en 1564, n'étoit pas de la même famille. On a de lui un *Dictionnaire Grec-Latin-François*, 1622, in-4°, & d'autres ouvrages. Ses éditions grecques ſont très-belles. Son frere nommé *Jean*, âgé d'environ 20 ans, mourut en priſon, où il étoit retenu pour crime d'héréſie.

MOREL, (André) antiquaire, natif de Berne, ſe fit connoître à Paris par ſon érudition, mais il y attacha trop d'importance & un trop haut prix. Il fut mis à la Baſtille, parce qu'il s'étoit plaint en termes tout-à-fait démeſurés, qu'on ne le récompenſoit pas ſuffiſamment du travail dont il avoit été chargé par Louis XIV. Sa liberté lui ayant été rendue, le 16 novembre 1691, il ſe retira en Allemagne, & mourut d'apoplexie à Arnſtadt en 1703. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Theſaurus Morellianus, ſive Familiarum Romanarum Numiſmata omnia... & diſpoſita ab Andreâ Morellio, cum Commentariis Havercampi;* Amſterdam, 1734, 5 tom. en 2 vol. in-fol. C'eſt le recueil le plus complet des familles Romaines, il eſt eſtimé, rare & recherché. Le lecteur eſt également frappé de la beauté des médailles, gravées par Morel lui-même ſur les originaux, & de la juſteſſe des deſcriptions. II. *Specimen rei nummariæ*, Leipſig, 1695, 2 vol. in-8° : ouvrage digne du précédent.

MOREL, (Dom Robert) Bénédictin de St. Maur, né à la Chaiſe-Dieu en Auvergne, l'an 1653, fut fait bibliothécaire de St-Germain-des-Prés en 1680. On lui donna enſuite la ſupériorité de différentes maiſons. En 1699 il voulut être déchargé de tout fardeau, pour ſe retirer à St-Denys, où il s'occupa à compoſer des ouvrages aſcétiques. Ce Bénédictin, né avec un eſprit vif & fécond, excelloit ſur-tout dans les matieres de piété, dans la connoiſſance des mœurs & des regles de conduite pour la vie ſpirituelle. Sa converſation étoit vive & délicate; ſes réponſes ſpirituelles & promptes; ſon humeur douce, égale, & d'une gaieté accompagnée de retenue. Dom Morel mourut en 1731, à 79 ans. On a de lui: I. *Effuſions de cœur ſur chaque verſet des Pſaumes & des Cantiques de l'Egliſe*, Paris, 1716, 5 vol. in-12. II. *Méditations ſur la Regle de S. Benoît*, 1717, in-8°. III. *Entretiens ſpirituels ſur les Evangiles des Dimanches & des Myſteres de toute l'année, diſtribués pour tous les jours de l'Avent*, 1720, 4 vol. in-12. IV. *Entretiens ſpirituels, pour ſervir de préparation à la mort*, in-12, 1721. V. *Entretiens ſpirituels pour la Fête de l'Octave du S. Sacrement*, 1722, in-12. VI. *Imitation de N. S. J. C.*; traduction nouvelle, avec une priere affective, ou effuſion de cœur à la fin de chaque chapitre, in-12, 1723. VII. *Méditations chrétiennes ſur les Evangiles de toute l'année*, 2 vol.

in-12, 1726. VIII. *Du bonheur d'un ſimple Religieux, qui aime ſon état & ſes devoirs*, in-12, 1727, la 3e. édition eſt de 1752. IX. *Retraite de dix jours ſur les devoirs de la vie religieuſe*, in-12, 1728. X. *De l'eſpérance chrétienne, & de la confiance en la miſéricorde de Dieu*, in-12, 1728. On prétend que l'on trouve des propoſitions dans quelques-uns de ces ouvrages, qui ne ſont pas aſſez exactes & qui ſentent le parti auquel il a été pendant quelque tems attaché. Il avoit appellé, mais il renonça à ſon appel en 1729.

MORENA, (Othon) natif de Lauden en Allemagne, dans la Franconie, dans le 12e. ſiecle, commença l'hiſtoire de ce que l'empereur Frédéric Barberouſſe fit en Lombardie, depuis 1154 juſqu'en 1168, principalement par rapport à la ville de Lodi-Acereus. — Acerbus MORENA, ſon fils, acheva ce que le pere n'avoit pu finir. Ces auteurs étoient partiſans de l'empereur contre les papes, & l'on doit ſe tenir en garde contre les jugemens & anecdotes que la partialité leur a fait imaginer ou adopter. On trouve cette hiſtoire dans la collection de Burmann, dans celle de Muratori, avec les notes de Saxius, & elle a été imprimée à Veniſe, 1639, in-4°, avec les notes & les corrections de Félix Oſius.

MORÉRI, (Louis) docteur en théologie, né en 1643 à Bargemont, petite ville de Provence, prêcha à Lyon la controverſe pendant 5 ans avec ſuccès. Il s'étoit annoncé dans cette ville par une mauvaiſe allégorie, intitulée : *Le Pays d'Amour*, qu'il publia dès l'âge de 18 ans; il ſe fit connoître bientôt par des ouvrages plus utiles. Il traduiſit de l'eſpagnol en françois le *Traité de la Perfection Chrétienne* par Rodriguez: verſion qui a été effacée par celle de Regnier des Marais. Il publia en 1673, en un vol. in-fol., le *Dictionnaire* qui porte ſon nom. Ce fut vers le même tems qu'il s'attacha à l'évêque d'Apt, Gaillard de Longjumeau, à qui il avoit dédié cet ouvrage, en reconnoiſſance des ſoins que ce prélat s'étoit donnés pour lui faire trouver des matériaux. Madame de Gaillard de Venel, ſœur de l'évêque d'Apt, le fit placer auprès de Pompone, ſecrétaire-d'état. Il pouvoit eſpérer de grands avantages de ſa place; mais ſon application au travail épuiſa ſes forces, & le jeta dans une langueur preſque continuelle. L'ardeur avec laquelle il s'occupa d'une nouvelle édition de ſon Dictionnaire, augmenta ſon épuiſement, & lui donna enfin la mort. Il expira à Paris le 10 juillet 1680, à 38 ans. Le 1er. volume de ſa nouvelle édition avoit déjà paru, & le ſecond vit le jour quelques mois après la mort de ſon auteur. Moréri avoit des connoiſſances & de la littérature : il connoiſſoit les livres modernes qu'il falloit conſulter, & entendoit aſſez bien l'italien & l'eſpagnol. Son ouvrage réformé & conſidérablement augmenté par Jean le Clerc, du Pin & d'autres, porte encore ſon nom, & n'eſt plus de lui. Les éditions les plus eſtimées du *Dictionnaire de Moréri*, ſont celle de 1718, en 5 vol. in-fol.; celle de 1725, 6

vol. in-fol., & celle de 1732, aussi en 6 vol. in-fol. L'abbé Goujet a donné 4 vol. in-fol. de Supplément, que M. Drouet a refondus dans une nouvelle édition, publiée en 1759, en 10 vol. in-fol. Les gens sensés sont fâchés d'y trouver toutes les momeries du Jansénisme, les prétendus miracles du diacre Pâris, &c. « Il est aisé d'apper-» cevoir, dit un critique judi-» cieux, que des personnes de » différens états, de diffé-» rente religion, de différent » parti, de différent génie, ont » contribué à cette augmen-» tation. C'est la tour de Babel; » il y regne une confusion gro-» tesque, par la diversité des » langages & des esprits. Les » mensonges, les erreurs, les » contradictions y fourmillent. » Un livre de cette espece, » pour être bon, auroit dû être » le fruit des travaux d'un seul » rédacteur. Bien loin delà, » chacun s'est empressé d'y » fournir, en différens tems » & en différens lieux, son » contingent, & s'est arrogé » le droit de célébrer, selon » ses vues & sa maniere, tout » ce qui appartenoit à sa na-» tion, à sa secte, ou à son » parti » (*voyez ce que nous avons dit dans l'*Avertissement *qui est à la tête de ce Dictionnaire, p. XIII*). Cet ouvrage a été traduit en anglois, en espagnol & en italien. Moréri est encore auteur des *Doux plaisirs de la Poésie*, in-12, & éditeur des *Relations nouvelles du Levant*, de Gabriel Chinon, Capucin, qu'il orna d'une longue Préface.

MORET, (Antoine de Bourbon, comte de) fils-naturel de Henri IV & de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, & prince légitimé de France, naquit en 1607. Il eut les abbayes de Savigny, de S. Etienne de Caen, de S. Victor de Marseille; & ces bénéfices ne l'empêcherent pas de porter les armes. Il reçut une mousquetade au combat de Castelnaudari en 1632, dont il mourut, à ce que disent la plupart des historiens. D'autres prétendent qu'il se retira en Portugal en habit d'hermite; qu'ensuite il revint en France, & qu'il se cacha sous le nom de *Frere Jean-Baptiste*, dans un hermitage en Anjou, où il mourut très-âgé en 1693. Ils ajoutent que Louis XIV, frappé des bruits qui couroient au sujet du comte de Moret, fit demander, par l'intendant de Touraine, à l'hermite qui passoit pour être ce comte, s'il l'étoit réellement? Le solitaire répondit: « Je ne le nie, ni ne veux » l'assurer; tout ce que je de-» mande, c'est qu'on me laisse » comme je suis ». Cette réponse & d'autres circonstances répandent sur ce point d'histoire une obscurité, que les critiques n'ont pu encore dissiper entiérement. Voyez la *Vie du Frere Jean-Baptiste*, par Grandet.

MORGAGNI, (Jean-Baptiste) savant anatomiste, né à Forli dans la Romagne, le 25 février 1682, fut professeur à Padoue. Il s'est fait beaucoup d'honneur dans ce siecle par ses découvertes & ses ouvrages qui roulent tous sur son art. Les principaux sont: I. *Adversaria Anatomica sex*, Padoue, 1719, in-4°; Leyde, 1723-1740, 6 vol. in-4°, avec fig. C'est un

cours complet d'anatomie, fait avec cet esprit de critique qui pese tout, qui réfléchit sur tout, & qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu & bien vu. Cette derniere édition a, de plus que les précédentes, *Nova Institutionum medicarum idea*. II. *Epistolæ anatomicæ*, Leyde, 1728, in-4°. III. *De sedibus & causis morborum*, Padoue, 1760, 2 vol. in-fol.; Louvain, 1766, 2 vol. in-4°. IV. Plusieurs *Lettres* insérées dans l'édition de *Valsalva*, qu'il publia à Venise, 1740. Il a donné son nom à un trou de la langue & à un muscle de la luette, parce qu'il les découvrit le premier. Ce savant, versé dans les belles-lettres, aussi-bien que dans la médecine, membre de l'Institut de Bologne, & correspondant de l'académie des sciences de Paris, mourut en 1771, âgé de 90 ans. Il avoit recueilli lui-même ses ouvrages, qui parurent à Bassano en 1765, en 5 vol. Les papes Clément XI & Clément XII, & plusieurs souverains, lui donnerent des marques particulieres de leur estime. Benoît XIV fait de lui une mention honorable dans son traité *De Beatificatione servorum Dei*. Peu de savans ont joui d'une estime plus générale.

MORHOF, (Daniel-Georges) né à Wismar dans le duché de Meckelbourg, en 1639, devint professeur de poésie à Rostock, ensuite d'éloquence, de poésie & d'histoire à Kiel, & bibliothécaire de l'université de cette ville. Cet écrivain se signala par un grand nombre d'ouvrages, fruit de son érudition & d'un travail infatigable. Les principaux sont: I. *Dissertationes*, 1699, in-4°. II. *Opera Poëtica*, 1694, in-8°. III. *Orationes*, 1698, in-8°; mais le plus estimé est intitulé: *Polyhistor, sive De notitiâ auctorum & rerum*: il est rempli d'érudition, & la critique de l'auteur est en général saine & favorable aux bons principes; mais on ne peut s'empêcher d'y desirer plus de développement & de profondeur. La meilleure édition est celle qu'en a donné Albert Fabricius, réimprimée à Lubeck, 1747, 2 vol. in-4°. Fabricius, dans un Avis préliminaire, rend une justice complette à la science de Morhof, & convient que son ouvrage a beaucoup contribué à former sa jeunesse: *Cujus elucubrationes evolvere me memini adolescentem magno cum fructu*. Quoique Morhof fût fort froid avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit très-ouvert avec ses amis, & d'une conversation fort agréable & fort variée. Il étoit si laborieux, qu'il travailloit même en mangeant. Il avoit choisi pour devise ces trois mots: *Pietate, candore, prudentiâ*; il avoit toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable Religion.

MORICE DE BEAUBOIS, (Dom Pierre-Hyacinthe) né à Quimperlay dans la basse Bretagne, en 1693, de parens nobles, entra dans la congrégation de S. Maur, & s'y signala par son érudition autant que par sa piété & sa modestie. Le cardinal de Rohan ayant demandé à ses supérieurs deux Religieux pour travailler à l'histoire de son illustre maison, dom Morice se chargea de ce travail. Son ouvrage, demeuré

manuscrit dans la maison de Rohan, formeroit 3 ou 4 vol. in-4°. Ce savant travailla ensuite à donner une nouvelle édition de l'*Histoire de Bretagne* de dom Lobineau. Depuis l'année 1741 jusqu'en 1750, il donna 3 vol. in-fol. de Preuves ou Mémoires pour cet ouvrage; & le 1er. vol. in-fol., de l'Histoire, laissant tous les matériaux du second & dernier volume, lorsqu'il mourut en 1750. Dom Taillandier, son confrere, a continué cet ouvrage.

MORILLOS, (Barthélemi) de Séville en Espagne, naquit en 1613. Après avoir cultivé la peinture avec succès dans sa patrie, il voyagea en Italie, où il se fit admirer de nouveau par une maniere de peindre qui lui étoit propre, & qui produisoit un grand effet. Les Italiens, étonnés de la beauté de son génie & de la fraîcheur de son pinceau, ne firent point de difficulté de le comparer au célebre Paul Veronese. De retour en Espagne, Charles II le fit venir à sa cour, dans le dessein de le déclarer son premier peintre; mais Morillos s'en excusa sur son âge, qui ne lui permettoit pas de se charger d'un emploi aussi important : son extrême modestie étoit néanmoins l'unique cause de son refus. Il mourut en 1685.

MORIN, (Etienne) ministre de la religion prétendue-réformée à Caen sa patrie, se retira, après la révocation de l'édit de Nantes, à Leyde, & de là à Amsterdam, où il fut nommé professeur des langues orientales. Il y mourut en 1700, âgé de 75 ans, après de longues infirmités de corps & d'esprit. On a de lui *VIII Dissertations* en latin sur des matieres d'antiquité. Elles sont curieuses. L'édition de Dordrecht, 1700, in-8°, est la meilleure, & préférable à celle de Geneve, 1683, in-4°. Il a donné aussi la *Vie de Samuel Bochard.* — Son fils Henri MORIN, né à St.-Pierre-sur-Dive en Normandie, se fit catholique après avoir été ministre protestant. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* qui se trouvent dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, dont il étoit membre. Il mourut à Caen en 1728, âgé de 60 ans.

MORIN, (Jean) né à Blois en 1591, de parens calvinistes, étudia les humanités à la Rochelle. Il alla ensuite à Leyde, où il apprit la philosophie, les mathématiques, le droit, la théologie & les langues orientales. Après avoir orné son esprit de toutes ces connoissances, il se consacra entiérement à la lecture de l'Ecriture-Sainte, des Conciles & des Peres. Un voyage qu'il fit à Paris l'ayant fait connoître du cardinal du Perron, il abjura le Calvinisme entre les mains de ce prélat. Le nouveau converti demeura quelque tems auprès de lui, entra ensuite dans l'Oratoire, congrégation qui venoit d'être fondée par le cardinal de Bérulle. Son érudition & ses ouvrages lui firent bientôt un nom. Les prélats de France se faisoient un plaisir de le consulter sur les matieres les plus épineuses & les plus importantes. Le pape Urbain VIII, instruit de ses talens & de ses vertus, l'appella à Rome, & se servit de lui pour la réu-

nion de l'Eglise Grecque avec la Latine. Le cardinal de Richelieu obligea ses supérieurs à le rappeller en France & lui fit perdre le chapeau de cardinal, dont on prétend qu'il auroit été honoré, s'il se fût fixé à Rome. De retour à Paris, il se livra à l'étude avec une ardeur infatigable, & y mourut d'une attaque d'apoplexie en 1659, à 68 ans, également regretté pour ses connoissances & son caractere franc & sincere. Il étoit parfaitement versé dans les langues orientales; il fit revivre en quelque sorte le *Pentateuque Samaritain*, en le publiant dans la *Bible Polyglotte* de le Jay. Ses principaux ouvrages sont: I. *Exercitationes Biblicæ*, Paris, 1660, in-fol.; ouvrage dans lequel il s'éleve avec raison contre le texte hébreu, tel que nous l'avons. II. *De sacris ordinationibus*, in-fol., 1655. III. *De Pœnitentia*, in-fol., 1651. L'auteur a ramassé dans cet ouvrage & dans le précédent, tout ce qui pouvoit avoir rapport à son sujet. L'un & l'autre sont très-savans; mais ils manquent un peu de méthode. IV. Une nouvelle *Edition* de la *Bible des Septante*, avec la version latine de Nobilius, 3 vol. in-folio, Paris, 1628 & 1642, estimée; elle comprend le *Nouveau Testament*. Le P. Morin, dans la Préface de cet ouvrage, fait l'apologie de la Version des Septante, tant de fois attaquée par les Protestans, & s'éleve contre le texte hébreu, qu'il prétend avoir été corrompu par les Juifs. Hottinger, Taylour & Boot protestans, & Siméon de Muis, professeur en hébreu à Paris, attaquerent le P. Morin, qui se défendit excellemment dans plusieurs ouvrages, particulierement dans ses *Exercitationes Ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum Pentateuchum*, Paris, 1631, in-4°. Jean Cappel a porté le dernier coup au texte hébreu moderne (*voy.* CAPPEL, GOROPIUS, MASCLEF). V. Des *Lettres* & des *Dissertations*, sous le titre d'*Antiquitates Ecclesiæ Orientalis*, 1682, in-8°. VI. *Histoire de la délivrance de l'Eglise par l'Empereur Constantin, & du progrès de la souveraineté des Papes par la piété & la libéralité de nos Rois*, in-fol., 1629. Cet ouvrage écrit en françois d'une maniere incorrecte & diffuse, déplut à la cour de Rome, & l'auteur ne put l'appaiser qu'en promettant quelques corrections. VII. *Des défauts du gouvernement de l'Oratoire*, in-8°, 1653. Cette satyre attira à l'auteur bien des désagrémens; presque tous les exemplaires furent brûlés, ce qui l'a rendu rare. Le P. des Marêts en a donné un Abrégé, sous le nom de *la Tourelle*. VIII. *Opera posthuma*, 1703, in-4°. Le Pere Morin étoit un des plus savans hommes de son tems. Il n'y a personne qui ait plus écrit sur la critique de la Bible, & avec plus d'érudition que lui. Il a écrit aussi très-solidement sur la matiere des Sacremens, & on peut dire qu'il a épuisé tous les sujets sur lesquels il s'est exercé. Cet homme, si versé dans l'antiquité ecclésiastique, si zélé pour les anciens usages, pour l'ancienne discipline, étoit bien éloigné de cet esprit réformateur, qui voudroit tout

ramener à l'état des premiers tems : il regardoit la pratique & les coutumes de l'Eglise dans tous les siecles, comme des loix qu'il n'étoit pas plus permis de contredire que les jugemens doctrinaux. *Insolentissima igitur est insania, non modò disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiæ non modò regula est fidei nostræ, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum; consuetudo ipsius, consuetudinis quam observare debemus* (Præf. Comm. hist. de adm. Sac. Pœn.) : passage exactement conforme à celui de S. Augustin : *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quin sit faciendum, disputare apertissima insania est.* Voyez FLEURY, THOMASSIN.

MORIN, (Jean-Baptiste) né l'an 1583 à Ville-Franche en Beaujolois. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il revint à Paris & s'appliqua entiérement à l'astrologie judiciaire. Ses horoscopes lui ouvrirent l'entrée de la maison des grands. On prétend que le cardinal de Richelieu eut la foiblesse de le consulter, & que le cardinal Mazarin lui fit une pension, après lui avoir procuré la chaire de mathématiques au college-royal. Le comte de Chavigni, secrétaire-d'état, régloit toutes ses démarches par les avis de Morin, & ce qu'il regardoit comme le plus important, les heures des visites qu'il rendoit au cardinal de Richelieu. Morin ne se trompa, dit-on, que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe. Il rencontra, à dix heures près, le moment de la mort du cardinal de Richelieu. Ayant vu la figure de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle étoit, il répondit que cet homme-là auroit la tête tranchée. Morin se méprit de seize jours seulement à la mort du connétable de Lesdiguieres, & de six à celle de Louis XIII. Mais il fit dans d'autres occasions des bévues beaucoup plus lourdes, qu'on ne manqua pas de relever. Il faut convenir cependant, qu'en général la justesse avec laquelle il devina, est difficile à expliquer. « Ceux qui croient à ces » sortes de prédictions, dit un » auteur, ou sont eux-mêmes » infatués de l'astrologie judiciaire, de l'art cabalistique, » & autres charlataneries de » ce genre, ou supposent dans » les horoscopistes, un pacte » implicite avec l'esprit des ténebres : car un homme sensé » ne verra jamais ici aucun » rapport entre les moyens & » la fin ». Morin, oracle des astrologues, voulut l'être aussi des philosophes. Il attaqua le systême de Copernic & celui d'Epicure, & eut à ce sujet des démêlés très-vifs avec Gassendi & avec les disciples de ce philosophe. La Hollande avoit promis cent mille liv., & l'Espagne trois cent mille, à celui qui auroit trouvé le problême des longitudes. Morin croyoit déjà avoir les quatre cent mille francs, lorsque des commissaires nommés par le cardinal de Richelieu, lui démontrerent la fausseté de ses prétentions. Il mourut à Paris en 1656. On lui doit une *Réfutation* en latin *du Livre des*

Préadamites, curieuse & singuliere, Paris, 1657, in-12. On a encore de lui un livre intitulé : *Astrologia Gallica*; & un grand nombre d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque un génie singulier & bizarre.

MORIN, (Pierre) né à Paris en 1531, passa en Italie, où le savant Paul Manuce l'employa à Venise dans son imprimerie. Il enseigna ensuite le grec & la cosmographie à Vicence, d'où il fut appellé à Ferrare par le duc de cette ville. S. Charles Borromée, instruit de ses profondes connoissances dans l'antiquité ecclésiastique, de son désintéressement, de son zele & de sa piété, lui accorda son estime & l'engagea à aller à Rome en 1575. Les papes Grégoire XIII & Sixte-Quint, l'employerent à l'Edition des *Septante*, 1587, & à celle de la *Vulgate*, 1590, in-fol. Il travailla beaucoup à l'édition de la *Bible* en latin traduite sur celle des *Septante*, Rome, 1588, in-fol., à l'édition des *Décrétales* jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 3 vol. in-fol., & à une *Collection des Conciles généraux*, Rome, 1608, 4 vol. Ce savant critique mourut en 1608, à 77 ans. On a de lui un *Traité du bon usage des Sciences*, & quelques auteurs écrits, publiés par le P. Quetif Dominicain, à Paris, en 1675, in-12. On y trouve des recherches & de bons principes; l'auteur étoit très-versé dans les belles-lettres & dans les langues. L'Edition de l'*Ancien-Testament* grec des Septante, Rome, 1587, in-fol., est rare. Elle passe pour la plus exacte. C'est sur un exemplaire de cette belle édition que fut faite celle de Paris en 1628, par les soins du P. Morin, de l'Oratoire, qui y joignit l'ancienne version latine de Nobilius. *Voyez* CARAFFE.

MORIN, (Simon) naquit à Richemont en Normandie, vers l'an 1623, d'une famille obscure. La misere le chassa de son pays & l'amena à Paris, où il se fit écrivain-copiste. Son cerveau, qui n'avoit jamais été fort bon, se dérangea totalement lorsqu'il jouit d'un peu d'aisance. Il se jeta dans les rêveries des Illuminés, alors fort communs à Paris. On le mit en prison, & on le relâcha bientôt comme un esprit foible, qui dans un état plus commode pourroit se rétablir. Il se logea ensuite chez une fruitiere, abusa de sa fille, & fut contraint de l'épouser. Sa belle-mere tenoit une espece d'hôtellerie; son gendre se mit à prêcher ceux qu'elle recevoit. Les ignorans s'attrouperent autour de cet ignorant; & le lieutenant de police ne put mettre fin à ces conventicules, qu'en faisant enfermer à la Bastille celui qui les tenoit. Cet insensé, remis en liberté au bout de 2 ans, répandit un petit ouvrage où brilloient tous les égaremens de son esprit. L'auteur étoit si enchanté de ce tissu de délires & d'inepties, qu'il en envoya un exemplaire au curé de S. Germain l'Auxerrois, qui lui demanda d'où venoit sa mission? *De Jesus-Christ même*, répondit le fanatique, *qui s'est incorporé en moi pour le salut de tous les hommes.* Le curé ne lui répliqua qu'en le faisant de

nouveau enfermer à la Bastille. Avant que d'y être, il avoit répété plusieurs fois, qu'il ne seroit jamais assez lâche pour dire : *Transeat a me Calix iste ;* mais dès qu'il y fut, sa fermeté l'abandonna. Il fit sa rétractation & obtint son élargissement. A peine fut-il sorti, qu'il dogmatisa encore. Le parlement le fit mettre à la Conciergerie & le condamna aux Petites-Maisons. Nouvelle abjuration & nouvel élargissement. Mais le cœur n'ayant point eu de part à ses rétractations, il chercha de nouveau à faire des prosélytes. Des Marêts de Saint-Sorlin, fanatique lui-même, mais d'un fanatisme plus pardonnable, le dénonça comme un hérétique. Morin mettoit au net un Discours qu'il vouloit présenter au roi, lorsqu'il fut conduit à la Bastille & ensuite au Châtelet. Cet écrit commençoit par ces mots : *Le Fils de l'Homme au Roi de France...* Morin fut condamné à être brûlé vif avec son livre & tous ses autres écrits. Après la lecture de son jugement, le premier président de Lamoignon lui demanda s'il étoit écrit quelque part que le nouveau Messie dût subir le supplice du feu ? Ce misérable eut l'impudence de répondre par ce verset du Pseaume 16 : *Igne me examinasti, & non est inventa in me iniquitas.* Toutes ces réponses prouvoient sa démence, & cette folie auroit dû, ce semble, lui obtenir grace. Son arrêt fut cependant exécuté le 14 mars 1663. Ses complices furent punis de diverses peines ; mais aucun ne fut condamné à la mort.

MORIN, (Louis) né au Mans en 1635, vint faire sa philosophie à Paris à pied & en herborisant. Il étudia ensuite en médecine, fut passé docteur en 1662, & devint membre de l'académie des sciences. Sa vertu égaloit son savoir. Il menoit la vie d'un anachorete, ne mangeoit que du pain, ne buvoit que de l'eau ; & tout au plus se permettoit quelques fruits. Paris étoit pour lui une Thébaïde, à cela près qu'il lui fournissoit des livres & des savans. L'argent qu'il recevoit de sa pension de l'Hôtel-Dieu, dont il étoit médecin, il le remettoit dans le tronc, après avoir bien pris garde de n'être pas vu. En 1700 il fut choisi pour faire les démonstrations des plantes au Jardin-Royal, à la place du célebre Tournefort qui alla herboriser dans le Levant. Ce savant avoit conçu tant d'estime pour Morin, qu'il donna à une plante étrangere le nom de *Morina Orientalis.* Il mourut, comme il avoit vécu, dans de grands sentimens de piété, en 1715, âgé de près de 80 ans. Il laissa une *Bibliotheque* de près de 20,000 écus, un *Herbier*, un *Médaillier*, & nulle autre acquisition. On trouva dans ses papiers un *Index d'Hippocrate* grec & latin, beaucoup plus ample & plus fini que celui de Pinus.

MORIN, (Jean) né à Meung, près d'Orléans, en 1705, obtint en 1732 la chaire de philosophie de Chartres, & en 1750 un canonicat de la cathédrale. Morin donna à 38 ans son *Méchanisme universel*, vol. in-12, qui contient beaucoup de connoissances. Son se-

cond ouvrage eſt un *Traité de l'Electricité*, imprimé in-12 en 1748. L'abbé Nollet, ayant réfuté l'opinion de l'auteur, Morin adreſſa à cet académicien une *Réponſe :* c'eſt ſon 3*e*. & dernier ouvrage imprimé. Il conſerva juſqu'à la mort ſon application aux ſciences, ainſi que les vertus du prêtre & du philoſophe. Il mourut à Chartres le 28 mars 1764, à 59 ans.

MORINGE, (Gerard) théologien de Bommel dans la Gueldre, fut profeſſeur de théologie dans le monaſtere de Ste. Gertrude à Louvain, puis chanoine & curé de S. Trond dans la principauté de Liege, où il mourut le 9 octobre 1556. On a de lui : I. La *Vie de S. Auguſtin*, Anvers, 1553, in-8°, & 1644, avec des notes d'Antoine Sanderus. II. Celle *de S. Trond*, *des SS. Libere & Euchere*, Louvain, 1540, in-4°. III. Celle *du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4°; & dans les Analectes hiſtoriques d'Adrien VI par Gaſpard Burman, Utrecht, 1727. IV. *Commentaire ſur l'Eccléſiaſte*, Anvers, 1533, in-8°. V. *Oratio de paupertate Eccleſiaſtica*, &c.: tous les écrits de cet auteur ſont en latin. On conſerve en manuſcrit dans le monaſtere de S. Trond : I. *Vitæ SS. Antonii & Guiberti Gemblacenſis*. II. *Præcepta vitæ honeſtæ*. III. *Chronicon Trudonenſe*, depuis l'an 1400. Arnould Wion & le P. Poſſevin le font moine Bénédictin à S. Trond, & diſent qu'il floriſſoit vers 1100; ils ſe trompent, de même que Corneille Loos qui le confond avec Noviomagus.

MORINIERE, (Adrien-Claude LE FORT de la) né à Paris en 1696, d'une famille noble, fut élevé ſous le célebre Pere Porée, dont il fut toute ſa vie l'ami & l'admirateur. L'amour des lettres inſpirant celui de la ſolitude, notre auteur quitta le tumulte de la capitale pour ſe retirer chez les Peres Génovéfains de Senlis. Il y vécut pendant 12 ans, occupé à préparer les matériaux de différentes collections. Les principales ſont : I. *Choix de Poéſies morales*, 3 vol. in-8°, 1740. II. *Bibliotheque poétique*, 4 vol. in-4°, & 6 vol. in-12, 1745. III. *Paſſe-tems poétiques*, *hiſtoriques & critiques*, 2 vol. in-12, 1757. IV. *Les Œuvres choiſies de J. B Rouſſeau*, in-12. Ce petit recueil eſt le mieux fait de tous ceux que la Moriniere a donnés au public. On a encore de lui deux petites Comédies imprimées en 1754, ſous le titre des *Vapeurs* & du *Temple de la Pareſſe*. Cet auteur mourut en 1768. Le reſpect pour la Religion & pour les mœurs, qu'on remarque dans ſes ouvrages, reſpiroit dans ſa conduite. Dans les éditions qu'il a données des meilleurs morceaux des Poëtes François, il n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui ſent tant ſoit peu la licence. Par-là, il en a rendu la lecture commune & ſûre pour tous les âges & toutes les perſonnes. Il eſt toujours, ſinon glorieux, du moins eſtimable, de préſenter les grands hommes par le beau côté. On exécute, en quelque ſorte, leurs intentions; car il en eſt peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égaremens de leur jeuneſſe & de leur plume.

MORISON, (Robert) vit le jour à Aberdéen en Ecosse, l'an 1620. Il étudia dans l'université de cette ville, & y enseigna quelque tems la philosophie. Il s'appliqua ensuite à l'étude des mathématiques, de la théologie, de la langue hébraïque, de la médecine, & sur-tout de la botanique, pour laquelle il avoit beaucoup de passion. Les guerres civiles interrompirent ses études; il signala son zele & son courage pour les intérêts du roi Charles I, & se battit vaillamment dans le combat donné sur le pont d'Aberdéen, entre les habitans de cette ville & les troupes presbytériennes. Il y fut blessé dangereusement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette blessure, il vint en France. Gaston de France, duc d'Orléans, l'attira à Blois, & lui confia la direction du jardin royal de cette ville en 1650. Morison dressa une nouvelle méthode d'expliquer la botanique, qui plut au duc. Après la mort de ce prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le roi Charles II, à qui le duc d'Orléans l'avoit présenté à Blois, le fit venir à Londres, & lui donna le titre de son médecin, & une pension de 200 livres sterlings. Cet habile homme mourut à Londres en 1683, à 63 ans. On a de lui: I. Le *Præludium Botanicum*, qu'il publia en 1669, in-12. Cet ouvrage acquit tant de réputation à son auteur, que l'université d'Oxford lui offrit une chaire de professeur en botanique, qu'il accepta. II. *Hortus Blesensis*, Paris, 1635, in-fol., réimprimé dans son *Præludium Botanicum*. III. La 2*e*. & la 3*e*. partie de son Histoire des Plantes, in-fol., 1680 & 1699, dans laquelle il donne une nouvelle méthode estimée des connoisseurs. La 1*re*. partie de cet ouvrage n'a point été imprimée. On ne sait ce qu'elle est devenue; ce qui en tient lieu est intitulé: *Plantarum Umbelliferarum distributio nova*, 1672, in-fol. Mais comme ce *Traité* fut réimprimé avec la 3*e*. partie, on ne prend l'édition de 1672, qu'à cause de la beauté des épreuves. La 1*re*. partie devoit contenir la description des arbres & arbrisseaux. Les trois parties ont été publiées à Oxford en 1715, 2 vol. in-fol. avec fig. La méthode de Morison consiste à établir les genres des plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs semences & à leurs fruits: méthode que Tournefort a également adoptée, mais que Linnée a cru devoir changer contre une autre. Morison a certainement rendu des services importans à l'histoire naturelle: mais il semble qu'il se loue lui-même un peu trop. Bien loin de se contenter de la gloire que pouvoit lui procurer son systême de classification botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de Christophe Colomb; & sans jamais citer Gesner, Césalpin & Fabio Colomna, il assure en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'auroit peut-être cru sur sa parole, s'il n'avoit pris la peine de transcrire des pages entieres de ces deux derniers auteurs.

MORISOT, (Claude-Barthélemi) écrivain, né à Dijon

en 1592, mort dans la même ville en 1661. On a de lui : I. Un livre intitulé *Peruviana* (Dijon, 1645, in-4°), où sous des noms allégoriques, il trace l'histoire des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine Marie de Médicis, & Gaston de France, duc d'Orléans. II. *Orbis Maritimus*, in-folio, 1643. III. *Veritatis lacrymæ*, Geneve, 1626, in-12. C'est une satyre contre les Jésuites, avec cette dédicace : *Patribus Jesuitis Sanitatem ;* elle est si grossiere, qu'il ne trouva pas moyen de la faire imprimer dans sa patrie, & qu'il dut la faire publier à Geneve, où on imprimoit tous les sarcasmes contre l'Eglise & ses ministres. IV. Grand nombre de *Lettres* latines sur différens sujets.

MORLEY, (Georges) évêque anglican, né à Londres en 1597, de parens nobles, devint chanoine d'Oxford en 1641. Il donna les revenus de son canonicat au roi Charles I, alors engagé dans la guerre contre les troupes *du long Parlement*. Quelque tems après, ce prince étant prisonnier à Hamptoncourt, employa le docteur Morley pour engager l'université d'Oxford à ne point se soumettre à une visite illégale. Ayant ménagé cette affaire, il irrita les anti-royalistes, & fut privé, l'un des premiers, de ses emplois à Oxford. Il quitta l'Angleterre, & se rendit à La Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zele de ce fidele sujet par la nomination à l'évêché de Worchester, & ensuite à celui de Winchester. Ce prélat mourut en 1684, à 87 ans, après avoir fait de grands biens dans son diocese. On a de lui des *Sermons*.

MORNAC, (Antoine) célebre avocat au parlement de Paris, né à Tours, fréquenta le barreau près de 40 ans, & cultiva les Muses au milieu des épines de la chicane. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1724, en 4 vol. in-fol. On a encore de lui un recueil de vers, intitulé : *Feriæ Forenses*, in-8°, parce qu'ils étoient le fruit de ses amusemens pendant les vacations du palais. Ils contiennent les éloges des gens-de-robe qui avoient paru avec éclat en France depuis 1500. Il mourut en 1619.

MORNAY, (Philippe de) seigneur du Plessis-Marly, né à Buhy ou Bishuy, dans la haute Normandie, en 1549, fut élevé à Paris. Il y fit des progrès rapides dans les belles-lettres, les langues savantes, & dans la théologie ; ce qui étoit un prodige dans un gentilhomme : on le destina d'abord à l'Eglise ; mais sa mere, imbue des erreurs de Calvin, les lui inspira. Après la St-Barthélemi, Philippe de Mornay parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas & l'Angleterre. Le roi de Navarre, depuis Henri IV, étoit alors chef du parti protestant : Mornay s'attacha à lui, & le servit de sa plume & de son épée. Il n'oublia rien pour applanir le chemin du trône à ce prince. Mais lorsqu'il changea de religion, il lui en fit de sanglans reproches, se retira de la cour, devint le chef & l'ame du parti protestant, & fut le pape des huguenots. Un de ses livres, sur les prétendus *abus de la*

Messe, ayant soulevé tous les théologiens Catholiques, il eut l'imprudence de ne répondre à leurs censures que dans une conférence publique. Elle fut indiquée en 1600 à Fontainebleau, où la cour devoit être. Le combat fut entre du Perron évêque d'Evreux, & Mornay. La victoire fut unanimement adjugée à du Perron. Ce prélat s'étoit vanté de faire voir clairement près de cinq cents passages tronqués ou mal cités dans le livre de son adversaire, & il tint sa parole. Les Calvinistes équitables convinrent de la défaite de leur chef: pour la constater, il ne faut que lire ce qu'en dit le duc de Sulli, zélé protestant, dans ses *Mémoires* (*voyez* du PERRON). Un ministre huguenot, présent à la conférence, disoit avec douleur à un capitaine de son parti: *L'Evêque d'Evreux a déjà emporté plusieurs passages sur Mornay.* — *Qu'importe*, repartit le militaire, *pourvu que celui de Saumur lui demeure?* C'étoit un passage important sur la riviere de Loire, dont du Plessis étoit gouverneur. Ce fut-là qu'il se retira, toujours occupé à inquiéter les Catholiques. Lorsque Louis XIII entreprit la guerre contre son parti, du Plessis lui écrivit pour l'en dissuader. Après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses, il lui dit: « Faire la guerre à ses » sujets, c'est témoigner de la » foiblesse. L'autorité consiste » dans l'obéissance paisible du » peuple; elle s'établit par la » prudence & par la justice de » celui qui gouverne. La force » des armes ne se doit em- » ployer que contre un ennemi » étranger». Ces remontrances de Mornay que les événemens du passé rendoient ridicules, ne produisirent rien que la perte de son gouvernement de Saumur, que Louis XIII lui ôta en 1621. Mornay ne pouvoit point ignorer les fruits amers qu'avoit produit l'indulgence dont on avoit usé envers les sectaires; il pouvoit moins ignorer encore les désordres que la nature des nouvelles erreurs devoit inévitablement produire dans un état catholique. « Le » Calvinisme, dit Voltaire, » dévoit nécessairement en- » fanter des guerres civiles & » ébranler les fondemens des » états. Les réformateurs du » quinzieme siecle ayant dé- » chiré tous les liens par les- » quels l'Eglise Romaine tenoit » les hommes, ayant traité » d'idolâtrie ce qu'elle avoit » de plus sacré, ayant ouvert » les portes de ses cloîtres, & » remis ses trésors dans les » mains des séculiers; il falloit » qu'un des deux partis périt » par l'autre. Il n'y a point de » pays en effet où la religion » de Calvin & de Luther ait » paru sans faire couler le » sang » (*Siecle de Louis XIV*, *chap.* 33). L'amiral Coligni disoit lui-même, au rapport de Brantôme, que le seul moyen de contenir les Calvinistes, étoit de les occuper hors du royaume, & d'abandonner à leurs dégâts les provinces catholiques des Pays-Bas, faute de quoi *pour le seur ils recommenceroient à brouiller au-dedans; tant il les connoissoit brouillons, remuans, frétillans, & amateurs de la picorée.* Mornay mourut en 1623, à 74 ans,

dans sa baronnie de la Forêt-sur-Seure en Poitou. On a de lui : Un *Traité de l'Eucharistie*, 1604, in-fol. II. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, in-4°. III. Un livre intitulé : *Le Mystere d'iniquité*, in-4°. IV. Un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la Maison de Guise*, in-8°. V. Des *Mémoires*, depuis 1572 jusqu'en 1629, 4 vol. in-4°. VI. Des *Lettres*, &c. Presque tous ses ouvrages sont remplis des erreurs de sa secte, & de plus d'une bonne dose d'enthousiasme. David des Liques a composé sa *Vie*, in-4°; c'est un éloge historique fait par un homme de parti.

MORO, (François) Japonois de naissance & zélé Chrétien, directeur du commerce des Portugais au Japon, fut accusé faussement d'une conspiration contre l'empereur, & brûlé vif en 1637, en protestant jusqu'au dernier soupir de sa parfaite innocence. Le P. Charlevoix a démontré la fausseté de cette prétendue conspiration, & du roman que Koempfer a ou fabriqué ou adopté pour l'accréditer, & calomnier à son ordinaire l'Eglise naissante & souffrante du Japon.

MORO, (Etienne) Jésuite Hongrois, savant mathématicien, fut assassiné en 1704 par les Rasciens à Cinq-Eglises. On a de lui : *Geographia Pannoniæ*, insérée dans *Imago Hungariæ Antiquæ* par Timon, qui en fait un grand éloge.

MORON, (Jean de) fils du comte Jerôme de Moron, chancelier de Milan, & l'un des plus grands politiques de son tems, mort subitement au camp devant Florence en 1529, eut une partie des talens de son pere. Il mérita l'évêché de Modene par son zele & ses talens. Envoyé nonce en Allemagne l'an 1542, il engagea les princes de l'Empire à souscrire à la convocation d'un concile général. Le pape Paul III, charmé d'un tel succès, récompensa Moron par le chapeau de cardinal, le nomma légat à Bologne, & président au concile indiqué à Trente. Jules III l'envoya en qualité de légat à la diete d'Ausbourg, où il soutint avec chaleur les intérêts du siege de Rome. Moron s'y fit également aimer des Catholiques & des Protestans. Sa modération & l'équité qui formoient son caractere, étoient dignes d'un philosophe chrétien. Il tonnoit contre l'hérésie, & il traitoit avec douceur les hérétiques. Ses ennemis lui firent un crime de cette modération. Paul IV le fit arrêter sur quelques fausses accusations ; mais Pie IV son successeur prit hautement sa défense, & confondit la calomnie, en le nommant président du concile de Trente. Après la mort de ce pontife, S. Charles Borromée le crut digne de la tiare & lui donna sa voix. Il en avoit déjà eu 28 dans un autre conclave. Grégoire XIII l'envoya légat à Genes, & ensuite en Allemagne. Ce fut au retour de cette derniere légation, qu'il couronna une vie illustre par une mort sainte. Il mourut à Rome en 1580, à 72 ans, avec la réputation d'un homme pénétrant, adroit, résolu, intrépide, zélé pour les intérêts de son diocese & pour ceux de l'Eglise.

MOROSINI, très-ancienne

maison de Venise, dont le nom en latin est *Maurocenus*, a donné plusieurs doges à la république. Dominique MOROSINI, élu doge de Venise en 1148; Marin MOROSINI, élu en 1249, qui soumit Padoue à la république, & Michel MOROSINI, qui mourut en 1381, 4 mois après son élection, & après avoir soumis l'isle de Tenedos. Ces illustres républicains se rendirent également recommandables par l'esprit patriotique & par l'art de gouverner.

MOROSINI, (Pierre) célebre cardinal, de la même famille que les précédens, fut un des plus habiles jurisconsultes de son tems. Il travailla à la compilation du 4e. livre des *Décrétales*, & mourut en 1424 à Gallicano.

MOROSINI, (Jean-François) cardinal & ambassadeur de la république de Venise, en Savoie, en Pologne, en Espagne, en France, & à la cour de Constantinople auprès du sultan Amurat III. Il mourut dans son évêché de Brescia, le 14 janvier 1596, à 59 ans.

MOROSINI, (André) obtint les principales dignités de la république de Venise, & mourut en 1618, à 60 ans. Chargé de continuer l'*Histoire de Venise* de Paruta, il la poussa jusqu'en 1615. Elle fut imprimée en 1623, in-folio, & réimprimée dans la Collection des Historiens de Venise, 1718 & années suivantes, 10 vol. in-4°. Ses *Opuscula & Epistolæ*, 1625, in-8°, sont moins recherchés que son Histoire.

MOROSINI, (François) né à Venise en 1618, se signala sur une des galeres Vénitiennes, dès l'âge de 20 ans, & remporta sur les Turcs des avantages continuels. Nommé commandant de la flotte en 1651, il prit sur eux un grand nombre de places, & fut déclaré généralissime. Il défendit, en cette qualité, l'isle de Candie contre les Turcs. Il y soutint plus de 50 assauts, plus de 40 combats souterreins, & éventa les mines des assiégeans près de 500 fois. Les Turcs perdirent à ce siege plus de 120,000 hommes, & les Vénitiens plus de 30,000. En vain le grand-visir tâcha de corrompre ce brave homme, en lui offrant de le faire prince de Valachie & de Moldavie; il méprisa ces offres. Enfin obligé de se rendre, il capitula au bout de 28 mois, en 1669. Le grand-visir, plein d'estime pour son courage, lui accorda tout ce qu'il voulut. De retour à Venise il fut d'abord très-bien reçu, & ensuite arrêté par ordre du sénat; mais s'étant pleinement justifié, on lui confirma la charge de Procurateur de S. Marc. Quelque tems après, la guerre s'étant renouvellée contre les Turcs, Morosini fut élu généralissime des Vénitiens pour la 3e. fois, en 1684. Il s'empara de plusieurs isles sur les Turcs, remporta sur eux une victoire complette en 1687 près des Dardanelles, & prit Corinthe, Misitra, Athenes, & presque toute la Grece. Tant de succès le firent élire doge en 1688, & généralissime pour la 4e. fois en 1693, quoiqu'âgé de 75 ans. Il mit plusieurs fois en fuite la flotte des Turcs; mais il tomba malade de fatigue, & mourut à Napoli de Romanie en 1694. Le sénat lui

fit élever un ſuperbe monument avec cette inſcription : *Franciſco Mauroceno Peloponeſiaco.* Le titre de *Péloponéſiaque* lui fut donné après ſes victoires, en 1687. Le pape Alexandre VIII l'honora, dans le même tems, d'une épée & d'un caſque, qu'il reçut en cérémonie dans l'égliſe de S. Marc, des mains du nonce.

MOROTI, (Charles-Joſeph) abbé de l'ordre de Cîteaux dans Turin, & depuis évêque de Saluces, a donné en latin: I. *Le Théâtre chronologique de l'ordre des Chartreux*, &c., Turin, 1681, in-fol. II. *Théâtre chronologique de l'ordre de Cîteaux*, Turin, 1690, in-fol. en latin.

MORPHÉE, premier miniſtre du dieu du Sommeil, ſelon la Fable, excitoit à dormir ceux qu'il touchoit avec une plante de pavot, & préſentoit les ſonges ſous diverſes figures. Ovide décrit ſes fonctions dans le 11*e*. livre des *Métamorphoſes*.

MORT, (Jacques le) chymiſte & médecin, né à Harlem en 1650, donna des leçons particulieres ſur la chymie, la pharmacie & la médecine à Leyde; en 1702 il y obtint une chaire de chymie qu'il remplit juſqu'en 1718, année de ſa mort. Le célebre Boerhave le remplaça. On a de le Mort : I. *Chymia medico-phyſica*, Leyde, 1684, in-4°. II. *Pharmacia medico-phyſica*, 1688, in-12. III. *Fundamenta nov. antiqua theoriæ medicæ, ad naturæ operas revocata*, 1700, in-12, &c. Ouvrages eſtimés de ſon tems; mais comme les opérations de la chymie ſont perfectionnées, ils ne ſont plus d'uſage.

MORTIER, *voyez* MARTIN David.

MORTO, peintre de Feltro en Italie, floriſſoit dans le 16*e*. ſiecle. Il eſt regardé comme le premier qui a excellé à peindre les groteſques, & ſur-tout dans cette maniere de clair-obſcur qu'on appelle *égratignée*. Ayant pris le parti des armes, il fut tué à 45 ans, dans un combat qui ſe donna entre les Vénitiens & les Turcs.

MORTON *ou* MOORTON, (Jean) né dans le comté de Dorcheſter en Angleterre, ſe rendit ſi habile dans la juriſprudence, qu'il mérita d'être admis dans le conſeil-privé des rois Henri VI & Edouard IV. Cette place lui fraya la route à l'évêché d'Ely, & enfin à l'archevêché de Cantorbery. Il le méritoit par ſon zele & ſa fidélité envers ſes ſouverains. Henri VII le fit ſon chancelier, & lui obtint un chapeau de cardinal. Il mourut l'an 1500.

MORTON, (Thomas) Anglois, profeſſeur au college de St.-Jean à Cambridge, devint évêque de Cheſter en 1615, puis de Lichfield & de Conventry en 1618, & de Durham en 1632. Il conſerva une ſanté conſtante juſqu'à l'âge de 95 ans, auquel il mourut en 1659. On a de lui : *Apologia Catholica*, in-fol. *De auctoritate Principum*, in-4°; & divers autres ouvrages eſtimés des théologiens anglois, mais peu connus hors de l'Angleterre.

MORVILLIERS, (Pierre de) fils de Philippe, premier préſident du parlement de Paris, iſſu d'une famille noble de Picardie, fut fait chancelier en 1461.

1461. C'étoit un homme hardi & véhément. Louis XI l'envoya en 1464 vers Philippe duc de Bourgogne. Le chancelier parla à ce prince & au comte de Charolois son fils en termes si désobligeans, que le comte indigné ne put s'empêcher de dire à l'archevêque de Narbonne, que *le roi s'en repentiroit.* En effet, ce fut-là la premiere étincelle de la guerre dite du *Bien public.* La paix faite, Louis XI non-seulement désavoua le chancelier, mais il le destitua, pour donner au comte une satisfaction entiere. Morvilliers se retira auprès du duc de Guienne, survécut long-tems à sa déposition, & ne mourut que vers la fin de 1476.

MORVILLIERS, (Jean de) né à Blois en 1507, du procureur du roi, n'étoit pas de la même famille que le précédent. Il fut d'abord lieutenant-général de Bourges, doyen de la cathédrale de cette ville, puis conseiller au grand conseil, & en cette qualité l'un des juges du chancelier Poyet en 1542. Ses talens l'ayant fait connoître, il fut envoyé ambassadeur à Venise, & s'y conduisit en homme plein d'adresse, de bon sens & de probité. De retour en France, il obtint l'évêché d'Orléans en 1552, & la place de garde-des-sceaux en 1568. Ses talens éclaterent au concile de Trente, où l'on admira également son esprit & son zele. Cet illustre prélat se démit de son évêché en 1574, & mourut à Tours en 1577, à 70 ans. Les gens-de-lettres de toutes les nations célébrerent sa mémoire, comme celle de leur bienfaiteur.

MORUS, (Thomas) naquit à Londres, vers 1473, d'un avocat consultant. La science & la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, & il cultiva l'une & l'autre avec succès. A l'étude des langues mortes il joignit celle des langues vivantes, & les différentes connoissances qui peuvent orner l'esprit. Henri VIII, roi d'Angleterre, se servit de lui dans plusieurs ambassades. La sagacité & les talens de Morus brillerent sûr-tout dans les conférences pour la paix de Cambray, en 1529. La charge de grand-chancelier d'Angleterre fut la récompense de son zele pour le service de son maître. Sa faveur ne fut pas de longue durée. Henri VIII, amoureux d'Anne de Boulen, ayant rompu les liens qui le tenoient à l'Eglise Romaine, Morus se démit de sa charge en 1531, & se retira dans sa maison pour y vivre avec ses livres. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de *Suprématie*, que ce prince débauché & cruel, le Néron de l'Angleterre, exigeoit de tous ses sujets. La douceur n'ayant pu le toucher, on eut recours à la violence : on le mit en prison; on lui enleva ses livres, sa seule consolation au milieu des horreurs dont il étoit environné. Ses amis tâcherent de le gagner, en lui représentant « qu'il » ne devoit point être d'une au- » tre opinion que le parlement » d'Angleterre ». *Si j'étois*, dit-il, *seul contre tout le parlement, je me défierois de moi-même, mais j'ai pour moi toute l'Eglise Catholique, ce grand parlement des Chrétiens.* Sa femme

le conjurant d'obéir au roi, & de conſerver ſa vie pour la conſolation & le ſoutien de ſes enfans : « Combien d'années » (lui dit-il) penſez-vous que » je puiſſe encore vivre ?.. » Plus de vingt ans (répondit-» elle). — Ah! ma femme » (lui dit-il), veux-tu donc » que je change l'éternité avec » vingt ans ?.. ». Henri VIII le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête en 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Il avoit vécu à la cour ſans orgueil; il mourut ſur l'échafaud ſans foibleſſe. C'étoit un homme ſolidement vertueux, quoiqu'un peu original, qui mettoit de la gaieté dans les matieres les plus ſérieuſes. L'Hiſtoire a conſervé quelques traits, qui peignent bien ſon caractere. Un grand ſeigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour ſe le rendre favorable dans un procès fort important; le magiſtrat les fit remplir du meilleur vin de ſa cave, & les renvoya à celui de qui ils venoient. *Vous aſſurerez votre maître*, dit-il au domeſtique qui les avoit apportés, *que tout le vin de ma cave eſt à ſon ſervice...* Il répondit à celui qui vint lui dire, que » la clémence du roi avoit mo-» déré l'arrêt de mort rendu » contre lui, à la peine d'être » ſeulement décapité ». *Je prie Dieu de préſerver tous mes amis d'une ſemblable clémence...* Il employa en prieres le tems qui ſe paſſa entre ſa condamnation & ſa mort. La veille de l'exécution, il écrivit à ſa fille Marguerite avec du charbon & ſur du papier qu'il avoit ſurpris, pour lui mander que « bientôt » il ne ſeroit plus à charge à » perſonne, qu'il brûloit d'en-» vie de voir ſon Dieu, & » de mourir le lendemain, qui » étoit l'octave du Prince des » Apôtres & la fête de la » tranſlation de S. Thomas de » Cantorbery, jour de grande » conſolation pour lui ». Il parloit ainſi, parce qu'il mouroit pour la défenſe de la primauté de S. Pierre, & que toute ſa vie il avoit eu une dévotion particuliere à S. Thomas ſon patron. Etant monté ſur l'échafaud, il chanta le pſaume *Miſerere*, & prit le peuple à témoin qu'il mouroit dans la profeſſion de la foi catholique, apoſtolique & romaine. L'auteur du *Plutarque Anglois*, en mettant de côté les cauſes de la condamnation de Morus & de Socrate, les compare dans leurs derniers momens : « Le pre-» mier, dit-il, eſt plus grand, » puiſqu'il dépendoit de lui de » conſerver ſes jours, & que » l'autre étoit forcé de ſubir » ſon arrêt. Socrate philoſo-» phoit beaucoup dans ſa pri-» ſon, avant de prendre & » après avoir pris la ciguë ; » mais Thomas Morus ſe mon-» tre plus grand philoſophe, en » ce qu'il ne perdit pas un » inſtant cette gaieté douce qui » l'avoit accompagné toute ſa » vie. Les diverſes anecdotes » de ſa mort montrent juſqu'où » peuvent aller la tranquillité » & le courage qu'inſpirent la » Religion, & l'aſpect d'un » avenir, où la juſtice de Dieu » mettra tout à ſa place ». Morus étoit d'un tempérament flegmatique; il avoit l'air riant & l'abord facile. Il vécut toujours avec beaucoup de fru-

galité. Son zele pour la Religion Catholique étoit vif & sincere ; les Luthériens ne purent sous son ministere trouver aucun accès en Angleterre. On a de lui : I. Un livre plein d'idées singulieres & inexécutables, intitulé : *Utopia*, Oxford, 1663, in-8°; Glasgow, 1750, in-8°. Il a été traduit en françois par Gueudeville, in-12, Leyde, 1715, & Amsterdam, 1730. En 1780, il en a paru une nouvelle traduction, lâche & infidelle, avec quelques notes inutiles & fausses. Cet ouvrage contient le plan d'une république à l'imitation de celle de Platon, mais il n'est pas écrit du style éloquent du philosophe Grec. Il voudroit établir un partage absolument égal, des biens & des maux, entre tous les citoyens ; idée chimérique, qui contrarie le plan de la nature & de la Providence. Il prêche un amour de la paix & un mépris de l'or, qui exposeroit à des guerres continuelles de la part d'un voisin puissant & ambitieux, &c. il y a cependant de très-bonnes vues qui respirent la sagesse, la vertu & le zele du bonheur public. II. L'*Histoire de Richard III*, roi d'Angleterre. III. Celle d'*Edouard V*. IV. Une *Version* latine de trois *Dialogues* de Lucien. V. Une *Réponse* très-vive à *Luther*. VI. Un Dialogue intitulé : *Quòd mors pro Fide fugienda non sit*. VII. Des *Lettres*. VIII. Des *Epigrammes*. Ces différens ouvrages sont en latin, & ont été recueillis en 1566, in-fol., à Louvain. — Thomas MORUS, prêtre, son arriere-petit-fils, mort à Rome en 1625, a donné la *Vie* de Thomas Morus en anglois, Londres, 1627, in-4°, ou 1726, in-8°. Nous en avons une autre par Stapleton. Des Rochers a gravé son portrait à Paris, avec cette inscription assez plate, mais instructive :

Thomas Morus, grand personnage,
Sur l'échafaud reçut la mort :
Sous un tyran, tout homme sage
Doit attendre le même sort.

Sa fille, Marguerite MORUS, professa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, & n'oublia rien pour avoir la liberté de consoler son pere dans sa prison. On dit que pour l'obtenir, elle fit tomber entre les mains du concierge, une lettre, qu'elle feignit d'écrire à l'illustre captif, pour lui persuader de consentir aux volontés du roi ; mais dès qu'elle fut dans la prison, elle lui conseilla de soutenir avec constance les intérêts de l'Eglise. Ce grand homme ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'exécuteur de la justice & la conserva précieusement. Cette fille respectable soulagea son infortune & sa douleur par les lumieres de la Religion & la culture des lettres. Elle possédoit les langues & laissa divers ouvrages.

MORUS, (Alexandre) né à Castres en 1616, d'un pere Ecossois, & principal du college que les Calvinistes avoient en cette ville, fut envoyé à Geneve, où il remplit les chaires de grec, de théologie, & la fonction de ministre à Geneve. Sa passion pour les femmes, & sa conduite peu réguliere, lui causerent des disgraces bien méritées. Saumaise l'appella en Hollande, où il fut

nommé professeur de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Il remplit ces places, & fit ensuite un voyage assez long en Italie. C'est durant ce voyage qu'il publia un beau Poëme, sur la défaite de la flotte Turque par les Vénitiens : cet ouvrage lui valut une chaîne d'or, dont la république de Venise lui fit présent. Dégoûté de la Hollande, il vint exercer le ministere à Charenton. Ses Sermons attirerent la foule, moins par leur éloquence, que par les allusions satyriques & les bons mots dont il les semoit. L'impétuosité de son imagination lui procura de nouvelles querelles, sur-tout avec Daillé. Cet homme singulier mourut à Paris dans la maison de la duchesse de Rohan, en 1670, sans avoir été marié. On a de lui : I. Divers *Traités de controverse*. II. Des *Harangues* & des *Poëmes* en latin. III. Une réponse à Milton, intitulée : *Alexandri Mori fides publica*, in-8°. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits. Ce que l'on a imprimé des *Sermons* de Morus, ne répond point à la réputation qu'il s'étoit acquise en ce genre.

MORUS, (Henri) né en 1614 à Grantham, dans le comté de Lincoln en Angleterre, passa sa vie studieuse à Cambridge, dans le college de Christ, auquel il avoit été aggrégé. Il refusa plusieurs bénéfices & même des évêchés, & mourut en 1687. On a de lui divers écrits philosophiques & théologiques, Londres, 1675, in-fol.

MORZILLO, *voyez* FOX MORZILLO.

MOSCHION ; c'est le nom de quatre auteurs, cités par Galien, Soranus, Pline & Plutarque. On ne sait duquel sont les *Vers* qui se trouvent dans les *Poëtes Grecs* de Plantin, 1568, in-8°. On n'est pas moins incertain sur le livre : *De Muliebribus affectibus*. Conrad Gesner y a joint des Scholies ; & Gaspar Wolff, son disciple, le fit paroître en grec, Bâle, 1566, in-4°. Israël Spachius l'a donné en grec & en latin, dans *Gynæciorum Libri*, Strasbourg, 1597, in-fol.

MOSCHOPULUS, (Emmanuel) nom de deux écrivains Grecs. Le premier, natif de Candie, dans le 14e. siecle, a laissé un livre intitulé : *Question de Grammaire*, 1545, in-4°. — Le second, neveu du premier, passa en Italie vers 1455, lors de la prise de Constantinople, & composa un *Lexicon Grec*, ou *Recueil de mots attiques*, 1545, in-4°.

MOSCHUS, poëte bucolique Grec, vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe, aussi-bien que Théocrite & Bion. Il nous reste de lui quelques *Poésies* pleines de délicatesse, qui ont été imprimées avec celles de Bion, 1680, in-12, à cause du rapport de leur matiere & de leur caractere. Longepierre les a traduites en vers françois, de même que celles de Bion. On estime l'édition de ce poëte donnée par Daniel Heinsius, accompagnée des poésies de Théocrite, de Bion & de Simmius, augmentée des notes de divers commentateurs, 1604, in-4° ; & celle faite avec Bion, Oxford, 1748, in-8°.

MOSCHUS, (Jean) pieux solitaire & prêtre du monastere

de St. Théodose à Jérusalem, visita les monasteres d'Orient & d'Egypte, & alla à Rome avec Sophrone son disciple. Il dédia à ce vertueux compagnon de ses voyages, un ouvrage célebre, intitulé : *Le Pré spirituel.* On y trouve la vie, les actions, les sentences & les miracles des moines de différens pays. Le style en est simple & négligé, en grec. Il a été inséré dans les *Vies des Peres* de Rosweyde, seulement en latin. Le P. Fronton-du-Duc l'a donné en grec l'an 1624, mais avec des lacunes, qui ont été remplies par Cotelier dans ses *Monumens de l'Eglise Grecque*, tom. 2. Arnaud d'Andilly en a donné une traduction françoise, où sont omis beaucoup de passages de l'original. Moschus mourut en 619 selon la plus commune opinion ; d'autres disent en 630.

MOSELLAN, (Pierre) savant grammairien, étoit fils d'un vigneron de Protog, près de Coblentz, & fut l'un des principaux ornemens de l'université de Leipsig, où il mourut le 19 avril 1524. On a de lui divers ouvrages de Grammaire, & des Notes sur des auteurs latins.

MOSEOSO D'ALVADARO, (Louis) officier Espagnol, accompagna François Pizarro dans la conquête du Pérou, puis Ferdinand Soto en son voyage de Floride. Il succéda à ce dernier, l'an 1542, dans la charge de général de la Floride. Moseoso, voyant les troupes rebutées des fatigues & des périls qu'elles avoient essuyés sous Soto, n'osa pousser plus loin ses conquêtes. Il prit le parti de revenir à Passico, ville de la Nouvelle-Espagne, avec 311 soldats, du nombre de 600 que son prédécesseur avoit amenés d'Espagne, & passa ensuite au Mexique, où il servit le vice-roi de ses conseils & de son épée.

MOSÈS MICOSTI, célebre rabbin Espagnol du 14e. siecle, est un de ceux qui ont écrit le plus judicieusement sur les commandemens de la loi judaïque. On a de lui un savant ouvrage intitulé : *Sepher Mitsevoth gadol*, c'est-à-dire, *le grand Livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM, (Jean-Laurent) littérateur, théologien & prédicateur Allemand, né à Lubec le 6 octobre 1694, fut intendant des écoles du duché de Brunswick-Wolfenbuttel, professeur en théologie à Helmstadt & à Gottingue, & mourut l'an 1752. On a de lui : I. De savantes *Notes* sur *Cudworth.* II. Une Histoire Ecclésiastique, Helmstadt, 1764, in-4°, sous le titre d'*Institutiones Historiæ Ecclesiasticæ*, traduite en françois en 6 vol. in-8°, remplie de préjugés de secte, & d'une critique peu exacte (*voyez* S. MAURICE). C'est un vrai travestissement de l'Histoire de l'Eglise. La plupart de ses calomnies contre les Catholiques, sont solidement réfutées dans la part. théol. de l'*Encyclopédie Méthodique.* III. Des *Sermons* en allemand, qui l'ont fait nommer par les Protestans le *Bourdaloue de l'Allemagne ;* dénomination qui ne peut se justifier qu'aux dépens de la gloire oratoire de cette nation, & qui est d'ailleurs réfutée par la réputation plus brillante &

plus méritée de plusieurs orateurs Allemands. IV. *Dissertationes sacræ*, Leipsig, 1733, in-4°. V. *Historia Michaëlis Serveti*, Helmstadt, 1728, in-4°.

MOSTANDGED, calife de la race des Abbassides, succéda à son pere Moqtafi, l'an 1160 de J. C. Son frere fut gagner ses femmes qui devoient le poignarder; mais Mostandged ayant été averti, fit emprisonner son frere & sa mere qui étoient de la conspiration, & jeta ses femmes dans le Tigre. Il mourut en 1170, âgé de 56 ans.

MOTHE-HOUDANCOURT, (Philippe de la) duc de Cardone, porta les armes de bonne heure. Après s'être signalé en divers sieges & combats, il commanda l'armée Françoise en Catalogne l'an 1641, défit les Espagnols devant Tarragone, & leur prit différentes places. Le bâton de maréchal de France & la dignité de vice-roi en Catalogne, furent la récompense de ses succès. La gloire de ses armes se soutint en 1642 & 1643; mais elle baissa en 1644. Il perdit une bataille devant Lerida, & fut obligé de lever le siege de Tarragone. Ayant encouru la disgrace du roi, il fut renfermé dans le château de Pierre-en-Cise, & n'en sortit qu'en 1648, pour être une seconde fois vice-roi de Catalogne en 1651. Il se signala l'année d'après dans Barcelone, qu'il défendit pendant cinq mois, & mourut en 1653, dans la 50e. année de son âge.

MOTHE-LE-VAYER, (François de la) né à Paris en 1588, se consacra à la robe, & fut pendant long-tems substitut du procureur-général du parlement, charge qu'il avoit héritée de son pere. Il s'en défit ensuite, pour ne vivre plus qu'avec ses livres. Lorsque Louis XIV fut en âge d'avoir un précepteur, on jeta les yeux sur lui; mais la reine ne voulant pas d'un homme marié, il exerça cet emploi auprès du duc d'Orléans, frere unique du roi. L'académie françoise lui ouvrit ses portes en 1639, & le perdit en 1672, à 85 ans. Comme il avoit plus de mémoire que de jugement, la contrariété des opinions des peuples divers qu'il étudia, le jeta dans le Pyrrhonisme: mais s'il fut sceptique comme Bayle, il ne sema pas comme lui ses écrits de maximes pernicieuses, qui, en séduisant l'esprit, corrompent le cœur. Il semble même dans plusieurs endroits borner son scepticisme aux sciences humaines, & respecter sincérement la Religion. « Comme humainement parlant, dit-il, » tout est problématique dans » les sciences & dans la physique principalement, tout » doit y être exposé aux doutes » de la philosophie sceptique, » n'y ayant que la véritable » science du ciel, qui nous est » venue par la révélation divine, qui puisse donner à nos » esprits un solide contentement avec une satisfaction » entiere ». On a recueilli ses ouvrages en 1662, 2 vol. in-folio; en 1684, 15 vol. in-12; & à Dresde, 1772, 14 vol. in-8°. Son style est clair, mais diffus & chargé de citations. Il perd souvent son objet de vue, & s'égare dans des digressions inutiles. Son *Traité*

de la Vertu des Païens a été réfuté par le docteur Arnaud, dans son ouvrage de la *Nécessité de la Foi en J. C.* (Voyez Collius, Lucien, Marc-Aurele, Zénon, &c.). Parmi les Œuvres de la Mothe, on ne trouve ni les *Dialogues faits à l'imitation des Anciens*, sous le nom d'*Orasius Tubero*, imprimés à Francfort en 1606, 2 tom. ordinairement en 1 vol. in-4°; & 1716, 2 vol. in-12... ni l'*Hexameron rustique*, in-12. Ces deux ouvrages sont de lui, & on les recherche, sur-tout le premier. Voltaire & quelques autres écrivains se sont souvent parés des dépouilles de cet auteur. La *Traduction* de *Florus* qu'on a sous le nom de la *Mothe-le-Vayer*, est d'un de ses fils, ami de Boileau, mort en 1664, à 35 ans. On a donné, in-12, l'*Esprit de la Mothe-le-Vayer*, où l'on a fait entrer tout ce que cet auteur a dit de mieux dans ses différens ouvrages. Il avoit imité la maniere de Plutarque; mais le philosophe Grec avoit un style bien plus agréable. *Voyez* Marets de St.-Sorlin.

MOTHE-LE-VAYER de Boutigni, (François de la) de la même famille, maître-des-requêtes, mourut intendant de Soissons en 1685. On a de lui: I. Une Dissertation sur l'autorité des Rois en matiere de régale. Elle fut imprimée en 1700, sous le nom de *Talon*, avec ce titre: *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'administration de la Justice*: & réimprimé sous son nom, 1753, in-12. II. Un *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse*, 1669, in-12, III. Tragedie du *Grand-Sélim*, in-4°. IV. *Tharsis & Zélie*, roman froid & verbeux, réimprimé à Paris en 1774, en 3 vol. in-8°.

MOTHE, *voyez* Gros-teste.

MOTTE d'Orléans, *voy.* Orléans de la Motte.

MOTTE, *voyez* Houdar & Fénélon.

MOTTEVILLE, (Françoise Bertaud, dame de) fille d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit en Normandie vers 1615. Ses manieres aimables & son esprit plurent à Anne d'autriche, qui la garda auprès d'elle. Mais ayant été disgraciée aux instances du cardinal de Richelieu, elle se retira avec sa mere en Normandie, où elle épousa Nicolas Langlois, seigneur de Motteville, premier président de la chambre-des-comptes de Rouen. C'étoit un magistrat distingué, mais fort vieux, & sa femme fut veuve au bout de deux ans. Après la mort du cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche ayant été déclarée régente, la rappella à la cour. Ce fut alors que la reconnoissance lui inspira le dessein d'écrire les Mémoires de cette princesse. On les a publiés sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche*, 1723, 5 vol. in-12; & 1750, 6 vol. in-12. Cet ouvrage curieux prouve une grande connoissance de l'intérieur de la cour & de la minorité de Louis XIV. Il est, pour la plus grande partie, de madame de Motteville; mais on prétend qu'une autre main a retouché le style, qui cependant n'est pas encore trop bon. L'éditeur

auquel on attribue ce changement, a surchargé cet ouvrage de morceaux d'histoire qu'on trouve par-tout. Madame de Motteville mourut à Paris en 1689, à 74 ans.

MOUCHY *ou* MONCHY, (Antoine de) natif de Ressions dans le diocese de Beauvais, docteur de la maison & société de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Démochares*, se distingua par son zele contre les Calvinistes. Nommé inquisiteur de la foi en France, il rechercha les hérétiques avec une vivacité, & une vigilance extrême. C'est de son nom qu'on appella *Mouches* ou *Moucharts*, ceux qu'il employoit pour découvrir les sectaires; & ce nom est resté aux espions de la police. Son zele ne produisit qu'un petit nombre de conversions, & ne put empêcher que la France ne devînt la victime de la nouvelle secte, qui déchira son sein durant plus d'un siecle, & qui depuis encore s'est reproduite sous toutes sortes de formes. Ce docteur devint chanoine & pénitencier de Noyon, fut l'un des juges d'Anne du Bourg, & parut avec éclat au colloque de Poissy, au concile de Trente, & à celui de Rheims en 1564. Il mourut à Paris, sénieur de Sorbonne, en 1574, à 80 ans. On a de lui: I. La *Harangue* qu'il prononça au concile de Trente. II. Un *Traité du Sacrifice de la Messe*, en latin, in-8°; & un grand nombre d'autres ouvrages.

MOUFET, (Thomas) célebre médecin Anglois, né à Londres, & mort vers 1600, est connu par un ouvrage recherché. Cet ouvrage, commencé par Edouard Wotton, Conrad Gesner, Thomas Pennius, & achevé par Moufet, fut imprimé à Londres en 1634, in-fol., sous ce titre: *Theatrum Insectorum*, avec des figures. Moufet n'est pas assez en garde contre les erreurs populaires. Son ouvrage a été cependant accueilli, parce qu'avant celui de Swammerdam, on n'avoit rien de mieux sur cette matiere. On a encore de Moufet: *De jure & præstantia Medicamentorum chymicorum*, & un traité en anglois, *sur la nature & la préparation des Alimens*, qui a reparu en 1746, in-8°.

MOULIN, (Charles du) vit le jour à Paris, en 1500, d'une famille noble & ancienne. Elle étoit originaire de Brie, & selon Papire Masson, elle tenoit à Elizabeth reine d'Angleterre, du côté de Thomas de Boulen, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. Le jeune du Moulin fit paroître, dès son enfance, des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres & pour les sciences, & une inclination pour l'étude qui tenoit de la passion. Reçu avocat au parlement de Paris en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet & au Parlement. Mais une difficulté de langue l'ayant dégoûté du barreau, il s'appliqua à la composition des ouvrages qui ont rendu sa mémoire célebre. Il publia, en 1539, son *Commentaire sur les matieres féodales* de la Coutume de Paris; dans l'enthousiasme que produisit cet ouvrage, le parlement lui offrit une place de conseiller, qu'il refusa pour donner plus de tems

à ses études & à la composition de ses livres. En 1551 parurent ses *Observations* sur l'Edit du roi Henri II, contre les *petites Dates ;* livre qui déplut beaucoup à la cour de Rome. On sent bien que l'auteur, infecté des nouvelles erreurs, ne la ménagea pas. Le peuple de Paris, informé de son attachement au parti huguenot, pilla sa maison en 1552; se voyant en danger d'être maltraité, il passa à Bâle, s'arrêta quelque tems à Tubinge, & alla à Strasbourg, à Dole & à Besançon, travaillant toujours à ses ouvrages, & enseignant le droit avec une réputation extraordinaire par-tout où il faisoit quelque séjour. En 1556, George, comte de Montbeliard, le retint prisonnier pour n'avoir pas voulu se charger d'une certaine cause ; mais Louise de Beldon, sa femme, accourut à son secours, & témoigna tant de courage, que le comte fut obligé de céder. De retour à Paris en 1557, il en sortit encore en 1562, pendant les guerres de la Religion. Il se retira pour lors à Orléans, & revint à Paris en 1564. Trois de ses *Consultations*, dont la derniere regardoit le concile de Trente, lui susciterent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la Conciergerie; mais il en sortit peu de tems après, à la sollicitation de Jeanne d'Albret, & en vertu des lettres patentes du 21 juin 1564, qui suspendoient les poursuites du parlement, « faisant néan- » moins expresses inhibitions » & défenses à du Moulin, & » ce sur peine de la vie, qu'il » n'eût plus à exposer, ni faire » imprimer aucuns livres qui » appartiennent à l'Etat ou qui » dépendent de la théologie, » & concernent les autorités » des conciles & du St.-Siege » apostolique ». Il étoit si avare de ses momens, que, quoique ce fût l'usage alors de porter la barbe, il se la fit couper, pour ne pas perdre de tems à la peigner. On le regardoit comme la lumiere de la jurisprudence, & comme l'oracle des François. On citoit son nom avec ceux des Papinien, des Ulpien, & des autres grands jurisconsultes de Rome. Sur la fin de sa vie, il abandonna entiérement le parti de la doctrine des Protestans, & mourut à Paris, avec de grands sentimens de soumission à l'Eglise Catholique, en 1566, à 66 ans. Charles du Moulin étoit certainement un homme d'un très-grand mérite; mais il étoit trop plein de lui-même, & ne faisoit pas assez de cas des autres. Que peut-on penser d'un homme qui s'appelloit le *Docteur de la France & de l'Allemagne ?* & qui mettoit à la tête de ses consultations : « Moi, » qui ne cede à personne, & » à qui personne ne peut rien » apprendre ». Ses Œuvres ont été recueillies en 1681, 5 vol. in-fol. On les regarde, avec raison, comme une des meilleures collections que la France ait produites en matiere de jurisprudence. On reproche néanmoins avec raison à ce jurisconsulte, d'avoir eu sur l'*Usure*, & sur quelques autres points importans, des opinions qui ne sont point conformes à la saine théologie. Sa *Consultation* sur le concile de Trente, est jointe

ordinairement à la *Réponse* qu'y fit Pierre Grégoire (*voyez ce mot*); cette Réponse est fort recherchée. Plusieurs de ses opinions sur l'Ecriture-Sainte ont été vivement réfutées par Gerard Mercator dans son *Harmonia Evangelistarum.* Gabriel du Pineau, plus savant que lui dans le droit canon, & beaucoup plus modeste, a solidement réfuté plusieurs de ses erreurs, dans des notes latines pleines d'érudition & d'un sens droit. On peut voir aussi, *In Molineum pro Pontifice maximo, &c., authore Edmundo Ruso, jurium doctore*, Paris, 1553. Il est faux, comme l'ont dit quelques lexicographes, que toute sa famille périt au massacre de la St.-Barthélemi. Après la mort de son fils Charles, qui mourut d'hydropisie en février 1570, il ne restoit plus des trois enfans de ce jurisconsulte, qu'Anne du Moulin, mariée à Simon Robé, avocat au parlement de Paris, qui fut assassinée avec toute sa famille en l'absence de son mari, le 19 février 1572, par des voleurs qu'on ne put jamais découvrir, & par conséquent 6 mois avant la St.-Barthélemi. Il avoit épousé en secondes noces, en 1558, Jeanne du Vivier, en qui il eut le bonheur de rencontrer une femme aussi estimable que Louise de Beldon, qu'il perdit en 1556. Voyez la *Vie* de Charles du Moulin, par Julien Brodeau, p. 205-214; & *Elog. Molinæi*, par Papire Masson, p. 250 & suiv.

MOULIN, (Pierre du) théologien de la religion prétendue-réformée, naquit l'an 1568, fils, selon quelques-uns, d'un Célestin d'Amiens, apostat; selon d'autres, de Joachim du Moulin, seigneur de Lorme-Grenier. Pierre, après avoir enseigné la philosophie à Leyde, fut ministre à Charenton. Il entra, en cette qualité, auprès de Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, sœur du roi Henri IV, mariée en 1599 avec Henri de Lorraine, duc de Bar. Il passa l'an 1615 en Angleterre, à la sollicitation du roi de la Grande-Bretagne, & il y dressa un Plan de réunion des églises protestantes. De retour en France il se livra à cet esprit inquiet & tracassier, qui, de l'aveu de l'amiral Coligni, faisoit le caractere du huguenotisme. Craignant avec raison que le roi ne le fît arrêter, il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon le fit professeur en théologie, ministre ordinaire, & l'employa dans les affaires de son parti. Il y mourut en 1658, à près de 90 ans, avec la réputation d'un mauvais plaisant, d'un satyrique sans goût, & d'un théologien emporté. Son caractere se fait sentir dans ses ouvrages, que personne ne lit plus. Les principaux sont: I. L'*Anatomie de l'Arminianisme*, en latin, Leyde, 1619, in-fol. II. Un *Traité de la Pénitence & des Clefs de l'Eglise.* III. *Le Capucin*, ou *l'Histoire de ces Moines*, Sedan, 1641, in-12: satyre peu commune. IV. *Nouveauté du Papisme*, 1633, in-4°; ouvrage plein de railleries indécentes, de déclamations puériles, & d'impostures grossieres. V. Le *Combat Chrétien*, in-8°. VI. *De Monarchiâ Pontificis Romani*, Londres, 1614, in-8°. VII. Le *Bouclier de la Foi*, ou *Défense des Eglises*

réformées, in-8°, contre le P. Arnoux Jésuite ; & un autre livre contre le même Jésuite, intitulé : *Fuites & Evasions du sieur Arnoux.* VIII. Du *Juge des Controverses & des Traditions*, in-8°. IX. *Anatomie de la Messe*, Sedan, 1636, in-12. Il y en a une 2e. partie, imprimée à Geneve en 1640. Cette anatomie est moins rare qu'une autre *Anatomie de la Messe*, dont l'original est italien, 1552, in-12. Il fut traduit en françois, & imprimé avec une Epître dédicatoire au marquis del Vico, datée de Geneve, 1555. Dans la Préface du traducteur, l'auteur italien est appellé *Antoine d'Adam.* Dans la traduction latine de 1561, 172 pag. in-8°, & 19 pag. d'errata & de table, l'auteur y est appelé *Antonius ab Aedam.* Suivant Gesner, c'est un Augustin Mainard ; mais Jean le Fêvre de Moulins, docteur en théologie de Paris, qui en a publié une *Réfutation* en 1563, l'attribue à Théodore de Beze. L'édition françoise a été réimprimée en 1562, in-16, par Jean Martin, sans nom de lieu. Au reste, ni l'ouvrage de du Moulin, ni celui de l'apostat Italien, ne méritoient guere le détail dans lequel nous sommes entrés ; mais il faut contenter ceux qui ramassent ses guenilles de la littérature.

MOULIN, (Pierre du) fils aîné du précédent, hérita des talens & de l'impétuosité de génie de son pere. Il fut chapelain de Charles II roi d'Angleterre, & chanoine de Cantorbery, où il mourut en 1684, à 84 ans. On a de lui : I. Un livre intitulé : *La Paix de l'Ame*, qui est fort estimé des Protestans, & dont la meilleure édition est celle de Geneve, en 1729, in-12. II. *Clamor Regii sanguinis*, que Milton attribuoit mal-à-propos à Alexandre Morus : ouvrage fait à l'occasion de la fin tragique de Charles I. III. Une *Défense de la Religion Protestante*, en anglois. — Louis & Cyrus DU MOULIN, freres de ce dernier (le premier médecin, & l'autre ministre des Calvinistes) sont aussi auteurs de plusieurs ouvrages, qui ne respirent que l'enthousiasme & le fanatisme. Louis fut un des plus violens ennemis du gouvernement ecclésiastique anglican, qu'il attaqua & outragea dans sa *Paraenesis ad aedificatores Imperii*, in-4°, dédiée à Olivier Cromwel ; dans son *Papa Ultrajectinus ;* & dans son livre intitulé : *Patronus bonae Fidei.* Il mourut en 1680, à 77 ans.

MOULIN, (Gabriel du) curé de Manaval au diocese de Lisieux, s'est fait connoître dans le 17e. siecle : I. Par une *Histoire générale de Normandie sous les Ducs*, Rouen, 1631, in-fol., rare & recherchée. II. Par l'*Histoire des Conquêtes des Normands dans les Royaumes de Naples & de Sicile*, in-fol., moins estimée que la précédente.

MOULINET, (Claude du) chanoine-régulier de Ste. Genevieve à Paris, bibliothécaire & directeur du cabinet des médailles de cette maison célebre, s'est particuliérement appliqué aux études relatives à son état, comme on le voit par les ouvrages suivans : I. *Figures des différens habits des Chanoines-Réguliers*, Paris, 1666, in-4°. II. *Réflexions his-*

toriques & curieuses sur les Antiquités des Chanoines, tant réguliers que séculiers, Paris, 1674, in-4°. III. *Stephani, Tornacensis episcopi, Epistolæ*, 1678, in-8°. Cet évêque de Tournay, mort en 1203, étoit en même tems abbé de Ste. Genevieve de Paris. IV. *Historia summorum Pontificum per eorum numismata ab anno 1417 ad annum 1678*, Paris, 1679, in-fol.; ouvrage effacé par celui du Pere Bonanni sur le même sujet. V. *Le Cabinet de la Bibliotheque de Ste. Genevieve*, Paris, 1692, in-fol., plein de choses curieuses. Il vivoit encore, fort âgé, en 1692.

MOULINET, *voyez* THUILERIES.

MOULINS, (Guyard des) prêtre & chanoine d'Aire en Artois, devint doyen de son chapitre en 1297. Il est connu par sa Traduction de l'Abrégé de la Bible de Pierre Comestor, sous le titre de *Bible Historiaux.* Il la commença en 1291, à l'âge de 40 ans, & l'eut finie au bout de 4. Il y a inséré les livres moraux & prophétiques; mais on n'y trouve pas les Epîtres canoniques, ni l'Apocalypse. On conserve dans la bibliotheque de Sorbonne un Manuscrit de cette Traduction. Guyard des Moulins s'en dit auteur dans la préface; ce qui fait présumer que ceux qui l'ont attribuée à Nicolas Oresme, se sont trompés. Il y a des choses singulieres dans cette version, qui fut imprimée à Paris, chez Vérard, in-fol., 2 vol., 1490.

MOULINS, (Laurent des) prêtre & poëte François, du diocese de Chartres, florissoit au commencement du 16e. siecle. Il est connu par un Poëme moral, intitulé: Le *Catholicon des mal-avisés*, autrement appellé *le Cimetiere des malheureux;* Paris, 1513, in-8°, & Lyon, 1534, même format. C'est une fiction sombre & mélancolique, où l'on trouve des images fortes.

MOURGUES, (Matthieu de) sieur de St.-Germain, ex-Jésuite, natif du Velay, devint prédicateur ordinaire de Louis XIII, & aumônier de Marie de Médicis. Le cardinal de Richelieu se servit d'abord de sa plume pour terrasser ses ennemis & ceux de la reine; mais s'étant brouillé avec cette princesse, il priva St.-Germain, qui lui étoit resté fidele, de l'évêché de Toulon, & l'obligea d'aller joindre la reine-mere à Bruxelles. Après la mort de ce ministre, il revint à Paris & mourut dans la maison des Incurables en 1670, à 88 ans. On a de lui: I. *La Défense de la Reine-Mere*, en 2 vol. in-fol. » L'abbé de Mourgues, dit » Langlet du Fresnoy, est » louable d'avoir si constamment suivi, & si vigoureusement défendu cette reine » infortunée. Ces défenses sont » très-curieuses, & estimées » pour savoir à fond l'histoire » de ces tems. M. Patin a marqué que l'abbé de Mourgues » avoit fait une histoire du » siecle où il y avoit bien du » curieux; mais ce livre qui » devoit être imprimé après » la mort de son auteur, ne » l'a point été du tout. Il y » révéloit peut-être trop de » secrets ». II. Des ouvrages de controverse: *Bruni Spongia* contre Antoine le Brun; *Avis*

d'un Théologien sans passion, 1616, in-8°, &c. III. Des *Sermons*, 1665, in-4°.

MOURGUES, (Michel) Jésuite d'Auvergne, enseigna avec distinction la rhétorique & les mathématiques à Toulouse, & mourut en 1713, à 70 ans. Il joignoit à une politesse aimable un savoir profond, & il fut généralement estimé pour sa droiture, sa probité & ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Plan Théologique du Pythagorisme*, en 2 vol. in-8°, plein d'érudition. II. *Parallele de la Morale Chrétienne, avec celle des anciens Philosophes*, Bouillon, 1769, in-12. L'auteur y fait voir la supériorité des leçons de la sagesse évangélique, sur celles de la sagesse païenne, & l'ineptie de ceux qui ont voulu établir un parallele entre les deux morales : but que milord Jenyns, dans son *Examen de l'Evidence du Christianisme*, a atteint d'une maniere plus directe & plus simple, en montrant que les pécheurs publics sont plus près du royaume de Dieu, que les hommes vertueux par orgueil ou avec orgueil (*voyez* SÉNEQUE). On voit à la suite de cet ouvrage, *Paraphrase Chrétienne du Manuel d'Epictete*. Cette Paraphrase est très-ancienne ; elle a été composée par un solitaire de l'Orient en langue grecque : elle étoit restée inconnue jusqu'au commencement du 18e. siecle, que le hasard l'ayant fait tomber entre les mains du Pere Mourgues, il prit le parti de la traduire (*voyez* EPICTETE). III. Un *Traité de la Poésie Françoise*, in-12 : le plus complet qu'il y eût eu jusqu'alors ; mais qui a été éclipsé depuis par celui de M. l'abbé Joannet. IV. *Nouveaux Elémens de Géométrie, par des Méthodes particulieres, en moins de 50 Propositions*, in-12. V. *Traduction* de la *Thérapeutique* de Théodoret. VI. *Nouveaux Elémens de Géométrie*, in-12. VII. Un *Recueil de bons mots* en vers françois, fait avec assez de choix.

MOURRIER, (du) *voyez* FORTIGUERRA.

MOUSSARD, (Jacques) architecte du roi, naquit à Bayeux avec de grandes dispositions pour les arts. Plusieurs bâtimens qu'il fit exécuter dans cette ville & dans les environs, lui donnerent une grande réputation. Il a laissé quelques Tableaux, qui sont estimés des connoisseurs. Il mourut en 1750, âgé de 80 ans. Guillaume son frere puîné, chanoine & vicaire-général de Bayeux, ne manquoit pas non plus de talens & d'érudition. La *Relation* qui parut sur la mort de François de Nesmond, évêque de Bayeux, en 1715, est de lui. Il mourut en 1756.

MOUSSET, (Jean) auteur François du 16e. siecle, peu connu. C'est le premier, selon d'Aubigné, qui a fait des vers françois mesurés par le mètre, & composés de dactyles & de spondées à la maniere des Grecs & des Latins. Il traduisit, dit-on, vers 1520 l'*Iliade* & l'*Odissée* d'Homere en vers de cette espece. Si cela est, il paroît que c'est sans fondement qu'on en auroit attribué l'invention à Jodelle & à Baïf.

MOYA, (Matthieu de) Jésuite, né à Moral, dans le

diocese de Tolede, en 1607, fut confesseur de la reine Marie-Anne d'Autriche, douairiere d'Espagne, & publia en 1664, sous le nom d'*Amadeus Guimenius*, un Opuscule de morale, où il prouve que les opinions de quelques Jésuites, qu'on jugeoit repréhensibles, avoient été enseignées par les théologiens, avant qu'il y eût des Jésuites au monde. Cet écrit fut condamné par l'assemblée du clergé de France en 1665, & à Rome le 10 avril 1666. Par respect pour ces anciens thélogiens qui avoient enseigné ces propositions, attribuées exclusivement aux Jésuites, le P. Moya n'avoit porté aucun jugement sur ces propositions, dans les deux premieres éditions de son ouvrage : dans une troisieme, il les condamna & les réfuta, & écrivit à Innocent XI une lettre qui fut rendue publique, par laquelle il applaudit à la censure de son livre : mais l'ouvrage avoit rempli le but de l'auteur, en prouvant que les Jésuites n'ayant que répété des assertions que d'autres avoient adoptées avant eux, ils ne pouvoient en être particuliérement responsables (*voy.* EUSEMBAUM, ESCOBAR, LACROIX, PASCAL.

MOYLE, (Gautier) né dans la province de Cornouailles en 1672, s'acquit de la célébrité parmi ceux de sa secte, en écrivant avec fureur contre les Catholiques. Il se livra aussi à l'étude de la politique, & dans ses productions en ce genre, il fait parade d'irréligion. Il mourut le 9 juin 1721. On a donné ses *Œuvres*, Londres, 1726, 2 vol. in-8°. On y voit un *Essai sur le Gouvernement de Rome*; un autre *sur* celui *de Lacédémone*, remplis d'idées fausses & pernicieuses. Sa critique ne vaut pas mieux que sa politique, comme on voit par l'*Examen du Miracle de la Légion fulminante.* A l'exemple de Burnet, Mosheim & d'autres protestans, il attaque la vérité de ce miracle, qu'on sait avoir été prouvé jusqu'à une pleine évidence. *Voyez* S. MAURICE.

MOYSE, (les François écrivent souvent MOÏSE) fils d'Amram & de Jocabed, naquit l'an 1571 avant J. C. Le roi d'Egypte, voyant que les Hébreux devenoient un peuple redoutable par leur grand nombre, rendit un édit par lequel il ordonnoit de jeter dans le Nil tous leurs enfans mâles. Jocabed ayant conservé Moyse durant trois mois, fit enfin un petit panier de joncs, l'enduisit de bitume & l'exposa sur le Nil. Thermuthis, fille du roi, se promenant au bord du fleuve, vit flotter le berceau, se le fit apporter, & frappée de la beauté de l'enfant, voulut le garder. Trois ans après, cette princesse l'adopta pour son fils, l'appella *Moyse*, & le fit instruire avec soin de toutes les sciences des Egyptiens. Mais son pere & sa mere, auxquels il fut remis par un heureux hasard (*voyez* MARIE, sœur de Moyse), s'appliquerent encore plus à lui enseigner la Religion & l'histoire de ses ancêtres. Quelques historiens rapportent bien des particularités de la jeunesse de Moyse, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture. Joséphe & Eusebe lui font faire une guerre contre les

Ethiopiens, qu'il défit entiérement. Nous nous en tiendrons au récit de l'Ecriture, qui ne prend Moyse qu'à l'age de 40 ans. Il sortit alors de la cour de Pharaon pour aller visiter ceux de sa nation, que leurs maîtres impitoyables accabloient de mauvais traitemens : trait de courage & de correspondance fidele à la vocation de Dieu, que S. Paul releve d'une maniere si pathétique dans son Epître aux Hébreux : *Fide, Moyses grandis factus negavit se filium filiæ Pharaonis esse; magis eligens affligi cum populo Dei, quàm temporalis peccati habere jucunditatem.* Ayant rencontré un Egyptien qui frappoit un Israélite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans le pays de Madian, où il épousa Sephora, fils du prêtre Jethro, dont il eut deux fils, Gersam & Eliezer. Il s'occupa pendant 40 ans, dans ce pays, à paître les brebis de son beau-pere. Un jour menant son troupeau vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûloit sans le consumer, & lui ordonna d'aller briser le joug de ses freres; vision rapportée dans l'Ecriture-Sainte d'une maniere pleine d'intérêt & d'instruction : c'est des paroles par lesquelles Dieu s'annonça à Moyse, que J. C. tira contre les Sadducéens cet argument de l'immortalité de l'ame, énoncé d'une maniere si laconique & si touchante : *De mortuis autem quòd resurgant, non legistis in libro Moysi, super rubum quomodo dixerit illi Deus, inquiens : Ego sum Deus Abraham, & Deus Isaac, & Deus Jacob? Non est Deus mortuorum, sed vivorum* (Marc 12). Moyse se défendit d'abord contre cette mission; mais Dieu vainquit sa résistance par deux prodiges. Uni avec Aaron son frere, ils allerent à la cour de Pharaon. Ils lui dirent que Dieu lui ordonnoit de laisser aller les Hébreux dans le désert d'Arabie pour lui offrir des sacrifices; mais ce prince impie se moqua de ces ordres, & fit redoubler les travaux dont il surchargeoit déjà les Israélites. Les envoyés de Dieu étant revenus une seconde fois, s'efforcerent de persuader Pharaon, séduit par les enchantemens de ses magiciens, & de le détromper par un prodige qui confondit les leurs. Mais ce prince obstiné attira sur son royaume des calamités étonnantes & terribles, dont la dixieme & derniere fut la mort des premiers-nés d'Egypte, qui dans la même nuit furent tous frappés par l'Ange exterminateur, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'au premier-né du dernier des esclaves & des animaux. Ce désastre toucha le cœur de Pharaon. Ce prince laissa partir les Hébreux, avec tout ce qui leur appartenoit, le 15*e*. jour du mois de Nisan, qui devint le 1*er*. de l'année, en mémoire de cette délivrance. Ils partirent de Ramessé au nombre de 600,000 hommes, sans compter les femmes & les petits enfans. A peine arrivoient-ils au bord de la Mer-Rouge, que Pharaon vint fondre sur eux avec une puissante armée. Alors Moyse, étendant sa verge sur la mer, en divisa les eaux qui demeurerent suspendues, & les Hé-

breux paſſerent à pied ſec. Les Egyptiens voulurent prendre la même route ; mais Dieu fit ſouffler un vent impétueux, qui ramena les eaux, ſous leſquelles toute l'armée de Pharaon fut engloutie. Ces prodiges n'ont point été inconnus aux auteurs profanes qui ont parlé de Moyſe ; Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Romains ont ſuppoſé qu'il avoit fait des miracles, puiſque la plupart l'ont regardé comme un magicien fameux : il ne pouvoit que paroître tel à des gens qui ne le reconnoiſſoient pas pour l'envoyé de Dieu. Diodore & Hérodote ont parlé de l'état d'épuiſement & d'humiliation où l'Egypte fut réduite par ces terribles événemens. Après le paſſage de la Mer-Rouge, Moyſe chanta au Seigneur cet admirable Cantique d'action de graces, qui commence par ces paroles : *Cantemus Domino;* chef-d'œuvre de poéſie, dont le célebre Rollin a ſi bien fait ſentir les inimitables beautés. L'armée s'avança vers le Mont-Sinaï, arriva à Mara, où elle ne trouva que des eaux ameres, que Moyſe rendit potables. A Raphidim, qui fut le 10*e*. campement, il tira de l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant avec ſa verge ; mais Dieu fut irrité de l'eſpece de défiance & du manquement de foi qu'il marqua, ſoit en frappant deux fois le rocher, ſoit plutôt en employant la verge miraculeuſe dont il avoit vu tant de grands effets, au-lieu de commander ſimplement que l'eau parût, comme l'ordre du Seigneur le portoit. C'eſt-là qu'Amalec vint attaquer Iſraël. Pendant que Joſué réſiſtoit aux Amalécites, Moyſe ſur une hauteur tenoit les mains élevées ; ce qui donna l'avantage aux Iſraélites, qui taillerent en pieces leurs ennemis. Les Hébreux arriverent enfin au pied du Mont-Sinaï, le 3*e*. jour du 9*e*. mois depuis leur ſortie d'Egypte. Moyſe y étant monté pluſieurs fois, reçut la loi de la main même de Dieu, au milieu des éclairs, & conclut la fameuſe alliance entre le Seigneur & les enfans d'Iſraël. Code admirable de légiſlation, dont le premier article ſuffit pour convaincre la philoſophie d'ignorance & de foibleſſe, en établiſſant la choſe la plus ſublime & en même tems la plus eſſentielle au bonheur de l'homme, comme le premier des devoirs ; à laquelle cependant la philoſophie n'a jamais ſongé. « Les légiſlateurs de la » Grece, dit un auteur cé» lebre ſe ſont contentés de » dire : *Honorez les Dieux.* » Moyſe dit : *Vous aimerez* » *votre Dieu de tout votre cœur.* » Cette loi qui renferme & qui » anime toutes les loix, Saint » Auguſtin prétend que Platon » l'avoit connue en partie ; » mais ce que Platon avoit » enſeigné à cet égard, n'étoit » qu'une ſuite de ſa théorie ſur » le ſouverain bien, & influa » ſi peu ſur la morale des » Grecs, qu'Ariſtote aſſure » qu'il ſeroit abſurde de dire » qu'on aime Jupiter ». Il eſt vrai qu'un tel précepte à l'égard de Jupiter, eût été effectivement abſurde, mais cette corruption de l'idée de la Divinité, étoit elle-même la ſuite de l'ignorance ou de l'oubli de ce premier précepte de la

légiſlation moſaïque. « C'eſt » delà, dit un moraliſte, que » découlent la ſuperſtition, l'i- » dolâtrie, tous les délires & » les horreurs qui ont dénaturé » & calomnié la Religion. Pour » ne pas ſe donner entiérement » à ſon Créateur ; pour reſter » le maître de ſes deſirs & de » ſes actions, pour aſſurer une » indépendance ſacrilege de ſa » perſonne & de ſon cœur ; » l'homme a imaginé toutes » ſortes de diverſions, de com- » penſations, de ſubſtitutions, » de remplacemens. Plus les » pratiques de ce culte factice » étoient extraordinaires, vio- » lentes, douloureuſes, ou » d'une luxure dégoûtante ; plus » on les croyoit propres à gué- » rir ce ſentiment ſecret & » importun d'une divinité qui » vouloit l'homme tout entier. » Delà les initiations ſangui- » naires ou obſcenes, les mu- » tilations, les ſacrifices hu- » mains, &c., tout cela pour » éluder le grand précepte : » *Diliges Dominum Deum tuum* » *ex toto corde tuo, & ex totâ* » *animâ tuâ, & ex totâ for-* » *titudine tuâ* (*) ». A ſon retour, Moyſe trouva que le peuple étoit tombé dans l'idolâtrie du Veau d'or. Ce ſaint homme, pénétré d'horreur à la vue d'une telle ingratitude, briſa les tables de la loi, qu'il portoit, & fit paſſer au fil de l'épée 23000 hommes des prévaricateurs. Il remonta enſuite ſur la montagne, pour obtenir la grace des autres, & rapporta de nouvelles tables de pierre, où la loi étoit écrite. Quand il deſcendit, ſon viſage jetoit des rayons de lumiere ſi éclatans, que les Iſraélites, n'oſant l'aborder, il fut contraint de ſe voiler. On travailla au tabernacle, ſuivant le plan que Dieu en avoit lui-même tracé. Moyſe le dédia, conſacra Aaron & ſes fils pour en être les miniſtres, & deſtina les Lévites pour le ſervice. Il fit auſſi pluſieurs ordonnances ſur le culte du Seigneur & le gouvernement politique. Après avoir réglé la marche de l'armée, il mena les Iſraélites ſur les confins du pays bas de Chanaan, au pied du Mont-Nébo. C'eſt-là que le Seigneur lui ordonna de monter ſur cette même montagne, où il lui fit voir la Terre Promiſe, dans laquelle il ne devoit pas entrer. Il y rendit l'eſprit âgé de 120 ans, l'an 1451 avant Jeſus-Chriſt ; laiſſant à l'univers l'idée d'un génie vaſte, d'une ame droite & franche, d'un légiſlateur éclairé & profond, d'un homme extraordinairement favoriſé de Dieu & conduit par lui. « Pour » ſervir d'interprete & d'am-

(*) Cette obſervation ne paroitra pas haſardée à quiconque réunit les lumieres de la théologie à celles de l'hiſtoire, & qui a l'eſprit aſſez juſte pour apprécier la profonde & divine philoſophie de S. Paul. *Qui cùm cognoviſſent Deum, non ſicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt,... propter quod tradidit illos Deus in deſideria cordis eorum.... Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium : & coluerunt, & ſervierunt creaturæ magis quàm Creatori, qui eſt benedictus in ſæcula. Propter quod tradidit illos Deus in paſſiones ignominiæ.... Tradidit illos Deus in reprobum ſenſum.* Rom. I.

» baſſadeur à la Divinité (dit un auteur célebre par ſes combats contre les erreurs modernes) » il falloit un homme ex-» traordinaire, vénérable par » l'étendue de ſes connoiſ-» ſances, encore plus reſpec-» table par ſes vertus, doué » d'un courage invincible & » d'un zele que rien ne pût » rebuter; Dieu l'avoit formé » dans Moyſe. Sa naiſſance, » ſon éducation, ſa miſſion, » ſes travaux, ſa conduite, ſes » épreuves, ſa mort, tout an-» nonce un grand homme; il » n'en fut jamais de plus propre » au perſonnage de légiſlateur. » Il ne reſſemble pas aux au-» tres; il ne devoit pas leur » reſſembler. Les autres fon-» dateurs de la ſociété ont été » des philoſophes, des ſages, » des politiques, de grands gé-» nies, ſi l'on veut; mais c'é-» toient des hommes; Moyſe » étoit l'inſtrument de la Di-» vinité. D'un ſeul coup il en-» fante une légiſlation com-» plette; mais il ne la tient ni » de lui-même, ni d'aucun » autre, c'eſt Dieu qui a tout » ordonné. Il prouve ſa miſſion » ſurnaturelle comme il doit » la prouver, par l'eſprit pro-» phétique dont il eſt doué, » par des miracles tels que » l'erreur n'en peut citer en ſa » faveur, & qui portent viſi-» blement l'empreinte du doigt » de Dieu ». C'eſt ſur-tout au moment de terminer ſa longue carriere, que Moyſe parut un grand homme. On y voit un vieillard caſſé de travaux, qui, à la veille de ſa mort, dont il fait le jour & l'heure, porte encore ſa nation dans ſon ſein, qui s'oublie lui-même, pour ne s'occuper que de la deſtinée d'un peuple toujours ingrat & rebelle. Il ranime ſes forces, il ſerre ſon ſtyle, il releve ſes expreſſions, pour fondre en un ſeul corps d'ouvrage les faits & les loix, renfermés dans les trois livres précédens. Il parle à un peuple raſſemblé, il lit dans l'avenir; la crainte, l'eſpérance, la piété, le zele, la tendreſſe l'agitent & le tranſportent; il preſſe, il encourage, il menace, il prie, il conjure; il ne voit dans l'univers que Dieu & ſon peuple. Quel cantique que cet *Audite Cœli* qu'il prononça dans cette occaſion! hiſtoire prophétique des Juifs vérifiée de la maniere la plus étonnante, poëme ſublime dont Homere & Héſiode n'ont pas approché, qui réunit l'enthouſiaſme de l'inſpiration divine avec celui du génie. Quelles idées, quelles expreſſions touchant la providence, la juſtice, la bonté, la puiſſance de Dieu! Et cela mille ans avant que les philoſophes de la Grece aient bégayé quelques froides ſentences iſolées ſur ces grandes vérités. — Moyſe eſt inconteſtablement l'auteur des cinq premiers livres de l'Ancien-Teſtament, que l'on nomme le *Pentateuque*, reconnus pour inſpirés par les Juifs & par toutes les égliſes chrétiennes. Le premier & le plus important de tous eſt la *Geneſe*. C'eſt l'hiſtoire de la création & des premiers hommes, écrite avec une impreſſion de vérité que ne préſente aucune autre hiſtoire. Le paſſage du néant à l'être, la naiſſance & le développement de toute la nature, la cauſe de ſa fécondité & de ſes pro-

grès, y sont exprimés avec une simplicité & une force, que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypotheses physiques les plus accréditées ne paroissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moyse. Ce seul livre explique tout, rend raison de tout, nous apprend plus que toutes les spéculations des philosophes (*). On y voit, comme dans un tableau, la véritable dignité & grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu par son ame spirituelle, libre, intelligente & immortelle; son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit au jour de sa création; son excellence & sa supériorité sur toutes les créatures visibles: parce que si pour le corps il est, comme elles, tiré de la matiere, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son ame. On y est instruit de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher pour s'attacher invariablement à son épouse, & qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur; comme ils ne forment qu'une même chair entr'eux deux. On y lit la chute de l'homme, la cause de ses malheurs, & la promesse d'un médiateur qui répareroit tout. On y découvre les raisons de l'union, de l'amour & de la paix qui doivent régner entre tous les hommes, puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même pere, & qu'ils ne sont réellement sur la terre qu'une même famille. Enfin on y apprend les devoirs sacrés de la Religion, le culte, l'adoration, la reconnoissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, & qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de privileges, de graces & d'honneur. Dans un savant ouvrage publié à Pavie, en latin, en 1784, M. l'abbé Martin de Stephanis a fait voir combien les livres de Moyse étoient au-dessus des vaines attaques que lui ont livré des historiens & des physiciens romanesques. On peut consulter aussi la *Démonstration Evangélique* de Huet; l'*Histoire du Ciel* par Pluche; l'*Histoire véritable des tems fabuleux* par Guerin du Rocher. En 1788, il a paru un ouvrage de M. Pastoret, intitulé: *Moyse considéré comme législateur & comme moraliste*; tout n'y est pas exact, mais l'auteur rend des hommages mérités au ministere & aux grandes qualités de Moyse, & fait voir combien les législateurs profanes lui sont inférieurs.

MOYSE, (S.) solitaire, & supérieur d'un des monasteres de Scethé en Egypte, au 4e. siecle, mort à 75 ans, donna

(*) Rien ne prouve mieux l'inutilité des efforts faits pour remplacer la physique de Moyse, que ceux de l'éloquent auteur de l'Histoire Naturelle; en opposant à la Genese les *Epoques de la Nature*, cet homme de génie s'est rendu en quelque sorte méconnoissable, & a paru survivre à sa gloire. Voyez les *Helviennes*, le *Monde de Verre*, l'*Examen des Epoques de la Nature*, sur-tout la *Nouvelle Genese*, qui se trouve N°. 192.

des exemples de toutes les vertus chrétiennes & monastiques.

MOYSE, prêtre de Rome sous le pape S. Fabien, fut pris avec plusieurs autres Chrétiens, & détenu dans une longue prison, où il confessa constamment la foi. Elargi ensuite & pris une seconde fois, il reçut la couronne du martyre, vers 251, durant la persécution de Dece.

MOYSE, imposteur célebre, abusa les Juifs de Crete dans le 5e. siecle, vers l'an 432. Il prit le nom de *Moyse*, pour se rendre plus imposant aux yeux de ces imbécilles, qu'il obligea de le suivre, & dont il fit périr une partie dans la mer, sur les assurances qu'il leur avoit données qu'elle s'ouvriroit pour les laisser passer.

MOYSE-BAR-CEPHA, (nommé depuis son épiscopat *Sevtre*) étoit d'Assyrie, & fut élevé au monastere dit *Sura-Zahoïo*, c'est-à-dire *Mont-Aride*, situé vis-à-vis de Balat sur le Tygre. Son savoir l'éleva successivement aux évêchés de Beth-Raman, de Beth-Ceno & de Mozal ou Mosul dans le Diarbekir. Il écrivit dans sa langue un traité de l'*Ouvrage des six Jours*, un livre *de l'Ame*, un *Commentaire sur S. Matthieu*, un ouvrage sur *la différence des Sectes*, qui partageoient le Christianisme, une *Liturgie*, & enfin un *Traité du Paradis Terrestre*, où il y a bien de vaines conjectures. André Masius en a donné une version en latin. Bar-Cepha mourut, selon cet auteur, le 13 février 914 de l'ere vulgaire, fondé sur la foi de quelques écrivains Syriens.

MOYSE MAIMONIDE, *voyez* MAIMONIDE.

MOYSE *ou* MUSA, surnommé *Chélébi*, fils de Bajazet I, se fit reconnoître sultan par l'armée d'Europe, tandis que celle d'Asie déféroit le même honneur à Mahomet I son frere. Il remporta en 1412 une victoire si complette sur l'empereur Sigismond, qu'à peine échappa-t-il un seul homme pour porter la nouvelle de ce désastre; mais l'année d'après, trahi par ses gens, il fut vaincu par Mahomet son compétiteur, & mis à mort par son ordre, après un regne de trois ans & demi.

MOZZOLINO, (Silvestre) Dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre de Prierio*, parce qu'il étoit natif de Prierio, village près de Savone, dans l'état de Genes, est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre Luther. Ses principaux ouvrages sont: I. *De strigii Magarum Dæmonumque præstigiis*, Rome, 1521, in-4° (*voyez* MOLITOR Ulricus). II. La *Somme des Cas de conscience*, appellée *Silvestrine*, in-fol. III. Sa *Rose d'or, ou Exposition des Evangiles de toute l'année*, Haguenau, 1508, in-4°. Ses vertus le distinguerent autant que ses ouvrages. Il mourut de la peste à Rome, en 1523, après avoir été élevé à la place de maître du sacré palais, & à celle de général de son ordre, & avoir enseigné la théologie à Padoue & à Rome. Il étoit né vers l'an 1460. Son *Ecrit* contre Luther est dans la *Bibliotheca Rocaberti*.

MUDÉE, (Gabriel) jurisconsulte célebre au 16e. siecle, natif de Brecht, village situé

auprès d'Anvers, professeur en droit à Louvain en 1544, y mourut en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit.

MUET, (Pierre le) architecte, né à Dijon en 1591, mort à Paris en 1669, étoit très-instruit de toutes les parties des mathématiques. Le cardinal de Richelieu l'employa particuliérement à conduire des fortifications dans plusieurs villes de Picardie. La reine-mere Anne d'Autriche, le choisit ensuite pour achever l'église du Val-de-Grace à Paris. Le Muet a composé quelques ouvrages sur l'architecture. I. Les *v Ordres d'Architecture dont se sont servis les Anciens*, 1771, in-8°. II. Les *Regles des v Ordres d'Architecture de Vignole*, 1700, in-8°. III. La *Maniere de bien bâtir*; 1681, in-fol. Les gens de l'art font cas de ces livres.

MUETTE, (*Muta* ou *Tacita*) déesse du Silence, & fille du fleuve Almon. Jupiter lui fit couper la langue & la fit conduire aux enfers, parce qu'elle avoit découvert à Junon son commerce avec la nymphe Juturne. Mercure, touché de sa beauté, l'épousa, & en eut deux enfans nommés *Lares*, auxquels on sacrifioit comme à des génies familiers.

MUGNOS, (Gilles) docteur en droit canon, & chanoine de Barcelone, succéda à l'antipape Benoît XIII en 1424, élu par les deux seuls cardinaux qui reconnoissoient ce fantôme de pontife, & se fit nommer *Clément VIII*; mais il se soumit volontiers, en 1429, au pape Martin V. Ce pontife, entre les mains duquel il abdiqua sa dignité, lui donna en dédommagement l'évêché de Majorque. Cette abdication de Mugnos mit fin au grand schisme d'Occident, qui, depuis que Clément VII fut élu à Fondi en 1378, avoit si cruellement ravagé l'Eglise pendant 51 ans. — Il y a eu dans le 17e. siecle un Philadelphe MUGNOS, auteur d'un *Théâtre généalogique des Familles Nobles de Sicile*. Cet ouvrage en italien parut à Palerme, 1647, 1655 & 1670, 2 vol. in-fol., avec fig. Nous avons de lui d'autres productions, moins connues que celle que nous venons de citer.

MUIS ou MAROTTE (Siméon de) d'Orléans, professeur en hébreu au college royal à Paris pendant 30 ans, connoissoit parfaitement les langues orientales. Il mourut en 1644, chanoine & archidiacre de Soissons, avec la réputation d'un des plus célebres interpretes de l'Ecriture. On a de lui un *Commentaire sur les Pseaumes*, en latin, Paris, 1650, in-folio; il est littéral & historique. C'est un des meilleurs que nous ayons sur ce livre de la Bible. M. Paquot en a donné une édition fort exacte, Louvain, 1770, 2 vol. in-4°. Il y a trois Versions latines des Pseaumes: celle de S. Jerôme, la Vulgate telle qu'elle se trouve dans nos Bibles, & la Vulgate réformée sur le texte hébreu; avec les *Scholies* de Bossuet. Tout cela est si bien arrangé, qu'il n'y a point de confusion malgré la diversité des objets. On trouve dans ce même volume ses *Varia sacra*: l'auteur y explique les passages

les plus difficiles de l'Ancien-Testament, depuis la Genese jusqu'au livre des Juges : sa dispute avec le P. Morin, Oratorien, contre lequel il a fait des efforts assez inutiles & peu heureux pour établir l'authenticité du texte hébreu, l'empêcha de continuer son travail sur tous les livres de l'Ecriture-Sainte. Son style est pur, net, facile.

MULLER, (Jean) nommé aussi KOENIGSBERG ou *Regiomontanus*, célebre mathématicien, né à Koeningshoven dans la Franconie, en 1436, enseigna à Vienne avec réputation. Appellé à Rome par le cardinal Bessarion & par le desir d'apprendre la langue grecque, il s'y fit des admirateurs & quelques ennemis. De retour en Allemagne, il fut élevé à l'évêché de Ratisbonne par Sixte IV, qui l'appella de nouveau à Rome pour y travailler à la réforme du Calendrier (*voyez* GRÉGOIRE XIII). On croit qu'il y mourut en 1476, à 41 ans. Muller avoit relevé plusieurs fautes dans les traductions latines de George de Trébisonde. Les fils de ce traducteur l'assassinerent, dit-on, dans ce second voyage, pour venger l'honneur de leur pere. D'autres assurent qu'il mourut de la peste. Quoi qu'il en soit, il se fit un grand nom en publiant l'Abrégé de l'*Almageste* de Ptolomée, que Purbach, son maître en astronomie, avoit commencé, & par des *Ephémérides* qu'il donna pour plusieurs années. On le regarde comme le premier qui ait observé le cours des cometes d'une maniere astronomique; il fit des observations sur celle de 1472, qui décelent un esprit juste & appliqué. Il n'est point l'auteur de la *Chiromance & Physionomie*, publiée sous son nom en latin, & traduite en françois, Lyon, 1549, in-8°; mais on a de lui plusieurs autres ouvrages, Venise, 1498, in-8°, dont Gassendi faisoit beaucoup de cas. Ce philosophe a écrit sa *Vie*. On lui attribue une prophétie, qui dans ces dernieres années a fait beaucoup de bruit. On prétend l'avoir trouvée dans son tombeau à Liska en Hongrie, conçue en ces quatres distiques :

Post mille expletos a partu Virginis annos,
Et septingentos rursùs abire datos,
Octuagesimus octavus mirabilis annus
Ingruet, & secum tristia fata feret.
Si non hoc anno totus malus occidet orbis,
Si non in nihilum terra fretumque ruet,
Cuncta tamen mundi sursùm ibunt atque deorsùm
Imperia, & luctus undique grandis erit.

On a beaucoup disputé sur cette prophétie, qu'on avoit déjà tâché, en changeant quelques mots, d'appliquer à l'an 88 des siecles précédens (voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 octobre 1787, p. 283); mais l'an 88 de celui-ci étant vraiment l'époque où de grands événemens se sont développés, & où la France en particulier préparoit les causes qui ont produit l'année suivante, l'affreuse révolution, où le *malus orbis* enfin s'est montré par-

tout; on a cru voir dans les rapports de l'annonce avec les faits une justesse remarquable, sans croire néanmoins que l'astronomie ou l'astrologie conduise à ces sortes de prédictions (*ibid.* 1 février 1792, p. 234). Quoi qu'il en soit, si le tombeau de Muller avec sa prédiction a été trouvé en Hongrie, il n'est donc pas mort à Rome, comme on le croit communément. Il est vrai, comme nous venons de le dire, qu'on ne sait rien de précis sur le lieu, le genre & la date de sa mort.

MULLER, (André) de Greiffenhage dans la Poméranie, se rendit habile dans les langues orientales & dans la littérature chinoise. Walton l'appella en Angleterre pour travailler à sa *Polyglotte*. Muller avoit promis une Clef de la langue chinoise, par laquelle une femme seroit en état de la lire en un an; mais il brûla, dans un accès de folie, ou plutôt de sagesse, l'ouvrage où il donnoit ce secret chimérique. Il mourut en 1694, après avoir publié plusieurs ouvrages.

MULLER, (Henri) professeur de théologie à Hambourg, puis surintendant des églises de Lubeck sa patrie, a donné une *Histoire de Berenger* en latin, où l'on retrouve les préjugés de sa communion, & d'autres ouvrages qui ne valent pas mieux. Il mourut en 1675.

MULLER, (Jean-Sébastien) secrétaire du duc de Saxe-Weimar, a écrit les *Annales de la maison de Saxe, depuis 1300 jusqu'en 1700*; Weimar, 1700, in-fol. en allemand. Cet ouvrage contient bien des choses singulieres, puisées dans les archives des ducs de Weimar. L'auteur mourut en 1708.

MULLER, (Jean & Herman) excellens graveurs Hollandois. Leur burin est d'une netteté & d'une fermeté admirables. Ils vivoient au commencement du 17*e*. siecle.

MULLER, (Christophe) né à Brixen en 1682, entra chez les Jésuites à Landsberg en Baviere, en 1699; & après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres, la philosophie & la théologie, il se dévoua entiérement aux missions. Il y passa 49 ans dans des travaux incroyables, & produisant partout des fruits merveilleux, sur-tout en Suabe, en Bohême, en Baviere & dans le Tirol. Il mourut à Chiemsée en 1766, à l'âge de 84 ans, au milieu de ses occupations chéries, après avoir prêché plusieurs jours de suite devant un peuple innombrable, avec toute l'ardeur & la force du premier âge.

MULLER, (Gerard-Frédéric) naquit à Herford dans le comté de Ravensberg en Westphalie, en 1705; il s'établit de bonne heure en Russie, & gagna l'estime de l'impératrice Anne, qui le fit voyager dans ses vastes états, aux frais de la couronne. L'impératrice Catherine II le nomma conseiller-d'état & garde des archives à Moscou, emploi qu'il exerça pendant près de 16 ans. Il amassa durant ses voyages beaucoup de matériaux, qui lui ont servi à donner: I. *Recueil d'Histoires Russes*, en 9 vol. in 8°, publié en langue

ruſſe: la 1re. partie de cet ouvrage parut en 1732, & la derniere en 1764. II. *Deſcription de la Sibérie*, Pétersbourg, 1750, in-4°. III. *Voyages & découvertes faites par les Ruſſes, &c., & deſcription du fleuve Amour, &c.*, en ruſſe & en allemand, traduits en françois, Amſterdam, 1776, 2 vol. in-12. IV. *Dictionnaire géographique de l'Empire de Ruſſie*, par Phedor Polownin, corrigé & augmenté, Moſcou, 1773, 1 vol. in-8°. V. Grand nombre de *Diſſertations hiſtoriques* dans le Journal de l'académie des ſciences de Pétersbourg, depuis 1755 juſqu'en 1765: cet homme diſtingué parmi les ſavans du Nord, eſt mort à Moſcou en 1783.

MULMANN, (Jean) né à Pégau en Miſnie, mort en 1613, à 40 ans, profeſſa la théologie à Leipſig. On a lui, en latin: I. Un *Traité de la Cêne.* II. Un autre *de la Divinité de J. C. contre les Ariens.* III. *Diſputationes de Verbo Dei ſcripto.* IV. *Flagellum melancholicum.* V. Un *Commentaire* ſur *Joſué.*

MULMANN, (Jean) né à Leipſig en 1600, de parens luthériens, étudia à Cologne, où il abjura l'héréſie, & entra dans la ſociété des Jéſuites en 1620. Il mourut à Hadamar en 1651, après avoir publié quelques *Traités de controverſe*, propres à ramener les hérétiques au ſein de l'Egliſe. — Jerôme MULMANN, ſon frere, accourut à Cologne, dans le deſſein de le rattirer dans ſa ſecte; mais, vaincu par la force des raiſonnemens de ſon aîné, il abjura lui-même ſes erreurs, ſe fit Jéſuite en 1627, & mourut miſſionnaire à Coppenhague en 1666, âgé de 60 ans. Il eſt auſſi auteur de pluſieurs *Ouvrages polémiques.*

MUMMIUS, (*Lucius*) conſul Romain, ſoumit toute l'Achaïe, prit & brûla la ville de Corinthe, l'an 146 avant J. C., & obtint, avec l'honneur du triomphe, le ſurnom d'*Achaïque.* Ses ſuccès ne l'empêcherent pas d'encourir la diſgrace de ſes concitoyens. Il mourut en exil à Délos.

MUMMOL, (*Eunius*) fils de Peonius, comte d'Auxerre, obtint l'an 561 de Gontran, roi d'Orléans & de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de ſon pere. Il mérita, par la ſupériorité de ſes talens, d'être créé patrice dans la Bourgogne, c'eſt-à-dire généraliſſime des troupes de ce royaume. Il prouva qu'il étoit digne de cette place éminente, par la défaite des Lombards & des Saxons, qu'il chaſſa de Bourgogne, après les avoir battus à pluſieurs repriſes. Il recouvra la Touraine & le Poitou ſur Chilperic, roi de Soiſſons, qui les avoit enlevés l'an 576 à Sigebert II de ce nom. Ces deux princes étoient freres de Gontran. Mummol effaça depuis le ſouvenir de ſes ſervices par la plus noire ingratitude. L'an 585 il entreprit de mettre ſur le trône, à la place de ſon bienfaiteur, un aventurier nommé Gombaud, qui ſe diſoit le frere de Gontran, & le fit reconnoître roi à Brive en Limoſin. Le roi de Bourgogne, indigné contre cet ingrat, aſſembla promptement une armée, & vint l'aſſiéger dans Cominges

où il s'étoit enfermé. Mummol se défendit avec assez de courage pendant 15 jours; mais se voyant à la veille d'être pris, il livra Gombaud, & le lendemain se fit tuer les armes à la main, de peur de tomber en la puissance de son souverain.

MUNCER, (Thomas) l'un des plus fameux disciples de Luther, étoit de Zwickau dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de son maître, il les quitta pour d'autres, par une inconstance naturelle à tous ceux qui ont une fois secoué le joug de l'Eglise (*voyez* SERVET), & se fit chef des Anabaptistes & des Enthousiastes. Uni avec Storck, il courut d'église en église, abattit les images, & détruisit tous les restes du culte catholique que Luther avoit laissé subsister. Il joignoit l'artifice à la violence. Quand il entroit dans une ville ou une bourgade, il prenoit l'air d'un prophete, feignoit des visions, & racontoit avec enthousiasme les secrets que le St.-Esprit lui avoit révélés. Il prêchoit également contre le pape & contre Luther, son premier maître: celui-ci avoit introduit, disoit-il, un relâchement contraire à l'Evangile; l'autre avoit accablé les consciences sous une foule de pratiques, au moins inutiles. Dieu l'avoit envoyé, si on l'en croyoit, pour abolir la religion trop sévere du Pontife Romain, & la société licentieuse du patriarche des Luthériens. Luther ne vouloit point qu'on examinât la doctrine de ce nouveau docteur, mais il ordonnoit qu'on lui demandât, qui lui avoit donné la charge d'enseigner? S'il répond que c'est Dieu, poursuivoit-il, qu'il le prouve par un miracle manifeste, car c'est par de tels signes que Dieu se déclare quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de la mission: question qui devoit étrangement embarrasser Luther lui-même, qu'on n'a pas cessé de lui faire, & à laquelle il n'a jamais répondu. Muncer trouva une multitude d'esprits foibles & d'imaginations déréglées, qui saisirent avidement ses principes; il se retira à Mulhausen, où il fit créer un nouveau sénat & abolir l'ancien, parce qu'il s'opposoit aux délires de son esprit. Il ne songea plus à opposer à Luther une secte de controversistes; il aspira à fonder dans le sein de l'Allemagne une nouvelle monarchie. « Nous sommes tous » freres, disoit-il en parlant » à la populace assemblée, & » nous n'avons qu'un commun » Pere dans Adam. D'où vient » donc cette différence de rangs » & de biens, que la tyrannie » a introduite entre nous & les » grands du monde? Pourquoi » gémirons-nous dans la pauvreté, tandis qu'ils nagent » dans les délices »? Maximes, que la soi-disante assemblée nationale de France a adoptées & pratiquées en 1789 & les années suivantes. Il écrivit aux villes & aux souverains, que la fin de l'oppression des peuples & de la tyrannie des forts, étoit arrivée; que Dieu lui avoit ordonné d'exterminer tous les tyrans, & d'établir sur les peuples des gens de bien. Par ses lettres & par ses apôtres il se vit bientôt à la tête de 40,000

hommes. Les cruautés exercées en France & en Angleterre par les fanatiques des nouvelles sectes, se renouvellerent en Allemagne, & furent plus violentes. Ces hordes de bêtes féroces, en prêchant l'égalité & la réforme, ravagerent tout sur leur passage. Le landgrave de Hesse & plusieurs seigneurs leverent des troupes & attaquerent Muncer. Cet imposteur harangua ses enthousiastes, & leur promit une entiere victoire. « Tout doit céder, dit-il, » au commandement de l'Eter- » nel, qui m'a mis à votre tête. » En vain l'artillerie de l'en- » nemi tonnera contre nous; » je recevrai tous les boulets » dans la manche de ma robe, » & seule elle sera un rempart » impénétrable à l'ennemi ». Malgré ces promesses, son armée fut défaite, & plus de 7000 Anabaptistes périrent dans cette déroute. Muncer fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à Franckenhausen, où le valet d'un officier ayant saisi sa bourse, y trouva une lettre qui découvroit cet imposteur. On le traduisit à Mulhausen, où il périt sur l'échafaud en 1525. La mort de ce misérable n'anéantit pas l'anabaptisme en Allemagne. Il s'y entretint & même s'y accrut; mais il ne formoit plus un parti redoutable. Les Anabaptistes étoient également odieux aux Catholiques & aux Protestans, & dès qu'on en prenoit quelqu'un, il étoit puni comme un voleur de grand chemin. Cette secte abominable, plus féroce & plus sanguinaire que toutes les autres, prouve aussi d'une maniere plus sensible, combien il est dangereux de laisser germer de nouvelles héréfies qui infailliblement en produisent d'autres, & portent le désordre dans la société comme dans la Religion; bravant toute sorte d'autorité après avoir méprisé celle de l'Eglise. On ne s'attendoit pas à voir renouveller ces scenes affreuses par les philosophes du 18e. siecle; mais ceux qui connoissoient à fond cette nouvelle secte de fanatiques, n'ont cessé de les annoncer, & leur prédiction n'a été que trop vérifiée.

MUNCKER, (Thomas) littérateur Allemand du 17e. siecle, occupa différentes chaires, & donna plusieurs ouvrages de belles-lettres. Le principal & le plus estimé est son édition des *Mitographi Latini*, avec de bons Commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, réimprimée à Leyde en 1742, 2 tomes in-4°. Ses *Notes* sur *Hygin*, *cum notis Variorum*, Hambourg, 1674, in-8°, sont pleines d'érudition.

MUNDINUS, célebre anatomiste, étoit de Florence, & non de Milan, comme l'ont écrit quelques biographes. Il mourut à Bologne en Italie, l'an 1318. C'est un des premiers qui ait tenté de perfectionner l'anatomie; mais ses efforts furent foibles. Il donna un *Corps* de cette science, imprimé à Paris en 1478, in-folio; Lyon, 1528, in-8°; & à Marpurg, en 1541, in-4°. Comme il disséquoit lui-même, on y rencontre quelques observations nouvelles & quelques découvertes qui lui appartenoient, particuliérement sur la matrice.

MUNICH, (Burchard-Christophe comte de) fils d'un of-

ficier Danois, naquit dans le comté d'Oldembourg en 1683. Il entra en 1700 en qualité de capitaine d'infanterie au service de Hesse, fit pendant la guerre de la succession toutes les campagnes d'Italie & de Flandre, fut fait prisonnier à l'affaire de Denain, & conduit à Cambray, où il connut l'illustre Fénélon, archevêque de cette ville, pour lequel il conserva toujours une grande vénération. La paix ayant été faite en 1713, il passa au service de Pologne, & fut fait général-major des gardes du roi; mais le comte Flemming lui ayant suscité des désagrémens, Munich quitta ce service pour se rendre en Russie. Il s'y concilia d'abord les bonnes graces de Pierre I, devint ensuite favori de la czarine Anne, & eut part à tous les événemens de son regne. Fait général de ses armées, il remporta de grands avantages sur les Tartares de la Crimée; battit les Turcs, l'an 1739, près de Choczim; prit cette ville, & celle de Jassi, capitale de la Moldavie. Il devint ensuite premier ministre du czar Iwan VI; mais peu de tems après il fut disgracié & accusé d'avoir abusé de sa place pour satisfaire son ambition & ses ressentimens. L'impératrice Elizabeth lui fit faire son procès; il fut condamné, en 1742, à perdre la tête; mais on se contenta de l'envoyer en Sibérie, où il avoit exilé lui-même plusieurs victimes de son pouvoir. Pierre III le rappella en 1762 & le déclara feld-maréchal : après la mort de ce prince, l'impératrice Catherine II le nomma directeur-général des ports de la Mer-Baltique. Il mourut le 8 octobre 1767, âgé de 84 ans. » Le comte de Munich, dit le » général Manstein, étoit un » vrai contraste de bonnes & » de mauvaises qualités. Poli, » grossier, humain, emporté » tour-à-tour, rien ne lui étoit » plus facile que de gagner les » cœurs de ceux qui ont eu » affaire avec lui; mais sou» vent un instant après il les » traitoit d'une maniere si dure. » qu'ils étoient forcés, pour » ainsi dire, de le haïr. Dans » certaines occasions il étoit » d'une générosité extrême, » dans d'autres d'une avarice » sordide. L'orgueil étoit son » vice dominant. Dévoré sans » cesse par une ambition dé» mesurée, il a sacrifié tout » pour la satisfaire. Un des » meilleurs ingénieurs de l'Eu» rope, il a été aussi un des » plus grands capitaines de son » siecle : souvent téméraire » dans ses entreprises, il a tou» jours ignoré ce que c'est que » l'impossible. D'une stature » haute & imposante, & d'un » tempérament robuste & vi» goureux, il sembloit être né » général; jamais aucune fa» tigue n'a pu le rebuter ».

MUNNICKS, (Jean) né à Utrecht le 16 octobre 1652, fut nommé professeur d'anatomie, de médecine & de botanique en 1680, dans sa patrie, emploi qu'il remplit avec distinction. Il mourut le 10 juin 1711, après avoir publié plusieurs ouvrages, entr'autres : I. *Dissertatio de urinis earumdemque inspectione*, Utrecht, 1674. II. *Chirurgia ad praxim hodiernam adornata*, Geneve, 1715, in-4°. Elle a

été traduite en flamand & en allemand, quoique ce ne soit qu'une compilation. III. *De re anatomica*, Utrecht, 1697, in-4°. C'est un extrait de ce qu'on avoit publié de mieux sur l'anatomie. Il est bien écrit. Il a travaillé à la 4e. & à la 5e. partie de l'*Hortus Malabaricus*, 1683-1685, in-folio. Thomas ALMELOVEEN, Jean CASEARIUS & Gaspard COMMELIN, ont eu part à cet ouvrage, qui est en 12 vol. in-fol.

MUNSTER, (Sébastien) né à Ingelheim en 1489, se fit Cordelier; mais ayant donné dans les erreurs de Luther, il quitta l'habit religieux pour prendre une femme. Il se retira à Heidelberg, puis à Bâle, où il se rendit habile dans la géographie, dans les mathématiques & dans l'hébreu. Il mourut de la peste en 1552, à 63 ans. On a de lui: I. Des *Traductions* latines des livres de la *Bible*. II. Un *Dictionnaire* & une *Grammaire Hébraïque*, in-8°. III. Une *Cosmographie*, in-fol., Bâle, 1552. IV. Une mauvaise Version de la *Logique* hébraïque de Maimonides, Bâle, 1527. *Voy.* la *Biblioth. crit.* de Richard Simon.

MUNSTER, *voy.* NICOLAS de Munster.

MUNTINCK, (Henri) botaniste, né à Groningue, au commencement du 17e. siecle; parcourut presque toute l'Europe, recherchant par-tout la connoissance des plus célebres botanistes; revenu dans sa patrie, il fit construire à ses dépens un magnifique & vaste jardin qu'il orna de plantes étrangeres. Les Etats le gratifierent d'une pension pour l'entretien de ce jardin, & on lui donna une chaire de botanique & de chymie à Groningue. Il mourut en 1658. On a de lui *Hortus Botanicus*, Groningue, 1646, in-8°.

MUNTINCK, (Abraham) savant botaniste, fils du précédent, né à Groningue en 1626, succéda à son pere dans la chaire de botanique & de chymie, & mourut en 1683. Il est connu par divers ouvrages. Le plus recherché a pour titre: *Phytographia curiosa*, Amsterdam, 1711, avec figures, & en 1727, in-fol. Il parut d'abord en flamand, Leyde, 1696, in-fol.; & il fut traduit en latin. C'est la description de 245 planches représentant des arbres, des fruits, des fleurs, des plantes, &c. On a encore de lui: I. *De Herbâ Britannicâ*, 1681, in-4°, dont les anciens se servoient avec succès contre le scorbut. Il prétend que c'est la Patience aquatique qui est la véritable *Britannique*. II. *Aloës Historia*, 1680, in-4°. III. *La véritable culture des Plantes*, Amsterdam, 1672, in-4°, en flamand. Haller lui reproche d'avoir altéré les noms des plantes, & critique les figures qu'il en a données.

MURALT, (N. de) né en Suisse, parcourut une partie de l'Europe, & la parcourut avec fruit. On a de lui un Recueil de *Lettres sur les François & sur les Anglois*, in-12, 2 vol., 1726. Elles eurent beaucoup de succès. Quoique tout n'y soit point exact, il y a d'excellentes choses qui prouvent que du tems de l'auteur les voyages n'étoient point encore devenus un moyen général de séduction & un titre pour s'ériger en pédagogue de vices & d'erreurs. On a encore

de lui quelques ouvrages. Il mourut vers l'an 1750.

MURAT, *voy.* CASTELNAU.

MURATORI, (Louis-Antoine) né à Vignola dans le Modenois, le 21 octobre 1672, fut formé à la piété & aux lettres par des maîtres habiles. La nature avoit mis en lui les dispositions les plus heureuses; l'éducation les développa avant le tems. Il fut appellé, dès l'âge de 22 ans, à Milan, par le comte Charles Borromée, qui lui confia le soin du college ambrosien & de la riche bibliotheque qui y est attachée. Muratori se nourrissoit des sucs les plus purs des fruits de l'antiquité & de notre tems, lorsque le duc de Modene l'appella en 1700. Ce prince le revendiqua comme son sujet, le fit son bibliothécaire & lui donna la garde des archives de son duché. C'est dans ce double emploi que l'illustre savant passa le reste de sa vie, sans autre bénéfice que la prévôté de Ste. Marie de Pomposa. Les amis que son mérite lui avoient acquis à Milan, se multiplierent à Modene. Le cardinal Noris, les Ciampini & les Magliabecchi, les Peres Mabillon & Montfaucon Bénédictins, le Pere Papebrock Jésuite, le marquis Maffei, le cardinal Quirini, le consulterent. Les académies se disputerent l'honneur de lui ouvrir leurs portes : mais Muratori eut trop de bon esprit pour se laisser engouer de ces cotteries scientifiques, où le vrai mérite souffre de se voir mis en ostentation, & où les talens personnels du vrai savant, sont très-désagréablement mis en commun. Il fut plus sensible aux critiques de quelques théologiens, qu'aux éloges exagérés des académiciens. Il s'en plaignit au pape Benoît XIV, & exposa ses sentimens de respect & de soumission. Ce pontife voulut bien le tranquilliser par une lettre qui honore la mémoire de l'un & de l'autre. Il s'éleve contre ces esprits inquiets, qui tourmentent un homme d'honneur, sous prétexte qu'il ne pense pas comme eux sur des matieres qui n'appartiennent ni au dogme, ni à la discipline. Cette réponse rendit la sérénité à Muratori. Il faut convenir cependant que, sans le vouloir, il a donné aux ennemis de l'Eglise le moyen d'éluder ses décisions les plus solemnelles, & qu'en particulier, en parlant des faits dogmatiques, il met fort à leur aise tous les hérétiques qui voudront recourir aux modifications & conditions qu'il établit à ce sujet (voyez le *Journ. hist. & littér.* 1 avril 1790, p. 531). Ce savant mourut le 21 janvier 1750, à 78 ans. Ses connoissances étoient immenses; mais par-là même quelquefois défectueuses, surtout dans le résultat qu'il en formoit : le jugement dans des hommes extraordinairement érudits, égale rarement la mémoire. Jurisprudence, philosophie, théologie, poésie, recherches de l'antiquité, histoire moderne, &c., il avoit tout embrassé; mais les bornes de l'esprit humain ont souvent contrarié ses efforts : 46 vol. in-fol., 34 in-4°, 13 in-8°, plusieurs in-12, font le résultat du compte de ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : I. *Anecdota quæ ex Ambrosianæ*

Bibliothecæ codicibus nunc primùm eruit, notis & disquisitionibus auget Ludovicus-Antonius Muratorius, Milan, 2 vol. in-4° : le 1er. en 1697, le 2e. en 1698 : ouvrage estimé, qu'on ne trouve pas facilement. II. *Prologomena in Lescii Crondermi elucidationem doctrinæ Augustinianæ, contra Jansenium*, Cologne, 1705, in-4°. III. *Anecdota græca, quæ ex manuscriptis codicibus nunc primùm eruit, latio donat, notis & disquisitionibus auget Ludovicus-Antonius Muratorius*, in-4°, Padoue, en 3 vol.; le 1er. en 1709, le 2e. en 1710, le 3e. en 1713. IV. *Lamindi Pritanii de ingeniorum moderatione in Religionis negotio, ubi quæ jura, quæ fræna sint homini Christiano in inquirendâ & tradendâ veritate ostenditur, & Sanctus Augustinus vindicatur a multiplici censurâ Joannis Phereponi* (ce *Phereponus* est le fameux *Jean le Clerc*). Cet ouvrage plein d'excellentes observations, suivit de près le précédent : il fut imprimé in-4°, à Paris, en 1714, & réimprimé en 1715 à Cologne; en 1741 à Venise, à Vérone & à Francfort. V. *Rerum Italicarum Scriptores, ab anno Æræ Christianæ quingentesimo, ad millesimum quingentesimum*, en 27 vol. in-fol., dont le 1er. parut en 1723, & le dernier en 1738. Plusieurs seigneurs contribuerent généreusement à l'impression de cet ouvrage immense. Seize d'entre eux donnerent chacun 4000 écus. VI. *Antiquitates Italicæ medii ævi, sive Dissertationes de moribus Italici populi, ab inclinatione Romani Imperii, usque ad annum 1500*, 6 vol. in-fol., qui parurent depuis 1738 jusqu'en 1743. Les savans ont trouvé beaucoup de fautes & de méprises dans ce Recueil. On en a relevé plusieurs dans les journaux. VII. *De Paradiso, regnique cœlestis gloriâ, non expectatâ corporum resurrectione, justis a Deo collatâ*, Vérone, 1738, in-4°; avec le traité de S. Cyprien, *de Mortalitate.* C'est une réfutation de l'ouvrage de Thomas Burnet, intitulé : *De statu mortuorum.* VIII. *Novus Thesaurus veterum Inscriptionum, in præcipuis earumdem collectionibus hactenùs prætermissarum*, Milan, 6 vol. in-fol., depuis 1739 jusqu'en 1743. Il y a eu différentes critiques de ce recueil, auxquelles Muratori n'a point répondu. IX. *Annali d'Italia, dal principio dell'era volgare, fino all'anno 1500*, en 12 vol. in-4°, imprimés à Venise, sous le titre de Milan. X. *Liturgia Romana vetus*, Venise, 1748, 2 vol. XI. *Généalogie historique de la maison de Modene*, 2 vol. in-fol., Modene; le 1er. en 1717, le 2e. en 1740. XII. *Della perfetta Poësia Italiana*, Modene, 1706, 2 vol. in-4°, & Venise, 1724. XIII. *Le Rime del Petrarca*, Modene, 1711, in-4°, avec des observations très-judicieuses & vainement attaquées par les zélés partisans de Pétrarque. XIV. *Del Governo della Peste & delle maniere di guardasene*, Modene, 1714, in-8°. Ce traité sur la peste a été réimprimé au même lieu en 1721, avec la Relation de la peste de Marseille, des observations & des additions. XV. *La Vie de Sigonius*, à la tête des ouvrages de cet auteur, de l'édition de

Milan. XVI. Celle de *François Torti*, à la tête des Œuvres de ce savant médecin Italien ; & plusieurs autres *Vies* particulieres. XVII. Un *Panégyrique de Louis XIV*. XVIII. Des *Lettres*. XIX. Des *Dissertations*. XX. Des *Poésies Italiennes*. XXI. Un *Traité du Bonheur public*, traduit en françois, Paris, 1772, 2 vol. in-12. XXII. *Cristianesimo felice nelle Missioni del Paraguai*, in-4°. Tableau aussi intéressant qu'édifiant des nouvelles chrétientés du Paraguai, dont Montesquieu, Buffon, Haller, ont fait de si grands éloges, & dont ils ont parlé comme d'un fruit merveilleux de la Religion, inaccessible aux efforts de la philosophie. Il a été traduit en françois. XXIII. *Vita del P. Paolo Segneri*, Modene, in-8°. XXIV. *Della regolata divozione de Cristiani*, traduit en allemand, en françois & en latin. XXV. *Antonii Campanæ de superstitione vitandâ, adversùs votum sanguinarium pro immaculatâ Deiparæ Conceptione*, in-8° : ouvrage qui a aussi paru sous le nom de *Lampridius*. Il y combat le vœu de défendre jusqu'à la mort l'Immaculée Conception de la Vierge ; vœu qui est effectivement blâmable, puisqu'il égale une pieuse opinion aux dogmes de la foi. Muratori a laissé encore quelques ouvrages manuscrits, entr'autres un abrégé de ses *Antiquités Italiennes*, en italien, dont son neveu, Jean-François MURATORI, a donné quelques volumes. Le même a écrit la *Vie* de son oncle, Venise, 1756, in-4°.

MURCIE, déesse de la paresse, chez les Païens. Ses statues étoient toujours couvertes de poussiere & de mousse, pour exprimer sa négligence. Son nom est dérivé du mot *Murcus* ou *Murcidus*, qui, chez les Romains, signifioit un *stupide*, un *lâche*, un *paresseux*.

MURE, (Jean-Marie de la) docteur en théologie, & chanoine de Montbrison, publia en 1671 l'*Histoire Ecclésiastique de Lyon*, in-4°, & celle *du Forez*, aussi in-4°. Ces deux ouvrages pleins de recherches savantes, sont estimés. L'auteur mourut à la fin du 17e. siecle.

MURENA, (*Lucius-Licinius*) consul Romain, célebre par sa valeur, & par l'Oraison que Cicéron prononça pour sa défense, signala son courage contre Mithridate, l'an 62 avant J. C.

MURET, (Marc-Antoine) naquit au bourg de ce nom, près de Limoges, en 1526. Dès sa plus tendre jeunesse il acquit des connoissances, qui ne sont dans les autres que le fruit de l'âge & d'une longue application. Il apprit de lui-même le grec & le latin, & fut chargé à 18 ans de faire des leçons sur *Cicéron* & sur *Térence* dans le college d'Auch. De la province, il passa à la capitale & ne fut pas moins applaudi. Il enseigna au college de Ste. Barbe avec un si grand succès, que le roi & la reine lui firent l'honneur de l'aller entendre. La vivacité de son esprit lui fit des ennemis. Un vice abominable, dont il fut accusé, l'obligea de quitter Paris. Il se retira à Toulouse, & y essuya les mêmes accusations. Joseph Scaliger, piqué de ce qu'il lui avoit fait accroire qu'une Epi-

gramme qu'il avoit composée, étoit l'ouvrage d'un poëte de l'antiquité, s'en vengea en lui rappellant le danger qu'il avoit couru à Toulouse d'être brûlé :

Qui rigidæ flammas evaserat ante Tolosæ,
Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Cette épigramme est un monument des honteux soupçons dont la conduite de Muret fut noircie ; soupçons consignés par d'autres écrivains, jaloux peut-être de son mérite. Lambin a paru le justifier d'une maniere satisfaisante. En effet, si ces accusations avoient eu quelque fondement, comment auroit-il été reçu avec transport à Rome, où il se retira, après être sorti de France & avoir fait quelque séjour à Venise ? Comment auroit-il été caressé par les cardinaux & par les papes ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il reçut dans cette capitale du monde chrétien les ordres sacrés, fut pourvu de riches bénéfices, & y professa, avec un applaudissement singulier, la philosophie & la théologie. La république des lettres le perdit en 1585, à 59 ans. On lui a reproché d'avoir fait l'éloge du massacre de la St-Barthélemi, dans son Panégyrique de Charles IX ; il l'envisageoit comme l'effet d'une impérieuse nécessité, & comme le seul moyen d'arrêter les fleuves de sang que l'hérésie faisoit couler en France ; il se trompa, comme la suite ne le démontra que trop. Ses ouvrages ont été recueillis en partie à Vérone, en 5 vol. in-8° : le premier en 1727, le dernier en 1730. Les principaux sont : I. D'excellentes *Notes* sur *Térence*, *Horace*, *Catulle*, *Tacite*, *Cicéron*, *Salluste*, *Aristote*, *Xénophon*, &c. II. *Orationes.* III. *Variæ Lectiones.* IV. *Poëmata.* V. *Hymni Sacri*, 1621, in-4°. VI. *Odæ.* VII. *Disputationes in Lib. I Pandectarum : de Origine Juris, de Legibus & Senatûsconsulto : de Constitutionibus Principum, & de Officio ejus cui mandata est Jurisdictio.* VIII. *Juvenilia*, &c., Paris, 1553, in-8°, peu commun ; & Leyde, 1757, avec Beze. Tous ces ouvrages ont de la douceur, de l'élégance, un style pur, un tour facile, & respirent le goût & l'érudition. Ses Poésies sont plus estimables pour le choix des expressions que pour celui des pensées ; on n'y trouve presque que des mots. Ses *Odes* ne sont point marquées au coin du génie. Point d'enthousiasme, où s'il y en a de tems en tems quelque étincelle, on voit qu'il ne lui est pas naturel. Ses *Satyres* & ses *Epigrammes* manquent de sel & de finesse ; ses *Elégies* sont insipides. Ses *Oraisons* sont d'un style nombreux & pleines de dignité, mais plus remarquables par le langage que par les choses.

MURILLO, (Barthélemi) peintre Espagnol, né en 1613 à Pilas, dans le voisinage de Séville, mourut à Séville en 1685. Son goût pour la peinture se manifesta dès son enfance. L'étude des ouvrages du Titien, de Rubens & de Vandyck, & celle de la nature, lui donnerent un bon coloris. Murillo fit paroitre plusieurs tableaux dans le goût de ces peintres, où

où l'on remarqua les talens d'un grand maître. Un coloris onctueux, un pinceau flou & agréable, des carnations d'une fraîcheur admirable, une grande intelligence du clair-obscur, une maniere vraie & piquante, les font rechercher. Seulement on y desireroit plus de correction dans le dessin, plus de choix & de noblesse dans les figures.

MURIS, (Jean de) que quelques-uns appellent MURS, docteur de Paris & célebre mathématicien, est auteur du *Tractatus super reformatione Calendarii antiqui*, qu'il composa avec Firmin de Bellavalle, par ordre du pape Clément VI. Il a composé aussi plusieurs livres sur la musique, restés en manuscrit; le principal est: *Speculum Musicæ*, divisé en sept livres, dont les cinq premiers sont théoriques: dans les deux derniers il parle de la musique de son tems. C'est mal-à-propos que quelques-uns lui attribuent des observations, où Guy Aretin l'a devancé de plus de trois siecles. Muris vivoit encore en 1345, date du *Tractatus* dont nous avons parlé.

MURMELLIUS, (Jean) de Ruremonde, professa les belles-lettres à Cologne, à Munster, à Alcmar & à Déventer, où il mourut en 1517. Il laissa: I. Des ouvrages grammaticaux. II. Des Commentaires sur le livre de la *Consolation* de Boëce. III. Des Commentaires sur quelques *Lettres* de S. Jerôme. IV. *Eclogæ*, Munster, 1504. V. *Elegiarum moralium lib. v.* VI. *De Hymnis Ecclesiasticis.* VII. *Descriptio urbis Monasteriensis, versu Saphico*, 1502. On a encore de lui des Poëmes & des Notes sur d'anciens auteurs, in-4°.

MURRAY, (Jacques, comte de) fils naturel de Jacques V roi d'Ecosse, prit les armes en 1568 contre Marie Stuart, reine d'Ecosse, sa propre sœur, après qu'elle eut été forcée d'épouser en 3*es.* noces Jacques Hesburn, comte de Bothwell, un des conjurés qu'on laissa évader, pour s'en prendre à la reine du meurtre de son mari (*voy.* MARIE STUART). Cette princesse fut arrêtée par ses ordres, & dépouillée du gouvernement du royaume. On couronna ensuite Jacques VI, fils de Henri Stuart & de cette princesse, qui n'étoit âgé que de 13 mois. Le comte de Murray, devenu régent du royaume pendant la minorité de son neveu, but auquel avoient été dirigées toutes ses démarches, confina la reine dans le château de Lochlevin, & la traita fort cruellement; il se porta même pour son accusateur devant Elizabeth reine d'Angleterre, mais il retourna en Ecosse, piqué de ne pouvoir faire recevoir ses allégations par le conseil: car Elizabeth, qui alors n'avoit point encore formé la résolution barbare qu'elle prit depuis, lui fit dire par son ministre Cécil: « Que tout ce qu'il avoit » produit contre sa souveraine, » ne paroissoit pas suffire pour » que sa majesté prît une opi- » nion désavantageuse de sa » bonne sœur, & qu'apprenant » les troubles & les désordres » qu'occasionnoit en Ecosse » l'absence de Marie, elle ju- » geoit convenable de ne pas

» retenir cette princesse en An» gleterre, mais de la ren» voyer dans ses états » (*voy.* HESBURN). Cet homme ambitieux, dur, méchant & hypocrite, fut la victime de ses violences. Se promenant à cheval par les rues de Linlithgow l'an 1570, il fut tué d'un coup de pistolet par Jacques Hamilton, dont il avoit injustement confisqué les biens, & maltraité l'épouse jusqu'à lui faire perdre la raison. Ce fut Murray qui bannit la Religion Romaine du royaume d'Ecosse; & il ne faut pas douter que sa haine extrême contre les Catholiques n'ait eu beaucoup de part aux traitemens atroces qu'il fit à la reine. Mlle. Keralio, dans son *Histoire d'Elizabeth*, le peint comme un monstre, tel qu'il étoit en effet.

MURS, *voyez* MURIS.

MURTOLA, (Gaspar) poëte Italien, natif de Genes, mort en 1624, fit un Poëme sous ce titre : *Della Creatione del Mundo*, in-12, qui fut critiqué par Marini. Ces deux poëtes écrivirent quelques Sonnets satyriques, intitulés les uns : *La Murtoleïde*, in-12; les autres : *La Marineïde*, aussi in-12. Mais Murtola se sentant le plus foible, chercha d'autres instrumens que sa plume pour se venger; il tira un coup de pistolet sur Marini, qui fut blessé. Cette affaire auroit eu des suites fâcheuses, si Marini n'eût travaillé à obtenir la grace de son adversaire. Outre son poëme de la *Création du Monde*, Murtola a fait encore d'autres vers italiens, in-12; & un poëme latin, qui a pour titre : *Nutricarum sive Næniarum libri tres.*

MUSA, (*Antonius*) affranchi, puis médecin de l'empereur Auguste, étoit Grec, & frere d'Euphorbe, médecin de Juba roi de Mauritanie. Il guérit Auguste d'une maladie très-dangereuse, mais son art échoua contre celle qui enleva le jeune Marcellus. On lui attribue deux petits traités : *De Herbâ Betonicâ* & *De tuendâ valetudine*, avec les *Medici antiqui*, Venise, 1547, in-fol. Le sénat Romain lui fit élever une statue d'airain, que l'on plaça à côté de celle d'Esculape. Auguste lui permit de porter un anneau d'or, & l'exempta de tout impôt : privilege qui passa à ceux de sa profession. Horace parle de Musa, & des bains d'eau froide que ce célebre médecin lui faisoit prendre au plus fort de l'hiver. Après sa mort, on se dégoûta de ce remede. Charmis, médecin Marseillois, le renouvella sous Vespasien; & alors on vit dans les lacs & les rivieres, des vieillards tremblotans au milieu des glaces. Comme tout est mode, même la médecine, celle-là passa bientôt, & ce n'est que de nos jours qu'elle a été ressuscitée.

MUSA, *voyez* MOYSE.

MUSCHENBROECK, (Pierre de) né à Leyde en 1692, mort dans cette ville en 1761, fut reçu docteur de médecine en 1715; mais les sciences exactes l'occuperent principalement. Après avoir fait un voyage à Londres, où il vit Newton, & où il consulta Desaguliers; il revint en Hollande, & y obtint bientôt des places. L'université d'Utrecht étoit depuis long-tems célebre pour l'étude du droit; Mus-

chenbroëck y ayant été nommé professeur de physique & de mathématiques, la rendit fameuse encore pour ces sciences qu'il y enseigna avec une grande réputation. Leyde le rappella bientôt pour y professer les mêmes sciences, & il redoubla ses soins pour remplir dignement son emploi. Son nom s'étant répandu parmi les savans, plusieurs académies, & en particulier celles des sciences de Paris & de Londres se l'associerent. La culture des lettres, les calculs & les expériences physiques, ont rempli tout le cours de sa vie. On lui doit plusieurs ouvrages. On voit dans les expériences qu'il y rapporte, une sagacité peu commune, & dans ses calculs beaucoup d'exactitude. Ses *Essais de Physique*, traduits en françois par M. Sigaud de la Fond, & imprimés en 1769, 3 vol. in-4°, sont estimés. L'auteur ne l'étoit pas moins pour sa candeur & son désintéressement. Ses mœurs étoient simples & pures, & sa conversation enjouée. Plusieurs souverains, les rois d'Angleterre, de Prusse, de Danemarck, tâcherent en vain de l'attirer dans leurs états. On a encore de lui : I. *Tentamina experimentorum*, Leyde, 1731, in-4°. II. *Institutiones Physicæ*, Leyde, 1748, in-8°. III. *Compendium Physicæ experimentalis*, 1762, in-8°.

MUSCULUS, (*Wolfangus*) né à Dieuse en Lorraine, l'an 1497, d'un tonnelier, se fit Bénédictin dans le Palatinat à l'âge de 15 ans; mais il quitta en 1527 le cloître & la rigidité salutaire des orthodoxes, pour les erreurs indulgentes du Luthéranisme qui lui donnoit une femme. Réduit à la mendicité, il se fit tisserand & ensuite manœuvre à Strasbourg, où il s'étoit réfugié. Bucer lui donna une retraite dans sa maison & la place de catéchiste. Il devint ensuite ministre de Strasbourg, & eut une chaire de théologie à Berne, où il mourut en 1563, après avoir publié des *Commentaires* sur l'*Ecriture-Sainte*, in-folio; une compilation intitulée : *Loci communes*, in-folio; & des *Traductions* de plusieurs Traités de S. Athanase, de S. Basile, &c.

MUSCULUS, (André) de Scheneberg en Misnie, professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, mourut en 1580. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il étoit un des plus zélés défenseurs de l'*Ubiquité*, & il donnoit dans des rêveries qui diminueroient beaucoup le prix de ses livres, s'ils en avoient quelqu'un. Il prétendit que JESUS-CHRIST n'avoit été médiateur qu'en qualité de Dieu, & que la nature divine étoit morte comme la nature humaine. Il enseignoit que le Sauveur n'étoit point effectivement monté au ciel, mais qu'il avoit laissé son corps dans la nuée qui l'environnoit. Il avoit imaginé ces erreurs pour combattre Stauler, qui prétendoit que JESUS-CHRIST n'avoit été médiateur qu'en qualité d'homme, & non pas en qualité d'Homme-Dieu. Musculus, pour le contredire, soutint que la Divinité avoit souffert, & qu'elle étoit morte. C'est ainsi qu'en fait de rai-

sonnement comme en fait de conduite, les insensés n'évitent une extrémité que pour donner dans une autre, & comme dit un ancien, *in contraria currunt.*

MUSÉE, *Musæus*, poëte Grec, que l'on croit avoir vécu du tems d'Orphée & avant Homere, vers l'an 1180 avant J. C. Il y a eu un autre poëte de ce nom dans le 4e. siecle. Il est auteur du *Poëme de Léandre & Héro.* On le trouve dans le *Corpus Poet. Græc.* Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-folio; & séparément, grec & latin, Paris, 1678, in-8°, & Leyde, 1737, in-8°. Il a été traduit en françois, 1774, in-4°. & in-8°. *Voyez* ONOMACRITE.

MUSÉE, (Jean) *voyez* KNUTZEN.

MUSES, déesses des sciences & des arts, filles de Jupiter & de Mnémosyne. Elles étoient neuf: Clio, Melpomene, Thalie, Euterpe, Terpsicore, Erato, Calliope, Uranie & Polymnie. Il y avoit des peuples qui n'en admettoient que trois: Meletée, Mneme, Ædé. D'autres en comptoient sept; quelques-uns seulement deux. Quoi qu'il en soit du nombre, elles avoient Apollon à leur tête. Le palmier, le laurier & plusieurs fontaines, comme l'Hippocrene, Castalie & le fleuve Permesse, leur étoient consacrés. Elles habitoient les monts Parnasse, Hélicon, Pierius & le Pinde. Le cheval Pégase paissoit ordinairement sur ces montagnes & aux environs. On représentoit les Muses jeunes, belles, chastes, aimant la retraite; pour avertir que sans mœurs & sans recueillement, l'étude & les plus rares talens deviennent inutiles.

MUSGRAVE, (Guillaume) docteur en médecine & savant antiquaire d'Oxford, né en 1657, fut fait secrétaire de la société royale de Londres en 1684. Il se fixa ensuite à Excester, & mourut en 1721. On a de lui: I. Une Dissertation sur la goutte, intitulée: *De Arthritide symptomatica & anomala*, in-8°. II. *De Legionibus; de Aquilis Romanis*, &c., 1713, in-8°. III. *Geta Britannicus*, 1715, in-8°. IV. *Belgium Britannicum*, 1719, in-8°.

MUSITAN, (Charles) médecin de Castrovillari, petite ville de Calabre, mort à Naples en 1714, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages imprimés à Geneve, 1716, in-fol., 2 vol. & à Venise, 1738. Ils seroient plus estimés, si l'auteur vantoit moins les remedes préparés par le feu chymique, & s'il ennuyoit moins par des détails superflus, qu'il met dans les descriptions des maladies & de leurs symptômes. Il étoit prêtre, & bon prêtre. Il guérissoit à la fois l'ame & le corps. Son désintéressement lui faisoit refuser toute espece d'honoraire & renvoyer les présens. Ses ennemis voulurent lui interdire la médecine; mais Clément IX, qui connoissoit son savoir & ses vertus, lui permit de l'exercer.

MUSIUS, (Corneille) *ou* MUYS, né à Delft en 1503, se distingua dans les belles-lettres & les langues à Louvain, & les enseigna lui-même à Gand. Il accompagna ensuite de jeunes seigneurs à Paris & à Poitiers. De retour dans sa patrie, il fut directeur des

Religieuses de Ste. Agathe; emploi qu'il remplit avec beaucoup de zele pendant 36 ans; dans des momens de loisir, il cultiva les Muses & se fit estimer par sa science, sa probité, son attachement à la foi de ses peres & sa charité; il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre, le 10 décembre 1572. Le fanatique & cruel Guillaume de la Marck, le fit arrêter à Leyde, & épuisa sur ce respectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains & des pieds, & ce que la pudeur défend de nommer; après quoi l'illustre savant & chrétien fut attaché à la potence. Tels ont été les exploits des hommes qui prêchoient la tolérance & déclamoient contre la sévérité légale du duc d'Albe (*voyez* TOLEDE, la MARCK, PIECK, SONOI). Guillaume Estius, dans son Histoire des Martyrs de Gorcum, les auteurs des *Acta Sanctorum* au dix juillet, & Pierre Opmeer dans son Histoire des Martyrs de Hollande, se sont étendus sur la vie & la mort de cet homme respectable. On a de lui divers Poëmes: I. *Institutio feminæ Christianæ*, tirée du dernier chapitre des *Proverbes*. II. *Odes* & quelques *Psaumes* en vers, Poitiers, 1536, in-4°. III. *De temporum fugacitate, deque sacrorum poematum immortalitate*, ibid., 1536, in-4°. Il y donne un abrégé de sa vie. IV. *Imago patientiæ.* V. *Libellus Tumulorum Desiderii Erasmi*, Louvain, 1536, in-4°. VI. *Encomium Solitudinis*, Anvers, 1566, in-4°. VII. Des *Hymnes*. VIII. Un Livre de prieres, publié par Luc Opmeer, Leyde, 1582, in-16. Ses vers sont d'un style pur & clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum*, la représentation de son cruel martyre, avec cette belle inscription en forme d'épitaphe:

Nec tua te pietas, nec Apollinis infula texit,
Musarum, Musi, decus, ingeniique per omnem
Immortalis honos qui te illustraverat orbem.
Nunc major laus orta tibi, manet altera cælo
Laurea, quam feritas Batavæque injuria gentis,
Et multo peperit sudatum vulnere letum.

MUSONIUS-RUFUS, (*Caïus*) philosophe stoïcien du 2*e*. siecle, fut envoyé en exil dans l'isle de Gyare, sous le regne de Néron. Il fut rappellé par l'empereur Vespasien, & lorsque ce prince chassa tous les philosophes, qui intriguoient pour causer des troubles dans l'empire, Musonius-Rufus fut excepté. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe cynique, du même nom & du même tems, qui étoit lié avec Apollonius de Tyane. Nous avons plusieurs *Lettres* de ces deux philosophes. Voyez les *Mémoires des Inscriptions*, in-4°, tom. XXXI, pag. 131.

MUSSATI, (Albertin) historien & Poëte Padouan, fut ministre de l'empereur Henri VII, & mourut en 1329. Ses succès en poésie lui mériterent l'honneur du lauréat, qu'il reçut dans sa patrie. Les vers de Mussati, assez bons pour leur tems, ont souffert du dé-

chet au creuset de la postérité. Envisagé comme historien, on lui doit *De Gestis Henrici VII imperatoris : De Gestis Italorum post Henricum.* Les *Œuvres* de Mussati ont été recueillies, in-fol., à Venise en 1636. Pignorius, Félix Osius & Villani les ont commentées : leurs notes se trouvent dans ce recueil.

MUSSO, (Cornelio) né à Plaisance en 1511, entra chez les Cordeliers dès l'âge de 9 ans. Paul III l'appella à Rome, & lui donna l'évêché de Bertinoro, puis celui de Bitonto. Il assista avec éclat au concile de Trente, & mourut à Rome en 1574, à 63 ans. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Venise en 4 vol. in-4°., 1582 & 1590. Ils furent extraordinairement applaudis, quoiqu'ils ne soient guere au-dessus des discours de Maillard & de Menot. La Fable, l'Histoire, Homere & Virgile y sont cités tour-à-tour, avec l'Ecriture & les Peres.

MUSTAPHA I, empereur des Turcs, succéda à son frere Achmet en 1617; mais il fut chassé 4 mois après, & mis en prison par les Janissaires, qui placerent sur le trône Osman I, son neveu. Mustapha du fond de sa prison avoit encore un parti. Sa faction persuada aux Janissaires, que le jeune Osman avoit dessein de diminuer leur nombre, pour affoiblir leur pouvoir. On déposa Osman sous ce prétexte; on l'enferma aux Sept-Tours, & le grand-visir alla lui-même égorger son empereur. Mustapha fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan, & au bout d'un an déposé encore par les mêmes Janissaires qui l'avoient élu deux fois. Jamais prince, depuis Vitellius, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, & puis conduit aux Sept-Tours & étranglé dans sa prison l'an 1623. Amurat IV, frere d'Osman, fut placé sur le trône après cette déposition.

MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de Mahomet IV, succéda à Achmet II, son oncle, en 1695. Les commencemens de son regne furent heureux. Il défit les Impériaux devant Témeswar en 1696 : fit la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonois, les Moscovites; mais dans la suite, ses armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puissances, & se retira à Andrinople, où il se livra à la volupté & aux plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire Ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcerent le serrail, & marcherent vers Andrinople pour détrôner l'empereur. Ce prince leur promit toutes les satisfactions qu'ils pourroient exiger; rien ne put les adoucir. Le grand-visir voulut leur opposer 20,000 hommes; mais ceux-ci se joignirent aux autres. Les rebelles écrivirent à l'instant à Achmet, frere de Mustapha, pour le prier d'accepter le sceptre. L'empereur intercepta la lettre; & voyant que sa perte étoit résolue, il fut contraint de céder le trône à son frere en 1703. Réduit à une condition

privée, il mourut de mélancolie 6 mois après sa déposition. Le trop grand crédit de la sultane Validé, & du mufti qui retenoit le sultan hors de sa capitale pour le mieux gouverner, fut la cause de cette révolution. Le mufti & son fils périrent par le dernier supplice, après avoir essuyé une cruelle question pour déclarer où étoient leurs trésors.

MUSTAPHA III, fils d'Achmet III, né en 1716, parvint au trône le 29 novembre 1757. Il étoit renfermé depuis la déposition de son pere en 1730. Livré à la mollesse & aux plaisirs de son serrail, incapable de tenir les rênes de son empire, il les confia à des ministres, qui firent des fautes ou des injustices sous son nom. Toute son occupation se borna à entasser des piastres, & il en laissa 60 millions dans son trésor. Il mourut en 1774, avant que d'avoir vu la fin de la guerre funeste qui s'éleva sous son regne entre la Russie & la Porte, relativement aux troubles de la Pologne. Son frere Abdul-Ahmid, qui lui a succédé, a donné la paix à ses états au commencement de son regne, le 14 juillet 1774, après être sorti d'une prison où il étoit retenu depuis 1730, comme son frere, & où il a fait renfermer son neveu, fils de Mustapha III.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman II empereur des Turcs, fut gouverneur des provinces de Magnésie, d'Amasée, d'une partie de la Mésopotamie, où il se fit aimer & respecter des peuples. Cependant Roxelane, l'une des femmes de l'empereur, craignant que ce prince ne montât sur le trône au préjudice de ses enfans, & voulant faire régner ceux-ci, l'accusa de tramer une rebellion contre l'empereur. Soliman le fit venir devant lui, & sans l'écouter, le fit étrangler inhumainement en 1553. Sa figure, sa bravoure, son adresse exciterent des regrets.

MUSTAPHA-ZELEBIS, *voyez* DUSMES Mustapha.

MUSURUS, (Marc) né dans l'isle de Candie, se distingua par la beauté de son génie. Il enseigna le grec à Venise avec une réputation extraordinaire, & alla ensuite à Rome, où il fit sa cour à Léon X. Ce pape lui donna l'archevêché de Malvasie dans la Morée; mais il mourut d'hydropisie peu de tems après, en 1517, dans sa 36*e*. année. On a de lui des *Epigrammes* & d'autres pieces en grec. C'est lui qui donna le premier des éditions d'*Aristophane* & d'*Athénée*. Il est aussi auteur de l'*Etymologicon magnum Græcorum*, Venise, 1499, in-fol., réimprimé en 1594 à Heidelberg.

MUSZKA, (Nicolas) né à Schellitz dans le comté de Neytra en Hongrie, le 28 octobre 1713, entra dans la société des Jésuites en 1730, & y enseigna pendant plusieurs années la rhétorique, la philosophie & la théologie avec beaucoup de réputation, particuliérement à Vienne en Autriche. Il étoit provincial de la province d'Autriche & de Hongrie, lors de la suppression de la société. La ville de Neusol étant devenue épiscopale en 1776, il fut nommé grand-prévôt de la cathé-

drale, & mourut dans cette ville quelques années après. On a de lui : I. *Vitæ Palatinorum sub regibus Hungariæ*, réimprimées avec des additions & corrections à Tyrnaw, 1762, in-fol. II. *De legibus, earum transgressione, seu peccatis & peccatorum pœnâ libri III*, Vienne, 1759, in-4°, suivis de plusieurs autres traités de théologie & de morale, imprimés dans la même ville. Ils réunissent à la fois l'ordre, la clarté & l'élégance.

MUTIAN, (Jerôme) peintre, né au territoire de Bresse en Lombardie, l'an 1528, apprit les premiers principes de son art à Bresse, sous Jerôme Romanini. S'étant rendu à Venise, la vue des chef-d'œuvres dont les grands maîtres ont décoré cette ville, & ceux du Titien en particulier, firent sur lui la plus vive impression. Il se fit une maniere de peindre excellente. Ses tableaux étoient fort recherchés; les cardinaux d'Est & de Farnese l'occuperent beaucoup. Le pape Grégoire XIII le chargea de faire les cartons de sa chapelle, & lui commanda plusieurs tableaux. Cet illustre artiste, voulant signaler son zele pour la peinture par quelqu'établissement considérable, se servit du crédit que son mérite lui donnoit auprès de sa Sainteté, pour fonder à Rome l'académie de S. Luc, dont il fut le chef, & que Sixte-Quint confirma par un Bref. Mutian étoit fort habile dans l'histoire; mais il s'adonna particuliérement au paysage & au portrait. Ses dessins, arrêtés à l'encre de la Chine, se font admirer par la correction du trait, par l'expression des figures, & par l'admirable feuiller de ses arbres. Il mourut à Rome en 1590.

MUTINUS, *voyez* MUTUNUS.

MUTIO, *voyez* MUZIO.

MUTIUS, (C.) surnommé *Cordus* & ensuite *Scævola*, s'immortalisa dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, défenseur de Tarquin le Superbe chassé de Rome, alla assiéger cette ville l'an 507 avant J. C. pour y faire rentrer le tyran. La vie de Porsenna parut à Mutius incompatible avec le salut de la république. Il se détermina à la lui ôter, & déguisé en Toscan, il passa dans le camp ennemi. La tente du roi étoit aisée à reconnoître; il y entra, & le trouva seul avec un secrétaire, qu'il prit pour le prince, & qu'il tua au lieu de lui. Les gardes accoururent au bruit, & arrêterent Mutius. On l'interrogea, afin de savoir d'où il étoit, s'il avoit des complices, & la cause d'une action si téméraire: mais refusant de répondre à ces questions, il ne fit que dire: *Je suis Romain;* & comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, & la laissa brûler, en regardant fiérement Porsenna. Le roi étonné admira le courage de Mutius, & lui rendit son épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le désigne le surnom de *Scævola* qu'il porta depuis. Le Romain, feignant alors d'être touché de reconnoissance pour la générosité de Porsenna,

qui lui avoit sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, votre » générosité va me faire avouer » un secret, que tous les tour- » mens ne m'auroient jamais » arraché. Apprenez donc que » nous sommes trois cents, qui » avons résolu de vous tuer » dans votre camp. Le sort a » voulu que je fusse le premier » à vous attaquer; & autant » j'ai souhaité d'être l'auteur » de votre mort, autant je » crains qu'un autre ne le de- » vienne, sur-tout aujourd'hui » que je vous connois plus » digne de l'amitié des Ro- » mains que de leur haine ». Le roi Toscan, plus touché du courage de ses ennemis que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux. L'action de Scævola fait le sujet de la meilleure épigramme de Martial.

Cùm peteret regem decepta satellite dextra,
Injecit sacris se peritura focis.
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mutius igne
Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est & gloria dextræ,
Si non errasset, fecerat illa minùs.

MUTIUS SCÆVOLA, (Quintus) surnommé *l'Augure*, élevé au consulat l'an 117 avant Jesus-Christ, triompha des Dalmates avec Cæcilius Metellus son collegue; il rendit de grands services à la république dans la guerre contre les Marses. Il n'étoit pas moins bon jurisconsulte, que grand homme de guerre; Cicéron, qui avoit appris le droit de lui, en parle avec éloge.

MUTIUS SCÆVOLA, (Q.) de la même famille que les précédens, parvint au consulat l'an 95 avant J. C. C'étoit aussi un excellent jurisconsulte. Etant préteur en Asie, il gouverna cette province avec tant de prudence & d'équité, qu'on le proposoit pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyoit dans les provinces. Cicéron dit de lui qu'il « étoit l'orateur le » plus éloquent de tous les ju- » risconsultes, & le plus habile » jurisconsulte de tous les ora- » teurs ». Il fut assassiné dans le temple de Vesta, durant les guerres de Marius & de Sylla l'an 82 avant J. C.

MUTIUS, (Ulric) professeur de Bâle au 16e. siecle, mania le burin de Clio dans les intervalles de ses occupations scholastiques. Son principal ouvrage est une *Histoire d'Allemagne*, Bâle, 1539, in-fol.

MUTIUS, *voyez* MUZIO.

MUY, (Louis-Nicolas de Félix, comte du) naquit à Marseille en 1711, d'un pere que le cardinal de Fleury jugea capable par ses talens, & digne par ses vertus, de former un roi, en le faisant nommer sous-gouverneur du dauphin. Le jeune du Muy prit le parti des armes, & s'appliqua avec ardeur à sonder toutes les profondeurs du grand art qu'il pratiquoit. Le dauphin se l'attacha en qualité de Menin. Le comte de Saxe avoit demandé cette place pour un de ses amis; mais dès qu'il fut informé du

dessein & du choix du prince, il cessa de solliciter cet honneur & dit : *Je ne veux pas faire à ce prince le tort de le priver de la société d'un homme aussi vertueux que le chevalier du Muy, & qui peut devenir très-utile à la France.* Le dauphin lui accorda d'abord ses bontés & toute son amitié, car on ne peut donner que ce nom au sentiment qui les lia ; elle étoit fondée sur la conformité singuliere des caracteres, même austérité de mœurs, même humanité, même bienfaisance, même dévouement au bien public, même zele pour la Religion. Pour connoître l'état de la France, les maux & les remedes politiques, le prince croyoit qu'il falloit voir par soi-même, & compta voir par soi-même, en envoyant dans les provinces un ami jaloux de sa gloire, un citoyen dévoué à l'intérêt public, un observateur judicieux tel que le comte du Muy, qui remplit sa tâche avec un zele mesuré sur la confiance que lui témoignoit le dauphin. La guerre de 1744 sépara ces deux hommes si étroitement & si utilement unis. On peut juger des services du comte du Muy par la rapidité avec laquelle il fut élevé aux grades supérieurs : brigadier en 1743, il est fait lieutenant-général en 1748. Dans la guerre de 1756 il est blessé à Crévelt, & battu à Warbourg, mais sa défaite n'auroit pas diminué la gloire du plus grand capitaine ; sa retraite l'auroit soutenue, & sa maniere de supporter ce malheur l'auroit rehaussée. Que pouvoient faire 18,000 hommes contre une armée de 40,000 déjà triomphante, & dont les manœuvres avoient été cachées par le brouillard le plus épais ! M. du Muy rendu à ses respectables loisirs, se livra de nouveau au prince qui le portoit dans son cœur, qui le regardoit comme un soutien nécessaire lorsqu'il porteroit la couronne, & demandoit tous les jours par une priere particuliere la conservation de cet ami précieux. L'historien de ce prince nous a conservé cette priere. « Mon » Dieu, défendez de votre épée, » protégez de votre bouclier » le comte de Félix du Muy, » afin que si jamais vous me » faites porter le pesant far- » deau de la couronne, il » puisse me soutenir par sa » vertu, ses leçons & ses » exemples ». Ce bon & sage prince n'eut pas besoin de ce secours, la mort le ravit aux vœux de la France : le comte du Muy, à côté de son lit, laissa couler ses pleurs ; le prince mourant s'en apperçoit & lui dit, avec cette voix qui déchire les entrailles : « Ne vous » abandonnez pas à la dou- » leur ; conservez-vous pour » servir mes enfans ; ils auront » besoin de vos lumieres & de » vos vertus ; soyez pour eux, » ce que vous auriez été pour » moi : donnez à ma mémoire » cette marque de tendresse ; » & sur-tout que leur jeunesse » dans laquelle j'espere que » Dieu les protégera, ne vous » éloigne pas d'eux ». La plaie que cette mort fit au cœur de M. du Muy ne se ferma jamais ; la Religion & le devoir empêcherent qu'il ne succombât entiérement à la douleur ; mais ses larmes ne cesserent de

couler. Il fit creuser son tombeau au pied de celui du prince chéri dans l'église de Sens, & sa tristesse y grava cette inscription : *Hùc usque luctus meus.* Il ne trouva pas de moyen plus efficace pour se distraire de ses peines que le travail & la pratique du bien : la Flandre n'oubliera jamais avec quelle exactitude, quelle attention & quel zele il remplit toutes les fonctions de commandant de cette province. Louis XV voulut l'honorer du ministere de la guerre ; mais M. du Muy le pria de le dispenser d'accepter cet honneur, parce qu'il ne croyoit pas les conjonctures assez favorables pour travailler efficacement à sa gloire & à l'avantage de l'état. L'invitation de Louis XVI fut plus efficace: ce jeune roi se rappelloit les dernieres paroles de son pere mourant, qui sembloient nommer M. du Muy au ministere. Ces paroles furent des ordres sacrés & pour le fils & pour l'ami de son pere. Informé des intentions du roi, il répond qu'*il n'a pu consentir au choix de Louis XV*, *mais qu'il doit obéir à la volonté du fils de monsieur le Dauphin.* Il signala le tems de son ministere par les plus sages réglemens, & dressa plusieurs plans qui furent exécutés du tems de son successeur. Il fut élevé au grade de maréchal en 1774, & mourut de l'opération de la pierre le 10 octobre 1775. Il avoit épousé l'année précédente la baronne de Blanckart. La Religion sembloit avoir formé son caractere: elle étoit en lui une seconde nature ; elle inspiroit ses pensées, elle régloit ses sentimens, elle dominoit dans toutes ses actions. Sa foi échappée à la fougue de l'âge, à la licence des armes, aux dangers des voyages, à la corruption du siecle, se conserva au milieu des dangers de la cour. Il en donna des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se présenterent. L'étiquette veut que les menins accompagnent le prince aux spectacles ; M. du Muy qui ne croit pas qu'il lui soit permis d'y assister, demande à être dispensé de cette obligation & l'obtient : telles sont les graces qu'il sollicite. Sa scrupuleuse exactitude ne se démentit jamais ; obligé en qualité de commandant de la Flandre de conduire par-tout le roi de Danemarck, & arrivé avec ce prince à la porte de la salle des spectacles, il lui représente les devoirs qu'il croyoit lui être imposés par la Religion, & se retire. On le vit régler toujours sa table sur le précepte de l'abstinence, lors même qu'il eut l'honneur d'y faire asseoir le duc de Glocester, frere du roi d'Angleterre, qu'une croyance différente sembloit dispenser de cette obligation : « Ma loi, » lui dit-il, s'observe exactement dans ma maison. Si j'avois le malheur d'y manquer » quelquefois, je l'observerois » plus particuliérement aujourd'hui, que j'ai l'honneur » d'avoir un illustre prince » pour témoin & pour censeur » de ma conduite. Les Anglois » suivent fidellement leur loi ; » par respect pour vous-même, » je ne donnerois pas le scandale d'un mauvais catholique » qui ose violer la sienne jusqu'en votre présence ». Lors-

qu'il étoit à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une singuliere attention à l'observation de la discipline ; chaque jour il faisoit une inspection sévere des hôpitaux, & examinoit le pain destiné au soldat. Après avoir rempli les devoirs de son état, ses plaisirs étoient de soulager la misere, de protéger l'innocence, de soutenir la vertu. Sans opulence, il parut toujours prodigue envers l'indigent ; c'étoit-là son luxe, fruit de l'économie. Il a laissé des *Mémoires* pleins d'excellentes vues sur différens objets de l'administration publique, & dont le bien de la France fait desirer la publication. M. de Beauvais, évêque de Senez, a prononcé son Oraison funebre ; peu d'hommes ont mieux mérité que lui, d'être loués dans la chaire de vérité. M. le Tourneur & M. de Tresséol ont aussi fait son *Eloge*. L'ouvrage de ce dernier, moins éloquent que les deux premiers, est néanmoins plein de choses, & renferme peut-être plus de traits de caractere. L'épigraphe tirée de Salluste, peint parfaitement le comte du Muy, attaché à la vertu pour elle-même, & n'en recueillant la gloire que lorsqu'il ne pouvoit l'éviter. *Esse bonus quàm videri maluit ; ità quò minùs gloriam petebat, eò magis illam assequebatur.* Vertu pure & désintéressée, bien différente du simulacre, qui dans ce siecle d'illusion en a pris le nom & la place ; affaire d'ostentation & de vaine parade, qui détruiroit la vertu, essentiellement modeste, si ces deux choses pouvoient exister un moment dans le même homme.

MUYS, (Guillaume) médecin. né à Steenwyk dans l'Over-Yssel, en 1682, fut successivement professeur de mathématiques, de médecine, de chymie, & enfin de botanique, à Franeker. Il mourut le 19 avril 1744. On a de lui : I. *Elémens de Physique*, Amsterdam, 1711, in-4°. II. Des *Harangues*, imprimées séparément. III. *Opuscules posthumes*, 1749, in-4°. On y voit une dissertation intitulée : *De Virtute seminali, quâ plantæ & animalia generi suo propagando sufficiunt.* IV. *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus extat*, Leyde, 1741, in-4° ; ouvrage profond & élégant ; il est précédé d'une longue préface, dont on a donné une traduction françoise, intitulée : *Dissertation sur la perfection du monde corporel & intelligent*, Leyde, 1750. Il y démontre le merveilleux méchanisme, par lequel Dieu a voulu que les especes des animaux & des plantes se perpétuassent, & convient en même tems de l'obscurité impénétrable qui enveloppe la génération aux yeux de tous les naturalistes. *Id unum hìc mihi sufficit, ejusmodi hoc seminis artificium esse, ut minimè ambigam quin tu, si quandò ad perspiciendum illud incumbes, ac omnem mentis vim atque aciem intendes, quò magis ingenio valeas, quoque altiùs in idipsum descendas, eò clariùs divino ad hoc inveniendum ingenio, divinâ ad hoc efficiendum manu opus esse videas.* Passage qui contient plus de véritable lumiere que tous les systêmes imaginés dans cette matiere (*voyez* GRAAF

Regnier, Leuwenhoeck, Kircher), & qui amene l'esprit d'un observateur calme & non prévenu ni suffisant vers l'idée de l'action immédiate du Créateur, comme seule propre à expliquer une multitude de choses dans leur principe & le secret de leurs causes premieres (*voy.* Leibnitz, Malebranche). Malgré la sagesse qui se montre dans les écrits de Muys, cet estimable écrivain a donné dans quelques singularités; il prétend trouver dans le monde un mal qui est contraire à sa perfection, & qui n'est proprement ni physique ni moral: mais le fait est que le mal qui est dans le monde, est subordonné aux vues de l'Auteur de tout bien; & que dès-lors le monde n'est pas imparfait, quoique le Créateur eût pu en former un plus parfait, au moins selon nos idées, qui elles-mêmes sont bien loin de la perfection.

MUZIO, (Jerôme) littérateur & controversiste Italien, naquit à Padoue en 1496. Il ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire, de Capo-d'Istria; non qu'il fût né dans cette ville, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que sa famille y étoit établie. Son vrai nom n'étoit pas *Muzio*, mais *Nuzio*, dont il lui plut de changer la premiere lettre. Il fut sécrétaire de Jean Casa, nonce apostolique en Savoie & en Hongrie. Cet écrivain avoit une plume féconde, & a laissé beaucoup d'ouvrages en divers genres. Les principaux sont: I. *Delle Vergeriane libri IV*, Venise, 1550, in-8°, en réponse à P. Paul Vergerio qui avoit abandonné l'évêché de Capo-d'Istria, pour embrasser la doctrine de Luther. II. *Lettere Catoliche, libri IV*, Venise, 1571, in-4°. Ces Lettres sont comme une continuation de l'ouvrage précédent. III. *Difesa della Messa, de Santi, e del Papato*, Pesaro, 1568, in-8°. IV. *Le Mentite Ochiniane*, Venise, 1551, in-8°, contre Ochin, Capucin apostat. V. *Il Duello*, & *la Faustina*, deux Traités contre le duel; le premier imprimé à Venise, 1558, in-8°; le 2e. à Venise, 1560, in-8°: peu communs. VI. *Il Gentiluomo*, Venise, 1565, in-4°; c'est un Traité du devoir des nobles. VII. Le *Battaglie del Muzio per difesa dell' Italica Lingua*, &c., Venise, 1582, in-8°. VIII. *Istoria de Fatti di Federigo di Monte-Feltro duca d'Urbino*, Venise, 1605, in-4°. IX. Des *Lettres*, quelques *Poésies*, & des *Notes* sur *Pétrarque*, insérées dans l'*Edition* de ce poëte, donnée par Muratori. Tous ces ouvrages assez estimés n'enrichirent point l'auteur, qui vécut presque toujours dans l'indigence, & qui se plaint amérement de la fortune dans quelques-unes de ses Lettres. Le pape Pie V lui avoit accordé une pension: mais ce pontife étant mort, il quitta Rome, & alla mourir *Alla Paneretta*, chez son ami Capponi, en 1576.

MYAGRE, Myode ou Myacore, dieu des mouches. On l'invoquoit & on lui faisoit des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. En Afrique on adoroit cette divinité païenne sous le nom d'Achor. C'est le même que Béelzebut. *V. ce mot.*

MYDORGE, (Claude) mathématicien, né à Paris en 1585, de Jean Mydorge conseiller au parlement, & de Magdelene de Lamoignon. On a de lui 4 livres de *Sections Coniques*, & d'autres ouvrages. Il mourut en 1647.

MYER, (Paul) écrivain du 17e. siecle, dont nous avons des *Mémoires* curieux & rares *touchant l'établissement d'une Mission Chrétienne dans le 3e. Monde, appellé Terres Australes*; Paris, 1663, in-8°. On sait aujourd'hui que le continent austral, dont on ne doutoit point alors, n'existe pas, & que les terres australes se bornent à quelques isles, auxquelles il seroit sans doute souhaitable qu'on procurât quelque moyen d'instruction.

MYNSICHT, (Adrien) médecin du duc de Meckelbourg & de plusieurs autres princes d'Allemagne, se distingua par ses connoissances chymiques au commencement du 17e. siecle. On a de lui : *Armentarium Medico-Chymicum*, souvent imprimé. Il ne faut pas toujours se fier sur ce qu'il dit des vertus des médicamens dont il donne la description. C'est à lui que l'on doit le Sel *de Duobus* ou l'*Arcanum*, aujourd'hui encore en usage; & un excellent emplâtre pour dissoudre les humeurs rhumatismales & autres, très-connu sous le nom d'*Emplastrum diaphoreticum Mynsichti*.

MYREPSUS, (Nicolas) médecin d'Alexandrie. On doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicamens composés, qui sont dispersés dans les écrits des Grecs & des Arabes, & en former une espece de Pharmacopée. Elle a été faite avant le 14e. siecle, & quoiqu'écrite en grec d'un style barbare, elle a été long-tems en Europe la regle des pharmacies. Léonard Fusch l'a traduit en latin sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones quadraginta octo digestum*. On en a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de Hartman Beyerus, Nuremberg, 1658, in-8°.

MYRSILE, ancien historien Grec, que l'on croit contemporain de Solon. Il ne nous reste de lui que des fragmens, recueillis avec ceux de Berose & de Manethon. Le livre de Myrsile sur l'*Origine de l'Italie*, publié par Annius de Viterbe, est une de ces productions que les critiques mettent au rang des fourberies de son éditeur; mais dont il faut plutôt accuser ceux que l'éditeur a copiés, & dont, faute d'une bonne critique, il n'a pas cru devoir se défier.

MYRTIS, femme Grecque, se distingua vers l'an 500 avant J. C. par ses talens poétiques. Elle enseigna les regles de la versification à la célebre Corinne, rivale de Pindare, lequel prit aussi-tôt, dit-on, des leçons de cette Muse. On trouve des fragmens de ses Poésies avec ceux d'Anyta. *Voyez ce mot.*

N

NAAMA, Ammonite, femme de Salomon & mere de Roboam. Cette princesse étoit idolâtre comme les Ammonites; elle éleva son fils dans ses impiétés.

NAAMAN, général de l'armée de Benadad, roi de Syrie, fut attaqué de la lepre. Son mal ayant résisté à tous les remedes, il vint à Samarie présenter, de la part de son maître, des lettres de recommandation pour son mal au roi Joram, qui prenant cette ambassade pour une embûche, lui fit mauvais accueil, en demandant avec hauteur, *s'il étoit un dieu pour pouvoir guérir les lépreux?* Naaman ainsi renvoyé, perdoit toute espérance de guérison, lorsqu'Elisée instruit de ce qui se passoit à la cour de Joram, fit dire à ce prince de lui envoyer Naaman : « Qu'il » vienne me trouver, dit-il, » & qu'il sache qu'il est un » prophete en Israël ». Naaman se mit en chemin pour aller trouver le prophete vers l'an 884 avant J. C. Quand il fut à la porte, Elisée voulut éprouver sa foi. Il lui envoya dire par Giezi, son serviteur, d'aller se laver sept fois dans le Jourdain, & qu'il seroit guéri. Naaman regardant cette réponse comme une marque de mépris, se retiroit en colere; toutefois, à la priere de ses serviteurs, il obéit, & la lepre disparut. Alors il revint vers l'homme de Dieu pour lui témoigner sa reconnoissance; & sa guérison passant jusqu'à l'ame, il rendit hommage au Dieu qui l'avoit opérée. *Voyez* ELISÉE.

NAAS, roi des Ammonites, mit le siege devant Jabès, capitale de la province de Galaad. La ville réduite à l'extrémité, demanda à capituler; Naas offrit aux habitans de leur sauver la vie, à condition de se laisser crever l'œil droit. Cette réponse consterna les Jabéens; ils promirent de s'y soumettre s'ils n'étoient point secourus dans sept jours. Naas méprisoit trop les Israélites pour refuser leur demande. Ils envoyerent des députés à Saül qui n'étoit roi que depuis un mois. Saül marcha avec tant de promptitude contre leurs ennemis, que toute l'armée de Naas fut taillée en pieces, vers l'an 1095 avant J. C.; on croit communément que Naas fut tué dans l'action; mais cela est fort douteux, car on trouve d'abord un Naas roi des Ammonites, chez lequel David se retira durant la persécution de Saül, & dont il fut bien accueilli : *Dixitque David : Faciam misericordiam cum Hanon filio Naas, sicut fecit pater ejus mecum misericordiam.* II. Reg. 10. Plusieurs prétendent que ce Naas est fils de celui qui périt devant Jabès, d'autres pensent que c'est le même.

NABAL, *voyez* ABIGAÏL.

NABIS, tyran de Lacédémone, à qui Philippe, roi de

Macédoine, remit la ville d'Argos comme en dépôt. Il y exerça les plus grandes cruautés, & inventa une machine en forme de statue, qui ressembloit à sa femme. Il la fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachoient des pointes de fer, dont elle avoit les bras, les mains & le sein hérissés. Quand quelqu'un lui refusoit de l'argent, il lui disoit : « Peut-» être n'ai-je pas le talent de » vous persuader; mais j'espere » qu'Apega, ma femme, vous » persuadera ». Aussi-tôt la statue paroissoit, & le tyran la prenant par la main, la conduisoit à son homme, qu'elle embrassoit, & à qui elle faisoit jeter les hauts cris. Nabis ayant pris le parti de Philippe contre les Romains, Flaminius l'assiégea dans Sparte, l'obligea à demander la paix, & la lui accorda. A peine le général Romain fut-il parti de la Grece, que Nabis alla assiéger Gythium, ville des Achéens, qui avoient pour général le célebre Philopœmen. Ce héros, très-propre aux combats de terre, mais n'ayant aucun usage de la marine, fut totalement défait dans une bataille navale. Cet échec ranima son courage, loin de l'éteindre : il poursuit le perfide Nabis, le surprend & le bat près de Sparte. Le tyran fut tué en trahison dans le tems qu'il prenoit la fuite, vers l'an 194 avant J. C., laissant un nom odieux au genre humain.

NABONASSAR, roi des Chaldéens ou Babyloniens, est célebre par la fameuse *Ere* qui porte son nom, & qui commence le 26 février, l'an 747 avant J. C. On croit qu'il est le même que Béléfis ou Baladan, dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte, & qui fut pere de Mérodac, lequel envoya des ambassadeurs au roi Ezéchias : mais cette opinion, & toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont que conjecturales & sans certitude.

NABONIDE, le même que le BALTHAZAR de Daniel; *voy.* BALTHAZAR.

NABOPOLASSAR, prince de Babylone, déclara la guerre à Saracus, roi d'Assyrie. Il se joignit à Astyages pour renverser cet empire. Ils assiégerent Saracus dans sa capitale; & ayant pris cette ville, ils établirent sur les débris de l'empire d'Assyrie deux royaumes : celui des Medes, qui appartint à Astyages; & celui des Chaldéens, sur lequel fut établi Nabopolassar, l'an 626 avant J. C. Néchao, roi d'Egypte, jaloux de sa prospérité, marcha contre lui, le défit, & lui enleva Carchemis, place importante de son empire. Nabopolassar, cassé par la vieillesse, ne put venger cet affront, & mourut après 21 ans de regne.

NABOTH, de la ville de Jezraël, avoit une vigne près le palais d'Achab. Ce prince, voulant faire un jardin potager, le pressa de lui vendre sa vigne, ou de la changer contre une meilleure; mais Naboth, très-fidele observateur de la loi, refusa de vendre l'héritage de ses peres. Jézabel, femme d'Achab, irritée de sa résistance, écrivit aux magistrats de la ville où demeuroit Naboth, de susciter de faux témoins, qui déposassent qu'il avoit

avoit blasphémé contre Dieu & maudit le roi, & de le condamner à mort. Cet ordre fut exécuté. Deux témoins déposerent contre Naboth, qui fut lapidé le même jour. Jézabel, en ayant appris la nouvelle, courut la porter au roi, qui partit aussi-tôt pour prendre possession de sa vigne; mais le prophete Elie vint troubler sa joie, lui reprocha son crime, & lui dit: « Sachez qu'au même » lieu où les chiens sont venus » lécher le sang de Naboth, ils » se désaltereront du vôtre ». Ce fut l'an 899 avant J. C. L'arrêt aussi juste que terrible fut exécuté peu d'années après (*voyez* JÉZABEL). La *vigne de Naboth* est devenue une espece de proverbe, pour désigner les possessions des pauvres envahies par les riches, que le Seigneur ne tarde pas à punir comme coupables d'un péché qui crie vengeance au trône de sa justice.

NABUCHODONOSOR I*er*., roi de Ninive & de Babylone, dont il est parlé dans le livre de Judith, défit & tua Phraortes, roi de Médie, appellé aussi Arphaxad. Vainqueur des Medes, il envoya contre les Israélites Holoferne, général de ses armées, qui fut tué par Judith. Quelques-uns pensent que ce Nabuchodonosor est le même que Nabopolassar. Il est difficile de rien dire de positif sur ces tems reculés: mais ce que nous venons de dire de Nabopolassar, n'est pas favorable à cette opinion. Depuis quelques années, des auteurs catholiques, même des prédicateurs, d'après les creuses spéculations des hermeneutes modernes, ont changé le nom de *Nabuchodonosor* en celui de *Nebukednazar*, & les autres noms à proportion des atteintes qu'une critique grammaticale, aussi puérile que téméraire, leur avoit données, en conséquence du systême arbitrairement adopté sur les voyelles, ou par attachement aux points massorétiques, plus arbitraires encore (*voyez* ELÉAZAR, GOROPIUS, MASCLEF): néologisme ridicule & infiniment nuisible, qui fronde le respect dû aux anciennes versions, dénature les notions historiques, donne je ne sais quelle mobilité au récit des auteurs sacrés, déroute l'attention & l'intelligence du peuple accoutumé aux noms reçus depuis 18 siecles dans l'instruction publique.

NABUCHODONOSOR II*e*., roi des Assyriens & des Babyloniens, surnommé *le Grand*, succéda à son pere Nabopolassar, & se rendit maître de presque toute l'Asie. Il prit Jérusalem sur Joachim roi de Juda, au moment qu'on s'y attendoit le moins, & l'amena captif à Babylone, l'an 600 avant J. C. Il lui rendit ensuite sa liberté & ses états, mais à des conditions très-dures. Ce roi s'étant révolté trois ans après, il fut pris & mis à mort. Jéchonias son fils lui succéda; le roi de Babylone fit une troisieme expédition en Judée, vint l'assiéger dans sa capitale, le mena captif à Babylone, avec sa mere, sa femme, & dix mille hommes de Jérusalem. Nabuchodonosor enleva tous les trésors du Temple, & établit à la place de Jéchonias,

l'oncle paternel de ce prince, auquel il donna le nom de *Sédécias*. Ce nouveau roi marcha sur les traces de ses prédécesseurs, il fit une ligue avec les princes voisins, contre celui à qui il étoit redevable de la couronne. Le monarque Babylonien vint encore en Judée avec une armée formidable. Après avoir réduit les principales places du pays, il fit le siege de Jérusalem. Sédécias, désespérant de défendre cette ville, s'enfuit, fut pris en chemin & mené à Nabuchodonosor, qui étoit alors à Reblatha en Syrie. Ce prince fit égorger ses enfans en sa présence, lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes & le fit mener à Babylone. L'armée des Chaldéens entra dans Jérusalem, & y exerça des cruautés inouies: on égorgea tout sans distinction d'âge ni de sexe. Nabuzardan, chargé d'exécuter les ordres de son maître, fit mettre le feu au Temple, au palais du roi, aux maisons de la ville, & à toutes celles des grands. Les murailles de la ville furent démolies; on chargea de chaînes tout ce qui restoit d'habitans, après avoir égorgé 60 des premiers du peuple aux yeux de Nabuchodonosor. Le vainqueur, de retour en sa capitale, fit dresser, dans la plaine de Dura, une statue d'or haute de 60 coudées. Tous ses sujets eurent ordre, sous peine de mort, de se prosterner devant l'idole & de l'adorer. Les seuls compagnons de Daniel ayant refusé de le faire, le roi irrité les fit jeter dans une fournaise ardente, où ils furent miraculeusement préservés des flammes par l'ange du Seigneur. Alors Nabuchodonosor, frappé de ce prodige, les fit retirer, & donna un édit dans lequel il publia la grandeur du vrai Dieu (*voyez* DANIEL). Deux ans après la défaite des Juifs, Nabuchodonosor vainquit les Tyriens, les Philistins, les Moabites, & plusieurs autres peuples voisins & ennemis des Juifs. Il alla d'abord mettre le siege devant Tyr, ville maritime, illustre par son commerce. Ce siege dura 13 ans; & dans cet intervalle, l'armée du roi désola la Syrie, la Palestine, l'Idumée & l'Arabie. Tyr se rendit enfin, & cette conquête fut suivie de celle de l'Egypte, & d'une partie de la Perse. Nabuchodonosor s'appliqua ensuite à embellir sa capitale, & à y faire construire de superbes bâtimens. Enorgueilli de ses succès & de ses richesses, il jetoit fiérement les yeux du haut de son palais sur toute la ville. « N'est-ce pas-là, » dit-il, cette grande & magnifique ville que j'ai bâtie » dans la grandeur de ma puissance & dans l'éclat de ma » gloire, pour en faire le siege » de mon empire »? Il n'avoit pas achevé ce discours, qu'une voix du ciel se fit entendre, & lui dit: « Votre royaume va » passer en d'autres mains. Vous » allez être retranché de la » société des hommes, vous » rechercherez celle des animaux des forêts, vous vous » nourrirez d'herbes & de foin » comme les bêtes de charge: » vous passerez ainsi sept années, jusqu'à ce que vous reconnoissiez que le Seigneur » Dieu tout-puissant exerce un » empire absolu sur les royau-

» mes de la terre, & qu'il les » donne à qui il lui plait : *Do-* » *nec scias quòd dominetur Ex-* » *celsus in regno hominum, &* » *cuicumque voluerit, det illud* ». Cette prediction s'accomplit à l'instant : il tomba malade, & crut être un bœuf. On le laissa aller parmi les bêtes dans les bois. Il y demeura sept ans, à la fin desquels ayant fait pénitence de ses pechés, il remonta sur le trône. Il mourut un an après, l'an 563 avant J. C., le 43*e*. de son regne, dans de grands sentimens de religion. C'est ce prince qui vit en songe, la 2*e*. année de son regne, une grande statue qui avoit la tête d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, les jambes de fer, & les pieds d'argile. Le prophete Daniel expliqua ce songe mystérieux, & déclara à ce prince que les quatre métaux dont la statue étoit composée, lui annonçoient la succession des 4 empires, des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, & de ses successeurs. Il y a plusieurs sentimens sur la métamorphose de Nabuchodonosor. Le plus suivi est, que ce prince, s'imaginant fortement être devenu bête, broutoit l'herbe, sembloit frapper des cornes, laissoit croître ses cheveux, ses ongles, & imitoit à l'extérieur toutes les actions d'une bête. Ce changement, qui probablement n'avoit lieu que dans son cerveau altéré, ou dans son imagination échauffée, étoit une espece de lycanthropie : état dans lequel l'homme se persuade qu'il est changé en loup, en chien, ou en un autre animal. Mais quels que fussent la cause, la nature & les effets immédiats de cette maladie, elle étoit excellemment propre à confondre l'orgueil de ce prince superbe, à le convaincre de sa foiblesse & de son néant, & à lui faire rendre un éclatant hommage au Roi des rois, qui, après lui avoir manifesté sa puissance dans une telle dégradation, la faisoit éclater encore davantage en le retirant de cet état pour le remettre sur le trône. Quelques-uns prétendent qu'Amasis est le même que Nabuchodonosor, & que l'histoire du prétendu roi d'Egypte a été forgée sur celle du monarque Assyrien. Il y a effectivement des rapprochemens très-frappans. Voyez le *Journ. hist. & littér.* 1 décembre 1790, p. 528. On peut remarquer encore que la chronologie place leur regne au même siecle.

NABUNAL, (Elie) théologien de l'ordre de S. François, nommé Nabunal du lieu de sa naissance dans le Périgord, devint archevêque de Nicosie & patriarche de Jérusalem, & fut nommé cardinal en 1342 par le pape Clément VI. Il mourut à Avignon l'an 1367. On a de lui, en latin : Des *Commentaires* sur les IV livres des Sentences, & sur l'Apocalypse. II. Un *Traité de la Vie contemplative.* III. Des *Sermons sur les Evangiles.*

NACAURA, (Julien) est un des quatre ambassadeurs que les rois du Japon envoyerent en 1581 au pape Grégoire XIII. Quelque tems après son retour dans son pays, il entra chez les Jésuites, & se consacra entiérement au salut de ses compatriotes, dont il convertit un très-grand nombre. Après de

longs travaux & de grandes souffrances, il scella par le martyre la foi qu'il avoit prêchée, étant mort dans le cruel supplice de la fosse à Nangasacki, l'an 1634.

NACHOR, fils de Sarug & pere de Tharé, mourut l'an 2008 avant J. C. à 148 ans. — Il ne faut pas le confondre avec NACHOR, fils de Tharé & frere d'Abraham.

NACLANTUS *ou* NACCHIANTE, (Jacques) Dominicain de Florence, mort en 1569, fut évêque de Chiozza, & assista au concile de Trente. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés en 2 vol. in-folio.

NADAB, roi d'Israël, succéda à son pere Jeroboam, l'an 954 avant J. C., & fut l'imitateur de ses sacrileges & de ses impiétés. Basa, l'un de ses généraux, le tua en trahison l'an 953, fit périr toute sa race, & s'empara du trône. — Il ne faut pas le confondre avec NADAB, fils d'Aaron, qui, comme son frere Abiu, fut dévoré par le feu céleste.

NADAL, (Augustin) né à Poitiers, vint de bonne heure à Paris, où ses talens lui firent des protecteurs, & son caractere liant des amis. Le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre & gouverneur de la province du Boulonnois, lui procura le secrétariat de cette province, & en 1706, une place dans l'académie des inscriptions & belles-lettres. Il accompagna, en 1712, en qualité de secrétaire, le duc d'Aumont, plénipotentiaire auprès de la reine Anne pour la paix d'Utrecht. Ses services furent récompensés par l'abbaye de Doudeauville, en 1716. Il mourut dans sa patrie en 1741, à 82 ans. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1738, à Paris, en 3 vol. in-12. Le 1er. vol. offre des *Dissertations*, des *Traités de Morale*, des *Remarques critiques*. La plupart donnent une idée avantageuse du savoir & de l'esprit de l'auteur, mais non pas de son goût. Son style est guindé & singulier. On trouve dans le 2e. volume des *Poésies diverses*, sacrées & profanes, la plupart très-foibles; des *Observations sur la Tragédie* ancienne & moderne, & des *Dissertations* sur les progrès du génie poétique dans Racine. Enfin le 3e. volume contient des pieces de théâtre. La versification, assez bonne en plusieurs endroits, est quelquefois embarrassée & louche. Il y a quelques morceaux trop ampoulés. Plus de force & de précision dans certains sentimens, en auroient relevé la beauté. C'est le jugement que porte l'abbé des Fontaines de la piece intitulée *Moyse*, & on peut l'appliquer à toutes celles de l'auteur, poëte médiocre & prosateur alambiqué.

NADANYI, (Jean) noble Hongrois, vint en Hollande pour se perfectionner dans les sciences, & y publia un traité, *De Jure Belli*, Utrecht, & *Florus Hungaricus*, Amsterdam, 1663; c'est un abrégé de l'histoire de Hongrie. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur de philosophie & de la langue hébraïque dans la Transylvanie en 1666. Les troubles dont ce pays fut agité, l'obligerent de se retirer en Hongrie, où il termina ses jours.

NADASI, (Jean) né à Tirnaw en 1614, entra chez les Jésuite à Gratz en 1633. Après avoir enseigné la théologie & la controverse, il fut fait assistant du P. Général Nickel, & eut le même emploi sous le P. Oliva. De retour dans sa patrie, l'impératrice Eléonore, douairiere de l'empereur Ferdinand III, le choisit pour son confesseur. Il vivoit encore en 1676. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart ascétiques. Les principaux sont: I. *Annus hebdomadarum Cœlestium*, Prague, 1663, in-4°. II. *Reges Hungariæ à S. Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1637, in-fol. III. *Vita S. Emerici*, Presbourg, 1644, in-fol. IV. Plusieurs ouvrages qui concernent les hommes célebres de sa société, par leur piété & leur zele pour la Religion.

NADASTI, (Thomas, comte de) d'une des plus anciennes familles de Hongrie, défendit avec valeur, en 1531, la ville de Bude contre Soliman II, empereur des Turcs; mais la garnison le trahit, & le livra pieds & mains liées au grand-seigneur avec la ville & le château. Ce prince, indigné d'une si lâche trahison, punit sévérement les traitres en présence de Nadasti, & le renvoya après l'avoir comblé d'éloges, sous bonne escorte, à Ferdinand roi de Hongrie. Nadasti servit ensuite dans les armées de l'empereur Charles-Quint, avec un corps de Hongrois. Il enseigna l'art militaire au célebre Ferdinand de Tolede, duc d'Albe, qui n'avoit alors que 23 ans. Il vit dans ce jeune-homme le germe de tous les talens militaires, & il prédit ce qu'il seroit un jour.

NADASTI, (François, comte de) président du conseil-souverain de Hongrie, étoit de la même famille que le précédent. N'ayant pu obtenir de l'empereur Léopold la dignité de palatin, il conspira contre lui, en 1665, avec les comtes de Serini, Frangipani & Tattenbach. Il fit d'abord mettre le feu au palais impérial, afin de profiter de la fuite de l'empereur pour lui donner la mort; mais l'expédient qu'il espéroit tirer de l'incendie, ne lui réussit pas. Croyant mieux exécuter son dessein par le poison, que par le fer & le feu, il fit empoisonner les puits, dont il présumoit qu'on se servoit pour les cuisines de l'empereur. Ces détestables manœuvres ayant été découvertes, il fut condamné à avoir le poing droit coupé & la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués, & ses enfans condamnés à quitter le nom & les armes de leur famille. La sentence fut exécutée en 1671. Les Hongrois, peu instruits, le regarderent comme un patriote zélé, comme un innocent sacrifié à l'ambition de la cour de Vienne; mais rien n'est plus faux que cette idée, qui tient encore à l'ancienne antipathie de cette nation contre les Allemands. On a de ce rebelle un livre in fol., en latin, intitulé: *Mausolée des Rois & des Ducs du Royaume Apostolique* (la Hongrie), orné de 58 portraits, écrit en style lapidaire, depuis Kevé, premier duc de Hongrie, jusqu'à l'empereur Léo-

pold I exclusivement. Il a paru en latin & en allemand à Nuremberg, 1664, in-folio; & en hongrois à Bude, 17-1, in-4°, par Alexis Horanyi, Religieux des Ecoles-Pies, auteur des *Mémoires Littéraires* de Hongrie. Quelques auteurs disent que Nadasti n'a fait que prêter son nom à cet ouvrage, & en font honneur à Nicolas Lantzmar; d'autres l'attribuent à Jean Nadasi, Jésuite: mais de fortes raisons font croire que c'est François Nadasti qui en est réellement l'auteur; il le présenta lui-même sous son nom aux Etats de Hongrie, & dans une de ses lettres il dit que cet ouvrage lui a coûté une infinité de recherches. On lui attribue encore *Cynosura juristarum*, 1668. C'est un corps de droit de Hongrie, rédigé par ordre alphabétique. Ses enfans prirent le nom de *Creutzenberg*, pour effacer la honte dont leur pere avoit terni leur ancien nom.

NÆVIUS, (Cneïus) poëte latin, porta les armes dans la 1re. guerre punique. Il s'attacha ensuite au théâtre, & sa premiere Comédie fut représentée à Rome l'an 229 avant J. C. Son humeur satyrique déplut à Metellus, qui le fit chasser de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut l'an 203 avant J. C. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. Le principal étoit une *Histoire de la Guerre Punique.*

NAGAXIMA, (Michel) Japonois, entra dans la société des Jésuites, & se dévoua entiérement à la prédication de l'Evangile. C'est un des missionnaires qui souffrit les tourmens les plus longs & les plus raffinés. Ayant lassé ses bourreaux l'an 1626, il fut laissé un an en prison, sans qu'on parût songer à lui; mais en décembre 1627, on recommença avec une fureur nouvelle, & le courageux Japonois ne mourut qu'après plusieurs jours de souffrances inouies. Quelque tems après, sa mere & son frere furent également mis à mort pour la foi.

NAGEREL, (Jean) chanoine & archidiacre de Rouen, publia, l'an 157-, une *Description du Pays & Duché de Normandie*, où il traite aussi de son origine. Cet ouvrage se trouve à la suite de la *Chronique* de cette province, Rouen, 1580 & 1610, in-8°.

NAHUM, l'un des 12 Petits-Prophetes, vivoit depuis la ruine des dix Tribus par Salmanazar, & avant l'expédition de Sennacherib contre la tribu de Juda. On ne sait aucune particularité de la vie de ce prophete; on ne sait même si son nom est celui de sa famille, ou du lieu de sa naissance, ou même une qualification; car *Nahum* en hébreu signifie *Consolateur.* On dispute encore sur le tems où il vivoit: l'opinion la plus vraisemblable est celle que nous avons suivie. Sa *Prophétie* est composée de 3 chapitres, qui ne forment qu'un seul discours. Il y prédit, d'une maniere pathétique, la seconde ruine de Ninive par Nabopolassar & Astyages. Il renouvelle contre cette ville criminelle les menaces que Jonas lui avoit faites 90 ans auparavant. Le style de ce prophete est par-tout le

même; rien n'égale la vivacité de ses figures, la force de ses expressions, & l'énergie de son pinceau.

NAIADES, *voy*. NYMPHES.

NAILLAC, (Philibert de) grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, qui résidoit pour lors à Rhodes, mena du secours à Sigismond roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet, dit l'*Eclair*. Il combattit en 1396 à la funeste journée de Nicopolis, à la tête de ses chevaliers, dont la plupart furent taillés en pieces. Il assista au concile de Pise en 1409, & mourut à Rhodes en 1421, avec la réputation d'un guerrier aussi courageux que prudent.

NAILOR, (Jacques) imposteur du diocese d'Yorck, après avoir servi quelque tems en qualité de maréchal-des-logis dans le régiment du colonel Lambert, embrassa la secte des Quakers ou Trembleurs. Il entra, en 1656, dans la ville de Bristol, monta sur un cheval dont un homme & une femme tenoient les rênes & qui crioient, suivis d'une foule de sectateurs : *Saint*, *Saint*, *Saint*, *le Seigneur Dieu de Sabaoth*. Les magistrats se saisirent de lui & l'envoyerent au parlement, où il fut condamné en 1657, comme un *Séducteur*, à avoir la langue percée avec un fer chaud, & le front marqué de la lettre B, pour signifier *Blasphémateur*. Il fut ensuite reconduit à Bristol, où on le fit entrer à cheval, le visage tourné vers la queue. On le confina ensuite dans une étroite prison pour y expier ses rêveries; mais il n'en fut que plus fanatique. Ayant été ensuite élargi, il ne cessa de prêcher parmi ceux de sa secte, jusqu'à sa mort, arrivée en 1660.

NAIN DE TILLEMONT, (Louis-Sébastien le) né en 1637 à Paris, d'un maître-des-requêtes, se consacra à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Sacy, son ami & son conseil, l'engagea en 1676 à recevoir le sacerdoce, & Buzanval, évêque de Beauvais, espéroit de l'avoir pour successeur. Il alla demeurer à Port-Royal-des-Champs. Son attachement au Jansénisme lui attira des désagrémens, & l'obligea à quitter la capitale; il se retira à Tillemont, près de Vincennes, où il se communiquoit libéralement à ceux qui avoient besoin de ses lumieres, & surtout à ceux qui étoient voués au parti. Tillemont ne sortit de sa retraite que pour aller voir en Flandre le fameux Arnaud, & en Hollande l'évêque de Castorie. De retour dans sa solitude, il continua à s'occuper de travaux utiles & d'intrigues de secte, & mourut à Paris après une langueur de 3 mois en 1698, à 61 ans. On lui doit : I. *Memoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique des six premiers siecles*, 16 vol. in-4°. II. L'*Histoire des Empereurs*, en 6 vol. in-4°. Ces deux ouvrages, tirés des auteurs originaux, souvent tissus de leurs propres termes, expriment leur sens avec fidélité. Ils sont écrits avec un ordre, une justesse & une précision, dont le mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui ont épouvé par eux-mêmes combien coûtent ces sortes de travaux. Le dernier volume de son *Histoire des*

Empereurs, finit avec le regne d'Anaſtaſe. Ses *Mémoires Eccléſiaſtiques* ne contiennent qu'une partie du 6*e*. ſiecle; & les 12 derniers volumes ne furent imprimés qu'après ſa mort. Quoique l'eſprit de parti dont il étoit animé ne ſe montre pas à découvert; dans cet ouvrage, des lecteurs attentifs en découvrent çà & là quelques allures. III. Une *Lettre* contre l'opinion du P. Lami, « que » Jeſus-Chriſt n'avoit point » fait la Pâque la veille de ſa » mort ». Nicole la regardoit comme un modele de la maniere dont les Chrétiens devroient diſputer enſemble. Elle ſe trouve à la fin du 2*e*. vol. des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*. IV. Quelques ouvrages manuſcrits, dont le plus conſidérable eſt l'*Hiſtoire des Rois de Sicile* de la maiſon d'Anjou. L'abbé Tronchai, chanoine de Laval, a écrit ſa *Vie*, in-12, 1711. On trouve à la ſuite de cet ouvrage, des *Réflexions* pieuſes & des *Lettres* édifiantes. Si aux vertus dont elle préſente le tableau, on pouvoit ajouter la ſoumiſſion aux décrets de l'Egliſe, l'éloge de ce ſavant homme ſeroit complet. Son zele pour le parti dont il avoit épouſé les intérêts, alloit juſqu'à déroger aux conſidérations les plus délicates. Lorſque M. de Rancé penſoit à ſe défaire de ſes bénéfices & à ſe conſacrer à Dieu dans la ſolitude de la Trappe, Tillemont lui conſeilla de les garder *pour en diſtribuer les revenus à ceux qui étoient dans la perſécution*. Sollicitation qui ne fit pas ſur l'eſprit de M. de Rancé une impreſſion favorable aux diſciples de Janſenius. « Je ne pus comprendre, dit-il, que des gens » qui vouloient paſſer pour » être entiérement détachés de » toutes les choſes d'ici-bas, » fuſſent capables de faire paroître un ſentiment auſſi intéreſſé que celui-là ».

NAIN, (Dom Pierre le) frere du précédent, né à Paris en 1640, fut élevé dans la maiſon de ſon grand-pere. Il y reçut une ſainte éducation ſous les yeux de madame de Bragelogne, ſa grand'mere, dame vertueuſe, dirigée anciennement par S. François de Sales. Le deſir de faire ſon ſalut loin du monde, le fit entrer à S. Victor à Paris & enſuite à la Trappe, où il fut un exemple de pénitence, d'humilité, & enfin de toutes les vertus chrétiennes & monaſtiques. Nommé ſous-prieur de cette abbaye, il gagna tous les cœurs par ſon affabilité. Il y mourut en 1713, à 73 ans. Quoique l'abbé de Rancé fût ennemi des études monaſtiques, il permit ſans doute à D. le Nain d'étudier & de faire part de ſes travaux au public. On a de lui : I. *Eſſai de l'Hiſtoire de l'Ordre de Cîteaux*, en 9 vol. in-12. Le ſtyle en eſt ſimple & négligé, mais touchant. Les faits y ſont mal choiſis, & le flambeau de la critique n'a pas éclairé cette Hiſtoire, qu'on doit plutôt regarder comme un livre édifiant, que comme un ouvrage profond. II. *Homélies* ſur *Jérémie*, 2 vol. in-8°. III. Une *Traduction* françoiſe de *S. Dorothée*, Pere de l'Egliſe Grecque, in-8°. IV. La *Vie de M. de Rancé, abbé & réforma-*

teur de la Trappe, 2 vol. in-12. Cette Vie, revue par le célebre Bossuet, n'a point été publiée telle que D. le Nain l'avoit faite, & qu'elle est sortie des mains du prélat reviseur. On y a inséré des traits satyriques fort éloignés du caractere de l'auteur. V. *Relation de la vie & de la mort de plusieurs Religieux de la Trappe*, 6 vol. in-12 : ouvrage plein de touchans exemples, & dont les détails ont néanmoins prêté à la critique : quelques personnes y ont cru voir des excès d'austérité, & une espece de dérogation à la loi, qui prescrit la conservation de soi-même. C'est sans doute ce qui a fait apporter quelques adoucissemens à la rigueur de la réforme, telle qu'elle étoit dans les premieres années. VI. Deux petits Traités, l'un *de l'état du Monde après le Jugement dernier* ; & l'autre, *sur le scandale qui peut arriver même dans les Monasteres les mieux réglés*, &c. VII. *Elévation à Dieu pour se préparer à la mort* : elle inspire cette piété tendre & pathétique, que le bel-esprit ne sauroit contrefaire.

NAIRON, (Fauste) savant Maronite & professeur en langue syriaque au college de la Sapience à Rome, né au Mont-Liban, neveu d'Abraham Ecchellensis par sa mere, mort à Rome presque octogénaire, l'an 1711, est auteur de deux ouvrages intitulés, l'un *Euoplia fidei catholicæ ex Syrorum monumentis adversùs ævi nostri novatores*, 1694; l'autre : *Dissertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum*, Rome, 1679. Il s'efforce dans ces deux ouvrages de prouver que les Maronites ont conservé la foi depuis le tems des Apôtres, & que leur nom ne vient pas de Jean *Maron*, monothélite, mort en 707, mais de S. *Maron*, célebre anachorete, qui vivoit à la fin du 4e. siecle. Ses raisons n'ont pas paru péremptoires à tous les savans, mais elles font honneur à son érudition, & sont appuyées d'une réflexion très-simple, mais solide, savoir que si le nom de *Maronites* étoit un nom de secte, ces peuples l'eussent quitté au moment qu'ils sont revenus à la vérité, & qu'ils se sont attachés à l'Eglise Romaine, à laquelle ils sont fermement unis, au moins depuis 1182. *Voyez* MARON.

NANCEL, (Nicolas de) ainsi nommé du village de Nancel, lieu de sa naissance, entre Noyon & Soissons, professa les humanités dans l'université de Douay. Appellé à Paris par ses amis, il fut professeur au college de Presle, où il avoit déjà enseigné, & se fit recevoir docteur en médecine. Cette science avoit des charmes infinis pour lui. Il alla la pratiquer à Soissons, puis à Tours, où il trouva un établissement avantageux. Enfin il devint médecin de l'abbaye de Fontevrault en 1587, & y mourut en 1610, à 71 ans, avec la réputation d'un homme savant, mais bizarre. On a de lui : *Stichologia Græca Latinaque, informanda & reformanda*, in-8° : ouvrage où il veut assujettir la poésie françoise aux regles de la poésie grecque & de la poésie latine. Ce projet singulier, dont il n'étoit pas

l'auteur (*voyez* MOUSSET), couvrit de ridicule son apologiste. II. *Petri Rami Vita*, in-8°. Il y a des faits curieux & des anecdotes recherchées; mais Ramus y est peint un peu trop en beau. III. *De Deo; De immortalitate Animæ, contra Galenum; De sede Animæ in corpore*, in-8°. Il a aussi donné ces trois Traités en françois. IV. *Discours de la Peste*, in-8°. V. *Declamationes*, in-8°. Ce sont des Harangues qu'il avoit prononcées durant sa régence.

NANGIS, *voyez* GUILLAUME de Nangis.

NANI, (Jean-Baptiste) naquit en 1616. Son pere, procurateur de S. Marc, & ambassadeur de Venise à Rome, l'éleva avec soin, & le forma de bonne heure aux affaires. Urbain VIII, juste appréciateur du mérite, annonça celui du jeune Nani. Il fut admis dans le college des sénateurs en 1641; & fut nommé, peu de tems après, ambassadeur en France, où il se signala par la souplesse de son esprit. Il obtint des secours considérables pour la guerre de Candie contre le Turc; devint, à son retour à Venise, surintendant des affaires de la guerre & des finances; fut ambassadeur à la cour de l'Empire en 1654, & rendit à sa république tous les services qu'elle pouvoit attendre d'un citoyen aussi zélé qu'intelligent. Il repassa en France en 1660, demanda de nouveaux secours pour Candie, & obtint, à son retour dans sa patrie, la charge de procurateur de S. Marc. Il mourut en 1678, à 63 ans, honoré des regrets de ses compatriotes. Le sénat l'avoit chargé d'écrire l'Histoire de la république. Il s'en acquitta à la satisfaction des Vénitiens; mais il fut moins applaudi par les étrangers. Ils n'y virent pas assez de fidélité dans les faits, de pureté dans la diction, & de simplicité dans le style: son récit est embarrassé par de trop fréquentes parentheses. Cette *Histoire*, qui s'étend depuis l'an 1613 jusqu'en 1671, fut imprimée à Venise en 1662-1679, 2 vol. in-4°, belle édition. Nous avons une assez foible traduction françoise du premier vol., par l'abbé Tallemant, Cologne, 1682, 4 vol. in-12. La seconde partie a été traduite par Masschari, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12.

NANNI, (Pierre) *Nannius*, né à Alcmaër en 1500, enseigna les humanités à Louvain avec réputation pendant 18 ans, & obtint ensuite un canonicat d'Arras, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1557, à 57 ans. Ses ouvrages sont: I. Des *Harangues*. II. Des *Notes* sur quelques auteurs classiques, & sur des Traités de quelques Peres. III. *Miscellaneorum Decas*, Louvain, 1548, in-12, & dans le *Thesaurus criticus* de Gruter. C'est un ouvrage de critique, où il montre des fautes qui se trouvent dans les éditions de plusieurs anciens, & où il tâche d'expliquer les passages obscurs. IV. Cinq *Dialogues des Héroïnes*, 1541, in-4°: ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre. Il fut traduit en françois, 1550, in-8°. V. Des *Traductions* latines d'une partie de *Démosthenes*,

d'*Eschyne*, de *Synesius*, d'*Apollonius*, de *Plutarque*, de *S. Basile*, de *S. Chrysostome*, d'*Athenagore*, & de presque tous les ouvrages de *S. Athanase*. Cette derniere version est infidelle. VI. Une Traduction de 15 Psaumes en beaux vers latins dans les *Psalmi XL versibus expressi* de Jacques Latomus, Louvain, 1558. L'auteur a su allier les graces de la poésie, à la simplicité majestueuse du texte sacré. VII. *In Cantica Canticorum Paraphrases & Scholia*, Louvain, 1554, in-4°. L'auteur a réuni dans sa Paraphrase le sens littéral & allégorique; c'est un des meilleurs commentaires qu'on ait sur le Cantique des Cantiques. Il peut être mis à côté de celui de M. Bossuet (*voyez* SALOMON). Nanni, critique habile, bon grammairien, poëte estimable, n'étoit qu'un orateur médiocre. Ses ouvrages décelent un homme qui étoit versé dans toutes les sciences. Ils lui firent une réputation très-étendue. L'Italie voulut l'enlever aux Pays-Bas; mais il sacrifia toutes les espérances de fortune à l'amour de la patrie. Son caractere étoit modéré, ses mœurs douces & son esprit agréable.

NANNI *ou* NANNINI, *voy.* REMIGIO.

NANNI, *voyez* ANNIUS de Viterbe.

NANQUIER, (Simon) dit *le Coq*, avoit du goût pour la poésie latine, & le génie qu'il faut pour y réussir, comme on voit par deux poëmes que nous avons de lui. Le 1er., qui est en vers élégiaques, a pour titre : *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseria*; plein de bonnes moralités & d'une bonne philosophie. Le 2e. Poëme est en vers héroïques, & en forme d'Eglogue, Paris, 1605, in-8°. Il roule sur la mort de Charles VIII, roi de France. On a encore de Nanquier quelques Epigrammes, imprimées avec ses autres *Poésies*, in-4°, sans date, au commencement du 16e. siecle : ce poëte vivoit à la fin du 15e.

NANTEUIL, *voy.* SCHOMBERG.

NANTEUIL, (Robert) graveur, naquit à Rheims en 1630, d'un pauvre marchand, qui lui donna toute l'éducation possible. Le goût qu'il avoit pour le dessin se manifesta de bonne heure. Il en faisoit son amusement, & se trouva en état de dessiner & de graver lui-même la these qu'il soutint en philosophie. Nanteuil s'appliqua aussi au pastel, mais sans abandonner la gravure, qui étoit son talent principal. Louis XIV lui donna la place de dessinateur & de graveur de son cabinet, avec une pension de mille livres. Ce maître n'a gravé que des Portraits, mais avec une précision & une pureté de burin, qu'on ne peut trop admirer. Son recueil, qui est très-considérable, prouve son extrême facilité. Il amassa plus de 50,000 écus, qu'il dépensa comme il les avoit amassés. Il mourut à Paris en 1678, à 48 ans.

NANTIGNI, (Louis Chasot de) né l'an 1690 à Saulx-le-Duc en Bourgogne, vint de bonne heure à Paris, où il fut chargé successivement de l'éducation de quelques jeunes

ſeigneurs. Dans ſes momens libres il s'appliqua à l'étude de l'hiſtoire, pour laquelle il avoit un goût particulier. Il mit au jour, depuis 1736, 4 vol. in-4°, ſous le titre de *Généalogies hiſtoriques des Rois, des Empereurs & de toutes les Maiſons ſouveraines*. Cet ouvrage, le meilleur de ceux qui ſont ſortis de ſa plume, devoit avoir une ſuite aſſez conſidérable, & il en a laiſſé une partie en manuſcrit. Nous avons encore de lui : I. Les *Tablettes géographiques*, in-12, Paris, 1725. II. *Tablettes hiſtoriques, généalogiques & chronologiques*, 9 vol. in-24, Paris, 1748, & années ſuivantes. III. *Tablettes de Thémis*, in-24, 2 parties, Paris, 1755. Il a fourni beaucoup d'articles généalogiques, pour le Supplément de Moréri de 1749. Il étoit devenu aveugle ſur la fin de l'année 1752, & mourut en 1755.

NANTILDE, reine de France, épouſa le roi Dagobert I en 632, & gouverna le royaume avec habileté pendant la minorité de Clovis II, ſon fils. Elle mourut en 641, avec la réputation d'une princeſſe également politique & vertueuſe.

NAOGEORGE, (Thomas) théologien de la religion prétendue-réformée, né à Straubingue dans la Baviere, en 1511, s'appelloit *Kirchmayer*; mais il habilla ſon nom à la grecque, ſelon la coutume pédanteſque de ce tems-là. Il ſe rendit célebre dans ſon parti, par des vers ſatyriques contre l'Egliſe Catholique. Le plus fameux de ces *Poëmes* eſt celui qui a pour titre : *Regnum Papiſticum*, imprimé en 1553 & 1559, in-8°, ſans nom de ville ni d'imprimeur ; il n'eſt pas commun. On a encore de lui : I. *Pamachius, Tragœdia*, 1538, in-8°. II. *Incendia, ſive Pyropolynices, Tragœdia*, 1538, in-8°. III. *Agricultura ſacra*, 1551, in-8°. IV. *Hieremias, Tragœdia*, 1551, in-8°. V. *Mercator, Tragœdia*, 1560, in-8°. Il y a deux éditions de la traduction françoiſe du *Marchand converti*, 1558, in-8°, & 1561, in-12. Il y en a une 3e. de 1591, in-12, où ſe trouve la comédie de *Pape malade*, de *Beze*. VI. Un *Commentaire* ſur les *Epîtres de S. Jean* ; & quelques autres ouvrages, dans leſquels il y a plus de fanatiſme que de goût & de raiſon. Cet homme emporté mourut en 1578.

NARCISSE, fils de Cephiſe & de Liriope, étoit ſi beau, que toutes les Nymphes l'aimoient ; mais il n'en écouta aucune. Echo ne pouvant le toucher, en ſécha de douleur. Tiréſias prédit aux parens de ce jeune-homme, qu'il vivroit tant qu'il ne ſe verroit pas. Revenant un jour de la chaſſe, il ſe regarda dans une fontaine, & devint ſi épris de lui-même qu'il ſécha de langueur, & fut métamorphoſé en une fleur qu'on appelle *Narciſſe*.

NARCISSE, (S.) paſſoit depuis long-tems pour un des plus vertueux prêtres du clergé de Jéruſalem, lorſque l'évêque étant venu à mourir, il fut choiſi pour lui ſuccéder : il avoit alors 80 ans ; mais ſon grand âge ne l'empêcha pas de faire toutes les fonctions d'un bon paſteur. Un jour l'huile de l'égliſe manquant, il fit

emplir d'eau les lampes, & l'ayant bénie, elle se trouva aussi-tôt changée en huile. Trois scélérats accuserent le saint prélat d'un crime énorme, confirmant leur calomnie par une horrible imprécation. Narcisse leur pardonna généreusement cette calomnie, qui lui servit de prétexte pour suivre le desir qu'il avoit depuis long-tems de vivre dans un désert. Peu de tems après, ces malheureux moururent de la mort qu'ils s'étoient eux-mêmes desirée. Dieu fit connoître au saint vieillard, qu'il devoit reprendre le soin de son église : il obéit. Ayant supplié le Seigneur de lui marquer son successeur, afin de se décharger sur lui, dans sa caducité, d'une partie du fardeau pastoral, il eut révélation que ce seroit S. Alexandre évêque de Flaviade : dès le lendemain, celui-ci arriva comme par hasard à Jérusalem, & fut fort surpris de s'entendre nommer coadjuteur de S. Narcisse, lequel prolongea encore de 4 ans, une vie qui avoit été une leçon continuelle de toutes les vertus. Il fut enlevé à ses ouailles vers l'an 216, âgé de 116 ans, après s'être trouvé 20 ans auparavant au concile de Césarée en Palestine, assemblé pour décider quel jour on devoit célébrer la Pâque. Un autre événement remarquable de son épiscopat, c'est d'avoir élevé un grand homme au sacerdoce, dans la personne d'Origene.

NARCISSE, affranchi, puis secrétaire de Claude, parvint au plus haut degré de puissance sous cet empereur. Ce vil courtisan, profitant de sa faveur, & de la foiblesse de son imbécille maître, ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvoient nuire à sa fortune, & pour s'enrichir de leurs dépouilles. Ses cruelles vexations le rendirent riche, dit-on, de 50 millions de revenu. Il n'étoit pas moins prodigue qu'avide d'accumuler, & ses dépenses ne le cédoient pas à celles de l'empereur même. L'impératrice Messaline, jalouse de cet excès d'autorité, voulut renverser cet orgueilleux favori. Elle en fut la victime & immolée à sa vengeance. Agrippine fut plus heureuse. Elle le fit exiler, & le contraignit ensuite de se donner la mort, l'an 54 de J. C. Cet insolent & fastueux affranchi fut regretté par Néron, qui trouvoit en lui un confident très-bien assorti à ses vices encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat*, dit Tacite.

NARCÈS ou NARSI, roi de Perse, après Varannès son pere, monta sur le trône en 294. Il s'empara de la Mésopotamie & de l'Arménie. Maximien Galere, envoyé contre lui par Dioclétien, fut d'abord battu; mais ensuite il défit les Perses, obligea leur roi à prendre la fuite, & lui envoya ses femmes & ses filles. Narsès prit enfin le parti de faire la paix avec les Romains. Il lui en coûta pour cela cinq provinces sur le Tigre; & il mourut en 303, après un regne de 7 ans. Ce n'étoit point un de ces rois qui mettent leur gloire à défendre leurs peuples, & leur bonheur à les rendre heureux. L'ambition fut le seul motif de

ses actions, & cette ambition fut sa perte.

NARSÈS, eunuque Persan, & l'un des plus grands généraux de son siecle, commanda l'armée Romaine contre les Goths, les défit l'an 552 en deux batailles, & donna la mort à leur roi Totila. Narsès continua de remporter des victoires; mais on dit que l'impératrice Sophie, irritée contre lui, lui fit dire « de quitter les » armes, & de venir filer avec » les femmes »: lui reprochant ainsi qu'il étoit eunuque. On ajoute que ce grand homme répondit qu'*il lui ourdiroit une toile qu'elle ne déferoit pas aisément.* « Cet eunuque, dit un » historien, joignoit aux talens » d'éclat, une fidélité très-in» tacte, & qui ne céda qu'à la dis» grace la plus outrageante. Un » amour extrême de la justice » & de la discipline, ne souffroit » pas le moindre désordre dans » son armée. Il faisoit sur-tout » admirer en lui une piété sin» cere, qui, ayant été le prin» cipe de son premier atta» chement aux Romains, fut » l'ame de toutes ses vertus. » Sa confiance en Dieu & la » vivacité de sa foi, étoient » parvenues à ce degré qui » opere les merveilles; & telle » fut, encore plus que son » habileté naturelle, toute » éminente qu'elle étoit, la » cause de ses succès éton» nans ». Le cardinal Baronius prétend que Narsès est le même que celui qui s'étant révolté contre Phocas, périt par le dernier supplice, vers la fin du 6e. siecle, ou au commencement du 7e. Ce fait paroît contre toute vraisemblance. L'eunuque Persan auroit eu alors 100 ans, puisqu'il servoit dans les troupes de l'empereur Justinien, en 528. D'ailleurs le Narsès que Phocas fit brûler l'an 604, avoit été un des gardes de Commentiolus, général de l'empereur Maurice. Se peut-il que Narsès, qui avoit acquis tant de gloire en Italie contre les Goths, fût le même homme, & qu'il eût été réduit à la simple qualité de garde d'un gouverneur de province? *Voyez* les *Mémoires des Inscriptions*, in-4°, tom. 10, pag. 191 & 192.

NASSARO, *voyez* MATTHIEU.

NASSAU, (Engelbert de) gouverneur du Brabant, chevalier de la toison-d'or, se signala à la bataille de Guinegate, rendit de grands services à l'empereur Maximilien, & mourut à Breda en 1494. On voit son mausolée dans la grande église de cette ville : monument magnifique, que les Calvinistes, lors de la révolution, ont respecté, quoiqu'ils aient détruit presque tous les autres; il méritoit effectivement cette exception, même de la part du fanatisme le plus destructeur. Les statues d'Engelbert & de son épouse, Limburge de Baden, sont de Michel Ange; expressions pittoresques de la mort, & vrais chef-d'œuvres en ce genre: de quatre figures latérales, celles de Regulus & de Jules-César sont aussi de ce grand-maître, le tout en albâtre gypseux & transparent : les tables sont de pierres de touche.

NASSAU, (Maurice de) prince d'Orange, fils de Guillaume, devint le chef des révoltés aux Pays-Bas après la

mort de son pere, tué en 1584 par Gerard (*voyez* cet article & GUILLAUME). Le jeune prince n'avoit alors que 18 ans. Nommé capitaine-général des Provinces-Unies, il affermit l'édifice de la république, fondé par son pere. Il se rendit maître de Breda en 1590, de Zutphen, de Deventer, de Hulst, de Nimegue en 1591, fit diverses conquêtes en 1592, & s'empara de Gertrudenberg l'année suivante. Maurice, couvert de gloire, passa dans les Pays-Bas par la route de la Zélande. Une furieuse tempête brisa plus de 40 vaisseaux de sa flotte, en les heurtant les uns contre les autres, & il ne se sauva qu'avec une peine incroyable. (Nous supprimons ici la conspiration fabuleuse rapportée par certains lexicographes, avec des circonstances plus fabuleuses encore. *Voyez* ERNEST). Maurice battit les troupes de l'archiduc Albert en 1597, & se rendit maître de toute la Hollande. En 1600, il fut obligé de lever le siege de Dunkerque; mais il s'en vengea sur Albert, qu'il défit près de Nieuport, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût contraint de lever encore le siege de cette ville. Rhinberg, Grave, l'Ecluse se rendirent à lui les année suivantes. Maurice travailloit plus pour lui que pour ses concitoyens: il ambitionnoit la souveraineté de la Hollande; mais le pensionnaire Barneveldt s'opposa à ses desseins. Le zele de ce républicain lui coûta la vie; Maurice, défenseur de Gomar contre Arminius, profita de la haine qu'il sut inspirer contre les Arminiens, pour perdre son ennemi partisan de cette secte. Barneveldt eut la tête tranchée en 1619, & cette mort, effet de l'ambition cruelle du prince d'Orange, laissa une profonde plaie dans le cœur des Hollandois. La treve conclue avec les Espagnols étant expirée, Spinola vint mettre le siege devant Breda en 1624, & réussit à la prendre au bout de six mois, à force de génie, de dépenses & de sang. Le prince Maurice, n'ayant pu le chasser de devant cette place, meurt de douleur en 1625. Il avoit étudié l'art militaire dans les anciens, & il appliquoit à propos les leçons qu'il avoit puisées chez eux. Il profita non-seulement des inventions des autres; il inventa lui-même. Ce fut dans son armée qu'on se servit pour la premiere fois des lunettes à longue vue, des galeries dans les sieges, de l'art d'enfermer les places-fortes, de pousser un siege avec plus de vigueur, de défendre mieux & plus long-tems une place assiégée. Enfin il mit en usage plusieurs pratiques utiles, qui lui donnerent le premier rang dans l'art militaire. Une femme de grande qualité lui demandoit un jour assez indiscrettement: *Quel étoit le premier capitaine du siecle?*—*Spinola*, répondit-il, *est le second*: c'étoit dire qu'il étoit le premier. De peur d'être surpris durant le sommeil, il avoit toujours pendant la nuit deux hommes qui veilloient à côté de son lit, & qui avoient soin de le réveiller au moindre besoin. La guerre entre la Hollande & l'Espagne ne fut jamais si vive que sous son administration. Maurice étoit violent,

& n'aimoit pas à être contredit; il ſe livra aux femmes, & ne s'honora guere par ſes mœurs. Il eut pour ſucceſſeur Frédéric-Henri ſon frere.

NASSAU, *voyez* GUILLAUME.

NATALIS, *voyez* HERVÉ le Breton.

NATALIS COMÈS, *voyez* COMÈS.

NATALIS, (Jerôme) Jéſuite Flamand, mort en 1581, connu ſeulement par un ouvrage aſſez médiocre, mais qui eſt recherché à cauſe des figures dont il eſt orné. Il eſt intitulé: *Meditationes in Evangelia totius anni*, in-folio, Anvers, 1591.

NATALIS, (Michel) graveur, né à Liege en 1609, fit dès ſa plus tendre jeuneſſe ſon amuſement du deſſin, & s'y rendit très-habile: à l'âge de 11 ans il manioit déjà le burin. Son pere graveur des monnoies fut ſon premier maître; pour ſe perfectionner il ſe rendit à Paris & de là à Rome, où il grava ſous la direction de Joachim Sandrart, une partie des ſtatues de la galerie juſtinienne. On a beaucoup d'eſtampes de lui d'après le Titien, Rubens, le Pouſſin, Bertholet Flemale, & ſur ſes propres deſſins. On eſtime particuliérement un *S. Bruno* & le *Buſte de S. Lambert.* On aſſure qu'au moment de ſa mort en 1670, un courier arrivoit à Liege pour l'informer que Louis XIV lui préſentoit un logement au Louvre & une penſion.

NATHAN, prophete, qui parut dans Iſraël du tems de David. Il déclara à ce prince qu'il ne bâtiroit point le Temple au Seigneur, & que cet honneur étoit réſervé à ſon fils Salomon. Ce même prophete reçut ordre de Dieu, vers l'an 1035 avant J. C., d'aller trouver David après le meurtre d'Urie, pour lui reprocher ce crime, & l'adultere qui y avoit donné lieu. Nathan lui rappella ſon péché ſous une image empruntée, en racontant à ce prince l'hiſtoire feinte « d'un » homme riche, qui ayant pluſieurs brebis, avoit enlevé de » force celle d'un homme pau- » vre qui n'en avoit qu'une ». David ayant entendu le récit de Nathan, lui répondit : » L'homme qui a fait cette » action, eſt digne de mort; » il rendra la brebis au qua- » druple. — C'eſt vous-même » qui êtes cet homme (répliqua Nathan); vous avez ravi » la femme d'Urie Héthéen; » vous l'avez priſe pour vous, » & vous l'avez fait périr lui- » même par l'épée des enfans » d'Ammon ». Ces paroles furent un trait de lumiere qui pénétra David de la plus vive componction; ſes regrets lui mériterent le pardon de ſa faute.

NATHAN, rabbin du 15e. ſiecle, s'eſt rendu fameux par ſa *Concordance Hébraïque*, à laquelle il travailla pendant dix ans. Cette Concordance a été traduite en latin, & depuis perfectionnée par Buxtorf, & imprimée à Bâle, 1632, in-fol. Ce rabbin eſt appellé tantôt *Iſaac* & tantôt *Mardochée*, ſelon la coutume des Juifs de changer de nom dans les maladies extrêmes; s'ils viennent à guérir, ils retiennent le dernier comme un ſigne de pénitence & du changement de leurs mœurs : uſage qu'il ne feroit point abſurde

furde d'introduire parmi les Chrétiens, qui avertiroit de leur infidélité ou de leur hypocrisie, tant d'hommes lâches & faux qui, dans des tems de souffrance & d'angoisse, abjurent leurs iniquités pour les reprendre au moment de leur convalescence.

NATHANAËL, disciple de J. C., de la petite ville de Cana en Galilée : Philippe l'ayant rencontré, lui apprit qu'il avoit trouvé le Messie, & l'amena à J. C. Le Sauveur en le voyant dit de lui, que c'étoit *un vrai Israélite, sans déguisement & sans fraude.* Nathanaël lui ayant demandé d'où il le connoissoit? le Sauveur lui répondit qu'il l'avoit vu sous le figuier avant que Philippe l'appellât. A ces paroles, Nathanaël le reconnut pour maître, pour le fils de Dieu & le vrai roi d'Israël. Plusieurs écrivains ont soutenu que S. Barthélemi étoit le même que Nathanaël; le P. Roberti Jésuite, dans *Nathanaël Bartholumæus*, Douay, 1619; Alfonse Tostat, Cornelius à Lapide, Henri Hammond, Gavantus, Fabricio Pignatelli, Jésuite Napolitain, dans *De Apostolatu B. Nathanaëlis Bartholomæi*, Paris, 1660, & le P. Stilting dans les *Acta Sanctorum*, août, tom. v, ont adopté ce sentiment. S. Jean ne nomme jamais Barthélemi parmi les Apôtres; mais aussi on ne trouve point le nom de Nathanaël dans les trois autres Evangélistes. Ceux-ci joignent constamment ensemble Philippe & Barthélemi; & S. Jean dit que Philippe & Nathanaël vinrent ensemble trouver J. C. On voit aussi que Nathanaël étoit avec les Apôtres, lorsque le Sauveur leur apparut sur le bord de la mer de Galilée après sa résurrection; & s'il n'eût point été dès-lors membre du sacré college, pourquoi n'auroit-il point été proposé pour remplir la place, vacante par la mort de Judas?

NATIVELLE, (Pierre) célebre architecte François, dont nous avons une Architecture avec des figures, imprimée à Paris, en 2 vol. in-fol., 1729 : ouvrage fort estimé.

NATTA, (Marc-Antoine) célebre jurisconsulte du 16e. siecle, natif d'Asti en Italie, étoit magistrat à Genes, où il se distingua par ses vertus & son amour pour l'étude. Le sénat de Pavie lui offrit une chaire de droit-canon; mais il ne voulut pas priver Genes de ses lumieres. On a de lui divers ouvrages de théologie & de jurisprudence. Son traité *De Deo*, en 15 livres, imprimé à Venise en 1559, est au nombre des raretés typographiques. Ses autres ouvrages sont : I. *Conciliorum Tomi tres*, Venise, 1587, in-fol. II. *De immortalitate animæ libri v.* III. *De Passione Domini*, 1570, in-fol. IV. *De doctrina Principum libri IX*, 1564, in-fol. V. *De Pulchro*, Venise, 1553, in-folio.

NATTA, (Hyacinthe) fils de Gabriel-Hector Natta, comte d'Alfiano, & de Polixene de Biandrate, comtesse de St.-George, né à Casal, capitale du Montferrat, en 1575, passa de l'université de Pavie, où il commença ses études, dans celle de Salamanque & ensuite

de Bologne, où il prit le degré de docteur en droit. Entré dans l'ordre des Capucins, à l'âge de 25 ans, il ne tarda pas de s'y faire un nom parmi les plus célebres prédicateurs; Rome, Milan, Naples, Genes, Bologne, &c., devinrent successivement le théâtre de son éloquence. En 1606, il prêchoit le carême à Venise, d'où il fut exilé pour avoir mêlé dans ses Sermons quelques traits relatifs au différend qui subsistoit entre le pape Paul V & cette république. Envoyé ensuite par la cour de Rome auprès de différens princes, le pere Natta déploya par-tout des talens supérieurs : il réconcilia l'empereur Rodolphe II & l'archiduc Mathias divisés pour des intérêts de famille, dont le choc pouvoit devenir funeste à l'état ; il engagea ce dernier, lorsqu'il fut devenu empereur, à révoquer la permission donnée aux hérétiques de bâtir des temples, & s'opposa de toutes ses forces à leurs menées, qui ne tendoient à rien moins qu'à l'entier anéantissement de la Religion Catholique. Ce fut lui qui dévoila à la cour d'Espagne les desseins du prince de Galles, qui, sous prétexte de négocier son mariage avec la princesse Marie, sœur de Philippe IV, ne s'étoit rendu à Madrid avec le baron de Digby, que pour détacher le roi des intérêts des autres princes catholiques. A Bruxelles, il obtint de l'infante Isabelle, en faveur des Peres de l'Oratoire, l'emplacement qu'ils occupent en cette ville : de là il se rendit à Paris, où il employa également à procurer le bien, les marques de considération & de confiance qu'il reçut à la cour & à la ville. Vers l'an 1624, il retourna à Rome, & s'adonna derechef à la prédication jusqu'à sa mort, arrivée en 1627, à Casal, à l'âge de 53 ans. On a de lui divers ouvrages de piété, tous écrits en italien.

NATTIER, (Jean-Marc) peintre ordinaire du roi, & professeur de son académie, né à Paris en 1685, mourut en 1766. La célébrité de cet artiste lui avoit été prédite par Louis XIV, qui voyant ses dessins de la galerie du Luxembourg, après lui avoir accordé la permission de les faire graver par les plus habiles maîtres, lui dit : » Continuez, Nattier, & vous » deviendrez un grand homme ». Le czar Pierre lui fit proposer de le suivre en Russie. Ce prince, piqué du refus de Nattier, fit enlever le portrait que cet artiste avoit fait de l'impératrice Catherine, & que le czar avoit fait porter chez un peintre en émail, & partit sans lui donner le tems d'achever le portrait. Nattier possédoit une touche légere, un coloris suave, & l'art d'embellir les objets que faisoit éclore son pinceau. Ses Dessins de la galerie du Luxembourg, parurent gravés en un vol. in-fol., 1710.

NATURE, fille de Jupiter. Quelques-uns la font sa mere, d'autres sa femme. Quelques anciens philosophes croyoient que la Nature n'étoit autre chose que Dieu même, & que Dieu étoit le monde, c'est-à-dire tout l'univers : misérable opinion, qui a encore des partisans

parmi les prétendus ſavans de ce ſiecle, comme chez ceux de tous les ſiecles, qui ſe rangent dans ce troupeau qu'Horace appelloit *Epicuri de grege porcos.* « La Nature (dit ſagement un homme qui n'eſt pas ſuſpect. à ces gens-là même) « n'eſt » point une choſe, la Nature » n'eſt point un être. C'eſt le » ſyſtême des loix établi par » le Créateur pour l'exiſtence » des choſes & la ſucceſſion » des êtres ». Buffon, *Hiſt. nat.*, t. 12.

NAVÆUS, (Mathias) natif de la Hesbaye dans la principauté de Liege, fut licencié en théologie, curé de S. Pierre à Douay, & enſuite chanoine de l'égliſe de Tournay & cenſeur des livres; ſa régularité & ſon ſavoir lui concilierent une conſidération générale. Il mourut vers le milieu du 17e. ſiecle. Ses principaux ouvrages ſont : I. Des Sermons ſur les fêtes de quelques Saints, ſous le titre de *Prælibatio Theologica in Feſta Sanctorum*, in-4°. II. *Annotationes in Summæ Theologiæ & ſacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, in-4°. III. *Orationes de Signi Crucis & orationis efficaciâ, & D. Thomæ Aquinatis Laudibus*, 1630, in-4°. Il publia auſſi *Chronicon Apparitionum & Geſtorum S. Michaelis, Archangeli*, ouvrage de ſon oncle Michel NAVÆUS, né à Liege, ſucceſſivement chanoine & official d'Arras, archidiacre & grand-vicaire de Tournay, mort l'an 1620, âgé de 87 ans, comme il eſt dit ſur ſon portrait gravé.

NAVÆUS, (Joſeph) théologien du dioceſe de Liege, licencié de l'univerſité de Louvain, étoit ami d'Opſtraët, d'Arnauld & de Queſnel. Il eut beaucoup de part aux réglemens de l'hôpital des Incurables de Liege, & à l'établiſſement de la maiſon des Repenties (*voyez* CHOKIER-SURLET Jean-Erneſt). Il mourut à Liege en 1705, à 54 ans. On a de lui quelques ouvrages de piété, dont le plus connu a pour titre : *Le fondement de la Vie Chrétienne.*

NAVAGERO, (André) *Naugerius*, noble Vénitien, ſe fit eſtimer par ſon éloquence & par ſon érudition, & encore plus par les ſervices importans qu'il rendit à ſa patrie. Il fut envoyé en ambaſſade, par les Vénitiens, vers l'empereur Charles-Quint, & demeura auprès de ce prince depuis la brillante journée de Pavie juſqu'en 1528. De retour dans ſa patrie, il fut nommé ambaſſadeur auprès de François I; mais il mourut à Blois l'an 1529, dans ſa 47e. année. Navagero joignoit à un jugement ſolide & à une belle littérature, les vertus du citoyen & du chrétien. Il aimoit la retraite; un de ſes plaiſirs étoit d'aller ſe cacher dans ſes campagnes, loin des hommes & du tumulte, cultivant à la fois l'agriculture, l'antiquité & la philoſophie. Comme il paſſoit pour un homme d'une vertu inaltérable & d'un ſavoir profond, il avoit été chargé d'écrire l'hiſtoire de ſa patrie depuis 1486; mais il fit brûler cet ouvrage dans ſa derniere maladie. Ses autres écrits ont été recueillis à Padoue en 1718, in-8°, ſous ce titre; *Andreæ Navagerii, Patricii veneti,*

oratoris & poëtæ clariſſimi, *Opera omnia.* Ils avoient été publiés à Veniſe en 1530, in-fol. On y trouve des Poéſies, des Harangues, des Lettres. La plupart de ſes vers latins reſpirent le goût de l'antiquité; & quoique les vers italiens leur ſoient inférieurs, ils ne ſont pas à dédaigner. — Bernard NAVAGERO, évêque de Vérone, qui aſſiſta au concile de Trente, & qui mourut en 1565, à 58 ans, étoit de la même famille. C'étoit auſſi un homme de mérite. Il fut honoré de la pourpre, & chargé de pluſieurs ambaſſades, dans leſquelles il fit briller ſon eſprit & ſon éloquence. On a de lui des *Harangues*, & la *Vie du pape Paul IV.*

NAVAILLES, *voyez* MONTAULT.

NAVARRE, (Martin) AZPILCUETA.

NAVARRE, (Pierre) grand capitaine du 16*e.* ſiecle, célebre ſur-tout dans l'art de creuſer & de diriger des mines. Il étoit Biſcayen, & de baſſe extraction. Suivant Paul-Jove, qui dit tenir de ſa bouche même ces particularités, il commença par être matelot. Dégoûté de ce métier, il vint chercher fortune en Italie, où la pauvreté le contraignit à ſe faire valet-de-pied du cardinal d'Aragon. Il s'enrôla enſuite dans les troupes des Florentins, & après y avoir ſervi quelque tems, il reprit le ſervice de mer, & ſe fit connoître par ſon courage. La réputation de ſa valeur étant parvenue à Gonſalve de Cordoue, ce général l'employa dans la guerre de Naples avec le titre de capitaine. Il contribua beaucoup à la priſe de Naples, par une mine qu'il fit jouer à propos. L'empereur le récompenſa de ce ſervice en lui donnant l'inveſtiture du comté d'Alveto, ſitué dans ce royaume, d'où il fut appellé le comte Pedro de Navarre. Ayant commandé une expédition navale contre les Maures en Afrique, il eut d'abord des ſuccès dus en grande partie au cardinal de Ximenès, qui étoit préſent à l'armée: il enleva Oran, Tripoli & d'autres places; mais il échoua à l'iſle de Gerbes, où les grandes chaleurs & la cavalerie Maure détruiſirent une partie de ſon armée. Il ne fut guere plus heureux en Italie. Il fut fait priſonnier à la bataille de Ravenne en 1512, & ſe laiſſa engager à porter les armes contre ſa patrie. Il leva pour François I vingt enſeignes de gens de pied, Gaſcons, Biſcayens & montagnards des Pyrénées, & en eut le commandement. Il ſe ſignala par pluſieurs expéditions juſqu'en 1522, qu'ayant été envoyé au ſecours de Genes, il fut pris par les Impériaux. On le conduiſit à Naples, où il reſta priſonnier pendant 3 ans dans le château de l'Œuf. Il en ſortit par le traité de Madrid, & ſervit enſuite au ſiege de Naples ſous Lautrec, en 1528. Mais repris encore à la malheureuſe retraite d'Averſa, il fut conduit une ſeconde fois dans le château de l'Œuf. Le prince d'Orange ayant, par ordre de l'empereur, fait décapiter dans cette citadelle pluſieurs perſonnes de la faction Angevine, il auroit ſubi le même ſort, comme félon &

traître à son prince, si le gouverneur le voyant dangereusement malade, ne lui eût épargné la honte du dernier supplice en le laissant mourir de sa maladie. D'autres prétendent qu'il fut étranglé dans son lit, étant déjà dans un âge avancé. Paul-Jove & Philippe Thomasini ont écrit sa *Vie*. Un duc de Sessa, dans le 17*e*. siecle, voulant honorer sa mémoire & celle du maréchal de Lautrec, leur fit élever à chacun un tombeau dans l'église de Ste.-Marie-la-Neuve à Naples, où ils avoient été enterrés sans aucun monument qui décorât leur sépulture.

NAVARRETTE, (Ferdinand) Dominicain Espagnol, se signala dans son ordre par ses talens pour la chaire & par son zele pour le salut des ames. Il alla porter la foi à la Chine, & y eut quelques démêlés avec les autres missionnaires à l'occasion des cérémonies chinoises. Après avoir condamné ces cérémonies, il parut revenir de son sentiment à l'occasion d'un écrit du P. Brancati, Jésuite. Il écrivit en ces termes au P. Govea, vice-provincial des Jésuites de la Chine en 1669 : « Pour ce » qui regarde les morts, les » écriteaux & les cérémonies » funebres, nous suivons au » pied de la lettre, sans nous » éloigner d'un seul point, » tout ce qui fut arrêté dans » l'assemblée de vos Peres qui » se tint à Ham-Teheou au » mois d'avril 1642. A l'égard » de Confucius, nous permet» tons ce que vos Peres per» mettent de pratiquer en re» tranchant les deux cérémo» nies solemnelles, que la » Compagnie ne permet pas » non plus, &c. ». Il étoit alors exilé & en prison pour la foi à Canton. Il s'échappa de la prison & s'enfuit à Macao. Le P. Grimaldi, Jésuite, prit sa place de son propre gré dans la prison, pour rendre le nombre complet & pour que l'on ne s'apperçût pas de l'évasion du P. Navarrette. Il revint ensuite à son premier sentiment sur les cérémonies chinoises, & attaqua avec chaleur les Jésuites, dans des ouvrages qui n'ont peut-être que trop bien servi aux ennemis de cette Société pour la noircir, quoique selon plusieurs écrivains qui ont pris à tâche de les réfuter, la passion & la vivacité s'y montrassent à découvert. Ses confreres en montrerent du mécontentement, entr'autres le P. Pierre d'Alcala qui écrivant au P. Intorcetta, Jésuite, une lettre datée de Lan-Ki du 31 mars 1680, dit, en parlant du livre du P. Navarrette : « Dieu » m'est témoin combien j'en » suis indigné, & que, si cela » étoit en mon pouvoir, je » l'effacerois de mon propre » sang ». Quelque tems après son retour en Europe, le roi d'Espagne, Charles II, l'éleva à l'archevêché de St-Domingue en Amérique. Monté sur ce siege, il parut revenir de ses préventions; il écrivit au roi d'Espagne & au gouverneur de St-Domingue, pour les prier de faire en sorte que les Jésuites restassent dans sa ville archiépiscopale, où ils croyoient ne pouvoir être utiles au public sous un prélat qui avoit montré beaucoup d'animosité

contre eux. Ces lettres font pleines d'éloges de cette Société. Peu d'évêques ont parlé avec plus d'étendue de l'utilité que les pasteurs & les peuples retirent des services de ces Religieux ; enfin pour appuyer ses éloges par des faits, il leur fonda un college & une chaire de théologie. Ce prélat mourut en 1689, après avoir édifié & instruit son diocese. On a de lui un *Traité historique, politique & moral de la Monarchie de la Chine*, dont nous venons de parler. Le 1er. volume de cet ouvrage parut in-fol., à Madrid, en 1676, en espagnol. Il y avoit deux autres vol. dont l'un fut supprimé par l'inquisition, & l'autre n'a jamais vu le jour. — Il ne faut pas le confondre avec le P. Balthasar NAVARETTE, du même ordre, dont on a un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé : *Controversiæ in D. Thomæ ejusdemque scholæ defensores*, 1634 ; ni avec le P. Alfonse NAVARETTE, aussi Dominicain, mort pour la foi au Japon, en 1617.

NAVARRO, (Pierre-Paul) né à Laino, petite ville de Calabre, entra chez les Jésuites, & partit fort jeune pour le Japon, où il arriva en 1585. Plein de l'esprit de S. François Xavier, il travailla 36 ans à propager dans cette région lointaine, la foi que le saint apôtre y avoit portée. La persécution l'obligea long-tems d'errer de province en province, & la semence évangélique qu'il y répandoit, sembloit croître & se multiplier d'une maniere toute particuliere dans ce tems de souffrance : mais en 1621, il fut arrêté à Ximabara, où après un an de prison, il fut brûlé vif le 1 novembre 1622, au grand regret de Bugondono, prince de Ximabara, qui n'osa pas contrarier les ordres de l'empereur, & qui après un entretien avec le missionnaire, dit devant plusieurs personnes : « qu'il ne croyoit » pas qu'on pût trouver ni le » repos de l'esprit, ni le salut » de l'ame, dans aucune secte » du Japon ».

NAUCLERUS, *voyez* GABATO.

NAUCLERUS, (Jean) prévôt de l'église de Tubinge, & professeur en droit dans l'université de cette ville, étoit d'une noble famille de Suabe. Il changea son nom, qui en allemand signifioit *Nautonnier*, en celui de *Naucleros*, qui signifie la même chose en grec. Il vivoit encore en 1501. On a de lui une *Chronique* latine depuis Adam jusqu'en 1500, continuée par Baselius jusqu'en 1514, & par Surius jusqu'en 1566 (*voyez* SURIUS). Elle est plus exacte que toutes les compilations historiques qui avoient paru jusqu'alors; mais ce n'est aussi qu'une compilation. On l'estime sur-tout pour les faits qui se sont passés dans le 15e. siecle. Elle fut imprimée à Cologne, in-folio, en 1564-1579.

NAUDÉ, (Gabriel) né à Paris en 1600, fit des progrès rapides dans les sciences, dans la critique, dans la connoissance des auteurs, & dans l'intelligence des langues. Henri de Mesme, président au parlement de Paris, le fit son bibliothécaire. Son inclination pour la médecine l'obligea quelque tems après de se rendre à Pa-

doue; il s'y consacra à l'étude de cet art, & il y prit le bonnet de docteur. Le cardinal Bagni le choisit ensuite pour son bibliothécaire & l'emmena avec lui à Rome. Après la mort du cardinal Bagni, le cardinal Barberin fut charmé de l'avoir auprès de soi. Naudé étoit à Rome, lorsque le général des Bénédictins de S. Maur voulut faire imprimer à Paris l'*Imitation de J. C.* sous le nom de *Jean Gersen*, *Gesen* ou *Gessen*, Religieux de l'ordre de S. Benoît. Dom Tarisse (c'étoit le nom de ce général) le donnoit pour le véritable auteur de cet ouvrage : personnage qui, selon toutes les apparences, est un être de raison. Il se fondoit sur l'autorité de quatre manuscrits qui étoient à Rome. Le cardinal de Richelieu écrivit à Rome à Naudé, pour les examiner. Il parut à l'examinateur que le nom de *Gersen*, placé à la tête de quelques-uns de ces manuscrits, étoit d'une écriture plus récente que les manuscrits mêmes. Il envoya ses observations aux savans du Puy, qui les communiquerent au P. Fronteau chanoine-régulier de Ste. Genevieve, très-étonné de ce qu'on vouloit enlever cet ouvrage de l'*Imitation* à son confrere Thomas-à-Kempis, son véritable auteur. Il fit promptement imprimer ce livre sous ce titre : *Les IV livres de l'Imitation de Jesus-Christ, par Thomas-à-Kempis, avec la conviction de la fraude qui a fait attribuer cet ouvrage à Jean Gersen, Bénédictin.* L'éditeur Génovéfain ne manqua pas de rapporter la *Relation* du sieur Naudé envoyée à Mrs. du Puy, *de IV manuscrits qui sont en Italie, touchant le livre de l'Imitation de Jesus-Christ, sous le nom de Jean Gersen, abbé de Verceil.* Toute la congrégation de S. Maur arma contre l'auteur de cette piece. Le P. Jean-Robert Quatre-Maire, leur principal défenseur, accusa Naudé d'avoir falsifié les manuscrits, & de les avoir vendus aux chanoines-réguliers pour un prieuré simple de leur ordre. Ce conte ridicule sembloit renforcer les raisons de Naudé & déceler la foiblesse de celles qu'on lui prétendoit opposer. Le P. François Valgrave, autre Bénédictin, vint à l'appui de son confrere, & reprocha pareillement à Naudé de la mauvaise foi dans l'examen des manuscrits & dans sa Relation. Une simple querelle littéraire devint alors un procès criminel. Naudé fit présenter une requête au Châtelet, pour faire saisir & supprimer les exemplaires des livres de Quatre-Maire & de Valgrave. Les Bénédictins éluderent cette jurisdiction, & firent renvoyer la cause aux requêtes du palais. Aussi-tôt parurent de part & d'autre des *Factum*. Tous les gens-de-lettres s'intéresserent pour Naudé. Les chanoines-réguliers intervinrent au procès ; il traîna quelque tems en longueur. Enfin, après avoir été pour les avocats matiere à plaisanterie, l'affaire fut terminée le 12 février 1652. On ordonna que les paroles injurieuses, respectivement employées, seroient supprimées ; qu'il y auroit main-levée des exemplaires du livre de Valgrave qui

avoient été saisis ; qu'on ne laisseroit plus imprimer le livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*, sous le nom de *Jean Gersen*, abbé de Verceil ; mais sous celui de *Thomas-à-Kempis*... Le tems, l'équité & la bonne critique ont décidé cette controverse d'une maniere plus péremptoire qu'elle n'a pu l'être dans un tribunal de jurisprudence. La multitude de germanismes dont l'ouvrage est rempli, forme seule une preuve évidente & irrésistible contre les prétentions des Gersenistes (*voyez* AMORT, GERSEN, KEMPIS, QUATRE-MAIRE ; vaines subtilités de dom Chais, *Journ. hist. & litt.*, 15 août 1785, p. 586). Comme Naudé jouissoit d'une pension à la cour de France avec le titre de médecin de Louis XIII, le cardinal de Richelieu le rappella à Paris où il revint en 1642. Après la mort de ce ministre, le cardinal Mazarin se l'attacha en qualité de bibliothécaire, & lui donna un canonicat de Verdun & le prieuré de Lartige en Limousin. La bibliothequé de cette éminence s'accrut sous ses mains de plus de 40 mille volumes. La reine Christine de Suede, instruite de son mérite, l'appella à sa cour. Naudé s'y rendit ; mais les témoignages d'estime & d'amitié dont cette princesse le combla, ne purent lui faire aimer un pays contraire à sa santé : il mourut, en revenant, à Abbeville, en 1653, à 53 ans. Naudé avoit beaucoup d'esprit & de savoir, mais ses jugemens ne sont pas toujours vrais ni bien motivés. Il étoit extrêmement vif, & sa vivacité le jetoit quelquefois dans des singularités dangereuses. Il parloit avec une liberté qui s'étendoit sur les matieres de la Religion, à laquelle il fut cependant, à ce qu'on assure, attaché de cœur & d'esprit : inconséquence qui lui étoit commune avec tant de prétendus sages qui sacrifient au bel air philosophique des sentimens respectables, dont ils n'ignorent ni la solidité ni le prix. Ses principaux ouvrages sont : I. *Apologie pour les grands Personnages faussement soupçonnés de magie*, Paris, 1625, in-12, réimprimée à Amsterdam en 1712. Il y a de bonnes observations ; mais il y en a aussi qui en bonne critique ne sont pas recevables. Plusieurs de ces *soupçonnés* sont bien justifiés, ce sont ceux qui n'avoient pas besoin de l'être ; quelques-uns le sont très-mal, & restent toujours entachés. II. *Avis pour dresser une Bibliotheque*, 1644, in-8°, bons pour leur tems. III. *Addition à la Vie de Louis XI*, 1630, in-8°, curieuse. IV. *Bibliographia politica*, Leyde, traduite en françois par Chailline, Paris, 1642 : ouvrage savant, mais peu exact. V. *Syntagma de studio liberali*, 1632, in-4°. Il y a de bons preceptes sur la maniere d'étudier. VI. *Syntagma de studio militari*, Rome, 1637, in-4° ; ouvrage peu commun, & qui ne mérite guere de l'être. VII. *De antiquitate Scholæ Medicæ Parisiensis*, Paris, 1628, in-8°. VIII. *Epistolæ, Carmina*, in-12, 1667. IX. Les *Considérations politiques sur les Coups d'Etat* (production médiocre, écrite d'un style dur & incorrect) furent imprimées à Paris sous

le nom de Rome, en 1639, in-4°. Cette édition est estimée. Louis du May en donna une en 1673, sous le titre de *Science des Princes*, & y ajouta ses réflexions. X. Quelques curieux recherchent son *Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des Freres de la Rose-Croix*, Paris, 1623, in-8°. Elle prouve que Naudé connoissoit cette société; & si *la France* eût écouté cette *Instruction*, elle se fût bien trouvée de sa docilité (*voyez* MAÏER, OCHIN). XI. *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin*, 1650, in-4°; ce livre est devenu fort rare, cependant il y en a eu deux éditions, l'une de 492 pages, l'autre de 717. XII. *Avis à nosseigneurs du Parlement sur la vente de la Bibliotheque du cardinal Mazarin*, 1652, in-4°, peu commun. XIII. *Remise de la Bibliotheque entre les mains de M. Tubœuf*, 1651, in-4°, plus rare encore. XIV. *Le Marfore*, ou *Discours contre les Libelles*, Paris, 1620, in-8° : ouvrage extrêmement rare. Le P. Jacob, Carme, a donné un Recueil des éloges que les savans ont faits de Naudé avec le catalogue de ses ouvrages, Paris, 1659, in-4°. On a recueilli différens traits de la vie & des pensées de Naudé sous le titre de *Naudæana*, Paris, 1701, & Amsterdam, 1703, in-12, avec des additions.

NAUDÉ, (Philippe) né à Metz en 1654, de parens pauvres, se retira à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut reçu de la société des sciences en 1701, & attaché en 1704 à l'académie des princes, comme professeur de mathématiques. On a de lui une *Géométrie*, in-4°, en allemand, & quelques autres petites Pieces dans les *Miscellanea* de la société de Berlin. Il laissa aussi beaucoup d'ouvrages de théologie, qui sont plutôt d'un homme emporté par le fanatisme de secte, que d'un auteur qui cherche à éclaircir les matieres de religion : ils sont de plus écrits avec une sécheresse repoussante, & d'un style qui ne rachete en aucune façon les défauts inhérens à la chose. Il mourut à Berlin en 1729. On a de lui divers *Mémoires* dans les *Miscellanea Berolinensia*.

NAUGERIUS, *voyez* NAVAGERO.

NAVIERES, (Charles de) poëte françois de Sedan, étoit calviniste & gentilhomme servant du duc de Bouillon. Il fut tué, selon quelques-uns, à Paris en 1572, au massacre de la St-Barthélemi; mais Colletet croit qu'il y survécut 40 ans. On a de lui, entr'autres ouvrages, un Poëme *de la Renommée*, Paris, 1571, in-8°, & une Tragédie intitulée *Philandre*.

NAUPLIUS, roi de l'isle d'Eubée ou Négrepont, & pere de Palamede. Son fils étant allé au siege de Troie, y fut lapidé par l'injustice d'Ulysse. Nauplius en fut indigné. Après la prise de Troie, voyant la flotte des vainqueurs battue par une violente tempête, il fit allumer des feux pendant la nuit sur les côtes de la mer, vis-à-vis des endroits où étoient les plus dangereux écueils, contre lesquels la plupart de

leurs vaisseaux vinrent échouer. Nauplius ayant appris qu'Ulysse & Diomede en étoient échappés, conçut tant de dépit, qu'il se précipita dans la mer.

NAUPLIUS, *voyez* GERMAIN.

NAUSEA, (Frédéric) surnommé *Blancicampianus*, évêque de Vienne en Autriche, fut élevé à cette place en 1541, par l'empereur Charles-Quint, qui voulut récompenser ses succès dans la chaire & dans la controverse. Ce prélat mourut à Trente durant la tenue du concile, le 6 février 1552. Ses mœurs étoient une regle vivante pour les évêques & pour le commun des fideles. Nous avons de lui : I. Plusieurs ouvrages, en latin, contre les hérétiques, entr'autres : *De Missæ Sacrificio*. II. Quelques *Livres de Morale*, parmi lesquels on distingue son Traité de la Résurrection, sous ce titre : *De J. C. & omnium mortuorum Resurrectione*, Vienne, 1551, in-4° : ouvrage singulier, curieux & peu commun. III, *Sept Livres des choses merveilleuses*, Cologne, 1532, in-4°, fig. L'auteur y parle des monstres, des prodiges, des cometes. Cet ouvrage est fort curieux, mais l'auteur paroît quelquefois trop crédule. IV. *Catechismus Catholicus*. V. *Consilia de puero litteris instituendo*. VI. *Libri quinque in Concilia*. VII. *Abrégé de la Vie du pape Pie II*, & de celle de l'*empereur Frédéric III*. VIII. Des *Poésies* assez foibles. On a imprimé à Bâle en 1550, in-fol., un *Recueil des Lettres* écrites à ce savant sur diverses matieres. Ce recueil renferme aussi un catalogue de ses ouvrages.

NAUSICAA, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens dans l'isle de Corcyre, accueillit avec beaucoup de bonté Ulysse, qu'un naufrage avoit jeté sur la côte de cette isle. Elle lui fit donner des habits & le servit auprès du roi son pere. Cette princesse tient un rang distingué dans l'*Odyssée* d'Homere.

NAXERA, (Emmanuel de) Jésuite de Tolede, mort vers 1680, âgé de 75 ans, se distingua dans sa société par ses connoissances dans la théologie. Il a laissé des *Commentaires* sur *Josué*, les *Juges* & les *Rois*; des *Sermons pour le Carême*, in-4°, &c.

NÉANDER, (Michel) théologien protestant, recteur d'Ilfeldt en Allemagne, mort en 1595, à 70 ans, fut auteur de divers ouvrages. I. *Erotemata Linguæ Græcæ*, in-8°. II. *Grammaire Hébraïque*, in-8°. III. *Pindarica aristologia & aristologia Euripidis*, Bâle, 1556, in-8°. IV. *Gnomologia è Stobeo confecta*, in-8°. V. Des Editions de plusieurs auteurs grecs, &c., (*voyez* le 30e. vol. de Nicéron). Ce savant possédoit bien les langues.—Il ne faut pas le confondre avec Jean NÉANDER, médecin de Brême, auteur d'un livre curieux & peu commun, intitulé : *Tabacologia*, Leyde, 1622, in-4°; c'est une Description du Tabac, avec des réflexions sur l'usage qu'on peut en faire dans la médecine. On a encore de lui : I. *Sassafrologia*, 1627. II. *Syntagma, in quo Medicinæ laudes, natalitia, sectæ*, &c., *depinguntur*, 1623.—Il faut aussi distinguer des précédens

Michel NÉANDER, né à Joachimſtbal en Bohême en 1529, fut ſucceſſivement profeſſeur de mathématiques, de la langue grecque & de médecine à Iene, où il mourut en 1581. Nous avons de lui le *Synopſis menſurarum & ponderum*, Bâle, 1555, in-4°. Cet ouvrage eſt ſavant.

NÉARQUE, (*Nearchus*) l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, qui l'envoya naviguer ſur l'Océan des Indes, avec Oneſicrite. En côtoyant les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Inde, il parvint juſqu'à Harmuſia, aujourd'hui Ormus. Alexandre n'en étoit qu'à 5 journées. Néarque le joignit, & en fut récompenſé d'une maniere digne de ſes travaux. On a de lui la *Relation* de ſa navigation. Elle eſt très-curieuſe.

NEBRISSENSIS, *voyez* ANTOINE.

NÉCESSITÉ, divinité allégorique, fille de la Fortune, étoit adorée par toute la terre. Sa puiſſance étoit telle, que Jupiter lui-même étoit forcé de lui obéir. Perſonne n'avoit droit d'entrer dans ſon temple à Corinthe. On la repréſentoit toujours avec la Fortune ſa mere, ayant des mains de bronze, dans leſquelles elle tenoit de longues chevilles, de grands coins d'airain, des crampons & du plomb fondu. Horace la peint pittoreſquement dans ces vers :

Te ſemper anteit ſæva Neceſſitas,
Clavos trabales & cuneos manu
Geſtans ahenâ, nec ſeverus
Uncus abeſt liquidumque plumbum.

NÉCHAO I, roi d'Egypte, commença à régner l'an 691 avant J. C., & fut tué huit ans après par Sabacon, roi Ethiopien. Pſammitique ſon fils lui ſuccéda, & fut pere de Néchao II, qui ſuit.

NÉCHAO II, roi d'Egypte, appellé *Pharaon Néchao* dans l'Ecriture, étoit fils de Pſammitique, auquel il ſuccéda au trône d'Egypte l'an 616 avant J. C. Ce prince, dès le commencement de ſon regne, entreprit de creuſer un canal depuis le Nil juſqu'au golfe d'Arabie; mais il fut obligé d'abandonner cet ouvrage, à cauſe du prodigieux nombre d'hommes qui y étoient péris. Il équipa pluſieurs flottes, qu'il envoya découvrir les divers bords de la Mer-Rouge & de la Mer-Méditerrannée. Ses vaiſſeaux coururent, dit-on, la Mer-Auſtrale, & ayant pouſſé juſqu'au détroit appellé Gibraltar, ils entrerent dans la Méditerranée, & revinrent en Egypte trois ans après leur départ. On a de la peine à croire qu'on ait oſé dans ce tems-là entreprendre de ſi longues & ſi périlleuſes navigations; mais ſi l'on conſidere que ces obſervateurs ne firent que longer les côtes, & qu'ils mirent trois ans à tourner l'Afrique, l'hiſtoire de ce voyage, rapportée par Hérodote, devient vraiſemblable. Néchao, jaloux de la gloire de Nabuchodonoſor qui avoit envahi l'empire d'Aſſyrie, s'avança vers l'Euphrate pour le combattre. Comme il paſſoit ſur les terres de Juda, le pieux Joſias, qui étoit tributaire du roi de Babylone, vint avec ſon armée pour lui diſputer le paſſage. Néchao, qui n'avoit

rien à démêler avec le roi de Juda, lui envoya dire que son dessein étoit d'aller du côté de l'Euphrate, & qu'il le prioit de ne pas le forcer à le combattre. Mais Josias n'eut aucun égard aux prieres de Néchao. Il lui livra bataille à Mageddo, sur la frontiere de la tribu de Manassès, & il la perdit avec la vie. Le roi d'Egypte continua sa route, acheva heureusement son entreprise contre les Assyriens; mais il fut vaincu à son tour par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Il mourut l'an 600 avant J. C.

NECKAM, NEQUAM *ou* NEKAM, (Alexandre) théologien Anglois, étudia à Paris, & voulut entrer dans l'abbaye de S. Alban; mais ayant reçu quelques mécontentemens de l'abbé, il se fit chanoine-régulier, & fut nommé à l'abbaye d'Excester. Il y mourut en 1227. On a de lui en latin : I. Des *Commentaires* sur les *Pseaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques* & les *Evangiles*. II. Un traité : *De nominibus Ustensilium*; un autre *des Vertus*; un 3e. *De naturis rerum*.

NECTAIRE, natif de Tarse, d'une maison illustre, fut mis à la place de S. Grégoire de Nazianze sur le siege de Constantinople, par les Peres assemblés dans cette ville en 381. Il n'étoit alors que catéchumene; ainsi il fut évêque avant que d'être chrétien. L'empereur Théodose avoit demandé pour lui le trône épiscopal, & on ne put le lui refuser. Ce fut sous son épiscopat que la dignité de pénitencier fut supprimée dans l'église de Constantinople. Une femme de qualité s'étant, par un ordre très-imprudent du pénitencier, accusée publiquement d'un crime secret, qui fut un sujet de scandale pour le peuple, Nectaire laissa la liberté à chacun de participer aux saints Mysteres, selon le mouvement de sa conscience; ce qui doit s'entendre relativement à la pénitence publique, & aux péchés dont la nature sembloit demander une telle expiation : car il est constant par toute la suite de l'histoire, aussi-bien que par le témoignage de Sozomene, que la suppression du prêtre pénitencier n'a donné atteinte ni à la confession secrete, ni même à la pénitence publique, pratiquée si long-tems encore après cet événement, dans l'église même de Constantinople, avec cette différence seulement, qu'elle n'étoit pas du ressort d'un pénitencier nommé formellement à ce effet. La plupart des églises d'Orient suivirent l'exemple de l'église de Constantinople, & chacun fut libre de se choisir un confesseur. Nectaire mourut en 397. Il avoit de la naissance & beaucoup de talent pour les affaires; mais son savoir étoit fort borné, & sa vertu n'avoit pas ce degré de supériorité qu'on est en droit d'exiger d'un évêque.

NÉEDHAM, (Jean Turberville) chanoine de Scignies, né à Londres d'une famille Angloise (point Irlandois ni Jésuite, comme a dit Voltaire), mort en 1781 à Bruxelles, où il étoit recteur de l'académie des sciences & belles-lettres,

s'eſt fait un nom diſtingué par des connoiſſances étendues & variées, ſur-tout dans la phyſique & l'hiſtoire naturelle. Des obſervations pénibles ſur des objets preſque inacceſſibles aux yeux comme à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de M. de Buffon, & ont préparé le ſyſtême ſur la génération des êtres vivans, publié par le Pline François, & dont on trouve les principaux traits dans des auteurs beaucoup plus anciens (voyez l'*Examen impartial des Epoques de la Nature*, p. 175, édit. de 1780. — n°. 140, édit. de 1792). Quoique ſes expériences ſur les animaux microſcopiques n'aient pas eu le ſuccès qu'il leur a ſuppoſé, & que l'abbé Spalanzani les ait mieux appréciées que M. de Buffon, elles ne méritent pas le mépris que Voltaire en a témoigné, moins encore les injures que ce très-mal honnête grand-papa de la philoſophie a prodiguées à ce ſavant illuſtre. Néedham, malgré l'abus que des hommes ſuperficiels pourroient faire de quelques-unes de ſes hypotheſes, étoit inébranlable dans les bons principes; ſon attachement au Chriſtianiſme étoit vif & ſincere. Il avoit plus de ſcience qu'il n'avoit de talent de la faire paroître. Soit modeſtie, ſoit éloignement naturel du bruit & de l'éclat ſi chers à la médiocrité, ſoit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangere, ou je ne ſais quelle oppoſition qui ſe trouve quelquefois entre la multitude & la préciſion des idées; l'eſtimable académicien parlant ou écrivant, paroiſſoit preſque toujours au-deſſous de ce qu'il étoit en effet. On a de lui: I. Diverſes Obſervations inſérées dans l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon. II. *Nouvelles Recherches ſur les découvertes microſcopiques & la génération des corps organiſés, avec des notes, des recherches phyſiques & métaphyſiques ſur la nature & la Religion, & une nouvelle Théorie de la terre*; ſous le nom de Londres, Paris, 1769, 2 vol. in-8°. III. Un petit écrit publié en 1773, ſous le titre de *Vue générale*, où il paroît expliquer, modifier, rétracter même, mais d'une maniere obſcure & embarraſſée, quelques aſſertions contenues dans l'ouvrage précédent. IV. Pluſieurs Diſſertations dans les Mémoires de l'académie de Bruxelles.

NÉEL, (Louis-Balthazar) né à Rouen, mort en 1754, eſt auteur de: I. *Voyage de Paris à S. Cloud par mer & par terre*, 1751, in-12. II. *Hiſtoire du Maréchal de Saxe*, 1752, 3 vol. in-12. III. *Hiſtoire de Louis, duc d'Orléans*, mort en 1752. IV. Et de pluſieurs pieces de vers ſur différens ſujets. Son ſtyle eſt quelquefois gêné, & ſa poéſie foible; on y trouve cependant quelques bons vers.

NÉELS, (Nicolas) *Neelſius*, Dominicain, né à Campenhout dans le Brabant, docteur en théologie, enſeigna cette ſcience avec réputation dans l'univerſité de Douay, & fut provincial de ſon ordre. On a de lui, en latin, des *Commentaires* ſur la *Geneſe*, le *Cantique des Cantiques*, les *Epîtres de S. Paul* & l'*Apocalypſe*. Il mourut le

29 janvier 1600, âgé de 60 ans, à Gand, où on conserve ses ouvrages en manuscrit.

NÉERCASSEL, (Jean de) né à Gorcum en 1623, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir professé avec succès la théologie dans le séminaire archiépiscopal à Malines l'an 1652, & dans le college des SS. Willibrod & Boniface à Cologne, qui étoit le séminaire de la mission Hollandoise, il devint provicaire apostolique. Alexandre VII le nomma en 1662 coadjuteur de Baudouin Catz, archevêque de Philippes, vicaire apostolique en Hollande, auquel il succéda l'an 1663, sous le titre d'*Evêque de Castorie*. En 1670, il se rendit à Rome pour rendre compte à Clément X de l'état de la Religion Catholique en Hollande. Il fut bien accueilli du pontife, & souscrivit solemnellement & avec serment au Formulaire d'Alexandre VII. Il ne s'arrêta guere à Rome, & revint en Hollande, où l'on ne s'apperçut que trop, par ses liaisons avec les chefs du parti, que sa souscription n'avoit pas été sincere. Il mourut à Zwol en 1686, & eut pour successeur Pierre Codde (*voyez ce mot*). On a de lui trois traités latins : le 1er. *sur le culte des Saints & de la Sainte Vierge*, Utrecht, 1675, traduit en françois, Paris, 1679, in-8° ; le second sur la *Lecture de l'Ecriture-Sainte*, & le 3e. intitulé l'*Amour pénitent*, qui est un traité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence. La meilleure édition de l'*Amor pœnitens*, est celle de 1684, 2 vol. in-12. Il parut en françois, en 1740, en 3 vol. in-12. Le but de cet ouvrage est d'établir la néceffité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence, contre les theologiens qui prétendent que l'attrition suffit. On sait que les deux sentimens sont appuyés sur des raisons imposantes : Si d'un côté il paroît absurde qu'on puisse être justifié & devenir l'ami de Dieu sans charité ; de l'autre, le Sacrement de Pénitence semble perdre son efficace, si la charité est nécessaire, parce qu'elle suffit seule pour *couvrir la multitude des péchés*. Peut-être concilie-t-on heureusement les deux opinions, en disant que l'attrition se change en contrition par la vertu & la grace du Sacrement, de maniere que l'amour de Dieu nous est donné avec la justification & la charité habituelle ; & c'est peut-être le vrai sens du concile de Trente, qui dit, en parlant de l'attrition : *Ad Dei gratiam in Sacramento Pœnitentiæ impetrandam disponit*. C'est certainement le seul sens raisonnable qu'on peut donner à cet adage de l'école : *Attritus in sacramento fit contritus* ; comme c'est le seul encore qui se présente naturellement dans le titre du paragraphe 47 *de Pœnitentiâ*, dans le Catéchisme Romain : *Contritionem perficit confessio*, titre mal expliqué dans le paragraphe, selon lequel il faudroit *supplet*. « Le Seigneur (dit » un théologien) toujours riche » en miséricordes, accueille » le pécheur timide & craintif ; » touché de la candeur de ses » aveux, & de sa volonté d'appartenir à Dieu d'une ma-

» niere quelconque, il acheve, » purifie & perfectionne tout » cela; fait naître son amour » dans un cœur qui se montre » disposé à le recevoir: & tout » cela se fait dans le Sacre- » ment même ». Quoi qu'il en soit, on trouve dans l'*Amor pœnitens* quelques endroits favorables aux erreurs de Jansenius; & c'est ce qui l'a fait censurer par Alexandre VIII, & défendre par un décret de la sacrée congrégation. Innocent XI, à qui il avoit été déféré, ne voulut pas le condamner; mais ce qu'on a a fait dire là-dessus à ce pape: *Il libro è buono, è l'autore è un santo*, est une fable (*voyez* sur ce sujet l'ouvrage imprimé par ordre de l'archevêque de Malines, sous le titre de *Causa Quesnelliana;* ainsi que l'*Historia Ecclesiæ Ultrajectinæ, Cornelii Hoynck van Papendrecht, canonici Mechliniensis*). Il ne faut nullement croire ce que dit Heussenius dans sa *Batavia sacra*, part. 2, p. 482: on sait qu'il étoit totalement livré au parti. Néercassel ne doit cependant pas être compté parmi les coriphées du Jansénisme, non-seulement parce qu'il a souscrit au Formulaire, mais parce qu'il n'adoptoit pas la plupart de leurs opinions, & qu'il étoit zélé au contraire pour des choses qui leur sont pour le moins indifférentes: comme on voit dans le traité du *Culte des Saints & de la Sainte Vierge.* On assure qu'il a été long-tems très-opposé à la secte; mais qu'une affaire où l'intérêt & l'ambition sont intervenus, l'en ont rapproché. On croit que M. Arnauld, qui a demeuré quelque tems chez lui, a eu part à ses ouvrages.

NÉESSEN, (Laurent) né à St.-Trond dans la principauté de Liege, en 1611, chanoine & théologal de la cathédrale de Malines, fut président du séminaire de cette ville. Il augmenta considérablement les revenus de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommeroit pour professeurs que des clercs séculiers Il mourut en 1679. On a de lui une *Théologie*, Lille, 1693, 2 vol. in-fol. Les matieres de dogme n'y sont qu'effleurées; plusieurs le trouvent trop sévere sur quelques points de morale.

NEGRO ou NEGRI BASSANESE, (François) ainsi surnommé de Bassano sa patrie, petite ville des états de Venise dans le Vicentin, mourut à Chiavene, chez les Grisons, où il étoit maître d'école. On a de lui une Tragédie allégorique, en prose, intitulée: *Il libero Arbitrio*, imprimée en 1546, in-4°; & en 1550, in-8°. L'auteur, qu'on prétend avoir été disciple du vieux Socin, y combat plusieurs dogmes de l'Eglise Romaine, & se répand en invectives contre ses ministres. Jean de la Casa qui, en qualité de nonce à Venise, avoit instruit le procès de Paul Vergerio, évêque de Capo d'Istria, Stella qui avoit remplacé cet évêque apostat, & Jerôme Muzio qui écrivoit contre lui, y sont fort maltraités. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que Vergerio lui-même pourroit bien être l'auteur de cette piece. Les curieux qui estiment ce qui est rare, quelque mauvais qu'il

ſoit, recherchent l'édition de 1550; de même que la traduction françoiſe, imprimée à Geneve, en 1558, in-8°, ſous le titre de *Tragédie du roi Franc-Arbitre.* On a encore de Negro : *De Fanni Faventini ac Domini Baſſanenſis morte*, in-8°, 1550.

NÉHÉMIE, pieux & ſavant Juif, s'acquit la faveur d'Artaxercès Longue-main, roi de Perſe, dont il étoit échanſon, & obtint de ce prince la permiſſion de rebâtir Jéruſalem. Les ennemis des Juifs mirent tout en œuvre pour s'y oppoſer (*voyez* SEMEIAS). Ils vinrent en armes à deſſein de les ſurprendre dans le travail; mais Néhémie ayant fait amener une partie de ſes gens, les rangea par troupes derriere la muraille. Ils bâtiſſoient d'une main, & ſe défendoient de l'autre. Tous les efforts des ennemis de Néhémie ne purent ralentir l'ardeur de ce généreux chef. Enfin, après un travail aſſidu de 52 jours, les murs de Jéruſalem furent achevés, l'an 454 avant J. C. On ſe prépara à en faire la dédicace avec ſolemnité. Néhémie ſépara les prêtres, les lévites & les princes du peuple en deux bandes. L'une marchoit du côté du midi, & l'autre du côté du ſeptentrion ſur les murs. Elles ſe rencontrerent dans le Temple, où l'on immola de grandes victimes avec des tranſports de joie. Il établit enſuite un ordre pour la garde & la ſûreté de la ville. Il voulut que les principaux de la nation, & la dixieme partie du peuple de Juda, y fixaſſent leur demeure. Il s'appliqua à corriger les abus qui s'étoient gliſſés dans le gouvernement, & il réuſſit ſurtout à faire rompre les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut le perpétuer, en engageant les principaux de la nation à renouveller ſolemnellement l'alliance avec le Seigneur. La cérémonie s'en fit dans le Temple : on en dreſſa un acte, qui fut ſigné des premiers du peuple & des prêtres; & tout le reſte donna parole avec ſerment, qu'il ſeroit fidele à l'obſerver. Néhémie retourna enfin à la cour d'Artaxercès, où ayant demeuré quelques années, il obtint, par ſes inſtantes prieres, la permiſſion de revenir à Jéruſalem. A ſon arrivée, il trouva que pendant ſon abſence il s'étoit gliſſé pluſieurs abus, qu'il travailla à corriger. Après avoir gouverné le peuple juif pendant environ 30 ans, il mourut en paix vers l'an 430, avant J. C. Néhémie paſſe pour être auteur du ſecond livre d'Eſdras qui commence ainſi : *Ce ſont ici les paroles de Néhémie.* Ce livre eſt canonique. L'auteur y parle preſque toujours en premiere perſonne. Cependant, en le liſant avec réflexion, on y remarque diverſes choſes qui n'ont pu avoir été écrites par Néhémie. C'eſt du tems de Néhémie que fut reproduit le feu ſacré que les prêtres, avant la captivité de Babylone, avoient caché dans le fond d'un puits qui étoit à ſec. Ceux que ce ſaint homme envoya pour en faire la recherche, ne rapporterent qu'une eau épaiſſe, qu'il fit répandre ſur l'autel. Le bois qui en avoit été

été arrosé, s'alluma aussi-tôt que le soleil vint à paroître ; ce qui remplit d'admiration tous ceux qui étoient présens. Ce miracle étant venu à la connoissance du roi de Perse, ce prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avoit été caché, & accorda aux prêtres de grands privileges.

NEIPPERG, (Guillaume René comte de) d'une famille noble de Suabe, né en 1684, se distingua dans la carriere des armes, & servit la Maison d'Autriche avec beaucoup de zele & de fidélité. Ce fut lui qui conclut rapidement & secrettement le traité qui en 1739 remit Belgrade entre les mains des Turcs, pour délivrer le grand-duc François, depuis empereur, pris durant une partie de chasse (*voyez* CHARLES VI). On fit semblant de l'en punir par la prison, mais le traité n'en fut pas moins ratifié ; & le général comblé de faveurs, fut mis ensuite à la tête de l'armée que Marie-Thérese opposa au roi de Prusse. Il fut défait à Molwitz ; & se retira quelque tems après à Luxembourg, dont il avoit été nommé gouverneur dès l'an 1730. Il y resta jusqu'en 1753, aimé & respecté des habitans de cette province. Par des vues d'humanité, concertées avec le maréchal de Belle-Isle, gouverneur de Metz, il fut, au milieu de la guerre, préserver le pays confié à ses soins de ces dévastations destructives, aussi ennemies de la gloire des souverains qui ordonnent la guerre, que des intérêts du pauvre peuple qui en supporte les dangers & les frais. C'étoit un homme de mœurs austeres & d'une grande probité. Il avoit été élevé dans l'hérésie luthérienne, qu'il abandonna avec une pleine connoissance de cause, pour embrasser la Religion Catholique, dont il pratiquoit les devoirs avec exactitude & édification.

NEKAM, *voyez* NECKAM.

NELDELIUS, (Jean) philosophe péripatéticien de Glogaw en Silésie, professa la logique & la morale à Leipsig, où il mourut en 1612, âgé de 58 ans. Il a laissé : *Institutio de usu organi Aristotelici in disciplinis omnibus*, in-8°, qui a eu beaucoup de cours dans le tems où la philosophie d'Aristote étoit normale dans les écoles.

NELLER, (George-Christophe) né à Aubeganerbial au pays de Wurtzbourg dans la Franconie, en 1709, fit ses premieres études & sa philosophie avec succès. Il pensa à entrer chez les Jésuites, puis chez les Chartreux, & ne fit ni l'un ni l'autre. A 16 ans, il se décida pour la vie cléricale, & s'appliqua à l'étude des canons & de la théologie, de maniere qu'âgé de 22 ans, il soutint des theses sur toutes ces sciences avec un succès, qui le fit admettre à prendre le degré de docteur en théologie, sans qu'il fût besoin d'autre épreuve. Ces études finies, il s'appliqua particuliérement au droit naturel, civil & ecclésiastique, & au droit des gens, à Wurtzbourg, sous la direction d'habiles professeurs, entre lesquels étoit le célebre Barthels, revenu récemment de Rome,

où il avoit pris le bonnet de docteur. Neller assista ce savant à faire la collection des extraits de Van-Espen, de Christianus Lupus, & de Noël Alexandre, dont les ouvrages étoient alors fort en vogue à Wurtzbourg. Ordonné prêtre, il fut quelque tems dans le ministere, puis préposé à l'éducation d'un jeune seigneur. Instruit par les nouvelles publiques que le prince Doria, nonce du pape à Francfort, pour l'élection de Charles VII, cherchoit un gouverneur pour la jeune noblesse qui l'accompagnoit; il se présenta pour cet emploi & fut accepté. Pourvu d'un canonicat à Spire, & ayant fini son service près du prince Doria, il alla en prendre possession : mais il s'en défit peu de tems après, & s'appliqua à mettre en ordre l'archive de l'illustre maison de Schoenborn. Enfin en 1748, la chaire de droit canon en l'université de Treves étant venue à vaquer, Neller en fut pourvu, & la remplit avec beaucoup de réputation, jusqu'en 1780, qu'elle passa à son neveu. Neller eut alors celle de droit public, & la tint jusques vers la fin de 1783, qu'il mourut après avoir publié un grand nombre de dissertations sur des matieres d'érudition & de critique, entr'autres : I. *Dissertatio de Decretis Basileensibus*. II. *De Primatu S. Ecclesiæ Trevirensis*. III. *Hermenia inauguralis in magni Balduini Trevirensis documentum anecdotum*. Il soutient dans ces deux dissertations que la primatie d'Allemagne appartient à l'église de Treves. IV. *De Genuina idea & signis parochialitatis primitivæ, ejusque principio, incorporatione, ex chartis Trevirensibus confecta*, 1752. V. *De Juribus parochi primitivi*, 1752. VI. *De Sacro electionis processu*, 1756. VII. *Dissertatio de varietate residentiarum canonicalium*, 1759. VIII. *De Statu resignantium ad favorem apud Germanos*, 1765. IX. *Exercitium juridicum historico-chronologicum de S. Henrico imperatore, Bambergensis episcopatûs fundatore*, 1771, qui fut suivi de deux Apologies en 1772 & 1773. X. *Collectio methodica SS. Canonum*. XI. Plusieurs Dissertations sur les monnoies : *De solido ficto*, 1759; *De solido speciei argenteæ*, 1759; *De moneta rotata*, 1760; *De Grosso Turonensi & Trevirensi*, 1760, &c. On trouve une de ses Dissertations sur Jean XII, pape, à l'*Index* de Rome, 25 mai 1767. On ne peut pas se dissimuler que cet homme savant n'ait eu quelque penchant pour les idées systématiques & paradoxales. On lui a attribué pendant quelque tems la compilation informe qui a paru sous le nom imaginaire de *Justinus Febronius*, mais l'on sait aujourd'hui que c'est une calomnie. On avoit commencé en 1787 à donner une collection de ses ouvrages; mais il n'en a paru jusqu'ici que le premier tome in-4°, & un supplément pour completter ce premier tome.

NELSON, (Robert) gentilhomme né à Londres en 1656, voyagea en différentes contrées, & montra beaucoup de zele pour la propagation de sa secte. On a de lui plusieurs ou-

vrages qui y font relatifs. Il mourut à Kenfington en 1715.

NÉMÉE, fille de Jupiter & de la Lune, donna fon nom à une contrée de l'Elide, où il y avoit une vafte forêt, fameufe par le terrible lion qu'Hercule étouffa en faveur de Molorchus. On y célébroit des jeux en l'honneur de ce demi-dieu.

NÉMÉSIEN, (S.) & fes collegues, évêques, confeffeurs & martyrs en Afrique durant la perfécution de Valérien, l'an 257 de JESUS-CHRIST. S. Cyprien fait un grand éloge des vertus & de la conftance de ces illuftres martyrs.

NÉMÉSIEN, mauvais poëte latin, dans le 3e. fiecle, dont il nous refte deux fragmens d'un Poëme intitulé : *Ixeutique*, ou *De la Chaffe à la glue*, dans *Poëtæ reì venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°; & dans *Poëtæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°.

NÉMÉSIEN, (*Aurelius-Olympius-Nemefianus*) poëte latin, natif de Carthage, vivoit vers l'an 281, fous l'empire de Numérien, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poéfie. On ne fait rien de particulier fur fa vie, finon qu'il avoit les qualités du cœur jointes à celles de l'efprit. Il nous refte de lui des fragmens d'un Poëme intitulé : *Cynegitica*, *five De venatione*, adreffé à Carin & à Numérien, après la mort de leur pere Carus. Mais il eft plus connu par *IV Eglogues*, qui ne font pas à méprifer. Le deffein en eft affez régulier, les idées fines, & les vers ne manquent ni de tour, ni d'élégance. Du tems de Charlemagne, elles étoient au nombre des ouvrages claffiques. Nous en avons une traduction en françois par Mairault, dont la fidélité, l'exactitude, la précifion & l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'hiftoire, une érudition variée, & beaucoup de critique. Les écrits de Néméfien ont été imprimés avec ceux de Calpurnius & de Gratius, dans les *Poëtæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°.

NEMESIS ou ADRASTÉE, déeffe de la vengeance, fille de Jupiter & de la Néceffité, châtioit les méchans & ceux qui abufoient des préfens de la Fortune. On la repréfentoit toujours avec des ailes, armée de flambeaux & de ferpens, & ayant fur fa tête une couronne rehauffée d'une corne de cerf. Elle avoit à Rome un temple fur le Capitole, & un autre fort célebre à Rhamnus, d'où lui vint le nom de *Rhamnufie*.

NEMESIUS, philofophe chrétien d'Emefe en Syrie, & felon quelques-uns, évêque de cette ville, vivoit fur la fin du 4e. fiecle, ou au commencement du 5e. Il nous refte de lui un livre *De la nature de l'Homme*, qui fe trouve en grec & en latin dans la Bibliotheque des Peres, édition de Lyon, tom. VIII. Nemefius y combat avec force la fatalité des Stoïciens & les erreurs des Manichéens; mais il y foutient l'opinion de la préexiftence des ames, non pas à la maniere des Métempfycofiftes, mais en vertu d'une création fimultanée, telle que Leibnitz & d'autres ont admife de-

puis (*voyez la fin de l'article* WOLFF). On lui attribue (dans l'édition de son livre faite à Oxford, 1671, in-8°) des découvertes considérables sur la qualité & l'usage de la bile. On y dit même qu'il connoissoit la circulation du sang. Ses mœurs honoroient la philosophie & la Religion. *Voyez* ELLEBODIUS.

NEMETI, (Samuel) protestant, né à Zatmar en 1658, fit ses premieres études à Colosward, & les acheva en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Colosward pendant 34 ans, & mourut en 1717. On a de lui: I. *Moses explicatus*, Colosward, 1696, in-8°. C'est une explication des loix & des cérémonies établies par Moïse. II. Des *Commentaires* sur l'*Epître* de S. Paul aux Hébreux, Franeker, 1695, in-8°. III... sur *Zacharie*, ibid., 1694. IV. Une *Métaphysique*, &c.

NEMORARIUS, (Jourdan) mathématicien du 13*e*. siecle. On a de lui: I. Une *Arithmétique* en dix livres, commentée par Jacques le Febvre d'Etaples, & publiée à Paris en 1496. II. *De Ponderibus Propositiones* XIII, Nuremberg, 1533. III. Trois livres de Géométrie, manuscrits au Vatican: *De natura Speculorum*, &c.

NEMOURS, (Jacques d'ARMAGNAC, duc de) petit-fils de Bernard d'Armagnac connétable de France, commença à servir dans un tems où le royaume étoit déchiré par les factions. Il se laissa entraîner dans les conjurations que le duc de Guienne & le comte d'Armagnac formerent contre Louis XI; le premier ayant péri par le poison, & l'autre ayant été massacré, il n'en devint pas plus sage. Les ducs de Bretagne & de Bourgogne, qui cherchoient à perpétuer les troubles de l'état en appellant les Anglois en France, l'engagerent dans leur parti. Louis, instruit de la trame de Nemours, donna ordre de le saisir. Il fut arrêté à Carlat, amené à Paris, où il eut la tête tranchée en 1477.

NEMOURS, (Jacques DE SAVOIE, duc de) fils de Philippe de Savoie, duc de Nemours, & de Charlotte d'Orléans-Longueville, né à l'abbaye de Vauluisant en Champagne l'an 1531, signala son courage sous Henri II. Après avoir servi avec éclat en Piémont & en Italie, il fut fait colonel-général de la cavalerie. Il réduisit le Dauphiné, défit par deux fois le baron des Adrets, le ramena dans le parti du roi, contribua à sauver Charles IX à Meaux, où les rebelles étoient près de l'investir, se trouva à la bataille de St.-Denys, s'opposa au duc de Deux-Ponts en 1569, & mourut à Annecy en 1585. Ce prince étoit aussi recommandable par les qualités du cœur & par sa générosité, que par son esprit & son savoir. Sa postérité masculine s'est éteinte dans Henri duc de Nemours, mort en 1659.

NEMOURS, *voy.* GASTON (duc de).

NEMOURS, (Henri DE SAVOIE, duc de) prit ce titre après Charles-Amédée son frere aîné, tué en duel l'an 1652 par le duc de Beaufort, dont il avoit épousé la sœur Elizabeth de Vendôme. Celui-ci, renommé par son attachement au

parti des princes pendant la guerre de la Fronde, avoit laissé deux filles : l'une mariée au duc de Savoie, & l'autre au roi de Portugal. Le duc Henri, moins heureux, n'eut point d'enfans, & mourut l'an 1659. Sa veuve Marie d'Orléans-Longueville, lui survécut long-tems, & laissa des *Mémoires* écrits avec fidélité & d'un style très-léger. Elle y fait des portraits pleins de finesse, de vérité & d'esprit, des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'histoire. Elle étoit née en 1625 & mourut en 1707. Ces *Mémoires* ont été imprimés à Paris séparément, in-12. On les a joints ensuite à ceux de Joly, dans une édition d'Amsterdam.

NEMROD, fils de Chus, petit-fils de Cham, fut le premier prince puissant sur la terre (*Ipse cœpit esse potens in terra*). Il s'adonna d'abord à la chasse des bêtes farouches, avec une troupe de jeunes gens fort hardis, qu'il endurcit au travail, & qu'il accoutuma à manier les armes avec adresse. Il fonda l'empire de Babylone, & bâtit la ville de ce nom, à côté de la fameuse tour de Babel. A mesure qu'il étendoit ses conquêtes, il bâtit d'autres villes, ou plutôt des bourgades. Son regne fut de 65 ans. Il fut plus doux que son ambition ne sembloit le promettre. Ses sujets lui éleverent des autels après sa mort. Gerard Mercator & Langius confondent Nemrod avec Assur, que l'Ecriture distingue bien clairement; d'autres le prennent pour le Belus ou le Ninus des Assyriens. Il est difficile de rien assurer sur la chronologie de ces tems lointains. L'histoire profane ne présente à cette époque rien qui puisse diriger les recherches, ni suppléer au silence de l'Ecriture ou en expliquer les passages obscurs.

NENIE, déesse des funérailles. On donnoit aussi ce nom aux chants funebres, dont on attribue l'invention à Linus. Comme ces chants étoient ordinairement vides de sens, on en prit occasion d'appeller *Neniæ* les mauvais vers & les chansons vaines & puériles.

NÉOPTOLÊME, *voyez* PYRRHUS.

NEPER, (Jean) gentilhomme Ecossois, & baron de Merchiston, se rendit très-habile dans les mathématiques, & inventa les Logarithmes. On a de lui divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : I. *Arithmetica Logarithmica*, 1628, in-folio; ouvrage rare & important. II. *Logarithmorum descriptio*, in-4°. Il vivoit dans le 16e. siecle.

NEPHTHALI, 6e. fils de Jacob, qu'il eut de Bala, servante de Rachel. Nous ne savons aucune particularité de la vie de Nephthali : il eut 4 fils, Jaziel, Guni, Jezer & Sallem, & mourut en Egypte, âgé de 132 ans. La bénédiction que Jacob lui donna en mourant, est diversement interprétée : *Nephthali cervus emissus, & dans eloquia pulchritudinis* (Gen. 119). Les meilleurs interpretes, entr'autres Jansenius dans son Explication du Pentateuque, rapportent ces paroles à l'histoire de Barac, issu de la tribu de Nephthali, juge & libérateur du peuple Hébreu. D'abord timide comme le cerf,

& effrayé à l'approche de l'ennemi, il eut besoin d'être encouragé par une femme : puis victorieux, il composa avec elle ce beau cantique, où de savans littérateurs ont cru découvrir le germe de l'Iliade (*Judic.* 4). *Voyez* DEBORA & HOMERE.

NÉPOMUCENE *ou* DE NÉPOMUCK, (S. Jean) chanoine de Prague, naquit à Népomuck en Bohême vers 1320. Il entra dans l'état ecclésiastique, & il auroit pu en obtenir les plus hautes dignités, si la grande idée qu'il avoit de l'épiscopat ne lui eût fait refuser jusqu'à trois évêchés. Il accepta seulement un canonicat de Prague, & la place de confesseur de la reine Jeanne, femme de Wenceslas. Des courtisans accuserent cette princesse d'avoir un commerce illégitime avec un seigneur de la cour. Wenceslas, trop crédule, fit venir Népomucene, & voulut l'obliger de révéler la confession de la reine. Le refus l'irrita ; il fit jeter le Saint dans une prison, avec des entraves aux pieds. Wenceslas, revenu à lui-même, rendit le Saint à ses fonctions ; mais sa fureur s'étant ranimée, & n'ayant pu arracher les secrets inviolables de Népomucene, il le fit jeter dans la Moldaw à Prague, l'an 1383. Ainsi périt cet illustre martyr de la confession. En ouvrant son tombeau le 14 avril 1719, on trouva son corps dégarni de ses chairs ; mais sa langue étoit si fraîche & si bien conservée, qu'on eût dit que le Saint ne venoit que d'expirer. On la garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale de Prague, où un voyageur qui observe bien, l'a vue encore en 1769 très-entiere ; mais commençant à prendre quelque apparence d'altération & de moisissure. Ce Saint avoit été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort : mais pour rendre son culte plus authentique & plus universel, l'empereur Charles VI sollicita sa canonisation, & l'obtint l'an 1729. On a institué une *Confrairie* sous son nom, *pour demander le bon usage de la langue.* On le regarde comme le patron de la réputation & de l'honneur, & on réclame son intercession contre les calomniateurs & les détracteurs. Les protestans même ont rendu hommage à ses vertus. « S. » Jean Népomucene (écrivoit » en 1687 Martin Borecq) » étoit confesseur de la reine » Jeanne. L'autorité de Wen- » ceslas, ni les menaces, ni la » prison, ne purent l'engager » à révéler le secret de la con- » fession ». Sa *Vie* a été écrite en latin par le P. Balbin, Jésuite, & publiée avec des remarques par le P. Papebrock ; le P. de Marne, Jésuite, l'a publiée en françois. Le P. Wielens, le P. le Chapelain ont écrit aussi l'histoire de ce Saint. En 1784, le P. Nicolas Herman a donné un abrégé ou sommaire de ces divers écrits, en allemand, Luxembourg, 1784, in-12. Nous finirons cet article par une réflexion, dont les bons esprits sentiront la justesse. » Une chose infiniment remar- » quable, & qu'on peut être » porté à regarder comme sur- » naturelle & miraculeuse, est » le secret de la confession, » confié tous les jours à des

» milliers de prêtres, souvent » hélas ! peu dignes de leur » état, & capables de toute » autre prévarication, & tou- » jours si fidellement gardé. » A peine toute l'histoire ec- » clésiastique fournit-elle quel- » que exemple d'infidélité en » ce genre. Si en faisant cette » observation, on réfléchit un » moment sur l'inconsistance » humaine, sur la curiosité des » uns & la loquacité des autres; » sur la nature & l'importance » des matieres, dont les mi- » nistres de ce Sacrement sont » dépositaires, & dont la ré- » vélation produiroit souvent » d'étonnans effets; sur les » moyens que les intérêts di- » vers, que la cupidité, la » jalousie & d'autres passions, » ne manquent pas d'essayer » pour atteindre leur but, &c., » on ne doutera pas que Dieu » ne veille à la conservation » de son ouvrage ».

NEPOS, (*Cornelius*) historien latin, natif d'Hostilie, près de Vérone, florissoit du tems de l'empereur Auguste. Il étoit ami de Cicéron & d'Atticus, qui chérissoient en lui un esprit délicat & un caractere enjoué. De tous les ouvrages dont il avoit enrichi la littérature, il ne nous reste que les *Vies des plus illustres Capitaines Grecs & Romains.* On les a long-tems attribuées à Æmilius Probus, qui les publia, dit-on, sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes graces de Théodose. Cet ouvrage est écrit avec précision & élégance. Tout y est rangé dans un ordre clair & net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées; mais celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, & respirent la vertu. Nous avons une traduction un peu froide de Cornelius Nepos, par le P. le Gras, de l'Oratoire, enrichie de notes utiles; & une autre, plus maniérée, mais moins exacte, par l'abbé Valart; celle de l'abbé Paul, leur est préférable, 1 vol. in-12, 1781. Les meilleures éditions de cet historien sont: celle *ad usum Delphini*, Paris, 1674, in-4°; & celle dite *Variorum*, in-8°, Leyde, 1734. Coustelier en a publié une édition en 1745, in-12, décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles & les anciens monumens.

NEPOS, (*Flavius-Julius*) né dans la Dalmatie, du général Népotien & d'une sœur du patrice Marcellin, étoit digne de régner. L'empereur Léon I, qui lui avoit fait épouser une niece de sa femme, le nomma empereur d'Occident en 474, à la place de Glycere (*voyez ce mot*). Il marcha à Rome avec une armée, & s'assura le sceptre par sa valeur. Euric, roi des Visigoths, lui ayant déclaré la guerre, il lui céda l'Auvergne en 475, pour conclure la paix, & pour laisser respirer ses peuples accablés par une longue suite de guerres & de malheurs. La révolte du général Oreste troubla cette paix. Ce tyran obligea Nepos de quitter Ravenne, où il avoit établi le siege de son empire. Il se retira dans une de ses maisons, près de Salone en Dalmatie; & après y avoir langui près de 4 ans, il y fut assassiné en 480 par deux courtisans, que Glycere avoit, dit-on, subornés. Julius-Nepos avoit

de la vertu, de l'humanité, & il auroit pu rétablir l'empire d'Occident; mais la Providence avoit décidé sa destruction, & elle étoit prochaine.

NÉPOTIEN, (*Flavius-Popilius-Nepotianus*) fils d'Eutropie, sœur de l'empereur Constantin, prétendit à l'empire après la mort de l'empereur Constant son cousin. Il se fit couronner à Rome le 3 juin 350, dans le tems que Magnence usurpoit la puissance impériale dans les Gaules. Népotien ne porta le sceptre qu'environ un mois. Anicet, préfet du prétoire de Magnence, lui ôta le trône & la vie. Sa mere, & tous ceux qui avoient favorisé son parti, furent mis à mort. Népotien n'avoit pas reçu de la nature un génie propre à seconder son ambition. Il étoit d'ailleurs cruel & inhumain; & au lieu de gagner le cœur des Romains par des bienfaits, il les irrita par des proscriptions & des meurtres.

NEPOTIEN, prêtre Italien, ami de S. Jerôme, fut élevé par son oncle Héliodore, évêque d'Altino, qui lui conféra les ordres sacrés. S. Jerôme lui a écrit une lettre *sur les devoirs des Clercs*, que Nepotien pratiquoit avec un zele & une exactitude surprenante. Il mourut vers la fin du 4*e*. siecle. Son saint & savant ami lui consacra un Eloge, que nous avons sous le titre d'*Epitaphium Nepotiani;* il se trouve parmi les *Epîtres* du saint docteur, & c'est un de ses plus beaux écrits. Les louanges du défunt sont entremêlées de pensées grandes & fortes, qui, dans un sujet sombre & douloureux, font une impression toute particuliere. C'est-là qu'on trouve le mot si admiré de Perse : *Fugit hora, hoc quod loquor, indè est*, exprimé d'une maniere, à la vérité moins laconique, mais plus touchante & pleine d'images. *Hoc ipsum quod dicto, quod scribo, quod emendo, de meâ vitâ tollitur. Quot puncta notarii, tot meorum damna sunt temporum. Scribimus atque rescribimus, transeunt maria Epistolæ, & scindente sulcum carinâ, per fluctus singulos ætatis nostræ momenta minuuntur.*

NEPTUNE, fils de Saturne & de Rhée. Lorsqu'il partagea avec ses freres, Jupiter & Pluton, la succession de Saturne, l'empire des eaux lui échut, & il fut nommé le Dieu de la Mer. Rhée l'avoit sauvé de la fureur de son pere, comme elle en avoit garanti Jupiter, & l'avoit donné à des bergers pour l'élever. Neptune épousa Amphitrite, eut plusieurs concubines, & fut chassé du Ciel avec Apollon, pour avoir voulu conspirer contre Jupiter. Ils allerent ensemble aider Laomédon à relever les murailles de Troie, & il punit ce roi pour lui avoir refusé son salaire, en suscitant un monstre marin qui désoloit tout le rivage. Il disputa en vain contre Minerve, à qui donneroit un nom à la ville d'Athenes. On le représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant en sa main un trident.

NEPVEU, (François) né à St-Malo en 1639, embrassa l'institut des Jésuites en 1654. Il professa les humanités & la rhétorique durant 6 ans, & la

philosophie l'espace de 8. Il étoit à la tête du college de Rennes, lorsqu'il mourut; mais on ne dit point en quelle année. Tous les ouvrages du P. Nepveu ont la piété & la morale pour objet; tels sont : I. *De la connoissance & de l'amour de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST, Nantes, 1681, in-12, réimprimé plusieurs fois. II. *Méthode d'Oraison*, in-12, Paris, 1691 & 1698. Le P. Segneri a traduit cet ouvrage en italien. III. *Exercices intérieurs pour honorer les Mysteres de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST, Paris, 1691, in-12. IV. *Retraite selon l'esprit & la méthode de S. Ignace*, Paris, 1687, in-12, & encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, & imprimé à Ingolstadt en 1707, in-8°. V. *La maniere de se préparer à la mort*, Paris, 1693, in-12; en italien, Venise, 1715. in-12. VI. *Pensées & Réflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en latin, Munich, 1709, 4 tomes in-12; & en italien, Venise, 1715, aussi 4 tomes in-12. VII. *L'Esprit du Christianisme*, ou *la Conformité du Chrétien avec* JESUS-CHRIST, Paris, 1700, in-12. Tous ces ouvrages sont bien écrits en françois; l'auteur a su joindre les agrémens du langage à l'onction de la morale chrétienne.

NÉRÉE, (*Nereus*) dieu marin, fils de l'Océan & de Thétis, épousa sa sœur Doris, dont il eut cinquante filles appellées Néréides ou Nymphes de la Mer. — Il ne faut pas confondre ce dieu avec la nymphe NÉÉRÉE, (*Neæra*) que le Soleil aima, & dont il eut deux filles.

NERI, (S. Philippe de) fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence en 1515, d'une famille noble. Elevé dans la piété & dans les lettres, il se distingua bientôt par sa science & sa vertu. A l'âge de 19 ans il alla à Rome, où il orna son esprit, servit les malades, & donna des exemples de mortification & d'humilité. Philippe, élevé au sacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célebre confrairie dans l'église de Saint-Sauveur-del-Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pélerins, des convalescens qui n'avoient point de retraite. Cette confrairie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le saint instituteur ayant gagné à Dieu Salviati, frere du cardinal du même nom, Tarugio depuis cardinal, le célebre Baronius & plusieurs autres excellens sujets; ils commencerent à former un corps en 1564. Les exercices spirituels avoient été transférés en 1558, dans l'église de St. Jerôme de la Charité, que Philippe ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à St. Jean des Florentins. Le pape Grégoire XIII approuva sa congrégation l'année d'après. Le Pere de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ses enfans, qui répandirent son ordre dans toute l'Italie. On ne fait point de vœu dans cette congrégation, on n'y est uni que par le lien de la charité; le général n'y gouverne que 3 ans. Le saint fondateur mourut à Rome

en 1595, à 80 ans. Il s'étoit démis du généralat trois ans auparavant en faveur de Baronius, qui travailloit par son conseil aux Annales Ecclésiastiques. Les *Constitutions* qu'il avoit laissées à sa congrégation, ne furent imprimées qu'en 1612. Sa congrégation s'est partout soutenue & se soutient encore avec édification, si on excepte la France, où dans les commencemens même elle parut mêler quelques idées étrangeres à l'esprit du saint fondateur (*voy.* BERULLE); mais c'est pendant la révolution de 1789, qu'on a vu combien elle s'en étoit éloignée. « Les Peres » de l'Oratoire (dit en 1792 » l'auteur des *Bornes entre les* » *deux Puissances*) montrent » depuis quelque tems, & no» tamment dans les circons» tances actuelles, un grand » zele pour l'irréligion. Se » passant de saints canonisés, » ils ont produit Quesnel; mais » ils ont aussi produit un Ma» lebranche, un Thomassin, » un Massillon, & une foule » d'autres personnages recom» mandables par leur science » & leurs talens : de sorte » qu'il est extrêmement triste » qu'une congrégation, dont le » plan nouveau & bien conçu » promettoit tant d'avantages » à l'Eglise de France, soit si » profondément gâtée ». Philippe fut canonisé en 1622 par Grégoire XV. Peu d'hommes ont eu une piété plus ardente & plus tendre. Son oraison étoit une espece de ravissement. L'espace de dix ans il demeura presque continuellement dans les catacombes de Callixte, pour y prier, dans le silence & l'obscurité, deux choses qui rendent si vive la pensée de Dieu & sa présence si sensible. On a gravé dans l'endroit où il avoit coutume de se tenir, les vers suivans:

Profunda noctis umbra, & horrendum specus,
Ubi astra fugiens, solis exosus jubar,
Latens Philippus inter has tenebras diù,
Inter cavernas, inter hæc silentia,
Quem deperibat, quem flagrabat, repperit,
Qui dormit & requiescit in meridie.

Antoine Galenius a donné sa *Vie* en latin, Rome & Mayence, 1602, in-8°. Pierre-Jacques Baccio en a donné une autre en italien & en latin, qui a été traduite en françois, Rome, 1645, in-4°. — Il y a eu un savant du nom de NERI, (Antoine) de la même famille & né également à Florence, mort à Perouse en 1584, dont nous avons un livre curieux, imprimé à Florence en 1612, in-4°, sous ce titre: *Dell' Arte verraria, libri VII*; — un Dominicain nommé Thomas NERI, qui consacra sa plume à défendre le fameux Savonarole, son confrere; — & un Jésuite, Emmanuel NERI, Italien, qui a fini ses jours à Klagenfurt, par l'honneur du martyre.

NERICAULT DESTOUCHES. *voyez ce dernier mot.*

NÉRON, (*Caïus Claudius*) empereur Romain, fils de Caïus-Domitius-Ænobarbus, & d'Agrippine, fille de Germanicus, fut adopté par l'empereur Claude, l'an 50 de J. C., & lui succéda l'an 54. Les commencemens du regne du

jeune empereur, furent comme la fin de celui d'Auguste. Burrhus & Séneque avoient tâché de lui inspirer de la sagesse, & parurent pendant quelque tems avoir réussi. Les Romains le regarderent comme un présent du Ciel. Il se montroit juste, libéral, affable, poli, complaisant, & d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentoit à signer la sentence d'une personne condamnée à mort: *Je voudrois bien*, dit-il, *ne pas savoir écrire*. La modestie relevoit ces qualités. Le sénat l'ayant loué sur la sagesse de son gouvernement, il répondit: *Attendez à me louer que je l'aie mérité*... Néron ne continua pas comme il avoit commencé; les leçons de la philosophie qui avoient fait la base de son éducation, étant sans sanction & sans garantie, ne purent empêcher le développement de son mauvais naturel, ni l'effet des mauvaises compagnies auxquelles il se livra. On prétend même que c'est l'esprit philosophique qui lui donna ce caractere d'hypocrisie & de lâcheté, dont il avoit vu plus d'un trait dans ses maîtres, & qui, lorsqu'il est joint à la puissance, produit infailliblement les plus grands forfaits. Il secoua le joug d'Agrippine sa mere, & oublia qu'il lui devoit la naissance & l'empire. Craignant qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à Britannicus, fils de Claude, à qui il appartenoit, il fit périr ce prince par le poison. Un crime en amene un autre: Néron, livré à la corruption de son cœur, oublia bientôt jusqu'aux bienséances, que les scélérats même respectent dans leurs excès. Il passoit les nuits dans les rues, dans les cabarets & dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée, avec laquelle il battoit, voloit & tuoit. Une nuit entr'autres, il rencontra, au sortir de la taverne, le sénateur Montanus avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, ne le connoissant point, le frappa avec beaucoup d'emportement & pensa le tuer. Quelques jours après, Montanus ayant appris que c'étoit l'empereur qu'il avoit battu, & s'étant avisé de lui écrire pour lui en faire des excuses, Néron dit: *Quoi, il m'a frappé, & il vit encore!* & sur le champ il lui envoya un ordre de se donner la mort. Son cœur s'accoutumoit peu-à-peu au meurtre; enfin il fit massacrer sa mere Agrippine. Pour la faire périr d'une maniere qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galere construite de façon que le haut tomboit de lui-même & le fond s'ouvroit en même tems. Ce stratagême ne lui ayant pas réussi, il envoya son affranchi Anicet la poignarder à Baies où elle s'étoit sauvée (*voyez* AGRIPPINE). Le barbare ne laissa pas d'éprouver des remords après cette action atroce; il croyoit toujours voir Agrippine teinte de sang, & expirante sous les coups des ministres de ses vengeances. Cependant il tâcha de se justifier auprès du sénat, en imputant toutes sortes de crimes à sa mere. *Il ne lui avoit ôté la vie*, écrivoit-il, *que pour sauver la sienne*. Le sénat, aussi lâche que lui, approuva cette

atrocité: le peuple, non moins corrompu que les magistrats, alla avec eux au-devant de lui, lorsqu'il fit son entrée à Rome. On le reçut avec autant de solemnité que s'il eût été de retour d'une victoire. Le philosophe Séneque ne fut pas le dernier à applaudir. Telle a toujours été, telle est encore aujourd'hui la bassesse des hommes : la mesure de leurs craintes & de leurs espérances fait celle de leurs éloges ; la flatterie, ce honteux & criminel esclavage, comme dit Tacite (*fœdum crimen servitutis*), a constamment marché à la suite des tyrans ; les monstres vivans & puissans ont toujours été de grands hommes. Néron, se voyant autant d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le déréglement de son esprit insensé. On vit un empereur comédien, qui jouoit publiquement sur les théâtres comme un acteur ordinaire. Il croyoit même exceller en cet art. Le chant étoit sur-tout sa grande passion ; il étoit si jaloux de la beauté de sa voix, qui n'étoit pourtant ni belle, ni forte, que de peur de la diminuer, il se privoit de manger & se purgeoit fréquemment. Il paroissoit souvent sur la scene la lyre à la main, suivi de Burrhus & de Séneque, qui battoient des mains ; foiblesse ordinaire aux philosophes de tous les siecles, dont la froide morale ne tient pas contre les volontés royales. Lorsqu'il devoit chanter en public, des gardes étoient dispersés d'espace en espace, pour punir ceux qui n'avoient pas été assez sensibles aux charmes de sa voix. Cet empereur histrion disputoit avec ardeur contre les musiciens & les acteurs. Il fit le voyage de la Grece, pour entrer en lice aux Jeux-Olympiques. Quelques efforts qu'il fît pour mériter le prix, il ne l'obtint que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course. Il ne laissa pas, au retour de ces exploits, de rentrer en triomphe à Rome, sur le char d'Auguste, entouré de musiciens & de comédiens de tous les pays du monde. On ne s'attendoit pas qu'il pût rien imaginer au-delà de ce qu'on avoit vu de lui ; mais il étoit fait pour commettre des crimes ignorés jusqu'alors. Il s'avisa de s'habiller en femme & de se marier en cérémonie avec l'infame Pythagore ; & depuis, en secondes noces de la même espece, avec Doriphore, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune-homme nommé *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant Néron revêtit sa singuliere épouse des ornemens d'impératrice, & parut ainsi en public avec son eunuque. Telle est la progression de la luxure : comme l'avarice, elle sent sa soif s'augmenter à mesure qu'elle se satisfait ; comme la gourmandise, elle se blase jusqu'à appéter des mets contre nature. Sa férocité l'emportoit encore sur ses infames désordres. La cruauté marcha toujours chez lui, comme chez tous les scélérats, à pas égal avec la luxure. » L'homme dégradé par ces » sensations grossieres, dit un » physiologue, tombe dans

» l'égoïsme le plus brutal, ne » regarde ses semblables que » comme les instrumens de son » plaisir, le jouet de ses passions, les victimes de sa » haine, de son humeur & de » ses caprices " (*voyez* ARRACHION, BARBEROUSSE, LAVAL, MAHOMET II, MITHRIDATE, TUROCZI). Octavie sa femme, Burrhus, Séneque, Lucain, Pétrone, Poppée sa maîtresse, furent sacrifiés à sa fureur. Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang. Ce scélérat se glorifioit d'avoir enchéri sur tous les vices. « Mes » prédécesseurs, disoit-il, n'ont » pas connu comme moi les » droits de la puissance absolue... J'aime mieux, ajoutoit-il, être haï qu'aimé, » parce qu'il ne dépend pas de » moi seul d'être aimé, au- » lieu qu'il ne dépend que de » moi seul d'être haï ». Entendant un jour quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale: « Que le monde » brûle quand je serai mort. » (Il répliqua): Et moi je » dis: Qu'il brûle & que je le » voie » ! Ce fut alors qu'après un festin aussi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'embrasement dura 9 jours. Les plus beaux monumens de l'antiquité furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce spectacle lamentable fut une fête pour lui: il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. Il ne manquoit plus à ce forfait, que de le rejeter sur les innocens. Il accusa les Chrétiens de ce crime, & ils furent dès-lors l'objet de sa cruauté. « Néron, dit Tacite, » punit d'abord ceux qui s'a- » vouoient Chrétiens, & par » leur confession l'on en dé- » couvrit une grande multi- » tude, qui furent moins con- » vaincus d'avoir mis le feu à » Rome, que d'être haïs du » genre-humain (*). » — » L'on se fit, dit le même histo- » rien, un jeu de leur mort; » les uns, couverts de peaux » de bêtes, furent dévorés » par les chiens; les autres, » attachés à des pieux, furent » brûlés pour servir de flam- » beaux pendant la nuit. Né- » ron prêta ses jardins pour » ce spectacle; il y parut lui- » même en habit de cocher, » & monté sur un char, comme » aux jeux du cirque ». Ce ne fut pas seulement par cette persécution que Néron chercha à se disculper de l'incendie de Rome; mais encore par le soin qu'il prit de l'embellir. Il fit rebâtir ce qui avoit été brûlé, rendit les rues plus larges & plus droites, aggrandit les pla-

(*) Quand on réfléchit que cette haine si gratuite & si mal fondée à l'égard de la seule Religion salutaire & raisonnable, est si clairement & si fortement annoncée dans l'Evangile, on ne peut s'empêcher de la regarder non-seulement comme un caractere, mais comme une preuve de la vérité du Christianisme. Voyez l'article JESUS-CHRIST, & le *Journ. hist. & litt.* 1 février 1789, p. 180 — 1 décembre 1790, p. 539.

ces, & environna les quartiers de portiques ſuperbes. Un palais magnifique, tout brillant d'or & d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaſpe & de pierres précieuſes, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale. S'il fut prodigue pour le dedans & le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reſte. Alloit-il à la pêche? les filets étoient d'or trait, & les cordes de ſoie. Entreprenoit-il un voyage? il falloit mille fourgons pour ſa garde-robe ſeule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. Suétone aſſure qu'au ſeul enterrement de ſon ſinge, il employa toutes les richeſſes du plus riche uſurier de ſon tems. Ses libéralités envers le peuple Romain ſurpaſſerent toutes celles de ſes prédéceſſeurs. Il répandoit ſur lui l'or & l'argent, & juſqu'à des pierres précieuſes; & lorſque ſes préſens n'étoient pas de nature à être délivrés à l'inſtant, il faiſoit jeter des billets qui en exprimoient la valeur. Cette prodigalité, ſi avantageuſe à la ville de Rome, fut funeſte aux provinces. Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonoiſe, homme illuſtre par ſa naiſſance & par ſon mérite, déſapprouva hautement ces vexations. Néron, inſtruit de cette hardieſſe, envoie ordre de le faire mourir. Galba évite le ſupplice en ſe faiſant proclamer empereur. Il fut pouſſé à cette démarche par Vindex, qui lui écrivoit d'*avoir pitié du genre-humain, dont leur déteſtable maître étoit le fléau.* Bientôt tout l'Empire le reconnoit. Le ſénat déclare Néron ennemi public, & le condamne à être précipité de la roche du Capitole, après avoir été traîné tout nu publiquement, & fouetté juſqu'à la mort. Le tyran prévint ſon ſupplice & ſe poignarda, l'an 68 de J. C., dans ſa 32*e*. année. En vain implora-t-il, dans ſes derniers inſtans, quelqu'un qui daignât lui donner la mort: perſonne ne voulut lui rendre ce dangereux ſervice. « Quoi, s'é» cria-t-il dans ſon déſeſpoir, » eſt-il poſſible que je n'aie » ni amis pour défendre ma » vie, ni ennemis pour me » l'ôter »? Il ſeroit difficile d'exprimer la joie des Romains lorſqu'ils apprirent ſa mort. On arbora publiquement le ſignal de la liberté, & le peuple ſe couvrit la tête d'un chapeau, ſemblable à celui que prenoient les eſclaves après leur affranchiſſement. Le ſénat n'y fut pas moins ſenſible; Néron avoit deſſein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les ſénateurs. Lorſqu'il apprit les premieres nouvelles de la rebellion, il forma le projet de faire maſſacrer tous les gouverneurs des provinces & tous les généraux d'armée, comme ennemis de la république; de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étoient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à ſon armée, d'empoiſonner le ſénat entier dans un repas; de brûler Rome une ſeconde fois, & de lâcher en même tems dans les rues les bêtes réſervées pour les ſpectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Il n'eut pas le tems de ſe livrer à ces atrocités, dont l'exécution

semble avoir été réservée à notre siecle; car la plupart se sont réalisés dans la révolution de France, & plusieurs même ont été portées plus loin. Le systême étoit de massacrer tous les nobles, tous les prêtres, tous les prisonniers, tous les Suisses, tous les généraux & soldats royalistes ou suspects, tous les auteurs & imprimeurs chrétiens, &c. Si tous n'ont pas péri, c'est qu'ils ont pu se cacher ou fuir, ou que la crainte d'une juste vengeance a arrêté les assassins. L'esprit de Néron existe donc encore, & ce n'est qu'aujourd'hui qu'il est celui d'un peuple entier.

NÉRON, (Pierre) jurisconsulte François, dont nous avons une collection d'Edits. La meilleure édition est celle de Paris, 1720, sous ce titre : *Recueil d'Edits & Ordonnances de Pierre Néron & d'Etienne Girard, avec les notes d'Eusebe de Lauriere*, 2 vol. in-fol.

NERVA, (*Cocceius*) empereur Romain, succéda à Domitien, l'an 96 de J. C. C'est le premier empereur qui ne fut point Romain ou Italien d'origine; car, quoiqu'il fût né à Narni, ville d'Ombrie, ses parens étoient originaires de Crete. Son aïeul, Marcus Cocceïus NERVA, avoit été consul sous Tibere, & avoit eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur, qui l'emmena avec lui dans l'isle de Caprée, où il se laissa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce prince: maniere assez plaisante de corriger les méchans, ou de se consoler de la peine d'être avec eux. Son pere étoit ce savant jurisconsulte, que Vespasien combla d'honneurs & de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par sa sagesse, son affabilité, sa générosité, son activité & sa vigilance. Son premier soin fut de rappeller tous les Chrétiens exilés, & de leur permettre l'exercice de leur Religion. Les Païens qui avoient eu le sort des Chrétiens bannis, revinrent aussi de leur exil. Aussi libéral que juste, il abolit tous les nouveaux impôts; & ayant épuisé ses revenus par ses largesses, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens, les enfans mâles des familles indigentes. Une de ses plus belles loix, fut celle qui défendoit *d'abuser du bas âge des enfans pour en faire des eunuques*. Sa modestie égaloit son équité, il ne souffrit pas qu'on élevât aucune statue en son honneur; & il convertit en monnoie toutes les statues d'or & d'argent que Domitien s'étoit fait eriger, & que le sénat avoit conservées après les avoir abattues. Sa clémence donnoit le plus beau relief à toutes ses autres vertus. Il avoit juré solemnellement que, tant qu'il vivroit, nul sénateur ne seroit mis à mort. Il fut si fidele à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entr'eux qui avoient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena ensuite au théâtre, les plaça à ses côtés, & leur montrant les épées qu'on lui présentoit suivant la coutume, il leur dit : *Essayez sur moi si elles sont bonnes*. Quelque doux que fût son gouvernement,

ſon regne ne fut pas pourtant exempt de ces complots, qui ne peuvent manquer de naître parmi un peuple altier & inconſtant. Les Prétoriens ſe révolterent la 2e. année de ſon empire. Ils allerent au palais, & forcerent l'empereur, les armes à la main, à ſe prêter à tout ce qu'ils voulurent. Nerva, trop foible ou trop vieux pour oppoſer une digue aux rebelles & ſoutenir ſeul le poids du trône, adopta Trajan. Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J. C. Ce prince étoit recommandable par toutes les qualités d'un bon ſouverain, & ſur-tout par ſa modération dans la plus haute fortune; mais ſa douceur ou plutôt ſa foibleſſe, eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injuſtices, & les petits furent tyranniſés, parce que celui qui étoit à la tête des grands, ne ſavoit pas les réprimer. Auſſi Fronto Julius, un des principaux ſeigneurs de Rome, dit un jour publiquement : « C'eſt un grand malheur, que de vivre ſous un prince où tout eſt défendu, mais c'en eſt un plus grand de vivre ſous celui où tout eſt permis »...

NERVET, (Michel) médecin, né à Evreux, mort en 1729, à 66 ans, exerça ſa profeſſion dans ſa patrie avec diſtinction. L'étude des langues grecque & hébraïque, remplit les momens vides que lui laiſſa le ſoin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec ſuccès dans l'interprétation de l'Ecriture-Sainte. Il a laiſſé un grand nombre de *Notes*, en manuſcrit, ſur les livres ſacrés. On a de lui *IV Explications* ſur autant de paſſages du Nouveau-Teſtament, dans les Mémoires du P. Deſmolets, tom. 3, part. 1*re.*, pag. 162.

NESLE, (N. de) né à Meaux, cultiva d'abord la poéſie, & fit beaucoup de vers médiocres. Son Poëme du *Sanſonet*, imitation de *Vert-Vert*, eſt ce qu'il a fait de plus paſſable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté les vers pour la proſe, il donna: I. L'*Ariſtippe moderne*, 1738, in-12; plein de choſes communes, & écrit ſans énergie. II. Les *Préjugés du Public*, 1747, 2 vol. in-12. III. Les *Préjugés des anciens & des nouveaux Philoſophes ſur l'Ame humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, eſt un recueil des plus forts argumens qu'on a oppoſés aux Matérialiſtes. IV. Les *Préjugés du Public ſur l'Honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainſi que les autres du même auteur, ſoit écrit d'un ſtyle foible, on l'eſtime parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a paſſé dans ſes ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir ſoutenu l'indigence avec fermeté. C'étoit un véritable philoſophe.

NESMOND, (Henri de) d'une famille illuſtre de l'Angoumois, ſe diſtingua de bonne heure par ſon éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, enſuite à l'archevêché d'Albi, & enfin à celui de Toulouſe. L'académie françoiſe ſe l'aſſocia en 1710. Louis XIV faiſoit un cas particulier de ce prélat. Un jour

jour qu'il haranguoit ce prince, la mémoire lui manqua : « Je » suis bien aise, (lui dit le roi » avec bonté) que vous me » donniez le tems de goûter les » belles choses que vous me » dites ». Il mourut en 1727. On a un recueil de ses Discours, Sermons, &c., imprimés à Paris, 1734, in-12. Son style est simple, soutenu, énergique; mais il manque souvent de chaleur. Ce prélat étoit neveu du vertueux François de NESMOND, évêque de Bayeux, dont la mémoire est en grande vénération dans ce diocese par tous les bienfaits qu'il y a répandus, & qui mourut en 1715, doyen des évêques de France.

NESSUS, Centaure, fils d'Ixion & de la Nue, offrit ses services à Hercule pour porter Déjanire au-delà du fleuve Evene. Lorsqu'il l'eut passé, il voulut l'enlever; mais Hercule le tua d'un coup de fleche : le Centaure donna en mourant sa chemise teinte de son sang à Déjanire, l'assurant que cette chemise auroit la vertu de rappeller Hercule, lorsqu'il voudroit s'attacher à quelqu'autre maîtresse. C'étoit un poison qui fit perdre la vie à ce héros.

NESTOR, roi de Pyle, fils de Nélée & de Chloris, fut préservé du sort de son pere & de ses freres (*voyez* NÉLÉE). Il combattit contre les Centaures, qui vouloient enlever Hippodamie, & se fit une grande réputation au siege de Troie, par sa sagesse & son éloquence. Apollon le fit vivre 300 ans.

NESTOR ou LETOPIS NESTEROVA, historien Russe, né en 1056, entra dès l'âge de 17 ans au monastere de Peczerich à Kiow, où il mourut dans un âge avancé. Il a laissé une *Chronique de Russie*, qui va jusqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par Sylvestre, moine à Kiow, & ensuite évêque de Perejaslaw, & par d'autres qui sont inconnus. Elle se termine à l'an 1206. Cette *Chronique* a été publiée à Pétersbourg, in-4°, 1767, d'après un manuscrit trouvé à Kœnigsberg, & qui a été reconnu par les critiques comme le plus fidele de tous ceux que l'on connoissoit. La simplicité & la naïveté forment le caractere de cette Chronique estimée chez les Russes; c'est le plus ancien monument de leur histoire.

NESTORIUS, né à Germanicie dans la Syrie, embrassa la vie monastique près d'Antioche, & se consacra à la prédication. C'étoit le chemin des dignités, & il avoit tous les talens nécessaires pour réussir. « Ses mœurs graves, » ou plutôt sombres & sauvages, dit l'abbé Bérault, » la simplicité affectée & la » malpropreté de ses vêtemens, son visage pâle & » décharné, une teinture superficielle des arts & des » sciences, une grande & belle » voix, qui prenoit facilement » le ton de la componction & » du pathétisme, une éloquence » éblouissante, moins occupée » de l'édification des ames solidement chrétiennes, qu'avide des applaudissemens » d'un peuple volage & précipité, l'amertume de son » zele & ses déclamations perpétuelles contre les hérétiques, son respect enfin pour

» S. Chryſoſtome, répandirent » les préventions les plus avan- » tageuſes en ſa faveur ». Il cachoit ſous ces dehors une profonde hypocriſie, un orgueil inſupportable, un eſprit faux & entêté de ſes propres idées, qu'il préféroit à la doctrine des anciens Peres. Après la mort de Siſinnius, en 428, Théodoſe le Jeune l'éleva ſur le ſiege de Conſtantinople. Après avoir établi ſon crédit par des édits rigoureux qu'il obtint de l'empereur contre les Ariens, il crut que le tems étoit venu de donner une nouvelle forme au Chriſtianiſme. Un prêtre, nommé Anaſtaſe, prêcha par ſon ordre qu'on ne devoit point appeller la Ste. Vierge la *Mere de Dieu*, & Neſtorius monta bientôt en chaire pour ſoutenir cette doctrine. Il falloit, ſelon lui, reconnoître en J. C. deux perſonnes auſſi-bien que deux natures, le Dieu & l'Homme; & dire que le Verbe ne s'eſt point uni hypoſtatiquement à la nature humaine : de façon qu'on ne devoit pas appeller Marie *Mere de Dieu*, mais *Mere du Chriſt*. Cette erreur anéantiſſoit le myſtere de l'Incarnation, qui conſiſte dans l'union des deux natures divine & hnmaine en la perſonne du Verbe; d'où réſulte un Homme-Dieu, appellé JESUS-CHRIST, dont les mérites infinis ont racheté le genre-humain. Comment après cela a-t-on pu prétendre qu'il ne s'agiſſoit entre Neſtorius & les Catholiques que d'une affaire de mots, puiſqu'il eſt évident qu'il s'agiſſoit de la ſubſtance de la foi? (*voy.* EUTICHÈS, ARIUS). Les nouveautés de Neſtorius exciterent une indignation générale. Les prêtres attachés à la ſaine doctrine, entr'autres S. Procle & Euſebe, depuis évêque de Dorylée, réclamerent en faveur de la foi antique. Le peuple ſe ſouleva; on s'adreſſa à S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui ayant lu les Homélies de Neſtorius, trouva que cet héréſiarque étoit coupable de toutes les erreurs dont on l'accuſoit. Il lui écrivit pour tâcher de le ramener à la vérité par les voies de la douceur; mais le patriarche de Conſtantinople qui n'aimoit point à être contredit, fut piqué de cette lettre, & il y répondit avec hauteur. Bientôt les deux patriarches informerent toute l'Egliſe de leurs conteſtations. Acace de Berée & Jean d'Antioche approuverent la doctrine de S. Cyrille, & condamnerent celle de Neſtorius : mais ils conſeillerent au premier d'uſer de quelque ménagement, & de combattre l'erreur par le zele & la douceur réunis. Cette affaire ayant été portée à Rome, le pape Céleſtin convoqua un concile en 430. Après un mûr examen, tous les Peres s'écrierent que Neſtorius étoit héréſiarque; & on prononça contre lui une ſentence d'excommunication & de dépoſition : on l'envoya à S. Cyrille, en le chargeant de la faire exécuter, ſi, dans l'eſpace de dix jours, à compter de celui de la ſignification, Neſtorius ne rétractoit publiquement ſes erreurs. Le patriarche d'Alexandrie, chargé de dreſſer une formule de rétractation avec une profeſſion de foi, éloignée de toute équivoque, aſſembla

les évêques de sa dépendance, & ce fut au nom de ce concile d'Alexandrie que parut l'acte célebre, qui est connu sous le titre des *douze Anathêmes :* cet acte renfermoit douze propositions, qui étoient les douze chefs de l'hérésie nestorienne : le concile d'Alexandrie, pour ne laisser aucun faux-fuyant, vouloit que Nestorius les anathématisât chacune en particulier, s'il vouloit être reconnu pour orthodoxe; mais il refusa d'obéir. Son opiniâtreté donna lieu à la convocation du troisieme concile-général, dont l'ouverture se fit à Ephese en 431. S. Cyrille y présida au nom du pape Céléstin. Nestorius refusa d'y comparoître, quoiqu'il fût dans la ville. Sa doctrine y fut condamnée; &, après trois citations juridiques, on prononça contre lui une sentence de déposition. Quelques jours après, arriva à Ephese Jean d'Antioche avec 14 évêques d'Orient, & il prononça une sentence de déposition contre S. Cyrille; mais il se rétracta ensuite (*voyez* JEAN d'Antioche). On réclama des deux côtés la protection de l'empereur qui donna ordre d'arrêter S. Cyrille (*voyez* son article) & Nestorius. L'arrivée des évêques Arcade & Projecte, & du prêtre Philippe, légats du pape S. Céléstin, fit prendre aux affaires un tour plus équitable. Ils désapprouverent tout ce qui avoit été fait contre S. Cyrille, & confirmerent la condamnation de Nestorius. Théodose s'étant convaincu dans une audience donnée à l'hérésiarque, que ce qu'il avoit pris pour du zele & pour de la fermeté, n'étoit que l'effet d'une humeur violente & superbe, passa, de l'estime & de l'amitié, au mépris & à l'aversion. « Qu'on ne me » parle plus de Nestorius, di» soit-il, c'est assez qu'il ait » fait voir une fois ce qu'il est ». Cet hérésiarque devint donc odieux à toute la cour; son nom seul excitoit l'indignation des courtisans, & l'on traitoit de séditieux tous ceux qui osoient agir pour lui. Nestorius se retira dans le monastere où il avoit été élevé. Du fond de cette retraite il excita encore des factions & des cabales. L'empereur, informé de ses intrigues, le relégua l'an 432 dans la Thébaïde, où il mourut dans l'opprobre & dans la misere. Sa fin ne fut pas celle de l'hérésie. Elle passa de l'empire Romain en Perse, où elle fit des progrès rapides; de là elle se répandit aux extrémités de l'Asie, & elle y est encore aujourd'hui professée par les Chaldéens ou Nestoriens de Syrie. Nestorius avoit composé des *Sermons* & d'autres ouvrages, dont il nous reste des fragmens. Voyez l'*Histoire du Nestorianisme* par le Jésuite Doucin, 1698, in-4°.

NETHENUS, (Mathias) théologien de la religion prétendue-réformée, né en 1618 à Reza, dans le pays de Cleves, fut professeur de théologie à Utrecht en 1654; chassé par le magistrat de cette ville, parce qu'il invectivoit contre l'autorité publique, il devint pasteur & professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui divers livres de théologie & de con-

troverse, pour la défense des erreurs de sa secte. Les plus connus sont : le traité : *De interpretatione Scripturæ*, Herborn, 1675, in-4°; & celui : *De Transsubstantiatione*, 1666.

NETSCHER, (Gaspar) peintre, né à Prague en 1636, étoit fils d'un ingénieur, mort au service du roi de Pologne. Sa mere, qui professoit la Religion Catholique, fut obligée par les sectaires devenus les maîtres, de sortir de Prague. Elle se retira avec ses trois enfans dans un château assiégé, où elle vit périr de faim deux de ses fils. Le même sort la menaçoit ; elle se sauva une nuit, tenant Gaspar entre ses bras, & vint à Arnheim, où un médecin, nommé *Tulkens*, lui donna du secours & prit soin du jeune Netscher. Il le destinoit à sa profession ; mais la nature en avoit décidé autrement : il fallut lui donner un maître de dessin. Un vitrier, le seul homme qui fût un peu peindre à Arnheim, lui montra les premiers principes de l'art. Bientôt l'éleve surpassa le maître. Il alla à Deventer chez Terburg, peintre célebre & bourg-mestre de cette ville, pour se perfectionner. Netscher faisoit tout d'après nature ; il avoit un talent singulier pour peindre les étoffes & le linge. Des marchands de tableaux occuperent long-tems son pinceau, achetant à très-bas prix ce qu'ils vendoient fort cher. Gaspar s'en apperçut & résolut d'aller à Rome ; mais il s'arrêta à Bourdeaux, s'y maria, retourna en Hollande, & s'y fit une fortune honnête. Il mourut à La Haye en 1687. Sa touche est fine ; délicate & moëlleuse ; ses couleurs locales sont bonnes ; il avoit aussi une grande intelligence du clair-obscur. Sa coutume étoit de répandre sur ses tableaux un vernis, avant d'y mettre la derniere main ; il ranimoit ensuite les couleurs, les lioit & les fondoit ensemble.

NETTER, (Thomas) théologien de l'ordre des Carmes, plus connu sous le nom de *Thomas Waldensis* ou *de Walden*, village d'Angleterre, dans la province d'Essex, où il prit naissance, fut employé par ses souverains dans plusieurs affaires importantes. Il parut avec éclat au concile de Pise l'an 1409, député par Henri IV, roi d'Angleterre, à celui de Constance l'an 1415, où il terrassa les Hussites & les Wiclefites. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès d'Uladislas, roi de Pologne ; pendant cette ambassade, il convertit à la foi Vitoldus, duc de Lithuanie, qui ne s'étoit distingué jusqu'alors que par ses tyrannies ; il étendit les mêmes soins sur toute la nation & avec un égal succès. Il fit donner à ce duc le titre de roi par le pape & par l'empereur : il érigea dans ces provinces plusieurs maisons de son ordre, pour que les Religieux empêchassent par leurs sermons les progrès des Hussites. Il vint ensuite en France, où il recueillit les derniers soupirs de Henri V son souverain, qui mourut à Vincennes en 1422. Ce prince lui avoit constamment témoigné beaucoup de confiance. Netter mourut le 3 novembre 1430 à Rouen, après avoir été élevé aux pre-

mieres charges de son ordre. On a de lui un Traité intitulé : *Doctrinale Antiquitatum Fidei Ecclesiæ Catholicæ*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol. Cette édition, qui est rare, est la plus estimée. Cet ouvrage lui mérita un bref particulier du pape Martin V ; il y réfute avec beaucoup de force les héréfies de son siecle. Il est auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition, que l'on conserve dans des bibliotheques d'Angleterre. Il y en a plusieurs dans la bibliotheque Boldeiene.

NEU, (Jean Christian) professeur d'histoire, d'éloquence & de poésie à Tubinge, où il mourut en 1720, est auteur de quelques ouvrages historiques, dans lesquels on remarque du savoir, de la ctitique & des préventions.

NEUBAUER, (Ernest-Frédéric) théologien protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur en antiquités, en langues, puis en théologie à Giessen, où il mourut en 1748. On a de lui : I. Des *Dissertations Académiques*. II. Des *Explications* heureuses de divers textes de l'Ecriture-Sainte. III. Des *Sermons*. IV. Des *Recueils* de petits Traités des savans de Hesse. V. Les *Vies* des professeurs en théologie de Giessen. Ces divers ouvrages lui ont acquis un nom parmi les savans, par l'érudition qui y regne.

NEUBRIDGE, *voy.* LITLE.

NEVERS, (Louis de Gonzague, duc de) obtint ce duché par sa femme Henriette de Cleves. Il servit avec distinction en France où il s'étoit retiré, & obtint le gouvernement de Champagne. Quelques propos durs que Henri IV, souvent peu maître de son humeur, lui tint dans le conseil, l'affligerent tellement, qu'il en mourut peu de jours après en octobre 1595, à 56 ans. Ses *Mémoires* publiés par Gomberville, 1665, 2 vol. in-fol., renferment des choses curieuses. Ils s'étendent depuis 1574 jusqu'en 1595. On y a joint beaucoup de pieces intéressantes, dont quelques-unes vont jusqu'en 1610, année de la mort de Henri IV. Louis de Gonzague étoit fils de Frédéric II, duc de Gonzague. *Voyez* GONZAGUE.

NEVERS, (Philippe-Julien Mazarin-Mancini, duc de) chevalier des ordres du roi, étoit neveu du cardinal Mazarin. Il naquit à Rome, & reçut de la nature beaucoup de goût & de talent pour les belles-lettres. Il mourut en 1707, après avoir publié plusieurs Pieces de Poésie d'un goût singulier, & qui ne manquent ni d'esprit, ni d'imagination. On connoît ses vers contre Rancé, le réformateur de la Trappe, qui avoit écrit contre l'archevêque Fénélon :

Cet abbé qu'on croyoit pétri de sainteté,
Vieilli dans la retraite & dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence ;
Et contre un saint prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts déclame contre lui ;
Et moins humble de cœur, que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine.

NEUFGERMAIN, (Louis de) poëte François, sous le regne de Louis XIII, s'avisa de faire des vers, dont les rimes étoient formées des syllabes qui composoient le nom de ceux qu'il prétendoit louer. Voiture tourna en ridicule cette manie pédantesque. Neufgermain voulut lui répondre; mais c'étoit la brebis qui se battoit contre le lion. Cet homme singulier se qualifioit de *Poëte Hétéroclite de Monsieur, frere unique de sa majesté.* Ses Poésies ont été imprimées en 1630 & 1637, 2 vol. in-4°; mais on ne les trouve plus, si ce n'est peut-être quelques lambeaux pourris chez les épiciers.

NEUFVILLE, (Nicolas de) seigneur de Villeroi, &c., conseiller & secrétaire-d'état, grand-trésorier des ordres du roi, épousa la fille de l'Aubespine, secrétaire-d'état, & fut employé par la reine Catherine de Médicis, dans les affaires les plus importantes. Dès l'âge de 18 ans on le regardoit comme un homme d'un mérite consommé, & il exerça la charge de secrétaire-d'état en 1567, à 24 ans, sous le roi Charles IX. Il continua d'exercer la même charge sous les rois Henri III, Henri IV & Louis XIII, auxquels il rendit les services les plus distingués. Ce ministre eut cependant beaucoup d'ennemis & de jaloux, qui le firent passer long-tems pour ligueur, & ligueur qui depuis la paix avoit encore conservé des liaisons avec l'Espagne. L'Hoste, commis, filleul & créature de Villeroi, fut convaincu de trahir l'état, & d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui passoit par ses mains. Il se noya en s'enfuyant (*voyez* HOSTE). Les ennemis de son maître renouvellerent à cette occasion leurs accusations contre lui; mais les gens désintéressés, qui approfondirent cette affaire, ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen, à 74 ans, en 1617, dans le tems qu'on tenoit une assemblée de notables. On a des *Mémoires* imprimés sous son nom, en 4 vol. in-12, réimprimés à Trévoux en 7, en y comprenant la continuation. Ils contiennent moins de particularités curieuses & intéressantes, qu'une apologie de sa conduite, & des leçons pour les ministres & pour les peuples. Le style n'en est pas léger, mais le fonds en est judicieux & solide. On y trouve plusieurs Pieces importantes sur les affaires qui se sont traitées depuis 1567 jusqu'en 1604. Ce qui les rend surtout recommandables, c'est l'idée avantageuse qu'ils donnent de Villeroi. Habile politique, ministre appliqué, humain, ennemi de la flatterie & des flatteurs, protecteur des gens de bien & des gens de lettres, ami fidele, bon pere, bon mari, maître généreux, il fut le modele des bons citoyens.

NEUFVILLE, (Charles de) seigneur de Villeroi, fils du précédent, gouverneur du Lyonnois, & ambassadeur à Rome, mourut en 1642, à 70 ans. — Son fils Nicolas fut gouverneur de Louis XIV en 1646. Ce prince le fit duc de Villeroi, pair & maréchal de France, chef du conseil-royal des finances, &c. Ce duc mourut en 1685, à 88 ans, avec la

réputation d'un courtisan honnête homme.

NEUFVILLE, (François de) fils de ce dernier, duc de Villeroi, pair & maréchal de France, &c., commanda en Lombardie, où il fut battu à Chiari en 1701 & fait prisonnier à Crémone, le 1er. février 1702. Il eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramillies en Flandre, le 23 mai 1706. La perte étoit à-peu-près égale de part & d'autre, lorsque les troupes françoises se débanderent pour fuir plus vîte. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa cavalerie après les fuyards; un grand nombre fut pris avec l'artillerie, les bagages & les caissons qui se trouverent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre-d'état, chef du conseil des finances, & gouverneur de Louis XV, poste très-délicat où il eut bien des désagrémens à essuyer de la part du duc d'Orléans, qui le fit un jour enlever d'une maniere brusque & violente, pour s'être opposé à un entretien secret qu'il vouloit avoir avec le jeune roi. Il mourut à Paris en 1730, à 87 ans, regardé comme un honnête homme, fidele à l'amitié, généreux & bienfaisant. Ces qualités l'avoient rendu le favori de Louis XIV, & le suffrage d'un si grand roi ne peut que prévenir puissamment en sa faveur. Il faut bien se garder de le juger d'après les romanesques & calomnieux Mémoires de St-Simon. On sait que les jugemens de cet homme de cour, sont l'effet de la passion ou du caprice. » Si le duc de St-Simon, dit » un éditeur de ses *Mémoires*, » ne rend pas au maréchal de » Villeroi toute la justice qui » pouvoit lui être due, c'est » qu'il étoit dans l'intimité de » M. le Régent, & que franc, » brusque & dur comme il » étoit, tous ceux qui se décla- » roient les ennemis de son al- » tesse, devenoient les siens ».

NEUHOFF, (Théodore de) gentilhomme Allemand, du comté de la Marck. Après avoir voyagé & cherché fortune dans toute l'Europe, il se trouva à Livourne en 1736. Il eut des correspondances avec les mécontens de Corse, & leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions & de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours, & enfin s'y fit proclamer roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier & reconnu dans l'isle, où il se maintint par la guerre. Le sénat de Genes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu le faire périr, ni soumettre les rebelles, on eut recours à la France qui envoya successivement des généraux & des troupes. Neuhoff fut chassé; l'isle fut soumise; tout fut pacifié, au moins pour quelque tems; & le roi des Corses alla mourir à Londres dans la misere & dans le mépris, regardé comme un aventurier malheureux & téméraire. Les François ont soumis de nouveau cette isle en 1769, & les Génois leur en ont abandonné la souveraineté.

NEVISAN, (Jean) jurisconsulte Italien, natif d'Asti, mort en 1540, étudia le droit à Padoue, & l'enseigna ensuite à Turin. Son principal ouvrage

est intitulé : *Sylvæ nuptialis libri sex, in quibus materia matrimonii, dotium, filiationis, adulterii discutitur*, Lyon, 1521, in-8° ; livre curieux, qui souleva contre lui les femmes.

NEUMANN, (Gaspar) théologien Allemand, mourut en 1715 à Breslaw, où il étoit pasteur, & inspecteur des églises & des écoles. On a de lui : I. Une Grammaire hébraïque, sous le titre de *Clavis domûs Heber*. II. *De punctis Hebræorum litterariis*. III. *De dispensatione circa legem naturæ*. IV. *Epistola de scientia litterarum hieroglyphica*. V. *Biga difficultatum physico-sacrarum*. VI. *Genesis linguæ sanctæ*. Il y a des choses hasardées dans cet ouvrage. Neumann étoit un homme d'une imagination vive, mais bizarre. Il écrivoit mieux en allemand qu'en latin.

NEUMANN, (Jean-George) né en 1661, fut professeur de poésie & de théologie, & bibliothécaire de l'université de Wittemberg, où il mourut en 1709. On a de lui des *Dissertations* sur des matieres de controverse & de théologie. Elles sont la plupart prolixes & ne peuvent intéresser que ceux de la communion de l'auteur.

NEUMAYR, (François) né à Munich en 1697, entra chez les Jésuites en 1712. Après avoir enseigné les belles-lettres & la théologie, & travaillé avec de grands succès au salut des ames, en dirigeant la congrégation latine de Notre-Dame à Munich, il devint prédicateur de la cathédrale d'Ausbourg, fonction dont il s'acquitta pendant dix ans avec une réputation tout-à-fait extraordinaire, s'attachant sur-tout à réfuter les erreurs du jour, & écrivant en même tems sur toutes sortes d'objets qui intéressoient la Religion, avec une force & une éloquence de raison qui entraînoit même ses adversaires. Ses ouvrages écrits tantôt en allemand, tantôt en latin, ont été répandus dans toute l'Allemagne, & les derniers dans toute l'Europe catholique. On distingue parmi ceux-ci : I *Gratia vocationis sacerdotis*. II. *Theatrum asceticum*. III. *Theatrum politicum*. IV. *Correctio fraterna*. V. *Exterminium acediæ*. VI. *Remedium melancholiæ*. VII. *Virtutes theologicæ*. Le plus considérable de ses ouvrages écrits en allemand, sont ses *Sermons de Controverse*, 3 vol. in-4°, d'une solidité qui les a mis à l'abri de toute attaque. Il mourut à Ausbourg le 1 mai 1765, & eut pour successeur dans la chaire d'Ausbourg, le P. Aloysius Merz. (*Voyez* ce mot).

NEURÉ, (Mathurin de) habile mathématicien du 17e. siecle, natif de Chinon, fut précepteur des enfans de Champigni, intendant de justice à Aix, par le crédit de Gassendi, dont il fut toute sa vie un zélé défenseur. Il fut chargé ensuite de l'éducation des princes de Longueville, qui l'honorerent de leur estime & de leurs bienfaits. Ses ouvrages sont : I. Deux *Lettres* en françois, en faveur de Gassendi, contre Morin, Paris, 1650, in-4°. II. Une autre *Lettre* fort longue en latin, au même philosophe, qu'on trouve dans la derniere édition de ses Œuvres.

III. Un *Ecrit* aussi en latin de 61 pages in-4°, sur quelques coutumes ridicules & superstitieuses des Provençaux. Neuré cultivoit avec succès les Muses latines, mais son goût n'étoit point assez épuré.

NEUSTAIN, *voy.* ALEXANDRINI.

NEUVILLE, (Charles Frey de) Jésuite, né en 1693 à Coutances, d'une famille noble établie en Bretagne, fit retentir les chaires de la cour & de la capitale, de sa voix éloquente, pendant plus de trente années. Ce ne fut qu'en 1736 qu'il prêcha pour la premiere fois ; mais il fit dès-lors une sensation singuliere. Après la destruction de sa Société en France, il se retira à S. Germain-en-Laie, où il eut la permission de demeurer, quoiqu'il n'eût pas rempli la condition que le parlement de Paris exigeoit des Jésuites qui vouloient rester dans son ressort, c'est-à-dire l'abjuration de leur institut. La supériorité de ses talens, embellis par de grandes vertus, lui avoit mérité à la cour d'illustres protecteurs, qui obtinrent de Louis XV qu'il pût vivre tranquillement dans la solitude qu'il s'étoit choisie. Il est mort en 1774, atterré du coup dont Clément XIV avoit frappé la Société l'année précédente. On jugera aisément de l'impression que cet événement fit sur lui, par la lettre qu'il écrivit à un de ses anciens confreres, en date du 3 septembre 1773. « Permettez, » disoit-il, que sur cette tragique révolution, qui fera » l'étonnement de la postérité, » je vous parle en pere & en » ami. Pas un mot, un air, un » ton de plainte & de murmure. Respect incapable de » se démentir à l'égard du » Siege apostolique & du Pontife qui l'occupe ; soumission » parfaite aux volontés rigoureuses, mais toujours adorables de la Providence, & » à l'autorité qu'elle emploie » à l'exécution de ses desseins, » dont il ne nous convient » point de sonder les profondeurs. N'épanchons nos regrets, nos gémissemens, nos » larmes, que devant le Seigneur & dans son sanctuaire ; » que notre juste douleur ne » s'exprime devant les hommes que par un silence de » paix, de modestie, d'obéissance ; n'oublions ni les instructions, ni les exemples » de piété, dont nous sommes » redevables à la Société ; » montrons par notre conduite » qu'elle étoit digne d'une autre destinée ; que les discours » & les procédés des enfans » fassent l'apologie de la mere ; » cette maniere de la justifier » sera la plus éloquente, la » plus persuasive ; elle est la » seule convenable, la seule » permise & légitime. Nous » avons desiré de servir la » Religion par notre zele & » par nos talens, tâchons de » la servir par notre chute » même & par nos malheurs. » Vous ne doutez point, mon » cher frere, de la situation » pénible de mon esprit & de » mon cœur au spectacle de » la destruction humiliante de » la Société, à laquelle je dois » tout, vertus, talens, réputation. Je puis dire qu'à » chaque instant, je bois le » calice d'amertume & d'op-

» probre, que je l'épuiſe juſ- » qu'à la lie : mais en jetant » un coup-d'œil ſur Jesus- » Christ crucifié, oſeroit-on » ſe plaindre »? Ses *Sermons* ont été publiés en 8 vol. in-12, Paris, 1776. On les diſtinguera de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, la ſinguliere abondance d'un ſtyle pittoreſque & original, la chaleur du ſentiment. Dans Bourdaloue on a admiré la force & la majeſté de la raiſon, dans Maſſillon l'élégance & le ſentiment, dans le P. de Neuville les richeſſes & les ornemens de l'eſprit. Croiroit-on qu'un habile & judicieux littérateur (l'abbé Trublet) a cru pouvoir comparer cet orateur à Voltaire? « J'ai trouvé, dit- » il, des rapports entre M. » Boſſuet & Corneille; j'en » trouve auſſi entre le P. de » Neuville & Voltaire, & le » premier me paroît à pluſieurs » égards dans l'éloquence ce » que le ſecond eſt dans la » poéſie. J'eſpere qu'on ne dé- » ſapprouvera pas des compa- » raiſons où j'ai conſidéré les » talens en eux-mêmes, & » indépendamment de l'uſage » qu'on en fait; uſage d'autant » plus blâmable, lorſqu'il eſt » mauvais, que les talens ſont » plus grands ». Sans prétendre juſtifier dans toute ſon étendue ce parallele ſingulier, il nous ſemble que la différence même que M. Trublet met entre ces deux hommes, eſt un trait de reſſemblance de plus, par l'égalité d'ardeur & de conſtance avec laquelle ils ont combattu, l'un pour, l'autre contre la Religion de J.C. Si l'acharnement de Voltaire contre le Chriſtianiſme lui a fait ſaiſir toutes les occaſions de le calomnier & de le rendre odieux, ſi à tout propos & même contre tout propos, il a donné l'eſſor à ſa haine implacable contre tout ce qui tient à la ſainteté & à la divinité de notre foi; le P. de Neuville par un eſprit & un zele contradictoire à celui de ce philoſophe, a dirigé tous les reſſorts de ſon eſprit, toute l'impulſion de ſon éloquence vers la défenſe & l'honneur de la Religion. Quel que fût le ſujet de ſon diſcours, fût-ce la moralité la plus ſimple & la plus connue, fût-ce un panégyrique ou une oraiſon funebre, ſon zele y trouvoit des digreſſions faciles & naturelles ſur l'excellence, l'utilité & la vérité du Chriſtianiſme; jamais il ne perdoit de vue ce grand objet; jamais les couleurs ne lui ont manqué pour en tracer des tableaux brillans & magnifiques. Partout on voit dans la Religion une terre fertile en fruits précieux & ſalutaires; la vraie gloire, l'honneur, la décence, ſuivant l'expreſſion du Sage, les charmes d'un amour tendre & permanent, les douceurs de l'eſpérance la plus ſolide & la plus ſûre, ſont le prix de l'attachement qu'on lui dévoue (*Ego quaſi vitis fructificavi ſuavitatem odoris, & flores mei fructus honoris & honeſtatis. Ego mater pulchræ dilectionis & ſanctæ ſpei.* Eccli. 24). C'eſt ſous ce point de vue que le P. de Neuville faiſoit enviſager la doctrine de l'Evangile, dont il relevoit encore l'éclat par un contraſte frappant avec les

dogmes abſurdes, aviliſſans & déſolans de l'incrédulité : & cela toujours avec une force, une opulence d'idées & d'expreſſions, qui enlevoient l'admiration & la conviction, & qui opéroient dans l'ame des Chrétiens éclairés & perſuadés, le ſentiment le plus doux. Si quelquefois l'enthouſiaſme de ſon éloquence lui a fait négliger l'exactitude du langage & les loix ſéveres de l'élocution françoiſe ; ſi l'ardeur de ſa marche a paru déranger quelquefois l'économie du diſcours & la régularité de la diſtribution, ce ſont des défauts de grands maîtres, que l'homme de goût préférera ſans héſiter à la froide exactitude des génies ſubalternes. On a publié, en 1783, ſa *Morale du Nouveau-Teſtament, ou Réflexions Chrétiennes*, &c., Paris, 3 vol. in-12 : ouvrage écrit avec autant de netteté que de ſolidité. — Quelque long que ſoit cet article, nous croyons devoir le terminer par la prédiction bien préciſe de la révolution de France & de ſes effets très-détaillés : elle ne peut que paroître infiniment remarquable. C'eſt dans le Panégyrique de S. Auguſtin, qu'après avoir expoſé avec autant de force que de vérité les erreurs de la prétendue philoſophie, il finit de la ſorte : « O Religion ſainte ! » ô trône de nos rois ! ô France ! » ô patrie ! ô pudeur ! ô bienſéance ! Ne fût-ce pas comme chrétien, je gémirois comme citoyen ; je ne ceſſerois pas de pleurer les outrages par leſquels on oſe vous inſulter, & la triſte deſtinée qu'on vous prépare. » Qu'ils continuent de s'étendre, de s'affermir, ces » affreux ſyſtêmes, leur poiſon » dévorant ne tardera pas à » conſumer les principes, l'appui, le ſoutien néceſſaire » & eſſentiel de l'Etat. Amour » du prince & de la patrie, » liens de famille & de ſociété, » deſir de l'eſtime & de la » réputation publique, ſoldats » intrépides, magiſtrats déſintéreſſés, amis généreux, » épouſes fidelles, enfans reſpectueux, riches bienfaiſans, ne les attendez, ne les » eſpérez point d'un peuple » dont le plaiſir & l'intérêt » ſeront l'unique dieu, l'unique loi, l'unique vertu, » l'unique honneur. Dès-lors, » dans le plus floriſſant empire, » il faudra que tout croule, » que tout s'affaiſſe, que tout » s'anéantiſſe ; pour le détruire, » il ne ſera pas beſoin que » Dieu déploie ſa foudre & » ſon tonnerre ; le Ciel pourra » ſe repoſer ſur la terre du » ſoin de le venger, & de la » punir. Entraîné par le vertige & le délire de la nation, » l'Etat tombera, ſe précipitera dans un abyme d'anarchie, de confuſion, de ſommeil, d'inaction, de décadence & de dépériſſement ». Que penſer d'une Religion qui, 30 & 40 ans avant l'événement, vous fait voir des réſultats ſi étonnans & ſi incroyables, énoncés d'une maniere ſi circonſtanciée & ſi préciſe ! d'une Religion dont la chute prévue fait prévoir tant d'autres choſes !

NEUVILLE, (Pierre-Claude Frey de) frere aîné du précédent, également Jéſuite, né à

Grandville en 1692, fut deux fois provincial & deux fois supérieur de la maison professe à Paris ; il mourut à Rennes en 1773. Il s'est aussi distingué dans la carriere de la prédication. Ses *Sermons* ont été imprimés à Rouen en 1778, 2 vol. in-12. Si on en excepte quelques-uns, plus travaillés & mis au net par lui-même, la plupart ne sont qu'une légere ébauche, telle que la jetoit à la hâte un esprit facile & constamment nourri par les réflexions les plus solides sur la Religion & les mœurs.

NEUVILLE, *voyez* PONCY.

NEWCASTEL, *voyez* CAVENDISCH.

NEWTON, (Isaac) né en 1642, d'une famille noble, à Volstrop, dans la province de Lincoln, s'adonna de bonne heure à la géométrie & aux mathématiques. Descartes & Kepler furent les auteurs où il en puisa la premiere connoissance. Il crut qu'il falloit bannir de la physique les conjectures & les hypotheses, & soumettre cette science aux expériences & à la géométrie. Projet excellent, s'il l'avoit pu exécuter sans mêler lui-même à sa théorie beaucoup de choses hypothétiques. Diverses expériences de Kepler sur la pesanteur, peut-être aussi l'idée de l'attraction générale, établie dans le *Mundus Magnes* du P. Kircher, fournirent au philosophe Anglois des conjectures sur la force qui retient les planetes dans leurs orbites. Ce fut en 1687 qu'il publia ce qu'il pensoit sur cet objet. Ses *Principia Mathematica Philosophiæ naturalis*, traduits en françois par madame du Châtelet, ouvrage où la géométrie sert de base à la physique, parurent cette année en latin, in-4°, & ont été réimprimés en 1726. Il y avance cette assertion qu'il n'y a peut-être pas un pouce de matiere dans tout l'univers. En même tems qu'il travailloit à ce livre, il en avoit un autre entre les mains : c'est son *Optique* ou *Traité de la lumiere des Couleurs*, qui vit le jour pour la 1*re*. fois en 1704, & qui a été traduit en latin par Clarke, Londres, 1719, in-4°, & en françois par Coste, Paris, 1722, in-4°, & par M. Beauzée, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Cette derniere traduction est à la vérité peu fidelle, mais elle répare les défauts de l'original, où les pensées sont quelquefois rendues en termes obscurs, souvent noyées dans des périphrases, & ressassées par de vaines redites. Partant de la découverte du P. de Chales, & adoptant quelques idées du P. Grimaldi (*voyez ces deux mots*), Newton crut pouvoir faire connoître parfaitement la nature de la lumiere, en la décomposant, & en anatomisant ses rayons; plusieurs de ses expériences sont vraiment curieuses & dignes de l'attention des physiciens. Sa théorie a paru à bien des personnes une espece de démonstration; mais dans ces dernieres années elle a perdu beaucoup du crédit dont elle avoit joui. On a vu M. Marat (*Découvertes sur la Lumiere*, &c., Paris, 1782 & 1788) réduire les 7 couleurs primitives à trois, nier la différente réfrangibilité des rayons, avancer que le noir n'est pas une simple privation

de la lumiere, &c.; M. Palmer (*Théorie des Couleurs & de la Vision, traduite de l'anglois*, Paris, 1777) assurer que chaque rayon est composé de trois autres, que la lumiere ne comporte aucune couleur, &c.; le célebre Euler (*Lettres à une princesse d'Allemagne*, Berne, 1775) faire consister les couleurs, comme les sons, dans des vibrations plus ou moins vives, plus ou moins multipliées, &c. Cette diversité d'opinions sur la nature de la lumiere & des couleurs, n'empêche pas que Newton n'ait rendu à l'optique des services précieux. Il perfectionna les télescopes, & inventa, si l'on s'en tient à l'opinion commune, celui qui montre les objets par réflexion; mais M. Nollet attribue l'invention de ce télescope à Jacques Gregory, dont l'*Optica promota* parut lorsque Newton avoit à peine 20 ans. Peut-être l'un ou l'autre, ou tous les deux, ont-ils pris l'idée de ce télescope dans la *Catoptrique* du P. de Chales, l. 3, prop. 54, où il paroît clairement énoncé. Quoi qu'il en soit, il est certain que Newton profita beaucoup de l'*Optica* de Gregory; comme il a tiré pour sa géométrie de grandes lumieres de Grégoire-de-St.-Vincent (*voyez ce mot*). Un des principaux titres de sa gloire étoit le *Calcul différenciel.* Leibnitz lui en contesta la découverte; le philosophe allemand fut condamné par les commissaires de la société royale de Londres, qui jugerent en faveur de leur citoyen (*voy.* LEIBNITZ). En 1696, le roi Guillaume le créa garde des monnoies. Le philosophe rendit des services importans dans cette charge, à l'occasion de la grande refonte qui se fit alors. Trois ans après il fut maître de la monnoie, emploi d'un revenu très-considérable. On lui donna en 1703 la place de président de la société royale, qu'il conserva jusqu'à sa mort, pendant 23 ans. La reine Anne le fit chevalier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la cour sous le roi Georges. La princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, disoit souvent qu'*elle se tenoit heureuse de vivre de son tems.* Dès que l'académie des sciences de Paris put choisir des associés étrangers, elle ne manqua pas d'orner sa liste du nom de Newton. Depuis qu'il fut employé à la monnoie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathématiques, ni de physique. Il posséda jusqu'à l'âge de 80 ans une santé égale; alors il commença d'être incommodé de la pierre, & le mal devenu incurable l'enleva en 1727, à 85 ans. Dès que la cour de Londres eut appris sa mort, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût ensuite transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poële du cercueil fut soutenu par le grand-chancelier & par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, sur lequel est gravée une épitaphe dans le goût oriental, où l'on félicite le genre-humain d'être frere utérin de ce grand calculateur :

Sibi gratulentur mortales
Tale tantumque extitisse
Humani generis decus.

Newton n'étoit point marié. Son caractere tranquille, simple, affable, ne se démentit point pendant le cours de sa longue carriere. La vanité le troubloit quelquefois, mais la réflexion lui faisoit combattre cet ennemi du repos, qu'il appelloit avec raison une chose très-substantielle : *Serò demùm animadverti quòd vanam gloriolam captans, perdidi quietem meam, rem prorsùs substantialem.* Il avoit un grand respect pour la Divinité, les seules causes finales lui paroissoient un argument suffisant pour anéantir l'athéisme. Il étoit loin de croire que son attraction & ses calculs pussent expliquer l'état du ciel sans recourir en dernier lieu à la volonté directe & l'action immédiate de Dieu. « Les dix » planetes principales, dit-il, » décrivent autour du soleil des » cercles, dont il est le centre, & sur un plan à-peu-près » semblable... Tous ces mouvemens réguliers ne viennent d'aucune cause méchanique, puisque les cometes » suivent un plan différent. Ce » systême magnifique du soleil, » des planetes & des cometes, » n'a pu être enfanté que par » la volonté & le pouvoir d'une » intelligence toute puissante». *Phil. nat. princ. math.*, p. 482, Cambridge, 1713. Il étoit en cela parfaitement d'accord avec Leibnitz, qui dit dans sa *Théodicée*, N°. 345 : « Les physiciens ont beau expliquer, & » les géometres faire des calculs, il faut reconnoître » quantité de choses qui ne » sont rien moins qu'un résultat de physique ou de géométrie ». Quoique Newton parût attaché à l'Eglise Anglicane, il avoit embrassé la doctrine de Socin. On croit que l'habitude de calculer l'avoit entraîné dans cette erreur plus que tout autre motif : trois qui n'en font qu'un, lui paroissoit un argument arithmétique parfaitement insoluble. Cependant par une inconséquence moins conciliable avec la logique qu'avec l'algebre, il étoit fermement persuadé de la révélation. Une preuve de cette persuasion, c'est qu'il a commenté l'*Apocalypse*. Il y trouve clairement que le pape est l'Antechrist, & les autres chimeres que les protestans y ont découvertes contre l'Eglise Romaine. Apparemment qu'il a voulu par ses rêveries, dit un homme d'esprit, *consoler la race humaine de la supériorité qu'il avoit sur elle*, ou prouver qu'il ne l'avoit pas au point que l'on croyoit. On a de lui, outre ses *Principes* & son *Optique* : I. Un *Abrégé de Chronologie*, traduit en françois par Granet, 1728, in-4°, où il y a des sentimens & un systême très-différens des autres chronologistes. Fréret attaqua ce systême, & Newton lui répondit avec vivacité, en 1726. Le P. Souciet, Jésuite, s'éleva aussi contre la *Chronologie* de Newton dans plusieurs *Dissertations*. On a reproché en Angleterre aux deux savans françois, de n'avoir pas trop bien entendu la partie astronomique de ce systême; mais on convient aujourd'hui que leurs critiques sont justes; l'enthousiasme national, qui se com-

muniqua même aux ſavans étrangers, ne permit point alors d'apprécier les choſes avec juſteſſe. II. Une *Arithmétique univerſelle*, en latin, Amſterdam, 1761, 2 vol. in-4°, avec des *Commentaires* de Caſtillon. III. *Analyſis per quantitatum ſeries, fluxiones & differentias*, 1716, in-4°, traduit en françois par M. de Buffon, Paris, 1740, in-4°. IV. Pluſieurs *Lettres* dans le *Commercium epiſtolicum*. Newton a certainement rendu de grands ſervices à la phyſique, en l'uniſſant à la géométrie; mais il faut convenir qu'il a pouſſé cette alliance ſi loin, qu'elle a paru dégénérer en abus, & que la ſcience de la nature n'eſt preſque devenue qu'une combinaiſon aride de meſures & de nombres. Dans cet état décharné & ſqueletteux, la phyſique n'a préſenté à la jeuneſſe qu'un aſpect rebutant. L'influence d'une étude purement algébrique ſur les belles-lettres, n'a point été favorable à leur progrès; en réprimant l'eſſor de l'imagination, elle a diminué les reſſources du génie; des efforts pénibles & calculés ont remplacé cet enthouſiaſme qui produit les beautés naturelles & touchantes. Quant au fonds même des ſyſtêmes auxquels le philoſophe Anglois a fait ſervir une ſi profonde géométrie, il y a eu un tems où il n'étoit pas permis de les révoquer en doute. Les académies & les colleges en avoient fait une eſpece de dogme, qu'on ne pouvoit contredire ſans note d'héréſie. Le tems a apporté quelqu'adouciſſement à cette rigueur. En 1772, on vit paroître des *Obſervations* (réimprimées à Paris en 1778 & à Liege en 1788), où l'on oſoit examiner les titres du regne excluſif qu'exerçoit la nouvelle phyſique; on y démontroit que le faux pouvoit être calculé comme le vrai; & dès-lors la grande baſe de l'édifice newtonien ſe trouva ébranlée. On réfléchit ſur-tout ſur l'inconſéquence que préſente la théorie de l'ellipſe, ſuivant laquelle les planetes s'éloignent derechef du ſoleil, au moment même que l'attraction les a réduites au point de devoir s'engloutir dans cet aſtre. Le chevalier de Forbin (*Elémens des forces centrales*) a fait depuis ſur cet article des obſervations victorieuſes, auxquelles l'académie des ſciences n'a rien trouvé de raiſonnable à oppoſer, puiſqu'elle a cru ne pouvoir y répondre que par voie d'autorité, par une eſpece d'*autos epha*, ce grand argument des Péripathéticiens, que le philoſophe Anglois a eu pendant quelque tems la gloire de voir reſſuſciter en ſa faveur. Les diſciples de Newton ont changé, modifié, expliqué ſes ſyſtêmes de cent façons diverſes, ſelon qu'ils ont cru appercevoir plus de facilité à ſatisfaire aux difficultés; ils ont abandonné pluſieurs de ſes aſſertions, pour mieux défendre les autres: de maniere que le maître auroit aujourd'hui bien de la peine à reconnoître ſon ouvrage. Cependant, ſi nous en croyons un ſavant moderne, qui imagine lui-même des ſyſtêmes brillans & ſpécieux (M. le baron de Marivetz), toutes ces précautions n'empêcheront pas que la théo-

rie de l'attraction ne soit un jour, & peut-être bientôt, reléguée avec celle des antipéristases & autres qualités occultes; toute l'autorité des savans qui la défendent encore & qui s'efforcent de la maintenir dans la prérogative d'une vérité reconnue & démontrée, ne la sauvera pas du danger qui la menace. « Nous n'écri» rons point ici, dit-il dans sa » *Lettre à M. Bailly*, la liste » très-nombreuse de savans » qui n'ont pas plié le genou » devant l'idole appellée *at» traction*, qui n'ont pas reposé » leurs pensées sur ce nuage » léger. Les autorités doivent » céder à la raison. Cela est » fâcheux, peut-être, pour » ceux qui se sont emparés de » l'autorité; pour se consoler, » Monsieur, qu'ils regardent » derriere eux, qu'ils considé» rent le sort de leurs prédé» cesseurs; ils subissent la loi » générale & invariable. Dans » l'empire des sciences, le » sceptre du despotisme, tou» jours usurpé, a toujours passé » de main en main à titre éga» lement illégitime. Ce sort » est réservé aux ligues usur» patrices, comme aux parti» culiers usurpateurs. C'est sur » des exemples si multipliés » que s'établit l'espérance de » ceux qui entrent dans la car» riere avec de nouvelles idées. » Telle est la source des conso» lations qui soutiennent leur » courage au milieu des con» trariétés qui les attendent. » L'empire des idées domi» nantes dans un tems se dé» truit, d'autres s'en forment » un nouveau, péniblement, » lentement à la vérité. L'opi» nion reçue combat long» tems; mais on voit ses ef» forts s'affoiblir progressive» ment : on présage, on cal» cule l'époque de sa défaite, » on prévoit l'instant où sa » puissance s'évanouira. Sa » chute, amenée par les dé» veloppemens successifs de » l'intelligence, est souvent » bien moins l'effet d'une im» pulsion puissante, que celui » d'une lente dégradation. A » ce défaut de la foudre du » génie qui pouvoit la ter» rasser en un instant, la lime » sourde des méditations, les » secousses réitérées que lui » donnent des observations » suivies & multipliées, l'é» branlent; elle tombe enfin, » sans que personne puisse s'ho» norer de sa chute. Alors ce » vaste édifice couvre de ses » débris le terrein qu'il avoit » comprimé. Ceux dont ce » terrein devient le domaine, » sont occupés long-tems en» core du soin d'enlever ces » décombres qui retardent la » construction d'un nouvel édi» fice, tandis que d'autres ar» chitectes méditent déjà d'en » établir un nouveau sur ses » ruines ».

NEYRA, (Alvarez Mendana de) très-célebre navigateur Espagnol, & après Magellan, celui auquel on doit le plus de découvertes dans la Mer du Sud ou l'Océan-Pacifique. Il fit le premier de ses voyages en 1567, & le dernier en 1595, & fut tué dans une des isles Salomon, sur la position desquelles l'on n'est point aujourd'hui d'accord (voyez ISABELLE dans notre *Dictionn. géographique*). Les navigateurs modernes

modernes ont pris à tâche de donner d'autres noms aux isles & aux côtes découvertes par Mendana, & les marins Portugais & Espagnols, pour donner plus d'importance à leurs voyages : mais cet égoïsme a très-fort desservi la géographie, & mis bien de la confusion dans les notions de l'Hydrogée. M. Dutens, dans un très-savant traité, a fait l'énumération des *Découvertes des anciens attribuées aux modernes*; la géographie peut fournir un long article à cet ouvrage.

NICAISE, (S.) évêque de Rheims, au 5e. siecle, martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec S. NICAISE, martyr du Vexin, que l'on compte pour le 1er. archevêque de Rouen, au milieu du 3e. siecle.

NICAISE, (Claude) de Dijon, où son frere étoit procureur-général de la chambre-des-comptes, embrassa l'état ecclésiastique, & se livra tout entier à l'étude & à la recherche des monumens antiques. Cette étude lui fit prendre la résolution d'aller à Rome, & dans ce dessein, il se défit d'un canonicat qu'il avoit à la Ste.-Chapelle de Dijon. Il demeura plusieurs années dans cette patrie des arts, jouissant de l'estime & de l'amitié d'un grand nombre de savans & de personnes distinguées. De retour en France, il cultiva les lettres jusqu'à sa mort, arrivée au village de Velley en 1701, à 78 ans. On a de lui quelques écrits sur des matieres d'érudition, entr'autres : l'*Explication d'un ancien Monument trouvé en Guienne*, Paris, in-4°; & un *Discours sur les Syrenes*, Paris, 1691, in-4°. Il y prétend qu'elles étoient des oiseaux, & non pas des poissons, ou des monstres marins; opinion qui paroît assez plausible, quoiqu'il soit d'ailleurs certain qu'il y a des poissons antropomorphes, c'est-à-dire qui ressemblent en quelques points à la partie corporelle de l'homme, mais auxquels on ne peut guere s'aviser d'attribuer ce qu'on appelle *Chant des Syrenes*. L'abbé Nicaise est principalement connu par les relations qu'il entretenoit avec une partie des savans de l'Europe. Jamais on n'a tant écrit & tant reçu de lettres. Les cardinaux Barbarigo & Noris, le pape Clément XI avant son exaltation au pontificat, entretenoient avec lui une correspondance réguliere. Ils aimoient en lui la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractere, généreux & obligeant, son zele & sa constance dans l'amitié. La Monnoie lui fit cette épitaphe singuliere :

Ci-gît l'illustre abbé Nicaise,
Qui la plume en main, dans sa chaise,
Mettoit lui seul en mouvement
Toscan, François, Belge, Allemand,
Non par discordes mutuelles,
Mais par lettres continuelles,
La plupart d'érudition
A gens de réputation.
De tous côtés à son adresse
Avis, Journaux, venoient sans cesse,
Gazettes, livres frais éclos,
Soit en paquets, soit en ballots...
Falloit-il écrire au bureau
Sur un phénomene nouveau;
Annoncer l'heureuse trouvaille
D'un manuscrit, d'une médaille;
S'ériger en solliciteur
De louanges pour un auteur;

D'Arnauld mort avertir la Trappe;
Féliciter un nouveau pape?
L'habile & fidele écrivain
N'avoit pas la goutte à la main.
C'étoit le facteur du Parnasse.
Or gît-il, & cette disgrace
Fait perdre aux Huets, aux Noris,
Aux Toinards, Cupers & Leibnitz;
A Basnage le journaliste,
A Bayle le vocabuliste,
Aux commentateurs Grævius,
Kuhnius, Perizonius,
Mainte curieuse riposte...
Mais nul n'y perd tant que la poste.

NICANDRE, (*Nicander*) grammairien, poëte & médecin grec, dans l'Ionie, vivoit, selon la plus commune opinion, vers l'an 140 avant J. C. Il ne nous reste de lui que deux poëmes, intitulés : *Theriaca*, & *Alexipharmaca*, grec & latin, dans le *Corpus Poëtarum Græc.*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol., & séparément par Gorris, Paris, 1557, in-4°; & Florence, 1764, in-8°; traduits en françois par Grevin, Anvers, 1567, in-4°. Les anciens les citent souvent avec éloge, mais les modernes trouvent peu de choses à y recueillir.

NICANOR, général des armées du roi de Syrie & grand ennemi des Juifs, vint d'abord en Judée par ordre de Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, pour combattre les Juifs, & invita avant le combat les marchands à venir acheter les esclaves qu'il alloit faire; mais Judas Machabée l'ayant vaincu dans un premier combat, quoiqu'il n'eût que 7000 hommes, Nicanor s'enfuit déguisé, & se retira à Babylone, fit rapport à Antiochus de sa défaite, & confessa la puissance de Dieu, que les Juifs adoroient, à l'imitation de tous les dévastateurs sacrileges, qui adorent la main de Dieu au moment qu'elle les frappe, & ne changent rien pour cela dans la disposition de leurs cœurs. Nicanor recommença la guerre, & fut encore défait. Ce fut alors que, plein d'admiration & de respect pour Judas Machabée, il demanda une entrevue & fit une treve avec lui. Alcime, Juif apostat, l'accusa faussement auprès du roi de s'entendre avec Judas Machabée pour le trahir. Le roi, ajoutant foi à ce rapport, écrivit à Nicanor qu'il trouvoit fort mauvais qu'il eût fait une treve avec Machabée, & lui ordonna de le faire prendre vif, & de l'envoyer pieds & mains liés à Antioche. Nicanor fut surpris & affligé de ces ordres; mais il n'employa pas moins l'artifice & la perfidie pour l'exécuter. Profitant de la sécurité que la treve inspiroit au général des Juifs, il chercha l'occasion de se saisir de lui. Mais celui-ci se défiant de ses mauvais desseins, se retira avec quelques troupes, avec lesquelles il battit Nicanor qui l'avoit poursuivi. Ce général, désespéré de voir échapper sa proie, vint au temple, & levant la main contre le saint lieu, il jura avec serment qu'il détruiroit le temple jusqu'aux fondemens, & qu'il en éleveroit un en l'honneur de Bacchus, si on ne lui remettoit Judas entre les mains. Ensuite ayant appris qu'il étoit sur les terres de Samarie, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces le jour du Sabbat. Il

marcha donc comme à une victoire assurée, au son des trompettes, contre Judas qui, ne mettant son salut qu'en Dieu, lui livra bataille, le défit, & lui tua 35,000 hommes. Nicanor lui-même perdit la vie dans cette bataille, & son corps ayant été reconnu, Judas lui fit couper la tête & la main droite, qu'il fit porter à Jérusalem. Lorsqu'il y fut arrivé, il rassembla dans le parvis du temple les prêtres & le peuple, & leur montra la tête de Nicanor, & cette main détestable qu'il avoit levée insolemment contre la maison du Dieu tout-puissant. Puis ayant fait couper en petits morceaux la langue de cet impie, il la donna à manger aux oiseaux. Sa main fut attachée vis-à-vis le temple, & sa tête exposée aux yeux de tout le monde, comme un signe visible du secours de Dieu, l'an 162 avant J. C. » Exemple terrible de la divine » justice, dit un historien, » & d'autant plus propre à » réprimer le sacrilege & le » blasphême, que répété dans » tous les siecles & sur toutes » sortes d'impies, il ne peut » être regardé comme une de » ces punitions rares qui frappe » le crime dans des circonstan» ces extraordinaires ». *Voy.* Spelman.

NICANOR, natif de l'isle de Chypre, fut un des sept diacres choisis par les apôtres. On dit qu'il prêcha dans son pays, & qu'il y fut martyrisé.

NICANOR, *voy.* Seleucus & Demetrius.

NICÉARQUE, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. On admiroit sur-tout: I. Une *Vénus au milieu des trois Graces.* II. Un *Cupidon.* III. Un *Hercule vaincu par l'Amour.* Les auteurs anciens parlent de ces trois morceaux comme de trois chef-d'œuvres; mais nous avons déjà observé que leur suffrage étoit dans ce genre d'une bien foible autorité. *Voy.* Apelles, Protogene.

NICÉPHORE, (S.) martyr d'Antioche, sous l'empereur Valérien, vers l'an 260, étoit simple laïc. Une amitié aussi tendre que chrétienne l'avoit lié avec le prêtre Saprice. Ils eurent le malheur de se brouiller, & la persécution s'étant allumée dans le tems de leur désunion, Saprice fut condamné à avoir la tête tranchée. Son ennemi fit tout ce qu'il put pour se réconcilier avec lui; mais Saprice ne voulut point lui pardonner, & renonça à la Religion Chrétienne, qui ordonne un pardon sincere de toutes les injures. Alors Nicéphore plus sensible à cette honteuse apostasie, qu'au ressentiment de Saprice, déclara qu'il étoit chrétien, & qu'il ne sacrifieroit jamais aux idoles. Condamné à avoir la tête tranchée à la place de Saprice, il reçut la couronne du martyre, dont son ennemi irréconciliable s'étoit rendu indigne.

NICÉPHORE, (S.) patriarche de Constantinople, succéda à Taraise en 806. Il défendit avec zele le culte des saintes images, contre l'empereur Léon l'Arménien, qui l'exila en 815 dans un monastere, où il mourut saintement en 828, à 70 ans. On a de lui: I. *Chronologia Tripartita*, tra-

duite en latin par Anaftafe le bibliothécaire. C'eft une Chronologie depuis la création du monde jufqu'au tems où vivoit le Saint. On y a fait quelques additions dans les fiecles poftérieurs. Le P. Goar, Dominicain, la publia à Paris en 1236, avec des notes à la fuite de George Syncelle. On la trouve dans la Bibliotheque des Peres, & dans l'Hiftoire Byzantine, Venife, 1729. II. *Hiftoriæ Breviarium*, publié par le P. Petau, en 1616, in-8°, & traduit par le préfident Coufin. Cet abrégé hiftorique, écrit d'une maniere trop feche & trop fuccincte, mais exacte, s'étend depuis la mort de l'empereur Maurice jufqu'à Léon IV; il a été réimprimé au Louvre en 1648, in-fol., & fait partie de la Byzantine. III. La *Sticométrie*, c'eft-à-dire l'énumération des Livres facrés; elle eft ordinairement jointe à la *Chronologie*. On ne peut contefter cet ouvrage à Nicéphore (*voyez* D. Ceillier, tom. 18, p. 475). IV. Les *Antirrhétiques*, ou Ecrits contre les Iconoclaftes, dont quelques-uns fe trouvent dans la Bibliotheque des Peres. La préfence réelle y eft établie de la maniere la plus claire & la plus précife (voy. Léon Allatius, *De Confenf. Eccles. Occid. & Orient. lib. 3, cap. 13, p. 1225*). V. *Dix-fept Canons*, inférés dans la Collection de Conciles, &c. D. Anfelme Banduri avoit projetté de donner une édition de tous les ouvrages de S. Nicéphore, mais la mort l'en a empêché. Il en avoit publié le *Profpectus* en 1705, qui a été inféré tout entier dans la Bibliotheque Grecque de Fabricius, tom. 6, pag. 640. Ces ouvrages font des monumens de la faine critique & de l'érudition de Nicéphore, qui étoit auffi grand évêque, qu'écrivain judicieux. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE CALIXTE, dont nous avons une *Hiftoire Eccléfiaftique* en grec, qui va jufqu'en 610; Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Celui-ci vivoit au 14e. fiecle. Il rapporte beaucoup de faits qui reffemblent extrêmement à des fables.

NICÉPHORE, fils d'Artabafde & d'Anne, fœur de Conftantin Copronyme, reçut le titre d'empereur, lorfque le fénat & le peuple de Conftantinople l'eurent donné à fon pere en 742. Conftantin Copronyme vint les attaquer, les vainquit & leur fit crever les yeux. Nicéphore avoit beaucoup de mérite, & il s'étoit fignalé par fon courage. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE, 2e. fils de Conftantin Copronyme, honoré du titre de Céfar par fon pere en 769. Conftantin VI, fon neveu, jaloux du crédit que fes talens & fes vertus lui donnoient à Conftantinople, lui fit crever les yeux en 792; & comme s'il eût été encore à craindre dans cet état, l'impératrice Irene le fit mourir 5 ans après à Athenes, où il avoit été exilé.

NICÉPHORE I, empereur d'Orient, furnommé *Logothete*, auparavant intendant des finances & chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802 fur l'impératrice Irene, qu'il relégua dans l'ifle de Mételin, favorifa les Iconoclaftes & fit

paroître beaucoup de haine contre l'Eglise Romaine. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne, & fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avoient pillé le peuple; mais au-lieu de rendre aux pauvres le bien qu'on leur avoit enlevé, il se l'appropria. Pour s'affermir sur le trône & perpétuer le sceptre dans sa famille, il déclara Auguste, l'an 802, son fils Staurace. Une telle précaution, loin d'arrêter les révoltes, ne fit qu'exciter les mécontens. Plusieurs périrent dans l'exil par le poison, ou par le dernier supplice. Ces cruautés allumerent la haine générale. Les troupes d'Asie proclamerent empereur Bardane, surnommé *le Turc*, patrice & général d'Orient. Le nouvel empereur, désespérant de faire entrer Constantinople dans sa révolte, propose à Nicéphore de se dépouiller de la pourpre impériale, s'il veut lui accorder son pardon. L'empereur, prenant le masque de la clémence, se contente de l'enfermer dans un monastere; mais quelque tems après il lui fait crever les yeux & poursuit ses complices. Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarrasins ravagent la Cappadoce, prennent Tyane; Nicéphore marche contre eux, est battu, & en obtient la paix en 804, sous un tribut annuel de 33 mille pieces d'or. Libre du fléau de la guerre, il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées & sur tous les chefs de famille. Le droit de feu fut taxé, & peu s'en fallut que ses sujets ne payassent l'air qu'ils respiroient. Un assassin déguisé en moine se glissa dans le palais, pour délivrer la terre de ce fléau; mais il fut découvert, & condamné à une prison perpétuelle. Cependant les Bulgares ravageoient la Thrace. Nicéphore prend les armes, & met tout à feu & à sang dans la Bulgarie. Crumne, roi de ces peuples, ferme les passages qui pouvoient lui servir de retraite, le poursuit, taille son armée en pieces, & le tue le 25 juillet 811. Il poussa la vengeance jusqu'à faire, à la maniere des Scythes, une coupe de son crâne, pour s'en servir dans les festins solemnels. Il n'y a point de termes qui expriment l'horreur que le nom de Nicéphore présente à l'esprit. « Fier, avare, vindicatif à l'excès, il ne craignit » plus rien, dit l'abbé Guyon, » quand il crut avoir acquis le » droit de tout oser. On ne sait » ce qu'il aimoit davantage, où » l'or, ou le sang des peuples ». Esclave de ses penchans, il ne connut ni l'humanité, ni la Religion, & fut un monstre sous le dais. Comme il partoit de Constantinople pour marcher contre les Bulgares, Nicétas qui l'accompagnoit & qui étoit l'un des seigneurs qui lui étoient les plus fideles, lui dit : *Seigneur, tout le monde crie contre nous; s'il nous arrive un accident, que n'avons-nous pas à craindre?* Le furieux répondit : *Dieu m'a endurci le cœur, comme à Pharaon : n'attends rien de bon de Nicéphore.*

NICEPHORE II, PHOCAS, d'une des plus anciennes fa-

milles de Constantinople, se signala, dès sa plus tendre jeunesse, pas ses exploits. Craint des ennemis, aimé des soldats & respecté des peuples, il fut élevé à l'empire par ses troupes; & l'impératrice Théophanon, veuve de Romain le Jeune, lui donna sa main en 963. Il forma dès-lors le projet de ramasser tous les membres épars de l'empire Romain. Il attaqua les Sarrasins, qui étoient le premier obstacle à ses projets. Il prit sur eux plusieurs places, & les chassa de la Cilicie, d'Antioche & d'une partie de l'Asie. Son zele pour la discipline contribua beaucoup à ses conquêtes; il retenoit le soldat dans le devoir, moins par le châtiment que par son exemple : évitant les femmes, supportant les rigueurs des saisons, & couchant sur la dure. Si Nicéphore fut la terreur des ennemis, il fut le fléau des citoyens. Il augmenta tous les impôts, confisqua les biens des particuliers, altéra les monnoies, & fit passer dans les camps toutes les richesses de l'état. Ses sujets, las d'avoir un tyran à leur tête, & sa femme, non moins lasse d'avoir pour époux l'homme le plus laid & le plus cruel de l'empire, conspirent contre lui. Jean Zimiscès est introduit dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre de l'empereur qui dormoit. Ce prince est éveillé au bruit des poignards & mis à mort en 969, après avoir régné 6 ans & quelques mois.

NICÉPHORE III, BOTONIATE, passoit, on ne sait trop par quel titre, pour être un des descendans des Fabius de l'ancienne Rome. Il montra quelques talens avant que de monter sur le trône; mais dès qu'il y fut élevé, en 1077, par l'armée qu'il commandoit en Orient, on ne vit plus en lui qu'un vieillard foible & imprudent. Nicéphore Bryenne, nommé empereur lui-même en Occident par ses troupes, ayant refusé de reconnoître Nicéphore Botoniate, celui-ci envoya contre son rival, Alexis Comnene, qui le fit prisonnier. Botoniate eut la cruauté de lui faire crever les yeux. Un autre rebelle, vaincu par Alexis, essuya le même traitement. Une 3e. conjuration se forma en Asie; Nicéphore envoya de nouveau Alexis pour la dissiper; mais les soldats l'ayant proclamé empereur en 1081, il ôta le sceptre à Botoniate & le relégua dans un couvent, où il mourut peu de tems après. Nicéphore quitta la pourpre avec autant d'indifférence, qu'il l'avoit aimée passionnément.

NICÉPHORE CARTOPHYLAX, c'est-à-dire, *Garde des Archives*, auteur Grec, florissoit au commencement du 9e. siecle. Il nous reste de lui quelques ouvrages dans la *Bibliotheque des Peres*, & dans le *Recueil du Droit Grec Romain.*

NICÉPHORE BLEMMIDAS, savant abbé Grec du Mont-Athos, refusa le patriarchat de Constantinople en 1255, & fut favorable aux Latins. On a de lui deux *Traités de la Procession du St-Esprit*, imprimés avec d'autres théologiens Grecs, à Rome, 1652 & 1659, 2 vol. in-4°.

NICÉPHORE GREGORAS, bibliothécaire de l'église de Constantinople au 14e. siecle,

eut beaucoup de part aux affaires de son tems. On a de lui une *Histoire des Empereurs Grecs*, farcie d'inexactitudes & écrite d'un style barbare, depuis 1204 jusqu'en 1341. La meilleure édition de cet ouvrage est celle du Louvre, en grec & en latin, en 2 vol. in-folio, 1702.

NICÉPHORE, *voyez* BRYENNE.

NICÉRON, (Jean-François) Religieux Minime, natif de Paris, & mort à Aix en 1646, à 33 ans, s'appliqua à l'optique & fut ami du célebre Descartes. Ce jeune auteur donnoit les plus grandes espérances, lorsqu'il fut moissonné à la fleur de son âge. Au milieu des occupations & des voyages qui devoient le distraire, il sut ménager les moindres momens pour les consacrer à l'étude. On a de lui : I. L'*Interprétation des Chiffres, ou Regle pour bien entendre & expliquer solidement toutes sortes de Chiffres simples*, tirée de l'italien d'Antonio-Maria Cospi, in-8°, 1641. II. *La Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'Optique*, avec la *Catoptrique* du P. Mersenne, Paris, 1652, in-fol. III. *Thaumaturgus Opticus*, in-fol., 1646. L'ouvrage précédent n'est qu'un essai, qui est beaucoup développé dans celui-ci.

NICÉRON, (Jean-Pierre) parent du précédent, né à Paris comme lui, en 1685, entra dans la congrégation des clercs-réguliers de S. Paul, connus sous le nom de *Barnabites*. Après avoir professé les humanités, la philosophie & la théologie dans son ordre, il se consacra à la chaire, à la direction & au cabinet. Les langues vivantes & les langues mortes lui devinrent familieres. Il s'adonna sur-tout avec succès à la bibliographie & à l'histoire littéraire. Il mourut à Paris en 1738, à 53 ans. Les gens-de-lettres le regretterent autant pour ses connoissances, que pour son caractere doux & obligeant. Ses ouvrages sont : I. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres*, avec un *Catalogue raisonné de leurs Ouvrages*; Paris, in-12. Le 1er. volume de cette compilation parut en 1727. Les autres ont été donnés successivement jusqu'au 39e., qui a paru en 1738. Le 40e. parut en 1739. On a donné depuis trois autres volumes, dans lesquels il y a plusieurs articles qui ne sont point du P. Nicéron. Quoique son style soit négligé, & qu'il ne démêle pas avec beaucoup de finesse les caracteres de ses différens personnages, ses recherches sont en général utiles, & souvent curieuses. L'auteur ne promet dans son titre que les vies des *Hommes Illustres*; mais il y a fait entrer une foule d'auteurs, dont plusieurs ne sont que médiocres ou méprisables. On lui reproche d'avoir quelquefois critiqué outre mesure des écrivains catholiques, d'avoir trop exalté quelques ennemis de l'Eglise Romaine, comme on peut le voir entr'autres à l'article Jean Sleidan; & d'avoir loué sans réserve des écrivains ennemis de toute religion, tel que Bayle, &c. On peut croire que cela vient en partie de la docilité avec laquelle il a copié les journalistes

& bibliographes, sans connoître par lui-même les ouvrages & les auteurs dont il parloit. Son recueil forme 44 vol., parce que le 10e. vol. a deux parties qui se relient séparément. II. *Le grand Fébrifuge, où l'on fait voir que l'Eau commune est le meilleur remede pour les Fievres & vraisemblablement pour la Peste;* traduit de l'anglois de Jean Hanckock, in-12. Ce livre eut beaucoup de cours. La meilleure édition est celle de Paris, 1730, sous le titre de *Traité de l'Eau commune*, en 2 vol. in-12. III. La *Conversion de l'Angleterre au Christianisme, comparée avec sa prétendue réformation;* traduite de l'anglois, in-8°. IV. Traduction des *Réponses de Woodward au docteur Camerarius, sur la Géographie Physique*, ou *Histoire naturelle de la Terre*, in-4°. V. *Voyages de Jean Owington*, 1725. On trouve son *Eloge* par l'abbé Goujet dans le tome 40e. de ses *Mémoires pour l'Histoire des Hommes Illustres.*

NICET, (*Flavius Nicetius*) l'un des plus éloquens orateurs & jurisconsultes des Gaules, sortoit d'une famille de sénateurs. A la cérémonie du consulat d'Astere, faite à Lyon en 449, il harangua le peuple, & l'enchanta par les agrémens de son éloquence. Sidoine Apollinaire étoit lié avec cet homme illustre, & trouvoit en lui un conseil dans les affaires les plus épineuses, & un encouragement dans le travail. Ses talens étoient relevés par toutes les qualités du cœur, & sur-tout par une grande modestie. On ignore l'année de sa mort : il vivoit encore en 477.

NICETAS (S.) de Césarée en Bithynie, souffrit beaucoup sous l'empire de Léon l'Arménien, qui persécuta en lui ses vertus, & son zele pour la foi & pour le culte des saintes images. Il fut abbé des Acemetes, dans le monastere de Médicion sur le Mont-Olympe, du côté de la ville de Pruse en Bithynie, & mourut en 824.

NICETAS SERRON, diacre de l'église de Constantinople dans le 11e. siecle, puis évêque d'Héraclée, est connu par plusieurs ouvrages. On lui attribue : I. Une *Chaîne* des Peres Grecs sur le livre de *Job*, Londres, 1637, in-fol., en grec & en latin. II. Une autre sur les *Psaumes*. III. Une 3e. sur le *Cantique des Cantiques*. IV. Des *Commentaires* sur une partie des *Œuvres* de S. Grégoire de Nazianze. Il recueillit dans ces différentes compilations, les passages des plus savans écrivains de l'Eglise Grecque.

NICETAS ACHOMINATE, historien Grec, surnommé *Choniate*, parce qu'il étoit de Chone, ville de Phrygie, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Après la prise de cette ville par les François en 1204, il se retira à Nicée, où il mourut en 1206. On a de lui : I. Une *Histoire* depuis 1118 jusqu'à 1205. C'est une continuation de celle de Zonare; celle de Nicetas a été continuée par Acropolite & Nicéphore Gregoras. Cet ouvrage, traduit en latin par Jerôme Wolf, & en françois par le président Cousin, est plus

agréable dans ces copies que dans l'original. Son style est emphatique, obscur, embarrassé; mais il y a assez d'exactitude dans les faits. On le trouve dans le corps de l'Histoire Byzantine, publié au Louvre, où on l'imprima en 1657, in-fol. II. *Trésor, ou Traité de la Foi Orthodoxe*, en 27 livres. Pierre Morel a mis au jour les cinq premiers, Paris, 1580.

NICETIUS, (S.) évêque de Treves au 6e. siecle, s'acquit l'estime de Thiery, roi d'Austrasie, par sa piété & par la sainte liberté avec laquelle il avoit osé lui reprocher ses crimes. Il illustra son siege par la pratique des plus excellentes vertus, & sur-tout par un zele vraiment pastoral, qu'il fit éclater dans plusieurs conciles tenus dans les Gaules pour le maintien de la discipline. La sévérité dont il usa envers Théodebert, successeur de Thiery, opéra la conversion de ce roi qui s'étoit abandonné à tous les excès de débauche & de cruauté. Il ne fut pas si heureux à l'égard de Clotaire qui succéda à Théodebert & qui enchérit encore sur ses excès; Nicetius fut envoyé en exil, dont il ne revint qu'après la mort de ce prince incestueux. Il gouverna l'église de Treves jusqu'en 566. S. Grégoire de Tours rapporte plusieurs miracles que le saint évêque opéra pendant sa vie, & assure qu'il s'en opéroit un grand nombre sur son tombeau, qu'on voit encore dans l'église de la célebre abbaye de S. Maximin, près de Treves.

NICIAS, capitaine Athénien, s'éleva par son mérite aux premieres places de sa patrie. Il se signala dans la guerre du Peloponese, qu'il eut la gloire de terminer. La république ayant résolu d'armer contre la Sicile, il fut nommé général avec Eurimédon & Démosthenes. Ces trois généraux formerent le siege de Syracuse, qui se défendit pendant plus de 2 ans sans se rendre. La consternation se mit parmi les assiégeans. Résolus de lever le siege & de se retirer, ils hasarderent en vain un combat sur mer, pour forcer les passages que l'ennemi tenoit fermés. Ils sont obligés de se sauver par terre. L'armée, épuisée de fatigues, est accablée par les Syracusains. Démosthenes & Nicias se rendent avec le reste de leurs troupes, à condition qu'on leur laissera la vie, & qu'on ne pourra les retenir dans une prison perpétuelle. On le leur promet, & on les met à mort l'an 413 avant J. C.

NICKEL, (Goswinus) né à Juliers le 1 mai 1582, entra chez les Jésuites en 1604, enseigna la philosophie à Cologne, & après avoir géré divers emplois, fut élu général de son ordre en 1652. Il fut en grande considération auprès du pape Alexandre VII, & eut la consolation de voir, par les efforts de ce pontife, la Société rentrer dans les états de la république de Venise, dont elle avoit été exilée sous le pontificat de Paul V. Il mourut, après une longue maladie, le 31 juillet, jour de S. Ignace, 1664.

NICOCLÈS, fils & successeur d'Evagoras, roi de Chypre & de Salamine, l'an 374 avant J. C., étoit un prince magni-

fique & voluptueux. C'eſt à lui qu'Iſocrate adreſſe ſes deux Diſcours intitulés : *Nicoclès*.

NICODÊME, homme diſtingué parmi les Juifs par ſes connoiſſances & ſa dignité de ſénateur, fut frappé de la doctrine & des miracles de J. C. N'oſant ſe déclarer publiquement, il alla le trouver de nuit, & lui dit : « Nous ne pouvons » douter que vous ne ſoyez » l'envoyé de Dieu, car per» ſonne ne peut faire les pro» diges que vous faites, ſi » Dieu n'eſt avec lui ». J. C. voyant la ſincérité de ſon cœur, l'inſtruiſit par un diſcours ſublime & touchant, où pour anéantir l'orgueil du monde dans l'eſprit du nouveau diſciple, il lui parla de la régénération par le baptême, de la mort ignominieuſe que devoit ſubir le fils de Dieu pour le ſalut des hommes, de l'aveuglement & de l'obſtination des enfans du ſiecle. Dès-lors Nicodême s'attacha à lui, & devint un de ſes plus zélés diſciples, mais en ſecret. Il ſe déclara ouvertement, lorſqu'il vint avec Joſeph d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à J. C. crucifié. Ils embaumerent ſon corps & l'enterrerent. L'Ecriture ne nous apprend plus rien de Nicodême. La tradition ajoute qu'ayant reçu le baptême, avant ou après la Paſſion de J. C., les Juifs le dépoſerent de ſa dignité de ſénateur, l'excommunierent & le chaſſerent de Jéruſalem. Ils vouloient même, dit-on, le faire mourir ; mais en conſidération de Gamaliel ſon parent, ils ſe contenterent de le charger de coups, & de piller ſon bien : alors il demeura juſqu'à ſa mort chez Gamaliel, qui le fit enterrer auprès de S. Etienne. Leurs corps, au rapport de S. Auguſtin & de Photius, furent trouvés en 415, avec celui de Gamaliel. Il y a un Evangile ſous le nom de Nicodême, plein d'erreurs & de fauſſetés, qui a été compoſé par les Manichéens.

NICOLAÏ, (Nicolas de) gentilhomme Dauphinois, né en 1517, mort à Paris en 1583 ; géographe ordinaire de Charles IX, a publié en 1567 à Lyon, chez Rouille, ſes *Navigations & Pérégrinations*, in-fol., avec des figures gravées en cuivre ſur ſes propres deſſins, comme il le dit lui-même dans la Préface. C'eſt Guillaume qui les fit graver en bois, réduites en petit, dans les éditions françoiſe & italienne, qu'il donna de cet ouvrage à Anvers, 1577, in-4°.

NICOLAÏ, (Philippe) luthérien emporté, né dans le landgraviat de Heſſe en 1556, mort en 1604, n'eſt connu que par deux Satyres de la plus abjecte platitude contre le Pontife Romain, intitulées, l'une : *De duobus Anti-Chriſtis, Mahumete & Pontifice Romano*, Marpurg, 1590, in-8° ; l'autre, *De Anti-Chriſto Romano, perditionis filio, Conflictus*, Roſtoch, 1609, in-8°. L'exactitude avec laquelle les amis de l'honnêteté publique ont ſupprimé ces deux libelles, les a rendus rares, ſurtout le premier.

NICOLAÏ, (Jean) Dominicain, né à Mouza dans le dioceſe de Verdun, en 1594, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1632. Pendant 20 ans qu'il profeſſa la théologie à Paris, il ſe diſtingua également

par ses lumieres & par ses vertus. Il mourut en 1673, à 78 ans, dans le couvent de S. Jacques dont il avoit été prieur. On a de lui : I. Une excellente édition de la *Somme de S. Thomas*, avec des notes, & de tous les ouvrages de ce saint docteur, Lyon, 1660 & années suivantes, 19 vol. in-folio. Il avoit passé une partie de sa vie à concilier les principes de ce Pere avec ceux des théologiens qui ne sont pas de son école. II. Cinq *Dissertations* pleines d'érudition sur plusieurs points de la discipline ecclésiastique, in-12, contre Launoy, qui eut la brutalité de dire en parlant de ce savant & respectable adversaire, qu'il craignoit moins sa plume que son canif : *Fratris Nicolaï scalpellum longè magis quàm calamum reformido.* III. *Judicium seu censorium suffragium de propositione Antonii Arnaldi : Defuit Gratia Petro*, &c., in-4°. Le P. Nicolaï publia aussi cet écrit en françois, sous le titre d'*Avis délibératif*; il y donne les motifs de son suffrage qu'il porta contre Arnauld en Sorbonne, & il y combat la doctrine de Jansenius. IV. *Ludovici Justi XIII triumphalia Monumenta*. C'est un Poëme latin de Charles Beys, que Nicolaï traduisit en françois. Cet ouvrage, semé d'emblêmes, de figures, & de vers latins & françois, valut à l'auteur une pension de 600 livres. V. Des *Theses* sur la grace ; elles furent attaquées par Nicole, qui les publia sous ce titre : *Theses Molinisticæ J. Nicolaï, Thomisticis Notis expunctæ.* On sent bien que ces notes ne sont point trop orthodoxes, & que le systême de Jansenius n'y est pas étranger. C'est l'usage des écrivains de cette secte de traiter de Molinistes, tous ceux qui combattent leurs erreurs (*voy.* MOLINA). — On trouve encore Philippe & Michel NICOLAÏ, professeurs de théologie, dont on a quelques ouvrages. Le 1er. mourut en 1608, le second en 1656, à Tubinge. *Item* un NICOLAÏ dont on a une mauvaise dissertation *sur les Templiers*. La magistrature Françoise a eu plusieurs hommes illustres de ce nom.

NICOLAS, prosélyte d'Antioche, qui de païen s'étant fait juif, embrassa ensuite la Religion Chrétienne, & fut choisi pour être un des sept premiers diacres de l'Eglise des Jérusalem. La mémoire de ce diacre est obscurcie par l'accusation, intentée contre lui, d'être l'auteur de la secte des *Nicolaïtes*, ou du moins d'y avoir donné occasion. Ceux qui le font coupable, prétendent que Nicolas, ayant été blâmé par les Apôtres de ce qu'il avoit repris sa femme, dont il s'étoit séparé pour garder la continence, se fit des principes opposés à la vérité & à la pureté, & se livra aux derniers excès. D'autres soutiennent qu'il ne donna jamais dans ces abominations ; mais que quelques libertins abusant de certaines expressions équivoques échappées à Nicolas, avoient donné lieu à une héréfie qu'ils appellerent de son nom pour l'accréditer. Ces sectaires avoient des sentimens extravagans sur la Divinité & sur la création ; ils admettoient la communauté des femmes, & pratiquoient toutes les im-

piétés du Paganisme. Les premiers fideles avoient une grande aversion de cette secte, qu'ils savoient être particuliérement odieuse à Dieu. *Odisti facta Nicolaïtarum, quæ & ego odi.* Apoc. 2.

NICOLAS, (S.) évêque de Myre en Lycie, étoit honoré par un culte public dès le 6e. siecle, chez les Grecs & les Latins; mais il n'y a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie & de sa mort. On trouve une bonne Dissertation sur S. Nicolas, dans les Mémoires de Littérature & d'Histoire du P. Desmolets, tom. 1, p. 106. Il y est prouvé contre Tillemont & Bailler que le saint évêque de Myre vivoit sous Constantin le Grand, & qu'il assista au premier concile général de Nicée. Falconius, archevêque de San-Severino, fit imprimer à Naples en 1751 plusieurs actes de la vie de S. Nicolas de Myre, avec ceux de la vie de S. Nicolas de Pinare, & de ces deux Saints il n'en fait qu'un. Putignani, chanoine de Bari, l'a réfuté dans ses *Vindiciæ S. Nicolai*, Naples, 1753. On trouve une réfutation encore plus solide dans Jos. Assemani, *In Calendarium univers.* tom. 5, p. 415, & tom. 6, p. 226 & 822.

NICOLAS DE TOLENTIN, (S.) né à Tolentin en 1239, fut chanoine de cette ville. Il entra ensuite dans l'ordre des Augustins, & s'acquit une grande réputation par ses austérités. Il mourut à Tolentin le 10 septembre 1308, & fut inscrit dans le catalogue des Saints en 1446, par Eugene IV.

NICOLAS I, dit *le Grand*, étoit fils de Théodore, & diacre de l'église de Rome, sa patrie. Il fut élu pape après Benoît III, le 24 avril 858, & fut sacré le même jour dans l'église de S. Pierre, en présence de l'empereur Louis II. Il envoya des légats à Constantinople en 860, pour examiner l'affaire de S. Ignace, & frappa d'anathême en 863 Photius, homme superbe & violent, premier auteur du schisme déplorable qui subsiste encore entre l'église grecque & l'église latine. Nicolas obligea Lothaire de quitter Valdrade sa concubine, & cassa les décrets des conciles de Metz & d'Aix-la-Chapelle, qui avoient approuvé le divorce que ce prince avoit fait avec Thietberge sa femme. Les soins que se donna le pape pour la propagation de la foi, produisirent la conversion de Bogoris, roi des Bulgares. Ce prince embrassa la Religion Chrétienne avec une partie de sa nation, en 865. Il envoya l'année d'après son fils à Rome, accompagné de plusieurs seigneurs, chargés de demander des évêques & des prêtres, & de consulter le pape sur plusieurs questions de religion. Nicolas fit une ample réponse à leur consultation, & leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Il envoya en même tems trois légats à Constantinople; mais ayant été arrêtés & maltraités sur les frontieres de l'empire, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Photius assembla un concile, dans lequel il prononça une sentence de déposition contre Nicolas, & d'excommunication contre ceux qui communiqueroient avec lui. Ce schismatique prétendoit ridicu-

lement, que *quand les empereurs avoient passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Eglise Romaine & ses privileges avoient passé aussi à l'Eglise de Constantinople.* Le pape ecrivit aux évêques de France, assemblés à Troyes en 867, pour les informer de ces prétentions extravagantes, des calomnies que les Grecs vomissoient contre l'église de Rome, & des reproches injustes qu'ils lui faisoient. « Avant que (dit » le pape) nous leur eussions » envoyé nos légats, ils nous » combloient de louanges, & » relevoient l'autorité du Saint-» Siege : mais depuis que nous » avons condamné leurs excès, » ils ont parlé un langage tout » contraire, & nous ont chargé » d'injures : & n'ayant trouvé, » grace à Dieu, rien de per-» sonnel à nous reprocher, ils » se sont avisés d'attaquer les » traditions de nos Peres, que » jamais leurs ancêtres n'ont » osé reprendre ». Il mourut le 13 novembre 867, regardé comme un des plus grands pontifes. Son zele, sa fermeté, sa charité, lui ont mérité le nom de *Grand.* On a de lui un grand nombre de Lettres sur différens points de morale & de discipline, qu'on a recueillies à Rome, 1542, in-fol.

NICOLAS II, (Gérard de Bourgogne) étoit né dans cette province. Ses talens & ses vertus le firent élever sur le siege de Florence, & ensuite sur celui de Rome, où il fut placé en 1058, & couronné le 18 janvier 1059. C'est le 1er. pape dont l'histoire ait marqué le couronnement. Une faction lui opposa Jean évêque de Vélétri, connu sous le nom de *Benoît X;* mais il le fit déposer par les évêques de Toscane & de Lombardie, assemblés à Sutri. Un second concile, convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape, les évêques-cardinaux traiteroient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleroient ensuite les clercs-cardinaux, & enfin que le reste du clergé & du peuple y donneroit son consentement. » On choisira (ajoute le Décret) dans le sein de l'Eglise » même, s'il s'y trouve un » sujet capable, sinon dans une » autre, sauf l'honneur dû à » notre cher fils Henri, qui est » maintenant roi, & qui sera, » s'il plaît à Dieu, empereur » comme nous lui avons déja » accordé ; & on rendra le » même honneur à ses succes-» seurs, à qui le Saint-Siege » aura personnellement accor-» dé le même droit ». Nicolas passa ensuite dans la Pouille, à la priere des Normands, qui lui restituerent les domaines de l'Eglise Romaine, dont ils s'étoient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathême qu'ils avoient encouru. Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue qu'il avoit conquise sur les Lombards. Robert Guiscard, autre chef de ces conquérans, fut confirmé dans le duché de la Pouille & de Calabre, & dans ses prétentions sur la Sicile, qu'il enlevoit aux Sarrasins. Il promit au pape une redevance annuelle & se rendit son vassal : c'est l'origine du royaume de Naples selon M. Fleury. Les Normands travaillerent

aussi-tôt à délivrer Rome des seigneurs qui la tyrannisoient depuis si long-tems, & à raser les forteresses qu'ils avoient aux environs. Nicolas mourut peu de tems après, en 1061, avec la réputation d'un assez bon politique. Il garda le siege de Florence pendant son pontificat. On a de lui IX *Lettres* sur les affaires de France.

NICOLAS III, (Jean Gaëtan) de l'illustre famille des Ursins, obtint la tiare en 1277 après Jean XXI. Il travailla avec zele à la conversion des schismatiques & des Païens. Il envoya des légats à Michel Paléologue, empereur d'Orient, & des missionnaires en Tartarie; mais ses soins produisirent peu de fruits. Il donna une bulle qui attribuoit à l'Eglise Romaine la propriété des choses dont les Freres Mineurs croyoient ne pouvoir avoir que l'usufruit (*voyez* OCCAM). Ce pontife mourut à Surien, près de Viterbe, le 22 août 1280, d'une attaque d'apoplexie. Il avoit de grandes qualités; mais son trop fort attachement à ses parens, & les injustices qu'il commit pour les enrichir, ternirent l'éclat de ses vertus. Il obligea Charles d'Anjou, roi de Sicile, à se démettre de ses charges de vicaire de l'Empire & de gouverneur de Rome. Il bâtit près de l'église de S. Pierre un palais magnifique, & l'orna d'un vaste jardin qu'il fit entourer de fortes murailles. Ce pontife aimoit la vertu & les lettres, & les récompensoit dans ceux qui les cultivoient. On lui attribue un traité *De Electione dignitatum*.

NICOLAS IV, général des Freres Mineurs, sous le nom de *Frere Jerôme*, né à Ascoli dans la Marche d'Ancone, fut élevé sur le siege pontifical en 1288, après Honorius IV. Il renonça deux fois à son élection, & n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Le commencement de son pontificat fut marqué par une ambassade d'Argon, kan des Tartares. Ce prince demandoit le baptême, & promettoit de faire la conquête de Jérusalem pour les Chrétiens; mais ces projets s'évanouirent. La Palestine étoit alors en proie à la fureur des Musulmans. Acre fut prise & pillée, les Chrétiens de Tyr abandonnerent leur ville sans la défendre; enfin les Latins perdirent tout ce qui leur restoit dans ce pays. A ces nouvelles, Nicolas redoubla ses efforts pour exciter le zele des princes Chrétiens. Il donna des bulles pour une nouvelle croisade: il fit assembler des conciles; mais sa mort, arrivée en 1292, après 4 ans de regne, rendit tous ses soins inutiles. Ce pontife joignoit à des intentions pures, les talens nécessaires pour remplir sa place. Il étoit habile philosophe & bon théologien, & avoit été employé par les papes ses prédécesseurs dans les affaires les plus importantes. Il gouverna l'Eglise avec sagesse, appaisa les dissensions qui s'étoient élevées à Rome & dans l'état ecclésiastique, mit la paix entre divers princes chrétiens, surtout entre les rois de Sicile & d'Aragon. Il érigea en 1289 l'université de Montpellier, & composa plusieurs ouvrages: I. Des *Commentaires* sur l'*Ecri-*

ture. II... sur le *Maître des Sentences*. III. Plusieurs *Bulles* en faveur des Franciscains ses confreres. En 1761, on a imprimé à Pise : *Vita Nicolai Papæ IV, a Hieronymo Rubeo composita, nunc primùm ex manuscripto Vaticano edita, adnotationibus novisque accessionibus illustrata a P. Antonio Felice Matthejo*, 1 vol. in-8°.

NICOLAS V, (Thomas de Sarzane) cardinal, évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, fut élu pape malgré lui après Eugene IV, en 1447. Son premier soin, dès qu'il fut assis sur le trône pontifical, fut de travailler à la paix de l'Eglise & de l'Italie : il y réussit heureusement. Les Allemands le reconnurent, & renoncerent à toute communication avec l'antipape Félix V (*voyez* AMÉDÉE VIII). Charles VIII, roi de France, approuva aussi cette élection, & envoya rendre obéissance au nouveau pape par une magnifique ambassade, que Mezerai croit avoir donné lieu à la pompe & à la dépense de ces grandes ambassades d'obédience, que les rois envoient à chaque mutation de pontife. L'antipape Félix se prêta à la paix, & fut traité généreusement par Nicolas, qui le nomma doyen des cardinaux. Cette modération lui acquit l'amitié & l'estime des grands. Les princes d'Italie se reprocherent d'être en guerre, tandis que Dieu donnoit la paix à son Eglise, après un schisme aussi long que déplorable. L'année 1450 fut célebre par l'ouverture du Jubilé. Cette solemnité attira tant de monde à Rome, que plusieurs personnes furent étouffées dans les églises & ailleurs. Jusqu'alors Nicolas avoit gouverné avec beaucoup de bonheur ; mais la conjuration formée contre lui & contre les cardinaux par un Etienne Porcario, & la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, empoisonnerent sa félicité. Il avoit exhorté pendant long-tems les princes & les peuples à secourir les Grecs ; mais son zele ne produisit aucun fruit. Les malheurs des Chrétiens Orientaux lui causerent une tristesse si vive, qu'il en mourut en 1455, après avoir tenu le St-Siege pendant 8 ans. Les belles-lettres, ensevelies pendant plusieurs siecles sous la barbarie gothique, ressusciterent avec éclat. Nicolas les cultiva, & répandit ses bienfaits sur ceux qui s'y consacrerent. Sa bibliotheque fut enrichie des plus beaux manuscrits grecs & latins, recueillis par son ordre dans tous les lieux du monde. Il fit traduire les ouvrages grecs, & récompensa magnifiquement ceux à qui il confioit ces traductions & la recherche des livres. On prétend qu'il promit 5000 ducats à celui qui lui apporteroit l'Evangile de S. Matthieu en hébreu. Des ouvrages publics élevés à Rome & ailleurs, des palais, des églises, des ponts, des fortifications, les Grecs réfugiés & les pauvres gentilshommes secourus avec libéralité, les filles mariées honorablement, les bénéfices & les charges conférés au seul mérite : tout dépose en faveur de l'inclination de ce pontife pour le bien du peuple, pour l'honneur des lettres & pour la

gloire de la Religion. Les bons citoyens qui voudront connoître plus particuliérement Nicolas V, doivent consulter sa *Vie*, publiée en 1742, à Rome, in-4°, en latin, par l'abbé Georgi, chapelain de Benoît XIV. Cet ouvrage intéressant, composé sur les monumens les plus authentiques fait honneur au héros & au panégyriste.

NICOLAS DE DAMAS, philosophe, poëte & historien du tems d'Auguste, & l'un des plus savans hommes de son siecle, jouit d'une grande réputation. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, publiés par Henri de Valois, Paris, 1634, in-4°. On y trouve des événemens de la plus haute antiquité, consignés dans l'Ecriture-Sainte, tels que le déluge, l'Arche de Noë, &c. Il dit expressément que l'Arche s'arrêta sur une montagne d'Arménie, où les débris s'en conserverent long-tems.

NICOLAS *le Grammairien*, patriarche de Constantinople en 1084, s'employa fortement avec l'empereur Alexis Comnene, pour dissiper une secte, espece de Manichéens, qui s'étoit formée depuis plusieurs années. Il mourut en 1111. On a de lui des *Décrets* & une *Epître synodale* dans les *Basiliques* de Fabrot. — Il faut le distinguer du patriarche NICOLAS, que Léon VI, empereur de Constantinople, fit déposer, parce qu'il avoit excommunié ce prince, qui convoloit en 4*es.* noces.

NICOLAS DE CLAIRVAUX, fut disciple & secrétaire de S. Bernard. Il se retira ensuite dans le monastere de Montieramey, où il mourut vers 1180. On a de lui un volume de *Lettres*, qui sont utiles pour la connoissance des affaires de son tems. On les trouve dans la bibliotheque des Peres.

NICOLAS DE MÉTHONE, ainsi appellé, parce qu'il étoit évêque de cette ville, qu'il régla selon les Canons & qu'il édifia par ses vertus, dans le 11*e.* siecle. Il l'éclaira aussi par sa science. On trouve dans l'*Auctuarium* de la Bibliotheque des Peres, un *Traité* de cet évêque *sur la vérité du Corps & du Sang de J. C. en l'Eucharistie*; & dans *Allatius*, un *Traité de la Procession du Saint-Esprit.*

NICOLAS DE CUSA, *Cusanus*, né en 1401 à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocese de Treves, étoit fils d'un pêcheur. Le comte de Mandercheidt, l'ayant pris à son service dès son enfance, lui trouva des dispositions, & l'envoya à Deventer pour le faire étudier. Nicolas de Cusa fit des progrès considérables. Il fréquenta ensuite les plus célebres universités d'Allemagne & d'Italie; prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon, à l'âge de 22 ans; & se rendit habile non-seulement dans les langues, mais aussi dans les sciences. Il se passionna sur-tout pour la scholastique & pour la métaphysique ancienne, qui domine un peu trop dans ses ouvrages. Ce défaut les rend obscurs & abstraits, quoiqu'ils soient écrits d'ailleurs d'un style net & facile, sans affectation & sans vains ornemens. Il paroît constant

tant qu'il n'a fait profession dans aucun ordre religieux. Il devint curé de S. Florentin à Coblentz, puis archidiacre de Liege. Il assista en cette qualité, l'an 1431, au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenseurs. Eugene IV, instruit de son mérite, se l'attacha, & l'envoya en qualité de légat à Constantinople, puis en Allemagne & en France. Après la mort de ce pape, Cusa se retira dans son archidiaconé de Liege. Mais Nicolas V, zélé protecteur des gens-de-lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la pourpre en 1448, & lui donna l'évêché de Brixen dans le Tirol. Le nouveau cardinal assista à l'ouverture du Jubilé en 1450; & fut envoyé légat *à latere*, vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux, & à tourner leurs armes contre Mahomet II, qui menaçoit la Chrétienté. Il fit publier en même tems dans ce pays les Indulgences du Jubilé, & se comporta dans sa légation avec tant de prudence, de vertu & de désintéressement, qu'il mérita l'estime & la vénération des peuples. Rien n'étoit plus simple que son équipage. Il étoit monté sur une mule. Son domestique étoit très-peu nombreux. Sa cour n'étoit pas composée de flatteurs, mais de gens-de-lettres. Les princes & les prélats alloient au-devant de lui avec une foule de peuple, & Cusa n'en étoit que plus modeste. Il refusa tous les présens qui lui furent offerts, & voulut que ceux de sa suite l'imitassent dans ce désintéressement. L'Allemagne ne l'admira pas moins, lorsqu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat, par les papes Calixte II & Pie II. Ce dernier pontife fit ce qu'il put pour réconcilier Cusa avec l'archiduc Sigismond, qui s'étoit brouillé avec lui à l'occasion d'un monastere, où le cardinal avoit voulu introduire la réforme, en retournant à Rome vers Calixte III. Sigismond fit les plus belles promesses; mais à peine le cardinal de Cusa eut-il remis le pied dans son diocese, qu'il fut enlevé & mis en prison par l'ordre de l'archiduc. Dès ce moment on cessa l'Office divin dans presque tout son diocese. Le pape excommunia Sigismond, & celui-ci relâcha enfin le cardinal de Cusa, à des conditions injustes & très-dures. Ce prélat, rendu à ses ouailles, mourut quelque tems après à Todi, en 1454, à 63 ans. Toutes ses Œuvres sont imprimées à Bâle, en 1565, en 3 tomes in-fol. On trouve dans le 1er. vol. : I. Les *Traités théologiques* sur les Mysteres. II. Trois livres : *De la docte ignorance*, où il tâche de donner des idées de l'essence de Dieu, de la Trinité, des mysteres de la Religion, tirées des principes de métaphysique & de mathématiques. III. Un écrit touchant la *Filiation de Dieu*. IV. Des *Dialogues* sur la *Genese* & sur la *Sagesse*... Le 2e. volume comprend : I. De savantes *Exercitations*. II. La *Concordance Catholique*, en 3 livres. III. L'*Alcoran criblé*, offre sous un titre bizarre des choses judicieuses; Réland en a fait une critique leste & mal fondée (*voyez son*

article). IV. *Conjectures sur les derniers tems*, traduit en françois, 1700, in-8°. L'auteur met la défaite de l'Antechrist & la glorieuse résurrection de l'Eglise avant l'année 1734 : le titre modeste de *Conjectures*, peut excuser son erreur... Le 3*e*. vol. renferme des ouvrages de *Mathématiques*, de *Géométrie* & d'*Astronomie*. On sait que le cardinal de Cusa tâcha de ressusciter l'hypothese du mouvement de la terre, oublié depuis Pythagore; mais ses efforts eurent peu de succès; Copernic & Galilée furent plus heureux. C'étoit un homme savant & pieux, possédé de cette avidité de savoir qui fait tout embrasser, mais il se laissoit dominer par une imagination déréglée. Il fut singulier dans ses sentimens, subtil jusqu'à se rendre inintelligible, ennemi du naturel & du simple, amateur de l'allégorie jusqu'au plus ridicule excès. Sa *Vie* a été imprimée à Treves, en 1730, par le Pere Gaspar Hartzeim, Jésuite : elle est en latin écrite d'une maniere judicieuse & intéressante.

NICOLAS DE LYRE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville de Normandie au diocese d'Evreux. Il étoit né Juif & avoit commencé d'étudier sous les Rabbins; mais la grace ayant touché son cœur, il prit l'habit des Freres-Mineurs l'an 1291. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur, & expliqua long-tems l'Ecriture-Sainte dans le grand couvent de son ordre. Ses talens lui concilierent l'estime de la reine Jeanne, comtesse de Bourgogne, femme du roi Philippe V, dit *le Long*. Cette princesse le nomma entre les exécuteurs de son testament fait l'an 1325. Il mourut à Paris en 1340, après avoir été provincial de son ordre. On a de lui : I. Des *Postilles*, ou petits *Commentaires* sur toute la *Bible*, qui ont été augmentés par Paul de Burgos; ils ont été autrefois très-consultés & regardés comme un ouvrage essentiel à l'interprétation des Livres-Saints; d'où est venu le proverbe : *Si Lyra non lirasset, ecclesia Dei non saltasset*. L'édition la plus rare est de Rome, 1472, en 7 tom. in-fol., & la meilleure d'Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces Commentaires sont refondus dans la *Biblia maxima*, Paris, 1660, 19 vol. in-fol. Il y en a une traduction françoise, Paris, 1511 & 1512, 5 vol. in-fol. II. Une *Dispute contre les Juifs*, in-8°. III. Un *Traité contre un Rabbin*, qui se servoit du Nouveau-Testament pour combattre la Religion Chrétienne; & d'autres ouvrages d'érudition & de théologie. Cet auteur possédoit très-bien la langue hébraïque.

NICOLAS DE PISE, architecte & sculpteur, florissoit au milieu du 13*e*. siecle. C'est lui qui construisit à Bologne l'église & le couvent des Freres Prêcheurs, après avoir fini un tombeau de marbre pour ensevelir le corps de S. Dominique, instituteur de cet ordre; il fut aussi fort employé à Pise, & dans plusieurs autres villes célebres d'Italie.

NICOLAS EYMERICK, Dominicain, né à Girone en Catalogne, & mort dans cette ville le 4 janvier 1399, fut in-

quisiteur général sous les papes Innocent VI & Grégoire XI; il fut aussi chapelain de ce dernier. Son principal ouvrage est intitulé : *Le Directoire des Inquisiteurs*, corrigé & commenté par Penna, imprimé à Rome, 1587, in-fol., & à Venise, 1607. L'auteur établit le pouvoir de l'Inquisition sur les hérétiques & les fauteurs d'hérésie, & explique la forme de procéder contre eux. Un abbé de Morlaix en a donné en 1762, in-12, un Abrégé avec des réflexions que Nicolas Eymerick n'eût certainement point regardées comme bien assorties à son ouvrage. Si le Dominicain parle avec trop d'emphase des droits & des fruits de l'Inquisition, l'abbé parle de ce tribunal avec trop de prévention & d'injustice; s'il avoit comparé les rigueurs exercées contre les sectaires en Espagne, avec les fleuves de sang que l'hérésie a fait couler en France, il n'auroit point perdu son tems à rédiger une satyre inutile & qui tombe à faux. Ce n'est pas d'après une imagination exaltée par des récits exagérés & passionnés, mais d'après des faits avérés, d'après la lumiere paisible de l'histoire, qu'il faut parler de l'Inquisition comme de tout autre objet qu'on veut apprécier avec justesse. « C'est à » l'Inquisition (disoit le judicieux & *bienfaisant* Stanislas, roi de Pologne) » que l'Espagne » est redevable de la tranquil» lité dont elle a constamment » joui, tandis que les nou» velles sectes sappoient la Re» ligion & le gouvernement » dans le reste de l'Europe ». *Voy.* ISABELLE DE CASTILLE, LIMBORCH, TORQUEMADA.

NICOLAS DE MUNSTER, auteur d'une secte qui s'appelloit *Famille* ou *Maison d'Amour*, se prétendit d'abord inspiré, & se donna ensuite pour un homme déifié. Il se vantoit d'être plus grand que JESUS-CHRIST, *qui* (disoit-il) *n'avoit que son type ou son image.* Vers l'an 1540, il tâcha de pervertir Théodore Volkars Kornheert. Leurs disputes furent aussi fréquentes qu'inutiles; car, quand Nicolas ne savoit plus que répondre à Théodore, il avoit recours à l'Esprit, *qui lui ordonnoit* (disoit-il) *de se taire.* Cet enthousiaste ne laissa pas de se faire bien des disciples, qui, comme lui, se croyoient des hommes déifiés. Nicolas fit quelques livres : tels furent l'*Evangile du Royaume*; la *Terre de paix*, &c. La secte de la Famille d'Amour reparut en Angleterre au commencement du 17e. siecle, en 1604. Elle présenta au roi Jacques I une confession de foi, dans laquelle elle déclare qu'elle est séparée des Brounistes. Rien ne prouve mieux le prix inestimable de l'infaillible autorité de l'Eglise Catholique, que cette fourmiliere de sectes nées les unes des autres, du moment qu'on eut contesté les droits de ce grand & antique tribunal.

NICOLAS, (Augustin) avocat de Besançon, devint conseiller-d'état du duc Charles de Lorraine, dont il avoit sollicité l'élargissement auprès du roi d'Espagne, & fut pourvu d'une charge de maître-des-requêtes au parlement de Dole, à la sollicitation de don Louis

de Haro. Il mourut à Besançon en 1695. Il écrivoit facilement en vers & en prose. On a de lui : I. Des poésies, réimprimées à Besançon en 1693, mais aujourd'hui oubliées. II. Une *Relation de la derniere révolution de Naples*, Amsterdam, 1660, in-8°; & une autre *de la Campagne de 1664 en Hongrie*, avec diverses Pieces historiques. III. *Dissertation morale & juridique, savoir si la torture est un moyen sûr de vérifier les crimes secrets?* Amsterdam, 1682, in-12. Il y a des choses vraies, d'autres fausses & mal présentées.

NICOLAS, (Gabriel) *voy.* REINIE.

NICOLAS LE CALABROIS, *voyez* GONSALVE Martin.

NICOLAS de Palerme, *voyez* TUDESCHI.

NICOLE, (Claude) président de l'élection de Chartres, sa patrie, cultiva les Muses jusqu'à sa mort, arrivée en 1685, à 74 ans. On a de lui un *Recueil de Vers*, en 2 vol. in-12, réimprimé à Paris en 1693. Le style en est foible & languissant. On y trouve des imitations de différens morceaux de Virgile, d'Horace, d'Ovide; de Juvenal, de Perse.

NICOLE, (Pierre) parent du précédent, naquit à Chartres en 1625. Son pere, sous les yeux duquel il avoit fait ses humanités, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie & de théologie. Ce fut pendant son cours qu'il connut les cénobites de Port-Royal. Ils trouverent en lui ce qu'ils cherchoient avec tant d'empressement, l'esprit & la docilité. Nicole donna une partie de son tems à l'instruction de la jeunesse qu'on élevoit dans cette solitude. Après ses 3 années ordinaires de théologie, il se préparoit à entrer en licence; mais ses sentimens n'étant pas ceux de la faculté de théologie de Paris, ni d'aucune université catholique, il se détermina à se contenter du Baccalauréat qu'il reçut en 1649. Plus libre alors, ses engagemens avec Port-Royal devinrent plus suivis & plus étroits; il fréquenta cette maison, y fit même d'assez longs séjours, & travailla avec Arnauld à plusieurs écrits pour la défense de Jansenius & de sa doctrine. En 1664 il se rendit avec lui à Châtillon, près de Paris, & y employa son tems à écrire contre les Calvinistes & les Casuistes relâchés. Il sortit de tems en tems de cette retraite, pour aller tantôt à Port-Royal, tantôt à Paris. Au commencement de 1676, sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta Pavillon, évêque d'Alet; & après un examen de 3 semaines, la conclusion fut qu'il resteroit simple tonsuré. Une *Lettre* qu'il écrivit en 1677, pour les évêques de St-Pons & d'Arras, au pape Innocent XI, attira sur lui un orage qui l'obligea de quitter la capitale. La mort de la duchesse de Longueville, la plus ardente protectrice du Jansénisme, arrivée en 1679, & plus encore la crainte des suites que pouvoient avoir ses démarches imprudentes & factieuses, l'engagerent à se retirer aux Pays-Bas. Il revint en France en 1683, & s'y tint caché pendant quelque tems. Il entra, à la fin de ses jours, dans deux que-

relles célebres : celle des Etudes Monastiques, & celle du Quiétisme. Il défendit les sentimens de Mabillon dans la 1re., & ceux de Bossuet dans la 2e. Les deux dernieres années de sa vie furent fort languissantes, & enfin il mourut en 1695, à 70 ans. On raconte de lui plusieurs anecdotes. Une demoiselle étoit venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le P. Foucquet de l'Oratoire, fils du fameux surintendant; Nicole, du plus loin qu'il l'apperçoit, s'écrie : *Voici, Mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose;* & sur le champ il conte au P. Foucquet toute l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence : il s'excusa sur ce que cet Oratorien étoit son confesseur. *Puisque*, dit-il, *je n'ai rien de caché pour ce Pere, Mademoiselle ne doit pas être réservée pour lui.* Ce trait bien approfondi donne de cet écrivain célebre une idée au moins singuliere. Il fut logé très-long-tems au fauxbourg St-Marcel. Quand on lui en demandoit la raison : *C'est*, répondoit-il, *que les ennemis qui ravagent tout en Flandre, & menacent Paris, entreront par la Porte St-Martin avant que de venir chez moi.* « Lorsqu'il mar- » choit dans les rues, dit la » Ctesse. de la Riviere, il avoit » toujours peur que quelque » débris de maison ne lui tom- » bât sur la tête. Quand il alloit » en voyage sur l'eau, il crai- » gnoit toujours d'être noyé » (*Lettres de M. L. C. de la R.*, Paris, 1776). Un auteur judicieux a remarqué que cette terreur avoit beaucoup de rapport avec le fantôme qui troubloit Pascal. On diroit que ces chefs du parti n'avoient pas l'ame bien rassurée & bien calme à la vue des agitations qu'ils préparoient à l'Eglise. C'est Nicole qui est le premier fondateur de ce dépôt si avantageux aux affaires du Jansénisme, nommé communément *la boëte à Perette*, dont le produit annuel est actuellement de 40,000 livres, comme nous l'apprend M. le président Rolland dans un Mémoire imprimé en 1781; Mémoire où en se plaignant des grands legs faits par son oncle à la même fin, il ajoute, p. 35, ces paroles remarquables : « J'a- » vois beaucoup dépensé avant » la mort de M. de Fontfer- » rieres, & l'affaire seule des » Jésuites me coûtoit de mon » argent plus de 60,000 livres. » Et en vérité les travaux que » j'ai faits, & sur-tout relati- » vement aux Jésuites qui n'au- » roient pas été éteints, si je » n'avois consacré à cette œu- » vre mon tems, ma santé & » mon argent, ne devoient pas » m'attirer une exhérédation » de mon oncle ». Les nombreux ouvrages sortis de la plume de Nicole sont : I. *Essais de Morale*, en 14 vol. in-12, Paris, 1704, parmi lesquels on trouve 3 volumes de Lettres. Il regne dans cet ouvrage un ordre qui plaît, & une solidité de réflexions qui convainc; mais l'auteur ne parle qu'à l'esprit : il est sec & froid. Son Traité des *Moyens de conserver la paix dans la société*, mérite d'être distingué : « Mais cette paix, » dit Voltaire, est peut-être » aussi difficile à établir, que

» celle de l'abbé de St-Pierre ». Les *Réflexions morales sur les Epîtres & Evangiles de l'année*, en 5 vol. in-12, sont comprises dans les 14 vol. des *Essais de Morale*. Et si on y joint les *Instructions théologiques* sur les *Sacremens*, 2 vol., sur le *Symbole*, 2 vol., sur le *Pater*, 1 vol., sur le *Décalogue*, 2 vol., & sur le *Traité de la Priere*, 2 vol., cela forme 23 vol. II. *Traité de la Foi humaine*, composé avec Arnauld, 1664, in-4°; Lyon, 1693, in-12; plein de vues vraies & solides. III. *La Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie*, Paris, 1670, 1672 & 1674, 3 vol. in-4°. Arnauld y a eu part, ce que néanmoins quelques auteurs lui contestent; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas fait difficulté d'en recevoir les complimens; Nicole lui-même ayant consenti que la gloire du chef du parti, auquel on vouloit à tout prix attacher le nom de *Grand*, fût renforcée par cette attribution. IV. *Les Préjugés légitimes*, contre les Calvinistes. V. *Traité de l'unité de l'Eglise*, contre le ministre Jurieu. VI. *Les Prétendus-Réformés convaincus de schisme*; & quelques ouvrages de controverse, tous infiniment estimables par la profondeur & la solidité. VII. *Les Lettres imaginaires & visionnaires*, 2 vol. in-12, 1667; contre des Marets de St-Sorlin, qui avoit dit trop de mal des Jansénistes, pour ne pas s'attirer l'indignation de Nicole. VIII. Un très-grand nombre d'ouvrages pour la défense de Jansenius & d'Arnauld. IX. Plusieurs Ecrits contre la morale des Casuistes relâchés. X. Quelques-uns sur la *Grace générale*, recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits d'Arnauld, de Quesnel & des autres théologiens qui ont combattu ce systême. Il y en a une édition de 1715, en 2 vol. in-12, avec une Préface de l'éditeur. On y voit que Nicole n'adopte pas entiérement le systême de Jansenius & d'Arnauld, & qu'il s'en éloigne dans bien des points; nous avons observé ailleurs, qu'Arnauld lui-même rejetoit la doctrine fondamentale de Jansenius (*voyez ce mot*). Le moyen de concilier avec cela tout ce que ces messieurs ont écrit, fait, souffert pour cette cause? XI. Un choix d'Epigrammes latines, intitulé: *Epigrammatum Delectus*, 1659, in-12. XII. *Traduction latine* des *Lettres provinciales*, avec des notes pires que le texte, &c. Une délicatesse qui n'étoit pas sans fondement, l'engagea à se cacher sous le nom de *Wendrock*. La 1re. édition parut en 1658; la 4e., qui est beaucoup plus ample, est de l'année 1665. Pascal (*voyez ce nom*) revit cette version ". Quant aux qualités littéraires, dit l'abbé » Bérault, c'est une des meilleures productions de Port-Royal, à l'exception néanmoins de quelques solécismes qui ont échappé, non pas en cette seule rencontre, à l'habileté de l'auteur. » Quelle que soit d'ailleurs la beauté du style, elle ne couvrit point le scandale que » renfermoient les choses ». On peut consulter l'*Histoire de la Vie & des Ouvrages de Nicole*, 1733, in-12, par l'abbé

Goujet; mais il faut se souvenir que l'historien est souvent panégyriste, & que ses éloges sont l'effet de l'enthousiasme que lui inspiroit tout ce qui tenoit au parti.

NICOLE, (François) né à Paris en 1683, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Il donna, en 1706, à l'académie des sciences, un *Essai sur la Théorie des Roulettes*, qui le fit recevoir l'année suivante dans cette compagnie. Il commença en 1717, un *Traité du Calcul des Différences finies*, sur lequel il a donné ensuite beaucoup de Mémoires. En 1729, il donna à l'académie un *Traité des Lignes du 3e. Ordre*, plus complet que celui de Newton. En 1727, il se fit adjuger & céda à l'Hôtel-Dieu de Lyon un prix de 3000 livres, que M. Mathulon avoit déposées pour celui qui démontreroit la fausseté d'une quadrature du cercle qu'il croyoit avoir trouvée. Cet habile académicien mourut, en 1757, d'une éréspipelle, à 75 ans.

NICOLLE DE LA CROIX, (Louis-Antoine) mort le 14 septembre 1760, à Paris sa patrie, à 56 ans. « Il ne reçut » (dit M. Drouet, auteur fort » attaché au parti) que les » ordres mineurs; des obsta- » cles qui lui furent communs » avec les meilleurs sujets, » l'éloignerent du sacerdoce ». On a de lui: I. *Méthode d'étudier, tirée des Ouvrages de S. Augustin*, traduite de l'italien de Ballerini, 1760, in-12. II. *Géographie moderne*, 1756; réimprimée avec des augmentations considérables en 1773, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, quoiqu'il y ait un grand nombre de fautes, dont plusieurs étoient aisées à éviter: la raison de cette vogue, c'est la faveur du parti Jansénien, que l'auteur avoit bien méritée; car on peut dire que c'est la géographie de la secte, la topographie de la naissance & de la mort des Saints du Parti; & d'un autre côté, un recueil de calomnies affreuses contre les Catholiques (*voyez* JAPON, *dans notre* Dict. Géog.). III. *Abrégé de la Géographie à l'usage des jeunes personnes*, petit vol. in-12. C'est un extrait de sa Géographie moderne.

NICOLO *del Abbate*, peintre, né à Modene en 1512. On lui a donné le surnom *del Abbate*, parce qu'il étoit élevé du Primatice, abbé de S. Martin. Le Primatice ayant connu le mérite de Nicolo, l'amena avec lui en France l'an 1552, & l'employa à peindre à fresque sur ses dessins, dans le château de Fontainebleau. Nicolo excelloit sur-tout dans le coloris; ses dessins arrêtés d'un trait de plume & lavés au bistre, sont la plupart terminés. Son goût de dessin approche de celui de Jules Romain & du Parmesan.

NICOLO-FRANCO, *voy.* FRANCHI.

NICOLOSIO, (Jean-Baptiste) Sicilien, mort à Rome en 1670, étoit très-versé dans les mathématiques & la géographie, & mérita l'estime d'Alexandre VII. On a de lui: I. *Hercules Siculus sive studium geographicum*, 2 vol. II. *Guida allo studio geografico.* III. *La Theorica del globo terrestre.* IV.

Orbis descriptio en dix grandes cartes. V. Une *Description de l'état de l'Eglise*. VI... du royaume de Naples. VII. Des *Cartes* avec des notes pour l'histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce, &c.

NICOLSON, (Guillaume) né en 1655, posséda différens bénéfices en Angleterre, fut fait archidiacre de Carlisle en 1682, évêque de la même ville en 1714, puis de Londonderi en Irlande en 1718, enfin archevêque de Cashel en février 1727, & mourut peu de jours après. On a de lui : I. *Bibliotheque historique d'Angleterre*, Londres, 1696-1699, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage contient un catalogue des historiens d'Angleterre, tant imprimés que manuscrits, avec des jugemens & des observations. II. *Bibliotheque historique d'Ecosse*, Londres, 1702, in-8°. On a réuni ces deux ouvrages en un vol. in-fol.; & cette édition est la meilleure. III. Des *Sermons*.

NICOMEDE I, roi de Bithynie, fils de Zipoëte, fondateur de cette monarchie, monta sur le trône après son pere l'an 278 avant J. C. Il traita ses freres avec la cruauté d'un tyran. On prétend que c'est lui qui bâtit Nicomédie, à laquelle il donna son nom.

NICOMEDE II, surnommé par dérision *Philopator*, petit-fils du précédent, ôta le sceptre à Prusias son pere, qu'il fit assassiner dans un temple où il s'étoit réfugié, l'an 148 avant J. C. Il régna ensuite en paix. La fin de sa vie fut agitée par la crainte de la puissance de Mithridate, dont il avoit épousé la sœur, veuve d'Ariarathe. Il aposta un jeune-homme, qu'il disoit être 3e. fils d'Ariarathe. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôterent la Cappadoce à Mithridate, & la Paphlagonie à Nicomede, qui mourut l'an 90 avant J. C. Ce monarque se concilia l'amour de ses sujets par la douceur de son caractere & par les qualités qui font un bon roi; mais sa gloire fut souillée par le meurtre de son pere & par son ambition.

NICOMEDE III, fils du précédent & son successeur, fut détrôné par son frere aîné, appellé Socrate, puis par Mithridate; mais les Romains le rétablirent. Il mourut sans enfans l'an 75 avant J. C., laissant les Romains héritiers de son royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

NICOMEDE, géometre, passe pour être l'inventeur de la courbe appellé *Conchoïde*, qui sert également à la résolution des deux problêmes de la duplication du cube, & de la trisection de l'angle. Les savans ne sont pas d'accord sur le tems où il vivoit. Quelques-uns le place deux siecles avant J. C., d'autres 4 ou 5 siecles après. Les raisons alléguées pour prouver l'une ou l'autre de ces dates, ne sont pas décisives. S'il est vrai qu'un certain Geminus a parlé de la Conchoïde deux siecles avant J. C., il s'ensuivroit précisément que Nicomede n'en est pas l'inventeur, mais non pas qu'il eût vécu avant Geminus.

NICON, (S.) Moine du monastere appellé *Pierre d'Or*, à l'extrémité de l'Arménie, fut surnommé *Métanoïte*, c'est-à-

dire *faites pénitence*, parce qu'il commençoit ordinairement ses sermons par ces paroles; travailla avec autant de zele que de fruit à la conversion des Arméniens & des Grecs qui montroient du penchant pour le Mahométisme. Il fut l'apôtre de l'isle de Crete, où il prêcha pendant 20 ans, & de toute la Grece. Il laissa un *Traité* sur la religion des Arméniens que Cotelier a donné en grec & en latin avec des Notes dans les Monumens des Peres apostoliques. On conserve dans la bibliotheque du roi de France deux exemplaires des *Pandectes de choses saintes*, qui renferment plusieurs Sermons de S. Nicon. Il mourut le 26 novembre 998, à Corinthe.

NICON, *voyez* NIKON.

NICOT, (Jean) né à Nîmes d'un notaire de cette ville, quitta sa patrie de bonne heure & s'introduisit à la cour, où son mérite lui procura les bonnes graces de Henri II & de François II. On le nomma ambassadeur en Portugal; à son retour il apporta en France la plante qu'on appelle *Nicotiane*, de son nom. Cette plante, connue aujourd'hui sous le nom de *Tabac*, si funeste à la mémoire, à la tête & souvent aux yeux de l'homme, fut présentée à la reine Catherine de Médicis, & delà lui vint son nom d'*Herbe à la Reine* (*voyez* GOHORRI). Nicot mourut à Paris en 1600, laissant plusieurs ouvrages manuscrits: I. Un *Traité de la Marine*, où il avoit recueilli tous les termes des mariniers. II. *Trésor de la Langue Françoise, tant ancienne que moderne*. Ce Dictionnaire, qui ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1606, in-fol., n'est plus d'aucun usage, à raison des révolutions que la langue françoise a essuyées depuis, & qu'elle ne cesse pas d'essuyer.

NIDER, (Jean) Dominicain qui assista au concile de Bâle, & qui mourut vers l'an 1440, est connu par son *Formicarium*, où il y a beaucoup de choses touchant les sortileges; nous avons aussi de lui *De Reformatione Religiosorum*, Anvers, 1611, in-8°.

NIDHARD *ou* NITHARD, (Jean-Everard) né au château de Falkenstein en Autriche, l'an 1607, entra dans la Société des Jésuites en 1631. Appellé à la cour de l'empereur Ferdinand III, il fut confesseur de l'archiduchesse Marie, qu'il suivit en Espagne lorsqu'elle épousa Philippe IV. Ce monarque conçut tant d'amitié & d'estime pour lui, qu'il voulut le faire décorer de la pourpre romaine. Après la mort de Philippe, la reine-mere lui donna la charge d'inquisiteur-général & le mit à la tête de son conseil. Depuis le ministere du duc de Lerme, l'Espagne étoit tombée dans un état de foiblesse, dont elle ne pouvoit se relever. Nidhard trouva le trésor sans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline & sans chef, mal conduites; & manqua de genie ou de moyens pour remédier à tant de maux. D. Juan forma un parti contre lui, & malgré la protection de la reine, il fallut que son confesseur cédât à l'orage: mais les affaires

de l'Etat n'en devinrent pas meilleures. Le ministre disgracié se retira à Rome, où il fut ambassadeur d'Espagne auprès du pape. Clément X l'éleva au cardinalat en 1672, & lui donna l'archevêché d'Edesse. Le cardinal Nidhard mourut en 1681, à l'âge de 73 ans. On a de lui quelques ouvrages sur *la Conception immaculée de la Ste. Vierge*, imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12. On a imprimé à Cologne une *Relation des différends arrivés en Espagne entre D. Juan d'Autriche & le cardinal Nidhard*, 1677, 2 vol. in-12.

NIEREMBERG, (Jean-Eusebe de) Jésuite, Allemand d'origine, naquit à Madrid en 1590, & y mourut en 1658, à 68 ans. C'étoit un homme pénitent, austere & très-laborieux. Il a beaucoup écrit; & la plupart de ses ouvrages de piété, composés, soit en espagnol, soit en latin, ont été traduits en diverses langues, & quelques-uns en françois. Le Traité du *Discernement du Tems & de l'Eternité, ou De la différence du Tems & de l'Eternité*, n'a pas seulement été mis en françois par le P. Brignon, il l'a été aussi en arabe par le P. Fromage de la même Société. Celui de ses ouvrages qui est le plus recherché des curieux, est sa *Curiosa y Filosofia de las maravillas de Naturalezza*, Madrid, 1643, in-4°. On a encore de lui : I. Eloges *des Hommes illustres, de sa Société*, en espagnol, Madrid, 1643, 6 vol. in-fol. II. Traité de l'*Origine de l'Ecriture-Sainte*, Lyon, 1641, in-fol. III. *Historia naturæ*, Anvers, 1635, in-fol.

NIEUHOFF, (Jean de) auteur Hollandois, né vers le commencement du 17e. siecle, à qui nous devons une Relation estimée, de son *Ambassade de la part de la Compagnie Orientale des Provinces-Unies avec l'empereur de la Chine*. Cette Relation curieuse est en hollandois. Jean le Charpentier en a donné une bonne traduction en françois, Leyde, 1665, in-fol. : cette édition est rare, & le livre est recherché.

NIEUWENTYT, (Bernard) né à Westgraafdyk, en Nord-Hollande, l'an 1654, marqua, dès sa premiere jeunesse, de l'inclination pour les sciences; mais avec le desir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raisonner juste, & il pénétra ensuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il passa à la médecine & au droit, & ses progrès dans ces deux sciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par son application continuelle, & en secondant l'étendue de son génie, bon philosophe, grand mathématicien, médecin célebre, magistrat habile & équitable. Plus attentif à cultiver les sciences, qu'avide des honneurs du gouvernement, il se contenta de les mériter. Il fut cependant conseiller & bourg-mestre de la ville de Purmerende, où il demeuroit, sans briguer des emplois qui l'auroient tiré de son cabinet. Ce savant mourut en 1718, à 63 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Un Traité en hollandois, traduit en françois par Noguès, sous ce titre : *L'Existence de Dieu*

démontrée par les Merveilles de la Nature, Paris, 1740, in-4°. Cet ouvrage, excellent en son genre, s'il étoit moins diffus, & si l'auteur ne se trompoit quelquefois dans la détermination de quelques causes finales particulieres, est divisé en 3 parties, dans lesquelles il traite de la structure du corps humain, des élémens, des astres & de leurs divers effets. C'est une espece de physique, dans laquelle ce sage écrivain tourne tout à la gloire de l'Être-Suprême & de ses ouvrages. Il y réfute en même tems les vaines difficultés que des raisonneurs superficiels objectent contre quelques articles de la foi chrétienne, en particulier contre la résurrection des morts. II. Une *Réfutation de Spinosa*, in-4°, en hollandois. III. *Analysis Infinitorum*, Amsterdam, 1695, in-4°. IV. *Considerationes secundæ circa Calculi differentialis principia*, Amsterdam, 1696, in-4°.

NIGER-PERATE, fut un des plus vaillans hommes de son tems parmi les Juifs. Il commandoit dans la province d'Idumée au commencement de la guerre de ce peuple contre les Romains, & se signala en plusieurs rencontres, principalement contre Cestius Gallus, à Gabaon & à Ascalon. Simon & Jean ayant usurpé toute l'autorité dans Jérusalem, Niger, dont les talens excitoient leur jalousie, fut un des premiers qu'ils accuserent d'intelligence avec les Romains. Ils lui firent mille outrages, & le traînerent enfin hors des murailles de Jérusalem, où ils le firent assommer à coups de pierre, sans lui vouloir permettre de se justifier des crimes dont il étoit accusé.

NIGER, (*C. Pscennius-Justus*) gouverneur de Syrie, se signala par sa valeur & sa prudence. Les légions Romaines le saluerent empereur à Antioche vers la fin d'avril 193, sur la nouvelle de la mort de Pertinax. Un orateur ayant voulu célébrer son avénement à l'empire par un panégyrique : » Composez plutôt, lui dit » Niger, l'éloge de quelque » fameux capitaine qui soit » mort, & retracez à nos yeux » ses belles actions pour nous » servir de modele. C'est se » moquer que d'encenser les » vivans, sur-tout les princes » dont il y a toujours quelque » chose à craindre ou à espé» rer » (*voyez* NÉRON). Niger ne jouit du commandement qu'environ un an ; il perdit plusieurs batailles contre Sévere, & enfin l'empire avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de J. C.

NIGIDIUS FIGULUS, (*Publius*) bon humaniste, habile philosophe & grand astrologue, passa pour le plus savant des Romains après Varron. Ses talens lui procurerent les charges de préteur & de sénateur. Il fut utile à Cicéron pour dissiper la conjuration de Catilina ; mais ayant pris le parti de Pompée contre César, il fut exilé, & mourut dans son exil, l'an 45 avant J. C. Cicéron, qui fait de lui le plus grand éloge, lui écrivit une belle lettre de consolation. S. Augustin dit qu'il fut surnommé *Figulus*, c'est-à-dire *Potier*, parce qu'il se servit d'un exem-

ple tiré de la roue de Potier, pour répondre à cette question qu'on lui faisoit contre l'astrologie : *Pourquoi la fortune de deux enfans jumeaux n'est-elle pas la même?* Il ne nous reste de ses Ecrits que des fragmens recueillis par Rutgersius. Il écrivoit d'une maniere si abstraite, que ses contemporains les négligerent.

NIGRISOLI, (Jerôme) savant médecin, né à Ferrare en 1621, mort dans sa patrie en 1689, à 69 ans, a fait imprimer à Guastalla, 1665, *Progymnasmata Medica.* Il pratiqua son art avec succès.

NIGRISOLI, (François-Marie) mort à Ferrare en 1727, à 79 ans, étoit fils du précédent, & ne se rendit pas moins habile que son pere dans la médecine. Il laissa plusieurs ouvrages, dont la plupart furent bien accueillis, entr'autres : I. Un *Traité du Quinquina*, en latin, Ferrare, 1700, in-4°. II. *Pharmacopœa Ferrariensis.* III. *Consigli Medici*, Ferrare, 1726, 2 vol. in-4°.

NIHUSIUS, (Barthold) né l'an 1589 à Wolpe, dans les états de Brunswick, d'une famille luthérienne, embrassa à Cologne la Religion Catholique vers l'an 1622. Après avoir eu pour premier emploi la direction du college des prosélites, il devint abbé d'Ilfeld en 1629, puis suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Mysie. Il mourut au commencement de mars 1657. On a de lui : *Annotationes de Communione Orientalium sub specie unicâ*, in-4°, Cologne, 1648; *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem*, &c., 1658, in-8°; & d'autres ouvrages de littérature, de théologie, de controverse & d'histoire.

NIKON, né en 1613 d'une famille obscure, dans le gouvernement de Novogorod en Russie, embrassa l'état monastique, devint successivement archimandrite, métropolite de Novogorod, & enfin patriarche de Russie en 1652. Le czar Alexiowitz lui donna toute sa confiance. Il introduisit dans l'Eglise Russe le chant à l'exemple de l'Eglise Grecque, & assembla une espece de concile pour la restitution du Texte Sacré. Il avoit remarqué dans les exemplaires dont on se servoit, beaucoup de passages altérés, peu conformes à la version des Septante. On rassembla les anciennes versions slaves, dont quelques-unes avoient au moins cinq siecles d'antiquité. Les moines du Mont-Athos, & les Grecs de l'Orient, fournirent beaucoup de copies des Livres-Saints. Il y fut prononcé que l'ancienne version slavone étoit fidelle, & qu'il ne s'y étoit glissé des fautes que par la multiplication des copies. On en fit une nouvelle édition à Moskou, que Nikon signa. Ces changemens causerent une division dans cette église. Ceux qui étoient attachés aux anciens usages, furent appellés *Raskolniki.* Ce schisme n'est pas encore fini. La faveur dont Nikon jouissoit auprès du Prince, fut suivie d'une disgrace qui lui donna le loisir de rassembler différentes Chroniques, de les confronter, de les corriger l'une par l'autre, & peut-être de les altérer : il en

composa une *Histoire* qui conduit jusqu'au regne du czar Alexiowitz, Pétersbourg, 1767, 2 vol. in-4°.

NIL, (S.) *Nilus*, disciple de S. Chrysostome, avoit une grande réputation de piété dès le commencement du 5*e.* siecle. On dit qu'il étoit de Constantinople & de la premiere noblesse. Il épousa une femme digne de lui & en eut deux enfans. L'empereur Arcadius l'éleva à la dignité de préfet ou gouverneur de Constantinople; mais les vices qui régnoient à la cour de ce prince, ayant alarmé la délicatesse de la conscience de Nil, le déterminerent à se retirer dans le désert de Sinaï avec son fils Théodule. Sa femme consentit à sa retraite, & se retira elle-même avec sa fille dans un monastere de filles en Egypte. S. Nil vécut long-tems avec des moines d'une sainteté exemplaire. Ils demeuroient dans des cavernes, ou dans des cellules qu'ils bâtissoient eux-mêmes, éloignées les unes des autres. La plupart ne mangeoient point de pain; mais seulement des fruits sauvages & des herbes crues; quelques-uns ne mangeoient qu'une fois la semaine. Ils avoient un prêtre, & s'assembloient le dimanche dans l'Eglise pour recevoir la communion, & s'entretenir des vérités saintes de la Religion. Des Sarrasins attaquerent les solitaires de Sinaï, en tuerent plusieurs, en emmenerent d'autres captifs, & donnerent à quelques-uns de ceux qui étoient les plus âgés, la liberté de se retirer. S. Nil fut de ces derniers; mais son fils Théodule fut emmené captif. On l'exposa en vente, & personne n'en voulant donner ce que les Sarrasins en demandoient, ces barbares vouloient le mettre à mort. A force de larmes, il obtint qu'on l'achetât. Il fut revendu à l'évêque d'Eleuse, qui ayant reconnu son mérite, l'éleva à la cléricature. S. Nil alla chercher ce cher fils chez l'évêque d'Eleuse, qui n'usa de son autorité de maître, que par l'espece de violence qu'il fit au pere & au fils de leur imposer les mains pour l'ordre sacré de la prêtrise. L'histoire ne nous apprend plus rien de S. Nil; mais il y a apparence qu'il écrivoit encore vers l'an 450, tems auquel on place ordinairement sa mort. Parmi ses ouvrages, on estime principalement ses *Epîtres*, le Traité *de la Vie Monastique* & le livre *de la Priere*. Dans sa Lettre 61*e.* du 4*e.* livre, il veut qu'on ne représente que la croix dans le sanctuaire, & il exhorte à placer autour des églises des peintures des histoires de l'Ancien & du Nouveau-Testament. Les Iconoclastes falsifierent ce passage. Joseph-Marie Suarez qui se démit de l'évêché de Vaison pour aller demeurer à Rome, y donna une édition des *Œuvres* de S. Nil en 1673, à l'exception de ses *Lettres*. Le P. Pierre Poussines, Jésuite, publia 335 *Lettres* de ce Saint, Paris, 1657, in-4°. Léon Allatius en fit imprimer un nombre beaucoup plus considérable à Rome, 1668, in-fol., grec-latin.

NIL, archevêque de Thessalonique dans le 14*e.* siecle, écrivit contre la primauté du pape. Barlaam, après avoir

écrit en faveur du siege de Rome, adopta l'erreur de Nil, & la soutint dans un Traité semblable pour le fond à celui de ce schismatique, faute qu'il corrigea dans la suite (voyez *Barlaam*). Ces deux Traités ont été réunis par Saumaise en un vol. in-4°, imprimé chez Elzevir en 1645. Ce commentateur y a ajouté des notes & quelques autres Traités. En 1608 il en avoit donné une édition in-8°, moins ample que celle que nous venons de citer.

NIL, surnommé DOXOPATRIUS, *archimandrite* (c'est-à-dire abbé d'un monastere grec) composa, par ordre de Roger roi de Sicile, à la fin du 11*e.* siecle, un *Traité des cinq Patriarchats*, de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem & de Constantinople. Etienne le Moine en a donné une édition en grec & en latin, Leyde, 1685, in-4°.

NINIAS *ou* NINUS le Jeune, fils de Ninus & de Sémiramis, monta vers l'an 2080 avant J.C. sur le trône d'Assyrie après sa mere, qui avoit abdiqué l'empire, ou, selon quelques auteurs, qu'il avoit fait mourir, parce qu'elle l'avoit sollicité au crime. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plutôt affermi dans ses états, qu'il en abandonna le soin à ses ministres, & se renferma parmi ses femmes dans son palais, où il mena la vie la plus voluptueuse, ne se faisant voir que très-rarement en public. On lui donne 38 ans de regne. Ses successeurs ne suivirent que trop l'exemple de ce prince lâche & fainéant; aussi connoît-on à peine leurs noms jusqu'à Sardanapale. *Voyez* NINUS.

NINON, *voyez* LENCLOS.

NINUS, roi des Assyriens, étoit, dit-on, fils de Belus. Il agrandit & embellit Ninive, fit la conquête de plusieurs pays, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, se rendit maître d'un grand nombre de villes, & singuliérement de Bactres, capitale du pays. Il dut en partie la prise de cette place-forte à Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers. Ninus conçut une forte passion pour cette héroïne, & l'épousa après la mort de son mari, qui s'étoit tué pour prévenir les terribles menaces de son puissant rival. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, vers l'an 2122 avant J. C., après un regne de 52 ans (*voyez* NINIAS *&* SÉMIRAMIS). Les commencemens de ces anciens empires, & l'histoire de leurs premiers maîtres sont couverts de ténebres, farcis de fables, & forment un chaos que la plus subtile critique ne sauroit débrouiller avec un succès bien marqué.

NIOBÉ, fille de Tantale, & femme d'Amphion, roi de Thebes, osa se préférer à Latone. Sa vanité irrita tellement cette déesse, qu'elle fit tuer par Apollon & par Diane ses 7 fils & 5 de ses filles. Elle en ressentit tant de douleur, qu'elle fut métamorphosée en rocher.

NIPHUS, (Augustin) né à Jopoli dans la Calabre, vers 1473, fit la plus grande partie de ses études à Tropea. Son pere & sa mere lui ayant été enlevés, il entra chez un bourgeois de Sessa, pour être précepteur de ses enfans. Il suivit ensuite ses disciples à Padoue,

où il s'appliqua à la philosophie sous Nicolas Vernia. De retour à Sessa, il résolut de s'y fixer, & y épousa une fille vertueuse nommée *Angelella*, dont il eut plusieurs enfans. Quelque tems après on lui donna une chaire de philosophie à Naples. A peine y fut-il arrivé, qu'il y composa un Traité *De Intellectu & Dæmonibus*, dans lequel il soutenoit qu'il n'y a qu'un seul entendement. Cet écrit souleva aussitôt tout le monde contre Niphus. Pierre Barocci, évêque de Padoue, l'engagea à publier son Traité avec des corrections. Il parut en 1492, in-folio; & fut réimprimé en 1503 & en 1527. Niphus donna depuis ce tems au public une suite d'autres ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation. Les plus célebres universités d'Italie lui offrirent des chaires avec des honoraires considérables. Il est constant qu'il avoit mille écus d'or d'appointement, lorsqu'il professoit à Pise vers 1520. Le pape Léon X le créa comte palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de Médicis, & lui donna le pouvoir de créer des maîtres-ès-arts, des bacheliers, des licenciés & des docteurs en théologie & en droit civil & canonique, de légitimer des bâtards, & d'ennoblir trois personnes. Les lettres-patentes de ces privileges singuliers sont du 15 juin 1521. Cet auteur mourut vers l'an 1550, âgé de plus de 70 ans. C'étoit un philosophe d'assez mauvaise mine; mais il parloit de bonne grace. Il avoit le talent d'amuser par ses contes & par ses bons mots : ses discours déceloient son extrême vanité. On prétend que, dans un de ces accès d'egoïsme, il dit à Charles-Quint : *Je suis empereur des lettres comme vous êtes empereur des soldats.* Ce prince lui ayant demandé comment les rois pouvoient bien gouverner leurs états? *Ce sera*, lui répondit-il, *en se servant de mes semblables* (les philosophes). On voit que dans tous les siecles l'orgueil de ce genre d'hommes a toujours été le même. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur *Aristote* & *Averroès*, 14 vol. in-fol. II. Des *Opuscules de Morale & de Politique*, Paris, 1645, in-4°. III. Des *Epîtres*. IV. Un *Traité de l'immortalité de l'Ame* contre Pomponace, &c., 1518, in-fol. V. *De Amore, de Pulchro*, Leyde, 1641, in-16. VI. Un Traité très-rare : *De falsâ Diluvii prognosticatione, quæ ex conventu omnium Planetarum qui in Piscibus continget, anno 1524, divulgata est;* Rome, 1521, in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style diffus & incorrect.

NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avoit parmi ses cheveux blancs, un cheveu de couleur de pourpre sur le haut de la tête, d'où dépendoit, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, ayant conçu de l'amour pour Minos, qui assiégeoit Mégare, coupa adroitement le cheveu fatal de son pere, & livra sa patrie aux ennemis. Nisus en mourut de déplaisir, & fut changé en épervier, selon la fable. La perfide Scylla se voyant méprisée par Minos, mourut aussi de désespoir, &

fut métamorphosée en alouette. Cette fable pourroit bien, comme tant d'autres greffées sur l'Ecriture, être tirée de l'histoire de Samson, auquel Dalila coupa les cheveux, d'où dépendoit la force de ce héros.

NISUS, héros Troyen qui suivit Enée en Italie. Ayant voulu venger la mort de son ami Euryale, tué par les Rutules, il fut la victime de l'amitié & de son courage. La mort de ces deux fideles & vaillans amis est rapportée au 9e. livre de l'*Enéide*, avec les traits les plus vifs & les plus touchans.

NITARD, *voyez* NIDHARD.

NITARD, abbé de S. Riquier, d'une ancienne maison, étoit attaché à Charles-le-Chauve, qui estimoit son savoir & ses vertus. Nous avons de lui, dans le Recueil de Duchesne, une *Histoire des Guerres* entre les trois fils de Louis-le-Débonnaire. Elle est utile pour connoître les événemens de son siecle. Il mourut vers 853.

NITIUS, *voyez* ROSSI.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, & fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle se fit élever un tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec ces paroles: « Si quelqu'un de mes » successeurs a besoin d'argent, » qu'il ouvre mon sépulcre, » & qu'il en puise autant qu'il » voudra; mais qu'il n'y tou» che point sans une extrême » nécessité: sinon, sa peine sera » perdue ». Le tombeau demeura fermé jusqu'au regne de Darius, fils d'Hystaspes, qui l'ayant fait ouvrir vers l'an 116 avant J. C., au-lieu des trésors immenses qu'il se flattoit d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre & cette inscription: « Si tu n'étois insatiable » d'argent & dévoré par une » basse avarice, tu n'aurois pas » violé la sépulture des morts ».

NIVELLE, (Jean de Montmorency, seigneur de) fils aîné de Jean de Montmorency, grand-chambellan de France, sous Charles VII, embrassa avec Louis son frere le parti du comte de Charolois, contre le roi Louis XI, dans la guerre du *Bien public*. Son pere fut si indigné de cette rebellion, qu'après l'avoir fait sommer, à son de trompe, pour rentrer dans son devoir, sans qu'il comparût, il le traita de chien; d'où est venu ce proverbe, encore à la mode aujourd'hui: *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle.* Ce seigneur mourut en 1477, à 55 ans. Il étoit bisaïeul du comte Philippe de Hornes & du baron de Montigny, que le duc d'Albe fit décapiter en 1568 & 1570, avec le comte d'Egmont, durant la guerre des Pays-Bas.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE, (Pierre-Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche, & s'attacha à cultiver la poésie. Lorsque la Mothe publia son systême de la poésie en prose, la Chaussée se déclara contre lui; ce qui engagea une querelle, où il fit paroître l'*Epître à Clio*: ouvrage plein d'une critique sage, mais froide & sans énergie. Il travailla ensuite pour le théâtre; mais, si on excepte 4 de ses pieces dans le comique larmoyant, on ne voit chez

chez lui que des ouvrages très-médiocres, où regne un mauvais goût de roman. Son style est lâche, diffus, traînant, & souvent froid. Il mourut en 1754, après avoir été reçu à l'académie françoise. Ses *Œuvres de Théâtre* ont été imprimées à Paris, 1763, en 5 petits vol. in-12.

NIVELLE, (Gabriel-Nicolas) prêtre, prieur-commandataire de S. Gereon, diocese de Nantes, né à Paris, mort le 7 janvier 1761, âgé de 74 ans. Il s'étoit retiré au Séminaire de S. Magloire, d'où il fut obligé de sortir en 1723; son opposition à la Bulle *Unigenitus* le fit renfermer 4 mois à la Bastille, en 1730. Il a publié : I. Les *Relations de ce qui s'est passé dans la Faculté de Théologie de Paris, au sujet de la Constitution* Unigenitus, 7 vol. in-12. II. *Le Cri de la Foi*, 3 vol. in-12, 1719. III. *La Constitution* Unigenitus *déférée à l'Eglise universelle, ou Recueil général des Actes d'appel*, 1757, 4 vol. in-fol. L'histoire Romaine est moins volumineuse que cette compilation, fruit de l'esprit de parti, auquel l'auteur eut l'imprudence de sacrifier son repos & ses talens.

NIZOLIUS, (*Marius*) grammairien Italien de Bersello dans le Modénois, contribua beaucoup à la renaissance des lettres dans le 16e. siecle, par son esprit & par son érudition. On a de lui : I. *De veris principiis & verâ ratione philosophandi contra Pseudo-Philosophos, libri IV*, Parme, 1553, in-4°. Il y attaque vivement les scholastiques, non-seulement sur la barbarie de leurs termes, mais aussi sur leurs opinions en plusieurs points. Le célebre Leibnitz en donna, en 1670, une nouvelle édition, in-4°. Il faut convenir cependant que parmi ces termes barbares, il y en avoit beaucoup qui rendoient des idées abstraites avec une précision, qu'on ne peut imiter sans les employer encore, comme font de très-bons écrivains: & quant aux opinions, on en trouve chez les auteurs modernes de plus vaines, de plus fausses & sur-tout de plus dangereuses. II. *Thesaurus Ciceronianus, vel Apparatus Linguæ Latinæ è scriptis Tullii Ciceronis collectus*, in-fol. C'est un bon Dictionnaire latin, composé des mots & des expressions de Cicéron, par ordre alphabétique. Nizolius est un des premiers qui a composé ces sortes de dictionnaires des écrits de Cicéron. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur avoit un génie fort supérieur à celui des simples compilateurs. III. *Observationes in Ciceronem*, Bâle, 1548, in-fol. Ces remarques philologiques sont utiles, & les éditeurs de l'orateur Romain en ont profité.

NOADIAS, *voyez* SÉMÉIAS.

NOAILLLES, (Antoine de) chevalier de l'ordre du roi de France, gentilhomme ordinaire de sa chambre, gouverneur de Bourdeaux, d'une illustre & ancienne maison du Limosin, qui possede depuis un tems immémorial la terre & château de Noailles, situé près de Brives, naquit en 1504. Son mérite l'éleva aux places d'ambassadeur d'Angleterre, de chambellan des enfans de France,

& d'amiral de Guienne, puis de France en 1543. Il ménagea, pendant son ambassade d'Angleterre, la treve faite à Vaucelles entre Henri II & Philippe II, rois de France & d'Espagne. A son retour, il chassa les huguenots de la ville de Bourdeaux, dont ils s'étoient emparés, & mourut en 1562, à 58 ans. — Son frere François de NOAILLES, évêque de Dax, fut ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise & à Constantinople, où il rendit de grands services à la Chrétienté. Il mourut à Bayonne en 1585, à 66 ans. Henri III & Catherine de Médicis le consultoient dans les affaires les plus épineuses. Ses *Ambassades* en Angleterre, & celles de son frere, ont été imprimées à Paris en 1763, 3 vol. in-12.

NOAILLES, (Anne-Jules de) duc & pair, & maréchal de France, &c., étoit fils d'Anne de Noailles, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de décembre 1663. Il naquit en 1650, fut fait premier capitaine des gardes-du-corps en survivance de son pere, eut le commandement de la maison du roi en Flandre l'an 1680, commanda en chef dans le Roussillon & la Catalogne en 1689, & fut fait maréchal de France au mois de mars 1693. Il gagna la bataille du Ther le 27 mai de l'année suivante, prit les villes de Palamos, de Girone, & mourut à Versailles le 20 octobre 1708, à 59 ans; ce seigneur étoit aussi recommandable par son amour pour la Religion, que par son zele ardent pour le bien de l'état.

NOAILLES, (Adrien-Maurice, duc de) fils du précédent, vit le jour en 1678. Né avec des talens pour la guerre, il servit de bonne heure, & se trouva à tous les sieges que le duc son pere fit dans la Catalogne en 1693 & 1694. Il se signala ensuite sous le duc de Vendôme dans la même province, passa en Flandre l'an 1696, & continua d'y montrer sa valeur & sa prudence. Ces deux qualités le firent choisir en 1700, pour accompagner le roi d'Espagne jusqu'à Madrid. Personne n'ignore les services distingués qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne. Général des armées du roi en Roussillon, il y remporta en 1708 & 1709 plusieurs avantages sur les ennemis. A la fin de 1710, & dans le cœur de l'hiver, il se rendit maître de Girone, une des plus importantes places de la Catalogne. Ce service signalé fut récompensé en 1711, par Philippe V, du titre de Grand d'Espagne de la premiere classe. Louis XIV, non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'avoit fait brigadier en 1702, maréchal-de-camp en 1704, lieutenant-général en 1706, & il avoit été reçu duc & pair en 1708. Réunissant en lui le double mérite d'homme de guerre & d'homme d'état, il fut nommé président du conseil des finances en 1715, conseiller au conseil de régence en 1718, & chevalier des ordres du roi en 1724. Dans la guerre de 1733, il servit au siege de Philisbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le comman-

dement des troupes pendant l'hiver de 1734, & reprit Worms sur les Impériaux. Nommé, en 1735, général en chef des troupes Françoises en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Mais dans la guerre de 1741, il n'eut pas le même succès, & perdit la bataille de Dettingen en 1743. Il mourut à Paris le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignoit à de rares lumieres & à beaucoup de facilité d'esprit, des connoissances de toute espece. Les vrais connoisseurs ont toujours admiré son talent pour les plans de campagne; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de justes sujets d'inquiétude, il put en certaines conjonctures perdre des momens favorables. Il put aussi paroitre timide, lorsqu'il n'étoit que prudent. Il avoit épousé en 1698, Françoise d'Aubigné, fille unique du comte d'Aubigné, frere de madame de Maintenon. M. l'abbé Millot a publié ses *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. Ils seroient plus intéressans & plus estimés, si l'éditeur ne leur avoit donné cette teinte de philosophisme qu'on remarque dans ses *Elémens d'Histoire* & dans tout ce qui est sorti de ses mains.

NOAILLES, (Louis-Antoine de) frere d'Anne-Jules, dont nous avons parlé, naquit en 1651. Il fut élevé dans la piété & dans les lettres. Après avoir fait sa licence en Sorbonne avec distinction, il prit le bonnet de docteur en 1676. Le roi le nomma à l'évêché de Cahors en 1679. Il fut transféré à Châlons-sur-Marne l'année d'après, & l'archevêché de Paris étant venu à vaquer en 1695, Louis XIV jeta les yeux sur lui pour remplir ce siege important. Noailles parut hésiter à l'accepter; mais quelque tems après non content d'acquiescer à sa nomination, il demanda & obtint encore son frere pour successeur dans le siege de Châlons. L'archevêque de Paris fit des réglemens pour le gouvernement de son diocese & pour la réforme de son clergé; mais il ne ménagea pas assez les Jésuites; il ne voulut pas être leur valet, suivant ses expressions; & ceux-ci crurent de leur côté avoir sujet de se plaindre du prélat. Noailles avoit donné en 1685, n'étant encore qu'évêque de Châlons, une approbation authentique aux *Réflexions morales* du P. Quesnel, ou plutôt il en avoit continué l'approbation; car son prédécesseur, Felix Vialart, l'avoit accordée pour son diocese. Devenu archevêque de Paris, il condamna, en 1696, le livre de l'abbé de Barcos, intitulé: *Exposition de la Foi Catholique touchant la Grace.* On vit paroître à cette occasion le fameux *Probléme Ecclésiastique*, attribué au P. Doucin, mais que le P. Gerberon croit avec plus de vraisemblance être d'un écrivain du parti de Jansenius. On examinoit dans ce *Probléme*: « Auquel falloit-il croire, » ou à M. de Noailles, archevêque de Paris, condamnant l'*Exposition de la Foi*: » ou à M. de Noailles, évêque

» de Châlons, approuvant les » *Réflexions morales* » ? Il est aisé de concevoir que l'archevêque en fut irrité ; & comme il ne doutoit pas que ce ne fût l'ouvrage d'un Jésuite, il en fut animé contre ces Religieux. Dans l'assemblée de 1700, à laquelle il présida, il fit condamner 127 propositions tirées de différens Casuistes, parmi lesquels plusieurs étoient Jésuites, mais qui n'avoient fait que suivre & répéter de plus anciens (*voy.* MOYA). La même année il fut nommé cardinal. On proposa en 1701 un problême théologique, qu'on appella le *Cas de Conscience par excellence.* « Pouvoit-on donner » les Sacremens à un homme » qui auroit signé le Formu» laire, en croyant dans le » fond de son cœur que le Pape » & même l'Eglise peuvent se » tromper sur les faits » ? Quarante docteurs signerent qu'on pouvoit donner l'absolution à cet homme. Le cardinal de Noailles ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, & le fait d'une foi humaine. Les autres évêques exigerent la foi divine pour le fait, disant que ce fait étant le sens d'un livre, il étoit nécessaire que l'Eglise pût en juger avec certitude ; que les faits doctrinaux ne peuvent cesser d'être du ressort de la foi, sans que le dogme en lui-même y soit également soustrait. Clément XI crut terminer la querelle, en donnant en 1705 la Bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'étoit d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'assemblée du clergé de la même année reçut cette Bulle, mais avec la clause que *les évêques l'accepteroient par voie de jugement.* Cette clause, suggérée par le cardinal de Noailles, indisposa Clément XI contre lui. Cependant le cardinal voulut faire signer la Bulle aux Religieuses de Port-Royal-des-Champs. Elles signerent, mais en ajoutant que « c'étoit sans déroger » à ce qui s'étoit fait à leur » égard à la paix de Clé» ment IX ». Cette déclaration fut mal interprétée. Le roi demanda une bulle au pape pour la suppression de ce monastere, & en 1709 il fut démoli de fond en comble. Le cardinal de Noailles, qui avoit dit plusieurs fois que Port-Royal étoit le *séjour de l'innocence*, se prêta à sa destruction, parce qu'il crut voir ensuite que c'étoit celui de l'opiniâtreté. L'année d'auparavant (1708) Clément XI avoit porté un décret contre les *Réflexions morales ;* mais le parlement de Paris y ayant trouvé des nullités, il ne fut point reçu en France. Les foudres lancées contre Quesnel ne produisirent leur effet qu'en 1713, année dans laquelle la Constitution *Unigenitus* vit le jour. Le cardinal de Noailles révoqua le 28 septembre 1713 l'approbation qu'il avoit donnée étant évêque de Châlons au livre de Quesnel. Une nombreuse assemblée d'évêques fut convoquée à Paris ; tous accepterent la Bulle, les uns purement & simplement, les autres moyennant quelques explications ; excepté sept qui ne voulurent ni de la Bulle, ni des Commentaires. Le cardinal de Noailles

se mit à la tête de ces derniers, & défendit par un Mandement du 25 février, de recevoir la Constitution *Unigenitus*. Louis XIV, irrité, lui défendit de paroître à la cour, & renvoya les évêques ses adhérans dans leurs dioceses. La Bulle fut enregistrée par la Sorbonne & par le parlement. Mais après la mort de Louis XIV en 1715, tout changea de face. Le duc d'Orléans, régent du royaume, mit le cardinal de Noailles à la tête du conseil de conscience. Ce prélat étant bien accueilli à la cour du régent, les évêques opposés à la Bulle appellerent & réappellerent à un futur Concile, dût-il ne se tenir jamais. Noailles appella aussi en 1717, par un acte public qui fut supprimé par arrêt du parlement, le 1 décembre de la même année. L'archevêque renouvella son appel en 1718; & le 14 janvier 1719, il donna une *Instruction pastorale* qui fut condamnée à Rome le 3 août 1719, par un décret du pape. Le régent, confondant l'erreur & la vérité, ordonna le silence aux deux partis. Cette loi du silence, toujours recommandée & toujours violée, ne fit qu'encourager les opposans. L'expérience de tous les siecles apprend que c'est toujours à l'ombre du silence que les sectaires se fortifient : bien résolus de ne pas le garder, ils envisagent comme un triomphe, l'ordre qui l'impose à leurs adversaires ; & c'en est véritablement un pour l'erreur que de voir la vérité captive. Cependant le moment du Seigneur arriva pour le cardinal. Il reconnut tout-à-coup, comme il s'en expliqua hautement, qu'on l'avoit engagé dans un parti de factieux. Les remords qu'il éprouvoit depuis long-tems, joints à près de quatre-vingts ans d'âge qui le menaçoient d'une mort prochaine, le déterminerent à écrire au pape Benoît XIII, en termes trop édifians, pour qu'on les trouve déplacés nulle part. Après avoir dit que son grand âge ne lui permettoit guere de compter sur une vie plus longue, & que les approches de l'éternité demandoient de lui qu'il se rendît enfin aux desirs du chef de l'Eglise : « Dans cette vue, » poursuivoit-il, je vous atteste en présence de J. C. » que je me soumets sincérement à la bulle *Unigenitus*, » que je condamne le livre des » *Réflexions morales*, & les » cent une propositions qui en » ont été extraites, de la » même maniere qu'elles sont » condamnées par la constitution ; & que je révoque mon » *Instruction Pastorale*, avec » tout ce qui a paru sous mon » nom contre cette bulle. Je » promets à votre Sainteté, » continue-t-il, de publier au » plutôt un Mandement, pour » la faire observer dans mon » diocese. Je dois encore lui » avouer, que depuis que, par » la grace du Seigneur, j'ai » pris cette résolution, je me » sens infiniment soulagé ; que » les jours sont devenus plus » sereins pour moi ; que mon » ame jouit d'une paix & d'une » tranquillité que je ne goûtois » plus depuis long-tems ». Toutes ces promesses furent ponctuellement remplies. Le

cardinal-archevêque se prêta à tout ; il rétracta son appel, & son Mandement de rétractation fut affiché le 11 octobre 1728. Il mourut en 1729, à 78 ans. Ses charités étoient immenses ; ses meubles vendus & toutes les autres dépenses payées, il ne laissa pas plus de 500 livres. Il aimoit le bien & le faisoit. Doux, agréable dans la société, brillant même dans la conversation, sensible à l'amitié, plein de candeur & de franchise, il attachoit le cœur & l'esprit. S'il se laissa quelquefois prévenir, c'est qu'il jugeoit des autres par l'élévation de son ame, & cette ame étoit incapable de tromper. Ses adversaires crurent voir en lui un mélange de grandeur & de foiblesse, de courage & d'irrésolution. Plein de bonne foi, il soutenoit des gens qu'on accusoit d'en manquer. Il favorisoit les Jansénistes, sans l'être lui-même. Quoiqu'il luttât contre le pape & tous les évêques du monde catholique, à quelques appellans près, on étoit parvenu à lui persuader qu'il n'avoit pour adversaires que les Jésuites ; ce qui paroîtroit incroyable si on ne voyoit cette singuliere persuasion, consignée dans ses propres lettres & celles de ses correspondans. « Il n'y a contre vous » qu'un soupçon (lui écrivoit madame de Maintenon, en répondant à une de ses lettres), » est-il impossible de l'effacer? » Tout ce qu'on dit contre » vous se réduit à la protection » secrete que vous accordez » au parti Janséniste. Personne » ne vous accuse de l'être ; » voudriez-vous plus long-tems » être le chef & le martyr d'un » corps dont vous rougiriez » d'être membre. Jamais les » Jésuites n'ont été plus foibles » qu'ils le sont. Je vois la force » que vous auriez, si ce nuage » de Jansénisme pouvoit se » dissiper. On est averti que » vous avez des commerces » directs & indirects à Rome, » avec des gens qui ont été » les plus acharnés pour Jansenius, & contre le roi. » Croyez, Monseigneur, que » tout lui revient, & qu'il » n'a aucun tort de vous soupçonner. Ce n'est point sur » les discours de votre Pere » de la Chaise, &c. ». — Gaston-Jean-Baptiste-Louis de NOAILLES, son frere, qui lui succéda dans l'évêché de Châlons, a témoigné la même opposition à la Bulle *Unigenitus*, & n'a point imité son frere dans sa réunion avec le corps des pasteurs. Il mourut en 1720, à 52 ans.

NOBILIUS, *voyez* FLAMINIUS.

NOBLE, (Eustache le) né à Troyes en 1643, d'une famille distinguée, s'éleva par son esprit à la charge de procureur-général du parlement de Metz. Il jouissoit d'une réputation brillante & d'une fortune avantageuse, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait à son profit de faux actes. Il fut mis en prison au Châtelet, & condamné à faire amende-honorable & à un bannissement de 9 ans. Le Noble appella de cette sentence qui n'étoit que trop juste, & il fut transféré à la Conciergerie. Gabrielle Perreau, connue sous le nom de la *Belle Epiciere*, étoit alors en cette prison, où

son mari l'avoit fait mettre pour son inconduite. Le Noble la connut, l'aima, & se chargea d'être son avocat. Après bien des aventures peu honorables à l'un & à l'autre, le Noble fut banni derechef pour 9 ans, mais quelque tems après il obtint la permission de revenir en France, à condition de ne point exercer de charge de judicature. Les malheurs de le Noble ne l'avoient point corrigé. Il fut déréglé & dissipateur toute sa vie, qu'il termina dans la misere en 1711, à 68 ans. Il fallut que la charité de la paroisse S. Severin fit enterrer cet homme, qui avoit fait gagner plus de 100 mille écus à ses imprimeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis en 19 volumes in-12, par Brunet, imprimeur de Paris. On peut les diviser en trois classes; dans la *1re.* nous placerons les ouvrages sérieux; dans la *2e.* les ouvrages romanesques, & dans la *3e.* les ouvrages poétiques. On a de lui dans le premier genre : I. L'*Histoire de l'établissement de la République de Hollande;* c'est un extrait, fait avec trop de précipitation & de partialité, de l'Histoire de Grotius, en 2 vol. in-12, Paris, 1689 & 1690. Cet ouvrage fut proscrit par les Hollandois. II. *Relation de l'Etat de Genes*, Paris, 1685, in-12; ouvrage superficiel. III. *Traité de la Monnoie de Metz*, in-12. L'auteur y donne un Tarif de sa réduction avec celle de France. IV. *Dissertation chronologique de l'année de la naissance de J. C.*, Paris, 1693, in-12. V. *Le Bouclier de la France, ou les Sentimens de Gerson & des Canonistes touchant les différends des Papes & des Rois de France;* cet ouvrage a aussi paru sous le titre de l'*Esprit de Gerson.* Tous ces boucliers si multipliés depuis, ne sont que des épouvantails d'enfans ; comme si l'Eglise n'avoit pas plus souffert, & n'avoit pas plus à craindre des entreprises de la puissance séculiere que celle-ci de la part de l'Eglise. Si quelques pontifes ont commis quelque faute en étendant leur pouvoir au-delà de ses bornes, on s'en est vengé sans modération; & pour maintenir quelque prérogative de l'autorité civile, on s'est efforcé de renverser tout l'édifice de la puissance spirituelle. « Dès que » Rome, dit le comte d'Albon, » a voulu exiger au-delà de ce » qu'on lui devoit, on lui a re» fusé même ce qui lui étoit » dû : quand elle a donné dans » les abus, on l'a menacée de » la priver de l'usage du pou» voir. Quand à l'autorité elle » a joint les prétentions, on » lui a fait craindre de violentes » injustices. Le sacerdoce n'a » jamais lutté contre l'empire, » que l'empire n'ait employé » toutes ses forces pour fouler » le sacerdoce; & au premier » mouvement que les pontifes » ont semblé faire pour porter » la main au sceptre des Cé» sars, les Césars se sont ef» forcés pour s'élever jusqu'au » trône des pontifes » (*voyez* SENKENBERG). VI. Une *Traduction des Psaumes* en prose & en vers, avec des réflexions & le texte latin à côté, ce qui forme un vol. in-8° à trois colonnes. VII. *Entretiens politiques sur les affaires du tems ;*

ouvrage périodique, plein de saillies heureuses & de plaisanteries basses. On a de lui dans le second genre : I. *Histoire secrete de la Conjuration des Pazzi contre les Médicis.* II. La *Fausse comtesse d'Isambert.* III. *Milord Courtenai.* IV. *Epicaris.* V. *Ildegerte, reine de Norwege.* VI. *Zalima.* VII. *Mémoires du chevalier Baltazar.* VIII. *Aventures provinciales.* IX. Les *Promenades.* X. *Nouvelles Africaines.* XI. Le *Gage touché.* XII. L'*Ecole du Monde ;* ouvrage qui renferme beaucoup de bonne morale ; mais écrit avec la légéreté propre à une production frivole. XIII. L'*Histoire du détrônement de Mahomet IV.* Ces différens ouvrages sont moitié romanesques & moitié historiques. On y trouve de loin en loin quelques morceaux intéressans ; mais le total n'en vaut ordinairement rien. On a de lui dans le troisieme genre : I. Des *Traductions* rampantes, en vers, des *Satyres* de Perse & de quelques *Odes* d'Horace. II. Des *Contes* & des *Fables*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, ne méritoit pas tant d'empressement. Il y regne une prolixité froide, un ton familiérement bas, un style languissant. III. Un *Poëme* sur la *destruction du Temple de Charenton.* IV..... sur la *destruction de l'Hérésie*, distribué en quatre livres. V. Des *Comédies*, qu'on ne joue plus ; le bon comique y domine moins que la polissonnerie. VI. Des *Epîtres*, des *Stances* & des *Sonnets*, qui ne sont guere au-dessus du médiocre. Le Noble a encore traduit les curieux *Voyages* de Gemelli Carreri, Paris, 1727, 6 vol. in-12.

NOBLE, (Pierre le) substitut de procureur-général du parlement du Rouen, mort en 1720, a donné un *Recueil de Plaidoyers* sur des sujets utiles ou curieux.

NOBUNANGA, empereur du Japon, se distingua par sa valeur & ses victoires ; reconnut les vertus des Chrétiens & la sagesse de leur loi. Leur religion fleurit sous son empire ; mais il ternit ses bonnes qualités par son orgueil, qu'il poussa jusqu'à se faire adorer comme un dieu. Il ne tarda pas d'en être puni. Ses sujets révoltés l'attaquerent & le brûlerent vif dans son palais avec son fils aîné, le 20 juin 1582. Une chose remarquable dans sa sacrilege apothéose, qui se fit dans un grand temple nouvellement érigé avec une solemnité incroyable, c'est que tout l'empire y étant accouru, d'après des ordres séveres & menaçans, & pas un seul chrétien ne s'y étant trouvé, il ne témoigna aucun mécontentement contre eux. Un historien termine de la sorte la narration de sa mort tragique. « Telle fut la » fin du fier Nobunanga. Son » sort avoit été jusques-là » semblable à celui du superbe » Nabuchodonosor. Conquérant comme lui, comme lui » protecteur de la véritable » Religion, il avoit voulu, » comme lui, s'égaler à Dieu ; » mais il n'eut pas comme lui » un châtiment de grace, & » ne se reconnut pas ».

NOCETI, (Charles) Jésuite, né à Pontre-Moli, enseigna la théologie au college Romain,

fut donné pour coadjuteur au P. Turano, pénitencier de S. Pierre, & fut un des examinateurs des évêques. Il mourut à Rome en 1759. On a de lui : *Veritas vindicata*, en 2 vol. C'eſt une critique de la *Theologia Chriſtiana* du P. Concina, qui fit beaucoup de bruit : il y venge avec force ſes confreres, attaqués par le Dominicain qui paroît avoir excédé en critique & en cenſure par un zele quelquefois plus vif que réfléchi. Noceti étoit bon poëte, comme on le voit par ſes *Eglogues* & par les *Poëmes* ſur l'*Arc-en-Ciel* & l'*Aurore Boréale*. C'eſt dans ces poéſies que le célebre Boſcowich trouva l'exhortation dont il fut frappé, & à laquelle il fut ſi docile. *Voyez ſon article.*

NODOT, (François) auteur qui n'eſt connu que par des *Fragmens de Pétrone*, qu'il prétendit avoir trouvé à Belgrade en 1688, & qu'il publia à Paris en 1694. Il eſt bien difficile de ſe perſuader que le latin de ces fragmens ſoit celui du ſiecle de Pétrone. *Voyez ce mot.*

NOÉ, fils de Lameth, naquit l'an 2978 avant J. C. Il fut juſte & trouva grace devant le Seigneur, qui, voyant la malice des hommes & la dépravation générale des mœurs qui couvroit d'abominations toute la terre, réſolut d'abolir les criminels par un déluge général. Il ordonna à Noé de bâtir une arche pour ſe ſauver du déluge, lui & toute ſa famille, avec des bêtes & des oiſeaux de toute eſpece, mâles & femelles. Il marqua lui-même la forme, les meſures & les proportions de ce grand vaiſſeau ; il devoit être de la figure d'un coffre, long de 300 coudées, large de 50, & haut de 30 ; enduit de bitume, & diſtribué en trois étages, dont chacun devoit avoir pluſieurs loges. Noé crut à la parole de Dieu, & exécuta tout ce qu'il avoit commandé. Après qu'il eut fait porter dans l'arche toutes les choſes néceſſaires pour la vie des hommes & des animaux, 7 jours avant le déluge, Dieu lui ordonna d'y entrer avec ſa femme, ſes trois fils & leurs femmes, & des animaux de toute eſpece. Ce grand vaſe les contint ſans peine, & ſe trouva parfaitement proportionné au grand nombre de créatures qu'il devoit renfermer (*voyez* BORREL, PELLETIER, WILKINS). Noé étoit alors âgé de 600 ans. Le jour de la vengeance étant venu, la mer ſe déborda de tous côtés, & il tomba une pluie horrible pendant 40 jours & 40 nuits. Toute la terre fut inondée, & tout périt, excepté ce qui étoit dans l'arche (*).

(*) De mauvais phyſiciens ont prétendu qu'il n'y avoit pas aſſez d'eau dans la nature pour former une telle inondation ; mais le contraire a été plus d'une fois démontré. On ſait que M. de Buffon, ſans recourir à aucun agent ſurnaturel, a cru en trouver aſſez pour couvrir durant des ſiecles toute la ſurface du globe ; ſi ſon hypotheſe n'a pas été accueillie des ſavans, ce n'a pas été à raiſon du défaut d'eau. On peut voir tout ce qui regarde le déluge, ſes effets, ſes monumens, &c., dans le *Catéchiſme Philoſophique*, n°. 271 ; dans l'*Examen impartial des Epoques de la Nature*, n°. 48 ; dans le *Journ. hiſt. litter.*, 1780, 1 mars & ſuiv.

Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit souffler un grand vent, qui commença à faire diminuer les eaux. Sept mois après le commencement du déluge, l'arche se reposa sur le Mont-Ararath, près la ville d'Erivan. Le dixieme jour du 10e. mois, les sommets des montagnes se découvrirent, & 40 jours s'étant passés depuis que l'on eut commencé à les appercevoir, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, & lâcha un corbeau, qui ne rentra plus. Il envoya ensuite la colombe, qui n'ayant pu trouver où asseoir son pied, revint dans l'arche : sept jours après il la renvoya de nouveau, & elle revint portant dans son bec un rameau d'olivier qui, dans ce chaos général, avoit conservé la verdure de ses feuilles. Noé, déterminé à quitter l'arche, en sortit un an après qu'il y fut entré. On conçoit sans peine quel fut son étonnement quand il vit la surface de cette nouvelle terre, ravagée & dégradée d'une maniere qui la rendoit méconnoissable, & qui vérifioit par son aspect l'oracle du Seigneur, qui avoit annoncé qu'elle seroit détruite avec les hommes (*Dispergam eos cum terrâ*, Gen. 8). Le choc de tant de mers, qui *alloient & venoient*, suivant l'expression de l'Ecriture, avec une impétuosité & une violence inconcevable, & cela l'espace d'une année entiere, a dû détruire & produire des choses sans fin & sans nombre. Voyons seulement l'effet d'une grande marée, de celle, par exemple, qui en 860 transporta le Rhin dans le lit de la Meuse, & réforma toute la surface de la Hollande; l'effet d'un simple tourbillon du courant d'air" qui » (au rapport de M. de Buffon) creusa une fosse énorme » & couvrit tout un village de » la terre emportée de cette » fosse; en sorte que l'endroit » dont la terre avoit été en- » levée, paroissoit un trou » épouvantable, & que le vil- » lage fut entiérement enterré » par cette terre transportée ». Eh! qu'est-ce qu'une marée, qu'est-ce qu'un courant d'air contre toute la masse de l'océan, poussé tout-à-coup hors de l'abyme qui lui servoit de lit, grossi de tout ce qu'il y a d'eau dans l'air & dans la terre, & répandu sur le globe entier avec toute la violence que la main de Dieu peut imprimer au plus fougueux élément? — Le premier soin de Noé fut de dresser un autel au Seigneur, & de lui offrir en holocauste un de tous les animaux purs qui étoient dans l'arche. Dieu fit une alliance éternelle avec lui, & voulut que l'arc-en-ciel en fût comme le signe : soit que ce météore n'existât point avant le déluge comme quelques auteurs le prétendent; soit que ne paroissant que dans des tems pluvieux, il fut plus propre que tout autre signe, à rappeller la promesse faite à Noé, & à le rassurer contre une nouvelle inondation. Cette grande catastrophe du globe, décrite dans les saintes lettres avec tous les caracteres de la vérité, empreinte pour ainsi dire dans tous les traits qui forment le tableau de la nature actuelle, s'est conservée dans le souvenir de

toutes les nations. « Point de » vérité historique (dit un cri» tique moderne) mieux prou» vée que celle du déluge. Be» rose le Chaldéen nous parle » de l'arche qui s'arrêta vers » la fin du déluge sur une mon» tagne d'Arménie. Nicolas de » Damas, dans le 96e. livre de » ses histoires, dit qu'au tems » du déluge, il y eut un homme » qui, arrivant avec une ar» che ou un vaisseau sur une » haute montagne d'Arménie, » échappa à ce fléau universel, » & que les restes de cette ar» che se sont long-tems con» servés sur cette montagne. » Abydene, auteur d'une His» toire des Chaldéens & des » Assyriens, donne de ce dé» luge quantité de détails sem» blables à ceux qu'en donne » Moïse. Qu'on lise le Traité » de Lucien sur la Déesse Sy» rienne, on y trouvera toutes » les circonstances de ce ter» rible événement aussi claire» ment & aussi énergiquement » exposées que dans le livre de » la Genese, ce qui ne peut » être que l'effet de la tradi» tion générale établie alors » chez les Orientaux. On verra » les mêmes choses dans le » 1er. livre des Métamorphoses » d'Ovide. Varron parle du » tems qui s'écoula depuis » Adam jusqu'au déluge, *ab* » *hominum principio ad cata-* » *clismum*. Les Chinois disent » qu'un certain Puen-Cuus » échappa seul avec sa famille » du déluge universel. Jean de » Laët & Lescarbot rapportent » la tradition constante du dé» luge parmi les Indiens de l'A» mérique. Boulanger convient » que la plupart des usages de » l'antiquité sont autant de » monumens de la révolution » arrivée sur notre globe par » le déluge. Les divers déluges, » dont les historiens & les my» thologistes ont fait mention » ne sont dans le fait que celui » de Noé, défiguré par des » traits qui n'empêchent pas » qu'on ne le reconnoisse très» distinctement; comme on » peut voir dans la savante » Dissertation que M. Walch » a publiée sur ce sujet ». Après le déluge Noé se mit à cultiver la terre, & il planta la vigne. Elle étoit connue avant ce tems-là; mais il fut le premier qui la planta avec ordre, & qui découvrit l'usage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur. Ayant donc fait du vin, il en but, & comme il n'en avoit point encore éprouvé la force, il s'enivra & s'endormit dans sa tente. Cham son fils, l'ayant trouvé découvert d'une maniere indécente, s'en moqua & en donna avis à ses freres, qui marchant en arriere, couvrirent d'un manteau la nudité de leur pere. Noé à son réveil, apprenant ce qui s'étoit passé, maudit Chanaan, fils de Cham (*voyez ces mots*) dont les descendans furent dans la suite exterminés par les Israélites, & bénit Sem & Japhet. Ce saint homme vécut encore 350 ans depuis le déluge, & mourut l'an 2029 avant J. C., à l'âge de 950 ans. La vie de ses descendans est restée beaucoup au-dessous de son terme; tant par une suite naturelle des altérations que la terre avoit essuyées dans toutes ses productions, que par une volonté directe du Seigneur qui resserra

les bornes d'une vie dont l'homme avoit si étrangement abusé. *Voyez* MÉNÈS.

NOEMA, fille de Lamech & de Sella sa 2*e*. femme, passe pour avoir inventé la maniere de filer la laine & de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avoit épousé Noé; & d'autres, qu'elle étoit la même que la Minerve des Grecs, nommée aussi *Nemanoun*.

NOÉMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, & maria ses 2 fils Chélion & Mahalon, à Orpha & à Ruth, filles Moabites. Ces deux jeunes époux étant morts sans laisser d'enfans, Noémi résolut de retourner dans la Judée. Ruth ne voulut point la quitter, & elles arriverent ensemble à Bethléem, dans le tems que l'on commençoit à couper les orges. Ruth alla glaner dans le champ de Booz, homme fort riche, & le proche parent d'Elimelech, qui l'invita à suivre ses moissonneurs & à manger avec ses gens. Ruth de retour à la maison, ayant appris à Noémi ce qui s'étoit passé, celle-ci l'avertit que Booz étoit son proche parent, & elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouser. Ruth suivit le conseil de sa belle-mere, & vint à bout de se marier avec Booz, dont elle eut un fils nommé *Obed*, qui fut un des ancêtres de J. C. *Voyez* RUTH.

NOET, *Noëtus*, héréfiarque du 3*e*. siecle, fut maître de Sabellius. Il enseigna que J. C. n'étoit pas différent du Pere; qu'il n'y avoit qu'une seule personne en Dieu, qui prenoit tantôt le nom de Pere, tantôt celui de Fils, qui s'étoit incarné, qui étoit né de la Vierge, & avoit souffert sur la croix. Ayant été cité devant les prêtres, il désavoua d'abord ses erreurs. Il ne changea cependant pas d'avis, & ayant trouvé le moyen de faire adopter ses rêveries par une douzaine de personnes, il les professa hautement, & se fit chef de secte; il prit le nom de *Moïse*, & donna le nom d'*Aaron* à son confrere. Ses sectateurs s'appellerent *Noëtiens*. Leurs erreurs étoient les mêmes que celles de Praxeas & de Sabellius.

NOGARET, *voyez* VALETTE.

NOGARET, (Guillaume de) fut chargé par Philippe le Bel d'aller signifier au pape Boniface VIII l'appel au futur concile, des Bulles dont le roi se plaignoit. Il s'acquitta de sa commission avec beaucoup de hauteur, de dureté (*voyez* BONIFACE VIII) & d'une maniere très-propre à faire oublier les torts du pape; quoique par une injustice devenue générale, on s'obstine à déclamer contre les fautes des pontifes, & qu'on affecte de ne parler pas de celles des rois. Les prétentions exorbitantes des uns, sont-elles donc plus criminelles que les violences des autres? (*voyez* GÉLASE II, LOUIS V empereur, le NOBLE). Nogaret revint en France, où il eut les sceaux en 1307, & la place de chancelier l'année suivante. Il joua le personnage de délateur dans l'affaire des Templiers, & fut un des principaux acteurs dans les scenes tragiques qui scellerent la destruction de cet

ordre. Il sollicita l'absolution pour les violences qu'il avoit laissé commettre contre le pape : il ne l'obtint qu'à condition de passer en la Terre-Sainte, & de n'en pas revenir ; mais il mourut avant que de partir. » S'étant trouvé comme par » hasard, dit un historien es- » timé, à la rencontre de quel- » ques chevaliers que l'on con- » duisoit à la mort, un de » ceux-ci, qui passoit les autres » de la tête, l'apperçut, & » lui cria de toutes ses forces : » *Considere, indigne ministre,* » *l'effet de tes calomnies & de* » *tes injustices criantes ; nous* » *ne pouvons en appeller à ton* » *maître, puisqu'il est devenu,* » *avec le pape, notre plus redou-* » *table ennemi ; mais nous ap-* » *pellons au Juge des vivans &* » *des morts, plus équitable que* » *ceux qui abusent de son au-* » *torité ; c'est à son tribunal* » *que nous te citons aujourd'hui,* » *pour y comparoître dans la* » *huitaine.* Effet surprenant de » la vengeance divine ! Noga- » ret mourut subitement le hui- » tieme jour, sans avoir été » attaqué ni frappé de per- » sonne ». L'historien dont nous rapportons ici les paroles, ajoute : « Ce n'est ni d'après » le seul Meïer, ni d'après » aucun écrivain ennemi de la » France, que nous rappellons » la fin tragique de Nogaret ; » d'autres en ont parlé. Belle- » Forest dit que s'il fut absous » par le pape, il n'échappa pas » à la colere de Dieu, & qu'il » périt misérablement. L'au- » teur de la Chronique d'Asti, » loué pour sa candeur & sa » sincérité par Muratori, & qui » étoit contemporain, rapporte » cette mort ainsi que nous » l'avons racontée : Meïer se » trompe en la plaçant à l'année » 1307 ; car il est plus que prouvé » que Nogaret vivoit encore » en 1312 ». *Voyez* MOLAY.

NOGAROLA, (Isotta) fille savante de Vérone, possédoit les langues, la philosophie, la théologie, & même les Peres de l'Eglise. Le cardinal Bessarion fit exprès le voyage de Vérone pour s'entretenir avec elle. Isotta étoit en relation avec la plupart des savans de son tems. Ses lettres les charmoient par la profondeur du savoir & par les graces du style. Elle mourut en 1468, à 38 ans, d'autres disent en 1466, & quelques-uns en 1446. Elle laissa un *Dialogue* sur la question : « Qui d'Adam ou » d'Eve avoit péché le plus » grièvement en mangeant du » fruit défendu » ? Elle prit le parti de la premiere femme, contre Louis Foscaro qui défendit vivement le premier homme, & qui auroit pu mieux employer son tems.

NOGAROLA, (Louis) Véronnois, d'une famille illustre, se rendit très-habile dans la langue grecque, & s'acquit beaucoup de réputation par ses Traductions de plusieurs livres grecs, en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans sa patrie, & mourut à Vérone en 1559, âgé d'environ 50 ans. Scipion Maffei place sa mort en 1554. On a de lui divers ouvrages, entr'autres : I. *De Nili incremento dialogus.* II. *De Viris illustribus, genere italis, qui græcè scripserunt.* III. *Disputatio super reginæ Britanno-*

rum divortio. IV. Une Traduction en latin du livre *de l'Univers* d'Ocellus Lucanus. V. *Apostolicæ institutiones*, &c.

NOIR, (Jean le) fameux chanoine & théologal de Sèes, étoit fils d'un conseiller au présidial d'Alençon. Il prêcha à Paris & en province avec réputation. Il eût pu continuer d'employer utilement ses talens, si une opposition, tout-à-fait déraisonnable aux décisions de l'Eglise, ne l'eût brouillé avec son évêque, qui avoit donné un Mandement pour la publication du Formulaire. Il eut l'audace de l'accuser de plusieurs erreurs dans des écrits publics. Ses excès indignerent les gens de bien. On nomma des commissaires pour le juger, & sur la représentation de ses libelles, il fut condamné, le 24 avril 1684, à faire amende-honorable devant l'église métropolitaine de Paris, & aux galeres à perpétuité. Quelques jours après ce jugement, les Jansénistes qui l'avoient égaré à ce point, firent courir une *Complainte* latine, dans laquelle on disoit, « qu'il étoit *Noir* » de nom, mais *Blanc* par ses » vertus & son caractere ». Cependant la peine des galeres ayant été commuée, il fut conduit à St.-Malo, puis dans les prisons de Brest, & enfin dans celles de Nantes, où il mourut en 1692. On a de lui plusieurs ouvrages remplis d'injures & d'emportemens, dont l'énumération déshonoreroit ce Dictionnaire, comme l'apothéose de ce fanatique a déshonoré celui de l'abbé Barral.

NOLDIUS, (Chrétien) né à Hoybia en Scanie, l'an 1626, fut nommé en 1650 recteur du college de Landscroon, charge qu'il remplit pendant 4 ans. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre & en France, & retourna dans sa patrie en 1657. Trois ans après, il obtint la place de gouverneur des enfans du seigneur de Gerstorff, grand-maître de la cour de Danemarck. Noldius devint en 1664 ministre & professeur de théologie à Coppenhague, où il mourut en 1683. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont: I. *Concordantiæ particularum Hebræo-Chaldaïcarum;* ouvrage estimé; dont la meilleure édition est celle d'Iene, en 1734, in-4°. II. *Historia Idumææ, seu De vitâ & gestis Herodum Diatribe.* III. *Sacrarum Historiarum & Antiquitatum Synopsis.* IV. *Logica.* V. Une nouvelle Edition de l'historien *Josephe*, &c. Noldius étoit en commerce de littérature avec le célebre Dorschæus, & avec un grand nombre d'autres savans. C'est l'un des premiers qui ont soutenu que *les diables ne peuvent faire aucun prodige, pour introduire ou autoriser le vice*, ce qui est vrai dans le cas seulement qu'il n'y auroit pas de moyen de dissiper l'illusion, & de reconnoître dans ses opérations le pere du mensonge; puisque l'Ecriture nous apprend que les magiciens de Pharaon firent des merveilles surnaturelles, pour contredire les ordres que Moïse portoit à Pharaon de la part de Dieu. Voyez le *Catéchisme philosophique*, p. 357, ou n°. 312.

NOLIN, (Denys) avocat au parlement de Paris, quitta

le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Ecriture-Sainte. On a de lui : I. *Lettres de N. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propose la maniere de corriger la Version Grecque des Septante, avec des éclaircissemens sur quelques difficultés*, Paris, 1708, in-12. II. Deux *Dissertations*, l'une sur les *Bibles Françoises* jusqu'à l'an 1541 ; & l'autre sur l'*Eclaircissement & Phénomene littéraire & Lettre critique* de la Dissertation anonyme & des Lettres de Richard Simon, touchant les antiquités des Chaldéens & des Egyptiens, in-12. Nolin mourut en 1710, après avoir mené une vie occupée & édifiante. Sa bibliotheque, choisie avec soin, fut après sa mort le partage des pauvres de sa paroisse, dont il avoit été le consolateur & le pere.

NOLLET, (Jean-Antoine) diacre, licencié en théologie ; maître de physique & d'histoire naturelle des enfans de France, professeur-royal de physique au college de Navarre ; naquit à Pimbré, diocese de Noyon, le 17 novembre 1700, de parens honnêtes, mais peu accommodés des biens de la fortune. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se mit en devoir d'en remplir les fonctions, & à peine eut-il reçu le diaconat, qu'il sollicita & obtint une dispense pour prêcher ; mais ce genre d'occupation ne fut cependant pas celui où son goût le portoit. L'amour des sciences l'emporta, & il se livra avec ardeur à l'étude de la physique, & fut reçu de la société des arts, établie à Paris sous la protection de M. le comte de Clermont. En 1734, il fit un voyage à Londres avec Mrs. du Fay, du Hamel & de Jussieu. Son mérite le fit recevoir de la société royale sans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans après, il passa en Hollande, où il se lia étroitement avec s'Gravesande & Musschenbroëck. De retour à Paris, il reprit le cours de physique expérimentale qu'il avoit ouvert en 1735, & qu'il a continué jusqu'en 1760. Ce sont ces cours de physique qui ont fait naître l'idée des cours particuliers en d'autres genres, tels que ceux de chymie, d'anatomie, d'histoire naturelle, &c. En 1738, M. le comte de Maurepas ayant fait agréer au cardinal de Fleury l'établissement d'une chaire publique de physique expérimentale à Paris, l'abbé Nollet en fut nommé le premier professeur. Au commencement de 1739, il fut reçu à l'académie royale des sciences, & au mois d'avril suivant, le roi de Sardaigne voulant établir une chaire de physique à Turin, appella l'abbé Nollet dans ses états. En 1744, il fut appellé à Versailles, pour donner à monseigneur le dauphin des leçons de physique expérimentale, auxquelles le roi & la famille royale assisterent souvent. Les qualités de son cœur & celles de son esprit lui mériterent la confiance de ce prince, qui n'a pas cessé, jusqu'à sa mort, de donner à l'ingénieux physicien des preuves de la bienveillance la plus marquée. Au mois d'avril 1749, il fut envoyé en Italie pour y faire des observations. Il enseigna ensuite la physique expérimentale

au college royal de Navarre, à la Fere & à Mézieres. Ce célebre & laborieux physicien, qui a rendu à la physique les services les plus importans, par les vues nouvelles dont il a enrichi cette science, mourut à Paris le 25 avril 1770. Il fut regretté du public éclairé, & de ses amis, du sein desquels il s'échappoit secrettement pour aller secourir une famille peu riche. Ses ouvrages sont : I. Plusieurs *Mémoires*, insérés dans ceux de l'académie des sciences ; on en distingue un sur l'*Ouïe des Poissons*, qui est très-estimé. II. *Leçons de Physique expérimentale*, 6 vol. in-12 : livre bien fait, & aussi agréable qu'utile. III. *Recueil de Lettres sur l'Electricité*, 1753, 3 vol. in-12. IV. *Essai sur l'électricité des Corps*, 1 vol. in-12. V. *Recherches sur les Causes particulieres des Phénomenes électriques*, 1 vol. in-12. VI. L'*Art des Expériences*, 3 vol. in-12, avec figures, 1770. *Voyez* MORIN Jean, natif de Meung.

NOMPAR DE CAUMONT, *voyez* FORCE.

NONIUS MARCELLUS, grammairien, & philosophe péripatéticien de Tivoli, fut un des plus savans hommes de son tems. Nous avons de lui un Traité de la propriété des mots latins, sous ce titre : *De proprietate Sermonum*, dont les éditions de 1471 & 1476 sont très-rares. Ce grammairien est estimé, parce qu'il rapporte divers fragmens des anciens auteurs, que l'on ne trouve point ailleurs. Son Traité fut réimprimé à Paris, en 1614, in-8°, avec des notes pleines d'érudition.

NONIUS, (Ferdinand) *voy.* NUNEZ.

NONNIUS *ou* NONIUS, (Pierre) en espagnol *Nunnez*, médecin & mathématicien Portugais, natif d'Alençar-do-Sal, fut précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel. Il enseigna les mathématiques dans l'université de Coïmbre, avec une réputation axtraordinaire. On a de lui : I. Deux livres *De arte Navigandi*, Coïmbre, 1573, in fol., qui furent très-bien reçus à la cour du roi de Portugal, parce qu'ils servoient aux grands desseins qu'avoit ce prince de pousser les expéditions maritimes en Orient. II. *De Crepusculis*, in-4°. III. *Opera Mathematica*, Bâle, 1592, in-fol. parmi lesquels on distingue un Traité d'Algebre qu'il estimoit beaucoup, & qu'il dédia en 1564 à son ancien disciple le prince Henri, cardinal-infant, &c. Nonnius mourut en 1577, à 80 ans. Il passa pour un des plus habiles hommes de son tems. Il possédoit les hautes sciences ; il savoit les langues, &, ce qui est encore plus estimable, il ne se prévaloit pas de ses connoissances.

NONNIUS, (Louis) médecin d'Anvers, au 17e. siecle, se signala par son habileté, dans son art & par une érudition peu commune. On a de lui : I. Un excellent Traité intitulé : *Diæteticon, sive De re cibaria*, Anvers, 1645, in-4°. Il y a dans cet ouvrage des choses qui contribuent à l'intelligence des poëtes latins. Il y parle des mets qui servoient aux plaisirs des tables des anciens. II. *Ichthyophagia, sive de piscium esu commentarius*, Anvers, 1616, in-8° ;

in-8°; ouvrage utile & agréable. Il y fait voir que le poiſſon eſt un aliment très-ſalutaire aux perſonnes ſédentaires, aux vieillards, aux malades, & aux gens de foible complexion; parce qu'il fait un ſang de moyenne conſiſtance, propre à leur tempérament. Un commentateur de l'Ecriture-Sainte a cru fortifier ces obſervations par la remarque ſuivante: *Solis piſcibus & pane pavit bis populum prodigialiter Chriſtus; & ipſe a reſurrectione ſemel paſtus, non niſi piſce.* III. Un *Commentaire* fort étendu en 1 vol. in-fol., 1620, ſur les médailles de la Grece, ſur celles de Jules-Céſar, d'Auguſte & de Tibere. Il contient les deux ouvrages de Goltzius ſur le même ſujet. IV. *Hiſpania, ſive Populorum, Urbium accuratior deſcriptio*, Anvers, 1607, in-8°: deſcription néceſſaire pour la connoiſſance de l'ancienne Eſpagne. V. Un *Commentaire* ſur la *Grece, les Iſles*, &c., de Goltzius; ouvrage très-ſavant. VI. Des Poéſies aſſez foibles. On a encore différens morceaux de ce médecin dans le livre *De Calculo* de Beverwyck, Leyde, 1638. in-12.

NONNUS, poëte Grec du 5*e*. ſiecle, de Panople en Egypte, eſt auteur: I. D'un *Poëme* en vers héroïques, en 48 liv. intitulé: *Dionyſiaca*, grec & latin, *ex verſione Lubini*, Hanau, 1605, in-8°; Leyde, 1610, in-8°; la 1*re*. édition à Anvers, chez Plantin, 1569, in-8°, eſt fort rare. II. D'une *Paraphraſe*, en vers, ſur l'*Evangile de S. Jean*, 1677, in-8°, & dans la Bibliotheque des Peres. Cette Paraphraſe peut ſervir de commentaire. Elle eſt fort claire, mais très-peu poétique.

NOODT, (Gerard) profeſſeur en droit à Nimegue, lieu de ſa naiſſance, puis à Franeker, à Utrecht, & enfin à Leyde, où il mourut le 15 août 1715, à 68 ans. On a de lui des *Traités* ſur des matieres de juriſprudence, dont il donna un Recueil à Leyde, en 1724, in-fol. Son ſtyle eſt pur, mais trop concis. Barbeyrac a traduit en françois & commenté les Traités de Noodt ſur *Le pouvoir des Souverains*, & *La liberté de conſcience*, Amſterdam, 1715, in-12. Dans le premier, Noodt parle de l'autorité des rois en républicain décidé; dans le ſecond, il prêche une tolérance abſolue, tant eccléſiaſtique que civile; & ne veut pas qu'on inquiete ceux qui s'efforcent d'introduire de nouvelles religions dans un état; il n'en excepte pas même l'idolâtrie déclarée.

NORADIN, fils de Sanguin (autrement Emadeddin), ſoudan d'Alep & de Ninivé, tué par ſes eunuques au ſiege de Calgembar en 1145, partagea les états de ſon pere avec Seifedin ſon frere aîné. La ſouveraineté d'Alep étoit tombée dans le partage de Noradin; il l'augmenta par ſes armes, & devint un des plus puiſſans princes d'Aſie. C'étoit le tems des croiſades; Noradin ſignala ſa valeur contre les croiſés, défit Joſſelin comte d'Edeſſe, ſe rendit maître de ſes états & le fit priſonnier, après avoir vaincu Raimond, prince d'Antioche, dans une bataille où ce dernier fut tué. Ce conquérant tourna enſuite ſes armes contre

le sultan d'Icone, qui fut vaincu à son tour. Celui d'Egypte détrôné par Margan, ayant appellé Noradin à son secours, lui donna occasion de le dépouiller lui-même; ce qui n'est pas du tout conforme à ce qu'on raconte de la générosité de Noradin. Il en fut bientôt puni. Gyracon, général de ses armées, se fit établir soudan d'Egypte au préjudice de Noradin son maître; ce nouveau soudan mourut en 1170, & laissa pour successeur Saladin. Noradin mourut en 1174.

NORBERT, (S.) né l'an 1082 à Santen dans le duché de Cleves, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, passa à la cour de l'empereur Henri V son parent. Il y brilla par les agrémens de son esprit & de sa figure, & y plut par l'enjouement & la douceur de son caractere. La cour produisit sur ses mœurs l'effet qu'elle devoit produire; elle les adoucit & les corrompit. Norbert, touché par la grace, se retira du sein de la corruption, se démit de ses bénéfices, vendit son patrimoine & en donna le prix aux pauvres. Dégagé de tous les liens qui le retenoient au monde, il s'en alla de ville en ville prêcher le royaume de Dieu. Barthélemi, évêque de Laon, lui ayant donné un vallon solitaire nommé *Prémontré*, il s'y retira en 1120, & y fonda l'ordre des Chanoines-Réguliers, qui porte le nom de ce désert. Ses sermons, appuyés par ses exemples, lui attirerent une foule de disciples; il leur donna la regle de S. Augustin, & l'habit blanc qui étoit celui des clercs, mais tout de laine & sans linge. Cette nouvelle milice ecclésiastique gardoit un silence perpétuel; jeûnoit en tout tems, & ne faisoit qu'un repas par jour & très-frugal. Cet ordre fut confirmé 6 ans après, en 1126, par Honorius II. Il y avoit alors huit abbayes fondées, outre Prémontré. Le saint instituteur fut appellé dans le même tems à Anvers pour combattre l'hérétique Tanchelin. L'archevêché de Magdebourg ayant vaqué, le clergé & le peuple le choisirent pour le remplir. Il appella ses chanoines dans cette ville, & leur vie austere édifia les habitans de Magdebourg. Le dessein de réforme que ce saint archevêque méditoit, inspira à quelques-uns une haine si violente, qu'ils attenterent plusieurs fois à sa vie. L'occasion du concile de Rheims en 1131, le rappella en France pour quelque tems; & après avoir eu la consolation de voir sa maison de Prémontré peuplée de 500 Religieux, il alla mourir dans sa ville épiscopale, en 1134. Grégoire XIII le plaça dans le catalogue des Saints en 1582. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup de fidélité par Hugues son premier disciple. Charles-Louis Hugo, abbé d'Estival, en a donné une édition enrichie de notes savantes, Luxembourg, 1704 (*voyez* HUGO). On en a une autre par Jean-Chrysostome Van der Sterre, abbé de S. Michel à Anvers, 1656, in-8°. Quoique cet ordre ait apporté divers adoucissemens à la premiere rigueur de son institution, c'est un de ceux qui honorent le plus & servent

le plus utilement l'Eglise Catholique. Si on excepte quelques maisons où l'esprit du siecle s'est introduit dans ces dernieres années; la régularité, l'application à l'étude, des mœurs pures, un zele actif & éclairé, distinguent encore les enfans de S. Norbert. Ils ont dans plusieurs pays un grand nombre de cures à administrer, & ils s'acquittent de cet emploi important avec beaucoup de fruit & d'édification. Il est naturel que des hommes qui ont pris dans le sein de la vie religieuse les grands principes de charité, de zele, de désintéressement, qui sont à l'abri de toute appréhension pour l'avenir, & ne songent point à laisser d'héritage à leurs parens, soient excellemment propres aux fonctions pastorales. C'est sans doute cette considération qui, durant plusieurs siecles, a fait choisir les évêques dans les monasteres. En vain dit-on que c'étoient des siecles d'ignorance, où parmi le clergé séculier on ne trouvoit point de sujets capables ou dignes de l'épiscopat. Cela prouve au moins que la science & la vertu se conservent plus aisément & se nourrissent mieux dans la retraite & le silence des monasteres, puisqu'elles y ont persévéré, tandis que l'ignorance & le vice couvroient la face de la terre. Du reste, ce n'est point dans les siecles d'ignorance que l'usage d'employer les Religieux au service des églises a été établi. On lit dans la Vie de S. Eusebe de Verceil, qu'il introduisit en Occident cette coutume que l'Orient avoit depuis longtems adoptée : *Primus in Occidentis partibus in eâdem ecclesiâ eosdem monachos instituit esse quos & clericos, ut esset in ipsis viris & contemptus rerum & accuratio Levitarum* (voyez JONADAB). Du reste, quelque utile que soit cet ordre respectable, sur-tout dans ces tems de subversion & d'incrédulité, on ne doit pas croire qu'il ait échappé aux déclamations de la philosophie : tout au contraire, c'est par-là même qu'il les a méritées; & de quelque maniere que se conduisent les hommes dévoués à la Religion, le monde saura toujours les contrôler à sa mode. « Lorsque les moines, dit un critique très-judicieux, sont demeurés dans la solitude, on leur a reproché de mener la vie des ours; lorsque des révolutions fâcheuses les ont forcés de se rapprocher des villes, on a imaginé que c'étoit par ambition; tandis qu'ils se sont bornés au travail des mains & à la priere, on a insisté sur leur ignorance; dès qu'ils se sont livrés à l'étude, on les a blâmés d'avoir renoncé à leur premiere profession, & l'on a prétendu qu'ils avoient retardé le progrès des sciences. Nos profonds raisonneurs ne pardonnent pas plus la vie austere & mortifiée, dans laquelle les moines Orientaux perséverent depuis seize siecles, que le relâchement qui s'est introduit peu-à-peu dans les ordres religieux de l'Occident. S'ils sont pauvres, ils sont à charge au peuple; s'ils sont riches, on opine à

» les dépouiller; s'ils sont pieux » & retirés, c'est superstition, » c'est fanatisme; s'ils paroissent dans le monde, on dit » que c'est pour s'y dissiper. » Comment contenter des esprits bizarres qui ne peuvent » souffrir dans les moines ni » le repos, ni le travail, ni la » solitude, ni l'esprit de société, ni les richesses, ni la » pauvreté »? *Voyez* S. FRANÇOIS, BURNET, EVRARD.

NORBERT, (le Pere) Capucin, dont le vrai nom étoit Pierre Parisot, naquit à Bar-le-Duc, l'an 1697, d'un tisserand, à ce que dit Chevrier. Il fit sa profession chez les Capucins de St.-Mihiel, en 1716. Le provincial allant à Rome, pour assister à l'élection d'un général en 1734, emmena avec lui le P. Norbert en qualité de secrétaire. Le Capucin Lorrain, avec l'air lourd, avoit l'esprit intrigant. Les cardinaux dont il se procura la bienveillance, lui firent avoir la place du procureur-général des missions étrangeres. En 1736, il étoit à Pondichéri, bien accueilli par Dupleix qui l'en nomma curé. Son caractere inquiet & tracassier le fit bientôt destituer de son emploi, sur les représentations de M. l'évêque de S. Thomé, & du P. Thomas de Poitiers, supérieur-général des Capucins de Madras & de Pondichéri, qui le qualifie de *brouillon*, de *mauvais génie*, d'*orgueilleux*, &c. Il en étoit venu jusqu'à fabriquer une approbation épiscopale pour un de ses libelles & à la signer du nom de l'évêque. De là il passa dans les isles de l'Amérique, d'où après un séjour de 2 ou 3 ans il revint à Rome en 1744; mais il n'y séjourna pas long-tems, & fut obligé de se retirer à Lucques, où il fit paroître son ouvrage au sujet des Rits Malabares, en 2 vol. in-4°, sous le titre de *Mémoires historiques sur les Missions des Indes*, que Benoît XIV condamna par un décret du 1 avril 1745, & dont M. de Belsunce, évêque de Marseille, dévoila en partie les impostures dans deux *Instructions pastorales*, l'une du 22, l'autre du 29 janvier 1745. L'abbé des Fontaines, surpris de cette levée de boucliers de la part d'un Capucin, dont l'ordre passoit pour attaché aux Jésuites, lui appliqua ces mots connus: *Et tu quoque Brute;* qu'il traduisit malignement ainsi : *Et toi aussi Brute.* Les confreres du P. Norbert désapprouverent sa conduite & ses écrits. La crainte d'être exposé à des pénitences claustrales, peut-être encore l'inconstance ou quelque chose de plus, lui firent déserter son ordre. Il se retira chez les Protestans, & demeura quelque tems en Hollande, en Angleterre, en Prusse, & dans le duché de Brunswick. Clément XIII espérant le ramener de ses égaremens, lui accorda en 1759 la permission de porter l'habit de prêtre séculier : il prit alors le nom de *Platel*, revint en France, passa derechef en Angleterre, & de là en Portugal, où ses écrits contre les Jésuites lui obtinrent une pension du marquis de Pombal (*voyez* MALAGRIDA). Enfin il revint en France faire réimprimer ses ouvrages en 6 vol. in-4°, 1768. Il mourut près de Commerci le 3 juillet 1769. Les

personnes qui l'ont connu dans les dernieres années de sa vie, assurent que sa bile s'échauffoit lorsqu'on parloit des Jésuites, & qu'il ne pouvoit entendre prononcer leur nom avec tranquillité : c'étoit une espece de maladie qui à quelques égards sembloit tenir à l'énergumé-nisme. Ceux qui desirent de voir des détails curieux sur la vie de ce Religieux errant, peuvent consulter le Mandement de l'évêque de Sisteron du 24 avril 1745, & la lettre de Benoît XIV à l'archevêque de Césarée, nonce à Bruxelles, le 11 novembre 1747, où ce pape fait un détail frappant & curieux de toutes les fourberies & méchancetés de ce mauvais cénobite. Elle se trouve en entier dans le *Journ. hist. & litt.* 1 juillet 1787, p. 340. On connoît cette épigramme faite par un homme qui apparemment n'étoit pas de ses amis :

Enfant de l'ordre séraphique,
Le destin me fit anglican ;
Pour la seconde fois je deviens catholique,
Encore une disgrace, & je prends le turban.

Chevrier a donné sa *Vie* en 1762, in-12.

NORDEN, (Frédéric-Louis) capitaine de vaisseau, alla en Egypte, où il prit les dessins des monumens de l'ancienne Thebes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les *Mémoires* de cet habile voyageur ont été imprimés à Coppenhague en 1755, 2 vol. in-fol., en françois. Ils sont très-curieux & très-importans, surtout pour ceux qui aiment l'antiquité. On y voit les dessins des monumens qui subsistent dans la Thébaïde.

NORÈS, (Jason de) littérateur, poëte & philosophe, né à Nicosie dans l'isle de Chypre, fut dépouillé de ses biens par les Turcs qui s'emparerent de sa patrie en 1570. Il se retira à Padoue, où il enseigna la philosophie morale avec beaucoup de réputation. Le *Pastor Fido* de Guarini parut. Les Pastorales étoient devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. Norès, qui ne goûtoit pas ces sortes de productions, où il y avoit pour le moins autant de licence que de génie, attaqua celle de Guarini, qui lui répondit par une satyre imprimée à Ferrare en 1588. Norès répliqua en 1590, & le poëte lui préparoit une réponse encore plus violente que la premiere, lorsque Norès mourut en 1590, de la douleur que lui causa l'exil de son fils unique, banni pour avoir tué un Vénitien dans une querelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien & les autres en latin. Les principaux des italiens sont ; I. La *Poëtique*, Padoue, 1588, in-4°; cette édition est rare. II. Un *Traité de la République*, 1578, in-4°, qu'il forme sur le modele de celle des Vénitiens, ses souverains. III. Un *Traité du Monde & de ses Parties*, Venise, 1571, in-8°. IV. *Introduction aux trois Livres de la Rhétorique d'Aristote*, Venise, 1584, in-4°, estimée. V. *Traité de ce que la Comédie, la Tragédie & le Poëme héroïque peuvent recevoir de la Philosophie morale*, &c. Ceux qu'il a écrits en latin sont : I. *Institutio in Philosophiam Ciceronis*, Padoue,

1576, in-8°. II. *Brevis & distincta Summa Præceptorum de arte dicendi, ex Libris Ciceronis collecta*, Venise, 1553, in-8°; bon ouvrage. III. *De Constitutione partium humanæ & civilis Philosophiæ*, in-4°. IV. *Interpretatio in Artem Poëticam Horatii*, &c. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode & de clarté, une profonde érudition, des expressions heureuses, un style élevé, mais quelquefois emphatique. — Pierre de NORÈS son fils, successivement secrétaire de plusieurs cardinaux, homme de lettres & homme d'affaires, laissa divers ouvrages manuscrits, entr'autres la *Vie* du pape Paul IV, en italien.

NORFOLCK, (le duc de) *voyez* ELIZABETH, reine d'Angleterre.

NORIS, (Henri) né à Vérone en 1631, d'une famille originaire d'Irlande, montra dès son enfance beaucoup d'esprit & d'application à l'étude. Son goût pour les ouvrages de S. Augustin l'engagea à prendre l'habit des hermites qui portent le nom de ce Pere de l'Eglise. Le général, instruit de son mérite, l'appella à Rome. Ses talens le firent choisir pour professer dans différentes maisons de son ordre. Il s'en acquitta avec tant de succès, que le grand-duc de Toscane le prit pour son théologien & lui confia la chaire d'histoire eccléſiastique dans l'université de Pise. Le premier ouvrage qu'il donna au public, fut son *Histoire Pélagienne*, imprimée à Florence en 1673, in-fol. Elle fit beaucoup de bruit. On lança une foule d'écrits contre lui; il répondit. La querelle s'échauffa, & fut portée au tribunal de l'Inquisition. Son ouvrage y fut mis au creuset, & en sortit alors sans flétrissure. Mais long-tems après le grand-inquisiteur d'Espagne le plaça, en 1747, dans l'index des livres proscrits. Benoît XIV s'en plaignit en 1748, dans une lettre à cet inquisiteur qui n'y eut aucun égard; mais son successeur annulla le décret en 1758. Clément X nomma Noris qualificateur du saint-office. Innocent XII le nomma bibliothécaire du Vatican, le fit consulteur de l'Inquisition, & bientôt après cardinal en 1695. Il fut nommé 2 ans après, pour travailler à la réforme du Calendrier; mais il ne put pas s'occuper long-tems de ce grand ouvrage, qui n'étoit pas d'ailleurs dans son genre, & pour lequel il n'avoit pas de talent bien prononcé, il commençoit à sentir les atteintes d'une hydropisie incurable. La mort l'enleva à la république des lettres en 1704, à 73 ans. Son esprit étoit plein de vivacité, & sa mémoire heureuse. Ses ouvrages ont été recueillis de 1729 à 1732, à Vérone, en 5 vol, in-fol. Les principaux sont: I. *Historiæ Pelagianæ libri duo*. II. *Dissertatio Historica de Synodo quintâ œcumenicâ*. III. *Vindiciæ Augustinianæ*. IV. *Dissertatio de Uno ex Trinitate in carne passo*. V. *Apologia Monachorum Scythiæ, ab Anonymi Scrupulis vindicata*. VI. *Anonymi Scrupuli circa veteres Semi-Pelagianorum Sectatores, evulsi ac eradicati*. VII. *Responsio ad Appendicem Auctoris Scrupulorum*. VIII. *Responsiones tres ad anonymum qui Norisio Janse-*

nisimum imputârat. IX. *Somnia Francisci Macedo de annis Augustini*, &c. X. *Epochæ Syro-Macedonum*, imprimé séparément, in-fol. & in-4°. C'est avec le secours des médailles que l'auteur éclaircit les différentes époques des Syro-Macédoniens. XI. *De duobus Nummis Diocletiani & Licinii*, *Dissertatio duplex*: production digne de la précédente. XII. *Parænesis ad Patrem Harduinum.* Le cardinal Noris avoit relevé les extravagances de ce Jésuite dans plusieurs de ses écrits; il le fait dans celui-ci d'une maniere particuliere. Ce n'est pas le seul homme contre lequel il ait écrit. Il aimoit les guerres de plume; sensible à la critique & aux éloges, il se permettoit, contre ses adversaires, même les plus dignes d'estime, des railleries & des injures qui n'honoroient pas son savoir. Il appelle l'illustre Petau *un criard* (clamantem), le savant Sirmond *un bon vieillard* (bonum senem). L'on ne peut disconvenir qu'il n'eût du penchant pour les opinions extrêmes, & que la véhémence avec laquelle il les défendoit, ne lui ait fait dire bien des choses qui ne lui seroient point échappées dans des momens plus calmes. Les réponses à ses critiques sont aussi foibles par les raisons, qu'elles sont dures, âpres, & malhonêtes par la maniere. On s'apperçoit sans peine que l'éducation lui a manqué, & que dans le cloître on a négligé de réparer ce défaut. XIII. *Cænotaphia Pisana Caii & Lucii Cæsarum*, in-fol. Il y a une édition de l'*Histoire Pélagienne* de Louvain, 1702, à laquelle on joignit cinq Dissertations historiques, avec les écrits dont nous avons parlé aux N°. II & III. On a sa *Vie* par les Ballerini, freres.

NORMANT, (Alexis) célebre avocat au parlement de Paris, étoit fils d'un procureur au même parlement. Né avec beaucoup d'élévation d'esprit, un discernement sûr & un amour sincere du vrai, il joignoit à ces dons précieux de la nature, le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe & les graces de la représentation. Avant que de se charger d'une cause, il l'examinoit en juge impartial, avec la plus grande sévérité. Quand il en avoit senti l'injustice, il n'y avoit nulle sorte d'autorité dans le monde qui pût l'engager à la défendre. Il devint le conseil des maisons les plus illustres, & l'arbitre des grands différends. Il excelloit dans l'art de la conciliation, & portoit le désintéressement au plus haut degré. Il mourut en 1745, à 58 ans.

NORTHOFF, (Levold a) né dans le comté de la Marck le 21 janvier 1278, devint chanoine de l'église de Liege, & abbé séculier de Visé en 1322. Il présida à l'éducation d'Engelbert, fils du comte de la Marck, l'accompagna dans ses voyages en Italie, obtint des bénéfices à Rome, & passa le reste de sa vie au service des comtes de la Marck. Il étoit encore en vie en 1360. On a de lui *Origines Marckanas sive chronicon comitum de Marcka & Altena.* Cet ouvrage écrit d'un style barbare, a été corrigé, mis en bon latin & en-

richi de notes savantes par Henri Meibomius, Hanovre, 1613, in-folio; puis inséré dans *Scriptores rerum Germanicarum*, tom. 1, édit. de 1688. Dithmare l'a donné dans *Scriptores rerum Westphalicarum*, avec les variantes. On a encore de Northoff *Catalogus Archiepiscoporum Coloniensium*, publié dans le second tome de *Rerum Germanicarum Scriptores.*

NORTHUMBERLAND, *voyez* GRAY Jeanne.

NOSTRADAMUS, (Michel) né à St.-Remy en Provence, l'an 1503, d'une famille autrefois juive, prétendoit être de la tribu d'Issachar, parce qu'il est dit dans les Paralipomenes: *De filiis quoque Issachar viri eruditi, qui noverant omnia tempora.* Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France & se maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence, & obtint une pension de la ville d'Aix, qu'il avoit secourue dans un tems de contagion. Il se fixa ensuite à Salon, & s'y maria une 2e. fois. Le loisir dont il jouit dans sa nouvelle retraite, l'engagea à se livrer à l'étude, & sur-tout à celle de l'astronomie. Il se mêla de faire des prédictions, qu'il renferma dans des Quatrains rimés, divisés en centuries. La première édition de cet ouvrage, imprimé à Lyon en 1555, in-8°, n'en contient que sept. Leur obscurité, le ton prophétique que le prédiseur y prend, l'assurance avec laquelle il y parle, joints à sa réputation, le firent rechercher. Enhardi par ces succès, il en publia de nouvelles: il mit au jour en 1568 la 8e., 9e. & 10e. Centuries, qu'il dédia au roi Henri II. Ce prince & la reine Catherine de Médicis voulurent voir l'auteur, & le récompenserent. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoscope des jeunes princes. Nostradamus se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile; mais on ne sait point ce qu'il dit. De retour à Salon, comblé d'honneurs & de biens, il reçut la visite d'Emmanuel duc de Savoie, de la princesse Marguerite sa femme, & quelque tems après de Charles IX. Ce monarque lui fit donner 200 écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, & des appointemens. Nostradamus mourut 16 mois après, en 1566, à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui connoissoit l'avenir. Outre ses 12 *Centuries*, imprimées en Hollande, 1668, in-12, & réimprimées plusieurs fois avec la *Vie* de l'auteur; on a de lui quelques ouvrages de *Médecine.* En 1656, on a publié in-12: *Eclaircissement des véritables Quatrains de maître Michel Nostradamus*, avec son Apologie, & son portrait, sous lequel on lit ces vers:

Vera loquor, nec falsa loquor, sed munere cœli:
Qui loquitur Deus est, non ego Nostradamus.

Jodelle en avoit jugé tout autrement, lorsqu'il fit cette épigramme:

Nostra damus cùm falsa damus, nam fallere nostrum est;
Et cùm falsa damus, nil nisi Nostra damus.

L'épitaphe qu'on lit sur son

tombeau, dans l'église des Cordeliers, lui est tout autrement honorable. En voici la traduction : « Ici reposent les os de » l'illustre Michel Nostradamus, le seul digne, au juge» ment de tous, de décrire » avec sa plume presque di» vine, selon la direction des » astres, tous les événemens » qui arriveront sur la terre. » Il a vécu 62 ans 10 jours, » & mourut à Salon l'an 1566. » Postérité ne lui enviez pas » son repos ». Au commencement de l'an 1792, on a beaucoup parlé d'une de ses prophéties conçue en ces termes : » Plus grande persécution sera » faite à l'Eglise Chrétienne, » que n'a été faite en Afrique » (sous Genseric & Hunneric), » & durera ceste-ci jusqu'à » l'an mil sept cent nonante » deux; que l'on cuidera estre » une renovation du siecle. » Après commencera le peuple » de se redresser, de chasser » quelques obscures ténebres, » recevant quelque peu de leur » pristine clarté, non sans de » grandes divisions & conti» nuels changemens ». Ce passage se trouve dans une lettre de Nostradamus à Henri II, datée de Salon le 27 juin 1558, insérée dans les *Prophéties* de l'auteur, imprimées à Lyon, chez Pierre Rigaud. L'exemplaire de cette édition a été pendant 8 jours déposé dans un endroit publiquement indiqué, où tous les curieux ont été invités à venir le voir. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 février 1792, p. 233.

NOSTRADAMUS, (Jean) frere puiné du précédent, exerça long-tems la charge de procureur au parlement de Provence, & l'exerça avec honneur. Il cultivoit les Muses Provençales, & faisoit des Chansons assez peu délicates, mais qui plaisoient dans un tems grossier. Il mourut en 1590. On a de lui : *Vies des anciens Poëtes Provençaux*, Lyon, 1575, in-8°. Jean Guidice les a traduites la même année en italien. Ces Vies, au nombre de soixante-seize, peuvent jeter un grand jour sur l'histoire de l'ancienne littérature. L'abbé Millot a profité de cet ouvrage pour donner son *Histoire Littéraire des Troubadours*, Paris, 1774, 3 vol. in-12.

NOSTRADAMUS, (César) fils aîné de Michel, né à Salon en 1555, & mort en 1629, se mêla de poétiser. Le recueil de ses productions en ce genre parut à Toulouse en 1606 & 1608, 2 vol. in-12. Il laissa aussi une *Histoire & Chronique de Provence*, Lyon, 1614, in-fol. C'est une compilation fort mal écrite, & qui n'est estimable que pour les recherches qu'elle renferme.

NOSTRADAMUS, (Michel) appellé *le Jeune*, frere du précédent, se livra à l'astrologie comme son pere. Il fit imprimer ses Prophéties dans un Almanach, en l'année 1568. Ses oracles lui coûterent cher. Etant au siege du Poussin en 1574, d'Espinay St-Luc lui demanda quelle en seroit l'issue ? Nostradamus répondit que la ville seroit brûlée; & pour faire réussir sa prédiction, il y mettoit lui-même le feu. St-Luc l'ayant apperçu, en fut tellement indigné, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre

& le tua. Il faisoit passablement des vers provençaux.

NOSTRE *ou* NÔTRE, (André le) né à Paris en 1613, mort dans la même ville en 1700, succéda à son pere dans l'emploi d'intendant des jardins des Tuileries. Choisi par Foucquet pour décorer les jardins du château de Vau-le-Vicomte, il en fit un séjour enchanté, par les ornemens nouveaux & pleins de magnificence qu'il y prodigua. Le roi, témoin de son ouvrage, lui donna la direction de tous ses parcs. Il embellit par son art Versailles, Trianon; & fit, à St-Germain, cette fameuse terrasse qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration. Les jardins de Clagny, de Chantilly, de St-Cloud, de Meudon, de Sceaux, le parterre du Tibre, les canaux qui ornent ce lieu champêtre à Fontainebleau, font encore son ouvrage. Il demanda à faire le voyage de l'Italie, dans l'espérance d'acquérir de nouvelles connoissances. Ce fut à Rome qu'il connut le cavalier Bernin, qui avoit alors une pension de 2000 écus, pour travailler à la statue équestre de Louis XIV. Il engagea ce prince à faire venir cet ouvrage en France, malgré la voix publique qui le blâmoit. Le pape Innocent XI, instruit de son mérite, voulut le voir, & lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle le Nostre s'écria, en s'adressant au pape: « J'ai vu » les plus grands hommes du » monde, votre sainteté, & » le roi mon maître. — Il y a » grande différence, dit le » pape, le roi est un grand » prince victorieux; je suis un » pauvre prêtre, serviteur des » serviteurs de Dieu ». Le Nostre, charmé de cette réponse, se jeta au cou du pape & l'embrassa. C'étoit au reste sa coutume d'embrasser tous ceux pour lesquels il se sentoit de l'admiration, & il embrassoit le roi lui-même, toutes les fois que ce prince revenoit de la campagne. En 1675, Louis XIV lui ayant accordé des lettres de noblesse & la croix de St.-Michel, voulut lui donner des armes; mais il répondit qu'il avoit les siennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. » Sire, ajouta-t-il, pourrois-je » oublier ma beche? Combien » doit-elle m'être chere! » N'est-ce pas à elle que je dois » les bontés dont votre majesté » m'honore »?

NOTGER, issu d'une illustre famille de Suabe, embrassa la vie monastique à St.-Gal, & s'y distingua tellement par son érudition, qu'il fut appellé dans le célebre monastere de Stavelot pour y enseigner les hautes sciences. Il fut ensuite élevé sur le siege épiscopal de Liege l'an 971, Il s'y signala par toutes les vertus qui font l'ornement de l'épiscopat. Ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut l'éducation de la jeunesse; il ne crut point s'abaisser, en consacrant ses momens de loisir à enseigner les jeunes gens dans lesquels il trouvoit des dispositions pour les lettres. On peut le regarder comme le second fondateur de la ville de Liege. Il la fit ceindre de murailles, & l'orna de beaux bâtimens. Les collégiales de S. Jean-Evangéliste, de

Ste. Croix, de S. Denis à Liege; l'église de Malines, celle d'Aix-la-Chapelle, &c., le comptent au nombre de leurs fondateurs. Il mourut l'an 1007. Aubert le Mire croit qu'il a composé avec Herigere, abbé de Lobbes, mort l'an 1007, l'*Histoire des Evêques de Liege*; mais il est plus que vraisemblable que Herigere la composa seul à la sollicitation de Notger: Elle est insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de Chapeauville.

NOTKER, (S.) *le Begue*, moine de St.-Gal, mort le 6 avril 912, est auteur d'un *Martyrologe* publié dans les *Antiquæ Lectiones* de Henri Canisius, mais pas en entier. On conserve quelques manuscrits de S. Notker dans la bibliotheque de St.-Gal. I. Les *Vies* des SS. Gal & Fridolin abbés. II. *Paraphrase*, en langue teutonique, des *Pseaumes*. Lambecius, pour en donner une idée, a inséré la paraphrase du premier Pseaume dans son Commentaire de la Bibliotheque de Vienne, liv. 2, chap. 5. On trouve plusieurs ouvrages de ce Saint dans le *Novus Thesaurus Monumentorum* de dom Pez, Ausbourg, 1721 à 1729, 5 vol. in-fol. Sigebert & Honorat confondent Notker avec Notger évêque de Liege.

NOVARIN, (Louis) Religieux Théatin de Vérone, mort dans sa patrie le 14 janvier 1750, à 56 ans, exerça les premiers emplois de son ordre. Il étoit habile dans l'hébreu & dans les autres langues orientales, & se fit aimer des princes & des savans de son tems. Il a compilé un grand nombre d'ouvrages; mais il n'y a mis ni choix ni discernement. Les principaux sont: I. Des *Commentaires* sur les IV Evangiles & sur les Actes des Apôtres, 4 vol. in-fol. II. *Electa Sacra*, 6 vol. in-fol. III. *Adagia Sanctorum Patrum*, &c., 2 vol. in-fol. IV. *Calamita de cuori*, Vérone, 1647, in-16. C'est sous ce titre singulier qu'il a écrit la vie de J. C. dans le sein de la Ste. Vierge. V. *Paradiso di Betelemme*, Vérone, 1646, in-16. C'est la vie de J. C. dans la crêche. Ces deux derniers ouvrages sont recherchés pour leur singularité.

NOVAT, *Novatus*, prêtre de l'église de Carthage au 3e. siecle, étoit un homme perfide, arrogant, dévoré par une extrême avarice, & qui pilloit effrontément les biens de l'Eglise, des pupilles & des pauvres. Il crut éviter la punition de ses crimes, en se séparant de son évêque. Il s'arrogea le droit d'ordonner diacre Félicissime, homme qui lui ressembloit, s'unit avec lui contre S. Cyprien, & prétendit qu'on devoit recevoir les Laps à la Communion, sans aucune pénitence. Novat étant allé à Rome en 251, s'unit avec Novatien, & embrassa l'erreur de celui-ci, diamétralement opposée à celle qu'il avoit soutenue en Afrique; cette union causa non-seulement le premier schisme, mais fit encore une hérésie. *Voyez l'article suivant.*

NOVATIEN, philosophe Païen, se trouvant dangereusement malade, demanda le baptême, & on le lui conféra dans son lit. Etant relevé de sa maladie, il fut quelque tems après ordonné prêtre, contre

les regles canoniques & contre l'avis de son évêque. Son éloquence lui acquit une grande réputation. Cet ambitieux portoit ses vues sur le siege de Rome, & fut si outré de se voir préférer Corneille après la mort du pape Fabien, qu'il publia contre le nouvel élu des calomnies atroces. S'étant uni avec Novat, ils firent venir trois évêques simples & ignorans, & les ayant fait boire, ils les obligerent d'ordonner Novatien évêque de Rome. Cette ordination irréguliere produisit un schisme funeste, qui dégénéra en hérésie; car Novatien soutint que l'Église n'avoit pas le pouvoir de recevoir à la Communion ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, & se sépara de Corneille. Ses premiers disciples n'étendirent pas plus loin la sévérité de leur discipline. Dans la suite ils exclurent pour toujours ceux qui avoient commis des péchés pour lesquels on étoit mis en pénitence; tels étoient l'adultere, la fornication: ils condamnerent ensuite les secondes noces. Il y avoit encore des Novatiens en Afrique du tems de S. Léon, & en Occident jusqu'au 8*e*. siecle. Les Novatiens prirent le nom de *Cathares*, c'est-à-dire *purs*; ils avoient un grand mépris pour les Catholiques, & lorsque quelqu'un d'eux embrassoit leur sentiment, ils le rebaptisoient. Novatien ne faisoit que renouveller l'erreur des Montanistes (*voyez* MONTAN). A beaucoup d'orgueil, il joignoit un caractere dur & austere. On lui attribue le *Traité de la Trinité;* le *Livre des Viandes Juives*, qui sont parmi les Œuvres de Tertullien; & une *Lettre* qu'on trouve parmi celles de S. Cyprien. C'est lui, & non pas Novat, qui a donné son nom aux hérétiques, appellés *Novatiens*. Jackson a publié à Londres en 1728, in-4°, une édition de tous les ouvrages de Novatien.

NOUE, (François de la) surnommé *Bras-de-Fer*, gentilhomme Breton, naquit en 1531 d'une maison ancienne. Il porta les armes dès son enfance, & se signala d'abord en Italie. De retour en France, il embrassa le parti des Calvinistes, prit Orléans sur les Catholiques en 1567, conduisit l'arriere-garde à la bataille de Jarnac en 1569, & se rendit maître de Fontenai, d'Oleron, de Marennes, de Soubise & de Brouage. A la prise de Fontenai, il reçut, au bras gauche, un coup qui lui brisa l'os. On le lui coupa à la Rochelle, & on lui en fit un de fer, dont il se servoit très-bien pour manier la bride de son cheval. Envoyé dans les Pays-Bas en 1571, il y surprit Valenciennes. A son retour en France, le roi le nomma général des troupes envoyées pour le siege de la Rochelle: il eut la perfidie & l'ingratitude de se servir de la confiance de son souverain pour fortifier le parti des rebelles. En 1578, il passa au service des Etats-Généraux dans les Pays-Bas, fit prisonnier le comte d'Egmont à la prise de Ninove, mais il fut pris lui-même en 1580, & n'obtint sa liberté que 5 ans après. De retour en France, il guerroya contre les Catholiques, & pé-

rit au siege de Lambale, en 1591. C'étoit un bon guerrier, mais qui fit rarement un bon usage de sa valeur, ayant presque toujours combattu pour des gens armés contre la Religion & le souverain; il étoit d'ailleurs cruel, & signaloit son fanatisme par des barbaries atroces exercées sur les Catholiques. Il laissa des *Discours politiques & militaires*, 1587, in-4°, qu'il composa pendant sa prison; ils renferment beaucoup de choses contraires aux vérités révélées. Pierre Coret en a dévoilé les erreurs & les paralogismes, de même que le P. Possevin.

NOUE, (Odet de la) fils aîné du précédent, fut employé avec distinction au service d'Henri IV, & mourut vers 1618. Il est auteur de quelques *Poésies Chrétiennes*, Geneve, 1594, in-8°, où le génie manque autant que l'orthodoxie.

NOUE, (Jean-Sauvé de la) né à Meaux en 1701, se fit comédien, & travailla en même tems pour le théâtre. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris en 1765, in-12. Il mourut en 1761.

NOVES, (Laure de) dame, & non demoiselle, comme le disent tous les Dictionnaires d'après le P. Nicéron, est plus connue sous le nom de la *Belle Laure*. Elle naquit à Avignon ou dans un village circonvoisin, en 1308, d'Audifret de Noves, & fut mariée à Hugues de Sade, seigneur de Saumane. Son esprit, sa vertu, sa beauté & ses graces lui soumettoient tous les cœurs. Le fameux Pétrarque, retiré à Avignon, conçut une si vive affection pour elle, qu'il l'aima 20 ans pendant sa vie, & conserva son amour 10 après sa mort. Ce poëte lui consacra sa muse, & fit à sa louange 318 *Sonnets* & 88 *Chansons*, auxquels elle doit sa célébrité. Laure étoit, dit-on, du nombre des dames qui composoient *la Cour d'Amour*. Cette cour étoit une assemblée de femmes de la premiere qualité, qui ne traitoient que de matieres de galanterie, & qui décidoient gravement sur ces bagatelles, mais toujours d'une maniere décente & honnête. Elle mourut de la peste à Avignon en 1348, à 40 ans, & fut enterrée aux Cordeliers. On a débité beaucoup de fables sur cette dame illustre. Fleury, dans son Histoire Ecclésiastique, raconte que le pape Benoît XII voulut persuader à Pétrarque d'épouser Laure, lui promettant dispense pour garder ses bénéfices. Le poëte l'ayant refusé sous le frivole prétexte qu'il ne pourroit plus la chanter, Laure se maria à un autre. Villaret, continuateur de l'Histoire de France, qui a adopté ce conte, fait dire à Pétrarque qu'il ne vouloit point de ce mariage, de peur que l'hymen n'éteignît son ardeur poétique. » N'ajoutez aucune foi, dit le » *Voyageur François*, t. 30, » p. 370, à ce que rapportent » Fleury & Villaret, touchant ces deux personnages. » C'est une fable puisée dans » des auteurs peu instruits, » ou peut-être mal intentionnés. Avant la prétendue offre » de Benoît XII, Laure avoit » déjà épousé Hugues de Sade, » seigneur de Saumane, à qui

» elle donna plusieurs enfans ». Cette dame illustre étoit aussi vertueuse que belle. Quelques regards gracieux & quelques paroles honnêtes, furent les seuls aiguillons dont elle se servit pour ranimer la verve du poëte, quand elle la voyoit se ralentir; & l'amour du poëte étoit plutôt une affaire de chevalerie & d'enthousiasme, que de passion & de desir. Laure fut mere de onze enfans, ce qui la fatigua tellement, qu'à 35 ans elle n'avoit plus aucune trace de sa beauté. François I, passant à Avignon, ordonna de rétablir le tombeau de Laure; mais cet ordre ne fut pas exécuté. Voyez les *Mémoires de Pétrarque*, publiés à Avignon par M. l'abbé de Sade, en 3 vol. in-4°, 1764 & années suivantes.

NOVIOMAGUS, (Jean) dont le nom de famille étoit *Bronchorst*, né à Nimegue vers l'an 1494, enseigna la philosophie à Cologne, fut fait recteur de l'école de Deventer, où il parut montrer du penchant pour les nouvelles erreurs, & mourut à Cologne l'an 1570. On a de lui : I. *Sti. Dionisii Areopagitæ martyrium latinè versum.* C'est la version d'une piece apocryphe. II. *Bedæ Presbyteri Opuscula*, Cologne, 1537, in-fol. C'est un recueil de toutes les Œuvres du vénérable Bede sur la physique, sur le calendrier & sur la chronologie, continuée jusqu'à l'an 1531. Cette édition a été faite sur un ancien manuscrit; les notes qui l'accompagnent sont estimées. III. *De Numeris libri duo, quorum prior logisticen & veterum numerandi consuetudinem, posterior Theoremata numerorum complectitur*, Paris, 1539. IV. Une Version latine de la *Géographie* de Ptolomée, Cologne, 1540.

NOULLEAU, (Jean-Baptiste) né à St.-Brieux en 1604, de parens distingués dans la magistrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, & devint archidiacre de St.-Brieux en 1639, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudissement à St.-Malo, à Paris & dans plusieurs autres villes. Son zele pour le parti Janséniste l'ayant engagé dans de fausses démarches, la Barde, son évêque, l'interdit de toutes fonctions ecclésiastiques dans son diocese. Noulleau composa plusieurs Ecrits & Factum pour sa défense; mais ne pouvant réussir à faire lever son interdit, il fit pendant trois ans sept lieues chaque jour, pour se rendre à St.-Quel, dans le diocese de Dol, afin d'y dire la Messe en dépit de son évêque. Il mourut vers 1672. On a de lui : I. *Politique Chrétienne & Ecclésiastique, pour chacun de tous Messieurs de l'assemblée-générale du Clergé*, en 1665 & 1666, in-12; livre oublié. II. L'*Esprit du Christianisme dans le saint Sacrifice de la Messe*, in-12. III. *Traité de l'extinction des Procès*, in-12. IV. *De l'usage canonique des biens de l'Eglise*, in-12, &c.

NOURRY, (Dom Nicolas le) né à Dieppe en 1647, Bénédictin de la congrégation de S. Maur, en 1665, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Ce savant Religieux, également estimable par ses mœurs & par ses con-

noissances, mourut à Paris en 1724, à 77 ans. A la piété tendre qui l'animoit, il joignoit un caractere bon & officieux. L'édition des Œuvres de Cassiodore est le fruit de son travail & de celui de D. Garet son confrere. Il travailla, avec dom Jean du Chesne & dom Julien Bellaise, à l'édition des Œuvres de S. Ambroise, qu'il continua avec dom Jacques Friches. On a de lui 2 vol., sous le titre d'*Apparatus ad Bibliothecam Patrum*, Paris, in-fol., 1703 & 1715. Le 1er. vol. est rare, & le second plus commun. On les joint à la *Bibliotheque des Peres* de Philippe Desponts, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol., & avec l'*Index* de Siméon de Ste. Croix, Genes, 1707, in-fol. Le tout forme 30 vol. Il y en a qui y joignent *Bibliotheca Patrum primitivæ Ecclesiæ*, Lyon, 1680, in-fol. La Collection de dom le Nourry renferme des Dissertations remplies de recherches curieuses & savantes sur la vie, les écrits & les sentimens des Peres, dont il éclaircit un grand nombre de passages difficiles. On a encore de lui une Dissertation sur le Traité *De Mortibus persecutorum*, Paris, 1710, in-8°. Il prétend mal-à-propos que ce Traité n'est point de Lactance (*voyez ce mot*).

NOUSHIRVAN, roi de Perse, qui mourut, dit-on, en 579, a été célebre pour ses vertus & sa sage administration. Saade rapporte de lui plusieurs traits admirables, & sur-tout de sages instructions à son fils, que l'abbé Fourmont nous a données, traduites d'un manuscrit turc. Mais il y a toute apparence que c'est une morale mise en action, & le portrait d'un roi tel qu'on voudroit qu'il fût. On en cite l'anecdote suivante. « Etant à la chasse, & » pressé par la faim, il fit pré» parer un repas de gibier » qu'il avoit tué, mais il n'a» voit point de sel. Il en envoya » chercher au village le plus » prochain, & défendit de le » prendre sans le payer. *Quel* » *mal arriveroit-il*, dit un des » courtisans, *si l'on ne payoit* » *pas un peu de sel? — Si le* » *souverain*, répond Noushir» van, *cueille une pomme dans* » *le jardin de son sujet, le* » *lendemain les courtisans dé*» *pouilleront l'arbre* ».

NOYER, (Anne-Marguerite Petit, femme de M. du) naquit à Nismes vers l'an 1663. Sa mere étoit de la famille du P. Cotton, confesseur de Henri IV. Après avoir abjuré le Protestantisme dans lequel elle étoit née, elle épousa M. du Noyer, gentilhomme de beaucoup d'esprit & d'une famille distinguée. Puis revenant à ses erreurs, elle s'enfuit en Hollande avec ses deux filles, pour les professer librement. Sa plume lui fut une ressource dans ce pays de liberté, ou si l'on veut de licence. Elle écrivit des *Lettres historiques d'une Dame de Paris à une Dame de province*, en 5 vol. in-12. La derniere édition, est en 12 vol. in-18, parce qu'on y a ajouté les Mémoires de madame du Noyer & une suite à ses Lettres. Elle ramassoit les sottises de la province, & on les prenoit dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle mourut en 1720, avec la réputation

d'une femme bizarre. Elle avoit paru à la cour, où elle se couvrit de ridicule par sa hauteur ; & avoit vécu long-tems en province, où elle recueillit des risées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés séparément en un vol. in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractere, quoiqu'elle les eût écrits en partie pour faire son apologie. On a imprimé une satyre contre elle, intitulée : *Le Mariage précipité*, comédie en trois actes en prose, Utrecht, 1713, in-12.

NOYERS, (Hugues de) évêque d'Auxerre en 1183, fut informé de quelques grands désordres de Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, qui le forcerent à l'excommunier. Le comte, pour s'en venger, chassa tous les ecclésiastiques de l'église cathédrale. L'excommunication, qui dura assez long-tems, fut enfin levée, à condition que le comte déterreroit un enfant qu'il avoit enterré dans une salle de l'évêché, & qu'il l'apporteroit pieds nus & en chemise dans le cimetiere ; ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. Ces usages, sacrés dans des tems que nous nommons *barbares*, & qui aujourd'hui paroîtroient bien ridicules, avoient le précieux effet de punir & de contenir la violence des hommes scélérats & puissans. Hugues mourut en 1206.

NOYERS, (Milès de) arriere-petit-neveu du précédent, fut fait maréchal de France en 1302 par Philippe le Bel, auquel il rendit de grands services. Il se démit de cet état pour être porte-oriflâme, & en cette qualité il se trouva l'an 1328 à la bataille de Cassel. L'avis qu'il donna à propos, avant l'action, à Philippe de Valois, près d'être enlevé par les Flamands, fut la cause du salut de ce prince & de la victoire. Il combattit aussi à la bataille de Créci en 1336. Il avoit conseillé au roi de remettre le combat au lendemain. Son avis fut goûté, mais il ne fut pas suivi, & les Anglois furent vainqueurs. Il fut nommé exécuteur du testament de Louis Hutin, & mourut en 1350.

NOYERS, (des) *voyez* SUBLET.

NUENARIUS *ou* A NOVA AQUILA, (Herman) comte du S. Empire Romain, né dans le duché de Juliers, prévôt de l'église métropolitaine de Cologne & de la collégiale d'Aix-la-Chapelle, fut envoyé par Charles d'Autriche, roi d'Espagne, pour solliciter la couronne impériale auprès des princes d'Allemagne, & mourut en 1530, à 39 ans, à la diete d'Ausbourg, assemblée par ordre de Charles-Quint. On a de lui : I. *De Origine & Sedibus priscorum Francorum*, Bâle, 1532, dans les *Sermones convivales* de Peutinger, édition d'Iene, & dans *Divæus*, édit. de Louvain, 1757. II. *De Gallia Belgica commentariolus*, Anvers, 1584. Il y a des remarques curieuses, que quelques critiques ont traitées trop lestement. III. *Annotationes aliquot herbarum*, dans l'herbier d'Othon Bronsfeld, Bâle, 1540. IV. *Vita Caroli Magni per Eginhardum scripta*, Cologne, 1521. Il est le premier éditeur de cet ouvrage. V. *Carmina aliquot*,

aliquot, quibus historia mortis Jesu in septem horas distributa est, Leipsig, 1592, avec les *Hymnes* de George Fabricius. On l'a accusé d'être l'auteur des *Litteræ obscurorum virorum* (*voyez* GRATIUS, REUCHELIN & HUTTEN). Il y avoit donné lieu : trompé par l'hypocrisie de Luther, il s'étoit déclaré son ami & son protecteur ; mais dans la suite ayant découvert la fourberie de cet héréfiarque, il fut un de ses plus zélés adversaires.

NUIT, déesse des ténebres, fille du Ciel & de la Terre, épousa l'Erebe, fleuve des enfers, dont elle eut beaucoup d'enfans. On la représente ordinairement avec des habits noirs, parsemés d'étoiles, tenant à sa main un sceptre de plomb, & traînée dans un char d'ébene, par deux chevaux qui ont des ailes semblables à celles des chauves-souris.

NUMA-POMPILIUS, fut élu par le sénat Romain, pour succéder à Romulus, l'an 714 avant J. C. Retiré à la campagne depuis long-tems, il ne s'occupoit que de l'étude des loix & du culte religieux. Le mariage qu'il avoit fait avec Tatia, fille de ce Tatius qui partageoit la royauté avec Romulus, n'avoit pu l'engager à quitter sa retraite pour venir jouir des honneurs qui l'attendoient à Rome. Il fallut, pour lui faire accepter le sceptre, que ses proches & ses compatriotes joignissent leurs instances à celles des ambassadeurs Romains. Les Romains étoient naturellement féroces & indociles ; il leur falloit un frein : Numa le leur donna, en leur inspirant l'amour pour les loix & le respect pour les dieux. Persuadé de cette vérité si importante & si féconde en conséquences, dont un philosophe (Plutarque) a fait depuis sa maxime favorite : qu'*on bâtiroit plutôt une maison en l'air, que de fonder une république sans religion ;* il tourna toutes ses pensées vers cet objet : mais égaré lui-même, il ne pouvoit qu'égarer les autres. Convaincu de la nécessité de la chose, il ne parvint point à en bien distinguer la nature, & à la dégager des erreurs, dont l'ignorance & la corruption des hommes l'avoient chargée. Pour attacher de plus en plus les Romains à la culture des terres, il les distribua par bourgades, leur donna des inspecteurs & des surveillans. Il visitoit souvent lui-même les travaux de la campagne, & élevoit aux emplois ceux qu'il connoissoit laborieux, appliqués & industrieux. Il divisa l'année en 12 mois, & publia un grand nombre de loix qui respiroient la sagesse. Il mourut l'an 672 avant J. C., après un regne de 42 ans. Plusieurs auteurs ont cru que ce prince étoit parvenu à reconnoître l'existence d'un seul vrai Dieu ; qu'il en faisoit mention dans ses livres ; qu'il défendit de représenter la Divinité sous aucune forme corporelle, & qu'en conséquence les Romains n'eurent, pendant plus d'un siecle & demi, aucune statue dans leurs temples. Mais tout ce que nous apprenons du culte religieux de ce peuple, ne sert point à confirmer cette opinion ; & l'idée que l'histoire nous a laissée de

Numa-Pompilius, la contredit ouvertement. Presque toutes ses institutions se ressentent des erreurs du paganisme ; mais quelque défectueuses, quelque ridicules même qu'elles puissent être, elles sont infiniment au dessus du code de la philosophie irréligieuse. « Telle est, » dit Voltaire, la foiblesse du » genre-humain, & telle est » sa perversité, qu'il vaut » mieux sans doute pour lui » d'être subjugué par toutes » les superstitions possibles, » pourvu qu'elles ne soient » point meurtrieres, que de » vivre sans religion. L'homme » a toujours eu besoin d'un » frein ; & quoiqu'il fût ridi» cule de sacrifier aux Silvains, » aux Naïades, il étoit bien » plus utile d'adorer ces ima» ges fantastiques de la Divi» nité, que de se livrer à l'a» théisme ».

NUMENIUS, philosophe Grec du 2e. siecle, natif d'Apamée, ville de Syrie, suivoit les opinions de Pythagore & de Platon, qu'il tâchoit de concilier ensemble. Il prétendoit que Platon avoit tiré de Moïse, ce qu'il dit de Dieu & de la création du monde. *Qu'est-ce que Platon*, disoit-il, *sinon Moïse parlant athénien* ? Numenius pouvoit dire vrai ; & l'on ne peut guere douter en lisant quelques passages de Platon, qu'il n'ait eu connoissance des Livres-Saints ; mais rien n'empêche de croire que la tradition primitive, encore subsistante dans quelques-unes de ses parties, a pu instruire les philosophes de la création & du Dieu créateur, supposé que la raison, abandonnée à elle-même, ne puisse atteindre à cette connoissance (*voy.* PLATON, LAVAUR, OPHIONÉE, &c.). Il ne nous reste de Numenius que des fragmens, qui se trouvent dans Origene, Eusebe, &c. Ce philosophe étoit un modele de sagesse.

NUMERIEN, (*Marcus-Aurelius Numerianus*) empereur Romain, fils de Carus, suivit son pere en Orient, étant déjà César, & il lui succéda, avec son frere Carin, au mois de janvier 284. Il fut tué par la perfidie d'Arrius Aper, son beau-pere, au mois de septembre suivant. Cet empereur possédoit toutes les qualités du cœur & de l'esprit. Les affaires de l'état étoient son unique occupation, & les sciences son seul amusement (*voy.* NÉMÉSIEN). Il se faisoit aimer de ses sujets & admirer des savans, qui l'ont fait passer pour le plus habile de son tems. Aper poignarda Numerien dans sa litiere, qu'il fit refermer après. Il l'accompagnoit, comme si le prince eût été vivant, dans l'espérance de trouver une occasion favorable de se faire déclarer empereur ; mais la puanteur du cadavre trahit son crime, & il en subit sur le champ la peine. *Voyez* APER.

NUMERIUS, gouverneur de la Gaule Narbonnoise : *voy.* DELPHIDIUS.

NUMITOR, étoit fils de Procas, roi d'Albe, & frere d'Amulius. Procas en mourant l'an 795 avant J. C. le fit héritier de sa couronne avec Amulius, à condition qu'ils régneroient tour-à-tour d'année en année ; mais Amulius s'empara du trône, & donna l'exclusion

à Numitor, dont il fit mourir le fils nommé Laufus. Il contraignit enfuite Rhea Sylvia, fille unique de Numitor, d'entrer parmi les Veftales. Cette princeffe étant devenue enceinte malgré ces précautions, publia que c'étoit du dieu Mars, & accoucha de Remus & de Romulus, qui après avoir tué Amulius, rétablirent Numitor fur le trône l'an 754 avant J. C. Ces commencemens de l'hiftoire Romaine, comme ceux de prefque toutes les hiftoires, font remplis d'obfcurités, de faits défigurés & douteux.

NUNEZ *ou* NONIUS, (Ferdinand) critique Efpagnol, connu auffi fous le nom de *Pincianus*, parce qu'il étoit de Pincia, près de Valladolid, introduifit le premier en Efpagne le goût de l'étude de la langue grecque. Ce favant étoit modefte. Quoiqu'il fût de l'illuftre maifon des Guzmans, il ne crut pas fe déshonorer en profeffant les belles-lettres à Alcala & à Salamanque. Il mourut en 1552, dans un âge fort avancé, emportant dans le tombeau des regrets auffi vifs que finceres. On eftime fur-tout fes *Commentaires* fur *Pline*, fur *Pomponius Mela*, & fur *Séneque*. On lui doit auffi en partie la *Verfion* latine des Septante, imprimée dans la Polyglotte de Ximenès. Le roi Ferdinand le Catholique le mit à la tête de fes finances.

NUNEZ, *voyez* NONNIUS.

NUZZI, *voyez* MARIO.

NYMANNUS, (Grégoire) profeffeur d'anatomie & de botanique à Wittemberg fa patrie, mourut le 8 octobre 1638, à 45 ans, étant né le 14 janvier 1594. On a de lui: I. Un *Traité* latin *de l'Apoplexie*, Wittemberg, 1629 & 1670, in-4°, eftimé. II. Une *Differtation* recherchée & curieufe fur la vie du *Fœtus*, ibid., 1628, in-4°; Leyde, 1644, in-12. Ce docteur y prouve qu'un enfant vit dans le fein de fa mere par fa propre vie; & que, fa mere venant à mourir, on peut le tirer fouvent de fon fein encore vivant & fans l'offenfer. Ce qui n'eft pas contraire aux faits qui établiffent qu'en certains cas le *fœtus* ne s'accroit que par une efpece de végétation & de mouvement animal émané de la mere. Voyez le *Catéchifme philofophique*, N°. 167.

NYMPHES, déeffes, filles de l'Océan & de Téthis, ou de Nérée & de Doris; les unes, appellées Océanitides ou Néréides, demeuroient dans la mer: les autres, appellées Naïades, habitoient les fleuves, les fontaines & les rivieres; celles des forêts fe nommoient Dryades & les Hamadryades, & n'avoient chacune qu'un feul arbre fous leur protection: les Napées régnoient dans les bocages & les prairies, & les Oréades fur les montagnes.

NYNAULD, (Jean de) auteur peu connu, dont nous avons un livre curieux & plein de chofes fingulieres, mais aujourd'hui fort rare, fous ce titre: *De la Lycanthropie, transformation & extafe des Sorciers*, Paris, 1615, in-8°.

O

O, (François d') ſeigneur de Frenes, d'une famille illuſtre de Normandie, fut nommé par Henri III ſurintendant des finances. La difficulté des tems rendit ſon adminiſtration odieuſe; car il paroiſſoit continuellement quelque nouvel édit burſal : & cette ſituation de la choſe publique contraſtoit d'une maniere révoltante avec ſon luxe. Paris ayant ouvert ſes portes à Henri IV, ce prince, dont le choix n'étoit pas toujours éclairé, en donna le gouvernement à d'O, qui mourut en 1594. Sully en parle fort déſavantageuſement.

OANNÈS, OANÈS *ou* OEN, un des dieux des Syriens. On le repréſentoit ſous la figure d'un monſtre avec deux têtes, des mains & des pieds d'homme, le corps & une queue de poiſſon. On croyoit qu'il étoit ſorti de la Mer-Rouge, & qu'il avoit enſeigné aux hommes les arts, l'agriculture, les loix, &c. C'eſt delà ſans doute que Maillet, long-tems voiſin de cette mer, a pris ſon ſyſtême des poiſſons transformés en hommes, ou bien des hommes originairement poiſſons.

OATÈS, (Titus) Anglois, né vers 1619, fils d'un tiſſerand, eut ſucceſſivement deux eſpeces d'office ou de cure, dont il fut dépouillé pour crime. Il s'enfuit d'Angleterre, & feignant d'être catholique, il fut reçu au ſéminaire Anglois à Valladolid, mais il ne tarda pas d'en être chaſſé. Il eut le même ſort au ſéminaire de St.-Omer, où il fut pendant 8 mois. De retour en Angleterre, il forma avec deux ſcélérats, nommés Tong & Digbey, un projet exécrable. Il accuſa juridiquement, en 1678, les Catholiques Anglois d'avoir conſpiré contre la vie du roi Charles II & des Proteſtans Anglois, de concert avec le Pape, les Jéſuites, les François & les Eſpagnols, pour établir par cet horrible attentat la ſeule Religion Catholique en Angleterre. Malgré l'abſurdité de l'accuſation, les preuves démonſtratives de l'impoſture, les variations des témoins, milord Stafford, d'autres perſonnes de mérite & quelques Jéſuites furent mis à mort, comme convaincus de crime de haute trahiſon, & l'on donna une penſion au ſcélérat Oatès. Jugement qui nous apprend ce qu'il faut penſer de pluſieurs autres rendus dans le même pays, pour des ſujets & des procédures toutes ſemblables. Sous le regne de Jacques II, la mémoire des ſuppliciés fut réhabilitée, & Oatès condamné comme parjure à une priſon perpétuelle, & à être fuſtigé par la main du bourreau 4 fois l'année & mis ces jours-là au pilori. Ce châtiment fut exécuté juſqu'en 1689, que le prince d'Orange s'étant emparé de la

couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison, & lui rendit sa pension. Ce malheureux mourut à Londres le 23 juillet 1705. Les écrits qu'on lui a attribués sont de Tong & de Digbey, ses complices, car il étoit absolument incapable de rien composer. Ce fut à l'occasion de cette horrible & ridicule accusation, que le ministre Jurieu publia son livre de la *Politique du Clergé*, auquel Arnauld répondit par l'*Apologie des Catholiques*. Il y justifie les Catholiques, & en particulier l'archevêque de Paris, le P. de la Chaise & les autres Jésuites. Cette Apologie étoit d'autant moins suspecte, qu'elle tendoit à laver ceux qu'Arnauld regardoit comme ses plus grands ennemis.

OBED, fils de Booz & de Ruth, pere d'Isaï & aïeul de David, naquit vers l'an 1275 avant J. C.

OBEDEDOM, Hébreu distingué par ses vertus, de la tribu de Levi, vers l'an 1045 avant l'ere chrétienne. Ce fut dans sa maison que David fit déposer l'Arche d'alliance, lorsqu'il la faisoit transporter à Jérusalem. David frappé & épouvanté de la punition d'Oza, & ne se croyant pas digne de la recevoir auprès de lui, la fit porter chez Obededom, où elle ne resta que 3 mois; mais David se rassura, ranima sa confiance dans le Seigneur, & s'appercevant que la famille d'Obededom étoit comblée de bénédictions, il fit transférer ce sacré dépôt à Jérusalem. Obededom est appellé Gethéen dans l'Ecriture; non qu'il fût de Geth, qui étoit une ville des Philistins, mais parce qu'il y avoit demeuré avec David.

OBITECZKY, (Jean) Jésuite, né à Podiebrad en Bohême, l'an 1618, mort à Giczin en 1679, s'est distingué par son zele & ses connoissances. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Annus Dominicæ passionis*, Prague, 1670, in-12, réimprimé, *ibid.*, 1674.

OBIZZI, (Lucrece de gli Orologgi, femme d'Enée, marquis d') dans le Padouan, s'est rendue aussi célebre dans le 17e. siecle par sa pudicité, que l'ancienne Lucrece; elle doit même lui être préférée à tous égards, ayant eu plus de fermeté & de vertu, & dédaigné les tardifs repentirs de cette beauté romaine. Vers l'an 1645, pendant que le marquis d'Obizzi étoit à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdument amoureux de la marquise, entra dans sa chambre, où elle étoit encore au lit avec son fils Ferdinand, âgé de 5 ans. Le gentilhomme prit la précaution de transporter l'enfant dans une chambre voisine, & sollicita ensuite la mere de condescendre à ses desirs. Mais n'ayant pu rien gagner ni par caresses, ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours son crime. On se contenta de le tenir en prison pendant 15 ans, au bout desquels il en sortit. Mais peu de mois après, le jeune marquis d'Obizzi vengea la mort de sa mere, en le tuant d'un coup de pistolet. Il passa ensuite au service de l'empereur, qui le fit successivement marquis du Saint-Empire, commandant de Vienne, conseiller-d'état & maréchal-

général-de-camp. Il mourut à Vienne en 1710, après 50 ans de service.

OBRECHT, (Ulric) habile professeur en droit à Strasbourg, né en 1646, étoit petit-fils de Georges Obrecht, professeur en droit comme lui, mort en 1612, à 66 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le Luthéranisme étoit la religion de leur famille. Ulric se fit catholique après la prise de Strasbourg par les François, & Louis XIV le fit préteur-royal de cette ville en 1685. Les langues grecque, latine, hébraïque, les antiquités, l'histoire, la jurisprudence, lui étoient familieres. Il parloit, dit-on, de tous les personnages de l'histoire, comme s'il avoit été leur contemporain, de tous les pays comme s'il y avoit vécu, & des différentes loix comme s'il les avoit établies; mais l'on sent assez qu'en cela, comme dans tout ce qu'on raconte des mémoires extraordinaires, il y a bien de l'exagération : aussi le grand Bossuet après avoir entendu l'auteur, se contenta-t-il de l'appeller un *Abrégé* de toutes les sciences: *Epitome omnium scientiarum.* On a de lui : I. *Prodromus rerum Alsaticarum*, in-4°, 1681; livre curieux pour l'histoire d'Alsace & de Strasbourg. II. *Excerpta historica de naturâ successionis in Monarchiâ Hispaniæ*, en 3 parties, in-4°. Il y prouve que la couronne d'Espagne est héréditaire, &, ce qui étoit bien moins certain, qu'elle appartenoit de droit à Philippe V. III. *Mémoire* concernant la sûreté publique de l'Empire. IV. Une Edition de *Quintilien*, avec des remarques, 2 vol. in-4°. V. Version de la *Vie de Pythagore*, par Jamblique. Ce savant mourut en 1701, consumé par un travail opiniâtre qui avoit peu-à-peu affoibli ses forces.

OBREGON, (Bernardin) instituteur des *Freres Infirmiers Minimes*, qui ont soin des malades dans les hôpitaux en Espagne, naquit à Las-Huelgas, près de Burgos, en 1540, d'une famille ancienne. Bernardin vécut d'abord dans la dissipation qu'entraîne le parti des armes qu'il avoit embrassé; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un soufflet, toucha son cœur en 1568. Il renonça au monde & forma sa congrégation, qu'il instruisit autant par son exemple que par ses discours. Ce saint homme mourut dans son hôpital-général de Madrid, le 6 août 1599. Le peuple appella *Obregons*, les Religieux établis par cet homme vertueux.

OBSEQUENS, (*Julius*) écrivain latin, que l'on conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'Honorius, vers l'an 395 de J. C., composa un livre *De Prodigiis*, qui n'est qu'une liste de ceux que Tite-Live a insérés dans son histoire. Obsequens emprunte souvent les expressions de cet historien, sans corriger ses erreurs. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage, auquel Conrad Lycosthenes a fait des additions pour suppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures éditions de Julius Obsequens, sont celles où les additions de Lycosthenes sont distinguées du texte. C'est ainsi que Schœf-

ferus dirigea l'édition qu'il en donna à Amsterdam en 1679. Elle a été réimprimée à Leyde, en 1720, in-8°, & on la joint aux auteurs *cum notis Variorum.*

OCCAM, OCCHAM, *ou* OCKAM, (Guillaume) théologien scholastique, de l'ordre des Cordeliers, natif de Surry en Angleterre, fut disciple de Scot : mais il s'éleva dans la suite contre les opinions de son maître & devint chef des *Nominaux;* on nommoit ainsi ceux qui expliquoient principalement les choses par la propriété des termes, & soutenoient que les mots & non les choses étoient l'objet de la dialectique. Il s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma *le Docteur invincible :* il imagina de nouvelles subtilités, pour mettre aux prises de nouveaux champions de l'école, & fut un des plus ardens défenseurs de l'universelle *à parte rei.* Il faut convenir cependant que ces subtilités ont pu contribuer à perfectionner la logique, à donner de la netteté & de la précision aux idées (*voyez* DUNS). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a eu tort de ridiculiser ces anciennes disputes, vu que nos plus illustres savans s'occupent de spéculations du même genre, & qui n'ont pas un but direct plus réel. « Il s'est élevé, dit un » auteur moderne, parmi les » Newtoniens une question fa» meuse : savoir si la force » centrifuge est la même que la » centripete & la tangentiale *a* » *parte rei*, & seulement distin» guée *per conceptum præcisi»vum*, ou si elle est réelle» ment différente des deux » autres. Les différens person» nages qu'on a fait faire à ces » deux forces, a rendu cette » question comme inévitable ; » & l'on a vu en quelque sorte » reproduire la question arabi» que : *Utrum relatio sit forma* » *modalis, realiter, modaliter* » *distincta a fundamento, termino* » *& ratione fundandi.* Le Jé» suite Boscowich est pour l'i» dentité *a parte rei*, leur ac» cordant tout au plus une pe» tite distinction *sub conceptu.* » Les Newtoniens du génie de » Scot, défendent la distinction » pure & simple *a parte rei.* » Voyez la *Physica generalis* de » Léopold Bivald, Gratz, 1767, » p. 82 ». Mais si Occam n'est pas répréhensible pour s'être occupé de ces querelles d'école, il l'est très-fort pour avoir oublié l'esprit de son état jusqu'à prendre avec une espece de fureur le parti de Louis de Baviere contre le pape. Il écrivit en fanatique pour ce prince & son antipape Pierre de Corbario, contre Jean XXII qui l'excommunia. Occam avoit l'impudence de dire à Louis de Baviere : « Seigneur, prêtez» moi votre épée pour me dé» fendre, & ma plume sera » toujours prête à vous sou» tenir ». Il auroit été beau en effet qu'il y eût une bataille pour faire adopter les idées des *Nominaux.* Occam fut accusé d'avoir enseigné avec Cesene, que Jesus-Christ ni ses Apôtres n'avoient rien possédé, ni en commun, ni en particulier : assertion évidemment fausse ; car quoiqu'ils ne fussent pas riches & qu'ils possédassent très-peu de choses, le peu qu'ils avoient, leur appartenoit. Delà vint la fameuse question qu'on

appella *le Pain des Cordeliers.* Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le domaine des choſes qui ſe conſumoient par l'uſage, comme le pain & le vin, leur appartenoit, ou s'ils n'en avoient que le ſimple uſage ſans domaine, leur regle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre? Nicolas III avoit arrêté qu'ils n'auroient que l'uſufruit des biens qui leur ſeroient donnés, & que la propriété ſeroit à l'Egliſe Romaine. Jean XXII révoqua la Bulle de Nicolas III, dont quelques-uns abuſoient, pour prétendre que les Apôtres n'avoient rien poſſédé en propre, & ſévit contre les réfractaires avec plus de rigueur que la choſe ne ſembloit l'exiger. Occam mourut à Munich en 1347, abſous, à ce que l'on croit, des cenſures eccléſiaſtiques. Il laiſſa des *Commentaires* ſur le Maître des Sentences, un *Traité du Sacrement de l'Autel*, & d'autres ouvrages, Paris, 1476, 2 vol. in-fol., qui prouvent un eſprit ſubtil, mais bizarre.

OCCASION, divinité allégorique qui préſide au moment le plus favorable pour réuſſir dans une entrepriſe. On la repréſentoit ſous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune-homme chauve pas derriere, un pied en l'air & l'autre ſur une roue, tenant un raſoir d'une main & un voile de l'autre, & quelquefois marchant avec vîteſſe ſur le tranchant d'un raſoir ſans ſe bleſſer.

OCCHIALI, *voyez* LOUCHALI.

OCÉAN, dieu marin, fils du Ciel & de Veſta, pere des fleuves & des fontaines, épouſa Téthis, dont il eut pluſieurs enfans. Les anciens Païens l'appelloient le pere de toutes choſes, parce qu'ils croyoient qu'elles en étoient engendrées; ce qui eſt conforme au ſentiment de Thalès, qui établit l'eau pour premier principe: ſyſtême que François Vanhelmont a renouvellé dans le dernier ſiecle, ſuivant la deſtinée ordinaire des ſpéculations humaines, qui eſt de périr pour renaître, & de renaître pour périr encore.

OCELLUS, ancien philoſophe Grec de l'école de Pythagore, étoit natif de Lucanie; ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus.* Il deſcendoit d'une ancienne famille de Troie en Phrygie, & vivoit long-tems avant Platon. Il compoſa un *Traité des Rois & du Royaume*, dont il ne nous reſte que quelques fragmens; mais le livre *de l'Univers* ou *Achilles*, qu'on lui attribue, eſt parvenu tout entier juſqu'à nous, & il y en a pluſieurs éditions en grec & en latin. Les meilleures ſont celles qui ſe trouvent dans les *Opera Mythologica*, Cambridge, 1670, in-8°, ou Amſterdam, 1688, in-8°; & ſéparément Amſterdam, 1661, in-8°. Boſchius en a donné une Traduction latine, Louvain, 1554. Valere-André & Foppens ont regardé par une erreur aſſez plaiſante cette traduction comme celle d'un ouvrage de Lucien: *Ocellum Luciani:* De univerſi Orbis natura *latinum fecit.* Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du monde. Le marquis d'Argens a traduit en françois, & a commenté cet ouvrage en 1762, in-12.

Son but n'eſt pas ſeulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour ſur les anciens ſyſtêmes. On ſouhaiteroit un peu plus de correction dans le ſtyle, plus de ſageſſe & de ſolidité dans ſa façon de penſer. M. l'abbé Batteux a traduit depuis l'ouvrage d'Ocellus dans ſon *Hiſtoire des Cauſes premieres*, in-8°; ſa verſion eſt regardée comme plus exacte que celle du marquis d'Argens.

OCHIN, (Bernardin) *Ochinus*, (on l'appelle quelquefois OKIN, pour conſerver la prononciation de l'italien & du latin) né à Sienne en 1487, entra jeune chez les Religieux de l'Obſervance de S. François; mais il les quitta bientôt, & s'appliqua à l'étude de la médecine. Touché, au moins en apparence, d'un nouveau deſir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avoit abandonné, & s'y diſtingua par ſon zele, ſa piété & ſes talens. La réforme des Capucins venoit d'être approuvée (*voyez* BASCHI); il l'embraſſa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naiſſant, & en fut général. Sa vie paroiſſoit réguliere & ſa conduite édifiante. Ses auſtérités, ſon habit groſſier, ſa longue barbe qui deſcendoit juſqu'au-deſſous de ſa poitrine, ſon viſage pâle & décharné, une certaine apparence d'infirmité & de foibleſſe affectée avec beaucoup d'art, & l'idée que tout le monde avoit de ſa ſainteté, le faiſoient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'étoit pas ſeulement le peuple qui en portoit ce jugement; les plus grands ſeigneurs & les princes ſouverains le révéroient comme un ſaint. Lorſqu'il venoit dans leurs palais, ils alloient au-devant de lui, & lui rendoient de grands honneurs, qu'ils accompagnoient de marques diſtinguées d'affection & de confiance. Cet hypocrite avoit recours à toutes ſortes d'artifices pour confirmer l'opinion ſi avantageuſe que l'on avoit conçue de lui. Il alloit toujours à pied dans ſes voyages; & lorſque les princes le forçoient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits & toute la pompe du ſiecle, ſembloient ne lui rien faire perdre de ſon amour pour la pauvreté & pour la mortification. On ne parloit que de ſa vertu dans toute l'Italie, & cette réputation facilitoit le progrès du nouvel ordre. Il étoit ſavant, quoiqu'il ne fût pas beaucoup de latin; & quand il parloit ſa langue naturelle, il s'énonçoit avec tant de grace & de facilité, que ſes diſcours raviſſoient tous ſes auditeurs. Lorſqu'il devoit prêcher en quelqu'endroit, le peuple s'y aſſembloit en foule: les villes entieres venoient pour l'entendre. On fut très-ſurpris, quand on vit tout d'un coup cet homme ſi renommé, quitter le généralat des Capucins, embraſſer l'héréſie de Luther, & aller à Geneve épouſer une fille de Lucques, qu'il avoit ſéduite en paſſant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cet abyme. Il ne put réſiſter au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal, qui avoit toujours été l'objet de ſon ambition, devint apoſ-

tat & ennemi forcené du Christianisme. Il assista à la fameuse conférence des Déistes où Athées assemblés à Vicence en 1546, où l'on convint des moyens de détruire la Religion de Jesus-Christ, en formant une société qui, par des succès progressifs, amena à la fin du 18*e.* siecle, une apostasie presque générale (voy. les ouvrages intitulés : *Le Voile levé*, & la *Conjuration contre l'Eglise Catholique*, & le *Journ. hist. & littér.*, 1 juin 1792, p. 171). Lorsque la république de Venise, informée de cette conjuration, fit saisir Jules Trevisan & François de Rugo, qui furent étouffés; Ochin se sauva avec les autres : la société ainsi dispersée n'en devint que plus dangereuse; & c'est celle qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de Francs-maçons, comme le prouve l'auteur des ouvrages que nous venons de citer (*voyez* MAIER Michel). Ochin fut un de ceux qui se signalerent le plus dans l'exécution du projet arrêté. Il versa des flots de bile sur tous ceux qui l'attaquerent, comme on peut en juger par un écrit de Catarin contre lui, & par la réponse. Voici le titre de l'un & de l'autre : *Rimedio alla pestilente Dottrina di Bern. Ochino da Ambr. Catarino*, Rome, 1544, in-8°... *Riposta d'Ochino alle Bestemmie d'Ambr. Catarino*, 1546, in-8°. Ce séducteur passa ensuite en Angleterre, où il inspira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles erreurs, & du mépris pour les pratiques de l'Eglise les plus anciennes. La Religion Catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine Marie, il fut obligé de se retirer à Strasbourg, & de là en 1555 à Zurich, où il fut ministre de l'église Italienne. Ses Dialogues en faveur de la Polygamie, lui firent perdre sa place. Après avoir erré de pays en pays, il se retira en Pologne, d'où il fut chassé en 1564. Il chercha un asyle à Slaucow dans la Moravie, & il n'y trouva que la misere & l'opprobre. Il y mourut la même année, de la peste, à 77 ans, également haï des Protestans & des Catholiques. Un an avant sa mort il avoit publié 30 *Dialogues*, traduits en latin par Castalion, Bâle, 1563, 2 vol. in-8°, dans lesquels il parle fortement en faveur de la Polygamie. Une telle opinion, soutenue par un vieillard plus que septuagénaire, est assez singuliere. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont il n'est pas fort nécessaire de donner le catalogue. Les principaux sont : I. Des *Sermons italiens*, en 5 vol. in-8°, Bâle, 1562, très-rares & chers. II. Des *Commentaires* sur les Epîtres de S. Paul. III. *Dialogo del Purgatorio*, 1556, in-8°. Il est traduit en françois & en latin; mais l'édition italienne est plus recherchée. IV. *Disputa intorno alla presenza del Corpo di G. C. nel Sacramento della Cena*, Bâle, 1561, in-8°; le même en latin, avec un *Traité du Libre Arbitre*, in-8°. V. *Sinceræ & veræ Doctrinæ de Cœnâ Domini defensio*, Zurich, 1556, in-8°. VI. *Il Catechismo*, 1561, in-8°. VII. *Liber adversùs Papam*, 1549, in-4°. VIII. D'autres *Satyres* sanglanres contre la cour de Rome, & contre les

dogmes catholiques. Tous les ouvrages de cet apostat sont peu communs. On peut en voir une liste plus détaillée dans le Dictionnaire Typographique.

OCHOSIAS, fils & successeur d'Achab roi d'Israël, fut aussi impie que son pere. Il commença à régner l'an 898 avant J. C. La 2e. année de son regne il tomba d'une fenêtre & se froissa tout le corps. Il envoya aussi-tôt consulter Béelzebuth, divinité des habitans d'Accaron, pour savoir s'il releveroit de cette maladie. Alors Elie vint au-devant de ses gens par ordre du Seigneur, & les chargea de dire à leur maître, que puisqu'il avoit mieux aimé consulter le dieu d'Accaron que celui d'Israël, il ne releveroit point de son lit; mais qu'il mourroit très-certainement. Les gens d'Ochosias retournerent sur leurs pas, & dirent à ce prince ce qui leur étoit arrivé. Le roi, reconnoissant que c'étoit Elie qui leur avoit parlé, envoya un capitaine avec 50 hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme son maître, ayant parlé au prophete d'un ton menaçant & dérisoire; le saint homme, embrasé d'un zele ardent pour l'honneur de Dieu, insulté en sa personne, lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'insolence de ses ennemis, & il fut exaucé sur le champ. Un feu lancé du ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avoit pas rendu plus sage. Le 3e. qui fut envoyé, se jeta à genoux devant Elie, le pria de lui conserver la vie. L'Ange du Seigneur dit alors au prophete, qu'il pouvoit aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint donc trouver Ochosias, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut en effet l'an 896 avant J. C. Joram son frere lui succéda.

OCHOSIAS, roi de Juda, étoit le dernier fils de Joram & d'Athalie. Ce prince étoit âgé de 22 ans, lorsqu'il commença à régner. Il marcha dans les voies de la maison d'Achab, dont il descendoit par sa mere, fille de ce roi impie. Il alloit à Ramoth de Galaad avec Joram roi d'Israël, pour combattre contre Hazaël roi de Syrie; & Joram ayant été blessé dans le combat, retourna à Jezraël pour se faire traiter de ses blessures. Ochosias se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite. Mais Jehu, général des troupes de Joram, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezraël, sans lui donner le tems de se reconnoître. Joram & Ochosias, qui ignoroient son dessein, allerent au-devant de lui; mais le premier ayant été tué d'un coup de fleche, Ochosias prit la fuite. Jehu le fit poursuivre, & ses gens l'ayant atteint à la montée de Gauer, près de Jebblaan, le blesserent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à Jehu, qui le fit mourir l'an 884 avant J. C.

OCHUS, *voyez* DARIUS-NOTHUS & ARTAXERCÈS.

OCKAM, *voyez* OCCAM.

OCKLEY, (Simon) né à Ex-

cester en 1678, professeur de la langue arabe à Cambridge, a publié, en 1706, *Introductio ad linguas orientales.* Il a donné aussi une *Histoire des Sarrasins*, 1718, en anglois, traduite par Jault en françois, 1748, 2 vol. in-12. *Description de la Barbarie*, Londres, 1713, in-8°, en anglois. Des notes sur plusieurs auteurs & quelques versions. Ses talens ne l'empêcherent pas de devenir pauvre, & d'être confiné dans une prison, où vraisemblablement il mourut vers 1720.

OCTAVIE, petite-niece de Jules-César & sœur d'Auguste, fut mariée en premieres noces avec Claudius-Marcellus, & en secondes avec Marc-Antoine. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce triumvir & Auguste. C'étoit une femme d'une rare beauté & d'un plus rare mérite. Marc-Antoine, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte auprès de Cléopatre, dont il étoit éperdument amoureux. Octavie voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athenes; mais elle en reçut le plus mauvais accueil, & un ordre de s'en retourner à Rome. Auguste, outré de cet affront, résolut de s'en venger. La généreuse Octavie tâcha d'excuser son époux, dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui & son frere; mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entiere de Marc-Antoine, elle vécut auprès d'Auguste, avec tous les agrémens dus à son mérite. Son fils Marcellus, qu'elle avoit eu de son premier mari (jeune-homme qui donnoit de grandes espérances, & qui étoit regardé comme l'héritier présomptif de l'empire) épousa Julie fille d'Auguste; mais il mourut à la fleur de son âge. Octavie, plongée dans une profonde douleur, mourut de chagrin, onze ans avant J. C. Cette perte fut un deuil public. Auguste prononça un discours funebre, qui fut un éloge de ses vertus. Les gendres d'Octavie porterent eux-mêmes son cercueil; & le peuple Romain toujours extrême en haine & en amour, & mêlant la superstition à toutes les passions, auroit rendu des honneurs divins à sa mémoire, si Auguste, plus sage en ce point que Marc-Aurele, avoit voulu le permettre. Elle eut de Marc-Antoine, Antonia l'aînée, qui épousa Domitius-Enobarbus; & Antonia la jeune, femme de Drusus, frere de Tibere.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude & de Messaline, fut fiancée à Lucius Silanus; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'Agrippine, qui lui fit épouser Néron à l'âge de 16 ans. Ce prince la répudia peu de tems après, sous prétexte de stérilité. Poppée, qu'il prit après elle, accusa Octavie d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. On mit à la question toutes les servantes de cette princesse. Quelques-unes ne pouvant résister à la violence des tourmens, la chargerent du crime dont elle étoit faussement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant Octavie fut envoyée en exil dans la Campanie; mais

les murmures du peuple obligerent Néron à la faire revenir. On ne sauroit exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. Poppée se crut perdue, si Octavie ne périssoit; elle se jeta aux pieds de Néron, & obtint enfin sa mort sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans une isle, où on la contraignit de se faire ouvrir les veines, à l'âge de 20 ans; & on lui coupa la tête, qui fut portée à son indigne rivale.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes de Frescati, se fit élire en 1159 par deux cardinaux, après la mort d'Adrien IV, & prit le nom de *Victor IV*. Il fut soutenu par l'empereur Frédéric I, protecteur de cet antipape. Il convoqua un concile en 1160 à Pavie, où Alexandre III fut déposé. Ce pape, contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur, qui mourut à Lucques en 1164, également haï & méprisé.

OCTAVIUS, *voyez* AUGUSTE.

ODAZZI, (Jean) peintre & graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1721, apprit d'abord à graver de Corneille Bloëmaërt. Il passa de cette école dans celles de Ciro-Ferri & du Bacici. Son mérite le fit recevoir de l'académie de St.-Luc, & le pape lui donna l'ordre de Christ. Ce peintre étoit infatigable dans le travail, & peignoit avec une rapidité singuliere. Son dessin est correct; ses peintures à fresque sont sur-tout fort estimées. La plupart de ses ouvrages se voient à Rome; il a principalement travaillé pour les églises: la Coupole du dôme de Velletri, peinte de la main de ce maître, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués.

ODED, prophete, qui s'étant trouvé à Samarie dans le tems que Phacée, roi d'Israël, revenoit dans cette ville avec 200 mille prisonniers que les Israélites avoient faits dans le royaume de Juda, alla au-devant des victorieux, leur reprocha leur inhumanité & leur fureur contre leurs freres que Dieu avoit livrés entre leurs mains. Les soldats se laisserent toucher par les paroles du prophete. La compassion & le désintéressement prirent tout-à-coup dans leurs cœurs la place de la cruauté & de l'avarice: ils rendirent la liberté aux captifs, & abandonnerent le riche butin qu'ils avoient fait. 2 *Par.* 28.

ODENAT, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre, suivant les uns, d'une famille bourgeoise, & suivant d'autres, d'une famille de princes. Il s'étoit exercé dès son enfance à combattre les lions, les léopards & les ours. Cet exercice anima son courage, & devint un des fondemens de sa fortune. Après cette fameuse journée, où l'empereur Valerien fut pris & traité avec tant d'ignominie par Sapor roi de Perse, l'an 260: l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. Odenat lui envoya des députés chargés de présens, avec une lettre, dans laquelle il lui protestoit qu'il n'avoit jamais pris les armes

contre lui. Sapor, indigné qu'un aussi petit prince eût osé lui écrire, & ne fût pas lui-même venu lui rendre hommage, déchire sa lettre, fait jeter ses présens dans la riviere, & jure qu'il ruinera bientôt tout son pays, & qu'il le fera périr lui & toute sa famille, s'il ne vient pas se jeter à ses pieds les mains liées derriere le dos. Odenat, indigné à son tour, prit le parti des Romains, & fit la guerre à Sapor avec tant de succès, qu'il lui enleva sa femme & ses trésors. Il ruina ensuite le parti de Quietus, fils de Marcien, & demeura fidele aux Romains. L'empereur Gallien crut ne pouvoir mieux récompenser ses services, qu'en l'associant à l'empire. En 264, il lui donna les titres de César & d'empereur, & celui d'Auguste à la reine Zénobie sa femme & à leurs enfans. Odenat fit mourir Baliste, qui s'étoit révolté, prit la ville de Ctésiphon, & se préparoit à marcher contre les Goths qui ravageoient l'Asie, lorsqu'il fut assassiné l'an 267 dans un festin, avec Hérodien son fils, à Héraclée dans le Pont. Zénobie gouverna après lui, sous le titre de reine d'Orient.

ODESPUN DE LA MESCHINIERE, (Louis) prêtre de Chinon en Touraine, après avoir été employé par le clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna 2 vol. in-folio en 1646; mais d'autres collections, plus amples & mieux faites, ont éclipsé la sienne. Il fit paroître aussi la même année une collection des *Conciles de France* tenus depuis celui de Trente, in-fol., qui sert de suite à ceux du P. Sirmond, 3 vol. in-fol., & auxquels on joint les *Supplémens* de la Lande, 1666, in-fol. Nous ignorons le tems de sa mort.

ODET DE COLIGNI, *voyez* COLIGNI.

ODILON, (S.) 5e. abbé de Cluni, fils de Beraud-le-Grand, seigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès son enfance il fit des progrès dans les lettres & dans la vertu. Le desir de mener une vie plus parfaite, lui inspira la résolution de se retirer à Cluni. S. Mayeul jeta les yeux sur lui pour lui succéder: Odilon fut le seul qui désapprouva ce choix. La réputation que lui firent ses vertus, vint jusqu'à l'empereur S. Henri, qui le pria de l'accompagner dans le voyage qu'il fit à Rome pour s'y faire couronner, & jouit plusieurs fois depuis de ses pieux entretiens. Son humilité étoit si grande, qu'il refusa l'archevêché de Lyon & le *Pallium* dont Jean XIX voulut l'honorer. Ce saint abbé mourut à Souvigni en 1049, à 87 ans, après avoir répandu son ordre en Italie, en Espagne & en Angleterre. Son caractere dominant étoit une bonté extrême qui le fit appeller *le Débonnaire*. Son nom est immortel dans l'Eglise, par l'institution de la *Commémoration générale des Trépassés*. Cette pratique passa des monasteres de Cluni dans d'autres églises, & fut enfin adoptée par l'Eglise universelle. On raconte diversement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il est plus prudent d'attribuer cette institution à la piété de l'illustre abbé de Cluni,

qu'à des visions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé *Bibliotheca Cluniacensis*, 1614, in-folio : I. La *Vie* de *S. Mayeul*. II. Celle de *Ste. Adélaïde*, impératrice. III. Des *Sermons*, qui marquent une grande connoissance de l'Ecriture-Sainte. IV. Des *Lettres*. V. Des *Poésies*. On trouve encore quelques *Lettres* de lui dans le *Spicilege* de D. d'Achery. Autant ce pieux écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les bonnes études, autant le fut-il de les favoriser & d'exciter les talens dans son ordre. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. — Il ne faut pas le confondre avec ODILON, moine de S. Médard de Soissons, dont on a un *Traité sur les translations des Reliques des Saints*, dans les *Acta Benedictinorum* de Mabillon. Celui-ci vivoit à-peu-près dans le même tems que le premier.

ODOACRE, roi des Hérules, fut élevé en Italie & garde de l'empereur. Sa naissance étoit si obscure, qu'on ne sait quel pays lui donna le jour. Une taille avantageuse, & beaucoup de hardiesse & de courage, lui firent un nom. L'empire Romain touchoit à sa ruine. Les Hérules & autres barbares le prirent pour chef : une partie de l'armée Romaine le reconnut aussi, mécontente de la tyrannie d'Oreste & de son fils Augustule. Oreste, à cette nouvelle, se sauva à Pavie, ville forte ; mais Odoacre l'y poursuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, & fit mettre à mort son ennemi. Le vainqueur passa de là à Rome, où il se fit proclamer roi d'Italie, & ensuite à Ravenne, où il trouva Augustule. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Cette étonnante révolution qui mit fin à l'empire Romain, arriva en 476. La terre changeoit alors de face ; l'Espagne étoit habitée par les Goths ; les Anglois Saxons passoient dans la Bretagne ; les François s'établissoient dans les Gaules ; les Allemands s'emparoient de la Germanie ; les Hérules & les Lombards restoient maîtres de l'Italie. C'est ainsi que les nations barbares, mais sobres & chastes, détruisirent la puissance des Romains devenus un peuple mou & lâche, & dont les crimes avoient depuis long-tems préparé la ruine (on peut voir sur ce sujet l'excellent Traité de Salvien : *De Providentiâ*, liv. 7, N°. 224). Odoacre, maître de l'Italie, eut Théodoric à combattre. Il fut battu trois fois, & assiégé dans Ravenne en 490. Il n'obtint la paix, qu'à condition qu'il partageroit l'autorité avec son vainqueur. Théodoric lui avoit promis avec serment de ne lui ôter ni la couronne, ni la vie ; mais peu de jours après, l'ayant invité à un festin, il le tua de sa propre main, & fit périr tous ses officiers & tous ses parens, en 493. Odoacre étoit un prince plein de magnanimité & de douceur. Quoiqu'arien, il ne maltraita point les Catholiques. Il sut user modestement de sa fortune, & n'eut rien de barbare que le nom. S'il établit plusieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la nécessité de récompenser ceux à qui il devoit le sceptre.

ODON, (S.) né en 879, fut chanoine de S. Martin de Tours, sa patrie, en 899; moine à Baume en Franche-Comté, en 909, & second abbé de Cluni en 927. Sa sainteté & ses lumieres répandirent beaucoup d'éclat sur cet ordre. Le saint abbé étoit l'arbitre des princes séculiers & des princes de l'Eglise. Son zele pour la discipline monastique, le fit appeller dans les monasteres d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limosin, de S. Pierre-le-Vif à Sens, de S. Julien à Tours, & dans plusieurs autres qu'il soumit à une exacte réforme. Appellé ensuite en Italie, il y donna le spectacle de ses vertus, & y forma plusieurs communautés nombreuses. Ce saint abbé mourut en 942, auprès du tombeau de S. Martin. On a de lui : I. Un *Abrégé des Morales de S. Grégoire sur Job*. II. Des *Hymnes* en l'honneur de S. Martin. III. Trois livres du *Sacerdoce*. IV. La *Vie de S. Gerard*, comte d'Aurillac. V. Divers *Sermons*, &c. La *Bibliotheque de Cluni*, collection publiée par dom Marrier, 1614, Paris, in-fol., renferme les différens ouvrages de S. Odon. On trouve dans le même recueil la *Vie* du pieux abbé, écrite par un de ses disciples appellé *Jean*.

ODON, (S.) né en Angleterre de parens idolâtres, Danois d'origine, montra dès l'enfance du penchant pour le Christianisme; ce qui lui occasionna des persécutions de la part de ceux dont il avoit reçu le jour. Le duc d'Athelm, un des principaux seigneurs d'Angleterre, soulagea ses souffrances par toutes sortes de bienfaits; il fut baptisé, reçut ensuite les ordres sacrés, & jouit de la confiance de plusieurs rois. Il fut placé sur le siege épiscopal de Wilton, & ensuite sur celui de Cantorbery en 942, après avoir reçu l'habit de l'ordre de S. Benoît; car c'étoit l'usage de ne mettre à la tête de ce grand diocese, que des hommes qui avoient professé la vie monastique (*voyez* S. NORBERT). Il n'avoit consenti qu'avec répugnance à la premiere promotion, & il s'opposa longtems à la seconde. Il mourut le 4 juillet 961. On a de lui des *Constitutions Ecclésiastiques* dans la Collection des Conciles. Il est regardé pour un des principaux auteurs des loix publiées par Edmond & Edgard rois d'Angleterre.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, fut nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux, par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. Il n'étoit âgé que d'environ 14 ans; mais les bonnes qualités qu'on voyoit éclore en lui, & l'autorité du duc son frere utérin qui l'avoit nommé, firent passer par-dessus les regles prescrites par les canons. L'an 1066, Guillaume ayant résolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont Harald s'étoit emparé à son préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ses frais 100 vaisseaux, & voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutenant pour gouverner ce royaume en son absence. Ebloui de l'éclat de ce poste important, Odon se livra à une prodigalité & à des dépenses

dépenses inouies; & pour fournir au luxe de sa table & de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs, qui les firent révolter. Au-lieu d'adoucir la colere du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées entre les Normands, & eut pour sa part jusqu'à 253 fiefs dans différens cantons, outre le château de Douvres & le comté de Kent, dont il avoit déjà été gratifié. Il fut enfin arrêté par ordre du roi indigné de ses concussions, & conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort de ce prince. Dès qu'il fut élargi, il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à Guillaume le Roux, en faveur de son frere Robert; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avoit en Angleterre, & à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc Robert, pour lequel il avoit tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, & manqua de le bouleverser; mais il n'est pas vrai, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se soit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à Philippe roi de France & à Bertrade, que ce prince avoit enlevée à son mari, Foulques comte d'Anjou. Enfin déchiré par les remords, & espérant réparer ses fautes par des actions courageuses & utiles, Odon s'enrôla dans la premiere Croisade; & étant parti l'an 1096 avec le duc Robert pour la Terre-Sainte, il mourut en chemin l'année suivante à Palerme en Sicile.

ODON ou ODARD, évêque de Cambray, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui une *Explication du Canon de la Messe*, Paris, 1640, in-4°, & d'autres Traités, imprimés dans la *Bibliotheque des Peres*. Sa vie fut remplie par le travail & les bonnes œuvres.

ŒBALUS, fils de Cynortas, roi de Sparte, *voyez* GORGOPHONE.

ŒCOLAMPADE, (Jean) naquit au village de Reinsberg, dans la Franconie, en 1482. Il apprit assez bien le grec & l'hébreu, & acquit diverses connoissances. L'amour de la retraite & de l'étude l'engagea à se faire religieux de Ste. Brigitte dans le monastere de S. Laurent, près d'Ausbourg; mais il ne persévéra pas long-tems dans sa vocation. Il quitta son cloître & se retira à Bâle. La prétendue réforme commençoit à éclater; Œcolampade en adopta les principes, & préféra le sentiment de Zuingle à celui de Luther sur l'Eucharistie. Il fut fait ministre à Bâle, & publia un Traité intitulé: *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur*, CECI EST MON CORPS, c'est-à-dire, selon lui, le *Signe*, la *Figure*, le *Type*, le *Symbole*. Les Luthériens lui répondirent, par un livre intitulé: *Syngramma*, c'est-à-dire *Ecrit commun*, composé à ce qu'on croit par Brentius. Œcolampade en publia un second, intitulé: *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers Traités contre le *Libre-arbitre*, l'*Invocation des Saints*, &c. A l'exemple de Luther, Œcolampade se maria, quoique prêtre, à une

jeune fille dont la beauté l'avoit touché. Voici comment Erasme le raille sur ce mariage. » Œcolampade (dit-il) vient d'épouser une assez belle fille; » apparemment que c'est ainsi » qu'il veut mortifier sa chair. » On a beau dire que le Luthéranisme est une chose tragique; pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique : car le dénouement » de la piece est toujours quelque mariage, & tout finit en » se mariant, comme dans les » comédies ». Erasme avoit beaucoup aimé Œcolampade, avant qu'il eût embrassé la Réforme. Il se plaignit que, depuis que cet ami étoit entré dans un parti, & que depuis avec l'Eglise il eut quitté sa tendre dévotion pour embrasser l'aigre & seche Réforme, il ne le connoissoit plus; & qu'au-lieu de la candeur dont il faisoit profession tant qu'il agissoit par lui-même, il n'y trouvoit plus que dissimulation & artifice. Œcolampade eut beaucoup de part à la ruine de la vraie Religion, dans plusieurs Cantons de la Suisse. Il mourut à Bâle en 1531. On lit entr'autres choses sur son épitaphe dans l'ancienne cathédrale : *Auctor Evangelicæ Doctrinæ, in hac Urbe primus & Templi hujus verus Episcopus*. Expressions bien dignes de l'orgueilleux réformateur; mais bien au-dessous de la simplicité évangélique! Le mot *Auctor* du reste exprimoit admirablement la nouveauté de sa doctrine. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la *Bible*, in-fol., & d'autres ouvrages, fruits du fanatisme de secte.

ŒCUMENIUS, auteur Grec du 10e. siecle, selon la plus commune opinion. On a de lui des *Commentaires* sur les *Actes des Apôtres*, les *Epîtres* de S. Paul, sur l'*Epître* de S. Jacques, &c..., & d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'Aretas, par Frédéric Morel, Paris, 1631, en 2 vol. in-fol., grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger S. Chrysostome, & il le fait avec assez peu de choix.

ŒDIPE, roi de Thebes, fils de Laïus & de Jocaste. L'oracle avoit prédit à Laïus que son fils le tueroit, & épouseroit sa mere. Pour éviter de tels crimes, Laïus donna Œdipe aussi-tôt après sa naissance, à un de ses officiers pour le faire mourir; mais cet officier, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par-là, prit l'enfant, & le porta à Polybe roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'oracle ayant menacé Œdipe des malheurs dont Laïus avoit déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'étoit sa patrie. Il rencontra Laïus dans la Phocide, sans le connoître, eut querelle avec lui & le tua. De là il alla à Thebes, & y expliqua l'énigme du Sphinx. Jocaste, la reine, devoit être le prix de celui qui vaincroit ce monstre; & il épousa ainsi sa propre mere. Les dieux, irrités de cet inceste, frapperent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que quand le berger qui avoit sauvé Œdipe, vint à Thebes, le reconnut, & lui fit découvrir sa naissance. Œdipe, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, & s'exila

de ſa patrie. Ethéocle & Polynice, ſi célebres chez les Grecs, étoient nés du mariage inceſtueux d'Œdipe & de Jocaſte, auſſi-bien qu'Antigone & Iſmene. L'abbé Gedoyn dit qu'Œdipe n'eut pas d'enfans de Jocaſte; mais qu'il avoit eu ces quatre là d'Eurigánée, fille de Périphas. Les malheurs d'Œdipe ont fourni un ſujet de Tragédie à pluſieurs poëtes. Celle de Voltaire eſt la meilleure, quoique défectueuſe à pluſieurs égards.

OELHAF, (Nicolas-Jerôme) théologien de Nuremberg, né en 1637, étudia dans pluſieurs univerſités d'Allemagne, & dans celles de Strasbourg & d'Utrecht. Il devint dans ſa 38*e*. année paſteur à Lauffen, où il mourut en 1675. Il a écrit ſur le *Droit naturel* & ſur la *Prédeſtination*. Il a fait auſſi une *Réfutation* du *Traité de l'état des Ames après la mort*, &c. Ses ouvrages ſont reſtés dans ſon pays.

OELHAF, (Tobie) juriſconſulte, né auſſi à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, âgé de 65 ans. On a de lui des écrits ſur les *Monnoies*, ſur les *Formes* & les *Eſpeces des Républiques*, ſur les *Donations*, les *Magiſtrats*, les *Principes du Droit*, les *Appellations*, où il a ſemé beaucoup d'érudition.

OELHAF, (Nicolas) médecin, a écrit en latin ſur les *Plantes* des environs de Dantzig, 1643, 1656, in-4°. Il y a eu d'autres ſavans du même nom.

ŒNOMAUS, philoſophe & orateur Grec du 2*e*. ſiecle. Piqué d'avoir été trompé pluſieurs fois par l'oracle de Delphes, il fit un *Recueil des Menſonges* de cet oracle fameux. Euſebe nous a conſervé, dans ſa *Préparation Evangélique*, une partie conſidérable de ce Traité; où l'on voit que ſi le démon s'eſt mêlé de rendre des oracles, comme l'on ne peut guere en douter (*voyez* BALTUS), il n'a pu donner à ſes conjectures & à ſa divination, la clarté, la préciſion, & ſur-tout la certitude qui diſtinguent les oracles prophétiques.

ŒNOTRUS, un des fils de Lycaon, donna ſon nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*Œnotrie*, qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé auſſi *Œnotrus*. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que du tems de Virgile on étoit perſuadé que d'abord l'Italie avoit été habitée par des Œnotriens, comme on le voit par ces vers :

Œnotrii coluêre viri; nunc fama minores
Dixiſſe Italiam ducis de nomine gentem.

ŒONUS, fils de Lycimnius, frere d'Alcmene, ayant été tué par les fils d'Hippocoon, Hercule vengea ſa mort ſur le pere & ſur les enfans.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, ſuccéda à Ethelbald ſon oncle, l'an 757 de J. C. Il aſſaſſina lâchement Ethelbert, roi des Anglois-Orientaux, qu'il avoit attiré chez lui, ſous prétexte de lui faire épouſer ſa fille. Il eut enſuite des différends avec Charlemagne; mais Alcuin, moine ſavant & ſage politique, les

réconcilia. Offa fit faire un large fossé, pour la défense d'une partie de ses états; & après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincere pénitence. Enfin, il remit le trône à Egfrid, son fils. Il mourut peu de tems après, l'an 796. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut érabli par Ina pour l'entretien du college anglois; mais il fut depuis aboli par Henri VIII, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome.

OG, étoit roi de Basan, ou de cette partie de la Terre-Promise qui étoit au-delà du Jourdain, entre ce fleuve & les montagnes de Galaad. Les Israélites voulant entrer dans la Terre-Promise, Og, pour s'y opposer, vint au-devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. Moïse le vainquit & le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfans & tout son peuple, sans qu'il en restât un seul, conformément aux ordres de Dieu qui vouloit détruire ces nations abominables, dont les crimes justifient la punition, même selon les lumieres naturelles (*voyez* JOSUÉ & un passage de Grotius dans l'article MONTEZUMA). Les Israélites se mirent en possession de son pays, ruinerent 60 villes, & en exterminerent tous les habitans. Og étoit seul resté de la race de Raphaïm. On peut juger de la taille de ce géant, par la grandeur de son lit, qu'on a conservé long-tems dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites. Il étoit de 9 coudées de long & de 4 de large; c'est-à-dire, de 15 pieds 4 pouces & demi de long, sur 5 pieds 10 pouces de large. Mais comme ce roi géant étoit sans doute couché à son aise, & que les anciens guerriers aimoient à exagérer leur grandeur par celle de leurs lits (*voy.* Quinte-Curce, l. 9, ch. 3), on peut croire qu'Og n'étoit pas plus grand que Goliath qui avoit environ 9 pieds. *Voyez* GOROPIUS, SLOANE.

OGER, *le Danois*, appellé aussi *Oiger* & *Autcaire*, rendit de grands services à Charlemagne, & fut aussi aimé qu'estimé par ce prince & par sa cour. Le ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde; il se fit Religieux dans l'abbaye de S. Faron de Meaux, où il attira un de ses amis, nommé Benoît. Ils moururent tous deux au 9e. siecle, avec de grands sentimens de piété.

OGIER, (Charles) naquit à Paris en 1595, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profession d'avocat qu'il avoit d'abord embrassée, il suivit le comte d'Avaux, ambassadeur en Suede, en Danemarck & en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différens ouvrages, & mourut à Paris en 1654, à 59 ans. On a de lui une relation de ses voyages sous ce titre : *Iter Danicum, Suecicum, Polonicum*, Paris, 1656, in-8°; elle offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avoit parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs & les hommes célebres qu'il avoit visités.

OGIER, (François) frere du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, & suivit le comte d'Avaux, lorsqu'il alla

ſigner la paix de Munſter en 1648. L'abbé Ogier s'étoit ſignalé dans une querelle de Balzac avec le P. Goulu, où il prit le parti du premier, puis ſe brouilla avec ſon protégé. Dégoûté de la diſpute, il s'occupa à prêcher; mais il n'y eut que les ſuccès que donne la vogue d'un moment. Cet écrivain mourut à Paris en 1670. On a de lui : I. *Jugement & Cenſure de la doctrine curieuſe de François Garaſſe, Jéſuite*, 1623, in-8°. II. *Actions publiques*, en 2 vol. in-4° : ce ſont de mauvais ſermons, applaudis dans le tems. III. Des *Poéſies*, répandues dans différens recueils.

OGIER, (Jean) *voy.* GOMBAUD.

OGILBI, (Jean) iſſu d'une famille noble d'Ecoſſe, entra chez les Jéſuites en 1597, âgé de 17 ans. Il ſe diſtingua dans ſa patrie par ſon zele pour la Religion de ſes peres, & fut mis à mort à Glaſcow en 1615, pour l'avoir défendue contre le ſchiſme & l'héréſie. Les réponſes qu'il fit à ſes juges, ſont pleines de cette force & de cette dignité chétienne qui diſtingua les premiers martyrs. Le P. Mathias Tanner dans ſa *Societas Jeſu uſque ad ſanguinem militans*, raconte les circonſtances de la mort de cet homme vraiment apoſtolique, d'une maniere pleine d'élégance, d'intérêt & d'énergie. On peut conſulter auſſi *Relatio incarcerationis & martyrii Joannis Ogilbei*, à Douay & enſuite à Ingolſtadt, 1616, in-16.

OGILBI, (Jean) en latin *Ogilvius*, né près d'Edimbourg en 1600, s'appliqua à la géographie & à la littérature tant ſacrée que profane. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Biblia Regia Anglica*, Cambridge, 1660, grand in-folio. Cette édition magnifique eſt ornée de très-belles gravures en taille-douce, & accompagnée du livre des Prieres & des Offices anglois. Les curieux la recherchent beaucoup pour ſa beauté & ſa rareté. II. Une *Edition* de *Virgile*, avec des notes & de belles planches, qui la rendent chere; Londres, 1663, in-fol. III. Un *Atlas*, qui lui mérita le titre de coſmographe du roi d'Angleterre. IV. Pluſieurs Verſions en anglois d'auteurs anciens. V. Deux Poëmes, la *Matrone d'Epheſe* & *l'Eſclave Romain*. Il mourut le 4 ſeptembre 1676.

OGNA SANCHA, comteſſe de Caſtille, vivoit vers l'an 990. Etant veuve, elle devint paſſionnément amoureuſe d'un prince Maure. Pour l'épouſer, elle forma le deſſein d'empoiſonner ſon fils Sanche Garcias, comte de Caſtille, qui pouvoit s'y oppoſer. Garcias en fut averti. Il étoit à table, lorſqu'on lui préſenta du vin empoiſonné par l'ordre de cette princeſſe. Il diſſimula ce qu'il ſavoit, & par civilité la pria de boire la premiere. Ogna voyant ſon crime découvert, & déſeſpérant d'en obtenir le pardon, but de ce qui étoit dans la coupe, & mourut peu de tems après. On dit que delà vient la coutume de Caſtille, de faire boire les femmes les premieres : ce qui s'obſerve encore aujourd'hui en divers endroits d'Eſpagne.

OGYGÈS, fils de Neptune

& d'Aliſtra, régna dans la Grece, où il fonda pluſieurs villes. De ſon tems un déluge affreux ſubmergea toute l'Attique & toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de Deucalion. Mais tous ces déluges de la mythologie ne ſont que le vrai & univerſel déluge, défiguré par les poëtes & les hiſtoriens des tems fabuleux, qui ont particulariſé cette grande cataſtrophe du monde, en lui appliquant les circonſtances de quelque inondation locale. *Voyez* DEUCALION.

OIHENART, (Arnauld) avocat au parlement de Navarre, au 17*e*. ſiecle, étoit natif de Mauléon. On a de lui: *Notitia utriuſque Vaſconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4°; c'eſt la même édition de ce livre fort ſavant, & qui n'eut pas autant de ſuccès qu'il méritoit

OISEAU, *voyez* LOYSEAU.

OISEL, (Jacques) né à Dantzig en 1631, d'une famille originaire de France, devint profeſſeur du droit public & du droit des gens, dans l'univerſité de Groningue. Il lia une étroite amitié avec Puffendorf, raſſembla une belle bibliotheque, & entretint un commerce de littérature & d'amitié avec pluſieurs ſavans. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition: I. Des *Corrections* & des *Notes* ſur divers auteurs. II. Un Traité intitulé: *Theſaurus ſelectorum Numiſmatum antiquorum, ære expreſſorum*, Amſterdam, 1677, in-4°, curieux, inſtructif & peu commun. III. *Catalogue* de ſa *Bibliotheque*, imprimé en 1686, année de ſa mort.

OISEL, (Antoine l') *voyez* LOISEL.

OKAM, *voyez* OCCAM.

OKIN, *voyez* OCHIN.

OKOLSKI, (Simon) Dominicain Polonois du 17*e*. ſiecle, auteur d'une hiſtoire de ſa nation, ſous ce titre: *Orbis Polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, aujourd'hui rare, eſt plein de ſavantes recherches ſur l'origine des Sarmates, & ſur celle des plus anciennes familles Polonoiſes, qui enleverent preſque toute l'édition. Okolski devint provincial de ſon ordre en Pologne l'an 1649. Il mourut vers l'an 1654.

OKSKI, (Staniſlas) *Orichovius*, gentilhomme Polonois, né dans le dioceſe de Prémiſlaw, étudia à Wittemberg, ſous Luther & ſous Mélanchthon, puis à Veniſe ſous Egnace. De retour en ſa patrie, il entra dans le clergé & devint chanoine de Prémiſlaw. Son éloquence le fit ſurnommer le *Démoſthenes Polonois*. Mais ſon attachement aux erreurs de Luther, cauſa de grands maux au clergé. Il fut excommunié par ſon évêque, & il n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Egliſe Catholique au ſynode tenu à Varſovie en 1561, & fit imprimer ſa *Profeſſion de Foi*. Depuis ce tems-là, il s'éleva avec zele contre les Proteſtans, & publia un grand nombre de livres de controverſe. On imprima ſes *Opuſcules*, en 1563, in-8°. On lui doit auſſi les *Annales du regne de Sigiſmond-Auguſte*, in-12, en latin, & *Inſtitutio principis*,

Son vrai nom étoit *Orzechowski*, mais on sait que dans la langue polonoise, & en général dans l'esclavone, mere de tant d'autres, plusieurs lettres semblent disparoître dans la prononciation, quoique les indigenes prétendent les faire sentir.

OLAF, *Olavus*, roi de Norwege à la fin du 10*e*. siecle, seconda le zele de Leif, fils d'Eric le Roux, pour la conversion des Groenlandois, & envoya dans ce pays des ecclésiastiques qui y formerent une chrétienté florissante. Voyez GROENLAND dans notre *Dict. Géog.* 1791.

OLAHUS, (Nicolas) né à Hermanstadt en 1493, d'une famille qui descendoit des princes de la Moldavie, s'appliqua, sans presqu'aucun secours de maîtres, à l'étude des belles-lettres, & y fit de grands progrès. Il fut pourvu successivement de canonicats dans l'église de Cinq-Eglises & dans celle de Strigonie; ses vertus & sa prudence dans les affaires le placerent dans le conseil de Louis II, roi de Hongrie. Après la bataille de Mohatz, où ce prince perdit la vie, il fut fait gouverneur d'Albe-Royale. Charles-Quint ayant nommé Marie, reine douairiere de Hongrie, veuve de Louis, au gouvernement des Pays-Bas, cette princesse choisit Olahus pour son ministre. Après avoir demeuré huit ans à Bruxelles en cette qualité, il fut nommé par Ferdinand, frere de Charles-Quint & roi de Hongrie, évêque de Zagrab & chancelier du royaume de Hongrie, & placé ensuite sur le siege d'Agrie en 1548. Il y déploya tout son zele pour réparer les maux que l'hérésie avoit faits dans ce vaste diocese, & eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un heureux succès. Pendant le fameux siege de cette ville en 1552, il anima les généraux & les soldats à la défendre courageusement contre l'ennemi du nom chrétien, & on peut dire que ses libéralités & ses discours ne contribuerent pas peu à faire lever le siege de cette ville. Ferdinand le nomma ensuite à l'archevêché de Strigonie en 1553; il occupa ce siege pendant 15 ans, & s'appliqua sans relâche à faire fleurir dans son diocese la Religion avec toutes les vertus qu'elle produit. Il tint à cet effet deux conciles nationaux à Tyrnaw, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4°. C'est par sa munificence & celle de l'empereur que se forma le college des Jésuites à Tyrnaw, le premier qui fut établi en Hongrie, alors en proie aux nouvelles hérésies & à tout genre de séductions: il fonda encore dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut fait palatin du royaume; & après avoir couronné Maximilien en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnaw l'an 1568. On a de ce savant & pieux prélat: I. Une *Chronique de son tems*. II. Une *Histoire d'Attila*, Presbourg, 1538. III. Une *Description de la Hongrie*, Presbourg, 1735. On trouve sa *Vie* très-détaillée dans l'Histoire des Palatins de Hongrie, par le P. Muszka Jésuite, Tyrnaw, 1752, in-fol.

OLAUS MAGNUS, *voyez* MAGNUS.

OLAUS RUDBECK, *voy.* RUDBECK.

OLBERT *ou* ALBERT, né à Lerne, près de Thuin, dans le pays de Liege, vers la fin du 10e. siecle, embrassa la vie monastique à Lobbes, fut envoyé dans le monastere de S. Germain-des-Prés à Paris, de là à Troyes & enfin à Chartres, où il se perfectionna dans les sciences divines sous Fulbert, évêque de cette ville. Olbert fut fait ensuite abbé de Gemblours, puis appellé pour être le premier abbé du monastere de S. Jacques, que l'on venoit d'ériger à Liege, où il mourut l'an 1048. On a de lui : I. Un *Recueil de Canons* qu'il fit avec Burchard, évêque de Worms. II. *Vie de S. Véron*, publiée par George Galopin. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.

OLDECORN, (Edouard) plus connu en Angleterre sous le nom de *Hall*, né en 1561, dans la province d'Yorck, fit ses études à Rheims & à Rome où il reçut l'ordre de prêtrise. Il fut ensuite admis dans la compagnie de Jesus, & envoyé comme missionnaire en Angleterre en 1588. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zele & de succès pendant 17 ans dans la province de Worcester. La conjuration des poudres donna occasion de s'en saisir. On l'appliqua cinq fois à la question; mais on ne put apprendre ni par son aveu, ni par aucun autre témoignage suffisant qu'il eût eu connoissance de la conjuration. Il protesta toujours qu'il n'avoit pas connu ce complot, avant qu'il fût public, qu'il n'avoit jamais approuvé, ni pris la défense des coupables; mais cela ne l'empêcha pas d'être condamné au supplice des traîtres à Worcester, le 7 avril 1606. Il eut la consolation de réconcilier à l'Eglise un des criminels qui subit la mort avec lui, & qui mourut dans de grands sentimens de foi & de pénitence. Un nommé *Littleton* demanda publiquement pardon à Dieu & au P. Oldecorn, de l'avoir injustement accusé de la conjuration. Nous avons pris ces détails dans les *Mémoires* de M. Challoner, vicaire apostolique à Londres, imprimés en 1741. *Voyez* JACQUES VI, roi d'Ecosse, & GARNET.

OLDENBURG, (Henri) habile gentilhomme Allemand, natif du duché de Brême, étoit consul à Londres pour la ville de Brême, dans le tems du long parlement de Cromwel. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, & fut ensuite précepteur du lord Guillaume Cavendish. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut secrétaire & associé. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite amitié avec Robert Boyle, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages, & cette amitié fut constante. Enfin, il mourut à Charlton dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* des 4 premieres années, en 4 tomes : savoir, depuis le N°. 1er., 1664, jusqu'au N°. CXXXVI, 1667.

OLDENBURGER, (Phi-

lippe-André) enseigna le droit & l'histoire à Geneve avec réputation. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, publiés sous différens noms, entr'autres : I. *Thesaurus rerum publicarum totius Orbis*, en 4 vol. in-8°; livre qui, quoiqu'imparfait, est utile & curieux pour la connoissance des républiques & de leurs intérêts. II. *Limnæus enucleatus*, in-folio; estimé, & nécessaire pour l'étude du droit public de l'Empire. III. *Notitia Imperii, sive Discursus ad instrumenta Pacis Osnabrugo-Monasteriensis*, in-4°, sous le nom de *Philippus-Andreas Burgoldensis*. IV. Un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux républiques, sous ce titre : *Tractatus de Rebuspublicis turbidis in tranquillum statum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition & les études politiques. L'auteur mourut à Geneve en 1678.

OLDENDORP, (Jean) natif de Hambourg, enseigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut le 3 juin 1567. Il étoit neveu du célebre Albert Krants; mais il n'eut pas le même attachement à la Religion Catholique, qu'il quitta pour embrasser les nouvelles erreurs. On a de lui divers écrits de jurisprudence, peu connus.

OLDHAM, (Jean) Anglois, fils d'un ministre non-conformiste, se distingua par quelques *Traductions*, des *Satyres* contre les Jésuites, & d'autres poésies, & mourut en 1583, à 30 ans, de la petite-vérole. Dryden son ami lui consacra un poëme funebre.

OLEARIUS, (Adam) né en 1603 à Aschersleben, petite ville de la principauté d'Anhalt, d'un tailleur d'habits, professa quelque tems à Leipsig avec beaucoup de succès. Il quitta ce poste pour passer dans le Holstein, où le prince Frédéric le nomma secrétaire de l'ambassade qu'il envoyoit au czar & au roi de Perse. Cette course dura près de 6 ans, depuis 1633 jusqu'en 1639. Olearius de retour à Gottorp, fut fait en 1650 bibliothécaire, antiquaire & mathématicien du duc. Il remplit ce poste avec applaudissement jusqu'à sa mort, arrivée en 1671, à 68 ans. Ce savant joignoit à la connoissance des mathématiques, celle des langues orientales, & surtout du persan. Egalement propre aux choses utiles & aux arts agréables, il possédoit la musique & jouoit avec goût de plusieurs instrumens. On lui doit : I. Une *Relation* de son *Voyage* de Moscovie, Tartarie & de Perse, en allemand, Slefwick, 1663, in-fol., aussi exacte que bien détaillée. On en a une Traduction françoise par Wiquefort, dont la meilleure édition est celle de 1727, en 2 vol. in-fol.; une Traduction en anglois par Jean Davies, Londres, 1666, in-folio; & un Abrégé en italien, Viterbe, 1658, in-4°. II. Une *Chronique* abrégée du Holstein, in-4°. III. La *Vallée des Roses de Perse*. C'est un recueil d'histoires agréables, de bons mots & de maximes, tirés des livres persans. IV. *Pinacotheca rerum naturalium Gottorpiensis*, Slefwick, in-fol.

OLEARIUS, (Godefroi)

docteur en théologie, & surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un *Corps de Théologie* à l'usage des Luthériens. — Jean OLEARIUS son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie à Leipsig, fut l'un des premiers auteurs des Journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta Eruditorum.* Il étoit né à Hall, en Saxe, en 1639, & il mourut à Leipsig en 1713, à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui : I. Une *Introduction à la Théologie.* II. Une *Théologie positive, polémique, exégétique & morale*, &c., &c.; tous ouvrages infectés des nouvelles erreurs. — Godefroi OLEARIUS, fils de Jean, naquit à Leipsig en 1672, fut professeur en langue grecque & latine à Leipsig, puis en théologie, obtint un canonicat, eut la direction des étudians, & la charge d'assesseur dans le consistoire électoral & ducal. Il mourut de pthisie en 1715, âgé de 43 ans. On a de lui : I. *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum-Christum*, in-4°, 1709. Il y réfute une des principales erreurs des Sociniens, qui refusoient à J. C. le titre & les fonctions de médiateur entre Dieu & les hommes. II. Une bonne *Edition* de *Philostrate*, en grec & en latin, in-folio, Leipsig, 1709. III. La *Traduction* latine de l'*Histoire de la Philosophie* de Thomas Stanley, in-4°, Leipsig, 1712. IV. *Histoire Romaine & d'Allemagne*, Leipsig, 1699, in-8°. Ce n'est qu'un abrégé.

OLEASTER, (Jerôme) habile Dominicain Portugais, natif du bourg de Azambuja, qui signifie *Olivier*, assista au concile de Trente, en qualité de théologien de Jean III, roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la foi, & exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui des *Commentaires* sur le *Pentateuque.* La bonne édition de ce savant ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, 5 part. en un vol. in-fol., est recherchée. Il est rare d'en trouver toutes les parties exactement rassemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'Oleaster, des *Commentaires* sur *Isaïe*, Paris, 1622, in-fol. Le latin, le grec & l'hébreu étoient aussi familiers à Oleaster, que sa propre langue. Il mourut en 1563, en odeur de sainteté.

OLEN, poëte Grec, plus ancien, dit-on, qu'Orphée, étoit de Xanthe, ville de Lycie. Il composa plusieurs *Hymnes*, que l'on chantoit dans l'isle de Delos aux jours solemnels. On dit qu'Olen fut l'un des fondateurs de l'oracle de Delphes, qu'il y exerça le premier la fonction de prêtre d'Apollon, & qu'il rendoit des oracles en vers; mais tous ces faits sont très-incertains.

OLESNIKI, (Sbignée) l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, issu d'une noble & ancienne famille, fut secrétaire du roi Ladislas Jagellon. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez heureux pour lui sauver la vie, en renversant d'un tronçon de lance un cavalier

qui venoit droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & obtint l'évêché de Cracovie & le chapeau de cardinal. Ladislas l'employa dans les ambassades & dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avoit reçu autrefois de la reine Hedwige, sa *1re.* femme, comme le gage le plus cher & le plus précieux de son amitié. Olesniki fit bientôt éclater sa reconnoissance; dès qu'il fut mort, il fit élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, & qui périt malheureusement à la bataille de Varna en 1444. Le cardinal-évêque de Cracovie fit ensuite élire Casimir, frere du jeune Ladislas, & rompit l'élection où quelques Polonois avoient élu Boleslas, duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir, le *1er.* avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, & une fermeté inflexible qui n'avoit en vue que les intérêts & la gloire de la Religion, du roi & de sa patrie, formoient son caractere. Il laissa en mourant tous ses biens aux pauvres, dont il avoit été le pere pendant sa vie.

OLGIATI *voyez* LAMPUGNANI.

OLIER, (Jean-Jacques) instituteur, fondateur & premier supérieur de la communauté des prêtres & du séminaire de S. Sulpice à Paris, étoit second fils de Jacques Olier, maître-des-requêtes. Il naquit à Paris en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très-étroitement avec Vincent de Paul, instituteur des Lazaristes. Son union avec ce Saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où étoit située son abbaye de Pébrac. Son zele y produisit beaucoup de fruits. Quelque tems après, le cardinal de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetoit de fonder un séminaire, pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassent l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de S. Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, & en prit possession en 1642. La paroisse de S. Sulpice servoit alors de retraite à tous ceux qui vivoient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avoit amenés avec lui de Vaugirard, où ils avoient vécu quelque tems en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de zele que de succès. Sa paroisse devint la plus réguliere de Paris. On sait combien les duels étoient alors fréquens: il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son église, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signerent, de ne donner ni accepter aucun cartel; ce qu'ils exécuterent très-fidellement. Cet exemple fut suivi de plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le

cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un séminaire. Comme le nombre des prêtres de sa communauté s'étoit très-multiplié, il crut trouver une occasion favorable, & commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministere. Quoique partagés pour deux objets différens, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un même corps. Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, c'est que, depuis son établissement on n'a jamais manqué de sujets, malgré le grand nombre qu'en exige l'étendue de la paroisse, le séminaire de Paris & ceux de la province, & quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement. En 1646, il fit commencer la construction de l'église de S. Sulpice; mais le vaisseau de cette église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondemens en 1655, pour l'église que l'on voit aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son séminaire, & travailla à faire de semblables établissemens dans quelques dioceses, & à planter la foi à Mont-Réal en Amérique, par les missionnaires qu'il y envoya. Après s'être signalé par ces différens établissemens, il mourut saintement en 1657, à 49 ans. Olier étoit un homme d'une charité ardente & d'une piété tendre. On a de lui quelques ouvrages de spiritualité, entr'autres des *Lettres*, publiées à Paris, 1674, in-12, remplies d'onction, mais dans lesquelles on desireroit quelquefois une dévotion moins minutieuse & plus éclairée. Le P. Gyri a donné un court Abrégé de sa *Vie* en un petit volume in-12, d'après des Mémoires que lui avoit communiqué Leschassier, un des successeurs d'Olier, dans la place de supérieur du séminaire.

OLIMPO, (Balthasar) poëte Italien du 16e. siecle, dont on a *Pegasea in stanze amorose*, Venise, 1525, in-8°. *La gloria d'Amore*, 1530, in-8°. Le recueil de ses *Œuvres*, avec les deux pieces précédentes, 1538 & 1539, a 8 parties en 2 vol. in-8°. Dans la totalité c'est très-peu de chose.

OLIVA, *voyez* GABRIELI.

OLIVA, (Alexandre) général de l'ordre de S. Augustin, & célebre cardinal, né à Saxoferrato de parens pauvres, prêcha avec réputation dans les premieres villes d'Italie. Son savoir, sa vertu, & surtout une modestie extrême au milieu des applaudissemens, lui mériterent l'amitié & l'estime de Pie II, qui l'honora de la pourpre & le nomma à l'évêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, & il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli en 1463, à 55 ans. On a de lui: I. *De Christi ortu Sermones centum*. II. *De Cœnâ*

cum Apostolis factâ. III. *De peccato in Spiritum Sanctum.* Ces ouvrages sont des monumens de son érudition & de sa piété. Son caractere étoit fort doux, & il y avoit autant d'agrément à vivre avec lui, que de plaisir à le lire.

OLIVA, (Jean-Paul) Jésuite, né à Genes en 1600, d'une famille illustre, qui a donné deux doges à cette république, prêcha avec beaucoup de succès & d'éclat dans les principales villes d'Italie, & devant les papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IX & Clément X. Il fut élu général de son ordre en 1664, & il mourut à Rome en 1681, à 82 ans. On a de lui: I. Un Recueil de *Lettres*, estimées. II. Des *Sermons*, qui sont un monument de son éloquence. III. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture. Son Commentaire sur le 7e. chap. du 1er. livre d'Esdras, montre jusqu'où on doit porter le respect & la soumission envers ceux que Dieu nous a donnés pour maîtres quels qu'ils puissent être.

OLIVA, (Jean) né en 1689 à Rovigo dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, & fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût & son talent décidés pour la littérature, le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Asolo, qu'il occupa pendant 8 ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par Clément XI. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave: place qui lui procura la connoissance du cardinal de Rohan, qui se l'attacha, & le fit son bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliotheque devint le centre de l'érudition & l'asyle des savans étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé Oliva. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1757. On doit à sa plume laborieuse & savante: I. Un *Discours* latin, qu'il prononça dans le college d'Asolo, *sur la nécessité de joindre l'étude des medailles anciennes à l'histoire des faits.* II. Une Dissertation sur la maniere dont les études s'introduisirent chez les Romains, & sur les causes qui firent déchoir les lettres parmi eux. III. Une autre Dissertation sur un monument de la déesse Isis. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris in-8°, 1758, chez Martin, sous le titre d'*Œuvres diverses de l'abbé Oliva.* IV. Une Edition d'un manuscrit de Silvestri sur un ancien monument de Castor & de Pollux, avec la Vie de l'auteur, in-8°. V. Une *Edition*, in-4°, de plusieurs *Lettres* du Pogge, qui n'avoient point encore paru. VI. Un *Catalogue* manuscrit de la *Bibliotheque du cardinal de Rohan*, en 25 vol. in-fol. VII. *Traduction*, en latin, du *Traité du choix & de la méthode des Etudes*, *de l'abbé Fleury.*

OLIVARÈS, (Gaspar de Guzman comte d') d'une illustre maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de Philippe IV. Après avoir été son favori, il devint son 1er. ministre à la place du duc

d'Uzeda, & jouit d'une autorité presqu'absolue pendant 22 ans. Son ministere ne fut pas heureux. L'Espagne se trouvant affoiblie par les guerres qu'elle soutenoit contre les puissances voisines ; les Catalans, excités par des émissaires François, profiterent de cette circonstance pour se révolter. Les Portugais firent la même chose avec un succès plus durable, & reconnurent pour roi l'an 1640 le duc de Bragance. Les Espagnols battus sur terre par les François, & sur mer par les Hollandois, & n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer l'an 1643 le ministre, au moment où, délivré de son plus redoutable rival, (le cardinal de Richelieu), il auroit pu rétablir les affaires du gouvernement. Olivarès alloit être rappellé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit Hénault : « Car en voulant se » justifier par un écrit qu'il » publia, il offensa plusieurs » personnes puissantes, dont » le ressentiment fut tel, que » le roi jugea à propos de l'é» loigner encore davantage, » en le confinant à Toro, où il » mourut bientôt de chagrin ».

OLIVE, (Pierre-Jean) Cordelier de Serignan dans le diocese de Beziers, étoit un partisan zélé de la pauvreté & de la désappropriation des biens. Les Religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il vouloit leur imposer, chercherent des erreurs dans son *Traité de la Pauvreté* & dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs, qui furent censurées sur leur dénonciation. Olive expliqua sa doctrine dans le chapitre général tenu à Paris en 1292, & ses accusateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de sainteté.

OLIVET, (Joseph Thoulier d') né à Salins en 1682, fut élevé par son pere depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les Jésuites, où il avoit un oncle distingué par son savoir. Après y avoir essayé ses talens en divers genres, comme poëte, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette compagnie célebre à l'âge de 33 ans. Quelque tems avant sa sortie des Jésuites, on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies ; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que lorsqu'il étoit occupé à rendre les derniers soins à son pere mourant, l'académie françoise, qui alors n'étoit point encore un club de philosophistes, le choisit absent, par la seule considération de son mérite, en 1723. L'étude de la langue françoise devint alors son objet de préférence, mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha sur-tout à Cicéron, pour lequel il conçut une admiration qui tenoit de l'enthousiasme. La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des ouvrages de cet orateur. Ayant montré les lettres qu'on lui écrivoit à ce sujet au cardinal de Fleury, & oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'édu-

cation du dauphin, le travail qu'il eût offert au duc de Cumberland. Cet ouvrage long & pénible parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des Commentaires choisis, purement écrits & pleins d'érudition. L'abbé d'Olivet avoit eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues & les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis, l'évêque de Soissons, & toute la maison de Sillery, le savant Huet, le P. Hardouin, le P. de Tournemine, Despréaux, Rousseau, le président Bouhier, &c. Newton & Pope le traiterent à Londres comme Clément XI l'avoit traité à Rome, avec une distinction qui supposoit une haute estime. Il avoit l'accès le plus familier chez le cardinal de Fleury; l'évêque de Mirepoix l'écoutoit avec confiance. Il mourut le 8 octobre 1768. L'Abbé d'Olivet étoit un excellent critique, un grammairien consommé. Savant sans pédanterie & sans faste, il n'avoit pas moins de goût que de savoir. Ses ouvrages sont : I. *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*, traduits en françois, 1765, 2 vol. in-12. Le président Bouhier eut part à cette version, dont les notes sont savantes. II. La Traduction des *Philippiques* de Démosthenes & des *Catilinaires* de Cicéron, élégante & fidelle, conjointement avec le président Bouhier, 1765, in-12. III. *Histoire de l'Académie Françoise*, pour servir de suite à celle de Pelisson, in-12 : ouvrage estimable pour les recherches. Le style en est simple, & l'on s'apperçoit que l'historien songe plus à instruire qu'à briller. Homme d'un caractere & d'un goût très-austeres, zélé partisan des anciens; il n'a pas été plus prodigue d'ornemens que Pelisson. Tous deux ont pensé qu'une noble simplicité étoit la parure qui convenoit le mieux à ce genre d'ouvrage. « Alors, » dit un critique judicieux, le » grave sénat de la littérature » françoise n'étoit point en- » core changé en théâtre, les » assemblées académiques n'é- » toient point encore deve- » nues des spectacles, où l'on » applaudit, où l'on siffle, où » les femmes donnent le ton; » & l'on ne voyoit point les » quarante immortels, obligés » de mendier par de misérables » pointes, les acclamations » d'une troupe d'oisifs qui pré- » tend qu'on l'amuse à sa ma- » niere : ils n'avoient point à » craindre, en parlant raison, » d'être interrompus comme » de vils histrions, par les » huées d'un auditoire qui ne » veut que de l'esprit ». IV. *Tusculanes* de Cicéron, dont trois sont traduites par l'abbé d'Olivet, & les deux autres par le président Bouhier. V. *Remarques sur Racine*, in-12, (*voyez* l'article de ce poëte, & celui de l'abbé des FONTAINES). VI. *Pensées de Cicéron pour servir à l'éducation de la Jeunesse*, in-12. Toutes les traductions de l'abbé d'Olivet jouissent d'une estime générale. VII. *Prosodie Françoise*, d'une grande utilité pour les étrangers & les nationaux.

OLIVETAN, (Robert) parent du fameux Calvin, fit imprimer à Neuf-Châtel en 1535, in-folio, une *Traduction* fran-

çoise *de la Bible*, la premiere qui ait été faite sur l'hébreu & sur le grec. Elle est écrite d'un style dur & barbare, & n'est pas fidelle. Le caractere de l'impression est gothique, & la diction ne l'est pas moins. Sa rareté est son seul mérite. Calvin passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. Olivetan survécut peu à sa publication; & mourut l'année d'après, 1536. Quelques fanatiques de son parti publierent qu'il fut empoisonné à Rome, mais c'est un conte qui n'a aucun fondement. On réimprima la *Bible d'Olivetan* à Geneve, 1540, in-4°, revue par Jean Calvin & N. Malingre. Cette édition est encore plus rare que la premiere. On l'appelle la *Bible de l'Epée*, parce que c'étoit l'enseigne de l'imprimeur.

OLIVIER de Malmesbury, savant Bénédictin Anglois au 11*e.* siecle, s'étant appliqué à la méchanique, voulut imiter Dédale & voyager dans les airs. Il s'élança du haut d'une tour; mais les ailes qu'il avoit attachées à ses bras & à ses pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, & mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque tems en l'air. On sait que les efforts du célebre Dante, de Bacville, de Paul Guidotti, d'un Jésuite de Padoue, d'un Théatin de Paris, &c., eurent aussi du succès; en 1782, le méchanicien Blanchard parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure delà, que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes; presque tous les hommes volans dont nous venons de parler, furent fracassés de leur chute, & la découverte alla à vau-l'eau. M. Mongez, chanoine-régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire sur l'Imitation du vol des Oiseaux*, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très-bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui mettroit la plus destructive confusion dans toutes les affaires de ce bas-monde. M. de la Lande dans une *Lettre adressée* (en 1782) *aux Auteurs du Journal des Savans*, a prouvé la même chose : *Pennis non homini datis*. Hor. *Voyez* DANTE Jean-Baptiste.

OLIVIER, (Séraphin) natif de Lyon, étudia à Bologne en droit civil & canon. Etant allé à Rome, il y fut connu par Pie IV, devint auditeur de Rote, & exerça cet emploi pendant 40 ans. Grégoire XIII & Sixte V l'employerent en diverses nonciatures. Clément VIII lui donna en 1604 le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi Henri IV. Il fut évêque de Rennes, après la mort du cardinal d'Ossat. On a de lui : *Decisiones Rotæ Romanæ*, en 2 vol. in-fol., Rome, 1614; & Francfort, avec des additions & des notes, 1615. Olivier mourut en 1609, âgé de 71 ans.

OLIVIER, (François) président-à-mortier au parlement de Paris, fut envoyé en qualité d'ambassadeur aux dietes de

Spire en 1542 & 1544. François I lui donna en 1545 la place de chancelier de France; mais la duchesse de Valentinois lui fit ôter les sceaux, sous Henri II. Rappellé à la cour par François II en 1559, il s'y trouva lorsque l'empereur Ferdinand I envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la restitution de Metz, Toul & Verdun. La demande étoit juste, & l'ambassadeur de Ferdinand en avoit fait convenir la plupart des membres du conseil; mais le chancelier, qui y présidoit, déconcerta ses mesures, en proposant de trancher la tête à celui qui opineroit pour la restitution. Ce magistrat mourut à Amboise en 1560.

OLIVIER, (Jean) oncle du chancelier de France dont on vient de parler, fut évêque d'Angers en 1532. De simple Religieux étant devenu grand-aumônier au monastere de S. Denys, & ensuite abbé de S. Crespin & de S. Médard de Soissons, il permuta cette derniere abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea son tems entre les fonctions pastorales & les lettres. On a de lui un Poëme latin, intitulé : *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12; & Rheims, 1618, in-8°, traduit en françois par Gabriël Michel de Tours, in-12. Ce prélat gouverna son diocese avec autant de zele que de lumiere, & fit le bien sans faste & sans ostentation; il mourut le 12 avril en 1540. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean OLIVIER ou *Olivarius* de Gand, professeur d'éloquence & de la langue grecque à Douay, mort à Cambray vers l'an 1624, qui nous a laissé plusieurs *Poëmes* estimés, & une bonne édition de *S. Prosper*, enrichie de variantes, plus ample & plus correcte que celles qui avoient paru jusqu'alors, Douay, 1577, & réimprimée plusieurs fois depuis.

OLIVIER, (Claude-Matthieu) avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1701, contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut un des premiers membres. Inconstant & excessif en tout, après avoir donné 15 jours à étudier le Code & le Digeste, ou à se remplir des beautés des orateurs anciens & modernes, il en abandonnoit 15 autres, souvent un mois entier, à une vie désoccupée & frivole. Il mourut en 1736, à 35 ans, après avoir publié : I. L'*Histoire de Philippe, roi de Macédoine, & pere d'Alexandre le Grand*, 2 vol. in-12. Le style n'est nullement historique. Il est en général sec, décousu, & sur le ton de dissertation. On y rencontre cependant des morceaux pleins de feu & de tours originaux. II. *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillois, pendant la 2e. Guerre Punique*. III. *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillois, durant la Guerre contre les Gaulois.*

OLLENIX, *voyez* MONTREUX.

OLYBRIUS, (*Anicius*) de l'ancienne & illustre famille des Anices, épousa Placidie, sœur de l'empereur Valentinien III, qui l'envoya en Italie à la tête

d'une armée. Le général Ricimer s'y étoit révolté contre l'empereur Anthemius. Le rebelle, au-lieu de combattre Olybrius, le fit proclamer empereur au commencement d'avril 472, après avoir détrôné Anthemius. Olybrius resta paisible possesseur de l'empire d'Occident; mais il n'eut pas le tems d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 octobre, après un regne très-court. Ce prince étoit recommandable par son courage, ses mœurs, sa piété & son patriotisme. Il laissa une fille nommée *Julienne*, qui épousa le patrice Aréobinde; celui-ci refusa l'empire d'Orient, que le peuple de Constantinople, mécontent de la conduite de l'empereur Anastase, vouloit lui faire accepter.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre roi des Epirotes, femme de Philippe roi de Macédoine, & mere d'Alexandre le Grand, est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia, pour épouser Cléopâtre niece d'Attale. Olympias fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. Attale eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes: « Qu'il ne lui restoit » plus qu'à prier les dieux d'ac- » corder un légitime successeur » au roi Philippe ». Alexandre fils de Philippe, piqué de cette double insulte pour sa mere & pour lui: *Misérable!* lui dit-il, *me prends-tu pour un bâtard?* & lui jeta en même tems sa coupe à la tête. Après la mort de Philippe, à laquelle on soupçonna Olympias d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire, où elle s'étoit réfugiée auprès du roi son frere, & vint cabaler en Macédoine. Se rappellant avec indignation l'outrage qu'on lui avoit fait, elle rassembla les membres épars de Pausanias, l'un des gardes & meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête, & après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenoit sa cendre, à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornerent alors à gouverner son fils, qui n'aimoit pas à l'être. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. Alexandre ayant pris le titre de *Fils de Jupiter* dans une lettre qu'il lui écrivoit, elle lui répondit: » Qu'ai-je fait, pour que vous » vouliez me mettre mal avec » Junon »? Le conquérant Macédonien étant mort, sa mere tâcha de recueillir une portion de son empire. Philippe Aridée & sa femme Euridice exciterent des troubles dans la Macédoine: Olympias les fit mourir cruellement l'un & l'autre. Elle ordonna encore le supplice de Nicanor, frere de Cassandre, & de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Cassandre, outré de tant de cruautés, vint mettre le siege devant Pydne, où cette princesse s'étoit réfugiée. La ville se rendit, & Olympias fut condamnée à mort l'an 316 avant J. C. Les parens de ceux qu'elle avoit fait périr, furent ses bourreaux.

OLYMPIODORE, moine Grec, qui, selon la plus commune opinion, florissoit vers

l'an 990. On a de lui un *Commentaire* sur l'*Ecclésiaste*, publié en grec & en latin, par le P. Fronton-du-Duc, dans l'Addition à la Bibliotheque des Peres, 1624. Ce Commentaire est court, mais savant & bien écrit. On lui attribue mal-à-propos une Chaîne de Commentaires sur *Job*; elle est de Nicetas Serron. Plusieurs croient qu'Olympiodore étoit diacre de l'église d'Alexandrie ou de Constantinople, & qu'il est auteur des *Commentaires* sur le livre des *Météores* d'Aristote, 1551, in-fol. & sur les livres *Gorgias*, *Alcibiade* & *Phædon* de Platon, & d'une *Vie* de ce philosophe, où il y a bien des choses qui ne se trouvent que dans *Diogene Laërce*. Jacques Windet a traduit cette *Vie* en latin, & l'a enrichie de savantes notes. — Il ne faut pas le confondre avec OLYMPIODORE de Thebes en Egypte, païen, qui a écrit une *Histoire* depuis 407 jusqu'en 425, dédiée à Théodose le Jeune, dont parle Photius dans sa *Bibliotheque*.

OLYMPO, *voyez* OLIMPO.

OMAR I, second calife des Musulmans, après Mahomet son gendre, défit Ali, que Mahomet avoit désigné pour son successeur, & succéda à Abubeker l'an 634 de J. C. Ce prince fut un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre. Il tourna ses armes contre les Chrétiens en 635, s'empara de Damas, capitale de la Syrie, subjugua ensuite la Phénicie, où ses troupes commirent des violences inouies pour établir le Mahométisme: car ce n'est que par ce genre de prédication que cette secte s'est accrue. Dans le même tems, ses lieutenans s'avançoient en Perse, & défaisoient en bataille rangée le roi Isdegerde. Cette victoire fut suivie de la prise de Mœdaïn, la capitale de l'empire des Perses. Amrou, un de ses lieutenans, battit les troupes de l'empereur Heraclius; Memphis & Alexandrie se rendirent; l'Egypte entiere & une partie de la Libye furent conquises. C'est dans cette guerre que fut brûlée la fameuse bibliotheque d'Alexandrie, monument des connoissances & des erreurs des hommes, commencée par Ptolomée Philadelphe, & augmentée par tant de rois. Les barbares & ignorans vainqueurs ne vouloient d'autre science que celle de l'*Alcoran*. Omar marcha ensuite vers Jérusalem; il y entra victorieux en 638, après un siege de deux ans. L'entreprise de renouveller en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, rétabli ensuite par Trajan, & de rejoindre ainsi le Nil à la Mer-Rouge, fut tenté par un gouverneur d'Egypte sous le califat d'Omar, mais avec peu de succès. Rien ne résistoit aux armes des Musulmans: ils pousserent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, & même, suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. C'étoit un torrent débordé qui ravageoit tout, un fléau du ciel comme les hordes d'Attila, envoyé pour châtier les Chrétiens. Omar se bornoit dans sa table & ses vêtemens au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, & pratiquant toutes les austérités prescrites par l'*Alcoran*. Il fut assassiné

à Jérusalem par un esclave Persan l'an 644. Ce fut lui qui bâtit le Grand-Caire. Les Persans ont sa mémoire en exécration, parce qu'il a usurpé le califat sur Ali.

OMAR II, 13e. calife de la race des Ommiades (*voyez* OMMIACH), succéda à son cousin Soliman, l'an 717 de J. C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines & toutes les ruses de guerre imaginables; mais il fut obligé d'en lever le siege, & sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il s'en vengea cruellement sur les Chrétiens de son empire. Son fanatisme pour l'*Alcoran* étoit sanguinaire & atroce. Ayant paru rouvrir la route du trône aux descendans d'Ali, il fut empoisonné par sa famille auprès d'Emese, ville de Syrie, l'an 720 de J. C., après un regne de 2 ans 5 mois.

OMEIS, (Magnus-Daniel) né à Nuremberg en 1646, obtint par son savoir la place de professeur en éloquence, en morale & en poésie à Altorf, où il mourut en 1708. On a de lui: I. *Ethica Pythagorica*. II. *Ethica Platonica, cui accessit Speculum virtutum quotidie consulendum*. III. *Theatrum virtutum & vitiorum ab Aristotele omissorum*. IV. *Juvenci Historia Evangelica cum notis*.

OMER, (S.) *Audomarus*, né dans le val de Goldenthal, près de Constance, sur le haut Rhin, d'une famille noble & riche, se retira dans sa jeunesse au monastere de Luxeuil, & fut élu évêque de Térouane à la demande du roi Dagobert, en 636. Il travailla avec zele à faire fleurir la Religion dans son diocese, & bâtit le monastere de Sithiu, auquel S. Bertin, qui en fut le second abbé, a donné son nom. Sa mort fut sainte comme sa vie; elle arriva le 9 septembre l'an 670, date sur laquelle néanmoins on n'est pas d'accord.

OMMIACH, prince Arabe, souche de la dynastie des Ommiades, qui a long-tems régné sur les Turcs. On ne convient pas également du nombre des sultans qu'elle a donnés, ni de l'époque précise où elle s'est éteinte: mais sa plus longue durée ne peut être portée que depuis 652 jusqu'en 749.

OMPHALE, reine de Lydie. Hercule conçut pour elle une passion si violente, que pour lui plaire, il changea sa massue en quenouille, sa peau de lion en ajustement de femme, & s'amusa à filer auprès d'elle. C'est ainsi qu'un amour insensé dégrade les hommes, & met les héros au-dessous des lixes.

OMPHALIUS, (Jacques) natif d'Andernach, dans l'électorat de Cologne, fut un habile jurisconsulte, conseiller du duc de Cleves, & enseigna le droit à Cologne. Il mourut en 1570. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature; entr'autres: I. *De officio & potestate Principis*, Bâle, 1550. II. *De elocutionis imitatione & apparatu Liber*, Paris, 1562. III. *De usurpatione Legum*. IV. *De Civili Politia*.

ONAN, fils de Juda, & petit-fils de Jacob. Juda ayant donné Thamar pour femme à Her, son fils aîné, celui-ci mourut sans avoir d'enfans; alors Juda fit épouser Thamar à Onan, son second fils, afin

qu'il fit revivre le nom de son frere. Mais Onan empêcha par une action détestable que Thamar ne devînt mere, & le Seigneur le frappa de mort. Delà vient le nom d'*Onanisme*, donné à la masturbation. M. Tissot a fait voir dans un excellent Traité sur l'*Onanisme* (Lausanne, 1765), les maux physiques sans nombre que ce vice a produits. Avant lui un savant Anglois avoit montré la même chose, dans un ouvrage dont le médecin Suisse a profité.

ONESIME, Phrygien, esclave de Philemon, ami de S. Paul, fit un vol considérable à son maître, se sauva & rencontra S. Paul à Rome. Cet Apôtre le convertit, & lui donna une Lettre pour Philemon. Rien de plus touchant & de mieux dit que cette Lettre, qui est placée dans le canon des Livres-Saints; Erasme la regardoit comme un chef-d'œuvre dans le genre épistolaire. Philemon, ravi de voir son esclave chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté, & le renvoya auprès de S. Paul à Rome, auquel il fut très-attaché. L'Apôtre le fit encore porteur avec S. Tychique de la Lettre qu'il écrivit aux Colossiens, où il l'appelle son très-cher & fidele frere (*cum Onesimo charissimo & fideli fratre*), l'employa dans le ministere de l'Evangile, & l'ordonna au rapport de S. Jerôme (*Ep. 62*, *c. 2*), évêque de Bérée en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre. — Il paroît qu'il ne faut pas le confondre avec S. ONESIME, troisieme évêque d'Ephese, dont on trouve l'éloge dans la Lettre que S. Ignace écrivit aux Ephésiens. Cependant, en supposant qu'Onesime ait survécu 40 ans à S. Paul, rien n'empêche, quant à la Chronologie, d'adopter ce sentiment, qui est celui de Baronius & d'autres savans. Il est vrai que les Grecs placent son martyre sous Domitien, l'an 95; mais rien ne paroît constater suffisamment l'exactitude de cette date.

ONESIPHORE, disciple de S. Paul, souffrit le martyre avec S. Porphyre, & fut traîné à la queue d'un cheval. C'est au moins ce que nous apprennent les hagiographes Grecs d'après d'anciennes traditions. Il est plus certain qu'il fut cher à S. Paul, & qu'il lui rendit de grands services, ainsi que toute sa famille, comme l'on voit dans sa deuxieme Epître à Timothée: *Det misericordiam Dominus Onesiphori domui qui me refrigeravit, & catenam meam non erubuit; sed cùm Romam venisset, sollicitè me quæsivit & invenit.*

ONGOSCHIO, *voyez* FIDERI.

ONIAS I, successeur de Jeddoa ou Joaddus, obtint le souverain pontificat l'an 324 avant J. C. Pendant son gouvernement, Ptolomée, surnommé *Soter*, fils de Lagus, prit Jérusalem par trahison, un jour de sabbat, que les Juifs l'avoient reçu dans la ville comme ami.

ONIAS II, grand-prêtre l'an 242 avant J. C., étoit un homme de peu d'esprit & d'une avarice sordide. Il refusa de payer le tribut de 20 talens d'argent, que ses prédécesseurs

avoient toujours payé aux rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faisoient à cette couronne. Ptolomée Evergete, qui régnoit alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans, pour demander les arrérages qui montoient fort haut: menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, & d'y envoyer d'autres habitans à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. Onias fut le seul qui ne s'en effraya point; & les Juifs alloient éprouver les derniers malheurs, si Joseph, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Egypte: il sut si bien gagner l'esprit du roi & de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie & de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, & fut le salut de sa nation. Onias eut pour successeur Simon II, son fils.

ONIAS III, fils de Simon, & petit-fils d'Onias II, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son pere, vers l'an 200 avant J. C. C'étoit un homme juste, dont on voit le plus bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50. Sa piété & sa fermeté faisoient observer les loix de Dieu dans Jérusalem, & inspiroient aux rois mêmes & aux princes idolâtres, un grand respect pour le temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'Héliodore. Un Juif nommé *Simon*, outré de la résistance qu'Onias apportoit à ses injustes entreprises, fit dire à Seleucus, roi de Syrie, qu'il y avoit dans les trésors du temple des sommes immenses, qu'il pouvoit facilement faire passer dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem Héliodore (*voyez ce mot*). Le perfide Simon, toujours plus animé contre Onias, ne cessoit de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles qu'il excitoit lui-même. Onias, craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi Seleucus: ce prince mourut sur ces entrefaites. Antiochus Epiphanes, son frere, lui ayant succédé, Jason frere d'Onias, qui desiroit avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, & en dépouilla son frere, qui se retira dans l'asyle du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sûreté; car Menelaüs, qui avoit usurpé sur Jason la souveraine sacrificature, & pillé les vases d'or du temple, fatigué des reproches que lui en faisoit Onias, le fit assassiner par Andronic, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, & la vengea sur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avoit commis cette impiété. Onias laissa un fils qui, se voyant exclu de la dignité de son pere par l'ambition de Jason & de Menelaüs, ses oncles, & par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi Ptolomée Philometor. Ce prince

lui accorda la permission de faire bâtir un temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appella ce temple *Onion*, & le construisit sur le modele de celui de Jérusalem. Il y établit des prêtres & des lévites, qui faisoient le même service & pratiquoient les mêmes cérémonies que dans le vrai temple. Le roi lui assigna de grandes terres & de forts revenus, pour l'entretien des prêtres & pour les besoins du temple. Après la ruine de Jérusalem, Vespasien, craignant que les Juifs ne se retirassent en Égypte, & ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornemens, & en fit fermer les portes.

ONIAS, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu vers l'an 70 avant J. C., par ses prieres, la fin d'une cruelle famine, qui affligeoit ses compatriotes; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre Hyrcan & Aristobule, il se retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un & l'autre parti étant composé de Juifs. Il fut cependant accusé d'être de celui d'Hyrcan. Comme on voulut le forcer à maudire Aristobule & les sacrificateurs attachés au temple, le saint homme fit cette priere: « Grand » Dieu, puisque ceux-ci sont » votre peuple & ceux-là vos » sacrificateurs, je vous con- » jure de n'exaucer ni les uns » ni les autres »! Le peuple furieux l'accabla aussi-tôt de pierres; & ce crime fut puni peu après par le même fléau dont Dieu, à sa considération, les avoit délivrés (Flave Joseph, *Hist. des Juifs, liv. 14, c. 3*).

ONKELOS, surnommé le *Prosélyte*, fameux Rabbin du 1er. siecle, est auteur de la premiere *Paraphrase Chaldaïque* sur le *Pentateuque*. On lit dans le *Talmud*, qu'il fit les funérailles de Gamaliel, maître de S. Paul, & que pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'étoit la coutume des Hébreux de brûler le lit & les autres meubles des rois après leur mort. On observoit la même cérémonie aux funérailles des présidens de la Synagogue, tel qu'étoit Gamaliel.

ONOMACRITE, poëte Grec, que l'on croit auteur du Poëme des Argonautes, attribué à Orphée, vivoit vers l'an 516 avant J. C. Il fut chassé d'Athenes par Hipparque, un des fils de Pisistrate.

ONOSANDER, philosophe Platonicien, dont il nous reste un Traité *Du devoir & des vertus d'un Général d'Armée*, que Rigault a publié en 1600, in-4°, en grec, avec une bonne traduction latine. Blaise de Vigenere l'a traduit en françois, in-4°, & sa version est rare: elle parut à Paris en 1605. M. le baron de Zurlauben en a donné une plus récente, mais pas meilleure, dans sa *Bibliotheque Militaire*, 1760, 3 vol. in-12. Il y en a une édition grecque & françoise à Nuremberg, 1762, in-fol., qui est estimée.

ONSEMBRAY, *voyez* PAJOT.

OPHIONÉE, *Ophioneus*, chef des démons qui se révolterent contre Jupiter, au rapport de Phérécide, Scyrien (de Scyros). C'est un des endroits qui marquent que les anciens Païens ont eu de certaines connoissances obscures de quelques vérités de l'Ecriture-Sainte. Homere en décrivant dans son *Iliade* le châtiment d'Até, que Jupiter chassa du ciel, représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les enfers. Platon avoit appris des Egyptiens, que Jupiter avoit chassé du ciel les démons impurs, & que ces démons tâchoient d'attirer les hommes dans l'abyme où ils étoient. Il faut faire le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit qu'Ophionée conduisoit une troupe de démons qui s'étoient soulevés contre Jupiter; par où il fait connoître qu'il avoit appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *Serpentin*; car le démon, comme nous l'apprend la Genese, a premiérement paru sous la figure d'un serpent: soit qu'il en ait pris l'apparence corporelle, soit qu'il n'ait employé que l'organe du reptile de ce nom, comme la suite du récit nous le fait croire. » Peut-on s'étonner, dit un » critique, du pouvoir que le » démon a eu sur l'organe de » ce reptile, vu ce que nous » pouvons nous-mêmes, avec » un peu de tems & de pa» tience, sur différens oiseaux». Rawlegh, dans son *Histoire du monde*, observe que « les au» teurs profanes nous offrent » même une tradition, quoi» que défigurée de la chute » des anges rebelles, dans la » fable des Titans, qui ayant » entrepris d'escalader le ciel » pour détrôner Jupiter & » régner à sa place, furent » précipités dans les enfers, » où ils sont tourmentés par » un feu qui ne s'éteint ja» mais » (*voyez* ASMODÉE). Il est d'ailleurs certain que le Paganisme a bâti plusieurs de ses fables sur le récit des auteurs sacrés; il y a plusieurs rapports si manifestes, qu'il n'est pas possible de les méconnoître. L'auteur du *1re.* livre des Machabées dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles dans les Livres-Saints: *Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum.* Tertullien & presque tous les Peres, M. Huet & un grand nombre de savans, ont montré dans le plus ample détail la vérité de cette assertion. M. Bergier, dans l'Encyclop. Méthodique, article *Auteurs profanes* paroît pencher vers l'opinion contraire pour des raisons bien peu dignes de son érudition & de sa logique. *Voyez* MERCURE, MINERVE, FICIN, LAVAUR, LOCMAN, NUMENIUS, PLATON, OVIDE.

OPHNI & PHINÉES, enfans du grand-prêtre Héli, furent aussi impies & aussi méchans que leur pere étoit sage & vertueux. Ils faisoient violence aux femmes & aux filles qui venoient au temple, s'approprioient les offrandes, & exigeoient des contributions pour rendre la justice ou plutôt l'injustice. L'Ecriture les appelle

Fils de Belial. Mais Dieu arrêta & vengea tous ces crimes par les armes des Philistins dans la sanglante bataille d'Aphec, où Ophni & Phinées, quoiqu'ils eussent apporté l'arche, espérant par sa présence assurer la victoire aux Juifs, furent tués en combattant pour la défense de l'arche même, laquelle tomba au pouvoir de leurs ennemis.

OPILIUS, (*Aurelius*) habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé : *Libri Musarum*, florissoit l'an 94 avant J. C. Ce recueil n'est pas venu jusqu'à nous.

OPITIUS, en allemand OPITZ, (Martin) né à Boleslaw, en Silésie, s'est fait un nom célebre par ses Poésies latines, & encore plus par ses Poésies allemandes. On a de lui en latin des *Sylves*, des *Epigrammes*, un *Poëme du Vésuve*, les *Distiques de Caton*, &c. Ses vers allemands sont également naturels & brillans. Ils ont été recueillis à Amsterdam en 1698. Les latins l'avoient été en 1640 & 1681, in-8°. L'auteur mourut de la peste à Dantzig le 13 août 1639, regardé comme le Malherbe des Allemands.

OPITIUS, (Henri) théologien Luthérien, né à Altenburg en Misnie l'an 1642, fut professeur en langues orientales & en théologie à Kiel, où il mourut en 1712. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités hébraïques ; il ternit sa réputation, en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, selon la méthode que Wasmuth avoit suivie, pour montrer la liaison que tous les dialectes de l'Orient ont entr'eux. Cette envie bizarre d'assujettir la langue grecque aux mêmes regles que l'hébreu, l'engagea à donner quelques livres ridicules. On ne recherche de lui que sa *Biblia Hebraïca*, Kiel, 1719, in-4°, 2 vol.

OPMÉER, (Pierre) né à Amsterdam en 1526, se distingua par son érudition & par son zele pour la défense de la Religion Catholique. On a de lui en latin : I. Un *Traité de l'Office de la Messe*. II. L'*Histoire des Martyrs de Gorcum & de Hollande*, Leyde, 2 vol. in-8°; traduite ensuite en flamand, 1708. C'est l'histoire des Catholiques les plus zélés, dont les Hollandois ont versé le sang. III. Une *Chronique depuis le commencement du Monde* jusqu'en 1569, avec des supplémens par Laurent Beyerlinck jusqu'en 1611 ; Anvers, 1611, 2 vol. in-fol. avec figures. Cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait en ce genre, le style en est net & fort intelligible. Opméer a le plus souvent puisé dans les sources : tous ses ouvrages sont écrits en latin. Cet écrivain mourut à Delft en 1595, âgé de 69 ans.

OPORIN, (Jean) imprimeur de Bâle, né en 1507, enrichit la république des lettres, de plusieurs ouvrages des anciens, imprimés avec une exactitude scrupuleuse, & ornés de Tables très-amples. Il mourut en 1568, à 61 ans. On a de lui : I. De savantes *Scholies* sur différens ouvrages de Cicéron. II. Des *Notes* pleines d'érudition sur quel-

ques endroits de Démosthenes. III. L'Edition de 38 *Poëtes Bucoliques.*

OPPEDE, (Jean Meynier, baron d') premier président au parlement d'Aix, est célebre dans l'histoire par son zele véhément contre les sectaires. Le parlement de Provence ordonna, en 1540, par un arrêt solemnel, que toutes les maisons de Mérindol, occupées par les hérétiques nommés Vaudois, seroient entiérement démolies, ainsi que les châteaux & les forts qui leur appartenoient. Dix-neuf des principaux habitans de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois effrayés députerent vers le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, prélat aussi savant que vertueux, qui les reçut avec bonté & intercéda pour eux. François I, touché par leurs représentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureroient leurs erreurs; mais ils n'en voulurent rien faire. Encouragés au contraire par la surséance de l'arrêt, ils couroient le pays en armes, profanant les églises, brûlant les images, détruisant les autels. Oppede en donna avis à la cour, & assura que ces rebelles assemblés au nombre de 16 mille, avoient dessein de surprendre Marseille; en conséquence il prioit qu'on permît l'exécution de l'arrêt. Le roi ne balança pas, donna des troupes au président, & leur ordonna de lui obéir en tout. D'Oppede, le baron de la Garde & l'avocat-général Guérin, fondirent sur Cabrieres & Mérindol, tuerent tout ce qu'ils rencontrerent, & brûlerent conformément à l'arrêt rendu par le parlement, tout ce qui servoit de retraite à ces sectaires; le peu qui s'échappa, se sauva en Piémont. Le roi, par des lettres patentes du mois d'août 1545, approuva tout ce qui s'étoit fait; mais on prétend que ce prince se repentit depuis de sa facilité, & qu'il ordonna en mourant à son fils de rappeller la même affaire à un sérieux examen. Il est certain qu'en 1551 le roi Henri II commit le parlement de Paris pour en juger. Jamais cause ne fut plus solemnellement plaidée; elle tint 50 audiences consécutives. Le président d'Oppede parla avec tant de force, qu'il fut renvoyé absous. Il toucha surtout beaucoup par son plaidoyer, qui commençoit par ces mots: *Judica me, Deus, & discerne causam meam de gente non sanctâ.* Il tâcha de prouver qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres de François I contre les sectaires; & que le roi avoit ordonné, qu'au cas qu'ils refusassent d'abjurer l'hérésie, on les exterminât, comme Dieu avoit ordonné à Saül d'exterminer les Amalécites; il s'étendit sur les maux que l'hérésie cause à l'Etat en même tems qu'elle détruit la Religion, & peignit par des couleurs vives & fortes celle des Vaudois, une des plus odieuses qui ait paru dans le monde. C'étoit un homme d'une probité & d'une intégrité incorruptibles; il exerça sa charge avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1558. Les écrivains protestans, & après eux le président de Thou & Dupleix,

disent que la Justice divine le punit de sa cruauté, en le faisant mourir dans des douleurs horribles. Maimbourg dit, que » la vraie cause de ses douleurs fut la trahison d'un » opérateur protestant, qui le » sonda avec une sonde empoisonnée pour venger sa » secte ». On a de lui une *Traduction* françoise *de VI Triomphes* de Pétrarque.

OPPENORT, (Gilles-Marie) architecte, mort à Paris en 1730, est regardé par les connoisseurs comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a professé. Le duc d'Orléans, régent du royaume, lui donna la place de directeur-général de ses bâtimens & jardins. Oppenort a laissé des Dessins, dont M. Huquier, artiste connoisseur, a gravé avec beaucoup de propreté & d'intelligence, une suite considérable.

OPPIEN, poëte grec, natif d'Anazarbe, ville de Cilicie, florissoit dans le 2*e*. siecle sous le regne de l'empereur Caracalla. Ce poëte a composé plusieurs ouvrages, où l'on remarque beaucoup d'érudition, embellie par les charmes & la délicatesse de sa versification. Nous avons de lui cinq livres *de la Pêche* & quatre *de la Chasse*. Caracalla lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynegeticon* ou *Traité de la Chasse*. C'est delà que les vers d'Oppien, dit-on, furent appellés *Vers dorés*. Ce poëte fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du 3*e*. siecle, à l'âge de 30 ans. La meilleure édition de ses Poëmes, imprimés dès 1478, in-4°, est celle de Leyde 1597, in-8°, en grec & en latin, avec des notes de Rittershuys, pleines d'érudition. On a une Traduction en mauvais vers françois, par Florent Chrétien, du Poëme *de la Chasse*, 1575, in-4°; & en prose par Fermat, Paris, 1690, in-12.

OPPIUS, (Caius) est auteur, selon quelques-uns, des Commentaires sur les guerres d'Alexandrie, d'Afrique & d'Espagne, attribués à Hirtius : cependant presque tous les exemplaires portent le nom de Hirtius, & ce qui est certainement une bévue de *Hirtius Pansa*; & l'ouvrage est toujours cité sous ce nom (*voyez* HIRTIUS).

OPPORTUNE, (Sainte) abbesse de Montreuil, dans le diocese de Séez, étoit d'une famille illustre, & sœur de Godegrand, évêque de ce siege. Elle mourut le 22 avril 770, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence, & fut enterrée près de son frere. Sa *Vie*, écrite par Adelme, se trouve dans les *Acta Sanct.* avril, tom. 3. Nicolas Gosset en a donné une autre en françois, 1655.

OPS, *voyez* CYBELE.

OPSOPÆUS, (Vincent) Allemand, écrivain du 16*e*. siecle, dont nous avons en latin un Poëme bachique, intitulé : *De arte bibendi*, Francfort, 1578, in-8°, qui plut à ceux de sa nation.

OPSOPÆUS, (Jean) né à Bretten dans le Palatinat, en 1556, fut correcteur de l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit à Paris, & auquel il fut fort utile par ses connoissances. Son attachement aux nouveaux hérétiques le fit mettre 2 fois en

prison. Il se consacra à la médecine, & il y fit de si grands progrès, qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de professeur en cette science à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. On a de lui divers Traités d'Hippocrate, avec des traductions latines, corrigées, & des remarques tirées de divers manuscrits, Francfort, 1587. On lui doit encore le recueil des *Oracles des Sibylles*, Paris, 1607, in-8°. — Son frere Jean OPSOPÆUS, né en 1576 & mort en 1619, s'attacha à l'anatomie & à la chirurgie, & se fit une grande réputation par une pratique éclairée & heureuse.

OPSTRAET, (Jean) né à Beringhen, dans le pays de Liege, en 1651, professa d'abord la théologie dans le college d'Adrien VI, à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. Humbert de Precipiano, archevêque de cette ville, instruit de son attachement à Jansenius & à Quesnel, le renvoya en 1690 comme un homme dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les nouvelles erreurs, & fut banni par lettre de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V. Revenu à Louvain 2 ans après, lorsque cette ville passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du college du Faucon. Il mourut dans cet emploi en 1720, après avoir reçu les sacremens, moyennant une déclaration générale de soumission à l'Eglise; cependant plusieurs colleges & corps de l'université refuserent d'assister à son enterrement. Ce savant avoit de l'esprit, de la lecture, & écrivoit assez bien en latin lorsqu'il le vouloit, même en vers, comme on le voit dans quelques satyres contre les Jésuites; mais souvent il s'accommodoit exprès au style, plus précis & moins pur, des scholastiques. Ses lumieres l'avoient rendu l'oracle des jansénistes de Hollande. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin & en françois, recherchés avec avidité par les partisans de Quesnel. Les principaux sont: I. *Theses theologicæ*, 1706, où l'on trouve ce sarcasme digne de Luther: *Missæ non refrigerant animas in purgatorio, sed in refectorio*. II. *Dissertation théologique sur la maniere d'administrer le Sacrement de Pénitence*, contre Steyaërt, in-12. III. *La vraie Doctrine touchant le Baptême laborieux*, 3 vol. in-12, contre le même. IV. *Instructions théologiques* pour les jeunes théologiens. V. *Le bon Pasteur*, où l'on traite des devoirs des pasteurs. Ce livre a été traduit en françois, par Hermant, curé de Maltot, près Caen, en 2 vol. in-12. En 1764, l'évêque de Passau en fit faire une édition pour son clergé, mais avec différens changemens, corrections & additions: cette édition fut réimprimée à Bamberg, Wurtzbourg & Vicence. VI. *Le Théologien Chrétien*, mis en françois par St.-André de Beauchêne, & imprimé à Paris en 1723, sous ce titre: *Le Directeur d'un jeune Théologien*, in-12. VII. *Instructions théologiques sur les Actions humaines* (de Actibus humanis) en 3 vol. in-12. VIII. *Théologie dogmatique, morale, pratique & scho-*

lastique, en 3 vol. in-12. IX. *Traité des Lieux théologiques*, en 3 vol. in-12. C'est un des plus estimés. X. *Dissertation théologique sur la Conversion du Pécheur.* Ce livre a été traduit en françois, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de Natte; & imprimé plusieurs fois sous ce titre : *Idée de la Conversion du Pécheur.* La derniere édition françoise est de 1732, en 2 vol. in-12, avec un *Traité de la Confiance chrétienne*, plus propre à ruiner cette vertu qu'à l'établir.

OPTAT, (S.) évêque de Mileve, ville de Numidie en Afrique, sous l'empire de Valentinien & de Valens, a un nom célebre dans l'Eglise, quoiqu'il n'y soit guere connu que par ses ouvrages. Il mourut vers 384. S. Augustin, S. Jerôme, S. Fulgence le citent avec éloge. « Optat (dit le » premier) pourroit être une » preuve de la vérité de l'E» glise Catholique, si elle s'ap» puyoit sur la vertu de ses » ministres ». Nous n'avons d'Optat que *VII Livres du Schisme des Donatistes*, contre un ouvrage de Parménien, évêque donatiste de Carthage. L'ouvrage de S. Optat est une marque de son érudition & de la netteté de son esprit. Son style est noble, véhément & serré. La meilleure édition de ce livre est celle du docteur du Pin, Paris, 1700, in-fol., Anvers, 1702. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil de tous les Actes des conciles, des Lettres des évêques, des Edits des empereurs, & des Actes des martyrs, qui ont du rapport à l'histoire des Donatistes, disposés par ordre chronologique jusqu'au tems de Grégoire le Grand. On trouve à la tête une préface savante & bien écrite, sur la vie, les Œuvres & les différentes éditions d'*Optat.* Avant celle de du Pin, on estimoit l'édition qu'en avoit donné Gabriel Aubespine, avec des annotations, à Paris en 1631, & celle de le Prieur, 1679.

ORANG-ZEB, *voyez* AURENG-ZEB.

ORANGE, (Philibert de Châlons, prince d') né en 1502, quitta le service de François I en 1520, piqué, dit-on, de ce qu'à Fontainebleau le maréchal-des-logis de la cour, par ordre du roi, l'avoit délogé pour faire place à un ambassadeur de Pologne; & passa à celui de l'empereur. Il perdit par ce changement sa principauté d'Orange, que le roi fit saisir, ainsi que le gouvernement de Bretagne, qu'il avoit eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, plusieurs autres terres en Italie & en Flandre, & l'ordre de la Toison d'or. Il fit ses premieres armes à la reprise de Tournay sur les François en 1521, & commanda toute l'infanterie Espagnole au siege de Fontarabie en 1522. Ayant été fait prisonnier par André Doria en 1524, il fut envoyé à la tour de Bourges, où il resta jusqu'au traité de Madrid, après la bataille de Pavie, par lequel l'empereur lui fit rendre sa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, après la mort du connétable de Bour-

bon, & perdit la vie le 3 août 1530, dans un combat en Toscane, près de Pistoye, où il commandoit les troupes de l'empereur contre les Florentins, alors en guerre avec le pape. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de 28 ans, & ne laissa qu'une fille, qui porta ses titres & ses biens dans la maison de Nassau.

ORANGE, *voyez* NASSAU & GUILLAUME.

ORANTES, (François) Cordelier Espagnol, mort en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, où il prononça un savant discours en 1562. Il fut ensuite confesseur de don Juan d'Autriche, puis évêque d'Oviedo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les Institutions de Calvin*, &c.

ORBELLIS, (Nicolas de) Cordelier, natif d'Angers, mort en 1455, laissa un *Abrégé de Théologie selon la doctrine de Scot*, in-8°.

ORCAN, *voyez* ORKAN.

ORDRIC VITAL, originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, fut amené, à l'âge de 10 ans, en Normandie, & élevé dans l'abbaye d'Ouche (S. Evroult) après que son pere, qui étoit prêtre & veuf, eut embrassé l'état monastique. Il en prit lui-même l'habit à 11 ans, & quoiqu'il eût reçu le soudiaconat dès 16 ans, il ne fut élevé au sacerdoce que dans sa 33*e*. année. Il passa toute sa vie dans l'état de simple religieux, n'étant occupé que de ses devoirs & de l'étude. Il mourut après 1143. Nous lui devons une *Histoire Ecclésiastique* en 13 livres, que Duchesne a fait imprimer dans les *Historiæ Normannorum scriptores*, Paris, 1619, in-folio. Cet ouvrage contient, parmi quelques fables adoptées dans le siecle d'Ordric, beaucoup de faits très-intéressans qu'on ne trouveroit pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie & à l'Angleterre, que par rapport à la France.

OREGIUS, (Augustin) philosophe & théologien, né à Florence de parens pauvres, alla à Rome pour y faire ses études. On le plaça dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche Joseph, & ne fut pas moins fidele à son devoir. Il fuit de la maison de son hôtesse, & eut le courage de passer une nuit d'hiver dans la rue, sans habits. Le cardinal Bellarmin, instruit de sa vertu, le fit élever dans un college de pensionnaires de la premiere qualité à Rome. Oregius fut chargé par le cardinal Barberin, d'examiner quel étoit le sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'ame ; & c'est pour ce sujet qu'il publia en 1631, son livre intitulé : *Aristotelis vera de rationalis Animæ immortalitate Sententia*, in-4°, où il tâche de prouver que ce philosophe a cru cette vérité si importante, appuyée sur les plus grandes raisons, comme sur les motifs les plus consolans : il faut convenir cependant que la flottante métaphysique de ce pédagogue Grec ne nous a rien laissé de bien lumineux sur ce sujet, ni même rien qui puisse bien constater son propre sentiment. Le cardinal Barberin étant devenu pape sous le nom d'*Urbain VIII*, l'honora de la pour-

pre en 1634, & lui donna l'archevêché de Bénévent, où il mourut en 1635, à 58 ans. On a de sa plume les Traités *de Deo, de Trinitate, de Angelis, de Opere sex dierum;* & d'autres ouvrages, imprimés à Rome en 1637 & en 1642, in-fol., par les soins de Nicolas Oregius son neveu. Le cardinal Bellarmin l'appelloit son *Théologien*, & le pape Urbain VIII le nommoit son *Docteur.*

ORELLANA, (François) est, comme on le croit communément, le premier Européen qui a reconnu la riviere des Amazones. Il s'embarqua en 1539 assez près de Quito, sur la riviere de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, & se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au Cap du Nord, sur la côte de la Guyanne, après une longue navigation. Orellana périt 18 ans après, avec 3 vaisseaux qui lui avoient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa riviere. La rencontre qu'il fit, en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique Indien lui avoit dit de se défier, la fit nommer riviere des *Amazones.*

ORESME, (Nicolas) natif de Caen, docteur de Sorbonne, & grand-maître du college de Navarre depuis l'an 1356 jusqu'à l'an 1361, doyen de l'église de Rouen, trésorier de la chapelle du roi, fut précepteur de Charles V, qui lui donna en 1377 l'évêché de Lisieux. On l'avoit député à Avignon en 1363 vers le pape Urbain V, à qui il persuada de ne pas retourner à Rome. Oresme mourut à Lisieux en 1382. Ses ouvrages les plus connus sont: I. Un *Discours* contre les déréglemens de la cour de Rome, qu'il prononça en présence d'Urbain V, en 1363. Francowitz a eu soin d'en augmenter son *Catalogue des témoins de la vérité;* collection infame de tout ce qu'il a pu trouver d'injurieux contre le Saint-Siege. II. Un beau Traité: *De communicatione Idiomatum.* III. Un *Discours* contre le changement de la monnoie, dans la Bibliotheque des Peres. IV. Un Traité, *De Antichristo*, imprimé dans le tome 9e. de l'*Amplissima Collectio* du P. Martenne: il est plein de réflexions judicieuses. V. Sa *Traduction françoise* de la *Morale* & de la *Politique* d'Aristote, qu'il entreprit, ainsi que la suivante, par ordre du roi Charles V. VI. Celle du Traité de Pétrarque, des *Remedes de l'une & de l'autre fortune.* On le fait auteur d'une version de la Bible, que d'autres attribuent avec plus de vraisemblance à des MOULINS Guyard. *Voyez ce mot.*

ORESTE, roi de Mycênes, fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, vengea la mort de son pere par le conseil de sa sœur Electre, & n'épargna pas même sa propre mere, qui avoit participé au meurtre. Quelque tems après il alla en Epire, y poignarda Pyrrhus, au pied de l'autel où il alloit épouser Hermione, & voulut enlever cette princesse: mais toujours agité des furies depuis son parricide, l'oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride, pour se purifier de ses crimes,

Il partit, accompagné de Pylade, son intime ami, qui ne voulut jamais le quitter; & lorsqu'ils furent arrivés, ils furent arrêtés par l'ordre de Thoas, roi de cette contrée, pour être sacrifiés. Oreste ayant été désigné pour l'être le premier, Pylade voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place; mais dans le moment qu'Oreste alloit recevoir le coup de couteau, Iphigénie sa sœur, prêtresse de Diane, le reconnut. Ils tuerent Thoas & prirent la fuite. Pylade épousa Iphigénie, & Oreste Hermione, dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipere, vers l'an 1144 avant J. C.

ORESTE, préfet d'Alexandrie, *voyez* HYPATIE.

ORESTE, général Romain, *voyez* NÉPOS & GLYCERE.

ORESTE, tyran de Rome, *voyez* AUGUSTULE & ODOACRE.

ORFANEL, (Hyacinthe) Dominicain Espagnol, né à Valence en 1578, fut brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1602 jusqu'en 1621, Madrid, 1633, in-4°.

ORGAGNA, (André de Ciccioné) peintre, sculpteur & architecte, natif de Florence en 1329, mourut en 1389, âgé de 60 ans. C'est sur-tout comme peintre qu'il s'est rendu recommandable : il avoit un génie facile, & ses talens auroient pu être plus brillans, si ce maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existoient de son tems. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé; il y a peint un *Jugement universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du paradis, & ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

ORGEVILLE, *voyez* MORAINVILLIERS.

ORIBASE DE PERGAME, né à Pergame, disciple de Zénon de Chypre, & médecin de Julien l'Apostat, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivans, & rappellé dans la suite. Il mourut au commencement du 5*e*. siecle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Bâle en 1557, en 3 vol. in-fol. & dans les *Artis Medicæ Principes* d'Etienne. Le plus estimé est son livre des *Collections*, entrepris à la priere de Julien. L'auteur avoit puisé, pour former ce recueil, dans Galien & dans les autres médecins. Il étoit en 72 livres, dont il ne nous reste plus que 17. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1735, in-4°.

ORICELLARIUS, *voyez* RUCCELLAI.

ORICHOVIUS *ou* ORECHOVIUS, *voyez* OKSZI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique, & évêque d'Elvire en Espagne dans le 6*e*. siecle, cultiva la morale & la poésie. Dans la Bibliotheque des Peres, & dans le Trésor du P. Martenne, on trouve de lui des *Avertissemens aux Fideles*, en vers, dont la poésie foible est relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIGENE, naquit à Alexandrie l'an 185 de J. C. & fut surnommé *Adamantius*, à cause de

de son assiduité infatigable au travail. Son pere, Léonide, l'éleva avec soin dans la Religion Chrétienne & dans les sciences, & lui apprit de très-bonne heure l'Ecriture-Sainte. Origene donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa plus tendre jeunesse. Clément Alexandrin fut son maître. Son pere ayant été dénoncé comme chrétien & détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre, plutôt que de renoncer au Christianisme. A 18 ans, il se trouva chargé du soin d'instruire les fideles à Alexandrie. Les hommes & les femmes accouroient en foule à son école. La calomnie pouvoit l'attaquer; il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette barbarie par un passage de l'Evangile, pris *selon la lettre qui tue*, comme s'exprime S. Paul, au-lieu de le saisir, *selon l'esprit qui vivifie*. Après la mort de Septime-Sévere, un des plus ardens persécuteurs du Christianisme, arrivée en 211, Origene alla à Rome, & s'y fit des admirateurs & des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons à la priere de Demetrius qui en étoit évêque. Une sédition qui arriva dans cette ville, le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province l'engagerent, à force d'instances, d'expliquer en public les divines Ecritures. Demetrius trouva si mauvais, que cette fonction importante eût été confiée à un homme qui n'étoit pas prêtre, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouie. Alexandre, évêque de Jérusalem & Théoctiste de Césarée, justifierent hautement leur conduite. Ils alléguerent que c'étoit une coutume ancienne & générale, de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avoient du talent & de la piété; & que c'étoit une espece d'injustice, de fermer la bouche des gens à qui Dieu avoit accordé le don de la parole. Demetrius, insensible à leurs raisons, rappella Origene, qui continua d'étonner les fideles par ses lumieres, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes & son zele. L'Achaïe se trouvant affligée de diverses hérésies, il y fut appellé peu de tems après, & s'y rendit avec des lettres de recommandation de son évêque. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par Théoctiste, évêque de cette ville, avec l'approbation de S. Alexandre de Jérusalem & de plusieurs autres prélats de la province. Cette ordination occasionna de grands troubles. Demetrius déposa Origene dans deux conciles, & l'excommunia: il alléguoit; 1°. qu'Origene s'étoit fait eunuque; 2°, qu'il avoit été ordonné sans le consentement de son propre évêque; 3°, qu'il avoit enseigné plusieurs erreurs, entr'autres choses, que le démon seroit enfin sauvé, & délivré des peines de l'enfer, &c. Origene se plaignit à ses amis des accusations qu'on formoit contre lui, désavoua les erreurs qu'on lui imputoit, & se retira en 231 à Césarée en Palestine. Théoc-

tiste l'y reçut comme son maître, & lui confia le soin d'interpréter les Ecritures. Demetrius étant mort en 231, Origene jouit du repos. Grégoire Thaumaturge & Athénodore son frere se rendirent auprès de lui, & en apprirent les sciences humaines & les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous Maximin contre les Chrétiens, & particuliérement contre les prélats & les docteurs de l'Eglise, Origene demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par Gordien, l'an 237; Origene en profita pour faire un voyage en Grece. Il demeura quelque tems à Athenes, & après être retourné à Césarée, il alla en Arabie, à la priere des évêques de cette province. Leur motif étoit de retirer de l'erreur l'évêque de Bostre, nommé *Bérylle*, qui nioit que « J. C. eût » eu aucune existence avant » l'Incarnation, voulant qu'il » n'eût commencé à être Dieu » qu'en naissant de la Vierge ». Origene parla si éloquemment à Béryle, qu'il rétracta son erreur & remercia depuis Origene. Les évêques d'Arabie l'appellerent ensuite à un concile qu'ils tenoient contre certains hérétiques, qui assuroient que » la mort étoit commune au » corps & à l'ame ». Origene y assista, & traita la question avec tant de force, qu'il ramena au chemin de la vérité tous ceux qui s'en étoient écartés. Cette déférence des évêques pour Origene, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, semble l'en justifier pleinement. Dece ayant succédé, l'an 249, à l'empereur Philippe, alluma une nouvelle persécution. Origene fut mis en prison. On le chargea de chaînes; on lui mit au cou un carcan de fer & des entraves aux pieds; on lui fit souffrir plusieurs autres tourmens & on le menaça souvent du feu; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chute, & à la fin il fut élargi. Il mourut à Tyr, peu de tems après, l'an 254, dans sa 69e. année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui; peu d'hommes ont été autant admirés & aussi universellement estimés qu'il le fut pendant long-tems. Personne n'a été plus vivement attaqué & poursuivi avec plus de chaleur, qu'il l'a été pendant sa vie & après sa mort. On ne s'est pas contenté d'attaquer sa doctrine; on a attaqué sa conduite. On a prétendu que, pour sortir de prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole Sérapis à Alexandrie; mais on peut croire que c'est une imposture, forgée par ses ennemis, & rapportée trop légérement par S. Epiphane. Ses ouvrages sont: I. Une *Exhortation au Martyre*, qu'il composa pour animer ceux qui étoient dans les fers avec lui. II. Des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*. Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée toute entiere. Il semble cependant qu'on peut douter si l'*Exposition sur l'Epître aux Romains*, est de lui, puisqu'elle paroît être d'un auteur latin, comme on voit dans ce passage: » *Sciendum primò est, ubi NOS* » *HABEMUS, omnibus qui sunt*

» *inter vos*, IN GRÆCO HABE- » TUR *omni qui est inter vos* ». Ses Explications étoient de trois sortes : des *Notes* abrégées sur les endroits difficiles : des *Commentaires* étendus, où il donnoit l'essor à son génie : & des *Homélies* au peuple, où il se bornoit aux explications morales, pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des Commentaires d'Origene ; mais la plupart ne sont que des traductions fort libres. L'on y voit par-tout un grand fonds de doctrine & de piété. Il travailla à une édition de l'Ecriture à VI colonnes. Il l'intitula *Hexaples*. La 1re. contenoit le Texte hébreu en lettres hébraïques : la 2e., le même Texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendoient l'hébreu sans le savoir lire : la 3e. renfermoit la version d'*Aquila* : la 4e. colonne, celle de *Symmaque* : la 5e., celle des *Septante* ; & la 6e., celle de *Théodotion*. Il regardoit la version des Septante comme la plus authentique, & celle sur laquelle les autres devoient être corrigées. Les *Octaples* contenoient de plus deux Versions grecques qui avoient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. Origene travailla à rendre l'édition des *Septante* suffisante pour ceux qui n'étoient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes. III. On avoit recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reste une grande partie. Ce sont des discours familiers qu'il prononçoit sur le champ ; & des notaires écrivoient pendant qu'il parloit, par l'art des notes qui s'est perdu. Il avoit ordinairement sept secrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictoit. IV. Son livre des *Principes*. Il l'intitula ainsi, parce qu'il prétendoit y établir des principes auxquels il faut s'en tenir sur les matieres de la Religion, & qui doivent servir d'introduction à la théologie. Nous ne l'avons que de la version de Rufin, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qu'il lui a plu, & en avoir ôté tout ce qui lui paroissoit contraire à la doctrine de l'Eglise, principalement touchant la Trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes pernicieux. On croit y découvrir un systême tout fondé sur la philosophie de Platon, & dont le principe fondamental est, que *toutes les peines sont médicinales*. On l'a accusé d'avoir fait Dieu matériel : mais il réfute si bien cette erreur, qu'il est raisonnable de donner un sens orthodoxe à quelques expressions peu exactes. Il dit que « Dieu » n'est ni un corps, ni dans » un corps ; qu'il est une substance simple, intelligente, » exempte de toute composition qui, sous quelque rapport qu'on l'envisage, n'est » qu'une ame & la source de » toutes les intelligences. Si » Dieu, dit-il, étoit un corps, » comme tout corps est composé de matiere, il faudroit » aussi dire que Dieu est matériel ; & la matiere étant » essentiellement corruptible, » il faudroit encore dire que » Dieu est corruptible ». V. Le *Traité* contre Celse. Cet ennemi de la Religion Chré-

tienne avoit publié contre elle son *Discours de vérité*, qui étoit rempli d'injures & de calomnies. Origene n'a fait paroître dans aucun de ses écrits autant de science chrétienne & profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes & solides. On le regarde comme l'Apologie du Christianisme la plus achevée & la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est beau, vif & pressant: les raisonnemens bien suivis & convaincans; & s'il y répete plusieurs fois les mêmes choses, c'est que les objections de Celse l'y obligeoient, & qu'il n'en vouloit laisser aucune sans les avoir entiérement détruites. Il est remarquable que ces objections sont presque toutes les mêmes que les prétendus philosophes de ce siecle ont ressassées : pauvres copistes qui n'ont pas même le funeste mérite d'imaginer des erreurs & des blasphêmes, & qui se parant de cette triste gloire, sont obligés de recourir à des sophistes oubliés depuis 15 siecles. A peine Origene étoit-il mort, que les disputes sur son orthodoxie parurent se fortifier. Dans le 4e. siecle, les Ariens se servirent de son autorité pour prouver leurs erreurs. S. Athanase, S. Basile & S. Grégoire de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une maniere orthodoxe sur la divinité du Fils. S. Hilaire, Tite de Bostres, Didyme, S. Ambroise, Eusebe de Verceil & S. Grégoire de Nysse, ont cité ses ouvrages avec éloge; mais Théodore de Mopsueste, Apollinaire & Césaire, ne lui furent pas favorables; & S. Basile dit expressément (*de Spiritu Sancto*, *c.* 20) « qu'il n'a pas pensé » sainement sur la divinité du » St.-Esprit ». Il fut condamné dans le cinquieme concile général. Le pape Vigile le condamna de nouveau. S. Epiphane, Anastase le Sinaïte, S. Jean Climaque, Léonce de Byzance, Sophronius patriarche de Jérusalem, Antipater évêque de Bostres, s'éleverent avec vigueur contre sa doctrine; le pape Pélage II dit que les héréfiarques n'ont rien enseigné de plus pernicieux qu'Origene. On trouve dans les Actes du 6e. concile un Edit de Constantin Pogonat, & une Lettre du pape Léon II, où il est compté avec Didyme & Evagrius parmi les *Théomaques* ou ennemis de Dieu. Le pape S. Martin I le frappa d'anathême dans le 1er. concile de Latran en 649. S. Augustin, S. Jean de Damas & S. Jerôme ont écrit contre les Origénistes. Dans le même siecle où s'éleva la dispute sur l'orthodoxie d'Origene, Jean de Jérusalem & Rufin firent son Apologie, & S. Chrysostome se joignit à eux. S. Pamphile prit aussi sa défense. Théotime de Tomi refusa de le condamner, & Didyme tâcha de donner un sens catholique à ses passages sur la Trinité : d'autres, en condamnant les erreurs contenues dans ses livres, prétendirent qu'elles y avoient été ajoutées par les hérétiques. Théophile d'Alexandrie accusa les moines de Nitrie d'Origénisme, & les condamna dans un concile d'Alexandrie : son jugement fut approuvé par le

pape Anastase. Dans le 4e. siecle, l'empereur Justinien se déclara ennemi de sa mémoire, écrivit une lettre à Mennas contre sa doctrine, donna un Edit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Constantinople, dont les Actes ont été recueillis avec ceux du 5e. concile général. On peut consulter sur ce sujet : I. La *Vie de Tertullien* & d'*Origene*, par le sieur de la Mothe (c'est-à-dire par Thomas, sieur du Fossé), imprimée à Paris en 1675. II. Les *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique* de Tillemont, tom. 3, où il justifie autant qu'il peut Origene; il dit qu'il n'a jamais été obstiné dans ses sentimens, nie qu'il ait offert de l'encens aux idoles, rejette la narration de S. Epiphane, de même que Baronius; mais le P. Pagi, Petau & Huet, ont pensé bien différemment. Un théologien ascétique a cru « que la science » & les vertus précoces d'Origene, trop admirées & » trop exaltées, la démarche » inconsidérée de son pere, » qui alloit baiser avec respect » la poitrine de son enfant, » le bruit que ses actions & » ses livres firent dans le » monde, la considération que » lui témoignerent les évêques, » &c., lui avoient enflé l'esprit, & préparé une chute » contre laquelle il n'y a que » l'humilité & la crainte du » Seigneur, qui puisse prémunir les hommes illustres » par les dons de la nature & » de la grace ». III. Du Pin, dans sa *Bibliotheque des Auteurs Ecclésiastiques*. IV. Ceillier, *Histoire des Auteurs Sacrés & Ecclésiastiques*, tom. 2 & 3, article PAMPHILE. V. Doucin, Jésuite, *Histoire de l'Origénisme*. VI. L'*Origenes defensus* du P. Halloix. VII. Les *Origeniana* de l'illustre Huet, qui a publié ce qui reste des Commentaires d'Origene sur le Nouveau-Testament, en grec & en latin, 2 vol. in-fol., avec la *Vie d'Origene*, & des notes estimées. Cet ouvrage fut imprimé à Rouen en 1668. On en a fait une 2e. édition à Paris en 1679, une 3e. en Allemagne en 1685. Dom de Mont-Faucon a donné les *Hexaples* en 1713, en 2 vol. in-fol. On a actuellement une édition complette des *Œuvres* d'Origene, en 4 vol. in-fol. Cette édition a été commencée par le P. Charles de la Rue, Bénédictin, mort en 1739, & continuée par dom Charles-Vincent de la Rue, son neveu, qui a donné le 4e. & dernier volume à Paris en 1759, avec des notes sur plusieurs endroits des *Origeniana* de Huet.

ORIGENE, dit l'*Impur*, étoit Egyptien. Il enseigna vers l'an 290, que le *mariage étoit de l'invention du démon*; qu'il étoit permis de suivre tout ce que la passion pouvoit suggérer de plus infame, afin que l'on empêchât la génération par telle voie que l'on pourroit inventer, même par les plus exécrables moyens. L'Impur eut des sectateurs, qui furent rejetés avec horreur par toutes les églises. Ils se perpétuerent cependant jusqu'au 5e. siecle.

ORIGENE, philosophe Platonicien, disciple & ami de Porphyre, étudia la philosophie sous Ammonius. Il avoit

fait un *Panégyrique* de l'empereur Gallien, que nous n'avons plus; mais il ne sert pas moins à prouver que la lâcheté philosophique est toujours prête à encenser les tyrans.

ORIGNY, (Pierre-Adam d') mort le 29 septembre 1774, à Rheims sa patrie, entra de bonne heure au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Weissemboug en Allemagne, le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension & la croix de S. Louis. Il s'adonna à l'étude de l'histoire, & produisit l'*Egypte ancienne*, & la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuses; mais comme il tâche de faire valoir un systême particulier, il avance bien des conjectures fausses & des idées insoutenables. M. Paw l'a quelquefois réfuté dans ses *Recherches sur les Egyptiens*, qui elles-mêmes offrent plus d'un sujet de réfutation. L'abbé Guérin du Rocher a jeté depuis beaucoup de jour sur cette Chronologie, dans son *Histoire véritable des Tems fabuleux*.

ORIOL, (Pierre) natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, chanoine-régulier du Val-des-Ecoliers à Royallieu, dans la forêt de Cuyse, à 3 lieues de Compiegne, prieur de son ordre à Troyes, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *le Docteur éloquent*. On a de lui des *Commentaires* fort subtils *sur le Maître des Sentences*, Rome, 1595 & 1605, 2 vol. in-fol.; & un Abrégé de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 & 1685, in-8°. Ceux qui le font Cordelier, archevêque d'Aix & cardinal, se trompent. On ignore l'année de sa mort: il vivoit encore en 1345.

ORIOL, *voyez* AURIOL.

ORION *ou* URION, étoit, selon la Fable, fils de Jupiter, de Neptune & de Mercure, qui étant allés loger chez le pauvre Hyrée (*voyez ce mot*) en furent bien reçus malgré son extrême indigence. Orion devint un grand chasseur. Diane, qu'il avoit osé défier à qui prendroit le plus de bêtes sauvages, fit naître un scorpion, qui le mordit & le fit mourir; mais Jupiter le métamorphosa en une constellation, qui amene les pluies & les orages. On la distingue aisément par les étoiles qui brillantent son baudrier.

ORITHYE, fille d'Erecthée & reine des Amazones, fut enlevée par Borée, & eut de lui Zetès & Calaïs. — Il y eut une autre ORITHYE, reine des Amazones, célebre par sa valeur & par sa vertu. Elle voulut venger ses sœurs qui avoient été insultées par Hercule & par Thésée; mais le succès ne répondit pas à son courage.

ORKAN, fils d'Ottoman, empereur des Turcs, s'empara du trône en 1326, après s'être défait de ses freres aînés. Il étendit considérablement les bornes du puissant empire que son pere avoit fondé. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli & de plusieurs villes sur les Grecs, & par l'alliance qu'il fit avec l'empereur Jean Cantacuzene, qui lui donna sa fille Théodora en mariage. Cette imprudente dé-

marche de Jean, servit de prétexte à Orkan pour s'emparer de tout ce que les Grecs possédoient encore en Asie, & même de plusieurs places en Europe: ce qui fut regardé en même tems comme une punition du Ciel, offensé par une union contraire aux loix & à l'esprit du Christianisme. Le regne d'Orkan fut long & cruel. Il commença par un fratricide, s'établit sur la destruction du prince de Caramanie, dont il épousa la fille, & sur la mort de son beau-frere, fils unique de ce prince, qu'il tua de sa propre main; & finit violemment dans une bataille contre les Tartares, ou selon quelques-uns, du chagrin que lui causa en 1360 la mort de Soliman son fils aîné.

ORLAND LASSUS, *voyez* LASSUS.

ORLANDIN, (Nicolas) Jésuite, né à Florence en 1556, fut recteur du college de Nole, & mourut à Rome le 17 mai 1606. Il a composé en latin l'*Histoire de la Compagnie de Jesus*, imprimée à Cologne en 1615, & à Rome en 1620, en 2 vol. in-fol. Pour completter cet ouvrage, il faut y joindre les 4 vol. du P. Sacchini, le vol. du P. Jouvency, 1710, in-fol., & le vol. du P. Cordara, 1750, in-fol. Le latin d'Orlandin est pur & très-élégant, son style nombreux & riche, plein de dignité & d'une cadence agréable. Comme l'auteur, homme de probité & d'un esprit juste, n'a travaillé que sur des Mémoires fournis par des gens instruits, & ordinairement par des témoins oculaires, sa narration ne doit pas être suspecte.

ORLÉANS, (la Pucelle d') *voyez* JEANNE D'ARC.

ORLÉANS, (Ducs d'). Voici les princes qui ont porté ce nom.

Philippe II, fils de Philippe VI dit de Valois, mort sans postérité en 1383.

Louis, fils de Charles V, assassiné en 1407, eut ce titre: *voyez* LOUIS de France, duc d'Orléans.

Il eut un fils nommé *Charles*: voyez ci-dessous.

Le titre de *Duc d'Orléans* passa successivement à deux fils de François I, dont le second fut Henri II... à Gaston, 3e. fils de Henri IV, *voyez* GASTON de France; & enfin à un fils de Louis XIII, nommé *Philippe*, mort en 1701, qui eut Philippe: *voyez* les deux PHILIPPES d'Orléans.

Le dernier fut pere de Louis: *voy.* LOUIS d'Orléans, aïeul de Louis-Philippe, un des grands mobiles de la révolution françoise, & qui changea le nom d'Orléans contre celui de *M. l'Egalité*. (*Voy.* ORLÉANS, pag. ci-après).

ORLÉANS, (Charles, duc d') fils de Louis de France, duc d'Orléans, & de Valentine de Milan, porta le titre de *Duc d'Angoulême* durant la vie de son pere qui périt victime de la trahison du duc de Bourgogne. Charles se trouva à la malheureuse bataille d'Azincourt en 1415, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu 25 ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qu'il croyoit lui appartenir du chef de sa mere; mais il ne put se rendre maître

que du comté d'Aſt (*voyez* SFORCE François). Ce prince aima les lettres, & les cultiva avec ſuccès. On a de lui un recueil de *Poéſies* manuſcrites à la bibliotheque du roi, où l'on découvre un vrai talent. Il mourut à Amboiſe en 1465. De Marie de Cleves, ſa 3e. femme, il eut entr'autres enfans Louis, qui fut le roi LOUIS XII.

ORLÉANS, (Louis-Philippe-Joſeph duc d'Orléans) né le 13 avril 1747, ne fut guere connu que par une jeuneſſe fougueuſe, & la poltronnerie qu'il marqua à la bataille d'Oueſſant, où il ſe cacha au fond de cale; juſqu'à l'époque de la révolution, où il ſe ſignala par toutes ſortes d'intrigues, de violences & de conſpirations. Pour s'attacher de plus en plus le parti démocratique, il renonça en 1792 à ſon nom & prit celui d'*Egalité*. L'année ſuivante il ne rougit pas de voter pour la mort de Louis XVI, & fut un des régicides qui preſſerent le plus vivement l'exécution de ce monarque. Peu de tems après il devint ſuſpect au parti auquel il s'étoit dévoué, & après avoir été quelques mois priſonnier à Marſeille, il fut reconduit à Paris, & périt ſous la guillotine le 6 novembre 1793. » Si de l'épais nuage, a dit » un auteur à cette occaſion, » qui couvre les vues de la » Providence, il ſemble échap» per de tems en tems quel» ques éclairs, quelques lueurs » d'eſpoir pour le rétabliſſe» ment de l'ordre parmi les » François, il eſt ſans doute » permis de mettre dans ce » nombre la punition d'un des » plus grands artiſans de leurs » maux, par les hommes même » qu'il ſoudoya pour être ſes » complices. Déshonoré avant » la révolution par la lâcheté » de ſon caractere, la corrup» tion de ſes mœurs & la per» verſité de ſes inclinations, » on ſeroit tenté de croire » que le duc d'Orléans voulut » ſe venger du mépris public, » en faiſant à ſon pays tout le » mal qu'il pouvoit. Soit que » telles aient été ſes vues, » ſoit qu'il ait voulu eſſayer » de ſe frayer une route au » pouvoir ſuprême, avec ſes » ſeules reſſources, l'or & le » crime, on doit le conſidérer » comme le principal inſtru» ment du renverſement du » trône, comme le Jéroboam » de la France, qui en a pré» paré la diſſolution & la divi» ſion, quoique dans des vues » très-differentes du réſultat » des événemens ». Mr. D. lui a fait cette épitaphe:

Ci-gît *Egalité*.
Ah que ce monſtre eſt mal nommé!
Car jamais en baſſeſſe,
En noirceur, en ſcélérateſſe
On ne vit ſon *égal*.
Même aujourd'hui, qu'au manoir infernal
On croiroit qu'il eſt à ſa place,
On tremble qu'il n'efface
Des démons le plus déloyal.
Déjà, dit-on, jaloux d'un tel rival,
Tous lui font la grimace.
Priez, paſſans, que jamais Bélial
De ſon empire ne le chaſſe.

ORLÉANS, *ou plutôt* D'ORLÉANS, (Louis) avocat au parlement de Paris, ſe ſignala par ſon zele pour la Ligue catholique contre la proteſtante, & les Catholiques qui s'étoient joints à celle-ci. Il fut choiſi pour avocat de la premiere,

qui le députa aux Etats, où il parla avec véhémence. Il écrivit ensuite contre Henri IV, s'éloigna de sa patrie & n'y revint qu'après 9 ans; il fut mis en prison; mais Henri IV qui lui avoit donné un passe-port, le fit sortir. Orléans fit imprimer en 1604 un *Remerciment au Roi*, dans lequel il lui parle en sujet fidele & reconnoissant. Il mourut à Paris en 1629, à 87 ans. Prosper marchand lui attribue la *Réponse des vrais Catholiques François à l'Avertissement des Catholiques Anglois, de Louis Orléans, pour l'exclusion du roi de Navarre de la couronne de France;* 1588, in-8°: ouvrage qu'il suppose avoir traduit du latin. L'auteur avance entr'autres choses un fait fort extraordinaire contre Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des Calvinistes en France, qu'il accuse d'avoir fait frapper une monnoie à son coin, où il prenoit le nom de Louis XIII, roi de France. Mais il faut que cette médaille ait été peu répandue, ou supprimée avec soin, car elle ne se trouve pas dans les cabinets: la chose étoit du reste conforme à l'esprit & aux entreprises des huguenots de ce tems-là. On a encore de lui: I. *Défense des Catholiques unis contre les Catholiques associés aux Réformés*, 1586, in-8°. II. *Premier & Deuxieme Avertissemens des Catholiques Anglois*, 1590, in-8°. III. *Banquet du comte d'Arete*, 1594, in-8°: satyre contre Henri IV. IV. *Discours sur les Ouvertures du Parlement*, au nombre de 29. V. Des *Commentaires* sur *Tacite* & sur *Séneque*.

ORLÉANS, (Pierre-Joseph d') Jésuite, né à Bourges en 1641. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministere de la chaire. S'étant ensuite consacré à l'histoire, il travailla dans ce genre jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 31 mars 1698. Ses principaux ouvrages sont: I. *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4°, & 4 vol. in-12. Le P. d'Orléans avoit une imagination vive, noble & élevée: elle paroît dans cet ouvrage, aussi estimé pour l'exactitude que pour la maniere de l'auteur. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas supprimé ou déguisé les scenes sanglantes qui ont suivi le schisme de Henri VIII, & les diverses persécutions que les Catholiques ont essuyées depuis cette époque, ont sans doute projeté de sacrifier l'histoire au fanatisme de la philosophie. II. *Histoire des Révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, en 3 vol, in-4°, & 5 vol. in-12; avec la continuation par les Peres Rouillé & Brumoi. Cette Histoire est digne de la précédente. Le style en est pur, élégant; les portraits brillans & corrects; les réflexions justes & ingénieuses; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi, comme ce Jésuite, ce qu'il y a de plus piquant & de plus intéressant dans chaque sujet. III. Une *Histoire* curieuse *des deux Conquérans Tartares, Chunchi & Canchi*, qui ont subjugué la Chine, in-8°. IV. *La Vie du Pere Cotton*, Jésuite, in-4°. V. Les *Vies des bienheureux Louis de Gonzague & Stanislas Kostka*,

in-12. VI. La *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12; elle est infiniment préférable à celle que Deslandes publia en 1755 (*voy.* CONSTANCE). VII. Deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquens. VIII. Un excellent petit traité de controverse, intitulé: *Méthode courte & facile pour discerner la véritable Religion Chrétienne d'avec les fausses.* L'ordre, la clarté, la simplicité & l'évidence des réflexions, entraînent & persuadent tout lecteur que le préjugé n'aveugle pas. Nous n'avons rien de mieux en ce genre, à considérer la briéveté & le laconisme de l'ouvrage, sinon peut-être le petit traité de Lessius: *De capessendâ verâ Religione.*

ORLÉANS DE LA MOTTE, (Louis-François-Gabriel d') l'un des plus vertueux évêques du 18*e.* siecle, naquit à Carpentras l'an 1683, d'une famille noble. Successivement chanoine-théologal de l'église de cette ville, grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocese de Senez, il fut nommé l'an 1733 évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles; jamais en effet il n'avoit approché de la cour; & la capitale (chose peut-être unique dans ce siecle) ne l'avoit pas vu une seule fois. Ses vertus se manifesterent avec un nouvel éclat, après sa promotion. La principale fut son humilité. « Les hommes (disoit-» il) nous louent pour la moitié » de notre devoir que nous » faisons, & nous devons trem» bler pour l'autre moitié que » nous ne faisons pas ». Vivant sans faste & comme un simple prêtre, à peine avoit-il les meubles nécessaires pour ses besoins. Il n'étoit que dépositaire de ses revenus, dont les pauvres étoient, pour la plus grande partie, les usufruitiers. Dans les saisons les plus rudes, il rejetoit tout adoucissement. » L'aspérité des saisons (selon » lui) est une espece de péni» tence publique que Dieu im» pose aux hommes; il n'y a » qu'une disposition antichré» tienne qui peut seule cher» cher à en éviter les rigueurs». Ses visites pastorales dans les campagnes, étoient pour lui une mission continuelle. Il prenoit plaisir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, selon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Dans le tems des affaires des Jésuites, il se distingua beaucoup en faveur de ces Religieux. Ce digne évêque, accablé sous le poids des années & des infirmités, mourut à l'âge de 91 ans, le 10 juin 1774. Comme un nouveau François de Sales, il allioit à l'aménité du caractere, la vivacité de l'esprit le plus aimable: bienfaisant, charitable comme lui, le plaisir de soulager les malheureux étoit un besoin pour son cœur: comme lui enfin, homme sans préjugés, prélat sans ambition, M. d'Orléans de la Motte fut tout à la fois le modele des pasteurs, l'exemple de son clergé, l'apôtre de son diocese, & les délices des gens de bien. La gravité pastorale & l'austérité chrétienne n'avoient point étouffé en lui la plaisanterie

honnête, & même piquante, que l'occasion faisoit briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entr'autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celles-ci. Des personnes accoutumées à venir chez lui, avoient pris l'habitude de se tourner le derriere vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leurs habits, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par nos petits-maîtres, parut indécente au prélat. « Je savois bien (leur dit-il avec son air enjoué) » que les Picards avoient la tête » chaude, mais je ne savois » pas qu'ils eussent le derriere » froid ». — Le cardinal de Fleury, auquel M. de la Motte faisoit une visite en passant par Versailles, lui demandoit s'il venoit de bien loin : *Sans faire beaucoup de chemin*, répondit-il, *j'ai vu en deux jours les deux bouts du monde, la Trappe & la cour.* — Gresset lui ayant demandé à quelle cause il falloit attribuer l'esprit irréligieux des écrivains du siecle : *C'est le cœur*, dit-il, *qui leur fait mal à la tête.* — Il demandoit un jour à un prédicateur s'il faisoit ses sermons. Celui-ci parut surpris, & en quelque sorte offensé de ce que le prélat sembloit le soupçonner de prêcher les sermons d'autrui. *Je vois bien, mon cher abbé*, lui dit alors M. de la Motte, *que vous ne prenez pas ma pensée ; je demande si vous faites ce que vous dites ? Voilà ce que j'appelle faire ses sermons.* — Le saint évêque, dans sa vieillesse, avoit la tête fort chauve. Un jour qu'il dînoit chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseilloit de prendre perruque. *Je voudrois auparavant*, répondit M. de la Motte, *savoir ce qu'en pense madame la maréchale.* La dame répondit que la plus brillante perruque, à son avis, lui iroit bien moins que son peu de cheveux. *S'il s'agissoit de quelque disposition militaire*, reprit alors le prélat, *je ne voudrois prendre conseil que de M. le maréchal ; mais, en fait de toilette, on conviendra que je puis m'en tenir à l'avis des dames.* — Une dame lui exposoit ses inquiétudes occasionnées par les diverses décisions des Casuistes qu'elle avoit consultés sur l'usage du rouge. *Je vous entends, madame*, lui répondit le saint évêque; *les uns vous l'interdisent absolument, & ils vous paroissent bien séveres, je le crois : les autres vous le permettent sans difficulté, & vous les trouvez bien relâchés, cela est juste ; pour moi qui aime qu'en toutes choses on garde un juste milieu, je vous permets d'en mettre d'un côté.* — Ses *Lettres spirituelles* ont été imprimées à Paris, 1777, en un vol. in-12. Elles renferment le double avantage de l'instruction & de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le desir du bien, & sur-tout de cette noble simplicité qui caractérisoit cet illustre évêque. Ceux qui souhaitent de voir plus de détails sur la vie de ce respectable prélat, doivent lire l'*Eloge* qu'en a fait Louis-Charles de Machault, son successeur dans l'évêché d'Amiens, Mons, 1774, in-4°.

ainsi que les *Mémoires pour servir à sa Vie*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; & sa *Vie* par l'abbé Proyart, Paris, 1788, 1 vol. in-12.

ORLÉANS, (le Pere d') *voyez* CHERUBIN.

ORNANO, (Alfonse d') maréchal de France & colonel-général des Corses qui servoient en France, étoit Corse lui-même. Il étoit fils du fameux SAN-PIETRO Bastelica (*voyez ce mot*). Malgré la réputation que celui-ci s'étoit acquise par ses exploits, le nom de *Bastelica*, après la mort de sa femme, devint si odieux, qu'Alfonse son fils fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'*Ornano*, nom de la famille de sa mere. Il fut envoyé à Lyon après le massacre du duc de Guise, pour se saisir du duc de Mayenne; commission qu'un homme plus délicat n'eût point acceptée; il manqua son coup; au moment qu'il y entroit par une porte, le duc s'enfuit par une autre. En 1594, il engagea Grenoble, Valence & les autres villes du Dauphiné, à se détacher de la Ligue, à laquelle il avoit fait la guerre avec Lesdiguieres. Il survint ensuite de si grandes querelles entre ces deux guerriers, qu'il fallut que Henri IV les séparât. D'Ornano demeura lieutenant-de-roi en Dauphiné: Lesdiguieres le fut en Provence, après avoir reçu en 1595 le bâton de maréchal de France. — Son fils Jean-Baptiste D'ORNANO, gouverneur de Gaston, frere unique de Louis XIII, fut fait maréchal de France à la sollicitation de son éleve, se rendit dangereux par des intrigues & des menées sourdes, & mourut en prison à Vincennes le 9 novembre 1626, pendant qu'on travailloit à son procès.

ORNANO, (Vanina d') *voy.* SAN-PIETRO.

OROBIO, (Isaac) fameux Juif Espagnol, fut élevé dans la religion Judaïque par son pere & par sa mere quoiqu'ils fissent profession extérieure de la Religion Catholique. Il étudia la philosophie scholastique, & y fit de si grands progrès, qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'université de Salamanque. Orobio s'appliqua ensuite à la médecine, & l'exerça même avec succès. Mais ayant été accusé de Judaïsme, il fut mis dans les prisons de l'Inquisition, où il resta pendant 3 ans sans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il passa en France & demeura quelque tems à Toulouse, exerçant la médecine, & professant extérieurement la Religion Catholique. Orobio, las de porter le masque, se retira à Amsterdam, quitta le nom de D. Balthasar qu'il avoit porté jusqu'alors, reçut la circoncision, & mourut en 1687, dans l'indifférence de toutes les religions. Les trois petits écrits qu'il composa en latin, à l'occasion de la fameuse conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la Religion Chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *Amica collatio cum erudito Judæo*, Goude, 1687, in-4° (*voy.* LIMBORCH). On a d'Orobio : *Certamen philosophicum adversùs Spinosam*, Amsterdam, 1684, in-4°; & d'autres ouvrages en manuscrit.

ORODES, roi des Parthes, ſuccéda à ſon frere Mithridate, auquel il ôta le trône & la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit Craſſus l'an 53 avant J. C., prit les enſeignes des Romains & fit un très-grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général Romain, pour lui reprocher ſon avarice inſatiable, qui lui avoit fait commettre tant d'injuſtices & de ſacrileges. Les Romains ſe vengerent de la défaite de Craſſus, ſur Pacore fils d'Orodes, qui manqua d'en perdre l'eſprit. Comme le monarque Parthe étoit alors vieux & hydropique, 30 enfans qu'il avoit de différentes femmes, le ſolliciterent pour avoir ſa ſucceſſion. Phraate, l'aîné de tous, l'emporta ſur ſes freres. C'étoit un monſtre. Il n'eut pas plutôt la couronne, qu'il voulut empoiſonner celui qui la lui avoit donnée; mais le poiſon, bien loin de lui être mortel, fit évacuer, dit-on, ſon hydropiſie. Alors l'indigne Phraate l'étrangla de ſes propres mains l'an 35 avant J. C. Ainſi mourut Orodes, après 50 ans de regne: prince illuſtre par ſon courage, s'il n'avoit ſouillé ſa gloire par ſon ambition & ſa cruauté.

OROMAZE, le principe ou le dieu du bien, ſelon Zoroaſtre, qui admettoit un autre principe ou auteur du mal, nommé *Arimane*. Ce légiſlateur repréſentoit le bon principe comme environné de feu; c'eſt pourquoi il voulut qu'on entretînt un feu perpétuel en ſon honneur, & qu'on rendit un culte religieux au ſoleil. On voit que cette partie de la doctrine de Zoroaſtre n'étoit qu'une eſpece de Manichéiſme. Mais tout ce que l'on raconte de la perſonne & des opinions de Zoroaſtre eſt très-incertain. *Voyez ſon article.*

OROSE, (Paul) prêtre de Tarragone en Catalogne, fut envoyé par deux évêques Eſpagnols, l'an 414, vers S. Auguſtin. Il demeura un an avec ce ſaint docteur, & fit auprès de lui de grands progrès dans la ſcience des Ecritures. Il alla de ſa part, en 415, à Jéruſalem, pour conſulter S. Jerôme ſur l'origine de l'ame. A ſon retour il compoſa, par le conſeil de l'illuſtre évêque d'Hippone, ſon *Hiſtoire* en VII livres, depuis le commencement du monde juſqu'à l'an 316 de J. C. Le ſtyle en eſt clair & coulant. Il s'y applique ſur-tout à prouver contre les Païens, que les malheurs qui affligeoient alors le monde, ne venoient point de ce que l'on mépriſoit les anciennes ſuperſtitions de l'idolâtrie. L'auteur n'eſt pas en garde contre les fables & les bruits populaires. La 1re. édition eſt de 1471, in-fol. Les meilleures ſont celle de 1615, in-12, Mayence, par le Pere André Schott, avec les Notes de Laurent Lautius & de François Fabricius (*voyez ce dernier mot*); de 1738, publiée à Leyde par Havercamp; & de 1767, in-4°. On a encore de lui: I. Une *Apologie du Libre-Arbitre contre Pélage*. II. Une *Lettre à S. Auguſtin*, ſur les erreurs des Priſcillianiſtes & des Origéniſtes.

ORPHANEL, *voyez* ORFANEL.

ORPHÉE, fils d'Apollon & de Calliope, jouoit si bien de la lyre, que les arbres & les rochers quittoient leurs places, les fleuves suspendoient leur cours, & les bêtes féroces s'attroupoient autour de lui pour l'entendre. Eurydice, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'Aristée; il descendit aux enfers pour la redemander, & toucha tellement Pluton, Proserpine, & toutes les divinités infernales, par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit pas derriere lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des enfers. Ne pouvant commander à son impatience, il se retourna pour voir si sa chere Eurydice le suivoit; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur, il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les Bacchantes, qu'elles se liguerent contre lui, le mirent en pieces, & jeterent sa tête dans l'Hebre. Les Muses recueillirent ses membres dispersés, & leur rendirent les honneurs funebres. Il fut métamorphosé en cygne par son pere, & son instrument fut placé au nombre des constellations. Rien de plus beau, de plus touchant que l'histoire d'Orphée au 4e. livre des *Géorgiques*; c'est le chef-d'œuvre de Virgile. On représente ordinairement Orphée une lyre ou un luth à la main. Les anciens lui attribuent la civilisation de quelques nations sauvages, c'est-à-dire devenues féroces & grossiérement vicieuses; car la nature de l'homme ne comporte pas l'état de sauvage proprement dit, comme M. de Buffon l'a démontré; & il est d'une fausseté ridicule de dire avec les philosophes modernes, que les hommes ont été originairement sauvages. Quelques savans ont cru voir dans Orphée des traits défigurés de quelques hommes illustres de l'Ancien-Testament; d'autres ont cru que l'histoire d'Orphée étoit un assemblage de diverses actions qu'il faut rapporter à des hommes différens. Quoi qu'il en soit, en attribuant à Orphée le talent de civiliser les sauvages, les Païens observoient qu'il n'y avoit que les moyens religieux qui pussent avoir cet effet, qu'Orphée n'a parlé que comme *prêtre & interprete de la Divinité*, & que ce n'est qu'en donnant aux leçons morales une sanction surnaturelle, qu'il a réussi à dépouiller de leur férocité des hommes regardés comme des lions & des tigres:

Sylvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
Hor. *Art. Poët.*

S. Théophile, dans son troisieme *Livre* adressé à Autolycus, rapporte qu'Orphée ayant pendant quelque tems reconnu une multitude de dieux, n'en reconnut qu'un seul à la mort, dont il chanta les grandeurs par des vers, que le P. Petau rend ainsi:

Unicus est per se existens, qui cuncta creavit,
Inque his ipse extat; nulli è mortalibus unquam

Lumine conspectus, mortales conspicit omnes...
Magnum adeò præter regem non alter habetur....
In cunctis Deus unus.

Nous avons sous son nom des *Hymnes*, & d'autres Pieces de Poésie, dont la 1re. édition est de Florence, 1500, in-4°; mais on les regarde communément comme supposées. Son *Poëme des Argonautes* est, selon quelques-uns, d'Onomacrite, qui vivoit du tems de Pisistrate, & selon d'autres de Musée. Platon parle des *Hymnes* d'Orphée dans le 8e. liv. *des Loix;* Pausanias dit qu'elles étoient courtes, ce qui convient à celles que nous avons. Quelques critiques prétendent que les vers d'Orphée, rapportés par S. Justin, S. Clément d'Alexandrie & d'autres Peres, sont d'un poëte chrétien; mais il n'est pas croyable que des gens si instruits, qui vivoient au commencement du Christianisme, aient pris l'ouvrage d'un contemporain pour celui d'un si ancien poëte, moins encore qu'ils aient pu le citer sous le nom d'Orphée, sans devenir la risée des littérateurs païens. Comme l'histoire d'Orphée appartient en partie à la Mythologie, il est difficile de dire dans quel tems il a vécu; il paroît certain qu'il est antérieur à Homere. Quelques-uns ont cru que ce n'étoit point un personnage réel; mais cette opinion doit se réduire à Orphée, affublé des anecdotes de la fable: car l'on ne peut guere douter qu'il n'y ait eu très-anciennement un homme de ce nom qui a excellé dans la poésie.

ORPHIREUS, *voy.* S'GRAVESANDE.

ORRERY, *voyez* BOYLE.

ORSATO, (Sertorio) *Ursatus*, né à Padoue en 1617, d'une des premieres familles de cette ville, fit paroître de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres & pour les sciences. La poésie fut pour lui un amusement, & la recherche des antiquités & des inscriptions anciennes une occupation sérieuse: c'est ce qui lui fit entreprendre plusieurs voyages en différens endroits de l'Italie. Sur la fin de ses jours, il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue, & il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Le doge & le sénat de Venise voulurent bien agréer l'hommage de son *Histoire de Padoue*. En leur présentant cet ouvrage, il leur fit un long discours, pendant lequel il lui survint un besoin naturel qu'il maîtrisa, & qui lui causa une rétention d'urine, dont il mourut en 1678. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages estimés, les uns en latin & les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin, sont: I. *Sertum philosophicum, ex variis Scientiæ naturalis floribus consertum*, 1635, in-4°. II. *Monumenta Patavina*, 1652, in-fol. III. *Commentarius de notis Romanorum:* ouvrage utile & très-rare, avant qu'on l'eût réimprimé à Paris en 1723, in-12. On le trouve aussi dans le tome 11e. de Grævius. IV. *Prænomina, Cognomina & Agnomina antiquorum Romanorum*. V. *Deorum Dearumque Nomina & attributa*. VI. *Lucubrationes in quatuor libros Meteororum Aristotelis*. VII. *Orationes & Carmina*. Voici les principaux de

ceux qu'il a composés en italien. I. *Histoire de Padoue*, en deux parties, 1678, in-fol. II. *Marmi eruditi*, Padoue, 1662 & 1719, in-4°; ouvrage curieux, aussi en deux parties. III. Des *Poésies Lyriques*, 1637, in-12. IV. Des *Comédies*, & d'autres Pieces de poésie, &c. V. *Cronologia di Reggimenti di Padoua*, avec des notes. 1666, in-4°.

ORSATO, (Jean-Baptiste) habile médecin & antiquaire, né à Padoue en 1673, & mort en 1720, cultiva les belles-lettres & la médecine avec un succès égal. On a de lui: I. *Dissertatio epistolaris de Lucernis antiquis*. II. Un petit Traité *De Sternis veterum*. III. *Dissertatio de Pateri antiquorum*. Il regne dans ces ouvrages une profonde érudition.

ORSI, (Jean-Joseph) philosophe & poëte, né à Bologne en 1652, de Mario Orsi, patrice de cette ville, étudia avec soin les belles-lettres, la philosophie, le droit & les mathématiques, & s'appliqua aussi à la poésie. Il avoit surtout du goût pour la morale. Sa maison étoit une espece d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassembloient régulièrement. En 1712, il alla s'établir à Modene, & y continua ses exercices académiques. Il se signala sur-tout dans l'art des Sonnets italiens. La netteté, la légéreté, le tour & la liaison des phrases, formoient le caractere des siens. Il mourut en 1733, à 81 ans. Il avoit des sentimens de religion, qui avoient modéré son tempérament naturellement bilieux & emporté. On a de lui: I. Des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales* & plusieurs Pieces de poésie. II. *Considerazioni sopra la maniera di ben pensare del P. Bouhours*, Modene, 1735, 2 vol. in-4°. III. Des *Lettres*. IV. La *Traduction* de la *Vie du comte Louis de Sale*, écrite en françois par le P. Buffier.

ORSI, (François-Joseph-Augustin) cardinal, né dans le duché de Toscane en 1692, prit l'habit de S. Dominique, & profita des leçons & des exemples des hommes pieux & savans que renfermoit cet ordre. Après avoir professé la théologie & rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre Romaine par Clément XIII, en 1759. Son élévation ne changea rien au caractere de son ame simple, modeste, ni à celui de son esprit uniquement occupé de l'étude & de son zele pour la gloire de l'Eglise. Il est principalement connu par une *Histoire Ecclésiastique*, en 20 vol. in-4°. & in-8°; un peu prolixe, mais très-bien écrite en italien. Le 20e. volume de ce savant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de cet illustre cardinal. Il contient la fin du 6e. siecle, depuis l'an 587 jusqu'à l'an 600. On voit quelle auroit été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avoit poussé jusqu'à nos jours. Cette Histoire est continuée par le P. Philippe-Ange Becchetti du même ordre. Le tome 21 de cette continuation a paru à Rome en 1779, in-4°, & renferme l'histoire de l'Eglise jusqu'à l'an 1179. On a encore de lui: *Infallibilitas Romani Pontificis*, 1741, 3 vol. in-4°.

ORSINI, *voyez* FULVIUS.

ORTELIUS, (Abraham) né à

à Anvers en 1527, se rendit habile dans les langues & dans les mathématiques, & sur-tout dans la géographie. Il fut surnommé *le Ptolomée de son tems.* Juste-Lipse, & la plupart des grands hommes du 16e. siecle, eurent des liaisons de littérature & d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers, sans avoir été marié, en 1598, à 72 ans. On a de lui d'excellens ouvrages de géographie. I. *Theatrum orbis Terrarum*, plusieurs fois imprimé, & augmenté par Jean-Baptiste Vrientius qui l'a publié en latin, espagnol & italien : Michel Coignetus en a donné un Abrégé. II. *Synonima Geographica*, 1578, in-4°; cet ouvrage a été donné avec des additions sous le titre de *Thesaurus Geographicus*, 1578 & 1596, in-fol. III. *Aurei sæculi Imago*, 1598, in-4°. C'est une description des mœurs & de la religion des Germains avec des figures. IV. *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, par Ortelius & Jean Viviane, 1588, in-8°; Iene, 1684, avec les Opuscules de Conrard Peutinger. V. *Syntagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1614, in-4°. Juste-Lipse lui a fait cette épitaphe, qui en donne une idée bien favorable :

Brevis terra eum capit,
Qui ipse orbem terrarum cepit,
Stilo & tabulis illustravit,
Sed mente contempsit
Quâ cœlum & alta suspexit,
Constans adversùm spes aut metus :
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis;
Quietis cultor, sine lite, uxore, prole;
Vitam habuit quale alius votum.
Ut nunc quoque æterna ei quies sit,
Votis fave lector.

ORTIZ, (Alfonse) né à Tolede au milieu du 15e. siecle, mort vers 1530, s'appliqua à l'étude des matieres ecclésiastiques. Sa science & son mérite lui procurerent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal Ximenès l'honora de sa confiance, & le chargea de rédiger l'*Office Mozarabe* : Ortiz s'en acquitta avec intelligence. Le Rit Romain avoit été d'abord introduit en Espagne; les Goths substituerent à la Liturgie de Rome celle qu'Uphilas avoit composée d'après les Liturgies orientales. S. Léandre en fit une nouvelle d'après ces deux premieres & d'après celle des Gaulois; elle fut perfectionnée par S. Isidore son frere : l'Espagne ayant ensuite passé sous la domination des Sarrasins ou Arabes, on donna le nom de *Mozarabique* à cette Liturgie : elle fit place à celle de Rome dans le 11e. & 13e. siecle. Le cardinal Ximenès voulant perpétuer la mémoire de ce Rit particulier qui étoit presque tombé dans l'oubli, & qui, comme toutes les anciennes Liturgies, est une preuve sans réplique de la croyance & des usages de ces siecles reculés, fit imprimer à Tolede, en 1500, le Missel Mozarabe, & en 1502 le Bréviaire : ce sont 2 petits vol. in-fol., très-rares. Ortiz en dirigea l'édition, & orna chacun de ces ouvrages d'une préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connoissance de cet office : I. L'*Histoire du Rit Mozarabe*, en espagnol, sous le titre : *Breve suma y relation de l'Officio Go*-

tico Mozarabe, Tolede, 1603, in-4°, de 23 feuillets. Il est extrêmement rare. II. *Joannis Pinii Liturgia Mozarabica*, Rome, 1746, 2 vol. in-fol. Le P. Lesley, Jésuite Ecossois, en avoit donné une édition à Rome en 1740, in-fol.

ORTIZ, (Blaise) parent & contemporain du précédent, chanoine de Tolede comme lui, fut aussi considéré pour ses lumieres. Il s'est rendu célebre par un ouvrage très-curieux & peu commun, dont voici le titre : *Descriptio summi Templi Toletani*, Tolede, 1549, in-8°. On trouve dans cette Description un détail intéressant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornemens, les rits & les usages de cette église fameuse. L'ouvrage est curieux, sur-tout pour la partie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal Ximenès fit bâtir tout auprès, & dans laquelle il fonda des chanoines & des clercs pour y célébrer journellement l'office mozarabe.

ORVAL, (Gilles d') né à Liege, fut ainsi nommé, parce qu'il se fit religieux à Orval, célebre monastere de l'ordre de Cîteaux réformé, dans le duché de Luxembourg. Il florissoit dans le 13e. siecle. Nous avons de lui une *Histoire* des évêques de Tongres & de Liege, depuis S. Materne jusqu'à l'an 1246. Elle fait partie de la Collection des Historiens de Liege, qu'a donné Chapeauville en 1622.

ORVILLE, (Jacques-Philippe d') naquit à Amsterdam en 1696, d'une famille originaire de France. Son goût pour les belles-lettres se perfectionna dans différens voyages, en Angleterre, en Italie, en Allemagne & en France. De retour dans sa patrie, il obtint en 1730 la chaire d'histoire, d'éloquence & de langue grecque, à Amsterdam. Il s'en démit en 1742, pour travailler avec plus de loisir aux différens ouvrages qu'il avoit commencés. Il mourut en 1751, à 55 ans. On a de lui : I. *Observationes miscellaneæ novæ*. Ces Observations avoient été commencées par des Anglois ; elles furent continuées par Burman & d'Orville, qui en publia 10 volumes avec son collegue, & 4 autres après que la mort le lui eut enlevé. On trouve dans ce recueil quelques ouvrages qui ne sont que de lui, parmi lesquels on distingue sa *Dissertation sur l'antiquité de l'Isle de Délos*, & ses *Remarques sur le Roman grec de Chariton d'Aphrodise*. II. *Criticæ vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas*, &c. C'est un ouvrage aussi savant que satyrique contre M. Paw, littérateur d'Utrecht. Après sa mort, M. Burman a donné ses Observations sur la Sicile, sous le titre de *Sicula*, Amsterdam, 1764, in-fol. — Son frere, Pierre d'ORVILLE, mort en 1739, s'est fait connoître par quelques *Poésies*.

OSBORN, (François) écrivain Anglois, mort en 1657, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, & eut divers emplois sous Cromwel. On a de lui des *Avis à son Fils*, & d'autres ouvrages en anglois.

OSÉE, fils de Béeri, un des 12 Petits Prophetes, & le plus ancien de ceux qui prophétiserent sous Jéroboam II

roi d'Israël, & sous Ozias, Joathan, Achaz & Ezéchias, rois de Juda, l'an 800 avant J. C. Il fut choisi de Dieu pour annoncer ses jugemens aux dix tribus d'Israël, & il le fit par des paroles & des actions prophétiques. Lorsque le Seigneur commença à parler à Osée, il lui commanda de prendre pour femme une prostituée. C'étoit pour figurer l'infidelle maison d'Israël, qui avoit quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. Le langage typique étoit alors en usage chez les Juifs & d'autres nations, & faisoit une toute autre impression que de simples paroles (*voy.* EZÉCHIEL). Osée épousa donc Gomer, fille de Debelaïm, dont il eut trois enfans, auxquels il donna des noms qui signifioient ce qui devoit arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à Osée a paru si extraordinaire à plusieurs interpretes, qu'ils ont cru que ce n'étoit qu'une parabole, & que cet ordre s'étoit passé en vision. Cependant S. Augustin l'explique comme un mariage réel avec une femme qui avoit d'abord vécu dans le désordre, mais qui depuis s'étoit retirée de tout mauvais commerce. La *Prophétie* d'Osée est divisée en 14 chapitres. Il y représente la Synagogue répudiée, prédit sa ruine & la vocation des Gentils; il parle fortement contre les désordres qui régnoient alors dans le royaume des dix tribus. Il s'éleve aussi contre les déréglemens de Juda, & annonce la venue de Sennacherib & la captivité du peuple. Il finit par tracer admirablement les caracteres de la fausse & de la véritable conversion. Le style de ce prophete est pathétique & plein de sentences courtes & vives, très-éloquent en plusieurs endroits, quelquefois obscur, par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son tems.

OSÉE, fils d'Ela, ayant conspiré contre Phacée, roi d'Israël, le tua, & s'empara de son royaume; mais il n'en jouit pleinement que 9 ans après l'assassinat de ce prince. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont Osée étoit tributaire, ayant appris qu'il pensoit à se révolter, & que pour s'affranchir de ce tribut, il avoit fait alliance avec Sua, roi d'Egypte, vint fondre sur Israël. Il ravagea tout le pays, & le remplit de carnage, de désolation & de larmes. Osée se renferma dans Samarie; mais il y fut bientôt assiégé par le monarque Assyrien, qui après trois ans d'un siege où la famine & la mortalité se firent cruellement sentir, prit la ville, massacra tous ses habitans, & la réduisit en un monceau de pierres. Osée fut pris, chargé de chaînes, & envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala & à Habor, villes du pays des Medes, près de la riviere de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations barbares & idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721 avant J. C., 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

OSIANDER, (André) né en Baviere l'an 1498, apprit les langues & la théologie à Wittemberg & à Nuremberg, & fut l'un des premiers dis-

ciples de Luther. Il devint ensuite professeur & ministre de l'université de Konigsberg. Il se signala parmi les Luthériens par une opinion nouvelle sur la *Justification.* Il ne vouloit pas, comme les autres Protestans, qu'elle se fît par l'imputation de la justice de J. C., mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos ames. Il se fondoit sur ces paroles, souvent répétées dans Isaïe & dans Jérémie : *Le Seigneur est votre justice.* Car telle est la suite naturelle des explications arbitraires de l'Ecriture-Sainte, & de l'esprit privé qui les dicte, qu'on y voit tout ce que l'on imagine. Selon Osiander, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, & que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même : nous sommes justes par la justice essentielle qui nous est communiquée, & par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole & par les Sacremens. Dès le tems qu'on dressa la confession d'Ausbourg, il avoit fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, & il la soutint à la face de Luther, dans l'assemblée de Smalkade. On fut étonné de sa hardiesse (comme si un sectaire n'avoit pas tout le droit d'opposer ses opinions à celles d'un autre sectaire), mais comme on craignoit de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti où il tenoit un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avoit un talent particulier pour divertir Luther. Il faisoit le plaisant à table, & y disoit des bons mots souvent très-indécens & même impies. Calvin dit que, toutes les fois qu'il trouvoit le vin bon, il en faisoit l'éloge en lui appliquant cette parole que Dieu disoit de lui-même : *Je suis celui qui suis :* EGO SUM QUI SUM ; ou ces autres mots : *Voici le Fils du Dieu vivant ;* il ne fut pas plutôt en Prusse, qu'il mit en feu l'universitéde Konigsberg, par sa nouvelle doctrine sur la Justification. Cet homme turbulent, que Calvin représente comme un athée, mourut en 1552, à 54 ans. Son caractere emporté ressembloit à celui de Luther, auquel il plaisoit beaucoup. Il traitoit d'*ânes* tous les théologiens qui n'étoient pas de son avis, & il disoit orgueilleusement qu'*ils n'étoient pas dignes de porter ses souliers.* Voilà les fondateurs du nouvel Evangile. Ses principaux ouvrages sont : I. *Harmonia Evangelica*, in-fol. II. *Epistola ad Zwinglium de Eucharistiâ.* III. *Dissertationes duæ, de Lege & Evangelio & Justificatione.* IV. *Liber de imagine Dei, quid sit.* Il est inutile de donner une idée de ces ouvrages après avoir donné celle de l'auteur.

OSIANDER, (Luc) fils du précédent, né en 1524, fut comme lui ministre Luthérien, & hérita de son savoir & de son orgueil. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Commentaires* sur la *Bible*, en latin. II. Des *Institutions de la Religion Chrétienne.* III. Un *Abrégé* en latin *des Centuriateurs de Magdebourg*, 1592 & 1604, in-4° (*voyez* JUDEX). IV. *Enchiridia controversiarum Reli-*

gionis cum Pontificiis, *Calvinianis & Anabaptistis*, à Tubinge, 1605, in-8°. Il mourut en 1604. — Il faut le distingüer de Luc OSIANDER, chancelier de l'université de Tubinge, mort en 1638, à 68 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : I. *Justa defensio de quatuòr quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ CHRISTI naturæ.* C'est une défense de l'*Ubiquisme*, une des plus extravagantes erreurs des Luthériens. II. *Disputatio de omnipræsentiâ CHRISTI hominis* ; ouvrage qui a le même but. III. Des *Oraisons funebres* en latin. IV. *De Baptismo.* V. *De regimine Ecclesiastico.* VI. *De viribus liberi Arbitrii*, &c.

OSIANDER, (André) petit-fils du disciple de Luther, fut ministre & professeur de théologie à Wittemberg. On a de lui : I. Une *Edition* de la *Bible* avec des observations qui se ressentent de l'esprit de sa secte. II. *Assertiones de Conciliis.* III. *Disputat. in Lib. Concordiæ.* IV. *Papa non Papa*, *seu Papæ & Papicolarum Lutherana Confessio*, Tubinge, 1599, in-8°. V. *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentia*, *de Ecclesiâ*, &c. Tristes fruits du fanatisme qui troubloit alors les têtes en Allemagne. Il mourut en 1617, à 54 ans.

OSIANDER, (Jean-Adam) théologien de Tubinge, mort en 1697, tint la plume d'une main infatigable. On a de lui : I. Des *Observations* latines sur le livre de Grotius, *De jure belli & pacis.* II. *Commentaria in Pentateuchum*, *Josue*, *Judices*, *Ruth*, *& duos Libros Samuelis*, 3 vol. in-fol. III. *De Jubilæo Hebræorum*, *Gentium & Christianorum.* IV. *De Asylis Hebræorum*, *Gentilium & Christianorum*, dans le tome 6 du *Trésor* de Gronovius. V. *Specimen Jansenismi.* VI. *Theologia casualis*, *de Magiâ*, Tubinge, 1687, in-4°, &c.

OSIO, *voyez* OSIUS Félix.

OSIRIS, fils de Jupiter & de Niobé, régna sur les Argiens ; puis ayant cédé son royaume à son frere Egialée, il voyagea en Egypte, dont il se rendit maître. Il épousa ensuite Io ou Isis. Ils établirent d'excellentes loix parmi les Egyptiens, & y introduisirent les arts utiles. Tibulle regarde Osiris comme l'inventeur de la chârue :

Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.

Les Egyptiens l'adoroient sous divers noms, comme *Apis*, *Serapis*, & sous les noms de tous les autres dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignoit Osiris, sont une mitre ou bonnet pointu, & un fouet à la main. Quelquefois au-lieu d'un bonnet, on lui mettoit sur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au-lieu d'une tête d'homme, on lui donnoit une tête d'épervier, avec une croix, ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. Les Phéniciens & les Syriens lui ont donné le nom d'Adonis, qui signifie *Seigneur* ; & c'est sous ce nom que les Grecs ont adopté cette divinité, en la chargeant de nou-

veaux traits fabuleux, & l'assortissant à l'esprit de leur mythologie.

OSIUS, évêque de Cordoue en 295, étoit né en Espagne l'an 257. Il eut la gloire de confesser J. C. sous l'empereur Maximien-Hercule, qui le trouva inébranlable. La pureté de ses mœurs & de sa foi lui concilia l'estime & la confiance du grand Constantin, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques. Osius profita de son crédit auprès de ce prince, pour l'engager à convoquer le concile de Nicée l'an 325, auquel il présida, & dont il dressa le *Symbole*. L'empereur Constance ne respecta pas moins que son pere cet illustre confesseur: ce fut à sa priere qu'il convoqua le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince s'étant laissé prévenir par les Ariens & les Donatistes, devint l'ennemi déclaré de celui dont il avoit été jusqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan où il résidoit, pour l'engager à favoriser l'Arianisme. Osius reprocha avec force à l'empereur son penchant pour cette secte, & obtint la permission de retourner à son église. Les Ariens en firent des plaintes à Constance, qui écrivit à ce respectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner S. Athanase. Osius lui répondit par une lettre, qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale. « J'ai confessé, dit-il, » Jesus-Christ dans la persécu-» tion que Maximien, votre » aïeul, excita contre l'Eglise; » si vous voulez la renou-» veller, vous me trouverez » prêt à tout souffrir, plutôt » que de trahir la vérité & » de consentir à la condamna-» tion d'un innocent. Je ne » suis ébranlé ni par vos let-» tres, ni par vos menaces ».... » Ne vous mêlez pas, ajouta-» t-il, des affaires ecclésias-» tiques; ne commandez point » sur ces matieres, mais ap-» prenez plutôt de nous ce » que vous devez savoir. Dieu » vous a confié l'Empire, & à » nous ce qui regarde l'Eglise. » Comme celui qui entreprend » sur votre gouvernement, » viole la loi divine; craignez » aussi, à votre tour, qu'en » vous arrogeant la connois-» sance des affaires de l'Eglise, » vous ne vous rendiez cou-» pable d'un grand crime. Il » est écrit : *Rendez à César,* » *ce qui est à César; & à Dieu,* » *ce qui est à Dieu.* Il ne nous » est pas permis d'usurper l'em-» pire de la terre, ni à vous, » Seigneur, de vous attribuer » aucun pouvoir sur les choses » saintes ». L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme en exil, sans respect pour son âge qui étoit de 100 ans. Les prieres ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, & des menaces on en vint aux coups. Cet illustre vieillard, accablé sous le poids des tourmens & de l'âge, signa la confession de foi arienne, dressée par Potamius, Ursace & Valens, au second concile de Sirmich, l'an 357. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle les plus longs triomphes ne doivent jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendoit,

il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après; mais en pénitent, & dans la communion de l'Eglise; comme S. Athanase & S. Augustin nous l'apprennent. A l'article de la mort, il protesta d'une maniere authentique & par forme de testament, contre la violence qui l'avoit abattu, anathématisa l'Arianisme avec le plus grand éclat, & exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur. On a dit de lui, & jusqu'au moment de sa chute rien n'a été plus vrai :

Relligionis Atlas, vox & manus altera Pauli.

Le P. Michel Maceda, Jésuite, a tâché de justifier Osius, & de prouver la fausseté de la foiblesse qu'on lui attribue, dans une dissertation intitulée: *Osius verè innocens & sanctus*, Bologne, 1790, in-4°. Cette dissertation est bien écrite & pleine de recherches; mais l'on comprend qu'il est difficile de combattre un fait si long-tems avoué & reconnu, sans qu'il reste au moins des doutes dans l'esprit des lecteurs même les plus dociles.

OSIUS *ou* OSIO, (Félix) né à Milan en 1587, savant dans les langues & les belles-lettres, se distingua par son éloquence. Il fut long-tems professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut en 1631. On a de lui divers ouvrages en prose & en vers. Les principaux sont : I. *Romano-Græcia*. II. *Tractatus de Sepulchris & Epitaphiis Ethnicorum & Christianorum*. III. *Elogia Scriptorum illustrium*. IV. *Orationes*. V. *Epistolarum Libri duo*. VI. Des Remarques sur l'*Histoire* de l'empereur Henri VII par Mussati. VII. Un *Recueil des Ecrivains de l'Histoire de Padoue*. VIII. Des Remarques sur l'*Histoire* du tems de Frédéric Barberousse, dans le tome 3e. des Antiquités d'Italie de Burman.—Théodat OSIUS, son frere, est aussi auteur de divers *Traités*. Leur famille a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendoit avoir été considérable dès le tems de S. Ambroise. C'est de cette branche qu'étoit sorti, selon eux, le cardinal Stanislas Osius, ou plutôt HOSIUS. *Voyez ce mot.*

OSMA, *voyez* PIERRE D'OSMA.

OSMAN *ou* OTHMAN, empereur des Turcs, fils d'Achmet I, succéda à Mustapha son oncle en 1618, à l'âge de 12 ans. Il marcha en 1621 contre les Polonois, avec une armée formidable; mais ayant perdu plus de 80 mille hommes & 100 mille chevaux en différens combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Il attribua ce mauvais succès aux Janissaires, & résolut de les casser pour leur substituer une milice d'Arabes; cette nouvelle s'étant répandue, ils se souleverent, se rendirent au nombre de 30 mille à la place de l'Hippodrome, & renverserent Osman du trône en 1622. On rétablit Mustapha, qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. Il n'y a que trop d'exemples d'un pareil forfait parmi les Turcs. Telle est la destinée de leurs rois : du trône ils passent à l'échafaud, ou à la prison. « Pendant que les

» princes Mahométans, dit » Montesquieu, donnent sans » cesse la mort & la reçoivent, » la Religion chez les Chré- » tiens rend les princes moins » timides, & par conséquent » moins cruels. Le prince » compte sur ses sujets, & les » sujets sur le prince ».

OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de son frere Mahomet V, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son regne, peu fertile en événemens, fut terminé par sa mort, arrivée le 29 novembre 1757. Il renouvella, sous des peines grieves, la défense à ses sujets de boire du vin.

OSMAN, connu long-tems sous le nom de *Pere Ottoman*, étoit fils aîné d'Ibrahim, empereur des Turcs, & de Zafira, l'une des femmes de son férail. Son pere s'étant attiré par son mauvais gouvernement la haine de Riosem sa mere, & du Muphti, ils conspirerent contre lui, & saisirent le prétexte du vœu, qu'il avoit fait de consacrer à Mahomet le premier enfant qui lui naitroit, & de l'envoyer circoncire à la Mecque, pour soustraire Osman à sa cruauté. Ayant réussi à faire équiper à cet effet la *grande Sultane*, montée de 120 canons, & escortée par 9 vaisseaux de guerre, Osman & Zafira s'embarquerent & arriverent heureusement à Rhodes vers la mi-septembre 1644. Mais ayant remis en mer, ils rencontrerent 7 vaisseaux de Malte, commandés par le chevalier du Bois-Boudran, qui après un combat de 5 heures, se rendit maître de la flotte Turque & de tout l'équipage. Le respect que les Turcs portoient à Zafira & à Osman, les richesses qu'ils avoient avec eux, & le grand nombre d'esclaves qui les accompagnoient, ne laisserent point de doute sur l'éminente qualité de leurs prisonniers, & bientôt l'aveu de quelques officiers indiscrets acheva de prouver la vraie condition d'Osman & de sa mere. Celle-ci étant morte le 6 janvier 1646, Ibrahim devint furieux, & déclara la guerre aux Maltois; la Canée fut prise sur les Vénitiens, sous prétexte qu'on y avoit donné retraite aux Maltois, après la prise d'Osman; mais bientôt après, Ibrahim fut saisi & mis à mort par les conjurés. Osman, élevé dans les principes du Christianisme par les PP. Dominicains, fut baptisé le 23 octobre 1656, reçut en 1658 le Sacrement de Confirmation, embrassa la même année l'institut de ces Religieux, & prit le nom de *Dominique de S. Thomas*. Après plusieurs voyages en France & en Italie, où il fut reçu avec tous les honneurs dûs au fils d'un empereur Turc, & avoir médité contre les infideles, en faveur des princes chrétiens, de grands projets qui n'eurent point de suites, il mourut à Malte le 25 octobre 1675, dans l'emploi de vicaire-général de tous les couvens de son ordre qui sont dans cette isle. Le P. Dominique fut zélé catholique, bon religieux, prêtre exemplaire. Le P. Octavien Bulgarin a écrit son histoire en italien, sous le titre de *Vita del P. M. T. Domenico de S. Thomaso*. Quelques auteurs révoquent en doute certains détails de sa vie; mais nous ne croyons pas qu'on puisse contester ce que nous venons d'en dire.

OSMAN, *voyez* OTHMAN.

OSMOND, (S.) né en Normandie d'une famille noble, joignit à une grande connoissance des lettres, beaucoup de prudence, & les qualités guerrieres. Après la mort de son pere, qui étoit comte de Sèez, il distribua aux églises & aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, & suivit l'an 1066 Guillaume le Conquérant en Angleterre. Ce prince récompensa Osmond en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, & ensuite évêque de Salisbury. Osmond eut la foiblesse d'entrer dans le parti de ceux qui, par complaisance pour le roi, s'étoient déclarés contre S. Anselme; mais bientôt après il ouvrit les yeux, & pénétré d'un sincere repentir, il voulut recevoir l'absolution de S. Anselme lui-même. Il corrigea la Liturgie de son diocese, la purgea de plusieurs termes barbares & grossiers, fixa les rites qui étoient incertains, suppléa à ce qui manquoit, & mit tout dans un ordre commode. Cette Liturgie ainsi corrigée, devint dans la suite celle de presque tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat, également recommandable par ses connoissances & par son zele, mourut en décembre 1099, & fut canonisé 350 ans après par le pape Calixte III.

OSORIO, (Jerôme) natif de Lisbonne, apprit les langues & les sciences à Paris, à Salamanque & à Bologne, & devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves & des Algarves. L'infant don Louis, qui lui avoit confié l'éducation de son fils, l'en récompensa en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimoit avec tant de facilité & d'éloquence, qu'on le surnomma *le Cicéron de Portugal.* Il mourut à Tavila dans son diocese, le 20 août 1580, à 74 ans, en allant appaiser une sédition qui s'y étoit élevée. Ses mœurs & son érudition justifierent l'estime dont les rois de Portugal l'honorerent. Il nourrissoit dans son palais plusieurs hommes savans & vertueux. Il se faisoit toujours lire à table, & après les repas, il recueilloit les sentimens de ses convives sur ce qu'on avoit lu. On a de lui: I. Des *Paraphrases* & des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte. II. *De Nobilitate civili.* III. *De Nobilitate Christianâ.* IV. *De Gloriâ.* D'Alembert a prétendu que c'étoit un larcin fait à Cicéron, & que le traité *De Gloriâ* de cet orateur, que nous n'avons plus, étoit celui qu'Osorio a publié; il ajoute que *plusieurs* morceaux de ce traité *paroissoient au-dessus du style ordinaire de cet évêque:* mais cela prouve précisément combien peu d'Alembert se connoissoit en style, & avec quelle légéreté il calomnioit les hommes célebres, infiniment éloignés des petits moyens qui formoient la politique de cet académicien. V. *De Regis institutione.* VI. *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ Regis, virtute & auspicio gestis, Libri XII*, 1575, in-fol., Lisbonne, traduit en françois par Simon Goulard, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581-1587, in-fol. & in-8°. VII. *De Justitiâ cœlesti.* VIII. *De Sapientiâ*, &c. Tous ces ouvrages, qu'on peut lire avec fruit, ont été recueillis & imprimés à Rome en 1592, en 4

tom. in-fol.; cette édition est fort rare. Jerôme Osorio, son neveu, & chanoine d'Evora, a écrit sa *Vie.*

OSSAT, (Arnaud d') né en 1536 à Cassagnabere, petit village près d'Auch, de parens pauvres, se trouva sans pere, sans mere & sans bien à l'age de 9 ans. Il ne dut son élévation qu'à lui-même. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appellé *Castelnau de Magnoac*, de la maison de Marca, qui étoit aussi orphelin, il fit ses études avec lui; mais il le surpassa bientôt & devint son précepteur. On les envoya à Paris en 1559, & on y joignit deux autres enfans, cousins-germains de ce jeune seigneur. D'Ossat les éleva avec soin jusqu'au mois de mai 1562, que, leur education étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, & fit à Bourges un cours de droit sous Cujas. De retour à Paris, il suivit le barreau, & s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talens lui firent des protecteurs, entr'autres Paul de Foix, pour lors conseiller au parlement de Paris. Il obtint, par leur crédit, une charge de conseiller au présidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondemens de sa fortune. Paul de Foix, devenu archevêque de Toulouse, & nommé ambassadeur à Rome par Henri III, emmena avec lui d'Ossat, en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, Villeroi, secrétaire-d'état, instruit de son mérite & de son intégrité, le chargea des affaires de la cour de France. Le cardinal d'Est, protecteur de la nation françoise, le fut aussi de d'Ossat. Le roi lui fit offrir une charge de secrétaire-d'état, qu'il refusa avec autant de modestie que de sincérité. Henri IV dut à ses soins sa réconciliation avec le Saint-Siege & son absolution, qu'il obtint du pape Clément VIII. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Bayeux en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé & en citoyen magnanime, il mourut à Rome en 1604, à 67 ans. Le cardinal d'Ossat étoit un homme d'une pénétration prodigieuse. Il sut allier, dans un degré éminent, la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres*, qui passent, avec raison, pour un chef-d'œuvre de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes & dans son langage. La meilleure édition est celle d'Amelot de la Houssaye, à Paris, en 1698, in-4°, 2 vol. & in-12, 5 vol. Le cardinal d'Ossat, disciple de Ramus, composa dans sa jeunesse, pour la défense de son maitre, un ouvrage sous ce titre : *Expositio Arnaldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8°. Lors de cette composition, d'Ossat ne connoissoit pas encore toute la méchanceté de Ramus, qui ne prit les armes de la révolte que 3 ans après l'impression de cette piece. Elle ne regardoit d'ailleurs que des disputes grammaticales.

OSSIAN, Barde ou Druide Ecossois au 3e. siecle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son pere Fingal dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme & aveugle, il se retira du service, & pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, & particuliérement ceux de son fils Oscar, qui avoit été tué en trahison. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-pere, apprenoit ses vers par cœur, & les transmettoit ainsi à d'autres. Ces *Poésies* & celles des autres Bardes ayant été conservées de cette maniere pendant 1400 ans, M. Macpherson les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse & dans les isles voisines, & les fit imprimer avec la version angloise à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. L'abbé Melchior Cesarotti en a publié une version italienne à Padoue, 1772, 4 vol. in-8°. Elles ont été traduites depuis en françois par M. le Tourneur, 1777, 2 vol. in-8°, avec des notes, qui, ainsi que la traduction, furent bien accueillies du public. Si les Poésies des Troubadours ont paru à M. l'abbé Millot dignes de voir le jour dans un siecle où l'on parle tant de goût & de critique, on peut assurer qu'on auroit fait injure à celles des Bardes en leur refusant la même gloire. Les Troubadours, poëtes licencieux & méprisables, ne chantoient que des amours romanesques, & dévouoient pour l'ordinaire au vice les travaux d'une muse barbare; les Bardes, plus sages & plus nobles, célébroient les exploits de leurs guerriers, & les victoires de leur nation.

OSSONE, *voyez* GIRON.

OSSUN, *voyez* AUSSUN.

OSTERVALD, (Jean-Frédéric) né en 1663 à Neufchatel, d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie en 1699. Il forma alors une étroite amitié avec Jean-Alfonse Turretin de Geneve, & deux ans après avec Samuel Werenfels de Bâle; & l'union de ces trois théologiens, qu'on appella le *Triumvirat des Théologiens de Suisse*, a duré jusqu'à la mort. Ostervald n'étoit pas celui des trois qui valoit le moins. Ses talens, ses vertus & son zele à former des disciples, & à rétablir la discipline ecclésiastique autant qu'elle pouvoit s'assortir à la secte de Calvin, le rendirent le modele des pasteurs calvinistes. Il mourut en 1747, & sa mort inspira des regrets à tous les bons citoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Traité des Sources de la corruption*, in-12. C'est un bon Traité de morale. II. *Catéchisme*, ou *Instruction dans la Religion Chrétienne*, in-8°. Ce Catéchisme, très-bien fait dans son genre, si on excepte les matieres relatives aux erreurs de l'auteur, a été traduit en allemand, en hollandois & en anglois. On l'a souvent attribué à Turretin, & cité sous son nom. Il paroît effectivement qu'il y a eu part. L'*Abrégé de l'Histoire-Sainte*, qui est à la tête, fut traduit & imprimé en arabe. III. *Traité contre l'Impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de sagesse, & dans lequel il n'apprend pas le vice, en voulant le corriger, comme font souvent des mo-

raliſtes indiſcrets. IV. Une Edition de la *Bible* françoiſe *de Geneve*, avec des *Argumens* & des *Réflexions*, in-fol. V. Un Recueil de *Sermons*, in-8°. — Jean-Rodolphe OSTERVALD, ſon fils aîné, paſteur de l'égliſe françoiſe à Bâle, a donné au public un Traité intitulé : *Les Devoirs des Communians*, in-12, eſtimé des Proteſtans.

OSTIENSIS, *voyez* HENRI de Suze.

OSWALD, (S.) roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'Ethelfrid ſon pere, de ſe réfugier chez les Pictes, & de là en Irlande, parce qu'Edwin, ſon oncle, s'étoit emparé de ſon royaume. Il ſe fit chrétien durant ſa retraite, revint enſuite dans ſon pays, défit Cadawallo, roi des anciens Bretons, dans une grande bataille où il perdit la vie. Avant la bataille, Oſwald avoit fait faire une grande croix de bois qu'il planta de ſes propres mains ; puis il cria à ſes ſoldats de ſe proſterner vis-à-vis de cette croix, & de prier le Dieu des armées pour obtenir la victoire. Le lieu où l'on avoit élevé cette croix, fut appellé *Hevenfelth* ou *Champ du Ciel*, & ce fut le premier trophée érigé en l'honneur de la foi chrétienne dans ces contrées. Cette croix devint dans la ſuite très-célebre au rapport de Bede & d'Alcuin. Durant pluſieurs ſiecles, le ſceau de l'abbaye de Durham repréſentoit cette croix d'un côté, & avoit pour revers, la tête de S. Oſwald. Le ſaint roi, vainqueur de ſes ennemis, rendit graces à Dieu, s'appliqua à établir le bon ordre, à faire fleurir la Religion de J. C. dans ſes états, & donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince chrétien. Penda, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, Oſwald arma pour le repouſſer ; mais il fut tué dans la bataille de Marſefelth, en 642.

OSWALD, (Eraſme) profeſſeur d'hébreu & de mathématiques à Tubinge & à Fribourg, mort en 1579, à 68 ans, publia une *Traduction* du *Nouveau-Teſtament* en hébreu, & d'autres ouvrages.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, ſelon quelques auteurs, le premier monarque qui raſſembla un grand nombre de livres pour en faire une bibliotheque. Il donna à cette curieuſe collection le titre de *Pharmacie de l'Ame*. On prétend que de tous les monumens des rois de Thebes, celui d'Oſymandyas étoit un des plus ſuperbes. Il étoit composé de la bibliotheque dont nous venons de parler, de portiques, de temples, de vaſtes cours, du tombeau du roi & d'autres bâtimens. On ne peut lire ſans ſurpriſe ce que Diodore raconte de la magnificence de ce monument, & des ſommes immenſes qu'il avoit coûté ; mais l'on peut croire qu'il y a dans ſon récit, comme dans la deſcription de toutes les merveilles antiques, beaucoup d'exagération. On peut en juger par les contes qu'on a faits ſur cette ville de Thebes, à laquelle on a ridiculement appliqué une partie de l'hiſtoire de l'arche de Noé (voyez THEBES dans notre *Dict. Géog.*). On ne ſait même quand vécut cet Oſymandyas. Tout ce que Diodore en dit, c'eſt qu'il fut un des

princes qui régnerent entre Menès & Myris; or il paroît certain que Menès est le même que Noé. *Voyez* MENÈS.

OTACILIA, (*Marcia-Otacilia-Severa*) femme de l'empereur Philippe, étoit chrétienne, & elle rendit son époux favorable aux Chrétiens. Ses traits étoient réguliers, sa physionomie modeste, & ses mœurs furent d'autant plus réglées, qu'elle avoit embrassé une religion qui inspire toutes les vertus. Le Christianisme ne put cependant la guérir de l'ambition : elle étoit entrée dans les vues de Philippe, qui parvint au trône par le meurtre de Gordien. Cette voie de parvenir au trône étoit devenue si commune chez les Romains, qu'elle sembloit avoir perdu l'horreur qu'elle devoit inspirer aux hommes les plus sauvages. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sûreté dans le camp des Prétoriens; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite.

OTHELIO, (Marc-Antoine) *Othelius*, natif d'Udine, enseigna avec succès le droit à Padoue jusqu'à l'âge de 80 ans. Ses écoliers lui donnoient ordinairement le nom de *Pere*, qu'il méritoit par son extrême douceur. Il mourut en 1628, On a de lui : I. *Consilia*. II. *De Jure dotium*. III. *De Pactis*. IV. Des *Commentaires* sur le *Droit Civil* & *Canonique*.

OTHMAN ou OSMAN, 3e. calife des Musulmans depuis Mahomet, monta sur le trône après Omar, l'an 644 de J. C. dans sa 70e. année. Il fit de grandes conquêtes par Moavias (*voyez ce nom*), général de ses armées, & fut tué dans une sédition l'an 656. Attentif à la conservation de la foi musulmane, il supprima plusieurs copies défectueuses de l'*Alcoran*, & fit publier ce livre d'après l'original qu'Abubeker avoit mis en dépôt chez Aysha, l'une des veuves du prophete. Ali, chef des révoltés, lui succéda.

OTHMAN I, *voyez* OTTOMAN.

OTHON, (*Marcus-Salvius*) empereur Romain, naquit à Rome l'an 32 de J. C. d'une famille qui descendoit des anciens rois de Toscane. Néron, dont il avoit été le favori & le compagnon de débauches, l'éleva aux premieres dignités de l'empire. Après la mort de Néron, l'an 68 de J. C., il s'attacha à Galba, auprès duquel il rampa en vil courtisan. Othon se persuadoit que cet empereur l'adopteroit; mais Pison lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre Galba & sa jalousie contre Pison, ne furent pas les seuls motifs de son projet. Il étoit accablé de dettes, contractées par ses débauches; & il regardoit la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement, que « s'il n'étoit » au plutôt empereur, il étoit » ruiné sans ressource; & » qu'après tout il lui étoit in» différent, ou de périr de la » main d'un ennemi dans une » bataille, ou de celle de ses » créanciers, prêts à le pour» suivre en justice ». Il gagna

donc les gens de guerre, fit massacrer Galba & Pison, & fut mis sur le trône à leur place, l'an 69. Le sénat le reconnut, & les gouverneurs de presque toutes les provinces lui prêterent serment de fidélité. Durant les changemens arrivés à Rome, les légions de la basse Germanie avoient décerné le sceptre impérial à Vitellius. Othon lui proposa en vain des sommes considérables, pour l'engager à renoncer à l'empire: tout fut inutile. Othon voyant son rival inflexible, marcha contre lui, & le vainquit dans 3 combats différens; mais son armée ayant été entiérement défaite dans une bataille générale livrée entre Crémone & Mantoue, il se donna la mort, l'an 69 de J. C., à 37 ans. Etroitement lié avec Néron, il avoit eu part à ses crimes ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté, & les voies affreuses par lesquelles il parvint à l'empire, ont fait penser à plusieurs historiens, qu'il auroit plutôt été un tyran qu'un bon empereur.

OTHON I, *ou* OTTON, empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de Henri l'Oiseleur, naquit en 912, & fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône, qu'après avoir essuyé des contradictions de la part de sa mere Mathilde. Cette princesse s'efforçoit d'y placer son frere cadet Henri, sous prétexte qu'au tems de la naissance d'Othon, Henri l'Oiseleur n'étoit encore que duc de Saxe; au-lieu que le jeune Henri étoit fils de Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne. Othon étant monté sur le trône, l'obligea de se retirer en Westphalie; il la fit revenir dans la suite à la cour, l'honora comme sa mere, & se servit utilement de ses conseils. La couronne devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. Eberhard, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes; mais Othon l'humilia lui-même. Il fut condamné à une amende de 100 talens, & ses associés à la peine du Harnescar. Ceux de la haute noblesse qu'on condamnoit à cette peine, étoient obligés de charger un chien sur leurs épaules, & de le porter souvent jusqu'à une distance de 2 lieues. La petite noblesse portoit une selle, les ecclésiastiques un grand missel, & les bourgeois une chârue. Othon sut non-seulement se faire respecter au-dehors, mais il rétablit au-dedans une partie de l'empire de Charlemagne; il étendit, comme lui, la Religion Chrétienne en Germanie par des victoires. Les Barbares une fois soumis étoient instruits dans la foi, & recevoient avec reconnoissance une religion qui faisoit leur bonheur. Les Danois, peuple indomptable, qui avoient ravagé la France & l'Allemagne, reçurent ses loix. Il soumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre, & c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. Othon s'étant ainsi rendu le monarque le plus considérable de l'Occident, fut l'arbitre des princes. Louis d'Ou-

tremer, roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs François qui s'érigeoient en souverains & en petits tyrans. L'Italie, vexée par Bérenger II, usurpateur du titre d'empereur, appelle Othon contre ce tyran. Othon paroît, & Bérenger prend la fuite; mais l'empereur profite de cette occasion pour établir son autorité en Italie. Il marche vers Rome; on lui ouvre les portes, & Jean XII le couronne empereur en 962. Othon prit les noms de *César* & d'*Auguste*, & obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Othon confirma en même tems les donations de Pépin, de Charlemagne & de Louis le Débonnaire : ce qui étoit un peu contradictoire, puisque ces donations rendoient le pape souverain temporel & indépendant : mais cela peut s'entendre d'une fidélité d'alliance & d'attachement. Jean XII étoit dans le cas de faire prendre cette précaution. Il se ligua contre l'empereur avec Bérenger même, réfugié chez des Mahométans qui venoient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir Adalbert fils de ce Bérenger à Rome, tandis qu'Othon étoit à Pavie. Tout cela rendit Jean XII extrêmement odieux. Il passa à Rome, fit déposer le pontife, & élire Léon VIII à sa place en 963. Il est à croire, vu la religion & la piété sincere d'Othon, qu'il crut cette déposition permise & valide, à raison des vices de Jean & des vertus de Léon (*voyez ces deux articles*). Le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solemnellement assemblés dans S. Jean de Latran, furent contraints d'accorder à Othon & à tous ses successeurs, le droit de nommer au Saint-Siege, ainsi qu'à tous les archevêchés & évêchés de ses royaumes. On fit en même tems un *Décret*, portant que « les empereurs » auroient le droit de se nom- » mer tels successeurs qu'ils » jugeroient à propos ». Ce qui semble prouver que dans ce conflit de prétentions, les empereurs se regardoient comme dépendans de Rome, tandis qu'ils vouloient en être les maîtres. A peine Othon étoit retourné en Allemagne, que les Romains emprisonnerent Léon, & prirent les armes contre l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes loix; mais ce qui dans un tems est une matiere de gloire, devient dans d'autres une source de malheurs. Othon revole en Italie, prend Rome en 964, fait pendre une partie du sénat; le préfet de Rome est fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de faim, & Benoît V, successeur de Jean XII, envoyé prisonnier en Allemagne. Les dernieres années d'Othon furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avoit envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur Grec, fiancée à son fils Othon II; mais le traître Nicéphore II fit assassiner les ambassadeurs, & s'empara des présens dont ils étoient chargés. Othon, à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille & la Ca-

labre, qui appartenoient encore aux Grecs. L'armée de Nicéphore fut défaite, & les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. Jean Zimiscès, successeur de Nicéphore, fit la paix avec Othon, & maria sa niece Théophanie avec le jeune Othon II. L'empereur d'Allemagne mourut peu de tems après, en 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie; mais Charles fut le vengeur de Rome, au-lieu qu'Othon en fut le vainqueur & l'oppresseur, & son empire n'eut pas des fondemens aussi fermes que celui de Charlemagne. Othon avoit d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété fervente, une extrême droiture, & un amour ardent pour la justice: sa colere & son ambition dérogeoient quelquefois à ces qualités, mais il y revenoit dès que son ame reprenoit sa situation naturelle. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne est redevable de ses richesses & de sa puissance; il lui conféra des duchés & des comtés entiers, avec la même autorité que les princes séculiers y exerçoient. L'abbé Schmidt, dans une *Histoire des Allemands*, ouvrage plein d'inexactitudes, de préjugés, de prédilections & de haines, a pris à tâche d'exalter ce prince dans ce qu'il a fait de mal, & de lui faire presqu'un crime de ce qu'il a fait de bien, de contourner ses actions & ses intentions, & changer l'idée que nous en ont donné les écrivains du tems, en particulier Wittikind, moine de Corbie en Saxe, auteur équitable, impartial, parfaitement instruit des faits qu'il rapporte, contemporain & compatriote d'Othon. A qui croire? A des écrivains du 18*e*. siecle, qui *raisonnent l'histoire* pour la faire servir à leurs vues, ou aux hommes sans prétention, qui ont écrit tout simplement les faits dont ils ont été témoins ou qu'ils rapportent d'après la connoissance publique, générale, non contestée, qu'on en avoit de leur tems?

OTHON II, surnommé *le Sanguinaire*, succéda à Othon I, son pere, à l'âge de 18 ans, en 973. Sa mere Adélaïde profita de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'état; mais Othon, lassé de la dépendance où elle le tenoit, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'Adélaïde fait couronner empereur le jeune Henri, duc de Baviere. Harold roi de Danemarck, & Boleslas duc de Bohême, profitent de ces troubles. Othon, seul contre tous, réduit ces différens ennemis & punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne & de la France étoient alors fort incertaines. Lothaire, roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine, & les fit revivre. Othon assembla près de 60 mille hommes, désola toute la Champagne & alla jusqu'à Paris. On ne savoit alors ni fortifier les frontieres, ni faire la guerre dans le plat pays; les expéditions militaires n'étoient que des ravages. Othon fut battu à son retour, au passage de la riviere d'Aisne. Géofroi, comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, & lui proposa,

posa, suivant les regles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. Othon refusa le défi, croyant sa dignité au-dessus d'un combat avec Géofroi. Enfin l'empereur & le roi de France firent la paix en 980; & par cette paix, Charles, frere de Lothaire, reçut la Basse-Lorraine, avec quelque partie de la Haute. Pendant qu'Othon s'affermissoit en Allemagne, les Grecs ligués avec les Sarrasins ravageoient l'Italie & inquiétoient le Pape. Benoît VII eut recours à Othon, qui repassa les Alpes & fit d'abord tout plier devant lui : mais après quelques combats heureux, il fut défait par la trahison des Italiens qui servoient dans son armée en 982, fait prisonnier, acheté par un marchand d'esclaves, & rançonné par l'impératrice Théophanie sa femme, avant d'avoir été reconnu. On touchoit au moment d'une grande révolution ; mais les Grecs & les Arabes étant désunis, Othon eut le tems de rassembler les débris de son armée, & de faire déclarer empereur à Vérone son fils Othon, qui n'avoit pas trois ans. Il retourne encore à Rome & y meurt en 983, suivant les uns, d'une fleche empoisonnée; suivant d'autres, de déplaisir ; enfin, suivant quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le regne ne fut que de 10 années, n'égaloit point son pere ; il avoit moins de grandes qualités, & le peu qu'il en possédoit, étoit terni par son caractere cruel & perfide. On prétend que, lorsqu'il arriva à Rome, il invita à diner quelques sénateurs partisans de Crescentius (*voyez ce mot*) & les fit tous égorger au milieu du repas. Il faut convenir que si ce trait est réel, il pouvoit être en quelque sorte nécessité par les trahisons & les atrocités toujours renaissantes de cette faction.

OTHON III, fils unique du précédent, surnommé le *Roux*, né en 980, avoit à peine atteint l'âge de 3 ans, quand son pere mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arriverent quelque tems après, se hâterent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. Henri duc de Baviere, rebelle sous Othon II, le fut sous Othon III. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité ; mais les Etats la lui enleverent, & la donnerent à la mere de ce prince. L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce regne. Crescentius remplit Rome de troubles & de désordres. Othon, appellé en Italie par le pape Jean XV, chasse les rebelles, & est sacré par Grégoire V, successeur de Jean XV qui venoit de mourir. A peine fut-il de retour en Allemagne, que Crescentius chassa de Rome le pape Grégoire V, & mit à sa place l'antipape Jean XVI. Celui-ci, de concert avec le rebelle, projetoit de rétablir les empereurs Grecs en Italie. Othon, obligé de repasser les Alpes, assiege, prend Rome, dépose l'antipape & le fait mutiler. Crescentius, attiré hors du château St.-Ange, sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998,

avec 12 de ſes gens. Grégoire V, que l'empereur avoit rétabli, mourut en 999. Othon III fit élire à ſa place Gerbert, ſon précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de *Silveſtre II.* Ce fut à la priere de ce pontiſe que l'empereur donna cette même année à l'égliſe de Verceil la ville même de Verceil, avec toute la puiſſance publique. Othon, de retour en Allemagne, paſſa en Pologne, & donna au duc Boleſlas le titre de roi. Il ſe rendit de nouveau en Italie. En 1001, il manqua de périr à Rome, en voulant diſſiper une troupe de ſéditieux. Il fut obligé de fuir, & revint avec des troupes venger l'affront qu'il avoit reçu. Il mourut au château de Paterno, dans la Campanie, en reprenant le chemin de l'Allemagne l'an 1002, à 22 ans, après un regne de 19. Il avoit épouſé Marie d'Aragon. *Voyez ce mot.*

OTHON IV, dit *le Superbe*, fils de Henri *le Lion*, duc de Saxe, fut élu empereur en 1197, & reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir ſur le trône, il alla recevoir la couronne impériale en Italie. Le pape Innocent III la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonneroit ce que la comteſſe Mathilde avoit laiſſé au Saint-Siege, & nommément la Marche d'Ancône & le duché de Spolette. Malgré ce ſerment, Othon réunit à ſon domaine les terres de Mathilde. Le pape le menaça de l'excommunication; l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors Innocent lance ſes foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adreſſa cette excommunication, la publia en Allemagne, & invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de Frédéric, roi de Sicile, fils de Henri VI. Othon vole en Allemagne pour appaiſer les troubles, convoque la diete de Nuremberg, & après avoir déclamé beaucoup contre le Saint-Siege, il ſe ſoumet au jugement des princes & leur abandonne l'Empire. Frédéric, appuyé par Innocent III, & par le roi de France Philippe-Auguſte, ſe fit couronner à Mayence, & toute l'Allemagne ſe joignit à lui. Othon IV, trop foible pour lui réſiſter, quoique ſoutenu par l'Angleterre, ſe retira dans ſes terres de Brunſwick. L'eſpérance de renverſer le principal appui de Frédéric II, le fit entrer dans la ligue du comte de Flandres contre le roi de France; mais ſon armée fut entiérement défaite à la bataille de Bouvines, en 1214. Cette perte ruina ſes affaires, & ne lui permit plus de ſonger à celles de l'Empire. Il s'enferma dans le château de Hantzbourg, où il mena une vie privée jüſqu'à ſa mort, arrivée en 1218. Il fut plus heureux dans la retraite que ſur le trône, ſur lequel il n'avoit eu ni aſſez de courage, ni aſſez de prudence.

OTHON *ou* HATTON, archevêque de Mayence, eſt célebre par une hiſtoire qu'on trouve dans preſque tous les annaliſtes Allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, preſſés par la faim, lui demandoient l'aumône, & les fit brûler vifs, les appellant *ſes ſouris & ſes rats.* Dieu punit ſa cruauté; car les rats & les

fouris l'incommoderent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin, & qu'on appelle encore aujourd'hui *Mausthurn* (tour des souris). Cette précaution fut inutile ; les souris l'y poursuivirent. Le P. Serarius, dans son ouvrage de *Rebus Moguntinis*, a tâché de prouver la fausseté de cette histoire ; mais il fut vivement attaqué dans une savante Dissertation qui parut dans le Journal de Verdun. Lenglet du Fresnoi a placé la même histoire dans ses *Tablettes chronologiques* ; le fameux Misson, qui certainement n'étoit pas trop porté à croire aux miracles, assure qu'on ne peut la combattre par des raisons solides (*Voyage d'Italie*, t. 1, p. 58). Pour détruire l'argument tiré de l'invraisemblance, il amene l'exemple de Popiel II roi de Pologne, & diverses histoires rapportées par Pline & par Varron. Enfin si Dieu a rempli de grenouilles le palais d'un roi superbe & obstiné (*Edidit terra illorum ranas in penetralibus regum ipsorum*. Ps. 104), il n'est pas ridicule de croire qu'il a puni un prince cruel & avare par des souris. La ville de Cosa qui n'étoit pas fort éloignée de Montalte en Italie, fut tellement dévastée par les souris, que ses habitans furent obligés de l'abandonner, comme le rapporte Rutilius Nomatianus Gallus :

Dicuntur cives quondam migrare coacti
Muribus infestas deseruisse domos.

Les isles de Bermudes ont été également infestées de rats, qui parurent & disparurent sans qu'on sût d'où ils étoient venus, ni ce qu'ils étoient devenus. V. BERMUDES dans le *Dict. Géog.*

OTHON, (S.) évêque de Bamberg & apôtre de Poméranie, naquit en Suabe vers 1069, devint chapelain & chancelier de l'empereur Henri IV, puis évêque de Bamberg en 1100. Il convertit Uratislas, duc de Poméranie, avec une grande partie de ses sujets, & mourut à Bamberg en 1139. Ses vertus, son zele, ses lumieres furent l'admiration de l'Allemagne. On a de lui une *Lettre* à Paschal II. Voyez sa *Vie* écrite par D. Anselme Meiller, abbé d'Ensdorf dans le Haut-Palatinat, sous ce titre : *Mundi miraculum, S. Otho*, &c., Bamberg, 1739, in-4°.

OTHON DE FREISINGEN, ainsi nommé, parce qu'il étoit évêque de cette ville au 12*e*. siecle, étoit fils de S. Léopold, marquis d'Autriche, & d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Il fut d'abord prévôt de Neubourg en Autriche ; il alla ensuite en France faire ses études dans l'université de Paris, & s'y distingua. L'amour de la solitude le fit entrer dans le monastere de Morimond, dont il devint abbé. Nommé évêque de Freisingen en 1138, il accompagna l'empereur Conrad dans la Terre-Sainte, sans quitter l'habit de Religieux ; peu après son retour il abdiqua l'épiscopat en 1156, & retourna à son ancienne solitude à Morimond en Bourgogne, où il mourut le 21 septembre 1158. On a de lui une *Chronique* en 7 livres, depuis le commencement du monde jusqu'en

1146. Cet ouvrage, qui peut être de quelqu'utilité malgré les fables dont il fourmille, a été continué jusqu'en 1210, par Othon de S. Blaise. On le trouve dans les Recueils de Pistorius & de Muratori, ainsi que deux autres productions du prélat Allemand; la 1re. est un *Traité de la fin du Monde & de l'Antechrist;* & la 2e. une *Vie de l'empereur Frédéric Barbe-rousse*, en 2 liv. Ces ouvrages d'Othon ont été publiés à Francfort par les soins de Christian Urstitius, 1585, in-fol.

OTHONIEL, fils de Cenez, & parent de Caleb, ayant pris Dabir autrement Cariath-Sepher, épousa Axa, fille de Caleb, que celui-ci avoit promise en mariage à quiconque prendroit cette ville des Cananéens. Les Israélites ayant été assujettis pendant 8 ans par Chusan-Rasathaim, roi de Mésopotamie, Othoniel suscité de Dieu, vainquit ce prince, & après avoir délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge & les gouverna en paix l'espace de 40 ans. Sa mort arrivée l'an 1344 avant J. C., fit couler les larmes des Israélites.

OTROKOTSI FORIS, (François) Hongrois, fit ses études à Utrecht, & fut ministre dans sa patrie: après bien des disgraces occasionnées par son attachement à l'erreur, il embrassa la Religion Catholique, enseigna le droit à Tyrnaw, mit en ordre les archives de l'église de Strigonie, & mourut à Tyrnaw l'an 1718. On a de lui: I. Plusieurs Ouvrages polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit ensuite & qu'il réfuta lui-même. II. *Origines Hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8°, ouvrage plein de recherches. Il y faut joindre *Antiqua religio Hungarorum verè christiana & catholica*, Tyrnaw, 1706, in-8°, que le même auteur fit, lorsqu'il fut revenu de ses préjugés. III. *Examen reformationis Lutheri*, 1696. IV. *Roma civitas Dei sancta.* V. *Theologia prophetica, seu clavis prophetiarum*, Tyrnaw, 1705, in-4°.

OTT, (Jean-Henri) *Ottius*, né à Zurich en 1617, d'une famille distinguée, fut professeur en éloquence, en hébreu & en histoire ecclésiastique à Zurich, où il mourut en 1682. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie & de littérature. — Son fils, Jean-Baptiste OTT, né en 1661, se rendit habile dans les langues orientales & les antiquités, & professa l'hébreu à Zurich. On a aussi de lui divers ouvrages, peu connus.

OTTER, (Jean) né en 1707, à Christianstadt, ville de Suede, d'une famille commerçante, engagée dans les erreurs du Luthéranisme, fit de bonne heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du Nord, dont il joignit la connoissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suede, il alla étudier dans l'université de Lunden, où il se livra deux ans à la physique & à la théologie. Ce fut alors qu'il commença à avoir des doutes sur la religion qu'il professoit; il passa en France, où il fit son abjuration. Le cardinal de Fleury l'accueillit avec distinc-

tion, lui donna un emploi dans les postes, & l'envoya dans le Levant en 1734, d'où il ne revint qu'au bout de 10 ans. Le fruit qu'il retira de ses courses, fut une connoissance profonde des langues turque, arabe, persanne, de la géographie, de l'histoire & de la politique des états qu'il avoit fréquentés. Il avoit aussi travaillé avec soin à remplir un autre objet de sa mission, qui étoit de rétablir le commerce des François dans la Perse. La cour de France ne tarda pas à récompenser son zele & ses travaux. Outre une pension qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliotheque royale, en qualité d'interprete pour les langues orientales. On le nomma, au mois de janvier 1746, à une chaire de professeur royal pour la langue arabe; & en 1748, il fut admis dans l'académie des inscriptions & belles-lettres. Epuisé par ses voyages & par la continuité de ses travaux, il mourut la même année dans la 41e. année de son âge. Il venoit de publier son *Voyage en Turquie & en Perse, avec une Relation des expéditions de Thamas Koulikan*, en 2 vol. in-12, enrichis d'un grand nombre de notes intéressantes, mais écrites d'un ton sec. Il avoit lu dans l'académie des belles-lettres un 1er. *Mémoire sur la Conquête de l'Afrique par les Arabes*, & il a laissé le 2e. fort avancé.

OTTFRIDE ou OTFRIDE, *Otfridus*, moine Allemand, vers le milieu du 9e. siecle, passa la plus grande partie de sa vie au monastere de Weissembourg en Basse-Alsace, & fit de grands progrès dans la littérature sacrée & profane. Il épura la langue allemande qu'on appelloit alors *Théodisque* ou *Tudesque*. Il fit dans cette vue une grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que Charlemagne avoit commencée. Pour faire tomber les chansons profanes, il mit en vers tudesques rimés les plus beaux endroits de l'Evangile. Comme ces vers pouvoient se chanter, ils se répandirent beaucoup, & produisirent l'effet qu'il en attendoit : ils ont été publiés en 1571, in-8°, à Bâle, par Francowitz. On conserve dans la bibliotheque imperiale à Vienne, plusieurs ouvrages en allemand d'Ottfride manuscrits, une Paraphrase en prose des Psaumes, les Cantiques de l'Office divin, & quelques Homélies sur les Evangiles. Il étoit disciple de Raban-Maur. Voyez les *Antiquités Teutoniques* de J. Schilter.

OTTO GUERICK, *voyez* GUERIKE.

OTTOBONI, (Pierre) *voyez* ALEXANDRE VIII.

OTTOCARE, roi de Bohême, obtint l'Autriche & la Stirie par son mariage avec Marguerite d'Autriche, à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de la sœur aînée de Marguerite; & acquit, à prix d'argent, la Carinthie, le Carniole & l'Istrie en 1262. Fier de ses richesses & de sa puissance, il porta la guerre en Prusse, en Hongrie, & eut plusieurs avantages sur ses ennemis. Rodolphe, comte de Habsbourg, ayant été élu empereur en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui étoient de sa

dépendance. Sur ſon refus, ce prince le cita à la diete de l'Empire, pour rendre raiſon de ſes acquiſitions injuſtes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes impériaux, qu'on réſolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche; Ottocare ne ſe fiant pas au ſuccès d'une bataille, & craignant les démarches de Frédéric de Bade, demanda la paix, conſentit de céder l'Autriche, & prêta hommage à genoux pour la Bohême & pour les autres terres qu'il poſſédoit (*voyez* RODOLPHE I). Mais la reine ſon épouſe & quelques eſprits brouillons lui ayant reproché une ſi lâche démarche, il rompit la paix, & s'empara de l'Autriche avec une puiſſante armée. L'empereur ſe mit en campagne pour le combattre avec toutes ſes troupes Allemandes & Hongroiſes. La bataille ſe donna à Marckfeld, près de Vienne, l'an 1278, & Ottocare la perdit avec la vie, après 25 ans de regne.

OTTOMAIO, (Jean-Baptiſte dell') poëte Italien, mort l'an 1527, eſt auteur de 51 *Canzoni*, qui furent inſérées ſans ſa participation dans l'édition que donna Grazzini en 1555, à Florence, du 2e. livre de Berni, intitulé: *De tuti i Triomfi*, *Curri*, *Maſcarate*, &c. Paul dell' Ottomaïo, frere de Jean-Baptiſte, s'en plaignit hautement, & obtint de l'autorité ſouveraine, que les 100 pages contenant les Canzoni, ſeroient arrachées de tous les exemplaires; ce qui fut en partie exécuté. Il en donna une autre édition à Florence, 1560, in-8°, augmentée de 4 nouvelles chanſons. Cependant, malgré ce ſupplément, on préfere l'édition du recueil de Grazzini, à cauſe des changemens que fit Ottomaïo dans la ſienne pour la différencier de la 1re: les curieux les raſſemblent toutes les deux.

OTTOMAN *ou* OTHMAN, premier empereur des Turcs, étoit un des émirs ou généraux d'Alaëdin, dernier ſultan d'Iconium. Ce ſouverain étant mort ſans poſtérité, Ottoman partagea ſes états avec les autres généraux, comme autrefois les capitaines d'Alexandre le Grand. Une partie de la Bithynie & de la Cappadoce lui échut. Il ſut conſerver ſes poſſeſſions par de nouvelles conquêtes, qu'il fit ſur les Grecs du côté de la Lycie & de la Carie, & prit la qualité de ſultan en 1299 ou 1300. Il fit de la ville de Pruſe la capitale de ſon empire naiſſant, & mourut en 1326. La bonté de ce ſultan ſe fit extrêmement remarquer dans une longue ſuite de deſpotes violens & ſanguinaires; elle a paſſé par tradition chez les Turcs comme une merveille. Quand leurs empereurs montent ſur le trône, au milieu des acclamations, on ne manque jamais de leur ſouhaiter, entre les vertus dignes d'un ſouverain, la bonté d'Ottoman.

OTTOMAN, (le Pere) *voy.* OSMAN, fils d'Ibrahim.

OTWAY, (Thomas) poëte Anglois, né en 1651 à Trottin, dans le Suſſex, fut élevé à Wincheſter & à Oxford, puis à Londres, où il ſe livra tout entier au théâtre. Il étoit en

même tems auteur & acteur. Ses Tragédies sont plus estimées que ses autres pieces; mais les sujets sont mal choisis & ne s'accordent pas avec les notions de l'histoire: elles sont d'ailleurs défigurées par des irrégularités & des bouffonneries. Son style est ampoulé & rempli de l'enflure asiatique. Ce poëte mourut en 1685, à 34 ans. On a recueilli ses *Œuvres* à Londres, 1736, 2 vol. in-12.

OUDENHOVEN, (Jacques) ministre Protestant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1683, fit sa principale étude de l'histoire de son pays, comme il paroît par les ouvrages qu'il nous a laissé écrits en flamand: I. *Description de la ville & mairie de Bois-le-Duc*, 1670, in-4°. Il y parle des Catholiques avec toute la partialité qu'on doit attendre d'un prédicant. II. *Description de la ville de Heusdin*, Amsterdam, 1743, in-4°. III... *de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8°. IV. *Origine & antiquités de la ville de Harlem*, 1671, in-12. V. *Antiquités Cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande. VI. *Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1654, in-4°.

OUDIN, (César) fils de Nicolas Oudin, grand-prévôt de Bassigny, fut élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, & lui donna la charge de secrétaire & d'interprete des langues étrangeres en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un citoyen zélé & d'un homme intelligent. On a de lui des *Grammaires* & des *Dictionnaires pour les Langues Italienne & Espagnole*, dont on ne se sert plus.

OUDIN, (Antoine) fils du précédent, succéda à son pere dans la charge d'interprete des langues étrangeres. Louis XIII l'envoya en Italie; le pape Urbain VIII se faisoit un plaisir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue italienne à Louis XIV. Nous avons de lui quelques ouvrages: I. *Curiosités Françoises pour servir de supplément aux Dictionnaires*, in-8°. C'est un recueil de nos façons de parler proverbiales. II. *Grammaire Françoise rapportée au langage du tems*, in-12. Elle n'est plus d'aucune utilité. III. *Recherches Italiennes & Françoises* 2 vol. in-4°. IV. *Le Trésor des deux Langues Espagnole & Françoise*, in-4°. Il mourut en 1653.

OUDIN, (Casimir) né à Mézieres sur la Meuse en 1638, entra chez les Prémontrés en 1656, & s'appliqua principalement à l'étude de l'Histoire Ecclésiastique. Louis XIV passant par l'abbaye de Bucilli en Champagne, Oudin, chargé de le complimenter, plut à ce prince; mais n'ayant pas soutenu, dans la suite de la conversation, l'idée que son compliment avoit donnée de lui, cet heureux début n'eut point de suite. Son général le chargea ensuite de visiter toutes les abbayes de son ordre, pour tirer des archives ce qui pourroit servir à son Histoire. Il s'en acquitta avec succès, & vint à Paris en 1683, où il se

lia avec plusieurs savans. Oudin ayant, par sa vanité & sa dissipation, perdu l'esprit de son état, & même de sa religion, se retira à Leyde en 1690, embrassa la prétendue-réforme, & y fut sous-bibliothécaire de l'université. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis, illorumque scriptis*, &c., Leipsig, 1722, 3 vol. in-folio : compilation pleine de fautes & d'inexactitudes, qui viennent en partie de ce qu'il ne savoit pas assez de grec & de latin. En bon apostat, il n'a pas oublié d'y entasser des injures contre l'Eglise & contre l'ordre religieux qu'il avoit abandonnés. II. *Veterum aliquot Galliæ & Belgii Scriptorum Opuscula sacra nunquam edita*, 1692, in-8°. III. Un *Supplément des Auteurs Ecclésiastiques omis par Bellarmin*, in-8°, 1688, en latin. IV. *Le Prémontré défroqué*, &c. Il finit sa carriere à Leyde en 1617, à 79 ans. Il avoit de la chaleur dans l'esprit, de l'inquiétude & de la méchanceté dans le caractere.

OUDIN, (François) né l'an 1673 à Vignory en Champagne, fit ses études à Langres, & entra chez les Jésuites en 1691. Après avoir professé les humanités & la théologie avec un succès distingué, il se fixa à Dijon & y passa le reste de ses jours, partagé entre l'étude & le commerce des gens-de-lettres. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1752, âgé de 79 ans. Le P. Oudin avoit fait une grande étude de l'Ecriture-Sainte, des Conciles & des Peres, sur-tout de S. Chrysostome, de S. Augustin & de S. Thomas, pour lesquels il avoit un attrait particulier. Les vertus du Religieux ne le cédoient point en lui aux connoissances du savant. Il étoit si zélé pour l'éducation de ses écoliers, qu'il consacroit souvent une partie de sa pension pour le soulagement de ceux qui étoient dans la misere. Il employoit le reste à acheter des livres en tout genre de littérature. Le latin, le grec, l'espagnol, le portugais, l'italien & l'anglois lui étoient familiers. Il étoit profondément versé dans la connoissance des antiquités profanes & sacrées, & des médailles. Il joignoit à une érudition étendue, les graces de la belle littérature, beaucoup de justesse dans l'esprit, une ardeur infatigable pour le travail, & une facilité merveilleuse à faire des vers latins. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : une Piece intitulée *Somnia*, imprimée in-8°. & in-12, pleine d'élégance & de bonne poésie, qu'il composa à 22 ans : une autre sur *le Feu*, des *Odes*, des *Mimes*, des *Elégies*, dont la plupart sont imprimées dans le recueil intitulé *Poëmata Didascalica*, en 3 vol. in-12, & les autres sont dignes de l'être. Ses ouvrages en prose sont plus considérables. Les plus connus sont : I. *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. Il en avoit achevé les quatre premieres lettres quand il est mort, & il a laissé plus de 700 articles pour le reste de l'ouvrage. Ce livre, bien exécuté, est desiré par tous les amateurs de l'Histoire Littéraire. La *Bibliotheque des Ecrivains Jésuites* avoit été commencée par le P. Ribade-

neira, & pouſſée juſqu'en 1618. Elle fut continuée par le P. Philippe Alegambe juſqu'en 1643, & par Sotwel juſqu'en 1673. Les Peres Bonanni, de Tournemine & Kervillars furent enſuite ſucceſſivement chargés d'en compoſer la ſuite; mais n'ayant rien donné au public, & ayant ſeulement recueilli quelques Mémoires informes, on crut que le P. Oudin s'en acquitteroit mieux, & on ne ſe trompa point. Après la mort du P. Oudin, le P. Jean-Louis Courtois, natif de Charleville, eut ordre de revoir & d'achever l'ouvrage de ſon confrere; mais la deſtruction de la Société a arrêté l'exécution de cette entrepriſe. II. Un *Commentaire* latin ſur l'*Epître de S. Paul aux Romains*, in-12, où il a principalement ſuivi les explications de S. Chryſoſtome. III. Des *Etymologies Celtiques*. IV. Un bon *Eloge du préſident Bouhier*, en latin. V. Des *Commentaires* ſur les *Pſaumes*, ſur *S. Matthieu*, & ſur toutes les *Epîtres* de S. Paul, qui ſont reſtés manuſcrits. VI. *Hiſtoria Dogmatica Conciliorum*, in-12. VII. Les *Vies* d'*Antoine Vieyra*, de *Melchior Inchofer*, de *Denys Petau*, de *Fronton du Duc*, de *Jules-Clément Scotti*, de *Jacques Billy* & de *Jean Garnier*. Ces ſept Vies ſont imprimées dans les *Mémoires* du P. Nicéron. VIII. Un *Petit Office de S. François Xavier*, très-bien compoſé, dont les Hymnes ſont dans le grand genre lyrique, pleines d'idées vaſtes & ſublimes, énoncées avec toute la nobleſſe & l'énergie de l'Ode. La converſation de l'auteur de tant de ſavans ouvrages, ne pouvoit être qu'inſtructive & variée. Sa mémoire lui rappelloit une infinité de faits; ſon eſprit lui fourniſſoit des penſées fines & ingénieuſes. Il parloit volontiers des ſavans & des ouvrages; il citoit ſur-tout, avec une juſteſſe admirable, les plus beaux endroits des anciens poëtes qu'il avoit remarqués. Il diſoit quelquefois, que » dans ſa jeuneſſe les belles-» lettres avoient eu pour lui » des charmes inexprimables, » & que dans ſa vieilleſſe elles » adouciſſoient encore les in-» firmités & les chagrins atta-» chés à cet âge ». Cicéron avoit dit: *Studia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant*. M. Michault, célebre littérateur de Dijon, ami du P. Oudin, a conſacré à la mémoire de ce ſavant Jéſuite, une partie du 2*e*. volume de ſes *Mélanges hiſtoriques & philoſophiques*, imprimés à Paris en 1754, en 2 vol. in-12.

OUDINET, (Marc-Antoine) né à Rheims en 1643, devint profeſſeur en droit dans l'univerſité de Rheims, & rempliſſoit cette place avec honneur, lorſque Rainſſant, ſon parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea à venir partager ce ſoin avec lui. Oudinet ſe rendit à ſes invitations, & obtint ſa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre & d'arrangement dans ce précieux dépôt, eut pour récompenſe une penſion du roi de 500 écus, fut reçu de l'académie des inſcriptions & belles-lettres en 1701, & mourut à Paris en 1712, à 68 ans, conſumé par le travail. Une politeſſe douce & aima-

ble relevoit son savoir. Il avoit beaucoup de religion, & cette vertu ne se bornoit pas à son esprit; elle éclatoit encore dans sa conduite. On a de lui, dans la Collection académique, trois *Dissertations* estimées; l'une *sur l'origine du nom de Médaille*; l'autre sur les *Médailles d'Athenes & de Lacédémone*; & la 3e. *sur deux agates* du cabinet du roi. Il avoit extrêmement de mémoire: on dit qu'étant écolier, il apprit les 12 livres de l'*Eneïde* en une semaine: ce qui, pour être difficile & rare, est néanmoins très-croyable. Nous avons connu un jeune homme qui en apprenoit un livre sur une après-dînée.

OUDRI, (Jean-Baptiste) peintre, mort à Paris le 1er. mai 1755, âgé d'environ 74 ans. Il apprit les principes de son art sous le célebre Largilliere, & retint de ce maître des principes sûrs pour le coloris, qu'il a communiqués dans une assemblée de l'académie de peinture dont il étoit membre. On connoît le talent supérieur d'Oudri pour peindre des animaux; ses compositions en ce genre sont de la plus grande vérité & admirablement traitées. On a gravé les *Fables* de la Fontaine, in fol., 4 vol., d'après ses dessins ébauchés; mais ceux qui les ont finis, n'avoient pas ses talens. Il a fait des Chasses qui sont l'ornement de plusieurs châteaux du roi de France, entr'autres de la Muette.

OUEN, (S.) *Audoënus*, archevêque de Rouen en 640, s'acquit une grande considération par son savoir & ses vertus. Il employa l'autorité que lui donnoient son caractere & ses lumieres, pour établir la paix entre les princes François. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichi, près de Paris, le 14 août 683, âgé de 74 ans. Il s'étoit trouvé au concile de Châlons la 4e. année de son épiscopat. Il est auteur de la *Vie de S. Eloy*, traduite en françois, 1693, in-8°.

OVÉRALL, (Jean) d'abord professeur en théologie à Cambridge, puis doyen de S. Paul à Londres, devint en 1614 évêque de Conventry & de Lichfield, & quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier, dans une correspondance de lettres, les controverses de Hollande sur la Prédestination & sur le Libre-Arbitre. On trouve quelques-unes de ces lettres dans le recueil intitulé: *Epistolæ præstantium Virorum*, Amsterdam, 1704, in-fol. Il mourut en 1619.

OVERBEKE, (Bonaventure Van) dessinateur & antiquaire Hollandois, né à Amsterdam en 1660. Il avoit conçu un goût si grand pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les dessins des précieux restes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il dessina d'abord les monumens qui subsistent en entier, puis il crayonna ceux qui sont endommagés sans y rien ajouter, & il en observa toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans sa patrie, il grava lui-même ses dessins, recueillit les descriptions qu'on en trouve dans les meilleurs antiquaires pour les placer à côté, & y joignit les noms & les médailles des papes qui ont rétabli quelques-

uns de ces monumens, sans oublier les inscriptions anciennes & modernes qui s'y rapportent. Il mourut l'an 1706 dans sa ville natale. Ce recueil qui étoit d'abord en flamand, a été traduit en latin & en françois. On l'a publié en latin sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis Romanæ*, &c., Amsterdam, 3 vol. in-fol. Chaque volume est composé de 50 planches & d'autant de descriptions. On l'a donné en françois à Amsterdam en 1709 & en 1763, en 3 vol. in-fol.

OVERKAMPF, (George-Guillaume) né en Westphalie vers le milieu du 17e. siecle, est auteur de divers ouvrages, où il y a plus d'érudition que de jugement, & plus de passion que de saine critique. Ses *Opéra* furent imprimés à Rintelen en 1703. On y remarque une dissertation singuliere sous ce titre: *Commentatio Theologica de ratione statûs curiæ Romanæ circa usum latinæ linguæ, sacroque dominationis arcano*. Il prétend que la cour de Rome n'emploie la langue latine que pour étendre sa domination. Sans parler de l'extravagance d'une pareille assertion, on peut juger du goût d'un homme, qui ne trouve dans la langue de Virgile & de Cicéron, d'autre raison de prédilection, qu'une ambition imaginaire. La vérité est, que la mere de toutes les églises, la Jérusalem chrétienne, réunissant dans son sein toutes les nations de la terre, doit avoir un langage uniforme & général, connu de tous. Déjà avant la naissance du Christianisme, la langue latine, selon la remarque de Pline, jouissoit de cet avantage. *Quæ Sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, & tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret.* Sur quoi Inchofer, dans sa savante histoire *de Sacra Latinitate*, remarque que Rome chrétienne ne pouvoit, sans une faute impardonnable, négliger une langue qui sous Rome païenne fut celle de l'univers. *Nec decet Gentili adhuc Româ domito orbi latinitatem fuisse imperatam ; eâdem verò Christianâ negligere ejus linguæ culturam, quæ in unum religionis regnum distractos ubique populos congregavit.* Un protestant, tout autrement judicieux qu'Overkampf, gémit sur la chute de la langue latine, & la regarde comme très-préjudiciable à la théologie & à la conservation de la foi orthodoxe ; c'est Jean-Adam Flessa, dans sa *Dissertatio de cadente Latinitate Orthodoxiæ noxiâ*, Rintelen, 1727. Ce Traité est très-bien écrit. L'auteur démontre que la pureté de la foi se conserve bien plus aisément dans une langue morte & par-là immuable, dans une langue universelle, & sur-tout dans la langue qui a servi à instruire des vérités chrétiennes presque toutes les nations du monde. *Voyez* DESBILLONS.

OUGHTRED, (Guillaume) né à Eaton vers 1573, fut élevé au college-royal de Cambridge, dont il fut membre environ 12 ans. Il devint ensuite recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie, en apprenant le rétablissement du roi Charles II, au mois de mai 1660, à 87 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, dont Wallis fait un

grand éloge. Son *Arithmetica* parut à Londres en 1648, in-8°.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naso*) chevalier Romain, né à Sulmone, ville de l'Abruzze, l'an 43 avant J. C., fut envoyé à Rome de bonne heure. Ses talens s'étoient déjà développés: le séjour de cette ville, la patrie du goût & des arts, les perfectionna. Envoyé à Athenes à 16 ans, il étudia les finesses de la langue & de la littérature grecque. La poésie avoit des attraits infinis pour lui. Son pere, craignant que la passion des vers ne l'arrachât à la fortune que lui promettoient ses talens, voulut en vain qu'il se consacrât à l'éloquence. Ovide étoit né poëte, & il le fut malgré son pere & malgré ses propres intérêts. Auguste, ami des talens, le reçut à sa cour, récompensa son esprit & applaudit ses ouvrages. Ovide, tourmenté par le démon de la poésie & par celui de l'amour, éprouva bientôt les malheurs que ces deux passions causent ordinairement. Non content de chanter l'objet de ses flammes, il voulut réduire en systême l'*Art d'aimer*. Il publia un Poëme sous ce titre. Auguste, irrité d'ailleurs contre l'auteur, prit le prétexte de cet ouvrage pour le reléguer, à l'âge de 50 ans, à Tomes (aujourd'hui Tomis ou Tomisvar) sur le Pont-Euxin. L'endroit de son exil étoit assez agréable; un vrai philosophe y auroit pu trouver une vie calme & heureuse, mais Ovide n'aspiroit point à cette qualité; il conserva toute sa vie la lâcheté d'un courtisan & d'un poëte voluptueux. On ignore le véritable crime d'Ovide. C'étoit apparemment d'avoir vu quelque chose de honteux dans la maison d'Auguste. Comment cet empereur auroit-il pu exiler Ovide pour son Poëme de l'*Art d'aimer*, lui qui aimoit & qui protégeoit Horace, dont les Poésies sont souillées de tous les termes de la plus infame prostitution? Il est vraisemblable qu'Auguste alléguoit une raison prétendue, n'osant parler de la véritable. Une preuve qu'il s'agissoit de quelque inceste, de quelque aventure secrete de la famille impériale, c'est que Tibere, ce monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappella point Ovide. Il eut beau demander grace à l'auteur des proscriptions & à l'empoisonneur de Germanicus; il resta sur les bords du Danube, soupirant sans cesse après les plaisirs de Rome. Il mourut dans ces regrets, l'an 17e. de J. C., à 57 ans, après en avoir passé sept dans son exil. M. Poinsinet de Sivry a publié dans le *Mercure de France* (avril 1773, 1re. partie, pag. 181 & suiv.) une *Lettre*, dans laquelle il semble établir que la cause de l'exil d'Ovide est fondée sur un tout autre motif que celui qu'on allegue communément (le commerce incestueux d'Auguste avec Julie sa fille). Il croit que cet empereur n'a puni Ovide que parce qu'étant décemvir, il avoit informé contre le jeune Agrippa, petit-fils & successeur désigné de cette empereur, & ébruité quelque atrocité de ce prince brutal & méchant. Ses conjectures sont plausibles, mais ce ne sont que des conjectures. » On peut faire à Ovide, dit

» un homme d'esprit, un re-» proche presque aussi grand » qu'à Auguste & à Tibere, » c'est de les avoir loués. Ses » éloges qu'il leur prodigue, » sont si outrés, qu'ils excite-» roient encore aujourd'hui » l'indignation, s'il les eût » donnés à des princes légi-» times, ses bienfaiteurs; mais » il les donnoit à des tyrans ». Chose étrange que les louanges, & les louanges des poëtes! Il est bien clair qu'Ovide souhaitoit de tout son cœur que quelque Brutus délivrât Rome de son Auguste, & il lui souhaite en vers l'immortalité. Lorsqu'il apprit sa mort, il poussa la folie & la bassesse jusqu'à lui consacrer une espece de temple, où il lui offroit tous les matins de l'encens. On lui pardonneroit peut-être cet avilissement, si la reconnoissance l'avoit produit; mais il est évident que ce n'est que la lâcheté & le défaut de courage. Ovide faisoit un dieu d'Auguste, parce qu'il espéroit toucher Tibere & en faire un homme. Quelques auteurs, confondant sans doute Tomis ou Tomisvar, en Bulgarie avec Temisvar, ont cru qu'Ovide avoit été exilé en Hongrie; mais cette idée n'a pas besoin de réfutation; presque tous les vers du poëte faits durant son exil, déposent contre elle. On montre néanmoins son tombeau à Szombathely (Sabaria), ce qui supposeroit qu'il est mort en Hongrie durant une course qu'il y aura faite, ou que ses ossemens y ont été transportés par quelqu'un de ses amis. Les ouvrages qui nous restent de ce poëte, sont : I. Les *Métamorphoses*. C'est, dit-on, son chef-d'œuvre; mais quel nom peut-on lui donner? Ce n'est point un Poëme épique; ce genre de poésie a des regles, & Ovide n'en connoît point dans son ouvrage : moins encore un Poëme didactique; car il ne contient les regles d'aucune science. Ce n'est point non plus un Poëme historique; c'est plutôt une compilation historico-mythologique, tirée des poëtes plus anciens & des Livres-Saints. Le commencement où il traite de Dieu, de l'homme, de la formation du monde, du déluge, &c., présente de belles & grandes idées, mais altérées par les rêves des mythologistes; c'est la *Genese* travestie (*). Le

(*) N'y auroit-il que cette seule preuve de la connoissance que les Païens ont eue des Livres-Saints, il y auroit de l'impudence à nier un fait démontré par une preuve sensible & subsistante; & ce n'est pas le résultat des idées qu'Ovide pourroit y avoir pris personnellement, c'est un compte fidele qu'il rend de la théologie païenne sur la formation du monde. Indépendamment des Livres-Saints que les nations pouvoient avoir sans peine, sur-tout depuis la Version des Septante, & une autre beaucoup plus ancienne, dont parle Eusebe, les Juifs vendus aux Grecs par les Tyriens & les Sidoniens, plus de six cents ans avant J. C., purent encore apprendre aux maîtres qui les acheterent, tout ce qui regardoit leur histoire & leur religion. Les Lacédémoniens qui se vantoient de descendre d'Abraham (*Machab.* 11, ℣. 19), pouvoient aussi en être instruits. Un passage bien précis du prophete Joël, nous apprend que les Juifs ont été vendus aux Grecs : *Quid mihi & vobis, Tyrus & Sidon?... Argentum*

reste contient d'autres traits de l'Histoire-Sainte, également défigurés, & toutes les extravagances de la Fable. Ce sont des peintures sans gaze des amours des dieux & des hommes; tableaux d'autant plus propres à corrompre les cœurs, qu'Ovide les expose d'une maniere tendre, pathétique. En même tems on y trouve des maximes vraies & des réflexions sages. On a cité souvent ces vers qui semblent être pris dans quelque traité sur le péché originel :

Excute Virgineo conceptas pectore flammas :
Si potes, infelix. Si possem, sanior essem :
Sed rapit invitam nova vis : aliudque cupido,
Mens aliud suadet. Video meliora, proboque;
Deteriora sequor.

Nous avons la Traduction des *Métamorphoses* par l'abbé Banier, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-folio, figures de Picart, & réimprimée à Paris avec de nouvelles figures, 1767 & suiv., 4 vol. in-4°, où les mœurs n'ont rien à gagner. Elles sont aussi en 3 vol. in-12, de Hollande & de Paris. M. de Fontanelle en a donné une nouvelle version, en 2 vol. in-8°. M. de Saint-Ange en a entrepris une traduction en vers françois, dont le troisieme livre a paru au commencement de 1783 : « Fabrique pénible & » froide (dit un bon juge en » cette matiere) où les traits » de génie s'évanouissent, les » morceaux de verve languissent & s'éteignent; la facilité disparoît, l'abondance » devient lâcheté, les affectations légeres deviennent ridicules & pesantes; le badinage des jeux de mots se » change en mauvaises pointes, » les négligences en platitudes. » Ce qui avoit peu d'intérêt » paroit tout-à-fait ennuyeux, » &, par le moyen de la paraphrase, presqu'inévitable, » les répétitions, les longueurs » sont absolument insipides & » assommantes. Ainsi, malgré » ses défauts, Ovide se lit avec » plaisir dans sa langue; & » avec ses beautés ternies en » françois, avec ses défauts » augmentés & renforcés, il » n'est presque pas lisible dans » la traduction de M. Saint-Ange ». II. Ses *Fastes*, en 6 livres, dans lesquels, à travers plusieurs morceaux négligés & quelques écarts, on découvre une imagination belle, noble & riante. III. Les *Tristes* & les *Elégies*; elles sont pleines de graces touchantes. L'auteur donne du relief aux plus petites

enim meum & aurum tulistis : & desiderabilia mea, & pulcherrima intulistis in delubra vestra : & filios Juda, & filios Jerusalem vendidistis filiis Græcorum; ut longè faceretis eos de finibus suis (Joël. III, 5, 6, 7). " Il est naturel, dit un critique, de faire parler " un étranger, de son pays, de sa religion, de ses usages, de son " ancien état; les Grecs purent donc connoître par leurs esclaves, " beaucoup de choses qui regardoient la religion des Juifs; d'ailleurs " ces esclaves transplantés de Jérusalem & de la Judée, purent même " obtenir de leurs maîtres, la liberté de faire les exercices de leur " religion, & je ne sais si leurs assemblées ne donnerent point naissance " aux mysteres secrets qui s'établirent dans la Grece ". *Voyez* OPHIONÉE.

choſes ; mais il manque ſouvent de préciſion & de nobleſſe, & en cherchant les ornemens de l'eſprit, il perd le langage de la nature. Le P. Kervillars, Jéſuite, a traduit les *Triſtes* & les *Faſtes*, en 3 vol. in-12. IV. Les *Héroïdes*, pleines d'eſprit, mais plus pleines encore de volupté. V. Les trois livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ſes trois chants ſur l'*Art d'aimer*. L'un & l'autre ouvrage, en plaiſant à l'eſprit, ſont très-propres à gâter le cœur. Le poiſon y eſt préparé avec tout l'art poſſible. VI. *Ibis*, Poëme ſatyrique ſans fineſſe & où le ſel eſt trop délayé. VII. Des fragmens de quelques autres ouvrages. La nature n'avoit point été avare à l'égard d'Ovide; ſon eſprit eſt vif & fécond, ſon imagination belle & riche ; l'expreſſion ſemble courir au-devant de ſa penſée. Avec ces grandes qualités, il gâta le goût des Romains ; il prodigua les fleurs, les ſaillies & les pointes. Ce défaut plut à ſon ſiecle ; il lui donna le ton. La belle nature fut négligée ; on courut après le faux brillant. Ce ne fut pas aſſez de ce qui plaît aux yeux ; on chercha ce qui les éblouit. Un autre défaut d'Ovide, eſt de rendre la même penſée ſous des formes différentes, ce qu'il fait quelquefois juſqu'à la plus accablante ſatiété. Martignac a traduit toutes les *Œuvres* d'Ovide, 9 vol. in-12, avec le latin.

OVIEDO, (Jean Gonſalve d') né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi les pages de Ferdinand, roi d'Aragon, & d'Iſabelle, reine de Caſtille, & il ſe trouva à Barcelone en 1493, lorſque Chriſtophe Colomb revint de ſon premier voyage à l'iſle Haïti, qu'il nomma *Hiſpaniola*, aujourd'hui *St-Domingue* ; il lia une étroite ſociété avec lui & avec ſes compagnons, s'inſtruiſant avec ſoin de tout ce qui regardoit les nouvelles découvertes. Il rendit de grands ſervices à l'Eſpagne pendant la guerre de Naples ; c'eſt ce qui détermina Ferdinand à l'envoyer à l'iſle de Haïti, en qualité d'intendant & d'inſpecteur-général du commerce dans le Nouveau-Monde. Les ravages que la maladie vénérienne avoit faits pendant les guerres de Naples, l'engagerent à s'y appliquer à la recherche des remedes les plus efficaces contre cette maladie, que l'on croyoit venue des Indes occidentales. Il étendit ſes recherches à tout ce qui concerne l'hiſtoire naturelle de ces contrées ; & à ſon retour en Eſpagne, il publia : *Summario de la Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales*, qu'il dédia à Charles-Quint. Il augmenta depuis cet ouvrage, & le donna au public ſous le titre de : *La Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales*, Salamanque, 1535. in-fol. Elle a été traduite en italien, & enſuite en françois, Paris, 1556, in-fol. C'eſt dans cet ouvrage qu'Oviedo dit que la véroie eſt endémique dans l'iſle de Haïti, & que de là elle a paſſé en Europe : en quoi il paroît ſe tromper groſſiérement (*voy.* ASTRUC & PACIFICUS MAXIMUS). Il y vante beaucoup l'uſage du bois de Gayac pour la guériſon de cette maladie ; mais ſoit que le mal

ſoit aujourd'hui plus intraitable, ſoit que le remede n'ait jamais eu l'efficace qu'on lui attribue, la découverte d'Oviedo a beaucoup perdu de ſon crédit, quoique l'occaſion de l'éprouver, grace à nos mœurs, manque moins que jamais. Les lexicographes ont beaucoup défiguré cet article & l'ont farci d'anecdotes nullement vraiſemblables; quelques-uns ont fait deux Oviedo d'un ſeul, & ont brouillé le reſte à proportion.

OULTREMAN, (Henri d') ſeigneur de Rombiſe, né à Valenciennes en 1546, s'appliqua avec beaucoup de ſuccès aux belles-lettres, au droit & à l'hiſtoire de ſa patrie, fut chef de la magiſtrature à Valenciennes, & mourut en 1605. On a de lui : I. Des Poéſies ſacrées en latin & quelques-unes en françois. II. *Hiſtoire de la ville & comté de Valenciennes*, publiée par ſon fils Pierre d'Oultreman.

OULTREMAN, (Philippe d') fils du précédent, ſe fit Jéſuite en 1607, prêcha avec beaucoup de ſuccès pendant 26 ans, & mourut le 16 mai 1652. On a de lui : I. *Le vrai Chrétien Catholique*, St-Omer, 1622, traduit en anglois, 1623. II. *Pédagogue Chrétien*, Mons, 1645-1650, 2 vol. in-4°. C'eſt un corps complet de la morale chrétienne, tiré de l'Ecriture-Sainte & des ſaints Peres. Jacques Broquart, Jéſuite, le publia en latin à Luxembourg, & le P. Brignon le donna à Rouen en françois plus moderne, l'an 1704, in-4°. On en a donné un Abrégé.

OULTREMAN, (Pierre d') Jéſuite, frere du précédent, mort à Valenciennes, ſa patrie, le 23 avril 1656, à 65 ans, a donné pluſieurs ouvrages au public, entr'autres : I. *Vie de Pierre l'Hermite & de pluſieurs Croiſés*, Valenciennes, 1632, in-8°. II. *Hiſtoire de la ville & comté de Valenciennes*, Douay, 1639, in-fol. Il n'eſt proprement que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a corrigé & augmenté (*voyez* d'OULTREMAN Henri). III. *La Conſtantinople Belgique*, Tournay, 1643, in-4°. C'eſt l'hiſtoire de Baudouin & Henri, empereurs de Conſtantinople. IV. *L'Amour incréé répandu ſur les Créatures*, Lille, 1652, in-fol.

OUSEL, (Philippe) né à Dantzig en 1671, d'une famille originaire de France, devint miniſtre de l'égliſe Allemande de Leyde, puis profeſſeur en théologie à Francfort-ſur-l'Oder, en 1717. Il remplit cette chaire avec diſtinction juſqu'à ſa mort, arrivée en 1724. Son collegue lui rappellant pendant ſa derniere maladie des paſſages de l'Ecriture-Sainte en latin ou en allemand pour ſa conſolation, il corrigeoit la verſion ſur l'hébreu ou ſur le grec, avec autant de ſoin que ſi ſon lit eût été une chaire de théologie; occupation qui dans cette circonſtance paroît auſſi ſuperflue que déplacée. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Introductio in Accentuationem Hæbræorum metricam*, in-4°. Il ſoutient dans la Préface de cet ouvrage, que les points & les accens hébreux ſont auſſi anciens que les livres de l'Ecriture-Sainte. Cette ſingularité l'engagea dans quelques diſputes

putes littéraires, où il n'eut point l'avantage (*voy.* CAPPEL Louis). II. *De Accentuatione Hæbræorum prosaïca* in-8°. III. *De Lepra*, in-4°, 1709. — Un autre OUSEL, (Jacques) parent du précédent, a laissé des notes estimées sur l'*Octavius* de Minutius Felix. Elles ont été insérées en entier, avec celles de Meursius, dans l'édition *Variorum* de 1672, in-8°.

OUSTRILLE, (S.) *voyez* AUSTREGESILE.

OUTRAM, (Guillaume) théologien Anglois du 17e. siecle, dont nous avons un Traité estimé sous ce titre: *De sacrificiis Judæorum Libri duo*, Londres, 1677, in-4°. L'auteur y disserte sur les sacrifices de la loi ancienne & sur ceux des Gentils, & finit par celui de la Croix. Les préjugés de sa secte l'ont engagé à rejeter celui de la Messe.

OUTREIN, (Jean d') ministre protestant, né à Middelbourg en 1662, fut professeur en philosophie & en antiquités sacrées dans l'*Illustre Ecole* de Dordrecht, & mourut ministre à Amsterdam le 24 février 1722. On a un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques & philologiques de ce ministre, la plupart en flamand. I. *Courte esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12, que les Protestans ont traduite en différentes langues. II. *Essai d'Emblêmes sacres* 1700, 2 vol. in-4°. III. Plusieurs Dissertations sur différens passages de l'Ecriture-Sainte.

OUVILLE, (Antoine le Metel, sieur d') frere de l'abbé de Bois-Robert, & fils d'un procureur de la cour des aides de Rouen, étoit ingénieur-géographe. Il cultiva moins les mathématiques que la poésie. On a de lui des *Comédies* imprimées depuis 1638 jusqu'en 1650: elles sont au-dessous du médiocre. Il est beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, très-inférieurs à ceux de la Fontaine, & qui ne leur ressemblent que par l'indécence & la volupté.

OUVRARD, (René) chanoine de Tours, habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie & dans la musique, mourut en sa patrie l'an 1694, aimé pour son caractere & respecté pour sa conduite. Ses ouvrages sont : I. *Secret pour composer en musique par un art nouveau.* II. *Biblia sacra*, 529 *carminibus mnemonicis comprehensa.* Le même ouvrage en françois. III. *Motifs de réunion à l'Eglise Catholique*, &c. IV. *Calendarium novum perpetuum & irrevocabile.* Vu la marche du ciel astronomique, il est douteux qu'il puisse exister un calendrier de cette nature. On voit sur la tombe d'Ouvrard les deux vers suivans, de sa composition:

Dum vixi, divina mihi laus unica cura:
Post obitum sit laus divina mihi unica merces.

Mon soin fut ici-bas de louer le Seigneur:
Que ce soin dans le ciel, fasse tout mon bonheur.

OWEN, (Jean) *Audoenus*, né à Armon, dans le comté de Caërnarvan en Angleterre, se rendit habile dans les belles-lettres, & fut obligé de tenir école pour subsister. C'est prin-

cipalement dans la poésie qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622. Ses compatriotes lui laisserent passer sa vie dans la misere, & après sa mort ils lui ont élevé un tombeau dans l'église de S. Paul. On a de lui un grand nombre d'*Epigrammes* en latin, Elzevir, 1625, in-16, qui sont estimées, mais qui ne sont pas toutes dignes de l'être. On loue la pureté & la simplicité de son style. Ses pointes sont assez naturelles, à quelques-unes près; on peut même dire qu'elles sont trop naturelles, car la plupart manquent de ce trait vif & saillant qui fait l'Epigramme. Le Brun a fait un choix des meilleures, & les a publiées en vers françois, 1709, in-12. Il a retranché, avec raison, celles dans lesquelles l'auteur déclame contre les religieux, les ecclésiastiques & le St-Siege. L'oncle du poëte avoit été tellement indigné de ses mauvaises plaisanteries contre l'Eglise Romaine, qu'il le priva en mourant d'une très-ample succession. Il tourne cependant quelquefois ses pointes contre les incrédules & les faux philosophes; témoin cette épigramme contre les athées:

Nulla domus domino caruit. Vos hanccine tantam
Nullius domini creditis esse domum?

Les moralistes peuvent encore citer de lui l'épigramme suivante, qui exprime si bien les fausses jouissances de l'amour profane & le dégoût qui le suit:

Principium dulce est, sed finis amoris amarus;
Læta venire Venus, tristis abire solet.
Flumina quæsitum sic in mare dulcia currunt;
Postquàm gustarunt æquor, amara fluunt.

O l'a traduit ainsi:

Quand l'amour vient à nous, l'amour est plein de charmes:
Mais combien ses plaisirs engendrent de soucis!
Il avance toujours environné des ris;
Bientôt il se retire en répandant des larmes.
Ainsi ce fleuve heureux conserve purs ses flots
En pressant vers la mer son amoureuse fuite;
A-t-il mêlé son onde à l'onde d'Amphitrite?
On cherche vainement la douceur de ses eaux.

OWEN, (Jean) élevé à Oxford, prit les ordres selon le rit anglican; mais dans le tems de la puissance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthousiaste contre les évêques, les cérémonies, &c. Il fut ministre dans le parti des Non-Conformistes. Owen, sur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du roi Charles I, prêcha contre Charles II & contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'église de Christ à Oxford, & vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut en 1683, à 67 ans, à Eling, près d'Acton. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages de controverse, remplis d'emportemens, & indignes d'être lus par les gens raisonnables.

OXENSTIERN, (Axel) grand-chancelier de Suede, & premier ministre-d'état de Gustave-Adolphe, mérita la confiance de ce prince par son génie & son intégrité. Il eut, après la

mort de ce héros, tué à la bataille de Lutzen en 1632, l'administration des affaires des Suédois & de leurs alliés en Allemagne, en qualité de directeur-général; mais la perte de la bataille de Nortlingue l'obligea de passer par la France pour pouvoir s'en retourner en Suede, où il fut l'un des 5 tuteurs de la reine pendant sa minorité. Toutes les affaires de ce royaume s'y gouvernerent principalement par son conseil, jusqu'à sa mort. Le chancelier étoit savant dans la politique & dans les belles-lettres. On lui attribue le 2e. vol. de l'*Histoire de Suede* en allemand. — Son fils Jean OXENSTIERN, ambassadeur & plénipotentiaire à la paix de Munster, en 1648, soutint dignement la réputation de son pere. — Gabriel OXENSTIERN, grand-maréchal de Suede; Benoît OXENSTIERN, grand-chancelier de Suede & principal ministre-d'état de ce royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, se firent un nom par leur mérite.

OXENSTIERN, (N. comte d') petit-neveu d'Axel Oxenstiern, mourut fort âgé en 1707, dans son gouvernement du duché de Deux-Ponts. Il se fit connoître par les voyages qu'il fit dans presque tous les pays de l'Europe. Il embrassa la Religion Catholique en Italie. Son esprit étoit naturellement très-enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ses biens, qu'il avoit consumés dans le luxe des cours, remplirent sa vieillesse d'amertume : il trouva de la consolation dans une philosophie que la Religion avoit consolidée; les événemens de sa vie devinrent pour lui des matieres de réflexion & d'utiles leçons. C'est alors qu'il écrivit ses *Pensées sur divers sujets, avec des Réflexions morales*, imprimées à La Haye, chez Van-Duren, en 1754, 2 vol. in-12. Bruzen de la Martiniere, qui dirigea cette édition, en retoucha le style, qui étoit celui d'un étranger; il y laissa quelques trivialités, dont le lecteur est dédommagé par des pensées solides & des traits agréables. » On est charmé, dit l'éditeur, » de voir un galant homme » qui avoit fait une figure brillante, & goûté tout ce que » les jouissances du monde peuvent avoir de séduisant, se » faire une sérieuse occupation » de détromper ceux qui y » cherchent un bonheur qu'elles ne donnent réellement » pas. On est sur-tout édifié du » grand respect qu'il témoigne » pour la Religion. On découvre un philosophe qui cherche dans l'esprit humain toutes les ressources dont il est » capable; mais qui, sentant l'insuffisance de ces moyens pour » être solidement vertueux, » n'hésite pas de recourir aux » secours surnaturels, & ne » rougit pas de parler de Dieu, » du paradis, de l'enfer, comme feroit un missionnaire ».

OXFORD, (le comte d') *voyez* WALPOLE.

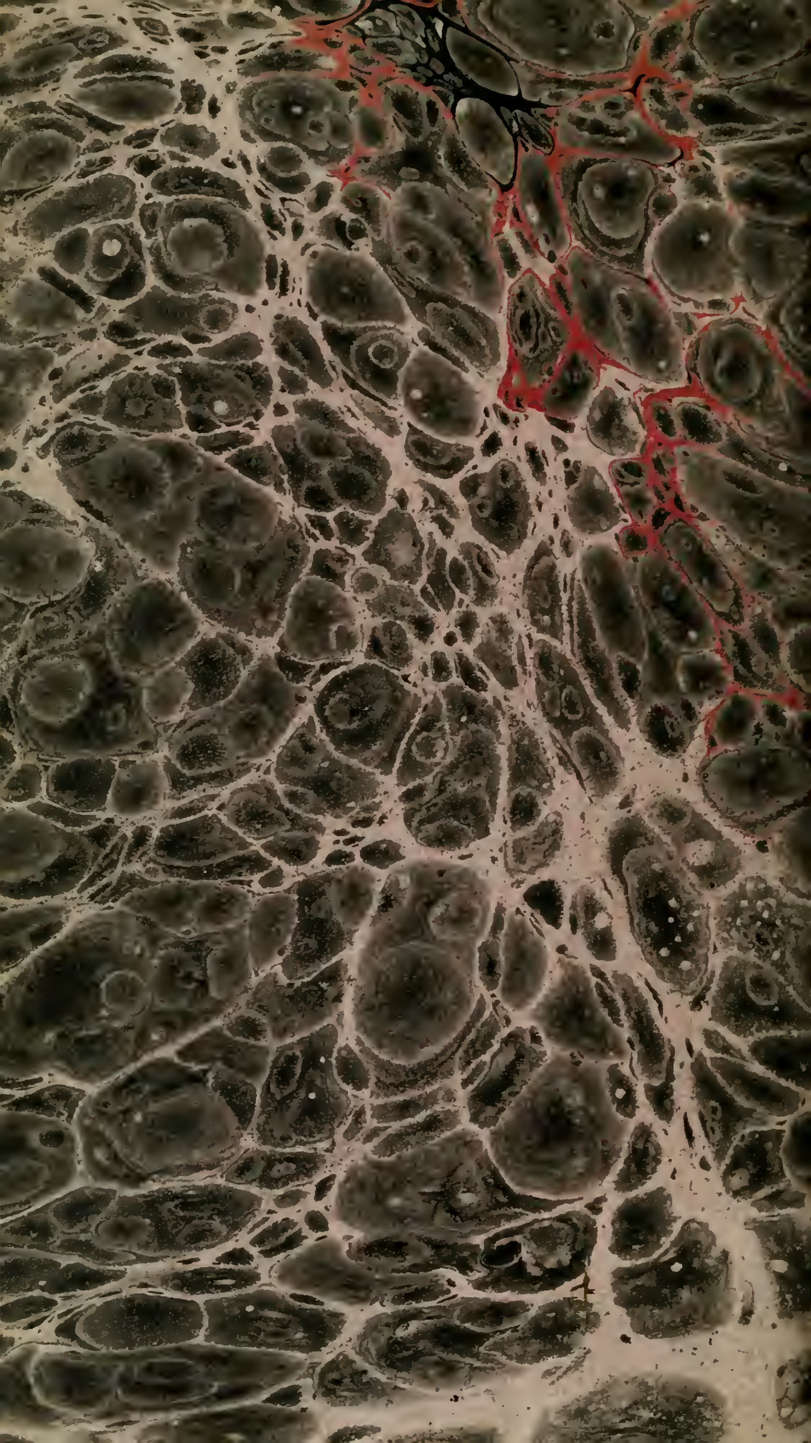
OZANAM, (Jacques) né à Bougneux en Bresse, l'an 1640, d'une famille Juive d'origine, fut destiné par son pere à l'état ecclésiastique. Il entreprit son cours de théologie par obéissance; mais après la mort de

son pere, il quitta la cléricature par amour pour les mathématiques. Cette science avoit toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, & dès l'âge de 15 ans, il composa un ouvrage sur cette matiere, qui resta manuscrit; mais où il trouva, dans la suite, des choses dignes de passer dans ses ouvrages imprimés. Il se mit à enseigner à Lyon, & il fit quelques bons mathématiciens. Le pere du chancelier d'Aguesseau, l'ayant appellé dans la capitale, son nom fut bientôt connu. Il épousa une femme presque sans bien, qui l'avoit touché par son air de douceur & de modestie. Ces belles apparences ne le tromperent point; ses études ne l'empêcherent pas de goûter, avec elle & avec ses enfans, les plaisirs purs & simples attachés aux noms de mari & de pere: plaisirs presqu'entiérement réservés pour les familles obscures. Il eut jusqu'à 12 enfans, dont la plupart moururent, & il les regretta comme s'il eût été riche. A l'âge de 61 ans, c'est-à-dire en 1701, il perdit sa femme, & la guerre, qui s'alluma pour la succession d'Espagne, lui enleva presque tous ses éleves. Ce fut alors qu'il entra dans l'académie des sciences, où il voulut prendre la qualité d'*Eleve*, qu'on avoit sans doute dessein de relever par un homme de cet âge & de ce mérite. Sa situation ne lui fit pas perdre sa gaieté naturelle, ni une sorte de plaisanterie, qui le délassoit d'autant mieux qu'elle étoit moins recherchée. Il mourut d'apoplexie en 1717, à 77 ans. Un cœur naturellement droit & simple avoit été en lui une grande disposition à la piété. La sienne n'étoit pas seulement solide; elle étoit tendre, & ne dédaignoit pas ces petites pratiques que la Religion ennoblit, & qui, par une espece de retour, en nourrissent le sentiment & l'esprit. Il ne se permettoit pas d'en savoir plus que le peuple en matiere de religion. « Il appartient, disoit-» il souvent, aux docteurs de » Sorbonne de disputer, au » pape de prononcer, & aux » mathématiciens d'aller en » paradis en ligne perpendicu-» laire ». Il composoit avec une extrême facilité, quoique ses études roulassent sur des sujets difficiles. Ses ouvrages sont: I. Un *Dictionnaire des Mathématiques*, très-ample, imprimé en 1691, in-4°. II. Un *Cours de Mathématiques*, en 5 vol. in-8°, publié en 1693. III. *Récréations mathématiques & physiques*; ouvrage curieux, réimprimé plusieurs fois, en 4 vol. in-8°. IV. *Méthode facile pour arpenter*, in-12. V. L'*Usage du Compas de proportion*, in-12. VI. *Nouveaux Elémens d'Algebre*, in-4°. VII. *Géométrie pratique*, in-12. La nouvelle Géométrie n'y paroît point, c'est-à-dire celle de l'infini, dont on a fait depuis un si grand usage; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail.

OZIAS, *voyez* AZARIAS.

OZUN-ASEMBEC, *voyez* USUM-CASSAN.

FIN DU TOME SIXIEME.




a39003 009518761b
